REVUE

DES

DEUX MONDES

LXIIe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME CXIV. — 1er NOVEMBRE 1892.

Paris. — May & Motteroz, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

600

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXIIe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME CENT QUATORZIÈME

31848

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1892

AP
20
R5
pér. 3
t. 114

LA

VIE PRIVÉE DE MICHEL TEISSIER

DERNIÈRE PARTIE (1).

VIII.

Quelque faible qu'il se fût montré aussi longtemps qu'avaient duré les hésitations, Teissier était cependant, avant tout, un homme d'action. Une fois vaincus définitivement les scrupules qui le paralysaient, une fois la décision prise, il se retrouva. Tout de suite, il jugea sa nouvelle situation avec une parfaite exactitude : bien souvent, jusqu'alors, il avait examiné, de loin, toutes les solutions possibles au problème de sa vie; mais, à la distance où il s'en croyait, il trouvait toujours trois ou quatre manières d'agir, selon le cas qui surgissait. Maintenant, il n'y en avait qu'une seule : exécuter la décision prise, en usant de tous les moyens praticables pour hâter le cours du procès, en tâchant de cacher, le plus longtemps qu'on pourrait, la cause vraie du divorce. Mais le plus urgent, pour lui, c'était de disparaître dans l'obscurité, qui seule pouvait atténuer le scandale et sauvegarder un reste de sa dignité. Disparaître! c'était, en une heure, renoncer à tout ce qui jusqu'alors avait fait l'intérêt de sa vie extérieure, à la carrière qu'il aimait, à

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre, du 1er et du 15 octobre.

ses ambitions, au bien qu'il voulait faire; c'était, de son faîte, tomber d'un seul coup au niveau moyen, plus bas même; c'était déchaîner en un instant les jalousies, les haines, les rancunes que contenait le respect qu'on avait de lui. Pourtant, cette grande décision fut prise en quelques minutes, comme si elle eût été l'inévitable corollaire de l'autre; et sans amertume, sans regret, avec, au contraire, une espèce de complaisance satisfaite, Michel sentait son cœur se dilater d'orgueil en jetant ainsi tout ce qu'il avait en pâture à son amour :

« Prends! prends! prends! Tu me restes, c'est assez!.. »

« Du moins, se disait-il, on ne pourra m'accuser ni d'intérêt, ni de calcul, ni de bassesse. On dira : « Il était fou, » mais on ne me méprisera pas... Il y a de la grandeur dans ce que je fais là, il faudra bien qu'on le reconnaisse... Qui donc osera jeter la pierre à un homme qui se dépouille librement de tout?.. »

En raisonnant ainsi, il découvrait que l'opinion lui était peut-être moins indifférente qu'il ne l'aurait cru.

« D'ailleurs, continuait-il, que m'importe ce qu'on dira?.. »

Mais il savait bien que cela lui importait, et n'en pouvait chasser l'obsédant souci qu'en se livrant à la douceur de penser à Blanche, qui serait à lui, enfin!.. Il se voyait avec elle, n'importe où, dans une île de la Méditerranée, sur une plage du Midi, ensoleillée et sonore, au bord des lacs italiens, dans un de ces paysages, enfin, faits pour le bonheur, que parfois, au cours de ses rapides voyages, il avait traversés comme en rêve, en murmurant : « Ici, l'on serait heureux! » Loin, bien loin, à des distances infinies, le monde irait, tournerait, s'agiterait : ils n'en sauraient rien, de même qu'on ne saurait rien d'eux. Un immense oubli le prendrait de toutes les choses du dehors, de tous les êtres étrangers... Là, pourtant, sa pensée hésitait : une ombre s'étendait sur le bonheur entrevu : à travers l'espace, dans sa joie, dans son rêve, il entendait le soupir des chères affections abandonnées qui lui parvenait à travers la distance, comme un éternel reproche... Il lui fallait un effort pour chasser cette pensée, mais il la chassait : ce qui est fait est fait ; à quoi bon tourner autour d'une décision irrévocable, d'un acte si bien arrêté, qu'il est comme accompli?

Le soir même qui suivit sa dernière scène avec Suzanne, Michel écrivit à Blanche :

« Nous venons de prendre une décision très grave, ma chère amie, qui met un terme aux inextricables difficultés dont nous avions à souffrir. Suzanne a compris qu'à une situation comme la nôtre, il fallait un dénoûment, et que celui qu'elle nous avait imposé tout d'abord n'en était pas un, puisque l'absence nous séparait si peu. Je lui ai raconté, — indiqué plutôt, — ce qui

s'est passé aujourd'hui entre vous et moi. Elle en a conclu que notre amour était plus fort que tout, et spontanément, elle est venue m'offrir le divorce. Je crois que c'est une solution à laquelle elle pensait depuis longtemps, depuis notre séjour à Annecy, où notre tête-à-tête nous était si pénible à tous deux. De mon côté, j'en avais souvent eu l'idée ; mais je n'en aurais jamais parlé le premier, parce que j'y voyais une immense injustice. Cette injustice, je la vois encore, quoique je l'aie acceptée. Ne croyez pas que je me sois jeté sur cette proposition comme sur une planche de salut. Non. J'ai représenté à Suzanne les conséquences certaines d'un tel acte, pour moi, pour les enfans, pour elle-même. Elle avait prévu mes objections ; elle les a réfutées, et je crois qu'elle a eu raison. Les plus graves, à coup sûr, sont celles qui concernent les enfans. Pour ma part, j'en sens douloureusement la cruelle réalité. Mais, de toute évidence, la vie commune est impossible entre ma femme et moi : nous ne sommes plus retenus l'un à l'autre que par un lien tout artificiel, qui ne tarderait pas à devenir une chaîne intolérable ; le divorce ne fera donc que sanctionner une séparation qui existe en fait, et qui sera moins cruelle, une fois qu'elle sera complète.

« Avant de quitter la maison, — ce sera pour demain soir, — j'aurai un dernier entretien avec Suzanne. Il s'agit, en effet, de prendre un arrangement en vue du procès, qui sera fort compliqué, puisqu'on n'accorde pas le divorce sans motifs ; il nous en faudra trouver, car j'espère bien que votre nom ne sera pas prononcé : il est de notre intérêt à tous que les choses se passent dans la plus parfaite correction, et Suzanne n'est pas assez mesquine pour tenir à vous compromettre par rancune ou par jalousie. Notre secret restera donc entre nous. Je serai cependant forcé de le confier à de Thornes, qui partage avec moi la direction de notre parti, et qui a le droit de savoir pourquoi je l'abandonne (car j'avais oublié de vous dire que j'enverrai demain ma démission de député). Si nous réussissons à cacher nos projets, je m'absenterai pour quelque temps aussitôt que le divorce aura été prononcé, et demanderai votre main dès qu'on m'aura oublié ; sinon nous nous marierons aussitôt après le jugement, et nous disparaîtrons ensemble.

« Je vous connais trop bien, ma chère amie, pour me faire aucune illusion sur le sentiment que vous causera cette lettre. Je sais qu'il sera très éloigné de la joie, et que vous allez vous tourmenter de mille reproches. Épargnez-vous, Blanche. D'abord, s'il y a un coupable dans tout cela, c'est moi, moi seul, qui me suis fait aimer. Ensuite, je ne puis m'empêcher de croire que nous ne sommes point aussi criminels que nous le paraîtrons. Nous avons beaucoup souffert et beaucoup lutté ; nous avons accepté un dou-

loureux sacrifice; nous serions prêts à y persévérer. Mais qu'on nous demandât d'arracher de nos cœurs jusqu'à nos souvenirs, c'était trop. Si nous cédons enfin, ne l'oubliez pas, c'est parce que celle-là seule qui pouvait nous délier nous délie. Je sais bien que le monde nous jugera avec une grande sévérité, et qu'on serait plus indulgent pour nous si nous avions été d'une moindre loyauté. Mais pour moi, je persiste à croire que nous sommes les moins coupables possible : et ce témoignage que je puis me rendre m'est bien précieux, en un moment où, je ne vous le cache pas, j'ai la conscience troublée jusqu'en ses profondeurs. Que penseriez-vous de moi si j'étais sans angoisse ni tristesse à la veille de quitter pour jamais mes plus anciennes affections, mes plus chers devoirs?

« Je ne vous dis rien de plus : ce n'est pas l'heure de vous parler de mon amour : je n'oserais pas, je ne pourrais pas, et vous ne le voudriez pas.

« Adieu, ma chère amie. Encore une fois, acceptez ce qui est accompli. Ne m'écrivez pas de quelques jours. Je ne serais pas étonné que le cabinet noir examinât ma correspondance, une fois qu'on saura ce qui se passe. Et comme il importe d'aller vite, on le saura dans deux jours. Adieu.

« MICHEL. »

Il était assez tard dans la nuit quand Michel acheva cette lettre. Le lendemain, il la fit porter de bonne heure, donna l'ordre à son valet de chambre de préparer ses effets pour un voyage, et se rendit chez de Thornes. Il le trouva en costume de cheval, prêt à partir pour sa promenade de chaque matin.

— Vous renoncerez au Bois pour aujourd'hui, mon cher ami, lui dit-il avec le plus grand calme; il faut que je vous parle sans retard.

De Thornes, très attaché à ses habitudes d'hygiène, n'insista pourtant pas, et, non sans un léger geste de contrariété, le conduisit dans son cabinet.

— Eh bien, demanda-t-il, qu'y a-t-il donc de si grave? Est-ce que nous renversons le ministère après-demain?

— Non, répondit Michel, il s'agit de tout autre chose... d'affaires personnelles... Je viens vous annoncer une nouvelle qui va vous causer quelque étonnement : mon divorce.

De Thornes était accoutumé à se faire un masque impénétrable : il ne put cependant réprimer un geste de surprise, en même temps que son visage exprimait une espèce d'effarement :

— Qu'est-ce que vous me dites là! C'est impossible!.. C'est impossible, Teissier, vous seriez perdu!

— Je sais parfaitement que je suis perdu, dit Michel, du moins au sens que vous donnez à ce mot. Il n'en est pas moins vrai que la nouvelle est certaine, et vous êtes le premier à l'apprendre.

De Thornes, les mains derrière le dos, arpentait son cabinet.

— La cause? finit-il par demander brusquement.

— Faut-il vous l'expliquer, mon cher ami? Cela ne servirait pas à grand'chose, car je doute que vous compreniez. Mais enfin vous avez plus que personne le droit de connaître la vérité. Il y a une cause, et il y aura un prétexte. Le prétexte, c'est affaire aux hommes de loi de le trouver. Quant à la cause, elle doit rester secrète autant que possible; la voici, sans phrases : je divorce pour épouser une jeune fille, que j'aime.

De Thornes s'arrêta devant Michel, les bras au ciel :

— Vous êtes fou! s'écria-t-il.

Michel continua d'un ton tranquille :

— Non, je ne suis pas fou, de Thornes, je suis amoureux... Mon Dieu, oui! amoureux, tout simplement. Cela est inhabituel à mon âge, dans ma situation, je le sais bien; mais enfin, cela est... Que voulez-vous? Il arrive ainsi parfois, dans la vie, des accidens avec lesquels il faut compter... Il y a plus de deux ans que je lutte, que je résiste, que je me débats, sans que personne ne le voie. Je ne vous raconte pas les péripéties : à quoi bon? vous êtes un homme pratique, c'est le résultat qui vous intéresse. Eh bien, le résultat, vous le connaissez.

De Thornes réfléchissait :

— Cela pourra peut-être s'arranger encore, murmura-t-il en homme accoutumé à ne désespérer de rien.

— Oh! non, dit Michel, cela ne s'arrangera pas, je vous en réponds!.. Ne prenez pas la peine de chercher une combinaison : il n'y en a aucune. Ces questions-là, voyez-vous, c'est plus difficile encore qu'un replâtrage ministériel.

— Malheureux! Vos enfans, votre femme!..

Michel perdit un peu de son beau sang-froid :

— Oui, fit-il plus sourdement, c'est là ce qu'il y a de terrible... de terrible... Ma femme accepte, de Thornes : elle a compris qu'il le fallait, que c'était inévitable et plus digne... Je l'avais pensé bien avant elle, mais jamais je n'en aurais parlé le premier : c'est elle-même qui me l'a proposé.

De Thornes haussa les épaules :

— C'est beau, fit-il avec dédain, c'est très beau, si l'on veut; mais c'est absurde!.. Votre femme aurait dû penser à vos enfans d'abord.

— Ne jugez pas sur les apparences, répondit Michel en retrouvant son calme irritant. Ma conduite est peut-être moins infâme

qu'elle ne le paraît. Si nous aimions l'un et l'autre à faire de la psychologie, il y aurait beaucoup à dire là-dessus. Ma femme a pensé à ses enfans, vous pouvez en être sûr; mais elle a pensé à elle aussi : et peut-être que, si elle me rend ma liberté, c'est parce qu'elle n'a pas eu la force de l'indulgence.

— Vous devenez bien raffiné, mon cher!.. Souffrez que je ne vous suive pas à travers de telles arguties... Si elle avait aussi pensé à votre situation...

Michel l'interrompit d'un ton où pointait l'impatience :

— Voyons, mon cher, comment voulez-vous que le souci de ma situation ait fait ce que le souci des enfans n'avait pu faire?.. Ma situation!.. Si vous croyez que nous y avons seulement songé l'un et l'autre!..

— Elle, je ne sais pas. Mais vous, je vous crois sans peine. Car si vous y aviez songé, vous vous seriez dit que, dans quelques mois, dans quelques jours peut-être, vous arriviez aux affaires, porté par le flot montant de l'opinion publique; que vous incarniez un grand mouvement national; que des milliers d'hommes mettaient en vous l'espoir de leur patriotisme, et qu'au lieu de gagner pour votre parti la suprême victoire, vous alliez fournir à nos adversaires une arme redoutable... Ne les entendez-vous pas : « Teissier, l'homme irréprochable, l'homme de la vertu, l'homme de la reconstitution morale du pays... »

— J'ai pensé à tout cela, mon ami... Mais vous avez l'air de croire que je suis encore un homme politique : or, ce soir même, en quittant ma maison, j'enverrai ma démission de député.

De Thornes, qui s'était assis devant sa table de travail, l'ébranla d'un grand coup de poing :

— Par exemple! s'écria-t-il.

Michel répéta doucement :

— Oui, ce soir même...

— Alors vous êtes encore plus fou que je ne croyais : une fois votre démission donnée, le mal est irréparable.

— Il l'est.

— Mais non! On criera pendant une semaine, pendant un mois ou deux au plus, puis on se taira... En France, ces choses-là ne tuent pas un homme. Nous ne sommes pas des Anglais?

— C'est précisément ce que disait Diel.

— Eh bien! ne s'est-il pas chargé de prouver par son propre exemple qu'il avait raison?

— Attendez! Diel disait, — oh! sa phrase m'est restée gravée dans la mémoire! — « En France, on pardonne toujours ces choses-là à ceux qui en ont l'habitude... »

Or, moi je n'ai pas l'habitude de ces choses-là, malheureu-

sement : c'est pourquoi je ne saurais pas me les faire pardonner...

— Quelle étrange idée !

— Très juste, au contraire, je vous assure. Vous le savez bien, vous qui connaissez le monde. Un honnête homme s'assomme à son premier faux pas.

Voyons, dites-moi un peu ce qu'aurait fait à ma place un cynique comme Diel, un inconscient sans vertu ni malice, ou un simple viveur? Ayant une passion, il l'aurait satisfaite sans plus de façons. Il aurait partagé sa vie en deux, pris toutes ses précautions pour qu'on ne découvrît pas son secret, soigneusement caché son bonheur : car il aurait été heureux...

— Puisque vous savez si bien ce qu'un autre aurait fait, pourquoi donc ne le faites-vous pas?

— Ah ! voilà !.. Précisément parce que je ne me trouve point dans les conditions indiquées... parce que je ne suis ni un cynique, ni un inconscient, ni un viveur... Parce que je vaux mieux que mes actes, hélas !.. Parce que j'ai une âme, et qu'elle est supérieure à ma faiblesse...

Chaque parole de Michel causait à de Thornes un étonnement profond :

— Vous me tenez des propos ! exclama-t-il. Voyons, êtes-vous en état de causer raison ?

— Vous voyez si je suis calme !..

— Oh ! votre calme, si vous le croyez rassurant! Enfin, essayons de discuter tout de même, je vous en prie.

— Discutons !

— Si je vous entends bien, vous m'expliquez que vous valez mieux que les apparences et mieux même que la moyenne de vos contemporains? Je vous crois. Et qu'est-ce qu'il en résulte? Que là où d'autres n'auraient causé que de légers dommages, vous amassez ruines sur ruines; que ce qui aurait été pour un homme ordinaire un simple accident est pour vous une catastrophe ; que plutôt que de vous résigner aux compromissions qu'acceptent les hommes faibles, vous compromettez votre parti, vous vous suicidez, enfin, vous vous suicidez moralement !..

— C'est ainsi !

— Et vous voulez que je vous admire !

— Pardon, mon cher, je ne vous demande point de m'admirer...

— Mais vous me demandez de me laisser faire...

— Pas davantage... Je ne vous demande rien... Je vous avertis d'avance de ce qui va m'arriver, parce que nous avons des intérêts

communs, et pour que vous puissiez prendre les mesures que vous jugerez convenables...

— Ce que je juge convenable, avant tout, c'est de vous retenir par tous les moyens dont je puis disposer.

— Les moyens dont vous pouvez disposer?.. Est-ce que vous déraisonnez?.. Il n'y en a point; je suis libre de mes actes...

— Non, vous n'êtes pas libre!.. Ah! s'il ne s'agissait que de vous et des vôtres, eh bien! après vous avoir parlé en ami, comme il est de mon devoir de le faire, je hausserais les épaules et je passerais outre. Mais il y a de trop gros intérêts engagés sur votre tête! Vous êtes un homme public, Teissier, c'est-à-dire un homme qui ne s'appartient plus. Il s'agit de l'avenir de votre parti, plus loin, peut-être, de l'avenir de votre pays; et c'est tout cela que vous voulez sacrifier aux beaux yeux d'une petite fille.

Michel étendit la main avec un geste de colère :

— Fâchez-vous! fâchez-vous! s'écria de Thornes, je vous aime mieux ainsi. Vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez une conscience: c'est à elle que je fais appel, c'est elle qui vous dira si vous êtes libre, si vous vous appartenez, comme vous venez de l'affirmer!

Teissier avait retrouvé le calme qu'il s'imposait.

— Je sais très bien que j'agis mal, dit-il posément, je sais très bien que je n'ai pas le droit de faire ce que je fais. Seulement, ce droit que je n'ai pas, je le prends, parce que... parce qu'autrement je ne pourrais plus vivre!

— Vous ne pourriez plus vivre!.. répéta de Thornes.

Et il ajouta avec un mouvement d'impatience :

— Si vous ne pouvez plus gouverner votre passion, faites simplement ce que tout le monde ferait!.. Vous reconnaissez vous-même que vous allez commettre une mauvaise action, choisissez du moins celle qui aura les effets les moins funestes! Vous ne pouvez pas vaincre votre amour pour cette jeune fille, qui vous aime aussi sans doute? Eh bien, ne jouez plus à l'héroïsme, prenez-la pour maîtresse!

Un éclair passa dans les yeux de Michel :

— Prenez garde à vos paroles! gronda-t-il.

Puis, retrouvant son sang-froid de commande, il continua:

— Non... Ce qui vous semble moins mauvais me paraîtrait, à moi, infiniment pire. Je vous avais bien dit que vous ne comprendriez pas! Vous êtes partout l'homme positif et pratique que vous êtes à la chambre: vous jugez les autres à leurs effets; moi, je les juge en eux-mêmes. Oui, c'est vrai, je vais détruire ma famille, compromettre mon parti, briser ma vie. C'est affreux,

c'est abominable, je suis un criminel... Mais je serais un bien plus grand criminel encore, si je vous écoutais; car je me ravalerais au rang de Diel, que vous m'avez cité pour exemple. Et que deviendrait celle dont vous me parlez! Elle ne compte pas, pour vous, en regard des intérêts engagés, comme vous dites. Mais pour moi!.. Savez-vous? Tout ce scandale, tous ces malheurs qui seuls vous effraient dans mon cas, ils sont à mes yeux ma seule excuse. Oh! une pauvre excuse, qui ne m'empêche pas de me condamner, mais qui peut-être m'empêchera de me mépriser.

— Vous pouvez être sûr que le monde n'en jugera pas ainsi.

— Oui, je sais qu'on me déchirera bien davantage que si je suivais simplement votre avis. Que m'importe, si à mes propres yeux je suis un peu moins coupable? Je ne me demande pas ce que diront les gens, qui ne sauront rien que le fait brutal et me jugeront en aveugles; je me demande ce que je dirai, moi qui ai pu descendre jusqu'au fond de ma conscience... Et je cherche, je cherche ce qu'il y a de moins vil devant moi-même, je cherche la solution qui me laissera le moins de remords, avec la possibilité d'un peu de bonheur ou d'oubli!

De Thornes n'interrompit plus. Son regard, posé sur Michel, s'était fait presque compatissant. Il semblait réfléchir à des choses qui l'étonnaient:

— Ah! s'écria-t-il après un silence, quel fléau que les hommes au cœur trop délicat, à l'âme trop fine! Avec les faiblesses des autres, avec leurs fautes, avec leurs vices, le monde va comme il peut, mais enfin, il va, sans trop de secousses, sans trop de misères; et malgré tout, cahin-caha, il progresse, chaque génération vaut un peu mieux que celle qui l'a précédée. Ce sont les autres, les meilleurs, qui viennent compromettre sa lente amélioration! Vous savez le mot de l'Évangile: « Il y a plus de joie au ciel pour un méchant qui se repent que pour dix justes! » Hélas! je crains qu'il n'y ait aussi plus de deuil pour un seul juste qui tombe qu'il n'y a de joie pour cent méchans qui s'amendent! Comprenez-vous, Teissier, ce qu'entraînera la chute d'un homme comme vous? Avez-vous mesuré l'ébranlement social que vous allez causer?

Michel essaya de prendre un air indifférent:

— Bah! dit-il, c'est à mon tour, maintenant, de recourir à vos bons argumens pratiques et positifs. Il y a peu d'hommes nécessaires, il n'y en a point d'indispensables. Un autre me remplacera : vous, sans doute, qui conduirez le parti avec moins de verve, mais avec plus de sûreté et plus de précision; ce qui vaudra peut-être mieux. Et puis, ce terrible ébranlement que causera ma chute, que sera-ce en réalité? Des articles de journaux pendant une quinzaine ou deux.

Puis les journaux se tairont, assez vite, car je ne répondrai pas, et j'espère bien que *l'Ordre* ne fera pas la bêtise de me défendre. Alors on oubliera. Il ne restera rien de ce tapage inutile; et personne ne pensera plus au paisible citoyen, qui, n'ayant pas eu la force de faire son devoir, est allé planter ses choux loin des affaires, loin de Paris, dans quelque coin bien écarté de la province inconnue... Il en sera comme d'un corps qui tombe à l'eau : un bruit, des cercles qui vont s'élargissant sans cesse, puis plus rien. Non, non, mon ami, soyez tranquille, ma chute n'empêchera pas le monde de marcher !

— Mais, pour vous, quelle abdication !

— Vous le dites. J'abdique ce que j'ai, ce que je pourrais avoir, mes ambitions, le bien que j'aurais pu faire. J'abdique tout cela, je ne dirai pas sans regret, mais de propos délibéré, pour me retirer dans le silence, pour être heureux si je le puis...

— Vous n'êtes pas sûr de l'être !

— En tout cas, pour changer de souffrance... Ce qui est quelque chose, croyez-m'en, et vaut un sacrifice. Oui, j'abdique et je m'en vais. Et quand vous m'entendrez déchirer, mon ami, ne prenez pas la peine de me défendre !

De Thornes commençait à désespérer :

— Laissez-moi insister encore, dit-il, en retenant Michel qui se levait en lui tendant la main. Ne croyez pas que, quoi que vous fassiez, le parti vous abandonne : vous êtes sa force, son âme, il le sait, et il vous soutiendra, quelque difficile que cela lui soit. Nous vous défendrons de toute notre énergie, nous vous couvrirons de notre autorité. Et comme après tout les Français ne sont pas des puritains d'Ecosse, vous n'avez pas à redouter le sort d'un Parnell.

— Croyez-vous que je voudrais jouer son rôle? répliqua vivement Michel. Ah! c'est avec un intérêt passionné et direct, je vous en réponds, que j'ai suivi les phases de sa lutte, que je l'ai vu se débattre et mourir ! C'était presque un grand homme, celui-là; c'était, en tout cas, un honnête homme : autrement, il n'en serait pas mort. Eh bien ! sa résistance n'a fait que le diminuer, l'inutile énergie qu'il a déployée en tombant ne fera que gâter les dernières pages de son histoire. Non, non, je le sens, je le sais, quand on fait ce que je vais faire, on ne peut retrouver un peu de dignité que dans le silence et dans l'oubli... Le parti a le choix de me jeter par-dessus bord comme un lest dangereux ou de me défendre encore : qu'il agisse au mieux de ses intérêts, sans se préoccuper des miens, car je n'en ai plus. Moi, je me condamne et je m'exécute : l'exil !.. Adieu !

— Teissier, je vous en conjure, ne prenez pas aujourd'hui de

mesure irréparable... Attendez deux jours, un jour pour réfléchir encore...

— Non, non, toutes mes réflexions sont faites, et elles ne sont pas assez douces pour que je les recommence. Allons! donnez-moi votre main, mon ami, pardonnez-moi les embarras que je vais vous causer, pensez à moi sans colère, et n'attachez pas à ma disparition plus d'importance qu'elle n'en a. Je suis un soldat mort à l'assaut, voilà tout! Vous qui vivez, allez de l'avant, toujours, et s'il le faut, passez sur le cadavre des frères abattus: ils ne sentent pas les pieds qui les foulent!..

A l'heure même où Michel entrait chez de Thornes, Blanche Estève se faisait conduire à l'hôtel Teissier:

— Mme Teissier? demanda-t-elle à un domestique dont elle ne connaissait pas la figure.

— Madame a donné l'ordre de ne recevoir personne.

— Portez-lui ma carte: vous verrez qu'elle me recevra.

Le domestique hésitait.

— Il faut absolument que je parle à Madame! dit Blanche.

Il se décida. Un instant après, il revenait chercher la jeune fille.

Blanche, déjà fort excitée, éprouva une poignante émotion à retrouver le petit salon intime, où flottaient pour elle tant de souvenirs. Il était toujours le même, exactement; et tandis qu'en attendant Suzanne elle en examinait les détails familiers, elle pensait à tout ce qui était changé, autour de ces choses immuables.

Cependant Suzanne entra. Elle était calme, du même calme que Michel chez de Thornes, d'un calme voulu des résolutions prises. Blanche, qui était restée debout, s'avança vers elle, et lui dit d'une voix vibrante:

— Je viens d'apprendre ce qui s'est passé hier ici. Je ne peux pas, je ne veux pas accepter votre sacrifice. J'ai pu être légère et coupable, madame, mais je ne suis pas méprisable, je ne suis pas sans cœur. Sans doute, à vos yeux, je n'ai point d'excuse... Aux miens, j'en ai une, à laquelle je tiens: c'est d'être malheureuse... Eh bien! je quitterai Paris, je m'en irai très loin, je ne le reverrai plus: mais je ne veux pas faire le malheur de votre famille, détruire votre foyer, ruiner sa situation...

Suzanne écoutait, les traits apaisés, le regard limpide, tandis qu'un sourire de douloureuse résignation s'esquissait sur ses lèvres. En s'asseyant elle-même, elle montra du geste un fauteuil à Blanche:

— Ma pauvre enfant! dit-elle, et la douceur factice de sa voix cachait mal l'amertume de sa pensée, ma pauvre enfant!.. Croyez-vous donc que, si j'avais pu le conserver, je vous l'aurais donné?.. Croyez-vous que je n'aie pas mon égoïsme aussi?.. Allez, ne m'ad-

mirez pas, et ne faisons pas assaut de générosité inutile!.. Vous me dites que vous ne voulez pas, comme si vous étiez encore libre de vouloir ou de ne pas vouloir... Et vous ne l'êtes plus... Ce qui devait arriver s'est accompli: j'accepte et je m'incline. Faites comme moi, ne résistez pas, et prenez ce que le destin vous envoie!..

— Non, car ce serait injuste, injuste et cruel... A vous toute la douleur, pendant que moi, qui vous volerais votre bien, je serais heureuse...

— Heureuse?.. Êtes-vous sûre de l'être?.. D'abord, je ne reste pas seule, j'ai mes enfans!.. Je reste abandonnée, c'est vrai, avec des regrets... Mais entre vous et lui, il y aura un remords. Trouvez-vous donc que ma part est la plus mauvaise?..

— Vous voyez bien que... ce que vous voulez est impossible!.. Il n'est pas homme à supporter un remords, il souffrirait trop!..

— Je ne sais pas s'il souffrira... Et je ne veux pas le savoir: car, je vous l'avoue, j'ai assez souffert moi-même pour que ses peines me soient légères... Voulez-vous peut-être que je m'apitoie sur son compte? Je n'ai pas votre imagination romanesque de vingt ans: j'ai passé l'âge des dévoûmens sublimes... Encore une fois, dans toute cette affaire, ce n'est pas à lui que je pense, pas plus qu'à vous: c'est à moi-même... Je sais une seule chose: c'est qu'il faut que cela finisse, et que cela doit finir ainsi... Vous n'avez eu, ni l'un ni l'autre, la force d'oublier: vous ne l'aurez jamais ou vous l'aurez trop tard... Alors, voulez-vous que je le garde malgré lui, en sentant que sa pensée me fuit, qu'il me déteste, qu'il souhaite peut-être d'être débarrassé de moi?..

— Oh! s'écria Blanche, comment pouvez-vous croire que jamais une telle idée...

Suzanne l'interrompit en haussant les épaules :

— Hé! pourquoi non? Oh! je veux bien admettre qu'il n'irait jamais jusqu'à souhaiter expressément ma mort; soit! Mais il y penserait, et je verrais qu'il y pense... Et puis, sans aller si loin, vous représentez-vous ce que serait notre vie commune quand la méfiance et la rancune auraient achevé d'en chasser l'affection?.. Non, non, voyez-vous, il y a des situations qu'une femme ne peut accepter...

— Mais puis-je accepter davantage celle que vous voulez me faire au prix de votre bonheur et d'un affreux scandale?.. Vous me le cédez par respect de vous-même : c'est par respect de moi que je vous le refuse!..

— Que vous me le refusez?.. Mais vous ne pouvez pas le refuser, ma chère,.. puisqu'il est à vous,.. puisque vous l'avez pris!.. Je ne vous fais pas un présent magnifique, et vous ne me devez

aucune reconnaissance. Je vous dis tout simplement : Vous l'avez voulu, gardez-le!.. Oh! sans doute, au commencement, vous n'avez pas prévu que les choses iraient ainsi... Mon Dieu! je ne vous vois tous deux pas plus mauvais que vous ne l'êtes, je ne vous accuse d'aucun vilain calcul!.. Vous avez joué avec l'amour, comme des enfans étourdis, sans trop vous demander où cela vous conduirait, en vous figurant que vous resteriez vos maîtres... Puis, comme toujours, l'amour vous a entraînés au point où nous en sommes... Il est là, vous ne pourriez plus vous soustraire à sa domination... Ou si vous le pouviez, vous ne le voudriez pas... Ce n'est pas tout à fait votre faute, j'ai fini par le comprendre : car vous et lui, vous valez mieux que ce que vous faites...

Blanche écoutait, sans en comprendre tout le sens, ces propos de femme outragée :

— Comme vous êtes bonne! s'écria-t-elle en faisant un geste pour saisir la main de Suzanne.

Suzanne retira sa main :

— Laissez-moi finir, continua-t-elle, et ne m'admirez pas... Vraiment, j'ai presque pitié de vous, tant vous me paraissez ignorer ce que vous faites et ce qui vous attend. Si vous m'aviez comprise, vous auriez deviné que je vous pardonne parce que vous ne vous pardonnerez pas à vous-mêmes... Allez! mon pardon, c'est ma vengeance!..

Comme Blanche la regardait avec des yeux effrayés, elle conclut, en se levant :

— Ne prolongeons pas davantage cet entretien, je vous en prie : il est inutile, et il m'est pénible... Adieu, vous savez le chemin...

Et elle sortit la première, comme si elle eût été l'étrangère dans sa maison.

Un moment après, Suzanne croisait dans l'escalier Michel, qui montait dans son cabinet de travail. Ils se saluèrent d'un signe de tête, tous deux impénétrables et froids.

Michel passa plusieurs heures dans son cabinet de travail, à mettre ses papiers en ordre. Il en brûla la plupart, ne conservant qu'un petit nombre de documens indispensables. Parmi ses lettres d'affaires, il avait gardé quelques billets insignifians de Blanche : il les détruisit comme le reste, après les avoir relus. Le feu dévorait allégrement toutes ces choses, qui jusqu'alors avaient fait sa vie, et quand il regarda le petit paquet de lettres et le portefeuille de documens qu'il avait seulement mis en réserve, il ne put s'empêcher de murmurer :

— Si peu de chose...

Sur sa grande table, tout à l'heure encombrée, vide à présent,

il écrivit, d'une main qui ne tremblait pas, sa démission de député; puis quelques autres lettres encore, brèves et définitives. Ayant ainsi tout achevé, il resta un moment encore à rêver dans son fauteuil, promenant ses yeux sur les objets qu'il voyait depuis si longtemps, et qu'il ne verrait plus, rappelant l'un après l'autre mille souvenirs qui, surgissant des choses, se dessinaient sur le fond vague de sa rêverie. Un instant, il se demanda :

— Est-ce bien vrai?

Et il se répondit à haute voix :

— Parbleu!

Alors il se leva, se secoua, sonna son valet de chambre :

— Ma malle est-elle prête?

— Oui, monsieur.

— Bien... Faites atteler!

Au moment où il allait sortir, il rencontra sur le seuil Peyraud, qu'on avait laissé monter librement, comme d'habitude.

Averti par de Thornes, le journaliste venait avec l'espoir d'apprendre quelque chose, poussé plutôt d'ailleurs par curiosité psychologique que par indiscrétion professionnelle.

Avec un geste de contrariété, Michel rentra pourtant, et lui fit signe de s'asseoir.

— Qu'est-ce qui vous amène, mon cher? lui demanda-t-il.

Peyraud s'était muni d'un prétexte :

— Je voudrais savoir, répondit-il, quelle attitude *l'Ordre* doit prendre dans la question de la nouvelle grève d'Anzin?

— Il y a grève à Anzin? dit Michel... Je l'ignorais, je n'ai pas lu les journaux aujourd'hui.

Comme Peyraud le regardait avec étonnement, il ajouta :

— Il y a d'ailleurs une autre question qui, je le crains, vous donnera plus de peine, quoiqu'elle soit toute personnelle. Je donne ma démission de député.

Peyraud ouvrait la bouche, mais Teissier ne le laissa pas parler, et continua, d'un ton glacial qui interdisait toute question :

— Cela vous étonne un peu? C'est pourtant vrai. Ma lettre est écrite, et va partir. Je quitterai également la direction de *l'Ordre*. J'ai convoqué d'urgence le conseil d'administration pour demain. J'ignore quel sera mon successeur; mais je présume, — et c'est pour ma part le conseil que je donnerai, — que vous serez appelé aux fonctions de rédacteur en chef.

Peyraud le remercia.

— Je n'ai aucune inquiétude sur l'avenir du journal, dit-il encore, non plus que sur celui du parti. On n'aura pas de peine à me trouver un successeur plus digne.

Comme Peyraud faisait un geste de dénégation :

— Oui, plus digne, répéta-t-il avec un léger frémissement dans la voix. Vous l'écrirez vous-même, avant qu'il soit longtemps.

Il se leva pour mettre fin à la conversation.

Peyraud sortait à peine, qu'on vint annoncer Mgr Russel :

— Dites à Monseigneur, répondit Michel, que je passerai moi-même chez lui, ce soir ou demain matin.

Et, enfermant ses papiers dans une serviette d'avocat, qu'il prit sous le bras, il descendit.

Il entra dans le petit salon, où Suzanne, pensait-il, devait l'attendre. Elle y était en effet, assise, les mains inertes, devant sa table à ouvrage, Annie à sa droite, Laurence à sa gauche. C'était un charmant tableau, le doux tableau du bonheur familial, qui fit monter à la gorge de Michel un sanglot d'émotion. Il le comprima d'un effort énergique :

— Eh bien! je pars, dit-il.

Pour assurer sa voix, il la rendait dure.

Suzanne répondit, sans le regarder :

— Bien... Tu as tout ce qu'il te faut?

— Oui.

Il semblait hésiter :

— J'ai encore deux mots à te dire, fit-il enfin. Oh! les enfans peuvent rester : elles ne comprendront pas. Je pense que tu trouves, comme moi, que le vrai motif de ce... voyage doit rester absolument entre nous?

Suzanne réfléchit un instant :

— Sans doute, dit-elle.

— Bien, nous sommes d'accord. Adieu, les enfans... Adieu, Annie... Adieu, ma petite Laurence!..

Il les embrassa.

— On ne savait pas que tu partais, papa, dit Laurence... quand reviendras-tu?

— Je ne sais pas.

— Tu vas bien loin?

— Oui.

— En Russie?

— Non, pas en Russie, ailleurs.

— Et quand tu reviendras, tu nous rapporteras quelque chose de très joli?

— Oui, mes chéries, je vous rapporterai quelque chose de très joli...

Annie, plus tendre, gardait sa main. Il la dégagea doucement, et se tourna vers Suzanne, dont les yeux erraient dans le vide.

— Adieu, ma chère amie, lui dit-il d'une voix qui tremblait.

Il lui prit la main, et la baisa sur le front, à la racine des che-

veux. Elle frissonna. Il sentit ce frisson, il se troubla : le sanglot de tout à l'heure l'étouffait de nouveau ; une grosse larme roula sur son visage, qu'il réussit pourtant à garder impassible.

En ce moment, une bagatelle du dehors amusait les enfans, qui avaient couru vers la fenêtre et riaient, en répétant à travers leurs rires :

— Adieu, papa, adieu !

Il sortit.

Suzanne, qui s'était levée, restait debout devant sa petite table, immobile, muette. Puis, tout à coup, elle s'affaissa en pleurant.

Annie et Laurence accoururent auprès d'elle :

— Maman, maman, qu'est-ce que tu as ? Est-ce parce que papa est parti que tu pleures ? Mais puisqu'il reviendra !

Elle les serra contre elle :

— Non, petites chéries, dit-elle entre ses larmes, papa ne reviendra pas, jamais, jamais !

Alors, les deux petites se mirent à pleurer aussi, sans comprendre.

Michel ne les entendait pas. L'air habituel, il sortait de sa maison sans se retourner.

— A quelle gare faut-il conduire monsieur ? demanda le cocher.

Il répondit :

— Au Grand-Hôtel !

Et il s'enfonça dans son coupé.

Le lendemain, la démission de Teissier était l'événement du jour. Les reporters lancés à sa piste eurent bientôt fait de le découvrir au Grand-Hôtel, et chaque journal hasarda sa supposition. Un seul, qui passait pour recevoir les inspirations de Diel, frôla la vérité : il établissait une coïncidence entre le départ de Teissier et la rupture du mariage de Graval.

« Du reste, concluait l'auteur, il faut attendre : les faits qui surviendront nous apporteront sans doute des données plus certaines, et la lumière se fera. La vie d'un homme qui a joué le rôle de Michel Teissier appartient au public : il était à une de ces hauteurs où rien ne peut rester caché, et l'affectation de vertu qui pendant un temps a fait sa force donne à tous le droit de pénétrer ses secrets. »

Le dimanche suivant, Mondet, qui avait lu les journaux et tout compris, débarquait à la gare de Lyon et se faisait conduire au petit hôtel de la rue Saint-Georges. Il se heurtait à la consigne qui, depuis le départ de Michel, écartait les curieux :

— Monsieur est absent, madame ne reçoit pas.

— Portez ma carte à madame, elle me recevra.

Comme le valet de chambre refusait encore, il ajouta :

— Je vous dis que madame m'attend.

Suzanne ne l'attendait pas ; pourtant, sa visite ne l'étonna guère, et ce fut avec un mouvement de joie qu'elle le reçut dans son petit salon. Mais soudain, en l'y voyant entrer, elle se rappela avec une douloureuse intensité, jusqu'à en retrouver l'impression, la soirée qu'ils y avaient passée ensemble, ce jour, ce jour lointain où la cruauté du hasard lui avait livré le secret de Michel, ce fut comme un éclair qui lui fit fermer les yeux. Puis, ils eurent l'un vers l'autre ce mouvement naturel des peines communes : ils s'embrassèrent ; et comme Suzanne commençait à pleurer lentement, Mondet lui demanda :

— C'est donc bien vrai ? Il est parti !..

Elle fit un geste affirmatif.

— Avec ?..

Elle secoua négativement la tête.

— Alors ?..

— Je vous dirai...

Et voici qu'à travers des silences, des hésitations, des arrêts, elle raconte toute sa douloureuse histoire, partagée entre la honte d'étaler la plaie de son cœur et la joie de le soulager enfin, de verser un peu de toutes ses tristesses à cet ami compatissant, qu'elle sent blessé aussi, dans sa foi.

De fait, en l'écoutant, Mondet a la vision presque matérielle de ce coup de tempête qui emporte et ravage la belle destinée de son ami. Et de temps en temps, il répète :

— Mais c'est impossible !.. C'est impossible !..

— C'est impossible, dit Suzanne, mais c'est vrai. Et c'est à présent seulement que je commence à mesurer le mal. Vous voyez : il a tout perdu, tout abandonné, tout jeté par-dessus bord. Il n'est plus qu'un naufragé, nous ne sommes plus que des épaves !.. Et pourquoi ? Et pour qui ?.. Pouvez-vous le comprendre ?..

Mondet secoua la tête de son geste familier, qui désapprouve, de ce geste qui, l'été dernier, accueillait les confidences de Michel :

— Et les enfans ? dit-il.

— Il les a embrassées en partant, aussi tranquillement que s'il s'en allait pour trois jours...

— Les pauvres petites !..

Il arpenta le petit salon, réfléchissant, cherchant, ne trouvant rien...

— N'y a-t-il donc rien à faire ?..

Suzanne haussa les épaules :

— Que pourrait-on faire, je vous en prie ?..

— Le ramener !

Elle refusa d'un geste énergique.

— Pourquoi non? reprend Mondet. Tant qu'il n'y a rien d'irréparable.

— Mais s'il est parti, c'est que j'ai voulu qu'il parte!.. C'est moi qui, la première, lui ai parlé du divorce... Il ne voulait pas, il voyait très bien tous les malheurs qui suivraient... S'il a cédé, c'est que je l'ai exigé de toute ma volonté.

— Et vous le regrettez maintenant!..

— Je ne regrette rien.

— Ne dites pas cela! Vous avez cédé à un mouvement de passion...

— De passion? La passion, c'est bon pour lui...

— De colère, enfin, de violence... Mais à présent que vous voyez la maison vide, les enfans sans père, la presse déchaînée contre lui, sa carrière brisée, son avenir fermé, vous vous dites, vous devez vous dire que tout vaut mieux qu'une telle chute... Et lui, doit le comprendre aussi.

— Il le comprend sans doute : il comprend tout, il est si intelligent! Seulement, il n'est plus maître de ses actes, il est aveugle, il ne voit plus son chemin. Oh! mon Dieu! il ne faut pas trop le mépriser : il a fait ce qu'il a pu : il a lutté, je l'ai bien vu... Mais il est vaincu, voilà tout!.. Que pourriez-vous faire? Il est parti au milieu de nos larmes. Je pleurais, les enfans pleuraient : il ne nous a pas même entendues!..

— Où est-il?

— Au Grand-Hôtel.

— Eh bien, je vais le voir, je vais lui dire tout ce qu'un ami peut dire. S'il lui reste un vestige de bon sens, un atome de volonté, je vous le ramènerai.

Suzanne hésitait encore; pourtant son amour-propre céda :

— Allez! dit-elle. Mais je n'espère rien!..

Au Grand-Hôtel, Mondet crut que jamais il ne parviendrait à Michel : il se heurtait contre une consigne inflexible, d'autant plus impossible à violer que portiers et garçons pouvaient jouer avec lui comme à la balle. Au moment où il désespérait, il aperçut son ami, qui le vit aussi et courut au-devant lui :

— Ah! mon brave, tu ne m'abandonnes pas, toi! Viens! viens! nous allons causer!

Et il le conduisit dans le petit appartement, composé d'une chambre et d'un salon, qu'il occupait au second étage. C'était banal et vide: pas de papiers, pas de livres, à peine quelques journaux, rien de ce qui rappelait l'activité des jours précédens.

— Malheureux! s'écria Mondet, qu'as-tu donc fait?

— Est-ce que tu vas me jeter la pierre, toi aussi, comme les autres? répondit Michel.

Il ajouta, en froissant les journaux jetés sur la table :

— Comme ces feuilles qui me déchirent ?

— Pas comme elles, non certes, dit Mondet. Car je te plains autant que je te blâme. Je crois même que je te plains davantage. Oui, oui, car tu as commis une mauvaise action qui ne te donnera pas le bonheur... Un homme comme toi ne saurait être heureux dans le mal. C'est donc pour rien, pour rien que tu as dévasté ta vie. Eh bien, écoute! Il n'y a encore rien d'irréparable : tu peux encore rentrer chez toi, le scandale s'apaisera...

— Comptes-y! fit Michel avec un rire ironique... D'ailleurs, c'est impossible, tu le sais bien. Rentrer chez moi! Mais alors, ma femme en partirait...

— Non, mon ami. Je viens de la voir. Elle m'a raconté votre séparation. Mais *après*, elle voit ce qu'elle ne voyait pas *avant*... Elle t'accueillera, elle te pardonnera, tu pourras reprendre ta vie au point même où tu l'as arrêtée...

Michel l'interrompit :

— C'est pour me dire ces belles choses que tu viens d'Annecy ?

Comme Mondet restait décontenancé, il continua :

— Tu as raison, d'ailleurs : je pourrais reprendre ma vie au point où je l'ai arrêtée, comme aussi j'aurais pu la continuer. Mais c'est justement ce que je ne veux pas!.. J'ai résisté jusqu'à la dernière heure, c'est Suzanne qui a achevé ma défaite. Tant pis pour elle! Moi, je ne recule plus, à quoi bon? Ce serait à recommencer!.. Ce qui est accompli est irrévocable : j'appartiens à la fatalité.

— Oh! la fatalité, tais-toi donc! Quand on a des devoirs comme les tiens, on ne parle pas de la fatalité!

Michel s'irritait :

— Mes devoirs, fit-il avec une sombre violence, n'en parlons plus, mon cher! Je les ai supprimés. Je ne les connais plus. Ou j'en ai d'autres. Tu raisonnes, comme si j'étais de sang-froid pour t'écouter. Es-tu toujours mon ami, Mondet? Eh bien! je t'en prie, laissons cela! Ne parle plus de ces choses, et viens déjeuner!..

Comme il ouvrait la porte, et faisait signe à Mondet de passer, un garçon lui apporta les cartes de de Thornes et de Mgr Russel :

— Je vous ai dit que je ne recevais personne! cria-t-il.

Et, prenant le bras de Mondet, il dit encore, d'une voix presque menaçante :

— Je ne veux plus qu'on m'ennuie!..

IX.

Suzanne à Mondet.

« Merci, mon excellent ami, de votre lettre si affectueuse. Vous l'avez deviné : à travers les circonstances qui font de ma vie un véritable calvaire, je suis affreusement seule, et j'ai un grand, un immense besoin d'amitié. J'ai besoin aussi de parler à cœur ouvert, de me confier à quelqu'un de bon, qui me comprenne et souffre avec moi, car l'universelle indifférence dont je suis entourée aggrave encore mon chagrin. C'est à peine si, parmi la foule des gens qui fréquentaient autrefois la maison, il se trouve quelques personnes qui se croient obligées de m'apporter la consolation de leur banale sympathie. Mgr Russel est venu deux ou trois fois ; Mme de Thornes également ; puis, quelques figures longues, embarrassées, qui ne savaient que dire, effleuraient le sujet unique auquel je pense, et s'en allaient en marchant sur la pointe des pieds, comme on sort d'une maison où le deuil est entré. Vous savez que je n'ai guère d'amies : les femmes en ont si peu ! Entre leur mari, leurs enfans, les relations mondaines, il n'y a pas de place pour l'amitié. Il ne me reste donc que mes enfans, et les pauvres petites ne me suffisent pas toujours. Pourtant, elles me sont une source bien précieuse de consolation et de joie : leurs âmes me sont ouvertes, et je leur suis tellement nécessaire ! Savez-vous que les enfans nous sont infiniment supérieurs ? Ils ont des bontés, des délicatesses, des tendresses qui étonnent dans de si petites âmes et qui font beaucoup de bien. Annie et Laurence sont vraiment délicieuses. Laurence est d'une inaltérable gaîté, qui réconforte, tant elle est naïve, ignorante, spontanée. Quant à Annie, elle a un cœur sensible, profond, dévoué, fidèle, qui se manifeste avec une grâce exquise. C'était, vous le savez, la préférée de son père, et elle ne l'a pas oublié. L'autre soir, — je vais tous les soirs border leur lit quand elles sont couchées, — je la trouve toute en larmes : je l'embrasse, je lui demande à plusieurs reprises ce qu'elle a, elle me répond toujours :

« — Je n'ai rien, maman, je n'ai rien !

« Puis, à la fin, elle jette ses petits bras autour de mon cou, et me dit en sanglotant plus fort :

« — Maman, je pleure, parce que je pense à papa !

« Je l'ai bien vite recouchée et je me suis sauvée pour ne pas éclater aussi en larmes. Ces deux chères créatures m'attendrissent au-delà de toute expression. Je me demande avec angoisse ce que sera leur vie, à présent qu'elles n'ont plus que moi. Et quand je

pense à leur avenir, je suis prise de remords, je sens que j'ai manqué à ce que je leur dois, je sens que mon devoir eût été de me sacrifier tout entière et de tout supporter pour qu'elles soient plus heureuses. Je n'ai pas assez pensé à elles et j'ai trop pensé à moi. Mais il est trop tard, à présent!..

« Ce n'est pas, d'ailleurs, à cause d'elles seulement que je regrette quelquefois ma détermination. Si vous saviez à quel point un procès en divorce est une horrible chose! Si vous saviez toutes les tortures de détail, toutes les menues humiliations qui viennent s'ajouter à la honte et à la douleur suprêmes d'être abandonnée! Si vous saviez ce que cela fait mal de voir des étrangers, avoués, avocats, magistrats, entrer jusqu'au fond de votre intimité, en fouiller les secrets, froisser vos souvenirs! J'ai eu mille peines à faire comprendre à mon avocat, Me D.., qui pourtant passe pour un spécialiste habile en la matière, quelle était notre exacte situation. Son point de vue était le suivant : « Il faut que vous sortiez de ce procès avec tous les avantages que la loi peut vous donner, c'est-à-dire avec la garde des enfans et une forte pension. » Il ne voulait pas comprendre que ces deux questions étaient d'avance tranchées entre nous; que je ne veux pas de pension, puisque l'héritage que j'ai fait de ma tante, il y a quatre ans, suffit amplement à assurer nos besoins; que Michel se gardera bien de me réclamer les enfans qu'il sacrifie avec moi à son aveugle passion; que tous les arrêts du tribunal ne pourraient modifier en rien les arrangemens que nous avons déjà pris entre nous. Il veut gagner, absolument, gagner quelque chose. Pour lui, un procès est une espèce de duel; il faut blesser ou, si possible, tuer l'adversaire. Impossible de le faire sortir de là. Très madré, d'ailleurs, il voulait absolument pénétrer le mystère de la vie de Michel; et peut-être y serait-il arrivé, guidé par cet abominable article que vous connaissez, le seul qui ait soupçonné la vérité. J'ai eu beaucoup de peine à échapper aux pièges de ses questions. Qu'a-t-il donc besoin, cet homme, d'en savoir plus qu'on n'en veut lui dire? Sans doute, il serait heureux d'élargir encore le scandale pour se faire une belle réclame et de piétiner l'homme politique qui, de si haut, est tombé bien bas. Mais cela ne sera pas.

« Quelle navrante comédie! quelle mascarade incohérente que cette interminable procédure toute hérissée de mensonges!.. Vous savez, il faut qu'un divorce ait une cause. Or, le nôtre n'en a aucune, à ce qu'il paraît, — je veux dire aucune de celles que reconnaît la loi. Il a donc fallu en fabriquer une. La plus commode, c'était ce que ces gens appellent « lettres injurieuses et abandon injurieux du domicile conjugal. » Des lettres injurieuses! Croirez-vous, mon cher ami, qu'il a eu le triste courage de m'en écrire? Je sais bien

qu'il n'en pensait pas un mot; et pourtant elles m'ont blessée jusqu'à l'âme. Moi, la plume me serait tombée des mains, je ne me serais jamais résignée à jouer un pareil rôle, à renier tout le passé, à souiller mes souvenirs. Songez donc que ces lettres seront lues au tribunal, songez qu'après avoir subi la honte de les recevoir, il me faudra subir encore celle de les entendre lire, par un avocat qui en fera ressortir l'insolence, devant des juges qui en pèseront les mots, en se demandant si elles sont assez insultantes! Mais, je vous en prie, dites-moi qui est le plus cruel, de la loi qui exige de telles hypocrisies ou de l'homme qui les accepte?.. Encore s'il avait joint à ces horribles lettres un mot particulier pour me demander pardon de ce rôle odieux! Mais il s'en est bien gardé! Je crois qu'il se méfie de moi, qu'il craint, par exemple, de m'écrire une lettre intime en contradiction avec celles que lui rédige son avoué pour les besoins de la cause, de peur que je ne la produise et ne retarde ainsi ou n'empêche l'arrêt qu'il désire, qu'il attend, qu'il s'efforce de hâter en faisant jouer toutes les influences sur lesquelles il peut encore s'appuyer. Pourtant, il n'a rien de tel à redouter. Quelles que soient encore mes douleurs, je ne voudrais point revenir sur ce qui est fait. C'est bien quelque chose d'irrévocable qu'il y a entre nous, allez! et nous sommes aussi profondément séparés aujourd'hui que lorsque le jugement aura été prononcé, après toutes les simagrées légales que nous accomplissons.

« La pire de ces simagrées, la plus hypocrite, la plus barbare, la plus cruellement inutile, c'est ce qu'on appelle la « conciliation. » Il a fallu la subir : elle est indispensable; la loi ne fait grâce de rien. Figurez-vous qu'on est convoqué ensemble, chez le président du tribunal, au jour spécial qu'il consacre à la cérémonie. L'antichambre est remplie de couples désassortis qui s'étudient à prendre des attitudes indifférentes ou dédaigneuses, ou s'épient avec des regards de haine. A en juger par le nombre, chaque séance ne doit pas être bien longue; et j'imagine que, d'habitude, cela fait pendant au mariage civil : deux ou trois questions, toujours les mêmes, les réponses écoutées d'une oreille distraite, et c'est fini. Avec nous, qui sommes des divorcés de conséquence, ç'a été plus long. Le président a joué son rôle au complet, avec beaucoup de solennité : le grand jeu, comme disent les tireuses de cartes. Il nous a fait asseoir, comme si nous étions là pour lui faire visite; il a été aimable, poli, souriant, conciliant, spirituel. Cela a duré au moins vingt minutes, pendant lesquelles les mots coulaient comme du miel. Nous l'écoutions avec résignation, en évitant de nous regarder. Et il était tellement enivré de sa propre éloquence, il se trouvait si persuasif, si irrésistible qu'il s'est écrié tout à coup :

« — Alors, c'est arrangé? n'est-ce pas? plus de divorce? »

« Naturellement, comme c'est moi qui suis la demanderesse, c'était à moi qu'il s'adressait. Il m'a fallu lui répondre. J'étais si troublée que je pouvais à peine parler; et je ne sais pas ce que je lui ai dit. Pourtant, il a fini par comprendre qu'il perdait ses frais d'éloquence. Il murmurait avec componction :

« — Ah! comme c'est fâcheux! comme c'est fâcheux!.. »

« Enfin, il s'est décidé à nous congédier :

« — J'ai fait mon devoir! a-t-il dit en se levant de son fauteuil.

« Et il nous a reconduits avec des gestes affligés.

« En traversant l'antichambre, Michel s'est approché de moi et m'a dit tout bas :

« — Pardon! »

« Je ne lui ai rien répondu; j'ai bien compris qu'il me demandait pardon de ces simagrées, de ces mensonges, de toute cette comédie, enfin, — de rien autre. Je ne l'avais pas revu depuis le jour où il était venu m'expliquer tout au long « la marche à suivre pour aller plus vite, » comme il disait; et je ne le reverrai, je pense, qu'au tribunal.

« Ah! quand ce sera fini!.. Mais sera-ce jamais fini?.. Je pense à ces longues agonies où la mort ne veut pas venir... Et puis, on conserve toujours un reste d'espoir, absurde... Espoir de quoi? Je sais bien que rien, absolument rien, ne peut réparer le mal qui est accompli, et que le pire serait que le divorce nous fût refusé... Enfin, quand tout cela sera terminé, je quitterai Paris, et, avant d'adopter un nouveau plan d'existence, j'irai passer quelques jours avec vous à Annecy. Il est vrai que j'y ai bien des souvenirs. Mais c'est le seul coin du monde où je suis sûre de trouver de l'amitié, de la sympathie, du cœur.

« Adieu, mon cher ami! Écrivez-moi quelquefois, je vous en prie!

« Je vous embrasse tous et vous trouve si heureux!

« SUZANNE TEISSIER. »

Michel à Mondet.

« Pourquoi, mon cher ami, m'adresser encore des reproches dont tu dois mieux que personne comprendre l'inutilité? Ce qui est fait est fait, tu le sais bien, et tu sais aussi que, si même nous le voulions, nous ne pourrions pas revenir en arrière. J'ajouterai que, pour ma part, je n'y consentirais à aucun prix, malgré les misères qu'il faut subir pour arriver au but. Suppose un instant, — ce qui n'est pas le cas, — que je ne sois pas dominé aujour-

d'hui comme hier par la plus aveugle et la plus irrésistible des passions, plus irrésistible encore à présent que ses derniers freins ont été rompus par celle-là même qui seule aurait peut-être pu l'enrayer : crois-tu qu'avec des cœurs de quelque délicatesse on puisse reprendre la vie commune au point précis où on l'a interrompue, après une rupture comme la nôtre et les épreuves d'une procédure qui dure depuis plus de deux mois?.. Oh! cette procédure, elle est bien plus destructive et définitive que l'arrêt qu'elle prépare, je t'en réponds! Elle met en pièces tout ce qui peut survivre du passé, elle vous humilie jusque dans vos souvenirs, elle vous dégrade jusqu'à l'âme. Quand je pense que j'ai été le défenseur de l'ordre établi, des lois!.. Ah! vraiment, c'est une belle chose, et il vaut la peine de consacrer ses forces à soutenir un tel édifice! C'est la première fois que je vois de près le fonctionnement de cette machine judiciaire qui doit servir à régulariser les mœurs. Eh bien! vrai, c'est abominable, et cela vous fait toucher du doigt ce qu'il y a de faux, de mensonger, d'hypocrite et de féroce dans nos institutions. Cette loi du divorce, que je voulais jadis combattre, m'apparaît aujourd'hui comme le complément logique du mariage tel qu'il se pratique : aussi vicieuse que lui, d'ailleurs. Tu ne peux t'imaginer à quel niveau elle nous force de nous ravaler, à quelles humiliantes conditions elle nous soumet, la grotesque et honteuse comédie qu'elle exige. Si les législateurs qui l'ont établie n'étaient pas tous célibataires, je t'assure qu'ils sont inexcusables; car, vraiment, ils n'ont rien compris à leur besogne. Ils n'ont admis, comme cause de divorce, que des *faits*. Mais qu'est-ce donc que les *faits*, là comme partout? Il n'y a eu aucun *fait* entre nous : eh bien, nous sommes obligés d'en créer; et je copie, en tâchant de ne pas les lire, dans un frémissement de honte et d'indignation, les « lettres injurieuses » que m'a confectionnées mon avoué, qui se livre à cette industrie avec une inaltérable sérénité. Trop heureux encore que la loi ait admis ce motif relativement facile à constituer, sans quoi j'aurais dû battre ma femme devant témoins ou jouer une comédie de flagrant délit avec quelque malheureuse fille louée pour la circonstance. Ce sont là les moyens ingénieux que la loi a trouvés de sauvegarder l'intégrité du mariage en cessant de le vouloir indissoluble. Il lui faut des *faits;* on lui en donne. Tu vois à quel prix. Mais, je te le demande, est-ce qu'une situation comme la nôtre n'est pas mille fois plus probante que tous les *faits* imaginables? Est-ce qu'un sentiment comme celui que j'éprouve ne me sépare pas de ma femme d'une façon bien plus irrémédiable que des mauvais traitemens ou des aventures de cabinet particulier? Eh bien, non! Je n'ai pas de maîtresse; donc, de par le code, je suis un mari irréprochable, et ma femme n'a rien à réclamer! Ah!

si jamais je reviens aux affaires... Il est vrai que je n'y reviendrai jamais !..

« Il va de soi que ma maudite notoriété complique encore la situation. J'ai beau n'être plus qu'un simple citoyen, celui de tous les Français qui a maintenant le moins de chances de devenir ministre, il faudra bien quelques mois encore avant qu'on consente à me traiter comme le premier épicier venu. Les avoués, les avocats, les magistrats me regardent comme une bête curieuse, et croient de leur devoir d'exercer sur moi leur art avec tous ses raffinemens. La séance en conciliation a été extraordinaire. Comment donc font les hommes pour si mal se connaître entre eux?..

« Je te l'avouerai, cette séance m'a causé une profonde émotion. Suzanne était pâle, amaigrie, vieillie, indiciblement triste. Nous évitions de nous regarder, mais je sentais que ses yeux, comme son cœur, étaient pleins de reproches, et pourtant si dignes! Comme je lui ai fait du mal à la pauvre créature!.. Et sans cesser un instant d'avoir pour elle une vraie, une profonde affection... Pendant que le président faisait de l'éloquence et de la morale, j'ai revu tous les bons souvenirs de notre vie passée... Et tout cela n'est plus rien, ne reviendra jamais, — presque comme si cela n'avait jamais été réel.

« Et puis, quelle injustice dans la différence de nos deux destinées! Moi, qui ai fait tout le mal, je vogue vers un avenir auquel j'aspire, où je pourrai me refaire un bonheur, si ma conscience me permet d'être heureux. Elle, qui n'a que souffert, elle est seule, elle est abandonnée, elle n'a rien à attendre du lendemain... Il est vrai qu'elle a les enfans...

« Les enfans!.. Je pense continuellement à elles, surtout à cette petite Annie, que j'aime le mieux, parce que je sens en elle une nature si profonde, si sensible, si bien prédestinée à la souffrance. Elle m'aimait beaucoup aussi, elle caressait gentiment ma barbe de ses petites mains, et me racontait toutes les histoires qu'elle savait. S'aperçoit-elle que je suis parti? Demande-t-elle de temps en temps des nouvelles de son papa? Je ne sais pas. C'est seulement quand le divorce sera prononcé que je prendrai des arrangemens pour les voir de temps en temps. Encore, je me demande s'il ne vaudrait pas mieux renoncer à les voir, et qu'elles me croient mort; on ne leur parlerait jamais de moi, et plus tard, j'existerais à peine, très vaguement, dans les souvenirs confus de leur petite enfance. Autrement, quelle idée se feront-elles de la famille quand elles verront et comprendront que leur mère est seule et que leur père vit avec une autre femme?.. A elles aussi, je leur fais bien du mal, — plus peut-être encore que je ne le

pense... Étrange destinée que la mienne! Jamais, je crois, aucun homme n'a plus aimé le bien et n'y a cru avec plus de fermeté; et pourtant, peu d'hommes auront fait autant de mal à eux-mêmes et à ceux qu'ils aiment... Souvent, je me dis que tant de douleurs remuées, tant de choses perdues ou compromises, l'auront été pour rien. Comment un bonheur quelconque pourrait-il sortir de tous ces maux? C'est impossible, n'est-ce pas? Ce ne serait qu'un bonheur maudit, empoisonné, mauvais. Hélas! et nous n'avons pas l'âme qu'il faut pour un bonheur de cette nature-là!..

« Je suis toujours au Grand-Hôtel; voilà deux mois que j'y vis seul, dans le va-et-vient des étrangers. C'est encore dans de tels milieux qu'on peut le mieux se cacher et s'isoler. Je m'occupe tant bien que mal à des besognes d'oisif qui ne sont pas dans mon caractère. Je ne vois pas Blanche, je ne lui écris pas, elle ne m'écrit pas. Nous sommes d'une grande prudence. Il faut à tout prix éviter que son nom soit prononcé au cours de ce procès; non pas pour moi, qui n'ai plus rien à ménager, mais pour elle, qui souffrirait cruellement de se voir livrée à l'opinion publique. On ne saurait trop respecter de telles pudeurs, qui sont une vertu et une sauvegarde. Sera-ce possible? Je l'espère, malgré cet infâme article que tu connais, dans lequel j'ai reconnu la diabolique clairvoyance et la mauvaise rancune de Diel. Il a fallu le laisser passer en silence, puisque tout ce que je pourrais dire ou faire ne servirait qu'à aggraver le mal.

« Je pense que dans deux mois environ ce sera fini. A ce qu'il paraît, pour un procès en divorce, quatre mois sont un minimum de durée. Pour obtenir qu'ils ne soient pas dépassés, il m'a fallu mettre en campagne tous mes anciens amis. Heureusement, on m'a secondé : non par égard pour ce que j'ai été, — l'on sent trop bien que je ne le suis plus, — mais parce que tout le monde a intérêt à hâter cette affaire; mon parti, pour que je sois le moins longtemps possible à sa charge, mes adversaires, pour être sûrs que le scandale ne leur échappera pas. Aussi, l'on se dépêche. Mais je pense aux malheureux dont on prolonge l'agonie pendant dix ou quinze mois, et qui se consument en vains efforts pour que la roue qui les broie abrège leur supplice. Il est vrai qu'en revanche ceux-là ne connaissent pas l'amertume de voir leurs douleurs faites choses publiques. Mon Dieu! qu'il me tarde de disparaître dans l'obscurité, de partir avec elle pour un pays où l'on ne connaîtra pas mon nom et dont nous ne saurons pas la langue, d'ignorer, d'oublier...

« Adieu, mon cher ami. Reste-moi fidèle malgré tout, ne me

gronde plus ; et sois heureux de vivre sans histoire, dans un beau pays que tu aimes, au milieu des tiens que tu n'as jamais fait souffrir.

« A toi,

« M. Teissier »

Suzanne à Mondet.

« ... Quelques jours encore, et ce sera fini!.. Le croiriez-vous, mon cher ami? j'attends cette dernière crise avec presque autant d'impatience que de douleur. Parfois, le désespoir me prend à l'idée qu'au moment où l'arrêt tombera des lèvres du juge, il y aura comme un abîme ouvert entre moi-même et les joies de mon passé, mes bons souvenirs, l'unique amour que j'ai connu, cet amour qui, transformé en paisible affection, devait remplir toute mon existence, jusqu'à la vieillesse, jusqu'à la fin. Mais, d'autre part, je ne puis plus supporter l'attente, l'angoisse, l'espèce de fièvre qu'entretiennent et aggravent les dernières conférences avec l'avocat, la peur affreuse, surtout, de cette fatale journée, où il me faudra paraître devant un tribunal, presque comme un malfaiteur. C'est trop long, ces préliminaires, cela remue trop de choses, cela tire la pensée à vous rendre folle! Oh! qu'il me tarde de quitter Paris avec mes deux pauvres petites orphelines! Elles sont gaies, elles jouent, elles ne savent pas. Voilà quatre mois qu'elles n'ont pas vu leur père : elles l'oublient. Les premiers temps, Annie parlait souvent de lui, demandait s'il reviendrait, et quand ; maintenant, presque plus ; et sans la moindre tristesse. Quant à Laurence, je ne sais pas si elle le reconnaîtrait. Il faudrait rester enfant toute sa vie, pour pouvoir oublier ainsi. Michel voudra-t-il les revoir, plus tard? Je ne pense pas : elles seraient un remords pour lui, elles troubleraient son nouveau bonheur. Et puis, que leur dirait-il? Car enfin, quand elles seront grandes, quand elles comprendront, elles le jugeront, elles diront : « Notre père nous a abandonnées !.. » Pauvres chères créatures! elles ne soupçonnent pas ce que c'est que de n'avoir plus de père ; elles ignorent qu'il y a autour de leur vie un danger de plus, dont j'aurai seule à les préserver. J'ai peur, vraiment, quand je songe aux devoirs qui vont m'incomber, sans que personne me les allège. Pensez donc, il me faudra les élever, seule! J'aurai seule le souci et la responsabilité de leurs petites âmes à former, et je sens bien que c'est une rude tâche! Ne croyez-vous pas, comme moi, que la vie morale des parens prépare et détermine celle de leurs enfans? Le bien engendre le bien, le mal produit le mal, d'après une loi mystérieuse et inflexible... Cette idée me hante souvent, et je me

demande quelle destinée leur prépare la conduite de leur père? Si cette loi fatale que j'entrevois nous gouverne réellement, il doit y avoir en elles déjà les germes du *mal*, d'obscurs fermens qui germeront plus tard. Parfois, j'ai, ou je me figure que j'ai, le pressentiment de leur avenir : Annie surtout m'inquiète, avec son habituelle mélancolie, qui est vraiment anormale et angoissante chez une enfant de neuf ans. Elle ne joue guère, elle parle peu, elle paraît toujours réfléchir ou rêver, elle est sage, d'une sagesse passive, machinale; et il me semble que c'est un calme trompeur, qui recouvre un inconnu d'orages. Ses grands yeux foncés sont encore vides, et ils sont déjà si tristes qu'on ne peut les regarder sans se demander quelles images ils reflèteront, quel sera le goût de leurs larmes. Pauvres petits êtres chéris! Je voudrais qu'elles fussent heureuses, toute leur vie, du bonheur que j'ai eu douze années, — douze années si courtes! — d'un bonheur tranquille, régulier, légitime, confiant, que ne troublent ni regrets stériles, ni désirs inquiets. Il y a tant de pauvres créatures qui ne sont jamais heureuses, dans ce monde injuste; aussi semble-t-il que, lorsqu'on a eu douze ans de joie, de paix, d'affection, l'on peut tenir sa vie pour remplie et supporter les maux qui viennent après. Eh bien, non, cela n'est pas vrai! Le réveil est d'autant plus douloureux que le sommeil était plus doux; les années enfuies ne comptent pour rien, dès qu'elles ne sont plus. C'est fini. Voilà tout, cela ne reviendra jamais; et l'on souffre, et l'on a peur de ce qui vous attend... Je ne vois devant moi que l'avenir qui se prépare; il sera gros de tristesses, lourd d'isolement, plein de fatigues. La femme est si peu faite pour être seule, et j'ai si peur de la solitude!..

« Vous voyez, mon cher ami, quelles sont les pensées et les inquiétudes que j'agite à la veille du jour fatal. J'avais besoin de les confier à quelqu'un, et il n'y a que vous à qui je puisse parler à cœur ouvert. Aussitôt l'arrêt rendu, il est toujours convenu que je partirai pour Annecy, avec les enfans. J'y resterai quelques semaines. Après... Après, c'est l'inconnu, le hasard, l'incertain...

« SUZANNE T. »

Mondet à Michel.

« Il est temps encore de reculer, mon ami, et je t'adresse un dernier, un suprême appel. En même temps, je t'envoie ci-inclus la lettre que je viens de recevoir de ta femme. Il n'y a point de phrases, point de cris, point de désespoir sonore, mais une telle inquiétude de mère, une douleur si profonde, un sentiment si juste de ce qui est, que, si tu es encore capable d'écouter une voix de justice, tu en seras peut-être, tu devras en être rapproché

de la réalité. Évidemment, depuis quelques mois, tu vis dans un rêve, tu marches en aveugle, tu agis en hypnotisé, tu es comme gouverné par une force étrangère à toi, qui te perd. Il est temps encore de t'y arracher, de sauver les tiens, de te sauver toi-même. Tu as fait assez de sacrifices à ta funeste passion : tâche à présent de te reconquérir! Il y a, dans la lettre que je t'envoie, un passage qui m'a particulièrement frappé, celui qui est relatif à tes filles. As-tu pensé qu'elles traîneront le poids de ta faute comme une condamnation, que leur vie en sera gâtée, leur âme aussi, peut-être? Leur mère l'a senti, avec cet instinct des femmes, qui les avertit des dangers éloignés. Et comme elle a bien vu que la plus menacée était la meilleure, cette douce petite Annie que tu aimais tant, sans doute parce qu'elle te ressemble au point d'être comme ton reflet. En ce moment, tu lui fais son avenir, tu en es responsable...

« Ne crois pas, je t'en prie, que j'aie reçu commission de t'écrire : c'est en mon nom seul, au nom de notre vieille amitié, que je tente cette suprême démarche. Je ne compte point, pour qu'elle réussisse, sur ce que je puis te dire; si j'ai quelque espoir, c'est parce que je sais que tu n'es point mauvais, que tu ne peux être endurci, et que quelques mots d'ami, tombant sur toi dans cette heure grave, t'arracheront peut-être à ta léthargie. Oh! si ma lettre pouvait éveiller ta conscience!.. Car tu as une conscience, j'en suis sûr : tu es arrivé à l'endormir, mais elle reprendra ses droits, une fois ou l'autre; et, si l'irrévocable est accompli, ce sera trop tard.

« Je ne t'apprendrai rien en te disant qu'ici, où l'on te regardait comme un héros ou comme un Dieu, l'on parle beaucoup de toi. Personne ne t'excuse, mon cher, personne, pas même moi, qui seul encore essaie de te défendre un peu. Ta condamnation est unanime : elle a pour ainsi dire jailli de la conscience publique, d'autant plus sévère qu'on te tenait en plus haute estime. Peux-tu croire que tu as raison contre tous? Pourtant, ne te figure pas que cette réprobation que tu as soulevée soit aveugle et implacable. En te blâmant, on t'aime encore : si tu le voulais, l'absolution serait complète. Oui, ces étrangers, ces indifférens qui avaient mis en toi leur plus noble espérance, et qui maintenant défendent ta cause contre toi-même, si tu rentrais dans ta voie, ils te pardonneraient du même cœur que les tiens. Alors, nulle trace ne resterait de cet orage qui ne t'aurait pas englouti, tu pourrais encore restaurer ta vie, comme ton foyer.

« Voilà ce que je tenais à te dire, mon cher ami, parce que c'est peut-être l'entêtement ou le désespoir, autant que la passion, qui

te pousse à cette heure. S'il en est ainsi, rien n'est perdu : la voix du bon sens, s'ajoutant à celle du devoir, pourrait alors accomplir le miracle qui te sauverait. Si tu as besoin d'un appui, d'une sympathie auprès de toi, pour te donner courage, fais un signe, et j'arrive. Je te blâme comme les autres, mais je t'aime plus qu'eux, et tu peux compter sur moi aujourd'hui comme hier et comme toujours.

« Ton vieil ami,

« JACQUES MONDET. »

Blanche à Michel.

« Pendant qu'il en est temps encore, je vous en supplie, Michel, revenez en arrière. Je ne veux pas d'un bonheur qui coûte tant de larmes. Ah! si j'avais compris plus tôt l'horreur de ce que nous faisons!.. Mais il y a eu un moment où je n'ai plus rien vu... A présent, vous voici, vous et votre famille, jetés en pâture à la curiosité. Je lis les journaux... Oh! mon cher Michel, quelle douleur, qui se renouvelle chaque matin!.. Tous ces articles qui vous déchirent, ils me font mal, ils me désespèrent!..

« Vous savez bien que ce n'est pas pour moi que je vous dis cela : car moi, rien ne m'effraie, quand je pense qu'au bout de ces hontes, de ces humiliations, de ces angoisses, de ces luttes, il y aurait notre départ, ensemble, pour des pays où l'on ne nous connaîtrait pas, où l'on ne s'occuperait pas de nous. Mais il y a ceux dont nous brisons la vie...

« Il faut que je vous le dise, j'ai reçu une lettre de Mondet, qui m'a remuée jusqu'au fond du cœur : il me parle de Suzanne et de vos filles, il me demande si je n'ai point de pitié pour celle qui m'a servi de mère, pour ses enfans que j'appelais mes petites sœurs. « Vous seule, me dit-il, pouvez encore montrer son devoir à Michel : usez donc du pouvoir que vous avez sur lui pour le ramener dans le droit chemin, hors duquel il n'y a point de bonheur. » Sa lettre était longue, et si amèrement injuste! Mais il a raison, et peut-être qu'il a raison même dans sa sévérité. Et si lui, qui a aimé mon père, qui m'a aimée enfant, me condamne, mon Dieu! que penseront et que diront les autres?.. C'est égal, il n'était nul besoin de m'écrire une lettre aussi dure, pour que je vous supplie de faire votre devoir, pendant qu'il en est encore temps...

« Oui, j'ai pitié de Suzanne, j'ai pitié des enfans; mais surtout, cher, cher aimé, j'ai pitié de vous-même. Vous ne seriez pas heureux : il y aurait un remords entre nous, un remords qui empoisonnerait notre vie. Certes, la pensée de vous perdre est affreuse; mais combien plus affreuse encore celle d'être à vous et de ne pou-

voir vous rendre heureux, et de sentir, et de savoir que je ne suis pour vous qu'une faute, et de lire sur votre front ce que vous regrettez, ce que vous vous reprochez, toutes les secrètes douleurs que vous ne pourriez pas me confier! Avant tout, je ne veux pas vous avoir aimé pour votre malheur. Tout ce que je demande, c'est que mon souvenir soit très doux dans votre cœur, et qu'en pensant à moi, vous ayez le regret de quelque chose que vous auriez souhaité et qui n'a pas pu être, de quelque chose qui vous inspirera bien plus de tendresse, sous le mystère d'un éternel désir, que réalisé.

« Vous le voyez, Michel, il faut que je disparaisse de votre vie, et pour jamais, cette fois. Écrivez-moi que j'ai raison, que vous faites votre devoir, et laissez-moi vous oublier. L'oubli viendra, le calme, du moins. Il me semble que je serai si tranquille et presque heureuse le jour où je saurai que la paix est rentrée à votre foyer.

« Écrivez-moi un dernier adieu, et ne nous voyons plus. Adieu, cher, adieu. Je suis à vous, quand même.

« BLANCHE. »

Suzanne à Mondet.

« Mon cher ami,

« Tout est fini, rien ne me retient plus ici, je vais suivre ma lettre et vous arriver, brisée encore des émotions de cette dernière journée. Ah! j'avais bien raison de la redouter! Mais, quelque frayeur que j'en eusse, je ne soupçonnais pas ce qui peut tenir de souffrance, d'humiliation, de désespoir, dans ces quelques heures décisives où votre destinée se joue devant des hommes de glace, où des voix indifférentes mettent votre âme en formules, où l'on a la sensation d'un grand vide qui vous dévore comme dans les cauchemars, où pourtant il faut se raidir de toutes ses forces, de toute sa volonté pour rester digne, pour cacher sa douleur, pour réprimer ses sanglots. Oui, des sanglots; j'en avais plein la gorge, ils m'étouffaient, ils voulaient absolument jaillir; et au lieu de crier mon désespoir, il me fallait répondre posément, d'une voix calme, aux questions du président, du substitut, des avocats. Oh! ces questions! quand je pense que j'ai dû les subir, que j'en ai eu le triste courage, que j'y ai répondu et que je n'en suis pas morte, — je sens que je ne suis plus la même. Il y a quelque chose de moi qui a disparu, qui a été tué dans ce dernier combat. J'ai bu trop de honte, j'en resterai malade à jamais... Quant à lui, qui est accoutumé à toutes les luttes, il se tenait fort bien. Il répondait lentement, d'une voix sûre, en homme qui sait ce qu'il veut dire, qui n'a pas un doute sur ses paroles. Deux ou trois fois, il m'a regardée d'un œil calme. Oh! c'est un parfait comédien, je

vous assure! Je le savais très fort, mais je ne l'estimais pas encore à sa hauteur! Pourtant, il a eu sa mauvaise heure aussi : mon avocat, qui ne m'en avait pas avertie, a fait tout à coup une allusion très directe à un roman que les intéressés avaient, comme d'un accord commun, empêché d'éclaircir, aux relations trop connues de mon mari et d'une certaine personne qu'il ne croyait pas devoir nommer. En phrases entortillées et perfides, il a dit que c'était là peut-être qu'il fallait chercher la cause de ce triste procès, et que l'avenir, sans doute, montrerait ce qui en est. A ce moment, Michel est devenu tout pâle; une telle colère a passé dans ses yeux, que j'ai cru qu'il allait se précipiter sur l'avocat. Ces paroles, d'ailleurs, ont causé une grande sensation. Pour moi, ce qui m'a touchée, c'est que ce sont les seules qui aient paru l'émouvoir. Hélas! on lui a dit pourtant les plus cruelles vérités, on lui a parlé de ses enfans abandonnés, de ses devoirs méconnus, de son existence compromise, de sa position perdue. Je crois qu'il n'écoutait pas. Mais dès qu'on a effleuré ce qui seul lui tient au cœur, on l'a vu pâlir et se troubler.

« Je ne vous ai jamais avoué, mon cher ami, quelle a été ma secrète pensée au cours de toute cette affaire. Eh bien, je vais vous la confier, aujourd'hui qu'elle n'a plus aucune raison d'être, parce que je suis sûre qu'elle a été aussi l'espérance de votre amitié : je comptais, je croyais qu'au dernier moment, quand l'heure irrévocable serait tout près de sonner, il sentirait tout à coup, dans un éclair, dans une révélation, que le sacrifice était impossible, et nous reviendrait à moi, aux enfans. Oh! comme je lui aurais pardonné!.. Mais non : il a été droit devant lui, jusqu'au bout de sa route, sans souci de ceux qu'il broyait en marchant... Hélas! c'est un peu ma faute, aussi; car enfin, si je n'avais pas parlé la première du divorce, il n'aurait jamais osé en avoir l'idée, — du moins, j'aime à le croire; et si je n'avais pas insisté, si j'avais pensé à l'avenir des enfans plus qu'à ma blessure, si j'avais eu plus d'amour que d'amour-propre... Mais nous ne pouvions plus vivre ainsi!..

« A quoi bon, d'ailleurs, remuer ces choses? A quoi bon se répéter; si j'avais su, si, si... On ne sait jamais!.. Et puis, ce qui devait être est arrivé, et maintenant, tout est fini!.. Je devrais me dire que ce qui s'est accompli est irrévocable, et trouver dans cette pensée la force de supporter mon mal. Je ne puis. Je ne suis pas résignée, je me révolte. J'avais calculé faux. Je ne savais pas que cela me ferait si mal. Je le sais, à présent, je le sais!..

« Que vous dire de plus, mon excellent ami? Quand je serai auprès de vous, je vous raconterai tout. Cela soulage de parler; et vous êtes le seul être au monde à qui je puisse tout dire, car je

sens que vous avez été, comme moi, froissé dans un sentiment, tenez, je dirais presque atteint dans votre idéal. Ce malheureux ne connaîtra jamais l'étendue du mal qu'il a fait : ceux qui croyaient en lui sont tombés de bien haut, — comme lui-même, hélas! comme lui...

« A bientôt, mon cher ami, et à vous.

« SUZANNE. »

Michel à Mondet.

« Je n'ai pas répondu à ta dernière lettre, mon cher ami, car qu'aurais-je pu te répondre? Tu m'as remué, tu m'as troublé, tu as fait entrer en moi de nouvelles angoisses, tu m'as éclairé de nouveaux abîmes, — et tout cela, combien inutilement! Tu le sais pourtant : il y a une logique qui gouverne nos actes, et qui, de conséquence en conséquence, nous pousse à ses extrémités. Comment aurais-je pu m'y soustraire! Je devais aller jusqu'au bout de ma situation; et tu aurais dû comprendre que nulle réflexion ne pouvait plus m'arrêter, et même qu'au point où j'en étais, il eût été lâche de revenir en arrière. Oui, lâche, aussi lâche qu'impossible. Les bonnes gens auraient dit, c'est vrai : « Il est rentré dans le devoir. » Mais ils se seraient trompés ou je les aurais trompés : en réalité, j'aurais manqué de courage, voilà tout, je n'aurais qu'aggravé ma faute par une nouvelle faiblesse. Il y a, vois-tu, une morale spéciale pour ceux qui sont une fois sortis du droit chemin, une morale moins simple que l'autre et tout aussi difficile, qui a ses ordres, ses rigueurs, ses sacrifices. On apprend à la connaître lorsqu'on n'a plus pour guides que ses enseignemens incertains, ses appels hésitans et angoissés qui ressemblent à des remords; ils ne peuvent plus apaiser la conscience qu'ils gouvernent encore; on ne leur obéit pas, comme aux autres, la tête haute, le front tranquille, mais on leur obéit pourtant, parce qu'on n'a plus qu'eux... Certes, je ne prétends point avoir eu raison dans ce que j'ai fait. Je sais que j'aurais dû, dès l'origine, mater et extirper de moi le sentiment auquel j'ai cédé, je sais que c'eût été là le bien, le devoir, la vertu. Je le sais, et je souffre profondément de le savoir avec une si complète certitude. Néanmoins, je crois que dans la série de fautes inéluctables qu'a entraînées cette première faiblesse, je n'ai été ni lâche, ni vil. Et je me rejette sur cette excuse qui m'est plus nécessaire que jamais, à présent que rien ne peut être changé à ce qui est, et que je vois s'étendre devant moi tout l'inconnu de ma nouvelle vie, celle que j'ai voulue, que j'ai choisie, à laquelle j'ai librement et pleinement sacrifié l'ancienne...

« Ce sacrifice ne s'est pas accompli sans déchiremens, je t'assure; et la blessure en reste en moi. Sans cesse, je pense aux ruines dont je suis le coupable, comme un criminel à son crime; et j'ai peur que le mal ne soit plus grave encore que je le crois, car moi aussi, j'ai calculé les conséquences de mon acte. Tu verras Suzanne : sa lettre, que tu me communiques, m'apprend ses projets. Je t'en prie, tiens-moi au courant d'elle, de son état d'esprit, de sa peine. Que peut-il se passer, après de tels coups, dans une âme comme la sienne?... Je compte beaucoup sur toi pour la soigner, pour la guérir : tu as la bonté et la santé du cœur, avec lesquelles on peut faire tant de bien aux pauvres blessés de la vie; et je sais que ton amitié ne se dérobera point. Crois-le, ce n'est pas un de mes moindres tourmens que de ne pouvoir plus rien pour elle. Hélas! la main qui blesse est impuissante à guérir! Je ne suis plus qu'un étranger, un ennemi peut-être, pour celle qui a été ma compagne de douze années : elle ne me croirait pas, elle ne pourrait pas me croire, si je lui disais que mon affection pour elle est toujours la même; et pourtant, ce serait la vérité.

« Tu me connais assez pour savoir que je ne m'abandonne pas à des regrets stériles. Ce qui est fait est fait. Je ne regrette rien; seulement, je déplore qu'il y ait tant de douleur autour d'un sacrifice inévitable. Cette séparation était la seule issue encore digne à notre fatale situation, j'en ai la conviction absolue. Après ce que tu sais, notre vie commune n'aurait reposé que sur des mensonges; nous aurions eu trop de pensées, trop de ressentimens, trop de méfiances à nous cacher l'un à l'autre; le passé aurait étendu ses souvenirs entre nous, et nos cœurs se seraient usés en vain à tenter de les abolir. Nous avons agi tous deux avec franchise et avec courage : malgré tout, malgré la condamnation unanime dont tu me parles, je crois que nous avons choisi le moins mauvais parti possible.

« La tournure particulièrement pénible qu'ont prise les débats a modifié mes projets. Je t'avais dit que je comptais mettre un délai assez considérable entre le prononcé du divorce et mon nouveau mariage. Par malheur, notre secret n'a pas été gardé comme j'espérais qu'il le serait, et l'avocat de ma femme y a fait une allusion que tout le monde a comprise. Je n'ai pas eu un instant l'idée d'accuser Suzanne de trahison ni de vengeance : c'est là un incident d'audience, rien de plus, un effet dont Me D... n'a pas voulu se priver. Il n'en est pas moins vrai que le coup a porté : deux jours après le procès, j'ai reçu une lettre de M. de Quérieux, qui m'enjoignait de rompre toute relation avec sa belle-fille, me démontrant qu'après les récens incidens, je ne devais plus la connaître. J'ai riposté par une demande en mariage immédiate, et reçu, cour-

rier par courrier, une réponse négative. Les choses en sont là. Du reste, Blanche ne se laissera point intimider par cette opposition, que nous avions prévue, et les sommations respectueuses vont suivre leur cours. A coup sûr, ce beau-père qui ne s'est jamais occupé d'elle, cette mère qui ne l'a jamais aimée, ne méritent pas beaucoup d'égards. Ils sont sa famille, pourtant; et voici encore, de ce côté-là, des ruines, des batailles, de la souffrance. Bien peu, d'ailleurs : Mme de Quérieux, qui vient de s'apercevoir qu'elle a une fille, aura bientôt oublié que cette fille lui désobéit. Ce qui, dans tout cela, me désespère, c'est le chagrin, ou plutôt l'humiliation de Blanche. Maintenant, son nom court le monde, comme le mien, avec le mien, et notre pauvre histoire défraie les conversations : or, si la pensée qu'on est déchiré des dents mauvaises du prochain est pénible pour un homme, et un homme public, que doit-elle être pour une jeune fille dont tout l'idéal est de silence et d'effacement? Oh! qu'il me tarde de l'emporter loin de ces gens qui la jugent, et qui ne soupçonnent pas et qui ne sauront jamais ce qu'il y a eu de noblesse, de générosité, de beauté dans son amour! Mais qu'importent ces jugemens ineptes? Je sais ce que vaut son âme, comme elle sait ce que vaut la mienne, malgré tout. On nous condamne, on nous rejette, on nous honnit? Eh bien, soit! Nous serons seuls dans le monde, et nous n'y serons que mieux! Nous n'entendrons rien de ces bruits derrière nous, et malgré les autres, nous aurons du bonheur. Il ne sera pas complet, hélas! je le sens bien, il sera gâté par le prix qu'il nous a coûté; mais ce sera du bonheur quand même. Je veux qu'elle en ait, la pauvre qui m'a donné sa vie.

« Je te ferai savoir où nous allons, et le jour de notre mariage, dès qu'il sera fixé. Adieu. Je suis sûr que tu restes mon ami, quoique tu me blâmes, comme je reste le tien, malgré tout ce que tu pourrais me dire.

« MICHEL TEISSIER. »

X.

Malgré les précautions prises pour dérouter autant que possible l'indiscrétion publique, des reporters, des badauds, des curieux en assez grand nombre se pressaient dans la salle de la mairie, au jour fixé pour le mariage de Michel et de Blanche. Si leur attente de quelque chose d'extraordinaire fut déçue, elle ne le fut pas entièrement: la banale cérémonie à laquelle ils assistèrent différa par quelques détails significatifs de ce qu'elle est d'habitude. Les fiancés arrivèrent ensemble, en costumes de ville: Michel, en redingote, grave, impénétrable, froid; Blanche, enveloppée dans un

manteau de voyage, invisible sous une épaisse voilette. Personne ne les accompagnait. Les Quérieux avaient protesté jusqu'au dernier moment contre une alliance dont le scandale troublait leur vie mondaine, Teissier n'étant d'ailleurs plus à leurs yeux qu'un « homme à la mer, » qui ne serait reçu nulle part; et Michel n'avait voulu importuner aucun de ses amis. Les témoins furent donc de ces témoins de complaisance qu'on trouve aux abords des mairies, qui prêtent volontiers leur signature en échange d'un petit pourboire, ou même pour le seul plaisir d'inscrire leurs noms sur les registres de l'état civil. A leur entrée, quelques remarques s'échangèrent de banc en banc :

— La pauvre petite! dit une jeune fille, se marier ainsi!

Quelques personnes demandèrent:

— Elle n'a donc pas de parens?..

— Tandis que des gens informés répliquaient:

— Si. Elle a encore sa mère, qui est remariée... Mais ils n'ont pas voulu venir.

— C'est que c'est un mariage, ça!.. fit une grosse dame en secouant la tête, un mariage comme on n'en voit point!..

Puis, le babil se tut, il se fit un profond silence, comme si une espèce de consternation ou une attente angoissée se fût répandue dans l'assemblée. L'adjoint lut les formules, d'une voix neutre, un peu plus lentement peut-être que d'habitude, en observant par-dessus ses lunettes le couple qu'il avait devant lui. On entendit le *oui* ferme et franc que prononça Michel, on vit Blanche incliner sa tête voilée; puis les mariés sortirent rapidement pour gagner leur voiture, tandis que les gens se reculaient pour leur faire place en les suivant d'un long regard curieux, où il y avait parfois un peu de pitié.

— C'est affreusement triste, dit quelqu'un tout bas.

Une voix plus aiguë glapit:

— Bah! ils n'ont que ce qu'ils méritent! Il ne manquerait plus que de s'apitoyer sur eux.

Et la foule s'écoula.

Blanche et Michel, dans la voiture qui les emportait, restaient silencieux, hantés par les mêmes pensées, par les mêmes regrets, envahis par la même tristesse. La cérémonie était terminée, puisque Dieu refusait sa bénédiction à l'acte qu'autorisait la loi : ils s'appartenaient donc maintenant; ils avaient brisé les obstacles accumulés entre eux; rien ne pouvait plus les empêcher d'avancer ensemble à travers la vie, dans cette intimité dont le désir les dévorait depuis si longtemps et qu'ils auraient complétée, seuls ensemble, au milieu d'un monde hostile, comme dans l'île déserte des rêves amoureux...

— Pauvre chère! dit Michel à Blanche en lui prenant la main, que cette scène a dû vous être cruelle!..

Elle avait les yeux pleins de larmes. Elle s'efforça pourtant de sourire et répondit doucement:

— Qu'est-ce que ça fait?

Sa voix tremblait: un mot de plus, elle aurait éclaté en larmes.

— Le monde est cruel! fit encore Teissier après un silence.

Il ajouta:

— Mais nous nous aimons tant.

La petite main qu'il tenait pressa désespérément la sienne, en même temps qu'à travers la voilette un regard de détresse et d'amour lui demandait un infini de choses auxquelles les mots ne répondent pas...

Ils ont dû se séparer pour quelques heures, chacun ayant à terminer ses derniers arrangemens. Puis, vers le soir, ils ont pris un train qui les conduit à Rouen, où ils resteront deux ou trois jours avant de gagner l'Angleterre: car c'est l'Angleterre qu'ils ont choisie pour passer les premiers mois de leur vie commune, dans un de ces petits cottages verts, bien clos, où nul œil curieux ne pénètre. Silencieux, ils sont assis vis-à-vis l'un de l'autre, aux deux coins d'un compartiment où ils ont l'espoir de rester seuls. Mais non. Les voyageurs sont nombreux; en voici deux qui, après avoir un instant hésité, montent et s'installent aux deux coins opposés du même coupé. L'un est gros, court, soufflant fort, s'essuyant le front, très chauve, avec une petite moustache hérissée et grisonnante; l'autre, plus jeune, cheveux et barbe noirs, teint foncé, est grave, correct et tranquille. Le premier s'agite un moment, ôte et remet une calotte de velours sur son crâne nu, cherche longtemps, comme un chat qui veut s'étendre, la posture qui lui convient, et enfin, au moment où le train se met en marche, déploie un journal qu'il se met à lire avec une attention expressive. Sa mobile figure reflète à mesure toutes ses impressions: quelques dépêches ou le cours de la Bourse le mécontentent; il approuve l'article de fonds; il éclate de rire à quelque calinotade; puis, soudain, ses sourcils se froncent en circonflexes toujours plus aigus: il y a quelque chose, évidemment, qui le blesse, qui l'irrite, qui l'exaspère. Tout à coup, comme s'il ne contenait plus son indignation, il froisse son journal sur ses genoux et s'écrie, en se penchant vers son voisin:

— Ça, par exemple, c'est trop fort!..

L'autre, qui regarde défiler les arbres grêles, les petites maisons à toits rouges, les jardins parcimonieux de la banlieue, fait un soubresaut inquiet d'homme tranquille troublé dans ses réflexions, et se

rapproche, un peu hésitant, avec une politesse résignée et une interrogation ahurie dans les yeux.

— Cet article! explique le gros bonhomme... Tenez, là, cet article de M..., sur le mariage de Teissier!.. Non, vrai, ça dépasse tout ce qu'on peut imaginer!..

— Le mariage de Teissier? interroge l'autre d'un ton douteux et mal renseigné.

— Oui, le mariage de Teissier... de Michel Teissier... Vous savez bien, on n'a parlé que de cela pendant des mois!..

— Ah! oui! je me rappelle... Mais je croyais que c'était fini depuis longtemps?..

— Comment donc? Il s'est marié ce matin, et il y a déjà là un grand article... Les journaux sont bien renseignés, on ne peut pas dire le contraire... Seulement, cet article me met hors de moi... Écoutez la fin, s'il vous plaît... les dernières lignes...

Et, se penchant familièrement vers son compagnon, qui met la main en cornet sur son oreille gauche pour indiquer qu'il est un peu sourd et qu'il faut parler fort, le gros monsieur lit d'une voix vibrante de colère:

« ... Après tout, ce tragique effondrement, cet irrévocable abandon de tout, cette fuite désespérée hors du monde avec la femme éperdument aimée, c'est peut-être bien ce qu'il y a eu de plus beau dans la vie de Michel Teissier. Mon Dieu! oui, quelque étrange que puisse paraître un tel jugement, il n'est point un paradoxe... »

— Non, bien sûr, grogna le lecteur en s'interrompant rageusement, ce n'est pas un paradoxe!..

Il reprend :

« ... Qu'on y réfléchisse un instant: notre âge anémique manque avant tout d'instinct et d'amour. Eh bien, Teissier a fait acte d'amour et acte d'instinct... »

— Hein? c'est fort ça!..

« ... Si vous en doutez, essayez de mesurer la puissance de son sentiment au prix qu'il lui a coûté: il avait de chaleureuses, de profondes, de sincères affections de famille, ceux qui l'ont vu dans son intérieur n'en sauraient douter: il les a sacrifiées; il était ambitieux, d'une ambition à laquelle tout semblait promis: il a renoncé à son ambition; il avait à un haut degré l'amour du bien: il s'est mis dans l'impossibilité d'en faire; il tenait à l'estime publique: il a livré son nom aux bêtes, qui ne se feront pas faute de le déchirer. Vous le voyez, il n'y a aucun bas calcul dans sa folie...

« Je rêve un instant et je répète: Michel Teissier n'a jamais

rien fait de plus désintéressé. Il était un honnête homme, et jusque dans sa faute il est resté un honnête homme. Laissons donc s'acharner contre lui la morale vulgaire, celle qui juge nos actes d'après les faits brutaux, sans s'inquiéter des causes, sans remonter aux sentimens. Mais qu'en ce jour où s'effondre dans le scandale une des plus belles carrières de ces dernières années, les hommes de cœur et de réflexion envoient leur salut d'adieu à celui qui vient de disparaître. Quant aux autres, qu'ils se tranquillisent dans leur rancune : Teissier se chargera bien de se punir lui-même : il ne sera jamais heureux ! »

Involontairement, Blanche et Michel ont tendu la tête pour écouter cette lecture dont chaque mot les frappe sur le cœur. Ensuite, d'un même geste, ils se détournent ensemble, en évitant de se regarder, vers le paysage qui devient plus champêtre et plus frais. Que leur importe ce qu'on peut dire d'eux ! Ils ont pris leur parti d'être condamnés et honnis. Ah ! si seulement ils n'entendaient pas au fond d'eux-mêmes une voix secrète, qui parle autrement, mais qui les condamne aussi !..

— Comprenez-vous cela? demande le gros monsieur en froissant de nouveau le journal, dites, comprenez-vous?..

L'autre, qui n'a peut-être pas très bien entendu, hoche la tête d'un air de blâme, sans pourtant se décider à parler.

— Parole d'honneur, reprend le premier, ces journalistes sont fous!.. Ce M... encore plus que les autres, d'ailleurs, il faut bien le dire... Acte d'amour!.. Acte d'instinct!.. Qu'est-ce qu'il entend par là?.. Eh! parbleu, l'amour et l'instinct, quand on a des enfans, c'est d'être un bon père... N'est-ce pas?..

— Naturellement...

— Comment donc! Voilà un homme... un homme mûr, sérieux, qu'on estime, qui occupe une grande situation, qui peut être ministre, en qui le pays a confiance... Cet homme rencontre une jeune fille... une jeune fille!.. Il s'amourache d'elle comme un nigaud, il abandonne pour elle sa famille, sa situation, ses devoirs... Et l'on nous dit : acte d'amour! acte d'instinct!..

L'autre, dont les idées sont un peu lentes, et qui n'entre pas volontiers en effervescence, se contente de murmurer :

— Oui, oui, il s'est fort mal conduit, c'est incontestable!

Michel le regarde, réprime un geste de colère et reprend sa pose immobile, contre la vitre.

— Voyez-vous, cher monsieur, réplique le premier voyageur qui veut absolument poursuivre la conversation, ces hommes de grande vertu n'en font jamais d'autres... Teissier jouait les saints à la chambre des députés... Eh bien, je me méfiais de lui, moi qui vous parle, malgré l'engouement général... Parce que je ne crois

pas aux saints... Qui veut faire l'ange fait la bête, comme a dit je ne sais plus qui... Tenez, nous ne sommes probablement des modèles de perfection ni l'un ni l'autre... Je dis cela, vous comprenez, ce n'est pas pour vous offenser, puisque je ne vous connais pas, et vous rencontre pour la première fois sur cette ligne où je voyage une fois par semaine... Oui, j'ai des propriétés à Poissy... Mais, enfin, je suppose que vous êtes comme tout le monde, comme moi-même... On sait s'amuser à l'occasion, on fait ses petites fredaines gentiment, sans nuire à personne... Mais des choses pareilles... Diable!..

Ses yeux et sa bouche s'arrondissent jusqu'à prendre une expression presque grave, autant que le lui permettent son évidente jovialité et les souvenirs gaillards tout frais évoqués. L'autre, qui a écouté avec un sérieux de juge, se décide enfin à parler:

— Vous avez raison, monsieur, dit-il posément, tout à fait raison... Oui, pour moi, je suis entièrement de votre avis!.. Cet article que vous m'avez lu est absurde... Mais que voulez-vous? La tendance, aujourd'hui, c'est de compliquer les questions les plus simples... Tout est pourtant si clair dans la vie, quoi qu'en disent les gens qui veulent tout embrouiller... Le bien, c'est le bien; le mal, c'est le mal; il faut faire le bien et s'abstenir du mal, voilà tout...

Le gros monsieur approuva bruyamment cette philosophie:

— Pourvu qu'on s'amuse un peu! dit-il en éclatant de rire.

Et il ajouta, en reprenant son sérieux:

— C'est singulier comme les honnêtes gens se comprennent tout de suite sur les questions importantes... Nous nous rencontrons par hasard, nous nous mettons à parler de cette affaire... Et nous n'avons pas eu besoin de discuter pour nous mettre d'accord.

— C'est qu'il n'y a rien là à discuter... La préméditation est établie, et il n'y a pas de circonstances atténuantes.

— Parfaitement juste!.. Le cas est tout simple: nous avons affaire à un homme qui a trahi son devoir et commis une mauvaise action... Nous le jugeons et nous disons: cet homme est un misérable!..

Michel, pâle comme la mort, se contient d'un effort violent, sous le regard affolé de Blanche, et ils entendent tous deux gronder en eux-mêmes la voix sourde qui les condamne aussi, en d'autres termes, plus cruels encore, parce qu'ils sont moins péremptoires, tandis que le second voyageur répète, d'un ton calme:

— Oui, cet homme est un misérable...

— Du reste, reprend l'autre, qui tient à épuiser le sujet, ç'a

été le jugement de tous, l'opinion unanime. Personne n'a défendu Teissier, et les oreilles ont dû lui tinter souvent, car tout ce qu'il y a d'honnête dans notre société s'est trouvé d'accord pour le condamner, comme nous deux, aujourd'hui... Qu'il essaie jamais de se représenter à la députation, s'il l'ose, il n'aura pas une voix...

— Pas une, vous exagérez, monsieur, malheureusement... Il y a toujours des gens prêts à excuser les fautes des autres, sans doute pour que, à l'occasion, on leur rende la pareille... L'article que vous venez de me lire en est la meilleure preuve...

— Oh! un article de journal, qu'est-ce que cela prouve? je vous en prie... C'est l'avis d'une individualité isolée, qui écrit des choses extraordinaires pour attirer l'attention... ou quelquefois même d'un cerveau brûlé, comme ce M... Non, non, cela ne signifie rien... La conscience publique, cher monsieur, voilà le souverain juge... Car enfin, quoi qu'on dise, il y en a une : on le voit bien dans des cas comme celui-ci...

— Je voudrais que vous eussiez raison...

— J'ai raison, cher monsieur, n'en doutez pas... Ce journaliste et ses pareils pourront ergoter tant qu'ils voudront; ils ne changeront rien au verdict de la conscience publique. C'est elle qui est toujours dans le vrai, justement parce qu'elle ne tombe ni dans les arguties, ni dans les *distinguo*. Et cela console un peu des inepties qu'on lit dans les livres et dans les journaux.

— Je vois que vous avez bonne opinion du monde, monsieur... Je suis moins optimiste que vous... Mais peu importe! Sur le fond nous sommes d'accord, tout à fait d'accord...

Mais le sifflet de la locomotive, annonçant Poissy, interrompt la conversation. Le gros monsieur remet en ordre les journaux qu'il avait froissés, les plie avec soin, se prépare à descendre. Et, voyant que l'autre se meut aussi :

— Comment! s'écrie-t-il, vous descendez aussi ici?

— Oui.

— Vous ne me l'aviez pas dit!

— Nous causions de choses plus intéressantes...

— Mais non, mais non. Je suis enchanté. J'espère que nous allons faire plus ample connaissance.

Le train ayant stoppé, ils descendent, après quelques façons, pour passer l'un devant l'autre, et s'en vont côte à côte, le gros monsieur gesticulant toujours, l'autre un peu voûté, très sec.

Blanche et Michel restent seuls. Ils n'ont pas perdu un mot de l'entretien, tournés vers le paysage, laissant leurs yeux errer sans rien voir sur les lignes pures des basses collines et des rivières filant entre leurs berges, écoutant avec désespoir, plus que les

paroles de ces voix inconnues, celles de la voix intérieure, étouffée autrefois par les douces pensées, mais plus forte à présent et triomphant dans sa défaite.

Maintenant leurs regards se rencontrent, se cherchent, se sondent, pénétrans, douloureux, avec un germe de dissimulation et de méfiance. Comment se diraient-ils tout ce qu'ils pensent, mon Dieu! Il y a des nuances du cœur que les mots n'expriment pas; et il y a des choses qu'il vaut mieux taire, parce qu'une fois dites, l'esprit ne les chasse plus. Un instant encore, jusqu'à ce que le train ait repris sa marche, ils ne se parlent que des yeux, effrayés de ce qu'ils s'obstinent à cacher et devinent pourtant. Puis, Blanche se lève, vient s'asseoir à côté de son mari, tout près, dans un inquiet mouvement de tendresse suppliante :

— Est-il vrai, dit-elle d'une voix qui tremble, est-il vrai que vous ne serez jamais heureux ?

Il prend ses mains, il la presse contre lui, comme pour la garder et la défendre.

— Heureux, chère, répond-il, heureux?.. Mais je le suis, je le suis tellement...

Ces paroles menteuses lui brûlent les lèvres : car en ce moment même, en ce moment où, pour la première fois, il sent que la bien-aimée est à lui tout à fait, et qu'il peut l'emporter où il veut, à travers le monde ouvert à leur amour, en ce moment où ses lèvres vont chercher librement les lèvres tant désirées, voici se dresser entre elle et lui la vision cuisante des cœurs saignans qu'il a déchirés, des ruines de son foyer, du désastre de sa vie, de toutes les misères qu'il a faites pour forger son bonheur. Et, devant ce spectre, il se trouve tout petit, il ne se reconnaît plus; c'est comme s'il n'avait plus l'âme qu'il faut pour la joie, l'âme qu'il faut pour l'amour, son âme d'autrefois qu'il a perdue.

Pourtant, comme Blanche a posé sa tête sur son épaule, cherche ses yeux, pourrait comprendre, il la serre plus fort contre lui, dans un geste où il y a de la bravade et du désespoir; et ses lèvres balbutient dans un baiser :

— Oui, je suis heureux!.. Et vous?.. Et toi?..

— Oh! moi, je t'aime, je suis heureuse, je ne pense à rien...

Ces derniers mots la trahissent, la même voix victorieuse qui tourmente Michel lui crie cruellement : « Ce n'est pas vrai! »

Et, seuls dans ce train qui les emporte vers le brumeux inconnu de la vie qu'ils ont voulue, ils sentent autour d'eux, dans leur air, comme des miasmes qui les menacent, le mensonge éternel, la peur d'eux-mêmes, les souvenirs que nul oubli ne chassera jamais et qui empoisonneront toutes leurs joies.

ÉDOUARD ROD.

L'ÉVOLUTION AGRAIRE EN PRUSSE

AU XIXe SIÈCLE

M. Knapp a publié récemment une brochure où il résume quatre de ses conférences et qu'il intitule : *l'Ouvrier agricole dans l'état de servitude et de liberté*. Cette brochure, d'où la méthode scientifique n'exclut point les vues politiques, est comme la quintessence du livre que le même auteur a publié, en 1887, sur l'affranchissement des paysans et l'origine des travailleurs agricoles dans les parties anciennes de la Prusse. Mais les conclusions qui risquent quelquefois de se perdre dans l'analyse minutieuse et précise d'un ouvrage scientifique se dégagent ici avec une grande netteté et un caractère de généralité plus saisissable. Les travaux de M. Knapp ont été cités plus d'une fois dans les débats parlementaires, lors de la discussion des lois agraires les plus récentes, et la brochure qu'il vient de publier ne sera pas seulement indispensable à connaître pour qui voudra se faire une idée nette du développement de la réforme agraire en Prusse. Elle le sera surtout pour tous ceux qui voudront juger l'état social des populations rurales en Europe au XIXe siècle, comparer cet état social avec celui des paysans français, et se pénétrer une fois de plus de cette vérité que c'est dans ce rapprochement qu'il faut chercher le secret de notre richesse et de notre force.

Les Prussiens l'ont reconnu souvent, et plus d'un, considérant d'un œil inquiet les vices de l'organisation agricole dans les pro-

vinces orientales de l'Allemagne, se retourne pour jeter un regard d'envie sur la constitution de la propriété rurale en France. Ce semble être le caractère particulier de l'agitation sociale en Prusse de n'être point limitée aux problèmes de l'organisation industrielle, mais de tendre de plus en plus à se compliquer d'une crise agraire.

Quelle mine d'or pour les socialistes s'ils songeaient à l'exploiter! écrit M. Knapp. Et, de leur côté, les orateurs politiques n'ont point oublié l'agitation agraire de 1848. La plaie semble toujours ouverte : il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark. Les travailleurs ruraux de l'est émigrent en masse, de moins en moins disposés à supporter la vie misérable et dépendante qui leur est faite. L'aristocratie foncière, les agrariens se plaignent. Le socialisme annonce le développement de sa propagande parmi les populations rurales; il y a déjà pénétré, et l'État s'inquiète.

I.

Il y eut en Allemagne, et jusqu'au cours du XIXe siècle, des serfs, on pourrait dire des esclaves, dont les économistes allemands ne craignent pas d'assimiler la condition à celle des noirs employés par les planteurs aux colonies.

C'est tout récemment seulement qu'on est parvenu à dégager, à préciser en Allemagne la condition des personnes, au cours du XVIIIe et au commencement du XIXe siècle, à reconnaître les états de fait et de droit très divers englobés sous le nom commun de servage. Ce n'est pas l'un des moindres mérites de M. Knapp d'avoir dissipé une confusion qui a troublé plus ou moins la plupart des travaux historiques de ses prédécesseurs et d'avoir, pour ainsi dire, fait le vocabulaire du servage.

Il a reproché lui-même avec raison à l'histoire allemande d'avoir été, jusqu'à une époque récente, trop *antiquarisch*, c'est-à-dire d'avoir pris volontiers pour des réalités les institutions dont elle rencontrait les traces dans les ordonnances ou sur les parchemins.

Mais il impute aussi, en faisant la critique des méthodes historiques, une part de responsabilité dans ces obscurités au *libéralisme*, pour lequel les Allemands, l'école historique allemande presque entière, semblent éprouver un éloignement et un dédain si marqués. Le libéralisme, entraîné par l'empressement superficiel de l'esprit de parti, aurait englobé dans une réprobation sans discernement, sous le nom de servage, les conditions les plus diverses. Il aurait célébré avec une légèreté condamnable les manifestations humanitaires, mais stériles, de souverains qui supprimaient

le servage sur le papier. C'est la tendance de l'école historique allemande d'entendre sous le nom de libéralisme comme une importation attardée des conceptions de l'école libérale française de 1830 et du voltairianisme d'antan. Mais si le libéralisme est coupable en l'espèce, il ne l'est point seul; l'histoire prussienne, cédant à ses tendances dynastiques, a voulu longtemps qu'au XVIIIe siècle chaque roi de Prusse eût sa suppression du servage à lui. Elle a dû constater cependant qu'en fin de compte la condition des populations rurales n'en avait point été changée. Les Hohenzollern du XVIIIe siècle, en supprimant le servage, ne savaient point au juste ce qu'ils faisaient, ou ne faisaient point ce qu'ils croyaient, et en 1806 le servage, maintes fois supprimé, était aussi florissant que jamais.

Il y a donc, en dépit du libéralisme, et grâce aux progrès de la critique historique, servage et servage. Si l'on entend le mot au sens le plus rigoureux, si l'on considère cette condition que nous désignons plus communément sous le nom d'esclavage et qui, pour en prendre le trait le plus brutal et le plus saisissable, permet au maître de vendre l'homme comme un bétail ou comme un meuble, il est possible d'en dessiner la carte en Allemagne au XVIIIe siècle. L'esclavage existait au XVIIIe siècle dans toutes les oligarchies allemandes des bords de la Baltique. Dans le Holstein, oligarchie nominalement dépendante de la couronne de Danemark, dans la nouvelle Poméranie antérieure, rattachée par un lien semblable à la couronne de Suède, dans le Mecklembourg où l'aristocratie n'était soumise que de nom à la dynastie locale, les seigneurs vendaient leurs serfs lorsqu'ils ne les jouaient point aux cartes; et, fait bien remarquable, cet esclavage ne date pas du moyen âge; il est un produit du XVIIIe siècle; tant l'histoire de l'humanité est complexe et faite de contrastes. C'est de 1680 à 1780 qu'il s'est développé. Il est né, comme aux colonies, des nécessités de grandes exploitations agricoles combinées avec le pouvoir à peu près illimité d'une oligarchie foncière.

Ce n'est point le servage russe qui suit le serf, même lorsqu'il a quitté la terre pour aller porter au loin sa chaîne. Mais c'est encore moins le servage français qui subsiste à la fin du siècle dernier, comme un legs du moyen âge, et à l'état isolé, au sein des populations françaises et rhénanes et qui fait peser quelques incapacités de droit sur des mainmortables parfois fort libres de leurs actions. Ce n'est point non plus le servage prussien, la sujétion héréditaire des biens nobles prussiens, où le sujet est, il est vrai, attaché à la glèbe, mais où ce lien est une garantie pour le sujet en même temps qu'un moyen d'oppression pour le maître, où le seigneur enfin, s'il revendique des droits presque illimités sur la personne de ses su-

jets, ne va cependant jamais jusqu'à les vendre. Il semble établi que l'esclavage tel qu'il s'est maintenu dans les oligarchies allemandes des bords de la Baltique, l'esclavage qui fait de l'homme une marchandise, n'a jamais existé sous cette forme, même à l'époque la plus dure, dans le royaume de Prusse. C'est à cela que se réduit la protection étendue au XVIIIe siècle par les Hohenzollern sur la masse de la population rurale, — la supériorité du régime monarchique prussien sur le régime des oligarchies foncières, le plus oppressif qui se puisse imaginer.

N'oublions point que ce n'est qu'une nuance. Le seigneur prussien ne menait point les serfs au marché ; mais n'y a-t-il pas quelque analogie entre le trafic du bétail humain et cette pratique, constante au temps de Frédéric-Guillaume Ier, des agens du domaine qui vendaient au seigneur voisin, et souvent dans une vue de lucre personnel, les services et les corvées dus à titre gratuit par les serfs royaux? Y a-t-il une différence autre que celle du bloc et du détail entre vendre un homme ou vendre son travail gratuit? Et les abus de la sujétion héréditaire ne touchaient-ils pas de bien près à l'esclavage du Holstein et du Mecklembourg? L'état social des populations rurales en Prusse était supérieur à celui des petits États voisins. Mais la limite est parfois difficile à discerner.

II.

Qu'est-ce que cette sujétion héréditaire qui forme le trait distinctif de la constitution sociale de l'ancienne Prusse? C'est la pierre angulaire d'un édifice politique, de construction récente et de forme très originale.

Disons, pour donner une idée de cette organisation sociale, que c'est l'exploitation directe des grands domaines par les propriétaires nobles à l'aide d'une main-d'œuvre asservie. C'est ce que les socialistes allemands appellent la *kapitalistische Wirthschaft* adaptée à l'agriculture, avec la circonstance très aggravante d'un lien de dépendance personnelle.

Au moyen âge, le seigneur noble fait la guerre. Il recueille en nature les produits de son domaine; il en vit; c'est la *Naturalwirthschaft*. Il ne demande à la terre que ce qu'il lui faut pour vivre, et non point des bénéfices industriels. Le lien de dépendance des paysans est contraire au droit naturel, mais il est en somme accepté par eux. Les redevances, les cens ne les écrasent point de charges excessives. Peut-être les Allemands ont-ils fait le moyen âge un peu plus patriarcal qu'il ne le fut en réalité. Ce qui est certain, ce qui paraît établi par les travaux de Janssen, c'est que

la condition des populations rurales empira singulièrement vers la fin du moyen âge, lorsque l'accroissement du bien-être général fit paraître aux déshérités la vie plus dure, lorsque la noblesse dut renoncer au monopole du métier des armes. C'est de là, de la fin du XVe siècle, que datent les guerres des paysans. C'est de là que date surtout une évolution radicale dans la condition sociale des populations agricoles.

Le seigneur ne fait plus la guerre, et il lui faut plus d'argent pour vivre; il le demandera à son domaine foncier. Il reprendra la terre au paysan et organisera aux dépens de l'une et de l'autre une exploitation que l'état du droit et des mœurs, que le pouvoir social de la noblesse rendront souvent exorbitante.

Ici, — c'est le cas de l'Angleterre, — le seigneur noble affaiblit le lien qui rattache le tenancier à la terre; il en fait un simple fermier. C'est sous forme de fermage annuel qu'il recueille les profits de la terre. Vers la fin du XVIe siècle, le sol de l'Angleterre se constitue en grandes fermes qui ont rendu impossible l'organisation de la petite propriété rurale.

Ailleurs, — c'est le cas dans une partie de l'Allemagne; en Thuringe, en Hanovre, dans une partie de la Saxe électorale, — les relations quasi-patriarcales du moyen âge subsistent jusque dans le XIXe siècle. Les tenanciers restent dans les mêmes relations de dépendance vis-à-vis des propriétaires fonciers qui vivent sur leurs terres et demandent des redevances relativement modiques. La transition à la constitution de la petite propriété rurale sera d'autant plus facile ici que le lien qui rattache le petit tenancier à la terre ne se sera pas affaibli. Il se sera plutôt consolidé, et les redevances apparaîtront comme un legs du moyen âge, comme un reste d'oppression surannée facile à faire disparaître.

L'une et l'autre évolution se sont accomplies en France; tandis que le petit tenancier y acquérait de très bonne heure la propriété, le seigneur, là où il conservait de grands domaines, les constituait en fermes plus ou moins étendues et s'en allait, s'il pouvait, vivre à la cour de leurs produits ou des faveurs royales.

En Prusse, dans l'Allemagne du nord-est, un phénomène très particulier se produit et tout différent du précédent. Le seigneur noble ne peut plus faire de la guerre son occupation unique. Il se rejette sur sa terre; il en devient lui-même l'exploitant; il va demander des profits directs, des bénéfices à cette exploitation. Il devient un industriel agricole, et les phénomènes qui apparaîtront alors dans l'organisation de l'agriculture prussienne ont une frappante analogie avec ceux que présente le développement de l'industrie contemporaine.

Le propriétaire du bien noble cherche dans sa culture le bénéfice dont il vivra, porte ses produits sur le marché; mais, ces produits, la terre ne les donne que par le travail de l'homme. Sur ses domaines, sans cesse agrandis, le hobereau prussien aura à se procurer une main-d'œuvre de plus en plus étendue avec laquelle il traitera lui-même, étant un exploitant direct, avec laquelle il cherchera à traiter au meilleur compte. En réalité, il n'a point à traiter, et il ne faut point parler de compte.

N'oublions point que, même en Prusse, même dans l'État monarchique des Hohenzollern, l'aristocratie foncière dispose presque à son gré de la population rurale. L'état du droit public donne aux rapports économiques du seigneur et du serf un caractère très particulier: le propriétaire noble dispose de l'ouvrier agricole, qui n'a, vis-à-vis de lui, ni sauvegarde de droit pour discuter le salaire, ni la faculté d'échapper, même par la fuite, à l'oppression qui pèse sur lui. Et alors le salaire se réduit à zéro. Le paysan travaille pour rien six jours par semaine pour le compte du seigneur.

On verrait aussi, si quelques précautions n'étaient prises, le seigneur foncier accaparer la terre comme le travail de l'homme, agrandir à son gré son domaine en expulsant les petits tenanciers à titre précaire qui en occupent la plus grande partie. C'est ce qui se produit dans les États oligarchiques, dans le Holstein et dans le Mecklembourg. C'est ce que les Hohenzollern se sont efforcés d'empêcher et ont empêché dans une large mesure en Prusse. Le hobereau prussien peut expulser le tenancier; mais il doit le remplacer et ne peut adjoindre la tenure à son domaine direct, ou du moins s'il le fait, c'est en violation d'une des lois fondamentales de l'État monarchique en Prusse. Ainsi s'est constitué dans la monarchie des Hohenzollern un état social nouveau qui n'a rien de commun avec le moyen âge, qui se forme à la fin du XVIe siècle, qui atteint sa pleine expansion au XVIIIe et se prolonge jusqu'à la fin du XIXe siècle.

Le hobereau prussien, si fort que cette vérité puisse lui coûter, est un industriel, d'autant plus prospère qu'il dispose pendant longtemps d'un réservoir de main-d'œuvre à peu près gratuite. Il ne passe plus son temps à la guerre comme le *Ritter* du moyen âge. Il ne vit pas à la cour comme le seigneur français; loin de sa terre, comme le grand propriétaire absentéiste d'Irlande. Il ne l'afferme point par vastes étendues comme le grand propriétaire anglais. Il est là sur le domaine. Il l'exploite. Il le fait valoir lui-même.

C'est une organisation rigoureuse fondée sur l'injustice et le privilège, mais singulièrement vivace. Elle subsiste après plusieurs siècles à la fin du XIXe et ne paraît point près de disparaître.

III.

Comment cette organisation a-t-elle traversé l'ère des réformes? Comment y a-t-elle résisté? Comment s'est-elle retrouvée au lendemain, à peine altérée en quelques-uns de ses traits?

C'était un état fort commode pour le grand propriétaire que de pouvoir recruter de force parmi les enfans de ses sujets tout son personnel de serviteurs ruraux qu'il payait en les nourrissant seulement; que d'avoir toujours à sa disposition les attelages de ses tenanciers, au point que, dans les immeubles du seigneur noble, il ne se trouve point d'écuries pour les chevaux de labour; que de disposer d'une façon presque arbitraire de la main-d'œuvre gratuite de ses sujets héréditaires; que d'être enfin garanti dans tous ses abus de pouvoir par le lien qui rattache le serf à la terre.

Mais voici venir les théories du droit naturel, ces théories nées à l'Occident, auxquelles les Allemands tiennent rigueur depuis cent ans. Les voici qui s'infiltrent dans l'Europe entière, qui la bouleversent et qui pénètrent jusqu'au fond des provinces prussiennes.

C'est d'abord, dans la crise nationale qui suit Iéna et Tilsit, les premières réformes de Stein, l'édit d'octobre 1807, qui brise la sujétion héréditaire. Le serf aura le droit de quitter la terre, le domaine seigneurial. La domesticité obligatoire des fils de serfs est balayée dans ce premier effort. C'est une première crise pour le propriétaire noble. Mais il s'en tire encore à bon compte. La liberté qu'on a donnée au sujet héréditaire dans cette société prussienne si minutieusement, si rigoureusement hiérarchisée, c'est, somme toute, celle de mourir de faim s'il sort de sa case, s'il s'éloigne du domaine. Il demeurera sur le bien noble. Il est vrai que la suppression de la domesticité obligatoire va causer quelque gêne au seigneur en l'obligeant à recruter ses serviteurs par voie de contrats librement consentis. C'est un progrès, mais c'est peu de chose en somme.

Les travaux historiques si approfondis des Allemands sur les réformes de Stein tendent de plus en plus à leur attribuer la valeur d'une manifestation salutaire, énergique, mais de peu de portée pratique. Il semble que c'en soit fait des exagérations, du parti-pris dont se sont rendus plus d'une fois coupables les historiens qui ont jugé le premier héros de l'unité allemande : « L'histoire, lisons-nous dans un ouvrage qui vient de paraître, l'histoire a définitivement refusé à Stein le titre glorieux de libérateur des paysans que la croyance populaire lui a attribué pendant près d'un siècle. » De louables efforts font rentrer de plus en plus dans

les cadres de l'histoire impartiale ce que l'on pourrait presque appeler la légende de Stein.

Dès 1812, l'un des hommes les plus mêlés à l'œuvre de la réforme, l'un des meilleurs auxiliaires de Hardenberg, Scharnweber, annotait avec quelque scepticisme un panégyrique administratif de l'édit d'octobre. Quiconque va au fond des choses sent, dès lors, que la législation de Stein, la législation de 1807 et de 1808, n'a guère d'autre portée que celle d'une manifestation humanitaire.

La Prusse, toutefois, ne s'en est point tenue là. L'action pénétrante des nouvelles doctrines sociales a fait plus qu'effleurer ainsi son épiderme : et le vieil organisme a subi en 1811, de 1811 à 1816, un assaut plus dangereux et mieux dirigé. C'est bien, en effet, les idées de la Révolution française, c'est bien la révolution sociale préparée en France par le travail des siècles et consommée par la crise de 1789, que Hardenberg s'est efforcé d'importer en Prusse.

Ce n'est pas seulement qu'il veuille affranchir le sujet héréditaire des biens nobles prussiens de ces corvées, de ces services gratuits qui épuisent sa substance au profit du seigneur, qui prélèvent sans salaire ses attelages, ses serviteurs, son propre travail parfois jusqu'à six jours par semaine. Lui qu'on accuse en Allemagne d'avoir été, à l'image des Français, un théoricien du droit naturel, il a conçu une œuvre autrement pratique, autrement fondamentale, que les manifestations législatives de Stein. Il a tenté d'y constituer de toutes pièces la petite propriété rurale.

C'est l'idée maîtresse de ses lois agraires, de ses *Regulirungsgesetze*. Le paysan s'affranchira des corvées, des services gratuits qu'il doit au seigneur, en lui abandonnant en toute propriété une partie de sa tenure qu'il n'occupe encore qu'en vertu d'un droit précaire partagé, mal défini. Le paysan subira, dans l'étendue de terre qu'il occupe, une amputation; mais il conservera le reste et il en demeurera non plus occupant, non plus usager, non plus tenancier, mais définitivement propriétaire; il se retrouvera affranchi de cette chape de plomb, de cette exploitation qui épuise ses forces au profit d'un tiers, affranchi surtout des incertitudes, de la précarité qui limitent son droit sur la terre.

Tel est le plan; telle est l'idée qui fait la gloire de Hardenberg et l'importance unique, trop méconnue, de son ministère dans l'histoire intérieure de la Prusse.

Pourquoi seulement faut-il que la force du caractère s'allie si rarement chez les hommes d'État avec l'ouverture de l'esprit? Il semble, et ce n'est point seulement en Prusse, qu'à trop bien embrasser les questions, à trop bien en saisir tous les aspects, l'es-

prit perde en force ce qu'il gagne en étendue; qu'à voir toutes les avenues, il ne retrouve plus sa direction; ou peut-être, l'ouverture d'esprit conduisant aisément au scepticisme, perd-il, avec la confiance et la certitude, le principe même de l'action. Serait-il vrai que quelque étroitesse d'esprit soit une qualité nécessaire à l'homme qui veut agir sur son siècle? Les vues larges et pénétrantes de Hardenberg lui font le plus grand honneur, elles ne firent à la Prusse qu'un profit médiocre.

Quelle force de volonté il eût fallu pour imposer une réforme sociale d'une semblable portée à cette aristocratie foncière des petits hobereaux, qui demeuraient, en dépit de tout, la classe dirigeante de l'État des Hohenzollern! Et d'où donc eussent pu venir à Hardenberg et aux quelques fonctionnaires éclairés et libéraux que l'administration prussienne lui avait donnés pour auxiliaires les appuis extérieurs? Ni de la volonté royale, ni du tiers-état qui n'existait point en Prusse, ni des intéressés eux-mêmes encore abaissés à ce niveau où l'oppression est la garantie la plus certaine de sa propre durée.

La lutte entre le chancelier et les hobereaux prussiens s'est poursuivie de 1811 à 1816. L'esprit de caste y a apporté toute sa patiente ténacité, et le champion des idées de justice sociale les représentait avec trop de légèreté et trop peu de convictions pour avoir pu leur assurer le succès.

Groupés dans ce simulacre de représentation nationale où les trois ordres, noblesse foncière, villes et paysans, avaient envoyé leurs délégués, mais où, parmi les quarante députés, les propriétaires nobles faisaient la loi, ceux-ci firent pas à pas reculer la réforme. Hardenberg paraissait traiter avec fort peu de considération, même avec quelque dédain, cet embryon d'assemblée qui prétendait parfois représenter la nation. Il semble que ce fut lui qui, dans ses rapports avec le *Landtag* intérimaire, introduisit en Prusse, avant la lettre, cette politique bien connue des Allemands, ce simulacre de parlementarisme dont l'histoire de Prusse a plus d'une fois offert le spectacle, le *Scheinparlamentarismus*.

Au fond ce fut devant la résistance de la classe dirigeante, de l'aristocratie foncière, qu'il recula et qu'il échoua, soit par insouciance, soit par faiblesse, soit par crainte; mais plus probablement par une faiblesse de caractère qui revêtait la forme de l'insouciance.

Les projets de Hardenberg touchaient au fond des choses. C'était pour la noblesse la crise décisive, lorsqu'en 1811 apparurent les premiers projets de réforme de Hardenberg; elle se sent atteinte dans ses œuvres vives, dans le fond même de cette organisation

d'ancien régime. On va lui arracher la main-d'œuvre gratuite dont elle vit. Que mettre à sa place?

Ce qu'exige tout d'abord la noblesse, c'est le droit d'étendre ses domaines aux dépens des tenanciers ruraux. Dans l'ancien régime prussien, le droit privé ne protège point le petit tenancier. Il peut être expulsé de la tenure; mais le droit public, tel que l'ont fait les Hohenzollern, protège l'ensemble des tenures rurales. Le seigneur ne peut les réduire. Cette entrave est singulièrement gênante au seigneur qui veut s'étendre. Il en exige la disparition. Si l'on veut lui retirer les corvées, qu'on lui rende au moins le droit de s'étendre. Et, chose étrange, le premier résultat de la politique des réformes est une concession faite à la toute-puissante aristocratie foncière. Ces barrières édifiées à tant de peine par la monarchie prussienne, les réformateurs les abaissent sans grande résistance. Ils livrent la plus grande partie du sol, réservée encore par l'ancien régime, et ce qui n'est pas moins étrange, c'est que ce premier effet de la *réforme* prussienne avait échappé jusqu'à ces dernières années aux historiens allemands.

Cette concession obtenue, il est encore toute une part des projets de Hardenberg qui plaît fort à la noblesse, c'est le partage des tenures. Si le sujet héréditaire, pour s'affranchir des corvées et des services, abandonne le tiers ou la moitié de la tenure, le seigneur agrandira d'autant son domaine propre, celui qu'il fait valoir lui-même, celui dont il ne partage pas la propriété avec un occupant précaire.

Mais du moins, pour tant de concessions, supprimera-t-on les corvées dont il semble qu'elles soient la rançon? Sans doute; mais à quoi servirait alors à la noblesse de s'étendre ainsi, si elle demeure en détresse, si on lui ravit cette main-d'œuvre gratuite dont elle vit? Elle se débat avec vigueur, et au terme de la lutte elle obtient un compromis qui lui laisse, en somme, l'essentiel de ses prérogatives.

Le projet de Hardenberg ne sera appliqué qu'au paysan proprement dit, au gros tenancier qui exploite une tenure de quinze hectares environ et qui entretient les attelages de labour dont se sert le seigneur. C'est une faible partie de la population rurale. Le seigneur va bien se trouver obligé d'annexer des écuries à son faire-valoir, d'entretenir lui-même des chevaux de labour. Encore une partie des gros tenanciers échappe-t-elle aux *Regulirungsgesetze* et demeure à la merci du seigneur.

Mais surtout, la grande masse de la population rurale reste soumise au régime de la corvée. Sans sécurité dans la possession de la petite demeure, du jardin, du morceau de terre qu'on lui laisse,

elle s'épuise à fournir au bien noble des services non rémunérés. Tel est le lendemain de la réforme, et la conclusion très précise se dégage. Hardenberg a fait beaucoup pour quelques gros tenanciers, il n'a rien fait pour la masse rurale; il l'a laissée à la merci du propriétaire du bien noble, dépouillée même de cette protection que l'ancien régime avait étendue sur l'ensemble des tenures, en interdisant au seigneur d'accroître à leurs dépens son domaine direct.

IV.

Tel fut en Prusse le régime de la propriété rurale de 1816 à 1850. Les lois agraires portèrent leurs fruits naturels, un progrès social réel : l'évolution des gros tenanciers vers la propriété; mais ce progrès fut compensé et au-delà par l'extension exorbitante du domaine noble.

On estime que dans les provinces orientales de la Prusse, les seules qui nous occupent ici, provinces qui représentent la plus grande partie de la monarchie prussienne, 70,000 gros tenanciers, à titre précaire, ont profité jusqu'en 1848 de la législation de 1816. Ces 70,000 paysans, qui occupaient à titre précaire avant la réforme de 2 millions et demi à 3 millions et demi d'hectares, en ont acquis en toute propriété 1 million à 1 million et demi.

70,000 nouveaux propriétaires, occupant des biens d'une étendue moyenne de 15 hectares, tel est le résultat social des réformes agraires de Hardenberg.

Tout satisfaisant qu'il fût, il est cependant incontestable que la Prusse l'a payé trop cher. Non-seulement l'aristocratie foncière préleva une dîme d'un million d'hectares sur les tenures ainsi concédées en toute propriété; mais, par une évolution singulièrement grave, la petite, la toute petite propriété rurale n'étant plus protégée par les principes du droit public de l'ancien régime qui l'avaient sauvegardée jusque-là, s'affaiblit et se perdit.

L'aristocratie foncière a, en somme, dicté la solution; elle a réduit à sa mesure les concessions faites à l'esprit nouveau; elle a réglé, avec la perspicacité la plus prévoyante, le compromis qu'elle a fini par accepter, et lorsqu'on cherche à faire le bilan de la réforme, on reconnaît que les profits les plus clairs sont pour elle.

Elle perd son droit de co-propriété sur une partie des grosses tenures; elle perd aussi, en échange d'une large indemnité, la main-d'œuvre et les corvées des gros tenanciers déclarées rachetables.

Mais elle gagne en toute propriété plus d'un million d'hectares

prélevés sur les grosses tenures. Elle gagne plus encore; car les petites tenures, la grande masse des petits cultivateurs à titre précaire, lui sont abandonnées sans restrictions, et, durant la première moitié du XIXe siècle, elle profite largement de la faculté qu'elle s'est assurée, elle met les petites tenures au pillage.

Ce fut là véritablement la crise décisive de la petite propriété rurale en Prusse. L'aristocratie foncière a réussi à interrompre en Prusse, au début du XIXe siècle, l'évolution du paysan vers la propriété. Peu à peu le travail des siècles, l'action latente de l'évolution sociale, transformaient le lien mal défini, indéterminé, précaire surtout, qui rattachait le paysan à la terre, en un droit de propriété, tel que le concevait le droit romain, tel que le conçoit la société actuelle. Peu à peu le serf se transformait en un cultivateur maître de ses actes, la tenure en propriété, l'occupation sans sécurité en un droit bien défini, assuré, indépendant de la volonté supérieure d'un tiers. Cette évolution, dont la France offre le type achevé, avait été encore protégée en Prusse par les Hohenzollern du XVIIIe siècle. Elle fut brusquement interrompue au début du XIXe siècle. A bon compte, en abandonnant une rançon d'un million d'hectares, l'aristocratie foncière devint en Prusse maîtresse presque arbitraire de la partie du sol qui ne s'était point encore consolidée aux mains de petits propriétaires. Elle l'absorba dans la mesure où elle eut intérêt à l'absorber, sans s'arrêter toujours aux limites légales; et là où elle ne l'adjoignit point à son faire-valoir, à son domaine direct, elle s'arrangea pour accentuer l'état de dépendance des petits tenanciers. On estime que dans cette période elle a doublé son domaine.

L'agrandissement de son domaine accroissait ses besoins de main-d'œuvre; le rachat des corvées des gros tenanciers créait en même temps un déchet dont sa culture avait à souffrir. Pour y suppléer, pour remplacer ce que l'aristocratie foncière a perdu après tout de main-d'œuvre gratuite, il se forme soit par l'évolution naturelle du phénomène économique, soit par l'action directe de la noblesse, toute une classe de travailleurs ruraux, composée de gros ou de petits tenanciers expulsés par le seigneur, d'origine et de provenance diverses, avec lesquels le propriétaire noble conclut des contrats à temps, qui louent pour une année leurs services au seigneur en échange d'une habitation qu'il leur laisse pour la durée du contrat. En guise de salaire, le seigneur les nourrit en nature avec le produit du bien noble. Le moins de terre possible, un contrat à brève échéance, le salaire en nature et l'obligation de travailler pour le seigneur, ainsi définit-on leur condition. Cette condition n'est guère préférable à celle des anciens

sujets héréditaires. Fort dépendans, — c'est à cela que le seigneur tient surtout, — errant de bien noble en bien noble, ils forment à l'heure actuelle la classe des journaliers ruraux. Ils représentent, avec les cohortes de travailleurs nomades qui circulent dans la Prusse orientale et en Saxe, ce que les Allemands appellent les *Insten*, les débris de la classe ancienne des petits tenanciers, usagers d'une chaumière, d'un coin de terre, qui s'acheminaient lentement, péniblement vers la possession héréditaire, puis vers la propriété de la terre, et qui se sont trouvés dépouillés et comme déplantés par l'évolution de la première moitié du XIXe siècle.

V.

Ainsi l'aristocratie foncière sut tirer parti du répit que la grande période de silence qui s'étendit sur l'Europe de 1815 à 1848 devait lui laisser.

Mais la crise de 1848 ne fut pas seulement en Prusse une crise politique marquée par l'apparition des idées constitutionnelles. Elle a été une crise sociale, une crise agraire. Le petit paysan, quelle que soit l'infériorité de sa condition et de sa culture, est las d'être opprimé. Il se révolte contre la corvée, contre l'organisation féodale du bien noble, demeurée debout, contre les duperies qu'il a subies depuis cinquante ans, contre la banqueroute de ces projets d'émancipation sociale, dont on l'a leurré aux heures de crise nationale. Le mouvement est d'autant plus marqué que l'aristocratie foncière aura été plus exigeante et plus tenace dans ses tendances de réaction féodale. C'est en Silésie, sur cette terre classique de l'oligarchie terrienne, que l'agitation est le plus sensible. Les réunions rustiques de Silésie, les *Rustikalvereine*, sont le pendant des clubs révolutionnaires. Mouvement bien facilement réprimé; mais plus facilement réprimé que les idées qui l'avaient suscité, ou que les réflexions et les inquiétudes qu'il laissait derrière lui. Ce fut en 1850, en pleine période de réaction que, Frédéric-Guillaume IV et le ministère de Manteuffel, presque en dépit d'eux-mêmes, se résolurent à compléter la législation de Hardenberg. Les lois de 1850 firent pour les petits tenanciers ce que les lois de 1811 et de 1816 avaient fait pour les gros. Elles leur concédèrent la propriété en échange de l'abandon d'une partie du sol, elles déclarèrent les corvées et les services rachetables.

Seulement l'aristocratie foncière avait de longue date pris ses précautions; il n'y avait plus de petits tenanciers, ou du moins il en restait fort peu. La loi de 1850 eut dû faire beaucoup plus de propriétaires que la loi de 1816. Elle en a fait 12,000 en tout et pour tout. Elle a fait disparaître, il est vrai, la corvée et les charges

réelles déclarées rachetables; la noblesse s'y était préparée en reconstituant d'avance, sous une autre forme, la main-d'œuvre dépendante dont elle avait besoin.

Les lois de 1850 sont venues trop tard. La noblesse a utilisé le compromis de 1816, et les clauses profitables qu'elle y a introduites, ce droit d'accaparement qu'elle a obtenu de la faiblesse de l'État. Elle a réduit la plus grande partie des petits tenanciers à l'état de prolétaires ruraux. Les concessions arrachées à un gouvernement féodal par la révolution de 1848, il a pu les faire sans danger pour lui. Elles arrivent à une heure où il n'est déjà plus possible d'assurer en Prusse la constitution de la petite propriété rurale.

Il n'est malheureusement pas très facile de comparer l'état actuel de la propriété en France et en Prusse. Les statistiques des deux pays, très intéressantes l'une et l'autre, sont difficilement comparables. Quel est le chiffre de propriétaires que la Prusse peut mettre en regard des 8,500,000 propriétaires français? Les statistiques de l'empire d'Allemagne ne nous le disent point. Nous lisons seulement dans les débats parlementaires qu'il est des régions rurales de la Prusse orientale où l'on compte seulement un propriétaire sur sept habitans, et que ce sont celles où le socialisme se recrute le plus activement. Quel est le chiffre d'exploitations agricoles que la France peut opposer aux 1,286,721 exploitations agricoles des provinces orientales de la Prusse? Les dernières enquêtes agricoles françaises ne l'ont point dit d'une façon très claire, ni très complète.

Les statistiques sont plus comparables et les rapprochemens sont plus faciles, si l'on examine simultanément les résultats qu'ont donnés les mêmes statistiques, les statistiques de l'empire d'Allemagne pour les provinces orientales de la Prusse d'une part, et d'autre part, pour des régions dont la constitution sociale est très assimilable à celle de la France, comme la province rhénane, ou a été celle même de la France, comme l'Alsace-Lorraine.

On compte dans les provinces orientales de la Prusse 92 exploitations agricoles pour 1,000 habitans. En Alsace-Lorraine, on en rencontre 149. Sur 100 hectares de territoire, on trouve un peu plus de 6 exploitations agricoles dans les provinces orientales de la Prusse; on en trouve un peu plus de 16 en Alsace-Lorraine. Les exploitations agricoles de plus de 100 hectares occupent à l'est de la Prusse de 34 à 57 pour 100 du sol, et 7 pour 100 en Alsace-Lorraine. Enfin, nous avons dit que dans les provinces orientales de la monarchie le grand propriétaire exploite lui-même ses domaines. Les superficies affermées représentent moins de 15 pour 100 du territoire agricole, — en Alsace-Lorraine, 31 pour 100. Mais n'oublions

point que les statistiques demandent à être interprétées ; celle-ci ne donnerait point encore une idée suffisante de la situation de la propriété rurale en Prusse, si l'on ne songeait que les Allemands comptent au nombre des exploitations agricoles les lopins de terre abandonnés, pour un temps toujours très limité, aux journaliers ruraux dont nous avons parlé et dont la condition se rapproche infiniment plus de celle des anciens serfs que de nos petits propriétaires français.

Tel est l'état agraire qu'a créé en Prusse, au XIXe siècle, l'aristocratie foncière, et que la monarchie lui a laissé créer. Ce n'est point seulement dans les livres, dans les thèses historiques, que les Allemands font la guerre aux théories du droit naturel, au radicalisme idéaliste des Français, aux conceptions de justice sociale, qui dominent depuis plus de cent ans notre histoire. La conception féodale domine encore une bonne moitié de la monarchie prussienne : cette moitié orientale conquise depuis peu de temps, en somme, à la civilisation européenne. L'esprit pratique et la politique expérimentale que les Allemands opposent à notre idéalisme radical prend parfois l'aspect de l'esprit féodal. C'est l'esprit féodal qui mit au début du siècle son *veto* sur l'importation des idées de la révolution, puis qui sut faire la part du feu, et la faire des plus restreintes. Nous allons voir qu'il n'a point désarmé.

VI.

Latifundia perdidere Italiam, écrivait Pline. La Prusse est fort loin d'en être où en était l'Italie au temps de Pline. Mais les doctrines du droit naturel, comme les fées qu'on a négligé de convoquer au berceau de l'enfant, respectent mal les programmes législatifs ou les œuvres économiques que l'on a édifiés sans elles. Il se trouve qu'au terme du XIXe siècle, la campagne agraire, si savamment conduite, si impérieusement dirigée par l'aristocratie foncière, ne paraît point lui donner les satisfactions qu'elle s'était préparées et qu'elle attendait. Comme le métayer qui a passé contrat avec Jupiter

> . . . . . notre homme
> Tranche du roi des airs, pleut, vente et fait en somme
> Un climat pour lui seul. . . . . .
> Son champ ne s'en trouve pas mieux.

L'émigration tendant à dépeupler les biens nobles de l'est, la population rurale en décroissance marquée sur ces vastes territoires, la dette hypothécaire de la propriété rurale accrue de 427 millions de francs en trois ans, le propriétaire noble, le *Guts-*

besitzer réduit à cette existence précaire, dont quelques-uns des rescrits impériaux ont pu donner l'idée, tel est, à la fin du XIXe siècle, le bilan de l'évolution agraire sur une moitié du territoire de la Prusse.

En constatant ces résultats, la première question que se posent les Allemands et qui ne nous viendrait point à l'esprit est celle de savoir si l'acquisition de la liberté n'a pas été plus nuisible qu'utile à ces petits journaliers ruraux qu'on retrouve au bout de cent ans impuissans à en faire usage. Vivant du boisseau de pommes de terre que le seigneur leur octroie, presque aussi dépendans que le sujet héréditaire d'antan, ils semblent toujours prêts, lorsqu'ils ont réussi à amasser le moindre pécule, à aller chercher au loin, soit un coin de sol étranger, qu'ils possèdent en toute propriété, soit au moins quelque indépendance personnelle. A qui la faute? se demandent les Allemands. Parfois, ils ne semblent pas éloignés de conclure qu'il est des questions que l'on ne peut résoudre par l'évolution et qu'il est certaines réformes qui ne sont point payées trop cher d'une révolution. Parfois ils paraissent appréhender l'heure où le socialisme songera à exploiter « la mine d'or. »

Symptôme bien significatif de l'état des idées politiques en Prusse à l'heure actuelle, l'auteur de la brochure dont nous avons parlé au début, cherchant un remède au mal qu'il vient d'analyser, tourne les yeux vers l'administration prussienne.

« Nos fonctionnaires, écrit-il, apprennent d'assez bonne heure ce qu'est la lutte des intérêts économiques. Qu'ils ne se laissent point ravir le rôle de direction qui leur appartient, même pas par les majorités parlementaires. Ne savons-nous point les manier de main de maître? Il n'est pas de suprématie que l'on supporte aussi aisément, avec autant de reconnaissance même, que celle de fonctionnaires éclairés et intelligens. L'État allemand est un État de fonctionnaires. Espérons qu'en ce sens du moins il le demeurera. »

Méditons ces paroles, elles font saisir, à elles seules, mieux que de longs développemens, la différence entre l'état politique actuel de la France et celui de l'Allemagne.

Mais les majorités parlementaires, même dans les pays où on s'entend le mieux à les manier, même dans les États bureaucratiques les mieux ordonnés, s'entendent aussi parfois à reprendre le rôle de direction qu'on voudrait leur ravir. Il en est surtout ainsi lorsqu'elles sentent particulièrement menacés les intérêts qui sont dans leur sein les plus fortement représentés et les plus ardemment défendus. C'est ce qui est advenu du problème agraire. Incité par l'initiative d'un certain nombre de députés, le gouvernement a proposé, et les chambres ont voté, en 1890 et en 1891, des lois qui ont pour but d'apporter le remède tant désiré.

Nous ne pouvons envisager sans scepticisme leurs résultats probables: et les débats parlementaires prouvent que beaucoup de ceux qui les ont votées partagent cette impression. La solution imaginée et tentée par le gouvernement prussien apparaît, en effet, bien extraordinaire à nos idées françaises. Ce n'est rien moins qu'une tentative de réintroduction législative dans les mœurs, du bail à cens. On a reculé devant le nom, mais on n'a pas reculé devant la chose.

On refait une propriété partagée, car la loi elle-même est embarrassée pour donner le titre de propriétaire soit à l'un, soit à l'autre des deux contractans. C'est presque cette forme incomplète de la propriété si usuelle en France avant la révolution, et qui, suivant une formule heureuse, synthétisait dans les derniers siècles toute l'évolution des idées sur les droits réels au moyen âge français.

Les Prussiens veulent reconstituer des foyers de petits journaliers ruraux, attachés à la terre, pourvus d'un lopin de terre. Il faut que ce lopin de terre soit insuffisant pour les faire vivre et qu'ils se voient par suite obligés de demander leur subsistance au travail, à la main-d'œuvre que réclame le bien noble. On pourrait en faire de petits propriétaires. L'État l'a bien tenté ; il a organisé sur les terrains peu peuplés de la Prusse orientale, sur des domaines rachetés par l'État, des essais de colonisation officielle; mais les résultats sont très restreints et aucun mouvement semblable ne se manifeste en dehors des expériences officielles. C'est, disent les agrariens, que la matière sociale fait défaut, qu'il n'y a point en Prusse d'élémens disposant du petit capital que suppose l'acquisition de la propriété, et prêts à l'engager dans cette voie. C'est plutôt, nous semble-t-il, que le grand propriétaire foncier ne se soucie nullement de démembrer, aux mains de petits propriétaires indépendans, le domaine qu'il a toujours désiré étendre, et qu'il a réussi depuis cent ans à agrandir, à doubler aux dépens des petits tenanciers. Son idée dominante, c'est de maintenir à l'état de dépendance sociale la population rurale qui l'entoure. Nos domaines ne seront plus tenables lorsque nous serons entourés de propriétaires libres, disaient les propriétaires nobles au temps de Hardenberg. C'est la faculté donnée au paysan de quitter le bien noble qui a tout perdu, disait, il y a quelques années, M. de Manteuffel, qui est considéré par les Allemands comme un esprit ouvert et éclairé. Et, guidé par ces tendances vieilles de plusieurs siècles, le propriétaire noble trouve que ce serait payer trop cher la main-d'œuvre dont il a besoin, que de l'acheter au prix de la formation d'une classe de petits propriétaires indépendans.

Le prétexte, c'est que le propriétaire rural ne dispose point du capital nécessaire pour payer le sol ou l'outillage; la vérité, c'est qu'on veut le tenir. On lui laissera un coin de terre, mais il le paiera d'une rente, d'une rente non rachetable. Cette rente ne sera point payée au seigneur. L'État intervient comme intermédiaire avec ses institutions de crédit; il se chargera de percevoir, d'amortir la rente dans un délai plus ou moins long. Ce n'est point un cens perpétuel que le petit paysan paiera, c'est une rente amortissable, une rente qui comprend l'amortissement de son acquisition; mais c'est une rente qu'on a formellement refusé de déclarer rachetable.

Rien n'est plus curieux que cette lutte d'un État puissamment organisé, à intervention active et pénétrante, contre les idées qui dominent le XIXe siècle, au sein d'une population peu accessible, en somme, au mouvement des idées politiques. Il est permis de douter toutefois que la matière humaine se prête à l'expérience et entre d'elle-même dans les cadres qui lui sont tracés.

Que demande donc le prolétaire qui fuit le bien noble jusqu'en Amérique? Les rares représentans des idées démocratiques l'ont fort bien dit à la chambre des députés prussienne. C'est l'indépendance. Ce goût de l'indépendance qui tient une place si large dans l'attachement du paysan français au sol qui lui appartient, ce goût de l'indépendance qui s'étend partout de notre temps, qui pénètre et qui élève l'homme du XIXe siècle, agite et remue même le prolétaire rural de l'Allemagne orientale. C'est l'indépendance personnelle que le hobereau prussien refuse à ses journaliers ruraux; c'est là ce qu'ils vont chercher au Nouveau-Monde; c'est ce qu'ils ne trouveront pas dans les nouvelles lois agraires.

Le problème n'est point résolu. On est à peu près d'accord pour constater les échecs successifs de la politique agraire en Prusse depuis vingt ans. On parle du krach de la propriété foncière et l'on considère comme menacées d'un grave péril ces provinces de l'est qui sont demeurées la partie vraiment caractéristique de l'État prussien, où se sont formés ces qualités et ces défauts qui ont fait son individualité, sa force et sa prépondérance en Allemagne.

Nous verrons agiter encore plus d'une fois cette question, jusqu'à ce que les Allemands en arrivent, — et le moment n'est peut-être pas éloigné, — à témoigner moins de dédain à ces doctrines du droit naturel dont ils nous reprochent d'être les adeptes trop exclusifs, et qui frappent à leur porte sous les espèces du socialisme.

G. CAVAIGNAC.

LES

HALLUCINATIONS VÉRIDIQUES

ET

LA SUGGESTION MENTALE

I. Gurney, Myers et Podmore : *les Hallucinations télépathiques*, traduit en français par Marillier. — II. Ch. Richet : *Relation de diverses expériences sur la transmission mentale, la lucidité et autres phénomènes non explicables par les données scientifiques actuelles.* — III. Ch. Richet : *la Suggestion mentale* (*Revue philosophique*). — IV. Docteur J. Ochorowicz : *De la suggestion mentale.* — V. Pierre Janet : *Note sur quelques phénomènes de somnambulisme ; Deuxième note sur le sommeil provoqué à distance* (*Revue philosophique*, 1886). — VI. Ch. Richet, Héricourt, Beaunis, Myers, Dufay : *Notes diverses dans les bulletins de la Société de psychologie physiologique.* — VII. *Compte-rendu du congrès international de psychologie physiologique.* — VIII. Marillier : *Revue générale à propos de la suggestion mentale* (*Revue philosophique*). — IX. Docteur Dariex : *Annales des sciences psychiques.* — X. Maudsley : *Natural causes and supernatural seemings.*

Grégoire le Grand raconte que saint Benoît, étant, une nuit, à prier à sa fenêtre, vit soudain une lumière descendre d'en haut et dissiper les ténèbres. Et, dans cette lumière, passa l'âme de l'évêque de Capoue, Germain, que des anges portaient au ciel sur un globe de feu. Saint Benoît appela alors, en criant très fort, le diacre Servandus, qui se hâta et put apercevoir un reste de clarté. La nuit même, on envoya un messager prendre des nouvelles à

Capoue : l'évêque était mort en effet, et, d'après les informations qu'on put recueillir, il mourait au moment même où saint Benoît l'avait vu monter au ciel. Il y a quelques années seulement, un fait de ce genre eût passé pour surnaturel et, à ce titre, presque personne, en dehors du monde des croyans, n'eût seulement pensé à en discuter la possibilité. Désillusionnés, — et ce mot veut presque toujours dire illusionnés en sens inverse, — par la connaissance de bien des erreurs et de quelques tromperies, nous ne voulions plus entendre parler de ce qui ne ressemblait pas à notre expérience quotidienne. Aujourd'hui on se reprend à croire aux visions révélatrices et aux pressentimens. On n'est pas très éloigné de reconnaître à l'esprit humain le pouvoir d'être impressionné, dans des circonstances encore mal définies, par des événemens complètement inaccessibles à nos moyens ordinaires d'investigation et de connaissance.

Est-il bien sûr toutefois que la croyance à la réalité de ce pouvoir ait jamais complètement disparu? Qui de nous n'a entendu raconter d'étranges histoires de pressentimens réalisés, de songes révélateurs, de divinations imprévues? Une veuve, après la mort de son mari, disait qu'un rêve lui avait fait pressentir ce malheur. Une jeune fille, atteinte d'une affection nerveuse, sentait, dit-on, de fort loin, le médecin qui la soignait se diriger vers sa maison. A vrai dire, tous ces récits étaient de nature à troubler plutôt qu'à convaincre. Des coïncidences, des illusions, des erreurs de mémoire, des inexactitudes, volontaires ou non, pouvaient en expliquer le caractère merveilleux. Au moins aimait-on à le croire quand on ne préférait pas hausser les épaules. Les moins incrédules estimaient que la vie humaine avait des côtés obscurs et inquiétans, à peu près comme un conte d'Edgar Poë, et qu'il était permis de ne pas s'en émouvoir davantage. Bien peu, sans doute, auraient confessé hautement leur croyance, ou même leur doute à l'égard de ces événemens mystérieux. Mais parmi ceux qui niaient le plus vivement, il est permis de croire que plusieurs étaient poussés par la crainte même de trouver à des phénomènes aussi éloignés des enseignemens de l'expérience journalière et du « sens commun, » mais aussi éloignés surtout des vérités que « la science » reconnaissait, une réalité qui aurait inquiété leur intelligence et qui pouvait aussi bien leur faire éprouver ce frisson désagréable que donne la menace de l'inconnu et de l'étrange.

Souvent ce que toute une part de notre esprit nie ou repousse, une autre part aussi l'affirme et le veut. La crainte du surnaturel n'en excluait pas le désir. Nous avons peur de l'inconnu, mais il nous attire, et parfois même il nous attire parce que nous le

craignons. On vit bien que notre amour du merveilleux, quelque temps endormi, n'était pas mort, lorsque, il y a une dizaine d'années, l'hypnotisme, écarté jusque-là, entra définitivement dans la science. Ce fut une vogue inouie. Comme chaque fois que nous trouvons une vérité nous voulons qu'elle soit universelle, et que tout remède tend à devenir une panacée, il se produisit des exagérations que le temps a déjà commencé à corriger.

Les faits observés devinrent de plus en plus extraordinaires ; il y eut abus sans doute, et je remarque qu'on ne parle plus guère de certains phénomènes assez surprenans dont on fit grand bruit un moment et dont on nous reparlera demain peut-être, car il ne faut désespérer de rien. Cependant, si des résultats définitifs n'ont pu toujours être acquis, de nouvelles voies bien curieuses se sont ouvertes qui, peut-être, conduisent à des vérités imprévues.

Faire entrer le merveilleux dans la science, ce serait satisfaire à la fois notre goût, jamais dompté, pour le merveilleux et notre respect toujours croissant pour la science. C'est ce que l'on essaie de faire, et cette application des méthodes exactes et précises à des sujets qui paraissaient ne relever que de la foi est un des caractères importans et originaux de notre science psychologique. Nous ne voulons plus nous contenter, pour nier ou pour croire, d'impressions personnelles ou de raisons instinctives et vagues. Remarquons-le bien, les faits qu'on apporte à la science n'ont rien de nouveau, toutes les religions en offrent de pareils à leurs adeptes ; ce qui est nouveau, c'est le caractère scientifique qu'on tâche de leur donner, c'est le travail fait pour que nous les acceptions au même titre et pour les mêmes raisons que les enseignemens de la physique ou de la chimie. Cette sorte de dualité de l'esprit, croyant d'un côté, niant de l'autre, flottant d'une idée à l'autre ou les acceptant toutes deux à la fois sans s'inquiéter de leur contradiction, on veut la détruire.

Il est possible que, quoi qu'il arrive, la poésie y perde. Si la science répondait non à certaines demandes, et définitivement non, bien des récits, bien des contes, bien des rêveries, perdraient beaucoup de leur intérêt. Ils en perdraient peut-être bien autant si nous parvenions à établir la réalité de ce qui nous plaît en eux. Cette indécision sur la limite qui sépare la vie réelle du rêve et de la folie n'est pas un de leurs moindres charmes, ni surtout un des moins poignans. Le merveilleux connu ne sera plus le merveilleux.

Ce serait à hésiter, si la vérité ne devait pas gagner à nos recherches ce que l'art y peut perdre, si le but de ces recherches était moins lointain et plus facilement accessible, et si d'ailleurs le domaine de l'art, du rêve et de la poésie ne devait pas demeurer,

pour un aussi long temps que nous pouvons l'imaginer, très suffisamment étendu.

I.

Darwin eut un jour l'idée que la musique ne restait peut-être pas sans effet sur la vie des végétaux. Il voulut vérifier, et fit jouer à une plante des airs de basson qui, je crois, n'eurent aucun résultat. Ce grand savant aimait assez ces tentatives singulières qu'il appelait, avec sa bonhomie et sa modestie habituelles, des « expériences d'imbécile. » Un véritable philosophe doit braver le ridicule, et il n'est pas pour lui d'expérience inutile. Si l'on ne tentait jamais l'impossible, on ne connaîtrait jamais les bornes du réel. On ne peut donc que féliciter de leur indépendance les chercheurs qui ont osé observer des faits repoussés par les opinions en faveur; ce qu'il faut seulement leur demander, c'est que leurs expériences soient précises et faites dans de telles conditions que le résultat en soit aussi net que possible.

Ceci est plus difficile qu'on ne pense, quand il s'agit de phénomènes aussi délicats, aussi fugitifs que ceux dont je m'occupe ici. Si sincère que l'on puisse être, si sincères que soient les personnes avec qui on se trouve, il faut constamment se méfier de soi-même et se méfier des autres. Il est si naturel de donner, même involontairement, le « coup de pouce » qui fera réussir une expérience! Tout le monde connaît ce jeu que les expériences de Cumberland et de quelques autres ont popularisé chez nous et qui consiste à faire exécuter un ordre, sans l'exprimer, par une personne qui nous tient la main. Les petits mouvemens inconsciens qui dirigent le sujet sont l'indice irrécusable de l'involontaire complicité de celui qui lui commande. La rapidité avec laquelle l'ordre est bien souvent exécuté montre la force et la subtilité de ces intelligences aveugles qui, chez deux personnes, peuvent s'entendre et se diriger l'une l'autre sans l'intervention de la conscience et de la volonté.

Contre ces complicités inconscientes, contre toutes les causes qui peuvent les faire naître, il faut sans cesse multiplier les précautions, et, même avec beaucoup de prudence, on est encore exposé à se tromper. Vous concentrez, par exemple, votre attention sur l'idée d'un acte — jouer du piano — que vous voulez faire exécuter par une personne présente. La personne en question se lève et fait ce que vous avez désiré. Vous ne pouvez rien en conclure si vous n'établissez pas comment vous avez été amené à choisir cet acte plutôt qu'un autre, et s'il n'est pas établi que la personne qui l'a

exécuté n'avait en ce moment aucune raison d'aller spontanément se mettre au piano. Il se pourrait que les mêmes causes qui vous ont amené à penser au piano aient amené aussi l'autre personne à avoir l'idée de jouer, sans que votre intervention y soit pour rien. M. J. Ochorowicz, qui a étudié avec beaucoup de soin la suggestion mentale, a signalé cet écueil et montré par des faits combien on peut s'y engager aisément. Une personne est prévenue qu'on va lui donner à deviner une couleur. On choisit le rouge, le sujet indique le rose. On prend ensuite une fleur, le lilas, et c'est bien le lilas que le sujet devine. Enfin on pense à une personne présente et, cette fois, le sujet échoue complètement. L'aspect général de l'expérience, avec son demi-succès et son succès complet, semble cependant bien indiquer une sorte de divination. Les commentaires de M. Ochorowicz font entrevoir une autre explication. « On prévient le sujet qu'il s'agit d'une couleur : il ne la devine qu'approximativement : c'était *rouge*, il devine *rose*. « Rose, » qui est en même temps le nom d'une fleur, nous suggère à nous tous l'idée d'une fleur. On prévient le sujet qu'il s'agit d'une fleur. Le lilas se trouve au milieu de la table; c'est une primeur, tout le monde l'avait remarqué, il se présente le premier à l'esprit de tout le monde. Puis, dès qu'il s'agit d'une idée un peu plus éloignée, et où la probabilité reste toujours assez forte (il n'y avait qu'une dizaine de personnes), il y a échec. Non-seulement il ne devine pas la personne, mais il prend une femme pour un homme (1). » Ainsi la réussite obtenue avec le lilas peut tenir simplement à la présence d'une fleur rare à ce moment de l'année et qui a frappé l'esprit du sujet comme celui des assistans. Sur les trois expériences il nous reste donc un échec complet, un succès sans signification et un demi-succès auquel l'insignifiance du succès complet enlève presque tout son intérêt et qui peut être le résultat d'une simple coïncidence.

Plus l'expérience est simple, plus les conditions peuvent en être exactement déterminées et plus aussi sa valeur sera considérable. Aussi ne faut il pas s'attendre à trouver dans les études sérieuses sur la suggestion mentale beaucoup de récits merveilleux et d'aventures extraordinaires. M. Charles Richet a expérimenté avec des cartes. Une personne prend au hasard une carte dans un paquet, une autre, qui ne peut voir la carte, doit soit en indiquer la couleur rouge ou noire, soit la désigner comme pique, trèfle, carreau ou cœur, soit enfin la reconnaître complètement, comme sept de pique, je suppose, ou comme roi de carreau. Il est facile de déterminer

(1) *De la suggestion mentale*, par le docteur J. Ochorowicz, 2e édition, p. 74.

à l'avance la probabilité mathématique du succès, elle est de 1/2 dans le premier cas, de 1/4 dans le second, de 1/52 dans le troisième, si l'on se sert d'un jeu de 52 cartes. Une longue série de tirages et de nombreuses réponses données, non par des hystériques et des somnambules, mais par des amis de M. Richet, parfaitement éveillés, ou par M. Richet lui-même, ont donné une proportion de succès plus forte que celle qu'indiquait le calcul des probabilités, plus forte aussi que celle qu'ont offerte des tirages faits au hasard (1).

Des expériences analogues furent faites en Angleterre, par Mlle Wingfield, et le résultat fut plus remarquable encore. Il s'agissait de deviner un nombre de deux chiffres. On écrivait sur des morceaux de papier tous les nombres de 10 à 99, ces morceaux de papier étaient mis dans une coupe, ensuite Mlle M. Wingfield se plaçait derrière le sujet à environ deux mètres, prenait au hasard un morceau de papier et concentrait sa pensée sur le nombre qu'elle y lisait. Dans une série de 2,614 expériences ainsi faites, la réponse fut juste 275 fois, alors que le calcul indiquait comme probable le nombre de 29 succès. Dans une autre série de 400 expériences, le nombre probable des réponses justes étant 4, le nombre réel fut 27 ; 21 fois les chiffres étaient bien ceux qui composaient le nombre tiré, mais ils étaient disposés en sens inverse, et 162 fois un des chiffres était exact et à sa place. Il est tout à fait invraisemblable que le hasard donne de pareils résultats. On n'a guère le choix qu'entre l'illusion, la fraude ou la réalité de la transmission mentale.

Cette réalité est peut-être rendue plus vraisemblable par les expériences plus compliquées, mais non moins précises, faites par M. Ch. Richet, avec l'appareil des expériences spirites. Les personnes qui prenaient le rôle du médium, laissées seules à une table sur laquelle elles appuyaient les mains, ne devaient connaître ni la réponse à faire, ni les moyens de la faire. Elles indiquaient les lettres qui formaient cette réponse sans savoir ce qu'elles indiquaient, les lettres étant désignées par d'autres personnes qui promenaient un stylet sur un alphabet caché aux médiums et inscrivaient la lettre devant laquelle se trouvait leur stylet quand la table se soulevait. Bien entendu, ces personnes aussi ignoraient la réponse à faire à l'expérimentateur. Dans ces conditions très défavorables, on a obtenu des réponses qui paraissent démontrer que l'esprit du médium était influencé, sans l'emploi d'aucun moyen connu de communication, à la fois par l'esprit de l'expérimentateur

(1) *La Suggestion mentale*, par M. Ch. Richet (*Revue philosophique*, 1889, t. II).

qui connaissait la réponse à faire et par l'esprit des assistans qui promenaient leur stylet sur l'alphabet.

M. J. Ochorowicz a fait de curieuses expériences sur une jeune femme hystérique de vingt-sept ans. « J'avais, dit-il, l'habitude d'endormir la malade tous les deux jours et de la laisser dans un sommeil profond (l'état aïdéique) pendant que je prenais mes notes. Je pouvais être certain, d'après une expérience de deux mois, qu'elle ne bougerait pas avant que je m'approchasse d'elle pour provoquer le somnambulisme proprement dit. Mais ce jour-là, après avoir pris quelques notes et sans changer d'attitude (je me tenais à plusieurs mètres de la malade, en dehors de son champ visuel, mon cahier sur les genoux et la tête appuyée sur la main gauche), je feignis d'écrire, en faisant crier la plume comme tout à l'heure, mais intérieurement je concentrais ma volonté sur un ordre donné (1). » M. Ochorowicz ordonne ainsi à Mme M... de lever la main droite et la surveille à travers les doigts de la main gauche appuyée sur le front. A la première minute, rien ne se produit; à la seconde, la main droite commence à s'agiter; à la troisième, l'agitation augmente, la malade fronce les sourcils et lève la main. M. Ochorowicz lui ordonne ensuite de se lever et de venir à lui; elle fronce les sourcils, s'agite, se lève lentement et avec difficulté, s'approche enfin, la main tendue. Et l'expérience continue ainsi, non pas sans insuccès, mais avec des succès fréquens.

Parmi les expériences qui peuvent le mieux nous faire croire à la réalité de la suggestion mentale, ou tout au moins nous faire douter de son impossibilité, il faut compter celles que M. Pierre Janet a faites au Havre avec M. le docteur Gibert. Elles ont pu être contrôlées par plusieurs observateurs, et M. Richet les a répétées à Paris. Je suis obligé, pour en laisser voir la valeur, d'en parler avec quelques détails.

M. Pierre Janet et M. Gibert endormaient souvent une femme de la campagne, Mme B.., illettrée, honnête, timide, d'intelligence saine et sujette à des accès de somnambulisme naturel. Un jour, M. Gibert, voulant endormir Mme B.., lui prit la main; mais il était distrait, préoccupé, et le sommeil ne se produisit pas. Des expériences répétées montrèrent que Mme B... ne s'endormait que si l'opérateur concentrait sa pensée sur l'ordre de dormir. Il était naturel de rechercher si cette concentration de la pensée qui était nécessaire n'était pas aussi suffisante pour produire le sommeil. Mme B... étant à un bout de la chambre, M. Gibert se plaça à l'autre bout et voulut la faire dormir. Au bout de trois minutes, le

(1) J. Ochorowicz, ouvrage cité, p. 87.

sommeil léthargique se produisit et l'expérience fut plusieurs fois répétée avec succès. Cependant, on pouvait craindre que l'idée du sommeil et par suite le sommeil lui-même ne fussent suggérés à Mme B... par la présence, par l'attitude, par le silence même de M. Gibert. M. Gibert se plaça donc dans une chambre voisine et recommença l'expérience. Le sommeil se produisit de nouveau. Quelque doute était encore possible. Mme B... n'ignorait pas la présence de M. Gibert dans la maison, elle savait aussi qu'il était venu pour l'endormir. On pouvait supposer à la rigueur que cela avait suffi pour la faire endormir spontanément au moment même où M. Gibert lui en donnait l'ordre. Il fallait prendre de nouvelles précautions. M. Janet entre un jour chez M. Gibert et le prie de commander à Mme B... de s'endormir sans sortir, lui, de son cabinet. Mme B... ne pouvait être prévenue, on ne l'avait jamais endormie à cette heure-là, et elle se trouvait à 500 mètres au moins de M. Gibert. « Je me rendis *aussitôt après* auprès d'elle, dit M. Janet, pour voir le résultat de ce singulier commandement. Comme je m'y attendais bien, elle ne dormait pas du tout ; je l'endormis alors moi-même en la touchant, et, dès qu'elle fut entrée en somnambulisme, avant que je lui aie fait aucune question, elle se mit à parler ainsi : « Je sais bien que M. Gibert a voulu m'endormir, mais quand je l'ai senti, j'ai cherché de l'eau et j'ai mis mes mains dans l'eau froide... je ne veux pas que l'on m'endorme ainsi... je puis être à causer... cela me dérange et me donne l'air bête. » Vérification faite, elle avait réellement mis ses mains dans de l'eau froide avant mon arrivée (1). » Quelques jours plus tard enfin, on obtint un succès complet. De nouvelles précautions prises, par excès de prudence, s'il pouvait y avoir excès en de telles circonstances, les succès continuèrent, non pas sans interruption, mais d'une manière bien suffisante. Plus tard enfin, M. Janet essaya aussi de produire lui-même le sommeil à distance chez Mme B... il eut des réussites partielles d'abord, des réussites complètes ensuite.

Il est bon que des expériences de cette nature et de cette portée soient vues par plusieurs observateurs. M. Paul Janet, M. Charles Richet, M. Myers, de Cambridge, M. Ochorowicz et M. Marillier se rendirent au Havre, les expériences furent renouvelées devant eux, elles réussirent encore. M. Ochorowicz, qui fut convaincu, a raconté, dans l'ouvrage que j'ai déjà cité, les précautions minutieuses que l'on crut devoir prendre pour écarter autant que possible toute cause d'erreur. Enfin, M. Richet recommença, à Paris, sur le même sujet, les expériences de MM. Janet et Gibert. Sur

(1) *Bulletins de la Société de psychologie physiologique.*

neuf tentatives, il eut trois insuccès, quatre succès médiocres et deux bons succès. Rappelons ici que, d'autre part, M. Héricourt a rapporté aussi une fort curieuse expérience de sommeil à distance.

Tiendrons-nous donc le problème pour résolu? Ne nous hâtons pas. L'expérience est trompeuse, disait Hippocrate, et le jugement difficile. Quand il s'agit de faits aussi étranges, pour être sage, il faut douter trop. On peut toujours soupçonner quelque cause d'erreur inaperçue, improbable, invisible. Mais si l'affirmation est téméraire encore, combien plus le serait une négation qui refuserait de tenir aucun compte de faits recueillis avec tant de précautions et affirmés par des observateurs différens et dignes de confiance!

II.

Donner à quelqu'un un ordre et le faire exécuter, c'est susciter en lui une idée semblable à celle qui est en nous, et un ensemble de tendances qui s'harmonisent avec cette idée. Il y a une sorte d'adaptation de la personnalité du patient aux sentimens et aux idées de celui qui lui commande, et cette adaptation suppose en général une reproduction partielle, chez le patient, de l'état d'âme de l'expérimentateur. Les faits qui peuvent établir la réalité de l'action à distance nous montrent simplement, en bien des cas, non pas la transmission d'un ordre, mais la communication d'une sensation ou d'un sentiment. Mme B... paraît éprouver les mêmes sensations que M. Pierre Janet ou qu'une autre des personnes présentes avec qui elle semble plus particulièrement en relation. Elle s'imagine boire ou manger quand M. Pierre Janet boit ou mange, même si M. Janet se trouve dans une autre pièce. Si M. Janet se pince le bras ou la jambe, elle pousse des cris et s'indigne qu'on la pince au bras ou au mollet (1). Voici qui fut plus curieux encore. A la vérité, M. Janet paraît avoir su à l'avance à peu près ce qui allait se passer, ce qui diminuerait un peu la valeur du fait. M. Jules Janet, frère de M. Pierre Janet, avait beaucoup d'influence sur Mme B... qui le confondait avec son frère. Il se brûla fortement le bras pendant que Mme B..., dans une autre pièce, était dans cette phase de somnambulisme léthargique où elle est sensible aux suggestions mentales. « Mme B.., dit M. Janet, poussa des cris terribles, et j'eus de la peine à la maintenir. Elle tenait son bras droit au-dessus du poignet et se plaignait d'y souffrir beaucoup. Or je ne savais pas moi-même exactement l'endroit où mon frère avait

(1) *Bulletins de la Société de psychologie physiologique.*

voulu se brûler. C'était bien à cette place-là. Quand Mme B... fut réveillée, je vis avec étonnement qu'elle tenait encore son poignet droit et se plaignait d'y souffrir beaucoup sans savoir pourquoi. Le lendemain, elle soignait encore son bras avec des compresses d'eau fraîche, et, le soir, je constatais un gonflement et une rougeur très apparens à l'endroit exact où mon frère s'était brûlé ; mais il faut remarquer qu'elle s'était touché et gratté le bras pendant la journée. »

Des expériences analogues sont rapportées dans les comptes-rendus de la *Society for psychical researches*. Peut-être faut-il aussi en rapprocher certains faits étranges de lucidité où l'on voit des somnambules éprouver les douleurs, les souffrances physiques ou morales d'une personne avec qui on les met en relation en leur faisant, par exemple, toucher de ses cheveux et en déduire un jugement sur son état. On n'oserait guère parler de pareils faits si M. Richet n'avait récemment publié des expériences passablement troublantes, sinon tout à fait décisives. Je lui laisse la parole : « Je vais avec Héléna (c'est une somnambule qui a quelque peu l'habitude des consultations) chez Mme de M... qui l'interroge sur divers malades. Il va de soi que je recommande à Mme de M... de ne rien dire dans le cours de cet interrogatoire, et elle se conforme rigoureusement à ma recommandation, de sorte que c'est moi seul qui parle à Héléna et j'ignore absolument quels sont les malades dont il est question.

« Pour le premier malade, Héléna dit : « J'ai mal aux nerfs. Je suis très agitée. Je ne peux me soutenir, j'ai mal à la tête et dans le derrière de la tête, mais moins qu'à la poitrine. Les jambes faibles. Je suis presque sans connaissance. » Le diagnostic est relativement exact ; il s'agissait d'une femme atteinte d'une grande irritation bronchique chronique. Elle tousse depuis plusieurs années, en outre, elle a un peu d'hystérie et un état de spleen et de tristesse presque insurmontable, avec une grande irritation nerveuse. La consultation continue. Pour le second malade, Héléna dit : « Fièvre, mal dans les reins, j'ai chaud et je souffre dans les reins. » En disant les reins, elle montre uniquement le foie. « Le diagnostic est exact. Il s'agissait de M. B... qui n'a à la vérité aucune fièvre, mais qui souffre depuis deux ans d'une affection hépatique rebelle avec un teint bilieux et des douleurs vives dans la région hépatique. » Enfin, pour un troisième malade, Héléna dit : « J'ai mal à la tête, je ne puis définir ma sensation. Je suis à bout de forces, sur le point de m'évanouir, minée par la fièvre. Ce n'est pas un mal violent, c'est un mal languissant, un malaise indescriptible ; j'ai mal partout et mal nulle part. » Ici encore, d'après M. Richet, le

diagnostic est exact. Il s'agit de M. C.., jeune homme qui, après un séjour de quelques mois dans les pays chauds, a un état fébrile vague, sans localisation précise, une fatigue permanente et un affaiblissement général des forces (1). Remarquons seulement que, même en écartant l'hypothèse d'une illusion, plusieurs interprétations des faits restent possibles.

Nous arrivons enfin à une série de faits singuliers qui ne relèvent plus de l'expérimentation, comme les précédens, mais simplement de l'observation. Je veux parler de ce que l'on a appelé les hallucinations télépathiques. Ce sont des hallucinations qui ont ceci de particulier qu'elles sont véridiques, en rapport avec un fait réel, par exemple, comme dans les cas que j'ai déjà signalés, avec la mort d'un parent ou d'un ami.

Des recherches récentes tendraient à faire croire que ces hallucinations véridiques ne sont pas très rares. On en a réuni plus de huit cents cas qui sont d'ailleurs de valeur inégale. Dans quelques-uns, la sincérité des narrateurs n'est peut-être pas incontestable, dans d'autres on peut soupçonner une illusion, dans quelques autres enfin la coïncidence de l'événement réel et de l'hallucination n'est pas très frappante.

C'est de l'illusion qu'il faut surtout se méfier. Il est difficile de se figurer à quel point l'imagination se mêle à la mémoire et combien nos souvenirs s'altèrent, et l'on a de la peine à croire à toutes les déformations que peut subir un récit fait par une personne à une autre et transmis par celle-ci à une troisième. La valeur du témoignage humain est bien faible. On peut s'apercevoir de ses nombreuses inexactitudes à propos des petits faits de la vie de tous les jours que personne n'a aucune raison d'altérer. Quand il s'agit d'un fait un peu extraordinaire, on peut espérer que l'esprit, à cause même de l'impression qu'il en a reçue, l'aura plus fidèlement conservé ; malheureusement, il est vrai aussi que, si ce n'est pas la négligence, c'est l'imagination qui sera peut-être plus tentée de le dénaturer.

Un lieutenant de l'armée française avait écrit à M. Dariex, directeur des *Annales des sciences psychiques*, qu'il tenait d'un de ses amis le récit d'un fait intéressant arrivé à une troisième personne, à un capitaine. « Quand il était enfant, il voyait souvent passer un moine, sorte de fantôme vaguement lumineux, tenant les mains croisées sur sa poitrine, traversant le jardin et disparaissant dans

(1) Ch. Richet, *Relation de diverses expériences sur la transmission mentale, la lucidité et autres phénomènes non explicables par les données actuelles de la science*, p. 123.

un mur toujours au même endroit. Quand cet officier fut devenu grand et maître de la propriété, l'idée lui vint d'abattre le mur à l'endroit où disparaissait le fantôme; il y trouva enfoui le squelette d'un moine qui avait les mains croisées sur la poitrine, comme le fantôme. » Or, voici la façon dont le capitaine X.., directement interrogé, raconta le même fait : « ... Cela se passait l'année avant la guerre, je crois. Un professeur du lycée de G... demeurait dans une maison qui avait été autrefois un couvent. Un soir qu'il était invité chez le proviseur, sa femme prenait l'air à la croisée, et crut voir dans la cour une forme blanche : « Un revenant ! » s'exclama-t-elle. A ses cris, la servante, une grosse Alsacienne, accourt, et, dès qu'elle apprend ce dont il s'agit, prend un balai, descend dans la cour et aperçoit, en effet, une forme blanche qui disparaît au même moment dans le mur.

« A sa rentrée, le professeur se mit à rire, bien entendu; mais devant l'affirmation de la servante qui désignait un endroit du mur, et surtout pour rassurer sa femme, qui garda le lit pendant plusieurs jours, il fit ouvrir le mur à l'endroit désigné, et l'on y trouva le cadavre d'un moine.

« C'est ce que je me souviens d'avoir vu, mais vous voyez que je n'ai nullement été auteur dans cette affaire, dont je me souviens fort bien et que tout le monde, en ville, connaissait. J'ai vu les fouilles, c'est tout (1). »

Voilà qui montre le travail de diverses mémoires s'exerçant successivement sur le même fait, voici qui montre les arrangemens qui peuvent se produire dans la mémoire d'une seule personne. Sir Edmund Hornby, président de la cour consulaire suprême de la Chine et du Japon, qui se donne lui-même pour un homme de loi sans imagination et ne croyant pas aux miracles, raconta l'histoire suivante, reproduite par le *Nineteenth century*. Des reporters venaient chez lui prendre les jugemens écrits. Une nuit, pendant qu'il dormait, il fut éveillé par un coup frappé à sa porte et qui fut répété. Sur son invitation, un reporter entra et lui demanda un jugement. Sir Edmund Hornby se fâcha d'abord, enfin il se décida, non sans protestations, à le satisfaire. Il était une heure et demie. Quand lady Hornby se réveilla, ce qu'elle fit sur le moment même, l'incident entier lui fut rapporté. Le lendemain, sir Edmund en entrant à la cour apprit que le reporter en question était mort soudainement, peu avant une heure et demie. Il n'était pas sorti de chez lui pendant la nuit.

Cette histoire était certes racontée avec précision, par une per-

(1) *Annales des sciences psychiques*, 1891, p. 28.

sonne honorable, et confirmée, disait-on, par lady Hornby. Or M. Balfour, directeur du *North China Herald*, qui connaissait bien sir Edmund et le reporter, adressa au *Nineteenth century* une lettre dans laquelle il appelait l'attention sur les points suivans : 1° sir Edmund Hornby était veuf à l'époque dont il parle : sa seconde femme était morte deux ans auparavant, et il ne se remaria que trois mois après ; 2° sir Edmund parle d'une enquête faite sur la mort du reporter : d'après le coroner, aucune enquête ne fut faite ; 3° sir Edmund mentionne un jugement déterminé qui aurait été rendu le 20 janvier 1875 : il n'y a aucune trace de ce jugement dans la *Supreme court and consular gazette* ; 4° sir Edmund dit que le reporter mourut à une heure du matin, il est mort entre huit heures et neuf heures. Il paraît que sir Edmund Hornby, à qui la lettre de M. Balfour fut communiquée, reconnut, quoique de mauvaise grâce, la vérité de ces observations (1).

En admettant que M. Maudsley qui rapporte ce fait dans un livre destiné à combattre la croyance au surnaturel, l'ait rapporté avec la plus scrupuleuse exactitude, on n'en peut guère rien conclure, sinon que de minutieuses précautions s'imposent aux observateurs. Il n'est pas impossible, malgré tout, que dans les deux cas d'erreur que je viens de citer, un manteau d'illusions recouvre et cache un fait réel de télépathie ou de lucidité. Quoi qu'il en soit, bien d'autres cas ont été rapportés avec plus de garanties. Les faits les plus extraordinaires ont pu, par la quantité et la qualité des témoignages et des diverses vérifications, prendre un air de vraisemblance. Une méthode plus rigoureuse a diminué les chances d'erreur. On peut s'en convaincre par la lecture des *Hallucinations télépathiques* de MM. Gurney, Myers et Podmore dont l'ouvrage a été traduit en français et abrégé par M. Marillier, et par l'examen des *Annales des sciences psychiques*, dirigées par M. le docteur Dariex.

Voici, par exemple, un des cas où la vraisemblance est la plus forte. M. Frédéric Wingfield rêve une nuit qu'il voit son frère Richard Wingfield-Baker assis sur une chaise devant lui. Il lui parle, et son frère ne répond qu'en inclinant la tête, puis se lève et quitte la chambre. Lorsque M. Wingfield se réveille, il se trouve debout, un pied posé par terre et l'autre sur le lit, essayant de parler et de prononcer le nom de son frère. « L'impression qu'il était réellement présent était si forte, et toute la scène que j'avais rêvée était si vivante, que je quittai la chambre à coucher pour chercher mon frère dans le salon. »

(1) Maudsley, *Natural causes and supernatural seemings*, p. 79-80.

M. Wingfield avait à ce moment des nouvelles récentes de son frère et le croyait en bonne santé. Cependant il eut après l'apparition le sentiment d'un malheur imminent; il nota le fait dans son journal, et ajouta les mots : « Que Dieu l'empêche. » Trois jours après, il apprenait que son frère était mort des suites de blessures terribles qu'il s'était faites dans une chute à la chasse.

M. Wingfield donne sa parole d'honneur que les faits se sont bien passés comme il les rapporte. La note qui figure sur son carnet, parmi bon nombre de notes d'affaires, confirme son récit, et sa valeur est grande, puisqu'elle a été écrite après l'apparition et avant l'arrivée de la nouvelle qui s'y rattachait. M. le prince de Lucinge-Faucigny, à qui M. Wingfield raconta ce qui précède quelques jours après la mort de son frère, atteste que ses souvenirs sont parfaitement d'accord avec le nouveau récit que M. Wingfield écrivit plus tard. Enfin le *Times* et l'*Essex independent* donnent bien pour la mort de M. Richard Wingfield-Baker la date indiquée par son frère.

Les hallucinations télépathiques paraissent annoncer assez souvent la mort d'un parent ou d'un ami, cependant elles se produisent aussi dans des circonstances moins tristes. Le révérend John Drake, d'Arbroath, en Écosse, était ministre de l'église wesleyenne à Aberdeen, lorsque miss Jessie Wilson, fille d'un des principaux membres laïques du conseil de cette église, partit pour les Indes. Elle y devait rejoindre le révérend John Hutcheon, son fiancé, qui était alors missionnaire à Bangalore. Un matin, M. Drake vint voir M. Wilson à son comptoir, et lui dit : « Monsieur Wilson, je suis heureux de pouvoir vous informer que Jessie a fait bon voyage, et qu'elle vient d'arriver saine et sauve aux Indes. » Après quelques objections de M. Wilson, fort surpris parce qu'on ne pouvait avoir encore aucune nouvelle du vaisseau, M. Drake répondit : « Notez dans votre journal que John Drake est venu vous voir ce matin pour vous dire que Jessie est arrivée ce matin même aux Indes après un bon voyage. » M. Wilson prit note du renseignement qui se trouva littéralement exact. Le vaisseau avait eu bon vent pendant tout le trajet, et il arriva quinze jours plus tôt que d'habitude, le 5 juin 1860.

Ce récit est dû au révérend Macdonald qui le tenait d'une troisième personne, mais en avait eu une confirmation directe par le révérend Drake et par Mme Hutcheon. Une lettre du révérend Hargreave qui répond pour M. Drake, empêché par une maladie, en atteste également l'exactitude. Mme Hutcheon, de son côté, confirme la date de l'arrivée du vaisseau; elle raconte l'ensemble du fait d'une manière tout à fait concordante, et ajoute que son père

écrivit dans son journal : « *Reverend J. Drake et Jessie, 5 juin 1860.* — J'ai appris ces détails, dit-elle encore, par une lettre que je reçus sur le moment, et lors de mon retour à la maison, sept ans plus tard, j'ai entendu raconter tout cela par mon père lui-même. Il est mort, mais j'ai raconté les choses comme il me les a dites. La petite note, écrite de sa propre main, et qu'il me donna comme curiosité, est en ce moment même sous mes yeux (1). »

Voici encore un cas intéressant, qui n'a que le défaut d'être un peu ancien. M. Gustave Dubois, ami de M. Edmond Escourrou, lieutenant au 2e régiment de zouaves, voyait souvent pendant la guerre du Mexique, à laquelle prenait part M. Escourrou, la famille de ce dernier. « Un jour, dit-il, je trouvai la mère en larmes : Ah! mon cher enfant, me dit-elle dès qu'elle me vit, j'ai de cruels pressentimens, je dois perdre mon fils. Ce matin, en entrant dans la chambre où se trouve son portrait... pour le saluer comme chaque jour, j'ai vu, bien vu, un de ses yeux crevé et le sang coulant sur son visage. Ils ont tué mon fils. » Peu de temps après, on apprit en effet la mort du capitaine Escourrou, tué à vingt-sept ans au siège de Puebla. Quelques semaines plus tard, le sergent-major de la compagnie du mort, de retour en France, raconta les détails de l'affaire. Monté le premier à l'assaut du pénitencier, il entraînait ses hommes quand une balle, frappant la poignée de son sabre, lui brisa le poignet droit; saisissant son arme de la main gauche, il s'avançait, entraînant les siens, quand il reçut une balle qui, pénétrant *dans l'œil*, le tua sans qu'il pût pousser un cri.

« Voilà dans toute sa simplicité la relation d'un fait dont j'ai été le témoin. Si certaines circonstances accessoires m'échappent, je puis vous certifier qu'*avant la nouvelle de la mort de son fils*, Mme Escourrou avait vu l'image chérie avec l'œil crevé et sanglant. »

M. Dariex, directeur des *Annales des sciences psychiques*, vit à deux reprises Mme Escourrou. Elle dit spontanément à la première visite qu'elle se souvenait parfaitement d'avoir, un dimanche, jour des Rameaux, ressenti une si vive émotion à la vue du portrait de son fils qu'à partir de ce moment, elle n'avait pu se défaire de l'idée que son fils avait été tué. M. Albert Escourrou, commissaire spécial chargé du contrôle au ministère de l'intérieur, direction de la sûreté générale, chevalier de la Légion d'honneur et frère du capitaine Escourrou, a dit aussi à M. Dariex se souvenir avec une netteté parfaite que, le 29 mars 1863, jour des Rameaux, sa mère

(1) *Les Hallucinations télépathiques*, p. 70-72.

vit tout à coup le portrait de son frère comme animé et paraissant avoir l'œil gauche crevé et ensanglanté, qu'elle en avait éprouvé une impression très vive et très pénible, et qu'à partir de ce moment il fut impossible de la dissuader qu'elle avait perdu son fils. Mme Escourrou a signé des déclarations conformes à ce qui précède, sauf qu'elle ne se souvient pas d'avoir vu l'œil ni le visage ensanglantés, mais bien d'avoir vu l'un des yeux semblant sortir de l'orbite, et le portrait comme animé et avec des traits mobiles. M. Escourrou père, capitaine en retraite, ancien commandant de recrutement du Gers et de l'Yonne, atteste, autant que ses souvenirs le lui permettent, et peut confirmer le récit de Mme Escourrou. M. Escourrou fils a confirmé aussi par écrit les renseignemens déjà donnés par lui. Enfin M. G. Doussan, ancien sous-officier du 2e zouaves, affirme, également par écrit, que le capitaine Escourrou fut bien tué à l'attaque de Puebla, le 29 mars 1863, par une balle reçue dans l'œil gauche. Un document officiel confirme la date de la mort du capitaine (1). On connaît un autre fait tout à fait analogue.

Les hallucinations télépathiques peuvent, comme on a pu le voir, se produire pendant la veille, ou bien prendre la forme du rêve. Elles prennent aussi diverses apparences ; au lieu de voir une apparition, la personne hallucinée croit parfois entendre un appel. M. R. Fryer entend, pendant l'après-midi, vers cinq heures et demie, la voix de son frère qui l'appelle distinctement par son nom. Son frère, M. John E. Fryer, donne, de son côté, le récit suivant : « Je faisais un voyage pendant l'année 1879, et j'eus à m'arrêter à Glocester. En descendant du train je tombai, et un employé du chemin de fer m'aida à me relever. Il me demanda si je m'étais fait mal, et si quelqu'un voyageait avec moi ; je répondis non aux deux questions, et lui demandai pourquoi il les faisait. Il répondit : « Parce que vous avez appelé Rod. » Je me rappelle parfaitement avoir prononcé le mot « Rod. » A mon arrivée à la maison, un ou deux jours plus tard, je racontai l'incident, et mon frère me demanda l'heure et le jour. Il me dit alors qu'il m'avait entendu l'appeler à ce moment-là. Il était si sûr que c'était ma voix, qu'il chercha si j'étais dans la maison (2). »

Jusqu'ici tout peut s'expliquer par une sorte de transmission, de communication de la pensée. Cependant d'autres faits paraissent

(1) *Annales des sciences psychiques*, 1891. Ce fait présente une particularité très curieuse et que je me contente de signaler ici. D'après la comparaison des heures, il semblerait que l'hallucination s'est produite *avant* l'événement auquel elle se rapporte.

(2) *Les Hallucinations télépathiques*, p. 293-294.

demander une autre interprétation. Il semble que non-seulement la pensée d'un être humain, mais la matière même, puisse faire naître au loin, dans un esprit, des sensations et des perceptions que les moyens ordinaires ne pourraient nullement provoquer. Non-seulement l'esprit, dans certaines conditions, bien obscures encore, pourrait être impressionné par l'état d'un esprit semblable à lui, mais encore il lui serait possible de connaître certains faits qu'aucun autre esprit ne refléterait. Il est possible même que des faits qu'on explique par la télépathie soient en réalité des cas de clairvoyance et de lucidité. La réciproque peut aussi se produire, et j'estime que les différens observateurs n'ont pas toujours mis une rigueur suffisante dans la préparation ou dans l'interprétation des expériences qu'ils ont faites ou des faits qu'ils ont observés.

Comme il y a des degrés dans la vraisemblance, nous disons que, jusqu'à présent, la télépathie a été rendue plus vraisemblable que la lucidité. Cependant la lucidité commence à s'imposer, sinon comme objet de croyance, au moins comme sujet de curiosité. M. Richet a fait de fort intéressantes expériences avec des dessins enfermés dans des enveloppes opaques, et qu'il fait décrire ou reproduire par une somnambule. Dans la seconde série de ces expériences, le dessin était inconnu des personnes présentes. Cette série comprend 180 expériences, sur lesquelles 30 ont plus ou moins réussi. « Cela indique à peu près, dit M. Richet, la moyenne des jours de lucidité soit pour Alice, soit pour Eugénie. Ce n'est qu'un jour sur six qu'elles ont des éclairs de lucidité, et encore ce jour-là même cette lucidité est des plus variables et des plus incertaines (1). » Avec des cartes, M. Richet n'obtint rien de positif. Mme Sidgwick, au contraire, a cité de nombreuses expériences, faites par une de ses amies, qui semblent très favorables à l'hypothèse de la clairvoyance. « Mon amie, dit-elle, a fait environ 2,585 expériences de ce genre, et dans 187 cas elle a deviné les cartes exactement, à la fois selon leur nom et leur nombre de points. Pourtant, dans 75 de ces cas, il a fallu faire deux essais (comme, par exemple, pour savoir si c'était le trois de cœur ou le trois de pique). En comptant ces cas comme demi-succès, nous arrivons à un total de 149,5 succès, trois fois plus grand que le nombre, que le calcul des probabilités attribue au hasard. Les résultats varient beaucoup, on le voit, avec le sujet, et pour un même sujet, d'un jour à l'autre. La transmission mentale et la lucidité, en les supposant réelles, dépendent de conditions si délicates et si

(1) *Relation de diverses expériences*, etc.

cachées qu'on ne peut jamais être sûr de les avoir réalisées. Aussi ne peut-on rien conclure même d'une longue série d'expériences négatives.

Nous arrêterons ici cette revue des faits qui paraissent révéler certains pouvoirs encore mystérieux de l'esprit humain. Nous trouvons, il est vrai, dans des livres ou des recueils très sérieux, d'autres phénomènes plus étranges encore que ceux que j'ai cités : des pressentimens réalisés, des prédictions accomplies, des mouvemens d'objets que personne ne touche, des formations spontanées d'objets résistans qui disparaissent ensuite. Mais au lieu que pour la transmission mentale, et jusqu'à un certain point pour la lucidité, nous pouvons observer nous-même ou recueillir au moins des faits assez nombreux, bien attestés, et provenant de sources différentes, observées par des personnes très diverses et dans des conditions suffisamment variées, ici les témoignages se font très rares quand ils sont de qualité suffisante pour qu'on s'y arrête, et de qualité douteuse quand ils sont nombreux. Sans rien préjuger sur les découvertes futures, sans rien nier à l'avance et sans rien affirmer sur les bornes du possible, nous nous abstiendrons donc, ici et maintenant, de poursuivre plus loin cette enquête.

III.

Tenons-nous-en à l'action à distance et tâchons de tirer les conclusions de ce qui précède.

S'il s'agissait de faits moins étranges, moins opposés, je ne dirai pas à ce que nous connaissons, mais aux habitudes de notre esprit, il me semble que nous n'aurions aucune peine à admettre comme réels des faits attestés comme ceux que j'ai indiqués. Mais, en de telles circonstances, il faut, pour éviter une erreur toujours possible, ne se déclarer convaincu qu'à la dernière extrémité. A mon sens, l'état actuel de la question est tel que la transmission mentale doit nous apparaître, non pas comme rigoureusement certaine, mais comme probable. Pour les cas de transmission mentale voulue, il en est certains auxquels je ne saurais dire ce qui manque pour être concluans, si ce n'est de pouvoir être vérifiés à volonté. Pour les cas de télépathie, j'en ai examiné un assez grand nombre, j'en ai recueilli moi-même plusieurs, et je n'en connais pas qui ne laisse *absolument* aucune prise à la critique. Quant à la lucidité, si certaines expériences paraissent à peu près irréprochables, les résultats ne sont pas toujours bien nets. Et puis

les conditions mêmes de ces expériences et de ces observations rendent le contrôle bien difficile. Mme Sidgwick, par exemple, cite une fort remarquable série d'expériences faites avec des cartes. La personne qui faisait ces expériences ne pouvait bien réussir que dans une solitude complète. Une note des *Annales des sciences psychiques* nous dit: « Quant à la bonne foi et à la bonne observation de l'opérateur, l'autorité de Mme Sidgwick est absolue. » Mais quelqu'un qui ne connaît pas Mme Sidgwick ni son amie est obligé de s'en rapporter aux *Annales*, qui s'en rapportent à Mme Sidgwick, qui s'en rapporte à son amie. Une confiance obligée à tous ces détours peut bien s'évaporer quelque peu en route. C'est l'objection à faire à beaucoup de récits. Il est difficile que, dans plusieurs cas, la conviction ne reste pas purement personnelle, et ne dépende pas du plus ou moins de connaissance que l'on a de l'observateur ou de la personne qui s'en fait le garant.

Si la transmission mentale et la télépathie n'ont pas encore ce qu'on peut appeler la certitude expérimentale, — bien plus rare, au reste, qu'on ne le paraît croire, même dans les sciences qui relèvent de l'expérience proprement dite, — il ne faut pas en conclure que nous devions les rejeter. Les raisons d'affirmer ne sont pas irrésistibles, les raisons de nier sont encore bien plus faibles. Elles se fondent trop souvent sur la paresse mentale, sur la routine de l'esprit, qui trouve des prétextes plus ou moins spécieux pour ne pas se laisser déranger de ses habitudes. Il ne suffit pas de parler de « surnaturel » et d'invoquer « l'amour du merveilleux » pour annuler des expériences consciencieusement faites et des observations nombreuses soigneusement recueillies. L'amour du merveilleux n'est pas beaucoup plus impérieux chez l'homme que l'horreur du changement et la crainte de l'inconnu. Quant au surnaturel, il sera temps de s'en inquiéter quand on aura déterminé les limites de ce qui est *naturellement* possible. Il semble, en réalité, que nous ayons pénétré tous les secrets du monde, à voir la facilité avec laquelle on parle couramment de ce qui se peut et de ce qui ne se peut pas. Il n'est cependant pas besoin d'une étude bien approfondie pour reconnaître les lacunes, les bornes et les défaillances de notre savoir. Quand on considère l'homme, on est confondu de sa grandeur, si l'on pense aux apparences trompeuses qu'il a su reconnaître, aux vérités cachées qu'il a su découvrir, à son action incessante sur le monde; on est effrayé de sa petitesse, si l'on songe à tous les problèmes insolubles pour lui auxquels ses découvertes le conduisent, à tous les maux qui restent sans remède. Il faut presque s'aveugler volontairement pour vouloir fixer les bornes du possible.

D'autre part, vouloir toujours expliquer les faits nouveaux par des illusions ou des tromperies n'est pas sans danger. Pour ne pas être trop crédule, n'imitons pas le savant distingué qui se refusa toujours à croire à la réalité du phonographe. La fraude voulue et consciente me paraît relativement rare, comme la juge M. Richet. C'est une explication que l'on peut abandonner quand il s'agit des expériences de savans connus ou des observations dont les auteurs présentent de bonnes garanties. La condition, les antécédens, le caractère des observateurs, le peu de raisons qu'ils auraient pour mentir, la concordance des témoignages, empêchent tout soupçon légitime de fraude pour la plupart des hallucinations télépathiques recueillies dans le volume de MM. Myers, Gurney et Podmore, comme dans les *Annales des sciences psychiques*. Si, malgré les précautions, un cas douteux se glisse çà et là parmi les autres, il reste sûrement exceptionnel.

L'illusion est plus à craindre, et j'ai cru devoir citer des faits qui en montrent la facilité. Je serai toujours porté à avoir quelque doute au sujet d'un événement déjà lointain, si les divers témoignages qui l'attestent émanent d'un même milieu, d'un même groupe et si l'on peut soupçonner la formation d'une petite légende que chacun s'en va répétant. Je sais bien que bon nombre de faits, prétendus historiques, sont moins solidement établis que bien des hallucinations télépathiques, mais aussi j'ai toujours craint que l'histoire ne fût pas assez difficile en fait de preuves et qu'on se fiât trop au témoignage humain. Cependant il ne faut pas abuser même de la méfiance. Lorsqu'un fait de télépathie est récent, qu'il est établi par des témoignages divers et, autant que possible, indépendans, lorsque la personne qui l'a observé écarte suffisamment, par les qualités de son caractère et de son esprit, l'hypothèse du mensonge et celle de l'illusion, lorsqu'il reste de l'événement des traces matérielles qui fixent une date, par exemple des documens officiels qui permettent de vérifier l'exactitude de certains détails, ou dans le cas d'une hallucination télépathique, une note prise après l'hallucination et avant la connaissance du fait qui l'a produite, il devient bien difficile de croire à une illusion qui serait beaucoup plus surprenante que le fait contre lequel on voudrait l'invoquer. Ce serait plus difficile encore, si, comme cela est en réalité, le nombre des cas suffisamment établis se multipliait.

Il faut dire aussi que même les cas douteux se fortifient l'un l'autre si les raisons de doutes ne sont pas les mêmes pour chacun et si ces cas sont indépendans, si on ne peut les soupçonner de provenir d'une cause unique. A plus forte raison reçoivent-ils une nouvelle valeur des faits dont la réalité est bien établie.

Quelques cas, dont la réalité est suffisamment prouvée, rendent vraisemblables un grand nombre de faits qui, sans eux, seraient restés très douteux. Un cas qui monte dans l'échelle de la probabilité entraîne avec lui ceux qui lui ressemblent.

Avec l'objection tirée de la possibilité de l'erreur, la plus spécieuse est celle de la coïncidence fortuite. Le hasard est bien grand, nous remarquons chaque jour des rencontres bizarres d'événemens que nul lien logique ne rattache. Ne faudrait-il pas considérer comme telle la coïncidence d'une vision et de la mort d'une personne, de l'idée d'une carte ou d'un dessin chez une personne et de la présence de cette carte ou de ce dessin dans une enveloppe ou sous un écran? Évidemment une coïncidence purement fortuite, si improbable qu'elle soit, n'est jamais absolument impossible. M. Richet a même dû admettre, à la suite de certaines expériences, que l'influence du hasard devait être prise en sérieuse considération. Mais il n'est pas prudent de lui faire la part trop grande. Il n'est pas tout à fait impossible que, dans une série de parties d'écarté, le même joueur fasse retourner le roi quarante fois de suite. Cependant, si cela arrivait, ce joueur trop heureux serait certainement tenu pour un fripon, et il est à croire que ce serait avec juste raison. Pour certaines expériences précises, le calcul des probabilités permet de calculer les chances et d'arriver, sinon à des certitudes absolues, du moins à des vraisemblances qui équivalent pratiquement à la certitude. Par exemple, il n'est pas croyable que le hasard seul ait donné la série des succès obtenus par la personne dont Mme Sidgwick a rapporté les expériences. Même les faits qui semblent donner au hasard une part considérable peuvent mettre en relief une cause différente. M. Richet, dans des séries d'expériences où le hasard seul était en jeu, a obtenu plus de succès de coïncidences qu'il n'en attendait, mais sensiblement moins que dans les séries où la lucidité pouvait intervenir.

Pour les hallucinations télépathiques, le calcul rigoureux des probabilités paraît bien difficile. On l'a essayé cependant. Je ne puis entrer ici dans les détails du raisonnement, mais les résultats, si d'ailleurs on pouvait les accepter comme probans, seraient merveilleux. L'hypothèse d'une action télépathique réelle serait ainsi *quatre millions cent quatorze mille* fois plus probable que celle de la coïncidence fortuite.

Si l'on veut simplement indiquer par ce chiffre que l'action du hasard seul est tout à fait invraisemblable, il peut avoir son intérêt; sinon il ne me semble pas avoir une grande importance. Les mathématiques sont une science très belle et relativement très sûre,

mais il faut se méfier des applications qu'on en veut faire. On se sert ici de résultats obtenus sur des moyennes et qui peuvent rester à peu près sans valeur dans tel ou tel cas particulier auquel on applique le calcul. Pour rechercher la probabilité d'une coïncidence fortuite entre une apparition et la mort d'un individu, on prend comme un des élémens du calcul les chances de mort pour un homme de quarante-huit ans. C'est bien l'âge de la personne mentionnée et qui mourut en effet, mais cette personne était malade depuis quelques jours, et ceci pouvait augmenter les chances de mort. D'autre part, le sujet de l'hallucination savait que son ami était malade, sans le croire, à la vérité, sérieusement atteint. Mais on peut craindre une mort sans y croire, et il se peut que la maladie qui rendait la mort plus vraisemblable rendît aussi l'hallucination plus facile. Où les conditions des phénomènes sont si variées et si complexes et peuvent d'ailleurs être étudiées dans le tout qu'elles forment, l'application du calcul des probabilités ne peut donner que des résultats discutables et vagues, à moins de ne considérer que de grandes masses de faits sans descendre à des applications particulières. Tout au plus permettra-t-il de mettre en lumière, un peu mieux que la simple vue des faits, l'invraisemblance du hasard. Réellement, quand on a un si grand nombre de faits où la coïncidence est si frappante, ce serait se moquer de la supposer fortuite partout et toujours. Resterait à dire que le hasard a donné quelques coïncidences réelles et que l'illusion avec la fraude ont augmenté le nombre des cas curieux. Cela a pu arriver, cela est arrivé peut-être; mais si l'on considère la quantité et la qualité des preuves de la transmission mentale, il paraît bien difficile d'expliquer tout par cette supposition.

Ici encore, d'ailleurs, l'objection peut se retourner. On a pris parfois des coïncidences pour des preuves d'une influence réelle, on a pu aussi faire tout le contraire. Nous rencontrons une personne à qui nous venons de penser et que nous avions tout lieu de croire à plusieurs lieues. Voilà les effets du hasard, dira-t-on, et l'on citera ce fait pour combattre la croyance à la transmission de la pensée. Mais les partisans de la lucidité pourront aussi bien donner le fait comme une preuve à l'appui de leurs théories. Si le hasard prend des formes bien variables, rien ne dit qu'il soit toujours facile de reconnaître ou même de soupçonner la télépathie et la lucidité quand elles s'exercent réellement.

Je ne saurais trop engager ceux de mes lecteurs qui ne voudraient pas se contenter d'une impression d'ensemble, toujours insuffisante par quelque endroit, à lire attentivement les cas rassemblés par la science, à observer, à expérimenter au besoin.

La masse des expériences, la répétition des faits a son éloquence; cette éloquence peut tromper, pourtant elle a sa valeur. Si l'on compare les divers résultats obtenus par tant d'observateurs, les expériences sur la transmission des sensations, sur le sommeil à distance, sur la communication de la pensée et la suggestion des mouvemens au moyen de l'appareil du spiritisme, sur la lucidité, les observations sur la télépathie, si l'on songe à l'énorme masse de faits rassemblés, si l'on considère le soin avec lequel les expériences ou les observations ont été faites, la valeur, l'intelligence, le caractère de beaucoup de témoins, le scepticisme de quelques-uns, la variété des témoignages, si l'on ne néglige pas les détails dont quelques-uns sont très précieux (comme les différences sensibles relevées par les auteurs anglais entre les hallucinations ordinaires et les hallucinations télépathiques), si l'on voit enfin que tout ce que j'énumère s'unit pour rendre vraisemblable soit une connaissance des faits, soit une transmission des pensées à distance par des moyens encore inconnus, il ne semble pas possible d'en nier la réalité. Ne l'affirmons pas encore, par prudence. Mais reconnaissons que la même prudence nous conduirait à douter, soit dans le domaine de l'histoire, soit dans le domaine des sciences, de bien des croyances communes, ce qui, après tout, ne serait peut-être pas un mal. A parler rigoureusement, il est très peu de choses, s'il en est, dont nous soyons absolument certains. Disons donc seulement que tant d'efforts ont sans doute fini par rendre admissible et vraisemblable cette faculté de l'esprit qui rend quelques-uns de nous sensibles, parfois, aux influences éloignées. Nous pouvons le faire sans manquer aux règles de l'esprit scientifique. De la négation complète au doute absolu il y a bien des degrés : je crois que nous les avons franchis. Du doute absolu à la certitude il y en a encore autant. C'est à l'un de ceux-là, à peu près à égale distance de la certitude et du doute, que nous devons, à mon avis, nous arrêter.

IV.

Je voudrais à présent examiner, autant que les faits me le permettront, le mécanisme psychologique de la suggestion mentale ou de la télépathie, c'est-à-dire non pas rechercher *comment l'impression parvient à l'esprit qui la ressent*, mais bien *comment l'esprit la perçoit*, une fois qu'elle lui est parvenue. Nous pourrons ainsi peut-être rapprocher la perception télépathique des opérations connues de l'esprit, et ceci aurait le double avantage d'écarter les théories transcendantes, au moins dans une certaine

mesure, et d'augmenter la vraisemblance des phénomènes eux-mêmes.

La perception ordinaire est un fait assez complexe : voir une pomme, cela implique l'éveil de tout un petit monde d'impressions et de souvenirs. A propos d'une tache jaunâtre, il vient en nous des idées de fermeté douce et de forme presque ronde, des souvenirs d'un goût sucré et légèrement acide. Ce cortège accompagne la sensation et se confond avec elle. Quand il se forme mal à propos, la perception en est viciée. C'est ce qui arrive, par exemple, lorsque dans le brouillard un pigeonnier vu à cent mètres éveille en nous des images de tour ruinée et que nous croyons voir les restes d'un château-fort. La perception normale est une construction que l'esprit élève et qui doit représenter la réalité extérieure, mais qui n'y arrive pas toujours.

La perception télépathique, comme la perception normale, tend aussi à devenir une représentation du fait extérieur ; comme la perception normale, elle suppose une impression reçue du dehors et l'éveil d'un ensemble d'images, d'idées et de sensations destinées à accompagner cette impression, à lui donner un sens, à l'interpréter. Seulement, si la perception normale échoue quelquefois, si elle a ses illusions et ses erreurs, les imperfections de la perception télépathique sont bien plus graves encore. Rien ne nous autorise à attribuer à l'esprit le pouvoir de connaître directement et parfaitement des événemens quelconques. En faisant la part aussi belle qu'on le voudra au pouvoir d'être impressionné autrement que par les moyens ordinaires, on ne peut qu'y voir une faculté rudimentaire, très rare ou du moins très inégale et très variable, relativement bien inférieure à la perception normale.

Dans certains cas, les plus favorables, la perception télépathique paraît égaler en intensité la perception ordinaire ou tout au moins les images du rêve et les hallucinations hypnagogiques, et elle reproduit avec une assez grande facilité certaines parties de la réalité extérieure. Nous avons vu avec quelle vivacité Mme B... avait ressenti, au même endroit du corps, la brûlure que M. Jules Janet s'était faite à lui-même. Une personne, dont l'ami s'était noyé, le vit apparaître tout ruisselant d'eau (1). Une mère vit son fils, au moment de sa mort, avec le costume qu'il portait réellement et qu'elle ne lui connaissait pas. Une autre mère raconte la vision qu'elle eut de la mort de son fils : « Il s'est noyé la nuit dernière comme il allait à bord ; pendant qu'il traversait la planche, elle a glissé. Je l'ai vu et je l'ai entendu dire : Oh ! mère (2) ! » Le

(1) *Les Hallucinations télépathiques*, p. 130.
(2) *Id.*, p. 117 et suiv.

narrateur du fait affirme que lui-même, son fils et d'autres personnes sont sûrs « que la vision de Mme B... et le récit de l'agent *étaient identiques*, en ce qui concerne et la date et la cause de l'accident (1). » M. R. Fryer, dont j'ai déjà cité le cas, entend la voix de son frère au moment où il fait une chute en descendant de wagon, et l'impression est tellement nette qu'il cherche son frère dans la maison, le croyant revenu (2). Ici, visiblement, l'hallucination et la perception se confondent, non pas quant à la façon dont l'impression arrive jusqu'à l'esprit, mais bien quant à la dernière partie du mécanisme et quant au résultat produit.

Quelquefois la perception télépathique d'un événement, surtout quand elle est assez complexe, ne se forme pas très nettement ; elle reste confuse, incohérente, mélangée de parties hétérogènes. Il semble qu'on en reconnaît les élémens qui cherchent, sans y parvenir, à se réunir et à former un tout. L'esprit est resté impuissant et n'a pu accomplir sa fonction de coordination et d'arrangement. Tel est le rêve (3) raconté par Mme Storie, d'Édimbourg, rêve qui s'est produit à l'occasion de la mort de son frère jumeau, écrasé par un train de chemin de fer : — « C'était devant mes yeux, dit-elle, comme un défilé d'images (*it seemed like in dissolving views*). — Dans un clignotement de lumière, je vis un chemin de fer et la vapeur qui s'échappait de la machine (*puff of the engine*). Je pensai : — « Qu'est-ce qui se passe par là? Un nuage? » — Je me demande si quelqu'un de nous voyage et si c'est de cela que je rêve. Quelqu'un, que je ne voyais pas, répondit : — « Non, quelque chose de tout à fait différent, quelque malheur. — Je n'aime pas regarder ces choses-là, dis-je. Alors, je vis derrière et au-dessus de ma tête la partie supérieure du corps de William penché sur moi, les yeux et la bouche à demi fermés ; la poitrine se soulevait convulsivement, et il levait le bras droit. Puis il se pencha en avant en disant : — « Je pense que je devrais sortir de là. » — Puis je le vis étendu sur le sol, les yeux fermés et tout à fait aplati. La cheminée d'une machine était près de sa tête. Je m'écriai pleine d'agitation : — « Elle va le frapper! » — Le quelqu'un répondit : — « Eh bien! oui, voilà ce qui s'est passé, » — et immédiatement je vis William assis en plein air, au pâle clair de lune, sur un endroit un peu élevé, au bord du chemin. Il levait le bras droit, frissonnait et disait : — « Je ne peux plus ni avancer ni reculer ; *non.* » — Puis il sembla qu'il s'était couché à plat. Je m'écriai : — « Oh! oh! » — Et d'autres semblaient

(1) *Les Hallucinations télépathiques*, p. 151.
(2) *Id.*, p. 294.
(3) *Annales des sciences psychiques*, 1891, p. 220-221.

répondre : — « Oh ! oh ! » — Puis mon frère sembla s'appuyer sur ses coudes en disant : — « A présent, il vient ! » — Puis, comme il s'efforçait de se lever, il tourna bien vite deux fois sur lui-même en disant : — « Est-ce le train ? le train ? le train ! » — Tandis que son épaule droite faisait un mouvement comme si elle avait reçu un coup par derrière, William tomba en arrière comme évanoui, ses yeux roulaient dans leur orbite. Un grand objet noir, pareil à des panneaux de bois, passait entre nous ou plutôt dans les ténèbres ; il y avait quelque chose qui roulait sur lui et quelque chose comme un bras se levant. Puis le tout s'en alla avec un *swish*. » Les renseignemens suivans furent recueillis, à diverses reprises, par M. Sidgwick d'abord, par Mme Sidgwick ensuite : avant la vision, Mme Storie entendait chuchoter une voix qu'elle ne reconnaissait pas pour celle de son frère. Ce dernier était assis sur le talus du chemin de fer de la manière même dont il lui était apparu dans le rêve. La machine qu'elle avait vue derrière lui avait une cheminée d'une forme particulière. Mme Storie n'en avait point encore vu de pareille à ce moment-là. Elle se rappelle que M. Storie la trouvait absurde, tellement elle insistait sur cette cheminée qui ne ressemblait, disait-il, à aucune cheminée qu'il connût. Mais il l'informa, quand il revint de Victoria où se trouvait son frère, que des machines de cette espèce venaient d'y être introduites (1).

Dans la vie ordinaire, l'impression faite sur nos sens par les objets extérieurs est généralement assez forte pour que nous ne nous trompions pas sur leur compte. Cependant, quand nous sommes distraits, quand la perception est un peu confuse, quand une préoccupation nous harcèle, il arrive que les idées éveillées par l'impression extérieure ne sont plus tout à fait en accord avec elle. Un jeune chasseur impatient prendra un morceau de bois pour un oiseau posé à terre. Dans le rêve, cette fausse interprétation est plus visible encore. Le système d'idées et d'images que construit l'esprit pour donner un sens à l'impression qu'il reçoit, tout en étant inspiré par cette impression, la dénature et la transforme. Un dormeur qui sent vaguement à ses pieds une boule d'eau chaude rêve qu'il se promène sur un volcan. M. Maury, recevant sur le cou la flèche de son lit, s'imagine qu'il vit sous la Terreur, qu'il est arrêté, emprisonné, traduit devant le tribunal révolutionnaire, jugé, condamné à mort et exécuté. Bonaparte dormait dans sa voiture lors de l'explosion de la machine infernale, il se crut au passage du Garigliano, entendit la fusillade de l'ennemi et s'écria : — « Mes amis, nous sommes cernés. » — L'esprit systématise toujours. Comme

(1) *Les Hallucinations télépathiques*, p. 110 et suiv.

un historien aventureux, qui, ne pouvant trouver les vraies causes d'un événement, en invente d'imaginaires et explique un fait par un roman, l'esprit instinctivement se bâtit à peu près de tout une sorte de système vivant pour encadrer l'impression qui lui arrive. C'est généralement de l'histoire dans la vie réelle, du roman dans le rêve et l'hallucination.

Dans la perception télépathique, l'impression qui arrive du dehors est faible et vague en général ; comme toutes les impressions faibles et vagues, elle risque d'être méconnue, sinon par tout notre esprit, au moins par notre intelligence consciente. Cette impression qui arrive jusqu'à nous à travers tant d'obstacles est vaguement reconnue, mais elle ne s'impose pas à tout notre *moi*, si je le puis dire, elle éveille çà et là quelques images, quelques idées, surtout des sentimens et des émotions. Elle paraît rester plutôt dans les couches inconscientes de l'esprit et n'éveiller que secondairement ces phénomènes vifs et précis qui ressemblent à ceux de la perception normale. Il semble que, dans bien des cas, le sujet ait une sorte de connaissance inconsciente d'un fait qui vient de se passer, mais que cette connaissance reste trop faible pour inspirer la vision des détails réels du fait et ne peut, comme dans le rêve, que suggérer des images qui sont en rapport visible avec la réalité sans la reproduire complètement. Par exemple, le révérend Andrews Lukes entend la voix d'un ancien camarade d'école mort depuis un ou deux ans au moins, qui lui dit : — « Votre frère Mark et Harriet sont partis tous les deux (1). » — Ces mots n'ont pas été *réellement* prononcés, mais ils se sont présentés à l'esprit comme traduisant et expliquant une impression inconsciente produite par la mort réelle de son frère et de sa belle-sœur, comme le rêve de M. Maury expliquait et traduisait l'impression mal reconnue produite par la chute de la flèche de son lit. Mlle Hormes voit auprès de son lit la forme d'une jeune Italienne, Rosa, qui avait été à son service, et, dit-elle, « de quelque façon, — je ne puis pas affirmer que ce fût au moyen de la parole, — je reçus l'impression des mots suivans venant d'elle : *Adesso son felice, son contenta* (maintenant, je suis heureuse et contente). Puis la forme s'évanouit (2). » Rosa était morte en effet. Remarquons cette impression de mots qui ne semblent pas prononcés. Elle indique la faiblesse de l'hallucination. Nous les retrouvons dans un autre cas où les paroles imaginées furent peut-être, il y a des raisons de le croire, prononcées ou pensées. Ici le roman coïnciderait avec l'histoire. Le

(1) *Les Hallucinations télépathiques*, p. 126.
(2) *Id.*, p. 148.
(3) *Id.*, p. 266.

révérend E. Button crut voir un de ses amis qu'il avait lieu de croire malade dans sa demeure : — « Je n'ai jamais, dit-il, été tout à fait certain qu'il ait parlé, mais cependant cette impression très nette m'est restée dans l'esprit : — J'avais tant besoin de vous voir et vous ne seriez pas venu (1). » — Les exemples abondent de cette activité de l'imagination. Bien souvent, les détails de l'hallucination ne sont pas exacts, ils sont simplement le résultat de l'activité de l'esprit du sujet s'exerçant sur une impression obscure produite par un fait réel. M. Williams est un jour « soudainement réveillé par le sentiment que chacune de ses mains était fortement saisie et pressée. Il se redressa immédiatement et vit, debout près de son lit, George (son beau-frère) qui lui tenait les mains, la figure souriante et avec une expression particulièrement douce et bonne. George était, à ce qu'il paraissait, dans son costume de nuit. Ils se tinrent ainsi les mains et se regardèrent pendant une minute ou davantage, l'étreinte de la main se relâcha alors, et l'esprit de George s'évanouit (2). » — De même une jeune fille à qui son frère apparaît dit : « Je me rappelle avoir vu mon frère habillé comme il l'était d'habitude quand il rentrait de Londres, mais non comme il l'était en nous quittant, ni comme il pouvait l'être en Australie. »

L'activité de l'imagination est bien visible dans ces cas, où les détails sont inexacts et n'ont aucun rapport bien défini avec le fait réel, la mort de la personne qui apparaît. Cette activité se manifeste souvent par de telles apparitions. Il paraît assez naturel que l'impression inconsciente se traduise ainsi, il y a là une association d'idées tout à fait probable. Cependant il arrive que les narrateurs croient à la réalité objective de l'apparition, quelques savans admettent volontiers l'existence des fantômes. Cette hypothèse paraît, jusqu'à présent, tout à fait invraisemblable. Les faits qui sembleraient l'appuyer sont rares et susceptibles de plusieurs interprétations ; l'hypothèse qui ferait de ces fantômes les esprits des morts est plus aventureuse encore et moins croyable. Si l'on veut faire accepter les faits extraordinaires que nous étudions ici, il faut les débarrasser des interprétations injustifiées dont on a trop abusé, et si quelques particularités nous paraissent inexplicables, réservons notre opinion jusqu'à ce que nous puissions la former avec quelque chance de succès.

Tous les esprits n'ont pas la même vivacité d'imagination, ni toutes les impressions inconscientes la même force de suggestion. Quelquefois les hallucinations télépathiques restent faibles, vagues, douteuses. Le roman est à peine ébauché. Parfois le sujet

(1) *Les Hallucinations télépathiques*, p. 141.
(2) *Id.*, p. 193.

ne reconnaît pas la personne à laquelle se rapporte son hallucination, parfois il se trompe et la prend pour une autre, parfois il reste dans le doute. M. Wingfield, dont j'ai cité le cas tout à l'heure, hésitait à reconnaître son frère. La reconnaissance peut être encore moins nette. Mlle Isnard croit voir passer un fantôme : — « En voyant cette ombre, dit-elle, j'avais pensé immédiatement à ma mère, non que j'eusse été frappée par une ressemblance déterminée, mais j'avais senti comme un lien mystérieux entre elle et cette apparition (1). » — Ici, visiblement, l'esprit est, pour ainsi dire, excité de deux côtés à la fois par l'impression inconsciente ; d'un côté, une image se produit, une vision dont l'objet n'est pas reconnu en lui-même ; d'un autre côté, une sorte d'émotion pénible, un pressentiment et une idée. L'esprit réunit et associe tout cela, mais la fusion reste impossible, et, en tout cas, ne s'est pas opérée spontanément et sans hésitation.

Parfois en rêve, pendant que le dormeur se pose un problème et reste impuissant à le résoudre, un personnage imaginaire arrive et en donne la solution. Si le rêveur se trompe dans une opération, dans une traduction, un autre le reprend et lui corrige ses erreurs. C'est bien dans les deux cas le même esprit qui s'aide ou se reprend lui-même ; cependant, à cause de la dualité et de la dissemblance de ses propres opérations, il les attribue à deux personnes différentes. Il y a en lui quelque chose qui sait faire le problème ou rectifier une opération et quelque chose qui en est incapable. Si c'est cette dernière partie de l'esprit, qui, pour une raison ou pour une autre, paraît surtout au rêveur faire partie de son *moi*, être sa personnalité même, l'autre apparaîtra comme une étrangère, et toujours, pour l'expliquer, elle sera rattachée à une autre personnalité, créée, au besoin, pour la circonstance. Même phénomène dans les hallucinations télépathiques, et, par exemple, dans ce songe raconté par un ami de M. Romanes, membre de la Société royale de Londres : « J'eus, dit-il, un rêve très intense qui me fit une grande impression, si bien que j'en parlai à ma femme à mon réveil ; je craignais que nous ne reçussions de mauvaises nouvelles sous peu. Je m'imaginai que j'étais assis dans le salon, près d'une table, en train de lire, quand une vieille dame parut tout à coup, assise de l'autre côté, près de la table. Elle ne parla ni ne remua, mais me regarda fixement, et je la regardai de même pendant vingt minutes au moins. Je fus très frappé de son aspect : elle avait des cheveux blancs, des sourcils très noirs et un regard pénétrant. Je ne la reconnus pas du tout et je pensai que c'était une étrangère. Mon

(1) *Annales des sciences psychiques*, 1891, p. 195.

attention fut attirée du côté de la porte, qui s'ouvrit et ma tante entra, et, voyant cette vieille dame et moi qui nous regardions l'un l'autre, elle s'écria fort surprise, et sur un ton de reproche : — « John ! ne sais-tu donc pas qui c'est ? » — et sans me laisser le temps de répondre, me dit : — « Mais c'est ta grand'mère ! » — Là-dessus, l'esprit qui était venu me visiter se leva de sa chaise et disparut. A ce moment-là, je m'éveillai. L'impression fut telle que je pris un carnet et notai ce rêve étrange, persuadé que c'était un présage de mauvaises nouvelles... Un soir, je reçus une lettre de mon père, m'annonçant la mort subite de ma grand'mère, qui a eu lieu la nuit même de mon rêve et à la même heure, dix heures et demie (1). » — On prend ici sur le fait la formation de l'hallucination composée d'une image suggérée par une impression inconsciente et qui ne peut arriver à se faire reconnaître, et des idées suggérées d'un autre côté par la même impression. Elles compléteront l'image en la faisant reconnaître, mais elles ne pourront arriver à se fondre ainsi avec elles qu'avec peine et par l'intermédiaire d'autres images destinées à les expliquer elles-mêmes.

Il arrive aussi que la reconnaissance se fait tardivement, mais d'une manière spontanée. M. Goodyear voit une figure qui le regarde à travers une fenêtre, il sort, cherche, ne trouve rien et se demande seulement alors quelle était cette figure qu'il venait de voir. Il reconnaît ainsi ce visage pour le visage d'une belle-sœur de sa femme qui demeurait à une distance de 300 milles. On reçut deux jours plus tard la nouvelle de sa mort (2). De même, le révérend Markam-Hill s'aperçoit qu'une porte s'ouvre derrière lui : — « Je me retournai à moitié, dit-il, juste à temps pour voir la forme d'un homme de haute taille s'élancer dans la chambre, comme pour m'attaquer. Je me levai aussitôt, me retournai, et je jetai mon verre, que je tenais à la main, dans la direction où j'avais vu la figure qui avait disparu pendant que je me levais ; elle avait disparu si rapidement que je n'avais pas eu le temps d'arrêter le mouvement commencé. Je compris alors que j'avais vu une apparition et je pensai que c'était un de mes oncles que je savais sérieusement malade. » — La mort de cet oncle paraît, en effet, avoir coïncidé avec l'apparition (3).

Parfois, l'hallucination a encore un caractère qui rend sa signification plus difficile à comprendre. Le roman explicatif disparaît presque, il devient incohérent sans lien logique appréciable avec

(1) *Les Hallucinations télépathiques*, p. 329-330.
(2) *Id.*, p. 178.
(3) *Id.*, p. 228.

le fait à interpréter. Ainsi le sujet entend simplement un coup, une sorte de détonation, ou bien un tic-tac, un bruit de vaisselle brisée. Parfois aussi des phénomènes mieux définis viennent encore s'ajouter à ceux-ci.

Ce qui accompagne presque toujours l'hallucination télépathique, c'est une vive émotion, le sentiment de l'arrivée d'un événement triste, souvent la croyance à la mort d'un ami ou d'un parent. Cette émotion, remarquons-le, n'est pas, dans bien des cas, en rapport logique avec la nature de la vision, *elle n'est en rapport qu'avec l'impression inconsciente*. Sans doute, il arrive que l'hallucination reproduise la mort de l'ami qu'on a perdu; mais cela ne paraît pas le cas le plus fréquent. Souvent le sujet croit seulement voir le mort lui apparaître sans que rien dans la vision, si ce n'est la vision même, semble justifier un pressentiment funèbre. On a pu le remarquer dans un grand nombre des cas que j'ai cités : à M. N. I. S., son ami M. F. L. apparaît, « habillé comme d'habitude, » il fixe sur lui son regard et s'en va. Il n'y a là rien de particulièrement effrayant. Pourtant « N. I. S. se cita à lui-même les paroles de Job : — « Et un esprit passa devant moi et le poil de ma chair se hérissa. » — A ce moment, un froid glacial le traversa et ses cheveux se dressèrent. » — Puis il se tourna vers sa femme en lui demandant l'heure qu'il était : « Neuf heures moins douze minutes, » répondit-elle; sur quoi il lui dit : « Je vous demandais l'heure, parce que F. L... est mort. Je viens de le voir. » Elle tâcha de lui persuader que c'était une imagination, mais il lui assura positivement qu'aucun argument ne pourrait changer son opinion (1).

Rien de plus fréquent que ce contraste de la vision même et de l'émotion qu'elle semble inspirer, de la terreur intense qui l'accompagne. Et cette émotion est peut-être aussi forte lorsque l'hallucination semble n'avoir aucune signification, lorsqu'elle se borne à l'audition d'un bruit indistinct ou d'un tic-tac de montre. Bien plus, elle se produit quelquefois sans aucune hallucination, et ceci achève de nous convaincre que ce n'est pas l'hallucination même qui est cause de l'émotion, mais que l'hallucination d'un côté, l'émotion de l'autre, sont également suggérées par une impression inconsciente, elles sont des conséquences tirées par l'esprit, d'un même fait qui, en lui-même, reste toujours assez obscur. « Le 16 mars 1874, dit Mlle Martyn, de Long-Melford-Bechery-Suffolk, j'étais encore toute seule dans le salon, plongée dans la lecture d'un livre intéressant. Je me sentais tout à fait bien, lorsque

(1) *Les Hallucinations télépathiques*, p. 232.

je fus subitement saisie d'une sensation indéfinie de peur et d'horreur. Je regardai la pendule, et je vis qu'il était juste sept heures du soir. Il me fut absolument impossible de continuer à lire ; je me levai donc et me promenai autour de la chambre, m'efforçant de me débarrasser de ce sentiment, mais je ne pouvais y réussir. Je devins tout à fait froide, et j'eus le pressentiment que j'allais mourir... Le lendemain je reçus un télégramme m'annonçant la mort d'une proche cousine (1). » Ce pressentiment est à remarquer, il montre bien l'activité consciente de l'esprit s'exerçant sur des impressions obscures. L'impression inconsciente semble suggérer la mort de quelqu'un, — c'est une sorte de transmission de sensation, — et le sujet ne voyant pas d'apparition, n'ayant pas l'idée précise d'une autre personne à qui rapporter cette impression, ne peut que la rapporter logiquement à lui-même, il sent qu'il va mourir.

Quant à l'action inconsciente elle-même, on comprend qu'il soit difficile de l'étudier directement. Mais elle se révèle bien nettement par ses effets, et ce que nous avons déjà vu pourrait suffire à prouver sa réalité. Elle est plus visible encore quand elle inspire au sujet de l'hallucination des actes opposés à sa volonté et qui l'étonnent lui-même. Mme C.-E.-K. avait un fils malade à Durban (Natal). « Son médecin, qui est aussi mon gendre, me dit que la maladie était *sérieuse*, mais je n'avais aucune raison de prévoir une issue fatale. En ma qualité de mère, j'étais naturellement inquiète ; mais de meilleures nouvelles me parvinrent, et bientôt après, une lettre de mon fils lui-même. Il disait qu'il se sentait plus fort, exprimait son regret de son long silence, et ajoutait qu'il espérait écrire de nouveau régulièrement. Toute anxiété s'évanouit de mon esprit, et je remarquai que je me sentais plus heureuse que je ne l'avais été depuis des mois. A cette époque j'étais malade, moi aussi, et j'avais auprès de moi une garde. Quelques nuits après avoir reçu cette lettre de mon fils, je m'imaginai que j'étais éveillée, et, désirant appeler ma garde qui était dans la chambre, je m'assis sur mon lit, et j'appelai à haute voix : « Edward ! Edward ! » Je fus complètement éveillée par ma garde-malade, qui me répondit : « Je crains, madame, que votre fils ne soit pas en état de venir à vous. » J'essayai de rire, mais un frisson me traversa le cœur. Je notai l'heure : trois heures quarante, dimanche matin. Je racontai cet incident à mes filles, sans parler de mes craintes, mais j'attendais de mauvaises nouvelles. Le lundi je reçus la dépêche suivante : « Edward est mort la nuit dernière. » Mme K...

(1) *Les Hallucinations télépathiques*, p. 87.

ajouta plus tard : « Ce n'était certainement pas un rêve, j'étais assise dans mon lit pour appeler ma garde-malade, lorsque, à ma grande surprise et pour un instant à mon grand amusement, je poussai le cri : Edward! Edward (1)! »

Cette intervention de l'inconscient a été bien souvent indiquée par les auteurs qui se sont occupés de l'hypnotisme, de la suggestion et de tous les phénomènes de cet ordre. Les expériences de Cumberland et de ses émules où il s'agit de retrouver un objet caché ou d'accomplir un acte sur un ordre non exprimé, et qui sont fondées sur l'interprétation d'imperceptibles mouvemens involontaires que l'agent n'a pas conscience d'accomplir et que bien souvent le sujet paraît ne pas avoir conscience de percevoir, met admirablement en lumière le rôle de l'inconscient. On sait que M. Chevreul avait expliqué le phénomène des tables tournantes par de petits mouvemens inaperçus de celui qui les exécute. M. Richet a constaté les mêmes faits et paraît avoir établi que ces mouvemens pouvaient être déterminés par des impressions reçues par suggestion mentale et par des impressions télépathiques. On a pu dire que « la suggestion mentale est un dialogue entre l'inconscient de l'opérateur et l'inconscient du sujet. » En quoi consiste au juste ce fonctionnement inconscient de l'esprit, on ne peut le dire avec précision. On sait seulement qu'il est un fonctionnement des centres nerveux, et l'on a pu indiquer quelques-unes des conditions qui le distinguent de l'activité cérébrale que la conscience accompagne ; mais nos connaissances sur ce point n'ont encore ni l'étendue ni la précision qu'on voudrait.

Ainsi une impression inconsciente qui éveille dans l'esprit des images, parfois très vives, des idées, des émotions plus ou moins bien associées avec elle, plus ou moins reliées entre elles, et en rapport plus ou moins exact avec une réalité lointaine et cachée, voilà ce que nous pouvons saisir du mécanisme psychique des hallucinations télépathiques et de la suggestion mentale.

Mais dans la perception ordinaire, comment les choses se passent-elles ? Une corde de violon vibre à quelque distance de moi, ses vibrations se communiquent à l'air, l'air les porte jusqu'au tympan, et un appareil assez compliqué les amène en les transformant jusqu'aux fibres du nerf acoustique, qui à son tour transmet son impression au centre sensoriel, d'où l'excitation se répand jusqu'aux centres supérieurs. Ce n'est tout au plus que lorsque l'excitation arrive au centre sensoriel que se produit ce phénomène particulier, cette sensation que nous appelons un son, et cette sensation est

(1) *Les Hallucinations télépathiques*, p. 123-124.

encore un véritable roman que l'esprit compose à propos de l'impression qui lui arrive. Seulement, ici, le roman s'accorde généralement avec la réalité, il ne la reproduit pas, mais il la représente; il est un symbole, un chiffre que l'esprit crée lui-même et qu'il emploie ensuite dans ses opérations.

C'est ce qui a permis à M. Taine d'appeler la perception, dans une définition devenue célèbre, une *hallucination vraie*, et cette définition est irréprochable si on ne veut pas en tirer autre chose que ce qu'elle dit. Mais entre une « hallucination vraie, » selon le mot de M. Taine, et une « hallucination véridique, » comme on a appelé les phénomènes télépathiques, quelle différence y a-t-il? Je n'hésite pas à répondre : au point de vue de la psychologie générale et en considérant les grandes lignes du mécanisme psychologique qui les produit, il n'y en a aucune. Perceptions, illusions, hallucinations du rêve, hallucinations de la folie, hallucinations télépathiques, sont soumises aux mêmes grandes lois de la psychologie abstraite. Je pourrais montrer, par exemple, que le peu qu'on a pu savoir des conditions générales de la transmission mentale et de la télépathie en est une nouvelle preuve. C'est, à mon sens, une raison de plus pour admettre la vraisemblance de ces phénomènes.

La différence entre la perception télépathique et les autres faits analogues de la vie normale, et on ne saurait en dissimuler l'énormité, se trouve dans la manière dont l'excitation se transmet jusqu'aux zones de l'activité mentale. Pour les perceptions ordinaires, tous les mystères ne sont pas éclaircis; mais enfin nous connaissons à peu près les portes d'entrée qui sont les organes des sens, et les agens extérieurs qui viennent frapper à ces portes. Pour les hallucinations télépathiques, nous ne savons rien. On a supposé, toute pensée étant accompagnée d'un mouvement cérébral, que ce mouvement se transmettait à l'éther répandu partout et, se répandant ainsi, pouvait, bien loin de son point de départ, se communiquer à d'autres cerveaux en reprenant sa forme primitive (1). Cette hypothèse est bien la plus naturelle, mais elle ne repose que sur des analogies qui peuvent être trompeuses. Toutes celles qu'on peut actuellement proposer auraient le même inconvénient, ou d'autres plus graves encore.

V.

Admettons que les faits qui nous arrivent aujourd'hui de toutes parts soient exacts et bien observés. Qu'en résultera-t-il? Nous ne

(1) Voir J. Ochorowicz: *la Suggestion mentale.*

devons ni reculer devant les conséquences de la vérité, ni nous exagérer ces conséquences. Si cette force nouvelle qui semble s'imposer à nous est bien réelle, elle existe depuis longtemps et se manifeste parmi nous sans nous apporter de notables désagrémens, mais aussi sans nous rendre de grands services. Pourrons-nous arriver, comme pour l'électricité, à la mieux dégager, à mieux connaître les conditions de son activité, à pouvoir reproduire ses conditions, à notre gré, pour en tirer parti? Il serait aussi téméraire et en même temps aussi puéril de l'affirmer que de le nier. J'ai bien lu qu'un médecin, habitant, je crois, la campagne, avait un sujet merveilleux dont il se servait quand on venait le chercher à l'improviste et que la course était longue, pour connaître à l'avance la maladie de son client et emporter avec lui ce qui lui était nécessaire. J'ai bien lu aussi qu'un autre sujet, — peut-être le même, — avait fort avancé l'instruction d'un crime en faisant retrouver l'instrument de meurtre jeté par l'assassin au fond d'une rivière ou d'une mare. Sans discuter la possibilité ou la réalité de ces événemens, j'ose croire qu'il serait au moins prématuré de vouloir en tirer une méthode. Attendons.

Chacun même pourrait garder ses convictions philosophiques ou religieuses sans trop les modifier. Je crois bien, à la vérité, que, parmi les personnes qui s'intéressent à la télépathie, quelques-unes espèrent recueillir des preuves scientifiques d'une autre existence et de la séparation du corps et de l'âme. Mais ce que nous pouvons comprendre aux faits qui nous sont racontés sérieusement n'autorise aucune conclusion de ce genre. Pour le reste, bien des hypothèses sont possibles, et la moins invraisemblable n'est pas celle de la réalité objective des hallucinations et de la désincarnation des esprits. Jusqu'à présent les spiritualistes les plus convaincus, les matérialistes les plus tenaces peuvent faire entrer les hallucinations télépathiques dans leur philosophie, à moins qu'ils ne l'aient faite bien étroite. On ne pourrait en ce cas que leur recommander de l'élargir, car si les faits d'aujourd'hui n'en brisent pas les barrières, ceux de demain le feront. « Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre que notre philosophie ne peut en contenir, » à moins que la philosophie ne reste de toutes parts ouverte à cet ignoré d'aujourd'hui qui sera vrai demain.

C'est là la grande leçon à retenir, que les découvertes accumulées depuis un siècle auraient dû rendre inutile, et qui ne le sera pas de longtemps. A chaque moment, il nous faut modifier notre conception des forces naturelles et de leurs effets. Toutes les nouvelles inventions, les chemins de fer, comme le phonographe, ont soulevé l'incrédulité des sages et les railleries des prudens, car si

notre légitime désir du nouveau est souvent aveugle, notre instinct, non moins légitime, de conservation n'est pas plus clairvoyant. Or, il est peu de forces aussi mal connues que l'âme humaine, et que les forces sociales dont l'application est en voie de surprendre notre prudence. Tous les phénomènes que l'hypnotisme a aujourd'hui rendus familiers à tous étaient généralement niés il y a une vingtaine d'années, et on haussait les épaules si un savant de bonne foi s'imaginait qu'il y avait quelque chose à tirer des pratiques discréditées des magnétiseurs. Aujourd'hui, il nous faudra peut-être admettre que l'esprit humain peut acquérir certaines connaissances en dehors de tous les moyens réputés possibles. Examinons les faits, critiquons-les sévèrement, puis fions-nous à eux, s'il en reste. Si la transmission mentale, si les hallucinations véridiques sont des phénomènes réels, comme cela semble vraisemblable, et si de la probabilité nous pouvons un jour passer à la certitude, ces faits ne constitueront pas, comme on l'a dit, l'une des découvertes les moins curieuses de notre siècle, ni peut-être des moins fécondes.

Si nous nous sommes trompés, nous ne regretterons pas trop notre erreur, pourvu qu'elle nous ait familiarisés avec cette idée salutaire que nos vues sur la nature sont bien bornées et qu'il faut sans cesse travailler à les agrandir. Notre imagination peut nous égarer souvent, elle ne risque pas de nous emporter trop loin ni trop haut. Qu'elle ne dédaigne pas la nature, elle n'a de forces que ce qu'elle lui en emprunte, elle-même n'en est qu'une partie. Ce vieux monde nous réserve sans doute encore bien des surprises, il faut nous tenir prêts à les recevoir de bonne grâce, à en tirer parti si nous pouvons. Et d'ailleurs notre univers n'est qu'un cas singulier parmi des millions d'univers possibles, où les lois de la nature seraient autres que chez nous et autrement enchaînées. Si nous n'avons aucune idée de ces combinaisons avortées qui peut-être ont failli naître et se développer, nous ne comprendrions pas bien celle que les circonstances ont rendue vraie. Les récentes recherches sur les forces inconnues ont, je crois, rendu des services positifs à la science; et n'auraient-elles fait qu'élargir notre imagination pour lui faire embrasser un monde possible, mais pour toujours sans réalité, le résultat n'en serait pas inégal aux efforts qu'elles ont coûtés.

FR. PAULHAN.

L'UNION LATINE

ET LA

NOUVELLE CONFÉRENCE MONÉTAIRE

I.

L'UNION LATINE.

Essayons de démêler les intérêts divers qui s'agitent, en ce moment, autour de la question monétaire. Recherchons en même temps pourquoi chaque année ramène une campagne contre le maintien de l'Union latine, c'est-à-dire du pacte monétaire qui lie la France, la Belgique, la Suisse, l'Italie et la Grèce, et pourquoi on voit se renouveler périodiquement la tentative d'imposer à l'Europe l'examen d'une question plusieurs fois tranchée. Le monde commercial est-il donc atteint d'un mal si violent qu'il ne s'en puisse guérir par sa vitalité propre? On le croirait volontiers à en juger seulement par la vivacité et la persistance des plaintes que l'agriculture et certaines industries font entendre dans quelques-uns des États européens et au-delà de l'Atlantique.

Après une longue quiétude, dont on s'accorde à reporter le mérite à la loi du 7 germinal an XI, c'est-à-dire à l'équitable transaction qui avait déterminé en France le rapport de valeur entre l'or

et l'argent, et qui avait reçu l'assentiment implicite de la plupart des autres nations, notre siècle a vu s'accomplir à quelques années d'intervalle, et en sens inverse l'une de l'autre, deux révolutions monétaires presque égales en importance à celle qui a suivi la découverte de l'Amérique. Le commerce universel se ressent encore de la double secousse qu'en ont éprouvée toutes les transactions, ainsi que des fluctuations rapides autant que considérables qu'ont subies les valeurs de toute nature.

Pendant la première moitié de ce siècle, l'Angleterre a été le seul pays où les affaires se réglassent en or et qui possédât une quantité assez considérable de ce métal pour suffire à toutes les transactions. En France, sous le gouvernement de juillet, en dépit de l'incontestable richesse et de la prospérité du pays, l'or était invisible : il ne s'en trouvait que chez les changeurs à qui il fallait l'acheter moyennant une prime qui oscillait entre 0,60 et 1 pour 100, mais qui s'élevait très vite, dès qu'il s'agissait d'un besoin un peu considérable. La découverte des gisemens aurifères de la Californie a changé cette situation, comme par un coup de la baguette des fées : l'or arriva en abondance en Europe, surtout dans les pays riches comme la France, et vint frapper à la porte de tous les hôtels des monnaies. Bientôt après, les mines de l'Australie, bien qu'exploitées par les procédés les plus primitifs, rivalisèrent avec la Californie pour l'exportation du précieux métal, dont la production se trouva brusquement décuplée. On s'alarma de cette abondance extrême : on pensa que de pareilles masses d'or ne pouvaient être incessamment déversées sur l'Europe, sans déprécier la valeur de ce métal. Le cri d'alarme fut jeté ici même par un économiste éminent, chez qui la science n'avait pas affaibli la vivacité de l'imagination. Il demanda, comme une mesure urgente et de toute nécessité, la démonétisation immédiate de ces pièces d'or qui commençaient à peine à circuler : tout retard devait avoir pour conséquence une perte considérable pour l'État et pour le public. Il pouvait, du reste, invoquer à l'appui de son argumentation la conduite de quelques États qui, par une hâte inconsidérée qu'ils eurent sujet de regretter, s'empressèrent de démonétiser leurs pièces d'or.

Malgré l'exemple que lui donnaient ces États, et notamment la Hollande et la Belgique, le gouvernement français appréhenda d'apporter trop de précipitation en cette grave affaire : il voulut prendre conseil des faits, et renvoya l'étude de la question à une commission d'enquête. Celle-ci procéda avec la lenteur caractéristique des commissions françaises, et conclut à l'ajournement de toute mesure. Elle constatait, dans son rapport, que l'or n'avait subi aucune dépréciation, malgré les quantités considérables que la

France en avait reçues, que par conséquent il n'y avait pas lieu d'agir. Cette conclusion n'avait lieu de surprendre que les gens qui ne prenaient pas la peine de réfléchir. L'or ne se dépréciait pas, malgré son abondance soudaine, parce qu'il satisfaisait à un besoin impérieux d'une nation riche et populeuse. Avant 1848, lorsqu'il n'y avait en France ni or ni billet de banque au-dessous de 500 francs, le modeste employé qui touchait 300 francs au bout du mois avait à emporter chez lui un poids d'un kilogramme et demi pour lequel aucune poche n'était ni assez grande ni assez solide. L'or de la Californie venait donc combler à propos une lacune de notre circulation : il venait occuper une place vide.

La sage temporisation du gouvernement français mérite d'autant plus d'éloges que l'afflux de l'or coïncidait avec une raréfaction temporaire de l'argent qui pouvait faire illusion, et qui explique l'erreur où plusieurs États étaient tombés. Les relations commerciales de l'Europe avec l'extrême Orient n'avaient cessé de se développer depuis que les portes de la Chine avaient été ouvertes à coups de canon, et les affaires avec les Orientaux ne pouvaient se régler qu'en argent. L'exportation de l'argent s'accrut dans des proportions considérables lorsque, par suite de la guerre civile des États-Unis, l'Europe dut demander à l'Égypte, à l'Inde, à l'Indo-Chine les matières premières que la république américaine ne lui fournissait plus et, en première ligne, le coton. Les arrivages d'argent étant insuffisans, l'Angleterre dut s'adresser au continent, et les pièces de cinq francs de la Belgique, de la France, de la Suisse furent activement recherchées pour être fondues et transformées en roupies ou en lingots : bientôt ces opérations s'étendirent jusqu'aux pièces de deux francs, qui furent mises au creuset. Grâce à son énorme approvisionnement en monnaie d'argent et à la diffusion de la monnaie d'or, la France n'éprouva point de ces faits une gêne appréciable; cependant, le gouvernement essaya de mettre un terme à ces opérations en faisant revivre une ancienne loi qui interdit sous des peines sévères de fondre les monnaies nationales, et des poursuites furent instituées contre des commerçans en métaux. La Suisse, moins bien pourvue de numéraire que la France, souffrit davantage, et la disparition de la monnaie divisionnaire y apporta un trouble notable dans les petites transactions. Le gouvernement fédéral pensa que le plus sûr moyen de protéger la monnaie divisionnaire contre la fonte était d'en affaiblir le titre de façon à faire disparaître le bénéfice de l'opération. Une loi du 31 janvier 1860 abaissa à huit dixièmes la proportion de l'argent dans la frappe des pièces divisionnaires.

La mesure était efficace, mais elle avait un inconvénient grave,

dont la Suisse ne tarda pas à s'apercevoir. Rien n'était plus facile, dans la zone frontière, que de se procurer des pièces suisses de deux francs du nouveau titre et de les échanger en France contre des pièces françaises au titre de neuf dixièmes de fin, dont on aurait retiré un dixième d'argent pur avant de les faire remonnayer en Suisse, et cette opération fructueuse aurait pu se renouveler indéfiniment au détriment de la France qui se serait vue envahie par une monnaie divisionnaire inférieure à la sienne. Le gouvernement français y coupa court en interdisant aux caisses publiques de recevoir désormais les pièces divisionnaires suisses; la Banque de France et les établissemens de crédit les repoussèrent également, et leur exemple fut bientôt suivi par les particuliers. La Belgique et l'Italie, dont les monnaies étaient au même titre que les monnaies françaises, prirent des mesures analogues. Il en résulta un grand trouble dans les relations de la Suisse avec ses voisins, et des deux côtés de la frontière le commerce de détail ne tarda point à se plaindre.

Ces plaintes ouvrirent les yeux aux gouvernemens et aux particuliers et leur firent mesurer de quels avantages ils avaient joui, sans les apprécier et peut-être sans s'en rendre compte. La domination de Napoléon, bien que passagère, avait eu pour conséquence d'établir l'uniformité des monnaies dans toute l'étendue de son vaste empire : des bouches de l'Escaut au détroit de Messine, on rencontrait partout les mêmes monnaies, frappées au même titre, et l'on n'avait de change à supporter nulle part. Au contraire, passait-on le Rhin : on rencontrait en Allemagne huit systèmes monétaires différens, et l'on avait fait le calcul que, sans solder aucun achat ni aucune dépense, par le seul effet des huit changes qu'il était possible de lui faire subir, en territoire allemand, une pièce de vingt francs, changée pour la première fois à Bade, pouvait être presque entièrement absorbée avant l'arrivée à Berlin. Les États occidentaux, par des atteintes individuelles au régime dont ils avaient éprouvé les avantages, allaient-ils dériver, à leur tour, vers l'anarchie monétaire?

On put l'appréhender quelque temps, lorsqu'au bout de dix-huit mois seulement, on vit l'Italie, par les mêmes motifs que la Suisse, décider à son tour, par la loi du 24 août 1862, l'affaiblissement de sa monnaie divisionnaire, mais en adoptant un titre supérieur à celui des monnaies helvétiques, le titre de 835 millièmes de fin, qui est le titre des monnaies divisionnaires de l'Angleterre et des États-Unis. Puis ce fut le tour de la France, qui, par la loi du 25 mai 1864, adopta le titre de 835 millièmes de fin, mais seulement pour les pièces de 0 fr. 50 et de 0 fr. 20, sans tou-

cher à celles de 1 franc et de 2 francs. On rencontrait donc déjà dans la circulation trois pièces de 1 franc et trois pièces de 2 francs, de la même valeur nominale, mais de trois titres différens, 800 millièmes pour la Suisse, 835 millièmes pour l'Italie, 900 millièmes pour la France. La Belgique, seule, demeurait complètement fidèle au système monétaire napoléonien, et c'était pour son gouvernement un sujet de préoccupation. Dès 1861, M. Nothomb avait demandé avec insistance qu'on adoptât le même régime que la Suisse, mais on lui répondait qu'en raison de la position géographique de la Belgique et de l'étendue de ses relations avec la France, c'était l'uniformité avec cette puissance qu'il importait surtout de maintenir. La Belgique fit donc, en vue d'une action commune, des ouvertures au gouvernement français, qu'elle trouva animé des idées les plus larges et les plus libérales. Ce n'est que justice de rendre ici hommage à un homme éminent, qui avait fait des questions monétaires l'étude la plus approfondie et qui exerça une influence décisive sur la marche et l'issue des négociations. M. de Parieu, qui avait combattu avec succès la démonétisation de l'or, dans lequel il voyait, au contraire, l'étalon unique de l'avenir, s'autorisait de l'introduction du système décimal dans les monnaies d'un grand nombre d'États pour réclamer un nouveau progrès. Il se déclarait hautement partisan d'une monnaie uniforme pour toutes les nations, et dans de nombreux écrits il ne cessait de faire ressortir l'action favorable que cette uniformité exercerait sur le développement des relations internationales. Ces idées, qu'on a trop perdues de vue depuis cette époque, gagnaient du terrain et, sous l'influence de l'opinion publique, les gouvernemens occidentaux consentirent à étudier la possibilité d'assurer au moins une uniformité partielle par un accord international. Les ouvertures de la France ayant été favorablement accueillies par ses voisins immédiats, une conférence fut convoquée et se réunit à Paris, le 20 novembre 1865. La France, la Belgique, la Suisse et l'Italie y prirent part : postérieurement la Grèce demanda et fut admise à accéder aux résolutions adoptées. M. de Parieu et M. Pelouze, président de la commission des monnaies, représentaient notre gouvernement.

Six séances suffirent pour transformer en une convention définitive l'accord préalable qui s'était établi entre les gouvernemens. Cette convention ne comprenait que quinze articles très simples, dont le premier indiquait clairement l'objet que s'étaient proposé les contractans : « La Belgique, la France, l'Italie et la Suisse, disait cet article, sont constituées à l'état d'union pour ce qui regarde le poids, le titre, le module et le cours de leurs espèces monnayées d'or et d'argent. Il n'est rien innové, quant à présent, dans la légis-

lation relative à la monnaie de billon, pour chacun des quatre États. » Le nom d'*Union latine*, sous lequel on désigne habituellement la collectivité des États signataires de la convention, est, on le voit, parfaitement exact. Les contractans prenaient l'engagement de ne laisser fabriquer à leur empreinte aucune monnaie d'or ou d'argent dans d'autres types que ceux nominativement désignés et en dehors des conditions de poids, de titre, de tolérance et de diamètre déterminés par la convention. Les pièces fabriquées par un des quatre États devaient être reçues dans les caisses publiques des autres contractans, sous la réserve d'exclure celles que le frai aurait réduites au-dessous d'un certain poids. Le titre de 835 millièmes de fin était adopté pour la monnaie divisionnaire, ce qui entraînait pour les États dont les monnaies étaient au-dessous de ce titre, comme la Suisse, la nécessité d'une refonte. Enfin, chaque État ne pouvait avoir ou mettre en circulation de monnaies divisionnaires que pour une valeur correspondant à 6 francs par habitant. Les contractans s'obligeaient à inscrire sur leurs monnaies d'or et d'argent le millésime de fabrication, ce qui était un moyen de contrôle réciproque : ils devaient se communiquer annuellement la quotité de leurs émissions, l'état du retrait et de la refonte des anciennes pièces, toutes les dispositions et tous les documens administratifs relatifs aux monnaies : ils devaient également se donner avis de tous les faits intéressant la circulation réciproque de leurs espèces d'or et d'argent. Le droit d'accession à la convention était réservé à tout État qui en accepterait les obligations et adopterait le système monétaire de l'union, en ce qui concerne les espèces d'or et d'argent. Nous venons de dire que la Grèce profita de cette clause pour se faire admettre dans l'union. La durée de la convention était fixée à quinze années qui devaient prendre fin le 1er janvier 1880 : si, un an avant ce terme, elle n'était pas dénoncée, elle devait demeurer obligatoire de plein droit pendant une nouvelle période de quinze années.

La convention du 23 décembre 1865 produisit en Europe et au-delà de l'Atlantique l'impression la plus favorable. Elle fut universellement considérée comme un acte de progrès, comme un exemple qui devait être suivi. La presse anglaise ne lui épargna point l'éloge, bien que la situation morale qu'elle créait à la France pût éveiller l'envie. Le *Times* et le *Globe* se montrèrent particulièrement favorables : l'organe le plus important du parti libéral, la *Revue d'Édimbourg*, consacra un article étendu à l'étude des moyens qui pourraient permettre d'élargir le cadre de la nouvelle union. L'*Economist*, dont on connaît le crédit dans le monde du haut commerce et de la finance, se signala entre tous les journaux

par l'approbation éclatante qu'il donna à la convention : il n'hésita pas à l'appeler un des traités les plus caractéristiques du XIXe siècle. Le principe lui en paraissait excellent et susceptible d'être généralisé : « Nous ne voyons point, disait-il, de motif à ce que chaque État ait une monnaie séparée. Chaque État peut garder son contrôle, parce que sa loyauté est toujours mieux appréciée par ses propres sujets ; mais le contrôle de tous peut s'exercer sur des monnaies de même poids et de même qualité. » Après avoir reconnu que l'échelle des monnaies consacrée par la convention était excellente, le journal anglais insistait sur les avantages qui pouvaient découler de son extension : « Ce serait, disait-il, matière à de graves regrets si nos vieilles habitudes insulaires nous empêchaient de l'adopter. Si nous l'adoptions, nous pourrions espérer qu'elle deviendrait d'abord l'unique monnaie européenne, et, plus tard, du monde civilisé. Si nous donnions l'exemple, il serait sans aucun doute suivi par l'Allemagne, les États du Nord de l'Europe, et, bientôt, par la Russie. Chaque nouvelle accession au système d'une monnaie uniforme constitue un nouveau motif à d'autres accessions. L'inconvénient pour nous de rester en dehors de cet association augmente avec son extension. Si nous nous y joignons, nous pouvons exercer de l'influence sur le commerce universel à un bien plus haut degré que tout autre État. Nous pouvons introduire la nouvelle monnaie dans l'Inde, l'Afrique, l'Australie et l'Amérique. Les États-Unis ont trop d'activité et d'initiative pour demeurer en arrière. Ils se joindraient bientôt à un mouvement dont l'utilité est évidente et qui serait soutenu par la France et l'Angleterre. » On voit quelles vastes perspectives l'écrivain anglais ouvrait devant l'Union latine et avec quelle impartialité et quelle justice il appréciait l'initiative prise par la France ; mais la partie la plus importante et la plus remarquable de son article consistait dans les argumens pratiques qu'il faisait valoir pour persuader ses compatriotes : « En restant étranger à cette union, non-seulement nous perdons le grand avantage d'avoir une monnaie unique au point de vue des voyages, mais bien d'autres bénéfices plus grands encore, quoique moins apparens. Et d'abord une immense simplification de toutes les transactions du change. Si tous les États avaient une seule monnaie, le change serait regardé à son vrai point de vue, comme la marque de la dette comparative des divers États. Ce qui est pour tout le monde un problème insoluble deviendrait alors un fait simple et clair. D'un autre côté, nous autres Anglais, nous y gagnerions une somme considérable de connaissances utiles. Une monnaie unique supprimerait mainte difficulté artificielle : les prix du Havre seraient ceux de Liverpool ; les comptes-rendus de la

Banque de France seraient analogues à ceux de la Banque d'Angleterre... Si la civilisation pouvait donner une seule monnaie à tous les hommes, ce serait un grand pas de fait pour les amener à penser qu'ils sont du même sang. »

Des écrivains anglais de réputation abondèrent dans le sens de l'*Economist*. Parmi eux, il convient de citer M. Frédéric Hendriks, membre de la Société de statistique de Londres et auteur de nombreux ouvrages d'économie politique, qui publia un plan raisonné pour appliquer le système décimal aux monnaies anglaises et mettre celles-ci en rapport avec les monnaies de l'Union latine; mais les changemens à apporter dans les habitudes de nos voisins étaient trop considérables pour que de semblables réformes n'exigeassent pas une longue préparation et l'évidence de grands avantages matériels. C'eût été se bercer d'illusions que d'espérer l'accession de l'Angleterre à l'Union latine; mais le mouvement se continua ailleurs. Nous avons mentionné l'accession de la Grèce. Le gouvernement italien n'avait pu stipuler que pour la portion de la péninsule qui reconnaissait l'autorité de Victor-Emmanuel : par un édit de 1867, le gouvernement pontifical accéda à la convention pour les États romains. A la suite de la guerre de 1866, l'Autriche, en créant le double florin d'argent qui équivalait exactement à notre pièce de 5 francs, et la pièce d'or de 4 florins qui correspondait à notre pièce de 10 francs, sembla préparer l'assimilation de son système monétaire à celui de l'Union latine : elle vient, au contraire, sous l'influence de la Prusse, de s'en écarter définitivement par l'adoption, comme base de son système, de la couronne d'argent dont la valeur est supérieure de 0 fr. 03 à celle de notre franc. Le courant qui emportait l'opinion générale vers les idées d'uniformité monétaire semblait se fortifier, et l'Exposition universelle de 1867 parut une occasion toute naturelle d'appeler sur cette question l'attention du public et des gouvernemens. Une conférence internationale à laquelle prirent part un certain nombre de puissances en dehors de l'Union latine se réunit donc à Paris à la fin de 1867. Elle fut présidée par M. de Parieu, à qui cet honneur était bien dû. Les délégués se mirent aisément d'accord pour recommander à tous les États l'adoption de l'or comme étalon unique, mais ils ne purent s'entendre sur le choix de la pièce qui devrait servir de base à la monnaie universelle; les uns proposaient une pièce d'or de 25 francs pour se rapprocher de la livre sterling anglaise, les autres la pièce française de 10 francs, d'autres enfin le gramme d'or fin, auquel chaque État aurait donné la forme et la dénomination qui lui auraient convenu. La conférence se sépara sans avoir abouti, et le seul résultat pratique qu'elle produisit fut que certains États

de l'Amérique du Sud, qui avaient fait preuve d'un sincère désir d'arriver à une solution, introduisirent le système décimal dans leurs monnaies et adoptèrent notre pièce de 5 francs et ses divisions. La question fut reprise, en 1869, dans une nouvelle conférence, mais sans plus de succès. Une grande enquête, organisée, en 1870, à la demande de la France, ne conduisit pas davantage à la solution désirée ; mais elle constata qu'il n'existait plus qu'une seule divergence qui portait encore sur la monnaie-type à adopter. Les événemens de 1870 mirent fin à ces études en commun, qui avaient conservé un caractère trop exclusivement académique, et auxquelles avaient manqué surtout l'appui et la publicité de la presse. Le gouvernement français s'est désintéressé dès lors de discussions qui avaient, à ses yeux, le tort de ramener l'attention sur une œuvre considérable et utile du gouvernement précédent; l'Allemagne prit à tâche de rendre impossible l'extension de l'Union latine et se préoccupa de préparer une union germanique, dans laquelle elle ne désespère même pas de faire entrer l'Italie lorsque cette puissance sera sortie de ses embarras financiers.

C'est de ce côté que vinrent, en effet, les premiers coups portés à l'Union latine : nous voulons parler de l'adoption de l'étalon d'or et de la démonétisation de l'argent par l'Allemagne. Ces mesures causèrent une grande surprise en Europe parce qu'elles étaient tout à fait imprévues : elles furent considérées presque comme un coup de tête de M. de Bismarck, ou comme une brusque détermination inspirée par le désir de nuire aux deux principaux voisins de la Prusse, la France et la Russie. Ces jugemens ne sont pas fondés ; les mesures de M. de Bismarck n'avaient point le caractère d'une improvisation. Aussitôt après la guerre de 1866, le gouvernement prussien s'était préoccupé de l'anarchie monétaire qui régnait en Allemagne ; et il avait vu dans une réforme un premier moyen de s'assimiler les populations nouvellement soumises à son joug. Il était du nombre des États dont les délégués avaient préconisé l'adoption de l'étalon d'or, et ne faisait donc que conformer sa conduite aux opinions professées par ses délégués ; seulement, plus attentif aux faits et plus prévoyant que les gouvernemens occidentaux, il tint compte, avec sa décision habituelle, de deux circonstances qui lui commandaient une prompte action. La première était le paiement de la rançon française qui mettait à sa disposition des quantités considérables d'or et lui donnait la facilité de multiplier rapidement les monnaies d'or. La seconde circonstance, encore inaperçue de la masse du public, était l'abondance des arrivages d'argent qui faisait présager une prompte et importante

baisse dans la valeur de ce métal. Il fallait donc agir sans retard si l'on voulait épargner à l'empire allemand une perte sensible sur les espèces d'argent qui formaient sa principale circulation. Mais où trouver des acquéreurs pour cet argent démonétisé et comment en obtenir un prix avantageux, alors que le cours du métal baissait de jour en jour à Londres? C'est ici qu'éclatèrent l'habileté de M. de Bismarck et la coupable ignorance du gouvernement français.

Conclue à une époque où l'argent n'avait encore subi aucune dépréciation et où le rapport de 1 à 15 1/2 établi entre la valeur de l'or et celle de l'argent par notre loi de germinal an XI semblait définitivement consacré par l'expérience de soixante années et par l'assentiment du monde commercial, la convention de 1865 n'avait imposé aux contractans de l'Union latine aucune limitation quant au monnayage des deux métaux précieux. Le gouvernement prussien mit à profit cette lacune. Les agens ou les banquiers qu'il avait agréés comme acquéreurs s'empressèrent de porter aux hôtels des monnaies de Paris et de Bruxelles les lingots d'argent provenant de la démonétisation : ils étaient convertis presque sans frais en pièces de cinq francs françaises et belges qui étaient échangées ou directement contre de l'or, ou contre des billets de la Banque de France ou de la Banque nationale de Belgique, à l'aide desquels on soutirait l'or de ces deux établissemens. Cette opération se faisait sur une grande échelle. L'hôtel des monnaies de Bruxelles qui avait frappé 25 millions et demi de pièces de cinq francs en 1871, et pour 10 millions seulement en 1872, en frappa pour 111,704,795 francs en 1873 et, de son côté, la Monnaie de Paris en frappait pour près de 250 millions. Si l'on met en regard des ventes d'argent de l'Allemagne le monnayage insolite d'argent qui eut lieu à Paris et à Bruxelles pendant les dix-huit mois qui ont immédiatement suivi la démonétisation de l'argent par l'Allemagne, on se convainc que cette puissance s'est débarrassée d'un demi-milliard d'argent et s'est procuré un demi-milliard d'or aux dépens de la France et de la Belgique. Cette opération, si fructueuse pour l'Allemagne, qui obtenait pour ses lingots d'argent un prix fort supérieur aux cours de Londres et le remplaçait par de l'or presque sans frais, aurait pu se renouveler indéfiniment si, dans le parlement belge, dès le milieu de juillet 1873, une interpellation de M. Frere-Orban n'avait appelé l'attention du cabinet belge sur le monnayage insolite de la Monnaie de Bruxelles et n'en avait signalé l'origine et les conséquences. Le gouvernement belge n'hésita pas; il prit sous sa responsabilité de limiter par ordonnance les opérations de frappe de la Monnaie de Bruxelles; et il demanda ensuite aux chambres un bill d'indemnité qui lui fut accordé par une loi

du 18 décembre 1873, en même temps que l'autorisation de limiter et même de suspendre le monnayage de l'argent. Cette prompte action de nos voisins tira de sa torpeur le gouvernement français, qui convoqua pour le mois de janvier 1874 une conférence des États membres de l'Union latine : cette conférence se prononça pour une étroite limitation du monnayage de l'argent et pour sa suspension provisoire. Cette suspension fut renouvelée en Belgique par la loi du 21 décembre 1876 et en France par les lois des 5 août 1876 et 31 janvier 1878, qu'on peut considérer comme ayant mis fin à la frappe des pièces d'argent de cinq francs. Ce qui montra à la fois la nécessité et l'efficacité de ces mesures, c'est que l'Allemagne suspendit immédiatement ses ventes d'argent, bien qu'elle en eût encore pour plus de 450 millions à céder : elle ne les a pas reprises depuis lors; et même elle a suspendu le retrait de ses monnaies d'argent, en mettant en avant les réclamations de l'agriculture allemande qui se plaint d'une trop grande contraction de la circulation métallique.

II.

Poursuivons l'histoire de l'Union latine. Établie pour une durée de quinze années, elle devait prendre fin le 1er janvier 1880, si son existence n'était pas prolongée par les contractans. Le gouvernement français crut devoir devancer le terme des engagemens pris et il provoqua, dans l'automne de 1878, une réunion des puissances intéressées. Le maintien de l'Union fut décidé à l'unanimité, mais seulement pour une durée de cinq années qui devaient commencer le 1er janvier 1880 et se terminer le 1er janvier 1885. Si la nouvelle convention, qui porte la date du 5 novembre 1878, n'était pas dénoncée un an avant ce terme, elle serait prorogée de plein droit d'année en année, par voie de tacite reconduction, et demeurerait obligatoire jusqu'à l'expiration d'une année après la dénonciation qui en serait faite. Cette abréviation de la durée de l'Union n'était pas la seule modification apportée au pacte de 1865 : la convention tenait compte des faits nouveaux qui s'étaient produits au regard des métaux précieux. Elle suspendait le monnayage des pièces de 5 francs en or qui avaient trouvé peu de faveur dans le public, qui ne pouvaient être utilisées dans les paiemens internationaux et qui faisaient concurrence, dans la circulation intérieure, aux pièces de 5 francs en argent, à la dépréciation desquelles il importait de ne pas ajouter.

Quant à ces dernières, le monnayage n'en était suspendu que *provisoirement*, mais comme il était spécifié qu'il ne pourrait être

repris que lorsqu'un accord unanime se serait établi, à cet égard, entre tous les États contractans, on pouvait prédire à ce provisoire une longue durée. La nouvelle convention ne devant entrer en vigueur que le 1er janvier 1880, et la convention précédente, qui avait encore une année à courir, ne contenant aucune clause suspensive du monnayage de l'argent; les contractans, par une clause additionnelle, s'interdirent de frapper aucune pièce d'argent de 5 francs, pendant l'année 1879. Exception était faite pour l'Italie, qui était autorisée à fabriquer pour 20 millions de ces pièces. L'Italie, à ce moment, aspirait à sortir du régime du papier-monnaie et du cours forcé; elle avait fait part de ses intentions à ses associés et réclamé leur concours. Elle déclarait vouloir commencer par retirer les coupures inférieures à 5 francs, et pour n'avoir point à frapper d'urgence et, à nouveaux frais, les pièces divisionnaires à délivrer au public en échange de ces coupures, elle avait demandé aux membres de l'Union latine de retirer de leur circulation et de lui restituer, contre paiement, les monnaies divisionnaires italiennes circulant sur leur territoire. Sur les 156 millions de monnaies divisionnaires frappées à l'effigie de Victor-Emmanuel, le gouvernement italien estimait que 100 millions avaient émigré d'Italie : 87 millions en France et 13 millions en Belgique, en Suisse et en Grèce. L'article 8 de la convention consacra le principe de l'assistance à donner à l'Italie pour lui faire récupérer ses monnaies divisionnaires; et un arrangement annexe détermina le mode et les conditions de cette assistance. La France devait servir d'intermédiaire et recevoir des puissances les monnaies qu'elles avaient à remettre à l'Italie. Celle-ci ne s'étant pas trouvée en mesure de commencer ses opérations aussi promptement qu'elle l'avait espéré, un acte additionnel, en date du 20 juin 1879, prorogea les délais qui lui étaient impartis pour prendre livraison de ses monnaies et en rembourser le montant. La France, avec une infatigable complaisance, accepta de devenir dépositaire de toutes ces monnaies et de les garder à la disposition de l'Italie moyennant un très faible intérêt jusqu'à ce que cette puissance les lui redemandât. La Banque de France fut chargée de recueillir et de conserver ces pièces italiennes. Il s'en trouva une quantité moindre que celle que le cabinet italien avait annoncée : au lieu de 100 millions, la Banque de France n'eut à remettre à l'Italie, en 1881, que pour 79,090,121 fr. 30 de monnaies divisionnaires, et cette somme lui fut remboursée par les contractans de l'emprunt de 650 millions négocié par M. Magliari en vue de la suppression du cours forcé.

Si l'accord s'était établi aisément entre les puissances en 1878,

il n'en fut pas de même en 1885, lorsqu'il s'agit de prolonger une troisième fois l'existence de l'Union latine. Ce n'était pas qu'aucune des cinq puissances en méconnût les avantages; mais une question grave avait surgi par suite de la dépréciation constante et progressive de l'argent. On désespérait maintenant de voir la valeur du métal blanc se relever. On regrettait qu'au lieu d'en suspendre seulement le monnayage, on ne l'eût pas démonétisé. Des esprits absolus poussaient de toutes leurs forces à cette démonétisation; et les gouvernemens étaient surtout retenus par l'énormité du sacrifice que cette opération entraînerait pour eux. Qu'adviendrait-il dans le cas où l'un des contractans, à l'expiration de la nouvelle période pour laquelle on était disposé à renouveler les contrats de 1865 et de 1878, voudrait reprendre sa liberté, userait du droit de dénonciation, et rendrait indispensable une liquidation de l'Union latine? Comment s'opérerait cette liquidation, et à qui incomberait la prise en charge des écus de 5 francs, à ce moment en circulation sur le territoire des cinq confédérés? Ces questions, qui empruntaient leur gravité à la dépréciation de l'argent, n'avaient été ni examinées, ni même prévues en 1865 et en 1878: la première fois parce que le rapport entre l'or et l'argent n'avait pas varié, et la seconde fois parce que la baisse de l'argent était encore considérée comme un fait transitoire, imputable surtout à la brusque action de la Prusse. N'était-il pas prudent de les discuter et de les résoudre afin de n'être pris au dépourvu dans aucune éventualité, et afin de donner un élément de stabilité de plus aux accords qu'on allait renouveler?

Telles étaient surtout les préoccupations du gouvernement helvétique : bien que l'Union latine eût été très avantageuse à la Suisse, certains esprits, partisans de la démonétisation de l'argent, faisaient remarquer que, si cette opérationdevenait nécessaire, elle serait moins onéreuse pour la Suisse que pour ses associés, à cause de la quantité très restreinte d'écus que la confédération avait fait fabriquer, et qu'elle entraînerait un sacrifice d'autant moins grand qu'elle serait accomplie plus tôt, avant la survenance d'une nouvelle baisse de métal blanc. On insistait surtout pour que la Suisse évitât de se lier pour une période d'années et conservât sa liberté pour le cas où ses intérêts lui commanderaient d'agir. Bien que favorable à la continuation de l'Union, le directoire fédéral crut devoir tenir compte de ces considérations, et afin de rendre indispensable un examen contradictoire approfondi de ces questions, avant que son pays se trouvât engagé de nouveau, même pour un an, il usa de son droit de dénonciation, et le 11 juin 1884, il dénonça la convention de 1878 qui n'expirait que

le 1er janvier 1886. Le gouvernement français, sur l'avis de ses confédérés, convoqua une conférence, qui se réunit à Paris, le 18 juillet 1885. Les instructions des délégués étant favorables à la continuation de l'Union, aux conditions précédentes et pour une période de cinq années, la conférence entama aussitôt l'examen des conditions dans lesquelles la liquidation devrait s'opérer à l'expiration de cette période, si la convention n'était pas renouvelée, ou si la démonétisation de l'argent était décidée. Deux systèmes se trouvèrent aussitôt en présence.

On pouvait, en cas de démonétisation partielle ou totale des écus de 5 francs, faire une masse de la perte qui résulterait de cette opération, et répartir cette perte entre les membres de l'Union, au prorata de l'utilité qu'ils avaient retirée de l'usage de la monnaie d'argent. On pouvait prendre, pour mesure de cette utilité, le chiffre de la population, comme on avait fait pour déterminer la quotité de monnaie divisionnaire que chaque État pouvait émettre; ou toute autre base à arrêter en commun. On pouvait, par un mode plus simple, rendre chaque État garant des écus frappés à ses armes. Les délégués belges se prononcèrent pour le premier système et soutinrent que le second était contraire à l'équité parce qu'il faisait peser sur la Belgique la responsabilité de la frappe excessive de 1873, frappe qui n'avait apporté aucun bénéfice à l'État belge et qui n'avait donné lieu à aucune observation de la part d'aucun des confédérés. La France, qui aurait eu intérêt à soutenir la même opinion que la Belgique, se trouva d'accord avec les autres membres de l'Union, pour subordonner le renouvellement du contrat à l'engagement que prendrait chaque pays de garantir désormais le retrait des écus de 5 francs frappés à ses armes, en s'obligeant, pour le jour de la liquidation, à rembourser à ses confédérés, en or ou en équivalens, l'excédent des pièces qui lui seraient remises par eux sur les pièces qu'il serait en mesure de leur remettre. Devant cette unanimité des autres contractans, les délégués belges offrirent, comme concession, l'engagement de la part de la Belgique de ne mettre, lors de la cessation de l'Union, aucun obstacle au rapatriement en Belgique des écus belges circulant en territoire étranger. Cette concession fut jugée insuffisante par les autres États; ceux-ci, tout en reconnaissant que le silence gardé sur la question dans les conventions précédentes leur ôtait le droit d'imposer leur manière de voir à la Belgique, maintinrent à leur proposition le caractère d'une condition absolue.

Les délégués belges déclarèrent alors, le 1er août 1885, à la fin de la sixième séance, qu'ils se retiraient de la conférence, et ils ne

parurent plus. Les autres délégués se réunirent encore le 5 août, et se mirent d'accord sur la prolongation de l'Union pour cinq années, expirant le 1er janvier 1891, avec prolongation d'année en année par voie de tacite reconduction. La convention nouvelle qui porte la date du 6 novembre 1885, jour de sa signature définitive, reproduit les dispositions de la convention antérieure, avec quelques modifications qui attestent que la surabondance des écus d'argent était la préoccupation dominante des négociateurs. Les contractans s'engagent, en effet, à retirer ou à refuser le cours légal aux pièces de 5 francs des États ne faisant pas partie de l'Union. « Ces pièces, dit l'article 12 qui eût été applicable aux monnaies belges, ne pourront être acceptées ni dans les caisses publiques, ni dans les banques d'émission. » La faculté de reprendre la frappe des écus de 5 francs était reconnue à chacun des États, mais à des conditions qui en rendent l'exercice impossible: à savoir l'obligation d'échanger ou de rembourser, pendant toute la durée de la convention, *en or et à vue*, aux autres pays contractans, sur leur demande, les pièces de 5 francs d'argent frappées à son effigie et circulant sur leur territoire, et, en outre, le droit pour les autres États de ne plus recevoir les écus de l'État qui reprendrait la frappe. Suivant la juste remarque d'un des ministres belges, les écus frappés dans ces conditions auraient été de véritables monnaies fiduciaires dont la valeur eût reposé exclusivement sur le droit de les échanger contre de l'or, et pour lesquelles il aurait fallu avoir provision. La Suisse était autorisée à se retirer de l'Union avant l'expiration de la convention, mais cette faculté était également subordonnée à des conditions qui la rendaient illusoire. L'article essentiel de la convention était l'article 14 ainsi conçu: « En cas de dénonciation de la présente convention, chacun des États contractans sera tenu de reprendre les pièces de 5 francs en argent qu'il aurait émises et qui se trouveraient dans la circulation ou dans les caisses publiques des autres États, à charge de payer à ces États une somme égale à la valeur nominale des espèces reprises. » C'était cette clause qui avait déterminé la retraite des délégués belges.

Il fallait en régler l'application en tenant compte de la position des contractans et de la diversité de leurs intérêts. C'était une tâche malaisée à laquelle la conférence s'appliqua, lorsqu'elle reprit ses travaux le 22 octobre, et il ne lui fallut pas moins de onze séances pour rédiger, sous le nom d'*Arrangement*, une seconde convention qui fut annexée à l'acte principal. Une des difficultés qui restaient à résoudre fut écartée par l'engagement que le gouvernement français fit prendre à la Banque de France de recevoir, con-

jointement avec les caisses publiques, pendant la durée de la convention, les pièces de 5 francs de l'Union latine dans des conditions identiques à celles où elle reçoit les pièces d'argent françaises; la liquidation des pièces étrangères qui se trouveraient dans ses caisses à l'expiration de la convention devant s'effectuer pour le compte de l'État français. C'était une importante concession que le gouvernement français faisait à ses associés : elle leur ôtait la préoccupation de voir leur circulation intérieure surchargée par la surabondance des écus d'argent dont le trop-plein allait graduellement sortir de la circulation générale pour s'entreposer dans les caves de la Banque de France jusqu'au jour de la liquidation définitive, si celle-ci devait jamais avoir lieu.

L'Union latine se trouvait donc reconstituée, mais réduite de cinq membres à quatre par suite de la retraite de la Belgique. Cette retraite avait causé une vive émotion dans les départemens français, limitrophes de la Belgique, qui avaient entrevu aussitôt une perturbation dans leurs rapports commerciaux avec leurs voisins; mais l'impression fut bien plus forte encore en Belgique, où les affaires étaient loin d'être prospères. On en put juger à la séance du 11 août, dans laquelle les chambres belges furent officiellement avisées que la Belgique était sortie de l'Union latine. Le gouvernement belge eut soin d'ajouter que tout espoir d'une entente n'était pas abandonné, et il s'empressa de prêter l'oreille aux propositions conciliantes qui ne tardèrent pas à lui arriver de Paris. Les négociations se poursuivirent en même temps que la rédaction de l'arrangement explicatif de la convention, et la Belgique demanda à user de la faculté qui lui avait été ménagée d'entrer dans l'Union reconstituée. Par un acte additionnel, en date du 12 décembre, elle adhéra à la convention du 6 novembre 1885 et à l'arrangement qui y était annexé. Elle acceptait de rembourser la moitié en excès de ses écus de cinq francs, d'après le mode adopté par les autres États, mais adouci par des concessions importantes quant aux délais de paiement : pour le rapatriement de l'autre moitié, on acceptait le mode proposé au début par les délégués belges, c'est-à-dire la voie naturelle du commerce et des échanges. Le gouvernement belge garantissait que l'excédent à prévoir ne dépasserait pas 200 millions, et se rendait responsable du surplus, ce qui limitait à un maximum de 100 millions la masse d'écus belges qui demeurerait en suspens entre la France et la Belgique, après la compensation opérée.

L'Union latine se trouva donc reconstituée sur ses anciennes bases, à la grande satisfaction des contractans. Les concessions faites à la Belgique par les autres États attestaient le prix que

ceux-ci attachaient au maintien intégral de leur association. Quant à la Belgique, l'exposé des motifs de la loi destinée à ratifier la convention du 6 novembre faisait entrevoir la perspective d'une prolongation indéfinie de l'Union : « Il est permis d'espérer, y lisait-on, que les avantages considérables que l'Union assure aux nations associées ne seront pas méconnus, et qu'une nouvelle prorogation sera consentie. Le vote de la Belgique est assuré d'avance à toute mesure qui pourrait prolonger, consolider ou étendre l'Union. » Le rapporteur de la chambre des représentans, M. Jacobs, s'exprimait ainsi : « L'isolement est, en matière monétaire, un sérieux inconvénient pour les petits pays. En supposant qu'il fût possible de nous rattacher au système adopté par d'autres États, il eût fallu rompre avec d'anciennes habitudes et jeter le trouble dans de nombreuses et importantes relations commerciales. En ce moment de crise, une rupture n'était à conseiller qu'à la dernière extrémité. La commission approuve le gouvernement d'avoir accepté la transaction qui lui était offerte. »

La convention du 6 novembre 1885 expirait le 1er janvier 1891 : elle n'a pas été renouvelée et l'Union latine ne subsiste plus que par tacite reconduction. Pourquoi les gouvernemens associés n'ont-ils pas conclu une convention nouvelle ? On est fondé à croire, puisqu'aucun d'eux n'a usé de son droit de dénonciation, qu'ils ont jugé qu'une expérience de vingt-six ans avait suffisamment établi aux yeux de tous les intéressés les avantages de l'Union, pour qu'il fût inutile désormais d'en assurer l'existence par un acte diplomatique nouveau, et que la voie de la tacite reconduction y pourvoyait sans enchaîner la liberté de personne. La Suisse, dont les inquiétudes ont été apaisées par l'arrangement de 1885, est si loin de songer à sortir de l'Union, qu'elle travaille activement à la refonte de ses vieilles pièces de cinq francs, dont beaucoup ont souffert du frai. En Belgique, le 20 mai dernier, le président du conseil, M. Beernaert, interrogé au sein de la chambre des représentans sur l'accueil que le gouvernement belge comptait faire à la proposition de réunir une nouvelle conférence monétaire, s'exprimait en ces termes : « On a dit avec raison que la démonétisation de l'argent par l'Union latine serait le point de départ d'une catastrophe dont nul ne pourrait mesurer les effets. Ce péril, le maintien de l'Union latine l'a écarté. L'argent y circule pour sa pleine valeur, sans que personne souffre de sa dépréciation, et même sans que personne s'en aperçoive. Il en sera de même aussi longtemps que l'on aura la certitude de pouvoir échanger cet argent contre sa valeur nominale en or. A l'étranger, on tire sur nous en or ; à l'intérieur, l'argent vaut l'or. Et

tandis que nous avons ainsi tous les avantages de l'or, nous n'avons pas les inconvéniens de sa rareté; nous ne souffrons pas du manque de monnaie. D'autre part, l'on a vu, à Paris comme à Bruxelles, les cours du change presque invariables, et la Banque de France en mesure d'aider la place de Londres... C'est donc un grand avantage que le maintien de l'Union latine. »

Il est impossible de faire ressortir avec plus de force et de clarté les heureux effets du pacte qui unit les cinq États confédérés. Venons maintenant à l'Italie. L'éminent économiste qui tenait encore au commencement de cette année le portefeuille des finances, M. Luzzatti, répondant à une interpellation de M. Rossi, disait, dans la séance du sénat italien du 26 janvier 1892 : « C'est une fiction que l'Union latine, mais une fiction opportune et une fiction efficace, puisqu'elle a pu donner à environ 4 milliards d'écus d'argent la sanction de l'or. Nous avons ainsi réussi à tresser autour de l'or, qui fait défaut, une couronne d'argent qui, grâce aux fictions établies, conserve la valeur de l'or... La conservation de l'Union latine n'a pas seulement exercé son effet dans les limites du territoire auquel elle s'applique, mais dans le monde entier. Combien de fois n'a-t-on pas entendu proposer, en Allemagne, la vente des thalers ou l'adoption d'un monométallisme plus rigide, sans que ces propositions aient abouti? Et pourquoi? Parce que, là aussi, on regarde ce que font les autres. Et la conservation de cette Union qui permet artificiellement à de nombreux millions d'hommes de donner à l'argent la valeur de l'or, et qui fait ainsi moins sentir les inconvéniens de la rareté de celui-ci, fait qu'on s'abstient de prendre une initiative qui pourrait être l'exorde d'une grande catastrophe monétaire. »

Le mot de catastrophe qui s'est trouvé presque simultanément dans la bouche de M. Beernaert et de M. Luzzatti est-il une exagération? Sur 4 milliards en écus de 5 francs qui circulent sur le territoire de l'Union latine, les statisticiens estiment que les écus français comptent pour 3,100 millions. Ne tenons pas compte des progrès que la dépréciation de l'argent a faits depuis vingt ans, et mesurons par les effets attribués à la démonétisation d'un demi-milliard de monnaies allemandes les conséquences inévitables de la démonétisation d'une masse d'écus six fois supérieure; et le langage des deux ministres nous paraîtra justifié. Nous comprendrons que le plus fort ciment de l'Union latine se trouve dans la communauté et l'étendue du péril dont elle préserve tous les intéressés, et comme c'est sur la France que retomberaient, et les plus lourds sacrifices et la plus violente perturbation, nous ne nous expliquerons pas que l'Union latine puisse trouver en France des adversaires. Il en est cependant ainsi, et une cam-

pagne s'était organisée, l'automne dernier, pour mettre le gouvernement en demeure de dénoncer l'Union, au nom du devoir de faire reprendre à la France sa liberté d'action. Cet argument, qui aurait pu avoir une apparence de valeur pendant la durée de la dernière convention, est devenu une puérilité, depuis que l'Union ne subsiste que d'année en année, et que la France est toujours maîtresse d'y mettre fin dès qu'elle le jugera à propos. On a invoqué aussi le patriotisme qui commanderait d'accroître notre trésor de guerre en faisant rentrer au plus tôt dans les caves de la Banque de France les 200 millions en or que la Belgique et l'Italie auraient à nous payer pour l'excédent de leurs écus sur les nôtres, lors de la liquidation. Ces chiffres, purement hypothétiques, reposent sur des calculs qui remontent à plus de six ans, et dans cet espace de temps les situations ont pu se modifier. La Belgique et l'Italie auraient une année pour établir leur compte, et ensuite cinq années pour s'acquitter de la somme mise à leur charge. Cela ferait 40 millions par an, et il suffit d'une bonne année où la balance du commerce nous soit favorable, pour que l'encaisse or de la Banque s'accroisse d'une somme plus considérable. Les écus italiens et belges qui reposent dans les caves de la Banque ne représentent-ils pas de l'or, de l'or à terme, il est vrai, mais ce terme est dénonçable à la volonté de la France. Supposons les 200 millions effectivement réalisés en or et remis à la Banque, quels services la communauté commerciale en retirera-t-elle qui ne lui soient rendus, comme garantie de la circulation fiduciaire, par les écus d'argent qu'ils auront remplacés? Ces 200 millions d'or, enlevés au marché européen, ne lui feront-ils pas faute et les embarras actuels n'en seront-ils pas aggravés?

Il est impossible d'apercevoir quel inconvénient l'Union latine peut avoir pour la France. Ses détracteurs eux-mêmes reconnaissent qu'à l'origine elle a procuré des avantages sérieux à tous les contractans en leur assurant les plus grandes facilités pour leurs échanges internationaux. Peut-on faire fi de ces avantages, maintenant que les rapports commerciaux des pays associés se sont accrus et fortifiés par une longue pratique? L'Union rompue, ne faudra-t-il pas que la France traite les écus de ses anciens associés comme elle fait aujourd'hui de ces beaux écus du Chili, si bien frappés et absolument semblables aux nôtres par le poids et le titre? Voilà les écus belges, italiens et suisses arrêtés à notre frontière, et nos écus frappés du même ostracisme; se figure-t-on le trouble profond qui en résulterait dans les relations de tous les jours, et le concert de plaintes légitimes qui s'élèverait de toutes parts? Tandis que la Prusse travaille assidûment à introduire en Allemagne son régime monétaire, la France se dépouillerait des avantages qu'elle

possède pour se condamner volontairement à l'isolement. Après avoir eu pendant un quart de siècle la direction, au point de vue monétaire, d'une partie considérable de l'Europe, elle renoncerait à cette prééminence et sacrifierait l'influence qui en découle pour elle? Pourquoi et dans quel intérêt?

Le seul inconvénient de notre situation monétaire est la surabondance des écus d'argent. Cet inconvénient a atteint son maximum, il y a quinze ans; il a cessé de s'accroître le jour où le monnayage a été arrêté. L'Union latine allège pour nous le poids de cette masse d'écus d'argent, sans nous enlever en quoi que ce soit le bénéfice éventuel d'une nouvelle évolution dans la production des métaux précieux et d'un retour de faveur pour le métal blanc. En attendant, ces écus remplissent utilement le rôle de monnaie d'appoint. Ils font face aux besoins d'une clientèle étendue et à une multitude de transactions auxquelles la monnaie divisionnaire ne satisferait pas. Dès qu'un règlement, il est vrai, atteint ou dépasse une cinquantaine de francs, l'or ou les billets de banque interviennent; mais au-dessous de ce chiffre la place des écus d'argent devrait être tenue par ces petites coupures de papier-monnaie que tous les États qui en ont fait l'expérience s'empressent de rejeter, dès qu'ils le peuvent, et pour lesquelles nos populations rurales conservent une méfiance et une aversion traditionnelles.

Certains esprits absolus reprochent à l'Union latine de mettre obstacle à ce que la France rejette définitivement le bimétallisme qu'elle pratique, et adopte le régime de l'étalon d'or. Ils ne se préoccupent point de démontrer que les circonstances actuelles soient favorables à cette évolution et que notre pays soit mûr pour elle; et ils paraissent prendre très peu de souci de la perte énorme que la démonétisation de l'argent infligerait à la France. Voici quinze ans que l'Allemagne garde dans les caves de ses banques un demi-milliard d'argent qu'elle ne peut vendre : comment la France en vendrait-elle cinq ou six fois autant? On s'explique d'autant moins cette préoccupation théorique que, si la France comme la Belgique est légalement pour ses nationaux au régime du bimétallisme, pratiquement et dans ses échanges internationaux, elle est au régime de l'étalon d'or, aussi bien que l'Angleterre : seulement, voici l'avantage de sa situation sur celle de nos voisins. Paris ne ressent pas au même degré que Londres le contre-coup des moindres variations des marchés étrangers; il est à l'abri des brusques resserremens de la circulation et des paniques qui résultent de la nécessité d'envoyer au dehors de grandes quantités d'or. La Banque de France, si de pressans besoins d'or se produisent, n'est pas, comme la Banque d'Angleterre, réduite à l'élévation de l'escompte comme unique moyen de défendre sa réserve : elle

n'est pas contrainte de faire pâtir notre commerce intérieur pour les besoins ou les fautes de l'étranger. Libre de donner à volonté de l'or ou de l'argent, elle ne puise dans sa réserve d'or que dans la mesure qui lui convient : les négocians qui ont absolument besoin d'or pour les envois à l'étranger en obtiennent en payant une prime qui est un obstacle aux spéculations des marchands de métaux, mais qui ne représente, en définitive, qu'une augmentation de l'escompte à laquelle échappe l'ensemble du commerce. L'écart de 2 et quelquefois de 3 pour 100, qu'on voit se produire en notre faveur entre le taux et l'escompte à Paris et à Londres, n'a pas d'autre origine ; mais cet écart est encore un avantage moins précieux pour la majorité des industriels et des commerçans que la stabilité de l'escompte, incessamment variable à Londres et presque immuable à Paris.

La France possède 80 milliards de valeurs mobilières, et ce n'est pas exagérer que d'évaluer à plus de 1 milliard le revenu des valeurs étrangères comprises dans ce chiffre et dont les arrérages sont le plus souvent stipulés payables en or. Ces remises de l'étranger, s'ajoutant au produit de ses exportations, assurent la reconstitution régulière de sa circulation métallique. Son approvisionnement d'argent représente 82 francs par tête, chiffre qui n'est égalé, à beaucoup près, dans aucun pays, et qui assure aux transactions intérieures les plus grandes facilités. Ses prix sont établis sur la base de l'or, comme si elle n'avait pas d'autre monnaie, et elle est à l'abri des brusques et violentes variations du change dont souffrent d'autres pays. Sa situation monétaire est donc unique au monde : pourquoi s'exposerait-elle à la compromettre? Pourquoi inquiéterait-elle sa population sur la valeur de l'agent le plus fréquent des transactions intérieures ? Pourquoi irait-elle, en rompant l'Union latine, courir le risque de rendre inévitable la démonétisation de l'argent et d'accroître une dépréciation du métal blanc dont les conséquences pèseraient sur elle plus que sur toute autre nation ? Si la France n'a point ressenti les effets du trouble que la moins-value de l'argent a jeté dans la situation monétaire d'un si grand nombre de pays, il est indéniable qu'elle le doit à ce fait que, grâce à l'abondance de ses réserves en or et à la suppression de la frappe de l'argent, elle s'est vue en fait, au regard de l'étranger, au régime de l'étalon d'or. Mettre en péril cette situation, ce serait s'en prendre aux sources vives de la puissance nationale.

Les trois conventions qui se sont succédé depuis 1865 ont toutes imposé au gouvernement français la mission de centraliser et de tenir à la disposition des autres puissances contractantes tous les documens administratifs et statistiques relatifs aux émissions de monnaies, à la production et à la consommation des métaux

précieux, à la circulation monétaire, à la contrefaçon et à l'altération des monnaies. C'est fort tardivement que le gouvernement s'est mis en mesure de s'acquitter de cette mission : un décret du 1er février 1886, rendu sur la proposition de M. Sadi Carnot, alors ministre des finances, a constitué, sous le nom de commission permanente des monnaies, un centre d'informations et d'études ; mais l'activité de cette commission ne s'est encore traduite que par un avis récent en faveur du maintien de l'Union ; et les commissions analogues, créées dans les autres pays, ne paraissent pas avoir été plus laborieuses. Bien que tous les membres de l'Union aient proclamé la nécessité de se préparer pour le grand jour de la démonétisation universelle de l'argent, ils s'en sont tenus à cette déclaration : la Belgique seule a tenté quelque chose. Comme sa monnaie divisionnaire n'atteignait pas le chiffre qui lui était attribué par les conventions, elle l'a complétée par la frappe de 7,800,000 francs dont le métal a été prélevé sur les écus belges de 5 francs en circulation. Ses écus étant à 900 millièmes de fin, et ses monnaies divisionnaires à 835 millièmes seulement, il est résulté de cette opération, tous frais déduits, un bénéfice d'environ 400,000 francs que le gouvernement belge a appliqué à créer un commencement de dotation pour « un fonds spécial de provision monétaire » qui servira à réduire le nombre des écus belges. La somme ainsi mise en réserve peut paraître insignifiante relativement à l'importance de la circulation belge ; cette initiative n'en est pas moins louable par l'esprit de prévoyance qu'elle atteste. Depuis lors, le gouvernement belge a annoncé aux chambres qu'il comptait mettre en réserve, pour la dotation du fonds de prévision, le boni de plusieurs millions réalisé par la Caisse des dépôts et consignations. La France également n'a point le contingent de monnaies divisionnaires auquel elle a droit : il s'en faut de 18 à 20 millions ; et la pénurie des petites pièces provoque souvent des plaintes dans les centres manufacturiers. On n'oserait cependant donner à la France le conseil de suivre l'exemple de la Belgique : il serait à craindre que le bénéfice de l'opération, au lieu d'être mis en réserve, ne servît à boucher quelque trou du budget. Une occasion s'offre aujourd'hui aux commissions monétaires permanentes de donner enfin signe de vie ; c'est la proposition faite par le gouverment américain de réunir une conférence universelle ; mais avant d'émettre une opinion sur cette proposition, il convient de retourner de quelques années en arrière et de faire un court historique des conférences antérieures.

CUCHEVAL-CLARIGNY.

COLLABORATION

Nés à la campagne, en des propriétés voisines, Paul et Marie, inséparables déjà dès les premiers pas, avaient partagé les mêmes jeux. Une parenté les unissait ; et si l'on ne pouvait affirmer, ainsi que certains le prétendaient, une ressemblance physique entre les deux enfans, du moins devait-on reconnaître, dans l'association de leurs idées et dans le mouvement de leurs pensées, une similitude de leurs esprits.

L'influence d'un milieu commun, en même temps qu'elle développait par l'accoutumance une amitié vite éclose, avait contribué à maintenir entre eux, chaque jour plus étroite, la communauté des goûts et des sentimens. Ils s'étaient vus entourés des mêmes affections familiales. Ils avaient caressé les mêmes bêtes. Ils s'étaient complu aux mêmes promenades, avaient ressenti, de la nature agreste et puissante qui les environnait, des émois pareils : tour à tour rieurs parmi les champs ensoleillés et poursuivant, comme des hommes les chimères de la vie, les papillons ; tour à tour pensifs devant les sites sauvages ou les horizons larges. Ils s'étaient, durant les soirées d'hier, serrés l'un contre l'autre aux mêmes récits, avaient frissonné aux mêmes souffles du vent, aux mêmes sonorités par les hautes pièces, aux mêmes ombres dansantes au fond des longs couloirs.

Si bien que, l'heure éclose des pubertés, le mariage fut une suite logique de leur existence, une chose simple, naturelle, et qui n'aurait pu ne pas être.

I.

Mariés, ils vinrent habiter Paris. Libre de son temps par sa fortune, Paul fut attiré irrésistiblement vers les lettres; et il se rencontra que tel avait toujours été le rêve de Marie. Le mariage, maintenant, élargissant à toutes les circonstances de la vie la communauté de leurs impressions et de leurs jugemens, achevait de les révéler l'un à l'autre. Leur union intellectuelle se fortifiait, de plus en plus étroite, scellée en quelque sorte indissolublement. Les idées exprimées par l'homme avaient immédiatement leur écho dans l'esprit de la femme; et Paul éprouvait souvent la surprise, à quelque pensée qui lui venait, d'entendre, avant qu'elle ne se fût précisée, avant qu'elle n'eût trouvé sa formulation en des paroles, cette pensée même tomber des lèvres plus promptes de Marie. Il arrivait que leurs rêveries, après de longs silences, avaient porté sur les mêmes objets, flotté parmi des visions identiques.

De cette intime communion, alors, à mesure que Paul, à l'aide de lectures, de conversations, haussait jusqu'au niveau du sien l'esprit déjà largement développé de la jeune femme, Marie, par une pente naturelle, sans que ni l'un ni l'autre l'eût prémédité, devint la confidente des travaux de son mari. Il se plut à l'associer à son effort d'écrire. Il lui lut chacune de ses pages, avant de l'arrêter définitivement. Et il n'eut pas de surprise devant la sûreté de jugement qu'elle montra. Il éprouva seulement la joie de se sentir, par elle, rasséréné, lorsque le doute de son œuvre lui laissait la tristesse de l'impuissance humaine; de recevoir d'elle la confirmation nécessaire à ses hésitations, à son perpétuel désir du mieux, à sa recherche inapaisable de la forme; de voir aussi parfois, aux heures de lassitude, jaillir de l'esprit de la femme le trait de lumière dont sa route s'illuminait, éclairant le but vainement poursuivi.

A tant, insensiblement, il se manifestait qu'elle pourrait, quelque jour, participer à son œuvre. Chez la jeune femme, ainsi, la passion du labeur littéraire naissait. Aucun enfant n'était venu. L'union de leurs corps demeurée stérile, nul obstacle ne se présentait à l'union absolue de leurs esprits dans le travail. Bientôt, cela leur fut un besoin. Marie accepta.

Ils construisirent un roman, dans ses grandes lignes, se réservant de déterminer au fur et à mesure les chapitres. Afin de marcher du même pas, de mêler véritablement en une œuvre unique la double création de leurs esprits, ils convinrent que chacun d'eux écrirait sa page, et qu'ensuite ils compareraient. De cette manière,

les pages seraient les haltes où ils se raccorderaient, reprendraient haleine, se remettraient à l'unisson.

Lorsqu'ils se furent assis, l'un en face de l'autre, à la table du cabinet de travail, les premières minutes furent graves, silencieuses, recueillies ; puis les plumes coururent. Son feuillet rempli, Paul attendit. Qu'allait-il sortir, tout à l'heure, du rapprochement de leurs deux textes ? Ce rêve de collaboration n'allait-il pas s'écrouler dès l'abord ? Que serait-il de leur tentative, peut-être, autre chose qu'une puérilité charmante d'amoureux ?

Marie allait, plus lente que lui, par des à-coups que suivait une immobilité pensive ; un pli droit alors coupait son front qui s'assombrissait. Ensuite, une détente graduelle survenait ; le front reprenait sa surface unie, d'une blancheur de marbre, presque lumineuse. Enfin elle s'arrêta. Sans lever les yeux sur elle, Paul prit la feuille, qu'elle poussait vers lui en s'accoudant. La tête penchée sur la table, il embrassa toute la page, d'un regard. Cela lui était ainsi qu'une lettre inquiétante qu'il eût voulu connaître d'un seul coup, avec une crainte pourtant de savoir trop vite. Il cueillait des mots çà et là, entrait dans cette page ainsi qu'un baigneur frileux, pour entrer dans l'eau, s'éclabousse d'abord de gouttelettes. Il se reprit, concentra son attention, lut les lignes lentement. Bientôt un étonnement se montra, puis une joie, une émotion. Et jusqu'à la fin cette émotion alla grandissant.

La lecture achevée, il demeura un moment sans parler ; puis, tendant à Marie, qui attendait, un peu rouge, le cœur battant, le feuillet que lui-même avait écrit :

— Vois ! dit-il ; c'est la même chose.

Elle regarda. Les deux feuillets en effet, issus d'une même inspiration, étaient presque identiques. La même ordonnance avait présidé à la marche des idées ; et ils avaient présenté pour ainsi dire sous les mêmes angles les aspects divers des choses.

Un émoi singulier les laissa béans, attendris, si troublés qu'ils ne reprirent point ce jour-là leur travail. Ils étaient trop remplis d'une joie nouvelle, trop hantés par les merveilleuses visions de l'avenir pour s'en arracher aussi vite et pour dominer de leur volonté le mouvement tumultueux de leur pensée. Ils remirent au lendemain. Une appréhension en même temps commençait de se faire jour. Ils eurent à la fois l'impatience et l'angoisse du labeur qui suivrait. L'expérience n'était point faite encore suffisamment ; l'épreuve définitive n'était point franchie. Ils s'inquiétaient qu'il pût n'y avoir, en cet étonnant accord de leurs textes, qu'une coïncidence fortuite et qui ne se renouvelât plus. Ils avaient tant parlé de leur sujet ! Ils s'étaient si bien concertés sur le plan et sur la déduction logique des situations ! Sans doute, ils n'avaient fait que

reproduire, par un souvenir inconscient, des phrases prononcées par eux-mêmes, alors que leur parole se laissait emporter au feu de l'imagination !

Le lendemain, cependant, l'étrange conformité de leur création se poursuivit. Et elle se maintint les jours suivans. Ils rencontrèrent, avec les mêmes conceptions, des analyses semblables, des expressions pareilles. Même, la phrase, molle encore et enveloppante, de la jeune femme, une phrase d'un tissu lâche et qui flottait autour de l'idée ainsi qu'autour d'un corps féminin l'harmonie de longues étoffes, commençait de se resserrer, de s'ajuster à la pensée plus étroitement, sans luxe inutile, sans plis onduleux qui la diffusent, sans verroteries et sans clinquant. Elle se virilisait au contact de la phrase précise de l'homme. Et Paul, par un contraste analogue, remarquait en cette phrase précise qui lui était propre, des sécheresses subites, des arêtes anguleuses de tracé géométrique, qu'il s'efforçait d'adoucir.

Tantôt alors, ils élurent pour le texte définitif l'une des deux pages, la jugeant mieux venue; tantôt ils fondirent en un seul leur double travail, par des additions à l'un, des suppressions à l'autre, par des ajustages.

Il ne se présenta de réelles divergences qu'au sujet de certaines psychologies masculines ou à propos des langages de certains milieux, toutes choses auxquelles la merveilleuse intuition de la femme ne suffisait pas pour accéder; tandis, que d'autres fois, des sentimens plus particulièrement féminins échappaient à la perspicacité de l'homme ou perdaient sous sa plume de leur infinie délicatesse. Mais en ces rencontres, sans discussion, sans obstination à des points de vue personnels, ils se cantonnèrent dans leurs sexes avec une entière docilité l'un à l'autre.

Des pages ainsi s'ajoutèrent à des pages. Une œuvre progressait d'une allure régulière et continue ; puis elle s'acheva, fut debout, dans une unité parfaite, d'une analyse subtile, d'une vérité saisissante.

II.

Pendant des années, Paul et Marie travaillèrent. Des livres se succédèrent, signés de leurs deux noms.

Comme ces livres différaient essentiellement de la production courante, comme ils n'étaient point des romans de métier, mais relevaient directement de la littérature, la critique demeurait hésitante et inquiète. Les journalistes que le hasard de l'occasion avait investis de telles fonctions ne pouvaient comprendre cette facture originale où s'indiquait, sous une double signature, un tempé-

rament si unique et si personnel. Et, parmi ceux dont l'érudition du moins était une garantie, parmi ceux dont le jugement ne se laissait entamer d'habitude par aucune jalousie confraternelle, les uns protestèrent contre le renversement des anciennes conventions ; ils couchèrent les œuvres sur leur lit de Procuste, les toisèrent à leur gabarit et prononcèrent, par des procédés et des sophismes analogues aux argumens qui furent employés contre le *Cid* pour la rédaction des *Sentimens de l'Académie*, que les règles n'étaient point observées, concluant, de cette inobservance, à leur ignorance ou à l'incapacité de les appliquer. Presque tous s'accordèrent à nier le talent qui ne suivait pas les chemins battus, qui s'affirmait par des voies nouvelles. Quelques-uns levèrent les bras au ciel avec désespoir, se demandant à quel abîme roulait la littérature; ne se doutant pas que, de cela même, de leurs colères et de leurs contorsions de diables dans un bénitier, ils avouaient justement, en ces livres, une force : une force qui leur déplaisait, qui déroutait leurs habitudes, mais une force. A peine deux ou trois donnèrent une opinion isolée, s'abstinrent, se réservèrent, attendant d'autres livres ou la poussée de l'opinion.

Longtemps Paul et Marie se virent ainsi incompris. Mais par la logique des choses, leur œuvre plus complète d'année en année, leur talent grandi par l'injustice même qu'il avait soulevée, leurs noms se répandirent parmi les lettrés. La note d'art qu'ils apportaient éclairait comme une lumière les marges des pages, rayonnait autour de leurs livres. Après des luttes obstinées, des découragemens d'où ils sortaient avec des énergies plus grandes, une nouvelle génération survint qui les acclama. Ils entrèrent dans la consécration, furent des maîtres.

Cette destinée était conforme à la marche naturelle des événemens. Devant le triomphe tardif, pourtant venu, Paul oublia vite les angoisses et les rancœurs des périodes injustes. Mais, moins robuste, moins sereine en la hauteur consciente de son mérite que Paul ne s'était montré, Marie s'était trouvée atteinte plus profondément. Elle apportait, dans le labeur commun, toutes les énergies créatrices de la femme ; elle ressentait, de la conception et de l'exécution, les douleurs et les joies de l'enfantement, l'orgueil farouche ensuite des maternités ; et l'effort dont cet orgueil, dans un vouloir d'imposer leur talent, l'avait soulevée fiévreusement, était trop rude pour sa fragilité. En même temps, elle avait souffert pour Paul ; et dans les heures inévitables du doute, elle s'était vue assaillie par l'angoisse de son infériorité, redoutant que, peut-être, son labeur propre, sa part de collaboration fût la cause de l'insuccès, fût l'argile mêlée à l'airain de leur œuvre. Elle avait reçu, à des critiques qui portaient sur les pages où son inspira-

tion avait dominé, de cruelles blessures inavouées que suivait une longue souffrance.

Aussi la victoire, enfin conquise, amenant en elle une détente de ses énergies, la puissance nerveuse dont elle avait été soutenue pendant les années précédentes tomba. Elle éprouva un besoin de repos. Ce repos fut très doux d'abord; mais bientôt il l'inquiéta, de n'être suivi d'aucune reprise de forces. Une langueur survenait, contre laquelle elle voulut réagir. Le travail se montra pénible, puis rebelle. Le cerveau, anémié, demeurait lâche et fluent, comme épars, sans que sa volonté pût le reprendre, le rassembler pour l'action. Ses idées demeuraient imprécises, pareilles à des mirages; et lorsqu'elle les voulait fixer, leurs formes se dérobaient en des contours flottans, se dispersaient par lambeaux insaisissables. Un effroi l'envahit. Il lui paraissait qu'elle ne se retrouverait plus, qu'elle n'écrirait plus jamais. Elle devint sombre, s'enferma dans des silences.

Paul, par une délicatesse que lui suggérait son affection, attendait qu'elle pût reprendre sa place, en face de lui, à la grande table maintenant déserte. Sans doute, de le voir, dissociant leurs esprits, travailler seul, elle eût à la fois ressenti une jalousie, la jalousie d'une femme malade délaissée pour une maîtresse, et à la fois subi un supplice de Tantale. Cela devait être, puisque malgré qu'elle connût sur lui le poids lourd de l'oisiveté, elle acceptait cette attente et ne l'exhortait point au travail. Ils n'en parlaient pas; et, de ce silence même, l'esprit de Paul appuya plus fréquemment vers cette pensée. Il comprit que le pâle sourire de sa femme le remerciait. Ce fut entre eux comme un accord tacite.

Leur union se maintenait ainsi plus étroite. Une douceur nouvelle coula dans leur vie, de laquelle leur chagrin s'atténuait. Ils vécurent, avec les joies du succès remporté de haute lutte, le charme des espérances. Ils évoquèrent les jours où, les forces revenues, ils reprendraient leur labeur; et, de même qu'on imagine, auprès du lit des malades aimés, de longues promenades au grand air pur, sous les clairs soleils, parmi des arbres et des fleurs, ils imaginaient les longues heures studieuses de l'avenir prochain, ils élaboraient des plans, posaient les jalons de la route future.

Cependant, le cerveau de Marie gardait sa torpeur; puis, bientôt, à la détresse intellectuelle de la femme, s'ajouta une détresse physique. Comme si la suppression d'une fonction cérébrale eût rompu l'équilibre des organes, elle s'étiolait, minée par un mal incompréhensible. Elle s'alita. Les médecins hochèrent la tête. Des semaines coulèrent dans l'uniformité grise des horizons fermés. Un affaiblissement de tout l'être s'aggravait. Les docteurs se mon-

trèrent soucieux; ils eurent des paroles rares, des gestes vagues, inquiétans comme des menaces, lourds ensuite comme des coups de massue. La pensée de la mort entra dans la maison.

Attentif aux désirs de la malade, jaloux d'environner d'une douceur dernière les heures terribles, Paul la veillait sans la quitter, ne prenant nul repos. Il n'était plus question, maintenant, de projets. L'avenir, d'un noir d'abîme, s'était rapproché tout à coup, indissolublement lié à la tristesse présente. Sa voix ne trouvait plus le courage nécessaire aux paroles d'espérance. C'étaient de lentes veillées silencieuses, pendant lesquelles son cœur, enveloppé d'une nuit, s'enfonçait en une détresse croissante, dans une sensation de fin de choses. Mais cette monotonie de la douleur, un jour, fut interrompue par un nouvel émoi. Dans le regard de Marie, une prière passait, comme involontaire, par momens entrevue, flamme vite éteinte que suivait une désespérance infinie. Une lutte se livrait en elle, visiblement; une souffrance incomprise emplissait, dans son visage plus pâle, ses yeux plus noirs. Était-ce le regret de la vie, l'immaîtrisable reproche de ceux qui partent à ceux qui demeurent? Il semblait à Paul qu'un appel montât vers lui, l'appel de quelque soulagement, de quelque adoucissement, que lui seul pût apporter.

A ses pressantes questions, Marie secouait la tête avec un sourire triste. Mais toujours, l'amertume entrevue reparaissait dans le regard, revenue à la surface comme un flot trouble; la prière prenait une insistance plus pénétrante. Et Paul, bien qu'il ne le voulût pas, bien qu'il s'efforçât de détourner son esprit de cette pensée, fut obligé de s'avouer que, dès le premier instant, il avait entendu la muette supplication de la malade. Il dut comprendre; il dut voir, montant du fond obscur de l'être, la même jalousie dont il l'avait préservée naguère par le sacrifice de son travail, par son inaction. Il essaya de raisonner, se posa devant sa femme comme devant un problème; il l'analysa comme une de leurs créations fictives, chercha en elle la marche de la passion littéraire; et, de même qu'un romancier dont le but est fixé, il conforma les sentimens à son besoin, ainsi qu'une matière plastique, jusqu'à ce qu'il se fût rasséréné. Pourtant, de minute en minute, à mesure que s'échappait la vie, dans l'usure lente des organes, le désir de la mourante éclairait ses grands yeux tristes d'une clarté plus précise, avec une intensité plus haute, comme, de l'achèvement d'un brasier, monte plus éclatante la dernière flamme. Et, d'un coup, rompant l'inutile effort de son cerveau, toute la psychologie de la malade lui fut révélée. De même qu'elle lui eût, si un doute à ce sujet n'eût été indigne d'elle et de lui, demandé de garder par-

delà la tombe la foi jurée et qu'après elle nulle joie d'amour ne lui fût plus; de même, le sacrifice un moment consenti, elle le demandait, elle le voulait, elle morte, définitif, à toujours.

Une pâleur avait envahi Paul. Un froid frissonna le long de sa nuque. La conscience de l'égoïsme des féminines jalousies, poussé jusqu'à l'extrême sous de maladives influences, éveillait en lui un instinct de révolte. Jamais il n'avait conçu de joie pure et absolue, sinon par le travail; et si l'entière communion de leur collaboration avait amplifié cette joie, elle demeurait justement, tout amoindrie qu'elle dût être, la seule aide dont il espérât, pour l'atténuation de sa souffrance, la mélancolique consolation des oublis momentanés.

Le sacrifice, cette fois, le sacrifice irrévocable, lui paraissait impossible, irréalisable, supérieur à ses forces. Et cependant, il était au-dessus de ses forces, également, de résister au dernier désir, à la prière dernière de l'aimée. Peu à peu, le cerveau se taisait devant le cœur. Parmi le navrement du lit où elle agonisait, la vie extérieure se reculait très loin. Elle lui arrivait ainsi qu'un rêve, un flottement illusoire de visions lointaines. Elle, partie, que serait-ce pour lui, la vie? Que lui importait, à cette heure? Peut-être n'y avait-il de vrai, de toutes les choses et de leur double effort vers la gloire, que de s'être unis en une absolue communion d'âmes, de s'être aimés! Un attendrissement le gagnait. Le sacrifice peu à peu se parait d'une douceur, s'enveloppait d'un héroïsme dont lui-même était grandi devant la mort. Il cessa de réfléchir. Il se sentit courbé vers Marie, irrésistiblement. Et, de ses lèvres, tomba la promesse que, si elle venait à le quitter, il n'écrirait plus jamais. Leur œuvre s'arrêterait avec elle, serait close avec sa vie.

Un moment, une lâcheté effleura Paul. Tout au fond de lui-même, une espérance s'était dérobée, l'espérance qu'il se fût trompé ou que peut-être Marie, par un héroïsme pareil, triomphât de cette étrange et cruelle jalousie. Mais le regard, déjà lointain, de la mourante parut revenir, se posa sur le sien, dans une reconnaissance pleine de tendresse; avec l'égoïsme impitoyable de ceux qui s'en vont, d'une légère pression de ses doigts grêles, elle acceptait le renoncement; et elle sourit, une quiétude épandue sur son visage.

III.

Marie était morte. Paul, malgré la détresse immense en laquelle le laissait cette rupture cruelle de leurs êtres, demeura debout, comme un arbre sous la tempête, dans sa haute douleur

muette. Il errait par la maison vide, par la solitude du cabinet de travail. La vaste pièce lui paraissait morte, elle aussi, l'âme envolée qui l'avait animée naguère. Elle gardait un silence et une immobilité de tombe, avec de longs retentissemens du moindre bruit, ainsi qu'en un temple désert. Mais, là, parmi l'attirance du milieu où s'était vécue leur vie intellectuelle, où leurs cerveaux avaient pensé les mêmes pensées, où leurs cœurs avaient battu des mêmes émotions d'art et souffert les mêmes angoisses de l'irréalisable, l'enveloppait la douceur mélancolique des choses amies qui, d'être restées pareilles, ramenaient pareilles les mêmes impressions ; et, bercé par leur apparente immutabilité que rien ne troublera plus, comme on écoute dans le murmure des ruines la voix de ce qui fut, il écoutait les souvenirs.

Il relisait leurs livres. Il reparcourait les étapes de leur route si brève, s'abîmait en la contemplation de leur œuvre inachevée, suspendue comme un pont dont une arche est béante sur le vide. Le regret de ses années désormais stériles s'atténuait ainsi de l'illusion d'une union que la mort n'eût point dissoute. La persistance en lui du passé, la parole même dont il était lié la prolongeait. La femme à qui il gardait la double foi jurée du cœur et de l'esprit ne se reculait point dans le néant. Elle vivait au même titre que vivent ceux qui sont absens; et presque, lorsqu'il abaissait, pour mieux saisir des visions fuyantes, ses paupières, il lui semblait qu'elle fût là encore, assise dans le fauteuil vide, ou qu'elle dût y venir; que tantôt ils avaient échangé des paroles, ou que tout à l'heure ils allaient accorder des pensées. La mémoire atteignait parfois, en ses évocations, jusqu'à l'intensité du réel, recréant des sensations éprouvées. Il voyait Marie, il l'entendait; il écoutait, avec le son même de sa voix, des mots qu'elle avait prononcés, des idées qu'elle avait exprimées. Il prêtait l'oreille à ses espoirs de malade, aux projets qu'elle rêvait, dans le temps où, confians encore, ils se plaisaient au charme berceur des convalescences attendues.

Son esprit allait; il s'abandonnait à la tentante amertume de repenser les mêmes choses. Il suivait ces projets et ces rêves, par-delà l'abîme qu'avait creusé la tombe; il imaginait leur réalisation, entrevoyait, à la suite de l'œuvre interrompue, l'œuvre nouvelle dont elle se fût complétée.

Sous le couvert d'une religion du passé, l'œuvre, ainsi, se dégageant du souvenir pieux dont elle s'était enveloppée, s'isolait, prenait une vie propre.

Paul, d'abord, n'y prêta point d'attention; puis une accoutumance s'établit; l'œuvre le pénétrait, poussait des racines invisibles. Ses méditations flottantes avaient, sans qu'il en eût con-

science, fait gonfler, crever le germe; et le germe, dans la fécondité de son cerveau, que le repos avait accrue, montait en une plante inculte, déjà puissante. Un jour, brusquement, il s'inquiéta, s'effraya presque. Insensiblement l'œuvre s'était poursuivie : il la portait en lui; et, tout à coup, elle le hantait, l'obsédait d'un besoin d'aboutir, de se produire à la lumière, de revêtir, ainsi qu'un manteau somptueux, la formule d'art dont elle serait manifestée pour le regard des foules.

Pour la première fois, Paul sentit toute la grandeur du sacrifice auquel il s'était résigné. Il entrevit un supplice, une torture : l'idée éclatant le cerveau comme un bourgeon des feuilles, par une loi de nature; la pensée plus cruellement emmurée sous le crâne que ne l'eût été le corps dans un caveau. Il redouta qu'il fût trop tard, qu'aveuglé trop longtemps par la trompeuse diversion apportée à sa douleur, il lui fût désormais impossible d'entraver le mouvement commencé, de suspendre le fonctionnement graduellement repris sous l'abri décevant des pieuses réminiscences. La force productrice fermentait au dedans de lui, s'échappait en des rêves troubles, en des fièvres qui battaient ses tempes. Et le travail, en même temps, prenait l'attirance d'un refuge; tandis que l'oisiveté le livrait sans défense aux tourmens des souffrances, aux regrets amers des joies perdues.

Cependant la parole donnée à la morte était la haute loi primant tout. Il tenta de se ressaisir. Il s'arracha du cabinet de travail, où il se sentait désarmé, parmi la suggestion des livres, avec, dans le recueillement de la pénombre, la tentation du large papier blanc aveuglant comme une neige sans tache. Il tenta de voyager, de remplacer par l'agitation physique le bouillonnement intellectuel. Mais il dut céder à l'appel des choses coutumières, devenues partie intégrante de sa vie. De même que chaque jour il allait s'incliner sur la tombe de Marie, de même il se voyait ramené à la table; et là, il retrouvait, toujours plus forte, comme la peur d'une action mauvaise, la tentation. Ses doigts avaient des tremblemens convulsifs; les idées affluaient à son cerveau, l'emplissaient à le faire craquer.

Un moment, il rencontra un dérivatif. Ce fut, en de longues lettres à des amis éloignés, de remuer, à travers des pages, des idées et des mots. Il en eut un soulagement, y prit un plaisir délicat de lettré; mais ce plaisir, qui durait le temps d'écrire, le laissait plus inquiet ensuite, agité comme une eau dont on a troublé l'équilibre. Puis, ces lettres mêmes, de lui rappeler les temps où elles étaient la forme principale de l'échange et de l'expansion des idées, les temps des vieux manuscrits, antérieurs au livre, lui ramenaient plus aiguë, avec la tristesse de la feuille

volante, qui se perd, la nostalgie de l'encre d'imprimerie, des épreuves fraîchement tirées, de l'alignement des caractères qui donnent aux mots des reliefs lumineux, aux phrases des formes saisissables.

Une lâcheté singulière, alors, le rendit accessible à des compromissions nouvelles. Il entrevit un moyen terme. Il imagina de tromper son esprit par une illusion plus complète, l'illusion d'un effort pareil à l'effort d'autrefois dans un labeur différent. Tout l'art littéraire n'était pas enfermé dans le roman. L'histoire, la philosophie, la critique, offraient un champ très vaste, à l'exploitation duquel une femme se fût rencontrée inhabile; et il lui parut que, sans violer sa parole, sans trahir son engagement, il lui était loisible de se livrer à un travail qui, même si Marie fût demeurée, n'eût pu être accompli que par lui seul.

Paul céda, vite convaincu. Il médita un travail de critique sur des époques disparues, des époques où, toujours, ainsi qu'en des ruines souterraines, les fouilles exhument des choses ignorées. Il étudia, aussi intéressantes que des analyses de roman, de mystérieuses physionomies dont tous les voiles n'avaient point été levés. Il jeta, sur des événemens confus, des clartés, les présenta sous un jour dont leur aspect fut modifié. Il ajusta des effets et des causes, relia, par des fils inaperçus jusque-là, des faits en apparence isolés. Puis il groupa, composa, étageant les plans successifs, distribuant l'ombre et la lumière, accusant les reliefs. Des mois, il eut le ravissement intime de l'idée jaillissant enfin de la subtile construction des phrases, l'orgueil des conclusions fatales après lesquelles l'esprit satisfait se repose, comme on se repose au site enfin atteint à travers une longue route pittoresque; il eut la volupté des lignes s'ajoutant à des lignes, des pages surmontant l'amoncellement des pages, de la senteur de l'encre d'imprimerie, de l'odeur du bouquin; la sensation triomphante de l'œuvre lentement édifiée.

Pourtant, lorsqu'il eut terminé, dans la détente qui suivit la fureur de production en laquelle il s'était jeté, son esprit perçut qu'un autre désir avait persisté. Certes, il avait retrouvé son équilibre; un excès de sève s'était épanché. Mais le travail de critique n'avait point mis en jeu les forces créatrices. Ni la critique, ni la philosophie, ni l'histoire, ne correspondaient à ses instincts de lutte contre l'inaccessible de l'art, ses instincts de recherche de l'absolu. Si elles prêtaient, par quelque côté, à l'évocation magique des êtres et des choses, si elles nécessitaient l'exercice d'un sens prodigieusement intuitif, une grande dépense d'idées générales et des vues très larges, elles emprisonnaient l'imagination en des mailles étroites de filet, lui restreignaient le champ de l'infini. Au lieu de l'artiste créateur, il s'apparaissait

un architecte exhumant des ruines ou grattant sur de vieilles façades la longue altération des siècles. Puis la formulation de l'idée était là sans passion; elle ne déployait point le chatoiement des phrases ou la bataille sonore des mots ou l'ampleur des grands gestes tragiques dont il était tourmenté.

Une nouvelle tristesse s'appesantit, la tristesse des désillusions, des espérances qui ne reviendront pas. Plus impérieusement, il se sentait repris des tentations anciennes; et, par l'effet même d'une première concession, il se trouvait plus démuni, sa volonté ébréchée pareille à une place qu'une longue période de paix laissa se démanteler. Les forces créatrices grondaient en lui, d'une rumeur confuse de volcan. Elles l'attaquaient d'un assaut continu, le poursuivaient en l'insomnie des nuits. Il commença de redouter la défaite.

Il lui semblait qu'il cessât peu à peu de s'appartenir, qu'une volonté plus puissante que la sienne le courbât, chaque jour davantage, sous son étreinte. Car les œuvres, dont il s'efforçait de détourner son désir et sa pensée, étaient entrées en lui, s'y étaient développées, étaient devenues la chair de sa chair, le sang de son sang, sa vie elle-même. Malgré sa lutte, elles avaient grandi, s'étaient complétées. Il les portait en lui, réelles et vivantes, prêtes à sortir, comme Minerve du crâne de Jupiter, toutes armées de son cerveau.

Dans cet état d'esprit, la tentation revêtait toutes les formes. Une voix montant de lui-même lui soufflait qu'au lieu de manquer à sa parole il serait, en mettant au jour les livres qu'avait projetés Marie, ainsi que l'exécuteur testamentaire de la morte, l'accomplisseur de ses volontés. L'achèvement de leur œuvre commune devenait un héritage légué, une mission confiée, une charge qui lui incombait, un devoir.

La brèche s'élargissait. Il cessait de se révolter contre l'éventualité d'un parjure; il finissait par en évoquer la possibilité; et, sans s'y résoudre encore, il n'en repoussait plus la pensée avec la même énergie. Il reculait seulement, remettant à un avenir lointain, à plus tard, lorsqu'il serait à bout.

Cette perspective lui rendit un peu de calme, le calme d'un homme qui a la certitude d'avoir fait tout ce qu'il a pu et qui attend patiemment parce qu'il sait que, le jour où il le voudra, son mal aura pris fin. Mais son esprit ne se détourna plus de la tentation. Il ne vivait plus dans le présent; il regardait se dérouler devant son désir la vision des journées laborieuses, des jouissances infinies que l'avenir lui tenait en réserve. L'éloignement les grandissait, les rendait plus attirantes; et de s'être rapprochées après avoir semblé enfuies pour jamais, elles lui jetaient

un appel plus irrésistible. A lutter plus longtemps, il redouta la folie.

Des époques, alors, tendirent à se préciser, des dates à se fixer. Plus tard, avait-il dit. Dans un an? Dans six mois? Qui savait combien de temps se prolongerait sa résistance dernière? C'était le printemps. Il entrevit, après les chaleurs de l'été, les heures recueillies de l'automne. Il sentit qu'à ce moment-là, sans doute, il céderait. Il se résigna. Soit! dans six mois!

Le soir même, il se jetait sur le papier.

IV.

Des heures, Paul courut les larges feuilles, d'un galop d'un cheval par l'infini des routes blanches; elles avaient pris possession de lui, le roulaient dans un engrenage sans fin, le dévoraient. Il aurait voulu ne s'arracher de là jamais. Car il s'effrayait de tomber, à l'issue, dans la désespérance, dans l'accablement d'un remords. C'était, suspendue au-dessus de lui, la menace de son moi, qu'il fuyait dans le monde irréel de ses créations; et cette menace le maintenait, dès qu'il éprouvait le besoin d'un répit, ainsi que le coup de fouet courbant les esclaves sur la tâche. Il allait comme en un songe merveilleux qu'il eût su pourtant n'être qu'un songe, se hâtant d'en exprimer toutes les joies et toutes les ivresses avec la terreur latente de l'éveil prochain.

Lorsque le jour parut, il s'arrêta. La rapidité du temps le surprenait. Mais il eut une stupeur plus grande de voir que nul remords ne l'atteignît. Il avait la conscience d'une irresponsabilité, comme si sa volonté fût demeurée étrangère à son acte, comme s'il n'eût fait que céder à quelque pression mystérieuse, dominé par une volonté plus haute. Une paix, au contraire, était en lui. A peine une mélancolie s'éveillait; car il venait de repasser par des sensations d'autrefois. Même il lui semblait qu'il eût un moment ressaisi tout entière l'exquise jouissance des labeurs partagés.

Le jour montait; il vit, par les fenêtres, l'infini du ciel bleu que traversaient d'invisibles rayons. Aux faîtes des toits, des aigrettes d'or s'allumèrent. Il éteignit la lampe. Le jour, purifié, l'atteignit, l'enveloppa d'une lumière amie, comme d'une caresse. Du jour s'ajoutant à la nuit, de la perpétuelle succession des choses qui se continuent, de l'éternel mouvement dans l'immutabilité éternelle, lui venait davantage le rassérénement que rien ne fût fini jamais; que tout se liât indestructiblement; que tout ce qui eût germé aboutît; que tout ce qui eût été fût encore.

Sous la fatigue, ensommeillée un peu, de cet éveil matinal, dans

la paix profonde et douce du jour naissant, une illusion croissait. L'autrefois était plus près de lui tout à coup, presque présent. Son union avec Marie ne lui semblait point avoir été rompue. De même qu'alors il reprenait leurs feuillets pour les comparer, il reprit les pages qu'il venait d'écrire. Or, étrangement, il lui parut, à mesure qu'il avait corrigé, qu'il tînt sous les yeux la page définitive de leur collaboration, leurs deux pages fondues en une seule. La concentration de son esprit l'isolant à nouveau des objets extérieurs, il retrouvait indéniable l'écho de sa pensée en une pensée pareille. Il rencontrait des lignes qu'il ne se rappela point, que son effort n'arriva point à reconnaître pour siennes. Et il éprouva l'impression que son cerveau, ainsi qu'autrefois, n'eût point été seul, qu'il eût reçu à la fois et rayonné des images qui, par des affinités inaperçues, s'étaient fondues en des visions uniques; la sensation que Marie eût été là, dans le fauteuil vide, en face de lui.

Dans le jour plus clair, sous le soleil plus haut, cette sensation s'atténua, disparut. Mais, les jours suivans, le charme du labeur persista, le charme des anciens labeurs à deux. Et, tandis que l'œuvre avançait, de ne découvrir aucune différence entre elle et les œuvres précédentes qu'ils avaient édifiées ensemble, l'illusion un moment subie reparut, se fortifia. Durant les heures fiévreuses de la production, la morte n'était plus morte. Elle n'était même point absente comme une amie partie pour un lointain voyage; elle était près de lui, véritablement, invisible seulement, lorsqu'il levait les yeux. S'il n'entendait point le grincement ressouvenu de sa plume et le froissement de ses feuillets, il sentait que la fusion de leurs deux pages en une seule, pour s'accomplir par des moyens différens, impénétrables, pour être antérieure à la manifestation écrite de l'idée ou simultanée, était réelle cependant. Leur communion si absolue, si intime, se poursuivait ; leur collaboration, un moment interrompue, était reprise.

Il eut l'intuition qu'il n'avait point manqué à sa parole, que c'était Marie elle-même qui l'avait ramené au travail, courbé sur les pages irrésistiblement.

Alors, tandis qu'autour de lui ceux qui, d'abord, à cause de sa longue inaction, l'avaient accusé de n'être pour rien dans l'œuvre commune, déclaraient que nul écrivain n'était capable de résister à la passion d'écrire, Paul, souriant du sourire dont on voile à la foule les choses qui doivent demeurer secrètes, venait s'asseoir à la large table, en face du fauteuil vide : et *ils* travaillaient.

JEAN REIBRACH.

LA

QUESTION DES ÉGOUTS

I.

Amenées dans la ville par les magnifiques aqueducs de la Dhuis, de la Vanne et bientôt de l'Avre, et consacrées aux usages multiples de l'habitation, ou bien pompées dans la Seine pour le service de la voie publique et les emplois industriels, toutes ces eaux se sont promptement souillées. Il faut les éloigner en toute hâte. Leur volume annuel n'est pas moindre, en ce moment, de 162 millions de mètres cubes. C'est une moyenne journalière de 455,000 mètres cubes; plus de 5 mètres 1/2 par seconde. Beaucoup de rivières n'ont pas en tout temps un pareil débit, et nous avons vu qu'une très prochaine augmentation s'imposait (1). Il faut aussi se débarrasser de la pluie. L'eau du ciel, en ruisselant sur nos toits et nos pavés, perd bien vite sa pureté. Le climat de Paris est essentiellement incertain. Tous les quartiers ne reçoivent pas la même quantité de pluie. La Monnaie en a plus que Ménilmontant ou Vaugirard. Les mois d'été en fournissent plus que ceux d'hiver, quoique le nombre de jours de mauvais temps soit à peu près le

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 septembre 1892, l'étude intitulée : *l'Eau à Paris*.

même dans les deux saisons (1). En résumé, la quantité de pluie tombée sur Paris en un an équivaut à peu près à une couche d'eau de 489 millimètres d'épaisseur, épandue sur les 7,802 hectares de la superficie de la ville, supposée pour un instant parfaitement horizontale. C'est un volume de 38 millions de mètres cubes. Si la pluie tombait régulièrement chaque jour, on en aurait un volume quotidien de 104,000 mètres. Mais il n'y a en moyenne que 120 jours de pluie par an, et qui sont loin de se ressembler. Tantôt ce sont des bruines légères qui mouillent à peine le sol, sans y produire de ruissellement; tantôt, mais rarement, de violentes averses, d'assez courte durée, s'épanchent en cataractes, qui en une demi-heure représentent quelquefois plus de 100,000 mètres cubes. Quoi qu'il en soit, réunies aux eaux des deux distributions, celles de la pluie forment un volume annuel d'environ 200 millions de mètres. L'édilité, toutefois, n'a pas à prendre souci de leur masse entière. Une partie s'évapore spontanément : l'ébullition ménagère ou industrielle en renvoie aussi quelque peu aux nuages. Puis, si le dallage de nos trottoirs, l'asphalte comprimé, les pavés en bois, et le béton, qui forme l'infrastructure de certaines de nos modernes chaussées, sont à peu près imperméables, les joints du pavage ordinaire, le macadam lui-même, et surtout les sols de nos jardins et des promenades, se laissent facilement pénétrer. Une partie des eaux de la surface va s'unir aux nappes liquides du sous-sol parisien. C'est, — une expérience prolongée le constate, — le quart, à peu près, du volume total qui disparaît ainsi. Il n'en reste pas moins à expulser une quantité annuelle de 150 millions de mètres cubes, avec cette circonstance aggravante que le volume en varie d'une saison à l'autre, d'un jour au suivant, et n'est pas le même aux divers instans de la journée. Sans parler de l'irrégularité de la pluie, les eaux du service public, abondantes le matin, rares pendant le jour, s'arrêtent à peu près complètement quand arrive la nuit; l'afflux de celles de l'industrie n'a

(1) Hauteur de la lame d'eau représentant la pluie tombée en 1889 :

La Monnaie	528 m/m.
Passy	516 —
Buttes-Chaumont	490 —
Saint-Victor	473 —
Panthéon	467 —
Monceau	448 —
Vaugirard	446 —
Ménilmontant	425 —

Moyenne, 489 m/m ; en hiver, 221 m/m ; en été, 268 m/m.
Moyenne du nombre des jours de pluie, 119; en été, 60; en hiver, 59.

lieu qu'aux heures d'activité des ateliers; et les eaux ménagères s'écoulent, irrégulières et intermittentes, principalement au moment où le Parisien fait sa toilette, ou après qu'il a pris ses repas. — En juillet, la quantité d'eau distribuée dépasse, à certains jours, 500,000 mètres cubes; elle est, en janvier, à peine supérieure à 300,000. En fait, on peut dire que le volume journalier moyen des eaux à expulser est ordinairement, aujourd'hui, de 400,000 mètres cubes, avec des variations fréquentes de 100,000 à 150,000 mètres cubes en plus ou en moins; exceptionnellement, quand, en été, un orage coïncide avec un maximum de consommation, ce volume peut atteindre 600,000 mètres cubes.

Aux souillures de la voie publique et des nombreux édicules qui l'encombrent, pour la plus grande commodité des passans imprévoyans ou surpris, à ces eaux qu'on appelle ménagères et qui sortent des cuisines, des toilettes et des buanderies parisiennes, chargées de graisses et de savon, à celles rejetées par les nombreuses industries réputées insalubres, qui s'exercent dans près de 4,000 établissemens situés à l'intérieur de la ville, à ce qui s'écoule des vacheries, des écuries, des marchés, des abattoirs, à toute cette fange s'ajoutent, pour composer l'eau d'égout, les résidus de ce merveilleux laboratoire qui s'appelle le corps humain. Non que tout aille aujourd'hui à l'égout, ni même qu'on puisse espérer que les humilians déchets des 2 millions et demi d'existences entassées dans Paris puissent en être totalement éloignés, par la voie de l'égout, dans un avenir prochain. Actuellement, la Salpêtrière, les Invalides, l'École militaire, quelques autres établissemens publics, et seulement 3,000 maisons, à peu près, sur 85,000 jouissent ouvertement de cet avantage. D'autres se le procurent plus ou moins hypocritement au moyen d'appareils mobiles, infidèles dépositaires de ce qu'on leur confie. Le nombre des maisons qui recourent à ce subterfuge s'accroît chaque année. Il est aujourd'hui de plus de 21,000. Dans les autres, où se pressent peut-être les trois quarts de la population, continue à subsister le mode barbare de l'emmagasinement dans les fosses. Si quelque nouveau Diable boiteux venait à soulever non plus seulement les toits des maisons, mais les maisons elles-mêmes, il montrerait à nos regards offensés 60,000 cloaques où, plus mornes que l'Averne, d'immondes amas croupissent et fermentent :

. . . . . talis sese halitus atris
Faucibus effundens supera ad convexa ferebat.

Une aération forcément insuffisante, la concentration, et surtout la stagnation y sont favorables à la pullulation des fermens mor-

bides, dangereuses semences des plus redoutables contagions. Les tuyaux d'évent les répandent dans l'atmosphère en vivantes poussières, souvent avec d'insupportables odeurs. Par les inévitables fissures d'une maçonnerie qui est rarement étanche, quoi qu'on fasse, ils pénètrent dans le sol environnant, s'y propagent, réserves toujours mobilisables de l'invasion épidémique. Les procédés d'extraction et de transport ont été perfectionnés autant que possible; ils n'en restent pas moins des opérations tout au moins désagréables, souvent et à bon droit suspectes d'insalubrité. L'industrie enfin ne peut travailler ces hideux produits qu'en incommodant le voisinage dans un rayon assez étendu; elle n'en traite d'ailleurs économiquement que la partie la plus riche en ammoniaque : et ses dépotoirs, souvent combles, envoient leur superflu se perdre dans la Seine.

Le maintien de ce système arriéré est pour tous les hygiénistes l'une des principales causes de la fréquence et de l'intensité à Paris de certaines maladies dues aux fermens, et pour cela appelées *zymotiques :* telles sont la fièvre typhoïde et la diphtérie qui font chaque année chez nous plus de victimes que partout ailleurs.

On demande la suppression de ce procédé répugnant et inhumain. Suivant une formule qu'il ne faut pas se lasser de répéter, on pose comme condition nécessaire de tout assainissement, l'écoulement sans stagnation possible et le rejet au loin, avant toute fermentation, des matières impures et des eaux usées de la vie et de l'industrie. C'est le *tout à l'égout.*

Nouveauté en France et nouveauté qui, en dehors des milieux scientifiques, se heurte encore à beaucoup de scepticisme, de préjugés, et peut-être de mauvais vouloir, cette méthode d'assainissement est depuis plus de vingt ans adoptée par nombre de grandes villes des deux mondes. Londres, qui en jouit depuis longtemps, perd par la fièvre typhoïde 2 ou 3 habitans seulement sur 10,000. Bruxelles en perdait autrefois 10 à 11. Le tout à l'égout s'y établit en 1871. La mortalité typhoïdique tombe aussitôt à 4, descend ensuite à 3. A Francfort, elle est de 9 avant, de 3 après. A Berlin, l'état sanitaire était déplorable avant la dernière guerre; le coefficient de la mortalité générale s'élevait à 377 pour 10,000 habitans; après 1871, il atteignait jusqu'à 391. On entreprend en 1875 les travaux d'assainissement, établis sur le principe du tout à l'égout et de l'épuration par l'irrigation : on les poursuit avec méthode et activité; la mortalité suit une marche progressivement décroissante : elle arrive à 272. Quant à la mortalité spéciale à la fièvre typhoïde, elle était de 5 avant les travaux; ceux-ci la font baisser de moitié. — Les hygiénistes berlinois ont même poussé leurs investigations statistiques jusqu'à un détail qui

présente un intérêt tout particulier. Il en résulterait en effet que le fléau s'atténuait rapidement dans les maisons reliées aux égouts publics; qu'il gardait au contraire toute sa virulence dans celles qui ne pouvaient pas encore jouir de cet avantage. Les cas typhoïdiques étaient, en effet, cinq fois plus fréquens dans ces dernières que dans les autres.

Les révélations les plus démonstratives peut-être nous viennent d'Angleterre, où l'assainissement a été, depuis l'année 1875, l'objet de mesures générales s'étendant à tout le pays. Presque toutes les villes sont aujourd'hui pourvues du tout à l'égout et cette amélioration s'étend progressivement des villes aux bourgades, de celles-ci aux villages. Qu'est-il arrivé ? — Dans la période de 1861 à 1870, on constatait par 10,000 habitans, 225 décès, dont 9, à peu près, dus à la fièvre typhoïde et 34 aux autres maladies zymotiques. — Dans la période décennale de 1880 à 1889, la mortalité générale n'est plus que de 191 (1), dont seulement 2 et demi au compte de la fièvre typhoïde et 22 à celui des autres affections zymotiques. Comme résultat final, la conséquence immédiatement apparente de l'assainissement est d'avoir, dans une période de dix années, conservé la vie à près d'un million de sujets de la couronne britannique. La chose en vaut la peine.

A Paris, au contraire, la mortalité générale se tient au taux élevé de 255. Les chiffres de la fièvre typhoïde ont été de 8 et de 7,5. Ils descendent quelquefois à 5,8. Mais ils se relèvent jusqu'à 9. C'est plus que partout ailleurs. Ces chiffres sont concluans (2). Ils se présentent en trop grand nombre et avec une concordance trop persistante pour qu'on puisse suspecter la rigueur des inductions auxquelles ils conduisent.

Il est bien entendu, — je demande la permission de le faire remarquer, — qu'on ne doit pas attribuer au tout à l'égout le mérite exclusif des améliorations dont ces chiffres sont la preuve. Le tout à l'égout est, si l'on veut, la partie principale de l'assainissement.

(1) Il est peut-être intéressant de constater la progression décroissante de la mortalité à mesure que s'exécutaient les travaux d'assainissement. En voici le tableau :

Années.	Mortalité par 10,000 habitans.	Années.	Mortalité par 10,000 habitans.
1880. . . .	205	1885. . . .	190
1881. . . .	198	1886. . . .	193
1882. . . .	196	1887. . . .	188
1883. . . .	195	1888. . . .	178
1884. . . .	195	1889. . . .	179

(2) Certaines grandes villes universitaires d'Allemagne sont, grâce à ce procédé, si bien préservées de la fièvre typhoïde, que, faute de cas, la clinique de cette affection a, pour ainsi dire, disparu de l'enseignement médical.

Mais, à lui seul, il ne la réalise pas tout entière. On se rend compte, en effet, qu'une population qui, après avoir l'adopté, continuerait, par une étrange inconséquence, à boire des eaux contaminées, risquerait fort de n'obtenir aucune amélioration appréciable. Il en serait de même, inversement, — comme cela a lieu à Paris, — si, après avoir assuré l'eau potable, on conservait, quant aux immondices, les procédés barbares encore en usage aujourd'hui. Prenons un exemple. Le germe de la fièvre typhoïde se développe de préférence dans les immondices stagnantes et en fermentation. Mais il a dû y être d'abord amené, et s'il s'y trouve, c'est que les habitans l'ont d'abord ingéré en buvant des eaux contaminées. Par un inévitable retour, si ces germes funestes existent dans l'eau, c'est que celle-ci a subi des souillures, sans avoir été ensuite convenablement purifiée. L'assainissement, pour être efficace, comporte donc simultanément, et de la façon la plus nécessaire, l'adduction d'eaux pures et l'entraînement sans stagnation, sans possibilité de fermentation, de tout ce qui pourrait être favorable à la culture du dangereux microbe. Ces deux conditions sont réalisées dans toutes les villes qui, comme celles que nous citions tout à l'heure, ont véritablement voulu être assainies.

Nous avons ici même (1) montré que la qualité de l'eau potable distribuée à Paris ne laisse rien à désirer. On peut seulement, — on pourra surtout dans un avenir peu éloigné, — lui reprocher de n'être pas suffisamment abondante. En ce qui touche l'autre partie du problème de l'assainissement, — puisqu'il résulte de ce que nous disions, il y a un instant, qu'entre l'amélioration de la santé publique et l'éloignement des rebuts de la vie, il y a une étroite corrélation, — puisque le tout à l'égout doit, chez nous, comme il le fait de l'autre côté de la Manche, épargner un si grand nombre d'existences, hâtons-nous de le mettre en pratique. La vie humaine n'est-elle pas un trésor dont il convient de ne pas laisser perdre une parcelle, alors surtout que la population française est menacée de décroissance? N'avons-nous pas d'ailleurs un réseau d'égouts qu'on proclame admirable?

II.

Nos pères, de mœurs moins raffinées, plus ignorans aussi des lois de l'hygiène, ont pendant longtemps pris assez peu de souci de cette question, si grave pour nous, de l'évacuation des eaux usées. Si, dès l'époque de Tarquin l'Ancien, il y eut à Rome de grandioses égouts, dont la *cloaca maxima* reste comme un impo-

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre.

sant souvenir, c'est seulement à la fin du XIVe siècle que le célèbre prévôt des marchands, Hugues Aubriot, l'ami malgré lui des terribles maillotins, fit voûter le cloaque où s'accumulaient les ordures des halles. Beaucoup plus tard, sous Henri IV, un autre prévôt des marchands, François Miron, fit recouvrir l'égout du Ponceau qui roulait ses fanges entre la rue Saint-Denis et la rue Saint-Martin. Donnant un exemple toujours trop peu suivi, ce généreux magistrat paya de ses deniers les dépenses de cette utile construction. Chaque période, chaque règne, ajouta quelques tronçons épars à cette œuvre à peine commencée. Sous Louis le Grand, il n'y avait encore que deux kilomètres d'égouts couverts. En 1824, le docteur Parent-Duchâtelet, l'un des premiers que préoccupa l'hygiène morale et physique de la capitale, n'en trouvait à mesurer que 37 kilomètres. Le roi Louis-Philippe fit plus. C'est sous son règne que les premiers collecteurs de la rive droite, remplacés depuis par les constructions grandioses que nous connaissons, furent établis et conduits jusqu'à la Seine. Un premier plan de branchemens secondaires fut arrêté, mais ne reçut qu'un commencement d'exécution. On a pu voir encore, au milieu de ce siècle, les eaux sales de toute provenance circuler librement sur la voie publique, pour se rassembler dans le ruisseau unique, ménagé au milieu de la chaussée, et d'où chevaux et voitures faisaient jaillir, au grand dommage des boutiques et des passans, d'innombrables éclaboussures. Plus d'un d'entre nous, dans sa jeunesse, a pu dire ce que disait déjà Boileau :

> Guénaud, sur son cheval, en passant m'éclabousse,
> Et n'osant plus paraître en l'état où je suis,
> Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.

Le choléra de 1832, celui de 1849, comparables en leurs meurtriers ravages aux pestes célèbres du moyen âge, donnèrent de cruelles, mais utiles leçons à la population parisienne et à ses gouvernans. On commença à comprendre intuitivement, peut-être, que le meilleur moyen de combattre les fléaux était de les prévenir par l'hygiène et la propreté. Un décret de 1852, presque contemporain de celui relatif aux canalisations d'eau, prescrivit la construction des trottoirs, la peinture des façades, et prohiba l'écoulement à ciel ouvert des eaux pluviales et ménagères. C'était poser le principe d'un réseau souterrainement parallèle à celui des voies publiques, et devant servir à l'accomplissement de ces fonctions humiliantes, mais nécessaires de l'organisme, que la cité a, comme le citoyen, le devoir et l'instinct de dissimuler aux yeux. La distribution des eaux pures, l'éloignement des eaux souillées,

furent ainsi, par un enchaînement naturel, entrepris au même moment et sous les mêmes inspirations. Belgrand mit au service de ces grandes œuvres l'ardeur de conception et la rapidité de décision qui le caractérisaient, et son inspiration se retrouve encore dans ce qui s'est fait depuis lui. Progressivement, on est arrivé à la situation actuelle, et l'on peut dire que l'œuvre voulue en 1852 est aujourd'hui à peu près accomplie. Un vaste réseau d'égouts s'étend sous toute la ville.

Partant de la façade de chaque maison, un tronçon de galerie souterraine, — ce qu'on appelle un branchement particulier, — vient déboucher dans l'égout public, situé au milieu de la rue, quand celle-ci est de largeur ordinaire, sur chacun des côtés dans les grandes voies. C'est d'abord l'égout direct ou primaire, qui prend naissance au point le plus haut de la rue et en suit la pente jusqu'à la rencontre de l'égout secondaire circulant sous la rue transversale. Le secondaire va au tertiaire; le plus souvent celui-ci se ramifie sur un autre, et ainsi de suite jusqu'à ceux qu'on appelle collecteurs secondaires ou égouts principaux, branches maîtresses de ces troncs majestueux qui sont les grands collecteurs. De ceux-ci chaque rive a le sien. Celui de droite part du Châtelet, suit les quais jusqu'à la place de la Concorde, et de là, remontant vers la Madeleine, s'enfonce sous les hauteurs de Monceau pour arriver, presque en droite ligne, jusqu'à la Seine, en face d'Asnières. C'est un spacieux tunnel de $4^m,40$ de hauteur sous la clef de voûte, de $5^m,60$ de large. Deux banquettes y règnent le long d'une cunette, véritable lit de rivière large de $3^m,50$, profonde de $1^m,35$. De dimensions un peu plus modestes, le collecteur de la rive gauche, après avoir suivi l'ancien tracé de la Bièvre qu'il absorbe tout entière, suit les quais jusqu'au pont de l'Alma, franchit la Seine par un siphon et vient rejoindre le collecteur de la rive droite au-delà de Levallois, à peu de distance de son débouché. Leur développement est sensiblement de 17 kilomètres. Leurs flots réunis portent ainsi à Clichy les quatre cinquièmes environ des eaux souillées de Paris. Le surplus, provenant des hauteurs de Ménilmontant, de Belleville et de la Villette, est recueilli par le collecteur départemental, qui sort de Paris sous la porte de la Chapelle. Celui-ci reçoit en route la Rigole, spécialement infecte, de Bondy, les eaux résiduaires de Saint-Denis et des fabriques qui transforment en sulfate d'ammoniaque une partie de ce qui ne va pas encore à l'égout. Après un parcours de 11 kilomètres, il se jette dans la Seine en face de Villeneuve-la-Garenne. Le réseau des affluens représente 885 kilomètres, plus que la distance de Paris à Marseille. Les branchemens particuliers mis bout à bout formeraient un long conduit de près de 400 kilomètres. Chaque année, il s'en

ajoute quelque peu, tantôt 15, tantôt 20 kilomètres. Toutefois, on peut considérer l'œuvre de Belgrand comme accomplie dans son ensemble.

C'est ainsi que, dans la nature, on voit d'abord un mince filet d'eau formé de quelques gouttelettes de pluie, cheminer en serpentant sous les mousses de la forêt, se réunir à un voisin, puis à un autre encore, arriver à être le ruisselet, qui court murmurant doucement sur son lit de blancs cailloux, devenir ensuite ruisseau, puis rivière, fleuve enfin roulant vers la mer la masse imposante des eaux recueillies dans toute l'étendue du bassin. Mais l'analogie s'arrête là. Sage et économe de ses moyens, la nature proportionne le lit à l'importance du cours d'eau qui va l'occuper. Celui du ruisselet n'est qu'une rainure, à peine appréciable, sur le sable du coteau; le ruisseau ne s'ouvre que le chemin utile au débit de ses naissantes eaux; la rivière, le fleuve, élargissent progressivement leurs bords à mesure que de nouveaux affluens leur apportent de nouveaux tributs. Ils conservent ainsi la vitesse nécessaire à leurs flots pour transporter jusqu'à la mer l'alluvion dont ils sont chargés. Les cours d'eau qui contreviennent à cette loi de proportion sont bientôt obstrués et transforment leurs estuaires en de déplorables marécages. Les égouts de Paris ne procèdent pas d'une conception aussi simple, et l'art a prétendu y surpasser la nature. On a demandé à l'égout des services multiples. Être seulement l'émissaire des eaux impures est trop peu pour lui. Il faut d'abord qu'en outre il reçoive les boues et les sables provenant de la chaussée. On voulait, en effet, supprimer le tombereau, où, jusqu'alors, on chargeait à la pelle ces encombrans déblais amoncelés en tas par le balayage sur le bord des voies publiques. L'opération était, il est vrai, incommode et désagréable aux passans, onéreuse pour la ville. L'égout dut s'en charger. Mais ces débris des chaussées représentaient encore, il y a douze ans, un volume annuel de plus de 100,000 mètres cubes. La substitution du pavage en bois au macadam dans nos quartiers luxueux en a peut-être diminué l'importance. Pas d'une façon bien sensible, probablement, car si, en 1880, il y avait 1,800,000 mètres carrés de chaussées empierrées, il y en avait encore 1,510,000 en 1889. La substitution s'est donc opérée sur le pied de 30,000 mètres carrés par an : elle n'intéresse jusqu'à présent qu'un sixième de la superficie macadamisée, et n'a pas dû diminuer de beaucoup le cube des déblais projetés aux égouts.

L'eau, même si elle était prodiguée à torrens, ne peut faire cheminer ces matériaux, dont la densité est relativement considérable. Ils se déposent au fond des cunettes, y forment des amas,

des bancs, en quelque sorte, qui deviennent des obstacles croissans à la libre circulation des eaux. La nécessité de curages fréquens s'impose, entraînant alors l'obligation de donner aux égouts des dimensions suffisantes pour le passage des ouvriers chargés de ce travail.

On était encore conduit à cette même conséquence par le désir, nourri au début du projet, d'utiliser le branchement particulier lui-même, pour l'enlèvement discret et dissimulé de certains récipiens, et en particulier, de ces écœurantes ordures qui, à cette époque, dès la nuit venue, s'entassaient, répugnantes et fétides, devant chaque porte. Une modeste et utile réforme, trop critiquée au début, a depuis quelques années heureusement atténué ce qui était plus qu'un désagrément. La boîte quotidienne, qu'aujourd'hui le passant matinal frôle en se détournant, conserve pour l'histoire le nom de l'administrateur bien avisé qui en prescrivit l'emploi. C'était déjà à une mesure d'un genre comparable que le préfet Rambuteau devait l'immortalité. La gloire pousse sur tous les terrains : elle n'a pas plus d'odeur que l'argent de l'empereur Claude. C'est un service, digne de souvenir, que d'avoir protégé la décence et la propreté des rues, amélioré en quelque chose la salubrité de la ville, et, qui sait? prolongé peut-être, ne fût-ce que de quelques minutes, la durée de la vie moyenne.

On avait renoncé, il est vrai, avant même de l'avoir essayé, à faire toutes ces manipulations par le branchement particulier. Celui-ci, cependant, n'en a pas moins conservé ses dimensions. L'égout primaire, dans lequel il débouche, est, comme lui, assez haut et assez large pour donner passage aux ouvriers. Il en faut, en effet, nous l'avons dit, pour le curage, et il en faut un grand nombre. Il en faut encore pour poser, vérifier, entretenir et les conduites d'eau, et les fils des télégraphes et ceux des téléphones, et les tubes pneumatiques de l'administration des postes, qui ont trouvé logement dans ces larges galeries. Celles-ci sont ainsi devenues de véritables voies souterraines, où circule à l'aise un peuple actif et nombreux.

Rendues aptes à tant d'emplois, sont-ce cependant encore des égouts? Oui, sans doute.

Leur partie inférieure est toujours la cunette où se déversent les liquides impurs de la voie publique et des habitations. Mais, commandées par celles de l'ouvrage principal, les dimensions des cunettes sont excessives. Les plus étroites, — celles des égouts primaires, — ont au moins $0^m,40$ de large et $0^m,20$ de creux. Les quelques litres d'eau ménagère qui, de temps à autre, y sont projetés, ne peuvent les remplir. Ils s'y étalent en une couche mince, dont la vitesse se transforme en un lent ruissellement, impuissant

à vaincre la viscosité de l'impur liquide ; bientôt il s'arrête, stagnant et coagulé. Les fermens s'en emparent : des germes morbides s'y développent ; des odeurs écœurantes s'en dégagent.

Une ou deux fois par jour, le lavage intermittent de la chaussée jette, il est vrai, dans l'égout des flots d'eau qui servent à la nettoyer momentanément. Puis, dira-t-on, il pleut quelquefois ; les averses sont un bienfait. Mais c'est là une ressource précaire et incertaine, — intermittente, en tout cas, comme la précédente ; elle combat mal la stagnation des eaux ménagères dont l'épandage sur le radier de l'égout se produit continuellement, à toute minute, par émissions isolées, chacune de peu d'importance. D'ailleurs, l'orifice par lequel les eaux de la chaussée pénètrent dans l'égout, — la bouche sous trottoir, comme on l'appelle, — est forcément placée au milieu ou à l'extrémité inférieure de la rue et, par conquent, de l'égout lui-même. Les eaux qui s'y précipitent n'atteignent donc ni la partie supérieure de l'égout primaire, ni les branchemens particuliers. Dans ces portions privées de tout lavage, la fermentation putride se développe tout à son aise. Le mal est plus grand aussi dans tous ceux de ces égouts qui, par suite de la configuration du sol, n'ont que peu ou pas de pente. C'est la condition, en particulier, de cette partie importante de l'agglomération parisienne qui se trouve comprise entre le boulevard Sébastopol à l'ouest, les anciens boulevards au nord, la rue de Turenne à l'est, la Seine au sud, où se presse, entassée, une population dont la densité, sur certains points, atteint et dépasse le chiffre de 1,000 habitans par hectare. On a, depuis quelques années, installé au sommet des égouts primaires, des réservoirs de chasse dont le fonctionnement apporte bien quelque remède à cette déplorable situation. Mais une ou deux chasses d'eau espacées de douze, plus souvent de vingt-quatre heures, — et on ne peut faire davantage, — ne constituent que des palliatifs insuffisans, tout comme le rabot et le balai du personnel, quelque nombreux qu'il soit, employé à ces curages.

En raison de leurs vastes dimensions, on ne peut entretenir dans les égouts primaires un courant d'eau continu, on n'en a pas les moyens. Il y faudrait employer peut-être la moitié, le tiers du débit de la Seine, divisée en un nombre infini de canaux. L'intermittence forcée du lavage s'ajoutant à l'excès de largeur a, nous l'avons dit, pour conséquence la stagnation des liquides et des débris impurs, stagnation propice aux fermentations nauséabondes et souvent dangereuses.

Cette violation d'une des lois essentielles et les mieux démontrées de l'hygiène est la règle fatale des branchemens particuliers et des égouts primaires, — et ils représentent plus de la moitié du

développement total du réseau. L'inconvénient s'atténue dans les égouts suivans, secondaires, tertiaires et autres. Les dimensions, heureusement, n'en croissent pas proportionnellement à leur rang hiérarchique, tandis qu'au contraire les apports de leurs affluens en augmentent le débit en le régularisant. Cependant, pour trouver réalisée d'une façon à peu près satisfaisante cette condition indispensable de salubrité, réclamée par tous les hygiénistes; — dilution et circulation rapide, sans arrêt, des matières fermentescibles, — il faut arriver jusqu'aux collecteurs secondaires, tels par exemple, que celui du boulevard Sébastopol. A partir de là, l'eau coule en quantité suffisante et d'un mouvement continu. Les trois grands collecteurs enfin sont de véritables rivières. On s'explique très bien que la régularité imposante de leur débit, leurs dimensions grandioses, le fini de leur construction, tout cet ensemble excite l'enthousiasme des touristes que, dans la belle saison, on y promène en trains de plaisir. On ne leur montre pas le reste du réseau. On ne leur signale pas non plus la lenteur avec laquelle cheminent les bancs de sable dont est encombré le lit de ces artères magistrales; on ne leur dit pas qu'en dépit des moyens de curage fort ingénieux auxquels on a recours, ils mettent plus de deux semaines à atteindre, Dieu sait en quel état, le terme de leur voyage.

On aime à comparer l'ensemble de la distribution d'eau pure et du réseau d'égouts à l'appareil circulatoire du sang chez les vertébrés. Il est flatteur, en effet, de penser qu'on a presque aussi bien fait que la nature dans une de ses plus ingénieuses organisations. Sans doute, — pour nous en tenir aux égouts, — les grands collecteurs figurent assez bien la veine cave apportant au cœur tout le sang, qui, après son passage à travers l'organisme, demande à être régénéré. Le ventricule droit sera, si l'on veut, figuré par la machine de Clichy, et nous consentons à admettre que l'épuration de Gennevilliers peut être comparée à celle qui s'accomplit dans les poumons. Mais on omet d'ajouter que le reste du système dans ses ramifications les plus profondes est distendu en varices démesurées, et que l'eau souillée, qui joue le rôle de sang veineux, s'y coagule et y pourrit définitivement, au lieu de circuler.

Telle est la situation actuelle. On l'aggraverait certainement de la façon la plus dangereuse pour la santé publique, si, sans modification du système défectueux que nous venons de signaler, on prétendait, aux souillures que reçoit déjà l'égout primaire, ajouter ce qui s'emmagasine dans les trop nombreuses fosses encore existantes.

Aucune des villes assainies que nous citions tout à l'heure ne possède d'égouts semblable à ceux que nous venons de décrire.

Leur système est plus simple. Des tuyaux en fonte ou en grès vernissé, s'embranchant les uns sur les autres, et dont les diamètres vont croissant de 12 à 21 centimètres, suffisent à amener toutes les immondices d'une population de 5 millions d'individus aux grands collecteurs de Londres. C'est là que les rejoignent les eaux de pluie et celles de la voie publique, soit qu'elles aient leur canalisation spéciale, soit qu'elles s'écoulent à l'air libre par les ruisseaux des chaussées. Ces trois grands collecteurs de Londres, de forme circulaire avec des diamètres allant de $1^m,20$ à $3^m,10$, ont une longueur totale de 132 kilomètres. Les galeries principales qui y aboutissent, et dont le développement est de près de 300 kilomètres, sont d'étroits boyaux de forme ovoïde, ayant depuis $0^m,60$ jusqu'à $1^m,10$ de haut. C'est dans ces galeries que débouchent les derniers tuyaux de la canalisation. Par des dispositions de détail très simples, on s'oppose à l'introduction des corps volumineux, et on évite les engorgemens. C'est beaucoup moins grandiose que nos égouts parisiens. Mais, en compensation, dans toute cette canalisation, depuis les plus humbles extrémités jusqu'aux émissaires principaux, l'impur liquide, le *sewage*, trouvant des vaisseaux proportionnés à son volume, est toujours en mouvement; l'allure rapide dont il est animé le préserve de toute chance de fermentation et l'éloigne sans tarder des séjours habités.

Les dispositions prises à Berlin sont peu différentes. Dans chaque rue, devant chaque trottoir, une conduite de grès dont le diamètre varie de 22 à 45 centimètres, suivant l'importance de ses affluens, reçoit les conduites des rues aboutissantes et les branchemens particuliers, lesquels consistent tout simplement en un tuyau, également en grès, de 16 centimètres de diamètre. Dans les rues les plus importantes, où l'afflux des eaux est assez considérable pour justifier cet accroissement de dimension, l'une des conduites est remplacée par un égout de forme ovoïde dont les dimensions varient en hauteur de $1^m,20$ à 2 mètres, et en largeur de $0^m,80$ à $1^m,33$. Ces sortes de petits collecteurs reçoivent une partie des eaux de la voie publique. Ils aboutissent à des machines qui refoulent les eaux dans des conduites de $0^m,75$ à 1 mètre de diamètre, jusqu'aux champs d'épuration situés à une distance moyenne de 15 kilomètres. A Bruxelles, il y a proportionnellement plus de petits égouts ovoïdes, et moins de tuyaux qu'à Londres, mais la loi de la circulation continue y est aussi bien observée. Partout, en Europe, comme aux États-Unis (1), les mêmes principes président et sont respectés; le plus essentiel de tous,

(1) L'une des plus complètes applications de ce système a été faite à Memphis (États-Unis) par le colonel Waring qui y a ajouté d'ingénieux perfectionnemens.

rappelons-le, c'est la proportionnalité du vaisseau à la quantité du liquide qu'il doit écouler, de façon à assurer la permanence et la continuité de la circulation. En revanche, on n'a cherché nulle part à imiter, même de loin, les égouts parisiens. Anglais, Belges ou Berlinois ne peuvent pas, il est vrai, loger commodément leurs conduites d'eau dans de spacieux souterrains toujours facilement accessibles. Il leur faut accrocher en l'air, au faîte des édifices, le réseau passablement enchevêtré de leurs fils électriques, et ils doivent se résigner à enlever les boues de la rue par les procédés antiques de la brouette et du tombereau. Mais leur égout fonctionne conformément à sa destination, et contribue, au lieu de la compromettre, à la prospérité de la santé publique.

Prenons-en donc notre parti : comme on l'a dit fort justement (1), il y a contradiction fondamentale entre les deux fonctions qu'on veut à Paris faire remplir aux égouts. Ils ne peuvent être à la fois des voies de circulation et des lits d'écoulement. Le système est défectueux par la base. On n'arrivera pas à le corriger, quelque ingénieux palliatif qu'on y emploie, et le mieux, c'est d'en changer complètement. Ce n'est qu'ensuite qu'on pourra songer à ce tout à l'égout, indispensable cependant à l'assainissement de nos demeures.

Il n'y a d'ailleurs rien à détruire. Les galeries actuelles continueront leur rôle d'auxiliaires de la voie publique. Sans gêner notablement les services qui y sont déjà installés, la nouvelle canalisation, ramifiée à toutes les sources d'immondices, publiques ou privées, peut, sans entraîner de difficultés majeures, y être logée, elle aussi. La pose en est simple; elle peut être exécutée très vite ; elle est peu coûteuse relativement : autant d'avantages. Le radier actuel continuera à recevoir les eaux de pluie, les lavages des ruisseaux, et, si on veut, les boues et les détritus de la chaussée, désormais préservés des contacts corrupteurs qui les transformaient en une vase fétide. On se retrouvera dans les collecteurs pour continuer ensemble le voyage.

III.

Tout ne sera pas fini, quand par un réseau d'égouts, bien appropriés à leur destination, on aura éloigné de la maison et de la rue toutes les eaux usées. Qu'en fera-t-on? Où iront-elles? — Actuellement, une fraction du débit journalier du collecteur d'Asnières, cet intestin de Paris, suivant l'expression de Victor Hugo, est relevée par l'usine de Clichy, et envoyée à Gennevilliers : là,

(1) Vauthier, *Commission de l'assainissement*, 28 mars 1883.

également, la dérivation, dite de Saint-Ouen, amène, par la pente naturelle, une certaine quantité des eaux du collecteur départemental. Mais c'est peu de chose. Le surplus de ces deux émissaires représente encore moyennement 300,000 mètres cubes en vingt-quatre heures. Il est rejeté dans la Seine. A partir de Clichy, ce courant fangeux se tient longtemps sur la rive droite, et on a pu comparer avec justesse cette moitié du fleuve à un égout à ciel ouvert. Les eaux en sont ternes, noirâtres, et recouvertes d'une couche graisseuse, dont l'écumage est, le croirait-on, l'objet d'une industrie régulière. Que fait-on de cette étrange récolte? Les exploitans assurent qu'on se borne à la transformer en lubréfiant pour les roues de voiture. Croyons-les, par crainte d'approfondir. Le lit du fleuve s'encombre de bancs d'une vase noirâtre. Le service de la navigation est contraint de la draguer tous les ans, et, faute d'en savoir que faire, on l'emploie au rechargement des berges, en dépit de l'odeur fétide qui s'en exhale. Sous l'action du soleil d'été, une fermentation active fait bouillonner ces eaux corrompues; des bulles énormes ayant quelquefois plus d'un mètre de diamètre s'élèvent du fond, viennent crever à la surface, répandant dans l'atmosphère ces gaz méphitiques qu'on désigne en chimie sous le nom caractéristique de gaz des marais. La présence de l'oxygène dans une eau est la marque essentielle de sa salubrité. Comme on peut croire, la Seine polluée n'en contient plus. Mais l'azote, qui est, au contraire, un signe d'infection, s'y dose à raison de 25 grammes dans 1 mètre cube, ce qui est énorme. En même temps, les germes microbiens trouvent là les conditions les plus favorables à leur pullulation. On les y compte par centaines de mille. A Saint-Denis, l'apport spécialement infect du collecteur départemental accroît encore la contamination. En aval de ce hideux affluent, le fleuve est, pendant longtemps, tapissé sur ses bords d'un limon gluant, hostile à toute végétation. Le poisson abandonne ces eaux devenues vénéneuses. Reportées sur la rive gauche par le barrage de Bezons, elles font déserter ces rives agréables, autrefois rendez-vous traditionnels de la gaîté dominicale. Cependant, la machine de Marly y puise sans scrupule les eaux, qui, aux monumentales fontaines du parc de Versailles, vont,

> Là, s'épancher en nappe, ici monter en gerbes,
> Et dans l'air s'enflammant aux feux d'un soleil pur,
> Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude et d'azur.

Les Naïades en gémissent, mais, après tout, leur immortalité les préserve de la contagion. Plus à plaindre sont les 40,000 infortunés mortels, auxquels, d'Argenteuil à Montmorency, la

pompe d'Épinay distribuait, il y a peu de temps encore, ce détestable breuvage. L'Oise, heureusement, fait sentir enfin la bienfaisante influence d'un flot plus pur. A Poissy, à Mantes, on constate un relèvement appréciable de la teneur en oxygène, en même temps que la diminution de l'azote. Mais il en reste encore trop. A 86 kilomètres du grand collecteur, l'infection se reconnaît à des traces sensibles. La limite inférieure de son influence descend d'ailleurs d'année en année. On la retrouve aujourd'hui bien au-delà de Port-Villez, et le département de l'Eure pourrait joindre ses justes doléances à celles de Seine-et-Oise.

On a pu, avec grande vraisemblance, attribuer à cette pollution plus d'une épidémie, et notamment celle qui pendant l'été dernier a désolé les communes riveraines. L'eau qu'on leur donne est certainement malsaine et contaminée, et les amas vaseux laissés sur les bords, quand baisse le niveau du fleuve, fournissent, en se dessechant, des poussières morbides que le vent, complice inconscient, transporte partout. Menacés dans leur santé, les habitans sont encore atteints dans leurs intérêts, par l'inévitable dépréciation des propriétés, délaissées des amateurs de villégiature. Les plaintes très vives de toutes ces populations sont donc parfaitement justifiées, et on peut légitimement demander, suivant la forte expression d'un éminent hygiéniste, qu'on n'oblige pas plus longtemps la banlieue à boire les déjections de Paris.

Paris, il faut le dire, n'est pas le seul coupable, s'il est le principal. Sans remonter plus haut que Ville-Évrard, 22 égouts se déversent dans la Marne en amont du confluent de Charenton. Sur la Seine elle-même, entre Corbeil et Port-à-l'Anglais, on en compte 38. C'est à ces 60 bouches impures qu'il faut attribuer la qualité fort suspecte de l'eau puisée par les machines du service public. Même spectacle à l'aval. A peine, descendant le cours du fleuve, est-on sorti de Paris, qu'on rencontre de nouveaux tributaires d'eaux infectes. Le ru de Marivel apporte les eaux polluées de Sèvres, de Ville-d'Avray et de Versailles. Des collecteurs interceptent bien ensuite sur l'une et l'autre rive les égouts industriels et communaux. Mais ce qui est différé n'est pas perdu ; ces deux émissaires se déchargent à leur tour un peu au-delà de Puteaux. Neuilly, Courbevoie, Nanterre, Clichy, Asnières, Saint-Ouen, Levallois, en font tout autant. Plus en aval, il en est encore de même : *le tout à la Seine* est la règle de tous les riverains. Entre le Point-du-Jour et Mantes, ce fleuve infortuné sert ainsi d'exutoire à 93 égouts publics ou privés. — Ce déshonneur ne lui est pas spécial. Il en partage la honte avec tout ce qui, dans notre pays, peut s'appeler rivière.

Les cours d'eau constituent, avec les rivages de la mer, une des

grandes catégories de ce que l'on appelle le domaine public. Ce domaine est inaliénable et imprescriptible, en considération de ce que, indispensable aux usages de tous, il ne pourrait, sans dommage pour la communauté, être confisqué au profit d'un seul. L'État veille avec un soin jaloux à son intégrité, et des lois de la période républicaine l'arment, pour en déterminer, revendiquer et défendre les limites, de pouvoirs considérables. Pourquoi s'en tient-on là ? Pourquoi, les rives du fleuve une fois tracées, laisse-t-on à qui veut, particuliers et communes, la licence d'en polluer les eaux? La seule arme législative que possède l'État pour réprimer ce désordre est encore aujourd'hui un arrêté du conseil du roi, pris en 1777, et par lequel « défend Sa Majesté à tous riverains et autres de jeter dans le lit des rivières et canaux, ni sur leurs bords, aucuns immondices, pierres, graviers, bois, pailles ou fumiers, sous peine de 500 livres d'amende, et paiemens des ouvriers employés aux enlèvemens et nettoiemens. » Une loi des 19-22 juillet 1790 a maintenu et confirmé cet arrêté. Le décret du 10 août 1875, réglementant la pêche fluviale, tout en le visant, en affaiblit plutôt qu'il n'en relève l'autorité. En fait, cet arrêté, qui, si on le voulait bien, contiendrait tout ce qui est indispensable, n'a jamais réussi à détourner un seul égout.

Dans une circonstance encore récente, contraint par le droit international et aussi par le sentiment de nos devoirs envers une nation voisine, le gouvernement a dû intervenir pour faire respecter les eaux de la petite rivière de l'Espierre, qui arrivait en territoire belge, chargée des résidus de l'industrie et de la population de Tourcoing. Il s'est heurté à des résistances dont il n'est venu à bout que par une transaction qui a mis à sa charge une lourde part des frais de l'assainissement, d'ailleurs encore incomplet, de la rivière. Il avait cependant prétendu s'appuyer sur l'arrêté de 1777. Il a pu s'apercevoir combien, faute d'usage sans doute, était rouillée et impuissante cette arme surannée, *telum imbelle sine ictu*. Des armes, il en demande : des commissions officielles ont formulé le vœu qu'il fût interdit aux communes aussi bien qu'aux individus d'altérer la pureté des eaux. Le conseil d'État a préparé sur le régime des eaux un important projet de loi qui, depuis bientôt douze ans, fait patiemment antichambre aux portes des pouvoirs législatifs. Le titre VII en est consacré aux eaux nuisibles. Il contient l'interdiction de jeter dans les cours d'eau des matières encombrantes et des immondices pouvant porter obstacle au libre écoulement des eaux, ou susceptibles de les rendre insalubres et impropres aux usages domestiques; il n'admet le retour des eaux d'égout aux cours d'eau qu'après justification préalable de leur épuration. Il fournit aux communes le moyen de se procurer, par la voie de

l'expropriation publique, les surfaces nécessaires à l'épuration par le sol, et cette disposition isolée a trouvé place dans la loi relative aux terrains d'Achères, que nous allons tout à l'heure rencontrer. Il faut rendre hommage à l'esprit de progrès et aux sentimens qui respirent dans le projet du conseil d'État. Il est digne d'un accueil plus empressé de la part du parlement. Peut-être, s'il était voté, l'État ne serait-il plus là, contemplant d'un œil placide les villes étagées sur les cours d'eau s'envoyer l'une à l'autre, de l'amont à l'aval, leurs fanges et leurs épidémies. Qu'il soit cependant permis d'exprimer le regret qu'au lieu d'accorder aux communes la faculté d'éloigner de la ville et d'épurer ensuite leurs eaux d'égout, le conseil d'État ne leur en impose pas l'obligation.

L'Angleterre a cruellement souffert de l'insalubrité. L'histoire garde la mémoire des ravages qu'exerça le choléra de 1832. Il y y a moins d'un quart de siècle, le taux de la mortalité dans ses principales villes était plus élevé que dans la plupart des autres villes de l'Europe. Les patientes et méthodiques recherches d'une intelligente statistique qu'éclairait le flambeau de la science lui ont à la fois révélé le mal, ses causes et les remèdes. Créé en 1871, sous l'influence de ces constatations, le *local government Board*, que l'on pourrait appeler en français la *direction de l'assistance et de l'hygiène publiques*, obtenait dès 1875, des votes du parlement, la loi qui, sous le nom de *Public health act*, assure à la santé publique dans les Iles Britanniques une protection efficace. Cette loi impose aux villes et aux districts l'obligation de fournir aux populations une suffisante quantité d'eau potable et d'éloigner, en les épurant, toutes les eaux souillées. En cas de refus ou de négligence constatée, elle a pour principale sanction, outre les peines afflictives qui peuvent atteindre dans leurs personnes et leurs biens les membres des municipalités récalcitrantes, l'exécution d'office, par les soins du *local government Board*, et *aux frais des villes*, de tous les travaux jugés nécessaires par cette administration. La ville de Lincoln tenta un moment, par crainte de la dépense qui en devait résulter, de résister à l'injonction qui lui était faite d'installer un système d'égouts. Traduits devant *the court of queen's Bench*, ses magistrats virent bientôt qu'il y allait pour eux de la prison. Ils s'empressèrent de se soumettre. Lincoln est aujourd'hui pourvu d'égouts qui ont coûté 3 millions et demi. Le taux de la mortalité y est descendu de 22.7 à 15.4. Sa population était de 30,000 âmes; elle est aujourd'hui de 50,000.

Et nunc erudimini, gentes, dirons-nous avec celui qui rapporte ces faits saisissans (1).

(1) D'ordinaire, je ne crois pas utile d'indiquer, au bas de chaque page, les docu-

L'exemple est instructif. Il n'est, croyons-nous, si farouche partisan de l'autonomie communale qui en puisse contester la valeur. Libres nous voulons être : solidaires nous sommes, et, comme l'a dit Domat : « L'ordre qui lie les hommes en société ne les oblige pas seulement à ne nuire en rien par eux-mêmes à qui que ce soit, mais il oblige chacun à tenir tout ce qu'il possède en un tel état que personne n'en reçoive ni mal ni dommage. » Ajoutons qu'instructif, cet exemple est, en outre, facile à suivre. Nous ne manquons ni de savans ni de fonctionnaires qui ne demandent pas mieux que d'être les dignes émules des William Faw, des Edwin Chadwick, des docteur Frankland. Si nous avions, nous aussi, notre *Public health act*, avec ses efficaces coercitions, on aurait sauvé des milliers d'existences (1). On aurait pu fermer les égouts qui, en amont de Paris, empoisonnent la Seine et la Marne, et le problème de l'approvisionnement de la capitale en eau potable eût été singulièrement simplifié. On n'eût pas non plus passé en essais, en tâtonnemens, en mesures provisoires et incomplètes, ayant le caractère d'expédiens momentanés, les cinq lustres qui se sont écoulés depuis qu'Alphand disait : « L'infection de la Seine doit cesser dans le plus bref délai. »

IV.

Éloignées de l'habitation par la voie de l'égout, les eaux souillées ne peuvent donc pas être projetées dans les cours d'eau, sans avoir, au préalable, subi une épuration qui les rende inoffensives. Mise en demeure par un arrêté ministériel de 1870, de pourvoir, en ce qui la concernait, à cette épuration, la ville de Paris a repris à ce moment et poursuit depuis lors les études entamées en 1865. Il y a là un problème considérable à résoudre, et, vérifiant la prophétie du baron Haussmann, la ville a déjà usé, à en chercher la solution, plusieurs générations d'administrateurs et d'ingénieurs.

mens où je cherche à m'instruire des sujets que la *Revue* veut bien me permettre d'exposer à ses lecteurs. Je demande cependant à faire ici une exception et à signaler la petite brochure où j'ai puisé ces faits. Elle est intitulée : *les Mesures sanitaires en Angleterre depuis* 1875 *et leurs résultats*, par M. Henri Monod, directeur de *l'Assistance et de l'hygiène publiques*. Ces quelques pages instructives fournissent une démonstration péremptoire des bienfaits de l'assainissement et de la nécessité pour nous de ne pas différer à la rendre obligatoire. L'éminent administrateur, qui les a écrites avec une conviction si élevée et un sentiment patriotique si pur, a rendu un véritable service à notre pays.

(1) Le projet de loi pour la protection de la santé publique déposé le 3 décembre 1891 sur le bureau de la chambre des députés s'est inspiré du *Public health act*. Mais quand le projet deviendra-t-il loi ?

Les savans s'en sont mêlés : ils ont précisé les conditions dans lesquelles on se trouvait, le but que l'on devait atteindre, les moyens à employer. C'est bien à eux que l'on devra d'en finir.

Ce n'est pas que l'esprit d'invention n'ait fait de son mieux pour trouver le remède. Les commissions administratives ont eu à examiner et à apprécier plus de 500 procédés d'épuration chimique. Aucun, jusqu'à présent, n'a paru susceptible d'une application pratique de quelque importance. L'eau d'égout puisée au grand collecteur est d'une composition assez peu variable, mais en même temps fort complexe. Elle renferme, en effet, par mètre cube, 41 grammes d'azote, 774 grammes de matières organiques, 17 grammes d'acide phosphorique, 31 grammes de potasse, 351 grammes de chaux; plus 1 kil. 334 de matières minérales. Ces dernières représentent, en grande partie, des sables et des détritus des chaussées, qui sont insolubles et se déposent promptement. Du surplus, la partie la plus notable est dissoute : le reste, composé de particules vaseuses extrêmement ténues, est dans l'eau à l'état de suspension et ne s'en sépare jamais complètement, même après un repos prolongé. Lechatelier, l'un des créateurs de nos chemins de fer, était un vaste esprit, s'intéressant à tout ce qui avait un aspect scientifique. Sortant du cercle de ses travaux habituels, il étudia et recommanda l'épuration au moyen du sulfate d'alumine. Les expériences entreprises à son instigation, sur des volumes d'eau considérables, donnèrent des résultats, qui, par certains côtés, parurent d'abord satisfaisans. L'eau, après avoir reçu la solution de sulfate d'alumine, était maintenue au repos pendant un temps assez prolongé dans des bassins de décantation. Elle en sortait limpide et claire. Mais l'analyse chimique révéla qu'elle conservait encore en dissolution la moitié de l'azote et le tiers des matières organiques qu'elle contenait avant l'opération. Elle était clarifiée et non pas épurée. D'autre part, les dépôts boueux qu'elle laissait dans les bassins étaient d'une manutention pénible; ils se desséchaient lentement, et n'étaient pas d'un pouvoir fertilisant assez grand pour tenter les cultivateurs, à qui on les offrait. Restés en amas, ils ne tardaient pas à fermenter et à répandre des odeurs repoussantes. On calcula enfin que l'application de ce procédé à la totalité des eaux d'alors exigeait la construction de bassins ayant ensemble une superficie de plus de 20 hectares.

La chaux a eu aussi son moment de succès. On a défendu ici même (1), avec autant de talent que de conviction, le procédé de

(1) Voir, dans la *Revue* du 1er octobre 1880, *l'Épuration et l'utilisation des eaux d'égout*, par M. Aubry-Vitet.

clarification fondé sur son emploi. Il réussissait, disait-on, à l'usine d'Essonnes. Ce qui est praticable avec les eaux d'une fabrique de papiers, fût-elle aussi importante que celle-ci, n'a plus les mêmes chances de succès quand il s'agit de traiter en 24 heures 300 millions de litres d'eau souillée par tout un peuple. Comme le sulfate d'alumine, la chaux en solution, ce qu'on appelle le lait de chaux, est un clarificateur beaucoup plus qu'un épurateur. Sous son influence, la majeure partie des matières en suspension forme un dépôt boueux, volumineux et encombrant, dont on ne trouve pas l'emploi. L'eau qui s'en sépare est claire, mais elle contient encore une partie des matières organiques suffisante pour la rendre impropre à la vie. La ville de Leicester et celle de Leeds ont cependant pratiqué en grand le traitement du *sewage* par la chaux. Elles ont fini par y renoncer.

Tous les autres procédés ont donné des résultats analogues, et les municipalités qui, en diverses parties de l'Europe, en avaient entrepris l'essai, n'y ont pas persévéré. Je ne parle, bien entendu, que de ceux dont le point de départ était assez rationnel pour mériter l'attention. D'autres, innombrables, n'étaient que des combinaisons plus ou moins mystérieuses des réactifs les plus inattendus, et sont tombés dans un oubli mérité. On a été, — c'est presque incroyable, — mais

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable,

jusqu'à proposer de congeler les eaux d'égout dans une immense usine frigorifique et de transporter toute cette glace en Russie, pour l'y employer comme engrais. Pourquoi en Russie? C'était, sans doute, pour allonger le voyage. En effet, 400,000 tonnes de glaces par jour, quel élément de trafic pour la marine et les chemins de fer! On n'a cependant pas voulu en tenter l'essai.

L'oxygène, qui est l'élément actif de l'atmosphère, est aussi le principe de toute combustion. Quand on dit que le feu purifie tout, c'est au rôle de l'oxygène dans la nature qu'on rend hommage. Répandu partout, pénétrant par tous les pores dans l'écorce terrestre, soluble dans les eaux, il fait partout sentir son action, et recherche pour s'unir à elles toutes les substances pour lesquelles il est doué d'affinité. Cette union a tous les caractères et les effets de la combustion. Même lorsqu'elle se produit au sein des eaux, elle n'est pas sans chaleur. D'autre part, les êtres en nombre presque infini qui constituent le monde organique, les animaux, les végétaux, ont pour élémens principaux de leurs tissus le carbone et l'hydrogène unis à l'inerte azote. La vie en provoque et maintient

les combinaisons variées. Cesse-t-elle, les temporaires associations moléculaires qui constituaient la matière organique sont dissoutes. L'oxygène purificateur intervient. Il s'empare de l'hydrogène, du carbone; il en fait de l'eau, de l'acide carbonique : même, sous certaines influences, il parvient à vaincre l'indifférente inertie de l'azote. De ce qui a eu vie, l'oxygène refait ainsi de nouveaux composés qui appartiennent à l'ordre minéral. Ils y rentrent, jusqu'à ce que l'infatigable nature, les reprenant dans ce réservoir, toujours vidé, toujours rempli, en refasse les élémens de nouveaux organismes.

La nature ne fait, patiente ouvrière,
Que dissoudre et recomposer... (1).

Au contraire, à l'heure où se dissocie la matière organique, l'oxygène est-il absent? Est-il en insuffisante proportion? La nécessaire transformation ne doit pas moins s'accomplir. Mais les phases en seront plus complexes. Sous l'influence des fermens invisibles, entre les élémens de la matière organique, d'autres combinaisons se forment, ammoniaque, gaz hydrocarburés ou sulfhydriques, qui se disséminent et se répandent, recherchant cet oxygène absent, nécessaire à leur définitive évolution. Jusqu'à ce qu'ils l'aient trouvé, ils restent des produits délétères, et les substances dont ils sortent se montrent favorables à la pullulation de ces microbes dangereux, qualifiés d'*anaérobies*, ennemis de l'oxygène, et entre lesquels se comptent par milliards les germes des contagions funestes à la vie.

On le voit donc : l'eau sera saine, si elle contient à l'état de dissolution une quantité d'oxygène suffisante pour opérer la combustion des matières d'origine organique qui y sont introduites. Malheureusement, la quantité de ce gaz bienfaisant que l'eau est apte à dissoudre est fort limitée. On en trouvera rarement plus qu'un centième de litre dans un litre d'eau de rivière, quoique au laboratoire on puisse en dissoudre un litre dans 21 litres d'eau distillée. Mais cette faible proportion est souvent suffisante. Cette propriété purifiante de l'oxygène explique pourquoi l'empereur Julien trouvait délicieuse et d'une pureté parfaite cette même eau de Seine qui excite si fort aujourd'hui nos soupçons. Lutèce, certainement, pratiquait le tout à la Seine, plus encore que le Paris d'aujourd'hui. Mais tout est affaire de proportion. Le fleuve ayant au moins le même débit autrefois qu'aujourd'hui, son oxygène suffisait à détruire presque aussitôt les quelques litres d'immondices qu'y jetaient les habitans peu nombreux de ce que Julien

(1) Mme Ackermann, *le Nuage*.

traite de bourgade. Il n'en va pas de même avec l'énorme flot d'impuretés qui s'élance des gigantesques vomitoires de Clichy et de Saint-Denis.

Cependant, même encore aujourd'hui, si la Seine est en crue, si elle débite, comme cela lui arrive assez souvent en hiver, 1,000 à 1,100 mètres cubes à la seconde, ce qui est la limite au-delà de laquelle commencerait le débordement, la quantité d'oxygène contenue dans ce vaste flot a assez promptement raison des souillures des 5 mètres cubes que, dans le même espace de temps, y jettent les égouts. Mais, en temps d'étiage, régime fréquent de l'été, la Seine peut ne pas débiter plus de 78 mètres cubes; ce n'est plus 200 fois, c'est seulement 16 à 17 fois le volume de l'eau d'égout. L'oxygène disponible est rapidement consommé. Il est impuissant à purifier une telle masse, et alors c'est la putréfaction avec toutes ses conséquences.

Sans doute, en aérant autant que possible les conduits où circulent les eaux infectées, on fournit à celles-ci le moyen de dissoudre continuellement de nouvelles quantités d'oxygène. Mais c'est loin de suffire. Que faire alors? Le jour viendra peut-être où la chimie trouvera le moyen d'incorporer directement à l'eau d'égout assez de ce gaz régénérateur pour en assurer à l'instant la purification. Un chimiste distingué, chercheur infatigable, s'y est essayé, sans y réussir encore.

Mais ce qu'on ne peut pas obtenir aujourd'hui dans les égouts eux-mêmes, ce contact intime de molécule à molécule, pour ainsi dire, de l'oxygène avec la matière organique contenue dans les eaux, l'épandage sur un sol perméable convenablement drainé donne le moyen de le produire. A la surface, et par conséquent directement exposées à l'action incessante de l'atmosphère, restent les particules insolubles les plus volumineuses. Leur oxydation n'est plus qu'une affaire de temps. Les plus impalpables pénètrent à quelque profondeur; l'oxygène saura les retrouver. Plus bas enfin, descendent les eaux encore impures par le fait des substances en dissolution. Chaque particule terreuse s'imbibe, c'est-à-dire s'enveloppe d'une couche liquide infiniment mince, pellicule d'épaisseur moins mesurable encore que celle de la bulle de savon. L'eau présente ainsi une surface très étendue à l'action de l'air qui circule à travers tous les imperceptibles interstices de cette terre meuble : saisie par l'oxygène, la matière organique dissoute est rapidement détruite. L'azote lui-même, qui résiste à l'oxygène au sein des combustions les plus violentes de nos fourneaux, entre ici en combinaison. Il ne résiste pas à l'intervention des microbes, justement appelés nitrificateurs, dont le savant M. Schlœsing a découvert et précisé le rôle merveilleux. Grâce à eux, il devient

acide nitrique. Il ne s'en tient pas là : en s'unissant à certains élémens également apportés par les eaux, il forme des nitrates, dont l'heureuse action sur la végétation est depuis longtemps connue. C'est ainsi que ce même azote, caractéristique de l'impureté de l'eau d'égout, donne aussi la mesure de son pouvoir fertilisant. — Détruits avec le milieu fermentescible qui leur était si favorable, les microbes anaérobies ont disparu. Il ne reste en définitive que des matières minérales inoffensives pour l'homme, mais éminemment propres à la nutrition des plantes.

Nous ne sommes pas encore à cette période probable de l'histoire, où les peuples par application du *struggle for life* se disputeront, les armes à la main, les nitrates et les phosphates indispensables à la culture. Mais les gisemens de ces utiles minéraux vont s'épuisant, et dans un avenir qui n'est peut-être pas lointain, s'ils n'ont pas disparu, ils seront devenus rares (1). Déjà la provision de guano accumulée séculairement sur quelques roches de l'Océan est presque entièrement consommée. Il semble donc raisonnable de ne pas négliger plus longtemps la ressource que nous offrent les déchets de la vie, entraînés dans les égouts, et de rendre à la terre, sous forme d'engrais, ce que nous en avons reçu sous forme d'alimens.

Comme on le sait, c'est principalement par la teneur en azote que s'apprécie la valeur fertilisante d'un engrais, sa richesse, suivant une expression fort juste. Cette richesse varie notablement. Elle dépend, en effet, de celle des alimens consommés par le bétail, l'azote ne faisant guère que traverser l'appareil digestif. Le fumier de la célèbre ferme anglaise de Rothamstead en renferme 6 kil. 38 par mètre cube : celui de nos exploitations rurales de l'Est n'en contient guère que la moitié. Les savans, que l'intérêt du sujet fait passer par-dessus certaines répugnances, ont établi que le Paris d'aujourd'hui, avec ses 2 millions et demi d'habitans, devait, en tenant compte de tout, bêtes et gens, restituer chaque jour 40,000 kilogrammes d'azote. Il s'en perd et beaucoup. On n'en trouve pas plus de 14,000 kilogrammes dans les eaux des égouts actuels. C'est un peu plus de 34 grammes par mètre cube. Cette proportion serait probablement doublée si, sans augmenter le volume d'eau disponible, on réalisait le tout à l'égout. Cent mètres cubes de l'eau d'égout d'aujourd'hui ont donc sensiblement la même valeur fertilisante qu'un mètre cube de fumier des campagnes lorraines. On y retrouve d'ailleurs également, et dans une proportion analogue, l'acide phosphorique et la potasse. L'eau d'égout est un engrais

(1) Voir, dans la *Revue* du 15 août, *les Phosphates dans l'agriculture*, p. 926, par M. A. Muntz.

complet. Même, il est plus favorable qu'aucun autre, car la grande masse d'eau dans laquelle sont disséminés les principes fertilisans en facilite la répartition dans les tissus végétaux.

La cinquième partie à peine de l'eau épurée par le sol descend bien, en effet, dans les profondeurs, et par les drains va, sans leur causer de tort, se mêler aux ruisseaux et aux rivières. Mais le reste, les quatre cinquièmes, circule dans les multiples vaisseaux des plantes, leur apportant les élémens de fertilité. Ce rôle accompli, cette eau quitte la plante; elle s'évapore. Vapeur légère, elle s'élève dans les hauteurs de l'atmosphère, y devient nuage;

Comme un mirage errant, il flotte et il voyage.
Coloré par l'aurore et le soir tour à tour,
Miroir aérien, il reflète au passage
Les sourires changeans du jour (1).

La brise le pousse; il arrive aux collines de Champagne, s'y résout en pluie. A travers les mille chemins que lui offre la craie fissurée, l'onde accourt aux sources ombreuses de la Vanne. La voici dans l'aqueduc : de nouveau, la voici à Paris. Elle s'y retrouve, brillante et claire, avec les fruits et les légumes, luxurians produits des champs irrigués. Trop court instant de triomphe! Bientôt, hélas! transformés, déshonorés, il leur faudra, reprenant ensemble le sombre chemin de l'égout, venir demander au sol une nouvelle purification.

Quand donc la chose meurt, tout ne meurt pas en elle.
Des débris de chaque être, un nouvel être sort;
Ainsi toute naissance est l'œuvre d'une mort (2).

Telle est la théorie, — si le mot n'est pas trop ambitieux, — de l'épuration des eaux par le sol cultivé. Personne n'en conteste plus les effets, démontrés, d'ailleurs, par de nombreuses applications.

Cependant, une objection a été faite, qui, si elle était reconnue fondée, devrait rendre très circonspect à l'égard de ce procédé, quelque efficacité qu'on lui trouve par ailleurs. — Elle est de nature à d'autant plus frapper qu'elle prétend s'inspirer des travaux et des découvertes de M. Pasteur. L'illustre maître a démontré, avec cette rigueur scientifique qui est le bon renom de ses méthodes, que les germes particuliers à certaines affections morbides, la flacherie des vers à soie, le charbon des bêtes ovines et la sep-

(1) Mme L. Ackermann, *le Nuage*.
(2) Lucrèce, *de Natura rerum*, liv. Ier; traduction de M. Sully-Prudhomme.

ticémie aiguë, pouvaient garder pendant fort longtemps leur vitalité. On les retrouve vivans dans le sang de leurs victimes. D'abord, sous forme de petits bâtonnets, ces germes infectieux se transforment, suivant la description même de M. Pasteur, en une sorte de poussière composée d'une foule de corpuscules de forme ovoïde, qu'on appelle des *spores*. Ces spores ont une force de résistance considérable. Ils peuvent se maintenir en terre pendant des années, toujours prêts à reprendre vie, aussitôt qu'ils seront introduits de nouveau dans un organisme.

Des savans considérables se sont alors demandé si les germes de toutes les maladies contagieuses ne subissaient pas cette même transformation, ne devenaient pas, eux aussi, des spores résistans à l'action de l'oxygène. Apportés par les eaux d'égout sur les sols épurateurs, loin d'y périr, ils s'y conserveraient; bien plus, ils s'y accumuleraient, y deviendraient innombrables. Humides, ne peuvent-ils alors se coller aux racines ou aux feuilles des légumes et se réintroduire ainsi dans l'alimentation? Desséchés par le soleil, ne peuvent-ils être dispersés par le vent dans toutes les régions de l'atmosphère et faire un poison de l'air que nous respirons?

En fait, rien n'autorise à tirer de semblables inductions. Il ressort, au contraire, de nombreuses expériences, qu'il y a de grandes distinctions à faire, au point de vue de la ténacité de ce qu'on appelle leur vie, entre les microbes des différentes maladies. Ceux du charbon et de la septicémie aiguë sont vivaces : mais dans les terres qui recouvrent les restes des bestiaux, victimes d'épizooties, on n'a jamais pu retrouver les germes de la peste bovine, de la péripneumomie contagieuse, de la clavelée, de la morve, etc., germes cependant très virulens pendant l'existence de l'animal qui en est atteint, mais qui périssent avec lui. Il est permis de croire qu'il en est de même pour ceux encore mal connus de la fièvre typhoïde, du choléra et des autres fléaux, plus particulièrement réservés à l'humanité. D'une manière générale, d'ailleurs, et les expériences de M. Pasteur lui-même le démontrent, l'aération prolongée et la dilution atténuent la vitalité des virus. Dans l'un et l'autre cas, c'est sans doute encore l'oxygène, le bienfaisant oxygène qui agit. Plus on laisse se prolonger son action, plus s'accentue l'atténuation, et on arrive graduellement à éteindre ainsi toute l'activité virulente.

Comme l'épandage ne peut avoir lieu utilement que si les matières organiques sont diluées dans une grande masse d'eau, et que son effet est de les mettre en contact avec de considérables quantités d'oxygène, on peut donc être rassuré, même si, contre tous les faits déjà acquis, on continuait à croire à la permanence

de la vie chez ceux des germes morbides que l'homme a, le plus, à redouter. S'ils ne sont pas détruits, ils seront certainement atténués. Qui sait même si, la salutaire action se prolongeant, de virus ils ne vont pas devenir vaccins?

Les précautions à prendre s'indiquent d'elles-mêmes : diluer le plus possible, répandre sur des surfaces étendues et bien perméables les eaux à épurer, maintenir enfin la faculté épuratrice du sol en lui enlevant par la végétation les matières fertilisantes qu'on y accumule. A ces conditions, nul danger. M. Pasteur lui-même l'a déclaré, en 1885, à la commission de la chambre des députés où s'agitait la question (1).

V.

Ces considérations doivent dominer, et de beaucoup, les conclusions tirées d'expériences de laboratoire, plutôt faites en vue de la recherche scientifique que de l'application pratique. Le docteur Frankland, qui a été l'agent actif de l'assainissement de l'Angleterre, avait trouvé qu'un mètre cube de sable épurait en un jour 25 litres du *sewage* de Londres. On en concluait qu'un sol de 2 mètres de profondeur pouvait recevoir quotidiennement 50 litres de *sewage* par mètre superficiel, soit sur un hectare en un an une couche d'eau de 18 mètres; avec un sol perméable jusqu'à la profondeur de 3 mètres, la couche d'eau possible aurait donc été de 27 mètres. Certaines expériences ont été suivies, pendant quelque temps, à Clichy et à Gennevilliers, qui ont donné des résultats comparables à ceux de Frankland. On a eu probablement le désir, après tout fort explicable, par une pensée naturelle d'économie, d'y trouver la démonstration qu'avec de très petites surfaces on pourrait épurer la masse d'eau que vomit l'égout. Il a fallu battre en retraite devant l'émotion, instinctive peut-être, mais très juste, de l'opinion. On a aujourd'hui des prétentions beaucoup plus modestes.

Le docteur Frankland a d'ailleurs été le premier à le déclarer : « Quand on transporte dans la pratique un résultat acquis dans le laboratoire, il faut toujours se rappeler que l'application en grand ne saurait réaliser les conditions qu'il est facile d'observer dans l'expérience en petit. » C'est là une observation commune à tous les genres de recherches : elle est de mise ici, encore plus qu'ailleurs, en raison même de la disproportion qui existe entre le tube de verre de 25 à 30 centimètres de diamètre dans

(1) Voyez le rapport de M. le docteur Bourneville, député. (Annexe au procès-verbal de la séance du 22 novembre 1886 de la chambre des députés, p. 97.)

lequel les expérimentateurs arrosent méthodiquement, à l'aide de l'éprouvette graduée, quelques grains de sable, et les vastes surfaces sur lesquelles il faut répandre à grands flots des centaines de millions de litres.

C'est en 1868 que l'épuration des eaux d'égout débute modestement à Clichy, sous la direction de M. Mille et de Durand-Claye. Une locomobile de 4 chevaux envoyait chaque jour sur un champ d'un hectare et demi 500 mètres cubes d'eau puisés dans la bouche même du grand collecteur. Les résultats furent satisfaisans. Les cultures maraîchères donnèrent des produits abondans, et dont la qualité fut appréciée lorsqu'ils affrontèrent le jugement des halles. On s'enhardit; l'expérience, transportée de l'autre côté de la Seine, sur 6 hectares de la plaine de Gennevilliers, commença à attirer l'attention publique, et, ce qui valait mieux au point de vue des résultats, quelques cultivateurs. En 1876, l'arrosage s'étendait sur 150 hectares, avidement recherchés par une clientèle croissante de maraîchers, de jardiniers et de nourrisseurs. Les légumes poussaient abondans et continuaient à être bien accueillis sur les marchés. On récoltait 80,000 kilos de betteraves fourragères à l'hectare. Les prairies donnaient cinq coupes. Le pays s'enrichissait: on se disputait le liquide fécondant. L'eau d'égout

. . . . . se partage en fertiles rigoles;
Ses noirâtres filets sont autant de Pactoles.

D'ailleurs nulle odeur incommode ou nuisible. Cependant toute nouveauté fait inévitablement tort à quelques intérêts. Le préjugé, en outre, s'en mêlant, une opposition assez bruyante s'éleva contre l'irrigation et trouva un appui auprès des autorités locales. Le maire de Gennevilliers prétendit s'opposer à la construction, alors en train, d'une nouvelle conduite. Même, un jour, ne fit-il pas emprisonner les agens des ponts et chaussées!

Des enquêtes multipliées eurent lieu qui tournèrent à la gloire de l'irrigation. La fièvre paludéenne qu'on l'accusait de propager n'existait pas. Le relèvement de la nappe des eaux souterraines n'était pas de son fait. Il était attribuable, en partie, au barrage de Bezons, qui a haussé de 2 mètres le niveau du fleuve. Ce relèvement d'ailleurs n'atteint pas le plan des drains par lesquels s'écoule l'eau épurée. Ce breuvage, que les ingénieurs de la ville aiment à faire déguster aux nombreux visiteurs, est d'une pureté absolue. M. Pasteur en a témoigné, et le scrupuleux microscope du directeur de Montsouris n'y a découvert qu'une douzaine de microbes de l'espèce la plus anodine. La valeur des terres avait

sensiblement augmenté ; ce que l'on louait jadis 100 francs l'hectare trouvait maintenant, sans peine, preneur à 400 francs. Propriétaires et fermiers répondaient ainsi d'une façon péremptoire à ceux qui contestaient le bon effet des eaux d'égout, au point de vue du rendement des terres.

Les résultats constatés alors ont continué à recevoir du temps une constante consécration. L'emploi des eaux d'égout se fait sur près de 800 hectares. On voudrait en recevoir plus encore. La municipalité de Gennevilliers ne fait plus incarcérer ceux qui les distribuent. Elle demande au contraire, — et elle l'a obtenu par traité régulier, — que cette source de richesse reste pendant douze ans encore, sinon plus, assurée à ses habitans. Le nombre de ceux-ci augmente d'année en année ; ils étaient 2,000 en 1869 : ils sont aujourd'hui près de 5,000, leur santé est excellente, et leurs charrettes, en grand nombre, viennent chaque nuit apporter aux marchés de Paris fleurs, fruits, légumes et laitages, qui se vendent avec grand profit.

Savans, agronomes, ingénieurs, le déclarent : l'irrigation est aujourd'hui le seul procédé efficace d'épuration : c'est le seul qui puisse, répondant aux plaintes légitimes des riverains, délivrer la Seine du déplorable tribut qu'on l'oblige à recevoir. Mais l'œuvre est immense : Gennevilliers, où la surface irrigable atteindra difficilement 1,000 hectares, n'y saurait suffire. On s'en inquiétait dès 1874, au moment même où triomphait le principe de l'irrigation. C'est alors que pour la première fois on prononça le nom d'Achères.

Les fermes, tirés et bois compris sous la dénomination générale de Garennes d'Achères, forment l'extrémité nord de la forêt de Saint-Germain. Elles commencent à 2 kilomètres du château de Maisons, et s'étendent, limitées par la rive gauche de la Seine, sur toute la pointe de la presqu'île jusqu'à la route de Saint-Germain à Conflans. Leur borne à l'ouest est ainsi distante de 2 kilomètres du bourg d'Achères lui-même. L'altitude moyenne est de 30 mètres. Le déversement des eaux des drains dans la Seine est donc toujours assuré, même en cas d'inondation. Les terres consistent en alluvions reposant sur un calcaire très fissuré et peu consistant. Du fait même de cette constitution géologique elles se prêtent très bien à une abondante irrigation, tandis que, dans l'état actuel, elles sont plutôt regardées comme de qualité médiocre. Ce sont des biens domaniaux, et l'État n'en tire pas grand revenu.

On comptait d'abord pouvoir y disposer de 1,200 hectares. Mais il fallut en rabattre ; l'administration des forêts a revendiqué 300 hectares sous prétexte de futaies. On a dû aussi tenir compte, dans une certaine mesure, des frayeurs manifestées par le voisi-

nage et des anxieuses réclamations qui ont accueilli le projet. Une épaisse zone boisée devra séparer les terrains d'Achères du parc de Mansart. Ces divers retranchemens effectués, il restera une superficie de 800 hectares. Son affectation à l'irrigation a donné lieu à une convention entre l'État et la ville de Paris, ratifiée par une loi. Les terrains restent la propriété de l'État; la ville n'en est pour le moment que locataire, et à des conditions assez onéreuses. L'entreprise est déclarée d'utilité publique, ce qui entraîne la faculté d'exproprier pour l'établissement de l'aqueduc. Cet ouvrage aura 15 kilomètres de long. Il est calculé de façon à pouvoir débiter au besoin 3,750 litres à la seconde, c'est-à-dire 323,000 mètres cubes en vingt-quatre heures. — Cependant, la loi a limité à 40,000 mètres cubes par hectare la quantité maxima d'eau d'égout qui pourrait être épandue en un an sur les terrains des garennes. C'est 32 millions de mètres cubes annuels pour toute la superficie; ce qui revient à une consommation journalière moyenne de 86,000 mètres cubes. Pourquoi alors vouloir donner à la conduite d'Achères la faculté d'en débiter près de quatre fois plus? Espérons qu'on y a été déterminé par une prévision d'avenir dont il convient de louer la sagesse.

Comme on le voit, le projet actuel n'est pas aussi grandiose que le pourrait faire croire le bruit qui se fait autour de lui. — On pourra épurer au plus 32 millions de mètres cubes à Achères. Gennevilliers, quand on y disposera de 1,000 hectares, ce qui n'est pas encore réalisé, pourra en utiliser de 40 à 50 millions. — C'est 72 à 80 millions, tout au plus, et le volume actuel est de près de 146 millions. Il sera demain de 175 millions quand la déviation de l'Avre sera terminée. Dans un avenir prochain, il sera de 220 millions, quand on se sera décidé à pourvoir aux nécessités qui commencent à se manifester. On ne va donc, sur les champs d'irrigation, utiliser aujourd'hui que la moitié et demain que le tiers du débit futur. Que fera-t-on du reste? Continuera-t-on à le déverser dans la Seine? Il n'y faut pas penser. La seule conclusion possible est qu'Achères n'est qu'un acheminement vers la solution complète. On paraît compter sur les demandes d'eau d'irrigation que pourront faire les habitans des communes traversées par la conduite, Asnières, Colombes, Argenteuil, Houilles, Sartrouville, Achères elle-même. Il y a là, en effet, un territoire de près de 6,000 hectares. Mais toutes les parties n'en sont pas accessibles à l'irrigation, et nombre de propriétés n'y sont pas à l'état de cultures agricoles. Au lieu de s'en tenir à de simples espérances, ne vaudrait-il pas mieux consolider par des traités en règle ce qui n'est encore qu'à l'état de promesse ou de demande plus ou moins précise? Il conviendrait aussi de tenir compte de diverses circonstances dont le résultat doit être une

augmentation notable des superficies à offrir à l'épandage. Les pratiques culturales ne comportent pas un arrosage quotidien constant, comme celui qui s'exécute au sommet du tube des expérimentateurs. Il faut tenir compte des jours de pluie, de ceux où, avant ou après les façons à donner, ou les récoltes à faire, on laissera, comme on dit, le sol se ressuyer et se raffermir. D'autre part, le ralentissement de la consommation pendant la saison d'hiver est aussi à considérer, tout en n'étant pas à redouter autant qu'on l'a dit. L'eau d'égout est remarquable par la constance de sa température. En hiver, quelque froid qu'il fasse, on ne l'a jamais vue descendre au-dessous de 5 degrés. L'eau d'égout peut donc circuler en hiver comme en été. Elle peut même apporter au sol une chaleur utile dans certains cas. En fait cependant, à Gennevilliers, la consommation d'été est deux fois et demie plus considérable que celle de l'hiver. Enfin, le débit journalier de l'égout est lui-même variable, et dans d'assez fortes proportions, nous l'avons vu. Il faut être à son aise pour pouvoir l'utiliser complètement, même aux jours de surabondance. On n'y peut arriver qu'en disposant d'étendues irrigables largement calculées.

La règle la plus prudente, celle qui satisferait le mieux cette théorie de la restitution à laquelle on demande de couvrir de son ombre protectrice le nouveau projet, consisterait à proportionner les volumes d'eau épandue aux besoins des diverses cultures. Ces besoins sont connus. Les agronomes ont déterminé depuis longtemps les quantités de matières fertilisantes nécessaires aux plantes. En les comparant aux élémens de l'eau d'égout d'aujourd'hui, on trouve qu'il faut de celle-ci 80,000 mètres cubes aux prairies, la moitié aux cultures maraîchères, le dixième seulement aux céréales. — Le jour où on réaliserait le tout à l'égout, sans augmenter notablement le volume des eaux, l'accroissement de leur teneur en azote obligerait à réduire probablement de moitié les chiffres qui précèdent. Et alors, écartant, pour le calcul, le cas des terres à blé, admettant que les surfaces irriguées soient moitié à l'état de cultures maraîchères, moitié en prairies, c'est dans le premier cas à 3,000 hectares, et à 6,000 dans le second qu'il est prudent d'évaluer les surfaces nécessaires. C'est encore avec des proportions beaucoup plus faibles que la ville de Berlin pratique avec un succès remarquable, et le tout à l'égout et la fertilisation des sables stériles de son domaine agricole. — On aime à le rappeler, — c'est à Paris que les ingénieurs et les magistrats de Berlin sont d'abord venus étudier cette double et connexe question. Ils ont vu nos égouts. Ils ne les ont pas imités; ils ont employé de modestes conduites en poterie. Après avoir visité Gennevilliers, ils ont réglé

à 13 ou 14,000 mètres cubes par hectare la dose annuelle de leurs épandages. Ils s'en trouvent bien et continuent. A notre tour, nous aurions peut-être raison, sans les imiter servilement, de nous inspirer de leurs exemples, de calculer largement les surfaces nécessaires, de les choisir, de les désigner. S'arrêter à Achères, pourquoi? On n'est pas sûr des dispositions des agriculteurs du voisinage. La campagne très vive menée en Seine-et-Oise contre le projet d'Achères aura très probablement pour effet de rendre les défiances plus grandes, les hésitations plus prolongées. — La situation ne permet pas d'attendre. — Sans donc faire plus de fonds qu'il ne faut sur le concours éventuel de l'agriculteur, il conviendrait peut-être que la ville de Paris prît dès maintenant ses mesures pour pousser jusqu'au bout et assurer, à bref délai, l'épuration de toutes ses eaux. Les terrains perméables propres à cette destination ne manquent pas. Un savant géologue, directeur des études de notre grande École des mines, en a signalé plus de 35,000 hectares. Au-delà d'Achères, entre les Mureaux et Mantes, on en trouve plus de 3,000. Pierrelaye-Méry, où la ville possède de vastes étendues, autrefois destinées à des cimetières, en offrent près de 5,000. Ce sont là des constatations de nature à nous rassurer, et qui permettent d'envisager dès maintenant une solution générale et complète.

S'y attacher contribuerait certainement à calmer les inquiétudes légitimes de la population parisienne, qui a l'instinct de ce qu'on devrait faire, et qui pressent que ce qui va être fait n'aura, une fois de plus, que le caractère d'un insuffisant palliatif. Ne serait-ce pas aussi se rencontrer, en quelque sorte, sur un terrain de conciliation avec le groupe nombreux d'hommes considérables, qui parle du canal de Paris à la mer. Aller tout simplement déverser les égouts de Paris quelque part sur un de nos rivages maritimes serait d'abord une œuvre d'une exécution coûteuse; il ne faut pas croire ensuite que cette énorme masse d'eau résiduaire serait immédiatement diluée par la vague. On sait combien les fleuves sont lents à s'évanouir dans ce qu'on a appelé l'infini de la mer. Deux liquides réunis dans le même vase ne se mélangent pas nécessairement. Il faut pour cela l'intervention d'une force extérieure dont l'intensité doit être en rapport avec les masses à brasser. On peut s'en rendre compte par une foule d'expériences très simples. Dans l'Océan les ondes se déplacent très lentement, se succédant dans leur marche, sans jamais se confondre. Le *Gulf Stream* ne se mêle point à ses rives liquides; la Mer des sargasses reste confinée au milieu de l'Atlantique, comme un véritable lac. Des vols d'insectes, hannetons et

sauterelles, tombent quelquefois sur la mer, en couvrent une certaine étendue, et se déplaçant avec l'onde même qui les a d'abord reçus, arrivent fort loin sans être dispersés. Une lame énorme est venue un jour jeter sur les plages de l'île de la Réunion un amas de pierres ponces qui furent reconnues provenir d'un des nombreux volcans de Timor, situé à plus de deux mille lieues. Faisant en quelque sorte corps avec la lame même sur laquelle le volcan les avait vomis, ces débris flottans avaient, avec elle, traversé la vaste étendue de l'Océan indien.

En attendant donc la rare occasion d'une tempête assez violente pour les mélanger aux flots de l'Océan, les eaux d'égout s'étaleraient sur les plages, au gré du flux et du reflux ; et leur fermentation ne serait pas sans inconvéniens ni même sans danger pour toutes les populations pressées sur le littoral. — On n'aurait fait que transmettre à d'autres le mal dont on ne veut plus souffrir soi-même. Le département de Seine-et-Oise serait débarrassé de l'infection : Dieppe et le Tréport seraient remplis de miasmes nauséabonds. — Mais cette pensée égoïste, si peu avouable, était loin, nous en étions sûrs d'avance, du cœur de ceux qui ont parlé du *tout à la mer*. Ce n'est pas à la mer en réalité qu'ils veulent porter les eaux des égouts de Paris, mais dans les dunes du littoral, qu'on chargerait de les épurer en se fertilisant elles-mêmes du même coup. On veut aller faire entre les embouchures de la Somme et de l'Authie ce qu'on fait déjà en partie à Gennevilliers, ce qui va se continuer à Achères, ce pour quoi on dispose dans un rayon peu étendu, autour de la capitale, de surfaces considérables. Il semble qu'on peut s'en tenir là, et confier à d'autres villes, plus favorablement situées à ce point de vue, le soin d'aller, de leurs eaux résiduaires, féconder les dunes picardes.

Pour nous, nous devons souhaiter que l'heure soit proche où la maison, la ville et le fleuve seront enfin assainis. — Donc : de l'eau en abondance pour la dilution des immondices ; une canalisation appropriée à leur évacuation immédiate, rapide, sans stagnation ; enfin de vastes surfaces consacrées à l'irrigation ; voilà ce qu'il faut avoir pour pouvoir réaliser le *tout à l'égout* et accomplir le programme des hygiénistes, devenu celui du conseil municipal et du gouvernement lui-même (1). — C'est beaucoup d'argent, dira peut-être quelqu'un. — Préférez-vous la fièvre ?

J. Fleury.

(1) Voir la séance de la chambre des députés du 25 octobre 1892. Admission d'un amendement en ce sens, présenté par M. Trélat.

EDGAR QUINET

I.

Edgar Quinet, Lyonnais comme Pierre Valdo, comme Ballanche et un peu comme Chalier, et prédestiné au mysticisme, au symbolisme et à l'éloquence, est né à Bourg en 1803. Le Bressan n'est pas lyonnais, il ne l'est nullement quand il est de la Bresse montagneuse, suisse ou savoyarde, qui commence à l'est de l'Ain. Il l'est très nettement, sauf mélange de sangs, quand il est originaire de la vaste plaine, Bresse proprement dite, qui va de la Saône au Revermont, plus encore s'il est de la Dombes, ce pays stagnant, brumeux, fiévreux et mélancolique, tout en marais, en terres détrempées et molles, en végétations grasses, en grandes flaques luisant sous le soleil de midi, ou fumant sous le soleil du matin, tout plein de langueurs et tout peuplé des hallucinations de la fièvre. Quinet, homme mûr, a chanté ce pays avec transport; enfant, il l'a adoré. Il a redit souvent les vacances à Certines, en pleine Dombes, dans la maison paternelle, dans la compagnie des faucheurs, des pêcheurs et des paludiers, le long des ruisseaux lents et des marais immobiles d'où se dressaient les profils graves des hérons, d'où s'enlevaient lourdement les sarcelles, où glissaient entre les feuilles plates les gros serpens d'eau au col bleu. Toute sa jeunesse « a été embarrassée, enveloppée de cette influence d'une nature primitive, qui n'était pas encore domptée, réglée, asservie par l'homme. Elle agissait sur *lui* en souveraine... Elle l'obsédait de ses plaintes, de ses sanglots, de ses misères, de ses impénétrables,

contagieuses désolations. Elle le plongeait dans une atmosphère où les hommes ont peine à vivre, toute pleine d'aspirations sans but, d'espérances sans corps, d'êtres imaginaires qui ne sont plus possibles dans le milieu actuel. » Le jeune Quinet était rêveur avec de dangereuses délices, de bonne heure concentré et silencieux, semblant choisir pour camarade favori ce jeune homme dont il parle à sa mère, qui, pendant trois heures de promenade, ne lui adresse pas une parole. Avec cela une sensibilité précoce, sensibilité toute de rêves et d'aspirations poétiques. A seize ans, sa vie passionnelle se partage entre la musique, les psaumes de David, et ses lettres à sa mère, qui sont trop belles, trop bien écrites pour cet âge. L'influence maternelle fut très grande sur lui, celle de son père absolument nulle. Sa mère, protestante convaincue, tout en lui laissant faire sa première communion catholique, nourrit discrètement, mais constamment et d'instinct, d'autant plus fortement par conséquent, cette avide jeune âme de religion grave, triste et énergique. Le jeune Quinet est sérieux, réservé, un peu timide et ambitieux de grandeurs morales. « Ses sentimens sont sérieux et pénétrans. » Il déteste la petite vie de salon des villes de province, c'est-à-dire jeux niais, riens de conversations et commérages. Il lui faut des conversations sentimentales ou des entretiens religieux. On le met aux mathématiques, ce qui était très bien fait. Il travaille ferme. Sa première année de mathématiques spéciales fut une chose rude. Il est admissible à l'École polytechnique. Mais une seconde année, c'eût été trop. Il y renonce, glisse à la pente de son instinct, lit, rêve, médite, roule dans son esprit une histoire symbolique de l'humanité qui sera plus tard *Ahasvérus*, apprend l'allemand, lit de l'allemand, s'occupe de la pensée allemande, dont Cousin commence à enivrer les esprits. C'est sa seconde patrie qu'il découvre là. Nous en avons tous plusieurs. La plus forte est la première; mais les autres, que la vie nous donne, ou contrarient la première, ou la confirment ou la renforcent. L'Allemagne, pour Quinet, était bien le complément de la Dombes, second pays du rêve, de l'abstraction qui s'enivre d'elle-même, de la pensée solitaire qui elle-même se poursuit indéfiniment, comme une promenade patiente et chercheuse dans de grands espaces silencieux. Il ne se contenta pas d'en rêver; il y alla. Et il alla à l'Allemagne modeste, douce et humble, non pas à l'Allemagne des grandes villes, mais à l'Allemagne exclusivement scolaire, familiale et patriarcale, très tendre et pieuse, à Heidelberg, le joli village savant, la grande université dans la petite ville pittoresque, le μουσεῖον discret et calme, où l'on fait de l'érudition toute la journée, et le soir, selon la saison, de si bonne musique ou de si fraîches promenades. Ce fut la vraie patrie de son âme. Il ne tarit pas sur

le charme, la douceur insinuante, l'enveloppement tiède et doux dont il y est vite et pour jamais possédé, sur le rafraîchissement qu'il y trouve après sa vie tant de Paris que de province. Certines lui-même est vaincu, quoique regretté encore par momens. Il n'y a rien de si beau et de si bon au monde que de causer symbolique avec Creuzer en se promenant au bord du Neckar et de traduire Herder en très bon français en le commentant avec une séduisante imagination. — Je n'y contredis point, et voilà qui est bien; mais remarquez comme tout concorde et conspire. Avant d'aller en Allemagne, notre Lyonnais était bien déjà le plus Allemand des Français. Quel devait-il en revenir, après Heidelberg, Herder, Creuzer, le Neckar, et Minna, qu'il ne faut pas oublier puisqu'il ne l'oublia point, et, après de longues fiançailles, tout allemandes encore, l'associa à sa vie? Il en revint tout pénétré de mysticisme, de symbolisme, de gravité pieuse, de candeur aussi, d'aptitude extraordinaire et presque dangereuse à être pleinement convaincu, de cette douceur apostolique, si profonde et si tendre, qui ne devient un peu féroce que quand on la contrarie, n'y ayant rien de plus doux que l'huile et de plus dangereux que l'huile bouillante, d'un penchant désormais décidé à méditer, à prier, à prêcher, à psalmodier, à dogmatiser, et, le cas échéant, à exorciser. Il en revint aussi, traducteur et commentateur de Herder, féru d'histoire « vue par les grands côtés, » contemplateur de grands espaces et de grandes périodes, très dévot à cette idole de notre siècle qui s'appela la philosophie de l'histoire, aimant à passer en revue l'humanité, convoquant volontiers les générations dans une Josaphat de son invention, toutes choses qui à l'onction sacerdotale ajoutent le grand regard circulaire de l'inspiré, et compliquent l'apôtre d'un poète épique.

II.

Il fut l'un et l'autre, tout de suite, mais rien de plus, dans sa première manière, de 1830 à 1843, après la période d'éducation et avant la période de vie fiévreuse et des grandes batailles. Ce qu'il est à cette époque, c'est un historien philosophe qui cherche dans l'histoire le développement de la pensée de Dieu. En d'autres termes, il recommence Herder, il recommence Ballanche, il recommence Vico, il recommence Bossuet. Car la philosophie de l'histoire, depuis ceux qui l'ont créée jusqu'à ceux, exclusivement, qui semblent y avoir renoncé, n'a jamais été que la pensée de Bossuet reprise, remaniée, pétrie à nouveau par des cerveaux moins fermes que le sien; ç'a toujours été une pensée religieuse, le projet

de retrouver et l'effort pour retracer le dessein de Dieu sur le monde. Vico, Herder, le proclament formellement, Ballanche le laisse entendre, Quinet ne le cache pas. L'axiome qui est au principe de la philosophie de l'histoire, c'est que Dieu existe et que Dieu a une intention relativement à l'humanité. La philosophie de l'histoire est une forme savante du providentialisme, et l'histoire, selon la philosophie de l'histoire, c'est l'histoire de la Providence. C'est du Bossuet tout pur, avec cette différence, au désavantage de Bossuet, que le philosophe-historien moderne cherche le secret de Dieu, tandis que Bossuet a la foi qu'il le connaît, ce qui ôte à Bossuet et donne à l'autre des mérites supérieurs de belle invention. De tous les philosophes-historiens, tout autant que Bossuet, mais avec sa manière propre, Quinet est certainement celui qui, le plus, se place aussi près que possible de Dieu comme centre. Il ne le quitte point. Il assiste à son conseil et le suit dans toutes ses voies. Pour lui, non-seulement il y a dans l'homme un instinct mystique permanent, mais il semble qu'il n'y ait que cela ; non-seulement il y a toujours de la religion dans l'histoire, mais il n'y a pas autre chose. Dieu, c'est tout l'homme; l'histoire religieuse, c'est toute l'histoire. C'est l'instinct religieux qui crée les sociétés : — « Si vous ne placez quelque divin instinct dans le cœur des peuples au berceau, tout demeure inexplicable. Quand la société a-t-elle commencé ? Je viens de le dire. Elle est née le jour où d'une manière quelconque la pensée de la Divinité a jailli de l'esprit de l'homme... En ce moment à la famille a succédé l'état, à l'homme l'humanité. » — C'est l'instinct religieux qui modèle les sociétés et leur donne leurs formes diverses et leurs formes successives. A telle religion tel peuple, non point parce que tel peuple se crée telle religion, théorie positiviste qu'il faut laisser à Montesquieu, mais parce que telle religion crée tel peuple, lui donne l'existence, puis le modèle exactement sur elle, en tout le détail, le conduit, l'anime, le pousse, décroît et le fait décroître, l'abandonne et fait qu'il tombe, disparaît et fait qu'il meurt. Cette théorie est la façon même de voir de Quinet, c'est son esprit même. Il ne peut pas penser autrement. Quand il n'a pas une pensée religieuse, il ne pense pas. Ce n'est pas une théorie ; c'est, il n'y a pas d'autre mot, une vision en Dieu. Si les Indiens sont divisés en castes, c'est que le Dieu indien « se compose de parties subordonnées les unes aux autres, et, comme en s'incarnant dans le monde physique le Dieu indien est tombé de chute en chute dans les formes les plus infimes de la nature, *il fallait*, par analogie, qu'il se trouvât une échelle, un abîme de dégradations continues dans la genèse sociale. » Ce n'est pas l'état social qui s'est reflété dans la religion, c'est l'idée de Dieu qui a constitué l'état social et qui

l'a arrêté dans ses formes fixes et sa hiérarchie rigoureuse. L'Inde, c'est Brahma sensible. Si l'Indien est polygame, c'est aussi que Brahma est le polygame universel, et la famille indienne n'est que l'image de l'union multiple de Dieu avec la nature; et si, encore, dans la famille indienne le chef de famille est tout et le reste n'est rien, c'est que, dans le mariage de Dieu avec la nature, Dieu est seul réel, et le reste fiction, apparence et néant. Si l'Hébreu ne connaît point de castes (ce qui est contestable), c'est que son Dieu n'est pas divisé, n'est pas fractionné, n'est pas hiérarchisé. Dieu un et indivisible, peuple un et égalitaire. Si les païens ont été esclavagistes, c'est parce qu'ils ne pouvaient pas être païens sans être esclavagistes. Point de polythéisme sans esclavage. L'olympe est une hiérarchie de grands seigneurs, de moindres seigneurs, de vassaux, d'esclaves, d'esclaves d'esclaves. Tel olympe, telle terre, tels Dieux, tels hommes. C'est Mercure qui a créé Dave, et le cyclope l'esclave des mines. D'où est sorti le moyen âge? Tout entier du dogme de la prédestination : « je crois voir le moyen âge tout entier naître du seul dogme de l'inégalité de l'amour divin, le petit nombre des élus former une sorte d'oligarchie céleste sanction de la féodalité terrestre, et la grâce donnée sans mérite ni démérite appeler le règne du bon plaisir sur la terre comme dans le ciel. » Voilà l'histoire du monde ; elle n'est rien autre chose que l'histoire de Dieu. Elle naît de l'Idée de Dieu par une sorte d'incarnation, de génération plutôt; l'idée, quand elle est religieuse, et uniquement quand elle est telle, créant immédiatement le fait, la série de faits conformes à elle, calqués sur elle et qui la réalisent. — Aussi une idée religieuse, si mince et peut-être puérile qu'elle vous paraisse, au milieu des événemens les plus redoutables, se moque des événemens, n'en tient compte, et elle a bien raison de les mépriser. L'univers tremble sous les pas des Barbares. De quoi s'occupe l'Église? De décider si le Dieu-Homme a une double volonté, l'une divine, l'autre humaine. Cela seul l'intéresse, « elle ferme l'oreille à tout autre bruit; elle dit la première le mot de la Convention : Périsse l'Univers plutôt qu'un principe! » Ne souriez pas : elle a raison. Cette idée peut mépriser les Barbares; car « elle va porter pendant mille ans tout le monde social. » En effet, « sitôt que le concile a établi deux natures et deux volontés dans le Dieu chrétien, il arrive que le monde social, *se formant sur ce plan*, se partage en deux volontés, en deux natures : l'une divine, qui est l'Église; l'autre humaine, qui est l'État. Voilà la constitution du genre humain changée par cette seule déclaration qui, tout à l'heure, paraissait stérile. » — Et ne voyez-vous pas qu'aussi bien c'est Dieu qui mène le monde qui s'agite, non pas seulement par l'intermédiaire, pour ainsi parler, de cette idée que les hommes se

font de lui et d'où toute organisation sociale dérive immédiatement et pleinement, mais qu'il le mène directement et par la main, par l'effet de sa volonté propre sans cesse agissante, de sa providence sans cesse éveillée? Waterloo est une décision de Dieu : — « Il est bien évident que ce jour-là nous avons reçu le coup d'en haut. Ces trois armées qui se succèdent quand l'une est lasse, de Wellington, de Bulow, de Blücher, et ce dernier qui débouche de la forêt en un clin d'œil, sans être aperçu, tout cela marque une stratégie que l'homme n'a pas faite. » — Ne voyez-vous pas encore, comme déjà l'avait montré Ballanche (que peut-être Quinet n'a pas lu), que les évolutions du monde sont gouvernées par la loi essentiellement mystique, essentiellement divine, inexplicable sans la Providence, de l'inventeur expiant l'invention, du bienfaiteur expiant le bienfait? Pourquoi Waterloo? Pourquoi 1815? Parce que, « comme tous les grands inventeurs,.. comme Prométhée,.. comme Christophe Colomb,.. la France devait donner la Révolution au monde et payer son bienfait par un jour de mort. » — Telles sont les idées historiques d'Edgar Quinet. Elles sont tellement dominées par ses idées religieuses qu'elles se confondent avec elles. Jamais, depuis Bossuet, Dieu à travers l'histoire, ou bien plutôt l'histoire vue à travers Dieu, n'avait occupé, maîtrisé, possédé un esprit humain avec une telle puissance et une telle suite. Et, certes, il y a des vues pénétrantes et profondes dans ces livres qui s'appellent le *Génie des religions* et *le Christianisme et la Révolution française*. Mieux que Ballanche, Quinet a montré, par exemple, le caractère foncièrement égalitaire, malgré tout, et comme malgré elle, de l'Église chrétienne. La nouveauté de l'Église chrétienne, ce n'est pas tant sa constitution démocratique primitive, qui devait se perdre, c'est l'admissibilité de tous les chrétiens aux fonctions de l'Église; c'est que l'Église n'est pas une caste. Ni confondue avec l'État, comme en Grèce et à Rome, ni caste fermée et héréditaire, comme en Orient et en Judée, l'Église est une aristocratie ouverte; c'est même le modèle des aristocraties ouvertes; car elle ne juxtapose pas, comme les autres aristocraties ouvertes, l'hérédité et la cooptation. Elle n'admet que la cooptation seule. Elle répugne à être caste, à ce point qu'elle répugne, non-seulement à être héréditaire, mais à ce que ses membres individuellement aient une famille. Chose curieuse, et que Quinet déclarerait providentielle, à quoi je ne m'oppose point, que dans le temps même où l'Église a cessé d'être égalitaire par l'élection des évêques, elle le soit devenue autant et plus par le célibat ecclésiastique, par la nécessité, désormais inévitable, pour l'Église, de se renouveler sans cesse par cooptation à travers toutes les classes de la société, sans jamais pouvoir transmettre et accumuler et amoindrir aussi sa puissance par la voie périlleuse de

l'hérédité. — Mieux que personne encore, ou tout au moins avant d'autres, Quinet a deviné les raisons du monothéisme juif et arabe. « Le désert est monothéiste. » Le mot n'est pas de Quinet, mais l'idée est de lui, et avant lui n'avait pas été exprimée, à ce qu'il me semble : — « C'est là qu'éloigné du monde sensible, séquestré en quelque sorte, loin de toute forme, de tout signe et presque de toute créature, l'homme s'élèvera presque nécessairement à l'idée pure du Dieu-Esprit. Trois cultes sont nés, ont grandi dans le désert... Jéhovah, le Christ, Allah, trois dieux sans corps, simulacres, sans idoles, sans figures palpables. Le désert nu, incorruptible, est le premier temple de l'esprit. » — A la vérité, ceci, dans Quinet, est une manière de contradiction. Ce qu'il vient de nous montrer, c'est le désert créant Jéhovah, et voilà une théorie qui fait dépendre l'idée religieuse des choses, et non les choses de l'idée religieuse ; dans son système ordinaire, c'est Jéhovah qui devrait nécessiter le désert. Mais l'idée n'en est pas moins belle, et peut-être en est-elle plus juste.

Je sais peu de choses, encore, aussi nettement démêlées et aussi probables, eu égard surtout au temps (1841) où le passage a été écrit, que ce que j'appellerai la loi d'évolution religieuse dans Edgar Quinet. La religion est crainte, — adoration, — méditation ; elle commence par la peur, continue par la prière, finit par l'abstraction philosophique; on tremble, puis on adore, puis on cherche à expliquer. De là divisions et subdivisions successives ; car s'il n'y a qu'une manière d'avoir peur, il y en a plusieurs d'adorer, il y en a infiniment d'expliquer les choses. Donc grandes religions vagues dans le principe, religions successivement plus nombreuses et plus variées dans le cours des temps ; et religions impersonnelles, pour ainsi parler, dans les commencemens, et religions de plus en plus individuelles dans la suite, jusqu'à ce qu'elles perdent en vérité le caractère de communions, de religions proprement dites, et laissent place libre et matière prête à une nouvelle religion, primitive à sa manière, élémentaire, sentimentale, par où la réflexion n'a point passé, ni l'esprit philosophique, ni le système. En cela, comme en autres choses, la raison est organisatrice d'abord, destructrice ensuite, et par suite, de l'élément primitif fécond, qui est fait de sentiment et de foi. — Cela n'est pas aussi formellement exprimé dans Edgar Quinet que je le donne ici; mais il a bien eu cette idée, et c'est par elle qu'il commence (1). C'est qu'aussi Quinet est un très bon théoricien religieux et très bon critique des choses religieuses ; et ce n'est que quand il veut faire rentrer toute l'histoire civile dans l'histoire religieuse qu'il est singulièrement hasar-

(1) *Génie des Religions*, III.

deux. — A la vérité, il le veut toujours ; et c'est en cela qu'il est étrange, et guide très dangereux. D'abord, il multiplie trop complaisamment et arbitrairement les concordances entre l'histoire religieuse et l'histoire civile ; il les multiplie et il les crée jusqu'à donner l'apparence d'une espèce de monomanie. Ensuite, la concordance admise, il veut toujours que ce soit le fait religieux qui soit la cause et le fait civil qui soit l'effet, ce qu'il ne sait pas, ni nous, ni personne ; et non jamais que ce soit l'inverse, ce que nous ne savons pas non plus, mais ce qui est possible ; et non jamais que ce soient effets parallèles de profondes causes communes, ayant entre eux rapports de parentage, non rapports d'effet à cause, ce qui est parfaitement possible encore. — On sent qu'il lui est impossible de concevoir même cette dernière hypothèse, ou la précédente. Il est si profondément déiste qu'il ne saurait admettre, non-seulement que le divin soit d'invention humaine, ce qui n'est plus du déisme, mais même que quoi que ce soit qui touche au divin, que quoi que ce soit qui a un caractère religieux, soit chose du même ordre qu'un fait civil. Sitôt qu'une idée a un caractère religieux, elle a tout de suite à ses yeux une prééminence extraordinaire, et il faut que tous les faits civils qui l'entourent ou qui la suivent sortent d'elle. — Le bon sens s'étonne un peu. Il lui semble que l'instinct mystique est un instinct humain, très profond, très universel, éternel probablement, mais enfin que ce n'en est qu'un, que beaucoup de choses humaines doivent avoir d'autres causes que celle-là, que l'histoire est bien loin d'avoir la rigidité qu'elle devrait avoir si elle tenait tout entière dans le développement du sentiment religieux et n'était qu'un prolongement de ce sentiment unique ; que l'histoire est bien souple, au contraire, et bien fuyante et bien complexe ; que l'histoire n'est pas hiératique, et que de tous les qualificatifs c'est celui peut-être qui lui convient le moins. Il semble excessif de considérer la religion, non-seulement comme cause unique dans les choses humaines, mais même comme cause permanente. L'instinct religieux sans doute (et je dis l'instinct religieux parce que ce ne serait peut-être pas vrai de l'instinct mystique proprement dit) est éternel, et je veux bien, comme l'a écrit Fustel de Coulanges, que l'homme soit « porté à se faire une religion de tout ce qui emplit son âme ; » mais en vérité cet instinct religieux, surtout en la forme mystique, est quelquefois très fort et quelquefois très faible. Sans que l'humanité disparaisse, il s'atténue et semble quelquefois disparaître presque. Il est des siècles où il est une cause, et très puissante ; il en est où il n'est qu'un prétexte ; il en est où il n'est qu'un souvenir. Les religions sont des crises, très puissantes, très fécondes, probablement très salu-

taires; mais ce sont des crises dans l'histoire de l'humanité; et après avoir été des crises, elles deviennent des habitudes, chose d'une valeur morale assez faible; et après avoir été des habitudes, elles deviennent des conventions, puis des convenances, choses qui n'ont certes pas la puissance de créer l'ordre civil, ni même de le soutenir. L'erreur de Quinet, c'est de mettre tout cela sur le même plan. Il le faut bien dans son système, puisque, n'y ayant pour *créer continûment* la société humaine que la religion, si la religion subissait des éclipses, la société humaine aurait des intermittences; mais c'est précisément ce qui prouve que le système n'est pas très juste. L'homme a des raisons d'être et de durer dont une est certainement l'instinct religieux, et quand cet instinct est fort, l'homme existe certainement plus qu'à l'ordinaire; mais il a d'autres raisons d'être aussi, qu'il faut connaître et dont il faut tenir compte. Le système historique de Quinet est manifestement incomplet. — Mais ce qui est bien plus intéressant que de le réfuter, c'est de remarquer combien est curieux le cas d'un homme du XIXe siècle en qui la pensée religieuse, en qui l'idée de Dieu est le fond et comme le tout, qui est comme constitué de religion, ainsi que le serait un ascète indien, un chrétien du IVe siècle ou un janséniste du XVIIe. Et quand on songe qu'après tout, comme nous le verrons par la suite, Quinet n'est point un esprit imperméable, qu'au contraire il subit assez facilement les influences successives, il me semble qu'il en faut conclure que le mouvement religieux du XIXe siècle n'a pas laissé d'être assez fort, de 1820 à 1850 environ, à ce qu'il me semble. Car c'est au milieu de philosophes et d'esprits libres qu'écrit Edgar Quinet, c'est à un public essentiellement laïque qu'il s'adresse, lui-même se croit parfaitement libre penseur, et, dans le sens vrai du mot, il l'est; et c'est l'esprit le plus foncièrement, le plus pleinement, le plus invinciblement mystique qui puisse être, jusque-là que la vision en Dieu n'est plus chez lui une théorie, mais est bien autre chose, une habitude et une fatalité de son intelligence. Et il n'a point étonné; il a paru naturel, peut-être seulement un peu sublime dans son naturel. Imaginez l'effet qu'il eût produit au milieu du XVIIIe siècle, et par là mesurez les distances. Il y a des philosophes déistes au XVIIIe siècle; mais ils le sont en ce qu'ils s'élèvent à l'idée de Dieu et y aboutissent. Quinet en part; elle est son principe, elle est au commencement de tout raisonnement qu'il fait, et de toute idée, quelle qu'elle soit, qu'il puisse avoir. Voilà la différence, qui est immense comme de tout à rien. Voilà la distance parcourue dans le flux et le reflux des idées, et voilà qui prouve qu'on revient de loin. Cela peut permettre aux positivistes de nos jours la modestie, et aux religieux la confiance.

III.

Ce n'est point un autre Quinet que je vais essayer de peindre; c'est le même, mais jeté dans l'action, et forcé par elle à décider et à conclure. Il avait un mysticisme vague, dont pouvaient s'accommoder et se réjouir toutes les âmes religieuses, à quelque culte qu'elles appartinssent, et qu'il promenait à travers l'histoire universelle, en y admirant partout l'empreinte de la main divine, quelque nom, du reste, que portât Dieu. Jeté dans l'action, il faudra qu'il dise et un peu qu'il sache, avec qui il est dans la grande mêlée des partis religieux et philosophiques. Il faudra qu'il se réduise pour se préciser. Ce travail se fit en lui entre 1841 et 1843, entre son cours de la faculté de Lyon et son cours du Collège de France, entre le *Génie des religions* et *les Jésuites*. Il était déiste dans l'âme, religieux et convaincu de la nécessité d'une religion de toutes ses forces, chrétien avec complaisance; d'autre part, très individualiste, très passionné pour la liberté de penser, très réfractaire à l'autorité en affaires intellectuelles. Il était individualiste en choses religieuses, comme l'est assez naturellement un inventeur en choses religieuses. Il se sentait plus que prêtre, il se sentait un peu fondateur de religion, tant il était bon et spécieux interprète des dieux, *sacer interpresque Deorum*. Chrétien individualiste, chrétien libre, fils de protestante du reste, et ayant beaucoup vécu, vivant encore de la vie morale de sa mère, il ne pouvait devenir que protestant. — Il le devint, sans affiliation formelle, très nettement. La France protestante fut son rêve, plus ou moins avoué, quoi qu'il en ait dit même parfois, mais persistant, depuis 1842 jusqu'à la fin presque de sa vie. C'est l'idée qui domine, même quand il s'en défend, dans *les Jésuites*, *le Christianisme et la Révolution française*, *l'Enseignement du peuple, la Révolution*. Il s'y sent toujours ramené et comme acculé et par tous ses désirs et par toutes ses répugnances. Point de catholicisme : il a comme fermé l'esprit humain ; il a, par la rigidité d'un dogme fixé et irréparable, arrêté les essors possibles de l'intelligence, surtout arrêté la faculté de produire de nouvelles idées religieuses, de nouvelles formes religieuses, et de nouveaux états d'âme religieux, interdiction et empêchement qui sont évidemment pour Quinet les plus sensibles et les plus insupportables rigueurs; il a, pour cette cause, stérilisé intellectuellement, et même d'autre sorte, les pays restés sous son influence, Italie, Espagne, France même, n'était qu'elle a à demi échappé à son autorité par la liberté de penser; il a, sous sa forme dernière, le jésuitisme, proscrit presque, non plus seulement la pensée religieuse indépendante, mais la pensée même, mon-

trant une défiance significative pour tout ce qui est un véritable acte intellectuel, et une condescendance significative tout autant pour tout ce qui est simple amusement de l'esprit. Point de catholicisme donc; et pourtant il faut une religion; la société ne peut pas se passer d'esprit religieux ni de sentiment religieux; il y a péril de mort à ce qu'une religion disparaisse sans être remplacée par une autre. Reste donc que la France devienne protestante? Jamais Quinet ne veut le dire formellement. Mais ce qu'il dit toujours, c'est qu'il est extrêmement regrettable que la révolution religieuse n'ait pas réussi en France au XVIe siècle, et même plus tard; et ce qu'il répète toujours, c'est que la France périra par le catholicisme ou ne sera sauvée que par une révolution ayant un caractère religieux, et fondant une religion.

Cette révolution est nécessaire : l'histoire y tend; l'histoire universelle n'est que la préface du christianisme définitif de demain. Demain c'est le *Credo* de Nicée complété. Nicée a décrété « la déclaration des droits de Dieu ; le moyen âge a travaillé à la déclaration des droits de l'Église; l'assemblée constituante a ajouté à l'antique *Credo* la déclaration des droits du genre humain. Ces professions de foi semblent d'abord se contredire et se heurter, quoiqu'elles soient nées les unes des autres. Qui les conciliera? Qui rassemblera dans un symbole nouveau ces fragmens de la législation divine et humaine? » Voilà le travail de l'avenir. Mais il faut se hâter. On a perdu beaucoup de temps. Les nations protestantes ont fait l'essentiel de cette révolution en gardant le christianisme et en répudiant le catholicisme. Elles n'ont plus qu'à améliorer. Nous, nous avons tout à faire. Nous avons tout à faire, parce que nous avons fait une révolution en 1789, en oubliant cette idée essentielle, cette idée unique, car il n'y en a pas d'autre dans l'esprit d'Edgar Quinet, que toute révolution est religieuse, ou n'est pas. Pourquoi la révolution française a avorté? Parce qu'elle n'a pas existé. Elle n'a pas été une révolution religieuse, en d'autres termes elle n'a pas été. Elle n'a été qu'un fantôme de révolution. Elle a été éclectique en religion ; elle n'a pas fait choix. Dès lors qu'était-elle? Spectatrice. Il ne s'agissait pas de regarder, mais de fonder. Aucune fondation humaine, si ce n'est sur une religion nouvelle. Une révolution qui n'apportait pas une religion nouvelle avec elle n'était une révolution qu'en ce qu'elle croyait en être une, et sur cette pensée remuait et secouait beaucoup de choses. De changement, point; on l'a bien vu l'orage passé. Voulez-vous une preuve? La révolution sociale était consommée le 4 août 1789. Les restes de la féodalité étaient détruits, l'égalité proclamée et fondée sans retour, ce que demandaient les *cahiers* de 89 obtenu. Et la révolution continue! Pourquoi? D'autres historiens répondent : parce que les

révolutions ne s'arrêtent jamais pour avoir obtenu ce qu'elles demandaient. Elles seraient trop courtes. L'élan donné, elles continuent, l'agitation répandue se développe jusqu'à ce qu'elle s'épuise, les partis se forment, se disputent le pouvoir, et s'exterminent jusqu'à ce qu'un l'emporte. D'autres historiens répondent : parce que la révolution a eu à lutter contre le gouvernement, puis contre l'Europe, ce qui n'a pu se faire qu'au milieu de convulsions terribles. Quinet voit une raison plus profonde. La révolution sociale était faite, la féodalité effacée, l'égalité fondée; mais tout le monde sentait que ce n'était pas là la révolution, qu'elle était ailleurs, qu'il fallait la chercher. La révolution française, ç'a été la recherche fiévreuse de la révolution à faire. Un instinct avertissait qu'il y avait quelque chose à trouver qu'on n'avait point. On ne s'est pas rendu suffisamment compte de ce quelque chose, sauf quelques grands esprits comme Chaumette; et c'est pour n'avoir pas trouvé qu'on a échoué. Ce quelque chose, c'était la religion nouvelle, cette religion qui eût été l'esprit, le souffle, l'âme des nouvelles institutions et les eût gardées de périr. Il y a eu quelques essais en ce sens, le culte de la Raison, celui de l'Être suprême. Le culte de la Raison était le rêve d'un esprit élevé et pur, de « l'ingénu Chaumette, » mais trop abstrait pour la foule. Le culte de l'Être suprême était le rêve d'un pseudo-catholique, élève du vicaire savoyard, manière d'éclectique en choses religieuses comme son maître (1), esprit faux, sans largeur, sans véritable sens religieux, et qui, du reste, détestait les protestans. Ce qu'il fallait faire alors, c'était une révolution religieuse, et c'est pour cela que l'idée de Chaumette reste la plus grande idée de la révolution française; mais une révolution analogue à la réforme, dans le même esprit, par les mêmes moyens.

On a poursuivi pendant la révolution française l'idéal de la liberté de conscience, de la liberté des cultes. Voilà qui est bien puéril. Jamais l'histoire n'a procédé ainsi. Ce que les novateurs ont toujours fait, c'est la dictature religieuse d'abord, quitte à la tempérer plus tard, quand l'œuvre nouvelle est accomplie : « Si Luther et Calvin se fussent contentés d'établir la liberté des cultes sans rien ajouter, il n'y aurait jamais eu l'ombre d'une révolution religieuse au XVIe siècle. Qu'ont-ils fait? Le voici. Après avoir condamné les anciennes institutions religieuses, ils en ont admis d'autres sur lesquelles ils ont bâti des

(1) Autre dogme du vicaire savoyard : « Je regarde toutes les religions particulières comme autant d'institutions salutaires. Je les crois toutes bonnes quand on y sert Dieu convenablement. » C'est là une des idées qui s'empareront le mieux des esprits et qui, se glissant dans le génie des plus intrépides novateurs, ôteront jusqu'au désir même d'une réforme religieuse.

sociétés nouvelles; et c'est après que les peuples ont contracté ce tempérament nouveau que la porte a été rouverte plus tard à l'ancien culte, qui, par la désuétude, avait cessé de se faire craindre. C'est ainsi et non autrement que l'Angleterre, les États scandinaves, la Hollande, la Suisse, les États-Unis, ont pu contracter une âme nouvelle (1). » — Religion nouvelle imposée par la force, deux cents ans dans cet état, puis proclamation de la liberté des cultes : voilà le secret que les révolutionnaires de 1789 n'ont point vu ou n'ont point osé voir. — Chose curieuse, ce que les révolutionnaires n'osaient pas faire en religion, ils le faisaient en politique. « Abolir la liberté sous le prétexte qu'on l'établira plus tard, » c'est ce qu'Edgar Quinet recommande en religion, c'est ce que les révolutionnaires ne font qu'en politique : « Abolir la liberté sous prétexte qu'on l'établira plus tard, c'est le lieu-commun de toute l'histoire de France; ce fut aussi celui de la révolution. Mais les temps ont prouvé que c'était ajourner la révolution elle-même. Il nous appartient de le dire, cette voie était mauvaise ; elle a préparé la servitude. » Les révolutionnaires se sont donc trompés dans l'application, pour ainsi parler, de leur régime. Ils ont appliqué à la révolution politique la force, la compression, la tyrannie, toutes choses qui ne sont nécessaires et excellentes qu'appliquées à la révolution religieuse. C'est l'erreur capitale de la révolution française. Encore un coup, que n'a-t-elle eu les yeux fixés sur la réforme! « Partout où elle a éclaté au XVIe siècle, ses premiers actes ont été le brisement des images, le sac des églises, l'aliénation des biens ecclésiastiques, l'injonction d'obéir dans l'intime conscience au nouveau pouvoir spirituel, le bannissement non-seulement des prêtres, mais de tous les croyans qui gardaient l'Église au fond de leur cœur. Voilà ce qu'a fait la réforme et comment elle a pu s'établir et s'enraciner dans le monde (2). » Il n'y pas d'illusion plus forte que de croire que « la force ne peut rien contre les idées.» « Les révolutionnaires, en choses de religion, ont trop compté sur l'esprit public; c'est là qu'ils ont été libéraux. Ils se sont imaginé qu'une ancienne religion disparaît de la terre, par l'indifférence, la désuétude, ou par la discussion. Il n'est pas jusqu'à ce jour un seul culte, si faux, si absurde que vous puissiez vous le figurer, qui ait disparu de cette manière. Tous ceux qui ont cessé d'être sont tombés non par l'indifférence, mais parce que l'ordre formel leur a été donné de mourir... Si le christianisme se fût contenté de discuter avec le paganisme... les temples d'Isis et de Diane seraient encore debout en Égypte et en Grèce (3). » — En

(1) *Révolution*, V, 4.
(2) *Ibid.*, I, 5-9.
(3) *Ibid.*, XVI, 11.

vain pourrait-on dire que le vœu de la France était contraire à l'établissement par la force d'une religion nouvelle. Oui, sans doute, sur la question religieuse « tous les *cahiers* se résument par ces mots : Concilier la liberté nouvelle avec le catholicisme et avec l'ancienne royauté (1); » mais la question n'est point de savoir si telle était la volonté du pays, mais si l'histoire permet qu'une révolution ne soit pas religieuse, et qu'une révolution religieuse ne soit pas violente. Or, précisément, contre tous les principes, la révolution française a été violente sans être religieuse. Alors à quoi bon être violente? Ne vous y trompez point, c'est pour cette raison que les hommes ont maudit la Terreur. Ce n'est pas en tant que Terreur qu'ils la détestent, mais en tant que Terreur ne s'appliquant pas aux choses où elle est légitime, en tant que Terreur hors de son domaine naturel, en tant que Terreur hors de son emploi, en tant que Terreur dévoyée. Appliquée à la fondation d'une religion nouvelle, elle n'eût ni étonné, ni scandalisé : « Robespierre et les jacobins qui ont eu l'audace de décimer une nation n'ont pas eu l'audace de fermer avec éclat le moyen âge. Leurs violences sont ainsi sans proportions avec l'idée; elles n'en sont que plus intolérables. Les massacres de Moïse n'ont point nui au judaïsme, ni ceux de Mahomet au Coran, ni ceux du duc d'Albe au catholicisme, ni ceux de Ziska et d'Henri VIII à la réforme... Les hommes même sans foi, pris en masse, se sont toujours montrés clémens pour ceux qui ont versé le sang au nom du ciel. Ils ne gardent leurs sévérités que pour ceux qui, en versant le sang humain, n'ont su y intéresser que la terre (2).» — Telle est la grande erreur, la grande fausse direction de la révolution française. A la différence de toutes les autres, elle a été relativement libérale en questions religieuses. Au fond, c'est le fanatisme qui lui a manqué. La durée si courte de ce grand bouleversement social ne s'explique que trop par l'absence de fanatisme vrai et profond : « Ce qui est rare, c'est de persévérer dans la première ardeur, de ne pas se laisser abattre par sa propre victoire; or, c'est ce qui a manqué le plus aux hommes de la révolution. Une si grande fureur s'est dévorée elle-même... Après cet immense fracas, le silence universel; un éclat formidable, et presque aussitôt un oubli complet de soi-même et des autres. Il semble d'après cela que les révolutions soutenues d'un esprit religieux soient les seules qui n'usent pas les forces humaines (3).» — Tel était Quinet dans cette période qui va de 1842 à 1865. Son mysticisme doux et tendre

(1) *Révolution*, VI, 7.
(2) *Ibid.*, XVI, 7.
(3) *Ibid.*, VI, 14.

était devenu fougueux, ardent et agressif. L'influence de Michelet, l'atmosphère de Paris, le cours du Collège de France, qui était une manière de champ de bataille, les attaques des journaux, les répliques, la poussière du Forum enfin, l'avaient animé et transformé. Le doux rêveur inoffensif d'*Ahasvérus*, sans cesser d'être inoffensif, était devenu agressif et militant. L'exil, comme il arrive toujours, qui devait le calmer plus tard, n'avait pas commencé par le calmer. Plus lucide qu'autrefois, écrivant sur les jésuites un livre, très incomplet, mais qui est très loin de n'être qu'un pamphlet, écrivant sur la révolution un très beau livre, où il ne perd le sang-froid que quand il parle religion, mais où, à la vérité, il parle religion bien souvent, voyant très bien, par exemple, l'empire sortir nécessairement de la confiscation des biens des émigrés au profit des propriétaires, démêlant très bien dans Napoléon Ier l'Italien gibelin du moyen âge, historien, en somme, beaucoup moins nuageux qu'autrefois, protestant contre la Terreur en la considérant trop comme un « système, » ce qu'elle n'a guère été, je crois, mais avec raison nonobstant, et dans un temps et au sein d'un parti où c'était là un acte d'indépendance, et une trahison courageuse ; il ne sort de la réflexion froide, de la logique et, en vérité, du bon sens, que sur la question religieuse; mais quand il y touche, il sort complètement de tout cela. Il surprend alors comme un anachronisme, si habitué qu'on soit aux anachronismes les plus extraordinaires, quelque temps que l'on étudie. Cent cinquante ans après Bayle, on est étonné un instant de rencontrer un homme qui a l'âme d'un ligueur ou d'un Théodore de Bèze, chez qui l'instinct religieux est assez profond d'abord, et ensuite assez excité, pour qu'il accepte Calvin tout entier, en le trouvant peut-être trop modéré, et qui, tranquille du reste, pontife grave, et écrivant solennellement de grands livres en beau style oratoire, fait son entretien ordinaire et son rêve cher des massacres de Moïse, de Mahomet, de Ziska et d'Henri VIII. C'est l'idée première qui persiste, l'idée que l'humanité n'est jamais que l'expression d'une pensée religieuse, manque de laquelle tout croule, tout se dissout, tout s'anéantit. Bonald pensait ainsi et De Maistre, chacun du reste à sa façon. Quinet est un De Maistre protestant, moins l'esprit, n'en ayant point, ou un Bonald protestant, moins la logique, n'en ayant pas une très sûre. Comme tous les deux, et comme tous ceux qui n'ont qu'une idée maîtresse, il a la passion de l'unité. L'unité nationale autour de l'unité religieuse et se fondant avec celle-ci, c'est sa pensée de derrière la tête. Il frémit quand il pense que nous sommes un empire divisé et que tout empire divisé périra. Nous sommes inférieurs en ceci aux mahométans : « On ne s'aperçoit pas qu'ils remarquent très bien que, dans notre Occident, l'Église dit une chose et l'État

une autre; ne pensez pas trouver ailleurs la cause principale de notre impuissance à nous les associer. Cette division les frappe comme une infériorité de notre part; elle est, pour notre monde chrétien, le défaut de la cuirasse. Les mahométans ont atteint avant nous l'unité religieuse et sociale; nous leur offrons d'en déchoir pour entrer avec nous dans la contradiction. » Unité! unité! le salut est là! C'était le cri de De Maistre; c'est celui de Quinet. Il est possible qu'ils aient raison; mais à prendre le mot rétrograde dans le sens courant, ils sont rétrogrades également et tous deux à souhait. Depuis le christianisme d'abord, et depuis la réforme ensuite, ce n'est pas vers l'unité politico-religieuse que nous marchons; mais vers l'indéfinie division et subdivision des idées et des besoins intellectuels et moraux, en telle sorte que non-seulement il y a plus que jamais une Église et un État, mais au sein de l'État plusieurs églises, et dans chaque église des sectes ou au moins des tendances différentes, et entre les églises des pensées, des croyances ou des convictions individuelles. L'individualisme, c'est justement ce que les esprits comme De Maistre, Bonald et Quinet ne peuvent pas comprendre, ou, s'ils le comprennent, haïssent, redoutent et repoussent de toutes leurs forces. Au fond de leur pensée reste le rêve d'unité religieuse et politique de Louis XIV et de Calvin, qui est le même. Quoi qu'on puisse dire de cet esprit, et quand même, après avoir été celui du temps passé, il devrait être celui d'un temps à venir; ce qui est assuré, c'est qu'il n'est pas du nôtre.

Ces idées, Edgar Quinet les soutenait avec éloquence, mais avec un défaut qu'il n'avait pas dans sa première manière et qu'il est temps de signaler brièvement. Il était devenu professeur de faculté de 1840, avec tout ce qu'il y a de très bon et de très mauvais dans ce titre glorieux. Le professeur de cours public, à moins qu'il ne soit spirituel, ou n'affecte de l'être, est tenu d'être éloquent. Il faut retenir un public peu homogène, peu capable, sauf une élite, de suivre une exposition purement et sévèrement scientifique, peu constant aussi, qui ne vient pas à toutes les leçons, qui par conséquent ne fait pas crédit, et à chaque leçon exige quelque chose qui l'émeuve, qui le convainque, et qui soit complet et même définitif sur la question traitée. C'est proprement l'impossible. Quelques-uns s'en tirent par l'autorité personnelle, d'autres à force de vrai talent, le talent se tirant toujours d'affaire; la plupart ne s'en tirent pas du tout. Les plus grands ne peuvent pas s'empêcher, voulant après tout faire leur métier, qui est de retenir trois cents personnes autour d'une chaire, de donner dans les artifices et les prestiges de la parole, c'est-à-dire d'une part dans le jeu de la carte forcée, de l'autre dans la phrase à effet. — Le jeu de la carte forcée consiste

à jeter au public, juste à point et au bon moment, ce qu'il dirait lui-même, la banalité du temps, le mot courant de la semaine, et, comme disait Mme de Sévigné, « l'Évangile du jour. » L'Évangile du jour était par exemple, en 1840, l'éloge de Napoléon Ier, l'élégie de la Pologne, ou l'invective contre Rufin, je veux dire contre Loyola. — La phrase à effet, c'est ce quelque chose que cherchait Figaro, ce quelque chose de brillant, d'étincelant, qui a l'air d'une pensée, rapprochement ingénieux sans la moindre solidité, généralisation au hasard dont l'air spécieux séduit pour une minute, et cela suffit dans l'espèce, mais qui étonnera par ce qu'elle a de vide sitôt qu'on sera rentré chez soi. — Ces jeux sont dangereux par l'habitude qu'ils donnent au penseur de se contenter de semblans d'idées, de s'y complaire et d'y rester, surtout quand le penseur était déjà un homme qui n'avait rien de rigoureux dans l'esprit et qui s'était préparé à l'enseignement public par l'élaboration d'*Ahasvérus*. Edgar Quinet, en toute conscience, et tout en travaillant très sérieusement, ne sut pas se garantir de ces tentations où il n'avait d'avance que trop de pente. Déjà, avant ses cours de 1841 et années suivantes, il avait de ces légèretés graves et de ces étourderies solennelles. Sait-on d'où est né le drame? De la lutte entre une religion qui décline et une philosophie qui s'élève. L'âme alors, « réveillée en sursaut au milieu de la foi... partagée entre deux impulsions contraires, s'interroge, s'étudie, se divise, pour se donner à elle-même en spectacle et en pâture. L'homme, en ce moment, est véritablement double;.. l'hymne se brise et des querelles intestines du cœur naissent les dialogues sanglans de la scène. » Voilà de ces choses qui sont irréfutables tant elles sont insaisissables. Est-ce vrai, est-ce faux, est-ce spécieux? Aucun mot précis ne s'y peut appliquer. Ce n'est rien du tout, et cela a l'air d'être quelque chose. C'est une beauté de cours public. Il a tort de vouloir y ajouter des preuves : « Les peuples qui ont une philosophie sont les seuls qui aient un drame, et l'une et l'autre ont toujours éclaté en même temps... Socrate et Sophocle, Shakspeare et Bacon, Corneille et Descartes, Schiller et Kant. » Je veux bien; tant la multiplicité des objections possibles me lasse d'avance, et tant la fragilité, l'arbitraire, l'enfantillage des rapprochemens me désarme. Je veux bien; mais à quoi bon? A quoi servent ces généralisations oratoires si faciles que rien n'appuie et qui n'éclairent rien, et qui n'apprennent rien, et semblent un jeu de l'esprit pour le divertissement des oreilles? Elles ne servent qu'à fausser l'entendement de celui qui a le tort de se les permettre et d'en prendre l'accoutumance. Les livres comme le *William Shakspeare*, de Victor Hugo, sont le dernier terme de cette déplorable méthode. Quinet qui, du reste, n'a jamais écrit un livre comme *Wil-*

liam Shakspeare, tombe bien souvent dans ce défaut. Il y a dans la révolution française, n'est-ce pas, du Luther et du Grégoire VII? Certainement, attendu que dans toute période de l'histoire humaine il y a de l'instinct de révolte et de l'instinct de tyrannie. Mais vous ne voyez pas la conclusion magnifique que l'on peut tirer de là et l'espérance sublime qu'on peut en concevoir? Vous avez la vue bien courte: « Voilà donc les deux principes les plus contraires, Grégoire VII et Luther, qui fermentent dans les mêmes cœurs, les mêmes assemblées, la même révolution : *signe palpable que l'avenir, en s'élevant, peut concilier tout ce que le passé a séparé.* » Oh! qu'en savons-nous, et de ce que, par exemple, les hommes ont toujours été bons et méchans, conclurons-nous qu'il doit y avoir un jour conciliation de ces élémens longtemps contraires! Voilà des manières de raisonner! — Ce sont manières de professeur éloquent de 1840. Proudhon, qui arrivait à Paris vers ce temps-là, était exaspéré en sortant des cours publics. L'exaspération est de trop; mais je reconnais que la logique robuste du Jurassien devait quelquefois souffrir. — Jusqu'à la fin, Quinet a eu de ces complaisances à une dialectique facile. Dans la *Révolution* il dira: « Le premier personnage qui entre en scène est le parlement; il réclame les États-généraux de 1614; pour lui, le plus lointain avenir était de refaire une Fronde. » Réclamer en 1789 les états-généraux, réunis pour la dernière fois en 1614, ce que toute la France réclame, c'est vouloir refaire la Fronde? En quoi? Pourquoi? Quel rapport? Quel lien? Que voulez-vous dire? Rien du tout. Parlement... Fronde... la phrase est faite; n'est-ce point ce qu'il faut? — Jusque dans la *Création* il aura cette illusion de l'esprit qui consiste à croire qu'une idée est juste ou probable parce qu'elle fait une phrase équilibrée: « Si la géologie est avant tout une *histoire*, elle doit reproduire les lois les plus générales de l'*histoire*. » Je ne vois pas ce qui l'y force, si ce n'est le nom que vous lui donnez, et qu'elle n'est pas tenue de prendre. Jusque dans *l'Esprit nouveau*, avec une légèreté, cette fois incroyable, il fera tout un chapitre, et même sept ou huit, sur cette idée: la philosophie allemande moderne (Schopenhauer, Hartmann, il les nomme) est la philosophie du désespoir; les vainqueurs sont désespérés, les vaincus joyeux, « les vaincus consolent les vainqueurs; » les Allemands devraient être enivrés de leurs triomphes, « on devrait s'attendre à rencontrer un prodigieux fantôme d'orgueil dans les créations de l'esprit allemand. Tout a réussi à l'Allemagne: elle est au comble de ses vœux. Elle a la force, la victoire. Sa coupe est pleine, son orgueil rassasié. Parvenue à ce faîte, quelles pensées lui auront été inspirées par les complaisances inouies de la bonne fortune? Pensées d'allégresse... Non, satiété, dégoût des choses divines et

humaines, horreur de l'existence. » Mais, pardieu, Schopenhauer est mort en 1860, et la *Philosophie de l'Inconscient* est de 1869; et voilà un raisonnement qui se casse le nez. Que Schopenhauer est mort en 1860, Quinet le sait, n'en doutez pas; mais il ne veut pas le savoir, parce que, s'il s'en souvenait, tout ce développement à la Sénèque serait perdu, et convenez que ce serait dommage. — Mauvaise tournure d'esprit cependant, qui a été à différens degrés la nôtre pendant cinquante ans environ, et dont nous avons beaucoup de peine à nous affranchir. C'est elle qui irritait si fort M. Taine au début de sa carrière; c'est contre elle qu'il a lutté de toutes ses forces, suivi par d'autres dans cette bonne œuvre. C'était une maladie oratoire. Elle était née de l'admiration pour les orateurs emphatiques de la révolution française, et du désir de les imiter dans les assemblées parlementaires. On lisait les quarante volumes de l'*Histoire parlementaire de la révolution française*, de Buchez, et l'on faisait son cours avec la secrète intention de se préparer par là à la grande éloquence de la chambre des députés ou de la chambre des pairs. On ne saura jamais combien de professeurs de faculté sont devenus éloquens par émulation de M. Mauguin. Or, cette éloquence parlementaire ne laissait pas d'être souvent un peu creuse et superficielle. Elle était souvent alors ce qu'est maintenant notre éloquence de réunion publique. Les Français, n'ayant pu avoir la parole publique laïque qu'à partir de 1789, avaient eu un apprentissage à faire en cela et une période d'adolescence oratoire à traverser. Guizot, Thiers, Dufaure, ces derniers surtout, ont beaucoup contribué à ramener l'éloquence française à la simplicité et à la stricte logique. Mais ce retour n'était pas accompli vers 1840, et les poètes romantiques devenus historiens et professeurs, avec ambitions politiques, devaient longtemps garder des traces de l'éloquence néo-révolutionnaire qui eut, pendant tout le règne de Louis-Philippe, grande faveur, et en 1848 son plein épanouissement.

IV.

L'exil, comme j'ai déjà dit, fut plus favorable que nuisible à Edgar Quinet. Sa pensée y devint plus calme, plus sereine et plus élevée. Même dans la *Révolution*, sauf les tendances homicides contre le catholicisme, qui tenaient trop profondément au sentiment intime de Quinet pour qu'on pût lui demander de les répudier, il est libéral, équitable et généreux. De 1865 à 1869, il mit à exécution un grand dessein qui, depuis plusieurs années déjà, l'avait sollicité dans sa solitude. Il s'était appliqué à l'histoire naturelle et particulièrement à la géologie; il avait lu de près et très

bien entendu, les savans eux-mêmes le reconnaissent, tous les livres de sciences qui décrivent et cherchent à expliquer la formation de notre petit univers, et en 1869 un Quinet bien inattendu se révéla, un Quinet, non plus disciple de Herder, de Ballanche et de Vico, non plus tenant et compagnon d'armes de Michelet, mais élève de Lamarck, d'Herbert Spencer, de Darwin, de Lyell et de Lortet. C'était un renouvellement prodigieux pour un homme qui avait passé la soixantaine, qui n'avait jamais eu d'éducation scientifique, n'ayant étudié dans sa jeunesse que les seules mathématiques, et qui avait été dominé pendant tout son âge mûr par une sorte de mysticisme sociologique ne soutenant avec l'esprit scientifique que des rapports assez lointains. Rien ne fait plus grand honneur à Quinet. L'ardeur de généraliser a des dangers; elle a quelquefois de très bons effets. C'est elle qui a conduit Quinet à l'histoire naturelle. La loi suprême de l'humanité, la loi des lois, la loi qui explique toutes les sociétés et leurs causes et leurs progrès et leurs ruines, c'est toujours ce que Quinet avait cherché. Il l'avait cru trouver dans l'action de Dieu sur le monde, ou, au moins, dans l'action sur le monde de l'idée que le monde se fait de Dieu. Dans la solitude pensive de son exil, il s'était peu à peu tourné vers la science, et c'est à la science que l'idée lui était venue de demander le même secret. Il n'étudie la géologie que dans l'espoir d'apprendre la loi de la marche de l'humanité. Il demande à l'histoire naturelle des leçons de politique. Qui le pousse à croire qu'il les y trouvera? Pourquoi la géologie considérée comme initiation aux sciences sociales? Et pourquoi, pour savoir la loi de l'histoire, s'adresser à l'histoire naturelle? Pourquoi? Mais parce que Quinet, le généralisateur, est toujours le même, quoique ayant changé de voie, et que, s'il a changé de voie, il n'a changé ni d'objet ni de méthode. Il cherche la loi suprême, voilà son objet; il part de l'idée qu'il y a unité dans les choses, voilà le principe de sa méthode. Il y a unité dans les choses; elles se ramènent à un; voilà pour lui ce qui est incontestable et d'où l'on doit partir. Autrefois, il ramenait toutes choses à une seule cause, l'action du divin sur le monde; maintenant il se dit: nous savons de la géologie, la géologie est plus vaste que l'histoire, voyons ses lois, et comme il y a unité dans les choses, soyons sûrs que les lois de la géologie seront celles de l'histoire, que celle-là expliquera celle-ci, et que le secret sera trouvé. Tel est le dessein de la *Création:* appliquer la méthode des sciences naturelles aux sciences politiques et expliquer les lois politiques par les lois de la nature. Mais il faut pour cela être bien sûr qu'il y a, en effet, unité dans les choses. Précisément: qu'il y ait unité dans les choses, c'est ce dont Quinet ne doute pas, ne peut pas douter.

C'est qu'il reste et resta toujours un esprit profondément théologique. Au fond, cette unité dans l'organisation des choses, c'est le dessein de Dieu, dessein qui doit être unique, puisque Dieu est un. Quinet continue de chercher Dieu. Il le cherche dans la création comme il le cherchait dans l'histoire. Il part de ce principe : Dieu est, Dieu est un, Dieu n'a qu'une volonté. Voici la géologie. Elle est intéressante. Oui; non certes pour elle-même, qu'importerait? mais Dieu doit y avoir laissé la marque de sa volonté, et cette volonté étant une, nous aurons du même coup le secret du dessein de Dieu sur nous.

Même en se plaçant au point de vue déiste, cette méthode est bien arbitraire. Qui nous assure que Dieu soit forcé de n'avoir qu'une volonté, et de faire toutes choses de la même manière, et de conduire tous ses desseins sur le même plan, et par exemple, de mener la marche de l'humanité comme la marche du développement des espèces? Rien ne nous en assure que le désir que vous avez qu'il en soit ainsi pour que tout soit un, ce qui est plus beau. La raison ne vaut pas; car rien non plus n'assure que pour Dieu comme pour vous l'un soit plus beau qu'autre chose. Là encore vous vous flattez trop d'assister au conseil de Dieu et qu'il n'y a rien de caché pour vous dans sa pensée. Quoi qu'il en soit, telle fut l'idée maîtresse de la *Création*.

Elle est séduisante parce qu'elle est vaste; elle est même spécieuse parce qu'elle satisfait ce désir d'unité qu'il faut compter parmi les besoins intellectuels de l'homme. Nous avons besoin de l'ordre universel, et nous avons besoin aussi, jusqu'à présent, que l'ordre universel ressemble à un ordre humain bien établi, ou qui est tombé juste. Pour serrer de plus près, nous avons besoin de symétrie. Il nous faut des correspondances, des « répliques » d'une partie à l'autre du monde. Il nous agrée que la nature soit faite comme l'humanité ou l'humanité comme la nature. C'est un argument pour certains sociologues que la nature soit despotique ou égalitaire, selon qu'ils la voient telle ou telle. Les païens faisaient la nature tout humaine; ils la créaient à leur image, autrement dit, ils la voyaient avec leurs yeux. Ils y mettaient une multitude de puissances individuelles plus ou moins grandes, plus ou moins intenses, agissant chacune à sa façon, sur la matière, se combattant entre elles, ou se hiérarchisant entre elles, selon les temps. En un mot, ils voyaient la nature comme ils se voyaient. Et maintenant que nous connaissons mieux la nature, voici un homme qui n'est pas le seul à juger ainsi, qui s'avise, non plus de penser que la nature ressemble à l'humanité, mais que l'humanité doit ressembler à la nature. Il n'humanise plus la nature, il naturalise l'humanité. Au fond, il fait tout comme les anciens; il obéit au

même besoin; il veut que les choses se ressemblent les unes aux autres; il veut l'uniformité universelle par amour de l'ordre universel, et sa méthode est d'oublier les différences pour arriver à voir l'uniformité. Le paganisme était un naturalisme anthropomorphique, et voici que paraît une anthropologie naturaliste; voici qu'on ne fait plus la nature à l'image de l'homme, mais l'homme sur le modèle de la nature. Procédé inverse, même instinct: vouloir que tout se ressemble. Pourquoi? Pour croire qu'on comprend, pour avoir un système, c'est-à-dire un ensemble bien lié d'analogies. Et ceci encore pourquoi? Pour se reposer sur ce système, et respirer enfin dans cette quiétude qu'on appelle la certitude. Un système, comme probablement toutes les œuvres humaines, est un immense effort, inspiré par la paresse, à son profit.

Celui-ci soulève bien des difficultés. Et d'abord, *à quelle nature* prétendez-vous que doit ressembler l'humanité? car il y en a plusieurs. A la nature géologique? Aimerez-vous à croire que les sociétés suivent dans leur développement une marche analogue à celle des révolutions géologiques sur laquelle la science nous donne quelques lueurs? Pourquoi le croiriez-vous? Et quelle apparence qu'une race animale doive reproduire en son *processus* celui de la planète sur laquelle elle vit? Quinet a tiré quelques considérations de ce point de vue; mais elles ont par trop évidemment un caractère tout imaginatif. A la nature animale? Ceci plaît mieux à l'esprit, quoique encore, à moins d'être dans le conseil de Dieu, rien ne nous dise que notre manière d'être doive nécessairement être analogue à celle des animaux. Mais ici encore les objections s'offrent en foule. Quinet les fait lui-même. Par exemple, il s'agit d'expliquer par les lois de la nature animale les lois de la nature humaine. Or, ce qui rend cette synthèse incommode, l'homme change et l'animal ne change pas. L'homme est un être variable, et l'animal un être fixe, relativement au moins, et à considérer des milliers d'années, ce qui, dans la question agitée, est quelque chose: « Tous les autres êtres, comme dit Quinet, dans son très beau langage, sont, pour ainsi dire, immobilisés et fixés dans le temps, *sont toujours au même point de la durée*, en ce sens qu'ils font exactement le lendemain ce qu'ils ont fait la veille; l'homme seul a la faculté *de se mouvoir non-seulement dans l'espace, mais dans le temps*. Cette puissance de locomotion à travers les époques, voilà un trait qui n'appartient qu'à lui et le sépare profondément de la nature vivante. » Assurément, mais dès lors quoi donc? Quelle lumière l'histoire des animaux pourra-t-elle vous donner sur l'histoire de l'homme? L'homme, et c'est ce qui lui a donné l'idée du progrès, est un animal changeant et qui aime le changement. C'est un animal inquiet. Il a d'autres définitions; mais c'est une de

celles qui lui conviennent le mieux. Quelque chose de véritablement extraordinaire a paru dans le monde

Lorsque l'âme anxieuse eut habité les corps.

Dès lors l'animal qui veut changer, et qui croit gagner au changement, existait, et, comme dit très bien Quinet, se mouvait non-seulement dans l'espace, mais dans le temps. Si une si énorme différence existe, sans parler des autres, entre l'homme et les animaux, que nous apprendront les animaux sur nous? Car, remarquez, c'est le secret de l'histoire, c'est, partant, le secret des variations de l'homme que vous demandez à qui? A ceux qui ne varient point. Où vous conduirait cette considération, si vous la poussiez? ce serait non à établir une nouvelle philosophie de l'histoire, mais à nier qu'il y en ait une. A vous suivre, pour ainsi parler, plus loin que vous n'allez, on dirait, ce me semble : « l'homme est un animal; l'animal ne change jamais, sinon quand l'espèce change, se métamorphose elle-même; donc l'homme ne change point. Il croit changer. Il y a pour lui, pour lui seul, par illusion personnelle, des apparences de changemens dans son état. Il est en réalité toujours le même. Il ne change qu'à disparaître, qu'à se transformer en une autre espèce très différente. Mais ceci n'est plus de l'histoire, mais de la préhistoire ou de la posthistoire. Dans les limites de l'histoire, l'homme ne change point. Il n'y a point de *processus*, il n'y a point de courbe, de graphique historique. La philosophie de l'histoire n'existe pas. » Conséquence extrême de l'objection que Quinet reconnaît juste, adopte et fait lui-même; conséquence que, ce me semble bien, acceptait Buffon, où je ne laisse point d'incliner; conséquence, en tout cas, qui eût dû bien faire réfléchir Quinet sur le système, ou, au moins, la méthode qu'il embrassait avec tant de confiance.

Mais si l'espèce animale, telle que nous la connaissons, ne change point, les récentes hypothèses des naturalistes nous invitent à croire qu'au cours du temps illimité les espèces ont changé, se sont transformées les unes en les autres, ont évolué d'origines très éloignées de l'état actuel aux formes sous lesquelles nous les voyons de nos yeux. Transporter les lois de l'évolution du domaine de l'histoire naturelle au domaine de l'histoire humaine est donc possible, légitime peut-être et raisonnable. Il faut faire une distinction. Qu'une loi qui est une nécessité pour tout être vivant, comme la tendance à la persévérance dans l'être, comme la lutte pour la vie et la survivance du fort, qu'une loi qui est telle que, si elle n'existait pas, l'être cesserait d'être, soit reconnue comme régissant l'homme aussi bien que les animaux, cela sans doute est

très raisonnable, et encore, après que vous l'aurez constatée dans l'espèce humaine comme dans les espèces animales, ce qui revient à dire que vous appliquerez raisonnablement à l'espèce humaine les lois du monde animal que vous n'auriez pas eu besoin d'emprunter au monde animal pour les reconnaître chez l'homme. Mais les lois qui n'ont pas un caractère de nécessité, rien n'autorise à les faire comme passer de l'animalité à l'humanité pour comprendre et expliquer celle-ci. Ce n'est point légitime, à peine est-ce indiqué. Et surtout appliquer à l'*histoire*, si courte, les lois qui ont peut-être régi les transformations des espèces dans des périodes immenses de temps et à travers des monceaux de siècles ; dire : les espèces évoluent selon telle loi en trois cent mille ans, donc l'humanité évolue selon la même loi au cours de six siècles, c'est-à-dire en dix-huit générations : rien n'est plus arbitraire ni plus téméraire, et c'est encore de ces généralisations hardies qu'il ne faut point mépriser, parce que c'est ainsi que l'homme pense quelque chose et que c'est à coups d'hypothèses qu'il conserve en l'exerçant sa faculté de penser, dangereuses pourtant et pleines de hasard, et qu'il faut suspecter en même temps qu'on les forme, et surveiller avec défiance en même temps qu'on les fait naître.

La *Création* reposait donc sur une idée qui n'est pas prouvée, qui, ce me semble, ne le sera jamais ; elle était destinée à n'apporter aucune lumière vraie sur les destinées tant passées qu'à venir de notre espèce ; surtout à cause d'un véritable vice de raisonnement, qui est celui-ci. Quinet n'explique pas seulement l'histoire de l'homme par l'histoire du monde ; il explique aussi l'histoire du monde par l'histoire de l'humanité, tant il croit à l'existence certaine d'une harmonie préétablie entre les deux. Cela jette une étrange confusion et déroute l'esprit du lecteur. Dans le premier cas l'hypothèse étant forte, et dans le second, l'hypothèse étant plus forte encore, la vraisemblance est altérée par ce que l'auteur croit qui la complète, et la créance du lecteur ébranlée, par ce que l'auteur croit qui la soutient. C'est bien là qu'on voit l'intrépidité de suppositions d'Edgar Quinet et la confiance, l'ingénuité, pour ainsi dire, de son systématisme. Le livre en est comme vicié.

Est-ce à dire qu'il soit méprisable? Il s'en faut bien. Et d'abord, comme livre descriptif, il est très beau. Quinet était un poète, un poète de second ordre, de ceux qui ont besoin d'une matière déjà élaborée pour féconder leur imagination et l'exciter. Beaucoup sont ainsi. L'un traduit en beaux vers des tableaux peints, l'autre, ou le même, des pages de musique, l'autre de vieilles légendes déjà rédigées par quelque naïf chroniqueur ancien, l'autre des livres de zoologie. Quinet avait fait un poème extrêmement confus, mais

où se trouvent de magnifiques pages, *Ahasvérus*, avec des souvenirs de Ballanche combinés avec des réminiscences de *Faust*. Il en fit un autre avec les livres de géologie qu'il avait lus, et la *Création* est un poème des époques de la nature, beaucoup moins imposant, d'une suite beaucoup moins magnifique et puissante que celui de Buffon ; mais singulièrement captivant et pittoresque, et ample et vaste encore.

Excellente chose pour les hommes d'imagination que la science, quelle qu'elle soit au temps dont ils sont. Meilleure que la psychologie, qui quelquefois les dessèche un peu, ou, au moins, les subtilise ; meilleure que la métaphysique, qui les égare un peu, ou semble les volatiliser. La science, même hypothétique, par son objet leur donne une assiette solide, ayant toujours, du reste, des proportions assez vastes, ouvrant d'assez longues perspectives pour donner à leur pensée tout son essor. Jamais Quinet n'avait plus que dans la *Création* tracé des tableaux profonds et clairs, à larges plans bien distribués où circule librement l'air tranquille ou les grands souffles. Même au point de vue philosophique, il s'en faut qu'il n'ait point profité à réfléchir sur le grand livre ouvert de la nature et qu'il n'y ait point recueilli de bonnes leçons. Il faut tâcher de tout démêler : s'il est vrai, ou bien probable, qu'il n'y ait pas dans l'histoire naturelle à saisir des lois applicables à la sociologie, il y a à y prendre d'excellentes habitudes et attitudes d'esprit, qui, transportées dans la sociologie, font qu'on y voit mieux, et c'est le vrai profit, celui-là, que tire un sociologue de l'histoire naturelle. La contemplation de la nature rend l'esprit calme, froid, par suite plus lucide. Si Buffon a montré, en choses de philosophie morale, un si admirable bon sens, c'est qu'il avait des habitudes de savant, d'observateur et d'homme qui mesure les temps par milliers de siècles, et, certes, ce qui manquait le plus à Quinet jusqu'ici, c'était la raison glacée de Buffon. Il a pris un peu de ces qualités qui étaient loin d'être les siennes à lire Darwin et Herbert Spencer. Par exemple, n'est-ce rien que la transformation que subit dans l'esprit de Quinet l'idée de progrès? Comme à peu près tous les hommes de son temps, il avait cru au progrès, non-seulement indéfini, mais sans arrêt, et rectiligne, et que tout changement est un profit et que tout pas est une victoire et que toute secousse est une ascension. L'humanité dans ce système est un ambitieux qui réussit toujours. De là, d'abord une très grande chance d'illusion ; ensuite un penchant à s'agiter sans réfléchir dans la conviction que toute agitation ne peut aboutir qu'à un progrès ; ensuite une véritable immoralité dans les considérations historiques, tout événement qui a abouti étant tenu pour une amélioration et justifié par cela seul qu'il s'est produit, en d'autres termes, — tout ce qui a eu lieu étant jugé un bien, — comme

étant un mieux. A le prendre rigoureusement, comme beaucoup l'ont pris en notre siècle, le dogme du progrès se ramène ainsi à un fatalisme absolu, qui a deux aspects : fatalisme proprement dit, passif, résigné et approbateur, pour le passé : tout ce qui est arrivé est une bonne chose ; — fatalisme actif pour l'avenir : remuons toujours ; ce qui sera sera, et sera bon. Quinet en causant histoire naturelle avec ses auteurs, remarque ou croit remarquer « que la nature ne marche pas d'un pas toujours égal au progrès, par une ligne droite, continue ; que le même genre n'est pas toujours en progrès ; que les générations d'une espèce ne l'emportent pas nécessairement sur les générations des époques analogues dans les temps antérieurs ; » que, « quand la nature a tiré tout ce qu'elle a pu d'un genre, d'une espèce, elle les laisse dans une immutabilité qui ressemble à un déclin... » Il en conclut qu'il doit en être de même dans la marche de l'humanité, qu'il doit y avoir flux et reflux, progrès et retour en arrière, que, si le présent est toujours fils du passé, il peut lui être inférieur comme il peut lui être supérieur, et, s'il n'est pas tenu de l'adorer, n'est pas obligé non plus de le mépriser. Comme conclusion, ceci est douteux ; rien ne prouve, rien n'indique que, parce que la nature ne connaît pas le progrès indéfini, l'homme ne doit pas le connaître. Comme induction, comme analogie, c'est très bon, et très légitime. C'est, sur un point de sociologie, la remarque judicieuse d'un esprit qui a pris de bonnes habitudes dans l'histoire naturelle ; ce n'est pas plus, mais c'est cela ; et le voilà, le profit, non point logique, mais moral, non pas rationnel, mais psychologique, qu'un sociologue tire de la science générale. Il y a appris, on vient de le voir, à substituer, par exemple, la notion d'évolution à celle de progrès. Le progressiste affirme que les choses sont toujours de mieux en mieux ; l'évolutionniste, plus modestement, estime que les choses ne sont pas toujours la même chose. A cette simple substitution, Quinet s'est libéré, en quelque sorte, s'est affranchi ; il s'est débarrassé d'un dogme qui enchaîne l'approbation au fait accompli, qui justifie également les succès du droit et ceux de la force, et qui même, à bien parler, ne justifie que la force, puisque le droit n'a pas besoin d'être justifié.

Voyez encore son ingénieuse application, qu'il n'est pas le premier à avoir faite, mais qu'il a très heureusement exposée, de la division du travail physiologique à la division du travail social. A mesure que le travail physiologique est plus divisé dans un être, l'être est plus parfait, comme on dit, et, disons simplement, est plus propre à l'acte et possède une plus grande sphère d'action. De même, dans la société, si chaque fonction a son organe, si le travail de la vie sociale se distribue rigoureusement entre des agens divers

ayant des tâches très nettement délimitées et incommutables, autrement dit, si l'organisation de la société est intelligemment très compliquée, la société sera meilleure, plus saine et plus forte. — Comme conclusion, ceci n'est pas rigoureux; nous ne savons pas du tout si une société humaine est un « organisme, » c'est-à-dire un animal; et Montesquieu n'a pas eu besoin de tenir la société pour un animal pour recommander la division des pouvoirs; mais, comme analogie, c'est bon; et si l'histoire naturelle ne nécessite pas telle organisation sociale, il ne nous coûte rien de reconnaître qu'elle éclaire l'organisateur. En tout cas, être, par l'étude des sciences naturelles, amené à cette idée, ou confirmé dans cette idée, peu familière, je crois, à Quinet antérieurement, que le *simplisme* est une tendance très dangereuse en sociologie, est une chose que nous ne pouvons point ne pas tenir pour excellente.

Non moins ingénieuse encore, quoique plus hasardée, la comparaison du machinisme avec le perfectionnement de l'organisme animal. Les organes de l'animal, ce sont ses outils. Or dans l'évolution des espèces, « quand un groupe animal acquiert une faculté nouvelle, un organe meilleur, feuille, racine, antenne, écaille, œil, dent ou défense, beaucoup de ses congénères ont à souffrir de cette supériorité; l'espèce entière en profite. De même, toutes les fois que l'homme s'élève à un art, à une industrie ou à une machine plus complète, beaucoup de métiers, de professions, d'individus souffrent de l'innovation; le genre humain y gagne et s'élève d'un degré. » Il n'est pas très sûr que Quinet ne cède point ici à ses instincts généralement un peu trop optimistes et ne fausse pas un peu l'histoire naturelle pour arriver à une conclusion sociologique consolante. Quand un groupe animal acquiert un organe nouveau, il ne fait pas seulement *souffrir* ses congénères moins bien armés, il les détruit; le groupe mieux armé fait le vide autour de lui et procrée désormais l'espèce à lui tout seul. Le machinisme considéré comme organe nouveau, si la comparaison est exacte, est donc d'abord tout simplement homicide, ce qui, pour commencer, est attristant... — et ensuite procréateur d'une humanité meilleure, plus forte, produisant plus avec moins d'efforts! — Peut-être; mais il n'en va pas de l'homme comme des animaux, et chaque homme ne naîtra pas pourvu de la nouvelle machine comme l'animal de son nouvel organe; et voilà une bien grande différence; car l'animal, naissant pourvu de la machine de son père, ne fait que bénéficier du progrès accompli, l'homme naissant aussi nu que l'anthropoïde et trouvant la machine non au bout de son bras, mais à côté de lui, montée, possédée et gardée par d'autres, le plus souvent n'en sera que le serf, et le bénéfice qu'il en pourra tirer de par le bien-être général ne compensera

point l'esclavage où personnellement il sera astreint. La question tout au moins n'est point aussi simple que Quinet nous la présente, et ce que j'en dis n'est que pour marquer une fois de plus que ces analogies, si séduisantes qu'elles soient, entre les choses d'histoire naturelle et les choses de sociologie, clochent toujours par quelque endroit. En somme, les différences entre les animaux et l'homme seront toujours plus nombreuses que leurs ressemblances, et toute conclusion tirée des uns pour être appliquée à l'autre sera toujours très hasardée. Le vieux Buffon, avec la ligne de démarcation très forte qu'il trace et qu'il maintient entre le règne animal et le règne humain, reste encore le plus raisonnable. Mais on voit nonobstant quelles qualités d'esprit toutes nouvelles l'histoire naturelle avait données à Quinet, et quel véritable renouvellement de toute son intelligence s'était produit. Il voyait de plus haut, il voyait plus loin; il avait pris à la science quelque chose de sa sérénité, de sa liberté aussi; il en était moins asservi à certains préjugés d'école, ou de parti, ou personnels. Il a cité une magnifique et profonde parole de Marc-Aurèle : « Vois, examine de près, comme tous les êtres se transforment les uns dans les autres. Exerce à cela constamment ta pensée. *Rien n'agrandit davantage l'esprit*, οὐδὲν γὰρ οὕτω μεγαλοφροσύνης ποιητικὸν. » Il sentait bien que Marc-Aurèle avait dit très juste, d'une façon générale, mais particulièrement pour Edgar Quinet, et qu'Edgar Quinet devait être très particulièrement reconnaissant à la science, « cette ouvrière des grandes pensées, » et qui nous affranchit des petites.

V.

Les dernières conclusions d'Edgar Quinet, telles qu'on peut les tirer de *la République*, *conditions de la régénération de la France*, et de *l'Esprit nouveau*, sont confuses et mal assurées. Comme tous les penseurs, il n'a pas eu assez d'une vie, pourtant assez longue, pour aboutir à une doctrine définitive, n'y ayant que ceux qui pensent peu à qui une existence suffise pour conclure. Lui, surtout, se transformait au moment où il approchait du terme, et le temps lui a manqué pour achever son dernier stade intellectuel. Tout pénétré d'esprit théologique jusqu'en 1865, touché et assez profondément atteint par l'esprit scientifique à la date de 1869, il devait mourir, en 1874, sur une pensée positiviste un peu vague et comme flottante qui n'avait pas pris pour lui toute consistance et solidité. Dans la *Révolution*, il disait encore : — « Les savans ont aussi leur chimère; ils se figurent que la science remplacera prochainement la religion. C'est mal connaître l'homme. La religion

et la science se rapprochent indéfiniment; elles ne se confondent jamais; elles sont les asymptotes de la grande courbe humaine... Il y aura toujours des questions auxquelles la science ne pourra répondre; et ce mystère formera le fond inépuisable des religions futures. » — Et, dans *l'Esprit nouveau*, c'est par une espérance de religion scientifique qu'il répond à la dernière angoisse de son cœur et de son esprit. La philosophie de l'avenir sera « la philosophie de la vie universelle. » L'homme trouvera sa loi dans la loi du monde enfin ramenée à l'unité. Il s'apercevra que « la même loi reconnue dans les orbites des astres, retrouvée dans les formations géologiques, dans la succession des règnes, » s'applique à lui, se retrouvant « dans la formation des sociétés et dans le secret de la conscience humaine. » Et, dès lors, son effroi cessera, et son anxiété héréditaire et son inquiétude éternelle; parce qu'il ne se sentira plus isolé, ce que, jusqu'à présent, il a cru être. Il ne dira plus : « Il n'est rien de commun entre la terre et moi, » découvrant, au contraire, que tout est commun entre la terre et lui, que le monde le soutient, que « tout lui répond dans l'infini » et qu'il « marche en compagnie des mondes. »

Ces dernières pages que Quinet ait écrites sont, certes, des plus belles. Elles sont peu probantes; ressemblant en cela à beaucoup d'autres pages de Quinet, elles ne prévoient pas assez l'objection, et ne sont que des affirmations bien éloquentes. L'objection ici, c'est que plus va l'homme, et à mesure même qu'il oublie davantage ses religions et ses métaphysiques, plus il s'attache à la morale d'une forte étreinte et y voit sa loi propre, qu'il cherche à établir et à soutenir comme il peut, mais à laquelle il tient comme à quelque chose qui est sa substance et sans quoi il disparaîtrait. Toutes les philosophies, si dissemblables qu'elles soient, tous les systèmes, veulent aboutir à la morale traditionnelle, et trouvent toujours, en effet, avec plus ou moins d'adresse et par un plus ou moins long détour, le moyen d'y aboutir. La morale, c'est l'homme même; il ne l'oublie que quand il ne pense pas, et sitôt qu'il s'envisage comme faisant partie d'une société, c'est-à-dire dès qu'il se considère comme animal sociable, c'est-à-dire dès qu'il se regarde comme homme, il s'y rattache énergiquement. Or la nature est immorale; le monde qui nous entoure est immoral; les règnes, minéral, végétal, animal, sont immoraux; nous-mêmes, en tant qu'engagés à moitié et plus qu'à moitié dans la nature, nous sommes immoraux; nous sommes immoraux en tant qu'animaux, sacrifiant les êtres faibles pour nous nourrir ou nous amuser, sacrifiant même nos semblables pour nous enrichir ou nous glorifier, et ainsi non-seulement la nature insensible, non-seulement la végétalité, non-seulement l'animalité, mais l'histoire même, en grande

partie est immorale, et il n'y a rien qui ne soit immoral, sinon la morale elle-même. Cette morale, est-ce donc la science qui pourra nous l'apprendre, est-ce la science qui pourra la fonder? Est-ce la science, laquelle ne fait qu'enregistrer et classer des milliards d'actes immoraux et des centaines d'institutions immorales, magnifique organisation au point de vue intellectuel ou esthétique, au point de vue moral horrible et monstrueux chaos, d'où jamais, depuis des monceaux de siècles, une lueur, une étincelle ou une ombre de moralité n'est sortie, si bien qu'à prolonger dans le passé l'histoire démesurée de la nature, la science ne fait qu'augmenter et élargir à l'infini le scandale de l'immoralité de l'univers? Est-ce de cette science qu'un jour on tirera la morale? Quelque adresse qu'on y mette, il ne paraît pas. Reste donc cette antinomie; et reste avec elle le problème ardu du temps présent; restent avec elle ces tendances de retour vers les anciennes religions et les anciennes métaphysiques; restent avec elle ces essais aussi de morale sans fondement et sans soutiens, de morale se suffisant à elle-même et isolée; puisque aussi bien l'être moral, en tant que tel, est isolé aussi et sans rien qui semble lui répondre dans l'ample sein de la nature; restent enfin toutes les questions qui concernent l'homme même, et sur lesquelles la science l'éclaire sans doute, mais sans pouvoir prétendre à le guider. C'est une sorte de nouvel ὁμολογουμένως τῇ φύσει que le Quinet de la *Création* et de l'*Esprit nouveau* nous propose. A mesure qu'on connaît mieux la nature, on s'aperçoit que ce ne peut guère être une règle de conduite humaine que de l'imiter. Les stoïciens sont encore des poètes optimistes; ils le sont moins que les païens; mais ils ne laissent pas de le demeurer en partie. Si les païens voient dans la nature un peuple de dieux, les uns bienfaisans, les autres désagréables, mais tous, à les prendre en général, pitoyables et susceptibles d'être apaisés et *pacifiés*, les stoïciens voient dans la nature un immense animal divin, sinon très bon, du moins très intelligent, très raisonnable, pacifique, serein, calme, dont l'ordre, l'harmonie, la constance, le dessein suivi, forment l'essence, et à qui l'on ne saurait guère mieux faire que « se conformer. » Leur morale peut donc encore se rattacher à leur métaphysique ou plutôt à leur cosmologie.

La science moderne ne voit pas l'ordre moral, aucun ordre moral, dans la nature. Si donc elle était prise pour maîtresse de religion et de morale, elle conduirait, ultra-rétrograde en cela, à l'adoration de dieux méchans, ou tout au moins iniques, extrêmement durs et cruels, tels que dans les religions primitives; et elle conduirait à ne recommander pour notre conduite que l'emploi

hardi et intelligent de la force, et l'oppression, sans hésitation et sans remords, du plus faible par le plus énergique, le mieux armé ou le mieux associé. Mais la science ne nous demande pas de la prendre pour guide moral; elle ne veut être que la science; elle croit qu'il est fort salutaire que nous l'écoutions et fassions commerce avec elle pour nous donner d'excellentes habitudes d'esprit que nous transporterons ailleurs; mais elle ne prétend pas nous donner directement ni nous imposer une règle de vie. Ceux qui, sans qu'elle les y invite, lui en empruntent une, s'exposent à se fourvoyer. Il est probable qu'au contraire c'est à mesure que la science verra plus clair, et du reste toujours les mêmes choses, dans l'immense nature, que l'on sentira le besoin de créer une morale parfaitement séparée d'elle et indépendante de ses conclusions, que l'on sentira le besoin, loin de confondre l'homme et de le noyer dans la nature, tout au contraire de l'en distinguer, comme en effet par sa façon d'être il s'en distingue. Et ce ne sera point se refuser à comprendre, ce sera comprendre mieux; car comprendre, ce n'est point seulement embrasser, c'est distinguer aussi. Que, comme par toute une partie de nous-même nous sommes semblables à la nature animale, pour toute cette partie nous nous conformions à cette nature-là, rien de plus juste, et du reste rien de plus nécessaire; mais si nous avons à vivre « conformément à la nature, » nous avons à vivre aussi « conformément à *notre* nature; » et c'est cela, aussi, qu'il faut se garder d'oublier. C'est toujours Pascal qui a raison : « L'homme n'est ni ange ni bête, et qui veut faire l'ange fait la bête. » Exactement pour la même raison, qui veut faire la bête renonce aussi bien que l'autre à sa nature, et fait la bête encore davantage.

VI.

On voit qu'Edgar Quinet, avec sa faculté maîtresse qui fut l'imagination, a accompli une sorte d'évolution à travers les idées du siècle, subissant successivement diverses influences, celle de l'Allemagne, celle de l'université anticléricale de 1840, celle de Darwin et du transformisme, traduisant, à chaque fois, et agrandissant, élargissant en vastes poèmes très brillans les idées qu'il recevait ainsi de la région du monde intellectuel qu'il traversait. Il était éminemment sensible à la suggestion, comme Michelet à l'auto-suggestion, et à contempler, avec la ténacité douce qui était dans son caractère, un objet qui attirait son regard, il arrivait assez facilement, et trop facilement, à une manière d'hypnotisme. L'Allemagne l'a enivré de philosophie de l'histoire et de symbolique,

l'Université de France de colère anticatholique, l'Angleterre de philosophie de la nature, et dans chacune de ses *possessions*, il a montré, avec une puissance de généralisation singulière et un très grand talent littéraire ou plutôt oratoire, l'entêtement, l'idée fixe, l'inflexibilité de regard, l'*einseitigkeit*, comme disent les Allemands, qui caractérisent en effet les possédés. Le fond persistant, c'était un instinct mystique, comme il n'y en a pas eu de pareil en ce siècle, ni au précédent, ni peut-être depuis trois siècles. Il l'a porté partout. Il a été mystique dans sa façon de considérer l'histoire générale, dans sa façon de considérer l'histoire contemporaine et la politique, dans sa façon de considérer la nature. Il a donné une théologie de l'histoire, une théologie de la révolution française, et une théologie de la vie universelle. Il a été le grand prêtre de l'histoire, de la révolution, et, pour finir, de l'univers. Il était croyant, comme Bayle était sceptique, sans intermittence, et de chaque battement de son cœur; et il a changé de croyance, mais sans que son besoin de croire en diminuât, et au contraire. Il n'a jamais gouverné, ce dont il en est qui n'hésitent pas à se féliciter; mais il a eu sa part d'influence. Cette influence, ce qui peut faire la joie des malins, a été, aussi juste et aussi directement que possible, à contre-sens de ses intentions. Il a désiré passionnément une France religieuse, religieuse à sa manière, mais enfin une France religieuse. Il a contribué, dans la mesure où contribue à ces choses un homme de pensée, c'est-à-dire un peu, à faire une France antithéiste. Il s'en est aperçu, et son dernier vœu, très conforme aux sentimens de toute sa vie, a été que de ce qui ruine le plus aux temps modernes le sentiment religieux, précisément de cela, une religion sortît un jour, ce qui est possible, et peu probable. Si ce temps vient, Quinet aura une résurrection, et cet homme, si profondément marqué du sceau du passé, apparaîtra comme un prophète. Pour le moment, nous le lisons avec intérêt et étonnement. Sa puissance poétique, qui est réelle, sans nous charmer, nous frappe et nous impose; sa fougue de généralisation nous amuse et nous séduit un moment, sans nous éblouir; son romantisme appliqué à l'histoire et à la politique est la chose qui est la plus éloignée de nos habitudes d'esprit et dont nous nous défions entre toutes; et nous regardons passer avec curiosité, avec sympathie même, mais avec inquiétude, ce poète, cet orateur, cet inspiré, ce charmeur toujours charmé, au beau geste, à l'attitude noble, à la grande voix, et au regard à la fois vague et fixe de somnambule.

ÉMILE FAGUET.

LA THÉORIE

D'UN

POSITIVISTE ITALIEN

SUR LES FOULES CRIMINELLES

On a constaté, dans tous les temps, qu'assembler les hommes soit en lieu clos, soit sur une place publique, ce n'est pas seulement additionner des unités pour en former un total, mais que ces unités, en s'assemblant, s'altèrent ou se modifient. Comme l'a remarqué Hegel, les êtres qui s'accroissent indéfiniment n'augmentent pas seulement d'étendue ou d'importance; le moment vient où leur caractère se dénature, et les changemens de quantité se traduisent en des changemens de qualité. Appliquez ce principe aux réunions d'hommes, et vous pourrez dire avec un sociologue connu « que la capacité individuelle des personnes dont elles se composent n'est pas toujours une garantie sûre de leur capacité collective; qu'en réunissant des gens sensés, on peut obtenir une assemblée qui n'a pas le sens commun, comme dans la chimie de l'union de deux gaz, on peut obtenir un liquide; qu'en un mot, le rassemblement des individus ne donne jamais un résultat égal à celui qu'on pouvait attendre de la somme de ces individus additionnés ensemble. »

Quiconque a l'habitude des assemblées en a dit autant, sans employer les termes d'école, et ce qui est vrai des assemblées régulièrement formées paraît plus vrai encore à ceux qui ont vu de près ces

assemblées confuses et plus ou moins fortuites qu'on appelle les foules. L'homme qui s'y mêle ne tarde pas à en subir l'influence et ne conserve pas longtemps l'intégrité de son caractère. Il se passe en lui quelque chose d'étrange; il n'a pas changé de nom et de figure, et pourtant il n'est plus ce qu'il était. L'esprit de la foule s'est communiqué à lui; on ne le reconnaît plus, et souvent il a peine à se reconnaître lui-même. Qu'est-ce que l'esprit des foules? quel est le secret de leur action mystérieuse sur les individus? Comment se fait-il qu'en de certaines occasions elles leur fassent commettre des actes dont ils se croyaient eux-mêmes incapables? Comment le juge doit-il apprécier des crimes qu'on peut qualifier de crimes collectifs, et si les principaux coupables tombent entre ses mains, quel degré de peine devra-t-il leur appliquer? Telles sont les questions qu'un positiviste italien, M. Scipio Sighele, a tâché de résoudre dans un petit livre où l'on trouve des vues ingénieuses et justes, mêlées à d'autres qui nous paraissent incomplètes ou contestables (1).

Mais pourquoi M. Sighele a-t-il déployé un pompeux appareil de théorèmes et de science pour aboutir à des conclusions qui, en définitive, comme on le verra, n'ont rien de scientifique et dont il n'est lui-même, de son propre aveu, que médiocrement satisfait? Pourquoi s'est-il amusé à nous promettre plus qu'il ne pouvait tenir? On aime aujourd'hui à donner un air de démonstrations rigoureuses à des raisonnemens qui n'ont pour eux que leur vraisemblance. Un mathématicien de mauvaise humeur déclarait qu'il n'y a pas d'autre science que les mathématiques, et qu'il ne se sentait aucun goût pour toutes les demi-sciences qui font les délices de cette fin de siècle. Ce mathématicien déraisonnait, et les sciences d'observation, quelles qu'elles soient, sont fort respectables, quand l'observateur est consciencieux, qu'il se défie de lui-même et n'avance que ce qu'il peut prouver. Mais c'est surtout en de certaines matières que la circonspection est la première vertu du savant : — « L'homme qui a secoué le joug des préjugés de la théologie et de la métaphysique, nous dit M. Sighele, sait qu'il n'existe qu'une seule loi pour l'humanité comme pour l'univers. » — Je suis prêt à lui donner raison, pourvu qu'il accorde que plus on s'élève dans l'échelle des êtres, plus l'observation devient difficile, délicate, et plus il faut s'abstenir de donner aux lois un caractère d'inflexible rigueur. Qu'il s'agisse du principe de l'hérédité ou de l'action des assemblées sur les individus, les sciences morales sont le royaume des exceptions. La combinaison de deux gaz produira toujours les mêmes effets, et on a vu, selon le vent qui soufflait sur elles, des

(1) *La Foule criminelle, essai de psychologie collective*, par Scipio Sighele, traduit de l'italien par Paul Vigny. Paris, 1892; Félix Alcan.

assemblées célèbres, composées d'énergumènes, rédiger des lois fort sages et prendre des résolutions très opportunes.

Si M. Sighele ne s'était pas piqué de réduire en doctrine « la psycho-physiologie des foules, » s'il n'attribuait pas à l'école à laquelle il appartient le mérite « d'avoir dévoilé le monde jusqu'alors inconnu des facteurs anthropologiques, physiques et sociaux du crime, » s'il avait discuté moins longuement certains principes d'Herbert Spencer qui ont le double tort d'être des lieux-communs et de n'être pas toujours vrais, s'il ne s'était pas fait un devoir et un plaisir de nous enseigner, en empruntant le langage d'un autre positiviste, son compatriote, « que la psyché est un mode général d'activité identique à toute autre activité organique, sans aucune exception, » — son livre n'y aurait rien perdu, et le contraste entre la simplicité de ses conclusions et la solennité de son argumentation nous choquerait moins. A quoi bon tant d'échafaudages pour construire une maison si modeste ? Mais nous ne sommes plus au temps des Montesquieu et des Diderot, nous sommes devenus pédans. Aujourd'hui le bon sens lui-même éprouve le besoin de se montrer au monde en robe à longs plis, en bonnet doctoral, et tout en méprisant la métaphysique, il en fait à sa façon et la met quelquefois où elle n'a que faire.

Comme le remarque fort justement M. Sighele, la question des crimes collectifs est d'autant plus intéressante pour nous que nos tribunaux ont eu souvent et, selon toute apparence, auront plus souvent encore à s'en occuper. Des actes de violence ont été dans ces dernières années la suite fatale de certaines réunions publiques et de certaines grèves d'ouvriers. La grande querelle du travail et du capital n'en est encore qu'à ses commencemens, et nous n'en verrons pas de longtemps la fin, si on la voit jamais. Or l'ouvrier, comme individu, ne peut avoir raison du capitaliste; il ne peut le combattre victorieusement que par la puissance du nombre, et quand on est en nombre, on est tenté d'abuser de sa force. Mais il y a ici une distinction à faire. Le plus souvent les crimes collectifs sont exécutés par des pervers, par des criminels-nés, sortis des bas-fonds de la société. Ce n'est pas la foule qui les a rendus assassins ou incendiaires, ils se sont servis de la foule pour commettre des crimes prémédités. Parmi les assassins de l'ingénieur Watrin, il y avait un ouvrier connu par les sévices qu'il exerçait sur sa femme; un autre avait été condamné trois fois pour coups et blessures; un troisième avait, dit-on, une mâchoire de bête fauve; un quatrième offrait de tuer n'importe qui pour 50 francs. Ce n'est pas ce genre de criminels que M. Sighele avait en vue, et ce n'est pas à eux que la justice doit appliquer un traitement particulier. Le cas spécial qui nous intéresse ici est celui d'un ouvrier honnête et laborieux, lequel, en se mêlant à une foule, devient capable de com-

mettre un crime dont l'idée seule, une heure auparavant, lui aurait inspiré une invincible répugnance. Celui-là est un criminel par occasion. Comment l'est-il devenu et à quel degré est-il responsable de son action ? Voilà les deux points à étudier.

M. Sighele estime que « par une loi fatale d'arithmétique psychologique, » la foule est moins portée aux bons sentimens qu'aux mauvais, que le microbe du mal s'y développe facilement, que le microbe du bien y meurt presque toujours, faute de trouver un milieu favorable à sa vie. « Dans une multitude, nous dit-il, les bonnes qualités des particuliers, au lieu de s'unir, s'élident. Comme la moyenne de plusieurs nombres ne peut évidemment être égale au plus élevé de ces nombres, de même un agrégat d'hommes ne peut refléter dans ses manifestations les facultés plus élevées, propres à quelques-uns de ces hommes. La compagnie affaiblit aussi bien la force du talent que les sentimens charitables. » On pourrait répondre à cela que, si la loi d'arithmétique psychologique est vraie, les mauvaises qualités s'élident comme les bonnes et qu'en conséquence les multitudes, représentant toujours une moyenne, ne sont qu'une image agrandie de l'homme médiocre, mais il ne s'ensuivrait point qu'elles soient perverses.

Au surplus, l'expérience démontre, et M. Sighele en convient, qu'elles sont parfois plus accessibles aux sentimens généreux que les individus laissés seuls avec eux-mêmes. Lorsque le plus grand des orateurs réussit à convaincre les Athéniens que l'homme qui avait attiré sur eux d'irréparables malheurs, en les engageant à s'armer contre Philippe, méritait des couronnes et non des peines, lorsque, attestant ceux qui étaient morts à Marathon, il se glorifia d'avoir sauvé l'honneur de son pays et persuada à des boutiquiers et à des artisans que leur honneur leur était plus cher que leur vie, on assista ce jour-là au plus beau triomphe que la parole humaine ait jamais remporté, et du même coup le peuple athénien prouva qu'une multitude n'est pas toujours médiocre et que les grandes inspirations savent trouver quelquefois le chemin de son âme. Tel citoyen, pris isolément, aurait résisté peut-être à l'éloquence de Démosthène; il parlait à une foule, et la foule s'est rendue.

Si les multitudes ne sont pas toujours médiocres, elles ne sont par elles-mêmes ni bonnes ni mauvaises. Personne n'aura envie de contredire M. Sighele quand il affirme qu'une foule ne se forme pas sans raison, et quand il ajoute que les hommes qui ont senti le besoin de se rassembler apportent avec eux une certaine disposition d'esprit, laquelle varie selon les cas et les occasions. Or ce qui détermine le caractère des foules, c'est justement cette prédisposition générale, dont la couleur est toujours celle de l'idée qui les intéresse, et partant elle est souvent fort innocente. Le public d'un théâtre n'en a pas

d'autre que le désir d'oublier ses affaires, ses fatigues et le poids du jour en se délassant pendant quelques heures. Tout perturbateur qui le dérange dans son amusement est mal venu, et si la pièce est insipide ou lugubrement ennuyeuse, il manifeste sa déception et son dépit avec une extrême vivacité; les foules qui ne sont pas contentes ne se croient pas tenues d'être polies.

Les étrangers qu'avait attirés chez nous la dernière exposition universelle se sont étonnés de voir tout un peuple très bigarré s'entasser les soirs de fête au Champ de Mars, sans qu'il se commît un désordre, un dégât, une inconvenance. On s'était rassemblé pour avoir le plaisir d'être deux cent mille à éprouver le même sentiment de joie paisible, rendu plus intense par l'accord momentané de toutes les volontés. M. Sighele pense que la multitude est disposée au mal « parce que la perversité est une qualité plus active que la bonté, » et il est certain que les méchans ont la langue et la main prompte, que les bons sont plus passifs. Mais quand la prédisposition générale est le désir de goûter des plaisirs tranquilles, accompagné d'une antipathie instinctive pour qui se permettrait de les troubler, les méchans sont tenus en échec, car il est des courans que les volontés les plus actives, les plus remuantes ne peuvent remonter. Il y avait sûrement au Champ de Mars des centaines d'hommes de désordre, que l'esprit général avait ou gagnés ou réduits à l'impuissance, et les pickpockets exceptés, tout le monde cherchait son bien sans que personne le trouvât dans le mal d'autrui. Un Allemand disait : « Je rapporterai, en rentrant chez moi, une nouvelle qui étonnera ma famille; je lui dirai que j'ai vu deux ou trois fois tout Paris rassemblé et qu'il n'était composé que de gens honnêtes et polis. »

Arrivons aux foules où se commettent des crimes. On peut dire d'avance que leur caractère essentiel est de se composer de mécontens, qui se sont réunis pour mettre leurs chagrins en commun, pour exposer bruyamment leurs griefs et en obtenir le redressement. Dans quelques heures peut-être, cette foule ne sera plus maîtresse de ses passions et se laissera entraîner à de criminelles violences. — « La majorité, nous dit-on, était venue là par pure curiosité, mais la fièvre de quelques-uns a rapidement gagné le cœur de tous, et chez tous s'élève au délire. » Ce cas exceptionnel n'est pas celui qui nous occupe. D'habitude, les curieux, dès qu'ils s'aperçoivent que l'affaire devient sérieuse, ne songent plus qu'à s'éclipser; comme Panurge, ils ont naturellement la crainte des coups. Ceux qui restent et qui ne craignent pas de donner des coups et d'en recevoir ne sont pas de simples spectateurs, ils sont intéressés dans la partie qui se joue. En tout temps, le prolétaire s'en est pris à ses patrons des cruautés de sa destinée. Mais aujourd'hui cette disposition d'esprit est plus répandue que jamais dans certaines

couches des classes populaires. La situation politique de l'ouvrier a changé, il a acquis de nouveaux droits, il est devenu électeur, il détient sa part de souveraineté; ce souverain a ses flatteurs, qui lui répètent sans cesse que tout lui est dû, et il n'a pas toujours le nécessaire. Il y a dans l'existence de l'ouvrier moderne une contradiction qui l'étonne et qui l'irrite, et dont les bourgeois comme les économistes auraient grand tort de ne pas tenir compte. Cette irritation, l'ouvrier le plus honnête la ressent, dès que ses intérêts sont en souffrance. Il impute ses malheurs à la malveillance des hommes, aux injustices d'une société mal faite, et quand il se mêle à la foule pour revendiquer ses droits, la prédisposition qu'il apporte est un fond d'humeur chagrine, une aigreur sourde, une colère commencée. Mais de la colère d'un honnête homme au crime, il y a plus d'un pas à franchir.

De même que certains milieux sont favorables à l'éclosion de maladies dangereuses et les communiquent rapidement à tout sujet que la faiblesse de sa constitution ou quelque affection organique prédispose à les contracter, certaines foules sont des endroits favorables aux épidémies passionnelles. On ne parvient à s'en garantir qu'à la condition d'avoir un caractère fortement trempé. « La volonté, a dit un savant psychologue, M. Ribot, a comme l'intelligence ses idiots et ses génies, avec toutes les nuances possibles d'un extrême à l'autre. » Mais le génie est toujours rare. Il faut être un Phocion pour mépriser les émotions d'une foule et pour s'écrier au milieu d'une assemblée populaire : « Quelle sottise ai-je bien pu dire, qu'ils m'applaudissent si fort! » D'autres hommes que les Phocion échappent aussi à l'épidémie; ce sont les démagogues qui se servent des foules pour arriver à leurs fins particulières; semblable aux médecins et aux infirmiers qui vivent avec les maladies sans les prendre, tel tribun demeure impassible au milieu des orages que sa parole a déchaînés, et peut-être répétant, à sa façon, le mot de l'orateur grec, s'écriera-t-il : « Mon Dieu, qu'ils sont bêtes! » Il a semé le vent, il garde tout son sang-froid pour récolter la tempête, qui est sa moisson et sa richesse. Mais l'honnête ouvrier dont nous parlons n'est ni un Phocion ni un démagogue. Selon toute apparence, il n'a pas le génie de la volonté, et, d'autre part, il est d'une parfaite bonne foi. Il porte en lui le germe de la maladie, tout fait craindre qu'il ne la prenne. Ce qu'il verra, ce qu'il entendra, ne peut manquer de lui échauffer le sang. Une sourde colère couvait en lui, elle ne tardera pas à s'exalter.

Le premier effet qu'il éprouve est une surexcitation nerveuse, comparable à la chaleur que développe tout frottement prolongé: en se frottant à la passion des autres, la sienne s'enflammera par degrés. Il a peut-être un tempérament lymphatique, l'humeur renfermée et peu communicative; mais il est entouré de sanguins, à l'imagination

vive, dont la physionomie exprime vivement tout ce qu'ils sentent; à leur contact, il en viendra bien vite à sentir comme eux, et comme eux il exprimera ce qu'il sent. Tout sentiment vif, nous enseignent les psychologues, et M. Sighele après eux, se traduit par des signes extérieurs, et quiconque observe ces signes incline à éprouver le sentiment qu'ils expriment. « C'est une loi universelle, dans tout le domaine de la vie intelligente, a dit M. Espinas, que la représentation d'un état émotionnel provoque la naissance de ce même état chez celui qui en est témoin. » On cite à ce sujet ce qui se passe dans les nids de guêpes. En cas de danger, les sentinelles qui veillent au dehors donnent l'alarme aux autres, qui sortent en colère et fondent sur les agresseurs. Comment ces sentinelles communiquent-elles leur émotion à tout le nid? On ne voit pas qu'elles se servent à cet effet de leurs antennes comme les fourmis. « L'émotion se communique à toute la masse par le seul spectacle d'un individu irrité. La guêpe alarmée bourdonne d'une manière significative, correspondant chez elle à un état de colère et d'inquiétude; les autres guêpes l'entendent et se représentent ce bruit; mais elles ne peuvent se le représenter sans que les fibres nerveuses, qui chez elles le produisent d'ordinaire, soient plus ou moins excitées. » Chez les hommes aussi bien que chez les guêpes, les signes ne sont pas seulement des moyens d'expression, ce sont des moyens de propagande et des excitans.

M. Sighele aurait pu ajouter que la foule est l'endroit du monde où les signes sont le plus violemment expressifs et le plus propres à causer des désordres nerveux. Rien ne ressemble moins à un salon qu'une foule passionnée. La faculté de jouir intérieurement de sa pensée, dont on ne livre aux autres que la moitié, le plaisir qu'on éprouve à dire ce qu'on ne pense pas et à penser ce qu'on ne dit pas, les feintes, les dissimulations, les politesses menteuses, les petites hypocrisies sociales, les colères qui ne s'expriment que par des ironies ou de sourds grondemens, les jalousies et les dépits qui savent sourire, la foule laisse ces jeux et cette science aux mondains; qu'ils excellent, s'il leur plaît, dans l'art de se contenir; le seul dont elle fasse cas est l'art d'exagérer. Il n'y a pour elle aucun code des convenances. Chacun dit tout ce qu'il a dans le cœur, et tout le monde parle à la fois; pour se faire entendre, il ne suffit pas d'articuler des mots, il faut crier; pour se faire voir, il ne suffit pas de se montrer, il faut gesticuler; la gaîté se manifeste par des éclats de rire de cyclope; on n'exprime pas sa colère, on la hurle. L'homme qui assisterait au spectacle que donne une multitude irritée, sans entendre aucune des paroles qui s'y prononcent, se croirait dans une maison de fous; il éprouverait la même impression qu'un sourd qui assiste à un bal sans en entendre la musique. Pour notre honnête ouvrier, qui a des yeux et des oreilles, au

bout d'un quart d'heure ces fous lui semblent sages, et les signes outrés lui paraissent les seuls qui puissent manifester ce qui se passe en lui. Il apprend bien vite à exagérer les siens, et du même coup, par un effet de répercussion, à exagérer ses sentimens. La température de son âme ayant changé, ce qu'il trouvait chaud lui semble tiède, ce qu'il trouvait tiède lui semble froid, et il se sent à l'aise dans la forge des violens.

M. Sighele qualifie de « suggestion mutuelle » cette contagion morale qui se développe dans les foules. On parle aujourd'hui de suggestion à propos de tout et quelquefois hors de propos. Qu'est-ce que la véritable suggestion? Elle se produit dans tous les cas où une volonté étrangère se substitue dans l'individu à sa volonté propre. Le magnétiseur suggestionne le somnambule en lui imposant son idée. Mais la foule n'agit sur moi que si son idée est la mienne. Je voulais déjà ce qu'elle veut, je croyais d'avance tout ce qu'elle croit. J'avais le sentiment vif de mes droits, et je regardais comme des ennemis ceux que je soupçonnais de les méconnaître. La foule ne m'a pas suggéré des idées que je n'avais pas; mais, en me frottant à elle, j'ai senti s'accroître outre mesure l'intensité de ma volonté et de ma passion. Mes griefs me semblaient graves, ils me semblent énormes; la justice de ma cause me paraissait certaine, elle me paraît évidente; j'accusais mes patrons de sacrifier mes intérêts à leurs fantaisies, je ne vois plus en eux que d'odieux tyrans. Le fer était chaud, on l'a chauffé à rouge et à blanc. A la bonne heure! mais j'ai plus d'une fois peut-être ressenti de violentes colères, et mes colères n'ont point brûlé de maisons, mes rancunes n'ont assassiné personne. Si je suis un honnête homme, il doit m'en coûter beaucoup de venger mon injure par des actes que jusqu'ici j'avais traités de scélérats. Pour devenir criminel, il faut que je renonce à tous mes principes, que je démente les habitudes de toute une vie, qu'en un mot je subisse une véritable métamorphose. Comment s'opère-t-elle en moi?

« — Le nombre, nous dit M. Sighele, augmente l'intensité d'une émotion; mais il n'a pas seulement cet effet arithmétique, il est en outre, par lui-même, la source d'émotions nouvelles. Le nombre donne en effet à tous les membres d'une foule le sentiment de leur subite et extraordinaire omnipotence. Ils savent qu'ils peuvent la faire valoir sans contrôle, qu'on ne pourra ni la juger ni la punir, et cette assurance les encourage à commettre des actions qu'ils condamnent eux-mêmes, les sentant injustes... C'est une loi psychologique que qui peut tout ose tout... La toute-puissance subite et la licence de tuer, comme l'a écrit M. Taine, sont un vin trop fort pour la nature humaine. » — Ces considérations sont fort justes; mais je regrette que M. Sighele n'ait pas poussé plus loin son analyse, qu'il n'ait pas

étudié de plus près ce qui se passe dans le cœur d'un honnête homme que la foule transforme en un criminel par occasion.

La loi de tout être vivant est non-seulement de se conserver, mais d'étendre et d'accroître sa vie. Quand nous sommes heureux, nous ne sentons plus nos limites; nous les oublions aussi quand nous savourons les joies de l'orgueil, qui n'est que la conscience d'une volonté devenue assez puissante pour influer sur la volonté et sur le sort d'autrui. Ce sont ces joies de l'orgueil que goûte l'honnête homme obscur, en se mêlant à une réunion publique qui délibère et rend des arrêts, et en participant à sa besogne. Non-seulement le nombre lui assure l'impunité; il a senti sa volonté s'accroître, et sa destinée s'est agrandie. Hier encore, il était seul, dans son taudis, seul avec ses chagrins et sa misère. Quelques bonnes gens le plaignaient, personne ne comptait avec lui. Qu'était-il? Un atome, dont l'univers ignorait l'existence. Il semble qu'en se perdant dans une foule, il s'est encore diminué, qu'il s'est donné, sacrifié; mais il ressemble au mystique qui paraît s'anéantir en s'absorbant dans son Dieu, et qui l'instant d'après sent son Dieu s'incorporer en lui. Cet homme de rien est désormais quelque chose; l'âme d'une multitude est entrée dans sa chétive personne, et il s'est comme multiplié. Il a mille bras, mille poumons, mille langues; sa voix retentit comme le mugissement d'un torrent, et les places publiques sont à peine assez vastes pour le contenir. Le grand homme dit : « Moi seul, et c'est assez. » Pour se faire voir et entendre, les humbles ont besoin de devenir foule. C'est le seul moyen qu'ils possèdent de faire parler d'eux; c'est ainsi qu'ils ont leurs journées célèbres, qu'ils figurent dans l'histoire et qu'ils obtiennent leur part de gloire dans ce monde.

Les joies toutes nouvelles pour lui que ressent notre honnête homme obscur ne sont pas de celles qu'on savoure impunément; elles auront pour conséquence presque inévitable de troubler profondément sa conscience et de pervertir les idées qu'il se faisait du bien et du mal. L'honnête homme est un être éminemment sociable, et par l'effet de l'éducation qu'il a reçue ou qu'il s'est donnée à lui-même, les principes et l'esprit même de la société ont passé dans son sang. Il a acquis la conviction que les individus n'ont pas d'autres droits que ceux qui sont garantis par les lois, que quiconque attente aux droits d'autrui perd les siens, que toute injustice mérite punition, mais qu'à la société seule il appartient de venger ses injures et celles des particuliers. Façonné par elle, il n'a plus besoin de réfléchir pour s'abstenir de certains actes; ils lui inspirent désormais une horreur instinctive. S'il souffre et s'il croit souffrir injustement, il a pu, dans ses détresses, former des souhaits homicides; quel est l'homme à qui l'amour ou la colère n'ait fait commettre des crimes en imagination? Mais ces crimes qu'il a pu rêver, tout porte à croire que, livré à lui-même, il ne

les exécutera jamais; si vives que soient ses passions, les habitudes de son esprit et son respect pour le code social leur opposent une résistance presque insurmontable.

Mais du moment qu'en se mêlant aux orages d'une foule, il a cessé d'être lui-même, il se sent affranchi des lois qui l'ont gouverné jusqu'ici. Il est devenu un être collectif, et les êtres collectifs, ne sachant pas où ils commencent, où ils finissent, ne savent pas non plus où finissent leurs droits et où commencent leurs devoirs. Qu'il s'appelle Pierre ou Jacques, il n'est plus un individu, mais le représentant d'une multitude qui l'enfièvre de sa passion et le prend à son service. Peu importe qu'il n'y ait autour de lui que 500 hommes; il croit en voir 10,000, et ces 10,000 hommes qui crient et gesticulent sont à ses yeux tout l'univers. Cette société qui lui inspire tant de respect, il ne l'a plus en face de lui, elle est derrière lui, et c'est elle qui le pousse. Si les tribuns qui haranguent la multitude savent leur métier, ils lui persuaderont aisément que ses volontés sont des volontés publiques, et s'ils sont ingénieux, ils trouveront ces formules qui ennoblissent et sanctifient toutes les causes. Désormais notre honnête homme ne se reconnaît plus. La colère qui gronde dans son cœur n'est pas la colère d'un homme, c'est la fureur d'un peuple. A quelque extrémité qu'il se porte, sa conscience l'absout; il ne venge pas ses griefs particuliers, il accomplit une mission sociale; il n'est pas un criminel, il est un justicier. Ne peut-il pas dire comme les souverains absolus : « La justice, c'est moi ? »

La contagion des foules pervertit notre sens moral, en exaltant notre moi outre mesure, en nous transformant en des personnages fictifs, *idola theatri*, qui se grisent d'eux-mêmes et de leur rôle. L'ivresse, qui est un empoisonnement par l'alcool, trouble l'idée que l'individu se fait de lui-même et de ses rapports avec les autres hommes, et comme l'a remarqué un criminaliste italien, « elle supprime ou diminue la force morale d'inhibition qui nous est transmise en héritage ou se développe en nous par l'éducation, et qui nous empêche de seconder celles de nos tendances qui pourraient aboutir à des actes criminels ou contraires aux convenances. » Comme l'alcool, la contagion des foules passionnées est un poison, et ce poison produit à la fois un affaiblissement et une exaltation morbide de la personnalité humaine; on se croit tout permis, et on devient incapable de se résister à soi-même. En commettant son crime, notre honnête homme a cru remplir un devoir; son réveil sera terrible : comme l'ivrogne qui a cuvé son vin, il cherchera à se souvenir et il ne réussira pas à comprendre. Son action lui fera peur, il lui semble que c'est un autre qui l'a faite, et vraiment c'était un autre, et pourtant cet autre était lui. M. Taine a raconté qu'en 1793 un commissionnaire du coin, très honnête homme, tua de sa main cinq prêtres, et qu'il en mourut au bout d'un mois,

« ne dormant plus, l'écume aux lèvres et tremblant de tous ses membres. » Si j'avais à définir les crimes commis par un honnête homme dans une foule, je les qualifierais de crimes commis dans une ivresse d'orgueil.

Mais à qui la société s'en prendra-t-elle ? Le vrai coupable, c'est la foule qui a versé le poison, ou, en d'autres termes, c'est le milieu social où le crime fut conçu et exécuté, et dont les influences ont été aussi décisives que funestes. La justice admettait autrefois les responsabilités collectives ; la condamnation qui avait frappé un délinquant atteignait aussi ses proches, ses amis, sa famille ou sa tribu tout entière ; mais nous n'admettons plus que les responsabilités personnelles. Jadis, pour se venger des épigrammes et des brocards que lui avait décochés la jeunesse dorée d'Alexandrie, un empereur romain donna en rase campagne une grande fête, à laquelle il invita les habitans de cette industrieuse et médisante cité. Ils s'y rendirent en grand nombre ; amoureux de plaisirs, ils ne flairèrent point l'embûche, et César les fit massacrer par ses légionnaires. Il lui importait peu que parmi les victimes il se trouvât beaucoup d'innocens, qui n'avaient jamais médit de lui. C'était l'Égypte tout entière qu'il entendait punir en leur personne. Les foules sont une abstraction, et nous ne punissons plus ni les abstractions ni les milieux.

S'ensuit-il que les crimes collectifs n'engagent personne et qu'il faille renoncer à les poursuivre ? « L'organisme social, répond avec raison M. Sighele, réagit toujours contre celui qui attente à ses conditions de vie. Subir cette réaction veut dire être responsable; si donc la réaction est fatale et nécessaire, la responsabilité sera aussi nécessaire et fatale. » Mais qui sera responsable ? Tout individu qui, se mettant au service d'une foule, aura exécuté en son nom un acte criminel. Nous avons vu que M. Sighele considérait la contagion des foules comme un cas de suggestion mutuelle. Il remarque à ce sujet que selon les maîtres de cette nouvelle science, « dans le cas même de la suggestion hypnotique, qui est la plus puissante de toutes, l'homme n'est pas une machine qu'on puisse faire tourner à tous les vents, que le somnambule peut résister à une suggestion déterminée, qui est en opposition avec un sentiment profond, que lorsqu'il est rebelle à une idée, elle ne se changera jamais en action, que, suivant M. Brouardel, il ne réalise que celles qui lui sont agréables ou indifférentes, que, suivant M. Pitres, l'irresponsabilité des sujets hypnotisés n'est jamais absolue. » M. Sighele aurait pu dire plus simplement qu'il n'y a que les honnêtes gens à la fois très passionnés et d'un caractère faible qui commettent des crimes dans une foule. Ils ont facilement bu le poison, parce que le poison leur plaisait, et ils sentent bien eux-mêmes qu'ils ont des comptes à rendre.

Mais il ne suffit pas d'établir que ces honnêtes criminels sont res-

ponsables. Quelle peine leur appliquera-t-on? Les conclusions de M. Sighele sont celles que suggère le simple bon sens. Après avoir déclaré « que le principe suprême de son école est d'indiquer la forme et la mesure de la réaction sociale selon le caractère particulier de chaque délinquant, qu'elle voit, reconnaît, examine patiemment les causes infinies des crimes d'une foule, que tout cela lui sert à juger avec une plus grande compétence, mais qu'elle n'a garde de tirer de cette étude une règle applicable à tous les cas, » après avoir affirmé d'autre part, que, selon les positivistes, « l'homme est toujours entièrement responsable de toutes ses actions, que la demi-responsabilité est une chimère, » — il finit par poser malgré lui une règle générale, et tout en rougissant de son inconséquence, il demande « que les crimes commis dans une foule soient toujours considérés comme accomplis par des individus demi-responsables. »

Cette solution me paraît la meilleure qu'on puisse proposer. N'est-il pas juste que ces criminels par occasion, quelle que soit la gravité de leurs actes, bénéficient de l'indulgence qu'on accorde à l'homme qui pour avoir trop bu, s'est laissé induire à mal et n'a pas su ce qu'il faisait? Mais peut-être pensera-t-on qu'il faut distinguer entre l'homme qui ne se grise que par accident et les alcooliques qui, en s'abandonnant à leur vice, semblent chercher les occasions, et l'esprit des foules a ses alcooliques : leur absinthe est ce qui se dit dans ces réunions hurlantes et vociférantes dont ils sont les habitués, où l'on prêche les coups de force, où l'on glorifie l'assassinat! Quant à ceux qui se font une carrière et un nom en exploitant les passions populaires, ceux qui troublent la raison des simples par leurs déclamations empoisonnées et qu'on pourrait appeler les cabaretiers du crime, ils s'arrangent d'habitude pour ne point se laisser prendre. Ne se grisant pas de leur vin et gardant toute leur tête, ils multiplient les précautions, ne frappent que par la main d'autrui,

Et se sauvent dans l'ombre en poussant l'assassin.

Hélas! si spécieuses que soient les théories des positivistes, si louables que soient leurs intentions, si alléchantes que soient leurs promesses et quelques peines qu'ils se donnent pour réformer nos codes, je crains bien que, comme le bonheur, la justice ne soit jamais qu'un à-peu-près.

G. Valbert.

REVUE LITTÉRAIRE

LA TERRE PROMISE.

Amusante pour les sceptiques, c'est une chose vraiment attristante, inquiétante même pour les autres, que l'incapacité de la critique, — telle que les journaux nous l'ont faite, — je ne dis pas à exprimer elle-même, ou à discuter, mais à comprendre seulement des idées. Nous venons d'en avoir une preuve nouvelle dans l'accueil qu'elle a fait à *la Terre promise*, le dernier roman de M. Paul Bourget. Non pas assurément que M. Paul Bourget ait le droit de s'en plaindre trop haut; et il passerait pour trop exigeant. Généralement même, on a senti, si peut-être on ne l'a pas assez dit, que l'on se trouvait en présence d'une œuvre d'une autre envergure, — ou d'une autre carrure, pour ainsi parler, que *la Rôtisserie de la reine Pédauque*, par exemple; en présence aussi d'une œuvre d'une autre portée, mais surtout d'une autre qualité d'esprit que *la Débâcle* elle-même. On a donc loué, comme il convenait, la simplicité de l'intrigue, l'originalité des caractères, le pathétique profond d'un drame tout intérieur, la générosité, la noblesse, la hauteur de l'inspiration. J'y ajouterais volontiers, pour ma part, l'art curieux, subtil et savant, avec lequel M. Paul Bourget mêle ensemble la description des lieux et l'analyse aiguë des états d'âme de ses personnages. L'analyste en lui se double d'un peintre ou d'un poète, et si le premier, comme nous le dirons, ne s'est jamais montré plus pénétrant, — non pas même dans *le Disciple* ou dans *Mensonges*, — le second, ayant lui-même rarement éprouvé des sensations plus exquises, les a rarement mieux rendues. Et pourquoi, dès à présent, ne le féliciterais-je pas, dans ce dernier roman, d'avoir abjuré le culte un peu

puéril qu'il professait. — naguère encore, — pour les moindres futilités de l'élégance mondaine? L'auteur de *Mensonges* et de *Cœur de femme* ne saura jamais, en effet, combien cette sorte d'affectation lui a presque aliéné de lecteurs, de lectrices même, et nous ne saurions trop lui souhaiter d'y avoir renoncé pour toujours... Mais, après cela, s'il y avait, s'il y a dans *la Terre promise* deux ou trois idées qui fassent l'âme du roman, et si, dans une *Préface* que l'on attendait, M. Paul Bourget, en définissant les caractères du roman psychologique, a voulu provoquer une discussion d'art, la critique en général a semblé ne pas s'en apercevoir, ni se douter seulement de l'intérêt ou de l'importance de ces idées.

Les uns donc se sont dérobés, en déclarant « que la polémique engagée sur la question du roman d'analyse était un peu vaine à leurs yeux, » et, en ajoutant : « comme tout ce qui tend à trop définir et à enfermer trop strictement dans des règles étroites le génie ou le talent de l'écrivain. » C'est avec ce bel argument que, sous prétexte de libéralisme ou de largeur d'esprit, on en arrive à faire, du plaisir personnel et présent qu'un roman ou un tableau nous procure, le juge unique et souverain de sa valeur d'art. Comment cependant ne voit-on pas ce que cette manière d'entendre la critique a d'innocemment insultant pour l'artiste, qu'elle réduit à la condition d'amuseur public, et pour le lecteur, qui n'est que rarement curieux de savoir ce qui nous plaît ou ce qui nous déplaît, à nous qui lui parlons? Le bon critique ne met point le public dans la confidence de ses goûts; et, dans un genre faux, bâtard ou douteux, il n'est écrivain qui ne perde la moitié de son talent. Une polémique n'est donc jamais « vaine, » qui peut servir à préciser l'esthétique d'un artiste ou d'un genre; si M. Paul Bourget a écrit sa *Préface*, il en a eu ses raisons; et c'est pourquoi je me plains que la critique n'ait pas cru devoir les discuter.

Aussi bien, veut-on voir l'utilité d'une discussion de ce genre, et le profit que pourrait en tirer une certaine critique elle-même? « Les premières lignes de la préface de *la Terre promise* m'ont tout d'abord donné le frisson, écrivait quelqu'un l'autre jour. J'ai eu crainte d'avoir affaire au roman à thèse, à ce roman doctrinaire et raisonneur, où l'auteur passe à chaque instant sa tête à travers le rideau, de façon à vous ôter toute illusion sur la réalité des personnages qu'il met en scène. » Le romancier qui s'exprimait ainsi, — car c'est un romancier, paysagiste souvent exquis, inventeur abondant et facile, observateur précis de la réalité, peintre véridique et aimable des mœurs de province, — se doute-t-il que, ce qui manque à ses propres romans, c'est la « thèse, » comme il l'appelle, ou « l'idée? » Oui; s'ils étaient quelque chose de plus que des anecdotes ou des tableaux de genre; que des faits divers qui ne se dépassent pas eux-mêmes, pour ainsi

dire; que des histoires dont la dernière efface le souvenir de la précédente, la réputation en égalerait le nombre! Mais, l'étrange illusion, de confondre le « roman psychologique » avec le « roman à thèse; » et que cela prouve bien la nécessité de les définir! Un autre ne l'opposait-il pas au « roman d'aventures! » *Adolphe* peut-être aux *Trois mousquetaires*, et les *Affinités électives* aux *Mystères de Paris!..*

Quant aux raisons plus personnelles, que l'auteur de *la Terre promise* avait de s'expliquer sur le roman psychologique, on les connaît sans doute. C'est que la mode s'est répandue, depuis déjà quelques années, de railler les « psychologues. » Sans essayer d'ailleurs de les comprendre,— et pour ne rien dire aujourd'hui de quelques critiques, — c'est un plaisir que n'ont cru devoir se refuser ni M. Pierre Loti, ni M. Émile Zola. M. Bourget, dans sa *Préface*, en semble avoir surtout aux critiques, et je viens de montrer qu'il n'avait pas tort. Mais ce sont bien plus encore les romanciers ses confrères qui se sont égayés, plus ou moins spirituellement d'ailleurs, aux dépens de la psychologie. Quelques critiques ont bien pu trouver ce mot de « psychologie » pédantesque; et j'avoue, quant à moi, que je ne vois pas pourquoi. D'autres ont pu prétendre qu'on en faisait trop de mystère, et, pour cette raison, ils ont pu réclamer en faveur de l'expression « d'observation morale, » plus classique sans doute, quoique d'ailleurs infiniment plus vague. Et d'autres enfin, qui se trompaient, ont pu surtout penser que, si le mot de « psychologie » n'était pas de lui-même assez clair, les romans de M. Paul Bourget n'en éclaircissaient pas assez le sens. Mais aucun d'eux n'a nié, je crois, qu'il y eût dans *Andromaque* ou dans *Bérénice* une observation plus fine que dans *le Cid* ou dans *Horace*, — dans la *Marianne*, de Marivaux, que dans le *Gil Blas*, de Le Sage, ou, pour en venir aux contemporains, dans *Mensonges* que dans l'*Assommoir*, dans *Mariage blanc* que dans *le Maître de forges;* — et c'est là presque toute la question entre la critique et M. Bourget. Mais les romanciers, eux, moins désintéressés, ont vraiment fait une discussion d'école de ce qui n'était qu'une querelle de mots. M. Zola s'est parfaitement rendu compte que *Crime d'amour* ou *Mensonges* réintégraient dans la littérature contemporaine une forme d'art qu'il se flattait d'avoir anéantie. Peintre et poète autant que romancier, l'auteur de *Mon frère Yves* et de *Pêcheur d'Islande* a voulu protester contre une conception du roman qui n'a guère avec la sienne qu'un ou deux points de communs, tout au plus. C'est donc à eux que M. Paul Bourget, dans sa *Préface*, eût dû surtout répondre; — et peut-être avec d'autres raisons que celles dont il s'est servi.

Il s'est en effet efforcé de montrer que le roman psychologique était « possible, » d'une part, et, de l'autre, « inoffensif » ou du moins innocent des méfaits qu'on lui impute. L'analyse n'est pas un dissolvant ou un poison de la volonté; et l'étude attentive de la vie peut bien avoir

pour effet d'en rendre la complexité plus difficile à reproduire, elle n'en fait pas évanouir la réalité. Mais ce qu'on aurait aimé que M. Paul Bourget nous développât de préférence, c'est sa définition du « roman psychologique » et de la « psychologie. »

Car, il nous a bien dit que l'objet de ce genre de roman était « de reproduire les mille tragédies taciturnes et secrètes du cœur, d'étudier la genèse, l'éclosion et la décadence de certains sentimens inexprimés, de reconnaître et de raconter les situations d'exception, les caractères singuliers, enfin tout un détail, inatteignable par le roman de mœurs, lequel doit, pour rester fidèle à son rôle, éviter précisément ce domaine de la nuance, et poursuivre le type à travers les individualités, les vastes lois d'ensemble à travers les faits particuliers. » Mais nous aurions voulu quelque chose de plus précis encore, et nous craignons que M. Bourget n'ait défini plutôt là le roman d'exception, que le « roman psychologique. » Nous sommes déjà plus près de nous entendre avec lui quand il revendique pour le roman psychologique un droit propre et particulier de poursuivre « sur la vie intérieure et morale » une enquête analogue et parallèle à celle que le roman de mœurs poursuit « sur la vie extérieure et sociale. » Si nos actions extérieures ne sont jamais, en effet, — comme nos sentimens et comme nos sensations, — qu'un total, une combinaison ou un système d'actions plus élémentaires; si notre conduite nous est souvent dictée par des principes ignorés de nous-mêmes; et si nos résolutions enfin, par toutes leurs racines, plongent, pour ainsi parler, dans les profondeurs de l'inconscient, l'objet du roman psychologique est d'explorer ces profondeurs; de nous révéler à nous-mêmes ces principes secrets de nos actes; et là enfin où nous n'avions vu qu'un ensemble, de le décomposer en ses élémens. *Dimisit invitus invitam :* c'est tout le sujet de la *Bérénice* de Racine. Comment, par quelle succession d'états d'âme, alternatifs et contradictoires, par quelle métamorphose, par quelle opération du dedans, ou quelle intervention du dehors, deux amans, qui ne le voudraient pas, se décident cependant à se séparer l'un de l'autre, voilà l'objet des observations de la « psychologie, » qui peut, comme on le voit, n'avoir rien d'exceptionnel, et elle aussi, par conséquent, sous des faits particuliers, découvrir ou retrouver ce qu'on appelle « des lois d'ensemble. » Nous soumettons cette définition à M. Paul Bourget. A défaut d'autres avantages, elle en a deux au moins sur la sienne. Elle fait rentrer le roman psychologique dans la définition sociale de l'art, en ne le réduisant pas à la représentation des singularités, laquelle mènerait infailliblement à la peinture des monstruosités: je prends ce dernier mot dans son sens propre et étymologique. Elle promet à un genre de roman que l'on a taxé quelquefois d'étroitesse un avenir comme illimité, puisque son progrès se lie manifestement à celui de la complexité croissante de la vie. Mais elle a pour nous un

dernier avantage encore : c'est de dire avec exactitude ce qui fait le mérite essentiel du dernier roman de M. Paul Bourget en rattachant M. Paul Bourget lui-même à la lignée de ses maîtres : Stendhal et Balzac, Sainte-Beuve et Laclos, Marivaux et Racine.

J'éprouve toujours quelque embarras ou quelque gêne, pour mieux dire, à résumer l'intrigue d'un roman. La besogne, en elle-même, a je ne sais quoi d'inférieur ou d'ingrat ; on n'apprend rien au lecteur qu'il ne sache ; et on fait tort au romancier du meilleur de son œuvre. Cependant, il faut bien s'y résoudre, et donner au moins une courte idée du sujet de *la Terre promise*.

Un jeune homme, ou plutôt un homme jeune encore, Francis Nayrac, et une jeune fille, Henriette Scilly, sont fiancés l'un à l'autre, et n'attendent pour se marier que le rétablissement de Mme Scilly, la mère d'Henriette.

Leur bienvenue au jour leur rit dans tous les yeux.

Sous ce ciel de Sicile, où Mme Scilly reprend tous les jours des forces nouvelles, ils vivent « en plein rêve ; » et, très nobles l'un et l'autre, ils ne souhaitent que de ne pas voir finir ce songe de félicité. Quand un matin, sur la liste des étrangers, Francis Nayrac lit le nom d'une dame Raffraye, qu'il a jadis aimée passionnément, et brutalement abandonnée d'ailleurs, dans un accès de cette frénésie de défiance qui est la fin commune des amours irrégulières.

Que vient-elle faire en Sicile, elle aussi, à Palerme, dans l'hôtel même qu'habite Francis ? Après dix ans écoulés vient-elle peut-être empêcher son mariage ? essayer de le ressaisir ? revendiquer sur lui les droits d'une vieille maîtresse ? Elle y vient tout simplement mourir. Mais elle n'est pas seule. Sa fille l'accompagne, une enfant de neuf ans, dont la ressemblance avec une sœur de Francis Nayrac a frappé d'abord les yeux de Mlle Scilly. Cette enfant, Francis veut la voir ; et cette ressemblance à son tour le frappe, ou plutôt l'étonne, le fascine en quelque sorte, et le cri sourd de la voix du sang s'éveille aussitôt dans son cœur. C'est sa fille ! et l'émotion qu'il avait ressentie de l'arrivée de Mme Raffraye, pour avoir changé de nature, n'en est que plus violente, plus tumultueuse, plus désordonnée. Que faire ? où est le devoir ? où l'honneur ? où la probité ? Renoncera-t-il maintenant à son amour ? et sacrifiera-t-il son rêve à cette paternité ? dira-t-il tout à sa fiancée ? ou au moins à Mme Scilly ?

Pendant qu'il hésite et qu'il se débat dans ces perplexités, Henriette revoit l'enfant, s'y intéresse innocemment, la fait involontairement parler, sent passer quelque chose dans son naïf langage qu'elle ne comprend pas, mais qui l'inquiète, l'assombrit et l'oppresse. Avec la gaucherie de sa parfaite ingénuité, elle essaie de provoquer une expli-

cation de Francis. Cette explication difficile, c'est la mère qui la reçoit, mais, par un hasard mortel à son amour, Henriette l'entend, et peu s'en faut qu'elle ne succombe sous le poids de son émotion. Elle en revient, lentement, avec une lenteur qu'entretient son irrésolution. Un sourd travail se fait en elle. Si son amour vit toujours dans son cœur, ce n'est plus le même amour, car son fiancé n'est plus le même Francis. Elle se décide enfin, contre elle-même, malgré les larmes de sa mère, et l'inutile repentir de son fiancé : Henriette Scilly n'épousera pas Francis Nayrac. Peu d'événemens, comme on le voit, et peu de matière ; une histoire d'âmes, si l'on peut ainsi dire ; et l'étude infiniment nuancée de trois sentimens qui n'ont rien en soi de très rare : la jalousie dans l'adultère ; une forme curieuse de l'amour paternel ; et le sacrifice de la passion à la dignité personnelle.

Il n'y aurait pas lieu d'insister sur la première, si nous n'en voulions louer la pénétration très singulière, très aiguë, — et pourquoi ne le dirions-nous pas ? — l'intention morale. « Ce qu'il y a, dit M. Bourget, de terrible dans l'adultère, et son châtiment immédiat, c'est que l'amant ne saurait lutter contre la preuve constante d'immoralité que lui apporte sa maîtresse, par ce simple fait qu'elle est sa maîtresse. » Nous dirons plus crûment encore que l'adultère est une chose... malpropre. M. Zola lui-même l'a bien prouvé jadis : dans *Pot-Bouille*, par exemple, si j'ai bonne mémoire, dans *la Bête humaine*, dans *l'Argent*. Ce n'était point qu'il se proposât de réformer les mœurs sur ce point, ni non plus qu'il se piquât d'aucune « psychologie. » Mais il se rendait bien compte qu'une seule littérature au monde, — la romantique, — avait honoré, magnifié, poétisé, glorifié, divinisé l'adultère, et, comme il est brave homme, au fond, il lui paraissait franchement qu'il n'y avait pas de quoi ! S'il faut qu'il y ait des adultères, qu'on en commette, semblait-il dire, mais que l'on ne s'en vante point ; et qu'on n'en parle pas comme d'une partie de plaisir, car, selon le mot de Flaubert, vraiment, « ça ne se passe pas comme ça ! »

M. Bourget, lui, n'a pas traité la question tout à fait de la même manière. Mais il a insisté sur la dégradation morale, sur la fureur jalouse, sur l'inévitable inclination au mensonge, sur la diminution de probité réelle dont s'accompagne l'adultère. Il ne s'est pas attardé cette fois à d'inutiles détails ; il n'a pas même mis en scène le mari de Mme Raffraye ; il a laissé la faute opérer d'elle-même, pour ainsi dire ; s'étendre, insensiblement, pour finir par l'empoisonner tout entière, à l'existence des deux amans ; abolir en eux leur personnalité pour lui en substituer une autre. En un mot, comme nous le disions, il a *analysé*, plus minutieusement encore qu'on ne l'avait fait peut-être, les conséquences psychologiques de l'adultère, et, — par une communication dont on verra tout à l'heure un autre et curieux exemple, — c'est à peine s'il l'a voulu ou cherché, mais la précision de l'*observation*

psychologique s'est changée dans son étude en une *démonstration morale.*

Au contraire, c'est bien pour elle-même qu'il a posé « la question du droit de l'enfant, » dans la seconde partie de son roman. « Jusqu'à quel point le fait d'avoir donné la vie à un autre être nous engage-t-il envers cet être? et dans quelle mesure notre personnalité est-elle obligée d'abdiquer son indépendance devant cette existence nouvelle? » Ce serait même là, si on l'en croyait, le vrai sujet de son livre; et, nous l'avons dit, ce n'est pas nous qui le lui reprocherons. Quelle raison y aurait-il en effet de s'abstenir de traiter les questions sociales dans un genre de fiction dont on pourrait, en vérité, dire que le propre est d'être une image sociale? et, s'il y fallait des autorités, l'auteur de *Valentine* et d'*Indiana*, celui de *Monsieur de Camors* et de l'*Histoire de Sibylle*, celui du *Fils naturel* et de l'*Affaire Clémenceau*, ont-ils fait autre chose? Si je comprends que l'on n'ait pas d'idées, je ne comprends pas que l'on s'en fasse un mérite; — et bien moins encore que l'on se moque de ceux qui en ont.

Ce n'était pas une tentative médiocrement hardie que d'essayer, à cette occasion, de réhabiliter en quelque sorte la voix du sang, et on ne saurait trop admirer M. Paul Bourget d'y avoir pleinement réussi. L'analyse encore et la psychologie auront fait ce miracle. N'est-ce pas aussi bien ce qui arrive presque toutes les fois que l'on s'en sert, comme d'un instrument plus délicat ou d'une pointe plus subtile, pour *anatomiser* ce que des esprits qui se croient libres appellent du nom de *préjugés?* Non certainement, Francis Nayrac n'aurait pas cru, sans en avoir éprouvé lui-même la mystérieuse puissance, à cette « révélation de son sang, » et comme à cette invasion brusque du sentiment de la paternité. Il n'aurait pas cru qu'une vague ressemblance portât pour ainsi dire en soi cette force d'évidence, ni qu'un regard d'enfant pût émouvoir ainsi, jusque dans les profondeurs de son être, des fibres qu'il n'y connaissait pas. Mais ce qu'il aurait encore moins cru sans doute, c'est que son passé continuât de vivre obscurément en lui, et de peser du poids de toutes ses fautes sur un avenir qu'il se flattait d'en avoir allégé. Car tout se tient ou se communique. Selon qu'il est ou qu'il n'est pas le père de cette enfant, toute sa vie d'autrefois en est comme changée d'aspect, de signification mondaine ou de valeur morale; « l'indépendance de son développement » en est interrompue; et quoi qu'il puisse faire, et de quelques sophismes qu'il essaie de se payer, ou quelque douteux triomphe qu'il remporte sur son devoir, un nouvel élément est mêlé désormais à sa vie. La voix de son sang a crié, et de ce moment, pour lui-même, Francis Nayrac, il n'est plus, il ne sera jamais plus, ce qu'il était trois mois encore, huit jours, une heure auparavant...

Dirai-je ici qu'il semble que le récit dévie? et que M. Bourget, s'il

n'oublie pas peut-être la « question du droit de l'enfant, » s'intéresse pourtant, et nous intéresse davantage, dans la dernière partie de *la Terre promise,* au drame de l'amour de Francis Nayrac et d'Henriette Scilly! Sans doute, j'entends bien qu'il n'y aurait pas de drame, ni de roman même, à vrai dire, s'il n'y avait pas l'enfant. Mais, jusqu'à présent, si nous nous étions surtout intéressés à Francis Nayrac, il semble maintenant qu'il s'efface; et qu'une seule chose, qui est de savoir la décision que prendra sa fiancée, soutienne, suspende encore et passionne notre curiosité. Ne nous en plaignons pas! Le charme pur et douloureux de cette figure de jeune fille a séduit évidemment M. Bourget lui-même, et ce que nous y avons gagné, c'est ce qu'il faut essayer de montrer.

Henriette Scilly n'épouse pas Francis Nayrac, et on a généralement trouvé sa résolution bien pharisaïque. « Une fille qui aime sérieusement, a-t-on dit, si virginale et pieuse qu'elle soit, garde des trésors d'indulgence pour l'homme qui l'a initiée à l'amour; » et moi, je veux bien le croire, quoique, d'ailleurs, je n'en sache rien, et qu'il puisse y avoir plus d'une manière d'aimer « sérieusement. » Mais ce n'est ni à sa piété, ni à sa « virginité » qu'Henriette Scilly sacrifie son bonheur, et s'il se mêle sans doute un peu de jalousie dans sa résolution, s'il lui serait assurément pénible de voir quelquefois entre elle et son mari passer le fantôme de l'ancienne maîtresse, elle obéit cependant, en se séparant de Francis Nayrac, à des raisons plus hautes et plus nobles. Il l'a « initiée à l'amour, » mais il l'a surtout initiée à la vie. Lorsqu'elle a surpris le secret de sa confession, elle a frissonné d'épouvante ou de dégoût bien plus que de colère, comme si quelque mystère impur lui avait été soudainement révélé. Elle a jugé la vie, comme à la lumière d'une clarté subite, avec ses compromissions, ses lâchetés, ses vilenies, ses hontes, et elle en a eu peur. Tout ce que les apparences de la correction bourgeoise, tout ce que le voile élégant des convenances mondaines peuvent dissimuler de misérable ou de bas, elle en a eu l'intuition douloureuse, elle a senti l'horreur de s'y mêler jamais l'envahir tout entière.

Et elle a aussi jugé son fiancé. Dégradé pour elle par sa conduite même à l'égard de Mme Raffraye, et surtout de l'enfant, déchu, par son propre mensonge et son inutile duplicité, de la hauteur d'estime et d'amour où elle l'avait placé, Francis Nayrac est devenu un autre homme pour Henriette Scilly, n'ayant presque plus de commun avec celui qu'elle aimait que le visage et le nom. La confiance est détruite. — « J'ai vu mentir celui que j'aimais! je l'ai entendu confesser devant moi des actes dont la honte me poursuit avec obsession... Il feignait de vivre de notre simple et paisible vie, tandis qu'à côté et en silence il en vivait une autre. » Quoi qu'il puisse dire, quoi

qu'elle puisse faire, la déchéance est irréparable. Consentir à l'épouser, ce serait donc, pour essayer de ressaisir un rêve évanoui, se condamner tous les deux à une vie de souffrance. Et il se peut qu'Henriette Scilly se trompe,— je dis sur elle-même ; — il se peut qu'un jour, quand elle saura combien de choses le temps emporte avec lui dans sa course insensible, elle pleure son bonheur perdu; il se peut même qu'elle meure de son sacrifice. Mais, en attendant, elle n'a rien fait qui ne s'explique par les données de son caractère; — et il faudrait enfin savoir qu'en amour, comme en tout, une partie de notre dignité consiste à savoir nous priver de ce que nous désirerions le plus.

Si j'appuie sur ce point, c'est qu'en regrettant le dénoûment de *la Terre promise*, on a reproché à Henriette Scilly « d'obéir aux plus néfastes préjugés d'une éducation pharisienne, dont les scrupules, quand ils ne sont pas une basse hypocrisie, sont un outrage au plus pur sentiment de l'amour. » Voilà de bien grands mots! Le même critique lui reproche encore « au point de vue social » le dangereux exemple de son sacrifice. « Force perdue, s'écrie-t-il, et quelle force! un couple heureux et fécond! » Je serais curieux de savoir ce que M. Paul Bourget a pensé de cette exclamation! Car, d'abord, il n'a point répondu qu'Henriette Scilly ne se marierait jamais, et, d'autre part, il s'est porté pour ainsi dire garant que Francis Nayrac élèverait Adèle Raffraye. Mais surtout j'imagine qu'il pense comme nous que, le nombre de ceux qui donnent en ce monde « l'exemple de la richesse, » ou celui du bonheur, étant toujours assez considérable, « l'exemple du sacrifice,» et celui du dévoûment ne sont jamais à redouter. On n'a pas plus besoin d'inviter les hommes à « aimer » qu'à « s'enrichir, » et ils y sont toujours assez portés d'eux-mêmes. Mais, de sacrifier quelquefois leur « amour » ou leur avidité naturelle du lucre à quelque considération plus haute, c'est ce qu'on ne saurait trop leur conseiller. Il est bon, puisqu'il est nécessaire, qu'il y ait des « couples heureux et féconds ; » peut-être n'est-il ni moins nécessaire ni moins bon de ne pas borner l'idéal de l'homme au bonheur dans la fécondité.

Si c'est, comme je le crois, la leçon, ou l'une des leçons qui se dégagent de la conclusion du roman de M. Bourget, nous sommes donc de ceux qui la trouvent excellente. Il n'y a dans le dénoûment de *la Terre promise* ni « force perdue, » ni, dans la résolution d'Henriette Scilly, rien de « pharisaïque.» Elle fait ce qu'elle doit faire, étant donné son caractère, pour des raisons très pures et très nobles; et, ces raisons étant très nobles et très pures, je ne crains qu'une chose, « au point de vue social, » c'est que sa résolution ne trouve pas assez d'imitateurs. On ne pourrait reprocher à M. Paul Bourget d'avoir trop idéalisé la personne de son Henriette que si par hasard on ne la trouvait pas assez vivante, assez réelle, assez vraie. Mais elle est seulement moins

vulgaire et plus rare. Sans être ce que l'on appelle une nature d'exception, c'est une nature plus fine que celle de Mme Raffraye, par exemple, mais pourquoi la finesse ne serait-elle pas, elle aussi, dans la vérité ? Le réel est plus vaste, il est aussi plus varié que l'épopée des *Rougon-Macquart*, et une femme peut être « vraie, » sans ressembler nécessairement aux héroïnes de M. Zola.

Ce qu'il est d'ailleurs intéressant de noter, c'est ce que la figure d'Henriette Scilly doit de plus fin et de plus délicat, à la conception même et aux exigences du roman psychologique. Ainsi pourrait-on dire que les Araminte et les Silvia de Marivaux ont quelque chose de plus « distingué » que les Elmire ou les Arsinoé de Molière, et les femmes de Racine quelque chose de plus féminin que les amazones de Corneille. Ces comparaisons, je l'espère, n'offenseront ni M. Bourget, ni M. Zola même. Non pas qu'aux yeux des psychologues le corps ne soit qu'une enveloppe, et ils savent que ce qu'il y a de plus intérieur en nous se traduit souvent avec fidélité dans notre attitude ou dans notre physionomie. Mais, comme nous n'attachons pas tous le même sens aux mêmes mots, et que le langage n'exprime jamais que la moindre partie de notre pensée, ils savent aussi combien de sentimens différens s'expriment par des gestes ou des mouvemens extérieurs analogues ; et ils veulent pénétrer plus avant. Leur dessin plus précis semble donc d'abord avoir quelque chose de plus grêle. Voulant rendre et fixer des nuances plus fugitives ou plus particulières, les couleurs qu'ils emploient ont quelque chose aussi de plus conventionnel, ou de plus spiritualisé. Leurs personnages ont donc enfin quelque chose de moins matériel. Tel est un peu le cas d'Henriette Scilly. Le procédé même dont M. Paul Bourget a usé pour la peindre ou pour la dessiner, l'idéalise. De tout ce qu'elle a de commun avec les autres femmes, le romancier n'a retenu, pour le faire entrer dans la composition de sa figure, que tout juste ce qu'il en fallait. Il en a épuré la réalité de tout ce qui n'était pas nécessaire à la ressemblance, comme s'il avait craint autrement qu'elle ne perdît de sa vérité. C'est qu'on ne peint pas un portrait comme on brosse un décor de théâtre ; mais quand surtout c'est l'âme qu'on y veut faire parler, il y faut je ne sais quelle exécution moins matérielle en ses moyens, la lucidité dans la complication, et la transparence dans la profondeur.

Et à ce propos, — quoique de pareilles suppositions soient toujours hasardeuses, — nous nous demandions si *la Terre promise* n'aurait pas été conçue sous l'impression, récente encore en sa mémoire, des fines *Sensations* que M. Bourget avait rapportées d'Italie. Car nous connaissions Francis Nayrac, ou du moins ses semblables, pour les avoir autrefois rencontrés dans *Mensonges* ou dans *Crime d'amour*. Ils étaient plus jeunes alors, d'une élégance plus apprêtée peut-être,

moins graves aussi; mais il est bien un peu de leur famille. Henriette Scilly est plutôt de la famille des saintes ou des vierges dont les primitifs italiens aimaient à peindre eux aussi les âmes. Son ingénuité fait songer de leur candeur; son innocence est sœur de leur mysticité. Il y a de leur gaucherie dans ses actes, et, comme dans leurs élans, il y a dans ses discours quelque chose de chastement passionné. Ceci, plus pur, est plus nouveau dans l'œuvre de M. Paul Bourget; et plus aussi qu'une impression d'art. Quand, après *le Disciple*, il avait écrit *Cœur de femme*, on eût dit qu'il voulait dérouter la critique. Mais *la Terre promise*, venant après les *Sensations d'Italie*, nous le montre décidément engagé dans une route où l'on ne croyait pas que dût le conduire un jour le dilettantisme de ses premiers débuts.

Ce n'est pas qu'il n'y eût dans ses premiers vers, et surtout dans ses *Essais de psychologie contemporaine*, un fond de sérieux, ou de gravité même; et quoiqu'il admirât ou qu'il aimât passionnément Stendhal et Baudelaire, il savait déjà qu'il y a un juge au moins de la valeur ou de la qualité morale de nos actions, qui est le mal qu'elles font aux autres. Mais on put croire un moment qu'il l'avait oublié. C'est, comme le disait un jeune et habile écrivain, M. René Doumic, dans la *Revue Bleue*, quand M. Paul Bourget vit ses romans réussir, par « leurs qualités les plus superficielles, et leurs plus aimables défauts. » Les meilleurs amis de son talent craignirent alors pour lui que, comme il est si souvent arrivé, la nature même de son succès ne le gâtât. On louait surtout dans *Cruelle Énigme*, ou dans *Crime d'amour*, une imitation des mœurs mondaines qui semblait en être une approbation; et le vrai, le solide mérite en échappait aux plus bruyans admirateurs du romancier. Il n'en était pas cependant moins réel, et je ne sais si l'on ne pourrait dire qu'à l'insu même de M. Bourget, il continuait en lui de se développer. Le psychologue ou le moraliste qu'il est ne m'en démentira pas, ni l'artiste, non plus, qui connaît le pouvoir de l'inconscient. Peintre ou poète, le plus grand d'entre eux ne sait jamais tout ce qu'il a mis dans son œuvre, et c'est par là justement qu'il est grand, et vraiment poète ou peintre.

Ainsi, de roman en roman, sous son dilettantisme apparent, sous son air d'élégante indifférence aux perversités qu'il se complaisait à décrire, le contraire même du dilettantisme, si je puis ainsi dire, perçait de toutes parts, et se trahissait jusque dans cette *Physiologie de l'amour moderne*, où ce n'était plus même avec Stendhal que M. Bourget semblait vouloir rivaliser, mais avec Laclos, — dont je constate avec chagrin qu'il fait toujours une singulière estime. Mais c'est le dernier livre de ce genre qu'il ait écrit, sans doute; et, si nous en jugeons par les *Sensations d'Italie* ou par *la Terre promise*, c'est dans un autre sens qu'il laissera désormais se développer et grandir encore

son talent. Nous le saurons mieux dans quelques jours, quand nous aurons lu *Cosmopolis*.

Ai-je besoin de faire observer que cette faculté de développement ou de transformation, — quelque surprise qu'elle puisse un jour ménager à la critique, — est ce qui fait de M. Paul Bourget l'un des écrivains les plus intéressans que l'on puisse étudier? Heureusement différent en cela de tant d'autres, il est de ceux qui se laissent instruire par l'expérience de la vie, dont le siège n'est jamais fait, qui le refont et qui le recommencent toujours. C'est ce qui le distingue de quelques-uns de ceux qu'on lui oppose, l'auteur de *la Débâcle*, ou encore celui de *la Rôtisserie de la reine Pédauque*. Je néglige aujourd'hui le second, dont je dirai tôt ou tard les grâces péniblement apprises. Mais, dans *la Débâcle*, j'en appelle à tous les lecteurs, il n'y a rien de plus que dans *l'Assommoir*, et vingt ans ont passé sans qu'aucune clarté nouvelle ait filtré dans l'esprit puissant, mais opaque de M. Émile Zola. Tel il était voilà vingt ans, et tel il est encore aujourd'hui. Ses excursions « documentaires » ne lui ont rien appris. Changez seulement le titre, c'est toujours le même roman, avec les mêmes défauts ou les mêmes qualités. Une fois pour toutes, il a jadis fixé sa vision du monde, — avec défense au temps même d'y rien modifier, — et les années, depuis lors, ont coulé vainement pour lui. Mais le psychologue ou le moraliste, qui a le sens de la complexité des choses; qui sait que la connaissance du monde ou de l'homme ne s'improvise point; qui se défie toujours de l'insuffisance de son expérience, celui-là se renouvelle insensiblement tous les jours; il s'enrichit tous les jours d'impressions encore inéprouvées; tous les jours il explore quelque province encore mal connue. C'est ce que M. Bourget a fait depuis vingt ans; c'est ce qu'il fera, nous l'espérons, longtemps encore; et si, de toutes les raisons qu'on peut donner pour défendre le « roman psychologique, » il a, dans sa *Préface*, omis la meilleure, comme étant la plus personnelle, nous serions bien injustes, en terminant, de ne pas la signaler. Entre tant de formes ou d'espèces du roman, le roman d'aventures est la plus amusante, le roman de mœurs est la plus passagère, le roman à thèse est la plus passionnante, mais le roman psychologique est peut-être la plus conforme à la notion même du genre, la plus intellectuelle, et d'ailleurs la plus difficile à traiter.

F. Brunetière.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 octobre.

Voici, dans notre vie publique française semée de tant d'inconséquences et de contradictions, un phénomène qui n'a peut-être rien de nouveau, qui se reproduit au contraire invariablement et qui n'est pas moins curieux.

Tous les ans, quand vient l'été, après une session qui dure depuis plusieurs mois déjà, qui le plus souvent s'est passée en interpellations, en débats décousus, en agitations vaines et quelquefois en crises ministérielles plus stériles que tout le reste, le moment arrive où l'on s'aperçoit qu'on n'a rien fait, ou à peu près, et qu'on ne peut plus rien faire. On a excédé l'opinion de cet éternel spectacle d'une impuissance agitée. On a laissé s'accumuler les affaires les plus sérieuses qu'on ne peut plus traiter utilement, et qu'on est réduit à ajourner. On a tout remué, tout brouillé, on ne s'y reconnaît plus. La lassitude gagne le parlement comme l'opinion, et les vacances apparaissent comme un dénoûment momentané dans une situation sans issue, comme un expédient opportun de la saison, qui tire tout le monde d'embarras, qui clôt la représentation, — et laisse au pays le temps de respirer. La séparation des chambres est un vrai soulagement : on en a pour trois mois de repos. Voilà qui est bien ! Mais pendant ces bienheureux trois mois promis au repos, à mesure qu'on s'éloigne du jour de la séparation des chambres, d'autres incidens renaissent, — des crises de travail, des manifestations tumultueuses, des revendications menaçantes, tout ce qui peut raviver l'incertitude. Ceux qui ne vivent que d'agitation et qui ne peuvent se résigner à cette paix publique, chère au pays, se remettent à l'œuvre, saisissant tous les prétextes. Des municipalités socialistes, plus bruyantes que nombreuses sans doute, mais encore passablement bruyantes, se moquent de toute légalité et organisent la sédition. Des ouvriers du Nord, excités par toutes les propagandes et flattés dans leurs passions aveugles, chassent les ouvriers étrangers au mépris des lois internationales.

Des mineurs d'une petite ville du Midi se mettent en grève, menés par leurs syndicats et par quelques députés en vacances, en quête de troubles, — formant une sorte de camp de guerre sociale. Le gouvernement, dont la tâche semblerait pourtant assez facile, puisqu'il aurait si visiblement l'appui de l'opinion, le gouvernement n'ose rien faire, craint de se compromettre et laisse les incidens s'envenimer, les esprits s'égarer, la situation se compliquer. Le pays, étonné de voir son repos livré à l'audace de quelques meneurs et de se sentir si peu protégé, recommence à s'inquiéter, à se demander où l'on veut aller. On ne sait plus comment on sortira de là, — et on en revient à rappeler de ses vœux ce parlement dont on se passait si bien il y a deux mois.

On s'était sauvé des incohérences parlementaires dans la paix des vacances; on croit maintenant se sauver des incohérences grévistes et socialistes par le retour du parlement, arbitre naturel, à ce qu'il semble, des situations difficiles. Le fait est que le pays se tourne de tous les côtés, cherchant un appui, une direction qu'il ne trouve jusqu'ici ni dans le parlement ni dans le gouvernement, parce que ni l'un ni l'autre ne peuvent se décider à avoir une politique, parce que tout ce qu'ils font se réduit à des expédiens, à des palliatifs qui ne servent à rien, si ce n'est à déguiser la gravité des choses.

C'est ce qui arrive encore une fois et plus que jamais dans cette triste affaire de Carmaux, qui depuis deux mois pèse sur l'opinion et pour laquelle on attendait justement avec quelque impatience la rentrée du parlement. A peine les chambres ont-elles été rassemblées en effet, dès la première séance, l'inévitable question a pour ainsi dire éclaté. Le débat s'est ouvert entre les députés, chefs ou patrons plus ou moins avérés de la grève, M. le président du conseil, M. le baron Reille, président de la compagnie de Carmaux, M. le ministre des travaux publics. Tout le monde a parlé. Les explications se sont succédé ou se sont croisées, et un instant même on a cru en avoir fini sur l'heure par l'arbitrage de M. le président du conseil Loubet, élevé à l'improviste au rôle de pacificateur souverain. Du premier coup on avait trouvé l'expédient qu'on cherche toujours pour se tirer d'embarras. Qu'en est-il de plus ? où en est-on aujourd'hui ? L'arbitrage s'est accompli sans doute ; l'arbitre a rempli son rôle, — et aussitôt on s'est aperçu que ce n'était pas ce qu'on attendait, que rien n'était fini. On n'est pas plus avancé, parce qu'on se dérobe obstinément aux vérités les plus évidentes, parce qu'on ne cesse de se débattre dans une situation fausse, altérée, dénaturée, obscurcie par toutes les passions et toutes les prétentions.

Au fond, c'est toujours là qu'il faut en revenir, il y a deux choses dans cette malheureuse et irritante affaire de Carmaux. Il y a la grève elle-même dans sa réalité la plus simple, et il y a tout ce que représente cette grève, tout ce qu'on y a ajouté par le travail des passions

et des influences malfaisantes, tout ce qui en fait une crise peut-être désormais sans issue et, dans tous les cas, sans profit. Évidemment, par elle-même, la grève n'avait rien d'extraordinaire, rien de particulièrement compliqué, et surtout rien d'insoluble. Elle a même précisément cela de curieux qu'elle ne se rattache à aucun différend sérieux entre la compagnie et ses ouvriers sur les salaires, sur les conditions de travail. Tout se réduit à la médiocre aventure d'un ouvrier que la compagnie a cru devoir congédier, qui n'a pas accepté son congé de bonne humeur, — qui s'est cru autorisé à se servir de son titre de maire de Carmaux dans sa résistance et a réussi à enrôler pour sa cause ses camarades de la mine. La compagnie, ce n'est pas douteux, exerçait un droit qu'elle ne puise pas seulement dans la nature des choses, qu'elle tient d'un règlement sanctionné ou autorisé par un précédent arbitrage, accepté par les ouvriers eux-mêmes, devenu la loi des parties. L'ouvrier disgracié s'est cru ou pouvait se croire à son tour lésé dans ses droits ou dans ses intérêts par une interprétation abusive du règlement. C'est là le fait dans toute sa simplicité. Si on s'en était tenu à la réalité, si on n'avait voulu que sauvegarder les intérêts d'un ouvrier qui, tout maire de Carmaux ou chef de syndicat qu'il soit, n'est pas plus privilégié qu'un autre, il n'y avait aucune difficulté; la voie légale était ouverte. M. Calvignac, qui reste le héros de cette triste aventure, avait un moyen tout simple d'obtenir justice. Il n'avait qu'à s'adresser à un tribunal, à démontrer que la compagnie avait dépassé son droit, qu'elle avait violé les conditions de son engagement. Il pouvait invoquer une loi toute récente votée justement pour garantir les ouvriers contre les excès de pouvoir du patronat. Il n'y avait pas là de quoi mettre en mouvement trois mille ouvriers et les exposer, eux et leurs familles, aux inévitables misères du chômage. Un jugement suffisait à trancher la question; mais il est bien clair que ce n'est pas là ce qu'on voulait, qu'on ne tenait pas à un dénoûment si prompt, et comme l'a dit un républicain de la chambre avec une courageuse franchise, « que ce n'était pas du tout l'intérêt de ceux qui ont conduit et dirigé la grève. » S'il y a un fait évident, c'est que le grief personnel d'un homme n'a été qu'un prétexte, qu'on a saisi avec âpreté l'occasion d'enflammer les passions, de faire d'un incident vulgaire une lutte politique, d'ouvrir dans ce coin du midi une campagne révolutionnaire et socialiste contre le capital, contre le patronat, contre ce qu'on appelle la féodalité financière et bourgeoise!

La vérité est que, depuis deux mois et plus, cette malheureuse petite ville de Carmaux a été le foyer d'une agitation qui a commencé par l'assaut livré à la maison d'un directeur des mines et qui n'a fait que se prolonger en s'aggravant,— une sorte de centre révolutionnaire où se sont abattus tous les chefs de secte ou de sédition. Voilà une singulière grève! Sont-ce les ouvriers qui défendent leurs intérêts? Pas du tout;

ce sont des orateurs de réunions publiques, des députés qui mènent le mouvement, organisent les patrouilles et semblent n'avoir d'autre souci que de maintenir la grève dans tout son feu. Est-il un seul moment question des salaires, des affaires du travail ou de l'industrie ? Pas du tout. On n'est occupé qu'à nourrir ces ouvriers, qui ne sont souvent que des grévistes forcés, de déclamations et de chimères, à exploiter leur crédulité, leur soumission, ou même si l'on veut leurs instincts généreux et leurs illusions. On s'efforce de leur persuader qu'ils combattent et souffrent pour le suffrage universel violé dans la personne de leur élu, le maire de Carmaux, victime des animosités réactionnaires ! On n'a cessé de leur répéter, on leur répète encore qu'ils sont par la grève les défenseurs de la république ! On leur fait croire qu'ils n'ont qu'à tenir ferme pour dompter leurs maîtres, qu'ils forceront l'État à déposséder la compagnie et à leur livrer la mine, — sans doute, pour recommencer la brillante expérience de la « mine aux mineurs » de la Loire ! Des députés leur enseignent le mépris de la justice et leur disent que les condamnations de ceux qui ont violé le domicile et menacé la vie de leur chef sont un honneur, — « la croix des braves gagnée sur le champ de bataille ! » Bref, on abuse de toute façon ces malheureuses populations, au risque de les pousser un jour ou l'autre à l'insurrection ou de les laisser bientôt à la misère qu'on leur aura préparée. Tout ce qu'on a pu pour dénaturer ou exagérer cette grève, on l'a fait. Et il faut avouer aussi que les agitateurs ont pu se sentir encouragés par la longanimité du gouvernement qui, sans être complice, est resté le spectateur assez placide, assez inactif d'un mouvement où tout était engagé, l'ordre et la liberté du travail. C'est là ce qui a fait cette situation inextricable qui existe aujourd'hui, que le parlement a trouvée à son retour; — et c'est dans cette situation que M. le président du conseil, Loubet, a été en quelque sorte sommé de se charger d'une médiation supérieure, d'un arbitrage entre tous les intérêts engagés à Carmaux.

Dégager de la confusion une demi-vérité, quelque élément de transaction, prononcer entre une compagnie jalouse de maintenir la discipline dans une grande exploitation, et ses ouvriers, remettre un peu de paix dans les esprits, rendre au travail une population perdue par les excitations, c'était une œuvre assurément compliquée, — aussi délicate que compliquée. Elle était doublement difficile et par la nature même des choses et par la position de l'arbitre qui avait à résoudre d'abord le problème de concilier ses devoirs de chef du gouvernement et l'indépendance du juge. Que M. Loubet y ait mis toute sa conscience, ce n'est même pas à discuter. Il a tenu à s'éclairer de toutes les lumières jusqu'au dernier moment. Il a écouté la compagnie et ses conseils. Il a écouté les trois radicaux, M. Clémenceau, M. Millerand et M. Camille Pelletan, que les mineurs

ont eu la singulière idée de choisir comme délégués. Il a même poussé le scrupule jusqu'à appeler auprès de lui M. Calvignac, cet étonnant maire de Carmaux, première cause de la grève. Puisqu'il avait accepté, il a fait ce qu'il a pu honnêtement, dans une intention sincère d'impartialité. Seulement, il est bien clair qu'en acceptant, M. Loubet écoutait sa bonne volonté plus que la raison politique et suivait un mouvement plus généreux que réfléchi. Il n'a pas vu qu'il pourrait peut-être difficilement concilier son rôle de chef du ministère et son rôle d'arbitre, qu'il risquait de compromettre le gouvernement lui-même en confondant trop ou en séparant trop ces deux rôles. Il pouvait compter dans tous les cas qu'il allait mécontenter les uns ou les autres, peut-être tout le monde, qu'il s'exposait à voir sa sentence contestée, désavouée ou bafouée. Et c'est ce qui est arrivé en effet; mais ce qu'il y a certainement de plus curieux, c'est que cette sentence, le jour où elle a été divulguée, ait été surtout méconnue par ceux-là mêmes qui l'avaient le plus bruyamment invoquée.

On s'en souvient encore, la scène est d'hier. Dans cette première séance de la chambre où l'affaire de Carmaux était soulevée, on aurait dit qu'il y avait une impatience universelle d'en finir, de courir à un dénoûment. Plus impatient que tous les autres, M. Clémenceau ne cessait d'assaillir le président de la compagnie, M. le baron Reille, de ses interpellations et de ses objurgations qu'il croyait sans doute embarrassantes : — « Acceptez l'arbitrage, et tout est fini !.. Prenez le président du conseil comme arbitre, les ouvriers l'acceptent ! » — Et si M. le baron Reille ne se hâtait pas, on le harcelait plus vivement : — « Acceptez-vous ?.. acceptez l'arbitrage de M. le président du conseil !.. » — Eh bien, l'arbitrage a été accepté, la sentence a été acceptée par la compagnie, qui n'a pas dit un mot : c'est fait, — et ce sont aujourd'hui les délégués des mineurs, M. Clémenceau, tout le premier, M. Pelletan, M. Millerand, qui appellent l'arbitrage une « monstruosité, » une « trahison, » qui envoient à Carmaux des dépêches gonflées d'insinuations perfides contre l'arbitre de leur choix, qui prêchent de loin aux ouvriers le mépris de la sentence rendue et la continuation de la grève ! Voilà qui est au moins étrange ! mais alors qu'espéraient-ils, que voulaient-ils ? Ils n'invoquaient donc l'arbitrage que pour légitimer les agitations et les revendications socialistes ! Ils se flattaient donc d'avoir raison de la faiblesse de l'arbitre par les captations ou l'intimidation, de le compromettre avec les grévistes, — ou ils gardaient l'arrière-pensée de se servir contre le gouvernement des embarras qu'ils lui auraient créés ! Quel est le secret de cette lugubre comédie où l'on joue sans scrupule les salaires, le bien-être, le repos, peut-être la vie de milliers d'ouvriers ? Si c'était une tactique pour couvrir une retraite, elle a échoué devant la chambre. Les radicaux, qui prêchent la continuation de la grève, ont essayé ces jours derniers de prendre une

revanche, soit en réclamant une amnistie en faveur des grévistes condamnés qui sont restés en dehors de la sentence arbitrale, soit en demandant le rappel des troupes de Carmaux, — et le gouvernement, avec l'appui de la chambre, a résisté. M. le président du conseil, dépouillant son rôle d'arbitre, n'a point hésité, pour sa part, à revendiquer le devoir de maintenir à Carmaux comme partout l'ordre et la liberté du travail, — de sorte qu'on en revient à ceci : la grève, si elle continue, n'est plus qu'une insurrection mal déguisée contre l'acte de pacification que ses chefs eux-mêmes ont invoqué, et le gouvernement est plus que jamais ramené à son rôle de gardien de la paix publique, de la liberté des industries. C'est là toute la situation.

Au fond, quelques efforts que tentent encore les agitateurs pour exploiter des circonstances toujours pénibles, pour prolonger la grève en prolongeant les illusions des pauvres gens qu'ils abusent, il n'est point impossible que cet arbitrage Loubet, assez malheureux d'abord, ne finisse par avoir une meilleure fortune. Le ministère, sans être précisément compromis par ces premières épreuves de la session nouvelle, peut avoir encore de mauvais jours, de vives alertes, d'autant plus qu'il est surveillé de près, à ce qu'il semble, par des rivaux habiles à profiter de ses faiblesses, à multiplier les pièges autour de lui. L'arbitrage lui-même pourrait bien finir par gagner sa cause devant une population qui, dans le fond, ne demande que le travail. Il suffirait peut-être que les ouvriers qui ne sont pas asservis au mot d'ordre des syndicats pussent retrouver leur liberté, le droit de revenir sans péril à la mine, sous la protection d'une force prudente et ferme, pour que le mouvement de retour au travail s'accentuât rapidement. Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera peut-être demain. Les hâbleries des voyageurs révolutionnaires en tournée ne peuvent pas suffire à suspendre indéfiniment la vie morale et matérielle de toute une population industrieuse; mais, que le dénoûment soit plus ou moins prochain, qu'il résulte d'un acte du gouvernement ou de la lassitude des ouvriers eux-mêmes, ces événemens restent ce qu'ils sont, avec leur signification et leur moralité.

Cette crise de Carmaux, si elle garde une importance particulière, c'est qu'elle résume et condense pour ainsi dire, sous une forme plus saisissante, tout ce qui est dans l'air, ce qui apparaît sur bien des points à la fois et est partout un péril : et l'anarchie morale, et l'invasion de la politique, du démagogue dans les affaires du travail, et cette domination irrégulière du syndicat, créant pour les ouvriers une servitude nouvelle, et les idées de fausse démocratie, et les passions de guerre sociale, et l'internationalisme s'infiltrant dans les esprits, et les illusions des masses. Tout y est ! Un arbitrage improvisé peut clore un incident. Il ne suffit pas évidemment pour combattre ou neutraliser ce travail, cette poussée d'anarchie qui est une menace pour la paix

publique, aussi bien que pour la production nationale. Il faut autre chose. On s'est occupé justement ces jours derniers, sous l'impression des affaires de Carmaux, de régulariser le système de l'arbitrage, d'en faire, non plus seulement un expédient de circonstance, mais une institution permanente, destinée à prévenir les chocs ou à dénouer les conflits dans le monde du travail. On a même voté la loi en toute hâte. A dire vrai, on aurait dû y songer, il y a vingt-cinq ans déjà, lorsqu'on mettait dans les lois le droit de coalition et de grève. C'était le moment! « Les coalitions et les grèves, disait déjà à cette époque un ouvrier intelligent et sensé de Lyon, — les coalitions et les grèves, c'est bien. Nous avons le droit de défendre nos intérêts et de concerter notre défense. Ce n'est pas tout cependant. On nous donne le moyen de faire la guerre, on ne nous donne pas le moyen de faire la paix! » Ce moyen, c'est l'arbitrage aujourd'hui. Sans doute, cet arbitrage, il reste à l'organiser et il ne sera pas peut-être facile à acclimater; mais le principe est voté, — et ce principe, c'est la paix opposée à toutes les passions d'anarchie et de guerre intestine, qui menaceraient la France dans sa sécurité et dans sa fortune.

Ainsi vont et se succèdent les choses dans leur éternel mouvement, et avec les choses passent les hommes qui ont eu leur place grande ou modeste dans les affaires du monde, par l'action ou par l'esprit. Le moment n'est point en vérité propice pour les lettres à ce déclin de saison. Elles sont frappées à coups répétés, et ceux qui font le moins de bruit, qui s'en vont le plus simplement, ne sont pas ceux qui sont le moins faits pour mériter l'estime et laisser des regrets.

Après M. Ernest Renan, qu'on veut maintenant loger au Panthéon, en lui donnant pour compagnons, dans la froide et sombre crypte, Michelet et Quinet, c'est un aimable écrivain, l'honnête Xavier Marmier qui vient de s'éteindre tranquillement, ne demandant que le silence à ses funérailles et le repos définitif dans sa terre natale du Jura. Depuis quelques années, déjà pressé par l'âge sans en être troublé, il ne vivait plus qu'avec ses livres, pour l'Académie à laquelle il réservait ses assiduités et pour un cercle d'amis qui savaient tout ce que ce galant homme avait gardé d'aménité, de bon goût, d'imagination fertile en souvenirs, de liberté d'esprit dans sa vieillesse toujours souriante et accueillante. Il était d'une autre génération. Il avait été dépassé sans en être plus morose à l'égard des nouveaux venus. Il ne faut pas cependant oublier que cet aimable et modeste écrivain qui nous avait précédés tous ici, dont les débuts à la *Revue* datent de 1833, avait été un des plus intrépides voyageurs, qu'il avait visité la Russie, la Sibérie, le Spitzberg, la Laponie, les Feroë, lorsqu'on ne les visitait guère encore ; il ne faut pas oublier qu'il avait été un des premiers à propager par ses études le goût des littératures étrangères, à ouvrir ou à élargir pour ainsi dire les relations intellectuelles de la France avec l'Alle-

magne, la Suède, la Norvège, le Danemark, la Hollande. Il avait été un des explorateurs de ces littératures du nord qu'on a découvertes depuis. C'était son titre, qu'il n'est que juste de lui rendre au moment où il disparaît en galant homme, sans bruit, sans demander de discours, — pas même une statue ! Et après M. Xavier Marmier, c'est cet autre laborieux ouvrier de l'esprit, M. Camille Rousset, qui vient d'être frappé à son tour au milieu de ses savans travaux d'histoire militaire et politique, qui est allé s'éteindre avec la même simplicité, loin de Paris, parmi les siens, à Saint-Gobain, où il a eu les modestes funérailles qu'il désirait, lui aussi, comme tous les cœurs bien faits.

La mort enlève M. Camille Rousset à ces belles études qu'il poursuivait avec un zèle toujours nouveau et un intérêt croissant, qu'il a étendues par degrés du XVIIe siècle au temps présent. Né à Paris, aux beaux jours de la restauration, formé aux sérieuses cultures de l'université, il avait débuté par le professorat. Il eût été toujours, sans doute, un maître habile de la jeunesse, lorsqu'il s'était trouvé introduit aux archives de la guerre et avait eu l'heureuse fortune d'être mis en présence d'inappréciables richesses historiques, d'une immensité de documens précieux, originaux, inconnus, sur la plus belle époque du XVIIe siècle. Il en avait été comme ébloui. Il s'était vu pour ainsi dire vivre dans cette éclatante société de Louis XIV, des Louvois, des Colbert, des Vauban, des Luxembourg, dont il avait les lettres les plus secrètes sous la main, — dans ce monde qui reparaissait à ses yeux avec les couleurs d'une vérité saisissante. De cet amas obscur et encore inexploré, il avait tiré une histoire toute nouvelle du plus grand des ministres de la guerre: cette histoire où il a montré Louvois dans la force de son génie, maniant en maître les ressorts de la puissance française, réorganisant l'administration, les services, les contrôles, réprimant les abus, imposant à la jeune noblesse la discipline et même l'égalité devant les règlemens militaires, c'est l'*Histoire de Louvois et de son administration*, œuvre de restitution savante qui ressemblait à une révélation. M. Camille Rousset avait trouvé aussi aux archives les élémens de ce livre charmant, *le Comte de Gisors*, et de quelques autres ouvrages qui faisaient de lui l'historiographe naturel du ministère de la guerre. La politique qui se mêle à tout lui enlevait un jour le titre ou du moins supprimait le traitement, parce que, dans une étude sur *les Volontaires de* 1792, il avait eu le courage de substituer la réalité à la légende. Il n'avait plus les émolumens, il avait toujours les documens, papiers d'État, correspondances intimes des personnages publics. Il avait tout ce qui donne la vie aux événemens, et c'est avec ces documens interrogés avec le feu d'une intelligence sincère, qu'il s'attachait plus que jamais, sans se décourager, à des œuvres nouvelles d'un intérêt plus contemporain : à cette *Guerre de Crimée* qu'il a fait revivre dans ses récits, à cette *Conquête de l'Algérie*, dont

on a pu suivre ici même les brillans et saisissans épisodes. M. Camille Rousset avait la passion de ces beaux travaux d'histoire militaire. Il y mettait une probité sévère, un zèle infatigable d'exactitude, la loyauté d'un esprit honnête qui joignait au talent la dignité du caractère dans une vie simple. C'était un laborieux dévoué à son œuvre et prouvant par son exemple qu'en racontant ce que d'autres ont fait, on peut aussi servir la France.

Les affaires du monde, à l'heure où nous sommes, aux approches de l'hiver, n'ont certes rien qui puisse décourager la confiance et prêter aux augures sérieusement inquiétans; ce n'est pas que l'animation et la vie avec leurs contradictions manquent dans cette représentation toujours changeante ou même qu'il n'y ait toujours une place pour l'imprévu. Agitations des partis, élections déjà faites ou près de se faire, débats parlementaires, ministères branlans, démêlés commerciaux, dialogues diplomatiques, tout se mêle dans ce mouvement perpétuel et universel. Au fond, à travers tout, les conditions générales du continent sont aujourd'hui, d'après toutes les apparences, ce qu'elles étaient hier. L'Europe reste dans cette situation qui n'a, si l'on veut, rien de nouveau, où les gouvernemens, en désirant la paix, semblent sans cesse occupés de se fortifier par leurs alliances ou par leurs armemens, de se mettre en garde contre les événemens, — et où lesplus puissans ont quelquefois de la peine à concilier leurs coûteuses combinaisons diplomatiques et militaires avec les nécessités de leur politique intérieure. C'est en vérité la question qui semble s'agiter dans les États de la triple alliance, — en Allemagne à propos d'une nouvelle loi militaire, en Italie à l'occasion des élections qui vont se faire, même en Autriche où le cabinet de Vienne met tout son art à se tenir en équilibre.

Qu'est-ce qui va arriver de ce nouveau projet militaire que l'empereur Guillaume II médite depuis quelque temps et dont il est allé récemment faire confidence à l'empereur François-Joseph à Schœnbrunn, — que le chancelier, M. de Caprivi, vient maintenant de porter au conseil fédéral de l'empire? Et d'abord qu'est-ce que ce projet qu'on a si passionnément discuté en Allemagne, même avant de le connaître, et qui soulève des contestations plus vives encore depuis qu'il a été divulgué par une indiscrétion? C'est bien simple, on avait commencé par essayer d'amadouer l'opinion en laissant entrevoir une réduction du service à deux ans. En réalité, tout se réduit à une augmentation imprévue et démesurée des forces militaires de l'Allemagne. La loi nouvelle ajoute à une armée qui pouvait passer, ce semble, pour assez puissante, 173 bataillons, 12 escadrons, 60 batteries d'artillerie, 24 bataillons de pionniers, de nouveaux cadres permanens de plus de 2,000 officiers, de près de 12,000 sous-officiers; elle ajoute, de plus, à l'effectif annuel, un modeste supplément de 72,000 soldats. Le résul-

tat, c'est 80 millions de plus au budget, 200 millions destinés à des casernes, à des constructions nouvelles et, par suite, la nécessité de trouver un moyen de suffire à ce surcroît de dépenses militaires. C'est l'affaire du ministre des finances de trouver de nouveaux impôts, et c'est surtout l'affaire des Allemands de les payer. Le plus curieux est que les auteurs de la loi, habiles à grouper et à faire manœuvrer les chiffres, se plaisent à mettre en ligne, — on ne parle plus que par millions d'hommes! — 4 millions de Français, 5 millions de Russes auxquels l'Allemagne n'aurait à opposer que 4 millions et demi de soldats. C'est bien peu en vérité! Une réflexion bien simple vient pourtant à l'esprit : si l'Allemagne est réduite à tenir seule tête à tant d'ennemis, si elle est obligée de s'imposer de si colossales dépenses, des dépenses croissantes pour rester en mesure de faire face à tout, à quoi lui sert la triple alliance? Elle n'aurait donc, d'après cela, qu'une confiance démesurée dans ses alliés,— ou elle aurait tout l'air de ne les compter que comme des auxiliaires insuffisans.

Ce qui paraît bien clair dans tous les cas, c'est que la nouvelle loi militaire ne va pas marcher toute seule, qu'elle rencontre déjà une opposition ardente, plus générale, que l'opposition qu'eut autrefois à vaincre le septennat. Elle provoque des manifestations d'opinion, les plus vives protestations dans l'Allemagne du Sud, dont les gouvernemens sont peut-être les premiers à la redouter, et elle aura affaire, dans le parlement, à des partis puissans, aux progressistes,— au centre catholique qui est resté mécontent et froid vis-à-vis du gouvernement depuis la mésaventure de la loi scolaire. M. le chancelier de Caprivi, en acceptant ce lourd et compromettant fardeau, s'est certainement créé une situation parlementaire difficile, avec peu de chances de réussir, là où il a fallu un jour toute l'autorité, toute la force de l'empereur Guillaume Ier et de M. de Bismarck pour dompter les résistances à une aggravation des charges militaires. Réussît-il à franchir les premiers défilés, à faire voter par le Reichstag, qui va se réunir d'ici à peu, la réorganisation ou l'accroissement de l'armée, il ne serait pas au bout : il aurait encore à poursuivre le vote des crédits, des taxes nouvelles qui deviendraient nécessaires, et c'est là peut-être qu'il trouverait les difficultés les plus sérieuses. En un mot, M. de Caprivi a la chance d'avoir devant lui les plus vives oppositions, — sans compter les coups d'aiguillon que lui envoie de loin, du fond de ses bois de Friedrichsruhe, le censeur morose et hautain qui le traite en conscrit. Ce n'est plus d'ailleurs M. de Caprivi seul qui est engagé, c'est l'empereur lui-même qui, avec son chancelier, hasarde cette dangereuse partie. Depuis son avènement, qui ne date pas encore de loin, ce jeune souverain à l'humeur hardie et mobile s'est déjà hasardé plus d'une fois et s'est essayé à bien des rôles. Il a fait ses essais de réforme sociale et il n'a pas tardé à s'en dégoûter. Il a proposé l'an dernier une

réforme scolaire tout inspirée de ses sentimens chrétiens ou piétistes, et il a été réduit à retirer la loi en désavouant ses ministres. S'il échouait encore pour la réforme militaire, s'il était obligé de reculer, que resterait-il de ce mot d'un de ses discours : *voluntas regis, suprema lex!*

Quand Guillaume II allait tout récemment à Schœnbrunn et à Vienne faire une visite familière à l'empereur François-Joseph, s'il lui a proposé de le suivre, d'avoir, lui aussi, sa réforme militaire, il est douteux que le souverain de l'Autriche se soit montré aussi prompt que son jeune visiteur à tenter l'aventure. Non pas qu'il n'eût le goût de fortifier son armée et qu'il n'ait accepté déjà, pour l'honneur de la triple alliance, des surcroîts de dépenses militaires lourds au budget de l'empire; mais il est payé pour ne pas se livrer légèrement aux illusions ou au hasard des résolutions téméraires. Il a pour lui l'expérience, une expérience chèrement achetée, et il a bien des intérêts à ménager. L'Autriche n'aime pas ces coups d'éclat dans sa politique. Elle veut bien avoir son rôle dans la ligue où elle est entrée, être une alliée sûre et efficace; elle ne veut ni trop se compromettre ni aventurer sa position ou son action. Elle tient à rester en équilibre!

C'est le jeu que ne cesse de jouer avec art M. de Kalnoky, s'appuyant sur la triple alliance, maintenant l'intimité de ses rapports avec ses alliés,— avec l'Allemagne bien plus qu'avec l'Italie,— s'occupant peu de l'Ouest, ayant toujours les yeux fixés de préférence sur la Russie, sur l'Orient, sur les Balkans et Constantinople. C'est le jeu que le chancelier autrichien a joué ces jours passés encore devant les délégations austro-hongroises qui viennent de se réunir et auxquelles il a été obligé de donner des explications. Ce qu'il a dit à la délégation autrichienne, il l'a répété à peu près, tout au plus avec quelques variantes, à la délégation hongroise; une fois de plus il a célébré la triple alliance, son caractère tout défensif et pacifique, son efficacité pour garantir le repos de l'Europe : c'est l'inévitable refrain! Il a parlé aussi un peu de l'Angleterre,— du nouveau ministère à qui il a fait une sorte d'appel,— de la Bulgarie, qu'il ne cesse de protéger et d'encourager,— d'un récent dialogue diplomatique de la Russie avec la Porte au sujet d'une réception faite à M. Stamboulof à Constantinople : tout cela plein de nuances. C'est évidemment la partie la plus savamment indécise ou évasive des explications de M. de Kalnoky. C'est qu'en effet la position est étrange. M. de Kalnoky craint surtout le retour de la Russie dans les Balkans et ses interventions à Constantinople : il réclame le maintien des traités, et en même temps il fait sa cliente et sa protégée de la Bulgarie; mais c'est la Russie qui est dans le droit le plus strict en réclamant le respect du traité de Berlin, en prétendant que, si ce traité cesse d'exister à Sofia, il n'existe plus nulle part. L'Autriche, à travers ses contradictions, suit sa voie, sa tradition. La question est de savoir si le jour où elle se sentirait plus vivement engagée, l'Au-

triche aurait l'appui de la triple alliance, — si l'Allemagne elle-même, selon le mot pittoresque de M. de Bismarck, se croirait obligée de risquer les os d'un Poméranien sur la route des Balkans et de Sofia.

Reste parmi ces alliés l'Italie, qui est pour le moment tout entière à ses élections. Le ministère Giolitti a pris son temps pour préparer son scrutin. Aujourd'hui, c'est décidé. D'ici à peu de jours les élections seront faites, et avant la fin du mois, le nouveau parlement sera réuni à Monte-Citorio. Depuis quelques semaines déjà, la campagne électorale est engagée de toutes parts. Discours et lettres se succèdent. Ministres du jour, ministres d'hier ou ministres de demain, tout le monde a parlé : le ministre de la guerre, le général Pelloux, à Livourne, le ministre des affaires étrangères, M. Brin, à Turin, le ministre des postes, M. Finocchiaro, en Sicile. D'un autre côté, le garde des sceaux du ministère Crispi, M. Zanardelli, prononçait récemment un très éloquent discours à Iseo. Le chef du dernier cabinet, M. di Rudini, s'est contenté d'une lettre adressée à ses électeurs, — et le ministre des finances du cabinet Rudini, M. Colombo, avait ouvert la campagne à Milan, par un sévère exposé financier. Le président du conseil enfin, M. Giolitti lui-même, va parler ces jours-ci à Rome, et M. Crispi se prépare à haranguer ses Siciliens. Ce qu'il y a de curieux et de caractéristique dans cette mêlée, c'est la confusion où sont tombés les partis italiens. A proprement parler, gauche ou droite, les partis n'existent plus au-delà des Alpes. Ils n'ont plus ni organisation, ni discipline, ni programmes, ni politiques bien distincts. Au fond de tout, il n'y a qu'une question, la question financière qui se lie elle-même à la question des alliances et des armemens. Tout est là, — et comme parmi les hommes de toutes les nuances, la triple alliance n'est même pas mise en doute, il ne reste plus qu'à trouver le moyen de suffire aux déficits, à l'état militaire qu'on a créé. C'est une affaire d'expédiens ! par exemple, il y a un sentiment assez général, c'est que, si on ne peut pas diminuer les dépenses militaires, on ne doit pas y ajouter. C'est dans ces conditions que s'ouvre cette lutte électorale où le ministère de M. Giolitti peut sans doute trouver une majorité, même une grosse majorité, mais une majorité sans cohésion, comme celle que M. Crispi avait eue avant lui, — pour tomber le lendemain. Ce n'est pas une solution ; ce n'est visiblement que la suite d'un état de transition d'où l'Italie ne peut sortir que par une politique plus libre, plus décidée, s'inspirant de ses plus sérieux intérêts d'avenir.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

L'automne est la saison de la cherté de l'argent. On sait que depuis le commencement de l'année en cours, les capitaux ont été partout d'une abondance exceptionnelle. Malgré les achats considérables de céréales que l'Europe a dû faire, le dernier hiver, aux États-Unis, il a été expédié de New-York à destination de l'ancien continent des quantités considérables d'or qui ont grossi notablement les stocks de ce métal en Angleterre, en France, en Allemagne et en Autriche-Hongrie, ainsi qu'en ont témoigné les bilans des grandes banques de ces pays.

D'autre part, les emplois nouveaux offerts à ces disponibilités ont été fort rares; les transactions commerciales se sont alanguies sous l'influence de l'application du tarif Mac-Kinley aux États-Unis et de la réforme douanière inaugurée en France depuis le 1er février 1892. Les taux d'escompte sont descendus partout au niveau le plus bas qui eût été vu depuis longtemps. En même temps les valeurs et fonds d'États de premier ordre ont considérablement haussé de prix.

Cette période d'extrême aisance sur le marché monétaire semble près de se clore, et déjà la Banque d'Angleterre a été obligée de relever de 2 pour 100 à 3 pour 100 le taux de son escompte. La Banque de l'empire en Allemagne a suivi l'exemple en portant son taux de 3 à 4 pour 100. Les disponibilités ne font nullement défaut encore, mais la spéculation sur les divers marchés financiers européens doit compter avec la perspective d'un resserrement plus ou moins accentué pendant les dernières semaines de 1892.

A cette raison générale d'arrêt dans le mouvement qui jusqu'ici portait toujours plus haut les prix de toutes les grandes valeurs, sont venus s'ajouter en octobre divers motifs spéciaux de circonspection. Notre rente 3 pour 100 a été compensée fin septembre à 99.75. La rentrée imminente des chambres, les incidens de la grève de Carmaux, les préoccupations relatives à l'expédition du Dahomey ont été cause qu'il n'a pas été tenté d'effort bien sérieux pour relever le 3 pour 100 au-dessus du pair et qu'au contraire on l'a laissé fléchir pendant la première quinzaine du mois à 99.20. Le ministère a franchi assez heureusement la passe des interpellations relatives à la grève; le recours à un haut arbitrage n'a pas eu le succès qu'on en avait espéré, mais l'obstination des grévistes à vouloir obtenir satis-

faction sur tous les points a valu au cabinet deux votes qui ont consolidé provisoirement sa situation.

La Bourse n'a tiré de la solution donnée à ces incidens parlementaires aucun encouragement à une nouvelle hausse : 1° parce que le ministère aura très prochainement à affronter de nouveaux périls à l'occasion des débats sur la réduction de quelques droits inscrits à notre tarif minimum et sur la convention commerciale franco-suisse ; 2° parce que le malaise qui s'est produit sur notre place et y persiste a dominé aussi sur la plupart des marchés étrangers. De là vient que le succès du cabinet a été immédiatement suivi d'une réaction de 25 centimes sur la rente française 3 pour 100 et que ce fonds reste coté au-dessous du cours rond de 99 francs.

Le malaise a été le plus vivement éprouvé sur le marché de Berlin. Rentes internationales et valeurs locales, chemins de fer, banques, titres d'entreprises minières, tout a fléchi, à commencer par les valeurs russes qui avaient depuis longtemps été très soutenues par la spéculation allemande. Le rouble a reculé au-dessous du cours de 200, conséquence inévitable des nouvelles émissions que le gouvernement de Saint-Pétersbourg a été obligé de créer en papier-monnaie pour faire face aux insuffisances budgétaires léguées par la disette de 1891-1892. Les finances russes dépendent en grande partie de la qualité de la récolte dans ce pays, les événemens écoulés depuis le dernier automne en fournissent une démonstration convaincante. Il a été question d'un emprunt russe de 500 millions négocié avec la maison Rothschild, mais les circonstances ne sont pas propices, et ce dessein paraît provisoirement abandonné.

La baisse du rouble a entraîné l'emprunt d'Orient de 68.10 à 66, le Consolidé 4 pour 100 de 96.85 à 95.85, le 3 pour 100 1891 de 80 à 78.75. Le recul varie ainsi, selon les titres, de 1 à 2 unités pour les deux dernières semaines d'octobre.

Le 4 pour 100 or hongrois a reculé de 95 13/16 à 95 1/8, sur l'ajournement forcé des opérations de crédit projetées pour la réalisation de la réforme monétaire. Les fonds d'État de la monarchie austro-hongroise montent ou reculent selon que les circonstances rendent plus ou moins vraisemblable la mise à exécution prochaine des plans arrêtés par les ministres des finances. La situation budgétaire reste, d'ailleurs, très bonne dans les deux moitiés de l'empire, malgré l'aggravation des dépenses communes pour l'armée et la marine.

La Russie a cru devoir présenter à la Porte des observations sur la façon dont cette puissance, suzeraine de la Bulgarie, entendait et dirigeait ses relations avec les personnages marquans de la principauté vassale. Cette démarche n'est l'indice d'aucune intention belliqueuse de la Russie, et il est clair que le sultan saura donner satisfaction aux

justes réclamations du gouvernement de Saint-Pétersbourg. Toutefois, cet échange de notes a intimidé la spéculation engagée sur les valeurs ottomanes. Des réalisations se sont produites et ont produit déjà des différences de cours assez sensibles. Le 1 pour 100 de la Dette générale a reculé de 22.25 à 21.70, l'obligation Douanes de 476.25 à 470, la Banque ottomane de 605 à 592.50, l'action des Tabacs de 376.87 à 370 francs.

La rente italienne, malgré la publication du programme financier de M. Giolitti, et une légère amélioration constatée dans la situation économique générale du royaume, a fléchi de 92.75 à 92. La place de Berlin a livré des titres et en livrera encore. C'est par cette voie que le gouvernement italien réussit à écouler sur notre place ce qui lui reste de rentes disponibles.

L'Extérieure d'Espagne a baissé de 64 1/2 à 63 1/2. L'avance récemment obtenue de la Banque de Paris et des Pays-Bas a soulagé le Trésor d'embarras immédiats sans pouvoir améliorer le change qui se tient toujours au-dessus de 15 pour 100.

Le Portugais a pu conserver à peu près entière la plus-value que lui avait procurée l'amélioration rapide du change brésilien.

Un vif engouement s'était manifesté tout à coup à Londres pour les valeurs argentines en septembre et dans les premiers jours d'octobre. La réaction, qu'appelait une hausse trop brusque, a été accentuée par l'annonce d'un mouvement insurrectionnel, d'apparence sérieuse, dans la province de Santiago del Estero.

L'action de la Banque de France s'est relevée à 4,000 francs. Les bénéfices du second semestre seront sans doute plus faibles que ceux de la même période de 1891, mais le titre est admirablement classé, point qu'oublient trop facilement les vendeurs à découvert. La plupart des actions de banques ont été plutôt offertes que demandées, et perdent quelques francs dans la seconde quinzaine d'octobre. Les Chemins français n'ont pu conserver toute la hausse qu'ils avaient récemment acquise, le Nord a dû abandonner le cours de 1,900. De même le Suez, que des réalisations de vendeurs à terme avaient relevé pendant quelques jours au-dessus de 2,600, a de nouveau reculé au-dessous de ce cours rond.

Les Chemins étrangers sont tous cotés à des cours un peu plus bas qu'il y a quinze jours. Sur le marché des valeurs au comptant, l'attention du public continue de se porter sur les actions de quelques entreprises industrielles dont la prospérité s'accuse par le montant des dividendes proposés pour 1891 et des bénéfices non répartis en dividendes, mais consacrés à des amortissemens ou réservés pour l'exercice en cours.

Le directeur-gérant : Ch. Buloz.

POPES ET POPADIAS

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Les deux mineurs avaient hissé Yakoubek sur le brancard, ils le placèrent sur leurs épaules et solennellement descendirent la colline. Leurs grandes tailles se dressaient rigides sous le ciel menaçant où les nuages sombres sertis d'argent s'amoncelaient.

Arrivés au bord de la rivière, ils s'arrêtèrent, déposèrent avec précaution le blessé, et hélèrent le passeur.

— Hé! Przewos! Przewos!..

Sur les eaux blafardes de larges radeaux chargés de bois glissaient lentement, se dirigeant vers la Bessarabie.

— Allons, Przewos!.. es-tu ivre? dors-tu?

Un maigre juif aux lèvres minces, aux yeux chassieux, très courbé, coiffé d'une calotte de velours d'où s'échappaient deux tire-bouchons de cheveux, sortit enfin sans se presser d'une petite cabane faite en planches.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il en nasillant, encore un accident!

Les hommes soulevèrent le brancard.

— Oui... dépêche-toi... Un puisatier a été asphyxié... C'était le dernier jour de forage du puits, le gaz s'est enflammé... Il a de vilaines brûlures...

— Il était déjà remonté deux fois, parce que l'air lui manquait, grommela un des mineurs. A la troisième, il a dit qu'il n'irait plus, mais ce brigand de Wolf lui a fait donner de l'eau-de-vie; alors il s'est laissé attacher sans rien dire. Une minute plus tard le gaz éclatait.

— Il n'est pas mort, n'est-ce pas? demanda le juif avec inquiétude.

— Eh non, imbécile, puisqu'on te dit qu'il est blessé!

— C'est que je ne tiens pas à ce qu'il meure sur mon bac!

— C'est toi plutôt qui y crèveras, chien!.. Allons, place!

Et les deux mineurs toisèrent dédaigneusement la chétive personne du passeur, qui obéit en courbant la tête.

Le moribond fut déposé sur le bois humide du radeau, la face tournée vers le ciel, tandis que, lentement, l'Israélite fit grincer la corde dans la rainure vermoulue.

Çà et là, parmi les roseaux aux épis veloutés, des juifs nus surgissaient faisant leurs ablutions. Ils allaient et venaient dans la brune qui tombait, pareils à de longs spectres blancs, se faufilaient sous l'onde, reparaissaient, montrant leurs corps anguleux, leurs membres grêles, leur peau bleuie, toute frissonnante sous la brise aiguë.

Le bac aborda à la fin. Sur la berge, une femme pieds nus, en madras rouge, et suivie d'un enfant, accourait effarée.

— Oh Jésus!.. dites... dites, c'est mon homme! C'est Yakoubek... Oh! il n'est pas mort... mon Dieu!

Plus loin, sous l'auvent d'une maisonnette qui émergeait d'un bouquet de bouleaux, une vieille, jaune et ridée, noire à force d'avoir peiné sous les ardeurs du soleil, se dandinait en berçant un chat entre ses bras. A la vue du blessé qu'on apportait, elle se dressa toute droite et, avec un cri de bête à qui on arrache ses petits, elle s'élança au-devant du corps, laissant échapper le chat qui s'enfuit en miaulant.

— Mon fils! mon garçon, criait-elle; ils l'ont tué!

— Silence, la mère, vous allez lui faire du mal, dit un mineur; aidez-nous plutôt à le panser, vous devez vous rappeler ce qu'on emploie pour les brûlures?

La vieille qui, toute sa vie, avait été *znahorka* (rebouteuse), ouvrit démesurément ses yeux éteints.

— Brûlures, répéta-t-elle, attendez donc... fleurs de consoude... pétales blancs pour les femmes, pétales bleus pour les hommes... Non... non... ce n'est pas cela... Ma tête se perd... Ah! je suis vieille... Fleurs de consoude... c'est pour les os brisés... il n'a pas les os brisés, dites?.. Non... ce sont des brûlures... Ah! mon Dieu!.. j'en ai pourtant bien guéri des gens!.. Pavel... Dmitri...

et cet homme de Dolina qui avait le haut mal et à qui j'ai donné le cœur d'une taupe brûlée vive la veille de la Saint-Woytek, et puis le sacristain, le sourd, et qui à présent entendrait pousser l'herbe, rien que pour lui avoir mis un peu de graisse de poisson dans l'oreille.

— J'ai entendu dire qu'il fallait râper des pommes de terre, dit fébrilement la Yakoubova, en envoyant à la hâte son jeune garçon à la cave... Dépêche-toi, Yanek, et puis tu m'aideras à les laver et à les peler.

— Ta ta ta, cria la vieille, tout ça, c'est des bêtises... Attendez... oui, je me rappelle... j'ai trouvé... viens ici, petit, cours vite à la rivière... tu y trouveras sur le bord, de larges feuilles vertes, des feuilles de massette, tu regarderas bien si personne ne te voit les cueillir, tu feras trois fois le signe de la croix, et tu en rapporteras autant que tu pourras en porter!

— Non, non, mère, laissez-nous d'abord râper les *boulbas*, l'enfant ira ensuite à la rivière.

Pendant ce débat, le blessé avait faiblement entr'ouvert les yeux et poussé des cris de douleur. Affolées, les paysannes l'entouraient, l'exhortaient, fouillaient un vieux coffre pour y trouver un peu de linge pas trop rude.

— Oh! de la massette, de la massette, gémissait la vieille... Ils ne veulent pas, ils ne veulent pas le guérir!..

Sur ces entrefaites, une voisine était entrée qui se mit à aider la jeune femme.

— Va maintenant à la rivière, mon petit Yanek. Oh! que Dieu te conduise. Sauras-tu trouver ces feuilles?

Quand la vieille vit l'enfant dehors, elle se rasséréna subitement, et, se blottissant auprès de la couche de son fils, elle se mit à lui parler doucement, comme on fait aux enfans.

— Yakoubek, mon fils unique, mon poisson doré, ta vieille mère te guérira!.. Elle ne veut pas que tu meures, que tu t'en ailles avant elle! Regarde comme elle est desséchée, elle n'a que les os et la peau.. plus de sang... à peine des larmes... tu ne voudrais pas t'en aller avant elle... Mon fils! Est-ce qu'un fils part avant sa mère? c'est contre la nature, et le cœur se déchire...

Mais le malheureux ne l'entendait pas, tordu qu'il était par l'impitoyable douleur.

D'autres voisines étaient entrées qui mêlaient à présent leurs gémissemens à ceux des deux femmes et du blessé. Tant bien que mal, le pansement avait été opéré, mais le linge était si grossier, si insuffisant et les blessures si graves. Une femme déchira son tablier, tandis que la Yakoubova se dépouillait de son madras.

Lentement, le soir arrivait comme un fin voile de lin, qui

s'étend sur toutes choses, et peu à peu de larges gouttes de pluie se mirent à battre les petites lucarnes, tandis que l'orage, qui couvait depuis si longtemps, se déchaînait au loin.

Terrifiées alors, les femmes allèrent clore toutes les issues et allumèrent dans un coin une lampe de mineur.

La porte s'ouvrit enfin, et l'enfant parut, ruisselant de pluie, mais il n'était pas seul. Un homme de petite taille, maigre, l'air très doux, la barbe grisonnante, revêtu d'un costume de chef forestier, l'accompagnait.

— Je n'ai jamais pu trouver les feuilles de massette, balbutia le petit, alors j'ai été chercher M. Thadée.

— Et tu as bien fait, mon garçon, s'écria la jeune femme en levant vers le forestier un regard d'anxieuse prière. Oh! vous le sauverez, monsieur!

Vivement, le nouveau-venu s'approcha du grabat, ouvrit sa trousse, déploya un volumineux rouleau de linge fin et blanc, posa sur la table une grande fiole d'huile calcaire et, avec une dextérité presque féminine, fit un soigneux pansement, et puis introduisit entre les lèvres du misérable une cuillerée de potion calmante. A la vue de tout cet attirail médical, la vieille eut un haussement d'épaules.

— Ils vont me le tuer!.. me le tuer, c'est sûr, s'écria-t-elle; puis, grommelant de sourdes injures, elle reprit son chat entre ses bras et alla se rasseoir sur le poêle où elle se mit à marmotter entre ses dents: On n'a pas trouvé la massette, c'est qu'il ne doit pas guérir!.. Personne ne le guérira, pas plus le forestier qu'un autre.... car il n'est pas le bon Dieu! Cette nuit, le hibou a crié longtemps... et hier, quand mon garçon est parti pour le puits, un lièvre lui a barré le chemin: je l'ai vu sauter, il avait des pattes blanches et de longues oreilles.

— Paix, donc, la mère, vous allez lui faire du mal!

Et pour la seconde fois, le forestier versa la boisson calmante au mourant.

Le misérable souleva alors ses paupières, regarda fixement devant lui : et puis, d'une voix à peine distincte :

— La mère a raison, dit-il... c'est la fin...

Il jeta ensuite un regard vitreux sur le forestier :

— Je voudrais... dire quelque chose... c'est rapport à nos papiers. On dit que notre mariage... il ne valait rien... faudrait s'assurer, faire appeler le Bienfaiteur... Demandez à la femme: elle vous dira ça; moi... je ne peux plus...

Sa tête retomba inerte.

La jeune femme s'était agenouillée toute blême, l'œil brillant, les mains jointes.

— Eh bien, quoi?.. si notre mariage ne vaut rien... nous ne le savions pas, pour sûr, quand nous l'avons fait... faut-il pas qu'il aille s'en tourmenter dans un moment pareil... et d'abord le *frater* qui nous a mariés nous a bien mis lui-même la bague au doigt.

— Quel *frater?*.. Alors vous n'êtes pas allés à l'église?

— Mon bon monsieur, à ce moment-là, nous vivions dans les montagnes, la *cerkiew* était loin, et nous avions si peu d'argent; car il en fallait beaucoup, pour le prêtre, d'abord, et puis pour l'eau-de-vie, la musique, sans compter le chariot qu'il fallait louer... Et quand un jour il est venu à passer dans la forêt un petit frère quêteur en briska, Yakoubek a dit : Voilà qui fera notre affaire. Alors, lui et ses camarades, ils ont dételé les chevaux du frater, et lui ont dit :

— Vous allez faire un mariage...

Et lui, criait toujours :

— Je n'ai pas reçu les ordres!

— Mais nous répondions : Vous êtes un homme d'église; c'est tout ce que nous voulons.

— Quand il a vu que nous étions bien décidés à ne pas le laisser partir, il a dit très vite et de mauvaise humeur :

— Où sont les fiancés?..

— Moi, j'avais mis ma veste brodée et mes coraux, Yakoubek, son meilleur *serdak*... Alors, nous nous sommes jetés à genoux tous les deux, et il a dit les paroles de mariage... Seulement, après, il n'a jamais voulu accepter les deux florins d'argent que nous voulions lui donner.

— Oui, oui, glapit la vieille, toujours accroupie sur son poêle, et ça vous a porté malheur! Je l'ai toujours dit... un mariage qui n'est pas payé ne vaut rien!..

— Plus tard, continua la Yakoubova en baissant les yeux, — quand nous sommes venus demeurer par ici, et qu'on a vu que nous n'avions pas de papiers, on a dit que nous n'étions pas mariés; mais je vous assure bien, monsieur, ajouta-t-elle dans un sanglot, que nous ne croyions pas mal faire, et Dieu a certainement béni notre ménage, car il nous a envoyé un brave enfant... et jusqu'à ce jour nous étions bien heureux!

Les larmes la suffoquaient. Elle prit doucement entre les siennes les mains de son homme :

— Dis-moi, Yaboubek, n'est-ce pas que je ne t'ai jamais fait de peine?..

Il la regarda d'un air un peu égaré :

— Jamais, jamais! murmura-t-il. C'était une bonne femme, une brave femme, monsieur!

Un cri involontaire arraché par la souffrance l'interrompit.

M. Thadée lui donna encore une cuillerée de la potion.

— Ce n'était pas par désir de mal faire, continua l'homme, ni par mépris des choses, mais nous étions des ignorans, et puis des pauvres... A présent, je comprends mieux! et il ne faut pas que l'enfant souffre de notre légèreté. Faites appeler le Bienfaiteur, monsieur; qu'il vienne vite,.. et toi, Favronka *moya*, allume les chandelles, mets sur la table les saintes images... Dieu! que je souffre... Ah! ma pauvre femme! ma pauvre femme!

L'effort qu'il venait de faire l'avait épuisé, il retomba inerte sur l'oreiller :

— Iréna, dit le forestier en s'adressant à une des paysannes, tu vas courir au presbytère, tu prieras le Bienfaiteur de venir tout de suite; dis-lui que c'est pour un mariage *in extremis*. Et, plus bas, il ajouta : — Je paierai ce qu'il faudra, tu entends...

Un éclat de rire sinistre s'échappa des lèvres de la vieille.

— Le Bienfaiteur!.. le Bienfaiteur, par un temps pareil! Attendez plutôt que la statue de pierre qui est sur la colline descende pour vous marier! Le Bienfaiteur!.. ah, ah!.. Et sa voix s'éteignit dans un long ricanement.

Un roulement sourd de tonnerre ébranlait les vallées d'alentour et, par instant, des éclairs faisaient flamboyer l'izba.

— Moi, j'irai avec elle! cria soudain la voix du jeune garçon, et, un peu pâle, le front résolu, il s'élança à la suite de la paysanne.

— Prends au moins à l'écurie une couverture pour te garantir les épaules, Yanek, lui cria sa mère, tu attraperas la mort par cette tempête.

Mais l'enfant était loin déjà.

II.

Ce soir d'orage, le presbytère, tout enguirlandé de clématite et de chèvrefeuille et bien abrité du vent par un rideau de noirs cerisiers, avait l'air particulièrement confortable. Une douce lumière, venant de la fenêtre principale, indiquait que les habitans veillaient là, dans le calme, sans souci de la tempête. Autour de l'habitation, les animaux, soigneusement enfermés, ne donnaient aucun signe de vie; seules les plantes automnales, chrysanthèmes et dalhias, soucis et scabieuses, battues par le vent, hachées sans pitié par la grêle, penchaient leurs têtes languissantes. Dans l'izba, le prêtre uniate, un homme rouge et très musculeux, fumait paisiblement sa pipe turque tout en dégustant un verre d'hydromel, tandis que sa femme allait et venait, rangeant méticuleusement dans une armoire les menues pièces d'une layette. C'était une personne très corpulente, elle se dandinait dans l'appartement avec un déhan-

chement grotesque qui rappelait un peu la démarche disgracieuse des canards. Non loin d'elle, tout au fond d'une barcelonnette, un poupon ficelé dans un oreiller dormait paisiblement.

Un grêlon, plus volumineux que les autres, brisa net le petit carreau d'une fenêtre. La femme poussa un cri d'effroi.

— Eh bien? eh bien?.. Ne t'effare donc pas, ma petite âme, lui cria le prêtre d'un ton paterne.

Mais la petite âme était bien trop agitée pour répondre ; touchée cependant par cette sollicitude inopinée de son seigneur et maître qui n'avait pas l'habitude de la gâter, elle fit quelques pas vers lui, cahin-caha, puis avec des minauderies vint brusquement s'affaler sur le bord de son fauteuil. Mais tout aussitôt un craquement se fit entendre,.. le bras s'était cassé net.

Rouge de colère, le pope se redressa, et secouant avec rudesse sa moitié tremblante : — Ah çà! perdez-vous la tête, Diotyma? avez-vous l'intention de démolir tout notre mobilier; dernièrement, c'était un escabeau qui m'a coûté cinquante kreutzers de réparation. Cette fois-ci, je n'en serai pas quitte à moins de deux florins! Quand on pèse deux cents livres, on ne fait pas la petite-maîtresse! que diable! Un fauteuil que mon grand-père avait acheté le jour de ses noces d'argent!.. un souvenir de famille!..

Diotyma s'était mise à pleurnicher :

— Vous êtes cruel, Tymofté! Vous pensez à votre mobilier avant votre femme! avant la mère de vos enfans! et, pourtant, j'aurais pu me tuer!.. oui, me tuer! Ah! malheur de moi! pourquoi ai-je eu la faiblesse de vous épouser? Ma mère me le disait bien que vous étiez un brutal! et, sotte que j'étais, je ne voulais pas l'écouter! Mais Dieu vous punira, Tymofté! Bientôt, oui! bientôt, je mourrai!.. et le bon Dieu m'appellera dans son saint paradis! Je me demande ce que vous ferez avec quatre, — elle baissa les yeux, — avec cinq enfans sur les bras,.. et vous savez bien qu'il vous est défendu de vous remarier, Tymofté... Défendu par les canons de l'Église!

Cette menace funèbre ne manquait jamais son effet, elle le savait bien : la perspective d'être veuf, encombré d'enfans, outre les soins d'un grand ménage, sans avoir même le droit de convoler en secondes noces, ne souriait guère au prêtre uniate. Son front courroucé se dérida un peu :

— La, la!.. c'est fini, Diotyma! dit-il en lui donnant d'amicales petites tapes dans le dos, vous prenez toujours tout au tragique, on ne peut pas causer avec vous! Je ferai venir Piotr, le menuisier, il arrangera tout ça, on n'y verra rien. Tenez, asseyez-vous-là, prenez un petit verre d'hydromel, cela vous remettra.

Souriant tous les deux, ils entre-choquèrent leurs verres, et le

pope, en signe de réconciliation, consentit à admirer les différentes pièces de la layette.

Tandis qu'ils devisaient amicalement sur l'avenir de leur progéniture, Iréna et son compagnon, battus par la tempête, avançaient péniblement sur la grand'route. Ils étaient trempés jusqu'aux os, mais ne se plaignaient pas.

L'enfant songeait. Tout ce qui venait de se passer bouleversait son jeune cœur. Ainsi son père et sa mère n'avaient point de papiers!.. Cette phrase, dont le sens obscur lui échappait, prenait dans son imagination les proportions menaçantes de quelque chose de néfaste destiné à dominer désormais sa vie tout entière. Jusqu'à cette heure, il avait vécu inconscient, avide seulement de grand air et de courses vagabondes à travers la forêt, et voilà que soudain le spectre énigmatique de la mort se dressait sur sa route et l'obligeait à réfléchir, à regarder face à face ce grand problème insondable que l'homme éternellement cherche à deviner. Mourir! devenir inerte, comme l'oiseau qu'on rencontre parfois, les pattes raidies, au coin d'un bois. Que de fois n'avait-il pas considéré avec curiosité cette petite touffe de plumes grises, dont le cœur ne battait plus, d'où les gazouillemens s'étaient envolés!.. Mais les oiseaux meurent et puis renaissent au printemps comme les fleurs, comme les arbustes, tandis que les hommes!.. Son père!.. Ah! comme son cœur se révoltait!.. Il comparait la figure de rude travailleur, brûlée par le hâle, qu'il avait quittée le matin avec ce visage livide, boursouflé, ces yeux hagards qu'il avait revus tout à l'heure! et sa gorge se serrait, tandis que des larmes amères gonflaient ses yeux qui n'avaient pas encore pleuré.

— Yanek, je ne peux plus avancer, reposons-nous... rien qu'un petit moment... là... sous ce hangar, mes bottes sont pleines d'eau, et le terrain est détrempé.

En effet, les bottes à haute tige de la malheureuse Iréna étaient effroyablement éculées.

— Non, non! pas une minute, pas une seconde. Oh! Iréna! si nous arrivions trop tard!

La nuit venait lentement, les enveloppant de son linceul noir et mouillé. Ils atteignirent enfin le pied de la colline.

— Là... c'est là,.. murmura la femme épuisée, en indiquant une lumière qui rayonnait bien haut.

— Décidément, Diotyma, disait le pope, en considérant avec complaisance les joues roses et rebondies de sa plantureuse moitié, — je ne regrette pas du tout, moi, de vous avoir épousée!.. je sais bien que j'aurais pu en trouver une plus riche, épouser par exemple Titiana Bayko, ou Dosia; mais elles étaient si minces, si pâles, et

puis on parlait d'une mère poitrinaire, d'un père mort on ne sait trop comment! Ce qu'il faut dans une femme, c'est la santé, une belle santé, qui engendre la gaîté et soit une garantie pour l'avenir! Soignez-vous bien, Diotyma! Et, à propos, comment le nommerons-nous, notre fils, car ce sera un garçon, n'est-ce pas?

Plusieurs coups frappés violemment à la porte arrêtèrent la phrase sur les lèvres du prêtre. Au même instant, le petit être couché dans le berceau se réveilla en poussant des vagissemens.

— Vite, Tymofté, prenez cette chère Kasinka, s'écria Diotyma, dont les mains étaient embarrassées par les cordons de la layette.

— Oui, oui, j'y vais, j'y vais, dit-il en saisissant la mioche qu'il secoua énergiquement; mais ne vous semble-t-il pas qu'on a frappé dehors? Tenez, voilà qu'on appelle à présent.

En effet, à travers les rafales du vent qui continuait à gémir et la grêle qui s'abattait contre les vitres avec un cliquetis à donner le frisson, on distinguait clairement une voix de femme appelant: — Tymofté,.. Tymofté Ivanicki! — tandis que sur la porte on cognait à coups redoublés.

— Il faut pourtant que j'aille voir ce que ça peut être, dit le prêtre en cherchant à déposer son fardeau quelque part. Mais comme Diotyma ne s'offrait nullement pour le débarrasser, il se décida à aller ouvrir avec l'enfant dans ses bras.

Le couloir était à peine éclairé par un mince lumignon. Le prêtre s'y aventura en tâtonnant, et entr'ouvrit avec méfiance la porte qui le séparait du jardin. A la lueur des éclairs, il aperçut une femme trempée de pluie accompagnée d'un jeune garçon.

— Comment c'est toi, Iréna, dit-il un peu rassuré, en refermant vivement la porte, fait-on un pareil sabbat chez des chrétiens, à cette heure?

Elle, sans lui répondre, s'était jetée à ses pieds, et entourant ses genoux de ses deux bras, elle essayait de lui baiser les mains.

— Yakoubek se meurt, murmura-t-elle; venez vite, mon révérend. Il vous demande, il vous supplie de venir!

Le pope, dont les mouvemens étaient embarrassés d'un côté par cette femme qui se cramponnait à lui, de l'autre par l'enfant qui geignait toujours, était fort en peine.

— C'est rapport aux papiers de Yakoubek, continuait Iréna: on dit qu'ils ne sont pas en règle, que son mariage n'est bon à rien, parce que le *frater* qui les a mariés n'avait pas reçu l'ordre... quel ordre? je ne sais pas moi! Alors M. Thadée est venu pour faire le pansement, et il a dit: Va, Iréna, bien vite chez le Bienfaiteur, et dis-lui de venir tout de suite pour le mariage.

— Ta, ta, ta!.. qu'est-ce que tu me chantes depuis un quart d'heure? s'écria le prêtre exaspéré. Est-ce que je comprends

moi, un mot seulement de tout ce que tu me dis: une belle heure et un beau temps en vérité pour parler de noce! Es-tu folle?

— Non, non! mon révérend! Yakoubek a été rapporté mourant du puits, le pauvre... et c'est un mariage *ass-tremis* qu'on vous demande. Vous devez bien connaître ça, vous? Et quant à l'argent... M. Thadée a dit qu'il paierait tout. Venez vite, Seigneur! car le pauvre homme est bien bas, et c'est lui-même qui vous a fait demander. Tenez! nous avons marché sans nous arrêter, l'enfant et moi. Voyez mes pieds, la grêle nous aveuglait... mais est-ce que j'aurais pu refuser une chose pareille à un mourant!..

A ce moment la porte du fond s'ouvrit avec fracas, le couloir s'éclaira violemment, et Diotyma, tenant un chandelier à la main, parut. Son premier mouvement fut d'arracher l'enfant à son mari.

— Êtes-vous fou, Tymofté?.. voilà un quart d'heure que je vous appelle... vous voulez donc tuer notre Kasinka? Et tout ça pour causer des affaires de votre paroisse... Mais dites donc à ces gens de repasser demain.

— Oui, c'est cela, Iréna, revenez demain, murmura le pope un peu ennuyé d'avoir subi cette admonition conjugale devant ces paysans, — Yakoubek attendra bien jusque-là pour la cérémonie... C'est toujours comme ça. Pendant quinze ans, on a tout le temps, et puis le dernier jour on crie comme si on se noyait!

— Demain, bienfaiteur, il ne sera peut-être plus temps. Il est si mal...

Et comme la révérende, toujours arrêtée dans l'embrasure de la porte, paraissait s'impatienter:

— Pitié, bienfaitrice!.. s'écria-t-elle, en s'élançant à ses genoux! pitié!..

— Toi, tu sais, Iréna! dit sèchement la matrone, en la dévisageant, je te connais, tu ferais bien mieux de veiller à tes propres affaires, que de te mêler de celles des autres. Il m'est revenu que le meunier tourne beaucoup trop autour de toi.

— Révérende, murmura la pauvre femme, écoutez-moi, Yakoubek se meurt! C'est pour que sa femme et son enfant aient leurs papiers en ordre, tenez, regardez, voici Yanek, leur fils unique, un si bon enfant! C'est pour qu'il ait un nom. Oh! je vous en prie, faites atteler, le bon Dieu vous en récompensera.

Le prêtre était perplexe. Il semblait partagé entre le désir d'obéir à un sentiment d'humanité et la crainte d'une scène intime. Ses petits yeux sournois se tournèrent interrogativement du côté de sa femme.

— Non, non, Tymofté, c'est impossible, s'écria la voix autoritaire de celle-ci, je ne le permettrai jamais, ce serait de la folie par un temps pareil! Croyez-vous que j'aie envie demain de vous

soigner pour une fluxion de poitrine? Mais vous ne voyez donc pas ce qui se passe dehors?

En effet, dans la campagne, la tempête se déchaînait. On entendait le tonnerre gronder et on voyait les éclairs sillonner le ciel noir.

— Ces gens oublient trop facilement que leur pasteur a autre chose en tête que leurs misérables affaires, et qu'il se doit avant tout à sa famille!

— Si c'était le curé latin de Sambor, dit la paysanne avec amertume, en se redressant un peu pâle, il n'aurait pas hésité, lui! Il est prêt à toute heure du jour et de la nuit pour ses paroissiens, et pendant le choléra, on l'a bien vu.

— Tu n'es qu'une impertinente, Iréna, s'écria la popadia irritée, je me moque bien de ce que font les prêtres latins; ils sont libres, eux, ils n'ont pas de famille, mais chez nous autres, c'est différent, et un père de famille n'a pas le droit de s'exposer.

Jusqu'à présent, Yanek s'était tenu coi, attendant, blême, les yeux étincelans et les dents serrées, la décision du prêtre; mais au refus définitif de la popadia, sa face s'empourpra d'indignation, et toute la douleur amassée depuis si longtemps dans son jeune cœur éclata à la fois. Comme un forcené, il se rua sur le pope, s'accrocha à sa robe de toutes les forces de ses bras et d'une voix qui ameuta bientôt la maison entière, il criait : — Vous viendrez, vous viendrez. Vous ne laisserez pas mourir papa! Oh! Dieu vous punira!

Étourdi un instant par cette subite agression, le pope était devenu cramoisi, mais il se remit bien vite, et saisissant à bras-le-corps le jeune garçon, comme il aurait fait d'un faisceau de joncs :

— Voyez-vous cet enragé! criait-il, il veut me faire la leçon, ma parole d'honneur! Attends, morveux, je vais te mettre à la raison, moi!

Et pendant quelques instans, il maintint dans le vide, malgré ses ruades et ses trépignemens, le hardi gamin qui avait eu l'audace de s'attaquer à sa personne sacrée. Puis, ayant ouvert toute grande la porte de la cure, il déposa sans plus de façons le jeune révolté au milieu du chemin, poussa derrière lui la jeune femme et rentra dans son logis.

Quand Yanek tout étourdi se trouva assis sur la terre trempée, et qu'il sentit le long de ses joues les froides gouttes de pluie se mêler à ses larmes brûlantes, il fut pris de rage, se précipita comme un furieux sur cette porte inexorable, et là, de toute la force de ses pieds et de ses poings réunis, il se mit à frapper, entremêlant ses coups de cris et d'invectives.

Un bruit de chaînes qu'on détache, des aboiemens précipités, une voix tonnante dans la nuit.

Alors Iréna, prise de peur, s'accroche à l'enfant et, de toute l'énergie qui lui restait, l'entraîne avec elle.

— Partons, va, mon pauvret, nous n'attendrirons pas leur cœur; ta grand'mère avait raison.

Leur retour fut lugubre. Quand le mourant les vit revenir seuls, un grand soupir douloureux souleva sa poitrine : — Que la volonté de Dieu soit faite! dit-il.

Le lendemain, dès la première heure, la briska de Tymofté s'arrêta devant la porte de la cabane. Le vent avait séché la terre. Une fraîche odeur de feuilles et de fleurs humides montait des buissons et des prairies. Le soleil souriait dans le ciel sans nuages, et sur le vieux poirier qui abritait la maisonnette, un merle sifflait sa chanson.

Le pope avait mis pied à terre; mais à la vue, sur le seuil, d'une vieille femme accroupie qui cousait une chemise éblouissante de blancheur, il comprit ce que signifiait ce dernier vêtement funèbre et remonta dans sa voiture, tandis que la vieille se relevait frémissante et, lui montrant un poing décharné, murmurait entre ses dents: — Misérable, misérable!

Il y avait, en effet, plusieurs heures déjà que le pauvre mineur avait rendu à Dieu son âme simple.

III.

M. Thadée, le garde forestier en chef du comte Wladimir Dobrowolski, habitait sur la lisière du bois une maisonnette riante, gentiment ornée de balcons ajourés, qu'escaladait en été tout un fouillis de pétunias et de géraniums aux mille couleurs. C'était un homme doux et pacifique, émigré, disait-on, et qui avait dû vivre autrefois dans l'opulence. Quel avait été son passé, par quelle complication de douleurs en était-il arrivé à fuir les hommes, à déguiser même son nom pour venir s'enterrer au fond de ces forêts? Nul ne le savait. Si son âme avait connu jadis les luttes cruelles de la vie, elle s'était fondue aujourd'hui en une charité, un amour universels. On ne lui connaissait que deux passions : les pauvres de la montagne et les arbres de la forêt. Depuis plus de dix ans il répandait la lumière dans l'esprit inculte des enfans du pays, leur enseignait la lecture, la religion, l'histoire, surtout leur inculquait l'amour de la patrie.

C'est trois ans auparavant que, par hasard, au bord d'un buisson, il avait rencontré Yanek, le fils du puisatier. L'enfant tout déguenillé essayait de dénicher un nid. — Fi donc, petit! veux-tu bien laisser là ces pauvres bêtes! Comment n'es-tu pas à l'école? — Il y a longtemps qu'on n'y va plus. — Ah! et pourquoi?

— C'est parce que le maître.., il s'est pendu, alors on a fermé l'école.

M. Thadée connaissait la longueur des formalités administratives. — Écoute, petit, veux-tu venir dès demain chez moi ? je te donnerai des leçons.

L'enfant fit une moue. Il trouvait bien préférable la douce indépendance que lui octroyait si généreusement la commune. Néanmoins, il y avait dans le visage du forestier quelque chose de si attirant, que le lendemain, à l'heure indiquée, il vint bénévolement se mettre sous la férule de son nouveau maître, et peu à peu tous les deux s'étaient si complètement attachés l'un à l'autre, qu'à la la mort du puisatier, il parut tout simple que l'enfant vînt s'installer complètement auprès de son protecteur. Le forestier lui enseignait à présent son métier, lui apprenait à reconnaître les essences des arbres, les plantes utiles et les bêtes nuisibles. Yanek venait d'entrer dans sa quinzième année. C'était d'ordinaire un enfant gai, turbulent, prompt à s'exalter. Mais depuis la mort de son père, il était devenu taciturne, il allait volontiers s'asseoir au pied d'une chêne, et s'y abîmait dans des pensées sombres, les yeux fixés sur les vagues mouvantes des feuilles, et toujours cette idée que ses père et mère n'avaient pas de « papiers » hantait son cerveau. Il en ressentait une sorte de honte, de gêne, presque de la colère, et par momens, il était bien près d'en vouloir à ses pauvres parens de leur insouciance.

C'est donc à cause de cela qu'on l'avait si souvent regardé d'un air de pitié, il n'était pas comme les autres, lui ! On devait savoir cela au village. Le rouge lui montait au front et il se rappelait en se mordant les lèvres les sourires dédaigneux qu'affectaient quand elles le rencontraient les petites filles du pope, Sofronya et Binia, elles savaient donc, elles aussi ! Tout le monde savait... Oh ! c'était affreux ! Aussi, comme il le maudissait, ce Tymofté ! A son souvenir, des bouffées de haine sourde lui montaient au cerveau, et il lui semblait que les nappes de verdure qui s'étendaient devant lui prenaient des teintes sanglantes.

Un jour qu'il équarrissait un pieu à quelques pas de la maison forestière, des cris perçans lui firent jeter à la hâte ses outils. Il accourut sur la route, et reconnut, fuyant tout en pleurs, Binia Ivanicka, la seconde fille du prêtre, une enfant brune et maigrelette, que poursuivait un insolent laquais du château, en la traitant de *popadianka*, fille de pope, ce qui est un terme de mépris dans le pays.

En apercevant, largement ouverte, la porte de cette maison réputée si hospitalière, la fillette allait s'y précipiter quand Yanek, les joues en feu, s'élança sur le seuil et lui barra le passage.

— Tu n'entreras pas, petite popadia de malheur! cria-t-il, et tu peux dire à ton père que c'est Jean, le fils de Yakoubek, qui t'a jetée à la porte.

Il n'avait pas achevé qu'une main ferme s'était abattue sur son épaule et le secouait vigoureusement.

— Ah çà, tu te crois donc le maître ici? demanda le forestier, le sourcil froncé. Retourne à ta besogne et ne te mêle que de ce qui te regarde. Voilà donc les beaux sentimens que tu couvais depuis si longtemps, moi qui te croyais si affecté de la perte de ton père. Tu trouves donc bien glorieux de te venger des offenses! Mais le premier misérable venu est capable d'en faire autant. Va, tu me fais pitié!

Puis, sans s'inquiéter davantage du gamin, il lui tourna le dos, emmena la fillette à l'intérieur de la maison, et, quand il l'eut suffisamment calmée, il la remit, sous bonne escorte, sur le chemin du presbytère.

Jean s'attendait à d'autres remontrances, à de la colère, mais son maître se contenta de le redresser dans son travail, et ne lui reparla plus de rien. Une telle indifférence l'exaspéra, il eût préféré une rude correction, il vit là un mépris sanglant pour sa conduite. Ah! bien sûr, sa mère et sa grand'mère le jugeraient tout autrement. Et le désir d'aller leur conter sa peine devint irrésistible. A la tombée de la nuit, tandis que le forestier lisait à la lueur de la lampe, il se glissa à travers les sentiers noirs de la forêt.

— Seigneur! c'est notre garçon!.. Qu'est-ce qui te prend d'arriver à cette heure, mon fils? — Et quand il eut terminé son récit : — Viens que je t'embrasse, petit. Ah! le vaillant gars! De son côté l'aïeule, de sa voix éraillée, criait : — Bien fait, bien fait! tu es de mon sang, toi! On ne les fera jamais assez souffrir, ces gens-là.

Mais quand une heure plus tard il se retrouva seul dans l'écurie, blotti sous sa botte de foin, une incertitude vint sourdement l'aiguillonner. — Qui donc avait raison, de ces deux femmes qui l'aimaient, ou de son maître? Sa conscience droite essayait bien de le lui crier, et il s'endormit très troublé.

IV.

Les espérances du pope et de sa femme ne s'étaient pas réalisées. Au lieu d'un fils si impatiemment attendu, c'étaient deux filles qui leur étaient nées, ce qui portait à la demi-douzaine le compte des petites popadias. Cette déception avait assombri l'intérieur du presbytère. Tymofté s'inquiétait : comment marier un jour, sans dot, une si nombreuse couvée? Encore si les petites étaient jolies! mais, sauf l'aînée, une blonde rose et potelée, toutes étaient plus

maigres et plus noiraudes les unes que les autres. Eh bien, puisqu'il en était ainsi, tous les sacrifices seraient pour une seule, pour Sofronya la belle!.. A elle les jolies toilettes, à elle les leçons de guitare, de piano et de français, pour elle, le séjour de deux années dans le pensionnat des diaconesses de Czernowicz. A elle aussi, il faut bien le dire, les caresses et les gâteries.

C'est de cette façon que Binia, la seconde, avait été systématiquement sacrifiée. Tout au plus était-elle assez bonne pour porter, soigner, moucher les quatre dernières petites et c'est à peine si elle savait lire et compter.

Son petit air résigné et ses grands yeux tristes avaient ému M. Thadée. — Ne voulez-vous pas me l'envoyer, ne fût-ce que deux heures par semaine? avait-il demandé à son père. Le pope, qui ne perdait jamais une occasion de profiter d'un bien qui ne lui coûtait pas, accepta volontiers :

— Soit, mais le dimanche seulement, dit-il ; car il faut qu'elle travaille. On ne peut guère s'en passer à la maison.

Quand, après quelques jours de bouderie, Yanek retourna chez son maître, il fut désagréablement surpris d'apercevoir, dans la vérandah, installée sur un escabeau, la petite Binia qui récitait au forestier une page d'histoire sacrée...

Ce procédé de la part de M. Thadée lui parut une sorte de provocation directe à son adresse. Mais il eut beau protester de cent façons, s'abstenir avec ostentation de paraître à la maison aux heures où venait la fillette, ou bien affecter d'ignorer sa présence, s'il était forcé de se trouver en face d'elle, il ne parvenait pas à pousser à bout le forestier, qui se contentait de le regarder avec sa figure grave, un peu triste, mais sans paraître prêter aucune attention à ses petits manèges.

De guerre lasse, l'enfant finit par s'apaiser ; néanmoins, surexcité constamment par sa mère et par sa grand'mère, il continuait à garder au fond du cœur une sourde colère contre le prêtre uniate et sa famille.

Yanek grandissait beaucoup. Chaque jour, M. Thadée l'initiait davantage aux secrets de son métier, souvent même l'envoyait-il en tournée dans la forêt, prévoyant déjà le jour où il pourrait lui mettre un fusil sur l'épaule. Dans ses courses à travers bois, il arrivait à Yanek de tomber à l'improviste, au coin d'un carrefour, sur Binia, traînant après elle deux ou trois petites sœurs noires et ébouriffées qui ramassaient des faînes ou des champignons. — Elles sortent donc de terre comme les taupes, auxquelles elles ressemblent tant, ces popadias du diable! murmurait-il en tournant les talons avec impatience et en lançant à travers le taillis une

imprécation qui devait attirer sur les parens des chétives créatures toutes les fièvres et toutes les épidémies de la terre.

Binia, très effrayée, entraînait aussitôt humblement ses petites sœurs au plus épais d'un fourré où elles ne tardaient pas à disparaître.

On venait d'entrer en avril. La journée était adorable, le ciel était si transparent qu'au dire des paysans, on eût pu voir le paradis au travers. Les eaux du Stry, basses d'ordinaire en cet endroit, s'étaient grossies soudainement par la brusque fonte des neiges, et elles coulaient rageuses et écumantes entre les blancs cailloux, laissant çà et là de larges flaques limpides où de palpitantes hirondelles venaient tour à tour baigner le bout noir de leur aile. Yanek, son fusil sur l'épaule, remontait le courant. C'était maintenant un garçon mince, au teint bronzé, l'air résolu, avec un bon sourire au fond de ses yeux hardis et sous ses fines moustaches cendrées.

Tout en humant le souffle printanier qui montait des berges en fleurs, il songeait mélancoliquement à son avenir. L'époque à laquelle il lui faudrait faire son service militaire n'était pas éloignée, et il se demandait avec terreur si, quand il se présenterait au régiment, l'irrégularité de ses papiers ne lui constituerait pas une tare parmi ses camarades...

De frais éclats de rire, derrière lui, le firent retourner, et parmi les oseraies et les joncs fleuris, il aperçut une belle fille blonde, le visage coquettement abrité du soleil par un tissu bleu clair. Elle était suivie à quelques pas de Binia et du pope Tymofté.

Jean, le sourcil froncé, se rejeta vivement en arrière. Sans doute cette jolie créature devait être Sofronya, l'aînée des filles du prêtre, sortie tout récemment du couvent des diaconesses. Tous trois passèrent devant lui sans le voir et s'apprêtèrent à traverser la rivière à gué comme ils avaient dû le faire deux heures auparavant. Les deux jeunes filles avaient quitté leurs chaussures, et montrant leurs pieds blancs et leurs jambes nues, s'étaient mises à courir hardiment à travers les flaques d'eau en tenant d'une main leurs jupes rassemblées, et de l'autre leurs souliers. Çà et là, l'eau ne leur arrivait que jusqu'au-dessus de la cheville, mais à certains endroits, elle leur montait presque aux genoux. Tout à coup Sofronya poussa un cri : Père!.. j'enfonce! Surpris, et un peu effrayé, le prêtre s'élança vers sa fille préférée et, sans s'inquiéter de la cadette qui poussait également des cris de détresse, il la saisit entre ses bras et l'emporta de l'autre côté du rivage. Puis, interpellant Binia : Allons, hardi, toi!.. Tiens la tête bien droite, pose un pied ferme devant l'autre; tu ne vas pas faire la mijaurée?..

La pauvrette était bien fatiguée mais elle avançait toujours, vail-

lamment, comme le pauvre toutou qu'on a jeté à l'eau et qui veut à toute force regagner le bord. Maintenant l'eau lui montait jusqu'à la ceinture, et cette eau était froide comme si elle n'avait été faite que de la fonte glacée des neiges des Carpathes dont on apercevait sur le ciel le profil bleuâtre. Et puis, pourvu qu'un trou perfide ne vînt point à s'ouvrir sous ses pas, c'était cela, surtout, qui la terrorisait. Tout d'abord cette scène avait diverti Jean. Elles étaient vraiment plaisantes à regarder, ces deux fillettes, brune et blonde, poussant de jolis petits cris d'effroi et courant ainsi jambes nues, cheveux au vent, leurs jupes de percale gonflées par l'eau qui s'y engouffrait comme dans une voile. Et puis, il ne lui déplaisait pas non plus de voir le pope et les siens dans une situation tant soit peu périlleuse. Mais quand il constata l'obstination du prêtre à rester sur le bord, se contentant d'encourager la fillette du geste et de la voix, il n'y tint plus ; un pareil sang-froid, un égoïsme aussi criant faisaient bouillonner le sang généreux de ses veines. Vivement il se débarrassa de son fusil, et en quelques bonds, il fut auprès de la jeune fille. Il était temps, car elle chancelait. Lestement, il l'enleva dans ses bras, et il s'apprêtait à traverser le courant pour aller la déposer auprès de son père quand une idée subite lui vint à l'esprit, et brusquement il rebroussa chemin. Était-ce que le passage lui paraissait réellement dangereux ou bien voulait-il jouer un tour au prêtre? Toujours est-il que, chargé de son fardeau, il retourna d'où il était venu. Un moment interdit, le pope eut bien vite pris son parti de la chose. Il eut un simple haussement d'épaules et, sans remercier Jean : — Tu feras le grand tour, par le pont, Binia! Ça te sèchera! cria-t-il à sa fille en faisant un porte-voix de ses deux mains. — Mais la pauvrette était bien trop étourdie pour entendre les paroles paternelles. Toute languissante, elle laissait aller sa tête sur l'épaule de son sauveur. Quand elle ouvrit les yeux et qu'elle eut reconnu Jean, son pâle visage s'empourpra, et puis, humblement, ne sachant comment dire sa gratitude, ses lèvres vinrent se coller sur la main rude et mouillée du jeune forestier, qui, à ce contact inattendu, rougit, honteux. Et, comme il relevait la tête, il aperçut à quelques pas, parmi les plantes aquatiques qui bordaient une petite mare où bouillonnait une source, son aïeule mystérieusement penchée qui le dévisageait en ricanant.

— Beau poisson que tu as été pêcher là, mon Yanek!.. As-tu perdu la tête? Eh bien, le fameux malheur si elle s'était noyée, la fille de ce chien! Dis-lui donc d'approcher, que je la regarde ; il y a longtemps que je désirais voir quelle mine ont les petits de ce renard!..

Furieux d'avoir été surpris dans son élan de généreuse pitié, toute la colère de Jean se reporta aussitôt sur celle qui était la cause indirecte de cette agression.

— Qu'attendez-vous donc? dit-il brusquement à la fillette effarée, arrêtée en face de lui, puisque votre père vous a dit de faire le grand tour... et que ça vous sécherait!

Lentement elle courba la tête, ramassa autour d'elle ses jupes ruisselantes qui se plaquaient contre ses jambes, et sans prononcer un seul mot, elle s'en alla droit devant elle, poursuivie toujours par les imprécations de la vieille femme. Mais un juron de Yanek coupa la parole à l'aïeule : — Je vous défends d'insulter cette petite, dit-il. — Interdite par ce ton qu'elle ne lui connaissait pas, elle saisit à la hâte les herbes qu'elle venait de cueillir, fit quelques pas à reculons. C'est qu'il avait parlé en maître, ce Jean! Et de fait ne l'était-il pas le maître? n'était-ce point lui qui depuis longtemps rapportait le pain de la maison? Un garçon si robuste, et avec un fusil encore! il n'aurait qu'à faire un mauvais coup...

Et tout en maugréant des paroles inintelligibles, la vieille se faufila à travers la verdure, et disparut sous bois.

V.

Le lendemain était un dimanche. Jusqu'alors, le jeune homme avait évité le plus possible de se trouver à la maison forestière aux mêmes heures que Binia. Ce jour-là, soit curiosité, soit intérêt vague, il y courut au contraire; mais il eut beau rôder aux alentours, la jeune fille ne parut point. Que signifiait cela?.. Lui serait-il arrivé malheur? Bah! on l'aurait appris au village. Certes, il eût pu interroger son maître; mais, pour rien au monde, il n'eût voulu lui montrer cette faiblesse. La semaine lui parut très longue, et quand, le dimanche suivant, il constata encore une fois l'absence de Binia, il devint sérieusement inquiet.

Depuis la mort de son père, il avait cessé, ainsi que sa mère, d'assister aux offices de la cerkiew de Dolina, desservie par Tymofté, et avait contracté l'habitude d'aller à Z..., une petite ville voisine; mais, cet après-midi, ayant pris son livre d'heures, il s'achemina tout seul vers le village. Le service était commencé. Avec une brusquerie qui étonna un peu autour de lui, il se fraya un passage jusqu'aux portes de l'iconostase. A gauche, agenouillée sur son banc, la popadia, très ample dans ses atours, se carrait, entourée de cinq de ses filles. Binia n'y était pas.

Cette fois, Jean n'y tint plus, et profitant de ce que toute la famille était réunie à l'église, il se hasarda à aller interroger les servantes de la cure.

— Panna (1) Binia est à la maison?

— Oui... elle est au lit.

— Malade?..

— Oh! très malade.

— Et qu'a-t-elle?

— Mal partout!.. Elle tousse... elle a la fièvre... elle est toute rouge...

— Le docteur est-il venu?

— Oh! non, le Bienfaiteur dit que ça ne vaut pas la peine, qu'elle guérira bien sans ça. C'est l'autre jour qu'elle s'est refroidie en traversant l'eau.

Jean s'en alla troublé. De vagues remords étreignaient son cœur.

Les semaines s'ajoutèrent aux semaines sans que Binia donnât signe de vie; enfin, un jeudi, comme il était seul dans la maisonnette occupé à fourbir son fusil, il vit soudain apparaître, dans l'embrasure de la porte, une pâle petite figure, bien plus pâle encore que celle qu'il avait coutume de voir, et qui se dérobait à moitié sous un gros bouquet de roses rouges : — Je suis guérie, monsieur Thadée! — Mais à la vue de Yanek, elle recula effrayée. Lui s'approcha résolument d'elle et lui prit la main : — Vous avez été bien malade, Binia, et par ma faute... Ça vous a refroidie... d'être restée si longtemps mouillée... me pardonnerez-vous?..

Il avait l'air si désolé en disant cela, et si différent de ce qu'elle l'avait vu jusqu'à présent, que son cœur en fut remué : — Vous ne m'en voulez pas trop, dites? reprit-il à voix basse.

Oh non! Elle n'y songeait même pas! En vouloir à quelqu'un! S'entendre demander pardon! c'était si nouveau pour elle! Qui donc s'inquiétait jamais de ce qu'elle pensait ou souffrait?

— Quand on m'a dit chez vous que vous étiez si malade...

— Vous êtes venu chez nous? — Et son visage s'empourpra. — Je... je ne le savais pas!..

— Oui, c'était un dimanche, pendant la messe. Ne vous voyant pas à l'église, j'ai eu l'idée d'aller m'informer.

— Oui, je me souviens qu'on m'a dit... mais j'ai cru que c'était M. Thadée... Puis, relevant sur lui ses yeux humides et tout reconnaissans : — Vous êtes bon, monsieur Jean!

Il fronça le sourcil.

— Pourquoi m'appelez-vous monsieur? Je ne suis pas un monsieur, moi! Je suis Jean, Jean tout court.

Et il rit d'un rire un peu forcé. Elle se douta ce qui se passait dans son esprit, et, troublée, baissa la tête comme une coupable.

(1) Demoiselle.

Un silence s'était fait entre eux, silence plein de malaise où, sans les formuler, ils devinaient leurs mutuelles préoccupations, et l'on n'entendait plus que le tic-tac monotone de la vieille pendule et le bourdonnement des guêpes jaunes contre les vitres.

— Il ne viendra donc jamais, ce M. Thadée, songeait Binia en jetant vers la porte des regards éperdus.

Jean, lui aussi, était gêné. A la fin, il avisa le livre qu'elle avait apporté.

— C'est pour votre leçon que vous êtes venue?..

— Oui... M. Thadée est entré chez nous hier, et il a demandé à mon père...

— Eh bien, si vous voulez, je vous la ferai réciter, moi, cette leçon. C'est un chapitre de l'histoire polonaise?

Il s'était emparé du livre, s'assit en face d'elle, et prenant pour la circonstance l'air docte d'un magister : Pourquoi la reine Wanda refusait-elle d'épouser le prince Ritigier? demanda-t-il.

Toute confuse, elle s'assit juste en face de lui, hésita d'abord un instant pour répondre, et puis, tout d'une haleine et de ce petit ton monotone et flûté que prennent les écoliers pour réciter leurs leçons : Wanda était une vierge de beauté... Elle avait déjà été demandée par des princes de tous les pays; mais, gardienne austère des libertés polonaises. — Elle s'arrêta un moment indécise, — mais gardienne austère des libertés polo...

— Elle ne voulait pas qu'un étranger, un Allemand surtout, gouvernât son pays, souffla doucement Yanek, et résolut de rester vierge.

— De rester vierge, répéta docilement Binia. Mais... voyant que Ritigier s'avançait avec une armée innombrable et menaçait de la vaincre par les armes,

Elle s'élance elle-même au combat,
Sa poitrine bouillonne d'ardeur,
Ses joues sont de flamme,
Elle lève la visière de son casque.

Aussitôt sa chevelure d'or l'inonde,
Ses lèvres de corail et ses yeux bleus l'éclairent,
Ses joues brillent comme un petit soleil,
Et devant l'éclat de ses rayons, les Germains fuient.

Mais, pendant la nuit, tandis que dort la ville,
Où donc se cache la blonde Wanda?
Elle a réveillé ses filles et ses femmes,
Elle court au bord de la Vistule,

Il est temps d'accomplir le sacrifice promis aux dieux,
Si ma beauté doit attirer la guerre sur mon peuple,
Qu'elle périsse !.. Mieux vaut être engloutie par les flots
Que de jamais livrer mon pays au joug allemand (1) !

(Elle dit, et se précipite dans la Vistule.)

— Ah! c'était une vaillante princesse, s'écria Jean, une flamme dans les yeux, en posant le livre ouvert sur ses genoux. Sans elle, qui sait, nous serions peut-être des Souabes à présent!

— Oui, peut-être, reprit vaguement Binia, sans bien comprendre toute la portée de l'exclamation de Jean. Et puis, continuant sa récitation: — En reconnaissance, le peuple éleva de ses propres mains une colline à cette grande reine, juste à l'endroit où elle s'est jetée dans la Vistule. Ce tertre est si élevé...

— Qu'on peut très bien l'apercevoir de Cracovie, murmura une voix de basse-taille.

Elle se retourna effrayée.

— Oh! monsieur Thadée, c'est vous! Que j'ai eu peur!

— Oui, oui, mes enfans, c'est moi! Mais, je vois que bientôt vous n'aurez plus besoin de votre vieux mentor.

Les jeunes gens protestèrent en riant.

— Et maintenant, assez de leçons pour aujourd'hui. C'est l'heure de goûter. Jean, fais apporter le samovar, et dis à Kazia de nous donner des fraises, de la crème, du miel.

Tout en parlant, il avait vidé sur les genoux de Binia le contenu de sa gibecière, une moisson de noisettes fraîches, encore enveloppées de leur gaine de verdure.

— Tiens, petite, voilà de la besogne pour toi!..

En un instant, le couvert fut mis, et la jeune fille priée d'y faire honneur. Oh! le joli goûter! Jamais, dans son humble vie, Binia ne s'était trouvée à pareille fête. M. Thadée la traitait comme une invitée privilégiée. Et elle admirait la jolie nappe à dessins quadrillés de rouge, le samovar étincelant, la montagne de fraises écarlates étagées dans le saladier de faïence fleurie, comparant dans son esprit les dîners désordonnés de la maison paternelle: la toile cirée brune, usée, les plats ébréchés, le sans-façon grossier avec lequel chacun mettait la fourchette au plat. Ici, cette netteté, cette élégance d'une rusticité voulue, la frappaient comme une charmante vision un peu féerique. Yanek semblait tout habitué à ces choses. Il avait mélangé les noisettes laiteuses avec le miel doré, versé la crème épaisse et le sucre sur les fraises de la montagne, et tail-

(1) S. Duchinska.

lait maintenant de minces beurrées dans ce joli pain de seigle d'un gris rosé, dont les pays d'outre-Danube ont le secret.

— C'est Panna Binia qui nous versera le thé, dit M. Thadée.

Et avec une gaucherie charmante, la jeune fille, un peu intimidée, mit d'abord, comme c'est la coutume, le sucre et la cuillère dans le verre afin de l'empêcher d'éclater, puis elle y versa une petite quantité du liquide brûlant; ouvrant ensuite le robinet du samovar, elle finit de remplir le verre d'eau bouillante avec un regard interrogateur au maître pour savoir si le mélange était à point ou trop fort.

— Trop fort? Ah! mais non, mais non, par exemple! Panna Binia, n'ayez donc pas peur!.. il est trop faible au contraire!

Et la fillette troublée s'empressait de rajouter du thé.

— Encore trop faible! disait M. Thadée en riant.

Mais cette fois, toute décontenancée, elle le regardait, ne sachant plus ce qu'elle devait faire, car le verre débordait presque dans sa petite soucoupe de métal.

— Panna Binia saura que, pour que du thé soit fort, il faut y mettre du rhum! beaucoup de rhum!

Et le bon forestier, égayé de la mine penaude de son élève, avançait la main vers un flacon de cristal en souriant malicieusement. Puis, tous les trois partaient d'un franc éclat de rire, heureux d'une joie sans mélange.

Doucement renversé en arrière, humant le parfum de sa cigarette, tout en dégustant son thé à petites gorgées, le forestier contemplait maintenant Yanek et Binia, qui faisaient sérieusement la dînette, et il était fier de son Jean, car il lisait dans l'œil limpide du jeune homme un généreux oubli du passé. C'était la veille seulement, par Binia, qu'il avait appris le sauvetage de la rivière; mais s'il avait évité de dire même un mot d'approbation à son pupille, ils ne s'en étaient pas moins compris tous les deux.

Oui, il jouissait de son œuvre, et se sentait payé au centuple de ses peines. Son système calme, fait de bienveillance, de justice, avait porté ses fruits. Certes, ce n'était point avec des sermons ni des paroles aigres ou brutales qu'on aurait pu dompter une nature ardente comme celle de Jean; ce qu'il avait fallu, c'était cette suggestive puissance de l'exemple. Lentement, goutte à goutte, il avait absorbé les enseignemens de son maître, et sans effort il avait marché dans le même sentier droit que lui.

Il était cinq heures. Par la fenêtre ouverte, les senteurs tièdes de la forêt montaient. Mille gazouillemens d'oiseaux se mêlaient aux frémissemens des feuilles que le vent agitait. Au dehors, comme au dedans de la maisonnette, c'était la paix sereine. Le

soleil descendait lentement derrière les chênes verts. M. Thadée se leva brusquement.

— Il faut partir, Panna Binia. Que dirait Tymofté Ivanicki si nous lui gardions sa fille au-delà des heures permises. Prends ton fusil, Yanek, appelle Komar; nous donnerons un pas de conduite à la petite *popadianka*, fit-il en jetant un malicieux sourire aux deux jeunes gens.

VI.

Ce fut la dernière leçon de Binia chez le forestier, son père ayant décidé qu'elle en savait bien assez pour le moment.

Lorsque Jean apprit cette décision, il en conçut un dépit inattendu, et une fois de plus, il y vit l'égoïsme froid du prêtre.

A dater de ce moment, quand le hasard de ses courses lui fit rencontrer la jeune fille et ses sœurs, il ne s'obstina plus à les fuir comme auparavant; au contraire, il leur tirait son chapeau du plus loin qu'il les voyait, et s'avançait à leur rencontre.

— C'est vous, Panna Binia?

— Bonjour, monsieur Jean... Tout va bien chez vous?

— Oui, oui, merci.

— Ce sont des mûres que vous cherchez?.. Attendez, je vais vous montrer un endroit où il y en a tellement que le buisson en est tout noir! — Et les fillettes battaient des mains.

Ou bien une autre fois, il menait la troupe folâtre à la poursuite d'un écureuil, et quand on avait bien couru, on s'arrêtait un moment pour causer à l'ombre d'un sapin, dans quelque clairière ensoleillée où s'élançaient, droites comme des cierges, les digitales purpurines.

L'automne touchait à sa fin. Dans les sentiers, des nuées de feuilles jaunies dansaient éperdument, et sous le ciel très pur, soulevées par le vent, des milliers d'hirondelles noires concertaient leur départ.

Sur le bord d'un joli ruisseau, affluent du Stry, Binia et les jumelles, armées de longues gaules, s'efforçaient ce jour-là de faire reprendre le chemin du logis à une troupe d'oies récalcitrantes. Mais ni les cris assourdissans des fillettes, ni leurs gestes impératifs ne parvenaient à faire obéir les rebelles volatiles qui remplissaient l'air de leurs plaintes nasillardes et du battement furieux de leurs ailes.

Soudain, au tournant d'un sentier, Binia aperçut Jean qui débouchait, le fusil sur l'épaule, accompagné de son chien. A sa vue il hâta le pas. Son teint était très animé, et ses yeux brillaient d'une façon inaccoutumée. Jamais la jeune fille ne l'avait vu ainsi.

— Je viens de recevoir l'ordre d'aller me présenter demain à Stry pour être soldat, dit-il tout d'une haleine.

— Soldat!.. Ce mot la frappa en plein cœur. Jamais elle n'avait songé à cela. Soldat! c'est vrai pourtant que tout le monde y passait! lui comme les autres! C'est étrange comme sa tête s'était mise à tourner, comme ses mains tremblaient, et elle se sentait pâlir. Pourtant elle eut la force de se contenir, et d'une voix qu'elle s'efforça de rendre indifférente :

— Soldat... pour longtemps? demanda-t-elle.

— Pour trois ans.

— Et pendant tout ce temps on ne vous verra plus... Mais, vous êtes content... je suppose?

— Mon Dieu! oui. Il le faut bien du reste. Et puis, c'est nouveau, je verrai du pays, j'apprendrai un métier que je ne connais pas...

— Et... vous ne reviendrez pas une seule fois? balbutia-t-elle.

— Oh! si, si, c'est-à-dire que tout dépendra de l'endroit où je serai envoyé! peut-être à Lemberg... à Cracovie... mais si c'est à Trieste ou en Bohême, ce sera impossible!

— Oui, ce serait trop loin, murmura-t-elle avec un sourire résigné.

— Quand je serai parti, Panna Binia, vous penserez un peu à moi, demanda-t-il?

A ce moment, sur la route blanche qui fuyait devant eux, apparut une briska traînée par un petit cheval que la jeune fille connaissait bien.

— Voilà papa, s'écria-t-elle sans lui répondre, et une sorte d'effarement se peignit sur son visage.

Instinctivement ils s'éloignèrent l'un de l'autre, comme deux coupables pris en flagrant délit.

— Au revoir, murmura Yanek, en la saluant de la main.

— Adieu, répondit-elle toute morne, et elle s'éloigna à la hâte en entraînant les petites qui s'étaient remises à chasser les oies.

Le soir, au souper, le père interpella les deux jumelles :

— C'est vous qui étiez cet après-midi sur la chaussée?

— Oui, papa.

— Avec Binia?

— Avec Binia.

— Et qui est-ce qui causait encore avec vous?

— Oh! c'est l'ami Yanek... le forestier.

— Comment l'ami Yanek! Vous le connaissez?

— Oui, oui, très bien. Il nous a souvent coupé des sifflets et donné de belles noisettes.

— Et où le rencontrez-vous, petites malheureuses?

— Eh! partout : au bois, près du ruisseau, sur les routes. Il est très gentil! mais il va s'en aller! il va être soldat!

— Oui, dit la plus grande des jumelles, il va partir pour trois ans, très loin, même que Binia elle a bien pleuré tout à l'heure quand elle l'a su!

— Ça n'est pas vrai! dit l'autre, elle n'a pas pleuré!

— Si! si! je l'ai bien vu; mais elle tournait toujours sa tête comme ça, pour qu'on ne la voie pas.

— Binia n'a pas pleuré, soutint la petite, Olena est une menteuse!

— C'est toi, vilaine, qui es la menteuse!..

Comme elles allaient se prendre aux cheveux, le père les empoigna chacune par un bras et les mit à la porte; puis, s'adressant à la jeune fille qui se tenait assise en face de lui, pâle et le front courbé :

— Ah çà! voulez-vous me dire ce que tout cela signifie? s'écria-t-il.

Le reste de la famille, très intéressé, s'était rapproché curieusement pour mieux jouir de la scène.

— Et d'abord, dit rudement le prêtre, levez-vous et approchez! Ce n'est pas ainsi qu'on se tient devant son père.

— Alors, vous connaissez ce Yanek?

— Oui...

— Vous savez donc que c'est un vaurien qui est venu ici, il y a quelques années, insulter votre propre père! et qu'on a été obligé de jeter à la porte comme un chien!

Binia ne répondit pas, mais ses lèvres tremblaient. Comment son père osait-il rappeler un incident aussi pénible?

— Savez-vous qu'il provient d'une famille de va-nu-pieds? que son père était un misérable mineur venu on ne sait d'où, sans papiers, sans preuves de mariage, et que lui, le beau Yanek, n'a pas même un nom?

— Oui, je le sais.

— Et cela ne vous a pas empêchée de lui donner des rendez-vous?

Binia se redressa cramoisie :

— Oh! père, je n'ai pas fait cela, dit-elle. Chaque fois que je l'ai rencontré, c'était par hasard. Du reste, ajouta-t-elle plus doucement, sans lui je serais peut-être noyée. Vous le savez bien, mon père.

Le pope lui secoua rudement l'épaule :

— Noyée! noyée, en tout cas, cela vaudrait toujours mieux que de déshonorer votre famille! cria-t-il de sa voix de tonnerre.

— Voyons, voyons, Tymofté, essaya la popadia.

— Oui, oui, cela vaudrait certes mieux! s'écria le pope en s'emportant tout à fait, et c'est ainsi que vous me récompensez des

peines que j'ai prises pour vous élever par mon travail! Vous vous liguez avec le pire ennemi de votre père!

Debout devant lui, Binia, blême, les lèvres serrées, les yeux fixes, demeurait impassible.

— Écoutez, vous allez me faire une promesse, entendez-vous? Vous allez me jurer de ne plus jamais adresser la parole à ce vaurien! Et si jamais vous le rencontrez, de lui tourner les talons pour qu'il sache bien quel cas vous faites de lui! Promettez-le-moi! Voyons, dites, vous ne lui parlerez plus?..

Elle articula un « non » douloureux. Tout le sang s'était retiré de ses lèvres.

— C'est bien! Maintenant, allez où vous voudrez, dit-il en le renvoyant d'un geste rude.

Elle sortit chancelante, suivie de ses sœurs.

Resté seul avec sa femme, le prêtre l'apostropha violemment :

— Ah! vous pouvez vous vanter d'avoir bien élevé vos filles, Diotyma! La petite sournoise! Qui aurait pu s'attendre à cela d'elle! Donner des rendez-vous à ce garçon?

La popadia eut un accent indigné :

— Ah çà! vous n'allez pas continuer à affirmer une pareille fable! Je réponds de Binia, elle est incapable d'intrigue, cette petite! C'est vous qui, avec votre scène absurde, lui mettez des idées dans la tête! Je n'ai jamais vu un homme se monter pour rien comme vous, Tymofté! Eh bien, en admettant qu'elle ait rencontré ce garçon, qui l'a tirée de la rivière, vous ne pouvez pas le nier, la belle affaire! Vous ne prétendez pas qu'elle est perdue pour cela, et puis, n'avez-vous pas entendu qu'il part? Quand reviendra-t-il? Dans trois ans! D'ici là, il aura passé bien de l'eau sous le pont du Stry! Allons, allons, remettez-vous à table, « l'homme, » finissez votre souper! Voilà que vous avez laissé refroidir votre *mamaliga* (gruau de maïs) avec cette sotte histoire! Ah! quelle chance vous avez d'avoir une femme comme moi! Qu'arriverait-il si je n'étais pas toujours là pour vous empêcher de faire des sottises et pour remettre la paix dans la maison; et surtout, laissez cette enfant tranquille, bien tranquille, n'est-ce pas?.. Est-ce que vous ignorez donc qu'elle n'aura jamais d'autre volonté que la nôtre et que nous la marierons à notre convenance le jour où nous le voudrons!..

VII.

Il y avait bientôt trois ans que Jean avait quitté Dolina pour rejoindre son régiment, et les habitans du presbytère paraissaient avoir totalement oublié son existence.

Si Binia y pensait encore, si sa petite figure restait pâle et impénétrable, si, aux jours de grandes fêtes, elle jetait un anxieux regard, régulièrement déçu, vers le groupe d'hommes massés à droite de la petite chapelle, espérant toujours voir surgir le profil de l'absent, nul ne s'en était ni soucié, ni aperçu. Au reste, Tymofté et son épouse avaient pour le moment bien autre chose en tête que de semblables chimères! Un grand événement amené de longue main, avec mille précautions, allait enfin s'accomplir; et déjà, dans tout le pays, des rumeurs indiscrètes couraient: « le pope mariait sa fille! »

— Sa fille!.. Laquelle donc? se demandaient les gens avec curiosité. — Eh! mais la belle!.. la blonde! — Ah! Sofronya? — Oui, l'aînée des six! Et un fameux parti qu'elle fait! Vincent Rayski, le vétérinaire! l'homme politique du district, un brave garçon, très travailleur! — C'est à présent qu'elle va relever le nez, la *popadia!* S'il est permis! Une fille de pope épouser un gentilhomme polonais! — Il y a longtemps que Tymofté devait ruminer ce projet, le vieux renard!.. car il n'y avait pas de semaine qu'on ne le vît arriver sous un prétexte ou sous un autre chez le jeune homme : c'était un cheval malade, une vache qui ne donnait pas de lait; s'il avait pu, il lui aurait fait soigner toute sa famille!.. Il va faire là une bien rude bêtise, ce Rayski : je l'aurais cru plus intelligent! — Que voulez-vous,.. quand l'amour s'en mêle!

Les rumeurs qui couraient dans le district étaient exactes. Sofronya, la fille aînée du couple ruthène, avait, en effet, pris d'assaut le cœur d'un jeune et ardent vétérinaire de la petite ville voisine. Cette alliance était un honneur inespéré pour la famille Ivanicki, car la jeune *popadia* allait quitter le milieu un peu humble où elle était née pour entrer d'emblée dans la petite noblesse catholique et polonaise du pays. Cette perspective inespérée gonflait d'orgueil le cœur de Diotyma, si souvent humiliée par les commères de la ville. Songez donc! Sofronya pourrait traiter de pair, non-seulement avec la femme du juge, mais encore avec Mme la *capitanova*, Mme la *doctorova* et bien d'autres sommités féminines, sans compter le plaisir qu'il y aurait à écraser désormais, de regards protecteurs, l'*apoticairova*, la *popadia* de l'endroit, et toutes les juives de la place!

— Ah! s'écriait Diotyma en sautant aussi légèrement que le lui permettait son embonpoint, j'ai toujours prédit que cette enfant serait la gloire de la famille! Quel malheur que Binia ne soit pas un peu plus, comment dirai-je, un peu moins!..

— Ta, ta, ta! répondait le prêtre; prenez patience, Diotyma moya! j'ai mon plan aussi pour elle, et vous serez bien étonnée!

Le jeune vétérinaire, dont l'alliance était si recherchée, était un patriote polonais à tous crins. Il faisait partie de plusieurs associations politiques connues pour leurs menées tapageuses, pérorait beaucoup dans les clubs, et sa parole était à la fois si violente et si persuasive qu'il n'était pas rare, à la fin d'un discours, de voir ses auditeurs électrisés l'empoigner par les jambes et le porter ainsi en triomphe par la salle avec des hourras et des trépignemens.

Son patriotisme, par trop fougueux, effrayait les gens timorés ou simplement paisibles. Il ne parlait de rien moins que de mettre tout à feu et à sang chez ceux qui ne partageaient point sa manière de voir. Aussi le nombre de ses adeptes était-il relativement restreint; mais comme il était très bon garçon, on l'aimait généralement. Une de ses idées fixes était l'alliance entre les Ruthènes et les Polonais. Cette idée, il allait enfin la mettre « en pratique » par son mariage avec la jolie fille du prêtre. Et il se sentait fermement secondé dans ses espérances par l'attitude résolue de son futur beau-père.

Au reste, depuis longtemps l'assiduité avec laquelle le prêtre avait suivi toutes ses conférences l'avait édifié, et quand, par la suite, l'occasion les avait mis en rapports plus intimes, l'enthousiasme du révérend avait achevé de le conquérir. — Vous êtes un vrai patriote, Tymofté Ivanicki! s'était-il écrié un jour. Ah! si tous les prêtres ruthènes vous ressemblaient, quelle force, quel levier pour notre parti! Je vous ferai nommer député aux prochaines élections, oui!.. des hommes comme vous ne doivent pas rester méconnus.

Et, modestement, le prêtre avait répondu qu'il serait fier d'aller porter la bonne parole au sein de la Diète.

Peu à peu, Tymofté avait fini par ne plus mettre le pied en ville sans aller voir son nouvel ami. Seulement il lui arriva maintes fois et, comme par hasard, de se faire accompagner par la jolie Sofronya.

Dès l'abord, cette intrusion avait déplu à Vincent. On ne pourrait plus causer! Mais l'attitude sérieuse de la jeune fille et surtout le goût extrême qu'elle paraissait prendre, au rebours de son sexe, pour les choses politiques l'avaient séduit, et maintes fois, dans ses longues courses à travers le pays, il se sentait hanté par la caresse de ces beaux yeux noirs tournés si curieusement vers lui. C'est ainsi que, sans s'en douter, il en était venu à élaborer dans son esprit la lumineuse idée de cette alliance allégorique dont Sofronya et lui seraient les vivans représentans.

Un jour que Tymofté, venu seul cette fois, dégustait avec lui une bouteille de vieux Tokay, le jeune homme souleva subitement son verre et, prenant un ton solennel :

— Je suis Polonais et catholique, soumis à Rome, Tymofté Iva-

nicki, votre fille est uniate Ruthène, soumise également à Rome! Dans dix ans, il faut que les Polonais et les Ruthènes se donnent la main, ne forment qu'une seule famille. En attendant, voulez-vous poser le premier jalon de cette union et m'accorder la main de Mlle votre fille?

Tout cela était débité d'une voix éclatante, emphatique, avec de grands gestes et un éclair loyal dans ces yeux pleins de feu et sur cette face empourprée aux longues moustaches pendantes.

Enfin se dit à part lui le pope rayonnant, en voyant le poisson mordre à l'hameçon tendu depuis si longtemps.

Quelques jours plus tard, Vincent était admis à mettre aux pieds de la jolie popadia son amour et ses espérances.

Mais pour recevoir sous son toit un fiancé de cette trempe, Tymofté avait été un moment fort embarrassé. Il n'avait point réfléchi que rien n'était moins polonais ni patriote que les images qui ornaient les murailles de la cure. Et c'étaient d'abord, encadrées de baguettes dorées, les silhouettes grossièrement enluminées des tsars moscovites avec ces inscriptions :

A Nicolas Ier, l'inoubliable!
Paul Ier, notre père et bienfaiteur!
Alexandre II, notre gracieux souverain et père de l'Église!

Ailleurs c'étaient les lampes qui brûlaient en face d'icones dont la provenance avait un parfum tout schismatique.

— Il va falloir changer tout cela, avait dit le prêtre, un peu perplexe, et nous ne pouvons pas cependant laisser ces murs nus!

— Ne te tourmente pas, lui avait répondu Diotyma, j'arrangerai la chose; et, en effet, le lendemain, dès la première heure, elle s'était rendue en briska à Stry et en avait rapporté toute une mystérieuse cargaison.

Quelques heures plus tard, comme Tymofté rentrait de ses courses pastorales, il était tout surpris de voir flamboyer sur ses murailles blanchies à la chaux : d'abord un superbe portrait de notre saint-père le pape, en chromolithographie, et à sa suite, tous les héros aimés de la Pologne : Stéfane Batory, recevant l'hommage de ses vassaux les Moscovites, Jean Sobieski, sauvant Vienne de l'invasion des Turcs, Poniatowski noyé dans l'Elster, Kosciuszko, à la tête de ses paysans, et la belle reine Wanda, se précipitant dans la Vistule!

— Mais les autres... où sont-ils? avait demandé le prêtre ravi.

— Je les ai cachés dans le grenier à fourrage, avait tranquillement répondu Diotyma.

— Ah! mais prenez garde de les emdommager, parce que...

— Vous craignez les observations de vos autres amis, murmura-t-elle, car elle connaissait les attaches mystérieuses de son mari avec le parti opposé.

Il eut un froncement de sourcils.

— Chut, femme! pas un mot de tout ceci. Mêlez-vous de vos affaires. N'ai je pas bien mené ma barque jusqu'à présent? le tout est de savoir louvoyer adroitement. Au fond, vous me connaissez, je ne suis pas plus Polonais que je ne suis Ruthène, Moscovite ou Allemand, j'ai toujours trouvé qu'il était encombrant d'être patriote, mais il faut bien flatter les innocentes manies des gens. Moi, qu'est-ce que je désire? quelques bénéfices, dans ma carrière, et puis, surtout placer avantageusement toute cette marmaille que vous m'avez couvée là!

— Je sais, je sais; mais de la prudence, au nom du ciel, Tymofté!

Lors de la première visite du jeune vétérinaire à la cure, la vue inattendue de tous les héros polonais étalés sur la muraille l'avait attendri jusqu'aux larmes. Il n'était pas accoutumé à voir chez un prêtre grec-uni un pareil déploiement de patriotisme. Aussi, avec un enthousiasme reconnaissant, s'était-il élancé dans les bras de son futur beau-père.

— Oh! je savais bien que vous étiez complètement des nôtres, s'était-il écrié, de cette puissante voix qui savait si bien remuer les masses.

C'est l'après-midi du dimanche que Vincent Rayski avait choisi pour faire sa cour à sa belle fiancée. Après les promenades sentimentales au jardin, on rentrait souper en famille au presbytère. A cette occasion, la toile cirée brune se couvrait de tourtes, de babas et de gâteaux affectant toutes les formes, et les bouteilles de miel cuit et d'alcool épicé circulaient généreusement autour de la table.

Un soir d'automne que Vincent avait peut-être un peu abusé de ces petits verres si capiteux, il se leva soudain, et donnant sur la table un formidable coup de poing qui ébranla toute la vaisselle :

— On m'a assuré aujourd'hui que certains prêtres de notre district reçoivent sous leur toit de secrets affiliés du clergé orthodoxe de Bukovine, et qu'ils ont pour mission de convertir au schisme nos campagnes! Sang de chien! si c'était vrai, ces gens-là passeraient un mauvais quart d'heure. Je leur briserais les os, je les pendrais à la première branche de la route!

A ces paroles, la popadia avait jeté autour d'elle un regard effaré, tandis que Tymofté, prétextant une affaire urgente dans la paroisse, s'était prudemment esquivé. Et lorsqu'une heure plus tard, il était

rentré dans l'izba, il avait trouvé sa famille entourant son gendre futur et chantant à tue-tête des hymnes révolutionnaires que Sofronya accompagnait sur sa guitare.

Hardi! Hardi!
Aiguisons nos faux
Elles nous suffiront bien
Contre les sabres schismatiques!

Souple et onctueux, il s'était approché alors et, grimaçant un sourire, avait mêlé sa voix à celle de la compagnie, rivalisant d'énergie avec l'accent convaincu du vétérinaire.

VIII.

Il neigeait ce dimanche-là, on était en novembre et, sur les routes immaculées, les petits traîneaux bas des paysans faisaient de fuyantes taches noires, bigarrées du rouge et du blanc des amples pelisses brodées.

Et c'était vers le petit clocher de Dolina, ébranlé par l'appel des sonneries de la Toussaint que se rendaient ces rapides véhicules.

Sur la grand'route, un homme chaussé de hautes bottes, enveloppé d'une épaisse fourrure doublée de mouton noir, le bonnet sur les yeux, gravissait péniblement la colline glissante. Arrivé devant la cerkiew, il hâta le pas, se faufila parmi la foule et alla se placer dans l'angle le plus obscur de la petite chapelle.

A ce moment, Diotyma, accompagnée de ses filles, fit son apparition bruyante accoutumée. Elle se prosterna d'abord avec une ostentation toute théâtrale, le front dans la poussière, se signa de gauche à droite un nombre incalculable de fois, puis alla s'asseoir dans sa stalle, et la messe commença.

Un peu en arrière, Binia restait mains jointes, les yeux perdus, abîmée dans une prière muette que berçaient les chants naïfs entonnés par le peuple.

Pourquoi ses lèvres ne trouvaient-elles point les paroles familières? Pourquoi son cœur battait-il si fort, pourquoi son âme s'obstinait-elle en ce ravissement étrange, comme envahie délicieusement par la prescience inexplicable d'un grand bonheur très proche? Quelle joie, quel miracle attendait-elle donc, la pauvre petite ignorée?

Il y avait trois ans déjà qu'elle n'avait plus revu Yanek, trois ans accomplis maintenant, qu'elle avait promis de ne plus penser à lui, et en dépit des menaces et de l'ire paternelles, elle sentait clamer dans son cœur l'assurance triomphante du retour obligé. Oh! le

revoir! le revoir, fût-ce de loin seulement! vivre à distance de lui, en échangeant de temps à autre un regard, pas même une parole, c'est tout ce qu'elle osait espérer, tout ce que son humble cœur demandait.

Brusquement, sa mère s'était retournée :

— Ah çà, Binia, vous ne pouvez donc pas chanter avec les autres? je n'entends pas votre voix!

Un frisson la secoua toute. Elle sortit de son long rêve, honteuse, balbutiante, le sang aux joues, et comme elle relevait la tête, cherchant à concentrer sa pensée sur les paroles du cantique commencé, elle reçut en plein cœur un choc extraordinaire. Là, dans la pénombre, parmi toutes ces têtes indifférentes de paysans aux longs cheveux huilés de beurre rance, deux yeux ardens la regardaient. Elle ferma les paupières, pâlit comme si elle allait mourir, et retomba prosternée sur le sol, les mains brûlantes, prise d'un tremblement. Quand le chant final monta assourdissant sous la petite voûte, pareil à des clameurs d'âmes en détresse, elle eut enfin la force de se relever; puis, défaillante, elle osa regarder. Alors, sur ses lèvres blanches, un sourire triste erra, tandis que lui aussi, Yanek l'attendu, le désiré, la regardait, les yeux irradiés d'une joie immense.

Les chants cessèrent brusquement, la foule des paysans s'engouffra sous le portail, un nuage de fumée nauséabonde monta des cierges qu'on éteignait, et déroba un moment, l'une à l'autre, ces deux âmes qui s'étaient retrouvées. Mais, quand cette vapeur se fut dissipée, c'est en vain que Yanek chercha à distinguer le visage extasié de sa petite amie. Entraînée par sa mère, Binia regagnait déjà le chemin du presbytère, et, sur la route blanche de neige, il entrevit seulement sa forme délicatement estompée.

Pendant les huit jours qui suivirent, aucune occasion ne rapprocha les deux jeunes gens; elle restait enfermée à la cure, pliée aux humbles travaux domestiques; lui avait repris les fonctions de forestier. Mais quand revint le dimanche, tandis que Binia entrait à l'église les yeux baissés, le cœur tout éperdu, elle sentit de nouveau, à travers la foule, comme un mystérieux appel d'âme, et, encore une fois, elle vit braqué sur elle ce regard intense qui la brûlait et qui, pendant toute une semaine, l'avait si délicieusement hantée. L'hiver se passa ainsi. Inconsciemment leurs âmes pures se fondaient en une entente muette, et ils se laissaient glisser à la douceur impérative de se voir, et de se revoir encore, sans espérer, ni désirer autre chose.

Quelquefois, Jean, pourtant, songeait que la belle saison reviendrait à la fin, que les courses à travers champs et forêts recom-

menceraient nécessairement, et qu'on trouverait bien le moyen alors de causer un peu.

Les neiges des collines rougissaient et se fondaient maintenant sous les premiers rayons du soleil; les traîneaux pataugeaient dans une boue noirâtre où s'effondraient les dernières blancheurs de l'hiver.

Un dimanche que Jean s'éloignait de la cerkiew, l'esprit un peu préoccupé par la présence insolite, ce matin-là, d'un grand beau garçon, très attentif auprès de la *gospodyna* (ménagère) et de ses filles, et que tout de suite il avait reconnu pour Vincent Rayski, le vétérinaire, il fut rejoint sur la route par l'intendant du château, un petit homme trapu et bavard.

— Eh bien, avez-vous vu? dit-il, l'air mystérieux.

— Vu quoi? riposta Jean en se redressant, mordu par une âpre jalousie.

— Eh mais, Vincent Rayski, donc! Le prétendant, paraît-il! Vous ne savez pas que le pope marie sa fille?

Non, il ne le savait pas... Du reste, il voyait si peu de monde, passant sa vie en forêt, et ne mettant jamais le pied à la ville. Mais tandis qu'il parlait, ses yeux se troublaient, et une affreuse angoisse étreignait son cœur.

— Et la noce aura lieu, dit-on, cet été...

— Cet été?..

— Ah! c'est une bien jolie créature, continua l'intendant, et joliment éduquée! Elle parle français, elle joue de la guitare, et même un peu du piano. C'est une fille supérieure.

— Vous... nous parlez donc de l'aînée, s'écria Jean, tandis qu'un grand poids tombait de dessus son cœur.

— Et de qui? par exemple! Pas des cinq autres assurément, de ces laiderons, de ces noiraudes, destinées fatalement, un jour ou l'autre, à faire les délices de quelque pope de village! Non, non, je parle de Sofronya, de la blonde, de la charmante Sofronieczka! Ah! le vétérinaire a bien des jaloux. Mais aussi quelle fille superbe, quelle carnation! Et ses yeux!

L'enthousiaste intendant aurait pu parler encore longtemps, Jean ne l'écoutait plus. Cette façon dédaigneuse de caser le reste des petites popadias l'avait fort dépité apparemment, car, ayant soulevé son bonnet d'astrakan, il tourna le dos à son interlocuteur et s'éloigna le front maussade.

IX.

Le pope avait veillé tard ce soir-là. Peu à peu le personnel de la maison s'était retiré, et un grand silence planait sur la cure.

Il se leva enfin, entr'ouvrit la porte de la cuisine, constata que les servantes, roulées dans leur couverture de bourre grossière, dormaient, mi-vêtues, sur les marches maçonnées du poêle. Dans la chambre des jeunes popadias, les cris et les joyeux éclats de rire précédant le coucher avaient depuis longtemps cessé. A pas de loup, il regagna la chambre conjugale où Diotyma, assise, les bras en l'air, achevait de mettre ses cheveux en papillote.

— Femme, j'ai une grave communication à vous faire.

Elle pâlit un peu.

— Ah! mon Dieu! Que vous arrive-t-il encore une fois? Vous me faites toujours trembler avec vos airs tragiques.

— Oh! il n'y a rien de tragique dans ce que je veux vous dire, mon cher cœur, il s'agit d'une de nos filles, de Binia, et je voudrais vous consulter. Mais, avant tout, répondez-moi bien franchement, croyez-vous que Vincent Rayski ait abandonné tous ses soupçons?

La popadia jeta sur son mari un coup d'œil méfiant.

— Que voulez-vous dire? Des soupçons sur vos relations... schismatiques?

— Oui.

— Oh! il n'est certes pas un homme à feindre, lui! Et s'il avait quelque chose sur le cœur, il vous l'aurait dit depuis longtemps. Mais que complotez-vous encore une fois, Tymofté! Ah! vous me ferez mourir!

— C'est que, balbutia le pope, on m'annonce de Czernowicz l'arrivée pour demain... — Ici il s'arrêta, alla encore écouter à la porte qui le séparait de ses filles. — Elles dorment bien, je pense, murmura-t-il. — On m'annonce l'arrivée pour demain d'un jeune séminariste, le nommé Harasim Piesek; vous l'avez vu, je pense, à l'automne dernier. C'est, m'écrit-on, un garçon de grand avenir. Il tient à se marier dans une famille professant ses opinions et semblerait tout disposé à prendre notre Binia! Déjà, depuis quelque temps, j'étais en pourparlers, à votre insu, avec le prêtre Yurkiewicz; mais, ce qui me faisait hésiter, ce sont justement les idées du jeune homme.

— Quelles idées? demanda la popadia toujours inquiète.

— Eh! mais, son penchant très marqué vers l'orthodoxie. C'est un adepte de l'union de l'église grecque et de l'église unie, et il prêche la rupture avec Rome. Bref, tout l'opposé de Rayski, et c'est là ce qui me tourmente. Les mettre en présence serait la guerre, pire que cela même, alors, j'ai pensé...

— Vous avez pensé, vous avez pensé! Ce qu'il faut faire, Tymofté, dit nerveusement sa femme, c'est renoncer à ce mariage, entendez-

vous, si vous ne voulez pas le malheur de notre Sofronya! Eh bien, qu'il attende, ce Piesek. Quand la noce aura eu lieu, on verra bien.

— Attendre... vous êtes unique! Vous croyez donc qu'un garçon riche et décidé comme lui peut attendre! Mais il trouvera dix, vingt familles de prêtres trop heureuses d'accepter son alliance! Savez-vous qu'il possède un bien au soleil qui vaut une dizaine de mille florins, et qu'il prend notre Binia sans dot! Où trouverez-vous un second gendre pareil dans notre classe? Je ne parle pas de Rayski!

— Oui... c'est vrai, balbutia Diotyma à moitié convaincue, mais comment faire alors?

— Eh! il y a une chose bien simple à combiner... Il s'agit seulement de s'y prendre adroitement, c'est s'arranger de façon que les deux candidats ne se rencontrent pas!.. Vincent vient le dimanche, on pourrait désigner le mercredi à Piesek. Comme c'est jour de marché, on serait absolument certain de ne pas voir arriver le vétérinaire, qui est surchargé de besogne ce jour-là.

— Mais êtes-vous sûr que Binia lui plaira?

— Oh! pour cela, j'en suis convaincu. C'est un garçon froid, posé, il aimera le caractère sérieux de la petite; du reste, elle a beaucoup embelli depuis quelques mois, elle engraisse, sa taille se développe...

— Il faudra que nous soyons joliment adroits, murmura Diotyma, qui suivait toujours son idée.

— Eh! mais c'est justement sur vous que je compte pour cela, mon petit poisson, dit le prêtre en riant, car il était satisfait de voir que sa femme mordait, elle aussi, à ses projets. Vous êtes si fine, chère Diotyma, avec vous je suis bien tranquille.

— Oui, jusqu'au jour où vous viendrez tout gâter par une balourdise quelconque. Et alors, que deviendrons-nous?

— Non, non, ne voyez pas tout en noir, comme cela. Nous réussirons, croyez-moi, il n'y a que les audacieux qui réussissent.

— C'est égal, dit la popadia en se faufilant dans son étroite couchette, voilà mon sommeil gâté pour toute la nuit.

Le lendemain matin, à peine habillés, le pope et sa femme appelèrent dans leur chambre leurs deux aînées. Elles accoururent aussitôt, pâles, les yeux rouges, les cheveux en désordre.

— Que signifient ces mines-là? s'exclama le prêtre. Nous vous avons fait venir pour vous annoncer une très bonne nouvelle.

— Oh! ce n'est pas la peine de nous la dire, cria hardiment Sofronya, le visage enflammé, nous avons tout entendu hier soir.

— Tout entendu hier soir! Voyez-vous ça!

— Mais oui, par le trou de la serrure; du reste, vous parliez

assez haut! Ah! vous allez nous mettre dans de beaux draps, papa! Vous voulez donc absolument faire manquer mon mariage!

— Ta, ta, ta! c'est tout le contraire, et au lieu d'une noce, il y en aura deux, voilà tout. Tu as mal compris la chose.

— Non, non, je comprends très bien et je connais le caractère de Vincent. Tout ça finira mal, vous verrez! — Et, sanglotante, elle se jeta dans les bras de sa mère.

— Calme-toi, ma Fronya chérie, murmura la popadia en caressant sa première-née, il ne faut pas par entêtement, faire manquer à ta sœur un mariage avantageux. Sois tranquille, va, nous arrangerons tout pour le mieux. Quand le prétendant de Binia viendra, nous lui recommanderons d'être prudent, et je te promets qu'on n'annoncera leur mariage qu'aussitôt que le tien sera chose conclue! Alors, on sera plus libre et il n'y aura pas besoin de se gêner.

— Et vous consentirez à voir ma sœur devenir orthodoxe? demanda Sofronya dédaigneusement.

Car elle affectait maintenant de partager, même avec énergie, les idées du vétérinaire.

— Ma fille, dit la popadia en se redressant avec dignité, je dirai comme ton père. Nous ne sommes pas assez riches pour nous permettre le luxe d'être patriotes! Allons, ne te tourmente plus, ma petite colombe, tu vas gâter tes beaux yeux; nous l'entortillerons si bien, ce bon vétérinaire, qu'il n'y verra que du feu! Qu'est-ce que nous voulons, nous, ton bonheur, n'est-ce pas?

Sofronya avait passé des bras de sa mère dans ceux de son père, qui lui aussi essayait de la calmer.

— Et puis, disait-il en grimaçant un sourire, on pressera la noce. *Sofronieczka moya*, d'ici à trois mois, il faudra que ce soit fait.

— Mais pourquoi est-il si nécessaire que cet homme vienne faire la cour à Binia? ne peut-il pas attendre que je sois mariée? geignait la belle blonde.

— La, la, ce n'est pas raisonnable, ce que tu dis; comment veux-tu que ce soit possible, d'autant plus qu'il va habiter à quelques lieues d'ici. Lui interdire notre maison serait un refus, et le parti est bien trop avantageux pour le repousser. Songe donc qu'il a...

— Oui, oui, dix mille florins, je sais, j'ai entendu, dit la jeune fille qui gardait toujours son air maussade.

Tout à coup le père eut une idée lumineuse :

— Diotyma, dit-il à sa femme, avec un petit clin d'œil d'intelligence, allez donc ouvrir, je vous prie, le tiroir de droite de cette commode. Bon, passez-moi ce carton. Vois-tu, fillette, je ne voulais

pas te donner ce présent avant le jour de la noce; mais puisque tu es si malheureuse, j'aime autant que tu le voies aujourd'hui.

Et, tout en parlant, il déployait une jolie palatine de renard gris doublée de soie vive.

La surprise avait fait sécher les larmes de la jeune fille; toute joyeuse, elle avait baisé la main de son père et essayé bien vite la précieuse parure.

— Cela vient de la première maison de Czernowicz, disait le prêtre attendri, en admirant avec orgueil la jolie créature qui se pavanait de par la chambre. J'ai choisi ce qu'il y avait de plus cossu, car je sais ce qui convient à ta nouvelle position!

Dans un coin de la chambre, Binia, timide et désolée, se tenait les yeux gonflés de larmes, attendant, elle aussi, une douce parole. Mais quand elle vit qu'on ne paraissait nullement songer à elle, elle prit le parti de disparaître sans bruit. Du reste, son cœur était bien trop lourd, bien trop bouleversé pour qu'elle pût le contenir davantage. Ce qu'elle éprouvait, c'était le besoin de s'enfuir loin, loin, dans quelque endroit retiré, pour y pleurer son amère douleur, loin surtout des yeux curieux ou indifférens.

Personne ne s'était aperçu de sa disparition; elle courut droit devant elle jusqu'au fond du jardin, et ne s'arrêta que devant un vieux banc vermoulu. Là, elle s'effondra, la tête dans ses mains, secouée de sanglots. Et elle pleurait, elle pleurait, étouffant ses cris d'un mouchoir sur sa bouche.

Longtemps ses larmes coulèrent sans trêve, comme d'une source intarissable; puis, lasse à la fin, elle tomba dans une torpeur.

On voulait la marier, la marier à cet étranger, à ce séminariste qui viendrait demain. Toutes les fibres de son être se révoltaient. De quel droit disposait-on d'elle? Les parens pouvaient-ils ainsi, à leur gré, vendre leur enfant au premier venu?

Barasim Piesek... oui... elle se rappelait avoir entrevu l'an dernier cette austère et anguleuse figure qui lui avait laissé l'impression pénible d'un néfaste pressentiment. Mais cet homme, elle ne le connaissait pas, elle ne l'aimait pas, et on voulait qu'elle lui donnât sa vie? Oh! c'était cruel!

On était en mars. Du berceau de lilas, à peine en bourgeons, où elle s'était assise, on dominait toute la campagne. Çà et là, sur la route boueuse, quelques rares paysannes bottées jusqu'aux genoux, les jupes fort écourtées, la tête enveloppée de linges blancs comme les femmes orientales, passaient courbées sous le poids d'un volumineux fardeau. De la cerkiew voisine, on entendait sonner le gai carillon et, tandis que les notes allègres s'éparpillaient portées par le vent, des tourbillons noirs de corneilles allaient et

venaient à tire d'aile autour du petit clocher boursouflé, l'entourant, puis le quittant comme les vivans battemens de cette sonnerie joyeuse.

Binia écoutait, toute morne, ces tintemens qui parlaient de fête et d'avenir. Tout à coup elle se dressa, et devint blanche comme sa collerette. Arrêtée, sur la route, une grande silhouette, trop bien connue, se détachait sur le ciel gris : — Yanek ! Sans doute, il se rendait au village, mais que pouvait-il faire là, en observation justement à cet endroit, comme s'il voulait scruter chaque recoin du jardinet de la cure?

Elle, penchée, anxieuse et l'observant; lui, haussé sur ses pointes, le nez en l'air. Leurs regards brusquement se croisèrent; un lumineux sourire inonda leurs visages très jeunes, et du coup, balaya comme par enchantement toutes traces de préoccupation antérieure.

— Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes rencontrés, Binia! dit-il avec un sourire de contentement.

Elle sourit avec malice :

— Longtemps... c'était hier.

— Ah ! oui, à l'église, mais on ne peut pas causer.

La bouche de la jeune fille eut une petite moue qui semblait dire :

— Bah ! est-ce qu'on ne s'entend pas tout de même sans parler?

C'est étrange comme la vue de Jean l'avait métamorphosée. Elle n'avait plus peur de son père en ce moment, elle ne songeait point à l'avenir menaçant, et ne voyait qu'une seule chose, la minute présente, exquise...

Lui la considérait attentivement, comme si c'eût été pour la première fois de sa vie, et il admirait l'ovale délicat de son visage, ses grands yeux interrogateurs et sa bouche mignonne. Qui donc osait prétendre que cette enfant était une laideron? Jamais au contraire il ne l'avait trouvée si jolie, et il comparait ses prunelles sombres aux eaux du Stry, par un jour d'orage, et son teint si mat à la corolle de certaines fleurs qu'on voit éclore l'été au fond de la forêt.

— Hier, à l'église, commença-t-il, ne vous voyant pas, tout d'abord, j'ai cru que vous étiez malade, et ce n'est qu'après le sermon que je vous ai aperçue tout en arrière, près de la porte...

Elle releva sur lui ses yeux très doux. Oh! comme elle se rappelait la veille, à la chapelle, ses regards impatiens et fureteurs la cherchant partout, et puis son sourire triomphant quand il l'avait enfin découverte agenouillée derrière les femmes, et sa distraction à elle, son trouble, la joie inconnue qui l'avait envahie, et dont

elle s'était bien accusée à Dieu ensuite, avec force *mea culpa* et innombrables signes de croix, le front courbé dans la poussière.

— J'étais arrivée un peu en retard, dit-elle, et je n'osais traverser.

— Il ne faudra plus jamais vous tenir comme cela si près de l'entrée, Binia, dit-il sérieusement, vous êtes délicate... et c'est très dangereux. Vous souvenez-vous du froid que vous avez pris il y a trois ans?

Son visage s'attendrit à ce souvenir. Il ajouta :

— Et puis, vous étiez si peu couverte!

Les joues de la jeune fille s'empourprèrent. Ainsi, il avait remarqué cela, il s'intéressait à ce point à son humble personne : était-ce possible? C'est que jamais personne au monde ne lui avait parlé ainsi!

Et un flot de reconnaissance montait à ses lèvres, de son cœur, qu'un rien eût fait déborder, tant elle était heureuse.

— Vous me promettez, n'est-ce pas, Binia, de mettre un châle une autre fois?

Elle dit oui, timidement. Ses yeux riaient, mais ils étaient humides.

Un silence se fit entre eux. Ils avaient tant de choses à se dire depuis plus de trois ans qu'ils ne s'étaient vus, qu'ils ne savaient par où commencer.

— Vous êtes resté bien longtemps absent, murmura-t-elle à la fin.

— Oui, et ce n'est pas l'envie de revenir qui m'a manqué; mais c'était impossible, j'étais en Bohême, vous savez, ensuite en Hongrie. Oh! c'est très curieux par là! les gens ne s'habillent pas comme chez nous, ils parlent aussi autrement. *Elien! Elien! Baraten!* ça veut dire *vivat*, *vivat*, *frères!* Et puis on fraternise en buvant du vin! Comme on ne peut pas parler ensemble quand on est gai, on fraternise toujours. Et quelle musique ils ont! Là-bas, les magyars, quand les tziganes leur jouent un air qui leur plaît, ils jettent tout ce qu'ils ont sur eux, argent, chaîne, montre, bijoux! la musique les rend fous!

Suspendue à ses lèvres, Binia l'écoutait parler, à la fois amusée et charmée.

— Mais à propos, s'écria tout à coup le jeune homme en changeant brusquement de conversation, tout le monde parle dans le pays du mariage de votre sœur Sofronya. C'est donc vrai? elle se marie? mais à quand la noce?

Certes il ne se doutait pas, en prononçant ces paroles banales, du déchirement qui se fit dans le cœur de la pauvrette. Hélas! pendant quelques momens elle s'était laissée aller délicieusement à oublier ses misères, et voilà que du paradis où elle s'était en-

volée, elle retombait lourdement sur la terre, et l'horrible vision de ses fiançailles prochaines lui revenait précise à la pensée.

— La noce! je ne sais pas, murmura-t-elle.

Mais c'était dit d'une voix si terne que Yanek en fut frappé.

— C'est un très beau parti que fait Sofronya, continua-t-il, M. Rayski est estimé de tout le pays.

— Oui, un très beau parti, répéta-t-elle avec une sorte d'âpreté dans l'accent.

Pourquoi donc était-elle toute changée? Y aurait-il un sentiment de jalousie ou d'envie dans cette âme qui paraissait si limpide au contraire?

— Eh! que nous importe la noce des autres! s'écria tout à coup le jeune homme; dites-moi plutôt, petite Binia, quand nous nous reverrons dans la forêt. Voici le beau temps qui revient, bientôt il y aura des violettes.

— Dans la forêt?..

Son visage se contracta péniblement, puis avec une impétuosité qu'elle regretta aussitôt devant l'éclair farouche qui jaillit des yeux de Jean :

— Oh! plus jamais! dit-elle.

— Plus jamais, vraiment? répéta-t-il avec ironie. Est-ce parce que votre sœur épouse le vétérinaire que vous êtes devenue tellement fière?

Elle lui répondit non, d'une voix si humble qu'il se radoucit aussitôt : — Eh bien! quand viendrez-vous alors, dites?.. Vous ne vous souvenez donc plus de ce goûter que nous avons fait à nous trois dans la maison forestière?

Oh si! elle s'en souvenait bien, et elle se retrouvait là-bas, dans la verte forêt ensoleillée, à cette table si hospitalière, entre ces deux êtres bons ; elle revoyait la pyramide de fraises écarlates, le gâteau de miel doré, le samovar fumant, et sa maladresse, sa gaucherie quand elle avait servi le thé. Comme tout cela était loin!

Une voix perçante appelant : Binia! Binia! et qu'elle seule entendit la bouleversa encore davantage.

Il semblait que, du fond de la cure, sa mère, devinant les luttes de son cœur, surgît pour la rappeler à tous ses devoirs.

— Je ne viendrai plus jamais dans la forêt, monsieur Jean, répéta-elle d'une voix ferme, parce que,.. parce que maintenant c'est impossible!

Jean l'examina tout surpris. Un travail rapide se fit aussitôt dans son esprit : elle a honte de moi, à présent que sa sœur fait un si beau parti. Ce mariage a grisé toute la famille!

— Oh! soyez bien tranquille, mademoiselle! dit-il sèchement, je

ne vous le demanderai pas davantage ; après tout, il est peut-être préférable que chacun reste dans son milieu ; il y a des choses que l'on comprend sans avoir besoin de les dire. Ne craignez rien, allez! je ne vous importunerai plus de ma présence, j'ai eu le tort de croire que vous aviez quelque amitié pour moi, je me suis trompé, voilà tout!

Pourquoi ne lui répondait-elle pas? pourquoi tout son cœur ne lui criait-il pas la vérité?

Une sorte de paralysie scellait ses lèvres. Devant elle surgissaient les figures irritées de son père, de sa mère, la face terrifiante du séminariste, et le sentiment de sa faiblesse l'anéantissait.

— Non, je ne vous importunerai plus, répétait Yanek. Au revoir, Panna Binia! Soyez heureuse, vous, au moins! — Et sur ce souhait qui sonnait comme un glas funèbre, il s'en alla à grands pas du côté du village sans lui donner la main, sans se retourner pour lui jeter un dernier regard.

— Jean! oh! Jean! Elle avait tendu les bras, elle s'était accrochée, sanglotante, aux branches du lilas, se penchant sur le talus au risque de se tuer ; mais il était parti, bien parti, et du plus loin que ses yeux sondaient le chemin, elle ne le voyait plus.

C'était bien vrai qu'il s'en était allé pour ne plus jamais revenir. Un vide affreux s'était fait dans son cœur. Parti, chassé presque par elle, quand, pour la première fois peut-être, elle avait compris la place immense qu'il avait prise dans sa vie!

Et ce n'était pas vrai, ce qu'elle lui avait dit, qu'elle ne voulait plus aller à la forêt, puisqu'au contraire elle eût donné son sang pour y retourner ; ce n'était pas vrai qu'elle le méprisait, comme il avait eu l'air de le croire. Oh! Jean! Jean! Ce qui était vrai, c'est qu'elle l'aimait, c'est qu'elle l'aimait de toutes ses forces, de toute son âme comprimée et sevrée de tendresse depuis toujours!

Elle se releva, marcha dans le jardin, glacée, les yeux fixes, avec la conscience que le devoir accompli lui avait brisé le cœur à jamais.

Une fenêtre du presbytère était entr'ouverte, et comme elle s'approchait :

— Arriveras-tu à la fin! lui cria sa mère. Il n'y a pas de sens commun à flâner comme cela dès huit heures du matin. Allons! à la besogne!

Quand elle rentra dans la cure, elle trouva la maison tout en rumeur. Dans la cuisine, les servantes, aidées des deux jumelles, battaient des œufs, épluchaient des raisins et des amandes. Au salon, Diotyma, grimpée sur une petite échelle, tendait à Sofroya, qui les recevait en rechignant, les images représentant les héros polonais, tandis que les tsars moscovites, sortis de leurs

cachettes et alignés avec soin sur le parquet, attendaient patiemment le moment de prendre une éclatante revanche.

— Approche, paresseuse, tu ne vois pas que c'est pour toi qu'on travaille ! Voilà une heure que je te cherche dans toute la maison ! Sais-tu que Harasim Piesek sera ici, ce soir, pour te demander en mariage, oui, en mariage ! On n'a pas idée d'une chance pareille ! Et il s'agit d'être prêt, il ne faut pas qu'il trouve ici ces cadres compromettans, cela pourrait tout faire manquer. Allons, tends les mains, débarrasse-moi de la reine Wanda !

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! ayez pitié de moi, murmura Binia en recevant dans ses bras la précieuse reine, la chère héroïne, qui, elle, avait su s'immoler, plutôt que d'épouser l'homme qu'elle détestait.

Était-ce hier que Jean donnait à la petite popadia sa première et unique leçon ?

Et en y songeant, deux larmes roulèrent dans ses yeux et vinrent mouiller la glace qui recouvrait l'image.

— Ça sera bien amusant, s'il va falloir faire ce manège deux fois par semaine ! s'écria Sofronya de mauvaise humeur. Sans compter que les tableaux s'abîmeront dans toutes ces promenades ! Tenez, voilà votre « Nicolas l'inoubliable. »

— Fais donc attention, petite sotte ! tu ne vois pas que tu me le passes la tête en bas ! C'est irrespectueux. Va plutôt chercher le miel et le pavot nécessaires pour les gâteaux. Binia sera plus raisonnable.

X.

Le jour même, à la tombée de la nuit, une briska s'arrêta devant la cure. Aussitôt Tymofté accourut sur le perron, et avec mille acclamations de bienvenue accueillit l'hôte tant désiré, l'entraîna dans sa chambre et s'y enferma avec lui.

Pas si hermétiquement cependant que Sofronya et sa mère, habituées à écouter aux portes, ne pussent se tenir au courant de la conversation en appliquant adroitement l'oreille à la serrure.

— Eh bien, que disent-ils, mon cœur ? demandait la mère en s'affalant, haletante, dans un large fauteuil.

— Oh ! je ne sais pas, ils causent de leur politique, de l'union avec l'orthodoxie ; toujours la même histoire. Quelle voix il a ce Piesek ! elle a l'air de sortir d'une caverne, il parle de Nestorius, d'Eutychès, il traite les latins d'hérétiques parce qu'ils se signent en touchant l'épaule gauche avant la droite, et qu'ils se rasent la

barbe. Oh ! si Vincent l'entendait, c'est lui qu'il pendrait à la plus haute branche de la route !

— Oui, oui, chérie; mais arrive au fait, au mariage. En parle-t-il? fait-il sa demande? Ah ! voilà Binia, arrive un peu, petite niaise ! Tu es toujours partie quand on a le plus besoin de toi. Va donc écouter aussi, ça t'intéresse bien plus que ta sœur ! Ah ! quelle mine de hibou tu fais ! on croirait que tu reviens d'un enterrement quand au contraire tu devrais être toute à la joie. Moi, le jour où ton père m'a demandée, jamais je n'avais été plus gaie, les hommes n'aiment pas les pleurnicheuses. Regarde ta sœur, elle plaît à tout le monde.

— Maman, si vous parlez toujours, je ne pourrai jamais rien entendre, cria Sofronya avec une moue.

Docilement, la cadette s'était rapprochée de son aînée, mais c'est en vain qu'elle s'efforçait de sourire, et les clameurs qui bourdonnaient dans son cerveau étaient bien trop assourdissantes pour qu'elle pût entendre un seul mot de ce qui se disait dans la pièce voisine.

— Nous y voilà enfin, cria tout à coup Sofronya.

— Chut! on va t'entendre. Qu'est-ce qu'ils disent?

— Eh bien ! il dit que ça lui est égal que Binia n'ait pas de dot.

— Bon, ça!..

— Un petit trousseau : ses oreillers et ses couvertures, ça suffit bien.

— Il ne parle pas de ruches.

— Non, non, il dit qu'il n'est pas intéressé, qu'il tient surtout à se marier dans une famille où on partage ses opinions, que du reste, s'il prend une femme, c'est plutôt pour le principe que pour autre chose, et surtout pour bien affirmer qu'il est prêtre grec et non pas prêtre latin.

— Et ton père, ne lui parle-t-il pas de tes projets de mariage à toi, et des précautions à prendre?

— Si, si, voilà justement qu'il y vient. Oh! avec des façons, des réticences. Il n'a pas l'air content, le Piesek, il fait une tête. Je le vois très bien d'ici avec sa figure jaune et maigre, l'imbécile ! Oh! mais c'est un peu trop fort, à la fin, est-ce que papa ne lui raconte pas que, s'il a consenti à mon mariage, cela n'a été que pour mieux servir la cause opposée!.. Quel mensonge ! Nous qui savons le fond des choses! « Comme cela, dit-il, on ne se méfiera pas dans le clan polonais, et je serai à même de rendre des services signalés! » Et voilà Harasim tout rayonnant à présent, le sot! tandis qu'il ne devine pas qu'on se moque de lui. Je crois qu'ils se lèvent maintenant et que papa le prie à souper.

Les deux femmes, suivies de la tremblante Binia, se hâtèrent de courir à la salle commune, où le couvert était mis. La porte du bureau de Tymofté s'était ouverte pour livrer passage aux deux hommes. Harasim s'avança, drapé dans les plis raides de sa robe noire. Il fit un salut gauche.

— Je baise vos petits pieds, révérende dame et bienfaitrice, dit-il en s'inclinant devant la popadia.

Il promena ensuite un regard satisfait sur les tableaux étalés à la muraille, serra la main de son futur beau-père.

— Je vois que vous êtes dans les bons principes, lui dit-il avec un clignement d'yeux significatif.

Alors, seulement, il chercha des regards Binia.

— Approche, petite, dit le père, voilà Harasim Piesek qui nous a fait l'honneur de nous demander ta main.

Elle releva la tête, et regarda bien en face ce garçon anguleux, d'allure austère, aux yeux creusés d'ascète, tamisés par le bleu pâle de ses verres de lunettes, et qui allait être son mari. Jamais encore ils n'avaient échangé une seule parole, ils ne se connaissaient pas. S'il était tombé foudroyé à ses pieds, elle n'en aurait ressenti aucune douleur, et il allait falloir qu'elle donnât sa vie, son âme, sa personne tout entière à cet inconnu, dont la vue seule lui causait le frisson, qu'elle quittât pour lui père, mère, famille, presque ses convictions religieuses! Et elle ne se révoltait pas! Et tout son être ne criait point vengeance, n'implorait pas aide et pitié de ceux qui la sacrifiaient si tranquillement, sans même deviner sa torture!

Bah! elle avait été habituée à plier et elle pliait; mais l'effort était si dur, si cruellement inhumain, que tout tourna soudain autour d'elle, chambre, parens, fiancé; un grand vide se fit dans son cerveau, et elle s'évanouit.

Quand elle rouvrit les yeux, elle était couchée sur son lit, sa mère allait et venait affairée dans la pièce, et elle eut la joie d'entendre, dans le silence de la nuit, le roulement de voiture annonçant le départ de son prétendant.

— Eh bien, disait la popadia en présentant à la pauvre petite une infusion de matricaire, il faut qu'il soit joliment de bonne composition, ce Piesek, pour ne pas s'être dédit sur l'heure! Ce n'est point à ton père ni aux autres qu'il aurait fallu une petite-maîtresse pareille, que la moindre émotion jette par terre. Prépare-toi à le recevoir autrement que cela mercredi prochain, tu m'entends?

La semaine parut lourde à Binia, elle avait hâte d'arriver au dimanche. — Pourquoi? C'est que, sans oser se l'avouer, elle gar-

dait au cœur un invincible espoir. Viendrait-il! Et c'était à Jean qu'elle songeait. Elle revêtit ses habits, avec une sorte de fièvre. Et comme elle prenait son petit châle pour s'en envelopper les épaules, ainsi qu'il le lui avait recommandé, ses yeux se piquèrent de larmes qu'elle refoula bien vite.

Arrivée à l'église, elle eut beau examiner anxieusement les visages de tous les fidèles, sonder dans ses plus obscurs recoins la modeste cerkiew, la physionomie si franche, si martiale, du jeune forestier ne lui apparut nulle part, et elle rentra à la cure, plus abattue et plus découragée que jamais. Oui, Yanek avait tenu parole. Il disparaissait de son chemin, de sa vie, et cela parce qu'elle l'avait voulu! Oh! comme elle se reprochait ses amères paroles, comme elle eût voulu les reprendre et lui dire... Mais non, jamais elle ne trouverait en son cœur la force de résister ouvertement à son père! N'était-elle pas une petite chose dressée dès le berceau à l'obéissance et à qui la révolte était inconnue?

Et la vie recommença, amenant chaque jour son contingent banal de menus faits. Les semaines s'ajoutèrent aux semaines, alternativement, l'on vit les deux fiancés faire leur apparition, l'un bruyamment, au grand jour, comme un conquérant; l'autre, de nuit, environné de mystère.

A table, le séminariste était placé d'habitude à côté de Binia; mais rarement il lui adressait la parole, se contentant de causer d'une façon générale. Maintenant, elle portait au doigt une bague, un petit anneau doré qui la brûlait comme un fer rouge. Et ses nuits, elle les passait à ne pas dormir!

— Jésus, qu'elle est donc sérieuse, cette petite! s'exclamait parfois Diotyma, réellement inquiète, tout en lançant un coup d'œil interrogateur au séminariste.

— Sérieuse! Mais je ne m'en plains pas! je déteste les femmes qui rient toujours. Si elle avait été gaie, elle ne m'aurait pas du tout convenu, je ne prends pas une femme pour me divertir! je suis grave aussi, moi!

— Ah! tant mieux alors, dit en soupirant Diotyma, sans essayer de sonder le cœur de son enfant.

MARGUERITE PORADOWSKA.

(La dernière partie au prochain n°.)

LA

DÉCOUVERTE DE L'ALCOOL

ET

LA DISTILLATION

L'alcool joue un rôle considérable dans nos civilisations modernes : c'est par centaines de millions que l'on compte le produit des impôts qui pèsent sur lui dans le budget des grands États européens; c'est par milliards qu'il faudrait évaluer les gains tirés de cette fabrication, soit dans les villes, soit dans les campagnes. L'impôt sur les boissons, le privilège des bouilleurs de cru, le développement des distilleries agricoles, font l'objet des méditations des financiers et des législateurs. Alimens ou poisons, substances utiles à l'hygiène et à l'industrie ou funestes à la santé, les liquides alcooliques sont entre toutes les mains.

Mais si le vin, la bière, l'hydromel, sont usités depuis les temps préhistoriques, le principe actif qui leur est commun, celui qui produit l'excitation favorable et l'ivresse nuisible, celui que l'on concentre dans les liqueurs spiritueuses, l'alcool, n'est connu que

depuis sept ou huit siècles : il a été ignoré de l'antiquité. Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de raconter ici comment la découverte en a été faite. L'histoire des tâtonnemens successifs des hommes dans la découverte des choses utiles, aussi bien que dans celle des vérités générales, est toujours digne de fixer notre attention. Rien ne doit nous être indifférent de ce qui touche au progrès, à la marche successive de l'esprit humain.

> Sic unum quidquid paulatim protrahit ætas
> In medium, ratioque in luminis eruit oras;
> Namque alid ex alio clarescere corde videmus
> Artibus, ad summum donec venere cacumen.
>
> (LUCRÈCE.)

I.

Le nom de l'*alcool*, en tant que réservé aux produits de la distillation du vin, est moderne. Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, ce mot, d'origine arabe, signifiait un principe quelconque, atténué par pulvérisation extrême, ou par sublimation. Par exemple, il s'appliquait à la poudre de sulfure d'antimoine (*koheul*), employée pour noircir les cils, et à diverses autres substances, aussi bien qu'à l'esprit-de-vin.

Au XIIIe siècle, et même au XIVe siècle et plus tard, on ne trouve aucun auteur qui applique le mot d'alcool au produit de la distillation du vin.

Le mot d'*esprit-de-vin* ou *esprit ardent*, quoique plus ancien, n'était pas non plus connu au XIIIe siècle; car on réservait à cette époque le nom d'*esprit* aux seuls agens volatils, tels que le mercure, le soufre, les sulfures d'arsenic, le sel ammoniac, capables d'agir sur les métaux pour en modifier la couleur et les propriétés.

Quant à la dénomination *eau-de-vie*, ce mot a été donné pendant les XIIIe et XIVe siècles à l'élixir de longue vie; c'est Arnaud de Villeneuve qui l'a prononcé, pour la première fois, pour désigner le produit de la distillation du vin. Encore l'a-t-il employé, non comme nom spécifique, mais afin de marquer l'assimilation qu'il en faisait avec le produit retiré du vin; l'élixir de longue vie des anciens alchimistes n'avait rien de commun avec notre alcool. Cette confusion a occasionné plus d'une erreur chez les historiens de la science.

En réalité, c'est sous la dénomination d'*eau ardente*, c'est-à-dire

inflammable, que notre alcool apparaît d'abord, et ce nom était également donné à l'essence de térébenthine. Tâchons de préciser, d'après les auteurs anciens et ceux du moyen âge, l'origine même de la découverte de l'alcool, en montrant les degrés successifs parcourus dans la connaissance de cette substance.

Que le vin pût fournir quelque chose d'inflammable, c'est ce que les anciens en effet avaient déjà observé. On lit dans Aristote (*Météorologiques*) : « Le vin ordinaire possède une certaine exhalaison ; c'est pourquoi il émet une flamme. » On lit de même dans Théophraste, le disciple immédiat d'Aristote : « Le vin versé sur le feu, comme pour des libations, jette un éclat, » c'est-à-dire produit une flamme brillante.

Pline renferme une phrase plus décisive encore ; il nous apprend que le vin de Falerne, produit par le champ Faustien, « est le seul vin qui puisse être allumé au contact d'une flamme : » *solo vinorum flamma accenditur*. Ce qui arrive en effet pour certains vins très riches en alcool.

Ce sont ces phénomènes vulgaires, ces observations accidentelles, faites dans le cours des sacrifices et des festins, qui ont servi de point de départ à la découverte. Mais il a fallu bien des intermédiaires. Tel est l'essai suivant, tour de physique amusante, imaginé sans doute par quelque prestidigitateur, et exposé dans un manuscrit latin de la bibliothèque royale de Munich.

« On peut faire brûler du vin dans un pot, comme il suit : mettez dans un pot du vin blanc ou rouge, le sommet du pot étant élevé et pourvu d'un couvercle percé au milieu. Quand le vin aura été échauffé, qu'il entrera en ébullition et que la vapeur sortira par le trou, approchez une lumière : aussitôt la vapeur prend feu et la flamme dure, tant que la vapeur sort. »

Cependant l'alcool ne fut pas isolé par les anciens.

II.

Pour aller plus loin, il fallut une découverte nouvelle, d'une portée plus importante et plus générale, celle de la distillation, nécessaire pour séparer du vin son principe inflammable. Celle-ci traversa plusieurs étapes.

Son point de départ résulte aussi d'observations vulgaires. Lorsque l'eau est échauffée dans un vase, sa vapeur se condense sur les parois des objets environnans, et surtout sur le couvercle du vase ; c'est ce que chacun peut remarquer, dans l'économie domestique,

sur le couvercle des soupières, des marmites, voire même des théières et cafetières. Aristote signale le fait dans ses *Météorologiques :* « La vapeur, dit-il, se condense sous forme d'eau, si on se donne la peine de la recueillir. » Il rappelle, dans un autre passage, une observation moins banale, quoique due sans doute aussi au hasard, mais qui a reçu de notre temps les applications les plus étendues. « L'expérience, ajoute-t-il, nous a appris que l'eau de mer, réduite en vapeur, devient potable; et le produit vaporisé, une fois condensé, ne reproduit pas l'eau de mer... Le vin et tous les liquides, une fois vaporisés, deviennent eau. » Il semblait donc, d'après Aristote, que l'évaporation changeât la nature des liquides vaporisés et les ramenât tous à un état identique, celui de l'eau. Ce changement était conforme aux idées philosophiques de l'auteur, le vin, aussi bien que l'eau de mer, étant ainsi réduits à un même état, celui de l'eau, principe de la liquidité, c'est-à-dire regardée comme l'un des quatre élémens fondamentaux des choses par les philosophes anciens.

Cependant les remarques d'Aristote sur l'eau de mer ne tardèrent pas à devenir l'origine d'un procédé pratique, signalé par Alexandre d'Aphrodisie, l'un de ses premiers commentateurs, vers le IIe ou le IIIe siècle de notre ère. D'après cet auteur, on chauffait l'eau de mer dans des marmites d'airain, et on recueillait, pour la boire, l'eau condensée à la surface des couvercles. Tel est le premier germe de cette industrie de la distillation de l'eau de mer, mise en pratique aujourd'hui sur une si vaste échelle, à bord des vaisseaux. Les procédés dus à la science du XIXe siècle ont permis de remplacer ainsi ces approvisionnemens d'eau, emportés autrefois dans les voyages de long cours, et dont l'insuffisance ou l'altération a occasionné tant de souffrances et de maladies, relatées dans les récits des vieux navigateurs. Ils parlent sans cesse des relâches fréquentes, nécessitées par les aiguades, c'est-à-dire par la recherche de l'eau sur le rivage : c'est là une préoccupation qui n'existe plus aujourd'hui.

Mais pour obtenir avec l'eau de mer de grandes quantités d'eau potable à peu de frais et en peu de temps, il a fallu la découverte de la distillation et ses perfectionnemens modernes.

Je viens de dire quel était le procédé signalé par Alexandre d'Aphrodisie, pour extraire l'eau potable de l'eau de mer. Des procédés analogues sont décrits par Dioscoride et par Pline, au Ier siècle de notre ère, pour la préparation de deux liquides d'un caractère tout différent, le mercure et l'essence de térébenthine. Ces découvertes

rencontrées aussi dans le cours d'observations faites par accident, commencèrent à généraliser les idées des industriels et des physiciens du temps. Tel est le commencement des progrès qui ont abouti plusieurs siècles après à la connaissance de l'alcool.

Le cinabre ou sulfure de mercure était employé dès une haute antiquité comme matière colorante rouge (vermillon); les Romains le tiraient d'Espagne, où existent encore actuellement les principales mines de mercure de l'Europe. On remarqua de bonne heure qu'en le chauffant dans un vase de fer, pour le purifier, il dégageait des vapeurs de mercure, lesquelles se condensaient sur les objets voisins et spécialement sur le couvercle du vase.

Cette observation devient l'origine d'un procédé régulier d'extraction, décrit par Dioscoride et par Pline.

On plaçait le cinabre dans une capsule de fer, au sein d'une marmite de terre cuite; on lutait celle-ci avec son couvercle, puis on chauffait. Après l'opération, on raclait le couvercle, pour en détacher et réunir les globules de mercure, qui s'étaient élevés de la capsule. On obtenait ainsi le vif-argent artificiel, auquel les anciens attribuaient des propriétés différentes du vif-argent naturel, je veux dire de celui qui se rencontre en nature dans les mines. C'était là d'ailleurs une illusion, le mercure étant identique, quel qu'en soit le mode d'extraction.

En tout cas, le procédé employé pour extraire le mercure par vaporisation est le même que celui décrit par Alexandre d'Aphrodisie pour rendre l'eau de mer potable; et ce procédé est devenu le point de départ de l'alambic, comme je vais l'expliquer tout à l'heure.

Un autre procédé rudimentaire, le premier qui ait été appliqué à l'extraction d'une huile essentielle, est décrit par Dioscoride et par Pline. Il s'agit de la distillation des résines de pin, que nous appelons aujourd'hui térébenthines. On les chauffait dans des vases, au-dessus desquels on étendait de la laine: celle-ci condensait la vapeur; puis on exprimait la laine, de façon à en retirer le produit liquéfié, c'est-à-dire l'essence de térébenthine, appelée alors huile de résine, ou fleur de résine. Elle ne tarda pas à jouer un rôle important dans la composition des matières incendiaires, employées par l'art de la guerre. Mais, au début, ces mots paraissent avoir désigné aussi et simultanément la partie la plus liquide des résines, ainsi que l'eau chargée de leurs principes solubles, qui surnage ces résines au moment de leur extraction, à la façon du sérum du lait; enfin l'eau distillée et odorante, qui se vaporise en même temps que l'essence. Entre ces diverses matières, si distinctes pour la chimie moderne, il régnait chez les anciens une

certaine confusion : c'est ce qui rend la lecture et l'interprétation des vieux auteurs si difficile.

Le pas décisif pour la connaissance de la distillation fut franchi en Égypte. Là furent inventés les premiers appareils distillatoires proprement dits, au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne. Ils sont décrits avec précision dans les ouvrages de Zosime, auteur du IIIe siècle, d'après les traités techniques de deux femmes alchimistes, nommées Cléopâtre et Marie. En marge du manuscrit grec de Saint-Marc, sont les dessins mêmes des appareils, et ces dessins sont strictement conformes au texte grec du vieil auteur. J'ai reproduit ailleurs ces figures et cette description. L'appareil est constitué par une chaudière, ou plutôt par un récipient en forme de ballon, où l'on plaçait le liquide ; mais le couvercle est remplacé par un système plus compliqué, savoir un large tube surmontant le ballon, et aboutissant par en haut à un chapiteau, en forme aussi de ballon renversé, pour la condensation. Ce chapiteau est pourvu de tubes latéraux coniques et inclinés vers le bas, destinés à recueillir le liquide condensé et à en permettre l'écoulement au dehors, dans de petits ballons.

Toutes les parties essentielles d'un appareil distillatoire sont dès lors définies. Ce sont ces tubes latéraux et leurs récipiens qui constituent le progrès capital et qui caractérisent l'alambic. Le nom même d'alambic, tel que nous l'employons, résulte de l'adjonction de l'article arabe *al* avec le nom grec *ambix*, déjà employé par Dioscoride pour désigner le couvercle condensateur. Les mots *békos*, *bikos*, *bikion*, sont inscrits dans les figures de Zosime, à la fois sur le ballon supérieur (chapiteau), où s'opère la condensation, et sur les récipiens latéraux, qui reçoivent le liquide distillé. Telle est l'origine exacte de ce nom alambic, aujourd'hui connu et répété jusque dans nos plus petits villages par les bouilleurs de cru.

L'un des caractères distinctifs de l'alambic primitif décrit par Zosime, c'est la multiplicité des tubes abducteurs de la vapeur : il distingue ainsi les alambics à deux becs et à trois becs, c'est-à-dire le *dibicos* et le *tribicos*. L'écoulement de la vapeur avait lieu simultanément par ces becs multiples, et la condensation s'opérait dans deux ou trois récipiens à la fois.

Dans une autre figure on voit un alambic à un seul bec, pourvu celui-ci d'un large tube de cuivre ; enfin un alambic décrit par Synésius, auteur de la fin du IVe siècle, et figuré dans des manuscrits moins anciens, montre la chaudière avec son chapiteau, pourvu d'un tube unique, le tout chauffé dans un bain-marie. C'est là une forme qui n'a guère varié jusqu'au XVIe siècle. Peut-être

retrouvera-t-on quelqu'un de ces appareils dans le temple de Phta, à Memphis, dont on a commencé récemment les fouilles. Zosime, en effet, parle en termes formels des appareils qu'il a vus dans un temple de Memphis.

L'alambic a passé ainsi des expérimentateurs gréco-égyptiens aux Arabes, sans aucun changement notable. Ceux-ci ne sont donc pas les inventeurs de la distillation, comme on l'a affirmé trop souvent. En chimie, comme en astronomie et en médecine, les Arabes se sont bornés à reproduire les appareils et les procédés des Grecs, leurs maîtres, tout en y apportant d'ailleurs certains perfectionnemens de détails. C'est à tort qu'on a fait remonter la découverte de la distillation et celle de l'alcool à Rasès, ou à Abulcasim et autres auteurs arabes; du moins les textes, vérifiés avec précision, ne m'ont fourni aucune indication de ce genre.

En effet, Rasès (xe siècle), dans les passages cités à l'appui de cette opinion, parle seulement des *vina falsa ex saccaro*, *melle et riço*, c'est-à-dire des liquides vineux (vins prétendus) obtenus par la fermentation du sucre, du miel et du riz; liquides dont certains, l'hydromel par exemple, étaient connus des anciens. Mais il n'est pas question de les distiller, ni surtout d'en extraire un principe plus actif, dans les passages de Rasès dont j'ai eu connaissance. Quant à Albucasis ou Abulcasim, médecin espagnol de Cordoue, mort en 1107, dans les ouvrages depharmacie qui lui sont attribués, on trouve seulement un appareil distillatoire destiné à préparer l'eau de rose, appareil qui ne diffère pas, en principe, de ceux des vieux alchimistes grecs.

Établissons d'abord cette identité, fort digne d'attention. Elle résulte de la phrase suivante, qu'il est utile de donner *in extenso :* « Prenez une marmite d'airain, pareille à celle des teinturiers; placez-la derrière la muraille et placez dessus un couvercle fabriqué avec précaution, avec des tubulures, auxquelles on ajuste des récipiens; disposez d'une façon intelligente. »

Ailleurs, le nombre des tubulures est fixé à deux ou trois. Or cette description s'applique fort exactement aux alambics à deux et trois becs de la Chrysopée de Cléopâtre, de Zosime et des alchimistes alexandrins.

Ainsi les Arabes, au commencement du XIVe siècle, se servaient encore des appareils distillatoires compliqués des alchimistes gréco-égyptiens.

Les alambics à plusieurs becs étaient encore en usage au XVIe siècle, chez les alchimistes occidentaux. Dans le Traité de Porta, intitulé : *Magie naturelle*, qui, est un recueil de procé-

dés ou secrets pratiques, l'auteur parle du chapiteau à trois et quatre becs, pourvus chacun de son tube et récipient. C'est toujours le vieil appareil de Zosime. Mais Porta décrit deux perfectionnemens capitaux qui sont restés dans l'industrie moderne : celui des condensations graduées durant le cours d'une même opération et celui du serpentin réfrigérant ; il n'en était pas sans doute l'inventeur, se bornant à reproduire la pratique de son temps. Voici ce dont il s'agit : dans les descriptions de Zosime, les trois tuyaux de l'alambic sont situés à la même hauteur : ils dégageaient sans doute une vapeur identique ; les idées des chimistes de l'époque étaient trop vagues pour qu'ils pussent en attendre autre chose. Au contraire, les trois tubes de l'alambic de Porta sont situés à des hauteurs inégales, et l'auteur ajoute que le tube le plus élevé fournit l'esprit-de-vin le plus pur. On entrevoyait déjà les idées qui ont concouru à nos appareils de rectification fractionnée, avec série de chambres et de plateaux superposés, débitant un alcool de plus en plus concentré, à mesure qu'on s'élève. Mais cette disposition fut abandonnée ; du moins on n'en retrouve plus trace aux siècles suivans. Ici, comme dans bien d'autres circonstances, les hommes du XVIe siècle ont aperçu les progrès les plus modernes ; mais par une sorte d'intuition, sans posséder ces notions claires et ces principes de physique exacts, à défaut desquels le progrès demeure accidentel et passager.

Un autre perfectionnement plus durable est celui du serpentin. En voici l'utilité. Les alambics des Grecs permettaient sans doute d'obtenir des liquides distillés, mais à la condition d'opérer très lentement et avec une très douce chaleur. En effet, les vapeurs se condensaient mal dans les tubes et les chapiteaux à faible surface représentés par les manuscrits. Pour peu que l'on essayât d'y activer la distillation, les récipiens devaient s'échauffer, et la condensation devenait presque impossible. Aussi les vieux auteurs prescrivent-ils de chauffer leurs appareils sur des feux très légers. Ils opéraient par l'intermédiaire des bains de sable, des bains de cendre ou des bains d'eau : le nom même de bain-marie présente un lointain souvenir de Marie, l'alchimiste égyptienne. Souvent même ils se bornent à opérer les distillations par la seule chaleur du fumier en fermentation, ou tout au plus par un feu lent de crottins, ou de sciure de bois. Voilà pourquoi leurs opérations étaient si lentes ; leurs distillations duraient des jours et des semaines. Il faut quatorze jours, ou vingt et un jours, dit un texte, pour accomplir l'opération. Non-seulement on assurait ainsi l'effet des digestions et des cémentations, destinées à faire pénétrer peu à peu les principes

sulfurés et arsenicaux, au sein des lames métalliques soumises à l'action tinctoriale des élixirs; mais on rendait praticable l'évaporation et la récolte des liquides placés dans les alambics.

Cependant, les opérateurs du moyen âge avaient fini par s'apercevoir que l'on pouvait conduire les manipulations plus rapidement : les distillations, par exemple, en refroidissant le chapiteau et le tube consécutif qui conduisait au récipient final. A cet effet, ils disposèrent d'abord autour du chapiteau un seau rempli d'eau froide : ce qui facilitait la condensation, mais en faisant retomber une partie des vapeurs liquéfiées au sein de la chaudière. Un nouveau perfectionnement, et c'est celui que décrit Porta, consista à contourner le tuyau entre le chapiteau et le récipient et à lui donner la forme d'un serpent (*anguineos flexus*). Ainsi prit naissance notre serpentin actuel; on l'entoura d'eau froide contenue dans un vase de bois. L'alambic moderne se trouva dès lors constitué. Toutefois, l'usage du serpentin ne se répandit que lentement et l'invention est encore regardée comme récente par les auteurs du XVIIIe siècle.

Tels sont les progrès successifs accomplis au moyen âge dans la construction des appareils destinés à la distillation des liquides.

Observons ici que nous avons entendu dans le présent article le mot distillation au sens moderne d'évaporation, suivie par une condensation de liquide; mais dans beaucoup d'auteurs du moyen âge le sens est plus vague. En effet, ce mot signifiait, au sens littéral, écoulement goutte à goutte, et il s'appliquait aussi bien à la filtration, et même à tout raffinage et purification. Le mot distiller, même dans notre langage moderne, est employé quelquefois dans ce sens.

Ce n'est pas tout : il comprenait autrefois, dès l'époque gréco-égyptienne, deux applications profondément distinctes, savoir la condensation des vapeurs humides, telles que l'eau, l'alcool, les essences, et la condensation des vapeurs sèches, sous forme solide, comme les cadmies ou oxydes métalliques, le soufre, les sulfures métalliques, l'acide arsénieux et l'arsenic métallique, qui était le second mercure des alchimistes grecs, et plus tard les chlorures de mercure, le sel ammoniac, etc. Nous désignons aujourd'hui cette condensation des vapeurs sèches sous le nom de sublimation. Elle exige des appareils spéciaux, employés déjà par les anciens et qui ont donné naissance à l'aludel arabe. Mais il suffit de signaler ici cet autre côté de la question, origine aussi de diverses industries modernes : malgré sa connexité avec l'étude de la distillation, je ne crois pas devoir y insister, parce qu'il est étranger à la découverte de l'alcool.

Ce sont les liquides distillés et les progrès successifs accomplis dans leur étude que je vais maintenant décrire.

III.

« En haut les choses célestes, en bas les choses terrestres; » tel est l'axiome par lequel les alchimistes grecs désignent les produits de toute distillation et sublimation. Ils déclarent en propres termes qu'on « appelle divine la vapeur sublimée émise de bas en haut... Le mercure blanc, on l'appelle pareillement divin, parce que lui aussi est émis de bas en haut... Les gouttes qui se fixent aux couvercles des chaudières, on les appelle également divines. » Nous retrouvons ici les indications d'Aristote, de Dioscoride et d'Alexandre d'Aphrodisie. — Mais, selon leur usage, les alchimistes traduisirent ces notions purement physiques par des symboles et par un mysticisme étrange. Déjà Démocrite (c'est-à-dire l'auteur alchimique qui a pris ce nom) appelle « natures célestes » les appareils sphériques dans lesquels on opère la distillation des eaux. La séparation que celle-ci opère entre l'eau volatile et les matériaux fixes est exprimée ainsi dans un texte d'Olympiodore, qui vivait au commencement du ve siècle de notre ère. « La terre est prise dès l'aurore, encore imprégnée de la rosée que le soleil levant enlève par ses rayons. Elle se trouve alors comme veuve et privée de son époux, d'après les oracles d'Apollon... Par l'eau divine, j'entends ma rosée, l'eau aérienne. » De même Comarius, écrivain du VIIe siècle, retrace le tableau allégorique de l'évaporation et de la condensation qui l'accompagne, les liquides condensés réagissant à mesure sur les produits solides exposés à leur action : « Dis-nous... comment les eaux bénies descendent d'en haut pour visiter les morts étendus, enchaînés, accablés dans les ténèbres et dans l'ombre, à l'intérieur de l'Hadès;.. comment pénètrent les eaux nouvelles... venues par l'action du feu : la nuée les soutient; elle s'élève de la mer, soutenant les eaux. »

Ce langage singulier, cet enthousiasme qui emprunte les formules religieuses les plus exaltées, ne doivent pas nous surprendre. Les hommes d'alors, à l'exception de quelques génies supérieurs, n'étaient pas parvenus à cet état de calme et d'abstraction qui permet de contempler avec une froideur sereine les vérités scientifiques. Leur éducation même, les traditions symboliques de la vieille Égypte, les idées gnostiques, dont les premiers alchimistes sont tout imprégnés, ne leur permettaient pas de garder leur sang-froid. Ils étaient transportés et comme enivrés par la révélation de ce

monde caché des transformations chimiques, qui apparaissait pour la première fois devant l'esprit humain.

Aussi, dans ces premiers traités grecs, tous les liquides actifs de la chimie sont-ils confondus sous un nom commun, celui de l'eau divine, ou des eaux divines. « L'eau divine est une, quant au genre, disent-ils ; mais elle est multiple, quant à l'espèce, et elle comporte un nombre infini de variétés et de traitemens. » Ils désignent ces variétés par les noms symboliques les plus divers, eau aérienne, eau fluviale, rosée, lait virginal, eau de soufre natif, eau d'argent, miel attique, écume marine, etc. La confusion entretenue par cette variété de dénominations était d'ailleurs systématique ; elle avait pour but avoué de cacher le secret des fabrications au vulgaire et aux gens non initiés. S'il est parfois possible d'entrevoir, dans le vague voulu des descriptions des alchimistes grecs, quelque chose de précis, il n'existe, à ma connaissance, dans ces descriptions, aucun texte qui soit applicable à la distillation du vin. C'est à peine si le principe de la distillation fractionnée et la diversité de ses produits successifs sont signalés dans un ou deux passages ; mais ces passages paraissent s'appliquer au traitement des polysulfures alcalins, ou de matières organiques sulfurées, n'ayant rien de commun avec l'alcool.

Je n'ai pas rencontré davantage de texte précis, relatif soit à l'alcool, soit même à un liquide distillé défini quelconque, dans les traités arabes de médecine et de matière médicale, imprimés jusqu'ici, ou bien dans les ouvrages arabes manuscrits de Géber et des autres auteurs alchimiques que j'ai en main et dont je prépare la publication. Je me suis expliqué plus haut à cet égard sur les passages de Rasès, cités parfois, mais à tort ; car ils désignent seulement des liquides fermentés, sans faire allusion ni à leur distillation, ni à l'extraction de l'alcool. De même on a parlé d'Abulcasim ; mais cet auteur, après avoir décrit certains appareils distillatoires, reproduits du dibicos et du tribicos des Grecs, ajoute simplement : « D'après cette méthode, celui qui désire du vin distillé peut le distiller. » Et il prescrit de distiller aussi par ce moyen l'eau de rose et le vinaigre. Il fait mention uniquement d'une distillation en masse. Néanmoins, il est incontestable que l'idée de la préparation d'une eau aromatique distillée, telle que l'eau de rose, fort usitée en Orient, apparaît ici nettement pour la première fois ; mais il n'y a rien qui s'applique ni à une essence proprement dite, ni à l'alcool en particulier.

Dans ces textes, je le répète, il s'agit simplement de distiller le vin, sans aucune distinction entre les produits successifs d'une distillation fractionnée. Cependant, on s'était aperçu dès

lors que le vin distillé n'était pas identique à l'eau, contrairement à la vieille opinion d'Aristote; mais nos auteurs ne parlent nullement de l'alcool, quoique la connaissance de ce corps dût résulter presque immédiatement de l'étude des liquides distillés fournis par le vin.

Le plus ancien manuscrit qui renferme une indication précise à cet égard est l'un de ceux de la « Clé de la peinture, » écrit au XIIe siècle. J'ai déjà eu occasion de parler de cet ouvrage dans la *Revue;* c'est une compilation de recettes techniques, provenant de diverses origines, surtout grecques et latines, avec quelques additions arabes. On ne saurait dire à laquelle de ces sources a été puisée l'indication relative à l'alcool. En fait, elle est contenue dans une phrase énigmatique, que j'ai réussi à déchiffrer. L'usage des mots énigmatiques ou cryptogrammes existe dans beaucoup de manuscrits du temps. On sait que la formule de la poudre à canon a été ainsi signalée par Roger Bacon, dans une phrase dont l'interprétation a donné lieu à bien des discussions. Une semblable manière de transmettre la tradition scientifique sous une forme précise, quoique intelligible pour les seuls initiés, quelque contraire qu'elle soit à nos usages scientifiques modernes, constituait pourtant un progrès véritable, par rapport au vague des anciennes formules symboliques. Je demande la permission de reproduire ici la phrase même du vieux texte, afin de donner au lecteur une idée plus complète du problème historique relatif à l'alcool et de sa solution. La voici : *De commixtione puri et fortissimi xknk cum III qbsuf tbmkt cocta in ejus negocii vasis fit aqua que accensa flammam incombustam servat materiam.*

Cette recette n'offre aucun sens à première vue; mais ces mots cryptographiques peuvent être interprétés d'après une convention dont on rencontre quelques applications dans les manuscrits des XIIIe et XIVe siècles. Il suffit de remplacer chacune des lettres des mots par celle qui la précède dans l'alphabet. On trouve ainsi : *xknk* = *vini; qbsuf* = *parte; tbmkt* = *salis*, et le passage peut être traduit (en rectifiant quelques fautes grammaticales du copiste) de la manière suivante :

« En mêlant un vin pur et très fort avec trois parties de sel, et en le chauffant dans les vases destinés à cet usage, on obtient une eau inflammable, qui se consume sans brûler la matière (sur laquelle elle est déposée). »

Il s'agit dès lors de l'alcool. Cette propriété de brûler à la surface des corps, sans les brûler, avait beaucoup frappé les premiers observateurs.

Une autre indication plus explicite est contenue dans le livre *des*

Feux de Marcus Græcus, ouvrage latin tiré de sources arabes et grecques, mais dont les manuscrits ne remontent pas au-delà de l'an 1300. C'est aussi une compilation de recettes techniques, relatives pour la plupart à l'art de la guerre.

La recette relative à l'eau ardente a dû être ajoutée, après coup, au texte primitif; car elle n'en fait pas partie dans un autre manuscrit qui existe à Munich, s'y trouvant transcrite en dehors du *Traité des Feux* et à la suite. Reproduisons cette recette, en raison des indications nouvelles et caractéristiques qu'elle contient.

« *Préparation de l'eau ardente.* — Prenez un vin noir, épais, vieux. Pour un quart de livre, ajoutez deux scrupules de soufre vif, en poudre très fine, un ou deux de tartre, extrait d'un bon vin blanc, et deux scrupules de sel commun en gros fragmens. Placez le tout dans un bon alambic de plomb; mettez le chapiteau au-dessus, et vous distillerez l'eau ardente. Vous la conserverez dans un vase de verre bien fermé. »

Le manuscrit de Munich ajoute: « Voici la vertu et la propriété de l'eau ardente. Mouillez avec cette eau un chiffon de lin et allumez, il se produira une grande flamme. Quand elle est éteinte, le chiffon demeure intact. Si vous trempez le doigt dans cette eau et si vous y mettez le feu, il brûlera comme une chandelle, sans éprouver de lésion. » C'était encore là un tour de prestidigitateurs: le rôle de ces derniers est manifeste au début d'un grand nombre d'inventions, dans l'antiquité et au moyen âge.

Quoi qu'il en soit, les faits indiqués dans cette description sont exacts et ils montrent comment les premiers observateurs sont souvent frappés par des propriétés des corps, réelles ou apparentes, quoique presque insignifiantes.

Mais souvent aussi ils compliquent les opérations par certains détails superflus, sinon nuisibles, auxquels ils attachent la même importance qu'au reste, en raison des théories qui leur servent de guides : ces théories ont joué un certain rôle dans l'histoire de la science. Par exemple, dans la première recette de Marcus Græcus, il y a une indication singulière : celle de l'addition du soufre avant la distillation. Cette indication existe aussi dans un livre d'Al-Farabi, transcrit par un autre manuscrit de la même époque, et on la retrouve également dans l'ouvrage de Porta, *la Magie naturelle*, composé au XVIe siècle. Elle n'est donc pas accidentelle. Elle résulte, en effet, d'une idée théorique, exposée tout au long dans plusieurs textes. Les chimistes d'alors pensaient que la grande humidité du vin s'oppose à son inflammabilité, et c'était pour combattre la première que l'on ajoutait soit des sels, soit du soufre, dont la siccité, disait-on, accroît les propriétés combus-

tibles. L'un de ces vieux auteurs cite, à l'appui de sa théorie, le bois sec et le bois vert, inégalement combustibles, suivant la saison où ils ont été coupés et la dose d'humidité qu'ils renferment.

Rappelons encore que la volatilité et la combustibilité étaient alors confondues et désignées sous le nom de *sulfuréité*, désignation qui était encore appliquée dans ce sens au temps de Stahl, au commencement du XVIIIe siècle. Ces idées remontent même aux alchimistes grecs, qui appelaient tout liquide volatil et tout sublimé émis de bas en haut du nom d'eau sulfureuse (ou eau divine).

On voit, par là, l'origine de ces préparations si compliquées et si difficiles à comprendre aujourd'hui, usitées chez les anciens chimistes. Ils s'efforçaient de communiquer aux corps les qualités qui leur manquaient, en y ajoutant certaines matières dans lesquelles ces propriétés étaient supposées concentrées. Ainsi du soufre était ajouté au vin pour rendre plus facile, croyait-on, la manifestation de son principe inflammable.

Le premier savant, connu nominativement, qui ait parlé de l'alcool est de date postérieure à la composition des écrits qui précèdent : c'est Arnaud de Villeneuve. On le donne d'ordinaire comme l'auteur de la découverte, prétention qu'il n'a jamais élevée lui-même. Il s'est borné à parler de l'alcool comme d'une préparation connue de son temps et qui l'émerveillait au plus haut degré. Arnaud de Villeneuve l'a consignée dans son ouvrage intitulé : *de Conservanda juventute*, « Pour rester jeune ; » ouvrage écrit vers 1309.

« On extrait, dit-il, par la distillation du vin, ou de sa lie, le vin ardent, dénommé aussi eau-de-vie. C'est la portion la plus subtile du vin. »

Puis, il en exalte les vertus : « Discours sur l'eau-de-vie. Quelques-uns l'appellent eau-de-vie. Certains modernes disent que c'est l'eau permanente, ou bien l'eau d'or, à cause du caractère sublime de sa préparation. Ses vertus sont bien connues. » Il énumère ensuite les maladies qu'elle guérit : « Elle prolonge la vie, et voilà pourquoi elle mérite d'être appelée eau-de-vie. On doit la conserver dans un vase d'or ; tous les autres vases, ceux de verre exceptés, laissent suspecter une altération. » Puis il signale les alcoolats : « En raison de sa simplicité, elle reçoit toute impression de goût, d'odeur et autre propriété. Quand on lui a communiqué les vertus du romarin et de la sauge, elle exerce une influence favorable sur les nerfs, etc. »

Le pseudo Raymond Lulle, auteur plus moderne qu'Arnaud de Villeneuve, parle avec le même enthousiasme de l'alcool. Il décrit

la distillation de l'eau ardente, tirée du vin, et ses rectifications, répétées au besoin sept fois, jusqu'à ce que le produit brûle sans laisser trace d'eau. « On l'appelle, ajoute-t-il, mercure végétal. »

On voit que les alchimistes, au début du XIVe siècle, furent saisis d'une telle admiration par la découverte de l'alcool, qu'ils l'assimilèrent à l'élixir de longue vie et au mercure des philosophes. C'est l'écho de ces souvenirs que Renan reproduit dans son drame philosophique de l'*Eau de Jouvence*.

Mais il faudrait se garder de prendre tout texte où il est question du mercure des philosophes, ou de l'élixir de longue vie, comme applicable à l'alcool.

L'élixir de longue vie est une imagination de l'ancienne Égypte. Diodore de Sicile le désigne sous le nom de « remède d'immortalité. » L'invention en était attribuée à Isis et l'on en trouve la composition dans les œuvres de Galien. Au moyen âge, les formules en ont beaucoup varié. Cet élixir de longue vie était en même temps réputé susceptible de changer l'argent en or, c'est-à-dire qu'il jouissait des mêmes propriétés chimériques que la pierre philosophale.

Si la découverte de l'alcool ne répond pas à ces illusions, elle n'en a pas moins eu les conséquences les plus graves dans l'histoire du monde. C'est un agent éminemment actif, et par là même à la fois utile et nuisible : il peut soit prolonger la vie humaine, soit en raccourcir le terme, suivant l'usage que l'on en fait. C'est aussi une source de richesse inépuisable pour les individus et pour les États, source plus féconde que ne l'eût été le prétendu élixir des alchimistes : leurs longs et patiens travaux n'ont donc pas été perdus, leur rêve a été réalisé au-delà de leur espérance par les découvertes de la chimie moderne.

M. BERTHELOT.

LA

POPULATION FRANÇAISE

E. Levasseur. — *La population française, Histoire de la population avant 1789 et démographie de la France comparée à celle des autres nations au XIXe siècle; précédée d'une introduction sur la statistique*, 3 vol. in-8°; Arthur Rousseau. 1889, 1891 et 1892.

Quel est le père de famille qui, riche ou pauvre, illettré ou philosophe, ne s'est pas quelquefois oublié dans la muette contemplation des postérités successives que le sort peut lui réserver? Après ses fils et ses filles viendront ses petits-fils et ses petites-filles, puis ses arrière-petits-fils et ses arrière-petites-filles, légion déjà nombreuse; puis d'autres descendances encore qui iront pullulant, sans que notre langue ait pris la peine de leur attribuer des noms distincts et sans que l'imagination même les puisse voir autrement qu'en raccourci, vaguement échelonnées qu'elles sont dans la fuyante perspective des siècles futurs.

Et si, après avoir ainsi sondé les profondeurs de l'avenir, nous nous retournons vers le passé, voici venir une autre vision qui ressemble à la première. Chacun de nous a eu un père et une mère qui, l'un et l'autre, avaient eu un père et une mère aussi, soit quatre aïeuls, précédés par huit bisaïeuls; et ainsi de suite, en remontant le cours des âges; de sorte que là encore le cortège s'élargit progressivement, à mesure que la distance augmente.

L'homme se trouve ainsi relié par d'innombrables parentés à toutes les générations qui ont précédé ou qui suivront la sienne; et ce double rayonnement, dont il est le centre commun, semble mêler sa vie à celle de l'humanité entière.

Toutes ces filiations individuelles composent, d'ailleurs, en s'entrelaçant, la trame dont les nations sont faites. L'homme naît et meurt: la famille reste; la race se perpétue. Nous ne sommes que les feuilles éphémères des arbres qui forment la forêt humaine, et nos intérêts personnels sont peu de chose à côté des intérêts collectifs que la mort n'atteint pas. Plus le monde se peuple, plus ceux qui conduisent le monde devraient tenir à se rendre exactement compte des conditions générales ou particulières dans lesquelles s'effectuent, sur les différens points du globe, la propagation, l'entretien et la distribution de l'espèce privilégiée à qui la terre appartient.

La science qui a pour mission de répondre à ces questions délicates s'appelle la démographie; et, tout en rendant un hommage mérité aux remarquables travaux qu'elle a inspirés en Belgique, en Angleterre, en Allemagne, en Italie et ailleurs, on peut dire que la démographie est aussi une science bien française. On se sent doublement autorisé à le dire après avoir lu et médité l'œuvre magistrale que M. Émile Levasseur vient d'extraire de plus de vingt années d'étude et d'enseignement. Les trois volumes dont il a, cet été, achevé la publication n'annoncent, par leur titre principal, que l'histoire de la population française; mais l'auteur est de ceux qui tiennent volontiers plus qu'ils n'ont promis, et les étrangers ne trouveront guère moins de profit que nous-mêmes à feuilleter un ouvrage où les comparaisons internationales tiennent une grande place et dont les conclusions sont, en partie, applicables à tous les pays. M. Levasseur était peut-être le seul homme capable de pousser à fond une si vaste et si laborieuse entreprise. Pour ne rien laisser d'incomplet ou d'obscur dans une pareille enquête, il fallait être tout à la fois géographe, historien, statisticien, économiste, moraliste aussi. L'auteur est tout cela et n'est pas seulement cela. Don bien rare que celui de pouvoir ainsi se multiplier, ou plutôt se diviser, sans perdre en profondeur ce qu'on gagne en surface! Il faut, pour y réussir, une extrême facilité d'assimilation, une sûreté de jugement peu commune, une haute probité scientifique. M. Levasseur, qui professe tant de choses, ne parle de rien légèrement. Tel chapitre de la *Population française* n'est que l'incarnation définitive d'une leçon qu'ont applaudie tour à tour, sous des formes diverses, l'auditoire à demi populaire du Conservatoire des Arts et Métiers, la clientèle moins mêlée du Collège de France, la jeunesse d'élite qui se dispute les bancs de l'École libre des sciences politiques et les groupes de spécialistes qui constituent nos grandes sociétés savantes. Pour qui ne croit pas que le mieux soit l'ennemi du bien, c'est un exercice infiniment profitable que cet enseignement varié et gradué: la pensée de l'homme est comme le cristal qu'il faut avoir frotté

successivement sur trois ou quatre matières différentes pour lui voir acquérir son maximum de solidité et d'éclat.

La question de la population avait déjà, depuis cent cinquante ans, donné lieu à bien des recherches et à bien des dissertations. Sans parler des vivans, il faut au moins citer, parmi les fondateurs de la démographie française, Deparcieux, Expilly, Messance, Moheau, au XVIIIe siècle, et, au XIXe siècle, Dufau, Ach. Guillard, Ad. Bertillon, et les chefs de la statistique générale de France. Mais personne jusqu'ici, ni chez nous, ni ailleurs, n'avait embrassé le sujet dans son intégralité et exposé méthodiquement la suite des destinées d'une race depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque actuelle, en analysant à tous les points de vue le jeu des évolutions qui viennent sans cesse en modifier l'économie intérieure. L'œuvre de M. Levasseur est, par l'ampleur de son plan comme par la solidité de ses matériaux et la puissance de son architecture, un véritable monument.

I.

La démographie est avant tout une science d'observation, et l'observation, en cette matière, ne peut devenir féconde que si le champ dont elle dispose présente une étendue suffisante. L'extrême variété des vicissitudes humaines n'empêche pas la vie et la mort d'obéir à un certain nombre de lois générales ; mais elle oblige celui qui les veut dégager de l'apparent désordre des phénomènes ambians à faire parler les foules et non les individus. Pour cela, il lui faut nécessairement la coopération des administrations publiques, seules capables d'interroger tout un peuple à la fois. Nous avons aujourd'hui, pour nous instruire des mouvemens de la population, l'état civil et les dénombremens. Mais on sait que la pratique régulière de ces deux institutions s'est fait longtemps attendre et les aspirans démographes du bon vieux temps étaient à peu près réduits à deviner ou à inventer ce qu'ils voulaient enseigner aux autres.

Parmi les quelques recensemens dont l'antiquité nous a transmis le souvenir, plusieurs avaient été improvisés et les meilleurs ne semblent mériter qu'une confiance très relative. Dans celui des premiers-nés d'Israël par Moïse (1), l'addition laisse à désirer. Le roi David, à son tour, voulut se rendre compte numériquement de sa puissance militaire (2). Il dit à son ministre de la guerre : — « Parcours toutes les tribus, de Dan jusqu'à Berchaba, et compte mon peuple pour que j'en sache le nombre. » — Joab aurait bien

(1) *Livre des Nombres*, ch. III.
(2) *Deuxième livre des Rois*, ch. XXIV.

voulu se faire dispenser de cette corvée, mais le roi tenait à son idée : il fallut s'exécuter. L'opération dura dix mois; puis le prince des armées fit son rapport : il prétendait avoir trouvé 1,300,000 hommes en état de porter les armes. M. Levasseur dénonce l'exagération probable de ce chiffre. On sait, au surplus, que l'affaire finit mal. David dut s'accuser d'orgueil et de folie, et Dieu lui ayant donné le choix entre trois châtimens, la famine pendant sept ans, l'invasion pendant trois mois ou la peste pendant trois jours, le roi choisit la peste, ce qui semblait assez sage, et perdit du coup 70,000 hommes.

Cette expérience malencontreuse a dû contribuer à dégoûter les Orientaux de la statistique. Ils la méprisent et s'en défient. Joab avait dit à David : — « Que le Dieu tout-puissant multiplie votre peuple; mais pourquoi vouloir le compter? » — En plein XIXe siècle, le cadi de Mossoul répondait de même à sir Henry Layard, qui lui avait demandé des renseignemens précis sur la population de la ville, sur son commerce, sur sa richesse : — « O mon illustre ami! ô joie des vivans! ce que tu me demandes est à la fois inutile et nuisible. Bien que tous mes jours se soient écoulés dans ce pays, je n'ai jamais songé à en compter les maisons, ni à m'informer du nombre de leurs habitans. Ce que celui-ci met de marchandises sur ses mulets, celui-là au fond de sa barque, c'est une chose qui ne me regarde nullement. O mon ami, ô ma brebis, ne cherche pas à connaître ce qui ne te concerne pas (1)... »

Les Romains, esprits plus pratiques, dédaignaient moins la statistique et organisaient mieux la comptabilité humaine. Les questionnaires de leurs *censores* formaient la base d'un état civil très complet. Le citoyen n'avait pas seulement à décliner ses noms, prénoms et surnoms, mais aussi à faire connaître ses parens, ses patrons, sa tribu, enfin son âge et sa fortune. L'interrogatoire comportait une mise en scène presque théâtrale. Le grand bas-relief du Louvre où le censeur romain est représenté dans l'exercice de ses fonctions montre bien quels en étaient l'importance et le prestige. Ce beau marbre aurait pu fournir au tome Ier de M. Levasseur un frontispice approprié si, partisan convaincu des méthodes graphiques, l'auteur n'avait préféré à tout autre genre d'illustration les courbes sinueuses et les cartes teintées dont l'usage se répand chaque jour davantage et qui facilitent tant au lecteur, novice ou non, l'intelligence des textes et l'interprétation des chiffres.

Limitée d'abord aux citoyens romains proprement dits, l'institution du cens finit par s'étendre aux provinces, et les dénombremens

(1) *L'Islamisme et la science*, conférence faite à la Sorbonne par Ernest Renan, en mars 1883.

d'Auguste ou de Claude eurent certainement des bases plus solides que ceux de Moïse et de David. Mais, pas plus que les chevaux ou les bœufs, les esclaves n'y étaient compris, et l'hypothèse entre encore pour une bonne part dans les évaluations qu'ont tirées de ces sources incomplètes les Dureau de La Malle, les Gibbon et les Champagny. Il semble bien cependant que la population totale de l'empire romain dépassa 100 millions d'âmes, sans atteindre 150 millions.

Nos anciens rois n'ont pas eu les mêmes curiosités que les Césars, ou plutôt ils n'ont pas su les satisfaire. Les quelques documens datant du moyen âge sur lesquels s'exerce l'érudition des démographes avaient une destination fiscale et n'allaient pas, comme unité contributive, au-delà du « feu. » C'est le cas de ce fameux *État des paroisses et feux des bailliages et sénéchaussées de France en 1328*, où Voltaire est un des premiers à avoir cherché une indication du nombre des habitans du royaume au XIVe siècle, et qui a, depuis lors, servi de pièce justificative à des conclusions si divergentes. Ce qui est hors de doute, c'est que la guerre de cent ans a cruellement dépeuplé l'ancienne France. M. Levasseur le démontre de dix façons différentes. On peut en dire autant, toutes proportions gardées, des guerres de religion. Un contemporain d'Henri III, Froumenteau, s'est proposé de calculer les pertes occasionnées par ces luttes fratricides. Bien qu'il se prétende sûr de tout ce qu'il avance, la fantaisie entre évidemment pour beaucoup dans la précision qu'il affecte, et l'on peut espérer que, dans son livre, le compte des meurtres et des viols n'est pas moins amplifié que celui des lieux habités. Nous avons aujourd'hui 36,140 communes : Froumenteau, en 1581, attribuait à un territoire bien moindre 132,000 clochers ou paroisses! C'était se montrer généreux. Et pourtant il y a encore loin de là aux 1,700,000 villes et villages dont l'imagination populaire avait longtemps doté les États du roi de France (1).

En passant au crible d'une critique minutieuse tous les témoignages disponibles, quelle qu'en soit la qualité, depuis les *Commentaires* de César jusqu'au *Polyptyque* de l'abbé Irminon, et depuis l'*État des paroisses* de 1328 jusqu'au *Secret des finances*, de Froumenteau, M. Levasseur s'est trouvé amené à admettre que notre territoire actuel de 53 millions d'hectares pouvait porter 6,700,000 habitans quand les légions romaines en firent la con-

(1) Ce chiffre extravagant se rencontre déjà dans la *Chronique des religieux de Saint-Denis* de 1405; et il sert de base à un projet d'impôt présenté au conseil du roi sous Charles VI. Il avait encore cours au XVIe siècle, et la *Satire Ménippée* en fait foi.

quête, 8 millions 1/2 sous les Antonins, de 6 à 8 millions au temps de Charlemagne, de 20 à 22 millions dans la première moitié du XIVe siècle et environ 20 millions vers la fin du XVIe. Voilà, dira-t-on, une marche bien irrégulière. Ce qui doit étonner, ce n'est pas que la population de la France féodale ait pu tripler en cinq cents ans ; c'est qu'une progression si lente ne se soit même pas continuée. Mais depuis que l'histoire s'est mise, un peu tardivement, à retracer la vie des peuples en même temps que celle des rois, on ne sait que trop à quel degré de misère et de découragement l'invasion anglaise d'abord et ensuite la guerre civile avaient réduit nos campagnes.

Au surplus, il n'est pas besoin de remonter si haut dans le passé pour voir des causes semblables produire des effets analogues. La guerre de trente ans n'a-t-elle pas fait le vide dans nos provinces de l'Est? Et la haine du huguenot n'a-t-elle pas, il y a deux cents ans, retiré à Louis XIV trois cent mille de ses sujets, perte d'autant plus funeste que les fugitifs, emportant avec eux la prospérité d'une foule de localités, allaient enrichir de leur labeur et de leur industrie la Suisse, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre? La fin du grand règne a été plus ruineuse encore, et rien ne le prouve mieux que la simple comparaison de ces deux chiffres, applicables l'un et l'autre au territoire actuel de la France : 21,136,000 habitans en 1700 et, tout au plus, 18 millions vers 1715 ! L'accusation qui se dégage de ce rapprochement est d'autant plus grave que ce ne sont pas là, comme tout à l'heure, des supputations conjecturales. L'enquête la plus attentive dont la population du royaume ait été l'objet sous l'ancien régime a précisément coïncidé avec la fin du XVIIe siècle. C'était pour l'instruction du duc de Bourgogne que M. de Beauvillier, gouverneur du jeune prince, en avait conçu l'idée. Mais Vauban et Fénelon collaborèrent à la rédaction du questionnaire, et le roi intervint en personne, « voulant, disait-il, être pleinement informé de l'état des provinces du dedans de son royaume. » Tout n'est pas d'égale valeur dans les « mémoires des intendans, » et ces hauts fonctionnaires n'ont pas tous répondu avec la même netteté aux questions très nettes qui leur étaient posées, notamment au point de vue démographique : « nombre des villes; nombre des hommes en chacune; nombre des villages et des hameaux; total des paroisses et des âmes de chacune; consulter les anciens registres pour voir si le peuple a été autrefois plus nombreux qu'aujourd'hui; causes de sa diminution, etc. » Quoi qu'il en soit, les calculs des administrateurs de l'époque, coordonnés et revisés dès le début par Boulainvilliers et Vauban, repris en sous-œuvre de nos jours par M. des Cilleuls, jettent beaucoup de lumière sur un problème qui, même après Colbert, était

resté bien obscur, puisqu'un Vossius, en 1685, a pu écrire, sans compromettre sa réputation de savant, que la France contenait « cinq millions d'âmes. »

Sous Louis XV et sous Louis XVI, les Français, malgré bien des épreuves encore, ont recommencé à croître et à multiplier. M. Levasseur, qui réduit à 18 millions la population que nourrissait en 1715 le territoire actuel de la France, la porte à 24 millions 1/2 vers 1770 et à 26 millions en 1789. Ici ce n'est plus la pénurie, mais bien la surabondance des documens à utiliser qui rend l'hésitation possible. La question de la population a perpétuellement été à l'ordre du jour pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle, et les évaluations s'offrent de tous côtés, appuyées le plus souvent sur le mouvement des naissances, mariages et décès, que l'on commençait à enregistrer avec soin et dont l'abbé Terray, en 1772, a contribué à assurer le dépouillement méthodique. Rappelons, sans nous y arrêter, les recherches du marquis de Mirabeau, de Montesquieu, de Voltaire; puis celles de Messance, d'Expilly, de Buffon, de Moheau, de Necker, de Condorcet et Laplace, de Dupont de Nemours, de Calonne, du chevalier des Pommelles, de Bonvallet des Brosses, de Lavoisier, de Montesquiou, etc. Pour 1789, les indications varient de 23 à 29 millions. Le chiffre intermédiaire auquel s'est arrêté M. Levasseur (26 millions) paraît fortement motivé. Constatons cependant qu'il a rencontré, parmi les apologistes de l'ancien régime, d'assez ardens contradicteurs (1).

II.

C'est en 1801 que la France, pour la première fois, s'est mise à compter ses enfans, un à un. Les dénombremens qu'avaient prescrits, à diverses reprises, la Constituante, la Convention, le Directoire, étaient tous restés en chemin. Les 98 départemens de 1801 donnèrent un peu plus de 33 millions d'âmes (33,112,000), dont 27,350,000 pour le territoire que nous ont laissé les traités de 1815. Un second recensement, fait en 1806, aboutit pour ce même périmètre à un total très supérieur : 29,107,000. Est-ce à dire qu'il ait été gagné près de 2 millions d'âmes en cinq années? Assurément non; et cet écart excessif convainc d'erreur, à lui seul, soit le chiffre de 1801 qui serait trop faible, soit le chiffre de 1806 qui serait trop fort. En 1811, on se borna à établir le nombre probable des habitans, en ajoutant les naissances et en retranchant

(1) Voir, dans la *Réforme sociale*, le compte-rendu des deux séances de la Société d'économie sociale des 11 novembre 1889 et 10 février 1890.

les décès constatés. Mais c'était surtout hors frontières que, sous l'empire comme sous la révolution, nos soldats allaient mourir; et quelles hécatombes, même quand on était vainqueur sur toute la ligne (1)! Les chiffres de 1816 et de 1826 furent obtenus comme celui de 1811, et il n'y a eu de véritable recensement, entre Napoléon et Louis-Philippe, que celui de 1821 (30,461,900 âmes). A partir de 1831, les dénombremens effectifs sont devenus quinquennaux, et l'on s'est appliqué à en perfectionner le mécanisme, tout en en élargissant le cadre. On ne se borne plus à compter les individus; on les interroge, par écrit, et on les classe tant bien que mal d'après leur sexe, leur âge, leur nationalité, leur condition civile, leur profession...

A la fin du second empire, la France devait avoir 38 millions et demi d'habitans, et c'est encore, à peu de chose près, ce que lui donne le dénombrement de l'année dernière (38,343,200 habitans, dont 1,101,800 étrangers). Les vingt années écoulées depuis la guerre n'ont fait que nous rendre ce que nous avions perdu, soit par la mutilation du territoire national, soit par les exceptionnelles calamités qui l'ont accompagnée.

Les dénombremens directs sont le correctif nécessaire des statistiques de l'état civil, parce que le double jeu de l'émigration et de l'immigration vient troubler chaque année, dans des proportions indéterminées, le double mouvement des naissances et des décès. Un recensement bien fait est pour la démographie une source d'informations que rien ne saurait suppléer. Cependant il ne faut pas s'exagérer la rigueur de ces comptages périodiques, et ceux qui y président doivent être les premiers à modérer, par l'aveu sincère des erreurs probables, la confiance un peu aveugle dont le public se montre disposé à les honorer. La précision de certains résultats est purement apparente. Quand la statistique agricole déclare qu'au 30 novembre 1882 la France possédait 12,871,878 lapins, on peut sans irrévérence faire suivre d'un point d'interrogation cette révélation mystérieuse. Il en est de même, jusqu'à un certain point, pour les 38,343,192 habitans qu'adjuge à notre pays le dénombrement du 12 avril 1891. Si ce total était exact à un millième près, l'administration aurait droit à des félicitations; mais ce degré d'approximation très méritoire n'autoriserait pourtant à garantir ici que trois chiffres sur huit.

La première et la plus grande difficulté, quand il s'agit de saisir au vol, pour ainsi dire, toute une population, vient de la

(1) On paraît autorisé à croire que les guerres de la révolution ont coûté la vie à 1 million et les guerres de l'empire à 2 millions d'hommes (Français ou alliés). Voir le compte-rendu de la séance de l'Académie des Sciences morales et politiques du 18 juin 1892.

croissante mobilité des molécules humaines. Le ministre de l'intérieur ne peut pas dire, comme les photographes : « Ne bougeons plus ! » Quelle que soit la date choisie pour l'opération, il y a ce jour-là, outre les pauvres diables qui n'ont ni feu ni lieu, une foule de gens qui, pour une raison ou pour une autre, se trouvent hors de leur domicile. Songez que nos chemins de fer notent une moyenne quotidienne de près d'un million de voyages! Il est vrai que l'activité de la circulation change notablement selon les saisons et selon les jours de la semaine. Les recensemens de 1876 et de 1881, qui ont eu lieu en décembre, valaient mieux, en cela, que celui de 1886 qui s'est fait en mai, et que celui de 1890 qui s'est fait en avril, un dimanche. Depuis 1881, pour tenir compte de la difficulté résultant des absences, on compte et on enregistre, en même temps que la « population domiciliée ou « population légale » la « population présente » ou « population de fait. » Cette distinction offre certains avantages, mais elle a l'inconvénient de compliquer les choses et de dérouter l'esprit, d'autant que les deux additions ne sont jamais d'accord. *A priori*, le nombre des étrangers qui visitent la France étant d'ordinaire supérieur au nombre des Français qui voyagent à l'étranger, on s'attendrait à trouver pour la population de fait un chiffre plus élevé que pour la population de droit. Or, c'est le contraire qui arrive, et le déficit est même considérable: 267,000 unités en 1881, 288,000 en 1886. Il est donc certain que les allans et venans échappent en grand nombre aux perquisitions des recenseurs, et toutes les classifications qui portent sur la population de fait restent incomplètes.

La population domiciliée comporte elle-même plus d'une cause d'erreur. Non-seulement l'administration se trompe, *errare humanum est;* mais on la trompe souvent, quand on croit avoir intérêt à la tromper, et l'impunité qui semble acquise aux fraudes de ce genre est de nature à les encourager. Après le dénombrement de 1886, le bureau de la statistique générale a pu démontrer mathématiquement qu'un certain nombre de communes avaient exagéré ou atténué à dessein leur importance. Telle commune où l'on a trouvé 2,005 habitans n'en avouera que 1,995, par exemple, et telle autre qui n'en a que 398 en déclarera 402. Pourquoi? Parce que, dans le premier cas, il y a à ne pas atteindre 2,000 l'avantage d'éviter certaines surcharges fiscales; et parce que, dans l'autre hypothèse, il y a à dépasser 400 le profit pécuniaire d'une subvention pour les écoles de filles. Nul doute que le dénombrement de 1891, soumis aux mêmes analyses que le précédent, ne trahisse les mêmes spéculations. Dans un village du centre, où l'on désirait faire porter de 10 à 12 le nombre des conseillers munici-

paux, le maire, apprenant qu'il eût suffi pour cela de justifier d'un minimum de 500 âmes, redemandait bravement le dossier qu'il venait d'expédier à la sous-préfecture et s'assurait le succès sans autre effort que l'invention de quelques noms et prénoms supplémentaires.

Les bulletins individuels peuvent eux-mêmes se trouver viciés par les dissimulations volontaires ou inconscientes des déclarans. Quand, avant 1870, on demandait aux familles combien elles comptaient de membres idiots, crétins, goîtreux, etc., il n'est pas étonnant qu'elles montrassent quelque répugnance à confesser de si fâcheuses disgrâces. Les faux ménages, sachant qu'ils n'ont pas de papiers à produire à l'appui de leurs dires, se font volontiers passer pour vrais. Les étrangers peuvent croire qu'ils éviteront certains ennuis en se naturalisant Français de leur propre autorité. La désignation des professions donne lieu à plus de quiproquos encore. Et les âges! Il y a d'abord la tendance naturelle des illettrés à arrondir des nombres dont ils suivent mal la progression : tel paysan aura quarante ans jusqu'à ce qu'il en ait cinquante. Les femmes, au contraire, reculent devant le nombre rond et ne s'y laissent amener qu'à la dernière extrémité. Même devant le recenseur, à qui cela n'importe guère, elles aiment mieux avoir vingt-trois ou vingt-quatre ans que vingt-six ou vingt-sept; et quand on dresse la « pyramide des âges, » figure familière aux démographes et où les philosophes trouveraient aussi des sujets de méditation, il suffit de comparer, en ce qui concerne le sexe féminin, les deux étages superposés que sépare la vingt-cinquième année pour s'assurer que la sincérité n'est pas la vertu dominante des servantes de sainte Catherine.

Une coquetterie inverse pousse certains vieillards et ceux qui les entourent à majorer indûment un âge déjà lourd à porter. C'est une gloire comme une autre que d'avoir cent ans, et les nonagénaires, qui n'ont plus guère à leur disposition que cette ambition-là, profitent parfois des caprices d'une mémoire fatiguée pour se décerner à eux-mêmes ou pour se laisser décerner par autrui le titre envié auquel ils n'ont pas encore droit. Le Canada et la Bavière en 1871, l'État de New-York en 1875, la Prusse en 1885, avaient reconnu que beaucoup de leurs soi-disant centenaires n'étaient que des aspirans centenaires. En France, le dénombrement de 1886 a été suivi d'une vérification du même genre et d'une démonstration identique. Il avait été inscrit 184 individus annonçant cent ans ou plus. Un tel cortège de siècles, comme dit Chateaubriand, faisait honneur à la longévité française. Mais lorsque l'administration se fut mise en campagne pour passer en revue cette légion de vétérans, il fallut en rabattre. Sur les

184 centenaires inscrits, 48 restèrent introuvables et 53 furent convaincus de s'être faits plus vieux qu'ils ne l'étaient. Plusieurs avaient quatre-vingt-dix-neuf ans sonnés; mais il s'en trouvait aussi qui n'en avaient pas quatre-vingts. En plein Paris, en plein quartier latin, une jeune personne d'humeur folâtre avait simplement quintuplé son âge : le commissaire de police, qui s'était fait un devoir d'aller saluer en personne ce vénérable débris du passé, n'eut pas de peine à obtenir l'aveu écrit d'une espièglerie que l'on avait crue sans conséquence. Dans les 83 cas restans, certaines justifications ont pu être invoquées : cependant quelque scepticisme est encore permis quand on voit que la plupart des communes qui se vantaient de posséder des centenaires se trouvent groupées sur les bords de la Garonne ou de ses affluens. Le doyen des 83 Nestors supposés authentiques était un Espagnol, Joseph Ribas, baptisé à San Esteban de Litera, le 20 août 1770, si l'acte de baptême qu'il exhibait était bien le sien. Ce patriarche vivait encore à Tarbes en 1888, ce qui lui supposait 118 ans : c'est beaucoup. Parmi les femmes reconnues centenaires en 1886, une était depuis 80 ans, une autre depuis 86 ans domestique dans la même famille. Un vieux Corse, né en 1783 et habitant Ferrazo, comptait 95 descendans. Beaucoup étaient sans famille, ayant survécu à tous leurs proches, et plusieurs végétaient dans un dortoir d'hospice. Si les vrais centenaires sont clairsemés, les Fontenelle et les Chevreul sont plus rares encore, et, tout considéré, il n'y a pas à en vouloir à la statistique générale de France d'avoir diminué, par son enquête, les chances déjà bien restreintes qui semblaient offertes à chacun de nous de mettre un siècle entier entre son premier vagissement et son dernier soupir.

III.

On vient de voir que tout n'est pas article de foi dans les énonciations de nos recensemens quinquennaux. Les registres des mairies méritent, au contraire, une confiance presque absolue. Sans doute, il peut leur échapper, de loin en loin, une naissance clandestine, un meurtre ou un suicide qui n'a pas laissé de traces. Les officiers qui président au recrutement savent aussi qu'il n'est pas sans exemple qu'un garçon se trouve inscrit comme de sexe féminin, ou réciproquement. Mais, au point de vue de la marche générale des destinées humaines, qu'importent quelques unités de plus ou de moins sur des centaines de mille, sur des millions ? Lors même que l'on divise par la population recensée le nombre annuel des naissances, des mariages et des décès pour calculer ce que les démographes appellent la natalité, la nuptialité, la mortalité, les

rapports auxquels on arrive peuvent être considérés comme suffisamment sûrs; et nos arrière-neveux trouveront, dans les relevés de l'état civil, ainsi utilisés, de quoi instituer des comparaisons concluantes entre leur temps et le nôtre.

Nous sommes moins à l'aise pour comparer le siècle qui va finir à ceux qui l'ont précédé, parce que nos aïeux ne voyaient pas grand intérêt à faire régulièrement l'inventaire de leurs baptêmes et de leurs enterremens. Toutefois, avec un guide expérimenté et sagace comme M. Levasseur, on peut remonter assez loin dans le passé et se faire au moins une idée approximative de ce que la vie, dans sa lutte continue contre la mort, a gagné ou perdu depuis quelques centaines, voire même depuis quelques milliers d'années.

Rappelons d'abord, sans la discuter, la tradition qui, à la faveur d'une chronologie très problématique, confère aux premiers hommes des longévités extraordinaires. La mythologie païenne nous donnait pour ancêtres des géans, hauts de cent coudées. La Bible nous donne pour ancêtres des patriarches vivant près de mille ans. Flourens, avec sa théorie des dédoublemens successifs de la vie, eût pu s'accommoder de ces majestueuses origines. Mais les docteurs enseignent maintenant que, loin que l'espèce ait dégénéré, l'homme représente le produit perfectionné d'une évolution ascendante où le singe lui-même a joué à son heure le rôle d'un parvenu. L'histoire proprement dite peut faire abstraction de ces conceptions contradictoires. L'Ancien Testament, d'ailleurs, nous ramène assez vite aux proportions normales : le psaume LXXXIX, intitulé *Prière de Moïse* et composé, sans doute, par quelqu'un de ses descendans, oppose éloquemment à l'éternité du Très-Haut la brièveté de l'existence humaine et dit expressément : « Notre vie dure à peine soixante-dix ans; les plus forts vont à quatre-vingts. » C'est ce que pourrait encore dire un poète contemporain; c'est ce qu'auraient pu dire les poètes de tous les temps.

Les anciens n'avaient pas attendu Sénèque pour s'apercevoir que la vie est courte; mais il courait parmi eux d'étranges préjugés relativement à l'âge où l'on meurt, et nos pères ont longtemps conservé ces naïves illusions. Ne voit-on pas, jusque sous Louis XIV, le docte Salmasius s'attaquer gravement à la vieille superstition des « années climatériques (1) ? » C'était de sept en sept ans, selon les uns, de neuf en neuf ans selon les autres, que s'échelonnaient sur le chemin de la vie les passages critiques, et l'échéance la plus meurtrière était nécessairement la soixante-troisième année, 63 étant le multiple commun de 7 et de 9. On se persuadait donc

(1) *Cl. Salmasii de annis climactericis et antiqua astrologia diatribæ, ex officina Elzeviriorum*, 1648.

que la mortalité était moindre à soixante-quatre, à soixante-cinq, à soixante-six ans qu'à soixante-trois. Il est surprenant que la crédulité populaire se soit attachée opiniâtrément à des légendes que l'expérience individuelle contredisait sans cesse. Il suffirait à chacun de nous de coordonner ses propres souvenirs ou de parcourir les allées d'un cimetière pour voir s'ébaucher au moins, dans son esprit, la loi qui fait d'abord décroître lentement, puis progresser peu à peu avec l'âge le taux de la mortalité humaine. La courbe n'est pas tout à fait la même dans tous les temps et dans tous les pays ; mais partout elle commence par une brusque descente, suivie d'une lente et longue montée. Pour la France entière, les calculs de la statistique générale, relatifs à la période de 1877-1881, montrent que deux nouveau-nés sur dix, plus exactement dix-neuf sur cent, succombent dès la première année ; et ce sont surtout les premiers mois, les premières semaines, les premiers jours qui voient s'accomplir cette œuvre de destruction. Presque toutes les espèces vivantes paient au trépas ce tribut initial. Il semble que l'enfant pour naître, plus encore que la mère pour le mettre au monde, ait un véritable combat à livrer, et sans parler des morts-nés, qui deviennent si nombreux, beaucoup de petits êtres, condamnés avant même d'avoir vécu, ne font que passer du berceau qui les attendait au cercueil qui va les recevoir. Toutefois, le *quantum* de ce déchet n'est pas immuable. La proportion des pertes de la première année, qui en Bavière monte à 30 pour 100 nouveau-nés, descend à 11 ou 12 dans la froide Norvège. Avec plus de moralité et d'hygiène, on réduirait partout ce qu'on a pu appeler le massacre des innocens.

La seconde année est plus clémente que la première : sur cent enfans d'un an, il n'en périt d'ordinaire, avant deux ans, que trois ou quatre (1). De deux à trois ans la « dîme mortuaire, » comme disent les démographes, est déjà inférieure à 2 pour 100, et elle va en diminuant de plus en plus jusqu'au seuil de l'adolescence : entre dix et quinze ans, chaque année réduit à peine de quatre ou cinq millièmes le contingent qui la traverse ; et la quatorzième année, en particulier, toute climatérique qu'elle soit, tue moins de monde que n'importe quelle autre.

Mais, c'est à partir de cet âge que la mortalité, après avoir été en déclinant, commence à remonter, avec quelques rigueurs alternatives pour l'un et l'autre sexe. Elle remonte assez vite pendant un lustre ou deux : 4 décès par an sur mille vivans de dix à

(1) En Italie, la proportion des décès de la seconde année dépasse 10 pour 100 ; mais le mépris de l'hygiène se complique là, comme on le sait, de l'insalubrité d'un grand nombre de localités.

quinze ans, 6 de quinze à vingt ans, 8 de vingt à vingt-cinq. Après la vingt-cinquième année, la pente ascendante continue; mais, au lieu d'accélérer ses progrès, elle se modère jusque vers la cinquantième année, qui se contente encore, sur mille hommes ou femmes, d'une quinzaine de victimes. Hélas! voici venir les cheveux blancs. La mort, qui dormait presque, se réveille et frappera bientôt à coups redoublés : sur mille vivans de chaque âge, c'est vingt, c'est trente, c'est cinquante exécutions par an qu'elle va faire. A soixante-quinze ans, la dîme mortuaire devient une vraie dîme, cent pour mille; c'est ensuite cent cinquante, puis deux cents; enfin pour les nonagénaires, c'est deux cent cinquante et plus, de sorte qu'en moins de quatre ans maintenant, le sombre moissonneur aura tout jeté bas, sauf ces quelques épis oubliés qui s'étonnent de rester debout après que la faux a passé.

On ne fait que donner aux mêmes lois une expression différente lorsqu'on dresse ces tables de mortalité ou plutôt ces tables de survie qui, supposant mille ou dix mille individus nés simultanément, montrent ce qu'il en reste au bout d'un an, au bout de deux ans, au bout de dix ans, au bout de cinquante ans,.. et ainsi de suite jusqu'à extinction. La réduction continue de l'effectif venant ici compenser, à un moment donné, le taux croissant des mortalités proportionnelles, c'est vers la soixante-quinzième année que se rencontrent, après celles du premier âge, les plus abondantes hécatombes. De soixante-dix à quatre-vingts ans, voilà bien, en 1892 comme au temps des prophètes, l'étape critique entre toutes. Un professeur allemand, à qui la fréquentation des chiffres n'a fait perdre ni le goût ni l'art des métaphores, traduit la chose d'une manière pittoresque. Il compare les créatures humaines à des boules qu'un joueur lance vers un but : ce but, c'est la soixante-quinzième année et la plupart des boules vont s'arrêter, à bout de force, autour de ce point central, soit en-deçà, soit au-delà. Mais le joueur a laissé aussi glisser de ses mains, engourdies ou distraites, un certain nombre de boules qui alors, tombant à ses pieds, s'éloignent à peine de leur point de départ : ce sont tous les enfans qui meurent au berceau.

Les tables de survie ne sont pas uniquement destinées à inspirer des réflexions philosophiques et de symboliques images. Pour en certifier l'utilité pratique, il suffit de rappeler qu'elles ont fait naître et qu'elles font vivre une des industries qui, en Europe et en Amérique, remuent le plus de milliards, à savoir l'industrie des assurances sur la vie, pensions viagères, etc. Chacun de ces contrats, qui sont la sécurité d'une personne ou d'une famille, implique beaucoup d'aléa pour la compagnie qui les pratique; mais, sur l'ensemble de sa clientèle, si elle a pris pour base de ses tarifs

une table bien faite, elle est sûre de ne pas avoir de mécompte, car, en somme, rien n'égale l'autorité de ce que l'éminent secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences appelait, ici même, il y a quelques années, « les lois du hasard (1). » Les statisticiens de profession, et les autres surtout, abusent parfois des moyennes; mais il y a des cas où elles n'ont rien d'illusoire, et les compagnies d'assurances le savent mieux que qui que ce soit.

IV.

Lorsqu'on s'est mis à explorer, comme nous le faisons ici, les frontières qui séparent la vie de la mort, une question se pose et s'impose : vivons-nous autant, vivons-nous moins, vivons-nous plus que nos ancêtres?

Les pessimistes, loin d'admettre que l'existence moyenne de l'homme tende à s'allonger, professent volontiers, comme le Mersolles de M. Jean Reibrach (2), que les fièvres auxquelles les sociétés modernes sont en proie doivent avoir pour effet de hâter notre fin. Ils allèguent que les poisons se sont répandus autour de nous, au moins autant que les antidotes. Ils trouvent la jeunesse d'aujourd'hui plus vieille que la vieillesse d'autrefois et, de bonne foi, ils posent en principe que nous mourons plus tôt que ne mouraient nos prédécesseurs (3).

Sans doute les argumens ne manquent pas à qui veut prouver que notre siècle est un siècle de décadence. La fréquence toujours croissante des précoces criminalités, des avortemens, des infanticides, des suicides, des aliénations mentales est un signe non équivoque de morbidité sociale, et le Marcellus d'*Hamlet* pourrait encore dénoncer autour de nous des fermentations délétères : *something is rotten...*

Mais, au point de vue matériel, tout au moins, le milieu dans lequel se meut l'homme civilisé est évidemment plus clément, plus hospitalier que celui où l'homme primitif a fait ses débuts, et chaque jour y marque un nouveau progrès. Nous assainissons peu à peu notre planète, desséchant les marécages, amenant l'eau là où elle manquait, défrichant les terres trop boisées et convertis-

(1) *Les lois du hasard*, par M. Joseph Bertrand, *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1884.

(2) Voir la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1892, p. 294.

(3) Les naïfs, — ils sont nombreux, — se trouvent parfois conduits à la même conclusion par un singulier mirage : toutes les fois qu'on a pu leur montrer un survivant des générations antérieures, il était très âgé, naturellement; et l'impression leur en reste qu'on naissait plus robuste et plus résistant il y a cent ans que de nos jours.

sant en futaies les landes incultes. Parmi les causes de destruction qui nous assiègent ici-bas, plusieurs ont été conjurées, d'autres ont été affaiblies. La famine, qui jadis venait périodiquement décimer les peuples, n'existe plus qu'à l'état de souvenir partout où les moyens de transport se sont suffisamment développés. De la guerre on n'en peut pas dire autant, car tout nous la rappelle ou nous l'annonce, même en pleine paix; cependant ses éruptions se font plus rares et plus courtes, partant moins meurtrières, malgré toutes les belles inventions dont s'enrichit l'art de tuer. Certaines maladies, qui longtemps ravagèrent le monde, comme la peste et la lèpre, ont capitulé; et contre celles qui subsistent, nous sommes mieux armés qu'on ne l'était avant nous. Que la thérapeutique ait marché moins vite que la physiologie et la pathologie, les médecins eux-mêmes l'avouent. Mais qui pourrait méconnaître les bienfaits des vaccinations préventives et les merveilles de l'antisepsie? Qui ne sait que, dans les maternités, dans les services de chirurgie bien tenus, les propagations infectieuses qui faisaient tant de victimes n'en font plus? Voilà d'admirables succès. La sécurité publique est aussi mieux assurée qu'autrefois, sur terre comme sur mer, à la maison comme dans la rue. Et, cela étant, comment croire que la durée moyenne de la vie n'ait pas augmenté?

Elle a augmenté, en effet, et dans des proportions considérables, soit que l'on compare les temps actuels aux temps anciens, soit que l'on compare seulement la fin de ce siècle à ses commencemens.

Pour l'antiquité, l'âge moyen de la mort n'est pas facile à préciser. On peut cependant s'en faire une idée en compulsant les inscriptions gravées sur les pierres tumulaires que la civilisation romaine nous a léguées en si grand nombre. M. Levasseur a surtout consulté les épitaphes chrétiennes du IVe siècle, collectionnées par M. de Rossi (1). L'Afrique française a fourni à d'autres chercheurs d'autres élémens d'information: près de 20,000 inscriptions romaines, païennes ou chrétiennes, y ont déjà été recueillies. Le répertoire de M. Léon Renier date de 1855 (2). Les recherches du lieutenant Espérandieu (3) et du docteur Carton (4), en Tunisie, sont toutes récentes. Et plus récentes encore sont, à Lyon, celles de M. le docteur Mollière qui, avec le concours de M. Allmer, a mis à contribution, au profit de la science, toutes les ressources de l'ar-

(1) *Inscriptiones christianæ urbis Romæ septimo sæculo antiquiores.*

(2) *Inscriptions romaines de l'Algérie.*

(3) Académie d'Hippone, bulletin nº 21.

(4) Comité des travaux historiques et scientifiques, *Bulletin archéologique*, année 1890, II.

chéologie locale (1). Or, de tous ces documens combinés, il semble difficile d'extraire une vie moyenne qui ne soit pas inférieure d'une dizaine d'années à la vie moyenne d'aujourd'hui.

Et voici qui, dans le même sens, n'est pas moins significatif : au temps des Césars, le règlement des pensions viagères, dont Ulpien nous fait connaître le tarif, supposait un nombre d'échéances bien moindre que celui qu'il faudrait prévoir de nos jours. Aux personnes de quarante ans, par exemple, la jurisprudence romaine ne promettait que vingt années d'existence. Leur *expectation of life*, pour parler comme les Anglais, monte d'après Duvillard (XVIIIe siècle) à 23 ans, d'après Demonferrand (1817-1832) à 27 ans, d'après les récens calculs de la statistique générale de France (1877-1881) à 28 ans. Au même âge, la survie moyenne est de 27 ans pour les Anglais, de 24 ans pour les Prussiens, de 29 ans pour les Norvégiens, etc.

On nous objectera peut-être que quarante ans, c'est déjà un âge un peu avancé pour en faire la base de nos observations. Soit : au lieu d'interroger l'été ou l'automne, interrogeons le printemps. A vingt ans, les contemporains d'Ulpien n'avaient, en moyenne, que 30 ans devant eux. Buffon et Moheau en trouvaient déjà 3 ou 4 en plus ; Duvillard 5 ou 6 ; la statistique générale de France arrive à 40 années de survie moyenne à vingt ans. Et les tables étrangères offrent des indications analogues. On peut donc tenir pour certain que les adultes vivent plus longtemps de nos jours que sous l'ancien régime et surtout que dans l'antiquité.

La vie moyenne des nouveau-nés s'est également accrue ; mais c'est un terme de comparaison auquel il ne faut recourir qu'avec circonspection dans un pays dont la fécondité tend à décroître. Pour montrer les pièges où l'on risquerait de se laisser prendre en raisonnant ainsi, faisons remarquer que, si la France, l'an prochain, cessait absolument de procréer, il n'y aurait plus de mortalité infantile et que, par conséquent, l'âge moyen des décédés se relèverait brusquement, sans qu'en fait la longévité individuelle eût le moins du monde varié.

V.

L'allongement de la vie moyenne suffit pour augmenter d'autant la population des États où la natalité conserve son niveau. Émigration et immigration mises à part, il est clair qu'un pays qui enregistrerait chaque année un million de naissances aurait trente

(1) *Recherches sur l'évaluation de la population des Gaules et de Lugdunum et sur la durée de la vie chez les habitans de cette ville du* Ier *au* IVe *siècle*, 1892.

millions d'habitans si la vie moyenne y était de trente ans, et quarante millions d'habitans si la vie moyenne y était de quarante ans. En France, le progrès de la vitalité générale n'a pas produit, à cet égard, ses effets naturels, parce que les Français deviennent de moins en moins prolifiques. Notre pays manque d'enfans, ce qui l'expose à manquer un jour d'hommes; et cette grosse question donne lieu, de nos jours, à de si vives controverses qu'il faut bien, ici aussi, la regarder en face.

La stérilité relative des familles françaises réjouissait déjà nos ennemis quand il n'en résultait pour nous qu'une trop lente multiplication. Aujourd'hui, le mal semble s'être subitement aggravé et l'on se demande s'il ne va pas y avoir stagnation absolue ou même recul. L'excédent annuel des naissances sur les décès était, bon an mal an, de 190,000 sous la restauration; il atteignait encore 130,000 pendant les dernières années du second empire et pendant les premières années de la troisième république. Mais depuis lors la chute s'accélère. De 1886 à 1888, le chiffre normal paraît être de 50,000. En 1889, le nombre des décès s'abaisse tant que l'excédent des naissances remonte à 86,000. En revanche, en 1890, tout conspire contre nous : 42,500 naissances de moins, 82,000 décès de plus qu'en 1889, d'où une perte sèche de 38,500 existences (1). Rien de pareil ne s'était vu depuis l'invasion. Perdre en un an près de 40,000 âmes! N'est-ce pas un peu comme si, après Metz et Strasbourg, nous venions de nous voir prendre encore Cherbourg ou Dunkerque?

Qu'en présence d'une telle révélation l'opinion publique se soit décidément émue, il n'y a ni à s'en étonner, ni à le regretter. L'administration elle-même, si disposée qu'elle soit, par tradition et par nécessité, à toujours trouver que tout va bien, n'a pu s'empêcher de confier au *Journal officiel* un gros soupir. La presse, les salons, les sociétés savantes, les académies, le parlement, se sont mis tour à tour à discuter le problème. Les propositions de lois des députés ont succédé aux mémoires des spécialistes. Les reporters, pour qui toute piste nouvelle est bonne, sont allés entretenir de « la dépopulation » des poètes comme M. Coppée, des auteurs dramatiques comme M. Alexandre Dumas, des romanciers comme M. Zola. Dans les bibliothèques, les annuaires gris et jaunes ont été beaucoup plus demandés qu'à l'ordinaire et, de toutes parts, on a vu surgir, comme s'ils s'appelaient l'un l'autre, les chiffres

(1) L'excédent exact des décès sur les naissances, en 1890, ressort à 77,505 dans 60 départemens et se trouve ramené à 38,446 par 27 départemens où les naissances l'emportent de 39,059 sur les décès. Pour 1891, la statistique officielle n'a pas encore parlé; mais on a lieu de craindre qu'elle ne nous réserve aussi une perte au lieu d'un gain.

de mauvais augure. On a signalé le ralentissement des mariages : 300,000 par an avant la guerre et maintenant 270,000 seulement, avec 5,500 divorces. On a dénoncé la proportion croissante des naissances illégitimes : 5 ou 6 pour 100 sous Napoléon Ier, 7 pour 100 au milieu du siècle, plus de 9 pour 100 en dernier lieu. Les mariages ne deviennent pas seulement de moins en moins nombreux ; ils deviennent aussi de moins en moins féconds : près de 40 naissances pour 10 mariages après la grande Révolution, 35 après la révolution de juillet et moins de 30 actuellement. A la suite du recensement de 1886, le service compétent avait, pour la première fois, classé tous les ménages de France (veufs et veuves compris) d'après le nombre de leurs enfans vivans ; eh bien, là encore on se trouve en présence d'une indigence extrême : sur 1,000 ménages, 218 n'ont que deux enfans vivans, 244 n'en ont qu'un et 200 n'en ont pas du tout. Cela ne signifie pas que les unions absolument infructueuses soient dans la proportion d'une sur cinq. Telles maison aujourd'hui sans enfans peut en avoir eu, hélas ! ou pourra en avoir (1). Mais il est indéniable qu'une foule de couples n'assurent même plus, dans l'effectif national, leur propre remplacement, et se résignent, comme les célibataires, à laisser des vides après eux.

Parmi les causes de cette situation, qui devient menaçante pour l'avenir de la France, nous reconnaissons qu'il s'en rencontre d'accidentelles. L'année 1890 a dû bien des deuils supplémentaires à cette perfide épidémie dont médecins et malades avaient commencé par sourire ensemble et qui a fini par creuser tant de tombes. L'influenza, du même coup, a réduit le nombre des naissances. L'Exposition a pu aussi en empêcher plus d'une. Mais une autre considération nous fait craindre que, jusqu'à la fin du siècle, la disette des nouveau-nés n'aille en s'accentuant. Vingt et une années se sont écoulées depuis la guerre. Or, les affreuses misères de 1870 et 1871 avaient eu ce double effet d'aggraver prodigieusement toutes les formes de la mortalité, à commencer par la mortalité infantile, et de restreindre considérablement la natalité (1). Il y a eu ensuite réaction, comme toujours. Mais l'année terrible a fait tort au pays, soit en les empêchant de naître, soit en les faisant mourir par milliers, d'une grande partie des enfans qui devraient actuellement commencer leur majorité. Vingt et un ans ! Pour les garçons, ce serait bientôt, pour les filles, ce serait déjà, dans bien des cas, l'heure du mariage et de la procréation. De là les dépressions qui

(1) D'après M. le docteur Lagneau, la proportion des unions radicalement stériles serait, en France, de 10 à 12 pour 100 (à Paris, 22 pour 100) et d'après le professeur Pajot, le fait serait, une fois sur cinq ou six, imputable au mari.

se manifestent ou s'annoncent dans la nuptialité et dans la natalité françaises. Cette cause spéciale de dépérissement va sévir pendant quelques années; puis, forcément, elle préparera un autre minimum pour les années 1910 à 1920, et ainsi de suite... Triste périodicité! Cycle fatal qui, quatre ou cinq fois par siècle, condamne la patrie à voir ses plaies se rouvrir! Ces inévitables rééditions du même mal n'ont été nulle part mieux mises en lumière qu'en Suède. Il y a eu, là aussi, une année terrible, l'année 1809; et les ravages démographiques de cette crise lointaine vont se répétant de quart de siècle en quart de siècle, sauf à s'adoucir un peu chaque fois, comme fait l'écho. Un statisticien italien, M. Perozzo, a ingénieusement matérialisé ce phénomène de propagation intermittente, et l'on peut dire que son « stéréogramme » le fait toucher du doigt. C'est une sorte de montagne de plâtre, dont les hauts et les bas reproduisent toute l'histoire de la population suédoise ; et des ravins équidistans y soulignent les pertes successives dont l'origine remonte à 1809. Voilà une éloquente leçon de choses! Rien ne rend si sensible l'étroite solidarité des générations entre elles : — « A un moment quelconque, dit M. Cheysson, les faits que l'on constate sont la résultante des causes contemporaines, mais aussi de tous les mouvemens antérieurs, de toutes ces ondes successives qui s'entre-croisent, se rencontrent ou s'atténuent, se combinent en un mot de mille façons et qui, par les répercussions les plus délicates et souvent les plus inaperçues, transmettent l'influence et le poids du passé aux hommes et aux choses du présent. »

Mais si le passé a sa part de responsabilité dans les perturbations actuelles, le présent a aussi la sienne, et ce n'est point à tort qu'en présence des douloureuses surprises de l'hiver dernier, la conscience française a comme tressailli.

Il faut bien le dire : la stérilité qui nous appauvrit est, très généralement, une stérilité préméditée. Les Français n'ont si peu d'enfans que parce que telle est la volonté bien arrêtée du plus grand nombre et que la fin, à leurs yeux, justifie les moyens, même les moins avouables. Il fut un temps où la gloire et l'orgueil des familles se mesuraient au nombre des rejetons. Là où la terre encore inculte appelait de tous côtés le soc de la charrue, les mères se trouvaient d'accord avec les pères pour mener bon train l'œuvre du peuplement. Il n'en est plus ainsi chez nous : la *matrem filiorum lætantem* du psalmiste devient une exception et, au village comme à la ville, on se met vite à plaindre la femme à qui ont été

(1) Les deux années 1870 et 1871 réunies accusent 145,000 naissances de moins et 660,500 décès de plus que les deux années 1869 et 1872 réunies.

infligées plus de trois ou quatre fois les fatigues de la gestation, les douleurs de l'enfantement et les servitudes qui en sont la suite. Un démographe d'outre-Rhin, M. Rümelin, a dit : — « L'espèce humaine n'en aurait pas pour longtemps si l'on n'avait que les enfans qu'on a expressément souhaités. » — Cette réflexion, que d'aucuns trouveront plaisante, nous paraît mélancolique ; mais on n'en saurait contester la justesse ; et si les Allemands font de semblables aveux, ce ne sont pas les Français qui pourront protester. Qui oserait affirmer que sur les 71,000 enfans naturels de 1890, il s'en trouve 500 qui aient été les bienvenus? Et même sur les 767,000 enfans légitimes de cette année-là, combien n'en est-il pas que leurs auteurs n'appelaient guère? La nature fait certainement plus que la volonté pour le recrutement de l'espèce : quand ce n'est pas par entraînement qu'on lui obéit, c'est par simplicité, dans le meilleur sens du mot, ou par scrupule. La loi religieuse ici, contre son habitude, fait cause commune avec l'instinct physiologique. La religion catholique honore la virginité et a su organiser savamment le célibat ; mais à tous ceux qu'elle unit, elle répète sans hésitation le *Crescite et multiplicamini* de la *Genèse*. Seulement nous sommes dans un temps où la foi périclite, où les âmes simples se comptent, où l'impulsion même du cœur et des sens n'exclut pas toujours de prudens calculs. C'est ainsi que la nature, dont les moyens d'action ne changent pas, se heurte chez nous à des résistances dont elle ne vient plus aisément à bout.

Quant aux motifs de ces résistances, il n'y a pas à les aller chercher loin. Ceux que l'on pourrait appeler les grévistes de la procréation ne sont point, en France, de sombres disciples de Schopenhauer, estimant que « la vie ne vaut pas la peine d'être vécue » et tenant à limiter le nombre des victimes de la destinée. Leur prévoyance est moins philosophique et leurs vues sont plus terre-à-terre. Ils partent de cet axiome que, lorsqu'on est dix à se partager un gâteau, les parts sont moindres que lorsqu'on est deux ou trois. Une multiple progéniture est pour les parens une entrave, un souci, une charge ajoutés à toutes les charges, à tous les soucis, à toutes les entraves qu'implique déjà la vie sociale ; et c'est surtout pour ne compromettre ni leur chère liberté ni leur cher bien-être que les Français s'appliquent à avoir si peu d'enfans. L'égoïsme proprement dit peut, d'ailleurs, trouver ici pour complice l'amour paternel lui-même : il y a des gens qui ne se marient pas ou qui, mariés, cherchent à éluder les conséquences naturelles du mariage parce qu'ils jugent cela, personnellement, commode et avantageux ; mais, souvent aussi, c'est bien l'amour paternel qui, par une singulière ironie, empêche les enfans de naître, à un moment

donné. Beaucoup de parens, en France notamment, sont plus exigeans, plus ambitieux pour leurs descendans que pour eux-mêmes, et, voulant faire à leurs aînés le meilleur sort possible, ils dispensent les cadets de se présenter. Si cette politique intime n'avait cours que chez ceux à qui les moyens d'existence font vraiment défaut, on pourrait l'excuser. Qui ne serait disposé à faire l'éloge d'une société où les familles les mieux pourvues des biens de ce monde, et surtout les plus saines, physiquement, intellectuellement, moralement, seraient aussi les plus productives? La sélection ferait alors pour l'homme ce qu'elle fait, quand on sait s'y prendre, pour les espèces animales et végétales, et il n'y aurait plus de dégénérescence à redouter. Il existe, en France comme ailleurs, un certain nombre de ces sources généreuses qui propagent résolument un sang de bonne qualité. Mais, d'une manière générale, on ne peut pas dire que ceux qui ont le plus d'enfans soient, comme la logique le voudrait, ceux qui sont le mieux à même de les élever, et que ceux qui en ont le moins soient ceux à qui manqueraient, pour faire souche d'honnêtes gens, les ressources nécessaires et les vertus désirables. C'est trop souvent le contraire qui est vrai. M. Othenin d'Haussonville, dans ses belles études sur la misère parisienne (1), n'a pu s'empêcher de maudire certaines fécondités bestiales qui, étant données la détresse ou la dégradation des pères et mères, semblent ne devoir servir à peupler que les hôpitaux ou les prisons. La natalité moyenne décroît, au lieu de croître, à mesure que l'aisance augmente. Hippolyte Passy en avait déjà fait l'observation il y a cinquante ans. Les recherches de MM. Bertillon père et fils, Levasseur, Javal et autres confirment le fait. Et le fait s'explique, en somme. D'abord, le pauvre, en fait de satisfactions, n'a pas, comme le riche, l'embarras du choix. Puis il y a autre chose : les progrès de la civilisation et de la richesse ont pour résultat de multiplier les étages de l'édifice social et de surexciter ainsi, chez les individus et dans les familles, la soif de monter, la peur de déchoir. Le prolétaire, qui n'a comme capital que ses deux bras et ses dix doigts, peut se dire que ses fils en auront toujours autant. Le bourgeois, lui, considère que plus son bien, petit ou grand, devra se diviser, plus ses fils ou ses filles auront peine à conserver leur rang. Dans un pays où la passion des masses pour l'égalité n'a fait qu'aviver la passion de l'inégalité chez les privilégiés de toutes catégories, c'est un frein puissant que le souci de ne pas laisser à son enfant une position inférieure à celle que l'on a soi-même occupée dans le monde; et ce frein devient plus prohibitif encore quand le pa-

(1) Voir la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1883.

trimoine consiste en un bien qui ne peut être morcelé sans perdre beaucoup de sa valeur. L'amour du propriétaire pour sa propriété s'allie alors avec l'amour du père pour son héritier, et il faut même croire que le premier de ces deux sentimens peut l'emporter sur le second, puisque d'excellens esprits professent que le meilleur moyen d'encourager les naissances serait la pleine liberté testamentaire, autorisant l'exhérédation des cadets. On invoque, à l'appui de cette thèse, l'exemple de la Grande-Bretagne où ceux qui possèdent usent largement de la liberté de tester, l'opinion reçue étant là qu'il y a moins d'inconvénient à diviser les familles qu'à diviser les fortunes. Les mariages sont certainement plus féconds en Angleterre qu'en France; mais à cet égard la Belgique vaut l'Angleterre et le régime successoral des Belges n'est pas différent du nôtre. En France, où les mœurs sont devenues plus égalitaires encore que les lois et où les parens se servent rarement de la quotité disponible pour avantager un enfant aux dépens d'un autre, il est probable que la faculté de déshériter Pierre ou Paul ne modifierait guère l'état de choses existant. Il n'en est pas moins vrai que la discrétion systématique des ménages français a souvent pour cause la difficulté de concilier autrement les intérêts de l'héritier et ceux de l'héritage. Selon l'heureuse expression de M. P. Leroy-Beaulieu, il reste toujours un moyen de faire un aîné, là où il n'y a plus de droit d'aînesse : c'est de n'avoir qu'un fils.

Notre état économique peut encore, de plus d'une manière, contrarier l'expansion naturelle de la population. Pour les hommes, la généralisation du service militaire et l'encombrement des professions lucratives tendent à retarder le moment où le mariage est possible : or, quand on a trop tardé, il arrive que le pli est pris et qu'on renonce définitivement. C'est souvent l'égoïsme, souvent l'insouciance et l'irrésolution qui font les vieux garçons ; parfois aussi, et M. Maurice Block a raison d'insister sur ce point, cela peut être, en dehors même de la vie religieuse, le dévoûment et l'abnégation.

Aux femmes surtout, le célibat laïque s'impose plus fréquemment qu'autrefois. Quand un pays s'enrichit, la domesticité féminine s'y développe, et peu de conditions déconseillent davantage le mariage ou la maternité. Le commerce, grand et petit, soustrait aussi à la vie familiale beaucoup de jeunes filles; et ne peut-on pas en dire autant de quelques-uns des débouchés nouveaux, qui, de nos jours, s'ouvrent aux femmes, soit dans l'enseignement, soit dans les administrations publiques, postes, télégraphes, chemins de fer (1), etc. ? Encore si, en mettant à la portée

(1) « Les philanthropes sont peut-être un peu imprévoyans à ce point de vue. Presque

de celles qui veulent travailler, l'instruction d'abord et ensuite l'indépendance professionnelle sous ses formes les plus honorables, notre civilisation pouvait se flatter d'avoir réduit d'autant l'engeance malfaisante des déclassées et des dépravées! Vain espoir : nous ne voulons parler ici de la prostitution que pour mémoire; mais on sait avec quelle audace elle s'étale sur nos voies publiques, où tout semble réuni pour la servir, journaux licencieux, affiches libertines, images obscènes. Quand on voit cela, on comprend que c'est surtout la famille qui a dû perdre, chez nous, le terrain conquis par l'armée du vice; et ce n'est pas peu dire!

VI.

Si la France était seule au monde; si seulement la France était une île, comme l'Angleterre; si elle n'avait pas de voisins et si on pouvait croire qu'elle n'a pas d'ennemis, nous prendrions plus aisément notre parti de la situation. Nous pourrions surtout nous y résigner si nous voyions le progrès des autres populations s'interrompre aussi. On a dit et nous le répétons volontiers : « Plutôt deux millions de Suisses prospères que cinq millions d'Irlandais misérables! » Le nombre n'est pas un bien par lui-même. Mais, la lutte pour la vie s'imposant aux nations comme aux individus, notre patriotisme peut-il ne pas s'alarmer de la disproportion croissante qui s'accuse entre la population française et les populations adjacentes?

Le chapitre que M. Levasseur a consacré à l'équilibre politique et militaire des États européens est un des plus attachans, mais aussi un des plus attristans de l'ouvrage. En s'en tenant aux grandes puissances, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Russie et, depuis son unification, l'Italie, l'auteur fait voir que l'élément français constituait 38 pour 100 du total sous Louis XIV, 25 pour 100 à la veille de la révolution, 21 pour 100 au lendemain de Waterloo, 15 pour 100 seulement après Sedan. En 1891, la quote-part n'est plus que de 12 pour 100.

Voilà des comparaisons mortifiantes pour l'amour-propre national. Tout exactes qu'elles soient, numériquement, l'impression qui s'en

toutes ces nouvelles carrières féminines, sans être absolument incompatibles avec le mariage, lui sont peu propices. Une receveuse des postes ou une institutrice publique ne peut guère épouser un simple manœuvre des champs, ni un ouvrier de manufacture, ni même un bien modeste artisan. Elle se sent intellectuellement très supérieure à ce niveau. Certaines de ces jeunes filles parviennent à se marier avantageusement; mais beaucoup ne se marient pas du tout qui se seraient sans doute mariées si elles avaient été de simples couturières ou des ouvrières des champs. On se demande si de vertueux philanthropes ne travaillent pas parfois, sans le savoir, à la dépopulation... » (P. Leroy-Beaulieu, *Académie des Sciences morales et politiques*, bulletin de mai 1892.)

dégage nous semble dépasser quelque peu la mesure ; car, évidemment, il serait paradoxal de parler de l'affaiblissement de l'Allemagne, et pourtant un raisonnement calqué sur le précédent ferait dire qu'elle ne représente plus que 15 pour 100 là où elle représentait 20 pour 100 il y a deux cents ans. Le seul empire qui ait assez grandi pour ne rien avoir à craindre de ce mode d'appréciation est l'empire russe, qui, comme nombre d'habitans, formait à peine, au XVIIe siècle, la cinquième partie d'un groupe dont il forme aujourd'hui le tiers. C'est là un épanouissement que la France de 1892 n'a pas à regretter. Mais il vaut toujours mieux pouvoir compter sur soi-même que sur autrui. Or, à nous seuls, que pèserons-nous dans la grande balance européenne dans cinquante ans ou dans cent ans (1)?

A coup sûr, la nation française, malgré ses malheurs récens et son infécondité présente, tient encore une grande et belle place dans le monde. La puissance numérique n'est pas tout ici-bas, et les démographes eux-mêmes ne songent pas à dire : *finis Galliæ!* Mais il faut bien considérer l'avenir. Hors de France, sur les bords de la Tamise, sur les rives de l'Escaut, du Rhin, de la Vistule, du Danube et du Pô, les dernières générations ont été singulièrement prolifiques et, quoiqu'il se manifeste quelques velléités de ralentissement là même où la natalité se donnait si librement carrière, on ne peut pas se dissimuler que nous sommes destinés à nous voir de plus en plus distancés par nos rivaux. L'Europe, le monde, continuent à se peupler rapidement, pendant que la France se demande si elle ne va pas se dépeupler (2). Considérées dans leur ensemble, les races européennes progressent encore, annuellement, de plus de 7 1/2 pour 1000. Or, à ce taux, s'il devait persister, l'impassible arithmétique nous montre que les 1,500 millions d'habitans que porte aujourd'hui la terre (3) lui en promettraient 3 milliards dans 93 ans, 6 milliards dans 186 ans, 24 milliards dans 372 ans, 256 milliards dans 744 ans et 2,625 milliards dans 1,000 ans. Il est clair que nous sommes là en plein rêve et que,

(1) M. Charles Richet, dans une solide étude sur l'*Accroissement de la population française*, qui a paru ici même il y a dix ans (*Revue* des 15 avril et 1er juin 1882), prévoyait qu'en 1932 la population de notre pays représenterait, tout au plus, 7 pour 100 de la population totale des grandes puissances. Cette hypothèse, fondée sur les faits constatés en 1880, pourrait presque, aujourd'hui, être taxée d'optimisme.

(2) L'empire d'Allemagne, par exemple, tout en déversant chaque année sur le monde des centaines de milliers d'émigrans, a vu sa population intérieure augmenter de 8 millions 1/2 depuis 1871 (41 millions en 1871, 49.4 en 1890). De 1885 à 1890, la progression y est encore de 11 pour 1,000.

(3) M. Levasseur dit 1,497 millions; les successeurs du docteur Petermann disent 1,480; M. Ravenstein dit 1,468 et M. Otto Hubner 1,455. Ces chiffres risquent plus de pécher par omission que par exagération.

bien avant d'en arriver à son vingtième milliard, la pauvre terre, épuisée, aurait demandé grâce. Les sombres prédictions de Malthus ont eu le tort de se produire au commencement d'un siècle qui allait leur opposer d'éclatans démentis, puisque de merveilleuses découvertes ont permis aux subsistances de s'y multiplier plus vite encore que les consommateurs. Mais tôt ou tard, le dilemme malthusien aura sa revanche, et il faudra bien que l'espèce humaine prenne un jour son parti d'un état stationnaire comme celui dont la France lui donne prématurément l'exemple. Pour en arriver là, le déclin naturel des natalités vaudrait mieux, de toute façon, que le retour des mortalités désastreuses dont, à certaines époques, la guerre, la famine et la peste ont été les impitoyables agens. On pourrait donc souhaiter sincèrement de voir tous les peuples à la fois se mettre à réduire leurs postérités dans des proportions égales. Mais, ce beau parallélisme n'étant pas dans la nature des choses, il est difficile de penser que le globe, avant d'arriver à son maximum de peuplement, ne doive pas redevenir le théâtre de terribles conflits où se jouera la vie même des nations et dans lesquels le nombre aura chance de l'emporter, finalement, sur toute autre cause de supériorité. Qu'adviendra-t-il alors de la France et des Français si, longtemps avant nos voisins, nous renonçons à serrer les rangs? La difficulté est ici la même que lorsqu'on parle du désarmement. Le jour où l'Europe désarmerait tout entière et définitivement, un universel cri de joie pourrait retentir de Gibraltar à l'Oural et du Finistère au Bosphore. Mais à désarmer seuls, à désarmer avant les autres, ne nous exposerions-nous pas à être, à la première occasion, envahis, écrasés, détruits?

VII.

Puisqu'il est trop tôt pour que nous puissions impunément renoncer à élargir nos cadres, il faut bien admettre que la dépopulation de la France serait un grand malheur, serait un grand danger; et les pouvoirs publics ne feront que leur devoir en mettant à l'étude les moyens de conjurer ce que M. Frary appelait « le péril national. » Le problème est ingrat, nous le savons, et le succès douteux. Mais faut-il en conclure qu'il n'y a rien à tenter? Devons-nous prendre modèle sur le fanatisme oriental qui dit : « C'était écrit! » et qui n'essaie pas même de lutter? Par cela même que les causes de notre stérilité sont multiples et complexes, on a pu, à défaut d'un remède héroïque sur lequel il ne faut pas compter, suggérer toute une série de mesures utiles qui s'entr'aideraient l'une l'autre. Nous nous garderons bien d'entreprendre ici la discussion et même l'exposé détaillé

de ces réformes. La plupart de celles qu'ont recommandées M. le docteur Javal, M. le docteur Lagneau, et, à la chambre des députés, M. Edouard Le Roy (1), méritent un sérieux examen. On pourra encore en proposer d'autres, et, comme le dit avec raison M. Jules Simon, qui ne se lasse pas de plaider cette grande cause, la vraie solution ne consistera pas à choisir tel ou tel expédient à l'exclusion des autres, mais à faire intervenir concurremment tous ceux qui, de la part des esprits réfléchis, ne rencontrent pas de fin de non-recevoir absolue. Il y a, en effet, plus d'un but à poursuivre. Avant tout, il faudrait diminuer, diminuer encore, diminuer toujours la mortalité du premier âge, qui reste excessive. La loi Roussel, comme on l'appelle du nom de l'homme de bien qui s'en est fait l'initiateur, a sauvé beaucoup de nouveau-nés dans les quelques régions où l'application en a été conduite avec intelligence et avec dévoûment. Comment se fait-il que tant de départemens aient pu en méconnaître les sages prescriptions? D'autres modes de protection, visant tour à tour la mère et l'enfant, devront s'ajouter à celui qu'institue la loi de 1874. Sur la répression de l'adultère, sur la recherche de la paternité, sur les secours aux accouchées, mariées ou non, et sur la question des tours, on aura quelque peine, sans doute, à se mettre d'accord; mais, dans d'autres directions, la ligne de conduite à suivre est toute tracée. L'hygiène et ses lois sont encore lettre morte, non-seulement pour l'immense majorité des familles, mais même pour la plupart des services publics, de sorte que l'État, sans sortir de son domaine propre et sans violenter la liberté individuelle, aurait à réaliser, dès demain, au profit de la santé publique, beaucoup d'urgentes améliorations.

N'arriverait-on pas aussi, avec un peu de diplomatie, à ranimer çà et là les virilités endormies ou paralysées, et à relever progressivement le niveau d'une nuptialité et d'une natalité vraiment insuffisantes? Il ne s'agit point de décerner aux mères Gigognes des couronnes civiques, ni d'organiser contre les vieux garçons et les vieilles filles des persécutions qui seraient souvent iniques et toujours ridicules. Mais quel inconvénient majeur y aurait-il à rendre les procédures matrimoniales moins compliquées et moins coûteuses, à favoriser davantage, en matière successorale, les partages méthodiques et les indivisions entre cohéritiers? Pourquoi surtout ne pas adoucir, au profit des familles nombreuses, la sévérité injustifiée des lois fiscales et de la loi militaire? Puisqu'il est avéré que les stérilités totales ou partielles dont on se plaint

(1) La proposition de loi de M. Le Roy est du 20 juin 1892 (n° 2182) et le rapport sommaire qui en demande la prise en considération est du 5 juillet (n° 2249). L'exposé des motifs de la proposition est des plus substantiels.

sont des stérilités intéressées, peut-on être sûr que l'on n'obtiendrait rien en faisant parler l'intérêt? La justice même est journellement blessée par un système contributif qui, prenant comme mesure de la richesse imposable, non les ressources libres, mais les dépenses et souvent même les dépenses de première nécessité, loyers, consommations alimentaires, etc., réserve ainsi toutes ses rigueurs aux parens courageux et toutes ses complaisances aux autres. Les législations étrangères tiennent déjà mieux compte, à cet égard, des sollicitations de l'équité, et c'est une voie où il est étrange que la France se laisse distancer par l'Allemagne. Il nous semble téméraire de nier l'efficacité possible des lois fiscales en matière de population. La statistique financière nous apprend avec quel empressement, avec quelle sensibilité la consommation et la production de certaines denrées se laissent impressionner par une surtaxe ou par un dégrèvement. La production humaine ne sera jamais si facile à influencer; cependant, là aussi, il y a des réactions dont on peut tirer parti. On dit : *Quid leges sine moribus?* et on a raison : changer les sentimens d'un peuple, régénérer ses mœurs rien qu'en revisant son code, on n'y doit pas songer. Mais, en somme, il ne faut pas longtemps pour doter d'un nourrisson de plus un jeune ménage, et ce serait déjà quelque chose que d'habituer les Gascons, les Normands, même les Parisiens à ne pas envisager l'arrivée d'un cadet ou d'une cadette comme une mésaventure sans compensation aucune.

Les petits moyens législatifs sont d'autant moins à dédaigner ici qu'en réalité, quelle que soit l'intensité du mal, il n'y aurait pas énormément à faire pour relever d'une manière très sensible le mouvement de la population française. Pour nous ramener, par exemple, au taux de progression d'il y a vingt-cinq ans, il suffirait que, par commune, il naquît annuellement deux enfans de plus et qu'il mourût annuellement deux enfans de moins. Est-ce là chose impossible? Il existe sans doute de très petits villages pour lesquels l'effort serait considérable ; mais à Paris, à Lyon, à Marseille, dans toutes les grandes villes, c'est par milliers, et ailleurs c'est par centaines que devraient se compter, si l'on reprenait un peu courage, les naissances supplémentaires et les décès évités. Toutes compensations faites, on reconnaîtra que nos prétentions sont modestes : deux baptêmes de plus, deux enterremens de moins par clocher. Si c'est trop présumer de la sagesse et de la puissance législatives que de les croire capables d'obtenir cela, il faudra bien se résigner au *statu quo*. Il se peut que tout échoue ; mais tant que l'on n'a rien fait, n'y a-t-il pas au moins présomption à décréter que rien ne réussira ?

ALFRED DE FOVILLE.

DU HAVRE A LA PAZ

Le trajet du Havre à La Paz étant un voyage que nombre de Français n'ont pas eu l'occasion d'exécuter, il peut être intéressant pour le lecteur d'apprendre dans quelles conditions s'effectue ce déplacement. Voici la manière de s'y prendre *viâ Magellan*. Car le voyageur partant d'Europe a le choix entre le détroit et l'isthme de Panama. Cette dernière direction mène plus vite à destination, mais offre moins d'intérêt, je crois, que la précédente.

C'était le *Tafna*, le plus petit des navires de notre compagnie maritime du Pacifique, qui en possède de fort beaux, qui devait faire franchir à l'auteur de cette relation la distance océanique entre la France et la Bolivie. — La compagnie maritime du Pacifique a sa tête de ligne au Havre.

Le 27 mars 1891, à huit heures du matin, sous un ciel tout de gris habillé, je retraversais la ville encore à peu près nouvelle à mes yeux de débarqué de la veille. Et au débouché de la dernière rue, sur le point de prendre pied dans le port, de franchir la démarcation bien tranchée dans cette région du Havre où cesse la vie civile proprement dite pour faire place au mouvement du monde flottant, le dernier spectacle entrevu fut une jeune servante enfonçant à grand fracas une large vitre de boutique par la manœuvre maladroite d'un volet mobile. Cette image, d'un fait assez insignifiant, est bizarrement restée peinte dans ma mémoire, sans doute comme le souvenir du dernier incident qui ait frappé ma vue au sortir de France, au moment d'entreprendre une longue navigation et d'entrer dans un éloignement destiné à durer des années.

Car, dans le port, déjà, commence l'étranger. L'esprit est détaché de la terre ferme par l'aspect des voiles, et on entend résonner autour de soi la langue de *si* et la langue de *yes*. C'est le voisinage de l'Angleterre, l'influence de l'Amérique anglaise, des États-Unis, du Brésil, de l'Amérique espagnole. Tout parle de départ, de pays lointains et curieux, et le passager, plaint par ceux qui le voient s'embarquer, prend en commisération les gens que leurs occupations condamnent à la vie immobile.

Le *Tafna* est à sa place, dans son bassin, et le pont présente l'animation qui annonce l'imminent démarrage du paquebot. Mais le ciel ne vaut pas celui de Marseille : des nuages amoncelés et un vent froid d'une violence extrême. On peut à peine se tenir debout sur le pont. — Ce n'est pas un départ d'Orient. Cependant, la machine fonctionne avec la lenteur d'un rouage de montre, et le navire commence à nager bien doucement dans l'étroit canal formé par deux longs bras de maçonnerie.

A l'extrémité de la jetée, toute une armée de curieux est groupée : les désœuvrés, les plus tenaces souvent, les derniers à partir, les derniers à ne pas venir. Puis les parens, les amis, ceux qui ont quelque intérêt confié à ce *Tafna*, dont les flancs emportent tant de marchandises et d'espérances. Et tous regardent passer notre bateau. Mais ils n'ont pas les mêmes facilités de confort que les vieillards de Faust vidant leurs verres dans la contemplation des bateaux qui contournent le pied des coteaux. Éole fait rage et, entre les doigts serrés, les mouchoirs déployés en signe d'adieu apparaissent tendus par le vent comme des pavillons de grand mât. Tout va bien, pourtant ! mais

A peine nous sortions des portes de Trézène,

c'est-à-dire à peine franchissons-nous la sortie du canal protecteur, que nous sommes reçus par la plus désordonnée des mers. Le *Tafna* se met à danser follement. La secousse est trop peu ménagée. En deux minutes, à peu près tout le bâtiment est malade, et l'affliction dont le degré doit être assez sensiblement le même pour chacun ne varie que par le plus ou moins d'énergie avec lequel elle est supportée. — Il n'est pas nécessaire d'une tempête pour imprimer à un navire son maximum d'agitation désagréable ; un simple très gros temps y réussit parfois mieux qu'un ouragan. C'était notre histoire, et pour moi, jusqu'à ce jour indemne, durant les quarante-huit heures que se prolongea cette mer sans pitié, il me fut impossible d'absorber en alimens la valeur d'un dé à coudre.

Le 30, cependant, en conformité du dicton : *Après la pluie le beau temps*, nous mouillons à Pauillac par un calme parfait. Nous avons payé notre tribut au roi des flots.

Bordeaux! c'est la dernière ville de France et d'Europe inscrite sur notre itinéraire, les colonnes d'Hercule de la grande civilisation. Le soleil de la veille de mai nous fait la faveur d'une gaie journée. La plaine du Médoc, jalonnée de stations portant les noms des crus fameux, défile par les portières de notre petit chemin de fer. Voici Bordeaux et ses maisons blanches et basses. Et elles ont bien raison; c'est plus gai que les étages indéfiniment superposés de Lyon qui font ressembler les rues à des tranchées, les places à des citernes. La coiffe populaire des Bordelaises, dernier lambeau de couleur locale dans notre patrie de costume égalitaire, anime aussi la foule d'une note pittoresque. Nous avons vite fait d'égrener le chapelet d'heures octroyé par un loisir de la navigation : les voyages forment la jeunesse en lui apprenant la valeur du temps dans les escales. Le lendemain, à quatre heures, nous reprenons notre marche.

Les incidens de route, en mer, sont rares, et le mieux qu'on puisse souhaiter est encore de n'en pas avoir, car les aventures maritimes se présentent volontiers sous forme d'accidens. Nous étions pourtant destinés à faire une rencontre dont les suites ne devaient rien avoir de défavorable. Le soulagement d'une infortune et, comme circonstance résultante, un débarquement à Lisbonne nous étaient réservés. Le 4, nous découvrons un vapeur anglais immobilisé par un accident de machine, la *Marchioness* (marquise) dont les signaux nous indiquent la situation. Un dialogue s'engage immédiatement entre les deux navires au moyen des petits drapeaux aux valeurs conventionnelles qui circulent prestement le long des cordages. Le résultat de cette mimique de sourds-muets qui constitue le volapuk nautique est que nous halerons notre confrère embarrassé jusqu'à Lisbonne. *Remorquez-vous les uns les autres*, aurait peut-être dit l'Évangile si la Judée eût été une puissance maritime. Mais ce précepte humanitaire n'est pas seul à animer notre capitaine dans la joie qu'il témoigne et l'ardeur qu'il déploie à organiser un sauvetage qui assure à ses passagers, désintéressés dans la question des gratifications que la capture de l'Anglais rapportera aux officiers du *Tafna*, un retard d'au moins trois bonnes journées. Ces sortes de rencontres sont des plus avantageuses et se règlent suivant une procédure rigoureuse qui coûtera une centaine de mille francs à la pauvre *Marquise;* peut-être plus, car, en pareil cas, les exigences du sauveur sont toujours de beaucoup supérieures à la reconnaissance du libéré, et les tribu-

naux décident de l'indemnité. On voit que, sur mer, le rôle de bon Samaritain n'est pas à dédaigner.

Prenant notre parti de la prolongation de navigation qu'introduira cette escale non prévue dans le programme, nous sommes tout disposés le lendemain matin, lorsque le *Tafna* entre dans l'estuaire, à admirer ces rives du Tage célébrées, autant qu'il m'en souvient, dans une ou deux romances plaintives. Et cette fois encore, les romances ont raison : le fleuve, large d'environ deux kilomètres à Lisbonne même, offre sur ses bords une succession de petits mamelons alternativement verts et terreux, accidentés, comme la vie de don Quichotte, d'une infinité de moulins à vent. C'est fort joli.

Nous parcourons la ville, très intéressante, où l'exposition, sur une certaine place, d'une immense carte d'Afrique figurant les territoires portugais, accrochée à la façade d'un monument public au-dessous de cette inscription : *Souscription nationale*, rappelle les récens démêlés avec l'Angleterre. — Dans la soirée, après des courses dans tous les sens et des stations dans plusieurs cafés, nous assistons dans un joli petit théâtre situé, je crois, *avenue de la Liberté*, aux derniers tableaux d'une revue traduite du français, paroles et musique, avec seulement quelques remaniemens pour l'adaptation aux choses de Lisbonne. La salle est agréablement décorée, lumineuse; le public bien composé. L'actrice, qui me paraît être le principal rôle, une grande et jolie personne au profil aquilin, à l'œil plein de feu, avec la taille cambrée et l'allure piaffante d'une Parisienne pur sang, chante quelques couplets avec beaucoup d'expression. Ainsi modulé, le portugais, naturellement dépourvu d'énergie, plein de sons troubles, mélange mal réussi d'espagnol et de français, affreusement vulgaire quand il n'est pas parlé avec une grande distinction, devient vibrant, fier, captivant. C'est sur cette impression que je quitte la ville du Camoëns, rappelé à mon souvenir par quelque enchaînement d'idées, à l'audition de la cantatrice.

Nous approchons des îles du Cap-Vert, notre prochaine station. La chaleur, tout en restant supportable, commence à se faire sentir et ira chaque jour grandissant jusqu'à l'accablement mortel qui nous attend dans la cuve intertropicale. Pendant que le soleil dans sa marche figurée monte sur l'écliptique, nous voguons à sa rencontre, bien plus rapides que lui, car là où il met quatre jours pour parcourir un degré de la sphère, nous employons sept heures à peine; appréciation naturellement illusoire quant à la vitesse vraie, mais réelle pour la mesure de la chaleur. Depuis longtemps, la mer d'ardoise a fait place à la mer indigo. Rien de médiocre,

du reste, comme le spectacle de l'immuable pleine mer avec son horizon si court et ses insipides flots bleus. Les poètes qui l'ont chantée ne l'avaient certainement jamais contemplée, et doivent être rangés dans une catégorie accessoire et lyrique du corps des voyageurs en chambre !

Nous sommes à Saint-Vincent. Enfin ! car, avec le *Tafna*, on ne peut pas dire qu'on dévore l'espace. C'est notre dix-neuvième journée de traversée, et pour mon compte, il me reste un long trajet avant d'atteindre Mollendo, mon port de débarquement sur la côte péruvienne. Mais patience ! Tout vient à point à qui sait attendre.

Saint-Vincent est le meilleur port des îles du Cap-Vert. Je crois qu'après être resté dix ans dans ce petit trou, on n'a guère plus long à en dire qu'après l'avoir habité pendant quatre heures consécutives. Ce n'est pas absolument laid. Ça a un faux air de Port-Saïd. C'est presque aussi aride, mais les montagnes relèvent le prestige du site. Saint-Vincent appartient aux Portugais et est peu prospère. Ce n'est qu'un entrepôt de charbon, mais sur un grand chemin de navigation. Aussi, la localité renferme-t-elle encore quelques milliers d'habitans.

Nous trouvons une température assez douce, mais le pays a le facies absolument brûlé par le soleil, et on doit y cuire assez intolérablement pendant l'été. Les maisons sont d'une simplicité extrême. Pas de vérandahs comme sur les concessions cossues de l'extrême Orient, Shanghaï ou Yokohama. Rien d'ailleurs qui rappelle le style oriental ou, à plus exactement parler, l'installation de là-bas accommodée au climat du pays oriental : des murs minces recouverts d'un crépi terreux ; des portes et des volets peints en vert comme dans nos campagnes, très peu d'ouvertures vitrées. Dans les maisons, presque pas de meubles, des parois badigeonnées au lait de chaux, nues à l'exception des portions décorées de chromolithographies aux couleurs violentes, représentant pour la majeure partie la sainte Vierge avec *tandos os santos* du paradis. Celles des rues qui ne sont pas cailloutées, tapissées de sable, font, comme à l'isthme de Suez, l'effet de bandes découpées dans le désert.

Mais l'habitant est bien plus joli que sa coquille. Je vois pour la première fois le pays nègre, non pas les nègres de Port-Saïd ou d'Aden, dépouillés de toute saveur de terroir, placés dans un milieu impropre au développement d'une originalité nouvelle, mais les vrais nègres de la tradition ; les vraies négresses à madras multicolores, en robes roses, en robes blanches, à fichus rayés de

jaune et de violet, fières de leurs bottines, celles qui en ont, les bonnes gens de la *Case de l'oncle Tom*, si conformes à la légende qu'on s'attend à les entendre chantonner : *Ah ! rendez-moi ma Guadeloupe*, et qu'ils font rêver de Bamboula. Une variété de couleurs due au croisement, la plus complète possible ; tous les types, depuis le *jaune orangé rouge* jusqu'à l'ébène le plus pur. Et les bonnes boules simiesques toujours prêtes à rire, riant même quand elles ne rient pas, parce que la nature les a faites comme cela ! on peut les trouver inférieurs, mais on ne peut pas leur en vouloir. Le nègre est l'ami de l'homme.

Si le temps ne compte que par les événemens qui le mesurent, nous avons peu vécu dans les vingt jours qui ont suivi notre départ de Saint-Vincent.

Toujours les mêmes flots, toujours la même grande lentille dont nous déplaçons perpétuellement le centre sans modifier le régulier pourtour, toujours le même ciel, seulement chaque jour plus accablant. Toujours l'insipide trépidation de l'hélice occupée à moudre son chemin sous le salon de l'arrière. Le 16 avril, nous croisons le soleil, et la chaleur avance à pas de géant. Le 19, elle atteint le maximum. Nous sommes sous la ligne. La chaleur est devenue l'unique préoccupation. On n'a pas la force de lire, pas la force de causer, et sur le pont la vue de la mer est devenue antipathique. Il semble que ce soit dans des flots d'eau chaude que le *Tafna* trace son sillon. On calcule que chaque vingt-quatre heures le soleil s'éloigne derrière nous de près d'un degré dans la sphère armillaire, tandis que nous le fuyons de trois degrés sur le méridien terrestre, dans la direction du sud revivifiant, et on s'étonne que son ardeur ne se calme pas. Puis la férocité du ciel s'adoucit un peu. A présent, à mesure que notre bateau glisse le long de la convexité terrestre, la baisse de température s'accentue chaque jour singulièrement. Nous passons l'autre tropique. Les cols et les manchettes, précédemment insupportables, redeviennent de mise ; les *mauresques* et les vêtemens de coutil disparaissent. La température est bonne, la température est presque fraîche. Quelques jours s'écoulent, et le vent qui vient du sud tourne à la brise. La mer est maintenant grise ou d'un bleu noir, et les paquets d'écume que charrie la houle évoquent assez aisément l'idée des glaçons qui flottent là-bas, loin encore, que nous ne verrons pas, avant-coureurs des banquises polaires. Les oiseaux de mer, des variétés de goélands, des *damiers* aux ailes quadrillées de blanc et de noir, ont un duvet plus fourni, des formes moins sveltes, plus alourdies de graisse protectrice que les hirondelles habituées des tièdes lati-

tude. A midi, le ciel n'est plus jamais complètement nettoyé de nuages. Il n'a plus sa couleur, sa profondeur de couches superposées des tropiques. Son bleu le plus pur est une teinte simple, froide et douce, peinte d'un seul coup de pinceau, pareille aux nuances tendres que reproduisent les porcelaines de Sèvres et qu'aimaient à donner aux robes des dames de la cour les peintres de Mme de Pompadour et de Mme du Barry. Les plus frileux inaugurent caleçons et tricots, et sur le pont les galoches et les grandes bottes hivernales des marins font leur apparition. Le matin, des brumes pénétrantes nous enveloppent et ne se dissipent qu'au milieu du jour. On monte le tuyau destiné à coiffer la cheminée du salon. Nous approchons de Magellan et de son rigoureux climat, et déjà les vagues monstrueuses, qui avoisinent les extrémités des vastes étendues terrestres, commencent à balancer le navire de leurs larges oscillations.

Durant cette longue période, nous n'avons pas eu un sujet de distraction par quarante-huit heures, et par sujet de distraction, il faut entendre la voile ou le panache de fumée qui passent ; la capture de quelques poissons volans ou la pêche d'un maladroit dauphin qui se laisse prendre, je ne sais comment, à notre ligne jetée sans espoir sérieux; ou encore le vol d'une bande d'hirondelles, de ces *satellites* que les hommes des voiliers racontent être les âmes errantes des capitaines au long cours qui ont fait voir trop de misère au « pauv' matelot. » On est saturé de navigation.

Le 27, pourtant, nous procure un peu d'émotion : une coupole grise cache le ciel et flotte à l'horizon sur une étroite bande circulaire de couleur livide. On voit quelques éclairs, mais on n'entend aucun éclat de tonnerre. La calotte nuageuse a tendance à s'unir au niveau de la mer au moyen de barres très droites. Ce sont des trombes en formation. L'une d'elles se détache enfin de ce chaos d'élémens en amalgamation, et s'avance gracieusement à notre rencontre. Elle est à une dizaine de kilomètres, et, avec les lunettes, on distingue très bien la gerbe d'eau bouillonnante et limpide et l'obscure stalactite nuageuse qui l'aspire. Elle est de forme élégante, petite pour une trombe, — de quarante à cinquante mètres de diamètre, — ce qui ne l'empêcherait pas d'envoyer notre *Tafna* à une infinité de pieds au-dessous du niveau de la mer si dans sa course, à peu près perpendiculaire à la nôtre, elle le surprenait au point de jonction. On a d'abord pris les précautions ordinaires en pareil cas, mais nous n'avons rien à redouter, car le paquebot va beaucoup plus vite que le vent qui est très faible, et nous ne nous dérangeons même pas. — Il paraît qu'un coup de canon produirait sur elle le même effet qu'un choc sur un cristal très mince.

L'équilibre moléculaire serait détruit, et la trombe se pulvériserait.

Nous sommes enfin dans le célèbre détroit, mouillés dans la baie Possession, où nous venons d'arriver et où nous attendons le jour. A moins de très belle lune, il est rare que les navires circulent de nuit dans le canal, non pas à cause de la mer qui est abritée de tous côtés et toujours très calme, mais de peur des sables et des récifs qui encombrent le passage.

Au point du jour, nous reprenons notre route. Le canal a dans cette région une ample largeur moyenne soumise à des vicissitudes, à des dilatations et à des étranglemens, mais jamais telle qu'on ne distingue très nettement, à droite et à gauche, les deux côtes, plates, sablonneuses ou terreuses, jamais vertes. Elles sont même assez souvent suffisamment rapprochées pour qu'on puisse se figurer naviguer sur une grande rivière voisine de son embouchure. Car le chenal ne semble plus être de la mer. L'eau est verte en raison du peu de profondeur, tranquille à cause de la protection des terres, et le vent droit et cinglant qui nous coupe le visage chasse devant lui de légères vagues de rivière dont le mouvement paraît dépendre d'un courant fluvial. On pourrait se croire sur quelque Rhin dépouillé de ses cathédrales gothiques, mais toujours paré de sa robe émeraude. Pendant ce temps, l'œil se promène sur les rives sans rien rencontrer absolument qui amuse sa curiosité. Rien sur la côte, des hommes à la taille gigantesque, des Indiens aux grands pieds, ou du moins dénommés tels. Rien non plus sur l'autre bord, encore plus mystérieux, la patrie des étranges Fuégiens, les sauvages nains qui vivent nus au pied des glaciers, dans la neige, grâce à une couche de tissu adipeux.

Il fait froid, mais rien que de très supportable. Cela empirera demain, paraît-il. C'est surtout de l'autre côté de Punta-Arenas, où nous allons arriver au coucher du soleil, que le détroit prend la physionomie à laquelle il doit sa réputation. Là les grands paysages, la température rigoureuse, la rencontre possible des Fuégiens qui viennent échanger contre du biscuit de vieux vêtemens, du tabac, leurs armes, unique échantillon de leur industrie, et leurs peaux de bêtes. Là, enfin, la mer enragée de Pilar.

Un peu avant sept heures, nous stoppons devant Punta-Arenas. L'obscurité est profonde déjà. On n'aperçoit de la ville, dont nous sommes très près mouillés cependant, que quelques rares lumières.

Punta-Arenas, une heure auparavant, nous avait fait un effet plus imposant. Ce n'est qu'un petit port avec environ deux mille habitans, mais il est prospère. Le peu de vie éparse sur la

vaste Patagonie, le détroit et la Terre de Feu, converge sur ce point, et cela fait encore quelque chose. Ce centre perdu, privé même de communications télégraphiques, est la ville la plus australe du globe. Il est séparé par d'énormes distances des extrêmes régions civilisées chiliennes et argentines. Les quelques établissemens qui l'avoisinent, fermes ou camps de chercheurs d'or, ne sont que ses sentinelles avancées, et n'ont pas encore acquis assez d'importance et de fixité pour avoir obtenu la mention cartographique.

Donc, au coucher du soleil, Punta-Arenas, avec ses maisons d'assez honnête apparence, occupant un arc étendu de la baie au fond de laquelle s'étend la ville, Punta-Arenas nous avait donné une première impression assez favorable. Mais une fois débarqués, en dépit de la fête du jour, marquante sur un calendrier espagnol pourtant, l'Ascension, nous ne trouvons que ténèbres et silence. Nous traversons sans lanterne, à travers les sifflemens d'un vent glacial, un interminable *appontement* dont les poutres espacées offrent leur appui discontinu à notre marche d'aveugles. A l'extrémité de ce débarcadère, nous sentons sous nos pieds un sable abondant. Nous sommes dans une rue cependant, une moitié de rue, car nous longeons une file de maisons dont aucune, d'ailleurs, n'est éclairée. Même, on entrevoit confusément quelques enseignes. Un peu plus loin, nous entrons dans une large rue, une rue complète cette fois, avec ses deux côtés. De l'obscurité, pas un passant, pas un chien ; pas le moindre bruit en dehors d'un chant de clairon, pas très éloigné, d'autant plus vibrant qu'il résonne dans un silence parfait. Il n'est pas huit heures, et sans avoir la prétention de trouver à Punta-Arenas le mouvement d'un boulevard de Paris, on a le droit d'être surpris de cette absence de vie. Nous débouchons sur une vaste place au fond de laquelle se détache une maison largement éclairée, portes et fenêtres ouvertes, projetant devant elle de grandes zones lumineuses en éventail. Mieux encore, on voit des silhouettes passer et repasser, entrer et sortir. On entend le murmure des voix. Voilà à qui parler ! Il se trouve que cette habitation est celle de l'agent de la compagnie, un Français, un des Français de Punta-Arenas, car nos compatriotes, toute proportion gardée, sont assez nombreux dans cette petite cité.

Nous apprenons la cause de la léthargie universelle : c'est la faute à la révolution ! La guerre civile du Chili prend de plus en plus de gravité, et nous recevons la nouvelle de la perte du *Blanco-Encalada*, le plus beau cuirassé de la flotte chilienne. Le brave général Valdivieso, commandant de cette place, dans la crainte d'un coup de main des anti-Balmacédistes, a cru devoir organiser

une petite Terreur à Punta-Arenas : fermeture des maisons à partir de six heures, exception faite de quatre établissemens privilégiés ; visites domiciliaires et confiscation des armes des particuliers, y compris les étrangers. Enfin, pour relever la gaîté affaissée du public, circulation de patrouilles nocturnes lançant, en présence de toute ombre mouvante, le sacramentel *Quien vive?* auquel le promeneur, — s'il en reste dans ces conditions, — doit répondre bien vite : *Chile!* sous peine d'essuyer des coups de fusil. Nous regagnons le bord sans mauvaise rencontre, et, au point du jour, le *Tafna* est déjà loin en mer.

C'est ainsi que notre première escale dans l'Amérique du Sud nous rappelle que nous entrons dans la patrie par excellence des guerres civiles.

Nous passons devant Port-Famine, vieil établissement des premiers temps de l'occupation espagnole, dont les habitans, à l'exception d'un seul, moururent de faim, circonstance qui refroidit si bien l'élan de la colonisation que, durant deux cent cinquante ans, personne ne songea à s'établir dans le détroit. Un autre souvenir se rattache à ce point, celui du fameux tonneau qui desservait la correspondance entre les deux océans : chaque navire y jetait les lettres qu'il voulait expédier derrière lui, et se chargeait de celles qu'il y trouvait à transporter, devant lui. Ce bureau sans buraliste fonctionna jusqu'à la naissance de Punta-Arenas.

Peu après, nous apercevons les débris d'un navire sombré, il y a quelques années, sur un haut-fond. Ce bâtiment appartenait à la compagnie anglaise existante P. S. N. C. (*Pacific Steam Navigation Company*). Les Américains du Sud s'amusent à traduire cette abréviation : *Picaro Sin Ninguna Consideracion.*

A partir de Punta-Arenas, le froid s'accentue ; le détroit prend son véritable aspect, tout différent de celui de l'entrée. Le mauvais temps se présente sous toutes ses formes, presque simultanément. Les variations météorologiques, ailleurs alternées, rentrent les unes dans les autres comme les tubes d'une lunette d'approche : nous passons en quelques minutes de la pluie à un vent cinglant, du vent à la neige, à quoi succède une brume épaisse. Dès qu'elle est dissipée, on voit un ciel brouillé, avec des triangles de lumière perçant par des éclaircies de nuages sombres tout prêts à se résoudre en pluie. Mais ce qui subsiste au milieu de ces changemens à vue, c'est l'humidité, la froide et triste humidité qui rampe sur mer en lambeaux que les pâles rayons solaires n'arrivent pas à disperser, qui, sur terre, imbibe les plantes comme des éponges, par les feuilles et par la racine.

La côte se dresse à droite et à gauche en montagnes poudrées d'une neige qui, dit-on, subsiste en été sans très grande diminu-

tion, couvertes de mousses, de gazon, de forêts basses au feuillage noir et persistant. Ces montagnès n'ont pas de très considérables élévations. La mer tranquille du détroit ne les a pas déchiquetées en falaises grandioses; leurs contours ne s'accidentent pas des hardies découpures dont le roc vif prend le dessin sous le travail des eaux. Les grands traits naturels, les glaciers, les murs titaniques, les sombres couloirs, sont plus loin, dans l'intérieur des terres et le long des canaux plus reculés de ce labyrinthe de bras de mer. Les lignes ici sont gracieuses, simples, et composent un paysage qui, transporté sous une latitude plus clémente, serait souriant et amical. Mais le ciel *magellanique*, comme on disait au siècle dernier, sans détruire cette beauté, la transforme, et lui donne une expression de profonde mélancolie.

Ces sites rappellent beaucoup, — nettement dans leur tracé, — les aspects les plus typiques du Suwonada, la mer intérieure du Japon, qui, géographiquement, a une grande analogie avec le détroit. Mais ce n'est que le paysage fantôme de la nature japonaise. Il n'en a ni les chaudes couleurs, ni la vue des villages côtiers, ni la circulation des jonques ; la vie en un mot.

Un peu avant le coucher du soleil, nous mouillons à la baie de Borja, à quelques brasses du rivage. Nous débarquons avec le canot envoyé par le département des vivres à la recherche des moules qu'on récolte par tonneaux dans ces parages.

Notre première opération est la reconnaissance de certaines barres horizontales, très nombreuses, formant des traits de raccord d'un arbre à l'autre, qui nous avaient intrigués avant même le complet arrêt du bateau. Ce sont des planches clouées, de grands écriteaux portant des dates et les noms d'une quantité de navires qui se sont arrêtés à cet endroit. Ces témoignages du passage des hommes peuplent cette solitude, mais à la manière des tombes qui garnissent un cimetière. On n'entend pas le plus léger bruit, aucune agitation ne révèle, à perte de vue, la vie humaine ou animale. Le regard est d'abord séduit par le site, qui est un des plus beaux du détroit. Les petites îles rondes, pas plus grandes que ça, séparées par de minces couloirs qui conviendraient si bien à des pirogues sauvages pour le jeu de *cache-cache*, rappellent d'abord à l'imagination les classiques berceaux de verdure et corbeilles de fleurs. Mais ces fleurs, véritables curiosités d'herbier, sont trop fluettes et trop disséminées pour faire nulle part la moindre tache vive. Elles n'existent que botaniquement parlant. Quant au feuillage, la nature a dû l'armer pour l'existence sous ce rude climat. C'est une verdure de buissons et de ronces dont les feuilles, petites et dures, piquent comme des épines : les aiguilles, en boules ou en palmes, des conifères. Et une tristesse, qui fait partie

du milieu ambiant, pénètre lentement et irrésistiblement le spectateur égaré sur ce rivage.

Nous tentons une courte et pénible escalade le long d'un petit ruisseau alimenté par la fonte des neiges supérieures, dont l'origine est très nettement indiquée sur le flanc de la montagne, bien en haut, non loin du sommet, sous la forme d'un trait noir capricieux qui va s'élargissant. Les branches auxquelles on s'accroche cassent dans la main; les pieds enfoncent dans la mousse spongieuse. Le sol et les arbres sont pourris par l'humidité. Pour découvrir quelque chose, il faudrait s'élever par ce difficile chemin jusqu'aux cimes neigeuses qui nous dominent de plusieurs centaines de mètres. De là, on embrasserait un magnifique panorama, une vaste étendue de la mer intérieure, les ondulations cachées derrière les premières vagues des chaînes de la grande île fuégienne, et un large espace de la terre patagone.

Le *Tafna* s'éloigne de grand matin et, dans la demi-clarté du jour naissant, nous croisons deux barques fuégiennes montées chacune par une demi-douzaine d'indigènes. Cette apparition aux contours vagues, teintée d'un gris uniforme, aux êtres et aux objets privés de relief par l'interposition du brouillard, subitement présentée, s'évanouit dans un recul brusque et fantastique. — S'ils avaient eu l'esprit de nous aborder à Borja, ils auraient obtenu l'objet de leur convoitise qu'on les entend solliciter par les cris incessans, bien connus des navigateurs, de *galleta! tabaco!* (du pain! du tabac!). Ils auraient remporté un ballot de pièces de notre costume qu'ils réclament d'une manière figurée par la mimique d'un homme qui tremble, accompagnée de cette exclamation en espagnol : *mucho frio!* (bien froid), pendant que les femmes, restées sur les canots, — car ces sauvages sont soupçonneux, — répètent sur une intonation moins musicale, mais aussi soutenue, au moins, que celle des chœurs antiques, la prière acharnée : *galleta! tabaco!* Et nous aurions reçu en échange les produits de leur très rudimentaire industrie, leurs flèches à bouts en verre de bouteille, dont ils recueillent la matière première sur les plages où les marins délaissent les objets devenus sans emploi; leurs peaux de guanacos qu'ils n'ont pas le savoir-faire, sous ce climat, de façonner en manière de vêtement. Nous aurions enfin expérimenté la singulière faculté qu'ils possèdent de reproduire nettement, très compréhensiblement, aussitôt articulés devant eux, les mots d'une langue étrangère, toute une phrase, paraît-il. Mais voilà! Nous ne nous sommes pas rencontrés. Tels deux êtres, qui feraient le bonheur l'un de l'autre, se croisent dans la vie sans s'accrocher.

Ils sont l'unique distraction sociale dans la traversée entre les deux mers. Ils sont l'espérance des passagers des vapeurs station-

naires (les voiliers sont forcés de contourner le cap Horn ; le manque de vent les retiendrait des semaines dans le détroit). Aussi, l'arrivée des misérables canots que signale la fumée d'un feu allumé sur un tas de sable accumulé au centre de l'esquif, est-elle une fête à bord. Ils viennent entourés de leurs chiens faméliques, bêtes méchantes et malheureuses, symbolisant la pire condition qui sur cette terre pourrait échoir à une créature humaine, celle de domestique d'un sauvage fuégien. Accueillis hospitalièrement, ils se montrent gais, bons enfans, sans prétention aux belles manières, un peu turbulens, un peu primitifs, d'une rapacité que tempère le respect des blancs et que réprime au besoin la surveillance, d'une voracité que rien n'assouvit. D'ailleurs, sur le pont du bon navire, rien à redouter de leur éternelle fringale. Mais on sait que l'étranger surpris à terre serait sur-le-champ utilisé comme comestible. Ce ne serait pas pour lui faire de mal ; on ne peut pas dire que les Fuégiens soient précisément méchans : c'est l'estomac qui parle. — Du feu divin que ravit notre père Prométhée, il leur a été réparti une si faible étincelle qu'on serait tenté de se demander s'ils ont fait une bonne spéculation en naissant hommes, et si le don de l'intelligence proprement dite, à ce degré de débilité, compense pour eux la perte de l'instinct animal et de la supérieure organisation physique de la bête. Certes, les guanacos, les représentans les plus marquans de la faune du détroit, sont au moins aussi bien armés qu'eux pour le *struggle for life,* et si, au lieu d'être les honnêtes ruminans du genre chameau qu'ils sont, ils se réclamaient de la tribu des carnassiers, il serait bien possible qu'ils arrivassent au refoulement et à l'extinction des bimanes indigènes. Darwin, qui a observé l'entrevue d'un Fuégien et de sa mère se retrouvant après une longue séparation, déclare que leurs démonstrations sympathiques furent moins intéressantes que la rencontre d'un cheval et d'un de ses vieux compagnons. L'appréciation du naturaliste anglais a pesé, depuis, sur le jugement des voyageurs, car rien n'est préjudiciable comme d'avoir été noté par un homme célèbre.

Il vient de survenir aux Fuégiens une des plus grandes calamités qui puissent frapper un peuple dépourvu pour la défensive, la découverte de mines d'or sur leur territoire. Leur patrie, qui ne tentait personne, est devenue l'objet des convoitises que le mirage du royal métal a le don d'éveiller. Le Chili et l'Argentine se sont empressés de faire valoir leurs droits respectifs sur la pauvre île, dont les occupans logent dans des trous creusés en terre et se nourrissent presque exclusivement, dans la saison d'hiver, de rats qu'ils mangent sans les vider, leur dénûment leur interdisant, en économie gastronomique, tout gaspillage. Une « commission de

délimitation » a procédé au partage, et la démarcation a été représentée par une ligne droite, idéale, coupant dans l'inconnu des rivières à découvrir, des montagnes non dénommées et des déserts encore non entrevus. Le miroitement de l'or illusionne si bien la vue que lorsque la terre entr'ouvrant sa cassette fait reluire son trésor à l'œil des mineurs, il est prudent de se défier des chiffres établissant l'inventaire. Cependant, les résultats obtenus sont au moins satisfaisans, car les sarcleurs de pépites vont augmentant. Si le mouvement continue, il amènera comme toujours la colonisation du pays et la disparition des indigènes. Un beau jour, le dernier des Fuégiens fera son voyage d'agrément à Santiago ou à Buenos-Ayres, à l'instar de l'unique représentant des tribus tasmaniennes, qui vint en 1866 à Londres, où il eut l'honneur d'être présenté à la reine, « montrer à la nation meurtrière le visage du dernier Tasmanien. » — Des mineurs égarés ont été dépouillés par les Fuégiens, et comme l'indigence de ceux-ci ne leur permet pas de rien laisser traîner, mangés. Ils n'avaient guère besoin de s'ingénier à motiver leur extermination. A l'*hacienda* de la baie de Junte-Grande, chaque berger reçoit, à titre de prime, une livre sterling par tête d'Indien (1).

Au cap Pilar, nous avons trouvé une mer sans agitation; chose rare et qui nous a occasionné la surprise et la défiance d'un marin de l'époque romaine rencontrant la « mer d'huile » aux abords de Charybde ou de Scylla. Nous n'avions en effet rien perdu pour attendre. Quelques heures plus tard, le mauvais temps commençait, et pendant deux jours et deux nuits, sans discontinuer, nous avons essuyé une tempête de première classe. Les secousses furieuses de l'hélice tournant à vide dans les grands coups de tangage communiquaient aux passagers l'angoisse que le navire surmené accusait par la plainte de ses jointures craquantes. Dans les rares momens où le pont, presque incessamment recouvert de paquets d'eau, était accessible, c'était un étrange concert résultant du tumulte des vagues et du sifflement du vent à travers les cordages; où l'on croyait entendre des vagissemens de nouveau-né, des miaulemens de chat, des plaintes grêles, des clameurs confuses, des hurlemens prolongés, toute une ménagerie diabolique alternant avec les coups de bélier détachés par la mer contre les flancs du bateau. Pendant le déchaînement des forces naturelles, le sommeil a été rendu à peu près impossible, tant par le mouvement désordonné que par le vacarme assourdissant, et dans la cabine faiblement éclairée, l'insomnie prenait une teinte de cauchemar à la faveur de la bizarre disposition accusée par les rideaux, les

(1) *Société de géographie commerciale du Havre*, mars-avril 1890.

vêtemens accrochés, tous les corps suspendus décrivant avec les parois de larges angles incessamment ouverts et fermés, déviés en apparence de la verticale. Dans le salon empli d'un fracas d'artillerie, où l'ennui de l'étroite couchette chassait parfois, au milieu de la nuit, un passager fatigué de poursuivre le sommeil, le jeune chat du bord qui avait élu dans cet appartement son domicile nocturne, allant et venant, dans une promenade d'acrobate, sur le dossier articulé de la banquette dressée au repos contre la longue table à manger, prenait le fantastique d'une apparition de rêve. Et les yeux mal éveillés se demandaient s'il n'était pas l'âme du *songe*, dont les images décousues, les idées sans logique, ont été comparées aux notes de hasard que fait résonner sous ses pattes un chat errant sur le clavier d'un piano.

Il paraît que nous avons la presque certitude du beau temps pour tout le reste de la traversée, sauf dans la rade de Valparaiso, où la mer a des caprices de jolie femme espagnole.

Punta-Arenas étant considéré comme une colonie, bien que situé au bout de l'interminable bande qui, sans solution de continuité constitue le territoire du Chili, le premier port du pays où nous abordons, le 15 mai au matin, est Lota.

C'est une petite ville à l'état naissant, dans le genre de celles qu'on découvre dans l'Amérique du Nord, la patrie des cités-champignons; quelques centaines de maisons de bois, pour la plupart à un étage, dessinant des rues larges et droites partant toutes d'un square décoré du nom de *Plaza de Armas*. A quelque distance, au pied de la montagne, on voit les grandes fonderies de cuivre qui, avec le charbon, sont l'industrie de Lota.

Le Chili est le pays du globe le plus riche en cuivre. Mais les mines ne gisent pas à Lota même. Le minerai est apporté de plus loin, par bateau, et coulé en saumons grossiers destinés à une épuration ultérieure. La fonderie est certainement intéressante. On y contemple le tableau de couleur infernale que composent forcément des hommes tout noirs fourgonnant dans de grands fourneaux et remuant des rivières de feu. — La gloire de Lota, l'orgueil des Chiliens, c'est le parc et son château. Et de fait, vus de la mer, ils sont tous deux d'un bel effet. Les clochetons d'ardoise, et la muraille blanche surgissant le long d'un promontoire effilé par le flot, prenaient au moment où nous abordâmes une sorte d'apparence mystérieuse grâce à une musique qui, partant du petit manoir, arrivait jusqu'à nous, affaiblie par la distance. C'est la *señora* qui donne une fête, dit-on autour de nous. C'était en réalité un bataillon qui défilait au pied de la colline, cuivres en tête. Au Chili comme dans les autres républiques de l'Amérique du Sud, on est

très amateur de musique militaire, et la révolution qui sévit a multiplié les « bandes » au point que nous entendrons leurs accords tout le long du rivage que nous festonnons. Cette harmonie répandue dans l'air donne à notre voyage quelque ressemblance avec la circumnavigation d'un pays de contes de fées, et va bien à cette côte dont les noms sont sonores, gais, dont les noms sont chantans ; à cette mer qui, justifiant à partir de la Patagonie son nom de Pacifique, est presque perpétuellement tranquille; à ce climat qui, dans le temps d'hiver où nous sommes, est égayé par le soleil de nos plus belles journées de printemps, et dont l'été est doux et lumineux.

Le parc m'a paru inférieur à sa célébrité locale. Il est étendu et coûteusement entretenu, mais composé de pièces régulières et petites, indéfiniment répétées, monotones dans cet espace où il y aurait tant de place pour de grands arbres et de larges avenues. — Vu de près, le castel perd beaucoup, perd tout. C'est une construction bizarre sans originalité, qui rappelle tout de suite la maison crénelée que Jérôme Paturot, atteint de la folie des grandeurs, reçut des mains de l'architecte moyen âge et chevelu.

Por la razon o la fuerza! C'est la devise du Chili, l'inscription qui entoure ses monnaies. — C'est la force qu'on exerce au moment où nous débouchons sur la Plaza de armas. Un bataillon manœuvre sous les ordres criés d'une voix en même temps forte et chevrotante par un colonel de haute stature, à barbiche blanche, portant un uniforme et un képi noirs, à galons d'or, proches parens de notre costume militaire. Les officiers en tant que correction sont parfaits, seulement les mouvemens de la petite troupe laissent à désirer. Mais il paraît que ce n'est que de la garde nationale.

C'est la guerre civile! Le sud gouvernemental et balmacédiste qui s'entraîne pour accueillir l'attaque des gens du Nord, des révolutionnaires d'Iquique.

L'armée régulière, celle qui a battu les Péruviens et les Boliviens, est disciplinée et commandée par des officiers instruits. Elle est la plus solide de toutes celles de l'Amérique espagnole. Car les Chiliens sont des batailleurs; c'est le seul peuple qui, dans cette moitié du Nouveau-Monde, ait le tempérament envahisseur, caractère qui les a fait comparer aux Allemands. Malheureusement pour leur empire projeté, ils ont aussi dans le sang le germe qui engendre les *pronunciamientos*, et s'ils étaient en retard à cet égard sur les autres républiques, ils sont en train de les rattraper à pas de géant.

Quoi qu'il en soit, les Chiliens sont la nation la mieux organisée, celle qui a le plus d'initiative, d'esprit de suite, de l'Amérique méri-

dionale. La transplantation paraît avoir accentué leurs qualités et leurs défauts d'origine. Le milieu les aura pénétrés, et aux longues et terribles guerres avec les Araucans, sauvages si différens des pacifiques sujets des Incas auxquels Pizarre eut affaire de l'autre côté du Maule, comme à la présence latente d'un peu de sang de ces indigènes chez ceux mêmes dont le teint et les traits ne diffèrent en rien du visage européen, ils doivent peut-être leur énergie, leur bravoure, leur patriotisme et aussi de dangereux instincts de cruauté. Ils pourront aller de l'avant vers le Nord sans éprouver de résistance dont ne vienne à bout leur opiniâtreté, et on serait en droit de prédire leur prééminence dans le demi-continent si, à l'Est, ne s'élaborait une race qui n'a pas encore acquis sa physionomie définitive, parce que l'émigration la modifie incessamment. — Les Argentins, eux, sont de vrais Européens. Dans une certaine mesure, des Français, car nos compatriotes y sont établis en nombre considérable; si bien que Buenos-Ayres est la ville du monde, en dehors de notre territoire, où l'on rencontre le plus de Français. Cette riche capitale d'un pays dont le nom est presque une devise, puisqu'il n'est qu'une féminisation de l'objet essentiel dans notre société contemporaine, l'argent, délaissant jusqu'à présent l'étude artistique et scientifique, pratique décorative, mais qui fournit au plus le nécessaire, s'est vouée à la culture rémunératrice à laquelle notre civilisation moderne a donné un si prodigieux développement : le commerce. Nouvelle Carthage, elle prospère et s'étend sur un rivage que le périple d'Hannon n'avait pourtant pas effleuré. Pendant ce temps, les Romains, de l'autre côté des Andes, s'aguerrissent et même s'instruisent, car leur pays est le seul de l'Amérique latine où existent des institutions dignes d'être appelées un centre intellectuel. La question de prépondérance se tranchera un jour entre ces deux nations.

Talcahuano (du composant araucan *talca*, *eau*, qui reparaît dans plusieurs noms géographiques chiliens), où nous arrivons le lendemain matin, est un petit port sans intérêt, une station de chemin de fer qui, en vingt minutes, mène à Concepcion.

Comparés aux nôtres, les chemins de fer chiliens ont de particulier la grande dimension de leurs wagons et la présence, sur la locomotive, d'une cloche qui sonne sans relâche dans la traversée des rues, où le train pénètre avec la liberté d'une voiture particulière. Ce tocsin, qui avance rapidement et qu'enlève aussitôt le vent créé par la marche du convoi, sans lui laisser le temps de se répercuter sur les corps environnans, produit un effet étrange. C'est la manière d'avertir les gens de se garer. Car on fait éco-

nomie, à la yankee, des lisières usitées en Europe, telles que les barrières. L'unique rue de Coquimbo, ainsi que j'ai eu l'occasion de le vérifier plus tard, est sillonnée de la sorte, dans toute sa longueur, par une voie ferrée.

Au sortir de Talcahuano, le chemin de fer effleure un coude du Biobio. C'est la plus grande rivière du Chili, qui n'en a pas de bien considérables. Il est aussi cité pour avoir été, pendant longtemps, la frontière entre les Espagnols et ces Araucans dont l'assouplissement « coûta plus de monde aux Conquistadores que toutes les autres tribus indiennes réunies. »

La campagne, fertile d'ailleurs, est loin d'être pleinement utilisée. Elle est sans grande beauté, malgré le voisinage des hautes montagnes. Au Chili et dans le reste des Cordillères, la nature est rarement séduisante ou sublime. Dans les régions les plus tourmentées, elle atteint plus facilement au lugubre qu'au grandiose.

Concepcion est une des villes importantes du Chili avec 20,000 à 25,000 habitans. Elle fut complètement détruite par le dernier tremblement de terre de 1835. Rebâties après cette dure expérience, les maisons de Concepcion sont très basses, et comme les plus anciennes comptent juste autant d'années qu'un individu dans la force de l'âge, les ressources architecturales et archéologiques sont nulles. — C'est une ville habituée aux accidens : dernière avant-garde des Espagnols, en vue du territoire araucanien, elle fut prise et reprise d'Espagnols à Indiens. Aujourd'hui, les Araucans sont soumis et bien soumis, et la passagère royauté d'Orélie-Antoine Ier ne les a pas affranchis de leur vassalité.

Je n'ai pu trouver une seule personne à qui le nom de notre aventureux compatriote fût connu, ce qui semble indiquer que son rôle n'eut pas l'importance que nous lui attribuons, sur sa déclaration d'ailleurs. La souveraineté de l'avoué de Périgueux a dû s'exercer sur un périmètre restreint enserrant quelques tribus.

A Concepcion, je prends mon premier tramway roulant sur la libre terre d'Amérique. Au Chili, les conducteurs sont tous des femmes. Un conducteur, une conductrice : les conductrices portent un chapeau d'uniforme, un chapeau d'homme dont la lourdeur montre que l'administration n'a pas su comprendre la part d'élégance inhérente à la mission qui lui incombait. C'est le gouvernement qui, par une louable mesure, a réservé ces emplois aux femmes. La même sollicitude se révèle à propos des télégraphes, des postes, etc.

Le soir, bon dîner, à prix très raisonnable, dans un des bons hôtels de Concepcion. Pour convives, beaucoup d'état-major. La

salle est pleine de trois galons et de quatre galons balmacédistes qui festinent bruyamment et même se débraillent un peu au voisinage du dessert, tournent à la garde prétorienne.

Deux jours après, nous sommes à Valparaiso, en compagnie d'une quantité de navires, dont pas mal de guerre, vu les événemens.

Nous prenons position tout à côté d'un torpilleur, effilé comme un requin. C'est le *Lynch*, celui qui vient de couler le *Blanco-Encalada*.

Nous sommes proches d'une extrémité de l'immense croissant que figure Valparaiso, en face d'une série de constructions uniformes et ternes. C'est la douane. Un peu plus haut, sur un rebord de la montagne à paroi verticale où s'appuient ces bâtimens, une rangée de canons, le cou tendu, regardant venir. Plus haut encore, sur le sommet gazonné où les objets deviennent tout petits, une espèce de fort. C'est l'école navale. Les locataires ordinaires sont en ce moment dans le nord, en train de se concerter sur la manière de rentrer *por la razon o la fuerza;* car cette devise a cela de pratique qu'elle peut servir à chacun et qu'elle s'adapte à tout. On distingue, au pied du fort, les occupans actuels, de minuscules soldats évoluant avec d'imperceptibles mouvemens, pareils à un bataillon qu'on s'amuserait à regarder par le gros bout de la lunette. Les sabres se découpent en clair sur les uniformes, comme ceux des petits soldats de plomb, et semblent tout aussi inoffensifs. A cette distance-là, on ne songe pas que ça puisse faire mal. Le clairon sonne, grêle, mais net comme un chant de moucheron. Des symphonies confuses, sans emplacement précis, flottantes, qu'un souffle d'air apporte et remporte, lui répondent de partout. Tout à la guerre!

Valparaiso a été construit avec une grande entente de la mise en scène. Il n'a que 110,000 habitans, mais produit bien plus d'effet que son chiffre. Il s'étale le long d'un cirque d'assez hautes montagnes aux pentes adoucies et renflées en coteaux, et la grappe circulaire des maisons s'arrondit, s'arrondit. Même de très loin, il faut tourner sur soi-même pour la suivre jusqu'à l'autre extrémité.

De près, l'impression avantageuse se confirme. C'est une ville superbe, bien qu'on n'y voie ni grands ni beaux édifices comme dans les centres importans d'Europe. Il manque encore à Valparaiso des boulevards, de larges places; mais c'est là un luxe interdit aux villes *en hauteur*. Et celle-ci rentre si bien dans cette catégorie, que, dans les quartiers élevés, il y a des ascenseurs, publics comme nos omnibus et payans comme eux. Malgré ces *desiderata*, c'est

une ville qui plaît. Les magasins aux brillantes devantures abondent, les habitations dont l'aspect annonce le bien-être dominent. Enfin, les gens ont cette gaîté d'allures et de costume qui est l'attrait des villes latines. Et pour employer une expression qui revient à chaque instant dans la conversation des hommes du pays, Valparaiso est sympathique. Car, dans l'Amérique méridionale, on est ou on n'est pas *simpatico*, et la question est jugée.

Par exemple, ce qui est tout à fait antipathique, c'est l'absence de numéraire en ce moment. Le billet de banque unité, le *peso* (valeur d'émission 5 francs), est tombé à 2 francs et baisse tous les jours. Il sert à merveille pour un paiement de cette somme ou de multiples de cette somme, mais on ne peut se procurer de monnaie pour les valeurs divisionnaires. Dans toutes les boutiques, on déchiffre ce placard : *No hay sencillo*, pas de billon. On trouve bien encore quelques pièces de vingt sous chiliennes, mais c'est la limite de divisibilité que comporte la situation. On fait usage de jetons de tramway en caoutchouc durci, de timbres-poste, etc. Dans les ports de l'insurrection, où la disette de numéraire augmente, circulent des cartons revêtus de la signature d'un négociant, d'un particulier quelconque inspirant suffisamment confiance à ses contemporains.

Les rues sont très animées. La plupart des femmes portent la mante, la fameuse mante. C'est l'espèce de capote noire dont le beau sexe s'enveloppe étroitement les épaules et la tête, ne laissant voir qu'un cadre restreint du visage, des yeux au menton. Au Pérou, il n'y a pas très longtemps, la fermeture était encore plus hermétique, et on ne découvrait qu'un « regard de feu. » — En somme, avec cette coiffe, on est jolie *malgré* et non *parce que*. Elle est de toute nécessité à l'église. Les dames de la colonie européenne se conforment à l'usage et se montrent aux offices avec la mante (la mante religieuse).

Un bataillon qui débouche, musique en tête. C'est un air français, *En revenant de la revue*, convenablement exécuté, mais avec un redoutable fracas. C'est à croire que les instrumens reçoivent ici une nouvelle trempe destinée à les rendre plus éclatans. — Des officiers, la poitrine bombée, le sabre au clair, à cheval, éveillant la silhouette du brav' général, défilent joyeusement dans le roulement d'un cortège admiratif d'enfans, de bonnes d'enfans, tout comme en France et plus qu'en France. — Ce sont quatre marins déserteurs de fait, congressistes d'intention, qu'on va fusiller.

Car, à chaque pas, on revient aux choses de la guerre. Les journaux en sont pleins naturellement. On peut dire que leur ton est monté à la hauteur des circonstances. Voici en quels termes le *Boletin del dia de Valparaiso* du dimanche 14 mai 1891, n° 132,

annonce le retour de l'expédition Cámus. — Il s'agit d'un corps de troupe commandé par le colonel Cámus, qui a dû reculer devant les révolutionnaires, traverser le désert d'Atacama et revenir par la Bolivie et l'Argentine, en se faisant désarmer, pour regagner Santiago à la manière des bons civils :

« Loyaux entre les loyaux,

« Un fait sans précédent dans les fastes de l'histoire, unique par le caractère qu'il revêt, vient de couvrir une fois de plus d'une impérissable gloire l'armée qui lutte pour le soutien de l'ordre constitutionnel.

« Je veux parler de la retraite de la division Cámus, qui pourrait bien s'appeler la retraite des loyaux entre les loyaux.

« Je dis que ce fait n'a pas de précédent dans l'histoire, car on peut s'efforcer d'en rechercher un autre qui le surpasse en grandeur. Sûrement, on ne le trouvera pas. En effet, même la retraite des armées de Napoléon le Grand, dans la malheureuse expédition de Russie, n'est en aucune façon digne de figurer à côté de celle que l'invincible colonel Cámus vient d'amener à un heureux résultat...

« Mais ce qu'il y a de plus étonnant dans cette retraite, c'est le fait que la légion de héros dont elle se composait soit arrivée dans le sein de la patrie, sans qu'un seul des participans soit resté en route, rendu par les fatigues du voyage...

« Honneur et gloire impérissable à ces loyaux entre les loyaux !

« Honneur au gouvernement de S. E. Mr Balmaceda qui a su choisir de tels défenseurs ! »

La baie est magnifique à voir, mais peu sûre à fréquenter, étant toute grande ouverte. Le mauvais temps y est soudain et dangereux. — Le soir, le ciel est lumineux, la lune brille comme dans une romance. Les navires ont leurs lumières réglementaires allumées, ce qui suffit à donner un air de fête à la rade : un souffle caverneux et un clapotement ; c'est la ronde d'un torpilleur s'assurant dans la nuit si quelque cuirassé congressiste ne rôde pas aux environs comme le lion dévorant de l'Écriture. La tranquillité de la soirée est plutôt bercée que troublée par le vague brouhaha qui vient de la ville. Il fait bon, à cette heure, errer sur le pont du *Tafna*, en rêvant à des choses confuses. — Un sifflement, puis, immédiatement, le bruit, rebondissant en écho, de la détonation, arrêtent le promeneur. C'est une balle qui vient de passer. — Quelque homme du guet qui s'amuse sur le port.

Et le *Tafna* poursuit ses découpures sur la côte chilienne. Nous sommes à Coquimbo.

Un bout de ville en longueur dont l'axe est une voie ferrée parcourue de grondemens et de sifflemens accompagnés de nuages de vapeur et de fumée, sur une côte extraordinairement rocheuse, voilà Coquimbo. Nous ne faisons que passer, et, dans l'après-midi, nous mettons le cap sur la Révolution.

Deux jours de mer et un arrêt. C'est Antofagasta. Nous touchons au tropique. Nous voilà loin de Magellan et de ses montagnes neigeuses. La température reste douce cependant sous ce beau climat. Il fait à peine plus chaud qu'à Lota, que nous avons laissé à des centaines de lieues derrière nous.

Mais que cette navigation se traîne, mon Dieu! Voici aujourd'hui, jour pour jour, deux mois que nous sommes sortis du Havre!

Antofagasta fait partie des territoires que l'absorbant Chili s'est annexés par voie de conquête. Cette ville appartenait antérieurement à la Bolivie.

Elle est située dans le nord du désert d'Atacama. C'est encore le plein sable. Un fond de montagnes brûlées et une plage aride, pas un brin d'herbe, tel est le cadre. Tout y est hors de prix. Il s'y trouve une vacherie dont le fourrage est apporté par les bateaux. La consommation de l'eau même y est une dépense, car on n'y boit que l'onde amère distillée. On ne vient ici que pour gagner de l'argent et partir. C'est le salpêtre qui fait la fortune d'Antofagasta et d'une longue étendue de la côte, en remontant au nord. C'est aussi le salpêtre qui a aiguisé les convoitises chiliennes.

A Antofagasta, nous sommes en pleine insurrection.

Et, tout de suite, on croise dans la ville les musiques familières. Ce sont les mêmes cuivres, les mêmes guerriers que là-bas. Seulement, ce sont des congressistes.

Une partie de l'escadre est en rade, prête à partir pour une opération décisive.

Dans un petit café où nous écoutons causer, on attribue aux balmacédistes des exploits tantôt barbares, tantôt ridicules, — à charge de revanche de la part des narrateurs du sud. On raconte la difficulté toujours croissante du dictateur à conserver et à recruter ses soldats, et on rit de cette dépêche qu'un colonel aurait adressée à un de ses collègues: « Je vous envoie soixante braves *volontaires*. Veuillez me retourner les menottes avec lesquelles je vous les expédie. »

Nous parcourons la ville, ce qui est vite fait. Les toits offrent une particularité: ils portent des manches à air, comme les navires. C'est pour les chaleurs de l'été.

Au pied de la montagne, un grand cimetière. Le terrain est la seule chose qui soit bon marché ici. Beaucoup de caveaux de

famille en planches ; plusieurs avec portes vitrées. On aperçoit des cercueils de toutes dimensions, à l'espagnole, très décorés, satinés, gaufrés, enrubannés comme des boîtes de dragées. Des bouquets, quelques accessoires d'une toilette ayant appartenu à une jeune fille : dormez comme tant d'autres, Dolorès, Carmen, Concepcion, Mercédès! Les noms féminins espagnols sont doux, charmans, vraiment faits pour appeler des jeunes filles.

Dans certains pays, les nécropoles sont élevées suivant une architecture, avec des dispositions, une ornementation, que le mot funèbre qualifie exactement. Ailleurs, on préfère un emplacement souriant, des attributs parlant de la vie passée. Cette antithèse est d'un effet plus touchant, et on pourrait la croire plus savante, alors qu'elle est seulement plus naïve.

Trois jours après, nous nous arrêtons, à la tombée de la nuit, devant l'ex-cité péruvienne de Pisagua, mais pour une heure ou deux seulement. Nous ne descendons même pas.

Nous n'apercevons qu'une puissante montagne à paroi unie et nue, surgissant brusquement de la plage où s'élève Pisagua. La ville s'illumine à mesure que l'obscurité s'épaissit. Elle est là devant nous, toute scintillante au pied de son colossal mur noir.

Plus nous avançons, plus la montagne côtière se fait rapprochée, élevée, énorme. On sent qu'on arrive aux chaînes et aux plateaux formidables du Pérou et de la Bolivie.

Mais que ce Chili est grand! Voilà 4,000 kilomètres de côtes que nous longeons en droite ligne depuis Magellan, et c'est toujours le Chili!

Aujourd'hui, nous sommes à Arica, un des centres classiques du tremblement de terre. A plusieurs kilomètres dans les terres, on voit encore les débris d'un grand navire à vapeur qui fut lancé jusqu'à cette distance, il y a longtemps déjà, par la formidable vague que détermina la commotion du sol.

Le pont jadis si nu du *Tafna* est couvert d'un pittoresque et gênant encombrement de passagers bon marché. Il semble qu'on entre dans une autre civilisation. On voit dans cette foule quelques Européens peu capitalistes et beaucoup d'indigènes de la côte. Familles entières installées en plein air, faisant la cuisine à la bohémienne et dormant avec la couverture pour tout abri.

Mes anciens compagnons de route m'ont quitté depuis longtemps à Valparaiso. Là, j'en ai pris d'autres, gens arrivés au Chili depuis des années et allant chercher fortune plus loin encore, au Pérou, où je les quitterai pour une destination encore plus reculée que la leur.

Dans deux jours, nous arriverons à Mollendo, en plein pays péruvien. Là, commencera, pour moi, le vrai voyage. Le voyage

chez les Boliviens, « les sauvages, » comme les appellent les autres républiques, fières de leur civilisation relative.

Le 6, à huit heures du matin, je dis adieu au *Tafna*. Une embarcation me dépose sur le quai de planches de Mollendo. Sans m'attarder à visiter ce petit port qui a tout l'air d'être une réédition de ceux que nous avons passés en revue le long de cette interminable côte, je me rends à la gare ou plutôt à ce qui fut la gare de Mollendo.

Il n'en reste que l'ossature, et même un peu moins que l'ossature, un grand squelette de fonte incomplet, des piliers et des traverses tordues reproduisant les linéamens de l'ancien édifice. Le sol circonscrit par ces ruines n'est pas en meilleur état. Au centre, dans une large excavation, des gravats, des pierres, des barres de fer brisées ou contournées, un amas de décombres dont l'origine remonte à douze ans. C'est là la gare de Mollendo.

On ne l'a pas retouchée depuis l'époque où elle fut bombardée par les Chiliens et réduite à sa condition présente.

A l'abri des trois ou quatre tringles figurant le toit primitif, on voit une banquette et un grillage. C'est de l'administration, car il y a derrière quelqu'un qui écrit, et on découvre un guichet : ce sont les bagages.

Le principal inconvénient d'une pareille installation disparaît aux yeux du nouveau-venu lorsqu'il apprend que sur cette côte il ne pleut presque jamais.

Au moment où je me présente pour l'enregistrement, deux militaires, que complète pittoresquement l'adjonction de la grosse caisse du régiment, forment un petit tableau de genre.

Je peux les considérer à mon aise à la faveur de quelques difficultés qu'on leur oppose pour l'embarquement du vénérable meuble. Du reste, tout finit par s'arranger, et, *nonobstant*, la grosse caisse est admise aux bagages.

Le premier, l'inférieur, est fort mal vêtu et pieds nus. Le second est tout aussi mal accoutré et pieds nus également. Ce qui le distingue, c'est un képi à trois galons d'or. Et le prenant pour un officier d'un grade déjà élevé, je m'apitoie sur un dénûment dont le spectacle, en France, serait déjà intolérable présenté dans la personne d'un simple soldat. Comme je l'ai appris depuis, le mal n'était pas aussi considérable que je me le représentais. Au Pérou et dans les républiques avoisinantes, l'armée n'a plus la forte constitution qu'on observe au Chili, dont les soldats pourraient figurer, sans infériorité trop marquée, à côté des troupes européennes. Pour commencer, la tenue n'y est pas astreinte à des prescriptions aussi inflexibles, et on se donne un peu du galon

suivant sa conception particulière du beau dans l'uniforme. Et c'est là le premier pas dans la fantaisie de ces légions, que la nature a douées d'un si joli talent pour la musique instrumentale.

La curieuse brochure qu'on écrirait sur le recrutement, le fonctionnement, l'administration, les mœurs et les coutumes de certains corps militaires de l'Amérique du Sud!

— Oh! les revues mensuelles du 4 sur la grande place, où le colonel, qui touche tant par homme, mais doit justifier de son effectif, fait entrer tous les gars de bonne volonté qu'on a racolés la veille, enchantés d'aller parader une heure ou deux sous une défroque glorieuse et de toucher quelques sous pour cette joie : « Présent Filiberto! Présent Eduardo! Présent Gregorio! » Ils sont tous présens! ils sont payés pour cela. — Et tant d'autres choses charmantes! — Mais l'espace nous manque.

A l'encontre de ce qu'on pourrait croire, les soldats du Pérou, de Bolivie, etc., sont loin d'être malheureux. Étant fort peu nombreux, ils touchent *effectivement*, car l'éclat de leur rôle ne les éblouit pas au point de les aveugler sur leurs intérêts, une solde représentant à peu près le salaire d'un ouvrier du pays. Quant aux officiers, payés sur le même pied que les nôtres, ils sont par le fait plus avantagés, l'existence, tout balancé, étant moins coûteuse pour eux.

Nous avons une très jolie locomotive, tout écussonnée, toute en couleur; une locomotive comme il en conviendrait pour le voyage d'une jeune princesse allant chercher son futur époux. Le dôme à vapeur est même illustré d'une peinture représentant des Indiens à plumes ondoyantes, à grands manteaux; quelque scène de la conquête évoquant le souvenir de Pizarre et de sa poignée d'aventuriers et des héros indigènes que Marmontel a si bien défigurés dans son médiocre livre des *Incas*. Le train se compose d'un wagon de première classe, d'un wagon de seconde classe et de deux wagons de marchandises. Notre voiture intérieurement est très décorée, très brillante. Elle contient trente ou trente-cinq voyageurs, assis deux par deux sur deux rangées longitudinales de fauteuils, séparées par une étroite allée médiane.

A dix heures et demie, un coup de sifflet et, pendant une minute ou deux, l'indispensable tocsin. Nous sommes déjà loin de Mollendo.

Mes compagnons de route constituent un fragment de la bonne société péruvienne auquel ne se mêlent que quelques étrangers, car les pèlerins à destination de Bolivie ne commencent guère qu'à Arequipa. L'impression qu'ils donnent à première vue est tout à l'avantage de leur nation, qui passe pour la plus policée de l'Amé-

rique méridionale : des dames dont plusieurs portent avec beaucoup d'aisance nos dernières modes, plus élégantes qu'au Chili, moins assujetties à l'empire de la mante qui exclut le chapeau et la coiffure. Des messieurs costumés comme sur le boulevard que quelques-uns d'entre eux connaissent sans doute, puisque Paris est La Mecque des *hadji* hispano-américains assez fortunés pour aller puiser à la source les traditions de la fashion. Seuls, quelques vastes chapeaux de feutre, accentuant tout de suite le visage qu'ils ombragent, rappellent le nom de Bolivar qui affranchit ces contrées ; et des couvertures aux nuances particulières, des manteaux bariolés comme la robe de Joseph qui, en excitant la jalousie de ses frères, lui joua un si mauvais tour, font souvenir que ce pays est la patrie des chameaux nains aux fourrures précieuses, des lamas, des alpacas, des vigognes, inconnus à notre continent.

La campagne file, file par les portières. Nous ne grimpons pas encore; nous volons sur la terre horizontale. Le sol est d'une aridité complète, sablonneux, et, comme si ce n'était pas assez de ce gage d'infécondité, recouvert par grands espaces d'efflorescences salines. — Voici des villages indiens, des huttes de terre, des huttes de broussailles, aussi pauvres que les paillottes siamoises du Mé-Nam ou les maisons d'argile du Peï-ho, dans la Chine du Nord. On pourrait les confondre, car les arts, dans les différens pays, ont à peu près le même point de départ. Ce n'est qu'après s'être raffinés qu'ils acquièrent une originalité et qu'on distingue, sitôt que l'œil peut les atteindre, un temple péruvien d'une pagode cambodgienne. — Voilà enfin des habitations toutes de fantaisie, dont le style s'est plié aux nécessités d'une situation précaire, plus simples encore que le monument créé par l'enroulement de feuilles d'acanthe autour d'une corbeille accidentellement coiffée d'une brique, qui donna à Callimaque l'idée de l'ordre corinthien. Ce sont des espèces de tentes, mais bien moins confortables que la maison de toile des nomades organisés, des toits sans fermetures latérales posés sur le sable, deux plans inclinés formés par des portes et des volets soustraits dans la démolition de quelque vraie maison d'un plus sérieux village avoisinant. On voit brusquement inscrits dans ces triangles, des individus couchés ou tout au plus assis, entourés d'un mobilier conforme à la détresse de leur demeure.

Nous montons. Au loin apparaît la charmante campagne de Tambo. C'est dans une échappée de vue à travers les puissantes montagnes, proches ou distantes, qui nous entourent, une étendue de champs verdoyans, plate et nettement découpée sur la vallée de sable, une oasis de plantations de cannes à sucre et de riz.

Mais, à peine entrevu, ce tableau disparaît dans le festonnement de notre marche hélicoïde.

Nous montons. On ne voit pas bien où l'on va, la perspective devant soi étant presque tout le temps assez courte. Mais derrière, toujours très en bas, on découvre, de temps à autre, de larges tronçons de voie ferrée, des courbes métalliques luisantes, interrompues par quelque monticule et brusquement placées à des niveaux si écartés qu'elles ne semblent pas faire partie de la même ligne ; parfois rejointes en un grand anneau penché. Plus d'orientation possible. La mer, visible par intermittences, est tantôt à droite, tantôt à gauche. Elle est très reculée, et, malgré la hauteur dont nous la dominons déjà, l'éloignement la place sur le même plan que nous. Elle apparaît sous la forme d'une ligne blanche agitée et puis d'une nappe qui se fond dans le bleu de l'air. C'est la Mer du Pacifique, rageuse sur la côte, tranquille au large.

Le train s'élève en criant sur les rails. C'est une véritable escalade de la montagne. Il traverse à chaque instant de petites tranchées dont on pourrait effleurer les parois du bout des doigts où la roche coupée brille de reflets métalliques. Le bruit strident des wagons qui peinent sur les rails, le vent qui souffle plus fort dans les coupures de la montagne, — comme un cours d'eau transformé en rapide par un étranglement des rives, — la solitude et cette montée sans fin, obstinée, qui a l'air de vouloir nous mener à des régions inconnues, au-delà de la planète, produisent une impression qu'on ne peut ressentir qu'au cours d'un tel voyage.

Lorsque la vue s'élargit, on admire quelque temps ces énormes montagnes parées d'un tapis très court aux reflets dorés dus à la surabondance de grosses marguerites jaunes. L'air est très transparent à cause de l'extrême sécheresse, le ciel radieux. Ce n'en est pas moins un tableau monotone dont le premier aspect seul captive. Il n'a pour lui que son brillant soleil et ses grandes lignes, sans un seul arbre, sans le moindre ruisseau. Plus nous irons, plus cette indigence s'affirmera, et la terre, n'ayant même plus la force de nourrir les marguerites jaunes, sera tout au plus recouverte d'un maigre gazon déteint, attaché comme une rouille aux flancs stériles de la Cordillère.

Le paysage ne prend de réelle beauté qu'à de rares intervalles, lorsqu'il s'étend très loin, quand ses contours extrêmes arrivent à être indécis, quand il finit par se perdre dans une teinte vaporeuse, quand la succession des plans lui donne la gradation des couleurs. Le sable qui baigne la base des montagnes gagne d'ondulation en ondulation les dernières assises du cirque, à peine

visibles sur leur fond bleu, sur lesquelles flottent une ou deux cassures blanches, esquisses de sommets reculés et élevés, perceptibles grâce au miroitement des neiges; et les stries régulières que la nappe docile a contractées sous la poussée du vent lui donnent le reflet d'une étoffe moirée.

Depuis bientôt trois heures que nous roulons, j'ai, comme de juste, cherché à lier conversation avec mon voisin, personnage dont l'humeur concorde pleinement avec la réputation de sociabilité partout établie des Péruviens. Ce *caballero*, pour parler la langue du pays, se trouve être le général qui a défendu dans le temps la place de Pisagua contre les Chiliens, le général I. Recavarren.

— J'appréhende, lui dis-je, le *soroche* (mal des montagnes). Des compatriotes à moi qui ont exécuté le voyage que j'entreprends ont beaucoup souffert, et constamment, de cette singulière affection. C'est une perspective peu agréable que celle de vivre comme le poisson hors de l'eau ou la souris sous la machine pneumatique; mais certains tempéramens, dit-on, ne peuvent absolument s'accommoder du séjour en Bolivie où je me rends. Ceci est inquiétant.

— On embellit toujours un peu, mais vous pouvez être certain que les personnes dont vous parlez étaient atteintes d'une affection du cœur ou des voies respiratoires. Dans ces deux cas, le *soroche* est persistant et peut devenir dangereux. Sur cette ligne, un Anglais et un Chilien sont morts en arrivant à Puno. Mais ce sont là des accidens comme il en arrive dans le va-et-vient de notre société périssable. Le fait même qu'on cite ces cas malheureux prouve leur rareté et doit rassurer la masse des voyageurs. En somme, tout individu qui n'est pas asthmatique et a le cœur en bon état ne ressent que peu ou pas le *soroche*. Au pis-aller, vous aurez une acclimatation d'une quinzaine de jours à La Paz.

— Pourquoi employez-vous l'expression de *marearse*, avoir le mal de mer, en parlant du *soroche ?* Y a-t-il un rapport entre ces deux maladies ?

— Toutes deux déterminent une complète prostration, mais le *soroche* est caractérisé par de la migraine, de l'oppression et, dans les cas graves, de l'hémorragie. Les femmes le ressentent plus vivement que les hommes, absolument comme le mal de mer, et j'imagine que ce sont elles qui, sur une apparence d'analogie, ont introduit par image cette confusion dans le langage.

— Jusqu'à présent je n'ai rien.

— Je le crois bien ! Nous sommes à peine à un kilomètre en hauteur. Ce n'est qu'à partir d'Arequipa, où nous arriverons ce soir et d'où vous sortirez demain matin, que le *soroche* exerce son effet.

— Ce sera donc pour demain !

Nous avons recommencé de courir. Nous montons toujours, mais insensiblement maintenant. C'est la pampa de la Joya, et en voilà pour des heures! Pas un habitant sur ce plateau incultivable tout parsemé de dunes singulières, en forme de croissans d'une courbe très régulière, la convexité opposée à la direction du vent; faites d'un joli sable gris tendre, délicatement ridé sur la pente allongée, en stries parallèles, en demi-cercle, qui, de loin, a l'apparence lisse et translucide d'un bloc de verre. — Mais cela n'en finit plus ! Voilà le soleil à son déclin, et nous courons toujours à travers le même site. Le Misti, l'ancien volcan au pied duquel s'élève Arequipa, est le but que nous poursuivons sans relâche; mais il ne se rapproche guère. Il n'est pourtant pas bien loin devant nous, semble-t-il, avec ses pentes régulières et son sommet tronqué de pyramide plutonienne, tout étincelant de neige. Sa hauteur est de 6,100 mètres ; 1,290 mètres de plus que le Mont-Blanc.

La faune de l'endroit n'est représentée que par les chèvres au cou de girafe, les lamas et autres variétés du même genre. Ces bandes de jolis animaux nous regardent curieusement passer jusqu'au moment où, prenant pour une menace à leur adresse le coup de sifflet de la locomotive, on les voit détaler de toute la rapidité de leurs jambes fluettes.

La nuit est venue ; on n'aperçoit plus rien de la route. Aux stations, seulement, les lanternes nous montrent deux ou trois habitations logées comme elles ont pu des deux côtés de la voie, dans l'espace restreint ouvert par la tranchée ; de manière encore à laisser passage au chemin de fer, et qui abritent uniquement le personnel dépendant de la gare. A huit heures et demie, des lumières, du bruit, du mouvement et l'arrêt définitif: nous sommes à Arequipa.

Au point du jour, je retraverse la ville, dont je n'ai rien vu la veille, dans le tramway qui relie le chemin de fer à l'hôtel où j'ai passé la nuit. Les réverbères, de simples lampes à pétrole dans leurs cages de verre, luttent tristement contre les premières lueurs naturelles ; la fraîcheur du matin qui, dans les pays les plus chauds, est sensible, vive même, bien que dissipée aussitôt que goûtée, est pénétrante sous ce climat. Les rues sont toutes en pierre. Trottoirs de pierre, pavés faits de cailloux très serrés, comme fondus en un sol de pierre ; si les promeneurs étaient levés, on entendrait sonner et grincer la pierre sous les talons et le fer des cannes. A pareille heure, nos rues sont depuis longtemps emplies de l'agitation des industries matinales ; ici, nous n'avons encore croisé que quelques individus qui ne faisaient rien. Malgré ses rails, notre tramway

n'avance sur les durs chemins qu'en frémissant de toutes ses vitres et il serait aussi impossible d'échanger une phrase avec son voisin que de dialoguer dans le tintamarre d'une fusillade. Aux arrêts, on entend le murmure des ruisseaux coulant avec un bruit de petites rivières rapides le long d'ornières de pierre creusées de chaque côté de la voie.

Les églises sont déjà ouvertes, paraît-il : une longue nef pleine de femmes agenouillées, prosternées sur le petit tapis destiné à les préserver du contact des dalles et qu'à chaque séance elles apportent et remportent sur leur bras, entortillées dans leurs mantes noires, presque toutes entièrement vêtues de noir, car le deuil est ici la couleur de la dévotion. Un chœur illuminé de petites flammes brillant au-dessus des énormes cierges. Ce tableau a passé comme une vision dans le jour du matin indécis tout imprégné encore du froid de la nuit.

La population d'Arequipa est réputée fanatique à plusieurs centaines de lieues à la ronde. Qu'est-ce que ce doit être, se demande-t-on, lorsqu'on a eu l'occasion d'entendre plus loin le sermon d'un père jésuite hispano-américain?

Les maisons sont singulières, à un, rarement à deux étages, sans toit, arrêtées immédiatement au-dessus de la corniche par une terrasse, inachevées, dirait-on, ou bien mutilées comme les restes d'une ville antique. Et il y a du vrai dans ces deux suppositions : Arequipa a beaucoup souffert des tremblemens de terre, et, d'autre part, sur ce sol dangereux, on construit le plus souvent des habitations dépourvues des accessoires capables de les alourdir.

On voit des façades peintes en bleu pâle, en violet, en rose. La vieille et pittoresque architecture espagnole, empêchée par le cadre de faire grand, conserve de l'originalité dans les détails. On retrouve les massifs portails à marteaux ouvragés, garnis de clous énormes, disparus des villes françaises, et parfois, au-dessus d'une porte ou au coin d'un mur, s'étale un large blason sculpté, d'un dessin compliqué, au relief usé par le temps comme l'effigie d'une pièce qui a beaucoup couru. Des maisons qui ont chacune une physionomie, comme des individus.

Telles m'apparaissent les rues d'Arequipa à vol de tramway. Je les aurais regardées avec moins d'intérêt si elles n'avaient pas précédé pour moi la vue de celles de La Paz, ville unique, de la même famille que celle-ci, mais plus montée en couleur, plus accentuée en personnalité, parce qu'elle est isolée au loin, que les tremblemens de terre ne l'ont pas visitée, qu'on a peu eu l'occasion de la retoucher.

Le soleil est franchement levé, et son action s'est fait immé-

diatement sentir. Il fait très bon, un peu frais. C'est la température d'Arequipa, sans grande variation de l'hiver à l'été. La place est à 2,360 mètres d'altitude, et à cette hauteur, la stabilité du climat est déjà établie.

La ville prend un commencement d'animation. Les Indiens font gravir le pavé à leurs ânes, et sur les portes se montrent les *cholas* avec leurs chapeaux panama et leurs énormes robes aux couleurs vives, orientales, africaines, jetées sur une couche de jupes superposées ; crinolines de plomb aussi lourdes que celles ornées d'argenteries et de verroteries qui habillent les madones parées en idoles dans les églises du pays.

Les cholas (un cholo, une chola) sont des métisses de blancs et d'Indiens qui composent une bonne partie de la population féminine de la ville. En général, plus elles s'éloignent du sang indien, mieux elles sont.

Est chola celle qui en arbore les voyans atours. Le teint offre une telle échelle de nuances, un peu dans tous les rangs ; il est si simple de dissimuler sous une épaisse couche de fard le bistre suspect du visage, que, pour devenir dame, il suffit d'abdiquer le chapeau rond et la pesante robe évasée pour adopter la mante. On est alors dite *de traje*, de costume (civilisé). Et on rentre dans la bonne société.

Maintenant, nous traversons la campagne d'Arequipa, verte et plate, mais avec un horizon de montagnes, dont le colossal Misti. Des arbres partout ! Nous n'en reverrons pas d'ici à La Paz.

A sept heures moins le quart, la locomotive s'ébranle. C'est dans le wagon le même public que la veille, aux visages près, et encore en remarquè-je un ou deux de connaissance. Il y a probablement dans le nombre quelques voyageurs pour cette fuyante La Paz, à la rencontre de laquelle je marche depuis quatre-vingts jours déjà.

Le costume de chacun témoigne d'un luxe de précautions contre le froid. Gants fourrés, épaisses couvertures fournies par les animaux de la région même, tout l'équipement de gens habitués pour la plupart à de chaudes latitudes qui vont être exposés aux morsures de la température de zéro. On pourrait se croire dans le salon d'un navire faisant voile vers le pôle. Et nous sommes en pleine zone torride, pas plus éloignés de l'équateur que la brûlante Tombouctou !

Ainsi qu'au sortir de Mollendo, le train parcourt avec légèreté une campagne à peu près horizontale. Mais il se livre encore moins de temps que la veille à ce travail facile. L'ascension recommence par des montagnes plus abruptes où de profonds ravins bordent

notre chemin en colimaçon. Le terrain est sablonneux ou pierreux, et on ne voit guère en fait de végétaux que d'épineuses plantes grasses subsistant de rien, des cactus en forme de candélabres ou de raquettes enfilées en chapelet. C'est l'eau qui manque désespérément à cette terre, l'eau vivifiante. Et à une ou deux reprises, on aperçoit une *quebrada* (littéralement, crevasse), c'est-à-dire un rudiment de vallée au fond de laquelle un lit de verdure descend et serpente entre les collines sèches, à la manière d'une rivière. Ce frais tapis reçoit la vie d'un filet d'eau qu'on ne voit même pas. Quelques Indiens adonnés à la culture de ces campagnes restreintes habitent dans des groupes de huttes aux murs de terre effondrée ou de pierres croulantes, toujours pareils à des ruines.

Le froid est vraiment piquant, mais le soleil brille de tout son éclat. Nous avons peut-être dépassé la région des nuages; ils sont en bas maintenant. Nous sommes entre 3,000 et 3,500 mètres d'altitude, je ne sais au juste.

Une dame, — c'est la première, — est prise de *soroche*. Elle se laisse glisser sur son coussin, et se couvrant le visage d'un coin de son manteau, avec le geste de César atteint par le premier coup de poignard des conjurés, elle s'abandonne au mal sans résistance.

Quo non ascendam? Nous montons sans merci au cri saccadé des roues gravissant des rails posés sur des pentes de toit. Jusqu'où la locomotive hissera-t-elle ses wagons? Et si l'un d'eux se détachait, avec quelle curieuse vitesse d'aérolithe ne redescendrait-il pas, en quelques minutes, le chemin parcouru!

Une heure s'est écoulée. Tout le camp féminin, à présent, souffre du mal des montagnes. Les enfans crient. Les hommes n'ont rien ou ont assez peu de chose pour n'en rien témoigner. Je me sens un léger cercle autour du front. Une goutte seulement de la coupe empoisonnée ingurgitée à flots par les plus malades. Une dame paraît souffrir beaucoup : « O mon Dieu! quel chemin de la croix! » s'écrie-t-elle.

Le train s'arrête à P. de Arieros, où un buffet est installé. En faisant abstraction de la gare, cet établissement compose à lui seul la ville de P. de Arieros. Nous remontons en voiture.

Plus de *quebradas*, à peine trace de gazon. On aperçoit encore de temps à autre des troupeaux de vigognes ou de lamas qui sont toute l'animation de ces solitudes. — On voit des terrains qui semblent tout préparés pour l'étude des géologues; des stratifications justifiant par leur parfaite régularité la comparaison de « feuilles d'un livre racontant l'histoire de la terre, » dont elles ont été l'objet. Vers midi, nous contournons des hauteurs singulièrement rocailleuses. Un lit de torrent présente moins de pierres

que les flancs de ces collines, et leurs crêtes sont couronnées d'une infinité de *pierres debout* d'un à deux mètres de haut, rappelant cette montagne des *Mille et une Nuits* toute hérissée de blocs de granit qui provenaient de la métamorphose lapidaire des hommes assez légers pour avoir cédé à la tentation de regarder derrière eux, au cours de l'ascension.

A une heure, nous atteignons Vincocaya (4,365 mètres d'élévation). C'est une station de trois maisons en planches dont la plus grande s'intitule hôtel. On remarque dans l'unique salle de l'hôtel un comptoir et des murs recouverts de toutes sortes d'enluminures et de pancartes. Le *Calendario de Arequipa*, édité sur une vaste feuille d'un méchant papier sans consistance, imprimé avec des caractères écrasés, pleins de bavures et de triangles blancs introduits dans le corps du texte par la présence d'un pli au moment de l'impression, enjolivé de vignettes pieuses, par son aspect comme par sa rédaction, éveille l'antique souvenir de ces produits d'une littérature populaire spécialement créée pour les paysans, qu'on voyait dans nos campagnes il y a une trentaine d'années, à l'époque où les chemins de fer n'avaient pas encore transformé des habitudes et des industries entretenues depuis des siècles : portraits de nos gloires nationales, ecclésiastiques, civiles et militaires, accompagnés de leur légende, qu'on collait aux murs, ou *messager boiteux* cousu en livret, qu'on retrouvait pêle-mêle avec les bouchons et les couverts dans le tiroir d'armoire du fermier négligent, ou soigneusement rangé, dans le compartiment réservé aux instrumens de couture de la ménagère. Documens gravement épelés par les vieux avec le secours des lunettes à gros verres ronds, sous la direction du doigt suivant les lignes et avec le contrôle de la lecture opérée à mi-voix, l'oreille étant chargée, par l'intermédiaire de la parole, de transmettre à l'entendement les découvertes que la vue réalisait dans l'étonnant grimoire ; ânonnés par les gamins aux heures de désœuvrement et honorés de la foi de la famille en tant que chose imprimée ; enserrant dans un style naïf, à la portée de ses lecteurs, conçu par quelque ancien paysan parvenu au grade de lettré, entre une histoire de brigands et une anecdote comique accessible à la lucidité du sphinx campagnard, des connaissances encyclopédiques, des notions sur les choses passées ou lointaines, destinées à agrandir pour une minute l'horizon resserré du village avec son clocher pour centre et le champ de labour pour limite. Tel, l'almanach d'Arequipa, après avoir donné aux lecteurs clairsemés de la pampa de Vincocaya la biographie des principaux saints et des plus notables généraux du pays, leur inculquait par surcroît quelques élémens de géographie en leur présentant, sous une

forme quasi rimée, ce résumé symbolique de l'esprit des principales nations :

La Rusia es un soldado,
Austria una fortaleza,
Alemania un filósofo,
Italia un piano,
Inglaterra un mercado,
Francia un teatro,
España un templo.

La température a ceci de particulier que le soleil est chaud, l'air restant froid, en sorte qu'on grelotte tout de suite à l'ombre. Il ne gèle pas, bien que peu s'en manque. Mais on pressent qu'aux premières approches de l'obscurité, l'eau va prendre immédiatement.

Notre wagon-infirmerie a enfin atteint, à la station de Crucero-Alto, le maximum d'élévation, 4,460 mètres, en même temps que la souffrance des patiens arrive à son point culminant. Nous ne mesurons que 350 mètres de moins que le Mont-Blanc. Maintenant, nous irons constamment en descendant, mais très faiblement, et les malades n'en éprouveront aucun soulagement. Le *soroche* est d'ailleurs très capricieux : un de mes compagnons, qui se rend en Bolivie, un compatriote précisément, qui en ce moment se porte aussi bien que moi, sera très souffrant après-demain, à Chililaya.

Vers quatre heures, la voie s'engage entre les *lagunillas*, lesquelles sont au nombre de deux. L'étang de gauche, le plus vaste, a l'air d'un vrai lac. C'est une grande nappe, avec des étranglemens, dont l'eau n'est ni verte ni bleue, mais grise ou noirâtre, couleur de plomb aux places où elle reçoit la lumière, comme morte dans son entourage de collines au gazon pelé, moins arides pourtant que les espaces que nous venons de traverser. La lagune de droite, moins étendue, mais tout aussi désolée, porte le surnom expressif de lagune du *soroche*, et, comme sa sœur, donne la migraine rien qu'à la contempler.

La nuit tombe au moment où la campagne reprend un peu de verdure. On aperçoit des champs cultivés, mais pas un arbre, pas même un arbrisseau.

A sept heures, nous atteignons Puno. Le chemin de fer aboutissant à l'embarcadère même du bateau à vapeur, je longe simplement, pour monter à bord, un mur assez insuffisamment éclairé par une ou deux lanternes, et c'est tout ce que je vois de la ville. Le lendemain, au jour, nous sommes en marche.

La navigation du lac Titicaca est desservie par deux petits vapeurs de fer, si petits qu'en laissant pendre sa canne du bout de la main, appuyée sur le rebord du bateau, on trace un sillon dans

l'eau. — Avec son modeste tonnage de 100, notre navire est encore supérieur de 40 tonneaux à la plus petite des trois caravelles qui composaient la flotte de Christophe Colomb, lorsque le grand homme partit à la découverte de l'Amérique.

Pour la courte installation de deux nuits et d'un jour, la question de confort est de peu d'importance, heureusement. Les dames sont assez convenablement logées, mais les messieurs, — ce sexe est partout sacrifié, — n'ont que deux cabines à leur disposition. L'excédent couche sur les banquettes de la salle à manger. Quand les passagers sont assez peu nombreux pour tenir sur un seul côté du dortoir improvisé, on leur fait obligeamment remarquer qu'ils ont tout intérêt à se placer à gauche, exposition plus à l'abri de l'air froid qu'amène le couloir.

« Le lac Titicaca, dit le petit guide espagnol que j'ai en main, est le plus élevé au monde de ceux qui sont navigables. Il est à 523 kilomètres de la côte, à une hauteur de 12,550 pieds. Il a environ 190 kilomètres de long et de 55 à 70 de large. Sa profondeur arrive à 1,000 pieds. »

C'est en effet une jolie profondeur. Mais en dépit des beaux pics neigeux, tels que le Sorata, qui se montrent au fond du tableau, le lac est d'un morne aspect avec ses eaux sans transparence, ses rives désertes, sa ceinture de montagnes d'un vert débile, déteint en jaune, tout aussi rases que la lagune du *soroche*. Il semble porter le deuil désespéré du florissant empire si bien anéanti par les *conquistadores* qu'en dehors de l'Amérique, l'histoire ne cite pas un second exemple d'une destruction aussi parfaite.

La côte est cultivée par places, mais il paraît que les Indiens ont l'habitude de demeurer à d'assez grandes distances de leurs champs, dans des maisons disséminées, peu apparentes, en sorte que ces terres travaillées sont d'abord énigmatiques.

A deux heures, nous passons devant l'île Titicaca. Si les destinées de l'empire des Incas n'avaient pas été interrompues par le fer et par le feu, cette île serait aujourd'hui, comme jadis, couverte de temples, et de tous les points de l'horizon, les pèlerins, se succédant sans interruption, viendraient fouler le sol sacré et visiter les autels de cette terre considérée comme le sanctuaire de la nation. C'est là qu'apparut, à l'origine des temps, le dieu Viracocha qui organisa sur son passage les élémens célestes et terrestres jetés dans la confusion, créa la race humaine, et ce travail accompli, ayant atteint le pays baigné par la mer, s'avança sur les flots où il marchait comme sur la terre ferme, puis disparut à l'horizon. Plus tard, ce fut encore de là que sortirent Manco Capac et sa compagne Mama Oello qui instruisirent l'humanité sauvage. C'est cette mystérieuse apparition, historique, mais divinisée par

la légende, dont quatre cents ans plus tard, au cours de la conquête espagnole, Garcilaso, le futur historien, alors enfant, entendait le récit de la bouche de sa mère et de ses oncles, personnages apparentés à la famille royale du Cuzco.

Ils assistaient à l'implacable dévastation de leur patrie surprise en pleine prospérité, et cherchaient à fuir l'obsédante vision des malheurs de leur époque en se réfugiant dans l'évocation des âges fortunés :

« Tu sauras, mon fils, que, dans les siècles passés, toute cette région était couverte de forêts et que les habitans vivaient comme des bêtes fauves, sans villes, sans religion, sans police, sans vêtemens. Notre père, le Soleil, voyant les hommes si barbares, leur envoya un de ses fils et une de ses filles pour leur enseigner la religion, leur donner des lois, les initier aux arts utiles et leur apprendre à jouir des biens de la terre... »

C'était dans cette île que s'élevait le temple du Soleil, desservi ainsi qu'à Rome par des vestales, les prêtresses du Soleil. Les ruines de ce monument et celles de plusieurs palais se voient encore aujourd'hui. Ces restes sont intéressans, mais leur étude n'a presque rien appris, car cette civilisation a été trop rapidement submergée pour que son histoire, en dehors de quelques épaves, débris des époques les plus récentes, arrive jamais à être reconstituée.

C'est dans les eaux qui l'entourent que fut jetée, lors de l'arrivée des Espagnols, la grande chaîne d'or faite par ordre de l'inca Huayna Capac, qui mesurait deux cent trente-trois aunes de long.

Sur le soir, nous franchissons le détroit qui divise le lac en deux parties inégales. Nous sommes depuis quelque temps dans les eaux boliviennes. Deux heures plus tard, nous atteignons le petit village douanier de Chilalaya, où commence la terre ferme bolivienne.

Chililaya, où nous descendons au matin, se compose d'une trentaine de maisons, et ses environs immédiats n'ont rien qui tente démesurément l'excursionniste. La diligence de La Paz n'arrivant que cette après-midi pour partir demain matin, nous avons tout le temps d'épuiser les ressources de l'endroit.

Je lie connaissance avec des habitans. Ce Bolivien s'est intéressé aux choses de son pays, et sa conversation est attachante, bien qu'elle dénote peu de connaissance des notions scientifiques qui font actuellement la base de notre éducation. Et cette lacune donne un tour imprévu à certaines de ses conclusions. — Nous venons à causer de l'aymara, qu'il parle, me dit-il, aussi facilement que le castillan.

L'aymara est la langue des Indiens de La Paz et des provinces avoisinantes. Ici, à Chililaya, nous sommes en plein domaine aymara.

Le quichua, beaucoup plus étendu, règne dans le reste de la Bolivie et dans tout le Pérou. Ce dernier idiome servait aux Incas. L'aymara et le quichua ont une origine commune ; il est facile de s'en apercevoir, mais, à la longue, ils sont devenus très différens, et qui ne connaît que l'un ne comprend absolument rien à l'autre.

Vous savez sans doute que la civilisation des Incas a succédé à un empire beaucoup plus ancien dont l'histoire ne dit rien, qui avait son siège à l'endroit où nous sommes. Les ruines classiques de Tiahuanaco, à peu de distance d'ici, que viennent visiter les amateurs d'archéologie et qu'ils admirent, de même que les admirèrent autrefois les Incas lorsqu'ils eurent étendu leur domination jusqu'à ce territoire, sont le vestige le plus remarquable de ce peuple oublié dont on sait simplement qu'il était Aymara, parlait aymara. — Le nom de Tiahuanaco a été l'objet de plusieurs interprétations dont la plus répandue est l'explication légendaire que voici. A une époque reculée, un monarque de cette région reçut un jour un message important qui lui était apporté par un courrier arrivé avec une promptitude extraordinaire : *Tiai, Guanaco !* (Assieds-toi, Guanaco !) dit affectueusement le prince en appliquant à son zélé serviteur le nom du léger animal dont il avait imité la célérité. — Il faut dire que cette étymologie est quichua ; et, par ce fait même, elle a des chances d'être inexacte. Ou elle s'appuie sur une simple rencontre de mots, ou le nom de Tiahuanaco serait relativement récent, ce qui est possible après tout. Je vous la cite parce que c'est elle qu'on donne communément.

La première race qui ait organisé ce qu'on a appelé le Pérou était donc issue des hauts plateaux. L'aymara, plus ancien que le quichua, plus dur aussi en raison de son origine montagnarde, est très proche parent du grec et du sanscrit (voilà qui va mal) ! Mais un fait bien plus intéressant vient d'être mis en lumière, il y a quelques années, par le docteur Emeterio Villamil de Rada. Ce savant philologue, dans son livre de *la Lengua de Adan y el hombre de Tiahuanaco*, publié à La Paz en 1888, démontre clairement que l'aymara était la langue du paradis terrestre !..

Il est sept heures du matin. Pas le plus léger flocon pour ternir l'éclat du soleil. Il fait un peu froid, mais c'est presque une façon impropre de s'exprimer. Chacun couvert suivant son degré de sensibilité particulière, on n'est plus exposé à éprouver de sensations de froid ni de chaleur. C'est une température égale, et cela d'un bout de l'année à l'autre. C'est le premier climat du monde, celui où les hommes peuvent vivre très vieux, où les riches Chiliens et Péruviens viennent se guérir de la phtisie. L'air, un peu léger pour les poumons du nouveau débarqué, est d'une admirable pureté, si pur que sa transparence permet d'apercevoir avec une singulière

netteté des montagnes très distantes, dont on se croirait très près, car l'œil n'a pas encore acquis l'habitude de l'optique propre à ces régions élevées. Dans le même ordre de surprises, des individus placés tout au sommet d'une colline font l'effet d'être plus grands que nature. Le regard est désorienté.

La diligence est attelée, une diligence comme il n'en existe plus en France ni en Europe; le véhicule du monde qui personnifie le mieux les idées de départ et de voyage, qui donne le mieux la sensation d'aller de l'avant, pour qui semble avoir été forgée cette expression de « par monts et par vaux; » celui qui, autant que le navire s'éloignant du port, éveille chez le spectateur l'envie folle de s'en aller aussi par le globe voir des choses inconnues, des choses nouvelles. — C'est une vaste voiture de dix-huit places, que huit vigoureuses mules vont tout à l'heure enlever comme une plume et qui, bondissant à la suite de son attelage, sillonnera au milieu d'un nuage la poudreuse pampa, tantôt le long de la route assez indistinctement tracée, tantôt purement et simplement à travers champs, avec la fantaisie d'un jeune cheval galopant pour son plaisir. Cela si rapidement qu'en sept heures elle aura dévoré les 75 kilomètres qui nous séparent de La Paz, laissant encore à la colonie roulante le temps de déjeuner à mi-chemin.

Depuis quelques années, on peut parcourir de la sorte la moitié de la Bolivie, qui est grande comme trois France, en passant et repassant sans cesse des hauts plateaux froids et stériles où l'air est rare, aux campagnes tempérées et verdoyantes, et de là aux vallées torrides dont l'épaisse et chaude atmosphère couvre la végétation intertropicale.

On s'embarque : des dames, des enfans, des jeunes gens, des messieurs mûrs; un empilement méthodique qui n'en finit plus. Le gros est casé à l'intérieur, mais des voyageurs détachés prennent place à côté du postillon. On en voit enfin tout un rang au-dessus de sa tête. Ceux-là dominant la plaine, le regard portant loin, la physionomie grave et hautaine, expression due peut-être à une certaine attention à ne pas tomber, plus spécialement imposée de ce poste surélevé.

Le fouet trace deux ou trois zigzags et le claquement détermine l'ébranlement de la file des mules. Elles sont trop nombreuses pour partir d'un bloc. C'est un mouvement qui se communique de l'une à l'autre avant que la diligence ait bougé d'une ligne. Mais quand l'effort isolé de chaque bête a donné la résultante totale de traction, on voit la grosse voiture s'échapper d'un trait. En deux bonds, le conducteur indien a atteint la machine fuyante où il s'accroche avec une adresse d'acrobate, à deux courroies suspendues à l'arrière, pendant que les mules mêlées dans le désordre

apparent d'une troupe de chevaux sauvages font reluire leurs fers au soleil.

Avec deux compagnons, je suis dans une voiture annexe, le convoi principal.

Le plateau que nous parcourons, — ce toit du Nouveau-Monde, — malgré son peu de fécondité, est une des parties peuplées de la Bolivie. On voit de partout des villages, des maisons isolées et des cultures. Cultures modestes, au reste, qui se réduisent à la production de l'orge et de quelques variétés de pommes de terre.

Le Sorata qui nous a accompagnés dans la deuxième partie de notre route, de même que le Misti dans la première, s'efface de plus en plus pour faire place à l'Ilimani, la montagne de La Paz. Tous ces pics célèbres ne répondent pas à l'idée qu'on se fait d'eux. Surgissant de la mer, ils écraseraient les Alpes et le Caucase. Diminués du piédestal sur lequel nous sommes juchés, ils sont loin de produire l'effet du Mont-Blanc.

Au relais, nous déjeunons avec les provisions que nous avons apportées. Cet hôtel ressemble assez aux auberges chinoises dont les Européens peuvent s'accommoder à condition de transporter de quoi manger et de quoi coucher.

Sur le mur de la pauvre salle est collée une affiche que je reproduis avec ses nombreuses fautes d'orthographe :

OJO.

Don R... G... debe en esta estacion beinte bolivianos por un almuerso que hiso preparar para el señor ministro B... I no los quiere pagar esa pequeñez, que tal es...

C'est-à-dire :

M. R... G... doit à cet établissement vingt boliviens (1), pour un déjeuner qu'il a fait préparer pour M. le ministre... Il se refuse à payer cette médiocre somme. N'est-ce pas là le fait d'un... ?

L'aubergiste laisse à l'appréciation du public le qualificatif qu'il convient d'appliquer à un tel procédé.

C'est là une des méthodes en tentative de recouvrement de créances usitées en Bolivie. Elle est très commune, et on n'a qu'à ouvrir le premier journal venu pour lire, à la page des annonces, un document dans le genre de celui-ci :

COMMUNICADOS.

SENOR T..... O.....

Vous me devez depuis très longtemps une petite somme que vous

(1) Le bolivien vaut 3 fr. 15 au cours actuel. — En Bolivie, pour la jolie somme de 63 francs dont il est ci-dessus question, trois ou quatre convives sont gratifiés d'un méchant déjeuner européen.

vous refusez à me payer, malgré les poursuites que j'ai opérées pour le remboursement dudit argent.

Je me vois obligé de la recouvrer par le moyen de la presse, puisque vos sollicitations, vos gémissemens et vos bassesses auprès de votre compère le ministre de l'intérieur ont empêché l'exécution des ordres judiciaires dictés contre vous.

La Paz, setiembre 24 de 1891.

(*Signé*) : C... M...

Bientôt nous commençons à rencontrer des files d'Indiens qui, venus de différentes directions, convergent toutes vers le même point. C'est partout l'annonce certaine de l'approche d'une ville importante.

En tant qu'animaux, les caravanes sont composées d'ânes et de mules chargés principalement du précieux produit dont le nom nous est aujourd'hui familier, la coca. D'autres fois, ce sont des troupeaux exclusivement formés de lamas, bêtes au long cou peu flexible, au regard fixe, à l'air sot et fier. On ne peut leur imposer qu'une faible charge. Les anciens Péruviens ne connaissaient pas d'autre animal de transport.

Les Indiens, meilleurs marcheurs que les plus infatigables quadrupèdes de la troupe, suivent leurs bêtes à pied. Vêtus d'un manteau percé d'un trou où l'on passe la tête et dont les plis obliques retombent autour de l'individu à la manière d'un parapluie à demi-fermé, les pieds nus ou reposant sur des sandales de cuir, le crâne protégé par une coiffe que recouvre encore le chapeau de feutre rond, ils témoignent, ainsi que d'autres peuples de climats modérément froids, de préoccupations douillettes à l'égard du chef et d'une complète indifférence pour les extrémités. A la ville, ce costume se modifie chez les élus qui remplissent les plus hautes fonctions auxquelles la médiocrité intellectuelle aymara puisse aspirer, celles de domestique de bonne maison, et fait place au pantalon à jupes courtes, à la veste courte et au bonnet des fous de nos anciennes cours, à languettes effilées le long des oreilles, couronnant la face d'un Triboulet couleur de pain d'épice. Ces anciens seigneurs de la contrée sont résignés, doux à l'état normal, taciturnes, archéologiquement sympathiques, mais réduits par la servitude à une absolue misère pécuniaire et morale. On chercherait vainement à s'expliquer leur dégradation présente, que quelques siècles à peine séparent d'un état dont les historiens et les écrivains se sont plu à fixer le souvenir en traits d'or, si on n'avait présens à la mémoire les traitemens qu'ils ont subis.

« Ils pénétraient dans les villages et ne laissaient pas un enfant, un vieillard, une femme enceinte ou nouvellement accouchée,

qu'ils n'éventrassent comme moutons appartenant à leurs étables. Ils faisaient des paris à qui, d'un coup de coutelas, ouvrirait un homme par le milieu du corps ou lui enlèverait la tête, ou lui découvrirait les entrailles. Ils arrachaient les enfans du sein de leur mère, et, les prenant par les pieds, leur écrasaient la tête contre les rochers. D'autres fois, aux gens qu'ils voulaient mettre à mort, ils coupaient les deux mains, et les leur faisant porter suspendues, ils leur disaient: Allez porter ces dépêches! pour dire: Allez donner des nouvelles à ceux de vos compagnons qui se sont enfuis dans la montagne! Ils tuaient communément les nobles de la manière suivante: les attachant sur des grillages tressés avec des baguettes, assujettis à l'aide de fourches, ils les faisaient cuire par-dessous, à feu modéré, au milieu des cris que ces tourmens arrachaient aux victimes, jusqu'à ce que, désespérées, elles eussent rendu l'âme. »

« J'ai vu toutes les choses que je viens de dire et beaucoup d'autres infinies... »

Ainsi s'exprime l'évêque espagnol Las Casas, racontant la conduite de ses compatriotes dans l'île d'Haïti. Le Pérou fut encore plus mal partagé, s'il était possible, que les Antilles. Il échut au sanguinaire Pizarre, ancien porcher de l'Estrémadure, qui ne savait pas lire, et, progressivement, les neuf dixièmes de la population furent anéantis. Dix millions d'hommes, au bas mot.

A tous points de vue, le résultat a été acquis, et probablement à titre définitif. Les anciens sujets des Incas, dont le nombre va toujours lentement décroissant depuis la grande décimation, ont tout perdu, patrie, génie, croyances, industrie, jusqu'à leurs traditions qu'ils ont fini par oublier. Pour combler ce vide, ils ont emprunté à leurs vainqueurs leur religion qu'ils se sont assimilée en l'avilissant, et dont l'enseignement leur est distribué par des *padres* ignares, superstitieux, rapaces, tristes pasteurs de misérables brebis. Voilà toute leur existence intellectuelle. A l'égard matériel, ils occupent mollement quelques heures de la journée dans des travaux, qui, quels qu'ils soient, sont exécutés à la façon dont le bœuf trace son sillon, sans que le cerveau y prenne plus de part que celui du ruminant, et dont les procédés se poursuivront sans amélioration, vraisemblablement aussi longtemps que durera leur race. Même à des Aymaras, une telle vie finirait par peser, s'ils n'avaient un puissant et terrible dérivatif dans l'alcool. Les classes irlandaises les plus ravagées par les mortelles boissons que notre commerce moderne se plaît à répandre, peuvent être assurées qu'il existe ici des tribus inférieures et amies qui leur serviraient de repoussoir. Hommes et femmes s'adonnent à l'ivresse

avec un entrain forcené, et le « beau sexe » est celui qui offre les manifestations les plus navrantes du délire dont Noé passe pour avoir le premier donné l'exemple. On se grise, bien entendu, en toutes circonstances; mais les fêtes religieuses, fort nombreuses, car on est très dévot dans la contrée, sont considérées comme étant d'orgie obligatoire. Et ces jours-là, dès les premières heures de l'après-midi, dans les villages, sur la place où le clocher domine les maisons de terre; dans les villes, sur le pavé de toutes les rues, on voit les dames aymaras, sanglotant, pleurant bruyamment, à la manière des petits enfans, en une plainte indéfiniment prolongée (c'est l'effet que l'alcool produit sur leurs nerfs), tituber avec d'effroyables oscillations, tomber, se casser la figure sur les cailloux, ou écraser, estropier leur progéniture qu'elles portent attachée dans le dos, à la *chiffonnière*.

A une heure et demie, la voiture s'engage dans un petit chemin creux, long de quelques tours de roue seulement, incline à droite, et un spectacle extraordinaire se présente à la vue aussi inopinément qu'à un rapide lever de rideau sur un décor à sensation.

C'est un cirque immense de montagnes chauves, aux déclivités argileuses et grises ou rocheuses et rougeâtres, une excavation prodigieuse, aussi étendue, aussi profonde que ces étranges cratères lunaires dont les astronomes tracent la configuration sur les cartes des mondes extra-planétaires et mesurent la coupe pierreuse creusée dans un astre mort. Ici, la neige qui recouvre l'énorme masse de l'Ilimani, flanqué en contrefort au plateau évidé, indique que cette nature silencieuse est quand même douée de vie, qu'elle n'est pas réduite à son squelette minéral, et que, si l'eau ne la parcourt pas en torrens murmurans et mouvans, elle existe, du moins, répandue en molécules invisibles dans un espace qui n'est pas le vide, l'éther inanimé. Le long des pentes de la cuvette, courent des routes et des ravins, pleins de sinuosités, repliés sur eux-mêmes, dessinant des 6, des 8, des 0. Au fond, surgissent des arbres, une végétation qui n'est pas jetée en masses moutonnantes dans le désordre et l'abondance d'une production spontanée, mais alignée en minces rideaux, représentée par des individus espacés, rarement groupés en bouquets, accusant le résultat de soins assidus. Derrière et à travers ce voile peu gênant, on aperçoit à vol d'oiseau une ville très compacte dont les toits de tuile rouge, seuls visibles, s'étendent comme une plaine sous le regard plongeant presque à pic : c'est La Paz.

LOUIS BASTIDE.

L'UNION LATINE

ET LA

NOUVELLE CONFÉRENCE MONÉTAIRE

II[1].

LA NOUVELLE CONFÉRENCE MONÉTAIRE.

Avant que l'exploitation des *placers* de la Californie et des mines d'argent de la Nevada eut fait connaître aux Américains l'embarras des richesses, la législation monétaire des États-Unis offrait déjà l'exemple d'une constante mobilité. Au sortir de la guerre de 1812 contre l'Angleterre et de la crise que cette guerre avait entraînée, la confédération, sûre, désormais, de son indépendance, s'arrêta à un système monétaire dont le double étalon était la base, et elle adopta pour ses monnaies d'or, au regard des monnaies d'argent, le rapport de 1 à 15. Ce rapport était, à ce moment, dans toute l'Europe, de 1 à 15 1/2. Il en résultait que les négocians importateurs et les marchands de métaux étaient en droit, avec 15 onces d'argent, de se faire livrer, aux États-Unis, une once d'or qu'ils pouvaient échanger en Europe contre 15 onces et demie de métal

(1) Voir la *Revue* du 1er novembre.

blanc. L'opération était simple et facile, elle ne faisait courir aucun risque, donnait un bénéfice suffisant et, enfin, pouvait se renouveler indéfiniment. L'or américain, dans la mesure que permettait le commerce encore assez restreint de la confédération, commença donc à s'écouler graduellement vers l'Europe. On s'aperçut de sa raréfaction aux difficultés qu'on éprouvait à en trouver pour faire face aux paiemens stipulés exigibles en or. On renversa alors le courant monétaire; on abaissa à 900 millièmes de fin le titre des pièces d'or et, à l'imitation du Mexique et des autres républiques espagnoles, on adopta pour l'or et l'argent le rapport de 1 à 15.98. Il devint immédiatement possible, avec une once d'or, d'obtenir aux États-Unis 0 fr. 48 d'argent de plus qu'en Europe et, cette fois, ce fut l'argent américain qui prit avec rapidité le chemin de l'ancien monde. La guerre de la sécession mit fin à ces fluctuations dans le rapport des deux métaux précieux en les balayant tous les deux de la circulation. Le paiement des droits de douane en faisait seul apparaître de faibles quantités, qui reprenaient immédiatement le chemin de l'Europe, pour l'acquit des coupons de la dette fédérale.

Lorsque la situation commença à s'éclaircir et qu'on songea à reprendre les erremens du commerce régulier, les chefs du parti républicain, qui détenait alors le pouvoir, les présidens Grant et Hayes, le ministre des finances Sherman et ses premiers successeurs, MM. Fairchild, Manning et quelques autres qui avaient joué un rôle considérable pendant la guerre civile, s'appuyèrent sur le résultat des conférences auxquelles les États-Unis avaient pris part en 1867 et 1868, et sur l'exemple donné par l'Allemagne, pour recommander une prompte reprise des paiemens en espèces, le retrait du papier-monnaie et un retour à l'étalon d'or.

Ils obtinrent sur ce dernier point une victoire éphémère, et qui ne pouvait avoir de conséquences appréciables tant que le cours forcé du papier était maintenu. Ils tournèrent leurs efforts de ce côté; ils firent fixer au 1er janvier 1879 le terme du cours forcé et la reprise des paiemens en numéraire. Si les États-Unis avaient apporté au retrait du papier-monnaie la même énergie qu'à l'amortissement de leur dette et avaient appliqué à cette œuvre utile et honnête les immenses ressources que leur fournissait leur tarif de douanes, cette date du 1er janvier 1879 aurait pu être devancée, mais dans l'intervalle de nouveaux intérêts s'étaient créés et avaient grandi, qui tinrent en échec tous les efforts du gouvernement. Les États de l'Ouest regorgeaient de papier-monnaie, et les habitans de cette région ne tenaient pas compte de la dépréciation de 50 pour 100 et plus que subissait ce papier; ils ne voyaient que le prix nominal auquel les denrées et les salaires étaient payés

autour d'eux : lorsqu'on eut retiré de la circulation pour deux milliards de *greenbacks*, le papier-monnaie remonta rapidement à 75 pour 100 de sa valeur nominale; mais les prix s'en ressentirent dans la même proportion; on offrit moitié moins de dollars pour les mêmes objets; et les gens de l'Ouest s'écrièrent que les capitalistes et les spéculateurs des États atlantiques voulaient affamer les ouvriers et ruiner tout l'Ouest, en restreignant la large circulation à laquelle les hauts prix de toutes choses avaient été dus. Les villes et les États qui avaient contracté pour leurs travaux publics des emprunts considérables à New-York, Boston ou Philadelphie, et qui s'étaient flattés de les rembourser en papier déprécié, appréhendaient de se voir contraints de s'acquitter en or ou en un papier au prix de l'or. Il fallait arrêter cette contraction de la circulation et même rendre à celle-ci ses anciennes proportions. C'était une opinion généralement accréditée dans tout l'Ouest que le minimum de la circulation américaine devait être de 200 dollars par tête, et que la laisser descendre au-dessous de ce chiffre, c'était paralyser les progrès de la prospérité publique. Les *inflationistes*, ainsi qu'on nomma les propagateurs de cette nouvelle doctrine, trouvèrent des alliés empressés dans les propriétaires et les actionnaires des mines d'argent. La production de ces mines avait pris un grand développement depuis 1868, et elle allait toujours en s'accroissant. Les intéressés protestaient bruyamment contre l'exclusion dont l'argent avait été frappé par la loi monétaire de 1873 : il y avait, disaient-ils, dans les flancs des montagnes Rocheuses, une source inépuisable de richesse pour les États-Unis, si le maintien d'une législation inique ne paralysait pas l'exploitation des mines. Les *silvermen*, comme on les appela, demandaient donc à grands cris que l'argent fût monnayé de nouveau, qu'il reprît rang à côté de l'or comme monnaie légale et avec pleine valeur libératoire.

Une lutte acharnée s'engagea d'une part entre les États Atlantiques partisans de l'étalon d'or et du retrait du papier-monnaie, et de l'autre les États de l'Ouest unanimement *inflationistes* et leurs coalisés, les États du Pacifique, où dominaient les *silvermen*. Chaque session vit reparaître des propositions de loi qui avaient pour objet ou de reculer la *resumption* (reprise des paiemens en espèces) ou de l'ajourner indéfiniment. Le gouvernement défendit énergiquement la date du 1er janvier 1879, et réussit à la faire maintenir, mais quant aux *greenbacks*, il soutint vainement que leur existence était inconstitutionnelle, qu'ils avaient constitué une forme d'emprunt que des circonstances inexorables avaient pu excuser, mais que leur conservation, après que ces cir-

constances exceptionnelles avaient disparu, était contraire à la constitution fédérale qui interdit toute création de papier-monnaie. Cet argument n'ébranla point les *inflationistes*, préoccupés avant tout de ne point laisser diminuer les moyens d'échange à l'abondance desquels ils attribuaient le prompt retour de leur prospérité. Ils allaient jusqu'à déclarer qu'ils préféraient les *greenbacks* au numéraire. En 1876, M. Jones, sénateur pour l'État de Nevada, et rapporteur d'une commission chargée d'une enquête sur la situation monétaire, s'exprimait ainsi : « L'inconvénient de la monnaie métallique est qu'on est exposé à la voir disparaître par l'exportation. Un tel danger n'est pas à craindre si l'on a uniquement du papier. Que l'État se charge de le fabriquer, et pour mesurer la quantité nécssaire, il n'a pas besoin de consulter la situation du commerce et de l'industrie, qui est toujours un baromètre incertain ; il n'a qu'à prendre pour base le chiffre de la population, en rapprochant le nombre des nouveau-nés de celui des décès. » M. Jones, au nom de la commission sénatoriale, concluait à la remonétisation de l'argent et au maintien d'un papier inconvertible; il négligeait de dire comment les États-Unis commerceraient avec l'étranger lorsqu'ils n'auraient plus aucune monnaie exportable. Il est aisé de comprendre que des gens imbus de semblables théories devaient être peu sensibles aux argumens légaux et aux motifs d'équité invoqués par le gouvernement. La coalition qui se forma contre le président et le secrétaire du trésor était trop forte pour qu'ils pussent en triompher; et le congrès décida, malgré leur résistance, que les 346,681,016 dollars en papier qui étaient encore entre les mains du public ne seraient ni rachetés ni retirés, et que ceux qui viendraient à rentrer dans les caisses du trésor, par la voie de paiemens, ne seraient plus ni oblitérés, ni détruits, qu'ils devraient être remis immédiatement en circulation.

Les *inflationistes* rendirent aux *silvermen*, dans leur entreprise en faveur de la remonétisation de l'argent, l'appui qu'ils en avaient reçu. Cette campagne a valu une sorte de célébrité au représentant Bland, qui l'organisa et la dirigea; elle fut conduite avec une extrême vigueur. Ce fut vainement qu'on essaya, par voie de transaction, de faire accepter un monnayage partiel de l'argent, en n'attribuant au métal blanc une valeur libératoire que dans la limite de 20 ou de 30 dollars : on exigeait le monnayage illimité de l'argent et une parité absolue entre l'argent et l'or. En 1877, la législature de l'Illinois adopta un bill qui attribuait à la monnaie d'argent pleine valeur libératoire pour l'acquittement de toute dette et de tout engagement public ou privé. Ce bill fut frappé de *veto* par le gouverneur de l'État comme constituant un empiéte-

ment sur les prérogatives du gouvernement fédéral ; mais il montre quel était l'état des esprits dans la région de l'Ouest. A l'ouverture de la session législative, des propositions de loi furent présentées dans les deux chambres : au sénat par M. Matthews, et à la chambre des représentans par M. Bland, à l'effet de rétablir l'argent à l'état de second étalon monétaire et d'en autoriser le monnayage illimité. Présentée dans la séance du 5 novembre 1877, la proposition de M. Bland fut votée dans la même séance, à l'énorme majorité de 163 voix contre 34, et immédiatement transmise au sénat, qui la mit en discussion. Le président Hayes annonça dans son message annuel qu'il frapperait la mesure de son *veto* si elle venait à être adoptée: il fut aussitôt en butte aux attaques les plus violentes; d'un autre côté, les législatures de New-York et du Maine et presque toutes les chambres de commerce de l'Est adoptèrent des résolutions contre le bill Bland et contre toute tentative pour ajourner la reprise des paiemens en espèces. Malgré ces démonstrations, le sénat vota, le 16 février 1878, le bill Bland par 48 voix contre 22, c'est-à-dire avec une majorité de plus des deux tiers. Il y avait, il est vrai, apporté des modifications assez importantes : le monnayage annuel de l'argent était limité à 2 millions de dollars par mois au minimum, et à 4 millions au maximum. Le droit de frapper de l'argent était réservé exclusivement à l'État, ainsi que tout profit à provenir de ce monnayage. Faculté était accordée aux détenteurs des nouvelles monnaies de les déposer dans les caisses du trésor par sommes d'au moins 10 dollars, et de retirer en échange des certificats d'au moins 10 dollars chacun, qui pourraient servir à payer les droits de douane, les impôts et toutes autres sommes dues à l'État. Cette clause avait manifestement pour objet de faciliter l'écoulement des futurs dollars, en permettant aux banques et aux particuliers qui en seraient encombrés, de leur substituer une nouvelle monnaie de papier. La rédaction définitive laissait subsister la clause pour laquelle les *silvermen* avaient surtout lutté, à savoir que les futurs dollars, « aussi bien que tous autres dollars des mêmes poids et titre, antérieurement frappés par les États-Unis, seraient monnaies légales à leur valeur nominale pour toutes dettes publiques ou privées, excepté lorsqu'il aurait été stipulé expressément le contraire. » Aussi, le président Hayes, bien que le chiffre de voix réunies par le bill dans les deux chambres rendît illusoire l'exercice du droit de *veto*, crut devoir à l'honneur de son gouvernement d'en user : le 28 février 1878, il adressa à la chambre des représentans un message dans lequel il déclarait que le congrès l'aurait trouvé prêt à concourir à l'adoption de toute mesure propre à développer le monnayage de l'argent

sans fausser les contrats publics ou privés et sans compromettre le crédit de l'État. C'est parce que le bill laissait à désirer sous ce double rapport qu'il considérait comme un devoir de protester par son *veto*. M. Hayes faisait ressortir la différence de valeur entre le dollar d'or et le dollar d'argent projeté. Il rappelait qu'il avait été entendu, lors de l'émission des emprunts des États-Unis, qu'ils seraient remboursables en or. N'était-ce pas, dès lors, faire acte de mauvaise foi que d'en permettre le paiement en argent? Les engagemens pris par l'État étant chose sacrée, le président ne pouvait consentir à revêtir de sa signature une loi qui, à son avis, en était la négation.

Le jour même, le sénat et la chambre renouvelèrent leurs votes antérieurs, à une majorité supérieure aux deux tiers, et le bill devint exécutoire. Il eut pour effet immédiat de faire tomber le 5 pour 100 américain de 109 à 103 sur toutes les places d'Europe. Cette baisse ne s'est effacée que parce que les secrétaires du trésor qui se sont succédé depuis cette époque, ayant l'option de payer les arrérages de la dette en argent ou en or, ont toujours eu soin de les payer en or. Une tentative a bien été faite pour leur retirer cette option et les obliger à employer les écus d'argent dans une certaine proportion, mais elle n'a pas abouti. On avait toujours objecté aux défenseurs du bill Bland que les États-Unis allaient s'isoler du reste du monde, que la future monnaie américaine ne pourrait jamais dépasser le territoire fédéral; et que dans les conventions commerciales, il ne serait pas tenu plus de compte des dollars d'argent que des *greenbacks*. On avait opposé à cette objection la possibilité d'arriver à une entente avec l'Europe ou, tout au moins, avec l'Union latine qui n'avait pas démonétisé l'argent; une clause additionnelle, proposée par M. Allison, avait imposé au président l'obligation de provoquer une conférence internationale. Il importe de donner les termes mêmes de cette clause pour faire voir sur quel terrain les États-Unis se posèrent alors et se sont toujours posés quand ils ont fait appel à l'Europe. « Aussitôt après le passage de cette loi, le président invitera les gouvernemens des puissances composant l'Union latine, ainsi dénommée, et telles autres nations européennes qu'il jugerait opportun, à entrer en conférence avec les États-Unis pour l'adoption d'un rapport commun entre l'or et l'argent, en vue de donner à l'usage de la monnaie bimétallique un caractère international, et d'assurer la fixité du rapport de valeur entre les deux métaux; ladite conférence devant avoir lieu sur tel point de l'Europe ou des États-Unis, et à telle date, dans un délai de six mois, que fixeraient les représentans des gouvernemens intéressés. »

On voit que les législateurs américains allaient vite en besogne. Ils comptaient que l'Europe s'empresserait de se rendre à leurs désirs, et que leur exemple exercerait une influence décisive sur les nations continentales. Ils ne semblent pas s'être doutés qu'ils avaient eux-mêmes créé un obstacle très sérieux, sinon insurmontable, à la possibilité d'une entente. Ils avaient adopté pour leurs nouveaux dollars le titre et le poids des pièces d'argent frappées autrefois, en vertu de la loi du 18 janvier 1837, qui supposait entre l'or et l'argent le rapport de 1 à 15,98, tandis que les monnaies de l'Union latine et celles de presque tous les États européens ont pour base le rapport de 1 à 15 1/2. L'établissement du rapport commun auquel ils voulaient arriver par une conférence n'était donc possible qu'à la condition que l'Europe refondît toutes ses monnaies d'argent, ou que l'Amérique remît les nouveaux dollars au creuset, et remaniât la législation qu'elle venait d'adopter.

L'invitation faite au nom des États-Unis fut accueillie avec la courtoisie due à un grand pays : l'exposition de 1878, à l'occasion de laquelle de nombreuses questions devaient être débattues entre les gouvernemens, rendit facile la convocation d'une conférence pour la question monétaire. Cette conférence se réunit donc en septembre 1878, et il suffit aux délégués de quelques séances pour se convaincre qu'il était impossible d'arriver à un accord. Ils se séparèrent donc après avoir voté les résolutions suivantes qui étaient une fin de non-recevoir polie en réponse aux propositions américaines. « Les délégués des États européens représentés à la conférence désirent exprimer tous leurs remercîmens au gouvernement des États-Unis d'Amérique pour avoir provoqué un échange international d'opinions sur l'importante question monétaire. Après avoir mûrement considéré les propositions des délégués des États-Unis, ils reconnaissent : 1° qu'il est nécessaire de maintenir dans le monde le rôle monétaire de l'argent aussi bien que celui de l'or; mais que le choix entre l'emploi de l'un ou de l'autre de ces deux métaux ou l'emploi simultané des deux doit avoir lieu suivant la situation spéciale de chaque État ou groupe d'États; 2° que la question de la limitation du monnayage de l'argent doit également être laissée à la libre décision de chaque État ou groupe d'États, suivant les conditions particulières où ils peuvent se trouver, et cela d'autant plus que les perturbations qui se sont produites dans ces dernières années sur le marché de l'argent ont diversement affecté la situation monétaire des différens pays ; 3° qu'en présence des divergences d'opinion qui se sont manifestées et de l'impossibilité où se trouvent même des États ayant le double étalon de prendre un engagement relatif à la frappe illimitée de l'argent, il

n'y a pas lieu de discuter la question d'un rapport international de valeur à établir entre les deux métaux. » Un mois après la séparation de cette conférence, l'Union latine, par la convention du 5 novembre 1878, maintenait pour cinq années la suspension de la frappe des pièces de cinq francs.

Si les résultats de la conférence de 1878 avaient été un désappointement pour les partisans de l'argent, les faits n'étaient pas plus encourageans pour eux. Dans son message de décembre 1880, le président Hayes, après avoir renouvelé sa protestation contre le maintien du papier-monnaie, faisait connaître en ces termes les résultats du bill Bland : « A l'époque du vote de la loi actuellement en vigueur qui ordonne la frappe de dollars d'argent, fixe leur valeur et leur donne le caractère de monnaie légale, un grand nombre de partisans de cette mesure croyaient que le dollar d'argent ainsi créé arriverait rapidement, par la force même de la loi, à atteindre une valeur équivalente à celle du dollar d'or. D'autres partisans de la loi, tout en doutant de la probabilité de ce résultat, étaient d'avis néanmoins qu'il fallait faire loyalement l'expérience, sauf à arrêter la frappe si, en fait, la valeur du nouveau dollar d'argent continuait à rester commercialement inférieure à celle du dollar d'or.

« La frappe du dollar d'argent, ordonnée par ladite loi, a commencé en mars 1878 et a continué depuis, conformément aux stipulations de la loi. La fabrication mensuelle moyenne ressort, jusqu'à ce moment, à 2,276,492 dollars; au 1er novembre dernier, il avait été frappé en tout 72,848,750 dollars; sur ce total, 47,084,450 sont restés au trésor, et il n'y a actuellement dans les mains du public que 25,763,291 dollars. On s'est constamment appliqué à maintenir cette monnaie dans la circulation et on a dépensé à cet effet beaucoup d'argent, mais elle revient toujours très vite au trésor. Contrairement aux espérances que les promoteurs de la mesure exprimaient lors de son adoption, la valeur du dollar d'argent à 412 grains 1/2 de fin ne s'est pas élevée. Pendant l'année antérieure au vote de la loi qui a ordonné cette frappe, le prix courant de ce poids d'argent variait de 90 à 92 cents, comparativement au dollar d'or. Pendant l'année dernière, le cours commercial moyen du dollar d'argent a été de 88 cents 1/2. Il est donc évident que l'œuvre législative du dernier congrès, en tant qu'on en espérait le relèvement de la valeur de l'argent, a manqué l'effet ainsi prédit. » Le président recommandait donc ou l'abrogation pure et simple de la loi de 1878 ou la frappe de dollars d'un poids supérieur, ayant comme lingots une valeur égale à celle du dollar d'or. Cet expédient n'a pas conduit au résultat voulu, parce que, la valeur du métal blanc ne cessant de décroître, il aurait fallu donner aux

dollars d'argent un poids et des proportions qui les auraient rendus inacceptables pour le public.

Les intérêts engagés dans cette question étaient trop puissans pour reconnaître aussi facilement leur défaite : le monnayage de l'argent fut maintenu, et on se rabattit sur l'espoir d'une entente avec l'Europe. On recueillit avidement tous les menus faits desquels on pouvait augurer une modification de l'opinion européenne. La chambre de commerce de Liverpool avait voté une adresse au gouvernement, dans laquelle elle rappelait qu'en 1876 elle avait signalé l'opportunité et l'urgence d'une conférence internationale sur la question monétaire. Elle soumettait aux pouvoirs publics les deux résolutions suivantes : « 1° si les principaux pays monétaires, y compris l'Angleterre et l'Inde, s'accordaient pour établir un rapport fixe entre l'or et l'argent et reconnaissaient aux deux métaux une force libératoire illimitée, en en autorisant le libre monnayage, cette mesure serait suffisante pour rendre à l'argent son ancienne valeur monétaire internationale; 2° il est à désirer que notre gouvernement prenne les mesures nécessaires pour amener un accord international tendant à restituer à l'argent son rôle légitime et à assurer de la sorte au monde un approvisionnement monétaire suffisant. » Bien que la chambre de commerce de Liverpool ne représentât guère, en dehors des armateurs, que les exportateurs de tissus à destination de l'Inde, et bien que d'autres chambres de commerce eussent immédiatement protesté dans les termes les plus énergiques contre les vues exposées par la chambre de Liverpool; les Américains affectèrent de voir dans l'adresse votée par celle-ci la preuve d'une modification dans l'opinion de l'Angleterre. On fit état également des doléances exprimées au sein du parlement allemand par certains représentans de l'agriculture qui se plaignaient de la raréfaction des espèces métalliques. Enfin, ce qui fut considéré comme un présage de succès, les vicissitudes de la politique amenèrent en France, au département des finances, un bimétalliste ardent. La pensée de provoquer la réunion d'une nouvelle conférence se fit jour aussitôt aux États-Unis. M. Magnin fut, au sein du cabinet français, l'avocat de la proposition américaine, qui fut accueillie favorablement. Lorsqu'un accord préalable se fut établi sur les mesures proposées, des invitations furent adressées aux puissances au nom, conjointement, de la France et des États-Unis, et une conférence, à laquelle prirent part les délégués de quatorze gouvernemens, se réunit à Paris, le 19 avril 1881.

La présidence fut naturellement décernée à M. Magnin, qui a revendiqué comme un honneur, au congrès de 1889, d'avoir « provoqué et présidé » cette conférence de 1881. Le discours qu'il prononça en prenant la présidence ne pouvait laisser aucun doute

sur ses opinions personnelles. « Pour que le métal argent, dit-il, retrouve son ancienne valeur, il est indispensable qu'il soit, comme par le passé, librement monnayé à côté de l'or. Et comme aucun État ne veut et ne peut être seul à reprendre le monnayage, il est absolument certain qu'on ne sortira des difficultés actuelles qu'autant qu'une convention bimétallique et internationale sera conclue. Nous espérons que des discussions qui auront lieu dans cette assemblée jaillira la lumière ; nous espérons qu'il sera démontré et par les données de la théorie et par celles de l'expérience que le bimétallisme international est le seul système qui puisse ramener la régularité monétaire dans toutes les parties du monde. » Ce qui n'était pas moins significatif que le langage du ministre, c'était le choix des délégués français, MM. J.-B. Dumas, Denormandie et Cernuschi, tous connus comme favorables au bimétallisme. Le nom de M. Cernuschi était, à lui seul, un programme.

L'action de la France devait donc s'exercer, au sein de la conférence, en faveur d'un retour au monnayage de l'argent; mais serait-elle suffisante? Plusieurs États, en acceptant de prendre part à la conférence, avaient formulé des réserves, dont acte leur avait été donné. Les instructions du gouvernement anglais à son délégué portaient qu'il devait se limiter à fournir à la conférence les renseignemens qui lui seraient demandés sur les lois et le système monétaires de l'Angleterre, mais qu'il devait s'abstenir de prendre part à la discussion sur le fond. Ce délégué se conforma strictement à ces instructions. Il se borna à exprimer des vœux pour la réhabilitation de l'argent dont la dépréciation causait de sérieux dommages au gouvernement de l'Inde, mais il s'empressa d'ajouter que, « nonobstant, le royaume-uni ne changerait rien à son système monétaire et garderait résolument l'étalon d'or. » Il en donna pour raison qu'il y avait plus de soixante ans que le système monétaire du royaume-uni reposait sur l'or comme étalon unique, que « ce système avait satisfait à tous les besoins du pays sans donner lieu aux inconvéniens qui s'étaient manifestés ailleurs; que, par ces raisons mêmes, il était accepté par tous les partis et par la nation, et que le gouvernement de Sa Majesté ne pouvait participer à la conférence comme soutenant le double étalon. » Cette déclaration seule devait ôter tout espoir aux promoteurs de la conférence; mais elle ne demeura pas isolée. « Nous reconnaissons, dit le baron de Thielmann, délégué de l'Allemagne, qu'une réhabilitation de l'argent est à désirer, qu'on pourrait, par le rétablissement du libre monnayage de l'argent dans un certain nombre des États les plus populeux représentés à cette conférence, arriver à ce résultat. Néanmoins, l'Allemagne, dont la réforme monétaire se trouve déjà si avancée, et que la situation générale ne semble pas inviter à un chan-

gement de système d'une aussi grande portée, ne se croit pas à même de concéder, pour ce qui la concerne, le libre monnayage de l'argent. » Ainsi, tout le monde faisait des vœux pour la réhabilitation de l'argent, tout le monde exprimait le désir que le monnayage en fût repris par son voisin ; mais tout le monde s'excusait d'en faire autant pour son propre compte. Il n'était pas jusqu'au délégué du gouvernement indien qui ne fît des réserves à cet égard. Il déclara que, *s'il était possible* d'obtenir l'accord des principaux États pour donner à l'argent un cours international, le gouvernement anglo-indien pourrait s'engager à maintenir le régime de la libre frappe de l'argent et à conserver à ce métal sa pleine force libératoire. Mais il ne pouvait se lier d'une manière aussi absolue qu'à la condition qu'un certain nombre des principaux États du monde s'engageraient de leur côté « à maintenir chez eux, pendant la même période, la libre frappe de l'argent avec pleine force libératoire, dans la proportion vis-à-vis de l'or de 1 à 15 1/2. Son engagement ne resterait en vigueur que pendant la durée de cet état de choses. » Ce même délégué, sir Louis Mallet, s'étonnait que l'abstention de l'Angleterre pût faire obstacle à l'établissement entre les autres États d'une union bimétallique. « Il ne faut pas perdre de vue, disait-il, que, gardant son système monométallique or en Angleterre, et son système monométallique argent dans l'Inde, le gouvernement britannique apporte un contingent important au régime bimétallique. » Cela était fort spécieux, mais pour que l'on pût croire à une compensation réelle, il aurait fallu établir que, par rapport à l'approvisionnement métallique universel, l'Inde, avec ses besoins nouveaux, n'absorberait pas plus d'or que l'Angleterre n'utiliserait d'argent. Cette situation de Janus monétaire, qu'on proposait pour le gouvernement britannique, prouve l'impuissance de la conférence à trouver une solution simple et pratique, en face des *non possumus* qui lui étaient opposés par les principaux États. Nous ne nous arrêterons pas aux questions d'ordre secondaire, examinées, mais non résolues par la conférence. A la huitième séance, on s'ajourna à un mois, dans l'espoir que de nouvelles instructions arriveraient à quelques délégués. Ces instructions ne vinrent pas, et après s'être convaincue de l'inutilité de ses délibérations, la conférence, le 9 juillet 1881, s'ajourna au 12 avril 1882. Elle ne s'est jamais réunie.

III.

Voilà donc les Américains déçus, une seconde fois, dans leur espoir d'entraîner l'Europe dans les embarras contre lesquels

ils se débattaient. Ils n'en continuèrent pas moins, avec le même acharnement, à frapper des espèces d'argent dont eux-mêmes ne voulaient pas. On lit dans le message du président Arthur, en date du 6 décembre 1881 : « Aux termes de la loi du 28 février 1878, le trésor a dû faire frapper pour au moins 2 millions de dollars d'argent. Il a déjà été frappé 102 millions de ces dollars, et il n'en est entré qu'environ 34 millions dans la circulation. Je propose, comme le secrétaire du trésor, et pour les mêmes raisons, que cette frappe obligatoire soit supprimée et qu'on ne fabrique plus de cette monnaie d'argent que dans la mesure des besoins constatés. » Le même président revenait à la charge dans son message de 1882 : « La circulation des dollars d'argent, au 1er novembre 1882, comparée avec le chiffre correspondant du 1er novembre 1881, fait apparaître une légère augmentation de 1 million 500,000 dollars ; mais entre ces deux dates, le monnayage de l'argent s'est accru de 26 millions de dollars. Sur les 128 millions de dollars déjà frappés, un peu plus de 35 millions sont livrés à la circulation. La quantité de numéraire en réserve atteint de telles proportions que *bientôt les caves pouvant être utilement employées au magasinage vont manquer*. Rien ne justifie la continuation d'un monnayage qui, par rapport aux besoins du public, atteint des proportions excessives. » L'indication donnée par le président Arthur n'était point une exagération, car son successeur, M. Cleveland, dans son message du 6 décembre 1886, recommanda au congrès une demande de crédit formulée par le directeur de la Monnaie pour la construction de nouvelles caves, indispensables au magasinage des dollars d'argent. M. Cleveland, bien que du parti opposé à celui de M. Arthur, s'élevait de toutes ses forces contre la continuation d'un monnayage inutile. Nous pourrions emprunter à tous les messages successifs et à tous les rapports des secrétaires du trésor des propositions semblables, motivées par l'accumulation croissante des espèces d'argent, repoussées par le public. Rien n'ébranlait l'obstination de la majorité du congrès, entretenue par une vague espérance que l'Europe se déciderait à tirer les États-Unis de peine. Le gouvernement était harassé d'invitations à ouvrir des négociations avec les États européens. « Il faut, disait, dans le sénat, M. Evarts, que nous sachions si l'Europe veut ou non faire quelque chose pour ramener l'ancien équilibre entre l'or et l'argent. Si les principaux États ne comptent prendre aucune mesure, nous devrons aviser à ce que nos intérêts nous conseillent ; mais d'abord, il faut savoir à quoi s'en tenir sur les intentions de l'Europe. »

Le congrès monétaire, tenu en 1889, à l'occasion de l'Exposition, ne devait pas réaliser ces espérances obstinées. Cette réunion, compo-

sée de savans de tout pays auxquels des invitations avaient été adressées par la commission d'organisation, n'avait point le caractère officiel de la conférence de 1881. Le ministre des finances de France, M. Rouvier, le donna clairement à entendre dans la lettre qu'il adressa à M. Magnin, pour s'excuser, sur l'état de sa santé, de ne point aller faire l'ouverture du congrès. « Le gouvernement français, disait-il, a eu, vous le savez, à différentes reprises, l'occasion de faire connaître ses idées sur les questions monétaires. Bien que les faits qui se sont produits dans ces dernières années ne nous semblent pas de nature à modifier, à cet égard, nos dispositions générales, nous suivrons avec le plus grand intérêt les échanges de vues qui vont avoir lieu. *Il ne s'agit, cette fois, que d'un débat purement scientifique*, et les opinions exprimées seront toutes personnelles. » Il avait été entendu qu'il ne serait procédé à un vote sur aucune question. Le congrès ne fut donc qu'un tournoi académique, dans lequel les défenseurs et les adversaires du bimétallisme rompirent des lances et dépensèrent assez d'éloquence pour remplir un gros volume.

Ce n'est pas là ce qui pouvait améliorer la situation des États-Unis; elle devenait intolérable. Au 1er novembre 1889, le chiffre des dollars d'argent, frappés en vertu de la loi de 1878, s'élevait à 343,638,001, et sur cette somme, 283,539,521 dollars, soit plus d'un milliard et demi de francs, demeuraient emmagasinés dans les réserves du trésor; 60,098,480 dollars seulement étaient en circulation. Cela n'empêchait point M. Bland et ses amis de trouver que les États-Unis n'avaient pas suffisamment de monnaie d'argent, et de demander, à chaque session, le monnayage illimité, c'est-à-dire le droit pour les particuliers de faire frapper des dollars à l'empreinte des États-Unis en quantité illimitée. Ces propositions avaient, jusque-là, toujours été rejetées; mais on était à la merci d'une surprise ou d'un coup de majorité. Il fallait donc arrêter le monnayage insensé auquel les États-Unis se livraient depuis douze ans, mais il fallait en même temps, et comme compensation, offrir aux propriétaires des mines d'argent un débouché pour le produit de leurs exploitations. Dans son message du 3 décembre 1889, le président Harrison recommanda au congrès l'adoption d'un plan élaboré par le secrétaire du trésor, M. Windom. Ce plan s'appuyait sur l'empressement avec lequel le public avait usé de la faculté de déposer les espèces argent au trésor contre la délivrance de récépissés remboursables à vue, qui étaient reçus pour le paiement des impôts ou des droits de douane. En échange de la suppression du monnayage obligatoire, M. Windom offrait aux producteurs ou détenteurs d'argent la

faculté de déposer leurs lingots ou leurs espèces à la trésorerie contre des billets d'État, d'un chiffre égal à la valeur marchande du métal blanc au moment du dépôt. Ces billets devaient être remboursables à vue : 1° soit en une quantité de métal représentant, au cours du jour de leur présentation, une valeur égale au nombre des dollars exprimé sur le billet; 2° soit en or au choix du gouvernement; 3° soit en dollars d'argent au choix du porteur. Cette combinaison exposait le trésor à une perte si l'argent continait à baisser, mais M. Windom était convaincu que son plan amènerait nécessairement la hausse du métal blanc. Ce projet souleva les discussions les plus orageuses au sein des deux chambres et ne put aboutir qu'au bout de six mois. Les *silvermen* ne voulaient à aucun prix renoncer au débouché que leur offraient les achats d'argent imposés au trésor par l'obligation de frapper mensuellement 2 millions de dollars. Il fallut leur donner satisfaction sur ce point. La loi qui porte la date du 14 juillet 1890 débute par imposer au trésor l'obligation d'acheter, chaque mois, des lingots d'argent jusqu'à concurrence d'un poids total de 4,500,000 onces. Pour payer ces achats de métal, le trésor doit émettre des billets d'État, dont la valeur ne peut être inférieure à 1 dollar ni supérieure à 1,000 dollars; ces billets sont remboursables à présentation, en monnaie métallique, à la trésorerie ou dans ses succursales, et ils peuvent être réémis. Ils sont considérés comme monnaie légale pour l'acquittement de toutes dettes, soit publiques, soit privées, à moins d'une clause contraire expressément stipulée, et ils sont recevables en paiement des droits de douane, taxes et autres sommes quelconques; quand ils ont été ainsi reçus, ils peuvent être émis de nouveau. Détenus par les banques nationales, ils peuvent être considérés comme faisant partie de leur réserve légale. Sur la demande de tout porteur de billet, le trésor, conformément à un règlement à établir, rachètera ces billets en monnaies d'or ou d'argent, à sa discrétion. Les États-Unis mettent les deux métaux sur le même pied, sauf à tenir compte du rapport légal actuel ou de celui qui pourrait être déterminé dans l'avenir. La frappe des dollars d'argent cessait d'être obligatoire à partir du 1er juillet 1891.

Il est malaisé d'apercevoir quels avantages le gouvernement américain peut retirer de cette nouvelle législation, après les amendemens qu'il a dû accepter. Sans doute, il ne verra plus revenir à bref délai dans les caves du trésor les dollars dont la frappe lui était imposée, mais il devra y emmagasiner en quantité équivalente des lingots d'argent qui seront virtuellement monnayés sous la forme de billets d'État, ayant une valeur libératoire illimitée, même pour les dettes publiques. Tous les avantages sont pour les

silvermen, qui obtiennent, sinon pour leur argent, au moins pour les billets d'État qui le représenteront, ce monnayage illimité qu'ils avaient vainement poursuivi ; et la loi leur assure dans le trésor public un acquéreur qui doit leur prendre 1,680,000 kilogr. d'argent par an. Il est à craindre, entre autres inconvéniens, que ces billets d'État, suivant les variations du change, ne puissent être employés à soutirer l'or des banques ou des caisses fédérales, en vue de l'exportation, et n'entament cette réserve d'or que tous les secrétaires du trésor se sont évertués à créer et à défendre. La situation commerciale des États-Unis n'est demeurée intacte jusqu'ici que par une sorte d'équilibre instable qui menace d'être rompu. Voici les aveux que faisait M. Windom, à cet égard, lors de la présentation de sa loi : « Depuis la loi de 1873, nous n'avons, en réalité, qu'un étalon monétaire, le dollar d'or du poids de 25,8 grains, lequel constitue l'unité monétaire des États-Unis. Nos billets à cours légal sont garantis par 100 millions de dollars d'or déposés dans les réserves du trésor. La circulation de nos banques a pour garantie les fonds des États-Unis, dont les intérêts sont payables en or. Nos certificats de dépôts d'or sont remboursables en monnaies d'or. Conséquemment, on peut dire que nos dollars d'argent et les récépissés garantis au moyen de ces dollars sont une exception dans notre circulation. Nous n'avons, en réalité, que l'étalon d'or : le métal dont on s'est servi pour fabriquer les dollars d'argent ayant été acheté à sa valeur marchande exprimée en or. Ces dollars ont cours légal et les récépissés sont acceptés en paiement des droits de douane et des autres taxes ; mais s'ils ont cours au même titre que l'or, c'est que l'on a confiance dans les engagemens et dans le pouvoir de payer du gouvernement. *Tant que leur nombre sera maintenu dans des limites raisonnables*, ils rempliront, dans ce pays du moins, le même rôle monétaire que l'or. » Cette mesure, que le secrétaire du trésor juge indispensable, ne sera-t-elle pas dépassée si aux 1,200 millions de récépissés d'argent déjà en circulation, on ajoute mensuellement des billets émis en représentation des 4,500,000 onces d'argent que le trésor doit acquérir? Et la multiplication indéfinie de ces récépissés qui peuvent remplir toutes les fonctions de la monnaie métallique ne conduira-t-elle pas insensiblement les États-Unis, de l'étalon d'or, bien compromis, quoi qu'en dise M. Windom, au régime de l'étalon d'argent? Voilà pourquoi la chambre de commerce de New-York a protesté dans les termes les plus énergiques contre le vote, puis contre le maintien de la loi Windom et contre tout monnayage de l'argent.

La seule présentation de cette loi avait déterminé sur le marché de l'argent une hausse qui s'accentua encore après son adoption définitive et sa promulgation. De 44 pence 1/2, en janvier 1890, le prix de l'once d'argent s'éleva, à Londres, jusqu'à 53 pence en septembre; mais alors commença une baisse ininterrompue, qui ramena le prix de l'once à 43 pence 5/8 en décembre 1891 et le fit tomber, en mai 1892, un peu au-dessous de 40 pence, le cours le plus bas qui eût encore été coté. Que devenaient les espérances qu'on avait fondées sur la loi Windom? Loin de se relever par les achats obligatoires de la trésorerie, l'argent se dépréciait de plus en plus. Les *silvermen* revinrent aussitôt à leur thèse favorite, que le seul remède effectif à la crise était le libre monnayage de l'argent. Ils avaient raison à leur point de vue; car si les propriétaires de mines avaient pu porter leurs lingots à la monnaie de Philadelphie et les y faire transformer en dollars des États-Unis, cela eût été plus avantageux pour eux que de les vendre au cours du marché : seulement les nouveaux dollars n'auraient-ils pas immédiatement servi à des achats d'or en vue de l'exportation? On revint aussi à la chimère d'une entente avec l'Europe au moyen d'une conférence diplomatique. Dans son message du 7 décembre 1891, le président Harrison réitéra sa ferme résolution de ne point accepter le libre monnayage de l'argent, qui mettrait le monde des affaires à la merci des fluctuations de ce métal. Il demandait à ses concitoyens de ne pas remanier une fois de plus la législation monétaire et de faire un loyal essai des lois en vigueur. Quant à la convocation d'une conférence, il déclarait avoir suivi avec soin les mouvemens de l'opinion en Europe, avoir recueilli tous les renseignemens propres à l'éclairer et avoir retiré de cette enquête officieuse la conviction que rien, dans les dispositions actuelles des gouvernemens, n'était de nature à justifier de sa part la proposition d'une conférence internationale. Tout cela était fort sage et fort juste; mais la pression électorale s'est trouvée irrésistible, et ce même président, quatre mois plus tard, adressait à tous les gouvernemens européens l'invitation de se réunir en conférence afin de « rechercher les moyens d'accroître l'emploi de l'argent dans les systèmes monétaires des différens pays. » Le 11 mai dernier, une députation de la ligue bimétallique, qui s'est récemment fondée en Angleterre, se présentait au *foreign office* pour remettre au premier ministre, au chancelier de l'Échiquier et au premier lord de la trésorerie le texte de résolutions réclamant l'intervention du gouvernement pour régulariser, au moyen d'une conférence internationale, le change entre les pays à monnaie d'or et les pays à monnaie d'argent. M. Goschen a fait connaître à cette députation l'invitation du

gouvernement américain, que le ministre des États-Unis avait remise, l'avant-veille, 9 mai, au premier ministre et que le gouvernement avait acceptée. M. Ribot a fait une déclaration analogue à la chambre des députés, et, à Bruxelles, M. Beernaert, interrogé par M. de Neff, a annoncé également l'acceptation de la Belgique. Il y aurait eu un tel manque de courtoisie à décliner l'invitation des États-Unis dans les termes où elle est conçue qu'on ne pouvait douter de l'adhésion d'aucune puissance. Il avait été d'abord annoncé que la conférence se réunirait à Bruxelles en septembre : la date, définitivement adoptée, a été le 22 novembre. La conférence doit être précédée de quelques jours par une réunion des délégués de l'Union latine. Les délégués français sont MM. Tirard, de Foville et de Liron d'Airolles.

Quelles chances la future conférence a-t-elle d'aboutir mieux que ses devancières? Nous avons reproduit à dessein les déclarations faites, au sein de la conférence de 1881, par les représentans des principales puissances. Elles nous semblent dicter la réponse. S'est-il produit en Europe un seul événement grave de nature à modifier la situation monétaire d'un pays quelconque et à influer sur les résolutions de ses ministres? Recueillons cependant les paroles ou les actes des principaux gouvernemens. Le 11 décembre 1891, le Reichstag discutait une convention commerciale avec l'Angleterre et le tarif des douanes. L'orateur habituel de la fraction agricole, M. de Kardorff, déclarait qu'il n'accorderait les nouveaux droits sur les blés qu'autant qu'on réintégrerait l'étalon d'argent. Que répondit le chancelier, M. de Caprivi? « M. de Kardorff a soulevé la question monétaire; je crois qu'il est inutile de s'en occuper maintenant. Elle est restée sans solution depuis plus de vingt ans, et je ne vois nulle probabilité de la faire avancer d'un pas... Je ne méconnais pas qu'il existe maintenant, pour l'emploi de l'argent, un courant plus fort qu'il y a dix ou quinze ans, mais je ne crois pas que ce courant soit assez vif pour engager cette question avec chance de succès. » Le gouvernement austro-hongrois, dont le papier-monnaie est arrivé au pair avec l'argent et quelquefois fait prime par rapport à l'argent, avait un moyen bien simple d'abolir le cours forcé : c'était de retirer ses billets en les échangeant contre des espèces d'argent qu'il lui eût été facile de se procurer. Loin de recourir à ce moyen, il a fait voter par les deux parlemens des lois qui ont pour objet d'établir l'étalon d'or en Autriche et en Hongrie; et il négocie l'emprunt qui doit lui fournir les lingots d'or nécessaires. Va-t-il demander aux chambres de Vienne et de Pesth de se déjuger? Au sein du sénat italien, le 26 janvier dernier, M. Luzzatti se faisait honneur d'avoir accru les réserves d'or

dans les banques et dans les caisses du trésor et disait de la question monétaire : « Elle n'est plus, à beaucoup près, dans un état aussi aigu que celui où elle se trouvait quand l'Union latine a été renouvelée. De 1886 à 1891, on n'a plus à signaler qu'une sorte d'adaptation progressive aux conditions de fait résultant des régimes monétaires des différens pays. La question monétaire agite actuellement les États-Unis ; mais cela tient à l'imperfection du régime monétaire de ce pays, qui n'est ni bimétalliste ni monométalliste. Il faudra que l'Union américaine se résigne soit à ne plus frapper d'argent, soit à en déclarer la frappe absolument libre ; sinon, elle aura tous les inconvéniens qu'implique une circulation d'argent sans en avoir les avantages. Les Américains reconnaissent les difficultés qui résultent pour eux de leur système monétaire transactionnel et ils cherchent à en sortir ; mais ils voudraient en sortir en entraînant les principaux pays de l'Europe dans une ligue bimétalliste. » M. Luzzatti, quand il s'exprimait ainsi, ne pouvait prévoir l'invitation du président Harrison ; il ajoutait qu'il n'y avait, aux États-Unis, que les propriétaires de mines et les débiteurs qui fussent partisans du monnayage de l'argent.

La Russie se prépare à suivre l'exemple de l'Autriche. Elle est elle-même productrice d'or dans une proportion importante, elle vient immédiatement après les États-Unis et l'Australie, elle a accumulé des quantités considérables d'or dans le trésor impérial, indépendamment de l'encaisse de la Banque de Saint-Pétersbourg. Ses opérations financières avec l'Europe se sont toutes traitées sur la base de l'or. Elle a depuis 1876 suspendu toute frappe d'argent, sauf pour les pièces spéciales qui sont nécessaires pour son commerce avec la Chine. Elle est condamnée pour longtemps encore à conserver sa circulation de papier ; mais quand elle sera en mesure de la retirer, elle n'emploiera l'argent que comme monnaie divisionnaire, et elle passera directement à l'étalon d'or sans se créer les difficultés d'une station intermédiaire. Restent la France et l'Angleterre. Nous avons cité la lettre par laquelle M. Rouvier réduisait le congrès de 1889 au rôle d'une réunion académique. Dans la séance du 31 mai dernier, M. Rouvier s'est prononcé très énergiquement contre la dénonciation de l'Union latine ; il a été moins net en ce qui concerne la future conférence : toutefois il a réclamé l'ordre du jour pur et simple afin de réserver au gouvernement une entière liberté d'action. En recevant, le 11 mai, la députation de la ligue bimétallique, M. Goschen lui a tenu un langage dont l'extrême réserve a été remarquée : « Les États-Unis, a-t-il dit, ont libellé leur invitation de telle sorte que les autres pays peuvent l'accepter sans engager en rien

leur liberté d'action. La formule en est très compréhensive, mais l'acceptation ne préjuge rien, et je me rends compte que les États-Unis ont cherché à faciliter autant que possible l'adhésion des diverses puissances. En acceptant cette invitation, nous avons été guidés dans une large mesure par l'extrême intérêt que la question inspire à d'importantes industries, comme celles qui sont ici représentées ; en même temps nous n'avons pas pu perdre de vue les aspirations de l'Inde que la question touche si directement ; mais notre acceptation même m'oblige ici à une discrétion toute particulière. » Les journaux anglais ont fait observer que M. Goschen avait témoigné des dispositions plus favorables dans une autre circonstance, puisque, tout en refusant de rien changer à la législation anglaise, il s'était déclaré prêt, pour favoriser la reprise du monnayage de l'argent par d'autres puissances, à demander à la Banque d'Angleterre d'user de la faculté que sa charte lui confère de faire entrer l'argent dans sa réserve jusqu'à concurrence d'un cinquième, et, en outre, à laisser la frappe de l'argent libre dans l'Inde. La sévérité avec laquelle M. Gladstone a critiqué les idées émises par M. Goschen, au sujet de la situation monétaire, indique suffisamment que le ministère actuel ne se départira pas, en 1892, de l'attitude intransigeante prise par l'Angleterre en 1881. Le président Harrison avait donc raison de se montrer incrédule quant aux chances de succès d'une nouvelle conférence.

Comment en pourrait-il être autrement ? N'est-ce pas une entreprise chimérique que de vouloir imposer aux gens de se servir d'une monnaie dont ils ne veulent pas, quand ils en ont une meilleure à leur disposition ? Pourquoi les Américains sont-ils demeurés sourds aux conseils de leurs présidens qui les invitaient à retirer de la circulation leur papier-monnaie ? Est-ce que la substitution d'écus d'argent aux *greenbacks* n'eût pas offert un débouché aux produits de leurs mines ? Pourquoi donnent-ils une entorse à leur constitution pour maintenir dans la circulation ces 1,800 millions de papier-monnaie ? Pourquoi préfèrent-ils entasser dans les caves de la trésorerie les écus frappés en vertu du bill Bland et se faire délivrer des certificats de dépôt ? C'est que les *greenbacks*, revenus au pair depuis 1879, munis de la garantie du gouvernement fédéral et investis du pouvoir libératoire, leur offrent tous les avantages de sécurité et de commodité que nous présentent les billets de la Banque de France. Quant aux récépissés d'argent, échangeables à présentation contre des espèces, ils constituent une seconde sorte de billets, munis d'une garantie métallique, existant dans les caisses de la trésorerie, et ils sont

entrés dans la circulation pour plus de douze cents millions. Joignez-y les récépissés de dépôts d'or, qui offrent les mêmes facilités, et les billets des banques d'émission, et vous constaterez que les États-Unis emploient simultanément quatre circulations fiduciaires, représentant ensemble plus de cinq milliards, tandis que leur circulation d'écus d'argent, de leur plein gré et par l'effet de leurs préférences manifestes, ne peut arriver à dépasser trois cents millions, soit 5 francs par tête. Devant ces faits et ces chiffres, est-il possible de prendre au sérieux les propositions américaines? Y a-t-il là autre chose, comme l'indiquait M. Luzzatti, qu'une tentative pour se décharger sur l'Europe de la masse d'écus créés par des frappes inutiles et imprévoyantes?

On fait valoir, à l'appui des propositions américaines, les considérations les plus diverses et les plus contradictoires. On entend dire, dans certains comices agricoles : « Il faut relever la valeur de l'argent pour que la France ne soit plus inondée de blés qu'on achète dans l'Inde, au prix d'un métal déprécié et qu'on peut revendre à bas prix sur le pied de l'or, parce que l'écart entre les deux métaux constitue à lui seul un bénéfice suffisant. » Or, les états de la douane ne contiennent aucune trace de cette prétendue inondation : les blés de l'Inde ne représentent pas plus de 4 à 5 pour 100 de nos importations de céréales. Les cultivateurs allemands tiennent le même langage au sujet des blés russes : là c'est la baisse du rouble-papier et ses constantes variations qui rendraient faciles des spéculations au préjudice de l'agriculture germanique. On leur a accordé l'établissement d'un droit sur les blés étrangers, auquel M. de Bismarck s'était toujours refusé. Nos voisins ont un autre grief : ils font remarquer qu'avant 1873, la circulation allemande représentait 15 marks par tête et qu'elle n'est plus aujourd'hui que de 10 marks 1/2. Cela ne leur semble pas suffisant, et M. de Bismarck semble avoir reconnu lui-même cette conséquence de la précipitation mise à retirer et à démonétiser les florins de l'Allemagne du Sud et les monnaies de la Saxe, de Hambourg, de Lubeck et du Mecklembourg, car il lui est échappé de dire, un jour, au Reichstag, au sujet de la question monétaire, qu'il avait « laissé la couverture trop courte. » Du reste, le gouvernement allemand ne songe point à modifier sa politique monétaire : il s'est contenté de remettre peu à peu en circulation une partie des thalers qu'il n'a pas encore fondus et qu'il ne saurait vendre à un prix avantageux.

La baisse des prix, dont on se plaint et qu'on exagère, car elle ne porte que sur un très petit nombre de produits, est-elle imputable à une surproduction? Les uns l'affirment, d'autres le nient.

Cependant, il a été impossible de soutenir que la production se soit ralentie et même qu'elle soit demeurée stationnaire. Tout ce qu'on a pu prétendre, en s'appuyant sur les tableaux de M. Sauerback, c'est que l'accroissement de la production générale n'a été, dans les quinze dernières années, que de 1,08 pour 100, tandis qu'il avait été de 2,08 pour 100 pendant la période précédente. Or, il est à peine besoin de faire observer que plus le point de départ que l'on prend est élevé, plus le tantième d'accroissement que l'on constate représente une augmentation considérable. Il suffit, d'ailleurs, de prendre les statistiques des principaux pays manufacturiers pour constater que certaines industries, celles du fer, du coton, de la laine, de la soie, etc., produisent aujourd'hui des quantités de plus en plus considérables, et la consommation croissante de la houille ne correspond pas, assurément, à un ralentissement de la production générale.

Est-il admissible, comme le soutiennent certaines personnes, que le mal provienne de la disette des instrumens d'échange et que le remède soit de mettre une plus grande quantité d'espèces en circulation ? L'assertion paraît singulière lorsqu'on réfléchit au chômage des énormes masses métalliques, entassées dans les caisses des banques. Dans les pays civilisés, où le crédit est la base universelle des transactions, le rôle du numéraire, de l'or aussi bien que de l'argent, a singulièrement diminué : les espèces métalliques ne servent plus que d'appoint : elles ont été supplantées par les billets de banque, les chèques, les virements et autres instrumens de crédit. Le rapport de la Banque de France, pour l'exercice 1886, constate que la proportion des billets de banque dans les opérations de l'année avait été de 52 pour 100, celle des autres instrumens de crédit de 43 1/2 pour 100, celle du numéraire de 4 1/2 pour 100 seulement. Frappé de ces chiffres, l'un des directeurs de la Banque d'Angleterre, M. F.-W. Birch, demanda à la Banque d'Angleterre la statistique des paiemens effectués pendant une semaine prise au hasard. Voici le résultat sur une moyenne quotidienne de 4,445,000 livres sterling : les instrumens de crédit représentaient 87 1/2 pour 100, les billets de banque 12 1/4 pour 100, et le numéraire 1/4 pour 100. Il y avait eu une journée où sur un ensemble de paiemens montant à 4,775,593 livres sterling, on n'avait payé en numéraire que 4,632 livres sterling. Les opérations des banques particulières donnent des résultats analogues. En relevant les opérations d'un mois, en 1887, MM. Glyn ont constaté que la moyenne des paiemens en numéraire effectués par an avait été de 4 1/2 pour 1000 contre 3 pour 1000 à la Banque d'Angleterre. Or, en 1881, à la suite de recherches minutieuses,

M. Pownall estimait encore à 9 1/2 pour 1000 le rapport du numéraire aux billets de banque et aux lettres de crédit dans les recettes totales de dix banques de Londres. On voit que l'économie du numéraire avait fait de grands progrès dans l'espace de sept années. Une des causes en est le développement continu de l'emploi des chèques. M. Bertram Currie, président du conseil des finances de l'Inde, en insistant sur ce fait devant la commission d'enquête sur l'or et l'argent, en citait un exemple remarquable. En 1880, le nombre des chèques tirés sur les banques de province, auxquelles la maison Clyn et Cie servait de correspondant, atteignit pour trois jours 19,950, sur lesquels 462, c'est-à-dire 2 1/4 pour 100, étaient au-dessous d'une livre; en 1887, pour les trois jours correspondans, le nombre total des chèques a été de 35,090, dont 1,481 ou 4 pour 100 au-dessous d'une livre. Le progrès est visible, et cependant, pour les petites sommes, le chèque rencontre un concurrent dans le bon de poste créé en 1880 et qui a pris une extension rapide. En 1881, il en a été délivré 4 millions et demi, pour une valeur de 2 millions sterling; le nombre s'en est élevé à 25 millions trois quarts en 1886 et à 31 millions en 1888, représentant une valeur de 300 millions. Il est un nouvel instrument de crédit qui a fait son apparition depuis quelques années et qui produira une révolution dans le commerce international, c'est le mandat télégraphique. Il y a peu d'années encore, lorsqu'on voulait, de New-York, régler une affaire avec Londres, il fallait, si l'on employait les espèces métalliques, les faire assurer; si l'on se servait de traites ou de billets de banque, on les coupait transversalement en deux et on expédiait les deux moitiés par deux paquebots différens. Aujourd'hui, les banques continuent à recevoir comme autrefois les effets causés par opérations commerciales; mais, au lieu de fournir en échange des traites aux termes d'usage, elles donnent des mandats télégraphiques. « Ce moyen, disait M. Birch, dans une allocution à l'Institut des banquiers de Londres, permet au marchand de Hong-Kong, de New-York ou de tout autre partie du monde, de calculer exactement le coût de son opération comme s'il était à Londres. Il n'est plus question pour lui d'escompte, de timbre et autres frais, il balance là-bas son opération tout aussi aisément que s'il était dans Lombard-Street. Les affaires sûres se font maintenant à si bon marché qu'un écart minime suffit pour rendre possible l'échange de l'effet commercial contre le chèque international dont je viens de parler. » Ainsi, tout conspire dans le monde entier à rendre le règlement des transactions aussi rapide et aussi économique que possible. Que signifierait, à l'encontre du courant universel, d'ajouter de nouveaux écus

d'argent, coûteux à fabriquer et coûteux à transporter, à la masse des écus de même sorte qui dorment dans les caisses des deux mondes; et à qui ferait-on accepter ces nouveaux écus, lorsque personne ne veut plus des anciens?

On insiste et l'on dit : l'argent n'a pas perdu de sa valeur au regard des marchandises; il ne se déprécie que par rapport à l'or dont la puissance d'acquisition s'accroît de plus en plus, à cause de sa raréfaction. La production de l'or a diminué; elle est devenue insuffisante pour les besoins de l'humanité ; elle prépare une catastrophe. Il faut donc, à côté de l'or, rétablir l'argent dans ses anciennes fonctions. Est-il vrai que la production de l'or diminue? M. Goschen l'a dit, dans un mémoire, il y a une douzaine d'années; M. de Laveleye l'a répété dans un gros livre, et on le redit en chœur. Il est exact que la production de l'or s'est affaiblie pendant quatre ou cinq ans à partir de 1879, et les deux hommes éminens que nous citons ont cru, avec une imprudente précipitation, que le mouvement décroissant était définitif et qu'il ne s'arrêterait plus. La production de l'or s'est relevée; elle se maintient et elle semble même en progrès. D'après M. Leech, directeur de la Monnaie des États-Unis, la production de l'or, de 140,555 kilogrammes en 1886, serait arrivée à 188,531 kilogrammes en 1891. Un spécialiste, qui s'est beaucoup occupé de la question des métaux, M. Ottomar Haupt, évalue les espèces d'or frappées dans les diverses monnaies du monde à 494 millions en 1886, à 650 millions en 1887, à 702 millions en 1888 et à 879 millions en 1889. On voit que le progrès est constant. D'après le même écrivain, les encaisses or des banques européennes et de la trésorerie des États-Unis auraient été ensemble de 6,402 millions en 1889 et de 6,914 millions en 1890; et les sept premiers mois de 1891 les auraient accrues encore de 700 millions. Au 30 juin 1892, les encaisses or de toutes les banques européennes étaient encore en progrès; nous ne croyons pas nécessaire de reproduire le tableau qui le constate et qui a été dressé à la Monnaie de Washington d'après les bilans officiels: nous nous contenterons de citer la Banque de France qui avait 1,586 millions d'or, la Banque impériale de Russie qui en avait encore davantage, 1,650 millions; les Banques d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande en avaient ensemble 800 millions, et la Banque impériale d'Allemagne en avait autant. Ces chiffres permettent de dire que l'humanité ne marche pas vers une disette de monnaie d'or. Ce ne sont pas les banques seulement qui sont mieux pourvues d'or que par le passé. La Banque d'Angleterre estime que les espèces d'or, aux mains des particuliers, se sont élevées de 90 millions sterling, en 1858, à

125 millions ou 125.3 millions en 1878, et ne sont pas actuellement inférieures à 117.6 millions. On doit d'autant moins appréhender une pénurie d'or que de nouveaux gisemens aurifères ont été découverts dans l'Afrique australe et commencent seulement à être exploités.

Parmi ceux qui s'applaudissent de la réunion d'une nouvelle conférence, le groupe le plus bruyant se compose des industriels du Lancashire, qui se plaignent d'avoir perdu dans l'Inde un débouché sur lequel ils s'étaient habitués à compter, des négocians de Liverpool qui ont à subir un change onéreux lorsqu'ils veulent faire revenir en Europe le prix des marchandises qu'ils ont envoyées; enfin, les fonctionnaires de l'administration indienne, qui sont payés en espèces d'argent et qui doivent également supporter le change pour les remises qu'ils ont à faire en Angleterre. Ce sont là des souffrances individuelles, elles ne sont ni assez nombreuses, ni assez intenses pour mériter qu'on essaie de lutter par des mesures législatives contre la force des choses. L'Inde est devenue un pays industriel; l'élévation du change a remplacé pour elle les droits d'entrée dont Manchester a imposé l'abolition à l'administration anglo-indienne : aujourd'hui, ses tissus ont chassé de la Birmanie, de Singapoor, du Japon, de Hong-Kong et de Shanghaï les tissus du Lancashire. Il y a des industries qui sont irrévocablement perdues pour l'Angleterre. La ville écossaise de Dundee avait, il y a quelques années, le monopole de la fabrication des toiles de jute, si fort en usage dans l'extrême Orient; mais le jute avait à supporter un premier fret de l'Inde en Europe à l'état de matière première et un second fret de Dundee dans l'Inde à l'état de tissu. L'économie de ce double fret a été un avantage suffisant pour permettre à l'Inde de fabriquer elle-même les toiles de jute dont elle a besoin. Que faire à cela et quelle législation monétaire remédiera à de pareils changemens?

Le plus à plaindre, en cette occurrence, est le gouvernement anglo-indien. Il perçoit tous ses revenus en argent, et il a des paiemens considérables et obligatoires à effectuer en or. En 1877, les sommes employées à la construction des chemins de fer dans l'Inde s'élevaient déjà à 2,250 millions; il a été également dépensé des sommes considérables pour des travaux de dessèchement et pour les canaux d'irrigation. Tous ces capitaux ont été demandés à l'Angleterre, soit que le gouvernement anglo-indien les ait empruntés directement, soit qu'il leur ait seulement donné sa garantie. Le remboursement de ces capitaux et le paiement des arrérages doit s'effectuer en or. Les intérêts de la dette indienne, la quote-part de l'Inde dans certaines dépenses de l'empire, les pen-

sions de retraite des anciens fonctionnaires doivent être payés en Angleterre et, par conséquent, en or. L'administration de l'Inde doit, à ces titres divers, se procurer annuellement la somme de 375 millions en or. L'élévation du change entraîne donc pour elle une perte considérable qui pèse lourdement sur son budget; et les particuliers subissent le contre-coup de la concurrence qui leur est faite sur le marché par l'administration. Le gouvernement anglais est en partie responsable de cet état de choses. Pour solder ses achats, l'Angleterre avait autrefois des envois importans d'espèces métalliques à faire dans l'Inde; de 1868 à 1872, elle a ainsi expédié dans l'Inde un milliard en espèces métalliques or et argent, et 757,500,000 francs en traites. A cette dernière date, le gouvernement métropolitain a eu la pensée de créer, sous le nom de *council bills*, des traites en représentation des paiemens que l'administration anglo-indienne avait à lui faire; et il a vendu ces traites aux négocians anglais qui avaient des paiemens à faire dans l'Inde. Il en est résulté que, de 1872 à 1876, les remises anglaises ont été faites, 412,500,000 francs en espèces métalliques et 1,262 millions en *council bills*. Le mouvement a continué et les *council bills* entrent, chaque année, pour trois cinquièmes dans les paiemens que l'Angleterre fait dans l'Inde. Les centaines de millions que l'Inde ne reçoit plus en espèces auraient été demandées par l'Angleterre aux États-Unis ou au Mexique qui ont perdu à ce changement un important débouché.

Hâtons-nous de dire que le trouble n'existe que dans les relations entre l'administration anglo-indienne et la métropole : la population n'en souffre pas, les transactions à l'intérieur du pays continuent sur l'ancien pied. Le conseil des finances de l'Inde, dans un rapport sur la situation financière, constatait que « les valeurs actuelles, exprimées en argent, des marchandises d'un usage général, ne fournissent aucune preuve de diminution dans la valeur de l'argent. » Si le gouvernement est quelquefois embarrassé, le pays ne s'appauvrit pas et ne désire aucun changement.

Consultée sur la question monétaire, dans l'enquête de 1886, la chambre de commerce de Bombay vota, à une très grande majorité, la déclaration suivante : « Tout en reconnaissant les inconvéniens des constantes variations du change, la chambre est d'avis, après avoir étudié la question sous toutes ses faces, que la baisse du change laisse une marge de bénéfice au commerce et à la population de l'Inde, et qu'il convient de laisser les choses suivre leur cours naturel. »

Le gouvernement anglais s'en est tenu jusqu'à présent au judicieux avis de la chambre de commerce de Bombay; et tous

ceux qui s'agitent aujourd'hui autour de la question de l'argent feraient sagement de suivre cet exemple. Il y a des courans qu'il ne faut pas essayer de remonter. Que les propriétaires des mines américaines en prennent leur parti ; l'argent traverse une période d'inévitable dépression. On avait pensé que la galvanoplastie lui offrirait un débouché illimité : voici qu'il rencontre, pour les usages domestiques, la concurrence victorieuse du nickel, d'un poli plus stable, d'un éclat plus brillant, d'une résistance supérieure à l'action de l'air et des acides. L'argenterie massive est démodée ; il en est mis, tous les ans, à la fonte pour des millions : la lourde orfèvrerie n'est plus recherchée qu'aux États-Unis et dans l'Inde, où les rajahs se font faire des trônes en argent massif. Si les États-Unis peuvent continuer pendant un certain temps à acheter, chaque année, la moitié de l'argent produit dans le monde entier, soit 1,679,400 kilogrammes sur 3,600,000, ils feront un usage peu judicieux de leurs magnifiques excédens budgétaires ; mais ils arriveront tout au plus à ralentir le mouvement de baisse, sans réussir à l'enrayer. La production continue, en effet, de s'accroître dans de grandes proportions, et aux États-Unis, de 1,900,000 kilogrammes en 1889, elle est montée à 2,200,000 kilogrammes en 1890. Les mines du Mexique sont également en progrès sensible : elles ont donné 852,000 kilogrammes en 1887-88, puis 994,000 kilogrammes en 1888-89 et 1,014,000 kilogrammes en 1889-90 ; les chiffres du dernier exercice ne sont pas encore connus. Comment les prix pourraient-ils se soutenir en face d'un pareil afflux du métal blanc ?

Est-ce à dire que le rôle monétaire de l'argent soit terminé ? Nous ne le pensons pas. Lorsque le gouvernement indien aura amorti les lourds emprunts qu'il a contractés en Angleterre, et auxquels il déclare ne vouloir rien ajouter, les *council bills* ne viendront plus prendre, dans le règlement des affaires commerciales, la place de plusieurs centaines de millions ; et le change s'améliorera. La question capitale, disait avec raison la commission d'enquête anglaise, est de savoir quelle quantité de produits l'Inde sera en mesure de livrer à l'Europe. L'Inde est demeurée, d'ailleurs, le consommateur le plus important et le plus régulier du métal blanc. Elle en a absorbé 879,000 kilogrammes en 1887, 1,122,000 kilogrammes en 1888, et 1,147,000 kilogrammes en 1889. Loin que la frappe de l'argent soit suspendue, la monnaie de Calcutta n'a pas cessé de frapper annuellement de 200 à 250 millions de pièces d'argent. Les hauts fonctionnaires de l'Inde qui ont comparu, soit devant le conseil des finances, soit dans les diverses enquêtes anglaises, ont été unanimes à affirmer que le pouvoir d'absorption de l'argent

n'y avait point diminué, qu'il n'était point un Indien qui ne cherchât à thésauriser, et que la plus grande préoccupation des princes indigènes était d'accumuler dans leurs coffres des masses énormes d'espèces monnayées. L'Indo-Chine commence aussi à offrir un débouché important ; des populations qui ne connaissaient d'autre monnaie que les *cauris* commencent à se servir de l'argent et à l'apprécier. La Chine n'a point encore de véritable monnaie, parce que le gouvernement impérial se refuse à en fabriquer. Il y a donc dans l'extrême Orient 600 millions d'hommes pour qui l'usage de la monnaie d'argent sera le premier pas dans la civilisation. Ne faudra-t-il pas aussi initier à l'usage de la monnaie ces populations africaines que nous prétendons arracher à leur barbarie native ? C'est de ce côté que viendra graduellement la réhabilitation de l'argent. Un sénateur des États-Unis, M. Beck, fatigué de discussions qui se renouvelaient tous les ans, sans aboutir, s'écriait un jour, en plein sénat : « Pendant que nous y sommes, nous devrions demander à Bismarck une recette pour nous débarrasser de notre monnaie d'argent. » Qui peut dire que ce ne sont pas les nègres qui rendront ce service aux Américains ?

Quant à ceux qui veulent chercher dans la question monétaire la clé de la dépression de l'agriculture et de l'industrie, qu'ils veulent bien réfléchir aux milliards d'or que les banques et les trésoreries de tous les grands pays entassent avec un soin jaloux ; qu'ils se disent que ces milliards de métal jaune donneraient un grand essor aux affaires s'ils restaient dans la circulation, au lieu d'être emmagasinés pour pourvoir à des guerres dont l'expectative pèse lourdement sur l'Europe entière. Qu'ils songent surtout à l'effroyable déperdition de travail et de richesse résultant de la présence sous les drapeaux de l'universalité de la jeunesse, qui, au lieu de produire, obère les États et les familles. Faut-il chercher d'autre cause que ce gaspillage insensé de richesses à la diminution des fortunes, et au resserrement de dépenses, et, par une conséquence forcée, à la baisse de tout ce qui n'est pas indispensable à l'existence ?

CUCHEVAL-CLARIGNY.

LA

RÉVOLUTION AU VENEZUELA

ANDUEZA PALACIO ET JOAQUIN CRESPO.

A quel malaise étrange, en apparence inexplicable, sont donc, en ce moment, en proie les républiques espagnoles de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud? Après le Brésil, qui semble avoir perdu sa paix intérieure depuis qu'il a conquis une liberté que rien n'entravait sous le plus nominal des empereurs; après le Chili, dévoyé depuis ses victoires; après le Pérou et la Bolivie, aigris et inquiets depuis leurs défaites; après le San-Salvador que menace le Costa-Rica, et le Costa-Rica que menace une crise économique et financière, voici le Venezuela, déchiré à son tour par la guerre civile, se débattant entre les présidens qui luttent pour conquérir le pouvoir ou s'y perpétuer, entre les partis qui se disputent les emplois, entre les politiciens qui pillent le trésor public.

Il semble que, dans cette Amérique du Sud, deux fois grande comme l'Europe, cent fois riche comme elle en productions naturelles, onze fois moins peuplée, l'homme ait mieux à faire qu'à s'armer contre l'homme. Ni la terre ne manque, ni l'espace n'est mesuré. Sur 8,000 kilomètres de longueur du nord au sud, sur 18,300,000 kilomètres carrés de superficie, l'Amérique méridionale dessine sur le double océan sa masse compacte, aux contours rigides, que les flots entament à peine, qu'échancrent seuls les

grands cours d'eau et que sillonne intérieurement le plus merveilleux réseau fluvial. On y trouve tous les climats, depuis les plateaux glacés des Andes jusqu'aux plaines brûlantes de la zone torride; on y récolte tous les produits, et ce sol infiniment varié, infiniment accidenté, se prête à toutes les cultures, à toutes les exploitations. Il renferme l'or, le cuivre, le fer, la houille, l'argent et les pierres précieuses; il nourrit d'immenses troupeaux de bétail; il possède les plus rares essences forestières, les plaines les plus fertiles, et son commerce, encore au début, se chiffre déjà par plus de dix milliards à l'année.

Spectatrice attristée des révolutions, le plus souvent incompréhensibles pour elle, qui ensanglantent les républiques hispano-américaines, l'Europe, qui leur a fourni les milliards nécessaires à la construction de leurs voies ferrées, à l'élargissement de leurs ports, à leur outillage industriel et agricole, à la mise en valeur de leur sol et de leurs mines, s'inquiète et se demande si elle s'est trompée dans ses appréciations trop optimistes, si ces États portent en eux-mêmes un principe morbide qui, paralysant leurs efforts, les condamne à une irrémédiable impuissance.

Il n'en est rien, et l'avenir le prouvera; mais il n'en est pas moins vrai que la plupart des républiques espagnoles du Nouveau-Monde offrent depuis quelques années l'affligeant spectacle de guerres civiles sans cesse renaissantes, de malversations financières, de présidens instables, inhabiles à maintenir l'ordre. En étudiant, ici même (1), les causes et les effets de la récente révolution du Chili, nous nous sommes efforcé de mettre en relief le principe même du mal dont elles paraissent toutes plus ou moins atteintes, à savoir l'absence de moralité politique, le cynisme des politiciens, âpres à la curée, soucieux avant tout de s'enrichir, d'entasser en hâte des millions qu'ils acheminent sur l'Europe, qu'ils vont retrouver et dont ils vont jouir en paix quand l'opinion soulevée contre eux les force à se dérober par la fuite à la vindicte publique. La politique, telle qu'on l'entend, avec son triste cortège de *pronunciamientos*, de coups de force et de scandaleux abus, est la cause de la plupart des maux dont souffrent ces États si richement dotés par la nature.

Sur ce continent, vaste laboratoire d'expériences sociologiques, le développement d'une civilisation dont on ne démêle encore que les élémens primitifs et dont la résultante se dérobe à la vision, est, à chaque instant, accéléré ou retardé par l'instinctive imitation de notre civilisation européenne. Tantôt, comme à Buenos-Ayres,

(1) Voir, dans la *Revue* du 15 novembre 1891, *la Guerre civile au Chili et la chute de Balmaceda.*

nous la voyons copier les erremens de l'Europe, avancer à pas de géant, puis, brusquement, s'arrêter, hors d'haleine. Tantôt, comme au Chili, grisé de gloire militaire, elle convertit Santiago en un Berlin américain et noie, dans une lutte fratricide, ses velléités soldatesques. A copier servilement l'Europe ou l'Amérique du Nord, ces républiques hispano-américaines font fausse route; elles se heurtent à d'imprévus obstacles, à ces élémens primitifs, irréductibles, dont il leur faut tenir compte et qui, quoi qu'elles en aient, les orientent dans une voie différente pour aboutir à un résultat autre.

Ces élémens primifs sont la race, le sol et le climat. Ni en Europe, ni dans l'Amérique du Nord, non plus qu'en Asie ou en Océanie, on ne les retrouve tels qu'ils apparaissent ici, dans leur variété multiple, dans leurs contrastes violens : le modernisme extrême coudoyant l'extrême barbarie, le luxe raffiné dans les grandes villes, la misère insouciante des *peones* et des *gauchos* dans les ranchos, et, comme dans la capitale du Paraguay, des vaches qui paissent dans les rues où l'herbe croît sous la lumière des lampes électriques. Au rebours de ce qui se passe ailleurs, la satisfaction des besoins a devancé leur éclosion. « Ici, écrit M. Th. Child, dans son intéressant volume sur les républiques hispano-américaines (1), toutes les phases et tous les progrès de la civilisation se manifestent dans des incarnations qui vont des Indiens nus et grelottans du canal de Smyth, auxquels l'usage du feu naguère encore était inconnu, aux opulentes créoles de Montevideo qui se rendent à l'Opéra dans un coupé attelé de deux trotteurs russes, portant des toilettes sorties des ateliers de Worth et des aigrettes de diamans venues de chez Boucheron, et n'en restent pas moins des femmes très primitives, si on les compare aux femmes raffinées, et complexes à l'excès, de Londres, de Paris et de Saint-Pétersbourg. »

Même contraste dans le sol et dans le climat et aussi entre les plantations de l'Amérique tropicale et les *estancias* de la République Argentine, entre les hauts plateaux des Andes et le littoral brûlant, entre la *matta virgen*, la forêt vierge du Brésil, et la région pampéenne, aux lointains fuyans, aux longues lignes plates. Ce contraste est partout, et partout, de cette amalgamation, de ces élémens disparates, se dégage lentement et péniblement une civilisation distincte de la nôtre, nonobstant les nombreux emprunts qu'elle lui fait.

Dans la superposition des races, l'antithèse s'accentue encore. Partout, sur ce sol, nous voyons une race dominante et une race inférieure : des blancs et des Indiens, des métis, des nègres et des

(1) 1 vol. gr. in-8°; Librairie illustrée.

Chinois. Les premiers sont de descendance espagnole, comme tels fils des conquérans, comme tels dédaigneux du travail manuel. L'armée et la marine d'une part, les professions dites libérales de l'autre, sont les principaux débouchés ouverts à leur activité. L'instruction est largement répandue, et les écoles spéciales fournissent plus d'avocats et de docteurs que ces pays n'en requièrent. D'instinct, au seuil des carrières encombrées, les jeunes gens se tournent vers la politique; ils ambitionnent les fonctions stériles de députés et de sénateurs. L'espoir de jouer un rôle, le désir de conquérir rapidement, avec une situation en vue, la fortune, les attirent. Ils se font politiciens, se choisissent un chef et marchent avec lui et derrière lui à l'assaut du pouvoir. Leur impatience le pousse; ils ont hâte d'arriver, et les traditions autorisent et justifient leur audace. La législation n'est qu'un mot, la force prime tout. L'opinion publique est muette; celle des journaux, des cercles, des cafés, la remplace. La jeunesse dorée des grandes villes mène, le plus souvent, une vie oisive, passée sur la Plaza, à l'Alameda, au cours, à dévisager les jolies femmes, dans les *trattorias*, les *pulperias* et les clubs, à parler de politique.

D'un côté, les blancs, les *caballeros*, de l'autre les *peones*, les hommes de peine, insoucians des affaires publiques; ces derniers travaillent, s'enivrent et se multiplient; ils n'ont ni moralité appréciable, ni crainte de la mort. C'est parmi eux que se recrutent ces soldats intrépides que nous avons montrés à l'œuvre sur les champs de bataille de Tacna et d'Arequipa, de Miraflores et de Chorillos, où leur férocité égalait leur bravoure. Nous les retrouverons, les mêmes, sur ceux de Polito et d'Acarigua, de Los Tequès, d'Ejido et de Valencia, de Caracas et de la Guayra. Entre ces deux élémens distincts, dont l'un commande à l'autre, on voit apparaître une classe moyenne, embryonnaire dans la plupart de ces républiques, plus compacte et plus avancée dans quelques autres, mais dont les progrès sensibles et l'accroissement rapide présagent l'avènement prochain. C'est à elle qu'appartient l'avenir; avant peu prépondérante, elle fera la loi et imposera sa volonté; elle se recrute en haut et en bas, plus largement parmi les métis; elle représente l'élément stable, les intérêts permanens, qui s'accommodent mal des coups d'audace, du pouvoir conquis par la violence et renversé par la force brutale. Là est le remède prochain aux maux actuels; là est le facteur nouveau appelé à substituer l'ordre au désordre, à restaurer les finances et à relever le crédit, à justifier les pronostics favorables de ceux qui, tout en déplorant de tristes erremens, ne désespèrent pas de l'avenir et de la grandeur future de ces républiques.

Les événemens dont le Venezuela est en ce moment le théâtre ne sont pas pour ébranler cette confiance. S'ils montrent, une fois de plus, la nature et la profondeur du mal, ils mettent aussi en relief la vitalité puissante de la nation, sa force de résistance, sa foi, que les plus rudes épreuves n'ont pu lasser, dans le triomphe du droit et de la légalité.

I.

Examinons tout d'abord le cadre dans lequel se déroulent les péripéties sanglantes et se meuvent les acteurs principaux du drame politique que nous entreprenons de retracer.

Terre aux formes bizarrement découpées, pays riant, au nom sonore et doux, aux plages verdoyantes inondées par le soleil des tropiques, le Venezuela, situé dans la zone torride, entre l'équateur et le 10e degré de latitude nord, déploie, sur 1,500 kilomètres de longueur, au long de la mer des Caraïbes, ses côtes merveilleusement échancrées qui font face aux grandes Antilles. Sa superficie est de 1,043,000 kilomètres carrés, près de deux fois celle de la France; sa population est de 2,300,000 habitans. Au nord, il est borné par l'Océan; à l'est, il confine à la Guyane anglaise, dont le cours du rio Amacura et la sierra de Rincoté le séparent. Au sud, sa frontière, capricieusement découpée par le relief du sol, dessine au long du Brésil une série d'angles rentrans, de saillies bizarres, affectant des formes de promontoires, d'anses et de caps. A l'ouest, une ligne arbitraire, rigide et droite dans sa partie méridionale, isole le Venezuela des États-Unis de Colombie, dont il fit partie. Il y a de cela un demi-siècle, et la cassure apparaît aussi nette qu'alors; la question de limites n'est pas encore réglée.

Colomb reconnut, le premier, cette région. En 1498, il découvrit les embouchures de l'Orénoque et, pour la première fois, sans s'en douter, il aperçut la terre ferme, objet de ses recherches. Il ne soupçonna la vérité que dans le golfe de Paria, où l'énorme quantité d'eau douce qui s'y épanchait lui fit conjecturer qu'un continent seul pouvait alimenter de pareils fleuves. Quant à l'Orénoque, qu'il prit d'abord pour un détroit, il ne put qu'en explorer l'entrée et en prendre possession au nom de la couronne d'Espagne. Un an plus tard, Vespuce, Cosa et Ojada relevèrent la côte depuis le golfe de Paria jusqu'à celui de Maracaïbo; ces terres plates et noyées, du sein desquelles surgissaient de grands villages indiens bâtis sur pilotis, leur rappelèrent Venise, et ils donnèrent à cette côte le nom de Venezuela, *petite Venise*, qu'elle a gardé depuis.

Ici, comme dans tout le continent conquis par elle, le joug de l'Espagne fut dur et pesant aux colons. Le monopole paralysait toute

initiative; le droit de trafic appartenait à des favoris; l'irritation était générale. L'Espagne elle-même donna des chefs aux mécontens en déportant au Venezuela des conspirateurs de la métropole, accusés d'avoir voulu attenter, en 1756, aux jours de Charles IV. Accueillis avec honneur dans un pays mûr pour l'insurrection et que devaient surexciter plus tard les événemens de la Révolution française, ces exilés politiques recrutèrent de vaillans adeptes : Miranda, puis Bolivar, qui rêvait de jouer, dans l'Amérique du Sud, le rôle de Washington aux États-Unis. Commencée en 1811, la lutte dura dix années, avec des alternatives de revers et de succès. Victorieux à Boyaca et à Tacarigua, Bolivar eut la gloire d'affranchir sa patrie. Appelé ensuite par les colons soulevés de l'Équateur et du Pérou, il n'hésita pas à entamer une nouvelle campagne. La bataille de Pichincha affranchit l'Équateur; celle d'Ayacucho délivra le Pérou, et Bolivar, proclamé « père de la patrie, » se vit offrir par les républiques reconnaissantes la présidence à vie. Il la refusa, rentra dans la vie privée, et revint mourir dans sa patrie le 17 décembre 1830, laissant son nom à la Bolivie, formée des provinces détachées du Haut-Pérou, et la mémoire de ses services à trois grands États de l'Amérique équatoriale.

Le Venezuela se divise en trois zones distinctes : la zone agricole, la zone des pâturages et la zone forestière, de beaucoup la plus étendue. La première de ces zones, celle du littoral, renferme la presque totalité des plantations de cannes à sucre, café, cacao et produits tropicaux. Celle des pâturages, que recouvrent de gigantesques graminées, nourrit de nombreux troupeaux; mais l'agriculture l'envahit peu à peu. La zone forestière est riche en plantations naturelles de caoutchouc, de la fève de Tonka, de jubée, vanille, qu'exploitent les habitans des territoires du Haut-Orénoque, des Amazones et de Caura. Telle est l'abondance des productions sans culture de cette zone qu'elle suffirait à enrichir plusieurs millions d'habitans.

On retrouve ici tous les climats, depuis celui des neiges perpétuelles jusqu'à celui des plaines équatoriales. Les fortes chaleurs y règnent d'avril à octobre, et cependant la longévité est plus grande au Venezuela que dans nos régions d'Europe; on y compte, en moyenne, un centenaire par 10,000 habitans, alors que l'Italie et l'Espagne, les deux pays les plus favorisés de l'ancien monde sous ce rapport, n'en ont qu'un par 68,000 habitans et la France un par 100,000. La température, très élevée sur le littoral, dont certaines parties plates sont malsaines, se maintient à une moyenne printanière dans les hautes vallées; dans les Andes, les variations sont brusques; on y passe sans transition de l'hiver à l'été; la

région des *Llanos*, ou des plaines, est chaude et parfois fiévreuse dans la saison sèche.

Elle est longue, la liste des richesses encore peu ou pas exploitées de ce vaste territoire. On rencontre d'importantes mines d'or sur les rives de l'Yuruari et dans la province de Bolivar ; le cuivre rouge d'Aroa est supérieur au cuivre de Suède, et, sur les bords du lac Maracaïbo, se trouvent le pétrole, l'asphalte, le marbre, le granit et le sel.

Bien différente de la zone forestière que sillonne l'Orénoque, la zone pastorale ou des *Llanos* forme un vaste océan de verdure fuyant au loin vers le sud entre la chaîne côtière et les Andes, débordant sur la Colombie, le Brésil et l'Équateur, s'élargissant sans cesse en plaines interminables que recouvraient autrefois les eaux de la mer. Là où errent aujourd'hui les Piaroas, les Guaharibos, les Mapoyas, leurs ancêtres pagayaient leurs canots. Sur un roc inaccessible, isolé dans la vaste plaine, ces derniers ont gravé de mystérieux hiéroglyphes. « Nos pères, disent les Indiens, ont abordé au sommet de ce roc en canot. »

Refoulés par les Espagnols qui, remontant le cours de l'Orénoque, les dépossédaient du littoral, ces tribus indiennes, reculant devant eux, se cantonnèrent dans le delta du fleuve où elles élevèrent leurs habitations lacustres, dans les *Llanos* où les colons les suivirent. Mais ici l'espace ne manquait ni aux uns ni aux autres. « Il y a, dit Humboldt, de la grandeur et une profonde mélancolie dans le spectacle de ces steppes. Tout y paraît frappé d'immobilité, sauf parfois l'ombre légère d'un nuage glissant lentement sur le sol et annonçant l'approche de la saison des pluies à l'habitant des savanes. L'œil se fait sans peine à ces grands horizons qui, pendant des voyages de vingt et trente jours, ne varient pas, rappelant, par leur espace sans fin et leur calme profond, la mer des tropiques. Dans cette zone étrange, on en vient à considérer l'existence de l'homme comme inutile à l'ordre de la nature. Celle-ci est pleine de vie sans lui, et lui-même n'y ajoute rien. »

Race intermédiaire entre les Indiens des rives de l'Orénoque et les cultivateurs de la zone agricole, les *Llaneros* tiennent des premiers leurs goûts de vie libre et nomade, des seconds des idées confuses de civilisation et de progrès. Sur ce monde à demi barbare passe un souffle nouveau. Attirée par les riches pâturages des *Llanos*, l'immigration envahit lentement ces solitudes qu'elle peuple de troupeaux. Les *hattos*, ou fermes d'élevage, se multiplient, et des centres d'approvisionnement apparaissent sur certains points bien choisis, embryons de villes futures.

Caracas, patrie de Bolivar et berceau de l'indépendance de

l'Amérique équatoriale, est la capitale de la république. Peuplée de 75,000 habitans, la ville s'élève, par 922 mètres d'altitude, au pied de la chaîne de l'Avila, dans un cadre pittoresque de montagnes lointaines et de la riche vallée du Chacao. Foyer intellectuel et centre politique du Venezuela, Caracas possède une université, une académie des beaux-arts, une école de droit, de médecine, des arts et métiers, et une école polytechnique. On y trouve tous les conforts de la civilisation moderne, et la moyenne des élèves y est proportionnellement supérieure à ce qu'elle est en France, en Angleterre et en Allemagne.

La capitale est reliée à la mer par le port de la Guayra, avec lequel elle communique par une voie ferrée. La Guayra, située sur la mer des Antilles, est le premier port commercial et militaire de la république. Il renferme plus de 16,000 habitans, et son mouvement maritime se chiffre par 45 millions de francs à l'année pour le commerce étranger et 12 millions pour le cabotage.

II.

Dans ce cadre pittoresque, une population de près de deux millions et demi d'habitans. Elle se compose de blancs, descendans des envahisseurs ou émigrés d'Europe, d'Indiens, de nègres, de Caraïbes et de métis. Ces derniers, mulâtres ou *Zambos*, sont les plus nombreux ; les Indiens indépendans, ou *Indios bravos*, ne sont plus guère que 66,000, les Indiens civilisés, ou *reducidos*, au nombre de 260,000, se confondent avec la population métisse.

Au premier rang, dans cette classification des races : le blanc de race pure, l'Espagnol de race conquérante. Il est *caballero*, homme de cheval et de parade, intelligent, mais le plus souvent paresseux, brave, mais oisif, généralement dépourvu d'initiative. Son inaction et son absorption dans l'idée collective sont l'un des traits caractéristiques du Vénézuélien. Il attend tout du gouvernement; il ne s'estime quelqu'un qu'à la condition de disposer, à un degré quelconque, d'une fraction de l'autorité. Nulle part le fonctionnarisme n'est, à ce point, l'idéal; nulle part le gouvernement n'est, autant qu'ici, la source des grâces et des honneurs. A défaut du travail, que ce blanc de descendance espagnole dédaigne, de l'esprit d'entreprise qui lui fait défaut, du commerce et de l'industrie qu'il abandonne aux étrangers, la politique peut le mener à la réputation et à la fortune. Il a ce qu'il faut pour y réussir : l'esprit vif et alerte, la parole imagée, l'extérieur avantageux, le goût des discussions et des manifestations. Elle a ce qu'il faut pour lui plaire, car elle s'accommode de la vie large et élégante, elle comporte les longues stations sous les porches des églises,

à la sortie des *señoritas*, aux traits fins et délicats, encadrées dans leur mantille, et saluées au passage de murmures discrets : *Que buena moza ! Que bonita! Que simpatica !* et aussi les controverses brillantes dans les frais *patios*, sur la *plaza* Bolivar, dans les bureaux de rédaction des journaux, ou sous les galeries de la *casa Amarilla* qui est, à Caracas, ce qu'est la *Maison-Blanche* à Washington. A Caracas, cependant, comme ailleurs, on rencontre des hommes de réelle valeur et de véritable savoir. Le Venezuela leur doit beaucoup, et leurs noms sont connus en Amérique comme en Europe. Nous entendons parler ici de la classe des politiciens de profession auxquels la république n'est redevable que des révolutions fréquentes qui entravent ses progrès et retardent sa marche.

Très nombreux, les métis se subdivisent en métis des villes et métis des campagnes. Les uns et les autres sont actifs; les premiers trafiquent et travaillent, ils sont hommes de peine et hommes d'équipe, déchargeurs et marins dans les ports, bons soldats toujours, domestiques, revendeurs, artisans ; ils font tous les métiers; ils sont dociles, sociables et gais, indifférens aux choses de la politique, n'y intervenant que pour se battre, sous les ordres d'un chef qu'ils connaissent, qui les recrute et les entraîne. Ils sont ici ce que sont les *peones* au Chili, même bravoure et aussi même férocité, quand leurs instincts sauvages sont déchaînés.

Tout autre est le métis des campagnes, le *Llanero*, l'homme des plaines, type original, rappelant le Bédouin d'Afrique, le Gaucho des Pampas, le Peau-Rouge des prairies américaines. Véritable centaure, il vit, comme eux, à cheval, n'ayant pour toutes armes que le lasso et la redoutable *machété* dont il manie avec dextérité la lourde lame tranchante, à la fois sabre, hache et couperet. « Cette race de pasteurs, qui vient de jouer un rôle important dans la récente insurrection, a été bien décrite par Mme J. de Sassenay (1). « Le *Llanero*, écrit-elle, est doué en général d'une agilité et d'une force remarquables. Son teint est brun foncé, sa taille peu élevée, sa constitution des plus vigoureuses. Il y a en lui un curieux mélange de sang africain, espagnol, indien, voire chinois, assez difficile à analyser. Ennemi acharné des innovations, se sentant à l'étroit dans les villes, jouissant des grandes scènes de la nature, avide d'émotions fortes, l'homme des plaines est peu sociable, recherche la solitude, construit sa cabane près de quelque groupe d'arbres, dans les endroits les plus sauvages. Là, il trace son *corral*, où il fera rentrer le soir son nombreux troupeau. Passionné de musique, il se repose des fatigues du jour en jouant de sa gui-

(1) *Souvenirs du Venezuela*, 1 vol. in-8°; E. Plon et Ce.

tare, et c'est au son d'un chant cadencé et mélancolique qu'il conduira, le lendemain, ses animaux vers les horizons lointains des *Llanos*. Il ne porte pour tout costume qu'une chemise de couleur et des pantalons allant jusqu'aux genoux, et se terminant par deux larges ailerons flottant sur les jambes. La chemise, très voyante, ouverte en cœur sur la poitrine, est cordée d'un chapelet de gros grains rouges destinés à fixer l'attention des bestiaux. Elle est ramenée autour de la taille par une large ceinture d'indienne également rouge. Les pieds sont nus et la tête est couverte d'un mouchoir de couleur, noué de façon que les bouts protègent la nuque contre les rayons du soleil. »

Cette population, d'ordre composite, est régie par une constitution, en partie calquée sur celle des États-Unis. Trois pouvoirs : législatif, exécutif et judiciaire. Le pouvoir législatif est composé de deux chambres : la chambre des députés et le sénat, qui, réunies, forment le congrès national. Les États, par un vote populaire, direct et public, nomment les députés, dans la proportion d'un député pour 35,000 habitans. Les législateurs des États nomment directement trois sénateurs pour chaque État. Les sénateurs, de même que les députés, restent quatre ans dans l'exercice de leurs fonctions. La représentation des deux chambres, ou le congrès, est composée de 52 députés et 24 sénateurs.

Le congrès, dans la première quinzaine de sa réunion, et ensuite tous les deux ans, nomme un sénateur et un député pour chacun des États ; ces élus forment le conseil fédéral, lequel choisit, parmi ses membres, le président de la république. Le chef du pouvoir exécutif et les membres du conseil fédéral exercent leurs fonctions pendant deux années ; ni l'un ni les autres ne peuvent être réélus pour la période suivante. Ils reprennent, dans le congrès, leurs sièges respectifs. Quant au président, il gouverne par ses ministres et sous le contrôle du conseil fédéral.

Il est difficile d'imaginer un mécanisme plus compliqué, plus propre à faire naître les conflits, moins apte à les résoudre. C'est dans ce mécanisme, qui emprunte à la constitution des États-Unis ses rouages essentiels, mais qui en fausse le jeu et en aggrave les clauses restrictives, c'est dans cette élection au troisième degré du chef du pouvoir exécutif et dans la courte durée de ses pouvoirs, que la constitution limite à deux années, avec interdiction de réélection, qu'il faut chercher la cause et le prétexte de la guerre civile du Venezuela. Inintelligible aux masses, cette constitution n'est pas pour entraver l'action d'une volonté forte qui en contrôle les ressorts, qui les assouplit à sa main et les fait fonctionner à sa guise, convertissant le conseil fédéral en un conseil d'État docile,

le congrès en un corps législatif muet. Il n'en va plus de même quand, le prestige et la popularité faisant défaut au chef du pouvoir exécutif, le conseil fédéral devient une pépinière de candidats à la présidence, empressés à renverser le lendemain l'élu de la veille.

Depuis soixante-deux ans, depuis la mort de Bolivar, libérateur et fondateur de la confédération de Colombie qui, après lui, se scinda en quatre États indépendans : les républiques de l'Equateur, de la Colombie, de la Bolivie et du Venezuela, l'histoire de cette dernière n'est, en effet, qu'une longue série de convulsions politiques, interrompue çà et là par des dictatures pendant lesquelles le pays semble reprendre haleine. Les noms de ces dictateurs sont intimement liés aux grandes mesures politiques, aux grandes œuvres d'utilité publique qui constituent comme autant d'étapes dans la marche en avant du Venezuela. Vargas et Falcon donnent l'impulsion ; Monagas décrète l'émancipation des esclaves; Guzman et son fils Guzman Blanco gouvernent despotiquement, mais intelligemment, une population plus reconnaissante de la prospérité qu'elle leur dut, qu'irritée du joug qu'elle porta. Le dernier surtout a joué au Venezuela un rôle trop important, et son influence y est trop grande encore, comme on le verra, pour n'en pas dire quelques mots. Bien qu'officiellement il n'ait pas pris une part active aux événemens et s'en soit tenu à distance, son nom y a été mêlé et sa main s'y est fait sentir.

Président à plusieurs reprises, soldat avant d'être homme d'État, il réforma l'armée et l'administration, il restaura les finances et rétablit l'ordre, ouvrit des routes et construisit des voies ferrées. Nul, autant que lui, n'encouragea et n'appela l'immigration étrangère. Cinq millions furent affectés par lui à la création de la colonie qui porte son nom et qu'il fonda pour donner l'hospitalité et du travail aux immigrans. Située entre les villages d'Orituco et de Caucagua, cette colonie se trouve à 100 kilomètres de la mer et à 130 de Caracas. Son étendue est de 555 kilomètres carrés en terrains propres à l'agriculture; elle renferme cent vingt-cinq plantations de café et de nombreuses plantations de canne à sucre.

Grand propriétaire, sa fortune lui a permis, dans le cours de la guerre civile actuelle, d'avancer, dit-on, au président Palacio, à court d'argent, des sommes considérables. Sa popularité est grande encore, et si Andueza Palacio a pu faire tête pendant des mois à l'insurrection, il l'a dû surtout à ce qu'on le tenait, à tort ou à raison, pour le protégé de Guzman Blanco, lequel, tout absent qu'il était, en imposait à ses adversaires politiques.

D'autres hommes : Palacio et Crespo, le docteur Rojas Paul et Mora, Monagas et Ybarra, ont joué des rôles plus actifs et plus impor-

tans dans ce drame politique qu'il nous reste à raconter. Nous aurons l'occasion de revenir sur leur passé et de noter leurs traits caractéristiques en les montrant à l'œuvre. Si par certains côtés ils rappellent des types généraux, propres à l'Amérique du Sud, par d'autres ils s'en distinguent et, essentiellement Vénézuéliens, ils incarnent en eux les défauts et les qualités de leur race.

III.

Élu président du Venezuela en mars 1890, Andueza Palacio voyait expirer ses pouvoirs en février 1892. Le 10 de ce mois devait avoir lieu l'élection de son successeur. Entré pauvre à la *casa Amarilla*, il s'y était, disent ses ennemis, rapidement enrichi, et la rumeur publique lui attribuait une fortune de plus de quinze millions. A ces assertions, il convient d'opposer ses dénégations réitérées et celles de ses amis. Il n'est malheureusement que trop vrai qu'avant lui, si ce n'est lui, nombre de présidens se sont enrichis au pouvoir, et que l'on admet difficilement ici, comme dans la plupart des États de l'Amérique du Sud, qu'un homme quitte les affaires tel qu'il y est entré.

Aux termes de la constitution, le président Palacio n'était pas rééligible. Le congrès devait nommer un conseil fédéral de dix-sept membres, lequel choisirait, parmi ses membres, le nouveau président; mais, non plus que Balmaceda au Chili, Andueza Palacio n'entendait abdiquer. Il tenait pour trop courte la durée des pouvoirs présidentiels; il tenait pour fâcheuse la nomination du président par un comité de dix-sept membres, et il revendiquait pour le peuple le droit d'élire le premier magistrat de la république. Le congrès s'opposait à cette innovation, mais par une faible majorité : 43 voix contre 40. D'autre part, les conseils-généraux s'y montraient favorables, sept sur neuf signifiaient leur assentiment et pétitionnaient en faveur de cette mesure.

Toute significative que fût cette adhésion, elle n'avait que la valeur d'un vœu; elle ne constituait pas une décision légale, elle ne pouvait se substituer à la loi organique. Cette dernière subsistait intacte, tant qu'elle n'aurait pas été régulièrement revisée et modifiée. Le temps manquait pour le faire; Andueza Palacio hésitait à forcer l'obstacle, il n'hésita pas à le tourner. Le conseil fédéral avait, disait la constitution, seul qualité pour élire légalement le président, mais le congrès avait seul qualité pour nommer le conseil fédéral. S'il ne le nommait pas, l'élection présidentielle devenait impossible, et le président en exercice continuait ses fonctions. Au jour fixé pour procéder à la nomination du con-

seil fédéral, une partie des membres du congrès s'abstint de se rendre à la salle des séances; son abstention rendait impossible la réunion du *quorum* exigé par le règlement; l'élection n'eut pas lieu, et le congrès fut ajourné *sine die*.

Que le président eût prévu, désiré et amené cette solution, nul n'en douta, et, moins qu'aucun, ceux des membres du congrès qui lui étaient hostiles et ceux qui, candidats à la présidence, espéraient le remplacer. Ce qui confirma leurs assertions, c'est que toutes les mesures militaires étaient prises, les bataillons fidèles concentrés à Caracas, et qu'une adresse rédigée par Casañas, l'ami du président et son représentant dans le congrès, dénonçait à l'opinion publique l'attitude *révolutionnaire* et *antipatriotique* de l'opposition qui en appelait d'abord à la cour suprême, interprète autorisée de la constitution, et menaçait, en cas de résistance, d'en appeler aux armes.

Ainsi que l'on devait s'y attendre, la cour suprême déclara que le maintien de Palacio au pouvoir était illégal, contraire à la loi fondamentale du pays, et qu'il constituait un acte d'usurpation et de dictature ; qu'en l'état actuel des choses et en l'absence d'un président régulièrement élu, Palacio était tenu de se démettre de ses fonctions en faveur de Villegas, le premier vice-président, lequel devait, sans retard, convoquer à nouveau le congrès et le mettre en demeure de procéder à la nomination du conseil fédéral. Cette décision, qui mettait Palacio hors la loi, qui déliait les troupes de leur serment d'obéissance et autorisait l'appel aux armes, exaspéra le président à tel point que, résolu à briser toutes les résistances, il ordonna l'arrestation immédiate des membres de la cour suprême et leur emprisonnement. Le sort en était jeté ; c'était la guerre civile : la force seule pouvait trancher le différend.

Ce qui frappe, au début de cette crise, c'est l'analogie qu'elle offre avec celle du Chili. Palacio, à Caracas, non plus que Balmaceda à Santiago, ne semble avoir conscience des devoirs que lui imposent ses hautes fonctions. Pour l'un, comme pour l'autre, les traditionnels erremens excusent et justifient le mépris des lois que ceux-là seuls sont tenus de respecter qui se sentent impuissans à se mettre au-dessus d'elles ; c'est ensuite l'inaptitude de la race espagnole à comprendre et à pratiquer des constitutions calquées sur celle des États-Unis, imprégnées du génie de la race anglo-saxonne. Ces constitutions font ici l'effet d'un vêtement d'emprunt s'ajustant mal au corps qu'il recouvre, déchiré en maints endroits, reprisé par des mains inhabiles. Entre les deux races, entre leurs traditions et leurs conceptions, la différence est trop grande pour que les conditions de la vie politique soient les mêmes. Dans

l'Amérique du Nord, l'Indien n'est plus qu'une quantité négligeable, la race nègre ne forme qu'un dixième de la population, la race blanche est de beaucoup la plus nombreuse, la plus riche, la seule influente. Dans l'Amérique du Sud, elle est bien aussi la race conquérante et gouvernante, mais elle est souvent inférieure en nombre, elle constitue une oligarchie et s'accommode mal, non de la forme républicaine à laquelle elle demeure attachée, mais des ressorts compliqués de la constitution démocratique des États Unis, qu'elle s'est trop pressée d'adopter en l'exagérant encore, tantôt dans le sens antimonarchique comme au Venezuela, en fixant à deux années la durée des pouvoirs présidentiels, tantôt dans le sens oligarchique, en limitant son choix à l'un des membres du conseil fédéral, et en concédant tacitement, comme au Chili, le droit, au président, de désigner son successeur et de préparer son avènement.

De ce désaccord entre les lois organiques, essentiellement démocratiques, et un état social foncièrement oligarchique qui fait de la magistrature suprême l'apanage d'un petit nombre de familles possédant, avec la fortune, l'influence que donnent les services passés, une position reconnue, des sièges au congrès, de grandes propriétés territoriales, devaient résulter et résultèrent les *pronunciamientos*, l'armée sollicitée par les aspirans au pouvoir, soudoyée par ceux qui la détenaient, ses chefs reconnus comme arbitres des partis. C'est l'histoire de la plupart des républiques hispano-américaines depuis plus d'un demi-siècle ; c'est celle du Venezuela, et dans la liste déjà longue des hommes d'État qui s'y sont succédé, on voit reparaître, à intervalles irréguliers, les mêmes hommes ou les représentans des mêmes familles, les Paez, les Vargas, les Falcon, les Guzman, dont les pères ont joué un rôle dans les guerres de l'indépendance, de même que leurs ancêtres dans celles de la conquête.

Brusquement engagé par le président Palacio, le conflit prit, dès le début, par le fait de l'incarcération des juges de la cour suprême, suivie de l'arrestation des membres du congrès notoirement hostiles, un caractère aigu qui excluait tout espoir d'accommodement pacifique. L'insurrection éclata; le parti *légaliste*, comme il s'intitulait, appela, pour en prendre la direction, le général Joaquin Crespo.

Il résidait alors dans ses terres de l'État de Zamora, converties par lui en riches plantations de café. Agé de quarante-cinq ans, dix fois millionnaire, Crespo, soldat heureux, politique habile, ex-président de la République, tenait au Venezuela une grande place et passait pour l'un des plus fervens adeptes des institutions démo-

cratiques. Intéressé dans la maison de commission Lawalde et Cie, de New-York, il y possédait des capitaux considérables et faisait de sa grande fortune un généreux emploi. Métis d'un Espagnol et d'une Indienne, il descendait, par son père, de la race conquérante, par sa mère de la race autochtone; à ce double titre il possédait les sympathies des deux et personnifiait la classe nombreuse des demi-blancs. Aucun préjugé de couleur ne l'atteignait, aucun sang nègre ne coulant dans ses veines.

Adversaire politique de Palacio, il accepta, sans hésiter, le commandement qui lui était offert, ralliant ses vétérans qui accoururent se ranger à ses côtés et ses nombreux tenanciers. Dès son entrée en campagne, il dénonça dans un manifeste adressé au peuple les actes illégaux et despotiques du président, déclarant l'insurrection un devoir et appelant à lui tous ceux qui entendaient rester fidèles à la constitution. Au milieu de mars, il disposait d'une force insurrectionnelle de 1,500 hommes aguerris, mais mal armés. C'était trop peu pour marcher sur Caracas, défendue par les bataillons des généraux Tirado, Rodriguez, Cova et Borges, chefs de l'armée régulière et adhérens de Palacio, mais Crespo comptait sur son nom et sur son prestige pour provoquer des défections dans les rangs de ses adversaires et pour grossir les escadrons de *Llaneros* ralliés autour de lui. Renonçant donc à une marche en avant dont le succès était douteux, il manœuvra de façon à attirer les troupes du gouvernement dans les plaines où ses *Llaneros*, cavaliers intrépides, lui assuraient de sérieux avantages et lui permettaient, tout en harcelant l'ennemi, d'ajourner une action décisive jusqu'à l'arrivée de ses renforts.

Bien renseigné par ses affiliés sur ce qui se passait à Caracas, il savait que le mécontentement y était grand et que la terreur seule maintenait la capitale dans l'obéissance. Les animosités soulevées contre le dictateur par l'emprisonnement des juges et des membres du congrès se manifestait le 2 avril par une tentative d'assassinat. Une bombe de dynamite, lancée par une main inconnue, éclatait dans la *casa Amarilla,* résidence officielle du président, brisant les vitres et les cloisons. Palacio, qui se trouvait alors dans son cabinet de travail, n'échappa que par miracle à cette explosion, dont le retentissement fut tel qu'on l'entendit dans toute la ville où l'on crut tout d'abord à une attaque de l'armée insurrectionnelle. Appelées en hâte par le téléphone, la police et les troupes se replièrent sur la *casa Amarilla*, et les adhérens de Crespo, qu'elles surveillaient, profitèrent de ce moment d'affolement pour quitter leurs demeures, franchir les portes abandonnées, et gagner la campagne d'où, par des voies détournées, ils rejoignirent les

insurgés. Toutes les recherches faites pour découvrir l'auteur de l'attentat furent inutiles. On ne douta pas qu'il ne se cachât dans Caracas même, où l'inquisition de la police devint plus intolérable encore. Rien n'établit d'ailleurs que Crespo fut l'instigateur du crime ou qu'il en eut connaissance avant l'exécution.

Le premier choc entre les volontaires et les troupes de Palacio eut lieu près d'Ortiz, au sud-ouest de Caracas, le 1er avril; ce ne fut qu'une rencontre fortuite entre une colonne de renfort en marche pour rejoindre Crespo et les détachemens commandés par le général Rodriguez. De part et d'autre les pertes furent peu considérables, mais le général Rodriguez fut contraint de se replier, de laisser le passage libre à la colonne qui, longeant le cours de l'Orénoque, s'empara de la canonnière la *Nueve de Julio*, stationnée à Esmeralda.

Rien ne ressemble moins à nos guerres savantes que ces campagnes dans lesquelles le choc de quelques milliers d'hommes décide du sort de provinces aussi grandes que certains de nos États européens. Au début : incursion de guérillas tourbillonnant comme des nuées dans les grandes plaines solitaires, disparaissant ici pour reparaître là, s'attaquant aux convois, se cantonnant dans les brousses ou sur les hauteurs; plus tard : colonnes volantes, mieux armées, mieux aguerries, semant la terreur sur leur passage, intrépides à l'attaque, habiles à se dérober, expertes dans les ruses de la tactique indienne, excellant dans l'art de tendre des pièges, de dérouter l'ennemi par leurs feintes, de l'attirer hors de ses retranchemens. Puis enfin, à mesure que le champ se circonscrit, que l'objectif se dessine, ces corps épars se fondent en un tout dans lequel l'individualité subsiste sous l'apparente homogénéité, dans lequel la variété des modes de combat persiste en l'unité d'action. Ce ne sont que des corps d'armée, mais des corps d'armée redoutables par l'audace, le mépris de la mort et l'instinctive férocité. On comprend, en les voyant à l'œuvre, comment, lors des guerres d'indépendance, leur ténacité finit par avoir raison des solides bataillons espagnols, déconcertés par leurs brusques attaques et leurs luttes corps à corps.

Le léger succès d'Ortiz, grossi par la rumeur publique, accentua le mouvement insurrectionnel. Illas, gouverneur de l'État de Zamora, fit publiquement acte d'adhésion, appelant la population aux armes et l'invitant à se joindre à Crespo. Six cents hommes d'infanterie et sept compagnies de cavalerie répondirent à cet appel et se mirent en marche pour rallier le quartier-général de Crespo établi à Carabobo, à 100 kilomètres à l'ouest de Caracas. Polanco, qui commandait les troupes gouvernementales, leur barrait la

route. Il réussit, après un combat acharné, à les rejeter sur Acarigua, mais, au matin, les insurgés, renforcés dans la nuit par des contingens venus de Lara et par cinq cents Llaneros amenés par Manzano, lieutenant de Crespo, reprirent l'offensive, refoulèrent Polanco et vinrent camper à 12 kilomètres de Valencia, capitale de l'État de Carabobo, l'une des plus importantes villes du Venezuela et peuplée de 40,000 habitans.

Les légalistes y comptaient de nombreux partisans, mais Palacio y avait concentré des forces importantes, Valencia étant reliée par un chemin de fer à Puerto-Cabello, son port au nord, occupé par les troupes gouvernementales, et à Caracas, qu'elle couvre à l'ouest. On y achemina en toute hâte des renforts de la capitale pour prévenir la jonction, que l'on redoutait, des bataillons de Manzano et de Crespo. Il importait, en effet, et par-dessus tout, d'empêcher l'insurrection d'occuper un point de la côte. Les hommes affluaient, mais les armes faisaient défaut au camp de Crespo, et lui-même hésitait à lancer ses Indiens et ses métis avec leurs machétés contre les fusils à tir rapide des troupes régulières. Aussi longtemps que les légalistes, coupés de la mer, ne pouvaient recevoir les envois d'armes que l'on cherchait à leur faire tenir de l'île de Curaçao, ils ne constituaient qu'un ramassis de volontaires, condamnés à une lutte de guérillas, hors d'état d'engager une action sérieuse et d'aborder en rase campagne des bataillons disciplinés. Crespo le savait, et tous ses efforts, ses marches et contremarches n'avaient qu'un objectif : s'ouvrir un chemin vers le nord, déboucher sur un point quelconque du littoral.

Valencia à l'ouest, Caracas à l'est, lui fermaient la route. Mettant donc en avant le peu de vétérans bien équipés dont il disposait, utilisant sa cavalerie pour de rapides incursions, il rétrécissait le cercle autour de Valencia, n'osant l'attaquer de front, cherchant à la prendre à revers et, bien inspiré, poussant ses avant-gardes sur Polito, station de la voie ferrée qui relie Valencia à Puerto-Cabello. Un coup de main pouvait lui livrer cette petite ville, dont la prise isolerait Valencia de son port. Il décida de le tenter avec ses Indiens.

Mora les commandait. Métis, de sang nègre et indien, il avait fait ses preuves de bravoure et aussi de férocité, sous les ordres de Guzman Blanco. Quand la guerre civile éclata, il vint avec ses *Zambos* se ranger aux côtés de Crespo. Rusé comme un Indien, il excellait dans l'art de dresser des embûches, de déconcerter l'ennemi par ses feintes, dangereuses pour lui-même avec d'autres hommes que les siens, mais il les connaissait et savait ce qu'il en pouvait attendre. Abritées derrière des retranchemens élevés en

hâte, les troupes de Palacio, adossées à Polito, faisaient face aux Indiens. Chargeant à leur tête avec impétuosité, Mora ralentit graduellement leur élan et, devant le feu de l'ennemi, fit mine de se replier en arrière, attirant à sa poursuite les défenseurs de Polito, sur lesquels, faisant volte-face, il se rua tout à coup, engageant le combat corps à corps. La souplesse et l'agilité de ses Zambos, leurs terribles machétés leur donnaient, dans cette lutte d'homme contre homme, une incontestable supériorité. Le combat fut court, mais sanglant; les troupes régulières lâchèrent pied devant « cet abordage de démons » et, pêle-mêle, vaincus et vainqueurs entrèrent dans la ville emportée.

Ce succès ouvrait la route du nord; il livrait à l'insurrection les petits ports de Moron et de Punta-Chavez, par lesquels Crespo recevait enfin les armes et les munitions que ses adhérens, réfugiés à Curaçao, lui faisaient tenir par trois goélettes qui, depuis plusieurs jours, croisaient au large. Soixante-quinze milles seulement séparent Curaçao de la terre ferme.

En se prolongeant, la lutte prenait, de part et d'autre, un caractère plus inhumain. La cruauté indienne s'éveillait, surexcitée et déchaînée. On le vit bien par l'assassinat de Quevedo, l'un des généraux les plus redoutés de Palacio et surnommé *l'Hyène* à cause de son instinctive férocité. Partisan intrépide et cupide, il avait amassé, dans les guerres civiles, une fortune de plusieurs millions et possédait dans l'État de Guzman Blanco, près de Los Tequès, d'importantes plantations de café. Surpris avec son aide-de-camp, le colonel Armès, il fut jeté à bas de son cheval, assommé à coups de pierre et découpé en morceaux. Son compagnon subit le même sort.

Si la nouvelle du meurtre de Quevedo était accueillie par des transports de joie au camp de Crespo, à Caracas on saluait avec une joie non moins barbare celle de la capture, à Ciudad-Bolivar, de l'un des fils de Crespo, et les vociférations de la populace arrachaient au président Palacio l'ordre de mettre le prisonnier à mort si son père marchait sur Caracas. Ce n'était qu'une menace. Non plus que Crespo n'approuvait l'attentat contre Palacio ni le meurtre de Quevedo, Palacio n'était capable de commander de sang-froid l'exécution d'un captif. L'un et l'autre pactisaient avec les fureurs soulevées par eux et autour d'eux; faute de pouvoir les contenir, ils leur donnaient la sanction de leur autorité, mais, de part et d'autre, ils redoutaient ce déchaînement de passions brutales, cette soif du sang qui s'allume chez l'Indien brusquement arraché à son travail quotidien, à sa passive obéissance, et revenant à la condition de bête fauve, inconsciente et sanguinaire. Ils

savaient ce dont elle était capable, l'ayant vue à l'œuvre; mais, plus forte qu'eux, elle les entraînait.

Désireux de la reprendre en main, Crespo ne précipitait pas les événemens. Il respirait depuis que, ravitaillé par mer, solidement assis sur la côte, il n'avait plus à craindre de manquer d'armes et de munitions. Avant de s'attaquer aux villes riches et populeuses de Valencia, de Puerto-Cabello, de Caracas, il voulait établir une discipline sévère dans les rangs de ses soldats improvisés, les organiser militairement et prévenir, en cas de succès, des scènes de pillage et de violence qui soulèveraient contre lui l'opinion publique et motiveraient à coup sûr l'intervention des bâtimens de guerre étrangers mouillés dans le port de la Guayra. Puis il attendait, pour pousser plus avant, la réponse du docteur Rojas Paul, alors émigré à Curaçao, à l'offre qu'il lui faisait, sous certaines conditions, de favoriser son avènement à la présidence de la république. Le docteur Rojas Paul avait déjà rempli ces hautes fonctions. Crespo et lui s'étaient connus dans l'une de ces circonstances qui font de l'existence des hommes d'État de l'Amérique du Sud la plus accidentée qui se puisse imaginer. Pendant un temps, adversaires politiques, enrôlés un moment sous des bannières ennemies, le hasard des événemens militaires avait jeté Crespo, prisonnier, entre les mains de Rojas Paul. Les égards avec lesquels ce dernier traita son captif, la magnanimité de ses procédés, rapprochèrent ces deux hommes, populaires à des titres différens, Crespo comme soldat, Rojas comme politique. De là l'offre de Crespo de le ramener à la présidence, offre que Rojas accepta.

Ce rapprochement donnait un point d'appui extérieur à l'insurrection, Rojas Paul étant, à Curaçao, le chef des nombreux exilés politiques qui y attendaient l'heure de rentrer dans leur patrie; il écartait, en outre, tout soupçon d'ambition personnelle de la part de Crespo, mais si ce dernier affectait de céder un pouvoir éventuel, il n'entendait pas plus se dessaisir de la direction militaire que se désintéresser de la question politique, et il avait posé les conditions mises à son concours. Elles étaient ratifiées et, à la fin d'avril, un double manifeste de Crespo et de Rojas Paul attestait leur entente et leur objectif commun. Ils réclamaient impérieusement la démission et la mise en jugement de Palacio. Rojas appelait aux armes les Vénézuéliens bannis ou émigrés à Curaçao; il les armait et les mettait à même de rejoindre Crespo, qui resserrait le blocus de Valencia.

Ici se place un épisode, quelque peu romanesque, encore mal éclairci, et qui, comme le précédent, met en relief le côté chevaleresque de ces hommes dont, tant de fois, la cruauté étonne. Ale-

jandro Ybarra commandait, à Valencia, les troupes de Palacio. Il était marié, depuis peu, à miss Russell, de Boston, fille du ministre des États-Unis au Venezuela et qu'une étroite amitié unissait à Mme Crespo. Cette jeune femme tremblait pour les jours de son mari; elle suppliait Crespo de le sauver des mains de ses soldats, au cas où la ville tomberait en son pouvoir. Crespo avait promis de faire de son mieux, mais il laissait entendre que les nègres et les Indiens commandés par son lieutenant Mora n'étaient pas gens à faire quartier et qu'Ybarra courrait de grands risques. Il ajournait donc le moment de donner l'assaut et, sous main, faisait presser Ybarra de se mettre à l'abri.

A ce moment même la nouvelle parvenait au quartier-général de Crespo que l'État Falcon, travaillé par ses émissaires et ceux de Rojas, se déclarait en sa faveur, que la ville de Coro, peuplée de 10,000 habitans, et son port de la Véla étaient aux mains de l'insurrection, et enfin que son fils, prisonnier de Palacio, avait réussi à s'évader et à gagner la Trinidad. En revanche, il apprenait qu'un détachement de ses volontaires, imprudemment engagé dans un conflit inégal avec les troupes de Palacio, venait d'être taillé en pièces au sud de Los Tequès. Armés de machétés, ils avaient abordé un bataillon pourvu de fusils à tir rapide et, après un combat acharné de toute une journée, avaient dû battre en retraite, laissant sur le terrain plus de la moitié de leur effectif; mais ce qui était plus grave, il recevait avis d'une tentative de rapprochement de Palacio avec les partisans de Guzman Blanco.

Bien qu'absent du Venezuela, l'ex-dictateur y comptait, avons-nous dit, de nombreux adhérens; bien qu'en apparence désintéressé des événemens, son nom pesait d'un grand poids. On se souvenait encore du temps où un mot de lui renversait ou consolidait le parti au pouvoir, élevait et déposait les présidens. L'intervention de Guzman Blanco pouvait singulièrement modifier la situation, mais abdiquerait-il ses griefs mal dissimulés contre l'entourage de Palacio et, d'autre part, la tentative de rapprochement faite par ce dernier n'aurait-elle pas pour résultat de lui aliéner les sympathies de ses partisans, victimes désignées de l'alliance? Fut-ce en conséquence de ce revirement inattendu ou à la suggestion de Palacio lui-même, désireux d'entrer, à tout événement, en négociations avec Crespo, que Sébastiano Casañas, commandant en chef des forces gouvernementales, fit faire directement à Crespo des propositions d'accommodement? Quoi qu'il en soit, Crespo répondit en posant pour conditions la mise en liberté des juges incarcérés, le rappel des membres exilés du congrès et l'élection immédiate d'un nouveau président. Sur ce terrain on ne

pouvait s'entendre, et les pourparlers furent rompus. Palacio envoya en Europe un agent officiel avec la double mission de solliciter, à Paris, le retour de Guzman Blanco et de négocier, à Londres, un emprunt gagé sur la promesse de concessions à la Grande-Bretagne dans le différend relatif aux territoires des rives de l'Orénoque confinant à la Guyane anglaise.

Il n'en fallait pas tant pour blesser les susceptibilités nationales et grossir le nombre des insurgés. Les hostilités reprirent. Crespo, laissant son lieutenant Mora surveiller Valencia, dirigea une partie de ses forces sur Ciudad-Bolivar, la dernière place forte de Palacio sur l'Orénoque, avec ordre de s'en emparer. Pendant ce temps, le général Granjos, chargé par lui de couper les communications entre l'armée ennemie et Trujillo, faisait sauter, avec la dynamite, le camp du colonel Villafana à la Chita-Hill, et les Llaneros achevaient à coups de sabre ceux que l'explosion n'avait que blessés. De son côté, Mora, l'*Aigle noir*, comme l'avaient surnommé ses Indiens enthousiasmés de sa bravoure, frémissant de ne pouvoir mettre la main sur la riche proie de Valencia, s'emparait du port de Tucacas, situé en face de Puerto-Cabello, et le général Nuñez emportait, près d'Ejido, le camp retranché des avant-postes de Palacio, nonobstant la résistance énergique du général Ariez.

Palacio chancelait sous ces coups répétés. Il avait successivement perdu la ligne de l'Orénoque et les États du sud, ceux de l'ouest et la ligne des Andes, ceux de l'est et le delta du fleuve. Il ne tenait plus que Ciudad-Bolivar menacée, Valencia bloquée, Puerto-Cabello serrée de près au sud et à l'ouest, Caracas, la capitale, et la Guayra, son port, où il ne se maintenait que par la terreur. Dans ce cercle étroit, il concentrait ses troupes, comblant par une conscription forcée les vides faits dans ses rangs, enrôlant des enfans de quatorze ans, sentant approcher l'heure du choc final qui devait consommer sa chute ou relever sa fortune. Il n'avait, d'ailleurs, plus le choix du terrain sur lequel livrer le combat suprême. Il lui fallait, ou briser le cercle de fer qui enserrait Valencia, ou laisser tomber la grande ville, dont la prise entraînait celle de Puerto-Cabello et découvrait Caracas.

Située dans une magnifique vallée de cinq kilomètres de largeur, qu'encadrent, à l'est, les chaînes de l'Hilaria et de San-Diégo, à l'ouest celle de Guataparo, et qu'arrose une rivière aux eaux claires et limpides se déversant dans le lac Ticarigua, Valencia, dominée par l'El-Morro, colline granitique de 300 mètres d'altitude, mériterait, mieux que Caracas, d'être la capitale du Venezuela. Ce ne fut pas sans longs débats que l'on se décida à choisir cette dernière comme siège du gouvernement. Plus difficile

d'accès et, comme telle, plus facile à défendre, Caracas n'est pas, ainsi que Valencia, à la merci d'un coup de main. La vallée de Valencia s'ouvre largement au sud et vient mourir dans une vaste plaine. C'est à l'orée de cette vallée que Palacio concentra ses troupes, appuyées sur la ville et face à l'ennemi auquel elles barraient la route.

La bataille s'engagea le 1er juin, au lever du soleil, et dura trois jours, vaillamment disputée de part et d'autre. Le premier jour, le résultat demeura incertain ; le second, l'avantage parut se dessiner en faveur des bataillons de Palacio ; les troupes insurrectionnelles faiblissaient ; vers le soir, les efforts de leurs chefs les rallièrent et, par un vigoureux mouvement en avant, elles reprirent le terrain perdu. Sur toute la ligne on se battit avec acharnement ; les Indiens, jetant leurs fusils, se ruaient, armés de leurs machétés, « qui, disent-ils, ne manquent jamais leur homme, » sur les soldats de Palacio et les firent reculer, non sans laisser bon nombre des leurs sur le terrain. La journée du 3 fut décisive. « Ce jour-là, écrit un témoin oculaire, l'impétueuse offensive des métis et des Indiens causa, dès le début, un certain ébranlement dans les rangs de leurs adversaires. Bravant un feu meurtrier, les Indiens abordèrent l'ennemi, le machété au poing, soutenus par les tirailleurs et par les Llaneros déployés sur les ailes, lançant à fond de train contre les bataillons leurs mustangs à peine domptés. Le coup d'œil était terrifiant et bien propre à ébranler les nouvelles recrues de Palacio. Sous ce choc, elles faiblissaient. Crespo le vit : faisant donner ses réserves, il intima l'ordre de charger sur toute la ligne. L'attaque fut irrésistible ; les Indiens, à demi nus, poussaient des cris sauvages, brandissant leurs coutelas, étincelans au soleil, et dont chaque coup abattait un homme. Vainement les généraux de Palacio, se jetant au plus fort de la mêlée, tentèrent de raffermir leurs soldats, ils cédaient pied, et les Llaneros faisaient dans leurs rangs de larges trouées. Une panique éclata, suivie d'une débandade précipitée ; sabrés par les cavaliers, serrés de près par les Indiens, les fuyards ne s'arrêtèrent que sous les murs de Valencia dont l'artillerie les couvrait. »

La partie était perdue pour Palacio. Ses meilleurs soldats restaient sur le champ de bataille ; la prise de Valencia n'était plus douteuse, et Crespo ne la retardait que pour sauver la vie d'Ybarra d'une part et pour ne pas livrer la ville aux horreurs du pillage. Caracas s'agitait, frémissante, sous la main du dictateur que ses partisans abandonnaient et qui tentait, une dernière fois, de négocier. Il offrait, disait-on, à Crespo, une forte somme d'argent pour l'indemniser de ses pertes personnelles ; il s'engageait à se démettre

et à convoquer le congrès ; en échange, il demandait la suspension des hostilités et, par un article secret, la promesse d'appuyer la nomination de Sarria, son ministre de la guerre, comme président. Ces offres furent-elles réellement faites et, si elles le furent, avaient-elles d'autre but que de gagner du temps pour assurer sa fuite ou lui permettre de tenter, une fois encore, la chance des armes? On pouvait le croire, en voyant Palacio vider Caracas de ses défenseurs, envoyer 3,000 hommes combler les vides de son armée battue sous Valencia et donner l'ordre à ses généraux de se préparer à de nouveaux combats.

L'intervention de Monagas, son principal lieutenant, l'empêcha de donner suite à ce projet. Au reçu des instructions de Palacio, Monagas quitta les avant-postes de Valencia, se rendit à Caracas, à la *casa Amarilla*, et mit le président en demeure de renoncer à toute résistance. L'entrevue fut émouvante. Avec le récit de Monagas, et celui qu'en fit Palacio, récits que nous avons sous les yeux et qui diffèrent peu dans leurs lignes principales, on peut reconstituer la scène.

Palacio insista sur la nécessité et la possibilité de continuer la lutte. Avec les débris de son armée, il pouvait encore mettre en ligne 6,000 hommes ; en leur adjoignant les garnisons de Puerto-Cabello, de Victoria, de Caracas et de la Guayra, ce chiffre serait plus que doublé ; il rappellerait les troupes de Ciudad-Bolivar, et enfin Caracas était en état de tenir longtemps contre un ennemi mal pourvu d'artillerie. Par les prières, les menaces et les promesses, il s'efforçait de convaincre Monagas.

— Il ne reste plus rien à tenter, répliqua le général, et il est inutile de faire encore couler le sang. Les troupes que j'ai sous mes ordres sont des recrues sans solidité et inférieures en nombre à nos adversaires. Elles sont convaincues de leur impuissance à tenir contre les Indiens et les vétérans de Crespo, hommes aguerris, bien équipés et pleins d'enthousiasme. Je puis, dites-vous, livrer une bataille encore, mais le résultat n'en est pas douteux. Crespo sera victorieux, et je ferai massacrer mes soldats. Je me refuse à les mener à une mort certaine. De tous côtés l'ennemi nous enserre ; il avance au sud, à l'est et à l'ouest. Il n'y a plus d'espoir, il ne reste qu'à capituler, fuir ou mourir.

Monagas achevait à peine qu'un messager apportait au président la réponse et l'ultimatum de Crespo. Il exigeait la remise entre les mains de gouverneurs désignés par lui, de Caracas et des places encore occupées par les généraux de Palacio, le licenciement de son armée, la libération des juges de la cour suprême et des détenus politiques, la démission du président et son remplacement provi-

soire par le premier vice-président Villegas, lequel convoquerait le congrès pour procéder à une élection régulière. A ces conditions, Crespo garantissait à Palacio la vie sauve.

Une heure plus tard, cet ultimatum était connu de toute la ville; le conseil se réunissait, sommait Palacio de se démettre et appelait Villegas à prendre temporairement le pouvoir. Toute résistance était impossible. Palacio cédait et acceptait l'offre que lui faisait Monagas, impatient de hâter son départ, d'une escorte armée pour le protéger jusqu'à la Guayra, où le navire de guerre *El Libertador* devait le recevoir et le transporter à Fort-de-France. Le 18 juin, il s'embarquait et, le 16 juillet, le transatlantique français, *le Labrador*, le débarquait à Bordeaux.

Dans une entrevue qu'il eut à Santander avec l'un des rédacteurs du *New-York Herald*, moniteur attitré des présidens déchus des républiques hispano-américaines, qui reçut et publia la dernière lettre qu'écrivit Balmaceda avant de mourir, et aussi les confidences d'Andueza Palacio, l'ex-président du Venezuela se défendit avec énergie des accusations portées contre lui : « Je n'ai, dit-il, jamais aspiré à la dictature ni prétendu garder le pouvoir un jour de plus que ne l'exigeait le bien de l'État. Je m'éloigne parce que l'on m'affirme que mon absence est nécessaire pour rétablir la paix et arrêter l'effusion du sang. La question pendante n'est pas une question de personnes, mais de principes, de politique intérieure et de réformes constitutionnelles. Je défie qui que ce soit de produire une preuve de mon désir de rester président. Le pays est avec moi; je n'ai contre moi qu'une faible majorité dans le congrès. J'ai voulu l'élection du président par le suffrage direct et non par une commission du congrès ; j'ai échoué par 43 voix contre 40. J'ai eu contre moi tous ceux qui, ayant chance d'être élus par l'intrigue, n'en avaient pas de l'être par le vote populaire. J'avais pour moi les conseils municipaux et sept États sur neuf. Si l'on m'eût laissé faire, j'eusse convoqué le conseil fédéral et signifié, par écrit, que je n'étais pas candidat à la présidence. Le temps m'a manqué, et mes conseillers m'ont trahi. Sarria, mon ministre de la guerre, Monagas, le chef de mes troupes, tous deux députés, étaient dévorés du désir d'être présidens. Ce sont eux qui m'ont persuadé de partir. Sous les couverts d'une amitié feinte, ils m'ont représenté que le peuple se méprenait sur mes intentions, qu'il me tenait pour le fauteur de la guerre civile et qu'il ne me restait plus qu'à convoquer le congrès. C'eût été agir contre mes convictions, démentir mes actes antérieurs. Je m'y refusai ; je remis ma démission à Villegas et je partis. »

A une allusion faite au bruit qui courait, qu'entré pauvre à la

casa Amarilla, il en sortait avec quinze millions, l'ex-président répondit : « On met toujours en circulation de pareilles rumeurs. Je ne me suis pas enrichi au pouvoir et n'ai même pas reçu l'intégralité de mon traitement. » Sévère dans ses jugemens sur ses partisans, il se montra sobre d'appréciations sur Crespo, dont il prédit le succès final : « Je laisse, dit-il, le pouvoir aux mains d'un triumvirat d'incapables, de Sarria, de Monagas et de Mendoza qui gouvernent sous le nom de Villegas ; » et il dénonce, en termes amers, la nullité d'Ybarra et la duplicité de Sarria (1).

IV.

Le départ d'Andueza Palacio terminait le premier acte du drame politique dont le Venezuela était le théâtre. La démission du président laissait une place vide, mais non une question réglée. Les compétiteurs restaient nombreux et le champ était libre. Villegas, détenteur nominal d'un pouvoir temporaire, ne pouvait se maintenir, contrecarré qu'il était par Iturbe, le second vice-président, par le général Urdaneta, troisième vice-président, qui, s'emparant de la dictature, contraignait Villegas à se réfugier à la Guayra, pendant que Mendoza, au camp de Valencia, accumulait vainement les obstacles devant Crespo, en marche sur Caracas et qui, victotorieux à la Cura, maître de Puerto-Cabello emportée par son lieutenant Mora, se heurtait, à El-Guayaba, aux derniers bataillons d'un gouvernement aux abois. Solidement appuyés sur leurs retranchemens et sur Caracas, commandés par les généraux Mendoza, Monagas, Monteverde, Diaz et Zamora, ils ne laissaient pas que de présenter encore un front redoutable. Crespo, Véga et Guerra marchaient à la tête des légalistes. Avant d'aborder l'ennemi, les Llaneros, pour se mieux reconnaître dans la mêlée, se dépouillèrent de leurs chemises, graissèrent leurs torses nus et, mettant à profit un orage violent, se ruèrent au galop de leurs chevaux sur l'aile gauche commandée par Mendoza. Elle plia sous le choc et les Llaneros, sabrant devant eux tous ceux qui portaient une chemise, la mirent en déroute. L'aile droite, découverte, perdit successivement ses chefs. Monteverde, Diaz et Zamora furent tués, et les longs convois de morts et de blessés défilant dans les rues de Caracas apprirent à la population le résultat de la lutte.

Exaspéré par sa défaite, Mendoza rentrait à Caracas avec les débris de son aile gauche. Urdaneta, Sarria et Casañas quittaient la capitale pour tenter, disaient-ils, de reprendre à Mora, avec l'aide

(1) Voir le *New-York Herald* du 20 juillet 1892.

de la flotte, Puerto-Cabello. Bien qu'il affectât une confiance qu'il n'avait pas et qu'il s'efforçât de donner le change à l'opinion publique, Mendoza ne pouvait plus se faire d'illusions. Les vivres devenaient rares dans la ville, dont le trafic avec la Guayra, son port d'approvisionnement, était interrompu. La viande se vendait 5 francs la livre, la farine, 250 francs le quintal. L'argent manquait, le trésor public était vide. Pour le remplir, Mendoza avait recours à des emprunts forcés, taxant arbitrairement la population, rançonnant les négocians, auxquels il imposait des versemens de 1,000 à 100,000 francs, suivant leur fortune présumée, exigeant des agens locaux des riches *hacienderos*, de Guzman Blanco et de Crespo, de Rojas Paul et de Palacio lui-même des sommes de 250,000 à 700,000 francs, emprisonnant les consuls étrangers qui protestaient contre ses exactions, emplissant ses poches, affirmaient ses ennemis, pendant que ses rivaux et ses collègues négociaient des conventions par lesquelles, à son insu, ils se partageaient les emplois lucratifs et les dernières ressources de l'État : à Villegas, la légation de Madrid ; à Julio Sarria, 250,000 francs et le droit de désigner un ministre ; à Domingo Monagas, 250,000 francs et le privilège de nommer les directeurs des douanes de Campano, Barcelona, Cumarra et Guigue ; à Alejandro Ybarra, la légation des États-Unis ; à Giuseppe Monagas, le gouvernement de Caracas. Quand un hasard le mit au courant de ces conventions dans lesquelles son nom ne figurait même pas, Mendoza mit, prétend-on, son butin à l'abri, gagna en hâte la côte, d'où, deux jours plus tard, une goélette le débarquait à Curaçao, classique lieu de refuge des politiciens vaincus du Venezuela.

Pendant ce temps, sourd à toutes propositions d'arrangement, même à celles que lui faisait tenir Rojas Paul, Crespo, refusant sa part des dépouilles et n'ayant pas encore dit son dernier mot, marchait, à la tête de ses vétérans, sur Caracas, mal défendue par quelques milliers d'hommes démoralisés et qui encourageait de ses acclamations le soldat heureux dans lequel elle voyait son libérateur et le restaurateur des libertés du Venezuela. Sous les murs de la capitale, il apprenait que ses troupes victorieuses, commandées par ses lieutenans Hernandez et Gill, étaient maîtresses de Ciudad-Bolivar et de tout le cours de l'Orénoque. Sans coup férir, il occupait la Guayra dont les habitans lui ouvraient les portes, le suppliant de les protéger contre la populace qui menaçait de piller les entrepôts. L'ordre rétabli à la Guayra, il achevait de briser, à Los Tequès, les derniers et impuissans obstacles que ses ennemis lui opposaient. Le 9 octobre, il entrait dans Caracas où Rojas Paul venait s'excuser auprès de lui d'avoir un instant douté de son succès et prêté l'oreille à des tentatives d'accommodement. Accueilli

dans la capitale en libérateur, il réorganisait la cour suprême, licenciait l'armée du Centre et celle de Los Andes, renvoyant les Indiens à la récolte du café, ne gardant sous les armes que ses vétérans.

Sa tâche militaire est terminée ; il a su la mener à bonne fin, et la fortune ne lui a pas fait défaut, non plus qu'il ne lui a fait faute. Le suivra-t-elle jusqu'au bout dans l'œuvre nouvelle qui lui incombe et la perspicacité de l'homme d'État sera-t-elle à la hauteur de l'habileté du capitaine? Cette œuvre apparaît singulièrement complexe : remplir un trésor vide et relever un crédit ébranlé, reconstituer une administration désorganisée et réformer une constitution hors d'état de fonctionner, substituer à la vénalité une bonne gestion des affaires et des deniers publics, apaiser les haines et désarmer les vengeances, serait déjà une tâche difficile et de longue haleine ; elle n'est pas la seule, et avant peu, le Venezuela se trouvera en présence d'une question de politique extérieure dont on ne saurait se dissimuler la gravité.

Nous y avons fait allusion plus haut, en parlant des négociations entamées par Andueza Palacio avec l'Angleterre, à laquelle il offrait, en échange d'un prêt d'argent, des concessions dans le règlement des difficultés pendantes au sujet du tracé de la limite entre la république et la Guyane anglaise. Cette dernière confine, à l'ouest, au Venezuela, au territoire de l'Yuruari ; elle touche, au nord, à la Boca de Navios, aux rives de l'Orénoque.

Depuis longtemps l'Angleterre réclame une rectification de frontières qui lui donnerait un port à l'estuaire du fleuve et la libre pratique du grand réseau fluvial qui sillonne le Venezuela, qui, par ses artères intérieures, par ses affluens nombreux, se relie à l'Amazone et au rio de la Plata, seuil d'accès de la Colombie, du Pérou, de la Bolivie, du Brésil, du Paraguay, de l'Uruguay et de la République Argentine. Cette concession donnerait, en outre, à la colonie britannique l'un des plus riches territoires du Venezuela, celui qui semble appelé, dans un avenir prochain, à prendre le premier rang parmi les États, celui qui éveille le plus les convoitises des colons et des mineurs de la Guyane anglaise. Les plaines fertiles de l'Yuruari, leurs plantations de coton, cacao, canne à sucre, tabac, fèves de Tonka, rivalisent avec leurs mines d'or. C'est là que se trouve la célèbre mine du Callao, dont le rendement annuel dépasse 11 millions et qui, constituée avec un capital primitif de 322,000 francs, a déjà payé à ses actionnaires plus de 67 millions. Elle n'est d'ailleurs pas la seule de cette région, dont l'extraction d'or dépasse actuellement 24 millions et dont les mineurs de Georgetown ont déjà, à plusieurs reprises, tenté de s'emparer à main armée.

Cédant à leur pression, alléguant l'impossibilité où elle se trou-

vait de régler ce différend avec un pouvoir sans cesse contesté et des présidens sans stabilité, l'Angleterre fortifiait le port de Barima, sur lequel elle avait indûment fait main basse et qui, situé sur la rive vénézuélienne du Cuyuni, lui ouvrait le territoire de l'Yuruari. Le représentant de la république à Washington, M. Bolet Peraza, avait officiellement protesté, au nom de son gouvernement, contre cette prise de possession, et invoqué l'appui des États-Unis qui, adoptant comme mot d'ordre de leur politique extérieure : *l'Amérique aux Américains*, s'opposaient à toute ingérence de l'Europe dans le double continent.

Dans sa note diplomatique, M. Peraza déclarait que le maintien de l'occupation anglaise serait plus dangereux encore pour l'Amérique que ne saurait l'être le contrôle d'une puissance européenne sur l'isthme de Panama. « Elle annulerait, écrit-il, les efforts que, sous l'influence des États-Unis, font les nations de l'Amérique du Sud pour resserrer leurs liens d'origine, unifier leurs intérêts et leurs destinées. Ces aspirations peuvent être mises à néant par la domination de la Grande-Bretagne sur les eaux d'un fleuve, qui lui permettra de peser d'un grand poids sur les États de l'Amérique méridionale et d'y faire prévaloir ses intérêts et son influence. » Il terminait en invoquant l'arbitrage des États-Unis pour trancher ce différend.

Dans notre précédente étude sur Balmaceda, nous avons montré le Chili oscillant entre les États-Unis et l'Angleterre, et, finalement, se tournant vers cette dernière. Au Venezuela, nous voyons se produire la même oscillation ; mais, par suite des circonstances que nous venons d'indiquer, l'orientation va se dessinant en sens inverse. Si peu vraisemblable que soit l'acceptation, par l'Angleterre, du cabinet de Washington en tant qu'arbitre, on peut encore espérer que la question en litige sera dénouée pacifiquement. Le rétablissement de la paix intérieure permettra d'en aborder l'examen, mais il importe que la paix se fasse et qu'un gouvernement régulier s'établisse.

Le dernier mot appartient au général heureux qui tient entre ses mains les destinées de son pays. Saura-t-il, justifiant les espérances de ses amis, se révéler le libérateur de sa patrie et le restaurateur de sa liberté reconquise, ou bien n'est-il, comme l'affirment ses ennemis, qu'un soldat habile dont l'ambition se borne à inscrire un nom de plus sur la liste déjà longue des dictateurs éphémères des républiques hispano-américaines ?

C. DE VARIGNY.

L'HÉROISME DANS LA MUSIQUE[1]

Après nous avoir parlé de Dieu, de la nature et de l'amour, ou plutôt après les avoir chantés tous trois, il semble que la musique n'ait plus rien à nous dire. Une dernière fois pourtant nous revenons à elle, parce qu'il reste en nous un sentiment, ou mieux un ordre de sentimens, dont elle garde, peut-être plus que les autres arts, l'interprétation privilégiée. C'est l'héroïsme. Sur cette région de notre âme, les pires détracteurs de la musique n'en ont jamais contesté ni calomnié l'influence. Après avoir écrit contre la musique tant de pages impertinentes ou injustes ; après l'avoir maudite comme magicienne et sorcière, ennemie de toute activité et de toute liberté morale, ils se sont repentis et rétractés. Ils n'ont pu refuser leur hommage à la vierge guerrière, inspiratrice du courage, ouvrière de victoire, gardienne ou vengeresse de la patrie. Devant la musique héroïque, un de Laprade même s'est incliné, se souvenant de Tyrtée et de Rouget de l'Isle. Nous rappellerons, nous, bien d'autres souvenirs, et ce mot si grand d'héroïsme, nous tâcherons de le grandir encore. L'héroïsme dans la musique, ce sera la valeur militaire d'abord, mais non pas celle-là seulement. Nos héros ne se distingueront pas uniquement par des succès extraordinaires à la guerre, mais par une force de caractère, une vertu, une grandeur d'âme peu commune. La guerre est la plus fameuse, mais non l'unique école de l'héroïsme. La religieuse qui se jeta naguère au-devant d'un chien enragé et lui livra ses deux poings pour sauver des enfans confiés à sa garde, égala les plus grands capitaines et la marche funèbre de Beethoven aurait pu se jouer devant son cercueil. Il y a plus : l'héroïsme n'exige ni le

(1) Voir la *Revue* du 15 septembre 1887, du 1er février et du 15 septembre 1888.

sang ni la mort ; toutes les victimes ne tombent pas, et des sacrifices sublimes se consomment chaque jour dans le secret de consciences inconnues. Ainsi compris, l'héroïsme s'étend ; il gagne notre âme entière. Aussi l'associerons-nous, par un retour sur nos études précédentes, à la religion, à la nature et à l'amour ; des trois sentimens, il apparaîtra comme le paroxysme et la fleur éclatante. Enfin, sans plus y rien mêler, sans même le qualifier, de peur de le restreindre, nous envisagerons l'héroïsme pur, c'est-à-dire un état supérieur de notre âme : la conscience tantôt grave, tantôt exaltée de notre force et de notre liberté. Ainsi, de la forme guerrière de l'héroïsme, la plus extérieure et la plus sensible, nous repliant peu à peu sur nous-mêmes, nous pénètrerons jusqu'au théâtre intime des luttes purement morales et des silencieuses victoires.

I.

La guerre est naturelle. Est-elle également divine ? Des hommes d'action l'ont proclamé : témoin le maréchal de Moltke ; des hommes de pensée l'affirment aussi, depuis Joseph de Maistre jusqu'à M. E.-M. de Vogüé. La guerre, a dit le soldat allemand, entretient chez les hommes tous les grands, les nobles sentimens : « l'honneur, le désintéressement, la vertu, le courage ; elle les empêche de tomber dans le plus hideux matérialisme. » « Si par impossible, écrit à son tour notre éminent compatriote, une fraction de la société humaine, mettons tout l'occident civilisé, parvenait à suspendre l'effet de cette loi, des races plus instinctives se chargeraient de l'appliquer contre nous ; ces races donneraient raison à la nature contre la raison humaine. »

Étranges doctrines ! — La guerre, dites-vous, entretient le courage. Mais tous les fléaux humains l'entretiennent également. La pauvreté et la faim provoquent l'aumône ; les épidémies font l'honneur des médecins et des garde-malades. Est-il donc heureux qu'il y ait des affamés et des cholériques ? — Non. La guerre, comme la souffrance, comme la mort, dont elle est une des grandes pourvoyeuses, est une loi nécessaire, mais détestable. Encore n'est-ce qu'une loi contingente, d'une nécessité provisoire et que l'avenir peut-être abolira. En tout cas, et tant qu'elle nous régit, c'est une loi de misère et de rigueur ; les vertus qu'elle enfante ne sauraient la consacrer ; à peine si elles en consolent, et le jour où les races instinctives, autrement dit inférieures, écraseraient l'occident comme le roseau de Pascal, le roseau n'en continuerait pas moins d'avoir raison contre l'instinct, même victorieux.

Il n'importe d'ailleurs ici que la guerre soit bonne ou mauvaise.

Elle existe, et c'est peut-être pour en voiler l'horreur que la musique lui fut et lui sera toujours unie. La musique est plus naturelle et plus nécessaire encore au combat qu'à la religion et à l'amour. Il est plus facile aux hommes de prier ou d'aimer que de s'entre-tuer en silence. Chez les animaux, les oiseaux surtout, mais chez certains quadrupèdes aussi, voire chez d'humbles bestioles, l'araignée ou le grillon, la colère autant que l'amour provoque le chant. L'homme enfin, sauvage ou civilisé, s'est toujours excité au combat par la musique. C'est à grand bruit que Gédéon défit les Madianites, et l'on n'aurait jamais pris Jéricho sans trompettes. Quelle vertu possèdent donc les sons pour fortifier notre âme et l'élever au-dessus du danger? Les enfans chantent dans les ténèbres pour couvrir de leur petite voix les voix terribles du silence. Les chevaux mêmes hennissent et se cabrent au son des clairons et des tambours. Double et mystérieux pouvoir de la musique : elle apaise et elle excite ; elle berce la souffrance et réveille le courage ; elle met sur les fronts qu'elle aime des roses ou des lauriers.

Aucun autre art, sauf la poésie et l'éloquence, n'inspire, et n'exprime ainsi l'héroïsme. Une statue, un temple ne provoqueront jamais l'enthousiasme guerrier ; un tableau n'entraînera point une armée. L'animal, dont nous parlions plus haut, n'est sensible qu'à la seule musique. Et sur le cheval, par exemple, notez que ce n'est pas le bruit qui fait impression, mais la musique, c'est-à-dire le bruit réglé et modifié par certaines lois. De ces lois il semble que la plus nécessaire à l'expression du sentiment belliqueux, celle qui nous le fait le plus sûrement éprouver ou reconnaître, ce soit le rythme. L'héroïsme en musique est une question de rythme plus que de mélodie, d'harmonie ou d'instrumentation. Certes, il y a des instrumens plutôt guerriers, comme d'autres plutôt religieux, amoureux ou descriptifs. Ainsi l'orgue ne se prête qu'à la prière ; le hautbois et le cor nous parlent des champs et des forêts et ce sont les violoncelles qui répondent aux soupirs de Raoul et de Valentine, de Juliette et de Roméo. De même la trompette est l'instrument belliqueux par excellence. La musique héroïque sait pourtant s'en passer et par le rythme seul évoquer des idées martiales : écoutez la chanson de Claire dans *Egmont*, ou, dans le finale de la symphonie *héroïque*, la fameuse gamme des violons. Le rythme au contraire est essentiel à l'héroïsme musical. Toute musique de guerre est rythmée, depuis la charge ou la retraite, jusqu'à *la Marseillaise;* du chœur de *Judas Macchabée* à la *Chevauchée des Valkyries*. Prenez dans notre art les plus belles pages de tendresse ou de piété, vous en verrez la beauté consister presque toujours dans l'harmonie ou à la mélodie ; dans le rythme, presque jamais. Mais revenez aux pages guerrières, la puissance rythmique aussitôt

reparaît et s'impose à l'oreille la moins exercée. On mènerait des conscrits au feu rien qu'en battant du tambour, un instrument qui n'a que le rythme, et un enfant reconnaîtra de suite que vous lui jouez une marche, sur une table, avec vos doigts.

Une marche ! l'héroïsme militaire n'est autre chose que la marche de tout notre être au-devant du danger, de la mort, s'il le faut, et la musique n'est si merveilleusement propre à traduire ou à provoquer ce mouvement sublime, que parce qu'elle est elle-même mouvement. Elle pourrait dire comme Hernani : Je suis une force qui va. De cette force à la fois mouvante et motrice, la double nature physique et esthétique a été étudiée de très près dans un intéressant ouvrage anglais : *le Pouvoir du son* (1). « Autant qu'une chose peut être suggérée par une autre, écrit M. Gurney, le mouvement physique est continuellement suggéré par la mélodie. » L'auteur constate une différence caractéristique entre la mélodie et les conceptions abstraites de notre esprit. La mélodie nous produit, dit-il, un effet que ne produisent jamais, par exemple, les idées de hauteur, de poids ou de force. Non-seulement la mélodie nous donne l'impression du mouvement ; mais elle nous invite, nous excite à nous mouvoir. Les idées citées plus haut se sont bien formées, comme l'idée de la mélodie, dans le domaine de l'expérience physique, mais habituellement nous nous représentons la hauteur d'une tour sans penser à en faire l'ascension, son poids, sans réfléchir à sa chute sur notre tête. Dans la mélodie au contraire se trouve toujours impliqué quelque chose de plus que la représentation du mouvement : l'impulsion directe au mouvement même, et c'est cette impulsion qui fait marcher ou danser au son de la musique les enfans, les sauvages et les animaux.

La musique est le seul art où le mouvement s'allie à la force. Dans l'architecture, la sculpture ou la peinture, la force existe ; elle y a même certains avantages : elle y est palpable et visible, mais immobile aussi, et cette immobilité fait que l'œuvre sculptée, bâtie ou peinte aura toujours moins de vie que l'œuvre sonore. Voyez des bataillons défiler sur une toile ; puis écoutez la *Marseillaise*, et des deux armées dites laquelle marche le mieux.

Les Grecs avaient senti l'étroitesse du rapport entre le rythme et l'expression des sentimens que M. Gevaërt appelle « les sentimens élevés, prenant leur source dans la conscience morale de l'individu : religion, héroïsme, souffrance noblement endurée. » A la traduction de tels sentimens, ils avaient affecté particulièrement les rythmes binaires. Les modernes ont fait de même souvent, et plus d'une page héroïque est rythmée à deux ou à quatre temps.

(1) *The Power of sound*, by Edmund Gurney (London ; Smith, Elder and C° ; 1880).

La mesure à cinq temps avait toutefois, elle aussi, dans l'antiquité l'ἔθος héroïque ; elle a été délaissée aujourd'hui, bien qu'elle fasse quelquefois encore preuve de bravoure : témoin la coda de l'air de la *Dame blanche : Viens, gentille dame,* et surtout le chant national du pays basque : *Guernica arbol!*

Les chants nationaux ! Là est la source de la musique héroïque (1). Nous le disions plus haut, la musique de guerre remonte aussi haut que la guerre elle-même. Josèphe rapporte que Salomon fit établir 200,000 trompettes, ainsi que Moïse l'avait ordonné, et 40,000 instrumens divers, tels que harpes, psaltérions et autres. En Grèce, Tyrtée fut nommé général des troupes lacédémoniennes parce qu'il jouait bien de la flûte.

Chez les Barbares : Gaulois, Francs, Germains, la musique de guerre commença par être seulement un cri sauvage. Cette clameur, que Tacite appelait *barritus*, devint peu à peu un chant, le *bardit*, interprété par les bardes ou scaldes. « Nous sourirons quand il faudra mourir », chante le barde des *Martyrs*, et les guerriers de l'Armorique allaient au combat en célébrant le vin, le soleil, la danse, la bataille et le glaive bleu qui aime le meurtre.

Tout notre moyen âge abonde en chants de guerre. L'un des plus célèbres n'est autre que la *Chanson de Roland*, qui fut, selon l'expression de Kastner, la *Marseillaise* de la chevalerie.

A l'idée de courage se mêlèrent peu à peu des pensées de prière et d'amour. *Kyrie eleison,* chantait la foule derrière saint Bernard, qui prêchait la croisade ; à genoux sur la plage d'Aigues-Mortes, l'armée de saint Louis entonna le *Veni creator*, et peut-être plus d'un soldat de vingt ans murmurait-il, en s'embarquant, le refrain du trouvère :

Chascun pleure sa terre et son païs,
Quand il se part de ses coraux amis;
Mès nul partir, sachiez quoi qu'on vous die,
N'est dolereux, que d'ami et d'amie.

Notons ce passager accent de mélancolie. Il va disparaître pour longtemps et ne se retrouvera plus que de nos jours, dans la chanson de la reine Hortense : *Partant pour la Syrie*, ou dans une page adorable de Boïeldieu (*les Deux nuits*) : les stances des ménestrels.

Quand vient la renaissance, reîtres et aventuriers célèbrent à l'envi les victoires de Louis XII et de François Ier par des chants

(1) Voir à ce sujet deux ouvrages auxquels nous avons beaucoup emprunté : *l'Histoire de la musique militaire*, par E. Neukomm, et *l'Essai historique sur les chants militaires des Français*, par Kastner.

tantôt sérieux, tantôt joyeux ou gaillards. La célèbre chanson du *Franc archer* est un type de ce dernier genre ; aussi la chanson de l'*Homme armé*, que rappellerait un peu notre célèbre romance : *Guernadier, que tu m'affliges!* A côté de la veine héroïque, c'est la veine militaire. Elle a persisté jusqu'à notre époque ; elle a donné au genre français de l'opéra-comique une teinte à demi touchante, à demi vulgaire, une larme de chauvinisme bourgeois. De là viennent les grands airs de soldat et de marin, les descriptions de combat sur terre et sur mer : *Ah! quel plaisir d'être soldat! Partons, la mer est belle! C'est la corvette fraîche et coquette*, et : *Salut à la France!* et *Vive le vin, l'amour et le tabac!* et jusqu'au *J'aime les militaires, j'aime*, de la *Grande-Duchesse*, si plaisamment imité du finale de la symphonie en *la*.

La musique militaire proprement dite commença d'être organisée par Louis XIII. Louis XIV, Louis XV la favorisèrent beaucoup. Le maréchal de Saxe voulait qu'elle accompagnât non-seulement les combats, mais les manœuvres stratégiques. « On ne doit jamais, écrivait-il dans ses *Mémoires*, manquer de faire travailler les soldats en cadence au son des tambours et des instrumens de guerre. Les sons ont une secrète puissance sur nous, qui dispose nos organes aux exercices du corps et les facilite. »

A cette époque parurent plusieurs marches célèbres, entre autres, celle de Dessau, dont Meyerbeer devait plus tard tirer parti dans l'*Étoile du Nord*. Alors aussi passa d'Allemagne en France l'usage de faire jouer les orchestres militaires dans les endroits publics.

Mais c'est de la Révolution que date vraiment l'éclosion, ou l'explosion de la musique héroïque. Notre Conservatoire est d'origine militaire : il fut formé par Sarrette, capitaine de la garde nationale et excellent musicien, avec quarante-cinq instrumentistes du dépôt des gardes françaises, pour la plupart enfans de troupe de ce corps. Ce petit orchestre enseigna le premier la *Marseillaise* aux soldats en haillons qui se chargèrent bientôt de l'enseigner au monde.

Et le monde a été bouleversé par elle. A son souffle se sont allumées les guerres sacrées, mais aussi les stupides émeutes et les révolutions atroces. Patronne de l'héroïsme, elle l'a été du crime. Par elle le jour de honte, après le jour de gloire, est arrivé, et la vierge, armée pour courir aux frontières, a traîné comme une fille dans le ruisseau de la rue. N'importe ; les pires excès de la *Marseillaise* ne l'ont pas déshonorée. Qu'elle répudie de fâcheuses alliances et aussitôt elle se purifie ; ceux-là mêmes qu'elle a mis en deuil lui pardonnent, et sur les marches des trônes qu'elle a ébranlés, on a vu des rois l'écouter debout et le front découvert.

C'est que, malgré ses souillures, elle est de naissance divine. Aussi bien, dans l'intention de Rouget de l'Isle, un royaliste emprisonné par la Terreur et sauvé par le 9 thermidor, la *Marseillaise* n'était pas révolutionnaire, mais patriotique. C'est contre l'étranger seulement qu'elle appelait aux armes.

On sait comment elle fut composée. Rouget de l'Isle, capitaine du génie, tenait garnison à Strasbourg, quand les volontaires du Bas-Rhin reçurent l'ordre de rejoindre l'armée de Luckner. Dietrich, maire de Strasbourg, ayant un soir (le 24 avril 1792) regretté que les jeunes soldats n'eussent pas de chant patriotique, Rouget de l'Isle rentra chez lui et dans un accès d'enthousiasme, écrivit d'un trait, paroles et musique, le *Chant de guerre pour l'armée du Rhin*. L'hymne fut arrangé aussitôt pour les orchestres militaires et joué dès la fin d'avril à Strasbourg. En juin, il produisit à Marseille un effet prodigieux. Les volontaires qui partaient pour Paris l'apprirent aussitôt; ils le chantèrent en entrant dans la ville; ils le chantèrent, hélas! aussi le 10 août, et c'est d'eux que lui vint le nom de *Marseillaise*. Mais le nom primitif vaut mieux ; il est plus conforme à l'origine de l'hymne français et, je l'espère, à ses destinées.

De tous les chants nationaux, la *Marseillaise* est le plus héroïque. A côté de la *Marseillaise, Partant pour la Syrie* fait l'effet d'une complainte et l'*Hymne des Girondins* d'un refrain aviné. Quant aux chants étrangers, pour le mouvement et l'allure guerrière, aucun n'approche de la *Marseillaise*. Je les ai tous entendus naguère, devant Barcelone, où s'étaient rencontrés les vaisseaux de l'Europe entière. Tous planaient sur la mer paisible, dans le bleu des matins d'été : Dieu sauve la Reine! Dieu garde l'Empereur! Dieu protège le tsar! Tous lents, tous calmes, ils priaient tous, et dans leur pacifique et religieux concert, notre *Marseillaise* appelait aux armes sans invoquer Dieu. Je me souviens qu'alors elle nous parut farouche, un peu impie, et que pour les jours de paix nous eussions souhaité peut-être un moins terrible refrain. Mais aux jours de guerre, aux jours de gloire, il n'en est pas de plus entraînant.

A quoi tient l'héroïsme de la *Marseillaise?* — Au rythme et notamment à une particularité du rythme : le départ en levant, c'est-à-dire l'élan pris d'un temps faible pour retomber sur un temps fort : *Allons, enfans de la patrie! Aux armes, citoyens!* Rappelez-vous comment le coup porte sur : *enfans* et sur : *aux armes*. Toute l'impulsion du morceau tient à cet *ictus* rythmique. Les rythmes de ce genre, appelés anacrousiques (qui frappent en levant), caractérisent presque toute musique héroïque. Le *Chant du départ*, lui aussi, frappe en levant; mais les deux premières notes, les trois premières même, descendent au lieu de monter

comme dans la *Marseillaise*, et l'effet est par là diminué. Autres exemples de mélodies héroïques et pareillement rythmées : les couplets de Claire : *Egmont prend sa lance;* la phrase célèbre du finale de la *Symphonie héroïque;* le finale des *Huguenots : Pour cette cause sainte;* celui de *Guillaume Tell : Si parmi nous il est des traîtres; la Chevauchée des Valkyries.* Les anciens n'ignoraient pas les rythmes de cette espèce et leur reconnaissaient le privilège d'exprimer la hardiesse. L'anapeste était de ceux-là. C'était le rythme des chants guerriers que Tyrtée composa pour la jeunesse de Lacédémone et, par une étonnante correspondance, c'est encore le rythme de la *Marseillaise.* A trente siècles de distance, deux grands cœurs ont battu à l'unisson pour la liberté et pour la patrie.

Dans l'ordre de l'héroïsme purement guerrier, je ne connais qu'une page égale, supérieure même à la *Marseillaise*, sinon par l'âme, au moins par l'art : c'est la *Marche hongroise* de Berlioz, dans la *Damnation de Faust*, la plus belle symphonie descriptive qu'ait peut-être inspirée la guerre. La guerre est là dans toute sa gloire, avec ses pompes éclatantes, les casques au soleil et les drapeaux au vent. Les troupes défilent d'abord : des triolets nerveux, un petit thème pimpant, que relèvent les *pizzicati* chers à Berlioz, marquent le pas des bataillons. Ici encore on retrouve le rythme analysé plus haut : le départ en levant. Bientôt commence une admirable progression symphonique. Ils passent, les héros, par centaines, par milliers; les régimens s'entassent dans les plaines immenses, et voici la bataille engagée. Régulièrement, entre les coups de grosse caisse, reviennent les triolets caractéristiques sur le fond sombre des trémolos qui s'appellent, se cherchent les uns les autres. Soudain un autre thème éclate; des gammes de trombones passent comme des volées de mitraille. Si jamais on a pu dire d'un morceau qu'il marche, qu'il est lancé, c'est bien de celui-là. Toutes les masses instrumentales s'attaquent et se repoussent; les triolets obstinés livrent des assauts furieux; enfin cette fumée sonore s'éclaircit et laisse reparaître vainqueur, hurlant à plein orchestre, le motif du début : *Comme il sonna la charge il sonne la victoire*, et s'achève dans la folie du triomphe.

En nulle autre page de musique on ne saurait mieux étudier que dans les précédentes l'héroïsme purement guerrier, l'héroïsme, pour ainsi dire, à l'état simple. Combinons-le maintenant avec les trois sentimens analysés naguère, et sous l'influence de l'amour, de la nature et de la religion, nous le verrons prendre des aspects nouveaux.

II.

Les exemples d'amour héroïque sont nombreux. Alceste, Léonore, Valentine, Sieglinde, Brunehild, autant d'héroïnes d'amour. Mais nous en choisirons une plus modeste et plus cachée. Elle ne porte, celle-là, ni le diadème, ni le casque, ni le chaperon de velours. Au lieu du sceptre ou de la lance, elle ne tient à la main qu'un écheveau de laine : c'est la Claire de Beethoven, la vaillante petite Flamande, la gentille amie d'Egmont. En ses deux couplets, quelle charmante bravoure de femme, quelle intrépidité d'amour! Et comme Beethoven a su proportionner ici le sentiment au personnage! L'héroïsme de Claire n'est que le reflet ou l'écho de l'héroïsme d'Egmont. Pour Egmont, l'ouverture tout entière, avec les tragiques accords du début, le développement houleux du thème et la péroraison triomphale. A Claire, Clärchen, la petite Claire, il suffit d'une humble chanson. Humble, mais fière pourtant. Et si distinguée, d'une distinction toute féminine, avec quelque chose de fin comme serait la taille de la jeune fille sous l'habit de soldat. *Ah! si j'avais un pourpoint, un chapeau!* Quelle crânerie et quel brio dans ce rêve guerrier, avec quelle adorable mélancolie, quel regret que ce ne soit qu'un rêve! Rappelez-vous l'allure que donnent les triolets au début de la *Marche hongroise.* On retrouve ici, dès les premiers mots de Claire, le même dessin rythmique et le même effet. A la fin de la partition, dans les trois ou quatre dernières mesures de la symphonie triomphale, ils brilleront encore, les jolis éclairs de bravoure; ils apporteront au héros jusque sous la hache une dernière vision de l'enfant qui souhaitait de combattre et de mourir à côté de lui. Pauvre Claire! Les rêves de gloire et de liberté n'ont jamais passé le seuil de sa chambrette! Plus heureux que l'humble petite bourgeoise, il est des paysans, dont les vœux héroïques eurent pour confidens et pour alliés le ciel et la terre, les lacs et les bois de leur patrie.

Naguère, à propos de la nature, nous avons déjà parlé de *Guillaume Tell;* il convient d'y revenir à propos de l'héroïsme. Dans le chef-d'œuvre rossinien, l'héroïsme est la note fondamentale, dont la nature donne les harmoniques. Retournons donc à *Guillaume.* Encore une fois, c'est ainsi, par des vues rétrospectives, que notre dernière étude peut compléter les précédentes et fermer le cercle de notre horizon. Je ne sais pas de drame lyrique, hormis le *Freischütz*, où la nature ait plus de part que dans *Guillaume.* Elle y commande l'action et communique à l'héroïsme des personnages un peu de sa force et de sa majesté. Elle prête à la conjuration du Rütli une beauté sinon sans égale, au moins sans

pareille, faite de paix et de sérénité. Récitatifs, ritournelles, appels de cors, trémolos plus légers que des frissons du feuillage, tout montre ici l'alliance de la nature et de l'humanité. Sur les paysans réunis plane la nuit, leur belle nuit alpestre; leurs grands sapins les écoutent, les eaux de leur lac les amènent sans bruit. La vieille terre, devinant que ses fils lui préparent la liberté, se fait saintement leur complice. Chaque page ici est deux fois un chef-d'œuvre, et par les sensations et par les sentimens qu'elle exprime, par la sympathie et l'unanimité qu'elle manifeste entre les choses et les âmes. Une première ritournelle se hasarde en notes détachées et timides. Les trois chefs prêtent l'oreille : *Des profondeurs du bois immense un bruit confus semble sortir.* On entend la forêt s'animer tout entière; des hommes l'emplissent, nombreux comme les arbres. Un court silence; puis une trompe sonne, lointaine, et une seconde ritournelle se dessine. Ah! l'admirable prélude! Les voilà, ces pas des messagers dont parle l'Écriture, ces pas sur la montagne, et qui sont si beaux! Comme ils sont doux aussi! Comme ils s'enfoncent dans l'herbe non foulée, dont nous croyons sentir le moelleux et la fraîcheur! Mais n'accordons pas trop, au moins n'accordons pas tout ici au paysage. Quelle expression de courage, d'héroïque patience, de mélancolie à la fois mâle et tendre dans l'entrée des voix : *En ces temps de malheur, une race étrangère!* Et, sur une cadence exquise, quand viennent les mots : *Que ce bois solitaire soit témoin de nos pleurs,* est-il rien de plus touchant que cette confidence de tout un peuple qui souffre à toute la nature qui le plaint?

Voici les dernières cohortes. Elles arrivent non plus par la forêt, ni par la prairie, mais par le lac, et l'orchestre aussitôt nous décrit ce nouveau chemin. Une ondulation des violons court à la surface des eaux; un chant de violoncelle, un accent appuyé sur le dernier temps de la mesure, et nous entendons la pesée des rames, nous voyons l'effort courbé des rameurs.

Les trois cantons sont réunis. Ils ont échangé leurs mots d'ordre à voix basse. Ils se taisent, attendant les instructions promises. Les chefs vont parler.

Comment éviter ici, non pas un parallèle, mais un souvenir au moins? N'est-elle pas héroïque aussi, d'un héroïsme odieux, mais pourtant sublime, l'autre conjuration, qui fait pendant à celle-ci dans l'histoire de la musique dramatique, *la Bénédiction des poignards?* Je n'entends jamais éclater le récitatif de Guillaume : *l'Avalanche roulant du haut de nos montagnes,* sans penser à l'exorde correspondant de Saint-Bris : *Et vous qui répondez au Dieu qui vous appelle.* Analogues par le plan et l'architecture, les deux scènes diffèrent pourtant par l'idée. Ce n'est pas sur la mon-

tagne, mais dans le sein de sa demeure, que le sombre patricien a convoqué ses amis. Vous le rappelez-vous, sous son pourpoint noir, distribuant les besognes infâmes? Vous avez entendu sa voix, hautaine d'abord, puis irritée, furieuse enfin. Dès la première apparition du thème fameux : *Pour cette cause sainte*, dans les apostrophes soupçonneuses à Nevers, déjà percent l'orgueil et le mépris. La colère maintenant, grondant sous cette autre phrase : *Qu'en ce riche quartier la foule répandue*, précipite la période entière. Partout et de plus en plus la sécheresse et la dureté ; partout les notes piquées, les dissonances, les rythmes de fer. Voici les petites flûtes, sifflant comme des épées, et les trompettes, les « trompettes hideuses ; » la strette furibonde roule vers l'imprécation suprême, s'y jette et s'y perd... Non, non, les héros montagnards ne chantent pas ainsi. Ce n'est pas ainsi que les harangue Guillaume. Lui n'a pas mis à son front la croix déshonorée, il n'a pas fait du symbole de salut et de douceur un signe de haine et de massacre ; à son bonnet de paysan, il ne porte que la plume de l'aigle, de l'oiseau de la liberté. Je ne sais si je me trompe, mais aux moindres accens de cette musique, je crois reconnaître la sainteté de cette cause. Les conjurés du Rütli frémissent moins de haine que de honte. J'en appelle à la fameuse phrase : *Un esclave n'a pas de femme, un esclave n'a pas d'enfans*, où l'unisson des voix centuple l'humiliation et l'horreur de l'aveu. Ce caractère de majesté plus que de colère persiste jusqu'au bout, jusqu'à la péroraison splendide, jusque dans les claires fanfares qui se répondent au début du serment; enfin jusque dans l'effusion dernière : *Si parmi nous il est des traîtres!* Nous revenons toujours au rythme dans cette étude; mais tout l'effet ici (et quel effet!) est rythmique. Qui n'a senti la secousse prodigieuse de l'octave brusquement franchie de bas en haut sur les deux mots : *des traîtres!* Qui n'a subi le courant et comme le reflux de la période : *Refuse à leurs yeux la lumière?* Si l'héroïsme est ici plus pur que dans *la Bénédiction des poignards*, l'honneur en revient à la nature. Sur la dernière imprécation des bourreaux de Meyerbeer, des flambeaux fumeux achevaient de mourir ; les héros de Rossini descendent de la montagne au lever du jour, avec l'aveu du soleil et le premier sourire du ciel.

Après l'amour, après la nature, il reste une dernière note dont la musique héroïque se trouve plus souvent encore et plus profondément timbrée : c'est la note religieuse. Tout à l'heure et comme de biais, nous avons entrevu dans *les Huguenots* le fanatisme, ce mensonge de l'héroïsme sacré ; dans *les Huguenots* encore, mais chez les victimes, nous trouverons le véritable héroïsme religieux.

Pourquoi le chercher là seulement? Les exemples en sont-ils si

rares, depuis le vieux cantique de Hændel : *Chantons victoire!* jusqu'à certaines pages de *Parsifal*, en passant par le finale biblique du troisième acte du *Prophète?* Certes, tout cela est beau. Mais *Judas Macchabée* est déjà loin derrière nous. Nous avons étudié ailleurs *Parsifal* (1) et, tout sublime que soit l'hymne du *Prophète : Roi du ciel et des anges*, il est peut-être d'une moins haute portée morale que le cinquième acte des *Huguenots*. Pour Jean de Leyde, il n'y va que de la victoire ; il y va du martyre pour Raoul, Valentine et Marcel.

Des trois héros, Marcel est le plus héroïque, Marcel, l'une des plus belles personnifications de l'idée religieuse dans la musique de théâtre. Une femme de génie crut rencontrer jadis l'admirable figure au cours d'un voyage en pays protestant. Dans un temple de Genève, George Sand un jour entendit des voix et « naturellement, écrivait-elle à Meyerbeer, ces chants imaginaires prirent dans mon cerveau la forme du beau cantique de l'opéra : *les Huguenots*... Et je vis debout cette statue d'airain, couverte de buffle, animée par le feu divin que le compositeur a fait descendre en elle, je la vis, ô maître! pardonnez à ma présomption, telle qu'elle dut vous apparaître à vous-même, quand vous vîntes la chercher à l'heure hardie et vaillante de midi, sous les arcades resplendissantes de quelque temple protestant, vaste et clair comme celui-ci (2). »

Dès le début de l'opéra, Meyerbeer a posé le personnage dans une attitude héroïque. Rappelez-vous la première apparition de Marcel. Annoncé par un grondement de contrebasses, il vient, le chapeau sur la tête, sur sa tête balafrée. Il passe le seuil de la salle de fête et dans le festin renaissance, parmi le choc des gobelets d'or, il jette sa rude apostrophe. Sur l'ordre de Raoul, il se tait d'abord, mais du maître humain il en appelle au maître divin qui, lui, le laissera parler : *Comment le sauver de leurs bras?..* cri sublime d'angoisse devant la perdition de l'enfant bien-aimé. *Ah! viens, divin Luther, pour le sauver du mal!* Des hoquets de contrebasses, pulsations de ce pauvre vieux cœur inquiet, entrecoupent le récitatif jusqu'à l'explosion des cuivres sur le mot : Seigneur! seul nom devant lequel Marcel se découvre et s'incline. Sans un regard pour l'orgie méprisée, le vieux soldat s'enfonce dans sa prière : *Seigneur, rempart et seul soutien!* Le choral s'élève, rigide et nu, symbole de la réforme, « cette forte idée sans emblèmes (3) », rempart véritable entre le monde et la foi.

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre 1887.
(2) *Lettres d'un voyageur.*
(3) George Sand.

Dans *les Huguenots*, le quatrième acte a toujours, et, je crois, pour toujours, fait tort au cinquième, qui n'est pourtant pas moins beau. C'est l'acte héroïque par excellence; Marcel en a la conduite. Le serviteur ici devient le maître et le prêtre aussi. Depuis longtemps, le psaume luthérien se taisait. Voici qu'il reparaît, non plus sous les plafonds dorés du château de Touraine, mais au fond d'un temple où vont venir les assassins, où prient des enfans et des femmes, pauvres voix qui ne peuvent chanter bien haut, mais qui chanteront jusqu'à la mort. Et tandis qu'elles chantent, Marcel paraphrase leur cantique ; il le suit avec des cris d'admiration et de stoïque tendresse. La faiblesse et la force, héroïques toutes deux, se répondent ici; double leçon pour Valentine et Raoul, et double exemple. De ces petits qui commencent la vie, de ce vieillard qui l'a presque achevée, eux qui l'allaient goûter dans toutes ses délices, ils vont apprendre à la perdre sans peur. Le psaume se déroule, en des tonalités pâles et tristes comme le clair de lune à travers les vitraux blancs. Devant Marcel impassible, presque implacable, Valentine et Raoul se sont agenouillés, attendant l'homélie nuptiale et funèbre. Quel exorde que la fameuse ritournelle de clarinette basse! Quelle méditation sur la mort, et jusqu'à quelles profondeurs de l'âme elle descend! Puis, dans l'interrogatoire, entre les terribles sommations de Marcel et les réponses de Raoul et de Valentine, plus modestes devant le martyre, quelle touchante opposition! A des degrés, ou plutôt en des genres différens, tout est héroïque ici, tout, jusqu'au crime, témoin le chœur des meurtriers et ses fanfares atroces. Héroïque, le choral qui revient par lambeaux, haletant et comme à l'agonie, entre les décharges d'arquebuse; héroïque, le cri de Valentine: *Ils chantent encore !* et le sanglot de Marcel: *Ils ne chantent plus.* Héroïque enfin, héroïque surtout le trio du dénoûment. On a dit, à propos des *Huguenots*, qu'il n'y a pas de musique protestante, non plus que de musique catholique. Cela est faux ou vrai, selon les divers momens de l'œuvre de Meyerbeer. Marcel, par exemple, n'est-ce pas « le type luthérien dans toute l'étendue du sens poétique, dans toute l'acception du vrai idéal, du réel artistique, c'est-à-dire de la perfection possible? » C'est encore George Sand qui parle ainsi et elle a raison. Dans l'allocution de Marcel aux fiancés elle a reconnu la voix du martyre calviniste, « martyre sans extase et sans délire, supplice dont la souffrance est étouffée sous l'orgueil austère et la certitude auguste. »

Mais vienne le trio final, alors tout s'exalte et s'enflamme. Alors il n'y a plus de musique protestante ou catholique, mais de la musique religieuse seulement et la plus héroïque qui fut jamais. Alors

le choral huguenot se transfigure et toutes les harpes du ciel l'accompagnent. Voici plus que la certitude et l'orgueil, voici le délire et l'extase, ces suprêmes secours que Dieu peut faire attendre, mais qu'il ne refuse jamais aux martyrs d'aucune foi.

III.

Nous avons étudié l'héroïsme dans la religion, dans la nature, dans l'amour et dans la guerre. Il nous reste à l'étudier en lui-même, en dehors ou au-dessus des qualités diverses qui ne sont, pour ainsi dire, que des accidens attachés à son être. Il y a des âmes héroïques par leur constitution même et leur substance, des âmes, comme a dit M. Cherbuliez, « qui se contiennent, se possèdent et se révèlent moins par leur passion que par la résistance qu'elles lui opposent et l'autorité qu'elles ont sur elles-mêmes. » Résistance à la passion et à la douleur, possession et maîtrise de soi, voilà tout l'être moral de Beethoven, voilà tout son génie, voilà comment il est héroïque et par son âme et par son œuvre.

Par son âme d'abord : on sait tout ce qu'il eut à souffrir et comment il porta la souffrance.

Quant à son génie, s'il y avait un mot qui suffît à le définir, ce serait justement le mot d'héroïsme : il sied presque à tous les chefs-d'œuvre du maître. Des deux seules symphonies qu'il ait intitulées, Beethoven a dédié l'une à la nature, l'autre à l'âme humaine regardée dans sa force et dans sa grandeur. Héroïque aussi, peut-être encore plus que l'*Héroïque* elle-même, la symphonie en *ut* mineur; héroïque, le finale de la symphonie en *la*. Héroïques, les ouvertures : *Coriolan*, *Egmont*, *Léonore*, et les concertos pour piano, le cinquième surtout, que Beethoven appelait, dit-on, l'*Empereur;* héroïques, enfin, les sonates, au moins les plus belles: la *Pathétique*, la *Juliette*, l'*Appassionata*, l'*Op.* 111; la sonate dédiée à Kreutzer et la sonate en *ut* mineur, toutes deux pour piano et violon. Qui donc un jour parlait des airs que bourdonnait la vie aux oreilles de Beethoven? La vie, hélas! n'eut pour lui que des chants de douleur; il y a répondu par des chants de courage. Si, comme on l'a très bien dit (1), l'art tout entier de la musique repose sur le rapport entre le son et la force de l'âme, entre le beau son et la belle force ou la belle âme, Beethoven est le plus grand des musiciens, parce que ce rapport est chez lui plus étroit que chez tout autre. La musique de Beethoven, comme la sculpture de Michel-Ange ou la poésie de Corneille, c'est avant tout le

(1) *Psychologie de la musique,* par M. Lévêque.

triomphe de la volonté sur la nature, c'est l'idéal, absolument réalisé, de la dignité humaine.

De ce point de vue, exclusivement moral, on pourrait considérer l'œuvre entier de Beethoven. Mais il faut choisir, et c'est naturellement la symphonie *héroïque* qui s'impose à notre choix.

Dès la plus haute antiquité, la musique, non contente d'inspirer l'héroïsme, a cherché à l'exprimer. Un des premiers tableaux de bataille en musique fut, sans doute, certain « nome pythique » où Timosthène, amiral de Ptolémée II Philadelphe, avait figuré le combat d'Apollon contre le serpent Python. Il faisait assister l'auditeur, nous rapporte Strabon, aux préparatifs du combat, puis aux premières escarmouches; au combat lui-même, aux acclamations qui suivaient la victoire, enfin à la mort du monstre « dont on croyait entendre les derniers sifflemens, tant l'imitation des instrumens était parfaite. » On voit que le fameux combat de Siegfried avec le dragon, dans la *Tétralogie*, a été renouvelé des Grecs.

Au XVIe siècle, une des plus célèbres compositions musicales fut *la Guerre*, de Jannequin, ou la *Bataille et défaite des Suisses*, description symphonique et chorale de la bataille de Marignan. « Quand on chantoit, écrit un contemporain, la chanson de *la Guerre*, faite par Jannequin, devant le grand roy François, pour la belle victoire qu'il avoit eue sur les Suisses, il n'y avoit celui qui ne regardast si son épée tenoit au fourreau et qui ne se haussast sur les orteils pour se rendre plus bragard et de la riche taille. »

Depuis Marignan, vingt autres batailles ont été mises en musique: Prague, Jemmapes, Austerlitz, Iéna (celle-ci fut même réduite pour deux flûtes), Fleurus, Marengo, Wagram. Il existe un combat naval de Dussek et un autre de Steibelt; de Steibelt encore un incendie de Moscou. Enfin, en 1813, Beethoven composa la *Bataille de Vittoria ou la Victoire de Wellington*, œuvre purement imitative et que le maître lui-même traita un jour de *dummheit* (bêtise). Nous pouvons l'en croire et laisser là toutes les symphonies militaires pour nous en tenir à la symphonie *héroïque*.

Berlioz a dit avec beaucoup de justesse: « On a grand tort de tronquer l'inscription placée en tête de la troisième symphonie par le compositeur. Elle est intitulée: *Symphonie héroïque pour fêter le souvenir d'un grand homme*. On voit qu'il ne s'agit point ici de batailles ni de marches triomphales, ainsi que beaucoup de gens, trompés par la mutilation du titre, peuvent s'y attendre, mais bien de pensers graves et profonds, de mélancoliques souvenirs, de cérémonies imposantes par leur grandeur et leur tristesse, en un mot de l'oraison funèbre d'un héros. » De la symphonie *héroïque*, comme de presque toutes les œuvres de

Beethoven, le sens est tout intérieur. En tête de la symphonie pastorale, Beethoven avait écrit: s'attacher plus à l'expression du sentiment qu'à la peinture musicale. La même épigraphe conviendrait, mieux encore peut-être, à la symphonie *héroïque*, la moins pittoresque des deux, où l'on ne trouve l'équivalent, ni de la scène au bord du ruisseau, ni de l'orage. C'est l'expression psychologique et non la description matérielle que Beethoven a presque toujours cherchée ici. Le maître, il est vrai, pour composer l'*Héroïque*, s'était inspiré du premier consul. Il avait même intitulé son œuvre *Bonaparte*, et le manuscrit porta quelque temps ce grand nom. Mais en apprenant la proclamation de l'empire, Beethoven arracha la première page et la jeta au feu. Ce n'était donc pas l'héroïsme guerrier ou du moins celui-là seul qu'il avait voulu traduire et glorifier : empereur, Napoléon n'en restait pas moins un grand homme de guerre; mais, pour Beethoven, ce n'était plus le héros.

Le premier morceau de la troisième symphonie n'a rien de guerrier. Il est héroïque pourtant, mais à la manière du penseur de Michel-Ange, ce héros sans épée. Que trouvons-nous dans ce premier morceau? Deux ou trois dessins ou mouvemens, pas davantage, dont il est fait tout entier. Après deux accords qui établissent péremptoirement le *tempo* et la tonalité, paraît le thème principal. Il tient en trois mesures et, comme le thème du grand air de *Fidelio*, ne consiste que dans les trois notes de l'accord parfait. Voilà le germe, la cellule, le « raccourci d'atome » sonore, d'où sortira cette chose, je dirais presque cet être sans pareil dans le monde de la pensée : une phrase musicale. Elle va se développer, se mouvoir, vivre, pleurer, lutter et vaincre devant nous.

Dans cette première reprise, comme dans l'exposition d'une pièce de théâtre, figurent déjà presque tous les élémens du morceau : le thème capital, d'une assurance martiale; des accords syncopés dont Beethoven tirera plus tard un merveilleux parti; puis des brisés de doubles croches, boucles brillantes et vives, qui reviendront aussi tout à l'heure; enfin çà et là, entre les fières affirmations du thème, quelques phrases de détente et de rémission, soupirs et sourires si touchans sur des lèvres sublimes, dans les symphonies de Beethoven comme dans les discours de Bossuet.

« Loin de nous les héros sans humanité, » disait le grand évêque devant la dépouille de Condé. Le héros de Beethoven n'est pas de ceux-là. Quelle humanité que la sienne! Comme il est nôtre par l'épreuve, par le combat! La seconde reprise à peine commencée, voici le thème initial qui revient, mais en mineur. Il entre dans une phase de tristesse et d'angoisse. Au lieu de l'accompa-

gnement égal et sûr qui le portait d'abord, un trémolo fait courir sur lui des frissons. Deux par deux, les petites doubles croches apparues tout à l'heure commencent à jeter des lueurs étranges. Les accords hachés reviennent à leur tour. Nulle période de la symphonie n'est plus pathétique. L'orchestre se débat, les notes dissonantes se heurtent; des coups furieux sont portés et rendus. Lutte effroyable, mais tout intérieure, crise purement morale d'une âme livrée au doute, à l'épouvante, au désespoir. Tonnellé avait raison: « Dans la musique de Beethoven, ce ne sont pas des personnes qui parlent ou agissent, mais des êtres abstraits, impersonnels, des voix de l'âme (facultés, sentimens, puissances, de quelque nom qu'on les appelle), des principes ou des élémens. »

De cette crise quelle sera l'issue? Comment sortirons-nous de ce désordre? Brisé par sa propre fureur, l'orchestre tout à coup va défaillir. Maintenant, comme dit Berlioz, « ce sont des phrases plus douces, où nous retrouvons tout ce que le souvenir peut faire naître dans l'âme de douloureux attendrissemens. » Çà et là, encore des retours de colère et d'orgueil. Trois fois le thème héroïque donne l'assaut; avec des éclats de fanfare, il monte plus haut que jamais il n'était monté. Mais de chaque sommet il est précipité. C'est par surprise qu'il reprendra l'avantage. L'entendez-vous errer furtivement et dans l'ombre? Il se glisse, il approche. Blessé à mort, il tente vainement de se soulever; il retombe sur des accords dolens, funèbres, qui le pleurent. Mais tout à coup, alors qu'on n'espérait plus, là-bas, dans une tonalité étrange, presque fausse, se ravivent les premières notes, si connues, si aimées. Par hasard, presque par imprudence, elles font éclater un foudroyant accord de septième, l'accord libérateur, comme disait Bettina, et voilà le thème ranimé, ressuscité. Il vit désormais de la vie éternelle. Et avec l'éternité, il semble qu'il ait l'immensité devant lui. Voilà pourquoi cette « rentrée » et en général toute « rentrée » chez Beethoven est si belle. C'est qu'elle nous emporte hors de l'espace et du temps. Elle nous donne l'impression de l'infini, et, par là, du sublime.

Le thème maintenant, comme il a passé par tous les degrés de la tristesse, passera par toutes les nuances de la joie. Les motifs secondaires aussi vont prendre un air de transfiguration et de fête. Tout le long de cette péroraison courent et s'allument des traînées de feu; les doubles croches pétillent sur la crête des notes, des traits de violons filent comme des éclairs, et la mélodie triomphale ne se lasse pas de retentir. En elle, tous les élémens de la symphonie viennent se fondre. Voilà bien l'héroïsme, tel que le définissait Amiel : la concentration éblouissante et glorieuse du courage.

La marche funèbre de la symphonie *héroïque* est, je crois, la plus belle que Beethoven ou tout autre ait écrite. Celle de Chopin est plus élégiaque; celle d'Halévy, dans la *Juive*, plus sinistre ; celle de M. Ambroise Thomas pour Ophélie a quelque chose de virginal; celle de Berlioz pour Hamlet est pittoresque et imitative, au point qu'on y tire le canon. Mais de toutes, voici la plus grandiose. Il est une encore, de Beethoven aussi (12e sonate pour piano, op. 26), écrite également *sulla morte d'un eroe*, superbe et retentissante d'accords, mais beaucoup moins développée, beaucoup moins épique que l'*adagio* de notre symphonie. Ce qui donne à la marche de l'*Héroïque* son incomparable grandeur, c'est d'abord la beauté de l'idée mélodique elle-même ; c'est aussi une particularité de rythme : à la première moitié de chaque mesure, c'est l'arrêt, la défaillance qui coupe, de stations et comme de chutes douloureuses, la route menant à l'illustre tombeau. En dépit de quelques traits descriptifs : roulemens de tambour ou décharges de mousqueterie, ici encore l'inspiration de Beethoven est avant tout morale. A cet appareil de deuil, à « ces tristes représentations, » comme dit Bossuet, il mêle ce qu'y mêlait aussi le grand orateur : la pensée de notre néant et celle de notre éternité. La délicieuse phrase en majeur, cette phrase de consolation, avec son accompagnement perlé, ses pures sonorités de flûte, ouvre le ciel à l'âme du héros. Plus loin, que sort-il de la fugue éclatante, de la mêlée où retentit un dernier écho des combats ? Une voix plaintive, quelques notes désolées seulement, pour nous rappeler que « rien ne manque dans tous ces honneurs, que celui à qui on les rend. » Puis une immense acclamation s'élève, qui semble « vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant ; » mais elle retombe aussitôt. Alors toute cette superbe douleur s'humilie, et le thème revient brisé, trébuchant à chaque note et comme à chaque pierre du lugubre chemin. Quelle fin qu'une fin pareille ! Quelle originalité dans ces arabesques funèbres, quelle fantaisie dans l'improvisation éperdue des suprêmes adieux ! Les notes tombent une à une comme des larmes, et le dernier accord retentit, puis s'éteint et meurt lui-même, triste comme le mot de je ne sais quel grand historien devant une grande sépulture : Que la mort est donc chose morte !

Mais Beethoven va plus loin que la mort, et la symphonie *héroïque*, comme la symphonie en *ut* mineur, comme l'ouverture d'*Egmont* ou celle de *Léonore*, s'achève en pleine vie, en pleine gloire. Rien de plus inattendu que le début du finale. Après un trait de violons en avalanche, arrêté net sur un accord de septième, un thème commence ; à peine un thème, plutôt une simple basse, faite

de notes éparses et rares. Deux ou trois fois le dessin se reproduit, non pas fugué, mais seulement orné d'agrémens divers : syncopes, triolets aimables, qui voilent un peu la nudité des contours. Survient alors un second thème, délicieux d'aisance et d'abandon, en apparence étranger, opposé même au premier, mais qui n'en est en réalité que l'extrait ou le corollaire. Tous deux prennent leur course ensemble, une course ailée, qui se plaît à de charmans détours, se joue à de faciles obstacles pour les tourner ou les franchir. Mais tout à coup s'élance et file une gamme de violons, comme un sillon de feu. De l'héroïque chef-d'œuvre, c'est peut-être l'éclat le plus héroïque. Est-ce une charge de guerre, une poussée à la mort, que figure cet admirable mouvement? Il se peut. Mais j'y crois voir aussi, plus encore peut-être, l'élan d'une âme soulevée et bondissante, la plus sublime expression que la musique ait jamais donnée à la force morale, à la volonté souveraine, à l'absolue liberté. Paraissent maintenant les héros que nous avons évoqués : Judas Macchabée, Marcel, Jean de Leyde; que Guillaume et ses compagnons descendent de leurs montagnes! Viennent les légions de Berlioz et les volontaires de Rouget de l'Isle, et les soldats et les martyrs, tous ceux qui moururent pour leurs croyances, leur patrie ou leurs amours, Beethoven les dépasse tous. Son héros n'est plus, car nous avons suivi ses funérailles, mais il n'est mort que pour revivre, et voici son apothéose. Comme au début du finale, un point d'orgue arrête l'orchestre. Puis le second thème reprend avec une gravité inattendue. Il se dilate en ondes successives, en cercles toujours élargis, en escalades d'arpèges, en accords gigantesques étagés les uns par-dessus les autres et soulevés comme des houles profondes. Quelques voix encore plaintives voudraient s'attarder aux regrets, mais l'allégresse est la plus forte, un trait vertigineux emporte la symphonie et l'abîme dans un tourbillon d'héroïque, de divine joie.

Parmi les chefs-d'œuvre de Beethoven, il en est de deux sortes : les uns, comme l'ouverture de *Coriolan*, la sonate en *ut* dièze mineur, l'*Appassionata*, la pathétique, sont tristes tout entiers ; ce sont les inconsolés. D'autres, les plus nombreux, nous mènent par la souffrance au bonheur, par la lutte à la victoire, par la vie et la mort à l'immortalité. La symphonie *héroïque* est parmi les derniers, qui sont les plus admirables. Ils nous donnent le plus grand exemple et la plus haute leçon, parce qu'ils symbolisent toute notre destinée : nos douleurs, nos devoirs et nos espérances, l'épreuve passagère suivie de l'éternelle gloire.

CAMILLE BELLAIGUE.

APRÈS M. RENAN

Nous n'entendrons plus tinter les cloches de la ville d'Is. Une voix unique va manquer au concert de notre monde, qu'elle avait tour à tour instruit, charmé, inquiété, révolté, amusé. On l'a justement comparée au trille d'Ariel, de l'esprit libéré des poids du réel, formé sur une autre planète pour une humanité différente de la nôtre, et qui frôlait du dehors les idées, les sentimens habituels des enfans d'Adam, en les transformant pour son usage. Un second exemplaire de l'hircocerf, comme il se nommait lui-même, ne sortira sans doute jamais des combinaisons de l'être. Je regardais, dans le cloître de Tréguier, deux vols d'oiseaux s'ébattre sur la tour d'Hastings ; des corneilles, habitantes de la vieille cathédrale, sédentaires sur ses arceaux, voletaient indéfiniment alentour, noires, timides, l'aile lourde et bornée ; au-dessus d'elles, l'orage avait ramené quelques mouettes ; blanches, légères, passantes d'aventure sans nids et sans attaches, ces coureuses d'horizons repartaient pour la mer, emportées aux vents du large qui fouettaient leur éternelle inquiétude, leur folie de tempête et d'illimité. Supposez là-haut une rencontre d'amour entre ces deux espèces : il en naîtrait un oiseau chimérique, travaillé par les instincts contraires des deux races, obstiné sur le cloître, entraîné vers les eaux fuyantes. Ce prodige hybride s'est réalisé une fois, dans l'esprit de M. Renan.

Je n'entreprends pas ici une étude suivie sur l'homme et sur son œuvre. Elle viendrait trop tard pour les curiosités hâtives, déjà

gavées de détails par les reporters; trop tôt pour les intelligences réfléchies, celles qui ont besoin d'un peu de lointain pour embrasser toute la montagne, qui suspendent une partie de leur jugement, attendant l'heure calme où tomberont les passions haineuses et les enthousiasmes de commande. Selon l'usage de cette maison, quand elle perd un de ses amis du premier rang, la dette commune sera plus amplement payée à M. Renan. Quelqu'un saura dire les beaux aspects de cette vie de labeur, la genèse des idées chez le philosophe, la magie du talent chez l'écrivain, l'exquise aménité des relations chez l'homme, ce qu'il y avait de charmant et d'un peu décevant dans cette bonhomie inattentive, qui se faisait affable pour tous, qui n'accordait l'audience intime à personne.

Si le biographe aborde les débats religieux où M. Renan fut mêlé, je le suivrai avec d'autant plus d'intérêt que je me sens inhabile à discerner la seule chose qui importe, les contre-coups définitifs de l'œuvre en discussion sur la pierre angulaire de l'Église. Je doute qu'on puisse décider, avant cinquante ans au moins, si M. Renan a servi l'idée religieuse, comme il l'affirmait sans relâche, ou s'il l'a desservie, comme le déplorent les avocats de l'Église qui ressentent douloureusement une blessure momentanée. Au XVIe siècle, quand se levèrent Calvin et Luther, on n'aperçut d'abord que le dommage causé à l'Église mère. Nous savons aujourd'hui que le désordre de la discipline et des mœurs l'avait gravement affaiblie; un remède héroïque la fit revenir à elle-même et lui rendit des forces pour garder la direction de l'esprit moderne, avec les nouvelles exigences qu'il allait manifester. Réveillée en sursaut, toute saignante du membre arraché, l'Église opéra sa réforme intérieure et produisit la grande génération chrétienne du XVIIe siècle. A notre époque, la discipline et les mœurs sont irréprochables; qui oserait soutenir que le progrès des sciences profanes n'appelait pas une rénovation des études théologiques, un élargissement de certains points de vue? L'avenir dira si les recherches audacieuses de M. Renan ont stimulé cette évolution; en ce cas il aurait été, comme tant d'autres, l'excitateur involontaire de la force traditionnelle qu'il se flattait d'énerver. On assure que la plus grande voix du monde catholique, sollicitée de porter un jugement sur l'auteur de la *Vie de Jésus*, n'aurait laissé tomber que cette parole : *oportet hæreses esse*. Je reconnais là une charité sur laquelle d'autres pourraient se régler, et une sagesse qui pénètre le sens profond du mot de saint Paul; il est bon que des souffles inquiétans viennent parfois ranimer la lampe du sanctuaire.

Non, je ne veux pas remuer ces anciennes controverses; et je ne me permettrai pas de discuter la sincérité d'un homme qui a

toujours proclamé la persistance de son sentiment religieux, alors même qu'il le transportait sur des abstractions où le commun de nos semblables trouve peu de nourriture pour ce sentiment. A l'heure où M. Renan nous quitte, devant le large trou creusé par cette tombe dans le chemin intellectuel où nous marchions, on peut se proposer un plus utile sujet de méditation. Je voudrais, si la tâche n'est pas trop ardue pour mes moyens et pour un écrit de quelques pages, résumer en traits rapides le cycle d'idées dont il fut la plus haute expression, déterminer ce qui en reste, et discerner ce qui croît pour demain dans le champ qu'il abandonne à nos efforts. Un grand arbre nous masquait l'horizon ; nos regards habitués n'imaginaient pas un paysage composé sans cet élément ; l'arbre s'est abattu ; de nouvelles perspectives s'ouvrent dans le vide qu'a fait sa chute ; c'est l'instant de les reconnaître et d'y chercher notre route.

Je dois d'abord répondre à l'objection que je pressens chez beaucoup de personnes. — Vous exagérez, diront-elles, l'importance philosophique de M. Renan ; l'écrivain séduisit les imaginations par le prestige du bien-dire ; le philosophe, n'ayant de doctrine arrêtée sur rien, n'a pu marquer une empreinte solide dans l'esprit de ses contemporains. — Il y a dans ce lieu-commun une double erreur. Quand même il serait vrai que M. Renan n'eût pas de doctrine, sa valeur représentative n'en demeurerait pas moins des plus considérables dans notre temps. Il fut dans le monde des idées ce que Victor Hugo était dans le monde des formes : le miroir universel, l'interprète des façons de penser les plus répandues à son époque. Il a parlé quelque part « des grandes influences morales qui courent le monde, à la manière des épidémies, sans distinction de frontière et de race (1). » Il fut le principal véhicule d'une de ces influences. Il s'examinait pour des milliers d'intelligences, moins lucides ou moins attentives ; et ces intelligences, sentant des affinités de complexion entre elles et lui, s'appropriaient les conclusions de son examen. Par l'effet d'une loi connue de tous, le réflecteur d'où n'émane aucune lumière propre augmente l'intensité de toutes les lumières qu'il réfléchit.

Mais est-il vrai que M. Renan n'eut pas de doctrine ? En avançant cette affirmation, on confond une doctrine avec un système. Il n'a pas laissé de système, c'est-à-dire un de ces moules de fer où le métaphysicien, qu'il soit Spinosa, Kant, Hegel, s'efforce d'enfermer l'univers ; instrument complet, puissant, qui travaille longtemps après que s'est refroidi le cerveau d'où il était sorti.

(1) *Vie de Jésus*, p. 454.

M. Renan fut l'homme le moins soucieux de construire un système ; il eut une doctrine et une méthode, ce qui suffit amplement pour expliquer son long règne intellectuel. Les gens du monde, — il affectionnait cette désignation, où il mettait une pointe de dédain sacerdotal pour tout ce qui est du siècle, — les gens du monde l'ont très mal lu ; ils n'ont guère lu que ses fantaisies littéraires, ses propos de table, et le livre signalé par l'éclat des polémiques, la *Vie de Jésus*, qui est peut-être le moins substantiel, le moins révélateur de ses ouvrages. Trompés par les retouches et les sinuosités de cette pensée, dès qu'elle passe aux applications pratiques de son principe théorique, les gens du monde n'ont pas vu la persistance de ce principe, foi de prêtre breton, phare de granit autour duquel jouaient sans l'entamer les eaux vaines qui composaient pour M. Renan tout le reste de l'univers. Qu'ils lisent le premier livre, le grand livre de l'écrivain, l'*Avenir de la science :* et les articles de la même époque, si le livre leur paraît suspect de corrections ultérieures. L'auteur se connaissait bien, quand il inscrivait en tête de l'*Avenir: Hoc nunc os ex ossibus meis et caro de carne meâ.* En le livrant sur le tard à la publicité, il plaisantait son « vieux Pourana, » son « encéphalite, » et cette prétention d'un jeune homme de vingt-trois ans à régenter les hommes, qu'il n'avait jamais vus, du fond de la mansarde où il vivait avec ses bouquins. M. Renan comprenait-il que de tous ses ouvrages, l'*Avenir de la science* est celui où il est le plus facile de saisir l'erreur du principe? C'est aussi, je me plais à l'ajouter, le plus généreux, le plus sincère, et à bien des égards le plus puissant ; un acte de foi et d'espérance égarées, qui restera le véritable titre d'honneur de son auteur. Oui, il y eut vers 1848, dans cette mansarde de la rue des Deux-Églises, un des plus nobles spectacles que l'humanité puisse offrir : une jeune intelligence uniquement et effroyablement tendue vers la recherche de la vérité, un cœur d'une moralité supérieure, une conscience déchirée par un cruel sacrifice où n'entrait pas un grain d'intérêt terrestre. Le matin de sa vie intellectuelle méritait toute l'admiration qu'on lui prodigua sur le soir pour des qualités moins austères.

Si l'on met hors de compte les toutes dernières années de cette vie, où son ironie prit quelque chose d'inquiet et de fébrile, peut-être parce qu'il sentait le gouvernement des esprits lui échapper, — la suite de ses écrits et de ses paroles publiques, depuis l'*Avenir de la science* jusqu'à l'*Examen philosophique* de 1889, n'est pendant quarante ans que le développement des mêmes principes ; développement logique, scolastique ; pour qui regarde d'une vue

attentive, le plus chatoyant et le plus moderne en apparence des philosophes demeura toujours l'élève de Saint-Sulpice, une raison pure lâchée dans les faits, fascinée par la rigueur de quelques propositions scolastiques.

Résumons ces propositions, qui reviennent dans chaque volume, exprimées avec les mêmes termes, comme les articles de son *Credo*. — L'univers obéit à des lois invariables, et l'on n'a jamais constaté de dérogation à ces lois. Il n'y a pas, il n'y a jamais eu dans le monde trace d'une volonté particulière, d'une intention, en dehors de celles qui sont le fait de l'intelligence humaine. Deux élémens, le temps et la tendance au progrès, expliquent l'univers. Une sorte de ressort intime, un *nisus*, pousse tout à la vie et à une vie de plus en plus développée. Il y a une conscience centrale de l'univers qui se forme progressivement et dont le *devenir* n'a pas de limites. (Ici, M. Renan ne fait que fondre et s'approprier les idées de ses maîtres allemands, Hegel et Schopenhauer.) L'avenir de l'humanité est dans le progrès de la raison par la science. Le seul instrument de connaissance est la science inductive ; au premier rang, les sciences de la nature ; ensuite les sciences historiques, en tant qu'elles empruntent les procédés analytiques du naturaliste, du chimiste. La poursuite de la vérité par la science est l'idéal divin que l'homme doit se proposer. Tout est illusion et vanité, sauf le trésor de vérités scientifiques lentement acquises et qui ne se perdront plus jamais. Augmentées par la suite, elles donneront à l'homme un pouvoir incalculable, et la sérénité, sinon le bonheur.

Pendant quarante ans, M. Renan a réglé tous ses dires sur cette doctrine, tous ses travaux sur la méthode analytique qui en découle. Je défie qu'on relève dans ses ouvrages une seule contradiction à ces points fondamentaux. Dans le monde de la pensée, en dehors des groupes orthodoxes, il a gagné bon nombre de ses contemporains à ses convictions ; il en a fait pénétrer quelque chose jusque dans les esprits les plus réfractaires à la totalité de ses conclusions. Et déjà, suivant la loi de chute des idées, cette doctrine descend dans les masses irréfléchies ; en tombant chez les simples, elle se déforme, se contracte et se cristallise en un petit résidu tenace. J'en ai eu naguère un exemple frappant : je dois le rapporter ici, car je ne sais rien de plus suggestif.

Je recevais, il y a quelques mois, la visite de ce compagnon anarchiste qui s'avisa de venir échanger des vues et glaner des subsides chez la plupart de nos confrères du monde littéraire. Il avait un de ces crânes étroits, volontaires, où les circonvolutions cérébrales ne saisissent que deux ou trois idées, qu'elles ne lâcheront

plus : merveilleux microcosme pour qui veut étudier ce qui subsiste de la pensée générale d'un temps, après que l'alambic populaire en a déposé l'essence dans ces petites cornues. Les grands systèmes philosophiques s'y retrouvent, concentrés en quelques pilules de Liebig. Mon homme n'avait à sa disposition que deux pilules ; elles résumaient deux siècles d'efforts de l'esprit humain. Il exposa son utopie, une société sans lois, sans liens, sans hiérarchie, où chaque individu, absolument libre, serait défrayé par la collectivité selon ses capacités et ses besoins. A toutes les objections que l'on devine, il avait une première réponse : « L'homme est naturellement bon ; c'est l'état social qui le dépravé. Supprimez l'état social, il n'est plus besoin de lois et de protection mutuelle. » — Ceci n'est pas nouveau ; vous reconnaissez la pilule Rousseau, le résidu de tout le rêve du XVIIIe siècle. Mais comme j'insistais sur la difficulté de produire en quantité suffisante et de répartir dans la mesure des besoins les choses nécessaires à la vie, étant donné le peu de goût d'un grand nombre de citoyens pour le travail libre quand leur bien-être est assuré d'ailleurs, je me butai à un second axiome : « Grâce aux progrès indéfinis de la science et de la machinerie, l'homme, avec peu de travail, aura abondamment tout ce qu'il lui faut. La science améliorera sa condition et résoudra les difficultés que vous m'opposez (1). » — Ceci est plus neuf et plus intéressant ; c'est la pilule Renan, l'*Avenir de la science*, le résidu de tout le rêve du XIXe siècle. En reconduisant le compagnon anarchiste, je le remerciai sincèrement de sa visite ; elle m'avait permis d'apercevoir, réduits et amalgamés au fond de ce pauvre creuset, tous les brillans sophismes qui ont occupé les sages de ce monde et travaillé notre société depuis deux cents ans.

Plus j'y songe, plus il me paraît qu'un mot caractérise la philosophie de M. Renan et le moment de l'histoire dont elle a traduit le malaise : on datera de ces idées et de cette époque le triomphe de l'*individualisme*. Le terme est barbare, mais il éveille une notion suffisamment claire, l'usage l'ayant déjà consacré pour exprimer l'ensemble de nos conditions politiques, sociales, intellectuelles. J'ai hâte d'ajouter que je n'attache à ce terme aucune défaveur absolue. L'individualisme est un des facteurs nécessaires de la civilisation, le pôle vers lequel gravitera toujours l'humanité,

(1) Comparez, *Dialogues philosophiques, Probabilités*, p. 85. — « Qu'on se figure la révolution sociale qui s'accomplira quand la chimie aura trouvé le moyen, en imitant le travail de la feuille des plantes et en captant l'acide carbonique de l'air, de produire des alimens supérieurs à ceux que fournissent les végétaux et les bêtes des champs,.. » — et tout ce qui précède et suit.

quand elle aura supporté des liens trop pesans à l'autre pôle, celui qui nous occupera tout à l'heure. Il a cela pour lui qu'il est conforme aux grandes lois de la nature, quand elle procède par sélection individuelle pour améliorer ses créations, quand elle les extrait, comme disait notre philosophe, « d'un énorme *caput mortuum* de matière gâchée. » Depuis trois siècles, les courans généraux ont porté notre occident vers ce pôle. La contrainte du moyen âge avait été trop dure ; la réforme fut le premier tressaillement de l'individualisme. La philosophie du XVIIIe siècle, de Bayle à Condorcet, en inaugura le règne dans les idées et en prépara l'avènement dans les faits. La révolution, abattant les constructions du passé, lui livra la table rase où il allait sortir toutes ses conséquences. Depuis 1789 jusqu'à nos jours, tous les établissemens du siècle ont été marqués au coin de l'individualisme. De grandes et belles forces lui ont dû leur éveil, en attendant que son excès nous apparût comme une cause de faiblesse. Dans l'ordre intellectuel, il s'est manifesté par le romantisme, exaltation du *moi* individuel, et enfin par la prédominance de l'esprit critique, qui donne la plus exacte mesure de ses progrès. Pour constater et définir le triomphe de l'individualisme, je laisse la parole à l'écrivain qui eut le don de résumer si clairement toutes ses vues d'ensemble :

Toujours grande, sublime parfois, la révolution est une expérience infiniment honorable pour le peuple qui osa la tenter ; mais c'est une expérience manquée. En ne conservant qu'une seule inégalité, celle de la fortune ; en ne laissant debout qu'un géant, l'État, et des milliers de nains ; en créant un centre puissant, Paris, au milieu d'un désert intellectuel, la province ; en transformant tous les services sociaux en administrations, en arrêtant le développement des colonies et fermant ainsi la seule issue par laquelle les États modernes peuvent échapper aux problèmes du socialisme, la révolution a créé une nation dont l'avenir est peu assuré, une nation où la richesse seule a du prix, où la noblesse ne peut que déchoir. Un code de lois qui semble avoir été fait pour un citoyen idéal, naissant enfant trouvé et mourant célibataire ; un code qui rend tout viager, où les enfans sont un inconvénient pour le père, où toute œuvre collective et perpétuelle est interdite, où les unités morales, qui sont les vraies, sont dissoutes à chaque décès, où l'homme avisé est l'égoïste qui s'arrange pour avoir le moins de devoirs possible, où l'homme et la femme sont jetés dans l'arène de la vie aux mêmes conditions, où la propriété est conçue non comme une chose morale, mais comme l'équivalent d'une jouissance toujours appréciable en argent, un tel code, dis-je, ne peut engendrer que

faiblesse et petitesse... Avec leur mesquine conception de la famille et de la propriété, ceux qui liquidèrent si tristement la banqueroute de la révolution, dans les dernières années du XVIIIe siècle, préparèrent un monde de pygmées et de révoltés (1).

Quand il écrivait ce réquisitoire sévère jusqu'à l'injustice, trop pessimiste à mon sens, mais si fortement motivé, M. Renan se doutait-il qu'il était lui-même la plus significative expression et le meilleur propagateur de ce régime individualiste dont il déplorait l'incohérence? Il l'était par sa doctrine, qui fait des points de croyance et de la conception du devoir une affaire purement individuelle; il l'était par l'abus du criticisme, qui achève de désagréger les derniers organismes encore existans; il l'était par cet effroi de tout pouvoir spirituel, de tout dogme établi, qui lui faisait dire : « Nous craindrions de trop fortes unions, car elles nuiraient à la liberté... Pour nous, la division est la condition de la liberté (2). » Et ailleurs : « L'unité de croyance, c'est-à-dire le fanatisme, ne renaîtrait dans le monde qu'avec l'ignorance et la crédulité des anciens jours. Mieux vaut un peuple immoral qu'un peuple fanatique; car les masses immorales ne sont pas gênantes, tandis que les masses fanatiques abêtissent le monde, et un monde condamné à la bêtise n'a plus de raison pour que je m'y intéresse: j'aime autant le voir mourir. Supposons les orangers atteints d'une maladie dont on ne puisse les guérir qu'en les empêchant de produire des oranges. Cela ne vaudrait pas la peine, puisque l'oranger qui ne produit pas d'oranges n'est plus bon à rien (3). » — Ne faudrait-il pas renverser le raisonnement, et dire plutôt que le paradoxal médecin guérissait les orangers en les empêchant de porter des oranges? Ne le reconnaît-il pas, quelques pages plus loin? « Il est possible que la ruine des croyances idéalistes soit destinée à suivre la ruine des croyances surnaturelles, et qu'un abaissement réel du moral de l'humanité date du jour où elle a vu la réalité des choses. A force de chimères, on avait réussi à obtenir du bon gorille un effort moral surprenant; ôtées les chimères, une partie de l'énergie factice qu'elles éveillaient disparaîtra (4). »

Ce sera un des étonnemens de l'avenir que le mouvement d'idées suscité ou représenté par M. Renan ait pu coïncider avec l'établissement du suffrage universel; et qu'on ait vu dominer au sein d'une démocratie la forme de génie particulière à cet aristocrate

(1) *Questions contemporaines*, préface, p. III.
(2) *Questions contemporaines, l'Avenir religieux des sociétés modernes*, p. 352.
(3) *L'Avenir de la science*, préface, p. X.
(4) *Ibid.*, p. XVIII.

effréné, qui s'écriait : « *Noli me tangere* est tout ce qu'il faut demander à la démocratie (1). » Je ne veux pas prendre au sérieux le rêve qu'il caressait par boutades, le bon tyran museleur des foules, protecteur des laboratoires où on lui composerait des dynamites perfectionnées. Mais notre philosophe était fait pour vivre dans quelque petite république grecque, au milieu d'une élite de citoyens qui agiterait les problèmes de métaphysique et de science, tandis que de nombreux esclaves pourvoiraient aux besoins de ces sages. Cette antinomie entre le tour d'esprit de M. Renan et le nouvel état social qui s'élaborait sous lui suffirait seule à nous faire douter de la longévité de sa doctrine. Il y a une infinité d'autres raisons pour en prévoir l'usure rapide.

On ne fait pas sa part au scepticisme; il s'empare vite des derniers retranchemens qu'on prétendait lui disputer. Le nôtre a progressé, il côtoie souvent le nihilisme. Bien rares sont aujourd'hui ceux qui partagent l'ivresse juvénile d'où sortit ce livre, *l'Avenir de la science*. Certes, les plus raisonnables d'entre nous persistent dans le culte et l'amour de la science ; ils attendent d'elle, et en particulier des sciences de la nature, des clartés toujours plus vives. Mais nous croyons de préférence M. Renan, quand sa prudence tempère son enthousiasme et lui fait dire : « La science préserve de l'erreur plutôt qu'elle ne donne la vérité... On se trompe moins en avouant qu'on ignore qu'en s'imaginant savoir beaucoup de choses qu'on ne sait pas (2). » Nous estimons que le pouvoir d'explication de la science est considérable, mais limité par d'infranchissables barrières, précisément aux points de l'horizon où notre esprit désire le plus passionnément s'avancer. Et les bénéficiaires du haut savoir ne seront jamais qu'un petit groupe, sans influence moralisatrice sur la masse des hommes, qui n'a ni le loisir ni le souci de les imiter. Quant au savoir rudimentaire, seul accessible à cette masse, nous sommes trop avertis qu'il ne donne ni moralité ni bonheur. Ce n'est qu'une clé indifférente, passe-partout qui ouvre au hasard le livre instructif ou consolateur, le journal aux suggestions perverses, et le formulaire des explosifs. On paraîtrait spéculer sur d'atroces coïncidences, si l'on disait que l'avenir de la science sera la fabrication de la dynamite à la portée de tous. Ne lisais-je pas hier, sous la plume de l'interprète le plus avisé des opinions bourgeoises : « Le péril social a commencé du jour où tout le monde a su lire. » Je n'en crois rien. Mais le péril social, qui exista de tout temps, a visiblement augmenté du

(1) *Souvenirs d'enfance*, préface, p. xx.
(2) *L'Avenir de la science*, préface, p. xix.

jour où le peuple a désappris la lecture de certain petit livre, banni de l'école.

La science inductive est-elle le seul instrument de connaissance, la seule créatrice de vérité? Il nous vient des doutes graves à cet égard; nous serions tentés de faire une large place à l'intuition; nous la lui ferions tout au moins dans le domaine moral, où l'intuition s'appelle la conscience. Surtout, nous sommes revenus de l'engouement qui fit voir dans la philologie, et plus généralement dans les recherches d'érudition, d'infaillibles moyens pour déchiffrer tous les rébus de l'histoire. Ici encore, nous donnerions volontiers raison à M. Renan contre M. Renan, aux heures découragées où il s'écrie: « Sciences historiques, petites sciences conjecturales, qui se défont sans cesse après s'être faites, et qu'on négligera dans cent ans (1)! » Nous ne nous sentons pas capables d'obtenir une vérité objective, absolue, sur l'insaisissable, l'invisible passé. Un dessin des grandes lignes communément accepté, soit; mais le détail exact nous échappe. L'expérience quotidienne des faits contemporains nous enseigne que ce détail a trop d'aspects divers. Les interprétations et les reconstructions historiques nous apparaissent comme les visions personnelles de quelques regards originaux, regards d'un Renan ou d'un Michelet, d'un Montalembert ou d'un Fustel de Coulanges, d'un Macaulay ou d'un Carlyle. Les uns avouent qu'ils peignent, d'autres soutiennent qu'ils photographient; mais nous savons bien qu'aucun d'eux ne tient l'objet qu'il représente, et que chacun de ces esprits en a recréé l'image suivant les lois particulières de son optique.

M. Renan n'accordait de créance qu'à l'évidence historique; en un sens, nous croyons être plus fidèles que lui à cette discipline. Devant les grands produits de l'histoire, qu'il s'agisse du monde romain, du moyen âge, de la révolution, ou d'un phénomène religieux tel que le christianisme, nous sommes surtout frappés par l'arbre immense, indéracinable, qui s'impose à notre vue comme un être vivant et fructifiant. Ce qu'on nous raconte de la ténuité et de la fragilité de ses premières racines nous touche peu. Voici le germe d'où est né le géant, nous dit-on; ce germe est quelconque, sinon même avarié. C'est qu'on a mal vu, c'est qu'on ne pouvait pas voir le germe. Analysez des milliers de glands, que votre expertise vous montrera tous pareils; vous ne saurez jamais dire pourquoi celui-ci a produit un chêne majestueux, tandis que les autres sont restés stériles ou n'ont donné que de maigres arbustes. Il y a eu pour ce gland désignation dans l'insondable, décret nominatif, comme di-

(1) *Souvenirs d'enfance*, p. 263.

sait M. Renan du chêne Hugo. En tout cas, si le mot de vérité a un sens, les premières vérités, pour nous, ce sont la grandeur et la force actuelles de l'arbre, que nous pouvons mesurer; c'est sa vitalité persistante, son adaptation progressive à nos besoins; la recherche des brindilles mortes qu'il a pu éliminer dans sa croissance n'est qu'un passe-temps amusant, secondaire.

De même, à certains égards, nous appliquons avec plus de rigueur que M. Renan sa doctrine sur les volontés prévoyantes de l'inconscient; nous l'appliquons aux volontés inconscientes du peuple, ce qu'il ne faisait pas. Nous avons peine à le suivre, lorsqu'il écrit : « La lumière, la moralité et l'art seront toujours représentés dans l'humanité par un magistère, par une minorité, gardant la tradition du vrai, du bien, du beau (1). » Peut-être ; mais alors il faut séparer la vie de la lumière, de la moralité et de l'art; car cette minorité n'a pas le secret de donner la vie, secret dont le peuple est dépositaire. Les jugemens comme les créations du peuple sont souillés d'erreurs grossières, choquantes, mais ils reposent toujours sur un fond de vérité ; les établissemens comme les opinions des gens d'esprit sont rationnels, ingénieux, harmonieux, tout ce qu'on voudra, mais artificiels et souvent faux de toutes pièces. Le peuple crée ; les autres ne peuvent que façonner. Le peuple fait des saints et des gloires ; les autres ne font que des sages et des réputations. L'expérience des essais politiques et sociaux, quand on la poursuit assez longtemps pour distinguer ce qui est viable de ce qui ne l'est pas, laisse peu de doutes à cet égard. Les gens d'esprit font des lois, des chartes, des septennats, des combinaisons diplomatiques; au moment où ils les font, rien ne semble plus judicieux, plus éminemment raisonnable, plus conforme aux besoins du pays, aux probabilités du lendemain, à la logique apparente des affaires humaines; seulement ces inventions sont mort-nées, elles ne correspondent pas au vœu de la nature et de l'histoire, on le voit vite à l'usage. Le peuple ébauche des créations monstrueuses, ridicules, iniques; il fait une république désordonnée et boiteuse, il fait avec des exagérations naïves une alliance étrangère qui n'est pas une alliance, il fait des syndicats ouvriers tyranniques; mais parce qu'il a le sens de la vie, ces créations imparfaites sont vivantes, elles plongent dans la réalité, on les voit se développer et rentrer dans le plan général de l'histoire. Les gens d'esprit travaillent aux fondations populaires comme le jardinier qui taille un parc régulier dans la folle végétation d'une forêt. Le jardinier sait ce qu'il veut; mais il ne dépend pas de lui de faire

(1) *L'Avenir de la science,* préface, p. IX.

pousser un brin d'herbe, si la nature n'y a pas consenti; la nature ne sait pas ce qu'elle veut, à notre estime du moins; mais elle sait faire pousser. Nature et peuple ont reçu en propre le mystère de la vie. — Que l'on ne m'objecte pas les rares génies qui ont dirigé avec bonheur et sûreté les destinées d'une nation; l'histoire nous les montre incarnant l'âme populaire; ils n'ont fait œuvre vivante que dans la mesure et durant le temps où ils incarnaient cette âme. On peut discuter sur chaque cas particulier, et il est impossible de prouver les assertions en cette matière; on y est averti par le sens historique. Ceux qui ne l'ont pas ne verront qu'un paradoxe dans ce qui était axiome pour un Michelet.

La vie! c'est le premier besoin de l'humanité, avant même la vérité; si tant est que vie et vérité ne soient pas synonymes. Les hommes ne se résoudront pas à vivre de ce qui suffisait à l'Ecclésiaste du Collège de France, « de l'ombre d'une ombre. » De là notre objection capitale contre la méthode en honneur dans l'école de M. Renan, notre peu de confiance dans la durée de cette méthode, qu'on pourrait appeler la destruction de la vie par l'analyse. Il a dit un jour: « Nous nous éloignons de la nature à force de la sonder. Cela est bien; il faut continuer; la vie est au bout de cette dissection à outrance (1). » Conclusion difficilement soutenable; prémisse rigoureusement vraie, et qui donne bien à réfléchir. On sent aujourd'hui dans le monde de la pensée une réaction contre ces empiétemens de la chimie intellectuelle, et comme l'arrêt épouvanté de l'être qui veut vivre devant le narcotique où il flaire le poison. Réaction tardive pour beaucoup d'entre nous; nos efforts pour nous reprendre seront peut-être vains. Nous avons tous dormi de délicieux sommeils à l'ombre du mancenillier. Et c'est si curieux, si amusant, la chimie! Mais ceux qui viennent, ceux qui arrivent d'en bas, restreindront des expériences où se volatilisent les alimens dont ils ont besoin. Ils n'accepteront plus l'erreur de raisonnement qui présente un corps organique comme suspect, artificiel et inutile, parce qu'on a su le décomposer en ses élémens premiers. La foule se précipite vers la source, assoiffée d'eau; le chimiste a décomposé cette eau dans ses puissans voltamètres. Un court dialogue peut résumer le procès pendant entre l'analyse à outrance et l'instinct vital. — Nous voulons de l'eau. — Il n'y a pas d'eau; il y a de l'hydrogène et de l'oxygène. — Refaites-nous de l'eau. — Je puis dissocier les élémens; je n'ai pas le moyen de les réassocier. D'ailleurs, l'eau que vous demandez était fausse; voici les véritables substances dont elle se composait,

(1) *Souvenirs d'enfance*, préface, p. IX.

ces deux gaz. — Pourquoi fausse? Ces gaz sont une chose; l'eau en est une autre. Et c'est d'eau que nous avons soif. — Le bon sens de la foule n'aurait pas tort; et l'on peut dire de même que toutes ces distinctions subtiles d'Esséniens et de Thérapeutes, tous ces dosages savans de légendes douteuses et de textes apocryphes, n'infirment pas la validité du christianisme; ces composantes ont changé de nature en se combinant pour former un nouveau corps, l'organisme actuel et vivant que nous palpons.

L'humanité a soif, éternellement soif. Comme la tribu arabe, elle ne fixe ses tentes qu'auprès des puits où elle peut s'abreuver. Voilà ce qui menace à bref délai la fortune des philosophies desséchantes. Une fois leur nouveauté passée, quelques curieux continueront de s'y intéresser; la grande caravane humaine fuira ce désert, malgré les séduisans mirages qui l'y appelaient. C'est qu'elle est frivole et crédule, dites-vous; peut-être; mais c'est aussi qu'elle est conduite par l'instinct des lois de la vie; et vous avez reconnu que nos explications rationnelles de l'univers, dans la nuit où il nous roule, s'arrêtaient à ce ressort intime comme à la dernière et suprême cause où nous puissions atteindre. M. Renan fut le philosophe des heureux. Hélas! que cela réduit à peu de gens un cercle de disciples! Il le sentait bien : « Ce qui fera toujours défaut à mon église, c'est l'enfant de chœur... Ma messe n'aura pas de servant (1). »

Malgré tout, la philosophie qui nous occupe pourrait défier nos pronostics, s'il était prouvé que le régime dont elle fut l'expression se maintiendra longtemps encore. J'ai essayé de montrer qu'elle était la traduction de l'individualisme dans l'ordre intellectuel. Que faut-il penser des chances de durée de l'individualisme? Un long cri de lassitude répond autour de nous à cette interrogation. Depuis les guides de la pensée française comme M. Taine, comme M. Renan lui-même, qui stigmatisait notre désarticulation sociale tout en l'aggravant, jusqu'au plus humble ouvrier qui la maudit sans pouvoir se la définir, une même condamnation, raisonnée ou instinctive, s'élève contre les excès de l'individualisme. Notre société, effrayée de son émiettement progressif et du peu de résistance qu'elle offre aux entreprises des désespérés, commence à se tourner vers l'autre pôle historique; celui qu'on pourrait appeler, par opposition à l'individualisme et en détournant un mot de son sens usuel, le *socialisme*. Je supplie le lecteur d'oublier les acceptions courantes, économiques et politiques, de ce terme; je n'en trouve pas de meilleur pour exprimer l'ensemble des besoins qui se font sentir, besoins d'ordre, de hiérarchie, de liens sociaux, de

(1) *Souvenirs d'enfance*, p. 156.

garanties mutuelles, de symboles communs, besoins de stabilité pour les familles et leurs biens dans une assiette plus équitable de ces biens, besoins de groupement entre les cellules de la ruche, en dehors de la tyrannie de l'État. Les penseurs raisonnent les données du problème, les spécialistes proposent des recettes, et cela ne nous mènerait pas bien loin, si l'on n'entendait au-dessous le grondement impérieux des masses; des masses irritées de sentir leur faiblesse sociale, alors que les institutions ont remis entre leurs mains tous les instrumens du pouvoir politique, irritées de voir se reconstituer une féodalité sans devoirs, sans suzerain modérateur, féodalité d'autant plus pesante qu'elle est souvent anonyme, viagère, et sans attaches réelles au sol. Ce peuple si amoureux de liberté a oublié du coup son ancienne chimère. L'illusoire liberté que lui assurait l'individualisme révolutionnaire, il semble prêt à la sacrifier pour obtenir de l'appui mutuel socialiste plus de garanties pour son bien-être et sa dignité.

On cherche à le contenter. Il n'est question que de lois sociales; et à la façon dont on s'y prend, il semblerait qu'on ait bien peu réfléchi sur le sens de ce mot. M. Renan, qui réfléchissait sur tout, l'a défini avec beaucoup de sagacité; quand il marquait la distinction entre la loi juive, toute sociale et morale, enchaînant l'homme dans sa conscience intime, et les lois grecques ou romaines, purement politiques, ne s'occupant que du droit abstrait, entrant peu dans les questions de bonheur, de moralité privée; la première faite pour le sujet, la seconde pour l'objet (1). Comme nous ne pouvons plus demander des codes à Moïse, — et s'il revenait, nous ne demanderions pas nos lois sociales à cet Hébreu, on se défierait, — il faut bien reconnaître, au risque de chagriner beaucoup de gens, que l'Église aurait seule qualité pour édicter de véritables lois sociales. Ne craignez rien, on ne les lui demandera pas. Pas de sitôt, du moins.

Le mouvement vers le pôle socialiste est si irrésistible que bien des regards se reportent, au grand scandale de plusieurs et à la surprise de tous, sur l'époque de l'histoire qui s'est le plus rapprochée de ce pôle, sur le moyen âge. C'était inévitable. Quand reparaissent les abus caractérisés d'une période historique, on est tenté de rechercher dans cette période les garanties qu'elle inventa pour s'en défendre. Une résurrection de la féodalité devait ranimer l'esprit des communes, des organisations de métiers, des patronages. En bas, notre monde ouvrier, avec sa façon d'entendre les syndicats, revient au principe corporatif dans ce qu'il eut de plus

(1) *Vie de Jésus*, p. 11, et *Histoire du peuple d'Israël, passim.*

exclusif. En haut, les mystiques et les artistes vont en pèlerinage à Fiesole ; les psychologues et les philosophes rationalistes découvrent saint Thomas d'Aquin; ce leur est un agréable étonnement de trouver dans le thomisme une science totale de l'univers, un système qui formule, avant Schopenhauer et M. Renan, la théorie dont nous sommes le plus imbus, le développement de la vie suivant une loi unique par l'inclination interne du conscient et de l'inconscient (1). D'autres subissent la fascination de cet étrange Tolstoï, qui rhabille à la russe les doctrines ascétiques et les prédications fraternelles de nos sectes médiévales; on sourit des solutions exagérées et impraticables qu'il propose, mais on donne intérieurement raison à toutes les déductions qu'il tire de son principe : « La vie individuelle ne peut pas être heureuse... la vie individuelle n'est qu'un amoindrissement continuel... » Et peu s'en faut que son influence sur des âmes lointaines ne prime aujourd'hui celle même de M. Renan. Je vois enfin un symptôme significatif de notre attente dans la curiosité générale, souvent nuancée de sympathie, qui s'attache de préférence aux personnages européens du premier plan chez lesquels on relève de singulières affinités avec le moyen âge : l'empereur d'Allemagne, le tsar de Russie, le pape surtout, ce pape dont le geste large et audacieux, écartant trois siècles de diplomatie de cabinet, va ressaisir aux origines la tradition des grands pontifes rassembleurs de foules, émancipateurs de peuples, législateurs sociaux.

Le moyen âge! Les ténèbres, la théocratie, les bûchers! J'entends les protestations indignées, et tout d'abord le cri d'horreur de ceux que l'ordre actuel a pourvus de nouveaux fiefs. On me fera la grâce de croire que je ne réclame pas les *Institutions de saint Louis*, que je n'attends ni ne souhaite le retour d'un chimérique revenant d'opéra. Mais dans notre impuissance à nommer ce qui n'existe pas encore, nous sommes bien obligés, devant certaines évolutions probables, d'aller en rechercher le type dans les séries historiques qui ont un nom et une figure. On ne me prêtera pas davantage, je l'espère, l'idée ridicule de biffer la Révolution. Avec tous les vices que M. Renan signalait dans ses résultats, elle nous a fait une seconde nature que nous ne pouvons plus dépouiller : *in ipsa vivimus, movemur et sumus.* Le problème qui s'impose à nos recherches est celui-ci : consolider les acquisitions inaliénables de la Révolution en les fortifiant avec la

(1) Voir les travaux de M. Gardair, déjà signalés par la *Revue*. La renaissance thomiste dont M. Gardair s'est fait l'apôtre, en pleine Sorbonne, excite une attention croissante parmi les jeunes gens curieux d'idées *nouvelles*.

moelle des siècles antérieurs. Je ne préconise d'ailleurs aucune tendance: j'essaie d'observer le retrait d'une marée, l'approche d'une autre. Les meilleurs témoins sont les bénéficiaires de l'individualisme; écoutez les objurgations amusantes que leurs journaux adressent sans relâche à la classe ouvrière : « Malheureux! vous ne voyez donc pas que vous retournez sans le savoir au moyen âge? » Les ouvriers n'ont cure de ces évocations d'un fantôme historique; ils suivent leur instinct. Il n'y a de plus amusant que le contentement des anciens conservateurs, des réactionnaires naïfs, quand on leur annonce que les objets de leurs regrets pourraient bien revivre sous d'autres formes. Ils s'imaginent que ce sera pour renflouer leur barque! Ils ne se doutent pas qu'ils seront les premières, les plus certaines victimes de leur culte restauré. Quand l'esprit d'un temps revient dans un autre, il ne réintègre pas son ancien corps; il s'en refait un avec des élémens nouveaux, entièrement différens, où l'on aura peine à le reconnaître; son premier soin sera d'éliminer tous ceux qui croyaient pouvoir se réclamer de lui.

Quelle que soit la forme des réorganisations appelées par le vœu intime de notre société, elles ne pourront aboutir que par le lien commun, — *religio*, — d'un symbole et d'une discipline morale. Parmi les foyers de force morale que nous connaissons, l'Église apparaît comme le seul assez vaste et assez puissant pour procurer les élémens de cette reconstitution. M. Renan découvrait avec sagacité une des chances de l'Église, lorsqu'il ajoutait, après la page sur notre décomposition que j'ai citée plus haut : « On s'étonne souvent de la force que possèdent en province le clergé, l'épiscopat. Cela est bien simple ; la révolution a tout désagrégé; elle a brisé tous les corps, excepté l'Église ; le clergé seul est resté organisé en dehors de l'État. Comme les villes, lors de la ruine de l'empire romain, choisirent pour représentant leur évêque, l'évêque sera bientôt, en province, seul debout au milieu d'une société démantelée (1). » Cela est vrai dans l'ordre social ; dans l'ordre spirituel, l'Église est la pierre d'aimant où tendent fatalement ces aspirations idéalistes, mystiques, morales, qui donnent à l'élite des générations nouvelles une physionomie si attachante et si confuse. Précisément à l'heure où tant de regards se tournent vers elle, cette force au repos se met en mouvement; elle revient s'alimenter aux sources populaires : l'Église comprend que ces sources montent pour tout submerger. Réussira-t-elle à les capter, à leur donner un lit et une direction? Toute la question d'avenir

(1) *Questions contemporaines*, préface, p. 4.

pour notre race est là. Sinon, malgré la louable multiplication des écoles, notre peuple glissera de plus en plus dans ce paganisme matérialiste dont M. Taine signalait naguère les progrès; les bouleversemens inévitables et la victoire certaine des masses populaires seront d'ordre tout matériel ; énervé par des convulsions fréquentes, impuissant à se reconstituer faute d'une base morale, le groupe humain auquel nous appartenons disparaîtra sous la poussée des races plus jeunes et plus saines que l'histoire tient toujours en réserve, pour recueillir la succession des espèces épuisées.

Renonçons à préjuger ce qui sortira de l'incubation présente. Un seul point paraît acquis à nos conclusions : le règne de l'individualisme chancelle, et la philosophie qui en fut l'auxiliaire perd du terrain. Est-ce à dire que tout ce labeur de rares esprits va s'évanouir sans laisser de traces ? Non certes; l'humanité retiendra les parcelles d'or qu'ils ont trouvées; et M. Renan en particulier aura mis une marque durable sur les intelligences. Il les ébranla, il les élargit; elles devront se consolider, elles ne pourront plus se rétrécir. La notion des lois invariables qui gouvernent l'univers, si fortement établie par lui, ne pourra plus être séparée de l'enseignement où l'on professe l'institution divine de ces lois. Le philosophe n'aura pas vaincu les évidences de la conscience par ses argumentations contre l'existence d'un Dieu personnel; mais il aura continué la tâche de tous les penseurs en reculant un peu plus loin la cause des causes. Ce recul incessant ne détruit rien de l'Être souverain qu'il grandit; il est la conséquence nécessaire de tout le travail de l'intelligence humaine, depuis le sauvage qui adore un fétiche de bois devant sa porte jusqu'à Pascal et à Leibniz. Chaque découverte qui nous révèle notre monde plus vaste dans l'espace et plus ancien dans le temps éloigne sans l'amoindrir le Créateur de ce monde; les progrès de la connaissance nous contraignent chaque jour à allonger la chaîne des causes avant d'arriver à la cause première. L'humanité devient presbyte en prenant de l'âge; elle le sera un peu plus après M. Renan. L'objet regardé ne change ni de dimension, ni de place, parce que l'œil modifié le situe plus loin.

En dehors des thèses controversables pour la foi religieuse, M. Renan a versé sur notre esprit une affusion d'aperçus profonds et limpides. Il n'est plus permis de toucher à une question sans tenir compte de ses jugemens, toujours ingénieux, parfois si solides. Nul n'aura résumé comme lui, avec prudence et clarté, l'état présent de nos connaissances; par exemple, dans cette belle *Lettre à M. Berthelot* (1), de 1863, qui est comme le bréviaire des

(1) *Fragmens philosophiques*, p. 153.

sciences naturelles et historiques au XIXe siècle. Il y faudrait ajouter et retrancher bien peu de mots, suppléer l'affirmation absente au-delà des recherches sur la constitution de la matière, pour qu'elle fût le bréviaire de tout homme instruit et religieux.

Je crains qu'on oublie ces services, dans la réaction qui se prépare contre les erreurs d'une doctrine et les abus d'une méthode. L'expérience que nous avons des reviremens contemporains autorise à prévoir trop de dénigrement ou trop d'oubli après trop d'apothéose. Pour beaucoup d'admirateurs, mes appréciations paraîtront aujourd'hui tièdes, sinon injustes ; si je les réimprime dans quelques années, je gage qu'on les taxera alors de concessions démesurées à un vieil engouement. L'œuvre de M. Renan souffrira peut-être une longue éclipse. Puis, qui sait? Après des siècles, quand le balancement alternatif de l'esprit humain ramènera une période de rationalisme, on découvrira, on lira cette œuvre avec délices, comme nos savans de la Renaissance découvraient et lisaient les philosophes de la Grèce. Des Budé, des Casaubon, referont une gloire à notre Platon ; ils retrouveront chez lui beaucoup de leur humanité plus développée, un peu de leur christianisme agrandi, et cet orgueil de la raison qui se redresse après les longues soumissions, pour s'abattre de nouveau quand une fois de plus elle a trop présumé d'elle-même. En relisant tant de pages exquises et sagaces, qui dépouilleront avec le temps ce qu'elles ont contenu pour nous de propriétés malignes, on voudrait croire que leur auteur était mauvais prophète lorsqu'il prédisait le naufrage total de la littérature du XIXe siècle.

Aux heures prochaines que ce siècle doit marquer avant de finir, peut-être serons-nous en bien petit nombre, nous qui nous pencherons, pour entendre encore, sur les ruines de la ville abîmée dans l'Océan. L'Océan, père de la vie, furieusement occupé à faire de la vie, va rouler sur elle ses flots indifférens. Sourd aux tintemens enchantés qu'il étouffe, il dérobera aux regards des hommes, uniquement soucieux de la vie, les parties solides de ces belles ruines; loin des oreilles inattentives, il dispersera les dernières vibrations des cloches de la ville d'Is.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

REVUE DRAMATIQUE

Théâtre du Gymnase : *Celles qu'on respecte,* comédie en 3 actes, de M. Pierre Wolff.

Après deux essais au Théâtre-Libre, après *leurs Filles* et les *Maris de leurs filles*, on pouvait croire que « celles qu'on respecte » seraient encore une fois, observées sous un jour nouveau, parvenues peut-être à la considération, les mères des filles et les belles-mères des maris en question, ces personnes enfin que M. Pierre Wolff se plaisait à peindre, en craignant de les nommer. Il n'en est rien : celles qu'on respecte ne sont pas des courtisanes; mais de petites bourgeoises qui se conduisent en courtisanes et même un peu plus mal.

La jeune, riche et jolie Gabrielle Mareuil est fort malheureuse, ayant depuis quatre ans un mari qui ne la comprend pas. Il n'y aurait d'ailleurs à comprendre chez cette mince poupée que le goût du monde et des plaisirs : bals, spectacles et autres superfluités à la mode. Or Mareuil a l'horreur de toutes ces choses. Mareuil est un homme sans imagination, sans intelligence même, un brave homme, mais un pauvre homme. Il n'a qu'une passion : la bicyclette. Il raffole de ce sport inélégant, en passe de devenir pour le tiers-état l'équivalent du mail-coach pour la noblesse. Gabrielle conte ses chagrins et ses griefs à sa meilleure amie, Suzanne, laquelle a la chance d'être veuve après six mois seulement de ménage et comprend son bonheur, sans en profiter encore autant qu'elle le souhaiterait; mais patience! — Il est six heures du soir, Mareuil rentre avec un air niaisement satisfait. Il descend à l'in-

stant de sa mécanique, et ses jambes, dès qu'il s'assied, reprennent d'elles-mêmes le mouvement des pédales. D'où impatience, exaspération de Gabrielle, que radoucit pourtant l'annonce d'un convive, Henri de Bressac, un ancien camarade rencontré par Mareuil et prié à dîner pour ce soir. Madame va s'habiller et Bressac arrive : type de gandin célibataire et viveur, amant en titre d'une demoiselle Margot, dont la tendresse bourgeoise et le dévoûment pot-au-feu commencent à lui peser. Gabrielle reparaît en grande toilette, Bressac aussitôt s'émancipe, elle l'encourage, et sans plus de façons, avant la fin du premier acte, elle s'offre à cet insipide don Juan.

Elle s'est donnée à lui pendant l'entr'acte, et nous voici chez Bressac, dans ce qu'on nomme, d'un affreux mot, une garçonnière. Bressac, déjà plus las de Gabrielle qu'il ne l'était de Margot, ne songe qu'à se débarrasser de cette maîtresse incommode. Depuis quinze jours, à cet effet, il manque les rendez-vous, espace les visites et laisse les lettres sans réponse. Il s'est promis aujourd'hui d'aller tout seul aux courses. Il va sortir, quand paraît Suzanne, vous savez, la meilleure amie, envoyée en avant par Gabrielle, d'abord pour l'annoncer et puis pour ranimer par des reproches une flamme qu'on trouve bien prompte à s'éteindre. Elle ranime en effet, la petite coquine, mais pour son compte personnel, et à son tour, sans plus de cérémonies que Gabrielle au premier acte, elle se met à la disposition de Bressac, qui paraît sensible à des offres aussi flatteuses. Suzanne à peine sortie, Gabrielle arrive, plus passionnée que jamais, agaçante et ridicule à force d'enfantillages et de simagrées amoureuses. Au milieu d'un duo où Bressac ne donne que de molles répliques, éclate une tempête en jupons : c'est Margot, rapportant les clés du logis qu'elle ne partage plus. Vous imaginez la vivacité du conflit. L'algarade de la demoiselle à la dame ne manque ni de justesse ni d'à-propos scénique. C'est une bonne variation moderne sur l'un des thèmes favoris du romantisme : « Vous, femmes de ce monde, etc., qui cachez un amant sous le lit de l'époux. » C'est la hiérarchie morale, ou immorale, lestement établie entre l'épouse déloyale et la loyale courtisane; c'est la justice rendue et presque un semblant d'honneur laissé aux vertus professionnelles dans la profession la plus exclusive de la vertu. Devant l'hétaïre en fureur, la femme adultère se tait, et Bressac, redoutant le scandale d'une expulsion, ne sait qu'aller d'une de ces dames à l'autre, en laissant plaisamment échapper des exclamations inutiles autant que plaintives. Margot partie et l'orage passé, Gabrielle a tôt fait d'essuyer ses yeux et de sourire à son bien-aimé. Elle l'attire à ses genoux, et plus que jamais câline, enveloppante : « Si je divorçais, tu m'épouserais, n'est-ce pas, tu m'épouserais, tu le jures? » Et il jure en effet.

Forte de ce serment, Gabrielle, au troisième acte, se voue tout en-

tière à l'exaspération de son mari. Mareuil, jeté hors des gonds, finit par se décider, ou se résoudre au divorce. Il s'en ouvre à son ami Bressac, lequel naturellement pousse un cri d'horreur, et se met à défendre, avec l'éloquence que donne le danger, la sainteté du lien conjugal, ce lien fût-il une corde. Mais Gabrielle veut à tout prix le divorce et l'aura. Alors, se sentant perdu, l'aimable drôle improvise un dénoûment : il fait écrire par Margot à Gabrielle une lettre de menace, presque de chantage : si Bressac ne lui est rendu dans les vingt-quatre heures, elle avertira Mareuil. Gabrielle prend peur, et comme de plus elle vient à l'instant de surprendre entre Bressac et Suzanne un dialogue significatif, elle voit, elle sait, elle croit, elle est désabusée, et abandonnant le perfide à Suzanne ou à Margot, probablement à toutes les deux ensemble, elle saute au cou de son mari, qui déjà ne la comprenait pas, et maintenant la comprend moins encore.

La pièce de M. Wolff doit être comptée au théâtre du Gymnase comme un essai de relèvement dramatique et littéraire, plus littéraire que dramatique, *Celles qu'on respecte* n'étant qu'une mince, très mince comédie, moins en action qu'en paroles, mais du moins en paroles faciles, vives et souvent gaies. De ces trois actes, le second est le meilleur, le plus divertissant et le seul qui soit un peu poussé. L'impudence et l'impudeur de Suzanne briguant la succession amoureuse, qui lui paraît ouverte, de sa meilleure amie, a charmé les amateurs de ce que les « petits jeunes » appellent l'observation cruelle. Et nous avons goûté plus encore, pour sa vérité, qui cependant n'a rien ni de féroce ni même de très nouveau, l'entrevue orageuse de Gabrielle et de Margot et la gaillarde homélie de la marchande d'amour à sa concurrente déloyale. De même que les affaires, suivant le mot fameux, c'est l'argent des autres, les affaires de cœur ou soi-disant telles, d'après un préjugé qui se donne volontiers des airs d'idéal, c'est trop souvent la femme des autres. Eh bien, il vaut mieux que ce soit la femme de tout le monde, ou de personne. Cela semble à première vue plus grossier ; au fond, ce n'est que moins immoral. Voilà pourquoi Margot a raison contre Gabrielle. La leçon, encore une fois, n'est pas très neuve ; mais, telle que M. Wolff la donne, elle a paru bien appliquée.

Pour le reste, la légère comédie a quelque chose d'un peu superficiel et d'artificiel aussi. Elle ne porte pas bien loin. Le titre seul annonçait plus de prétentions, ou d'intentions, une plus large et plus profonde étude des femmes respectées sans être respectables. Je sais bien, et c'est même une des petitesses, ou toute la petitesse de l'œuvre, que pour des Gabrielle et des Suzanne, personne jamais ne s'avisera

d'éprouver la moindre vénération. Respectables ou non, elles ne méritent que l'indifférence. Elles vivent à peine, ces petites personnes, et d'un semblant de vie insuffisante et factice. Tout est d'ailleurs convenu dans la pièce de M. Wolff, autant que dans celui des vaudevilles que M. Wolff sans doute méprise le plus, et décidément on n'apprend guère au Théâtre-Libre que la licence et non la liberté. Rien de moins libre au monde que de tels personnages, soumis aveuglément au déterminisme ironique et méprisant qui fait toute la psychologie de l'école Antoine. On a vu partout le trio tout d'une pièce du mari, de la femme et de l'amant. Quand je dis partout, j'entends partout ailleurs que dans la vie. Car la vie offre peu de tels partis-pris; elle ne rassemble guère un mari aussi irréprochablement benêt, un amant aussi « éminemment parisien, » ni aussi exclusivement, car Bressac n'est pas autre chose, et vous savez tout ce que ce mot symbolise de sottise spéciale et d'ineptie arbitraire; enfin une femme parisienne aussi, hélas! et digne de ces deux fantoches, qui trompe l'un parce qu'il aime trop la bicyclette, avec l'autre, parce qu'il lui promet de la conduire au musée du Louvre.

Au fond, tout cela n'est ni très vrai, ni très sérieux, ni très fin. Psychologie de vaudeville plus que de comédie. Et puis, que penser de l'étrange procédé qu'emploie Bressac pour se débarrasser de Gabrielle? Dans quel monde sommes-nous, et sont-ce là des fantoches ou des drôles? L'auteur ne s'en inquiète ni ne nous en avertit. Il paraît que c'est là encore un signe de l'ironie et de l'amertume à la mode. Toujours la cruauté de l'observation. J'en aimerais peut-être mieux la délicatesse et la vérité.

L'interprétation ressemble à la comédie : elle est vive et superficielle. M. Noblet une fois de plus est lui-même et le même; il joue très en dehors, mais en dehors seulement; à le voir et à l'entendre de près, on s'aperçoit que le dedans, le fond, ne joue pas. Mlle Cerny ajoute encore des nerfs et de l'agitation au rôle déjà trop agité et nerveux de Gabrielle Mareuil, et Mlle Darlaud, décidément vouée aux courtisanes sympathiques, représente le demi-monde qui se défend, comme elle représentait dans *un Drame parisien* le demi-monde qui s'immole.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 novembre.

La fortune ironique qui se joue si souvent des destinées de la France ne semble pas près de se lasser. Certes depuis assez longtemps déjà, ceux qui se sont chargés de nos affaires, des affaires de la république, ont trop souvent abusé de leur toute-puissance et ont commis bien des fautes. Ils en ont commis assez pour perdre dix régimes. Heureusement pour eux, toutes les fois qu'ils ont été au bord du péril, quelque circonstance favorable est venue tout à coup les sauver des conséquences de leurs fautes et les remettre en équilibre. Ils ont eu un moment cette chance inespérée de voir les orages se dissiper, les hostilités se fatiguer et désarmer, les influences extérieures elles-mêmes venir à leur secours. On dirait cependant que tout est inutile, que rien ne peut les éclairer; à peine ont-ils échappé aux dernières bourrasques, ils se retrouvent aussitôt dans les mêmes incertitudes, avec les mêmes imprévoyances ou les mêmes faiblesses, en face de crises nouvelles, de dangers renaissant sous une forme ou sous l'autre. — Et cela recommence toujours, parce qu'il y a toujours des passions de révolution qui se servent de tout pour agiter le pays, et un gouvernement qui ne sait ni profiter de tout ce qui aurait pu faire sa force, ni avoir une volonté, qui se borne à vivre au jour le jour, plus préoccupé d'éluder les difficultés que de les prévenir ou de les dominer. Il y a un an encore, le gouvernement, appuyé sur tout un ensemble de circonstances favorables, aurait pu assurément, s'il l'avait voulu, se créer la plus sérieuse autorité dans le pays, même dans le parlement; aujourd'hui, il est revenu au point où il ne peut plus rien, où il ne rencontre à chaque pas sur son chemin que complications et embarras dont il ne sait plus comment se tirer.

Ce n'est pas tout de vouloir en finir coûte que coûte, avec une de ces mauvaises affaires qu'on n'a pas su prévoir et qui se reproduisent plus que jamais à tout propos; encore faudrait-il que ce fût à peu près une fin. Il est malheureusement trop clair que cette

dernière et triste affaire de Carmaux, avec tous ses incidens, n'est qu'une série d'incohérences, et que rien n'est fini, que ce n'est tout au plus qu'une crise palliée ou ajournée. Matériellement, si l'on veut, le travail a recommencé, les ouvriers ont repris le chemin de la mine. Moralement, politiquement, ce n'est pas une solution, — et cet arbitrage, dont s'est chargé au dernier moment M. le président du conseil, ce jugement de Salomon qui devait tout terminer, n'a servi qu'à mieux mettre en relief tout ce qu'il y avait de passions aveugles, d'idées fausses ou d'arrière-pensées dans cette agitation conduite par des artistes en sédition. La vérité est que, si la grève a cessé au moins en apparence, elle se survit par le mal qu'elle a fait, par les conséquences qu'elle peut avoir, et qu'à travers toutes les contradictions ou les déclamations, on en est encore à démêler ce qui en sera, à qui reste un avantage. Ce ne sont pas sûrement les ouvriers, comme ouvriers, qui ont la victoire. Ils en ont été quittes pour avoir le plaisir de marcher sous les ordres de M. Baudin, de M. Duc-Quercy, ou de recevoir la visite de M. Clémenceau, de M. Millerand; par le fait, ils sont rentrés dans la mine sans avoir rien gagné pour leurs salaires, pour leur travail, après s'être préparé, par trois mois de chômage inutile, d'inévitables et cruelles misères. La victoire n'est point au gouvernement qui a laissé tout faire et n'a à peu près rien fait, qui n'est intervenu indirectement à la dernière heure que par un arbitrage repoussé avec colère; elle est encore moins à la loi, à la justice, à la paix publique, ouvertement outragées et bafouées. La victoire, s'il y a une victoire, si l'on peut se servir de ce mot, elle n'est et elle ne peut être que pour cet esprit d'anarchie qui, depuis trois mois, a rempli ce malheureux petit pays, en prenant pour complice ou pour dupe une population égarée, qui n'a fait les affaires que de quelques meneurs affamés de popularité, — et ici on touche vraiment à une scène bizarre, comique ou cynique, de cette représentation socialiste donnée avec des acteurs de Paris voyageant en province!

Chose singulière! M. le président du conseil ou, si l'on veut, M. Loubet est invoqué comme arbitre par les chefs mêmes ou les représentans de l'agitation gréviste. A peine cependant a-t-il rendu sa sentence, la plus bénigne des sentences, le jugement qu'il vient de prononcer soulève la fureur des meneurs de la grève et est brutalement désavoué. La raison principale, c'est que M. Loubet, dans son rôle d'arbitre, n'a pas cru devoir de sa propre autorité se mettre au-dessus des arrêts de justice, innocenter des ouvriers condamnés par le tribunal d'Albi, et obliger la compagnie à les reprendre. Les délégués officiels des mineurs, M. Clémenceau, M. Pelletan, M. Millerand, sont les premiers à diffamer, à bafouer l'arbitrage et l'arbitre, à conseiller à leurs cliens de ne point se soumettre, de persister plus que jamais dans leur grève. C'est un véritable déchaînement de violences et d'injures. Puis tout

d'un coup l'orage semble s'apaiser et ces délégués, qui la veille encore ne respiraient que la guerre, vont à Carmaux prêcher la reprise du travail et la paix. Que s'est-il donc passé dans l'intervalle ? Y a-t-il eu des négociations secrètes? Ce que M. le président du conseil n'a pas cru pouvoir accorder comme arbitre, a-t-il laissé à son collègue M. le ministre des travaux publics le soin de le promettre ? S'est-on entendu sur la grâce et la libération des condamnés d'Albi ? Il est clair que la diplomatie s'en est mêlée entre radicaux, que M. le ministre des travaux publics a promis tout ce qu'on a voulu, pourvu que le travail fût repris, et que l'arbitrage dans tout cela est devenu ce qu'il a pu. Toujours est-il que, d'une heure à l'autre, la scène change et le langage change encore plus. L'arbitrage, ce malheureux arbitrage Loubet, si honni naguère, n'est plus une infamie, une monstrueuse iniquité, une trahison : c'est la sanction souveraine des revendications populaires, la proclamation du bon droit des mineurs, la condamnation de la compagnie, du capital, de l'oligarchie bourgeoise ! le gouvernement lui-même s'est rendu en biffant de sa main débonnaire l'arrêt qui avait frappé les envahisseurs de la maison de leur directeur ! « Votre grève est victorieuse, » dit M. Clémenceau, — qui disait la veille tout le contraire. Les ouvriers peuvent maintenant revenir au travail, fiers de leur campagne de trois mois : ils ont sauvé la république, ils ont sauvé le suffrage universel ! Ils ont M. Calvignac pour maire, — ils font l'admiration de la France et du monde ! Éternelle comédie de ces plats adulateurs qui passent leur vie à exciter, à abuser et à flatter le peuple, pour avoir son vote aux élections prochaines !

Voilà cependant comment les choses se passent ! Et de fait, les ouvriers, ceux du moins qui obéissent aux syndicats, aux députés et délégués meneurs de la campagne, l'ont bien compris comme on le leur disait. On leur a dit d'abord qu'il fallait continuer la grève, et ils continuaient la grève. On leur a dit depuis qu'ils triomphaient, et ils triomphent. Ils prétendent rentrer en maîtres au travail, à leur jour et à leur heure. Ils fêtent leur victoire sur la féodalité bourgeoise, traitant la compagnie en vaincue, narguant et même menaçant ceux de leurs camarades qui restent indépendans des syndicats et qui depuis longtemps auraient préféré travailler. Ils se sont hâtés d'aller à Albi chercher leurs condamnés remis en liberté et les ont ramenés comme des héros en triomphe ! Ils ont multiplié les manifestations, faisant marcher même les femmes, promenant le drapeau rouge au chant d'une odieuse *Carmagnole*, — la *Marseillaise* subalterne de cette anarchie, — acclamant la « révolution sociale » sous le commandement de M. Baudin et sous l'œil paterne des gendarmes enchaînés par leur consigne d'impuissance. De sorte que cette grève de Carmaux, que M. Clémenceau appelle une « date historique, » reste jusqu'au bout un des plus rares exemplaires de toutes les lois méconnues, des violences réhabilitées,

de la justice avilie, de la liberté d'industrie opprimée, du travail sacrifié ou subordonné aux plus tyranniques passions de secte.

La question serait de savoir ce que le gouvernement a voulu, ce qu'il s'est proposé ou ce qu'il a fait depuis le commencement jusqu'à la fin. Il est malheureusement évident que dès le premier jour le gouvernement n'a trop su que faire, qu'il s'est réduit de lui-même à ce rôle assez médiocre d'une expectative patiente et tolérante, évitant avant tout de se compromettre. Il a craint, par une action trop vive pour la paix publique, de paraître l'allié de la Compagnie, de la « réaction, » du « capitalisme, » — ce sont les mots des manifestes aujourd'hui. Il a gémi, d'un autre côté, des violences des grévistes, sans les réprimer ni trop les décourager. Il a parlé de l'ordre public, de la liberté du travail dont il est censé être le gardien, sans les protéger réellement, sans garantir même la sécurité des ouvriers qui auraient voulu travailler. La vérité est la vérité. Le gouvernement a laissé les lois dormir, la grève prendre la police du pays par ses patrouilles, les municipalités socialistes se moquer de ses arrêtés et de ses mesures, les chefs de faction s'emparer du mouvement et s'enhardir jusqu'à la sédition, — une sédition prétendue pacifique! Il a laissé tout s'aggraver et lorsqu'au dernier moment il a voulu intervenir en médiateur par cet arbitrage qui a eu une si étrange fortune, on lui a répondu par la glorification des condamnés, par la « carmagnole » et par la « révolution sociale. » C'est ce qu'on appelle la paix de Carmaux!

On ne peut plus cependant s'y méprendre et reculer devant la réalité. Il y a deux choses dans cette malheureuse affaire de Carmaux, avec laquelle on n'en a peut-être pas fini. Il y a eu d'abord une agitation partielle, locale, qui aurait pu sans doute être réprimée et qui ne l'a pas été. Il y a de plus désormais comme un abrégé des fureurs de secte, des passions de guerre sociale, des révoltes contre la loi, des excès des syndicats transformés en pouvoirs révolutionnaires, des fausses exaltations, des convoitises meurtrières, des propagandes d'anarchie qui s'essaient partout aujourd'hui, qui deviennent une menace pour la société tout entière, pour la civilisation française elle-même. Or, ici justement s'élève la question la plus grave, la plus décisive. Est-ce qu'on croit sérieusement qu'on peut, pendant des mois, pendant des années, laisser se répandre impunément toutes les excitations?— Quoi donc? Depuis quelque temps surtout, et non plus seulement à Carmaux, dans les journaux, dans les réunions publiques, jusque dans les bourses du travail qui sont une propriété municipale affectée à un usage professionnel, on ne cesse d'irriter les haines des classes, de prêcher la révolution sociale et la guerre contre le bourgeois, contre le capital, contre tout ce qui possède. On ne cesse de répéter à des ouvriers que les mines sont à eux, que les grandes industries sont à eux, que leurs chefs ne sont que des parasites bons à

supprimer. On ne se gêne pas pour désigner des hommes, des chefs d'industrie, des établissemens à toutes les représailles. Des députés eux-mêmes déclarent lestement que, si on ne donne pas aux ouvriers ce qu'ils demandent, ils le prendront par la force. Des déclamateurs qui ont perdu tout sens patriotique aussi bien que tout sens humain, et qui s'en vantent tout haut, ne reculent pas devant ce qu'ils appellent la propagande par le fait, — la propagande par le vol, par le meurtre ou par les explosions. C'est l'éternelle, la cruelle logique. On sème l'esprit de haine et de guerre, on récolte le crime, — et un jour ou l'autre, à Paris ou ailleurs, mais surtout à Paris, on voit éclater quelque monstruosité comme ce dernier attentat dont l'opinion est encore émue!

L'anarchie, depuis quelque temps, depuis ses sinistres exploits du mois de mai, n'avait pas fait parler d'elle, si ce n'est par ses déclamations et ses défis qui ressemblaient un peu à de la jactance. Elle vient de rentrer en scène à sa façon, à l'improviste, *sicut fur*, en faisant de nouvelles victimes, — et s'il y a une chose surprenante, c'est que cet attentat n'ait pas eu des suites plus terribles encore, par la manière dont il s'est accompli. Rien de plus bizarre, en effet. L'engin meurtrier, un vase de fer chargé de dynamite, soigneusement enveloppé d'un journal, est déposé on ne sait encore comment, on ne sait par qui, à la porte des bureaux de la compagnie de Carmaux, dans une maison de l'avenue de l'Opéra, au centre de Paris. Des agens de la maison s'en aperçoivent par hasard, sans rien soupçonner. Le vase mystérieux est descendu dans la rue, confié à quelques gardiens de la paix, transporté sans trop de précaution, à ce qu'il semble, au commissariat de police de la rue des Bons-Enfans, — et c'est là qu'il va éclater! Il aurait pu tout aussi bien éclater entre les mains de ceux qui le transportaient, dans un quartier populeux encombré de passans à l'heure de midi; ce n'est qu'à la rue des Bons-Enfans, dans les bureaux du commissaire de police que s'est produite la formidable explosion, mettant en morceaux quatre ou cinq modestes agens et un employé de l'administration de Carmaux, ébranlant la maison et jetant l'épouvante dans Paris. L'exploit anarchiste est complet, la propagande par le meurtre continue la propagande par les déclamations révolutionnaires! — Il n'y a aucun lien, se hâte-t-on de dire, entre les agitations socialistes et un si horrible crime, entre la grève de Carmaux et la dynamite. C'est ce qui reste à savoir. On peut dire ce qu'on voudra, on peut surtout, on doit tenir à désavouer de tels forfaits quand ils éclatent. Ce qui est certain, c'est que ce dernier attentat était manifestement dirigé contre l'administration de Carmaux, contre son président, qu'il a été précédé de lettres de menaces et qu'il est comme le lugubre épilogue de ces deux mois de troubles, pendant lesquels on n'a cessé de pousser les esprits à la révolte, d'enflammer les colères, de désigner M. le baron Reille comme

l'ennemi, de glorifier les violences de ceux qui ont menacé la vie d'un directeur. On arrangera cela comme on voudra, tout se tient, et le jour où le dernier attentat est allé retentir douloureusement au Palais-Bourbon, M. le président du conseil lui-même n'a pu s'empêcher de signaler cet « apostolat » de l'agitation, ces « missions à l'intérieur » de ceux qui vont partout porter la colère et la révolte.

Eh bien! c'est là vraiment désormais toute la question. L'anarchie morale qui précède et prépare l'anarchie matérielle est un fait criant. C'est le danger évident, et ce serait une étrange idée de croire qu'on va l'atténuer ou le détourner par des capitulations nouvelles, en combinant cette alliance des radicaux et des socialistes que M. Millerand, tout chaud encore de sa campagne de Carmaux, est allé prêcher récemment, — sans trop de succès d'ailleurs, à Lyon. Les crises ministérielles, — si on veut encore se donner ce passe-temps, — ne seraient probablement pas non plus un remède bien efficace. Le changement de quelques hommes ne servirait à rien; mais ce qu'il y a de bien clair, quels que soient les hommes, c'est que la politique des concessions, des faiblesses, de la longanimité devant les violences factieuses est épuisée. Elle a produit tout ce qu'elle pouvait produire. Elle n'a servi qu'à ramener la France à une de ces situations indécises où elle risquerait désormais de perdre le crédit qu'elle avait reconquis. La seule politique sérieuse, elle est dans la nature des choses, elle est, pour ainsi dire, toute tracée, imposée par les circonstances : c'est de raffermir les ressorts publics ébranlés, de faire sentir le poids de la loi, de la justice, à ceux qui se croient tout permis, d'obliger les syndicats, les municipalités radicales ou socialistes à rentrer dans leur rôle, d'avoir une police vigilante et active, — d'opposer en un mot aux incohérences révolutionnaires le gouvernement légal du pays. Tous les ministères, depuis des années, ont un malheur : ils ne connaissent pas leur force; ils doutent d'eux-mêmes et vivent de faiblesses, parce qu'ils s'obstinent à rester des ministères de parti. Ils ne savent pas tout ce qu'ils pourraient le jour où ils se décideraient à être le gouvernement de la France rassurée, moralement pacifiée, résolue à se faire respecter.

Heureusement, à travers tout, il y a pour un pays comme le nôtre des dédommagemens, — et tandis que les agitateurs promènent ici leur activité malfaisante, il y a de braves gens qui portent au loin le nom de la France, qui ne font pas de politique, qui savent mourir sans bruit pour l'honneur du drapeau. Il y a cette expédition du Dahomey qui a été lente à s'organiser, mais qui commence à se dégager et qui apparaît désormais comme un succès pour nos armes.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on est engagé dans toutes ces affaires du golfe de Benin, dans ces différends obscurs et agaçans avec un petit potentat nègre, le roi Behanzin. Jusqu'à quel point la politique qui a été suivie

sur cette côte africaine a-t-elle été prévoyante et prudemment conduite? S'est-on toujours rendu compte de ce qu'on voulait ou de ce qu'on pouvait, de ce que nécessitait exactement la protection de nos intérêts, de ce que coûterait une expédition à l'intérieur du Dahomey ou de la situation qu'elle créerait à la France dans ces parages? Il est certain qu'il y a eu bien des méprises et des confusions, une série de fausses mesures qui ont eu au moins l'inconvénient de laisser à ce petit roi Behanzin le temps de s'armer, de fortifier son royaume et d'appeler peut-être à son aide des conseillers militaires étrangers qui ne demandaient pas mieux que de nous susciter des embarras. On a fini pourtant par se décider à frapper un coup un peu sérieux, à risquer une marche sur le centre de la puissance dahoméenne, sur Abomey, — et on a pris cette fois le bon parti : on a confié à un officier d'élite les pleins pouvoirs de la France avec un petit corps d'infanterie de marine et de Sénégalais, — avec l'appui des forces navales de la station. L'entreprise n'était pas encore facile. Il y avait à se frayer un chemin à travers un pays de broussailles et de marécages, avec la chance de rencontrer à chaque pas une résistance acharnée, des défenses organisées de toutes parts, une armée fanatisée. L'officier qui a été choisi, M. le colonel Dodds, s'est trouvé heureusement être un chef des plus sérieux, alliant la prudence à la résolution, familier avec toutes les difficultés locales, attentif à tous ses services, soigneux de ses troupes, — et soutenant de son énergie ses soldats au feu comme dans les dures épreuves de cette marche dans une région mystérieuse! M. le colonel Dodds a conduit cette campagne avec un art supérieur, marchant sans se hâter et sans reculer un instant, assurant ses positions à mesure qu'il les a conquises. Il a eu à livrer plus de dix combats meurtriers où il a perdu du monde, surtout des officiers, sans que son petit corps ait perdu son entrain et sa vaillante humeur. Il vient d'emporter par un effort sanglant les derniers retranchemens aux approches d'Abomey et d'en finir, à ce qu'il semble, avec ce qui restait de cette armée dahoméenne qui n'a pas laissé de défendre pied à pied son pays avec intrépidité. Le gouvernement vient de récompenser les beaux services de M. le colonel Dodds par les étoiles de général. L'œuvre militaire semble à peu près accomplie. Reste maintenant à recueillir les fruits de cette brillante campagne, à décider ce qu'on fera pour assurer la position et les intérêts de la France dans ces contrées lointaines.

A défaut des grandes affaires de diplomatie continentale, qui sont encore heureusement au repos ou qui restent le secret des cabinets, la vie publique, parlementaire, se ranime par degrés dans la plupart des pays de l'Europe. Ce n'est pas l'Angleterre qui donne le signal du réveil. Le ministère libéral se fait muet, — et pour la première fois peut-être depuis longtemps le banquet traditionnel du lord-maire vient de se passer sans que le chef ou les leaders du cabinet y aient paru. Ni

M. Gladstone, ni lord Rosebery, ni M. John Morley, ni sir William Harcourt, n'ont tenu à se conformer au vieil usage, à saisir cette occasion du banquet de Guildhall pour parler de leur politique intérieure ou de leur politique extérieure. On n'est pas sûr que ce soit un bon signe pour le ministère libéral. A part cette silencieuse Angleterre, la vie renaît un peu de tous côtés : en Allemagne où la loi militaire met plus que jamais les partis aux prises, en Autriche où l'empereur François-Joseph a une crise ministérielle à débrouiller à Pesth, — en Belgique où le parlement vient de se rouvrir, en Italie où les élections sont à peine achevées et où les chambres vont se réunir. Tout se met en mouvement, et il y a des pays où ce réveil de vie publique n'est ni sans signification, ni sans gravité.

Comment se dénouera cet imbroglio de la revision constitutionnelle qui passionne depuis quelque temps la nation belge et qui vient de se compliquer, à l'ouverture du parlement, d'une certaine agitation populaire ? La Belgique n'est peut-être pas au bout de la crise qui a été si libéralement ouverte devant elle. On a bien pu, par nécessité ou par entraînement, s'engager dans cette grave aventure, voter le principe de la revision, décider la réunion d'une assemblée constituante ; on a pu encore après cela prendre trois mois de vacances pour avoir le temps de réfléchir, de préparer une solution propre à rallier sinon tous les partis, du moins la majorité nécessaire des deux tiers. Tout cela a été fait. Malheureusement, c'est ici que les difficultés commencent, — et la question, il faut l'avouer, ne semble pas près de s'éclaircir ou de se simplifier, de marcher vers un dénoûment. La vérité est qu'une commission parlementaire de vingt et un membres est restée chargée depuis trois mois de préparer un projet, et qu'après bien des travaux, des consultations, des débats intimes, des essais de transaction, cette commission n'a pu arriver qu'à un résultat tout négatif. Au total, elle n'est entendue sur rien, ou ce qu'elle a voté n'a pas réuni une majorité suffisante. Elle a repoussé, par exemple, assez nettement le principe de l'élection directe par le suffrage universel. Elle a laissé en suspens la question du cens. Elle s'est arrêtée, par une majorité insuffisante, à un système d'électorat politique, avec la garantie de ce qu'on appelle « l'habitation » ou « l'occupation, » peut-être aussi d'un certain degré de « capacité. » Le *referendum* est pour le moment éclipsé. Le principe du suffrage reste le point grave et dominant. Or, ce que la commission a voté a suffi pour provoquer dans les classes industrielles ou populaires, parmi les partisans du suffrage universel, une sorte d'explosion. A Bruxelles, à Gand, les meetings de protestation ont commencé, et c'est dans ces conditions que le parlement s'est ouvert au milieu de bruyantes manifestations qui ont accompagné le roi jusqu'au palais législatif, que la garde civique et l'armée ont eu parfois quelque peine à contenir.

Évidemment, le roi Léopold, dans le discours qu'il allait prononcer, ne pouvait rien dire de bien décisif. Il s'est borné par le fait à reconnaître la nécessité « d'améliorer, » de « rajeunir » les institutions libérales de la Belgique par une « large extension du droit de suffrage » et à faire appel au patriotisme, à la sagesse de l'assemblée constituante belge. Le roi est dans son rôle ; la question ne garde pas moins sa gravité devant une opinion passionnément partagée. Reste à connaître le projet que le chef du cabinet, M. Beernaert, assez perplexe, assez réservé jusqu'ici, s'est engagé à proposer pour tâcher de rallier toutes les opinions par une nationale et libérale transaction. De sorte qu'on en est là, entre les votes peu décisifs de la commission, le projet encore inconnu du gouvernement, et une agitation grandissante qui s'organise à Bruxelles, à Gand, dans les principales villes, pour la revendication du suffrage universel plein et entier. On trouvera sans doute la transaction qu'on cherche, qui finira par rallier une majorité et à laquelle il faudra bien que les radicaux se soumettent. Il sera cependant difficile désormais de ne pas faire une large part à l'élément démocratique et populaire. On entre dans une curieuse expérience, et la Belgique aura peut-être de la peine à trouver dans les institutions « élargies » ou « rajeunies » qu'on lui prépare les soixante années de paix intérieure et de progrès régulier qu'elle a trouvées dans les institutions libérales qui se lient à son indépendance.

Les élections qui viennent de se faire en Italie avaient du moins cet avantage de n'avoir pas à décider de l'avenir constitutionnel du jeune royaume et de n'avoir point été déterminées par quelque circonstance extraordinaire, par quelque convulsion intérieure. Elles étaient et elles restent après tout un acte régulier prévu de la vie publique d'un pays libre. Elles sont la suite des petites crises parlementaires de l'été d'où est sorti le ministère présidé par M. Giolitti. Dès ce moment, en effet, elles étaient décidées, elles se préparaient. Depuis trois mois, le nouveau premier ministre du roi Humbert, le successeur de M. di Rudini et de M. Crispi, était visiblement à l'œuvre, travaillant sans bruit par ses administrations, s'étudiant à capter l'opinion, à se créer une armée de candidats pour obtenir du pays un parlement ministériel, une majorité moins incohérente que la majorité flottante et équivoque de la dernière chambre. Les partis, ou ce qui reste des partis, les chefs d'opposition se préparaient aussi sans grand entrain à la nouvelle épreuve électorale. Aux derniers jours tout au plus, à la veille du scrutin, il y a eu une apparence d'animation. Manifestes, programmes, discours n'ont pas manqué : ils ne disaient à peu près rien. Aujourd'hui, c'est fait ; le scrutin a parlé dans l'Italie entière, il a dit ce que le gouvernement a voulu. Tout s'est passé sans trouble, sans la moindre agitation. Au fond, quel est le caractère de cette nouvelle consultation nationale et quels en sont les résultats ?

Au premier abord, ce qu'il y a peut-être de plus caractéristique, c'est l'indifférence assez générale du pays autour de ce scrutin. Cette indifférence n'a sans doute rien de nouveau au-delà des Alpes ; elle semble s'être accentuée cette fois plus que jamais. Sur tous les points, du nord au midi, à Rome surtout, c'est à peine si le quart, tout au plus la moitié des électeurs ont pris part au vote. On dirait que l'opinion s'est désintéressée de ces élections ; à quoi cela tient-il? Il se peut que bien des électeurs aient été éloignés du scrutin par un article au moins bizarre de la loi électorale, qui exige que chaque votant soit connu des membres du bureau ; on raconte, en effet, de singulières mésaventures qui auraient été la suite de cette exigence. Il se peut aussi que l'abstention tienne en partie au mot d'ordre depuis longtemps répandu parmi les catholiques fidèles au Vatican. Il est possible enfin que la masse votante se fatigue de tant de programmes, de tant de politiques où elle ne voit pas clair et qu'elle se soit refusée à une lutte dont le dénoûment était pressenti, sinon connu d'avance. Les Italiens, qui ont le sens pratique, n'ont pas éprouvé le besoin de se donner des émotions inutiles. Dans tous les cas, l'abstention est un fait certain, et, dans ces conditions, ce qui est tout aussi évident, ce qui fait en définitive la signification de ces élections, c'est que le résultat est bien tel qu'on le prévoyait, que M. Giolitti a le succès sur lequel il comptait. L'armée des candidats ministériels triomphe, elle a près de 350 élus. Les oppositions plus ou moins avérées ne réunissent guère que 100 à 150 voix, et dans ces oppositions, le parti le plus éprouvé paraît être celui de l'extrême gauche, dont les chefs, M. Cavallotti, M. Ferrari, M. Canzio, ne sont pas même élus. De sorte que M. Giolitti, avec son ministère, se trouve pour le moment à la tête d'une immense majorité. C'est fort bien, le tour des élections est joué. Seulement M. Crispi, lui aussi, avait conquis, il y a deux ans, dans les élections, une immense majorité, — il le croyait du moins, — et peu après il était renversé par cette majorité qui n'était plus qu'un assemblage d'élémens incohérens. M. Giolitti sera-t-il plus heureux? Tout tient évidemment à la politique qu'il suivra, à ce qu'il fera pour résoudre l'insoluble problème de concilier les dépenses militaires auxquelles on ne veut pas renoncer, et les allégemens financiers que réclame l'Italie. Après l'art de se faire une majorité, il y a l'art de la garder et ce n'est pas le plus facile dans l'incohérence des partis italiens.

Des élections, des scrutins, des agitations politiques, il y en a toujours et partout; il y en a en Europe, il y en a dans le Nouveau-Monde, et le moins important des scrutins du jour n'est point certes celui qui vient de donner un nouveau président aux États-Unis. M. Harrison, le président d'aujourd'hui, n'a pu décidément se faire réélire ; il avait remplacé, il y a quatre ans, M. Cleveland, à la Maison-Blanche, et il

va être remplacé à son tour par M. Cleveland. Ce n'est pas parmi les Américains qu'on peut chercher l'indifférence ou l'apathie dans les élections. Depuis six mois déjà, la lutte était ardemment, passionnément engagée entre les deux grands partis de l'Union, combattant pour leurs candidats. Républicains et démocrates n'ont assurément rien négligé, ni les tactiques, ni les séductions pour garder ou reconquérir la présidence. M. Harrison, le candidat républicain, avait pour lui la possession d'État, les clientèles qu'assurent le pouvoir, l'armée protectionniste; il a paru même un instant être servi par un deuil cruel, qui vient de le frapper, la mort de Mme Harrison, qui a ému l'opinion et devant laquelle son concurrent a chevaleresquement suspendu pour un jour le combat. M. Grover Cleveland avait pour lui les souvenirs d'une première présidence exercée avec honneur, les nouveaux courans d'opinions contre les excès de protectionnisme, les ressentimens des abus d'une longue domination républicaine. Le scrutin, le choix des délégués des États chargés de l'élection définitive, viennent de prouver que le mouvement pour le candidat démocrate était plus profond et plus puissant encore qu'on ne le croyait. M. Cleveland a obtenu une immense majorité, non seulement dans les États du Sud, mais dans les États douteux comme l'Indiana, l'Illinois, le Michigan. Il a triomphé avec éclat à New-York, qui pouvait décider de l'élection. En un mot, il dépasse de beaucoup le nombre de voix qui lui était nécessaire pour assurer sa rentrée victorieuse à la Maison-Blanche.

Ce qui fait l'importance de ce dernier succès, c'est qu'il est comme la sanction et le couronnement d'une évolution qui se poursuit depuis quelques années, qui a déjà renouvelé la majorité du congrès et qui, aujourd'hui, pour la première fois depuis plus d'un quart de siècle, fait rentrer le parti démocrate en pleine possession du pouvoir, du gouvernement des États-Unis. Avec M. Cleveland, ce n'est point sans doute une liberté complète et chimérique des échanges qui triomphe; c'est vraisemblablement une politique prudente, mesurée, de dégrèvemens commerciaux; et cela suffit pour faire de cette élection un événement heureux dans les relations des Etats-Unis et de l'Europe.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Malgré les incidens qui ont accompagné la conclusion de la grève de Carmaux, et l'explosion de la dynamite qui a formé comme l'épi-

logue de la campagne de deux mois menée contre le capital par ceux que M. Loubet appelait le 8 courant, à la tribune de la chambre, les « missionnaires » de la révolution, les rentes françaises ont encore monté pendant la première quinzaine d'octobre. L'amortissable, il est vrai, n'a pas varié; on le cote 99.45 comme le 31 octobre dernier, puis le 3 pour 100 a été porté de 99 francs à 99.45, et le 4 1/2 a obtenu une avance de 0 fr. 40 à 105.37, après détachement le 1er novembre d'un coupon trimestriel de 1 fr. 125.

La liquidation a été facile, quoique l'argent ait paru un peu plus serré que de coutume. Les disponibilités restent considérables, et l'échéance du troisième trimestre n'a pas accusé des besoins d'une importance exceptionnelle. Aussi la Banque d'Angleterre n'a-t-elle pas eu à élever le taux de l'escompte au-dessus de 3 pour 100. Le Stock-Exchange a été assez animé sur les valeurs de l'Amérique du Sud et les titres miniers de l'Afrique méridionale. En même temps le marché de Berlin, après le déblayage opéré, non sans quelque violence, en octobre, s'est raffermi sur la plupart des fonds internationaux. A Vienne également les tendances sont redevenues optimistes; la crise ministérielle, survenue en Hongrie, aujourd'hui terminée par le choix du ministre des finances, M. de Weckerlé, comme successeur du comte Szapary à la présidence du conseil, n'a pas exercé d'influence fâcheuse sur la Bourse.

Le succès éclatant obtenu dans l'élection présidentielle qui vient d'avoir lieu le 8 courant aux États-Unis, par le candidat démocrate, M. Cleveland, sur son concurrent républicain, M. Harrison, le président en exercice, a été bien accueilli en Europe, comme la promesse d'adoucissemens prochains à la législation douanière si durement protectionniste, inaugurée en 1890. Le tarif Mac-Kinley ne sera pas purement et simplement abrogé, mais amendé de façon à faire disparaître quelques-uns des traits les moins recommandables de l'œuvre édifiée par le parti républicain. Il est probable, d'autre part, que le nouveau président aura fort à faire pour résister aux efforts de la fraction des démocrates qui rêve l'établissement du double étalon monétaire aux États-Unis.

Tandis que les achats de l'épargne sur le marché du comptant ont contribué pour leur bonne part à la progression de la rente de 99 à 99.45, la spéculation se sent peu encouragée à mettre à profit cet élément de fermeté pour une prochaine reprise du pair de 100 francs. Au point de vue politique, le monde financier regrette de voir s'engager à la chambre, dans de si fâcheuses conditions, le débat budgétaire. Une majorité de hasard, sollicitée par des préoccupations exclusivement électorales, enlève pour 88 millions de francs de ressources à un budget qui avait été si péniblement équilibré. Il faut ou remanier de fond en comble la loi de finances pour 1893, ou renvoyer aux calendes grecques la réforme, déjà tant de fois ajournée, de l'impôt sur les boissons.

Les valeurs de placement de premier ordre, qui ne se négocient qu'au comptant, ne rapportent guère plus que la rente française, quelquefois même un peu moins, ce qui est le cas pour les obligations de nos six grandes compagnies, toutes cotées aux environs du cours de 470, pour un revenu effectif, impôt déduit, de 13 fr. 52. Les obligations des Compagnies algériennes varient de 420 à 455. Les obligations 4 pour 100 des grandes sociétés industrielles se tiennent généralement au-dessus du pair.

L'amélioration qui s'est accusée depuis le commencement du mois sur le marché de Berlin a profité tout d'abord à toutes les catégories de fonds russes. Le rouble s'est raffermi à 201 marks et 248 francs environ. L'emprunt d'Orient a monté d'une unité à 67.20, le Consolidé 4 pour 100 de près d'une unité à 96.65, le 3 pour 100 de 1891 de 0 fr. 80 à 79.40. Ce dernier fonds avait un moment dépassé son taux d'émission de 79.75. Des réalisations importantes le lui ont fait reperdre, mais il est déjà presque intégralement regagné. Il n'est pas question provisoirement d'une nouvelle émission de rentes pour la Russie. La situation générale de l'empire, au point de vue économique et fiscal, est d'ailleurs très satisfaisante; les disponibilités métalliques sont notamment considérables, tant au Trésor et à la Banque d'État qu'en dépôt à l'étranger, ainsi qu'en font foi des publications récentes du ministère des finances de Saint-Pétersbourg.

La rente italienne a profité de l'impression favorable produite par le résultat des élections. Le gouvernement a fait élire, en grande majorité, des candidats disposés à soutenir plus ou moins fidèlement sa politique. L'extrême gauche et la fraction Crispi ont subi des échecs sensibles. Toutefois, les leçons répétées de l'expérience ont appris combien est fragile en Italie la stabilité ministérielle fondée sur le résultat d'élections générales. Le cabinet Giolitti a eu tout le loisir d'élaborer les mesures propres à relever le crédit du royaume par le rétablissement de l'équilibre budgétaire. On n'attend pas de lui que ce *desideratum* soit atteint en une seule année, mais on lui saura gré de la présentation au parlement d'Italie de quelques réformes pratiques et précises et d'économies, portant peut-être sur des chiffres restreints, mais judicieuses et surtout efficaces. C'est par des considérations de cet ordre que se peut justifier l'avance de la rente italienne de 92.30 à 93 francs.

L'Extérieure d'Espagne, sur de meilleures nouvelles de la santé du jeune roi, sur le voyage des souverains du Portugal à Madrid, et sur l'annonce d'un projet d'emprunt de quelques centaines de millions que le ministère proposerait aux Cortès en décembre, s'est relevée d'une unité à 63.30, malgré les mouvemens populaires de Grenade et la tension persistante du change. La situation budgétaire est toujours

critique, et la dette flottante s'est accrue en octobre de 50 millions de pesetas, de 195 à 245 millions. Le 3 pour 100 portugais s'est assez bien tenu à 25, à la faveur de l'amélioration des fonds brésiliens. Les valeurs argentines se sont légèrement animées à Londres et accusent quelques progrès sur les cours du mois dernier.

La rente hongroise s'est élevée à 96 francs. L'Unifiée avait dépassé le pair un peu avant le détachement du coupon semestriel qui a eu lieu le 6 courant. On cote maintenant 99.20, soit 496 francs environ, l'obligation de 500 francs rapportant 20 francs. La Daïra, qui rapporte également 20 francs, se tient au même cours; la rente égyptienne 3 1/2 pour 100 privilégiée vaut 94.50 pour 100.

Les valeurs turques ont été assez vivement ramenées en arrière, malgré la publication du compte-rendu des résultats de l'exercice 1891-92 par le conseil d'administration de la dette publique ottomane. Ces résultats sont hautement satisfaisans et attestent de réels et constans progrès dans l'organisation financière de la Porte; mais les négociations engagées entre Constantinople et Saint-Pétersbourg au sujet des Dardanelles ont réveillé le souvenir de l'indemnité de guerre que la Turquie doit à la Russie et dont elle n'a payé encore qu'une bien faible partie. D'ailleurs, c'est la spéculation qui avait fait la hausse, et la réaction est due à ses réalisations de bénéfices. Le Turc 1 pour 100, après avoir de nouveau dépassé 22, a été ramené à 21.77, la Banque ottomane s'est relevée de 590 à 602.50 et reste à 597.50; l'obligation des Douanes vaut 470; la Priorité, 427.50; l'action des Tabacs, 370.

Les titres des établissemens de crédit ont été fort délaissés et n'accusent que d'insignifiantes variations de cours, sauf la Banque de Paris et le Crédit lyonnais portés à 687.50 et 787.50. Les actions des Chemins français, après quelques oscillations, se retrouvent sensiblement aux cours de la fin d'octobre. Le Suez a été poussé presque à 2,650, mais la persistance des diminutions de recettes l'a ramené à 2,625. La moins-value depuis le 1er janvier à ce jour dépasse 8 millions, le total est de 65,266,000 contre 73,437,000. On a poussé de 20 à 25 l'action du Panama, sur la publication des projets de M. Hiélard, tendant à la reconstitution de l'entreprise du Canal interocéanique. Les actions des Chemins étrangers sont toutes en reprise, les Autrichiens de 622.50 à 631.25, les Méridionaux de 630 à 641.25, le Saragosse de 170 à 178.75. Le Nord de l'Espagne toutefois est resté à 160. Le marché de Londres a poussé le Rio-Tinto de 393.75 à 407.50 et l'action De Beers de 437.50 à 450.

Le directeur-gérant : Ch. Buloz.

POPES ET POPADIAS

DERNIÈRE PARTIE (1).

XI.

La Pâque grecque tombait cette année en plein mois de mai. Un superbe « bénit, » composé de viandes froides et de gâteaux, avait été dressé dans la salle à manger et l'on attendait le jeune vétérinaire pour partager l'œuf traditionnel quand soudain, bien avant l'heure de la messe, on vit arriver la *briska* de Harasim.

Cette visite, tout à fait en dehors des conventions, bouleversa la maison.

— Oléna, va vite fermer à clé la porte de la salle à manger, et qu'on le reçoive dans la chambre de papa ! Et toi, Kasinka, fais le guet sur la route.

— Ah ! mon Dieu, pourvu que Vincent n'arrive pas plus tôt qu'à l'ordinaire !

Sofronya était sur des charbons ardens, et toute sa colère se reportait sur la pauvre Binia.

— Si ton beau fiancé va nous jouer souvent des tours pareils, on ne pourra plus vivre en paix ! Dis-lui donc qu'il tâche de se tenir tranquille le jour où je reçois mon Vincent ! Quel garçon sans tact ! Comment as-tu pu choisir un être pareil !

Choisir, hélas ! quelle ironie cruelle ! Mais à quoi bon relever ces piqûres mesquines ? Et Binia courbait la tête sans répondre.

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre.

— Du reste, continuait l'impitoyable Sofronya, s'il a tant envie de te regarder, qu'il le fasse au moins quand il est là, au lieu de rester tout le temps, le nez dans sa soutane !

Diotyma s'interposa à la fin.

— On ne pourra pas faire autrement que de partager l'œuf bénit avec lui, mes enfans, qu'en pensez-vous ?

— Eh bien, mais c'est l'affaire de Binia, il me semble ; qu'elle aille porter elle-même la collation à son galant, personne ne lui en disputera le droit !

Le séminariste ne paraissait point s'apercevoir du désarroi qu'il avait causé. Il était tout préoccupé du résultat de certaines élections prochaines et était venu se concerter à ce sujet avec Ivanicki, mais il comptait repartir sur l'heure.

En effet, de nombreuses vexations auxquelles le clergé ruthène avait été en butte de la part de certains patriotes exagérés avaient exaspéré le parti. Ainsi deux prêtres uniates, dont on connaissait les tendances schismatiques, s'étant disposés à partir pour aller voter à la Diète s'étaient vus, au dernier moment, escamoter leurs bottes, et force leur avait été de rester à l'auberge où ils étaient descendus. Un autre, tandis qu'il traversait à gué dans son chariot un large bras de rivière, avait eu ses chevaux dételés au beau milieu du Stry, et on l'avait abandonné ainsi jusqu'à ce que l'heure d'aller voter eût été passée.

Il s'agissait donc, à présent que les élections nouvelles approchaient, de se mettre adroitement en garde contre de pareilles méprises.

Binia, obéissant aux injonctions de sa mère, s'était hâtée de poser sur un plateau quelques morceaux de volaille découpée, du vin et des gâteaux de Pâque, sans omettre l'œuf traditionnel ; puis, à pas de loup, s'étant assurée par la porte entre-bâillée que les deux hommes étaient fort absorbés, elle déposa prestement le tout sur une table et allait s'esquiver, quand brusquement le séminariste se retourna. Jamais elle ne l'avait encore vu en plein jour, et elle fut effrayée de l'expression fatale de son visage.

Lui, l'ayant reconnue, s'avança solennellement à sa rencontre, et avant qu'elle eût deviné son intention, il étendit les bras et lui mit sur les joues, à trois reprises, un baiser, ainsi que c'est l'usage chez les schismatiques le jour de Pâques, en prononçant les paroles sacramentelles : « Le Christ est ressuscité. »

Puis, sans s'inquiéter davantage de sa présence, il lui tourna le dos et continua gravement sa conversation avec le pope.

Tout le sang de Binia avait reflué vers son cœur, ses lèvres s'étaient mises à trembler, et elle était devenue pâle comme un cierge. Précipitamment elle sortit de la pièce les yeux brûlés de larmes d'indignation. Elle courut à sa chambre y baigner son visage,

humiliée, jusque dans ses fibres intimes, de cette brutale prise de possession, et tout inexpérimentée qu'elle fût de la vie, elle eut comme une lugubre prescience de ce que serait la vie conjugale avec un être pareil! Elle avait posé la petite cuvette d'étain sur une chaise de bois blanc, et, sans relâche, de ses deux mains elle baignait son visage dans l'eau fraîche, cherchant à effacer la trace de ces baisers détestés. Mais elle eut beau faire, et pendant bien des jours qui suivirent, elle crut sentir encore sur ses joues la marque indélébile que ces lèvres de glace y avaient imprimée.

XII.

Chaque soir, à l'heure où les biches et les chevreuils sommeillent au fond des bois et où l'on n'entend plus que le cri de la chauve-souris, ou la clameur épouvantée de la hulotte, Jean mettait son fusil sur l'épaule et allait faire sa ronde dans la forêt. Mais il ne marchait plus comme autrefois insouciant et la tête haute, avec un gai sifflement aux lèvres, il était songeur maintenant, et si par hasard son chien se mettait à japper joyeusement, il le faisait taire d'une voix brusque : Paix, Komar! Paix!

La forêt était infinie comme une mer sans bornes. Des chênes centenaires, des pins d'une hauteur prodigieuse montaient vers la voûte et l'embaumaient. Des mousses moelleuses, des fougères finement découpées, ployaient sous le pas du marcheur. Parfois, quand Jean avait erré longtemps, il allait se reposer dans une *karczma* située du côté de l'exploitation des pétroles, et fréquentée seulement par des mineurs.

Cette auberge restait ouverte très avant dans la nuit, on y buvait beaucoup, on y dansait parfois. Depuis quelque temps un étranger, un Allemand, sorte d'agent dont le métier est de racoler des paysans pour peupler les grandes étendues de terres de l'Amérique du Sud, y faisait souvent une apparition. Il racontait aux mineurs, pressés autour de la table où il pérorait, des merveilles de ces terres lointaines, et leur payait de fréquentes « tournées » pour les retenir davantage.

ean s'asseyait d'habitude à une table isolée du cabinet et n'adressait la parole à personne; mais les récits fantastiques de cet étranger, et cette échappée vers des terres inconnues qu'il faisait miroiter à ses yeux, et surtout à son cœur meurtri, avaient fini par éveiller sa curiosité. Aussi, sans qu'on y prît garde, ne perdait-il pas une de ses paroles. Même un soir, après que les mineurs se furent un à un retirés, il attendit l'Allemand à la sortie, le questionna sérieusement sur certains points restés obscurs, puis se fit donner des brochures, des modèles de contrats d'embauchage, etc.

Dans ses courses du jour, Jean évitait maintenant d'entrer au village, et, s'il y était forcé, il faisait un détour pour ne point passer devant la cure.

Cette Binia, comme il l'aimait pourtant! Avec quelle tendresse il prononçait les douces syllabes de son nom! Se doutait-elle des tortures qu'il endurait? Il se la représentait paisible, vaquant docilement à ses travaux quotidiens et ne pensant à lui que par hasard : « Il était très gentil, ce M. Jean, et les deux jumelles l'aimaient bien! Quel dommage que ce ne fût qu'un paysan! Sans nom encore! »

Oui, cela devait être, c'était la loi inexorable, la fatalité. Il ne lui en voulait pas, à cette enfant. Ce qu'elle faisait était si humain, et, au fait, pourquoi eût-elle été différente des autres? Non, il ne lui en voulait pas, il revoyait sa chère petite figure pâle, ses grands yeux effarés et l'énergie inattendue qu'elle avait mise à son refus de retourner dans la forêt.

Mais c'est surtout quand il longeait les bords mélancoliques du Stry que le souvenir de la petite *popadianka* lui revenait le plus poignant. Oh! cette après-midi, où il l'avait emportée dans ses bras, mouillée, tremblante et si délaissée. Et ce baiser rapide qu'elle lui avait donné sur la main, baiser humble et doux, reconnaissant et timide comme sa mignonne personne, et qui serait, sans doute, tout ce qu'il aurait reçu d'elle en cette vie!

Et maintenant qu'il y songeait, n'était-ce point à cette minute-là que l'amour était entré dans son cœur? Et ce chaste baiser ne l'avait-il pas fait inconsciemment jaillir de sa rude poitrine, en dépit des sarcasmes de son aïeule, peut-être même à cause d'eux?

Le paysan slave est rêveur, mystique, et ses amours ressemblent à ces lentes mélopées, chantées en ton mineur, dont les paroles naïves vous tirent des larmes à chaque couplet!

La porte grince et crie.
Oh! qu'elle se ferme mal!
Non, jamais je n'oublierai
Celle que j'aime, même dans la mort.

Oh! je ne l'oublierai pas!..
Même étant mort.
Et toujours je me souviendrai
De ses yeux clairs.

Car tout s'oublie,
Le triste et le joyeux!
Mais l'affection du cœur,
Toujours on s'en souvient...

Depuis quelque temps, M. Thadée observait son pupille et s'inquiétait. Il n'aimait point ces airs découragés, ce front taciturne,

lui dont l'âme énergique était faite de sérénité. Que se passait-il donc? Un jour, ayant ouvert par hasard le carnier du jeune homme, il y trouva une brochure sur *l'Émigration dans la République Argentine*. Cette découverte le bouleversa, et il comprit que les préoccupations de son pupille étaient plus sérieuses qu'il ne se l'était imaginé.

— Où as-tu ramassé ce poison-là? lui demanda-t-il.

Jean raconta simplement la chose.

— Le gouvernement devrait poursuivre ces agens infâmes qui viennent avec leurs paroles insinuantes jeter le trouble dans l'âme d'honnêtes travailleurs! Qu'est-il arrivé de tous ces braves paysans du duché de Posen, partis, eux aussi, pour le Nouveau-Monde il y a quelques années? Ils sont pour la plupart morts de misère ou revenus ruinés!

— Bah! disait Jean, cela peut être grave quand il s'agit de toute une famille. Mais un homme seul, qu'importe! Du reste, ajouta-t-il, le sourcil froncé, être ici, être là-bas, mieux vaut encore être loin.

— Ah çà! qu'est-ce que tu me chantes? Mais c'est une ânerie que tu débites là, Jean, je finirai par me fâcher. Oh! je vois bien que quelque chose te travaille depuis un certain temps. Voyons, que te manque-t-il ici? Tu as terminé tes années de service. Ici ton avenir est assuré.

— Mon avenir, murmura le jeune homme. — Et ses lèvres eurent un pli amer. — Mon avenir, quand je n'ai pas même de nom!

Son visage s'était empourpré, il se leva pour marcher un peu. Jamais son maître ne l'avait vu dans un état pareil.

— Ah! nous y voilà. Un nom! Mais c'est toi, nigaud, qui te créeras ce nom. Qui donc songe à t'adresser des reproches? Quand tu auras été garde forestier pendant quelques années, il sera connu, ton nom, et respecté et estimé. L'homme n'a de valeur que par ses propres mérites. Les Anglais nomment cela le *self-help*. Ils ont raison, que diable!

Mais Jean hochait la tête.

— Ah çà! lui demanda brusquement le forestier, serais-tu amoureux par hasard? Si cela était, eh mais, je crois être certain que pas un cultivateur ne te refuserait sa fille.

— Oui, un cultivateur, répéta Jean d'un air découragé.

— Eh bien! serait-ce par hasard une fille de propriétaire qu'il te faudrait? Ou bien t'es-tu amouraché là-bas, en Hongrie, de l'héritière de quelque magnat?

Le jeune homme haussa les épaules, mais ne répondit pas.

— Je ne me marierai jamais, dit-il résolument.

— Autre exagération! Comme tu as tort de ne pas vouloir me parler franchement, Yanek! A deux, on examine les choses bien

plus clairement que tout seul. Voyons, ne suis-je pas un vieil ami pour toi, presque un père?

Il y avait dans la voix du forestier, si peu démonstratif d'ordinaire, une pointe d'émotion qui remua le cœur du jeune homme.

— Si je vous disais la vérité, murmura-t-il avec un peu de brusquerie, en se détournant pour ne pas montrer son émotion, vous me traiteriez de fou.

M. Thadée le regarda avec un peu d'inquiétude.

— Ce n'est pas une des *popadiankas* que tu aimes, n'est-ce pas?

— Et si cela était? Vous voyez bien que je suis un fou?

— Binia alors, la petite Binia, celle que tu détestais si fort? demanda le forestier stupéfait.

— Eh! mon Dieu! oui, et c'est quand je croyais la détester le plus que je l'aimais justement le plus fort!

— Et Binia, t'aime-t-elle aussi?

— Elle! Oh! Dieu non! Je suis bien trop peu de chose pour sa famille, surtout à présent que l'aînée va épouser Vincent Rayski.

— Toi! trop peu de chose pour elle! Que me contes-tu donc là? s'écria M. Thadée avec indignation. Une fille de prêtre, mais elle devrait être trop flattée, et puis entre nous, je ne crois pas à la vanité de Binia.

— Derrière elle, n'y a-t-il pas Tymofté et sa femme? Des ambitieux dont la tête est à présent tournée par ce mariage de l'aînée avec le vétérinaire. Pour eux, je ne suis et ne serai jamais qu'un fils de misérable paysanne qui n'a ni papiers ni fortune.

— Mais voyons, Jean, est-ce donc si sérieux cet amour? Il suffirait peut-être de ne pas se voir pour que tu oublies.

Le jeune homme secoua la tête.

— Pendant trois ans, je ne l'ai pas vue; ai-je changé pour cela? Et si je suis retourné à la *cerkiew* de Dolina tous les dimanches, cet hiver, n'était-ce pas pour la rencontrer? Moi qui avais juré de ne plus y remettre jamais les pieds!

— Comment peux-tu deviner cependant qu'elle t'est hostile?

Le visage de Jean s'était de nouveau assombri.

— C'est elle-même qui me l'a dit, murmura-t-il.

Le forestier se leva tout d'une pièce, alla décrocher son chapeau, prit sa canne:

— Écoute, Jean, que tu le veuilles ou non, il faut que j'en aie le cœur net. Depuis quelque temps que je t'observe, je ne te reconnais plus, et il ne sera pas dit qu'un brave garçon comme toi brisera sa carrière pour une amourette! Je vais aller trouver Tymofté, je sonderai adroitement ses intentions; il faudra bien qu'il se démasque, que diable!

Jean releva la tête et regarda son maître d'un air découragé.

Aller parler à Tymofté, il n'y pensait pas !

— Sois donc tranquille, je n'irai pas de ta part. Mais il faut que j'interroge ce pope, que je sache le fond de sa pensée.

Il était déjà sur la route.

— Tu n'as rien de particulier à dire? cria-t-il encore.

— Non, non, répondit le jeune homme en se prenant la tête à deux mains et s'abîmant les coudes sur la table.

Pourtant, malgré le peu de confiance qu'il avait dans cette expédition, il ne put se défendre d'aller en attendre le résultat, embusqué sur la lisière de la forêt.

Deux heures plus tard, la silhouette droite de M. Thadée apparaissait sur le penchant de la colline ; mais plus elle se rapprochait, plus Jean devinait à l'air découragé de la démarche de son maître qu'il avait échoué. Alors, sans chercher à éclaircir davantage cette poignante énigme, il ramassa son fusil, siffla son chien, et s'enfonça stoïquement sous la verte futaie.

Quel homme que cet Ivanicki! songeait, en regagnant sa demeure, le forestier, encore tout décontenancé de la réception qui lui avait été faite. Jean avait raison, ce prêtre est pétri de vanité, et avec cela, mielleux, fuyant. Quel mépris il affectait en parlant du fils de ce misérable puisatier ! Un garçon « hors la loi. » Non, certes, il avait bien trop conscience de ses devoirs pour placer sa fille chérie dans une situation aussi fausse, il était même fort étonné qu'un homme tel que M. Thadée insistât! Et comme tout cela était doucereusement débité, on eût dit réellement d'un bon père de famille n'ayant souci que du bonheur de ses enfans. En quittant la cure, au détour d'un étroit chemin abrité de haies vives, le forestier avait rencontré Binia, Binia toute changée, amaigrie, les yeux cernés. Pourquoi était-elle devenue si pâle en l'apercevant? Elle avait baissé la tête comme une coupable, et c'est à peine s'il avait pu en tirer une parole. Et puis quand il avait enfin pu voir son visage, il avait été effrayé de l'expression d'épouvante gravée sur tous ses traits ! Que se passait-il donc dans cette âme ? Cette fillette était-elle ou malade ou désespérée ? Personne des siens ne s'en apercevait-il ?

— Binia, ma chérie, vous souffrez ? Quelque chose vous tourmente ? Oh ! je ne vous demande rien. Mais si vous aviez besoin de moi, vous savez où me trouver, n'est-ce pas ?

Elle lui avait jeté un regard à la fois si reconnaissant et si navré qu'il en avait été remué jusqu'au fond de tout son être, et maintenant le souvenir de cette enfant le poursuivait comme un cauchemar. Il se reprochait de n'avoir point insisté davantage. Peut-être n'attendait-elle qu'un mot de sa part pour lui ouvrir ce pauvre petit cœur qui semblait brisé.

Le soir, quand il se retrouva seul avec Jean, il ne lui fit point part de sa rencontre avec la jeune fille; mais il se contenta de lui répéter la conversation décourageante qu'il avait eue avec l'astucieux prêtre.

XIII.

Les préparatifs de la noce s'achevaient maintenant sérieusement au presbytère. Une demi-douzaine d'ouvrières installées un peu partout taillaient, cousaient et empilaient sans relâche le linge du trousseau. En outre, depuis quelques semaines déjà, on avait réquisitionné le village et une razzia de tout ce qui portait plume avait été faite chez tous les paroissiens par Diotyma, qui n'avait pas oublié non plus le beurre, les œufs, le fromage, le miel. Et si l'on allait pouvoir faire bombance au presbytère, en revanche, chez le paysan, il allait falloir manger une soupe plus maigre, un pain plus noir... Mais qu'importait cela, pourvu que l'honneur du village fût sauf, et qu'on pût dire à vingt lieues à la ronde que la noce de la fille du prêtre était la plus riche et la plus cossue qu'on eût vue depuis longtemps dans le pays!...

Comme on attendait beaucoup de prêtres ruthènes à loger, Diotyma avait fait disposer, ainsi qu'elle l'avait vu faire chez ses parens et dans les autres cures, le magasin à grains en une sorte de dortoir sommaire. On avait commencé par balayer soigneusement le plancher de sapin, puis dans chacune de ces cases établi une bonne litière de foin odorant. Sur ce foin des draps et des oreillers symétriquement alignés. Quant aux couvertures, on comptait bien que les hôtes en apporteraient avec eux. Une grossière étiquette désignant la qualité de l'orge, du seigle ou du maïs surmontait ces sortes de stalles, et c'était sous leur égide protectrice que popes et popadias viendraient, un peu alourdis par les fumées des vins et des liqueurs, trouver le repos après la fête nuptiale.

— On ne pourra pas s'abstenir d'inviter Harasim à la noce, disait le pope à sa femme. Et le regardant à la dérobée : — Non, on ne pourra pas, répétait Diotyma, très perplexe, elle aussi. — Mais enfin il n'est pas écrit sur sa figure qu'il est le fiancé de Binia, et puis, en lui recommandant la discrétion... Du reste, ce n'est pas en un jour pareil qu'on songe à causer politique. On a autre chose dans la tête.

Un détail encore taquinait le révérend : puisque les deux antagonistes allaient forcément se trouver en présence, faudrait-il décrocher les Moscovites ou les Polonais, reléguer les tsars au grenier ou bien y mettre les nobles héros ? Ou encore, ne vau-

drait-il pas mieux les suspendre tous ensemble en bonne intelligence, le long de la muraille, ce qui augmenterait certainement la somptuosité du décor? Mais, après mûre réflexion, et conseillé en cela par la prudente Diotyma, il s'était résolu, au risque de montrer la nudité de ses murailles, à faire passer tous les grands hommes indistinctement dans le hangar au bois ; de cette façon au moins, ils ne provoqueraient point de discorde.

Tous ces apprêts de fête troublaient douloureusement Binia ; elle comprenait qu'une fois le mariage de Sofronya accompli, il n'y aurait plus de raison pour taire le sien, ni pour retarder de le célébrer ensuite. Oh! la fièvre que mettait à son front cette idée insupportable! Le soir, tandis que ses sœurs se blottissaient douillettement dans leur couchette et s'endormaient tout aussitôt, elle, au contraire, cherchait vainement le sommeil, et le plus souvent, cachant sa pauvre tête sous ses couvertures, elle pleurait longtemps, à petit bruit, tout en mordant ses draps pour étouffer ses sanglots. Ou bien, c'était en pleine nuit noire qu'elle se réveillait haletante, baignée de sueur, obsédée toujours par le cauchemar de cette union détestée, et elle criait tout angoissée, en se tordant les mains : — Oh ! non, non, je ne pourrai jamais. Mon Dieu, ayez pitié de moi!

La veille de la noce était enfin arrivée. Ce matin-là, Binia s'était levée toute brisée. L'angoisse de l'inexorable qui l'attendait la tuait lentement. « Non, ce n'est pas possible, n'est-ce pas? » murmurait-elle en baignant à la hâte ses yeux rougis. « On ne demande pas à une créature humaine un sacrifice pareil! » Pourquoi n'irait-elle pas trouver ses parens, ne leur dirait-elle pas sa répulsion invincible, son désir de ne jamais se marier, de se consacrer à eux, à leur bonheur ? Oh ! ils la comprendraient, ils n'étaient pas inhumains. N'avaient-ils pas été jeunes, eux aussi? Cette héroïque résolution prise, elle se sentit réconfortée, traversa à la hâte la salle ensoleillée et cogna à la porte du bureau paternel.

— Qu'est-ce que tu veux? cria la mère, tu vois que nous causons.

— Je voudrais vous dire un petit mot.

— Tu le diras tantôt.

— J'aimerais mieux le dire tout de suite.

Sa voix avait un ton résolu qui frappa ses parens.

— Eh bien, qu'est-ce que c'est? Voyons ; entre, dis vite.

— C'est de mon mariage que je voudrais vous parler.

— De ton mariage! Ah çà, de quoi te mêles-tu? Est-ce que tu t'imagines par hasard que cela te regarde? Ah! mais tu te trompes fort. C'est une affaire entre Piesek et ton père. Quand le moment

sera venu pour toi de jouer ton bout de rôle, eh bien, on te le dira. En attendant, tu n'as à t'occuper de rien, et maintenant va-t'en donner les grains à la basse-cour, entends-tu ? Tiens, prends ces clefs.

Mais Binia ne bougeait pas.

— Je ne veux pas me marier, dit-elle en regardant ses parens bien en face.

Le père haussa les épaules. Il était assis à une table et faisait les comptes de sa paroisse.

— Est-ce que ça va durer longtemps cette comédie-là? C'est que je suis fort occupé, moi!

— Je ne veux pas me marier, répéta l'enfant d'une voix ferme.

— Et pourquoi? je vous prie, s'écria la mère.

Elle s'était rapprochée de ses parens, glissa doucement à leurs genoux et prenant entre les siennes leurs mains qu'elle baisa :

— Ne me forcez pas, dit-elle de sa voix la plus calme. Je ne l'aime pas, cet Harasim. Je serais si malheureuse! Oh! je le déteste tant, si vous saviez, et puis il me fait peur. La nuit, quand vous dormez tous, moi je rêve qu'il m'emmène loin, loin, et il me semble que je vais mourir. Cela ne peut pas vous faire de peine que je demande à rester toujours près de vous, je vous soignerai si bien, je travaillerai comme une servante. Mon cher papa, *mameczka* chérie, ayez pitié de votre petite Binia, elle ne vous a jamais, jamais rien demandé de toute sa vie, et c'est aujourd'hui pour la première fois.

Un éclat de rire moqueur lui ferma la bouche.

— Dieu! que tu es bête, que tu es bête, ma fille! s'exclama le père. Elles sont donc toutes les mêmes, ces gamines, toutes pimbêches? Sais-tu à qui tu me fais penser en ce moment? A Roman, le sourd, l'ancien sacristain quand il raisonnait de musique. Qu'est-ce que tu en sais, toi, de la musique du mariage, pour en avoir si peur?

— Ce n'est pas du mariage, c'est du séminariste que j'ai peur, murmura Binia, suffoquée par les larmes. Oh! je vous en prie, tous les deux, ne me forcez pas ; c'est le malheur de toute ma vie que vous feriez!

Elle se traînait maintenant aux genoux de ses parens en sanglotant.

— Allons, en voilà assez, dit le père en la repoussant avec rudesse, tu abuses de ma patience ; remercie Dieu qui t'a donné un père et une mère prévoyans. Grâce à eux, tu auras, comme ta sœur aînée, un intérieur, une position. Ah! si tu pouvais lui ressembler un peu à Sofronya! Regarde-la, toujours souriante quand son fiancé arrive; quelle différence avec toi! Et pourtant tu

devrais avoir une fameuse reconnaissance pour un homme qui veut bien t'accepter sans aucune dot, et qui t'apporte une position que pas une jeune fille à la ronde ne refuserait. Car, je te le répète, il est riche, et par ses protections, il peut arriver à tout. Mais je suis bien bon de perdre mon temps à te donner tous ces détails. Avec les filles, il n'y a qu'une chose à faire, ordonner. Tous les raisonnemens ne valent rien. Et maintenant, fais ce que t'a commandé ta mère et va donner à manger aux poules. Eh bien ! tu ne prends pas les clefs ?

Elle était déjà près de la porte, revint sur ses pas, toute morne, sans un mot. Sa figure avait la pâleur d'une image de cire. Machinalement, elle prit le trousseau qu'on lui tendait et sortit de la pièce.

Une telle sécheresse de la part de ses parens la bouleversait.

Elle gagna la basse-cour, la tête vide, désespérée. Quand elle eut donné leur pitance aux volatiles, un insurmontable dégoût de rentrer au presbytère, de reprendre la tâche quotidienne, lui vint avec l'âpre besoin d'aller retremper sa pauvre âme dans l'ombre apaisante de la petite *cerkiew*.

Furtivement, elle traversa le verger, glissant entre les haies de groseilliers chargés de fruits ; puis, ayant poussé la porte de la petite chapelle, elle se prosterna.

— Oh ! Marie, murmurait-elle, faites que je ne me révolte pas. Donnez-moi la force d'obéir, éloignez de moi les tentations, faites, oh ! faites que je ne pense plus à Jean.

Son front était devenu écarlate, elle le pressa contre ses mains brûlantes :

— Oh ! Marie, Marie, faites un miracle ! Ayez pitié d'une pauvre petite créature qui ne sait que souffrir, obéir et se taire.

Lourdement, elle s'était affaissée et ses larmes coulaient maintenant avec un bruit étouffé de sanglots.

Là-haut, sur l'autel à peine éclairé par une rangée de petites chandelles brunes, une grande madone peinte, qui portait fixés autour du cou de nombreux rangs de coraux et de verroterie, roulait de gros yeux bleus inquiétans.

Une porte grinça soudain, et il sembla à Binia que le parquet avait craqué. Elle tressaillit, s'essuya furtivement les yeux et aperçut dans la demi-obscurité l'allongement hésitant d'une grande ombre qui s'avançait.

En un instant elle fut sur ses pieds, honteuse d'être surprise dans cette pose de désespérée, puis écarquillant les yeux :

— Ah ! mon Dieu, mais c'est vous, monsieur Jean. — Son cœur avait cessé de battre. — Comme vous m'avez fait peur ! ajouta-t-elle plus bas.

L'ombre de la chapelle dissimulait sa pâleur.

— Je vous demande bien pardon, dit-il doucement, je passais justement, et vous ayant vue entrer de loin, j'ai poussé la porte, car, pour vous dire toute la vérité, je vous cherchais, Binia.

Elle avait relevé la tête et l'examinait de ses grands yeux étonnés.

Il n'avait point l'air courroucé, mais sa figure était calme et résignée au contraire, et tout de suite elle se dit : Il est tout consolé, ça ne lui fait déjà plus rien. Oh! tant mieux, mon Dieu!

— Je suis venu, Binia, pour vous dire adieu, car je vais faire un grand voyage.

— Un voyage?

Elle essaya de sourire, de prendre aussi, comme lui, un air indifférent; mais c'était plus fort qu'elle et son cœur se déchirait.

— Oui, un grand voyage en Amérique. M. Thadée y était bien un peu contraire d'abord, mais à présent il comprend, il approuve, et puis ce n'est que pour trois ans. Cela s'est décidé hier, et je dois aller signer demain le contrat à l'auberge du carrefour de Naftowa.

Elle, toute blanche et froide, l'écoutait avec un regard d'hallucinée. Il partait. C'était cela, sans doute, le secours que lui envoyait la madone. Lui parti, il faudrait bien se résigner, oublier.

— Alors, continua le jeune homme, avant de m'en aller, j'ai décidé que je vous dirais adieu. Ça ne vous fâche pas, Binia, dites, que je vienne vous dire adieu?

La fâcher? Pourquoi? C'était bien bon à lui au contraire.

— D'autant plus, continua Jean, que vous aussi vous allez partir, puisque vous vous mariez.

Elle lui jeta un regard épouvanté. Oh! il savait, il savait. Comment avait-il appris cette chose que tout le monde encore ignorait, cette chose qu'elle considérait comme une honte et qu'elle eût voulu cacher à tous, mais à lui, à lui surtout? Elle était donc arrivée, cette heure misérable où il lui fallait s'humilier et rougir devant son Jean.

— Vous êtes surprise que je le sache? dit-il. Il ne faut pas trop m'en vouloir; c'est l'autre soir, je longeais le sentier, tout contre votre jardin, mais voilà que, sans que j'y prisse garde, Komar est entré par un trou de la haie. J'allais me pencher pour le siffler quand justement vous êtes venue à passer. Vous n'étiez pas toute seule. La lune était très claire. J'étais si près de vous que j'aurais pu frôler vos cheveux et j'ai bien vite compris qui *il* était quand il a dit : Je serai ordonné le 1er septembre, nous pourrons nous marier tout de suite après.

Oui. Elle se souvenait maintenant, il y avait à peine quatre jours de cela, il lui semblait même entendre encore le museau du chien

fouiller parmi les broussailles sèches du parterre. Et elle n'avait pas reconnu la brave bête, et son cœur n'avait pas deviné que Jean, que son Jean était là.

Sans proférer une parole, elle continuait à le regarder. Oui, il savait tout, et il n'était pas plus troublé, et il ne se révoltait pas, et tranquillement il parlait de s'en aller en Amérique, l'abandonnant à elle-même, à sa misère. Oh! c'était cruel, cruel, et il ne l'aimait pas, elle en était bien sûre maintenant.

Mais puisque tout cela était fini, puisque ce fil si mince qui avait un instant uni leurs existences était rompu, pourquoi venait-il alors troubler ainsi sa vie à elle, elle qui avait tant de peine au contraire à obéir, à faire son devoir, à l'oublier? Oh! comme elle la maudissait, cette vie lâche qui n'avait su lui donner que des larmes! Et le monde, et ses proches si indifférens à sa douleur, comme elle les méprisait! Maintenant son regard était presque dur, et un frémissement d'impatience faisait trembler ses lèvres qui semblaient dire :

— Eh bien, qu'attendez-vous? Finissons-en. Qu'y a-t-il de commun entre la future épouse d'un pope grec et un grand voyageur comme vous?

Jean comprit sans doute, mais il parut tristement surpris. Peut-être avait-il encore bien des choses à dire; néanmoins sa bouche ne se desserra pas, et il dit seulement en lui tendant la main :

— Que Dieu vous donne le bonheur, Binia!

— Je vous remercie, et à vous, bonne chance là-bas, Jean!

Et ce fut tout. Il lui serra la main, et partit.

Un peu plus, elle éclatait devant lui.

Alors elle alla s'appuyer toute défaillante au seuil du petit portique, et le regarda s'éloigner.

Sur la route, un chariot roulait, bondé de cruches à lait en métal; à l'arrière on avait accroché un tout petit cercueil blanc de nouveau-né. Les cruches dansaient et reluisaient, et la petite bière, recouverte de papier argenté, dansait, elle aussi, sous le soleil, faisant sur la route unie une tache allongée, éblouissante comme une étoile.

Au milieu de la colline, Jean se retourna, et apercevant soudain Binia qui le regardait, hésita un moment; reviendrait-il en arrière? n'avaient-ils pas l'un et l'autre encore quelque chose à se dire? Il resta un instant indécis, et le cœur de la jeune fille se mit à battre avec tumulte.

Oui, vraiment, il revenait, il se ravisait. Oh! Marie, donnez-moi la force! S'il revient maintenant, comment lui résister? comment l'empêcher de lire sur mon visage?

Mais l'hésitation de Jean n'avait pas été longue; après avoir sta-

tionné quelques secondes, le regard tourné vers la *cerkiew,* il fit un brusque tour sur lui-même, et continua son chemin.

Le chariot roulait toujours sur la route grise. Ce n'était plus maintenant qu'une tache scintillante, cahotée deci delà. Et Yanek, lui aussi, n'était plus qu'un petit point imperceptible qui finit par s'effacer tout à fait.

Alors, Binia courba la tête, car elle comprenait que c'était le premier pas qu'il venait de franchir dans ce mystérieux inconnu où il allait désormais vivre sans elle.

Hélas! pourquoi la conscience du devoir accompli lui laissait-elle au cœur tant d'amertume?

XIV.

Hyménée! hyménée!

Les cloches de la petite *cerkiew* carillonnaient à toute volée comme aux jours de solennité, un brillant soleil inondait la campagne, et les gens s'abordaient un sourire sur les lèvres.

— A quelle heure le cortège?

— A onze heures précises.

— Ça sera fameux, dit-on.

— Et il y en aura du monde! du monde!

— Vous savez que le propriétaire est invité?

— Oh! il n'est pas fier, notre maître!

Au presbytère, tout était sens dessus dessous. Dès l'aube, les lits et la plupart des meubles avaient été remisés sous un hangar par des paysans recrutés au village, et remplacés par de longues tables dressées sur des tréteaux, ainsi que par un nombre infini de sièges empruntés un peu partout. C'est qu'il allait falloir caser non-seulement ces dames et ces messieurs du clergé environnant, mais encore la plupart des notabilités de la ville, à savoir le docteur, le juge, le maître des postes, l'apothicaire, tous accompagnés de leur épouse. Aussi Diotyma avait-elle accepté de grand cœur l'offre gracieuse du propriétaire, M. Wladimir Dobrowolski, un vieux garçon jovial et bon vivant, qui avait mis à sa disposition son argenterie, sa vaisselle et jusqu'à son valet de chambre Pavel, lequel Pavel, par parenthèse, se trouvait très humilié de la corvée que lui imposait son maître. Jamais il n'avait servi dans une maison d'un ordre aussi inférieur, et c'est avec une mauvaise grâce voulue qu'il étalait sur les nappes un peu épaisses de la cure la jolie porcelaine à filets dorés et les couverts armoriés du château.

Dans la cuisine où se faisait le festin, l'animation n'était pas moindre. C'était une petite salle basse surchauffée, regorgeant de

paysannes, qui se pressaient autour d'une table où les viandes et les volailles, entassées pêle-mêle, disparaissaient à chaque instant sous un essaim noir de mouches voraces que l'on chassait aussitôt à grands coups de serviettes.

En face des fourneaux se tenait un chef vêtu malproprement, et qu'on avait loué tout exprès à Stry. Il arrosait les rôtis, et portait constamment la cuillère à la bouche afin d'essayer les sauces. A ses pieds, vautrée comme un animal, se tenait une paysanne, dont l'unique besogne était de retirer adroitement les innombrables insectes qui tombaient, les ailes brûlées, autour de la broche.

De temps en temps, un chat maigre ou un chien efflanqué réussissait à voler quelque friand morceau. C'étaient alors des cris, des jurons! — Ksss! ksss! de l'eau sur le chien! Ah! satanée bête, que le diable...

La maison n'avait pas d'étage, elle était composée de six pièces. Dans la dernière, tout au fond, on habillait la mariée.

Debout, au milieu de la chambre, serrée à éclater dans son corsage de soie tourterelle, le blanc étant trop simple pour une jeune popadia, l'impétueuse Sofronya grondait ses sœurs, les traitait de maladroites.

Les cinq fillettes qui, pour la circonstance, avaient été promues au rang de demoiselles d'honneur, faisaient de leur mieux, donnaient des épingles, tressaient la couronne de myrte et confectionnaient les petits bouquets à distribuer aux invités.

Quant à la popadia, suant à grosses gouttes, elle courait, malgré son embonpoint, d'une extrémité à l'autre de la maison, donnant un ordre par-ci, un conseil par-là, encourageant le cuisinier, rajustant un nœud de ruban.

— Jamais je n'aurai le temps de m'habiller aujourd'hui! gémissait-elle.

— Madame la bienfaitrice voudrait-elle me dire où je dois prendre les surtouts de table? venait de lui demander d'un air goguenard le valet de chambre.

— Les surtouts?

Mon Dieu! c'est qu'elle ignorait complètement à quel usage cela pouvait servir, n'en ayant jamais vu, ni entendu parler.

— Les surtouts... ils.., je ne me rappelle plus où je les aurai serrés... dans un tiroir, peut-être,.. dit-elle, en rougissant beaucoup.

Par bonheur, une *briska* qui venait de s'arrêter devant le perron la sauva de cette situation embarrassante.

— Sa révérence Harasim Piesek, annonça Pavel d'une voix sonnante.

Mais à l'expression dédaigneuse de ses lèvres, on sentait que

jamais sa bouche ne s'habituerait à prononcer les syllabes de ces noms plébéiens.

Le séminariste avait été introduit dans la pièce devant servir de salon, et où Tymofté, chassé de sa propre chambre, s'était réfugié pour y faire sa barbe.

— Quelle idée d'arriver à cette heure! songeait Diotyma en accompagnant le jeune homme.

Le pope, très surpris également, déposa son rasoir, et tendit la main au séminariste.

— Vous excusez, n'est-ce pas? un pareil jour, on ne sait où se fourrer.

— Oui, oui, ça n'a pas d'importance. — Il avait l'air préoccupé. — Si j'ai un peu devancé l'heure, c'est que justement je voulais causer en particulier avec vous. Il s'agit de mon mariage avec votre seconde fille. Jusqu'à présent j'ai toléré ce mystère que vous avez jugé à propos de faire planer sur mes projets, mais je vais me trouver aujourd'hui en face d'un grand nombre de membres du clergé, et je ne vous cacherai pas que je considérerais comme désobligeant, et même indélicat à mon égard, de persister dans ce silence qui pourrait être singulièrement interprété. Je ne pense pas que vous ayez honte d'une alliance avec moi, mais je vous assure qu'on pourrait presque le supposer. Oh! permettez, je connais toutes vos raisons politiques. Cela n'empêche que je tiens à vous affirmer bien haut ici, à tous les deux, que ma famille vaut certainement tout autant que celle de M. Rayski, le vétérinaire!

Tout cela était débité d'un petit ton sec, qui n'était pas exempt d'aigreur.

Le prêtre et sa femme échangèrent un regard consterné. Ils comprenaient fort bien que refuser, c'était la rupture. Avec sa souplesse féminine, Diotyma, qui avait la première recouvré son sang-froid, lui tendit chaleureusement ses deux mains qu'il ne pressa qu'avec réserve.

— Mon cher gendre, et elle appuya sur ce mot, vous allez au-devant de notre désir. Justement Tymofté me disait hier soir : Quelle belle occasion ce serait de profiter de la noce de Fronya pour annoncer les fiançailles de notre Binia!

— Oui, oui, je disais ça, je disais ça, murmura le prêtre souriant.

— Parfaitement alors, dit le séminariste avec froideur; c'est tout ce que je voulais savoir. — Et se drapant commodément dans sa robe, il s'assit en face de Tymofté et entama une dissertation politique.

Aussitôt Diotyma, avec toute la célérité permise à sa volumineuse circonférence, se transporta dans la chambre des jeunes

popadiankas, et là, tout émue, et passablement essoufflée, elle s'affaissa dans un fauteuil.

Justement, un grave incident venait de mettre en révolution les jeunes filles ; le corsage de Sofronya, décidément trop étroit, avait craqué aux coutures, et la jolie fiancée trépignait de colère. Mais quand elle fut au courant de ce qui amenait sa mère, sa rage ne connut plus de bornes.

— C'est donc le diable que cet Harasim! il nous portera malheur, c'est sûr! Oh! il a juré de faire casser mon mariage, car vous ne me ferez pas croire que, sans le connaître, il n'est pas jaloux de mon Vincent! Mais si cela arrive, tu me le paieras, Binia!

Et, dans son exaspération, elle arrachait presque les agrafes de son corsage.

— Ah! comme papa aurait mieux fait de lâcher ce vilain oiseau de mauvais augure, pour prendre cet autre, ce forestier, celui que M. Thadée a proposé, l'autre jour, pour Binia, vous savez bien! Oui, j'aurais encore préféré mille fois un simple paysan, à ce monsieur orthodoxe qui m'effraie! — Et, sans prêter la moindre attention aux signes de détresse que lui faisait sa mère :

— Est-ce qu'un homme de ce genre-là n'aurait pas été tout ce qu'il fallait à cette niaise de Binia!

— Voyons, voyons, Fronya, suppliait la mère ; du calme, mon enfant. Je ne sais pas ce que tu veux dire avec ton forestier ; tu as rêvé cela.

— Rêvé! rêvé! Comme si je n'ai pas entendu toutes vos cachotteries, avec papa, l'autre jour.

— Sofronya, ma petite colombe, occupe-toi donc de ta toilette, tu seras en retard, — et regarde-toi donc dans le miroir, te voilà rouge comme une écrevisse! Que vont penser les gens de la noce? Va! va, tout s'arrangera mieux que tu ne le crois ; tu sais comme papa est prudent! Nous ferons encore bien des recommandations au Piesek, et tout ira le mieux du monde.

Un roulement de voiture sur la route interrompit ce dialogue.

— Ah! mon Dieu, tiens, regarde, voilà. Les invités qui arrivent déjà, on ne me laissera donc jamais m'habiller!

Elle se leva précipitamment en s'épongeant le front ; puis, s'adressant à Binia, dont elle ne remarqua point la pâleur livide :

— Tu sauras bien découdre soigneusement les pinces de ce corsage, n'est-ce pas? Et puis, juste, là, sous le bras, tu élargiras d'un doigt ; toi, Kasinka, arrange la ceinture.

Puis, reprenant sa course, elle s'était élancée sur le petit perron à la rencontre de plusieurs couples de popes et de popadias, qui uniformément, à la descente du chariot, bondé de foin, qui les ame-

nait, déployaient un large mouchoir blanc sous lequel était dissimulée une tourte sucrée, aimable symbole des douceurs de l'hyménée.

A dix heures, le fiancé fit enfin son apparition très bruyante, escorté de ses deux garçons de noce. Ils portaient crânement tous les trois la *chamarka* à brandebourgs noirs, le bonnet carré, dit *confederatka,* et un bouquet à la boutonnière. Seulement la *confederatka* était amarante et d'une grandeur un peu exagérée, les pans de la redingote très longs et très froncés à la taille. En outre, leur épaisse moustache se hérissait en crocs menaçans, ce qui achevait de leur donner une apparence un peu rébarbative et théâtrale.

En les apercevant, le séminariste, qui se tenait dans l'ombre, s'avança aussitôt : — Veuillez me présenter, dit-il au pope.

Tymofté se troubla un instant, mais il se remit aussitôt : — Harasim Piesek, balbutia-t-il, presque mon gendre,.. Vincent Rayski.

Le vétérinaire crut avoir mal entendu, il dévisagea rapidement le séminariste.

— Comment, presque votre gendre, beau-père, vous en avez donc deux, alors, ici? Et il éclata d'un large rire.

— J'avais réservé pour aujourd'hui l'annonce des fiançailles de Binia, dit le prêtre, à cause de la solennité.

Les deux jeunes gens se toisèrent un instant, avec un peu de méfiance; mais de nouveaux-venus ayant fait irruption dans la petite salle, ils furent brusquement séparés.

Le monde affluait maintenant. Tout près de la porte, la voix imposante du valet de chambre annonçait sans relâche des noms nouveaux :

— M. le sous-adjoint Cerata, M. l'apothicaire Lulek et Mme l'*apothicairova*, leurs révérences le prêtre et la prêtresse Sroda, M. Thadée, le comte Wladimir Dobrowolski.

A l'arrivée du propriétaire, Diotyma, cuirassée enfin dans une éclatante toilette vert-pomme, se précipita, tout éperdue de ce grand honneur, à sa rencontre, suivie de Sofronya, très fleurie, et des cinq filles d'honneur en robes claires.

— Ah! ah! s'écria gaîment le vieux gentilhomme, Panna Sofronya, il faut que je vous embrasse! Vous, là-bas, vétérinaire! tenez-vous tranquille, je ne vous demande pas la permission!

Et il déposa sur les joues roses de la jeune fille deux baisers sonores, au grand scandale de Pavel qui rougissait des façons familières qu'affectait trop souvent son maître, un célibataire endurci.

Quand le cortège quitta la cure, il y eut un murmure d'admiration dans la foule. Les toilettes offraient un tel bariolage de couleurs, que, de mémoire de paysan, on n'en avait vu de semblable.

Le succès était décidément pour le propriétaire, que ces dames

s'arrachaient. Il avait fini par en prendre une sous chaque bras, l'*apothicairova*, qui se pâmait d'aise, l'enveloppant des milliers de petits volans dont se composait sa toilette bleu azur, et la belle prêtresse de Stry, dont le teint vermeil rivalisait avec le velours de son corselet.

Il faisait une chaleur torride. Malgré les fenêtres laissées ouvertes, et auxquelles se pressaient des têtes curieuses de paysans, l'atmosphère était lourde et enfumée, sans doute à cause de la proximité de la cuisine qui, chaque fois qu'on introduisait un plat, envoyait à la salle à manger une haleine chaude de viandes rôties, sortes de bouffées vivantes où dansaient d'innombrables essaims de mouches qui allaient s'abattre sans pitié sur les compotes, les tourtes sucrées et jusque sur le crâne et les joues des invités. Tout le long de la nappe c'étaient de mouvantes mosaïques, dont le ton noir tranchait avec la blancheur damassée de la toile.

Très agacés, les convives se renvoyaient à coups de branches feuillues de noisetier les encombrans insectes, et cette lutte perpétuelle ajoutait encore à l'animation de la fête.

MM. les popes, la face épanouie, buvaient et mangeaient largement, riaient à gorge déployée, et c'était plaisir de voir avec quelle facilité ces rudes gaillards, dont la charpente semblait taillée à coups de hache, engloutissaient la masse incroyable de nourriture plus ou moins indigeste, qu'ils amassaient sans ordre sur leur assiette. De temps à autre, ils risquaient quelques lourdes facéties ou bien causaient des affaires de leur paroisse et du district. — On mourait très peu maintenant, pas d'épidémies, mauvais rapports que les enterremens. Et ça les mettait en grosse gaîté!

Les paysannes, groupées curieusement aux embrasures des fenêtres, se communiquaient leurs impressions.

— Avez-vous vu le vétérinaire? Hein, quelle bonne mine! En voilà un homme appétissant! et frais, et rose, on dirait une jeune fille! A-t-elle de la chance, notre demoiselle!

— Et Mme la popadia de Stry, quelle toilette! quels rubans! On voit tout de suite qu'elle est de la ville. Et comme elle rit sans façon avec notre propriétaire! C'est un vrai plaisir de les voir ensemble!

Pavel, qui saisissait au vol ces bouts de conversation, était sur des épines.

— Oui, parlez-en de votre popadia, grommelait-il entre ses dents, elle est comme le sel dans mon œil! Une coquette, une intrigante, une... Ah! tenez, si ce n'était pas le respect de mon maître qui me tient!

Le propriétaire, commodément assis dans l'unique fauteuil de la cure, était l'objet des attentions générales. C'était à qui le ser-

virait, le complimenterait, ne le laisserait manquer de rien. Lui, se laissait faire, amusé, et bon enfant, mangeant de grand appétit, à la satisfaction générale; puis, émoustillé par les minauderies piquantes de ses voisines, il risquait de temps en temps une plaisanterie un peu salée, que les popadias accueillaient en montrant toutes leurs dents, ou en se cachant les yeux dans la paume de leurs mains.

Elles étaient presque toutes extrêmement décolletées, et le contraste entre le hâle de leurs figures un peu triviales, habituées au grand air, et le ton plus clair de leurs épaules paraissait étrange. Elles avaient toutes en outre conservé leurs gants pour manger.

Quant à Tymofté, il était comme un général sur un champ de bataille ; toujours en mouvement, servant les uns, versant à boire aux autres, répondant aux interpellations de tous, son zèle était infatigable. Lorsque la fatigue et la chaleur l'accablaient par trop, il allait se reposer dans un coin où, sur une table minuscule, était posé son couvert, et vite il avalait un morceau. Mais, en dépit de cette activité, il ne perdait pas un geste, pas une parole du vétérinaire, ni du séminariste, et c'est avec attendrissement qu'il constatait entre eux l'entente la plus harmonieuse.

Tous les deux, avec une bonne grâce charmante, se faisaient mutuellement les honneurs des bouteilles placées en face d'eux, et leur entretien était tout à fait cordial. Ils causaient de l'épizootie chez les bestiaux, et entamaient pour le moment une discussion sur la strychnine.

Tymofté était heureux. Appuyé au chambranle de la porte, d'où il pouvait dominer toute la fête, il savourait son bonheur. Non-seulement il voyait réunies à sa table toutes les notabilités du pays, mais encore, grâce à sa sagacité, ses deux filles allaient lui donner un sérieux appui dans deux camps tout à fait opposés.

Placé entre le docteur et le juge de Stry, M. Thadée, très absorbé, observait, lui aussi. C'est contre toutes ses habitudes qu'il avait accepté cette invitation à la cure ; mais, ayant appris par Jean les fiançailles de Binia avec un séminariste, et désolé, en outre, de l'inébranlable résolution de son pupille, il avait voulu se rendre compte par lui-même de la situation.

— Figurez-vous, disait un gros prêtre, la voix pâteuse, que l'autre jour un individu, qui habite à quelques lieues de chez moi, est venu me demander de publier ses bans avec une certaine fille de son village. Comme je savais qu'il était déjà marié, je lui dis: Eh bien, Wasili, ta femme est donc morte? — Eh! non, mon révérend, pas encore, la pauvre, mais elle n'ira pas loin, deux ou trois jours, tout au plus: c'est le rebouteur qui l'a dit. Alors, comme je devais venir en ville pour les médicamens, j'ai pensé

que, si vous vouliez publier mes nouveaux bans avec l'autre, ça m'éviterait la peine de revenir plus tard. Je demeure si loin et les chemins sont si mauvais!..

Tous les popes éclatèrent de rire à cette anecdote, dont la petite pointe funèbre avait pour eux une saveur particulière. On était arrivé au dessert, et Diotyma, un couteau d'une main et chassant de l'autre les nuées de mouches qui s'attachaient sans pitié aux tourtes de sucre glacé et les transformaient en monticules noirs comme de l'encre, interpellait ses hôtes d'une voix suppliante :

— Que Votre Grâce veuille accepter ce morceau de gâteau, c'est la chère Sofronya qui l'a confectionné elle-même de ses petites mains! Votre Grandeur ne daignera-t-elle pas goûter à ce baba pétri par notre mignonne Paraska?

Et ses paroles étaient accompagnées du sourire rayonnant de la mère à l'apogée de son triomphe.

Toutes ces mines agaçaient horriblement Pavel, qui se tenait à quatre pour ne pas éclater.

Concevait-on que son maître eût le courage de manger, et avec quel appétit encore, de ces plats auxquels lui, un simple laquais, n'eût voulu toucher pour rien au monde!

Justement, la popadia appelait l'attention du comte sur une crème meringuée, garnie de fruits, qui avaient été confits par « notre Binia chérie. »

Cette fois, n'y tenant plus, le domestique s'élança vers son maître et lui fit de la tête un signe impérieux, semblant vouloir dire: Que monsieur ne touche pas à ce plat, et il ajouta entre ses dents : — Je lui dirai tout à l'heure pourquoi.

Le comte avait un faible pour les douceurs; il fronça le sourcil, tourna vers son valet de chambre des regards furibonds, et laissa tomber à regret, dans son assiette, la cuillère qu'il avait déjà portée à sa bouche.

— Qu'a donc encore une fois machiné ce gredin? marmottait-il entre ses dents.

Mais Pavel, satisfait d'avoir été entendu, s'était contenté de fermer les yeux d'un air mystérieux et continuait, impassible, sa tournée.

— Eh bien, disait avec anxiété l'hôtesse, Votre Gracieuse Seigneurie ne la trouve donc pas bonne? De la crème toute fraîche ! Des fruits de notre propre jardin!

— Mais si, mais si, révérende, délicieuse! au contraire.

Et tout en parlant, il agitait sa cuillère dans la crème, cherchant à rencontrer le regard de son terrible domestique. Patelin, maintenant, celui-ci s'était rapproché, un plat de beignets à la main,

et, au moment où son maître, de guerre lasse, s'était décidé à satisfaire une seconde fois sa gourmandise, il se pencha sans affectation sur son épaule :

— C'est le chien, Excellence, le chien, à la cuisine, qui a lapé la crème, et n'a laissé que ce qui est là sur la table.

D'horreur, le comte Wladimir laissa retomber sa cuillère avec fracas : — Imbécile, murmura-t-il, tu aurais bien mieux fait de ne rien me dire du tout.

Maintenant, on se levait de table ; les hommes lentement, comme à regret, s'attardant pour achever une conversation ou bien allumer leur pipe ; les dames avec vivacité, tout heureuses de se dégourdir les jambes et de faire bouffer leurs jupes, dont le froufrou ressemblait à un bruit de papier froissé. Et elles arpentaient avec mille trémoussemens la salle encombrée, cherchant du coin de l'œil un miroir absent. Au milieu du brouhaha général, les filles d'honneur avaient enlevé à la mariée sa couronne de myrte, mais l'espiègle Sofronya s'était tout aussitôt esquivée à l'extrémité du jardin, refusant de coiffer le petit bonnet que lui tendait gravement la grosse bourgeoise de Stry à laquelle était échu le rôle de matrone. Néanmoins, la jeune récalcitrante, pourchassée par les filles et les garçons d'honneur, avait vite été ramenée au logis, et, comme elle se laissait faire docilement, son père lui prit solennellement la main, qu'il plaça dans celle du vétérinaire.

— Vincent Rayski, dit-il, voici ta femme.

Et il lui remit avec émotion la petite couronne de myrte que la jeune fille avait portée toute la matinée, ensuite il les embrassa tous deux longuement, tandis que Diotyma, entrant complètement dans son rôle, se pâmait sanglotante entre les bras de ses cinq autres filles, et que la compagnie, toute remuée par cette petite scène intime, se livrait à une effusion générale. On apporta ensuite quelques vieilles bouteilles de Tokay, que Tymofté déboucha lui-même avec soin ; puis, le regard en dessous, bredouillant un peu :

— Avant de vous demander de boire à la santé des deux jeunes gens, dont nous célébrons les noces aujourd'hui, dit-il, je veux vous faire part d'un projet qui doit ajouter le comble au bonheur de notre famille, c'est le prochain mariage de notre Binia avec Harasim Piesek, le séminariste que voici, et qui sera un jour l'honneur du clergé ruthène !

Cette déclaration inattendue fut aussitôt accueillie par les bravos et des hourras frénétiques des popes et popadias présens, tandis que le reste de la compagnie ne disait mot, et que plusieurs personnes même ne se cachaient pas pour faire la grimace. Néanmoins, on but simultanément à la santé des jeunes couples.

Et la pétulante Sofronya, un peu grisée par ce capiteux vin de Hongrie qu'elle buvait aujourd'hui pour la première fois, se jeta avec un geste de coquet abandon dans les bras de son mari, et l'embrassa tendrement.

Les deux jeunes filles passèrent ensuite de bras en bras afin d'être embrassées et congratulées.

Mise ainsi brusquement en lumière, Binia, tout interdite, avait suivi sa sœur, dont le teint animé contrastait avec son visage à elle si décoloré, et feignant de ne pas voir son fiancé qui s'avançait les bras étendus, elle avait pu esquiver son accolade.

A ce moment, M. Thadée, s'étant rapproché d'elle, lui glissa doucement à l'oreille :

— Vous ne m'aviez pas parlé de ces grands projets, Binia; dois-je vous féliciter ? ajouta-t-il en hésitant.

Une angoisse inexprimable se peignit sur le visage de la malheureuse enfant. Elle jeta au forestier un regard plein de terreur, voulut articuler quelque chose ; mais, ayant relevé la tête pour voir si on ne l'observait pas, elle sentit peser sur elle le regard d'Harasim, et l'expression haineuse répandue sur tous ses traits, l'éclat extraordinaire de ses yeux, le sourire de défi qui errait sur lèvres, lui firent peur. Jamais encore elle ne l'avait vu ainsi.

Se contentant de jeter à M. Thadée un douloureux sourire, elle disparut dans la foule des invités.

Les tables avaient été enlevées rapidement, le parquet aspergé d'eau et un vieux piano à queue, désigné sous l'antique vocable de « pantalion, » et qui avait jadis fait partie de la dot de Diotyma, et pesé même pour une grande part dans la décision de Tymofté, fut traîné en un coin de la salle. Un des garçons d'honneur s'en approcha alors d'un air connaisseur, y plaqua quelques accords qui rendaient un son de casserole, fit la grimace, dit que l'instrument était un peu faux, qu'on aurait bien dû le faire accorder, mais qu'il jouerait quand même, et tout de suite il annonça : « Une » quadrille pour danser la « française. » Des groupes se formèrent, la mariée en tête.

Le bruit devint alors assourdissant et, d'un bout à l'autre de la pièce, la danse fut menée avec un entrain extraordinaire. Sur le parquet humide on entendait résonner bruyamment les bottes des hommes, parfois une dame entraînée trop vigoureusement par son danseur laissait échapper un cri. Jeunes et vieux, Tymofté le premier, se démenaient, se croisaient, se heurtaient dans une débandade générale.

— *Chaîne des dames!* criait un vieux pope très lancé. — *Dames à places!* s'exclamait un autre. — *Colonne!* — *Chasse-café!* entendait-on de toutes parts, et ces expressions grotesques, pro-

noncées d'une façon plus étrange encore, étaient tout ce que ces braves gens connaissaient de la langue parisienne. Le « pantalion » s'était arrêté, l'artiste s'épongeait le front, mais déjà de nouveaux couples s'enlaçaient et force lui était de remettre les mains sur le piano.

— « La polka tremblante, » dit-il en attaquant vigoureusement le clavier.

La polka se danse généralement en la glissant, dans les pays slaves, mais quand on la sautille, elle prend le nom de « tremblante. »

Binia, que cette grosse gaîté écœurait, était parvenue à se glisser hors de la maison et, très lasse, elle s'était laissée tomber sur un banc adossé à la haie et qu'abritait un massif d'arbustes. Ah! si elle avait pu causer un instant, rien qu'un instant avec M. Thadée, pour épancher le trop-plein de son cœur, et puis l'interroger! mais c'était impossible, elle se sentait surveillée, et l'attitude étrange et nouvelle de son fiancé la terrorisait. Pourtant, cette phrase échappée tout à l'heure aux lèvres irritées de Sofronya! Cette demande en mariage qu'aurait faite le forestier au nom de qui?.. de Jean, de son Jean,.. était-ce possible? Mais oui, ce devait être, et toute la scène d'adieu dans la chapelle lui revenait à présent, avec une étonnante netteté. Ce n'était donc pas vrai qu'il était indifférent et cruel; il l'aimait toujours, puisqu'il avait voulu l'épouser, faire d'elle sa femme! Oh! un voile se déchirait maintenant dans son cerveau, elle comprenait pourquoi il avait voulu s'exiler, pourquoi il lui parlait avec cet accent morne de l'homme qui se courbe devant la fatalité des choses, mais trop fier pour se plaindre. — Oh! Jean!

Et ses larmes, longtemps refoulées, coulaient à présent le long de ses joues, en pluie chaude. Vis-à-vis d'elle, la campagne s'étendait dans le jour gris qui finissait. A peine si l'on pouvait distinguer, au bas de la colline, la ligne miroitante des eaux du Stry, argentées par le reflet des nuages, et où glissaient, invisibles, les noirs radeaux se dirigeant vers la Bessarabie.

Plus loin, cette tache sombre, c'était la forêt, la forêt infinie, mystérieuse, avec ses arbres frissonnans, ses plantes merveilleuses, son monde d'oiseaux et d'insectes, la forêt, témoin de tant de joies douces et enfantines, la forêt presque sacrée pour elle, puisque c'est là que vivait Jean et là aussi que, sans le vouloir presque, ils s'étaient mis à s'aimer si fort tous les deux. Et soudain une idée terrible et qui, dans le désordre de ses pensées, lui était échappée, traversa son esprit. C'était aujourd'hui, ce soir même, que Jean signait son engagement. A ce moment, un bruit léger se fit tout près d'elle, elle tressaillit, et au même instant une haleine brûlante,

avinée lui frôla le visage en même temps qu'un bras vigoureux enlaçait sa taille. Elle poussa un cri et reconnut sous le rayon de la lune la face surexcitée du séminariste.

— Pourquoi êtes-vous ici! Je vous cherche partout, je veux que vous dansiez la « tremblante » avec moi!

Elle fronça le sourcil, essayant de se dégager.

Danser, lui! quelle plaisanterie!

— Je suis si fatiguée, — murmura-t-elle en lui jetant un regard suppliant; mais l'expression de son visage lui fit peur. Comme ses yeux étaient troubles, comme ses gestes étaient hardis, et le timbre de sa voix sonnait si faux!

— Je vois bien, continua-t-il, que vous avez honte de devenir une femme de prêtre; vous préféreriez épouser, comme votre sœur, un noble Polonais, en *joupan* et en *confederatka* amarante. Oh! je m'aperçois depuis longtemps que tous les honneurs sont pour celui-là et qu'on me traite, moi, en paria, ne me recevant que le soir, sous le prétexte de la politique, mais en réalité pour ne pas froisser les sentimens de ce monsieur! Et si je ne l'avais pas exigé, croyez-vous qu'on aurait annoncé nos fiançailles aujourd'hui? N'ai-je pas vu la façon gênée de votre père quand il a dû s'exécuter, et la mine dédaigneuse que prenaient les gens de la ville!

Sa violence effraya Binia.

— Vous êtes injuste, balbutia-t-elle, tremblante, en écartant le plus qu'elle pouvait son visage du sien. Mon père vous respecte beaucoup, au contraire, et c'est la seule crainte de faire manquer le mariage de ma sœur qui a dicté sa conduite; mais je puis vous assurer qu'il fait le plus grand cas de votre personne et de votre alliance.

Elle parlait d'une voix saccadée; jamais encore de sa vie, elle ne lui en avait dit si long. Mais lui, sans la lâcher :

— Pourquoi alors n'avez-vous pas voulu m'embrasser tout à l'heure? Votre sœur ne s'est pas fait tant prier pour se jeter dans les bras de son vétérinaire!

Binia, décontenancée, ne répondait pas; mais, de ses mains, elle comprimait avec force les terribles battemens de son cœur.

— Pourquoi? Oui, dites pourquoi? Je veux le savoir, à la fin, tonna-t-il, et lui ayant saisi les poignets, il les serra à les broyer.

Pourquoi, hélas! songeait-elle en considérant avec effroi cette face si rigide d'ordinaire et que la passion contractait aujourd'hui : parce qu'elle ne l'aimait pas, parce qu'il lui faisait horreur, parce que tout son cœur, toute son âme étaient à un autre! Et ces paroles lui brûlaient les lèvres. Oh! si elle avait osé pourtant; mais elle était si timide, si dressée à l'obéissance.

Devina-t-il ce qui se passait dans la tête de cette pauvre créature

comprimée? Une expression de haine passa sur ses traits. Le vin, auquel il n'était point accoutumé, jetait le désordre dans son cerveau ascétique. Il ne se possédait plus : — Je suis le maître, dit-il, il faut m'obéir, vous allez rentrer dans le bal et danser avec moi.

Brutalement ses mains s'abattirent sur elle et, de force, il la porta dans ses bras jusqu'à l'entrée de la maison.

Blessée par une telle violence, Binia, qui n'osait crier de peur d'ameuter la noce entière, se débattait de toute sa vigueur, luttant des pieds et des mains contre cette volonté bestiale.

— Oh! je la materai, je la materai, disait le séminariste, affolé de rage.

A ce moment, ses lunettes glissèrent sur le sol, il se baissa aussitôt en tâtonnant pour les retrouver. Alors Binia, prompte comme l'éclair, fit un violent effort et, lui glissant entre les bras, s'élança comme une folle à travers le jardin et disparut dans la nuit noire.

Un instant interdit, il se redressa lentement, rajusta ses lunettes sur son nez, puis, esquissant un geste de profonde indifférence :

— Eh! que le diable l'emporte après tout, dit-il. — Et il rentra dans le bal.

XV.

Minuit venait de sonner. La bruyante cadence des valses et des polkas se mêlait toujours aux trépignemens infatigables des danseurs.

Cependant l'artiste, épuisé, s'était arrêté enfin et, renversé sur sa chaise, il essuyait à grand renfort de bras les gouttes de sueur qui inondaient son front. Tout autour de la salle, les dames étalées sur des banquettes s'éventaient vigoureusement à l'aide de leur mouchoir et accueillaient avec empressement les confitures de roses et les verres d'eau glacée que leur servaient les jeunes popadias.

— Vous n'avez pas vu Binia? avait demandé plusieurs fois Diotyma, en chassant les mouches friandes qui montaient en spirale au plafond, avec un bourdonnement irrité.

— Binia? Mais il me semble l'avoir vue tout à l'heure dehors avec son fiancé, dit une grosse femme de prêtre avec un sourire significatif.

Et l'on ne s'en inquiéta pas davantage.

La plupart des hommes étaient allés maintenant boire ou fumer dans la chambre de Tymofté, et l'on entendait à travers la porte le murmure confus de leurs voix.

Tout à coup, ce murmure s'accentua en un grondement sourd,

mêlé d'acclamations violentes, de paroles sifflantes, lancées comme des fusées, et de cris de colère, parmi lesquels on distinguait en outre le choc de chaises renversées. Puis, au milieu de cette clameur, une voix terrible, colossale, s'éleva. Les dames, affolées de terreur, s'étaient portées en masse vers la porte.

— C'est la voix de Vincent, murmura Sofronya, en sanglotant. Doux Jésus! comme il est en colère! Ils auront parlé politique, c'est sûr!

—J'entends la voix de Harasim! s'écriait Diotyma.

Des lambeaux de phrases pénétraient en effet à travers la porte.

— L'avenir des uniates est dans l'orthodoxie.

— Du tout, du tout, criait un pope, il est dans son autonomie. Réunissez la Galicie et l'Ukraine et créez une Ruthénie indépendante, avec Kiew pour capitale!

— C'est absurde, ce que vous dites là; la Ruthénie n'a plus depuis longtemps d'aristocratie; elle est passée tout entière à la Pologne. Que voulez-vous faire d'une race qui a laissé échapper sa noblesse? Mieux vaut se rallier au schisme, les schismatiques grecs, au moins, ont conservé la leur.

— Comment osez-vous, clamait la voix exaspérée de Vincent, prôner l'infâme schisme dans une maison dont le chef est soumis à la puissance du pape?

— Du pape! s'écria le séminariste avec ironie, je ne donne pas dix ans aux uniates pour être retournés à la vraie, à l'antique religion orientale qu'ils n'auraient jamais dû quitter.

— Une religion qui pratique la simonie, l'exaction! Une religion où on a vu un métropolite acheter sa confirmation du patriarche! et qui vend l'absolution! continua Vincent.

— Vous en avez menti!

— C'est vous qui êtes un lâche! une canaille! vous, et tous ceux qui m'ont attiré dans ce guet-apens!

Et, en disant ces mots, le vétérinaire avait imprimé à la table un choc si terrible qu'un cliquetis effrayant annonça la chute d'un plateau chargé de verres.

Au milieu de ce tumulte, la voix pleurarde de Tymofté faisait un douloureux accompagnement en note mineure :

— Mes enfans! mes gendres bien-aimés, pour l'honneur de la maison,.. de la religion,.. remettez-vous,.. réconciliez-vous... C'est un malentendu!.. donnez-vous le baiser de paix!..

Brusquement la porte s'ouvrit avec un fracas extraordinaire, et les trois hommes parurent suivis du flot pressé des autres.

Vincent était cramoisi; ses yeux, d'un bleu de faïence, lui sortaient presque des orbites. Il criait, gesticulait : pour qui le prenait-on? lui, un Polonais, un gentilhomme qui croyait s'allier à une

honnête famille ruthène partageant ses idées politiques et religieuses ? Et ce n'était pas assez d'avoir joué cette comédie infernale, de l'avoir attiré dans un nid d'orthodoxes, on voulait à présent le faire pactiser avec l'ennemi, l'obliger à tendre la main, la joue même à cet apostat!

Mais cela ne se passerait pas ainsi! Rien n'était perdu, grâce à Dieu! Ce mariage n'avait encore aucune valeur, puisqu'il n'était pas consommé. Il le ferait casser! Il irait à l'évêché, à Vienne, à Rome, s'il le fallait. Il dépenserait jusqu'à son dernier kreutzer!

Et, disant ces mots, il lança encore une fois son poing formidable sur le « pantalion » qui rendit un gémissement lugubre. Les sanglots étouffés de Sofronya y répondirent en écho. Désespérée, la pauvrette essayait de dénouer de ses mains potelées les rubans du petit bonnet de matrone qu'elle avait mis tant de façons à accepter quelques heures auparavant.

— Je vous l'avais bien dit! gémissait-elle en se tordant les bras aux pieds de sa mère prête, elle aussi, à tomber en pâmoison.

Le père, lui, était atterré et regardait tout le monde de l'œil égaré d'un homme qui écoute sans comprendre. Non, ce n'était pas vrai, n'est-ce pas? Il avait rêvé cela! Recevoir, en plein succès, un pareil coup de massue! Et il répétait d'une voix incohérente :

— Aller à Rome! à l'évêché! Casser le mariage!

Quant au séminariste, s'il avait été un moment sous l'empire du vin, il paraissait complètement dégrisé et avait repris son attitude compassée habituelle. Aussi était-ce avec un certain mépris qu'il toisait du haut de ses lunettes bleues tout ce monde en émoi :

— Pavel! cria enfin la voix de tonnerre de Vincent, dites d'atteler.

Certes, cet ordre fut le premier de la journée que le madré valet de chambre exécuta avec plaisir. La façon énergique du vétérinaire avait conquis tous ses suffrages. A la bonne heure! Voilà un homme, au moins! et c'est triomphant qu'il revint quelques minutes après annoncer que les chevaux de Son Honneur l'attendaient à la porte.

La scène qui suivit fut indescriptible. Sofronya et sa mère s'étaient élancées aux pieds du jeune homme et le suppliaient avec des cris déchirans de ne point les abandonner. Toute la partie féminine de la noce s'était jointe aux deux malheureuses, et, suspendue aux basques froncées de la large redingote, essayait également de le retenir : — Monsieur Rayski! Ayez pitié! Un tel scandale, cette pauvre jeune fille!

Mais le vétérinaire était inébranlable. Pour lui, son honneur était en jeu. Il sentait qu'il allait devenir la risée de tous s'il faiblissait, et que son parti ne lui pardonnerait jamais une alliance

dans une famille pactisant si ouvertement avec un agent avoué du schisme.

— Non, non! criait-il d'une voix ferme, je remercie Dieu qui m'a éclairé avant qu'il ne fût trop tard! Ce mariage, je le ferai casser! j'ai le bon droit pour moi!.. Et sur cette parole qui sonnait si cruellement, il s'arracha aux mains qui voulaient encore le retenir et sauta dans sa *briska* suivi de ses deux garçons de noce.

Il y eut alors parmi les invités un sauve-qui-peut général. Ceux qui habitaient dans les environs se hâtèrent de balbutier quelques paroles de condoléance et remontèrent dans leurs véhicules. Il ne resta bientôt plus à la cure que les quelques couples uniates auxquels on avait promis l'hospitalité. Ces braves gens, tout gênés devant l'attitude consternée de la famille, n'osaient demander à quel endroit de la maison ils pouvaient se retirer. A la fin, Diotyma, sortant de son trouble, leur indiqua le dortoir qui leur avait été préparé, et c'est à travers les demi-ténèbres du magasin à grains, à peine éclairé par un bout de chandelle accroché à la muraille, que popes et popadias se glissèrent humblement dans leurs cases respectives, sous l'étiquette tutélaire du seigle, de l'avoine ou de l'orge, qui leur était assignée.

Quand Tymofté et sa femme furent enfin seuls dans cette grande pièce déserte, encore si brillante une heure auparavant, ils se contemplèrent un moment avec une angoisse muette, puis, écrasés par l'excès de leur chagrin, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Blottie en un coin, sans souci de froisser sa fraîche toilette, Sofronya, abîmée de honte et de douleur, se dressait devant eux comme un blâme vivant, et de ses lèvres roses qui, en ce jour d'hyménée, ne semblaient faites que pour des sourires ou pour des baisers, s'échappait un murmure incohérent de reproches et d'invectives amères!

Courbés devant elle comme deux coupables, le père et la mère recevaient sans murmure cette flagellation, et ils sentaient que c'était justice. Oui, ils avaient été fourbes, imprudens, inconsidérés, ils avaient voulu chasser deux lièvres. Hélas! aujourd'hui, quel châtiment!

— Vous avez brisé ma vie! gémissait la malheureuse abandonnée. Que me reste-t-il à faire? me retirer au couvent des diaconesses. Oh! mais c'est horrible, cela!

— Tout n'est peut-être pas perdu, ma chérie! Vincent réfléchira.

— Oh! vous ne le connaissez pas, ma mère. C'est la politique qui passe avant tout. Que suis-je, moi, pour lui? Un chiffon, un zéro!

Les plus jeunes fillettes, brisées par la fatigue, dormaient accroupies sur le sol, la tête posée sur les banquettes. Et dans le fond de

la salle, l'ombre silencieuse de Pavel allait et venait, rangeant méticuleusement les riches écrins à argenterie.

— Il est près de deux heures du matin, murmura la popadia en faisant un effort pour se lever. Sofronya, mon amour, il faut nous coucher; les petites tombent de sommeil!

Deux filles de ferme étaient entrées apportant des paillasses remplies de foin et des piles d'oreillers qu'elles rangèrent le long de la muraille, vu que tous les lits avaient été remisés au dehors.

— Et où est Panna Binia? dit l'une d'elles.

— Mais oui, où est Binia? répéta la mère, heureuse de créer une diversion.

Cependant on eut beau chercher et fouiller dans tous les recoins du presbytère, on n'y trouva nulle trace de la petite popadia. Pavel venait de refermer le plus volumineux coffret :

— La dernière fois que j'ai vu Mlle Binia, dit-il de son air froid et guindé de valet bien appris, elle était au jardin avec M. Piesek,.. et,.. je pense bien,.. qu'ils étaient fâchés... ensemble... Quand M. le séminariste est rentré, il était tout rouge, et Mlle Binia n'était pas avec lui.

— Ah! mon Dieu! cria la mère affolée, elle sera allée se jeter à l'eau.

Le pope était accouru.

— Allons, voyons, voyons, ma femme, que dites-vous? Du calme, Diotyma, au nom du ciel!

— Eh! mais vous savez bien qu'elle ne pouvait pas le souffrir, votre Harasim. Ah! Tymofté, qu'avez-vous fait de vos deux filles!

C'est au milieu d'un concert de sanglots, de gémissemens et de reproches mutuels que la famille se décida enfin à s'étendre tant bien que mal sur les couchettes improvisées à la hâte, pour essayer de prendre un peu de repos.

XVI.

Lorsque Binia était arrivée au pied de la colline, elle s'arrêta un moment pour écouter si elle n'était pas poursuivie. Mais se sentant bien seule, un soupir de soulagement gonfla sa poitrine, en même temps qu'une flamme éclairait sa physionomie si résignée d'ordinaire.

Une odeur tiède de menthe fleurie montait des talus d'alentour et, à quelques pas, les eaux huileuses du Stry coulaient mollement dans la nuit.

Fascinée par l'attirante magie de ce miroir, Binia se pencha un instant, et son ombre fit sur les vagues striées d'argent une tache indécise. Au fond de ce gouffre béant étendu en face d'elle, c'était

la fin de toute peine, l'oubli des rancœurs et des déceptions, des longs martyres et des luttes stériles!

Et comme elle restait là, hypnotisée par cette masse d'eau mystérieuse, il lui sembla voir passer sur les vagues la fugitive image de la vaillante reine Wanda, et cette vision la remplit d'épouvante. Non, ce n'était pas la mort qu'elle cherchait, la pauvre petite popadia. Ce qu'elle voulait, c'était fuir, échapper au sort qui la menaçait, trouver un refuge. Mais où, comment? elle le savait à peine.

Elle s'était remise à marcher, suivant maintenant les bords de la rivière. Son pas était enfiévré; pourtant un courage factice, né de la peur, la soutenait.

Tout à coup, elle frémit, poussa un cri. En face d'elle, une ombre allongée, pareille à la grande silhouette du séminariste drapé dans sa robe noire, se dressait, et un bras nerveux, presque métallique, lui barrait le passage.

— Laissez-moi! laissez-moi! cria-t-elle affolée. Ah! je ne vous aime pas, je ne veux pas vous épouser, j'aime mieux mourir!

Et ses yeux se tournaient maintenant vers les eaux noirâtres, le refuge suprême des exaspérés. Dans sa fougue, elle s'était dégagée, et comme rien ne bougeait autour d'elle, elle osa toute blême ouvrir les yeux; mais elle n'aperçut qu'un arbuste noir et efflanqué dont les branches tordues s'avançaient à travers l'étroit sentier, pareilles à de longues mains décharnées. Alors elle se signa plusieurs fois et, honteuse de sa méprise, continua sa course folle dans la nuit.

Parfois le dos moussu d'une vieille chaumière prenait à ses yeux la fantastique apparence de quelque animal monstrueux, ou bien une gigantesque croix dressée rigide sur le ciel semé d'étoiles indiquait qu'un misérable avait trouvé la mort à cet endroit. Enfin, la forêt apparut, et son cœur tressaillit de joie; là seulement elle trouverait la paix, le calme, le salut. Encore quelques instans, et ses pieds fouleraient son moelleux tapis de mousse, elle aspirerait à pleins poumons ses senteurs balsamiques et se glisserait sous l'ombre protectrice de ses vieux arbres.

XVII.

Le rendez-vous que l'agent racoleur avait assigné à Yanek était pour onze heures du soir.

Il en était neuf à peine. Le jeune homme siffla son chien, prit son fusil et s'enfonça dans la forêt.

Il marchait résolument, le cœur un peu serré, ayant hâte d'en finir. Le matin de ce jour-là, il avait pour la première fois parlé de

ses projets à sa mère et à son aïeule, les assurant que rien ne leur manquerait.

Oh! l'angoisse de ces deux regards mornes braqués sur lui.

Et puis la révolte de la vieille, toute recroquevillée dans son coin, son vieux chat roux entre ses bras.

— Trois ans! mon fils, trois ans, et tu crois que je vais t'attendre si longtemps; mais c'est au cimetière que tu me retrouveras, au cimetière, tu m'entends! Tu es donc fou! Qu'est-ce qui te manque ici? Oh! cette jeunesse!

Quant à la mère, elle n'avait pas poussé une exclamation, mais tout le sang s'était retiré de ses joues hâlées de travailleuse, et longtemps ne trouvant pas de paroles, elle l'avait enveloppé de son regard navré.

— Trois ans, c'est bien long, mon fils! avait-elle murmuré à la fin. — Et c'était tout.

Et puis, d'un air soumis, elle l'avait doucement interrogé sur la vie qu'il mènerait là-bas, sur son travail, sur ce voyage aussi, d'une longueur si démesurée que cela déroutait ses faibles notions géographiques.

Mais à la manière dont elle le questionnait, Jean devinait bien que M. Thadée avait passé par là, qu'il avait dû préparer la pauvre femme, l'habituer à cette idée, lui dire la déception cruelle de son fils... Et lui, qui s'était attendu de la part de sa mère à une scène de reproches, à des cris, à des murmures, il se sentait tout troublé en face de cette muette résignation.

Dans le premier moment de son désespoir, il s'était jeté, avec la véhémence qui le caractérisait, sur l'idée de ce lointain voyage, apparu à son esprit comme un secours providentiel. Le côté aventureux de cette équipée séduisait sa nature restée primitive. La douleur est égoïste; puisqu'il ne pouvait épouser Binia, puisque sa situation civile était équivoque, mieux valait s'éloigner, chercher à oublier. L'idée de tous ceux qu'il laissait derrière lui ne l'avait pas fait hésiter un instant.

Son départ était à la fois le coup de tête d'un amant aveugle et d'un orgueilleux. Mais à présent qu'il courait à ce rendez-vous, et que chacun de ses pas le rapprochait de l'irrémédiable dénoûment, sa pensée se reportait avec une ténacité étrange vers les êtres qu'il laissait derrière lui. Les deux femmes d'abord, et puis M. Thadée. S'il allait ne plus les retrouver? Une angoisse le prenait à la gorge. Avec quelle délicatesse sa mère et le bon forestier n'avaient-ils point cherché à le détourner de ses projets, le traitant plutôt comme un enfant malade qu'il ne faut point contrarier!

Son âme très neuve, éclose en pleine forêt sauvage et doucement

formée à l'école de son maître, était bien apte à saisir ces subtiles gâteries du cœur.

Et il songeait à ce que la fierté de sa mère avait dû souffrir quand elle avait appris le dédain méprisant du pope. Peut-être avait-elle rougi, devinant que ce refus venait de l'irrégularité de son union. Et n'était-ce point là le motif de cette attitude humble qui l'avait frappé ?

A cette pensée, un sang brûlant lui montait aux joues, lui martelait les tempes. — Oh ! oui, mieux valait l'exil, disait-il. Ici, je me rongerais. Là-bas, je me ferai un nom. Je tâcherai d'oublier.

Quand il arriva à l'auberge du rendez-vous, il n'y avait encore presque personne dans la salle. Il en fit le tour avec impatience. Dans le fond de l'*alkierz* (1), un jeune gamin d'une douzaine d'années, la face émaciée, les yeux rougis, était penché sur un vieux Talmud qu'il étudiait à la lueur d'une maigre bougie. Une jolie Juive traversa la pièce et lui tendit un verre d'eau-de-vie, d'un air provocant, mais il refusa, ennuyé.

— Est-ce par hasard Schwabe que vous cherchez, maître Yanek ? demanda obséquieusement un vieil Israélite en le saluant.

Jean haussa les épaules sans répondre.

En ce moment, il souffrait amèrement. Une indécision terrible l'avait repris : fallait-il quitter sa patrie, son avenir, pour l'inconnu ? Et puis la pensée que Binia allait devenir la femme d'un autre, qu'elle demeurerait dans une cure, voisine peut-être, et qu'alors, il la rencontrerait forcément chaque fois qu'elle viendrait voir ses parens l'exaspérait. La torture qu'il avait ressentie en la voyant aux côtés du séminariste lui avait ouvert les yeux sur l'état de son âme.

Il était sorti de l'auberge et arpentait maintenant la lisière de la forêt. La nuit était sereine. Sous le couvert du bois, des mouches de la Saint-Jean dansaient, vertes et lumineuses, pareilles à une ondée d'étoiles. Des paysans qui passaient sur la chaussée et avaient sans doute assisté à la noce rentraient dans leurs foyers en échangeant des réflexions admiratives à propos des splendeurs de la journée. Quel luxe ! quel repas ! et puis le bal ! Oh ! on s'amusait ferme ! Et tout de suite, l'imagination de Jean s'était représenté la salle du presbytère en fête et Binia parée de ses plus beaux habits, tournoyant entre les bras du séminariste. A cette vision, une âpre jalousie vint lui mordre le cœur.

Il s'était assis sur un tronc d'arbre renversé et, le front dans ses mains, s'abandonnait à ses pensées amères.

(1) Arrière-cabaret juif.

Tout à coup Komar se mit à aboyer en frétillant de la queue.

Vivement Jean releva la tête et aperçut venant du bois une silhouette féminine d'allure très jeune et qui lui parut affolée.

En un instant, il fut sur ses pieds, et, comme il se rapprochait d'elle, un cri s'étrangla dans sa gorge : — Binia! ma Binia! c'est vous!

Elle aussi l'avait reconnu à la clarté de la lune.

— Jean, oh! Jean! cria-t-elle, et follement, les bras étendus, elle s'abattit sur sa poitrine.

— Binia! mon, Dieu, est-ce possible? balbutiait-il, en étreignant passionnément la mignonne créature qu'un instant auparavant, il se figurait encore au milieu du bal.

Tout doucement il l'attira vers le tronc d'arbre, la fit asseoir à ses côtés, et chercha à l'interroger.

Il s'aperçut alors de ses larmes et du désordre de ses traits.

— Qu'avez-vous, Binia? Que s'est-il passé? Au nom du ciel, parlez! dites, dites vite.

Elle jeta autour d'elle un regard effaré.

— Oh! Jean, Jean, emmenez-moi, murmura-t-elle d'une voix étouffée, prenez-moi avec vous en Amérique. Je ne veux plus retourner à la cure, je ne veux pas épouser le séminariste.

Il la considéra comme dans une extase. Que disait-elle, la mignonne, la chérie? Elle l'aimait donc, son Jean, qu'elle voulait le suivre à l'autre bout du monde! Et ce cauchemar affreux, son mariage avec Piesek, n'existait plus.

— Oh! Binia. Si c'est un rêve que je fais, mieux vaudrait ne jamais se réveiller! Parlez, ma chérie, parlez, mon unique aimée; dites si c'est vrai que vous l'aimez, votre Jean.

Sans répondre, elle cacha sa tête sur son épaule, mais il vit bien au regard éperdu qu'elle lui jetait qu'elle aussi l'aimait de toute son âme.

Délicieusement ému, il pressa contre sa poitrine la chère créature, sa Binia qu'il avait crue perdue pour lui et qui désormais était sienne.

— Dites-moi tout, ma chérie, supplia-t-il.

Alors, osant pour la première fois lever les yeux sur lui, elle lui raconta ce qui s'était passé.

Et tandis qu'elle parlait, Yanek, les poings crispés, se retenait pour ne pas aller châtier sur l'heure ces gens cruels, ces brutes qui, d'une enfant soumise jusqu'à l'immolation d'elle-même, avaient fait cette révoltée.

Puis, quand elle eut terminé, il lui prit les deux mains et la regardant profondément : — Binia, demanda-t-il très bas, dites-moi depuis combien de temps vous m'aimez!

Elle sourit. Combien de temps? Il lui semblait que c'était depuis toujours!

— Oh! non, murmura-t-il, j'ai été si dur, vous vous rappelez.

Elle le regarda de ses grands yeux tendres. — Je ne me souviens plus, dit-elle.

— Et, continua Jean, me voyant venir chaque dimanche à la *cerkiew*, vous ne vous doutiez pas que je vous aimais, moi?

— Si, un peu, dit-elle en rougissant.

— Et pourtant, quand je suis venu vous dire adieu hier dans la chapelle, vous avez cru que je ne pensais plus à vous.

— J'ai été si peu habituée à être aimée, dit-elle timidement; c'est seulement quand j'ai appris ce matin, par hasard, la démarche de M. Thadée que j'ai tout compris.

Maintenant qu'ils étaient sûrs l'un de l'autre, ils se plaisaient à évoquer ces malentendus, à se rappeler leurs tortures passées.

— Alors, murmura-t-elle tout bas, en se penchant à son oreille, vous voulez bien que je parte avec vous pour l'Amérique?

Il la regarda un instant tout ému.

Oui, c'etait vrai. Elle voulait le suivre là-bas, mais était-ce possible? Et n'y aurait-il pas moyen, maintenant qu'ils s'entendaient enfin, de rester au pays, et d'arracher leur consentement à ses parens, sans la condamner à un pareil exil, dans un pays meurtrier peut-être?

Anxieuse, elle étudiait le jeu de sa physionomie.

— Vous ne voulez pas, dit-elle, vous allez me reconduire à la cure. Oh! mon Dieu! mon Dieu!

— Binia, ma chérie, voyons, rassurez-vous. Oui, je l'avoue, je redoute pour vous un tel voyage, et je songe à essayer d'un autre moyen pour nous réunir. Ne pensez-vous pas que M. Thadée sera notre meilleur conseiller? En attendant, je vais, moi, vous conduire chez ma mère; dites, voulez-vous?

Elle ferma les yeux en signe d'acquiescement, et joignant les mains: — Je ferai ce que vous voudrez, dit-elle.

Au reste, elle était bien trop anéantie pour lutter; l'effort qu'elle venait d'accomplir était si en dehors de son caractère qu'elle se sentait brisée. Et elle éprouvait un soulagement infini à se reposer enfin sur une force en qui elle avait une confiance illimitée. Quelques instans plus tard, Jean, métamorphosé par le bonheur, mit sous son bras celui de sa petite amie, appela gaîment Komar, et tous les deux, émus d'une émotion indéfinissable, s'enfoncèrent sous la futaie. Au moment où ils allaient disparaître, une voix, venant du cabaret, cria:

— Hé, Yanek, Yanek, Schwabe vient d'arriver, il vous appelle.

Mais le jeune homme, sans répondre, esquissa un geste de dé-

dain : — Au diable le racoleur et l'Amérique et les voyages! s'écria-t-il.

Maintenant que Binia l'aimait, il faudrait bien, coûte que coûte, trouver un moyen de les marier.

XVIII.

Le lendemain, dès la première heure, comme Jean entrait le visage radieux dans la chambre de M. Thadée, il trouva le forestier encore tout bouleversé de la scène dont il avait été témoin la veille au presbytère.

— Mais alors, s'écria Yanek, Binia est libre, elle n'a plus rien à craindre. — Et, en quelques mots, il mit son maître au fait de tout ce qui s'était passé.

M. Thadée eut un sourire incrédule : — Peut-on savoir avec des gens de cette espèce? Tout dépendra de la façon dont agira le vétérinaire. S'il persiste à faire casser son mariage, il est certain que Tymofté est trop adroit pour laisser échapper deux gendres à la fois, et qu'il se rabattra sur le Piesek. Mais si Vincent se laisse attendrir, oh! alors, il lâchera impitoyablement le séminariste, ce qui ne veut pas dire que tu seras agréé, toi.

— Comment, mais puisque nous tenons Binia!

— Voyons, mon cher ami, tu n'es pas sérieux quand tu dis cela. Tu ne comptes pas, je pense, cacher la petite sous ton toit pendant des journées, des semaines peut-être? Songe que si le pope venait à apprendre la chose, et il a une bonne police, il aurait le droit de t'envoyer les gendarmes. C'est un enlèvement de mineure, simplement. Dans tout cela, toi, tu ne vois qu'une équipée romanesque; mais c'est bien plus grave que tu ne le supposes.

— Il me paraissait tout simple, murmura Jean, d'aller trouver le pope et de lui dire : Je sais où est Binia, si vous voulez me l'accorder en mariage, je vous la ramènerai.

— Tu es bien naïf, mon pauvre garçon; à présent que tu te sais aimé de Binia, tu ne vois plus d'obstacles à tes désirs. Mais il t'enverra promener, ce pope, ou bien il te leurrera comme les autres.

Jean était exaspéré.

— J'ai promis à Binia de ne plus la remener à la cure, dit-il. Si je ne puis pas tenir ma promesse, eh bien, nous partirons tous les deux pour l'Amérique. J'aurais voulu pouvoir éviter cet exil; mais, s'il le faut, nous sommes prêts à tout.

M. Thadée, qui venait justement de passer une manche de sa *szamarka*, resta un moment interdit, le bras en l'air.

— C'est parfait, continue, ne te gêne plus, un enlèvement à présent. Ah! combien je remercie la Providence qui m'a préservé

de tomber jamais amoureux! Un sage a écrit quelque part que l'amour est le premier degré de l'aliénation mentale. Il avait cent fois raison. Je ne te reconnais plus, tu es fou, fou à lier. Et tu prétends l'aimer, ta Binia? Mais si tu l'aimais comme je comprends les choses, tu songerais davantage, il me semble, à sa réputation. Crois-tu donc qu'un garçon de vingt-cinq ans soit une belle protection pour une fille de dix-huit?

— Mais puisqu'elle est chez ma mère!

— Ta, ta, ta, les méchantes langues sauront vite découvrir le petit-fils derrière la mère et l'aïeule.

Le forestier avait agrafé sa boucle de cornaline, rajusté sa ceinture, il prit son chapeau.

— Tu vas venir avec moi, Jean, je parlerai moi-même à Binia. C'est une enfant pleine de cœur et de bon sens, et elle sait que je ne souhaite que son bonheur et le tien. Avant une heure d'ici, il faut qu'elle soit ramenée sous le toit paternel. Ensuite, laisse-moi faire, j'ai mon idée; mais surtout que le pope ignore où Binia a reçu l'hospitalité. Qu'il croie, comme c'est la vérité, qu'elle s'est enfuie pour se soustraire aux grossièretés du séminariste, et a ensuite erré toute la nuit. — Eh bien, voyons, es-tu convaincu? As-tu confiance en moi? Allons, viens et dis à Ilko d'atteler et de nous rejoindre chez toi.

XIX.

L'éclatante rupture entre le vétérinaire et la fille du pope avait produit un grand scandale dans la petite ville de X... La nouvelle, propagée à la hâte par ceux qui avaient assisté à la noce, était déjà dans toutes les bouches. Aussi ne voyait-on sur les pas des portes, dans les boutiques, ou près des fenêtres basses, légèrement entr'ouvertes, que gens attroupés dont la physionomie exprimait l'étonnement ou une ardente curiosité. Et chacun donnait son avis, ajoutait des détails, blâmait ou approuvait. La plupart prenaient le parti du vétérinaire, un si brave garçon! Avoir été joué par ce pope! Quant à Tymofté, il n'y avait qu'une voix contre lui. Mais aussi quelle idée à ce Rayski d'aller rechercher en mariage une fille de prêtre! Est-ce qu'on épouse ces gens-là! Qu'ils se marient entre eux comme c'est leur habitude. N'y avait-il donc pas assez de gentilles filles dans les environs?

C'était jour de marché, de sorte que la ville entière était en émoi. De nombreux chariots encombrés de paysans sillonnaient les routes, et la place était tout envahie par les véhicules surchargés de légumes ou de denrées. Des montagnards en costumes bariolés étalaient leurs marchandises, interpellaient les passans, de petits

juifs, en lévites leur traînant jusqu'aux pieds, couraient çà et là, affairés.

La maison du vétérinaire était située juste au milieu de la place. C'était une grande bâtisse, toute de plain-pied, entourée de verdure. Une vaste porte à deux battans et précédée de deux piliers, badigeonnés de plâtre, y donnait accès. Au-delà, dans une sorte de grand verger qui s'étendait à perte de vue, une douzaine de chevaux, les pieds de devant entravés par une corde, pâturaient en sautillant.

Vincent Rayski était fort aimé des gens du pays auxquels il ne marchandait pas ses services; aussi, à l'annonce de son mariage, plusieurs d'entre eux, voulant lui prouver leur reconnaissance, s'étaient-ils munis ce matin-là, qui d'une belle soixantaine d'œufs, qui d'un tonnelet de fromage de brebis bien épicé de cumin, d'autres même, d'un simple rayon de miel.

D'ordinaire, ils trouvaient la porte cochère largement ouverte, prête à recevoir bêtes et gens; mais aujourd'hui, à leur grand ébahissement, les deux battans restaient hermétiquement clos. Plusieurs cultivateurs amenant des bestiaux à faire soigner étaient venus grossir ce petit groupe, si bien qu'aux abords de la maison on voyait un encombrement de gens portant, les uns, de lourdes hottes sur le dos, les autres, traînant au bout d'une corde leur bœuf ou leur vache, qui poussaient de lamentables gémissemens.

— Ne va-t-il point ouvrir? se demandaient les paysans entre eux.

— C'est que, moi, je voudrais bien être rentré avant la chaleur.

— Il est peut-être malade? dit un autre.

— Mais non, puisqu'il s'est marié hier, s'exclama un troisième; sans doute il fait la grasse matinée.

— Marié, bon, mais il y en a qui disent qu'il a eu des paroles avec son beau-père et qu'il a planté là sa femme!

— Ah bien! en voilà une histoire!

— Oui, mais si c'est comme ça, qu'est-ce que je vais faire, moi, avec ma bête? C'est que depuis trois jours elle ne fait qu'enfler, elle va crever tout à l'heure!

Tandis que les paysans échangeaient entre eux leurs réflexions, on vit tout à coup apparaître sur la place un brillant cortège composé de gens vêtus de redingotes blanches à revers amarante, coiffés de bonnets carrés de même couleur. Ils étaient précédés d'une bruyante musique, et en tête flottait une banderole où l'on voyait deux mains réunies et par-dessous, en grandes majuscules : *Pologne et Ruthénie.*

La petite troupe, suivie de paysans et de bourgeois, se fraya tant

bien que mal un passage entre les chariots dételés et les piles de sacs débordant d'orge et de farine, et vint se placer en bon ordre juste en face des fenêtres de Vincent, puis entonna aussitôt très bruyamment la fameuse *Marche de Dombrowski*.

C'étaient les patriotes de la ville de Stry qui, ignorant encore la rupture de la veille, venaient, selon la coutume polonaise, présenter à la jeune épouse de leur ami le pain et le sel, et lui donner l'aubade.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un nouveau cortège également accompagné de cuivres sonores, et s'intitulant l'*Union des patriotes*, débouchait sur la place, tandis que, de l'autre côté de la chaussée, une troisième troupe, qu'un étendard désignait sous le nom de l'*Avenir de la Galicie*, défilait en bon ordre et venait se ranger en face de la maison du vétérinaire.

Chacune de ces députations jouait un air différent, en sorte que cette cacophonie, jointe aux cris des gens et aux beuglemens des animaux, faisait sur la place le plus assourdissant charivari.

Les chefs de ces compagnies, un peu surpris de voir que, malgré tout ce tapage, la porte restait si obstinément close, se mirent à interroger les paysans postés à l'entour ; mais ils n'en reçurent que d'incohérentes réponses.

A la fin, l'un d'eux, très corpulent, en *joupan* de couleur vive, la moustache pendante, les mains gantées de frais, se risqua à frapper énergiquement à la porte ; ne recevant aucune réponse, il prit le parti de faire le tour de la maison, par le verger, et ayant fait signe à ses hommes, tous emboîtèrent le pas derrière lui et disparurent sous les grands arbres.

XX.

C'est dans son cabinet de travail que Vincent, le malheureux héros de cette nuit, s'était réfugié après son triste retour chez lui. Lorsque ses gens de service avaient entendu sur les cailloux de la route le bruit des roues annonçant l'arrivée de leur maître, ils s'étaient empressés d'illuminer les principales pièces de la maison, ainsi qu'ils en avaient reçu l'ordre ; puis, groupés respectueusement au bas du perron, faisant face au verger, le plus ancien des hommes, tenant entre ses mains un plateau sur lequel étaient disposés le pain et le sel, attendait, tout en repassant le petit discours qu'il avait préparé.

A l'arrivée de la *briska*, un frémissement d'impatience mêlée d'émotion agita tous ces braves gens ; mais leur surprise fut grande quand, au lieu du couple qu'ils attendaient, ils virent des-

cendre leur maître accompagné seulement de ses deux garçons d'honneur.

— Eh bien! madame est donc restée en route? s'écria irrévérencieusement le vieux, qui demeurait bouche bée, son discours au bout de la langue.

Instantanément un vigoureux soufflet, accompagné d'un juron bien connu, le mit clairement au fait de la situation, envoyant au diable, du même coup, le pain et le sel.

Le vétérinaire avait ensuite pénétré dans son appartement, mais la vue de ces chambres éclairées comme pour une fête lui avait horriblement serré le cœur.

Ici, à droite, c'était la salle à manger dont chaque meuble avait été si soigneusement choisi par lui, et qui montrait sur la crédence de noyer verni les vieilles pièces d'argenterie de famille, à côté d'un joli samovar de cuivre pimpant neuf. A gauche, tamisée par une douce pénombre, c'était la chambre à coucher où se devinaient, noyés sous la teinte bleuâtre des couvertures de satin, deux lits jumeaux et, tout au-dessus, la vierge de Czestochowa, nimbée d'or et de verroterie, qui souriait dans une bénédiction.

Combien tous ces détails qui parlaient de joie intime, de paix infinie, faisaient au cœur du malheureux vétérinaire l'effet d'autant d'âpres aiguillons! Hélas! ce pauvre nid, tiède et charmant, échafaudé avec tant de soin, il n'avait fallu qu'une heure d'orage pour l'éparpiller à tous les vents. Jamais la voix rieuse de la jeune popadia ne résonnerait dans ces murs, jamais sa tête blonde ne reposerait sous l'égide de cette madone.

Vincent s'était affalé dans son fauteuil, les poings dans les yeux, les coudes sur les genoux, inerte, indifférent à tout ce qui se passait autour de lui.

Debout à ses côtés, pareils à deux gardes du corps, ses garçons d'honneur, leur bouquet flétri, encore piqué à la boutonnière, l'exhortaient à la fermeté.

Un peu plus loin, quelques-uns de ses camarades, qui les avaient suivis, discutaient très haut, à grands renforts de gestes, la situation, et les mots solidarité, parti politique, Rome, divorce, revenaient à chaque instant dans leurs discours.

Çà et là, errant comme des âmes en peine, les domestiques larmoyans essayaient en vain de comprendre le véritable état de la situation.

A la fin, cependant, ces messieurs lassés, sans doute, du silence obstiné du maître, avisèrent une table de jeu, se glissèrent sans bruit tout autour et, s'étant distribué les cartes, commencèrent une partie de « préférence », tandis que les serviteurs, habitués aux

coutumes hospitalières de la maison, s'empressaient de leur offrir des cigarettes, du thé et du rhum.

Un grand silence s'était refait maintenant dans la pièce, et l'on n'entendait plus que le tic-tac de la pendule et le bruit sec de la chute des cartes sur la table, alterné par la voix des joueurs :

— *As ker*! (as de cœur).

— *Dama pikova*!

— A moi la levée.

Peu à peu un jour blafard, faisant un lugubre contraste avec la lumière jaune des bougies, se glissait entre les rideaux.

Dehors, la basse-cour commençait à se réveiller, des coqs se répondaient, les tourterelles gémissaient et, sur le grand cerisier, dont les branches frôlaient le toit de la maison, un peuple de moineaux piaillait joyeusement.

Vincent ne bougeait toujours pas, mais les veines gonflées de son front témoignaient de la lutte intense qui se livrait dans son cerveau. Et, sans relâche, avec la lucidité aiguë que donne le chagrin arrivé à ce degré d'intensité, il refaisait la scène de la nuit avec le séminariste, lançait l'anathème contre ceux qui l'avaient trompé, repoussait Sofronya éplorée, sa mère, ses sœurs, toute cette horde de femmes qui s'était accrochée à lui.

Et puis, tout de suite, cette réflexion inexorable de logique lui venait à l'esprit : si pourtant il ne s'était pas laissé surprendre par les fumées du vin, s'il était resté dans le bal, cette discussion avec Piesek n'aurait pas eu lieu, et rien de tout cela ne serait arrivé. Bien au contraire, en ce moment, Sofronya, blottie sur le siège de la légère *tarantass*, roulerait gaîment à ses côtés, vers leur jolie demeure, tandis que lui aiguillonnerait d'un vigoureux coup de fouet l'allure de ses jumens.

Oui, mais alors, disait sa conscience, le pope et le séminariste triompheraient, et son parti à lui serait trahi.

Soit. Qui oserait affirmer cependant que Sofronya partageait cette manière de voir ; et puis, une fois sa femme chez lui, il faudrait bien se faire une raison, trouver un autre moyen. On en serait quitte pour se brouiller avec le beau-père, le beau-frère, la famille entière ; voilà tout !

Tandis qu'il songeait ainsi, le sommeil peu à peu l'envahissait. Lourdement sa tête roula sur sa poitrine ; cette fois encore, loin de trouver du repos, c'est le cauchemar qui le tenaille à présent ; il rêve que furtivement, tandis que ses camarades ont le dos tourné, il s'esquive à grandes enjambées à travers la campagne. Dieu ! que ses bottes sont pesantes, et que la terre qu'elles soulèvent est lourde !

C'est à grand'peine qu'il gagne le presbytère. Il y pénètre enfin

à pas de loup. Tout est noir. Cependant un rayon de lune qui filtre à travers une fenêtre lui permet de distinguer quelque chose.

Çà et là, le long des murailles, sur des paillasses jetées sans soin, sont étendus les membres de la famille; mais ils ne dorment pas; de sourds gémissemens, des lamentations étouffées s'échappent de leurs lèvres, et il semble que de la maison entière monte un immense sanglot, lugubre comme la mort. Fiévreusement il erre à tâtons et se courbe vers ces êtres désolés qui ne le reconnaissent pas. C'est Sofronya qu'il cherche. Sa Sofronya, sa femme. Où donc est-elle?.. Une tresse longue, soyeuse, s'est embarrassée soudain dans ses pieds, il tombe à genoux : — Fronya, ma femme, ma chérie! C'est moi, chut! je suis revenu, ne le dis pas. Viens, viens, nous ne nous quitterons plus, viens avec moi, ton mari, ton Vincent. Comme sa tête est lourde! Comme ses mains sont froides!

Il essaie de la prendre dans ses bras, mais c'est en vain. Son corps est pesant et glacé comme du marbre. : — Fronya! Fronya! crie-t-il. Fronya! Ma femme!.. Soudain il se réveille effaré, regarde autour de lui; il a rêvé. Une moiteur inonde son front, et autour de lui, les joueurs de « préférence » n'ont pas même bronché.

Le matin était venu maintenant; une à une les vacillantes bougies avaient sombré et jetaient d'incertaines lueurs autour d'elles, De l'extérieur, les sons arrivaient de plus en plus perceptibles, et c'étaient les roulemens des chariots sur la route, les cris des conducteurs de bestiaux, l'ébrouement d'un cheval ou le beuglement d'un bœuf récalcitrant. Tous ces bruits familiers, qui le réveillaient régulièrement deux fois par semaine, les jours de marché, lui étaient odieux aujourd'hui. Il devinait dans cette foule grouillante des abîmes de curiosité et de bavardage. Sympathie ou hostilité, que lui importait; c'était le fait d'avoir le droit de se faufiler, sans pudeur, dans les recoins les plus intimes de sa vie, de déshabiller sa honte, de mettre à nu la plaie cachée de son foyer, qui l'exaspérait. Et à qui pouvait-il en vouloir? A qui, si ce n'est à lui-même?

Vaguement, un bruit éloigné de fanfares frappa son oreille. Étonné, il fronça les sourcils, releva la tête; puis, comme machinalement ses yeux s'étaient tournés vers le groupe des joueurs, il entendit celui qui battait les cartes dire négligemment :

— Rome ne sera même pas nécessaire, je me fais fort d'emporter d'emblée la licence de l'évêque... A vous à couper, Augustowski... Pauvre garçon que Rayski! quel grand fou! Il avait bien besoin de faire ce mariage extravagant pour arriver à un esclandre pareil! Bon, il y a maldonne!

Une imprécation mourut sur les lèvres de Vincent : — De quoi

se mêlaient-ils donc, ces gens-là? Ah! il leur était aisé, une cigarette aux lèvres, dégustant commodément leur thé, tout en échangeant sur le tapis leurs petits cartons peints, de discuter ce qui faisait sa torture à lui, de blâmer, de donner leur avis.

Les fanfares discrètes de tantôt s'étaient renforcées à présent, et c'était maintenant, sur la place, des clameurs discordantes. Vincent se frotta les yeux. Que se passait-il donc?.. Tout à coup, l'éclat des cuivres résonna bruyamment sous les fenêtres mêmes, en un instant le verger fut envahi par une multitude de *czapkas* rouges, ce qui lui donna l'aspect d'un immense champ de pavots. Triomphalement, enfin, musique et drapeau en tête, l'*Union des Ruthènes et des Polonais* fit son entrée, à la fois tapageuse et enthousiaste, suivie de tout près par l'*Union des Patriotes* et par l'*Avenir de la Galicie.*

En avant de chaque société, marchaient deux jeunes garçons porteurs du pain, sous la forme d'une tourte, et du sel.

Oh! ce sel! Quelle ironie amère et symbolique des joies matrimoniales que le malheureux vétérinaire avait eues jusque-là!

Le sel! il en avait non-seulement l'âcre goût sur les lèvres, mais, comme disait Pavel, il était dans son œil; il était aussi, hélas! dans son âme, dans son cœur déchirés. Les députations avaient pénétré dans la salle, elles s'étaient arrêtées militairement devant le fauteuil du maître de la maison; mais les vaillans patriotes paraissaient tout déconcertés du spectacle qui s'offrait à leurs yeux. S'étaient-ils trompés? y avait-il quelque mystification? Comment se faisait-il qu'au lieu du jeune couple de tourtereaux qu'ils comptaient surprendre au nid, ils tombaient dans une chambre de jeu enfumée, et que le héros, celui qu'ils venaient acclamer avec tant de pompe, était là, affalé, la cravate lâche, les vêtemens en désordre, la face boursouflée, les regards irrités?

Cette situation ne pouvait se prolonger davantage; au reste, les joueurs, s'étant levés, allèrent serrer la main aux chefs de file, et leur expliquèrent en quelques mots la situation. Mais à peine la conduite de Vincent fut-elle connue, qu'un universel hourra sortit de toutes ces poitrines, et c'était à qui viendrait maintenant serrer la main du vaillant, du courageux champion politique, toujours sur la brèche, toujours fidèle au principe, toujours semblable à lui-même. Ah! pour lui, on le voyait bien, il n'y avait ni famille, ni épouse, ni amour qui tînt! C'était la patrie avant tout! Hourra!

L'enthousiasme était si grand que peu s'en fallut qu'on n'enlevât le vétérinaire de son fauteuil et qu'on ne le portât en triomphe tout autour de son verger.

Ah! ces chiens d'orthodoxes! nous les démasquerons, nous les réduirons à néant! Quel tremplin superbe aux futures élections!

car l'affaire aura du retentissement, un retentissement énorme, colossal, européen! Tous les journaux vont s'en occuper, et rien n'allèche plus en politique qu'un petit brin de roman. Vincent deviendra le héros de la Galicie! Cette affaire-là nous vaudra au moins dix sièges de plus à la Diète!

Après une si belle explosion de sentimens, il fallait boire
Les garçons d'honneur s'étaient vite érigés en échansons.

Mais cette joie si bruyante faisait un pénible contraste avec le visage abattu de celui qu'on félicitait si fort. Il essaya pourtant de se lever, de dire quelque chose, les paroles s'étranglaient dans son gosier. Il lui fallut néanmoins subir les toasts bus à son courage, à son grand cœur, à la réussite de son divorce, à la chute de ses ennemis.

On avait bien espéré lui voir renouveler une partie de la scène, dans un bel élan rétrospectif d'emportement; mais on dut se passer de ce spectacle. Il ne paraissait vraiment pas disposé; la fatigue, sans doute.

Peu à peu les patriotes se calmèrent. Un geste de leur chef leur intima l'ordre de reprendre leurs rangs, non sans que, bien entendu, les trois musiques réunies n'eussent entonné au préalable en l'honneur de Vincent le célèbre chant :

Bartholomé, ne perds pas l'espérance!

Encore une fois, sur le fond vert de la pelouse, on vit défiler deux par deux les rouges *confederatkas*, puis toutes disparurent derrière le feuillage noir des cerisiers.

Quand la maison eut repris son calme : — Eh bien, finissons-nous la partie? demanda flegmatiquement, en s'étirant les bras, l'un des joueurs. — Ah oui, par exemple!

Et, comme des chevaux qui retournent au râtelier, ils revinrent docilement à leurs cartes.

Vincent les regardait faire avec un haut-le-cœur, et leur indifférence pour son propre chagrin le blessait cruellement. Ils n'avaient pas l'air de s'apercevoir du sacrifice presque au-dessus de ses forces qu'il accomplissait. Dans tout cela ils semblaient n'envisager qu'une question, la politique et l'utilité que leur parti pourrait tirer de cet incident.

Tandis qu'il s'absorbait dans ses douloureuses réflexions, le vieux palefrenier qu'il avait si malmené tout à l'heure entra timidement, et annonça à son maître que M. Thadée, le forestier du domaine de Dolina, désirait l'entretenir d'une affaire toute personnelle.

— Monsieur Thadée? — Vincent le connaissait bien de réputa-

tion, et chacun savait qu'il n'était guère prodigue de ses visites. Mais n'avait-il pas assisté à la noce, hier?

— Soit, qu'il entre! dit-il d'une voix où se peignait un étonnement mêlé d'ennui.

La vue de l'honnête figure émergeant dans l'embrasure de la porte le rasséréna subitement; il devina que celui qui entrait était un ami, et qu'il y avait sous cette poitrine et derrière ces yeux francs, une âme compatissante aux peines d'autrui. Aussi, d'un élan presque spontané, il se leva, et lui tendit la main : — A quoi dois-je l'honneur?

— C'est en effet la première fois que je mets les pieds chez vous, monsieur Rayski, mais je pense que nous nous connaissons bien tous deux de réputation, au moins. Pourrais-je causer avec vous, en particulier? — Et, du geste, il indiquait la table des joueurs...

— Parfaitement, et si vous vouliez passer devant...

En entrant dans la petite salle à manger, M. Thadée embrassa d'un coup d'œil tous les détails de la pièce. Il vit l'arrangement coquet de la pièce. L'en-cas gentiment servi sur un plateau, pour le retour des deux époux, et, à côté de ces préparatifs si ingénieusement combinés, le visage défait, la physionomie bouleversée du maître de la maison. Ensuite il s'assit sur la chaise qui lui était offerte, et, sans préambule, regardant bien franchement dans les yeux son interlocuteur :

— Monsieur Rayski, dit-il, est-ce sincèrement et sans arrière-pensée que vous avez renoncé hier à vivre avec la femme que vous aviez choisie?

Le visage du jeune homme s'empourpra violemment : — Vous croyez que j'ai agi seulement sous l'empire de la boisson? balbutia-t-il.

— Je comprends votre colère, continua le forestier. Tymofté a indignement joué la comédie avec vous; mais Sofronya pourtant n'était pas coupable, et, si la malheureuse enfant a peut-être éprouvé un peu de vanité à l'idée de vous épouser, elle le paie assez cher à présent! Songez à la honte, à l'outrage subis devant le pays presque tout entier. Ah! elle fait vraiment pitié à présent, la pauvre fille. Je l'ai vue tantôt à la cure, elle est affaissée dans un coin, refusant de parler ; sa mère en perd la tête.

Les yeux de Vincent s'humectèrent : — Vous l'avez vue, dit-il, incapable de garder son sang-froid.

Le forestier lui raconta alors dans ses plus minutieux détails sa visite à la cure et l'événement qui l'avait motivée. Il lui décrivit la fuite de Binia, son refus d'épouser le séminariste, l'attachement qu'elle et Jean avaient l'un pour l'autre et la résistance du pope.

Tandis qu'il parlait, il s'apercevait que les traits de Vincent se détendaient, que sa physionomie entière s'illuminait : — Mais alors, s'écria tout à coup le jeune homme, si Yanek épousait Binia, nous serions débarrassés du séminariste.

— Naturellement, et c'est là où je voulais en venir. Le sort de ces deux jeunes gens est absolument entre vos mains, à vous à décider le pope.

— Après ce qui s'est passé, je ne puis retourner cependant chez lui, et dans un tête-à-tête, ici, je craindrais de m'emporter. Ah ! si vous vouliez...

— Si je voulais ?

— Assister à notre entretien. Votre présence m'empêcherait de faire une sottise. Tenez, cher monsieur, continua le vétérinaire en s'animant, soyez bon tout à fait. Acceptez de dîner ici, aujourd'hui, avec Yanek. J'envoie un express à cheval à la cure, priant Tymofté de venir me trouver, et nous sommes trois pour le recevoir.

M. Thadée souriait finement, et ne disait pas non.

— Eh bien ! acceptez-vous ? Je me méfie tant de moi-même, je serais capable de tout faire manquer !

— Soit, soit, vous avez peut-être raison, et ce trio lui imposera certainement.

Tandis que les deux hommes se concertaient sur la façon d'entamer cette brûlante question avec le prêtre, les joueurs avaient terminé leur partie, et consciencieusement à présent ils s'étaient mis à déjeuner, sucraient leur café à la crème, beurraient leurs petits pains de froment et causaient de futilités.

— Tiens ! s'écria tout à coup l'un d'eux, mais où est donc passé Rayski ?

A ce moment, le vétérinaire ouvrait la porte de la salle à manger pour reconduire son hôte.

— Dites donc, Vincent, lui cria bouche pleine un des deux garçons de noce, vous savez que je suis toujours à votre disposition, pour aller à l'évêché. Je connais tout particulièrement Sa Grandeur, et je me fais fort d'enlever votre petite affaire aussi lestement que je viens de gagner cette partie ! Quant aux détails, il me faudrait quelques petites notes, et si vous aviez la bonté d'écrire là, sur ce portefeuille.

Mais, d'un geste énergique, Vincent le repoussa. — Merci, merci bien, cher, mais j'ai une autre combinaison, qui me paraît meilleure, bien meilleure.

Le ton du jeune homme était si radieux que ses amis s'entre-regardèrent avec méfiance. Comment ! comment ! Que s'était-il donc passé tandis qu'ils étaient absorbés dans leur partie de « préfé-

rence? » Le scandale électoral qu'ils avaient médité allait-il leur échapper?

— Oui, continua le vétérinaire d'une voix un peu émue, hésitante même. Il y a que je pourrai peut-être éviter la rupture, honorablement, très honorablement, et j'espère que d'ici à quelques jours tout s'arrangera.

— Tout s'arrangera! Mais c'est épouvantable, s'écrièrent en chœur les cinq joueurs; c'est de la trahison toute pure, de l'ingratitude. Comment! nous passons près de lui une nuit blanche à le consoler, à le fortifier, et voilà qu'un certain individu arrive, un émissaire du pope évidemment, et il nous lâche!..

— Ah çà, cria tout à coup Vincent de sa voix de stentor, subitement retrouvée, en ébranlant la table de son poing énorme, qu'est-ce qui vous prend donc à vous autres de vouloir me faire la loi? Ai-je, oui ou non, le droit de faire ce qu'il me plaît, sang de chien!

En un instant les physionomies moroses des patriotes avaient repris une expression respectueusement soumise. C'est qu'ils venaient brusquement de retrouver leur maître, et, malgré eux, ils subissaient son ascendant.

— Oh! s'il en est ainsi, tant mieux! balbutièrent-ils. Personne ne peut nous accuser d'avoir voulu pousser à la discorde.

— C'est bon, c'est bon, dit Vincent, qui riait sous cape de leurs mines piteuses; j'espère que d'ici quinze jours, ma femme et moi nous pourrons vous inviter tous à pendre la crémaillère, comme disent les Français. — Et doucement, ses larges mains sur leurs épaules, il les poussa dehors. Puis, ayant appelé son vieux palefrenier :

— Dis à Anton de seller tout de suite un cheval pour aller porter un message au presbytère.

XXI.

Deux heures venaient de sonner à la tour carrée de la place. Le veilleur avait fait entendre aux quatre coins du monde le son monotone de sa trompe, annonçant ainsi à la population que sa vigilance ne se relâchait pas.

— Déjà deux heures! s'écria M. Thadée. Savez-vous bien, messieurs, que le pope ne peut tarder? Le rendez-vous est pour deux heures et demie, n'est-il pas vrai? Le vétérinaire fit un signe affirmatif.

— Oh! il sera exact.

— Eh bien! buvons à notre succès : — A vous, Rayski! à toi, Yanek!

On était arrivé à ce moment du dîner où l'estomac satisfait prédispose l'homme à une douce gaîté.

Un serviteur apporta du café et des cigarettes.

— Et vous dites que c'est deux fois par semaine qu'on opérait le déménagement des tableaux? demanda en riant le vétérinaire au jeune forestier.

— Oui, oui, Binia me l'a raconté. Toute la famille s'en mêlait; sauf les servantes, bien entendu, qu'on ne voulait pas mettre dans le secret. Le dimanche, qui était votre jour, c'étaient les Polonais qu'on arborait : Stéfane Batory, Kosciuszko, la reine Wanda. Le mercredi, au contraire, les Russes prenaient leur place. Un dimanche, on avait, par inadvertance, oublié de dépendre Nicolas l'Inoubliable, et ce n'est que quand vous êtes arrivé qu'on s'est aperçu de cette méprise. Vous pouvez vous imaginer si toute la famille était sur des épines! Mais, Dieu merci, vous n'avez rien remarqué.

— Ce Tymofté, quel comédien! dit le forestier, tout en lançant au plafond une bouffée de fumée bleue. Mais je le crois plus bête qu'il n'est foncièrement méchant. Certes, il est rusé, vaniteux, intéressé.

— Il s'est montré pourtant bien dur pour cette pauvre Binia.

— Oh! nous lui ferons payer tout cela, s'écria le vétérinaire. Mais il sera ici dans un instant, messieurs. Si nous passions dans mon cabinet?

Cette pièce, rangée méticuleusement, avait repris maintenant son apparence sévère accoutumée.

Vincent indiqua de la main le fauteuil au forestier.

— Asseyez-vous, président, car c'est vous qui siégez. Et il partit d'un éclat de rire. — Jean et moi, nous représentons les plaideurs, et quant à l'accusé... Mais le voilà!

En effet, la *briska* de Tymofté Ivanicki venait de s'arrêter juste en face du petit perron, et le pope, très rouge, l'air fort mal à son aise, mettait pied à terre, tout en gourmandant le jeune paysan qui l'accompagnait. Il fut immédiatement introduit dans la salle.

La chambre était un peu sombre. Aussi les yeux du révérend, encore éblouis par la clarté du dehors, ne distinguèrent pas tout de suite les personnes qui s'y trouvaient. Ce n'est qu'un peu après, quand il fut habitué au jour de la pièce, qu'il vit soudain surgir en face de lui ce trio d'hommes qu'il s'attendait si peu à rencontrer ensemble et qui, par la gravité de leur attitude, lui donnait vaguement l'idée d'un tribunal. Mais c'était surtout la présence de Yanek qui le déconcertait. Que venait faire ici le fils de ce misérable puisatier, ce garçon dont la vue lui rappelait toujours un épisode désagréable de son existence?

Lentement, il rassembla les plis de sa robe noire, s'assit sur un coin de la chaise qu'on lui présentait et affecta de s'intéresser vivement aux gravures anatomiques fixées à la muraille.

Vu ainsi isolément, avec ses petits yeux fuyans et craintifs, sa bouche mince, ses lèvres longues, son menton glabre, il ressemblait à un renard pris au piège.

Le vétérinaire, qui devinait sa méfiance, lui dit avec bonhomie :

— Vous pouvez être sans inquiétude, Tymofté Ivanicki, nous n'avons pas de mauvaises intentions à votre égard. Si je vous ai fait prier de venir chez moi, au lieu de me rendre chez vous, c'est parce que je tenais à vous faire ma communication devant témoins. — Tymofté eut un imperceptible mouvement de recul.

— Du reste, continua-t-il, je serai bref. Il y a quelques mois, vous m'avez fait l'honneur de m'accorder la main de votre fille. A cette époque, vous affichiez de grands sentimens patriotiques. Vous me connaissez, je suis un homme d'une seule pièce, incapable de détours, je vous ai cru sur parole. Ensuite, pendant tout le temps qu'ont duré les fiançailles, vous ne vous êtes pas départi un seul instant de votre rôle ; au contraire, jamais vous n'aviez affiché plus de zèle pour la cause polonaise. Malheureusement, tout cela n'était qu'un masque et vous saviez l'enlever avec autant de facilité que vous décrochiez vos tableaux, le jour où les images de Paul Ier et d'Alexandre II étaient plus utiles à vos intérêts que celles de Stéfane Batory et de la reine Wanda...

Le pope rougit violemment. Comment ce diable de vétérinaire avait-il pu connaître ces détails?

— Cependant, continua Rayski, votre fille Binia n'aimait pas le séminariste.

— Pardon, mais vous entrez ici dans des détails tout à fait personnels, et je ne tolèrerai pas...

— Permettez, j'arrive, au contraire, au fait. Cette nuit, le vin et les circonstances aidant, tout votre plan si habilement échafaudé s'est écroulé, et j'ai pu juger votre conduite envers moi. Si je vous ai dit alors ma façon de penser un peu trop crûment peut-être, je vous en demande pardon. Aujourd'hui que j'ai réfléchi et pris conseil, je consens en partie à revenir sur ma décision, mais à certaines conditions dont je ne démordrai pas. Ces conditions, M. Thadée voudra bien vous les communiquer. Et maintenant, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Là-dessus, Vincent se leva très digne, et, sans perdre un pouce de sa gigantesque taille, il s'éloigna, suivi de Jean, qui avait peine à dissimuler sa joie.

Ce petit discours prononcé avec tant de calme impressionna

profondément Tymofté. Qu'allait-on exiger de lui? Son regard interrogateur restait tourné vers le forestier. Il avait l'air si décontenancé, si humble, que M. Thadée en eut pitié.

— Les conditions de votre gendre ne sont pas très dures, dit-il en souriant; il exige simplement que vous rompiez les fiançailles de Binia avec le séminariste.

Le prêtre fit de la tête un geste mi-consentant.

— Et que vous la donniez en mariage à Yanek, mon protégé.

— Oh! cela, jamais! cria Tymofté, le visage rouge d'indignation. Vous n'y pensez pas; un garçon qui n'a ni papiers ni famille.

— Un honnête travailleur respecté de tout le pays, corrigea le forestier.

— Oui; mais qu'un simple paysan hésiterait à prendre pour son gendre.

— Vous exagérez, révérend, le peuple a plus de bon sens que cela; chez nous, il ne rend pas l'enfant responsable.

— Et que diront mes amis, mes connaissances, d'un pareil mariage? Ils se moqueront de moi, me mépriseront.

— Vous les laisserez dire.

— Comprend-on ce vétérinaire, un homme d'une si bonne naissance, provenant d'une famille noble et qui accepte un beau-frère d'une condition pareille?

— M. Rayski est un noble cœur, bien au-dessus de pareilles misères.

— Ah! mon Dieu, gémit le prêtre, que dira ma pauvre Diotyma?

— Mais elle vous sautera au cou, cher révérend, et Sofronya aussi. Pensez donc à la joie de cette pauvre jeune femme qui va échapper au divorce! Maintenant, continua le forestier, comme il est bien entendu que c'est tout de suite après la publication des bans de votre fille avec Yanek, que le vétérinaire reprendra sa femme, je vous engagerai à faire au plus vite votre démarche auprès de la mère du jeune homme.

— On se méfie donc de moi! grommela le prêtre entre ses dents.

M. Thadée jugea plus sincère de ne pas répondre.

Quelques minutes plus tard, Vincent et Yanek, abrités derrière les rideaux de la salle à manger, assistaient joyeusement au départ du pope qui, maintenant maté et assoupli comme un gant, courait bride abattue dans la lointaine direction de la cabane de Favronka.

— Donner ma fille au fils illégitime d'un paysan! gémissait-il, suffoqué par la colère, tout en parcourant au galop de son cheval cette même route que dix ans auparavant il avait si obstinément refusé de franchir pour aller assister le pauvre puisatier.

Ce qui n'empêcha qu'arrivé à la chaumière, ce fut chapeau bas, en entortillant son discours de toutes les paroles mielleuses que la

crainte mettait dans sa bouche, qu'il demanda à la mère de Jean la main de son fils pour sa fille Binia.

Et comme la paysanne, avec une tristesse un peu fière, lui disait : — Vous savez que mon garçon est sans papiers, révérend, — le prêtre répondit, en grimaçant un sourire aimable, que Yanek s'était déjà fait un nom assez honorable par lui-même pour que sa femme fût fière de le porter.

XXII.

C'était le soir, une nuit sans lune, mais claire, constellée d'étoiles. Jean et Binia, vêtus de leurs habits de noce, étaient assis sur un banc du jardin.

Une odeur tiède de fleurs flottait tremblante dans l'air, et ce grand silence parfumé était à peine rompu de temps en temps par la chanson d'un faneur ou le fifre d'un pâtre venant des prairies.

Serrés l'un contre l'autre, ils regardaient au loin monter le long des berges les vapeurs blanches venant de la rivière et qui affectaient des formes fantastiques. Ils ne se parlaient pas. Leur bonheur était si nouveau encore qu'ils s'en effaraient presque.

Était-ce bien vrai que Tymofté avait, quelques jours auparavant, uni leurs deux mains en présence de toute la famille? Que Diotyma, attendrie, les avait embrassés tous les deux, et qu'à la table familiale c'était maintenant Yanek qui avait pris, à côté de la radieuse Binia, la place du séminariste? Dimanche, solennellement, à la grande *cerkiew* de la ville, leurs bans avaient été publiés, et il leur semblait encore entendre tinter délicieusement à leurs oreilles la voix grave du vieux pope, quand il avait lancé à travers la voûte boisée du temple, à son auditoire stupéfait, leurs deux noms si étroitement associés.

Et ce matin, ce matin même, n'était-ce pas pour la vie entière qu'ils avaient été enfin unis?

Aussi, dans leur naïve reconnaissance, étaient-ils bien prêts de croire que le bon Dieu, touché de leur misère, avait, par un miracle accompli spécialement pour eux, fait descendre sur terre un coin de son paradis.

Dans la salle à manger, quelques rares convives avaient été discrètement réunis par le pope et sa famille : c'était d'abord la mère de Yanek, puis M. Thadée, deux ou trois gardes forestiers du pays; mais un invité manquait pourtant : Vincent, que, depuis le matin déjà, Sofronya attendait avec une impatience fébrile. Pourquoi ne tenait-il pas sa promesse? Pourquoi ne venait-il pas réclamer son épouse? Toutes les conditions exigées par lui n'étaient-elles pas remplies? Quel motif avait-il encore pour hésiter?

Farouche et solitaire, la jeune femme s'était retirée dans sa

chambre, et là, toute à son âpre désappointement, elle torturait son pauvre cerveau, se persuadant que toutes les promesses de Vincent n'étaient que des leurres, des représailles pour se venger des ruses paternelles.

Trois semaines déjà s'étaient écoulées depuis son misérable abandon, trois semaines de souffrance inouie, inénarrable, pour elle surtout, l'enfant choyée, adulée.

Oh! ces regards pleins de curiosité maligne surpris tout autour d'elle, et la hâte avec laquelle les gens du voisinage étaient venus lui apporter leurs paroles de pitié, remplies de venin; et aussi, cette affectation générale à ne l'appeler autrement que *demoiselle* Sofronya, et non point Mme Rayska ou Mme Vincentowa, comme c'était son droit.

Accoudée à sa fenêtre ouverte, les yeux rivés sur le banc où elle devinait la présence des deux amoureux, Sofronya s'abandonnait, sanglotante et jalouse, à toute sa douleur.

Et tandis qu'elle se tordait à demi suffoquée par les larmes, elle n'entendit pas, sur le caillou du chemin, le roulement d'une légère *tarantass*, elle ne distingua point le bris sec d'une clôture ni le ravage qui se faisait parmi les buissons et les feuilles sèches. Mais, soudain, comme elle relevait la tête, une silhouette gigantesque s'interposa violemment entre la voûte du ciel et elle. Un bras vigoureux lui enlaça la taille, l'attira, et avant qu'elle eût eu le temps de crier, elle se sentit emportée à travers le jardin, tandis qu'une voix murmurait à son oreille:

— C'est moi, Sofronya, ma femme, mon amour!

Le passage extraordinaire de cette grande ombre, emportant sa proie avec la rapidité d'une bête fauve, avait terrifié Binia.

— Qu'y avait-il? Que se passait-il?

Tout effrayée, elle s'était précipitée vers la maison, appelant son père et sa mère.

Ceux-ci, suivis de leurs invités et des servantes, étaient accourus à ses cris, lorsque soudain, dans le silence de la nuit, une voix vibrante et bien connue de tous retentit:

— *Vio*, *vio! hey Vista*, au trot, mes garçons!

Des roues s'ébranlèrent, un claquement de fouet siffla.

Alors Jean, qui avait rejoint sa tremblante épouse, partit d'un joyeux éclat de rire.

— Eh bien? vous ne devinez pas? s'écria-t-il. Mais c'est cet original de vétérinaire qui vient d'enlever sa femme!

Un soupir s'exhala de la poitrine de Tymofté.

— Dieu soit loué! s'écria Diotyma.

Et elle se signa trois fois.

MARGUERITE PORADOWSKA.

EUGÈNE BURNOUF

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE [1]

Les grandes découvertes sont bien souvent l'œuvre d'une époque autant que d'un homme; seulement, à côté des ouvriers obscurs de la science, dont le rôle a sa grandeur, il est des hommes qui, par la supériorité de leur esprit, prennent la tête du mouvement et le dirigent, et qui, voyant le but, y tendent avec une persévérance et une volonté inébranlables. Eugène Burnouf est de ce nombre. Quand on voudra résumer en quelques noms le travail prodigieux qui, depuis cent ans, nous a ouvert l'Orient, rendant à l'antiquité sa véritable physionomie, ce nom viendra se placer tout naturellement à côté de celui de Champollion et de deux ou trois autres peut-être.

Si l'on cherche d'où lui vient cette situation exceptionnelle, on reconnaîtra qu'il l'a due, moins encore à ses découvertes, dont une seule suffirait à illustrer un homme, qu'à l'esprit élevé qu'il a porté dans ses recherches et à la conscience admirable avec laquelle il les a poursuivies.

Grâce à une rare puissance de travail, il a pu approfondir l'essence de deux ou trois grandes religions que l'on soupçonnait à peine, ressusciter des langues perdues, en reconstituer

(1) *Choix de lettres d'Eugène Burnouf* (1825-1852), suivi d'une bibliographie avec portrait et fac-similé, 1 vol. in-8°. Paris, 1891; Champion.

la grammaire, ouvrir le grand livre de la littérature hindoue. Et, pourtant, ainsi que le disait M. Renan au lendemain de la mort d'Eugène Burnouf, quelque grandes qu'aient été ses découvertes, il fut supérieur à ses travaux. Son plus grand mérite a consisté en un dévoûment absolu à la science, qui l'a porté à se borner à l'œuvre la plus humble et la plus utile, à des recherches minutieuses et à des publications de textes qui ont ouvert la voie aux travaux des autres. Il a été le modèle parfait du savant qui s'efface pour laisser parler les faits, mais qui sait les faire parler et qui en voit les conséquences.

Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur les introductions qu'il a mises en tête du *Bhâgavata-Purana*, et qui sont des modèles de rigueur, de clarté et de pénétration. Rien n'est aride, en général, comme les discussions de textes et de manuscrits; Eugène Burnouf a su leur donner un intérêt puissant et tirer des démonstrations les plus minutieuses de grandes lumières pour l'histoire de l'esprit humain. L'introduction au tome II, qui est consacrée à l'étude des légendes relatives au déluge, est un chef-d'œuvre; il y a si bien marqué la vraie relation des traditions des différens peuples sur cette matière, que l'on peut dire qu'il a devancé la découverte du récit chaldéen du déluge, et tout cela est déduit clairement, simplement, sans phrases et sans aucune trace de préoccupation personnelle.

Les grandes œuvres d'Eugène Burnouf, l'*Essai sur le pâli*, le *Commentaire sur le Yaçna*, qui nous a révélé le zend, la langue des écrits sacrés de Zoroastre, l'*Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, se distinguent toutes par les mêmes qualités. On y chercherait en vain, sauf dans de rares échappées, des vues d'ensemble ou des développemens littéraires qu'il s'est toujours interdits; mais on y sent, d'un bout à l'autre, l'effort soutenu d'une pensée qui domine son sujet et qui va toujours droit au but, s'attaquant à toutes les difficultés et ne les quittant qu'après les avoir résolues. En agissant ainsi, Eugène Burnouf a imprimé aux études indiennes une direction dont elles n'ont plus eu à s'écarter, et il s'est assuré un renom impérissable.

I.

Voilà l'homme que vient de nous livrer tout entier, dans un sentiment de piété envers sa mémoire, sa fille aînée, Mme Léopold Delisle, en tirant de sa correspondance, pour les publier, un choix de lettres adressées à sa famille ou à ses amis.

Les divisions de ce volume sont marquées par les étapes de

la vie d'Eugène Burnouf. Ce sont d'abord dix ans d'une correspondance intime, à laquelle on a joint quelques lettres d'un haut intérêt scientifique. On y voit Burnouf, jeune encore, s'entretenir avec quelques savans, ses amis, de leurs études communes, tracer le plan de ses recherches, leur communiquer ses vues générales sur la parenté des langues et ces découvertes de détail, qui sont le seul moyen d'arriver à une conception juste de l'ensemble. On assiste ainsi à l'élaboration de ses grands travaux, dans des études où tout était neuf, où l'on n'avait pas d'instrumens de travail, où une copie de manuscrit était un trésor, et la détermination de la valeur d'une lettre une conquête. Puis, en 1834, il prend son vol. Deux voyages, en Allemagne et en Angleterre, à la recherche de manuscrits, nous font assister à un épanouissement de son être. Il va d'une ville à une autre et d'une bibliothèque à une autre, fréquentant les hommes illustres des deux pays et la société, dont il ne prend que ce que les convenances exigent, jugeant les hommes et les choses, et, même devant ce qu'il admire, gardant toujours une certaine nostalgie de la patrie absente. Enfin, c'est Vichy, auquel le condamnait une santé délabrée avant l'âge ; et, avec Vichy, c'est la lutte contre la maladie, qui devait l'emporter à cinquante ans à peine, en pleine activité.

On éprouve quelque surprise, au premier abord, quand on tombe des hauteurs du *Lotus de la bonne loi* dans cette correspondance intime, où les préoccupations scientifiques se mêlent aux détails de la vie de tous les jours, et à des sentimens très humains, parfois même à des faiblesses momentanées et à des luttes dont l'intensité de la pensée a effacé les dernières traces dans les écrits d'Eugène Burnouf. C'est une série d'impressions ressenties vivement et traduites dans un langage pittoresque par une âme très sensible et très droite, également prompte à l'admiration et à la critique, et qui se dédommage par un mot piquant des contrariétés de la vie et des ennuis que lui fait subir la sottise des hommes. On dirait un prisme qui décompose la lumière et renvoie des rayons de toutes les couleurs ; mais bientôt on s'aperçoit que cette lumière est singulièrement pure et constante, et qu'aucune tache ne vient la ternir.

En somme, le portrait d'Eugène Burnouf que nous livre sa correspondance est bien d'accord avec l'idée que nous pouvions nous en faire. Le fond du tableau est d'une grande sérénité. Il est rempli par l'affection de Burnouf pour les siens, en particulier pour sa jeune femme, dont la pensée le suivait dans ses voyages et au milieu de ses travaux. Ceux qui ont eu le privilège de la connaître n'ont pas oublié la grâce et l'animation

qu'elle avait conservées dans sa vieillesse, un peu voilées par la tristesse d'un regard toujours plongé dans le passé, ni cet air de grande dignité, qui était comme le reflet de cette union si intime avec un tel mari. Il lui écrit de Heidelberg: « Je ne pense qu'à toi et à mes chers enfans. Je ne vois rien, je ne vais nulle part que je ne dise : Si elle était ici! Je ne puis penser à vous sans avoir les larmes aux yeux, moi que tu connais si stoïque, pas dur, je crois, mais connaissant la vie. Dans les voitures, pendant que les Allemands m'empestent de leur tabac, je fredonne tout bas des mots sans suite qui font à peu près ce sens: « Je reverrai ce doux pays de France, je verrai mon pays chéri, ma douce femme dont j'ai tant souvenance, et mes enfans jolis. » Il y a dans ces pages des trésors de tendresse et d'attentions délicates et un abandon qui montrent à quel point il faut se placer pour les bien juger.

Les hommes sont grands par une habitude de leur esprit et de leur volonté; mais la vie privée des grands hommes ressemble fort à celle des autres; souvent même elle paraît plus monotone, parce qu'ils dépensent dans les efforts de leur pensée toute l'originalité que d'autres dispersent sur tous les objets qui attirent leur curiosité. Celle d'Eugène Burnouf n'a rien eu d'extraordinaire; elle s'est écoulée presque entière entre la rue de l'Odéon et sa petite maison du plateau de Châtillon ; mais, de Châtillon, il a mieux vu l'Inde que beaucoup de ceux qui y ont passé leur vie. Burnouf n'a pas eu beaucoup à sortir de lui-même ; sa vie de famille faisait diversion à son travail, et elle lui suffisait ; une grande partie de ses soirées était consacrée à donner des leçons à ses filles, pour lesquelles il a toujours eu les soins de l'affection la plus dévouée et la plus intelligente.

Il avait aussi deux ou trois amis, toujours les mêmes, qui venaient s'asseoir familièrement à sa table, et avec lesquels il vivait dans une entière communauté d'idées et de sentimens. C'était surtout Jules Mohl, un savant allemand qui avait adopté Paris comme patrie intellectuelle, et dont la science sévère, l'esprit mordant et le sens droit ont fait, pendant près d'un demi-siècle, le gardien redouté des études orientales. Jules Mohl voyageait beaucoup et, durant ses absences, Eugène Burnouf le tenait au courant des détails de sa vie intime, ainsi que des événemens qui se passaient autour de lui, dans le monde de la science comme dans la politique. C'est dans sa correspondance avec Mohl qu'on trouve la trace de l'impression que firent sur lui la révolution de 1830 et celle de 1848, ainsi que les événemens qui amenèrent Napoléon III au pouvoir. On le voit garde national, et prenant avec le

plus grand sérieux ses nouvelles fonctions : « Ce que j'ai gagné à la révolution, lui écrit-il le 29 août 1830, c'est d'être de la garde nationale, c'est-à-dire, en d'autres termes, une charge réelle en ce moment, mais qui diminuera par la suite. En deux mots, le changement le plus apparent que cela ait apporté à mes habitudes, c'est que je lis les épreuves de Zoroastre en bonnet de police. »

Les soucis de la politique n'ont jamais été qu'un accident dans la vie d'Eugène Burnouf; sa pensée était trop occupée à d'autres objets. La grande préoccupation de sa vie, la seule qui l'ait fait sortir du recueillement de son travail, a été la direction des études orientales. Il ne s'agissait pas seulement pour lui d'avoir raison, il fallait faire triompher ses idées, chose difficile dans le monde savant, où la routine est peut-être plus puissante que partout ailleurs, parce qu'elle revêt une forme dogmatique. La Société asiatique, alors tout nouvellement fondée, n'échappait pas à cet écueil; les représentans des autres branches de l'orientalisme voyaient avec déplaisir l'intrusion d'une science nouvelle dont ils se méfiaient, et ils avaient derrière eux tout le bataillon des partisans de la science facile.

Voilà les seules luttes qu'Eugène Burnouf ait eues à soutenir ; sa correspondance avec Mohl et Lassen en porte à chaque page la trace; mais c'est toujours la lutte pour une idée, et il n'a guère d'impatience que contre ceux qui cherchent à entraver la marche de la science. Alors, il retrouve toute son ironie pour railler ses adversaires, il les accable de ses épigrammes, il raconte leurs petites intrigues au sein de la Société asiatique, par moment, il bondit, puis il termine en disant : « Tout ceci est tout à fait ridicule. » Rien, en effet, ne paraît mesquin, mais rien aussi n'est irritant pour l'homme qui voit les choses de haut et qui poursuit un but, comme les tentatives des petits esprits pour arrêter son œuvre et paralyser ses efforts. Ce sentiment, chez Eugène Burnouf, était rendu plus vif encore par l'estime qu'on faisait de ses travaux à l'étranger et par la conscience de la justesse de sa cause. Il ne cessait, en effet, de faire de nouvelles conquêtes, et tout ce bruit de bataille est dominé par l'annonce de nouvelles découvertes et par les progrès des travaux qu'il poursuivait dans le silence de son cabinet. Cette vie si simple, où tout marche à découvert, est traversée par une grande pensée : le travail et la poursuite du but qu'on n'atteint jamais. Il semble qu'on ait devant soi l'un de ces marcheurs infatigables qui vont d'un pas toujours égal; à mesure qu'on avance, on le voit gagner du terrain, et l'on voit en même temps sa figure grandir et dominer de plus haut celles qui l'entourent.

II.

Les deux voyages d'Eugène Burnouf, en Allemagne et en Angleterre, sont comme une halte dans cette vie, vouée à un travail de tous les instans. Nons sommes devenus de grands voyageurs, et ces deux visites à Londres et à Heidelberg nous font un peu l'effet du voyage par mer de Paris à Saint-Cloud; mais c'est là ce qui en fait le charme. Rien n'est vivant comme cette peinture de deux pays si différens, parce que tout y est naturel; il dit les choses comme il les voit, et ses jugemens sur les hommes et sur les peuples se mêlent au récit de ses aventures de voyage et à ses descriptions des pays qu'il traverse. Ses remarques sont intéressantes, même dans ce qu'elles ont parfois d'un peu absolu, à cause de leur caractère spontané et original; on y sent toute la fraîcheur d'impressions d'une âme vierge.

Il est certain qu'Eugène Burnouf a plus de sympathie pour les Allemands que pour les Anglais. Peut-on lui en vouloir, et peut-on souvent se défendre de ce sentiment à l'égard d'un peuple qui semblait si bien fait pour s'entendre avec nous? Mais nous avons été trompés, et tandis que nous allions chez eux avec des pensées de paix et de fraternité scientifique, ils préparaient la guerre. C'était son premier voyage, et il est saisi par le spectacle de cette Allemagne, « jouissant un peu grossièrement des biens que la terre lui donne, artiste, buveuse, hospitalière, savante. »

La beauté du pays de Bade l'enchante : « Quand viennent les montagnes boisées au milieu desquelles est assis Bade, avec ses maisons vertes et jaunes, si luisantes et si propres, ses beaux hôtels, ses pavillons au milieu des arbres, alors il faut laisser échapper des exclamations de surprise; ou bien on est de bois... Rien ne vaut pour moi cette belle nature, et cette féerie du luxe de l'Europe jetée au milieu du plus beau site. » Tout est neuf pour lui, le Rhin, et le bateau à vapeur sur lequel il le descend, ce « tuyau fumant, énorme, courant avec une rapidité qui étonne sur un fleuve profond, immense, rapide, encaissé entre des rochers à pic, sur les sommets desquels sont nichés d'anciens châteaux, souvent très beaux, toujours très pittoresques. » Darmstadt, Heidelberg, Francfort, lui inspirent des tableaux qui ne sont pas moins vivans.

Ce charme de la nature était rehaussé à ses yeux par le commerce d'hommes éminens par l'intelligence et la bonté du cœur. Il était heureux de rencontrer de la sympathie pour sa personne et de se trouver au milieu de savans connaissant son nom et ses tra-

vaux. C'était Lassen, son maître dans l'étude de l'Inde, avec lequel il était déjà lié d'une ancienne affection, un excellent homme, d'une science merveilleuse et d'une grande simplicité. Puis il saute à Windischmann, un jeune savant qui allait partir pour Rome, et se destinait à devenir cardinal : « C'est un catholique, homme de beaucoup d'esprit, plein d'instruction, de dehors aimables, aimant les plaisirs et les femmes avec passion, en un mot fait pour devenir un prêtre italien ; un brun à l'œil vif, qui contraste singulièrement au milieu des têtes blondes de l'Allemagne. » Comme on le voit, cette admiration n'ôte rien à la vivacité de ses jugemens. Sa visite à Schlegel est très amusante, Schlegel, le grand homme, qui dit de lui : « Ma gloire est européenne. » Toute sa valetaille crie à tue-tête : *Herr Baron*, de sorte que Schlegel est obligé de les faire taire, en frappant par terre avec sa canne, et en disant : « Ne criez donc pas si fort, marauds, vous ne savez pas que vous êtes devant un Français, et qu'en France on parle bas.»

Si l'Allemagne provoquait l'admiration d'Eugène Burnouf, sa personne n'y excitait pas un moindre étonnement. On était surpris de trouver tant de science dans un homme si jeune encore, aux traits fins, à la démarche singulièrement distinguée, et dont la conversation était pleine d'esprit et d'élévation. On le regardait avec curiosité : « Toutes les petites filles se précipitent aux portes, aux lucarnes, aux coins des escaliers ; on entend des bruits de portes qui s'entr'ouvrent, et on voit des yeux qui vous regardent. C'est comme une maison de fées. » Lui-même s'amusait de cette surprise : « Ces braves gens, dit-il, estiment singulièrement la culture de l'esprit, et quand ils la rencontrent dans des Français, dont ils aiment déjà la vivacité, mais qu'ils trouvent légers, ils tombent dans un étonnement tout à fait récréatif pour le spectateur. » Son jugement, même sur les femmes, devenait moins sévère ; au premier abord elles lui paraissent lourdes, peu jolies, aucune tournure, des jambes, des pieds d'hommes, et toutes des nez en pied de marmite, surtout une qui, sans cela, eût été fort gracieuse. Puis il s'adoucit : « J'ai trouvé les femmes bien mieux, une peau d'une blancheur éblouissante ; un teint un peu pâle, elles portent beaucoup de rose, ce qui leur va bien ; de beaux cheveux blonds... » Et il finit par dire : « Je crois que si j'avais pu être introduit dans la société allemande et voir ces gens-là de plus près, j'y aurais eu quelque plaisir. » Mais, avec cela, il reste, suivant le mot de Victor Hugo qu'il fait sien : « fidèle à ceux qui m'ont, » et il garde dans le cœur le son de cette belle et délicieuse langue française, la langue des gens d'esprit, des braves soldats et des jolies femmes.

Je ne voudrais pas faire Burnouf plus sévère qu'il ne l'est à l'égard des Anglais. Sa première impression leur est très favorable : « Je n'ai jusqu'ici éprouvé que des politesses : on ôte son chapeau quand je parle; enfin, sur la voiture de Londres à Oxford, j'ai été, de la part de tous les Anglais, l'objet d'attentions tout à fait délicates quand ils ont su que j'étais Français. » Aussi a-t-il vite fait connaissance avec ses compagnons de route et, quand leur froideur a été un peu réchauffée à son feu français, ils causent politique, et ils s'entendent fort bien, sauf l'un d'eux, un tory, enragé du changement de ministère, qui le regarde d'un œil stupide et féroce. Il faut dire qu'on était en 1835, et l'arrivée des whigs au pouvoir avait momentanément amené un revirement dans les sentimens du peuple. On brisait les vitres de Wellington, et on portait aux nues Napoléon. Eugène Burnouf est obligé de prier ses voisins de ne pas continuer : « Loin de chez moi, seul au milieu d'étrangers qui ne me connaissent pas, ces impressions me sont trop pénibles. Mais je sais par expérience maintenant qu'il y a des hommes justes partout, et qu'il y a de l'admiration en Angleterre pour le génie français. »

L'impression que lui produit Oxford rappelle ses descriptions enthousiastes des villes des bords du Rhin : « De quelque côté qu'on se tourne, on voit des palais, des tours, des coupoles. On aperçoit des édifices qui s'élancent les uns par-dessus les autres. On demande leurs noms; il y en a tant qu'on ne peut les retenir. Celui-ci a été bâti par les Saxons à la fin du xe siècle; celui-là est du XIIe siècle; ceux-ci du XIIIe siècle. Ici on brûlait les hérétiques; là on a pendu l'évêque Cramer. Ceci est l'église du Christ; voilà le collège d'Emmanuel. C'est vraiment un beau et solennel spectacle que la vue de toutes ces vieilles bâtisses de tous les âges et de toutes les teintes, depuis le noir le plus antique et le plus foncé jusqu'au blanc le plus clair et le plus moderne. »

Je ne sais si je me trompe, mais en comparant cette description si vivante à celle de Heidelberg, la ville où les étudians sont rois, comme les dragons à Lunéville, il me semble y retrouver quelque chose de la différence du génie des deux peuples. Elle paraît encore plus vivement dans l'accueil qu'il reçoit des savans anglais. Là aussi nous trouvons de belles figures : Wilson, qui personnifie l'Inde en Angleterre. La rencontre de ces deux hommes vaut la peine d'être rapportée : « Je suis introduit dans son cabinet, et je vois assis auprès d'une table et entouré de manuscrits sanscrits de toutes les grandeurs et de la plus belle conservation, cet homme réellement célèbre par la variété de ses connaissances, la grandeur et le nombre de ses travaux, son talent de style et

son esprit, que je ne connaissais que dans ses livres; je lui ai fait, en anglais, le plus beau compliment que j'ai pu; j'étais visiblement ému; il m'a compris et m'a donné une cordiale poignée de main; après quoi nous avons commencé à causer de mes projets et des moyens qu'il était dans son intention de me fournir pour me mettre à même de les exécuter. Il a, quelques instans après, pris son chapeau pour me conduire immédiatement à la bibliothèque bodléienne. » Il y a, dans cet accueil cordial et silencieux, dans ce caractère pratique joint à l'élévation des pensées, dans ce strict emploi du temps, la peinture d'une race.

Le voyage d'Eugène Burnouf avait un but scientifique; il venait pour étudier les magnifiques manuscrits que possédait l'Angleterre. A partir de ce moment, il n'est plus question que de bibliothèques et de manuscrits, le tout entrecoupé d'épisodes d'un caractère vraiment londonien. « Dans l'omnibus, damnée voiture qui va comme le vent, en entrant, je manquai de tomber sur le strapontin, mon poing passa à travers le bois du fond et le perça de part en part, sans aucun dommage pour ma main. Le panneau tomba dans la rue, les Anglais éclatèrent de rire. » *Marvellous!* Un d'eux dit: « C'est un Français! » Et un autre ajouta : « N'en dites rien, monsieur, il y a trop de bruit ici pour que le cocher s'en aperçoive. » D'Oxford, en effet, il est venu à Londres, et son temps se passe à courir du *British-Museum* à la compagnie des Indes, et c'est toujours le même travail fastidieux de copie: « J'éprouve autant de satisfaction à t'annoncer que tu en auras à l'apprendre, que j'ai terminé la collation du premier des sept manuscrits qu'il me faut voir à la compagnie. Avec le manuscrit d'Oxford, j'ai donc fait deux manuscrits en quinze jours chacun. Il m'en reste six, ce qui me donne trois mois et me conduit à la fin de juillet. »

Cependant, la besogne s'allongeait. Cette organisation méthodique de la vie lui était à charge. Il écrit à Jules Mohl: « Mon travail va ici aussi bien qu'il peut aller dans une ville où l'on est obligé de faire une lieue et demie pour aller chercher des manuscrits, et où il faut avoir de l'ardeur à point nommé, de dix à quatre heures. » Ce travailleur acharné avait une âme de poète. N'est-ce pas lui qui écrivait quelques années plus tard à M. Émile Burnouf son neveu : « J'espère que tu sauras te consoler dans le commerce de la poésie, de la musique et de son humble sœur la grammaire. C'est la dernière, la seule de ces trois belles filles à laquelle j'ai voué mon culte. Elle n'est pas la plus amusante, mais je lui dois le peu que je sais, et elle m'a toujours aidé à passer les mauvais jours. » Elle avait beaucoup de peine à

lui faire supporter son séjour à Londres. Il était fatigué de ce bruit qui l'entourait, fatigué de son travail. L'ennui est la note qui domine dans ses lettres : « J'en ai assez et même trop de cette besogne assommante, poursuivie sans distraction d'aucune sorte. »

Sa santé, d'ailleurs, se ressentait de ce travail ininterrompu et de cette vie errante, ainsi que d'une nourriture à laquelle il ne pouvait s'habituer, une collection de viandes et de légumes cuits dans l'eau, sans la moindre trace d'assaisonnement, ce qu'il appelle quelque part « les misérables choux-fleurs de sa cordonnière. » Une esquinancie, qui le retient en chambre, oblige sa femme à faire ses préparatifs pour venir le rejoindre, et cette perspective est comme un rayon de soleil, au milieu de l'ennui du travail et des brouillards qui l'enveloppent : « Il fait un temps épouvantable, un temps dont on n'a pas d'idée si on ne l'a pas vu. Nous avons à Paris des jours affreux; tout ce que tu peux y ajouter par l'imagination n'est rien en comparaison d'un vilain temps fondant, à l'improviste, sur cette grande ville noire et terne. Tu n'as pas idée du spectacle déplorable et repoussant que présentent ces grandes routes qu'on appelle rues, non pavées, et couvertes exactement partout de quelques pouces d'une boue claire que les voitures de toute espèce, qui courent au grand galop, font voler en pluie épaisse sur les passans qui sont trop près de la chaussée. » Et puis, c'est le grand et assommant repos du dimanche, jour essentiellement anglais, c'est-à-dire ennuyeux; et la banalité, toute de convention, des banquets et des toasts officiels, les phrases gluantes et vides de la parlerie anglaise, les *gentlemen, allow me now,* etc., tout un charlatanisme qui lui est intolérable. Il voit tout en noir; les efforts même des Anglais pour se mettre à notre portée et parler la langue de leurs hôtes ne trouvent pas grâce à ses yeux : « Il n'y a que leur propreté que je leur envie : le reste est raideur, pédantisme et ennui... Voilà les Anglais, même les meilleurs, toujours l'utile, et seulement pour eux ! »

Je crois qu'Eugène Burnouf a eu le *spleen*, un *spleen* compliqué de ce découragement qui saisit parfois le nageur, lorsqu'il lutte contre les vagues et le courant, sans voir se rapprocher la rive. Il s'y joignait aussi le regret de la patrie absente, qui exaspérait son patriotisme : « Passe pour être anglomane à Paris, afin de pousser la paresse française dans la voie que les Anglais ont suivie à leur grand avantage; ici je suis Français. Tant pis pour les préjugés stupides et mesquins que mon langage peut blesser ! »

On peut regretter qu'il n'ait pas été dans les mêmes dispositions quand, au début de son voyage en Allemagne, il traversait l'Alsace. J'ai quelque peine à lui pardonner la façon dont il juge

les Strasbourgeois. Il est vrai qu'il a vu Strasbourg par la pluie, en courant, ou plutôt en pataugeant dans la boue, sur des pavés dont je ne veux pas prendre la défense, et nous avons vu que sa santé délicate ne savait pas s'accommoder du mauvais temps. La vie de Strasbourg est une vie très intime, où la cordialité s'allie à la culture de l'esprit et aux sentimens les plus généreux; mais il faut en avoir vécu pour la comprendre. Même dans cette course si rapide, une chose l'a frappé, c'est de voir, dans l'église Saint-Thomas, les tombes des savans dont Strasbourg s'honore : les Oberlin, Koch, Schweighäuser, Lederlin, Emmerich, etc. « Bonne ville, qui honore ses professeurs! Qu'ils viennent à Paris, et on leur dira ce que c'est qu'un professeur. » Voilà le fond de son sentiment, et voilà le vrai. Il ne faut pas après cela lui tenir trop rigueur d'avoir consigné, dans une correspondance intime, les impressions fugitives qui se succédaient dans son âme délicate et nerveuse, et, comme il nous l'a dit lui-même, aussi prompte à l'enthousiasme qu'à la critique, à Londres comme à Strasbourg.

L'homme de génie n'est pas moins sujet que les autres au découragement et aux abattemens, il y est peut-être plus exposé; à chaque instant on croit qu'il va abandonner la partie; mais il ne l'abandonne pas, et le combat se termine toujours par une victoire. Pour bien juger, il faut voir les choses d'un peu loin. La note juste du voyage d'Eugène Burnouf en Angleterre, il faut la chercher dans une lettre qu'il écrivait à Lassen, quelque temps après son retour en France. On me pardonnera de la citer presque en entier; elle marque, avec cette précision scientifique qu'on trouve dans tous les livres d'Eugène Burnouf, le profit que les études orientales avaient retiré de son séjour à Londres, en même temps qu'elle donne de l'homme, de ses sentimens et de l'élévation de ses vues l'idée la plus haute et la plus pure.

« Le résultat le plus général de ces collations, c'est qu'il n'y a absolument qu'une seule rédaction des livres zends, quelles que soient l'origine et la date des manuscrits qui nous les ont conservés. C'est un fait important qui les met sur le même pied que tous les grands livres de l'antiquité, comme les Védas et la Bible, lesquels sont venus à nous presque intacts et protégés par l'opinion qu'on avait de leur authenticité. Un autre résultat, non moins précieux pour les détails de l'explication et de la grammaire, c'est qu'il n'y a rien à changer aux règles que m'ont fournies les manuscrits d'Anquetil-Duperron. J'ai sans doute beaucoup de variantes; mais ce ne sont que des différences d'orthographe dont nous avons maintenant les lois, du moins en partie. »

Voici maintenant pour les autres :

« Mais ce qui m'a le plus satisfait, c'est le fruit que j'ai retiré de la connaissance que j'ai faite de M. Rosen, l'homme du monde le meilleur, le plus complaisant, le plus libéral, en un mot le plus exempt des défauts et quelquefois des vices qui déshonorent les gens de lettres, un vrai cœur d'homme avec un esprit et une tête de savant. Vous, qui le connaissez, ne serez pas surpris que j'aie reçu de lui toutes sortes de preuves d'amitié; mais ce que vous apprendrez sans doute avec plaisir, c'est qu'après m'avoir prêté, pendant quelque temps, les quatre-vingt-seize premières pages de son Rig-Véda, que je lisais le soir, en en comprenant ce que je pouvais, il me les a plus tard offertes en don, en y joignant jusqu'à la page 124, pour que je les garde en France et que j'en fasse l'usage que je désirerai pour l'explication de mon texte zend. »

Enfin, voici son tour :

« Ce noble procédé, par lequel il s'est acquis des droits inoubliables à ma reconnaissance, m'a mis en possession d'une mine infiniment riche de renseignemens de tout genre, qui jettent le plus grand jour sur le fond et sur la forme du Zend-Avesta. Par exemple, tous les mots, sans aucune exception peut-être, que j'avais laissés sans en expliquer l'étymologie, se trouvent dans les Védas avec le sens que leur ont conservé les Parses. Le fameux *apâm napât* est le Soleil! Quand on verra cela, que dira-t-on de ma belle dissertation sur le Bordj? Voilà une montagne changée en soleil! *Risum teneatis.* Mais, après tout, cela m'est absolument égal, je ne tiens pas plus à mes opinions qu'à la plume avec laquelle je les écris; quand la plume est mauvaise, je la taille, et tout est dit. »

III.

Burnouf n'avait alors que trente-quatre ans, et il avait mené à bonne fin le déchiffrement du zend; son *Commentaire sur le Yaçna*, qui forme la première partie des textes sacrés écrits en cette langue, avait déjà rendu son nom célèbre dans toute l'Europe; il était traité d'égal, consulté par les plus illustres savans, et sa parole faisait partout autorité. Dans ses déclarations si nettes et si franches, on sent plus que l'ardeur d'une conviction intime; on y sent une grande modestie, jointe à cette autorité particulière que donne la pleine possession de soi-même. Les deux choses ne sont pas inconciliables. La modestie ne consiste pas à se diminuer et à se méconnaître soi-même; c'est un sentiment profond de la grandeur de l'objet qu'on poursuit, qui porte à rendre justice aux efforts des autres pour l'atteindre et à ne pas prêter à sa propre

personne une importance exagérée. Nul ne l'a possédé à un plus haut degré qu'Eugène Burnouf. Tous ses travaux sont empreints de cette haute impersonnalité qui est la marque souveraine de la science. Joignez à cela le désintéressement le plus absolu et une rare noblesse de caractère, et vous aurez l'explication de la considération dont il jouissait auprès de ses contemporains.

A mesure qu'on avance, cette impression se dégage plus nettement de sa correspondance. Il exerce une action de plus en plus grande sur la direction des études asiatiques. On s'adresse à lui de tous côtés, et il emploie son crédit au profit des autres, de la façon la plus large et la plus exempte de parti-pris national. On le voit, du fond de Châtillon, correspondre avec M. Guizot, pour faire accorder une subvention à Prinsep, qui venait de découvrir et de déchiffrer ces fameuses inscriptions d'Açoka, auxquelles nous devons la connaissance de l'ancien alphabet indien; puis, une fois en possession de précieux documens que Prinsep lui avait envoyés, il n'a rien de plus pressé que de les livrer au monde savant, en les insérant textuellement au *Journal asiatique :* « Il me semble que cette belle liste des écritures brahmaniques appartient à l'Europe entière. » C'est une marche triomphale à laquelle ne manque pas le *memento mori*.

La fin de la vie d'Eugène Burnouf a été en effet attristée par les deuils et la maladie. Le deuil le plus cruel qui l'ait atteint est la mort de son père, survenue le 8 mai 1844. Pour comprendre la grandeur de cette perte, il faut lire la correspondance, pleine d'une confiance respectueuse, qu'Eugène Burnouf a entretenue pendant de longues années avec son père. M. Barthélemy Saint-Hilaire (1) nous a tracé un tableau touchant des rapports de ces deux hommes, si bien faits pour se comprendre, et qui met bien en relief les rares qualités du père et l'action décisive qu'il a exercée sur la carrière de son fils et sur le développement de son génie. Jean-Louis Burnouf, qui a rendu, par ses deux grammaires, de signalés services à l'étude du grec et du latin, avait l'esprit ouvert du côté de l'Orient. Déjà professeur au Collège de France, il s'était mis à apprendre le sanscrit, et c'est lui qui avait initié son fils à ces études et l'avait lancé dans la voie où il devait aller si avant. Il lui avait en outre enseigné la méthode et la conscience scrupuleuse qu'il avait lui-même mises en pratique dans une longue vie toute consacrée au devoir. Eugène Burnouf aimait à lui rapporter le mérite de ses découvertes, faites par ses conseils et sous ses yeux; mais ce qu'il aimait le plus à relever, c'était la bonté et le désin-

(1) *Eugène Burnouf, ses travaux et sa correspondance*, 1 vol. in-8°. Paris, 1891.

téressement de cet excellent père, de cet homme dévoué à ses devoirs et aux siens. Il ajoutait qu'il aurait donné toutes ses découvertes pour un seul des bienfaits que cet homme à jamais regrettable avait répandus dans sa longue et modeste carrière. Dans une lettre au secrétaire de l'Académie de Caen, écrite au lendemain de la mort de son père, il nous le montre, au début de sa vie, « allant nu-pieds, faute de souliers; logeant dans un misérable garni, faute de chambre; mangeant dans une misérable gargote, où il mourait de faim, faute d'argent. » Ce sont des choses qu'un fils n'oublie pas. Il lui a consacré, en tête de son *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, quelques lignes pleines de larmes, où l'on sent comme un pressentiment de sa fin prochaine :

« L'impression de ce volume a été achevée au milieu des préoccupations les plus pénibles. Frappé par le coup inattendu qui, en enlevant à notre famille un chef respecté, a si cruellement troublé le bonheur qu'elle lui devait, je n'ai pu m'arracher que par de longs efforts au découragement qui m'avait atteint. Il a fallu que le souvenir toujours présent de mon père me rappelât à des travaux qu'il encourageait. Ceux qui l'ont connu ne me demanderont pas de leur dire les motifs que j'ai de le pleurer, car ils savent tout ce dont il était capable pour ceux qu'il aimait, et ils comprendront sans peine que j'aie regardé comme le plus impérieux des devoirs l'obligation de placer cet ouvrage sous la protection de ce nom cher et vénéré. »

Lui-même souffrait depuis longtemps de douleurs néphrétiques qui l'obligeaient à aller chercher à Vichy, sinon la guérison, du moins un soulagement à ses maux. Il était jeune encore et brillant; sa conversation était pleine de charme et d'esprit; on l'entourait beaucoup, et il avait besoin, pour ne pas danser, de faire appel à tout son stoïcisme : — « J'ai résisté héroïquement; mais ce n'a pas été sans recevoir des masses d'imprécations de la part de deux ou trois jolis visages : — « C'est très laid, c'est affreux, on ne croirait pas cela de vous! » — Ce tourbillon mondain, loin de l'attirer, augmentait son aversion pour une vie de plaisirs et de dissipations qui contrastait d'une façon si choquante avec les joies paisibles de son intérieur. Il s'en dédommageait par des lettres plus longues et plus intimes. Il écrit à sa femme : — « Je lis et relis encore ta chère lettre. Combien ton esprit s'anime quand ton cœur s'échauffe! Tu as eu une idée charmante de te mettre dans la boîte et de me sauter au cou comme la belle, je ne sais qui des *Mille et une nuits!* Que n'as-tu pu le faire comme tu l'as imaginé! » — Et à son père : — « J'ai laissé voir ta lettre et cette belle écriture si nette que tu conserves toujours, même avec les plumes métalliques, à

quelques-uns de mes voisins, et j'ai été bien heureux de voir qu'on l'appréciait comme une preuve de rare justesse dans l'esprit. Moi, je griffonne, parce que j'ai la fièvre. » — La cure pourtant produisait son effet, lui donnant par tout le corps, suivant son expression, un sentiment de vitalité qu'il ne sentait d'ordinaire que dans la tête; mais il retombait à peine rentré à Paris. Sa lettre à M. Guizot se termine par un *post-scriptum* dans lequel il s'excuse auprès de lui de se servir d'une main étrangère, et nous le montre atterré par une fièvre pernicieuse, suite des souffrances terribles contre lesquelles il avait à lutter.

Tant d'épreuves n'empêchaient pas Eugène Burnouf de travailler. A mesure qu'il avançait, le cercle de ses travaux s'élargissait. Après avoir étudié dans le zend la religion de Zoroastre, il s'attaquait au bouddhisme et, du premier coup, dans ce travail monumental auquel il a donné le nom d'*Introduction*, il en marquait les caractères en traits ineffaçables, à l'aide de cette méthode qui cherchait dans l'étude comparative des faits l'explication de la philosophie des idées. Les inscriptions cunéiformes appelaient aussi son attention. Dès 1836, peu après son retour de Londres, il avait fixé, dans un mémoire célèbre, les règles du déchiffrement et de la langue des inscriptions achéménides. Les inscriptions cunéiformes assyriennes, découvertes à Khorsabad par le consul de France Botta, l'attiraient. Il aurait voulu avoir assez de temps pour s'y consacrer, et Dieu sait quel profit les études assyriennes n'auraient pas retiré de sa méthode et de ses efforts! Parfois il lui arrivait de regretter d'avoir consacré la meilleure partie de sa vie à des recherches aussi arides : — « Pour un os de paléothérium, que de plâtre et de craie utile! écrivait-il à Schlegel. Je gémis sous une masse d'épreuves aussi épaisse et aussi pauvre que la couche marneuse qui recouvre le bassin de Paris. » — Il enviait le sort de Prinsep : — « Vous êtes maintenant dans la grande voie des découvertes. Nous sommes loin, nous, de faire de si rapides et si brillans progrès. Nous manquons de monumens et nous ne pouvons étudier que la philologie. Là encore il y a place pour des découvertes en ce qui touche la religion, la philosophie et la littérature; mais ces découvertes le céderont toujours en intérêt aux découvertes historiques. L'explication et l'interprétation des textes est une tâche fastidieuse et aride. Il faut l'entreprendre cependant. »

Surtout il était affligé de l'isolement où il se trouvait réduit et, dès 1830, il en signalait la cause avec amertume, dans des termes qui n'ont pas cessé d'être vrais, en quelque mesure : « Ces études sont si infructueuses en France, disait-il, elles sont si complètement inutiles pour se faire une carrière, qu'on ne s'y

livre que quand on a pourvu par d'autres moyens à son existence. Nous tous, tant que nous sommes, qui étudions le sanscrit, nous avons un état fort différent qui nous fait vivre, et c'est pendant les momens que nous dérobons à cet état que nous nous occupons de cette belle étude de l'Inde, qui, cultivée seule, nous mènerait directement à l'hôpital. » Si encore il avait été récompensé de ses efforts par la reconnaissance des savans! Mais, comme toutes les sciences nouvelles, les études indiennes venaient se heurter à une incrédulité et parfois même à une malveillance plus dures à supporter que la contradiction; Eugène Burnouf rencontrait, parmi ceux-là mêmes qui auraient dû le soutenir, une opposition qui l'a poursuivi jusque sur son lit de mort.

Au milieu de toutes ces luttes, ses forces déclinaient. Il sentait la vie lui échapper, et il aurait voulu pouvoir prendre un secrétaire pour ménager son temps : — « Je ne me porte pas bien, écrivait-il à son neveu, et la grippe que j'ai eue n'est qu'une phase d'un malaise plus profond. » — Sa dernière lettre est du 18 mars 1852. Elle est aussi adressée à Émile Burnouf. Il lui dit : — « Je me trouve depuis le mois de novembre dans un état de santé déplorable. Ces oppressions et défaillances, que tu m'avais vues cet été, ont éclaté depuis janvier en une véritable affection nerveuse qui m'a ôté toute force, a presque détruit la possibilité du travail intellectuel, ou du moins l'a rendu lent et difficile, et m'a jeté dans une fatigue et une impuissance incurables... Il y a des momens où je ne me sens plus que l'ombre de moi-même. »

Quand j'écrivais ces mots il y a quelques semaines, ma pensée se reportait avec angoisse vers le coin de la Bretagne où une autre grande âme était en proie aux mêmes tribulations, et je n'osais poursuivre, de peur de m'avouer à moi-même le malheur qui nous menaçait, dans la crainte aussi que ces lignes ne vinssent à tomber sous les yeux du maître auquel j'avais pris la douce habitude de soumettre tous mes travaux. Maintenant le malheur est consommé Ernest Renan a rejoint cet homme auquel l'unissaient les liens d'une profonde admiration, fondée sur la plus étroite communauté de pensée. Car tous deux se sont fait de la science la même idée et se sont proposé la même tâche : — « Analyser les œuvres de la pensée humaine, en assignant à chacune son caractère essentiel, découvrir les analogies qui les rapprochent les unes des autres, et chercher la raison de ces analogies dans la nature même de l'intelligence. » — L'histoire de l'esprit humain était, suivant le mot de M. Renan, le but suprême qu'ils posaient à la science, histoire non pas improvisée par l'esprit de système ni devinée *a priori* par une

prétendue philosophie, mais fondée sur l'étude la plus patiente et a plus attentive des détails.

« L'œuvre scientifique, a dit M. Renan, dans cette page immortelle qu'il a consacrée à la mémoire d'Eugène Burnouf, renferme deux fonctions bien distinctes : le génie de la découverte, le travail des recherches originales, et l'art de les rendre accessibles au public. Ces deux rôles ne peuvent être bien remplis que par la même personne. La science se trouve presque toujours mal des interprètes qui veulent parler pour elle sans connaître sa méthode et ses procédés. Par un rare bonheur, Eugène Burnouf réunissait ces deux aptitudes presque opposées ; mais des riches dons de sa nature, il préféra le plus sévère et négligea le plus brillant. » — Il semble qu'en écrivant ces lignes, presque au début de sa carrière, M. Renan ait voulu tracer d'avance le double but qu'il proposait à son activité scientifique. Néanmoins, malgré l'éclat incomparable d'écrits qui l'ont placé au premier rang des hommes de son siècle, il est permis de croire qu'il a toujours gardé une secrète prédilection pour la partie la plus obscure de son œuvre, mais qu'il ne considérait ni comme la moins utile ni comme la moins durable ; la pensée d'Eugène Burnouf était son entretien favori et, dans cette petite salle du Collège de France qui les a vus assis à la même place, il aimait chaque année, au début de ses leçons, évoquer le souvenir du savant illustre dont le buste semblait présider à son enseignement.

A la fin de son séjour en Angleterre, Burnouf écrivait à sa femme : « La récolte que j'ai faite ici est d'une grande importance. Elle formera une addition très méritoire à mon travail, aux yeux de l'Allemagne, bien entendu ; car pour la France et l'Angleterre, il est fort indifférent que j'enfile des paroles ou des mots zends. » Il se trompait. Il n'était pas indifférent pour la France qu'il eût dépensé sa vie à ressusciter, à force de patience et de travail, et à reconquérir mot après mot l'ancienne langue des livres sacrés de la Perse. Ses recherches si exactes portaient plus loin que la religion de Zoroastre, plus loin que le bouddhisme indien ; elles portaient sur la manière même dont il convient d'étudier et de traiter les textes anciens. Il a prouvé, par les exemples les plus concluans, que c'était par l'étude minutieuse des détails qu'on pouvait arriver à des vues d'ensemble, et qu'il fallait chercher, dans la comparaison des manuscrits et de leurs variantes et dans l'étude des lois philologiques qu'elle nous révèle, l'intelligence de ces grands monumens que l'antiquité nous a légués. Cette méthode, il l'a appliquée à tous les objets sur lesquels ont porté ses recherches, avec une rigueur qui a exercé sur la direction des études orientales une influence dont l'effet s'est fait sentir dans

toute l'Europe. Aussi, parmi tant d'hommes qui ont brillé dans ces études, il n'en est pas qui jouisse d'une gloire plus pure, parce que nul ne s'y est dévoué aussi complètement, et n'y a porté, avec des vues plus élevées, autant de clarté, de précision et d'abnégation.

En tête du volume de ses lettres, les éditeurs de la correspondance d'Eugène Burnouf ont reproduit en une belle héliogravure, pleine de lumière, le médaillon sur lequel David d'Angers a fixé ses traits. Sa tête, fine et puissante, sort d'un grand col qui l'enserre. Son front large, sur lequel il ramène les belles boucles de ses cheveux, ses yeux vifs, tendus vers un objet invisible, son nez, le plissement de ses lèvres, respirent l'esprit, la bonté, la finesse, l'intensité de la pensée. On sent un grand souffle qui anime cette figure. En lui envoyant son œuvre, David d'Angers écrivait à Burnouf, avec une franchise de grand artiste : « Ce n'est pas seulement à l'homme de génie que j'offre ce médaillon, que j'ai eu tant de plaisir à faire, c'est aussi à l'homme dont j'estime profondément le caractère. » Ce jugement était celui du public, qui l'avait compris d'instinct, sans pouvoir suivre ses travaux.

A ce moment, en effet, malgré les luttes qu'avait à soutenir Eugène Burnouf, et celles qui attendaient encore ses successeurs, la partie était gagnée. Le sanscrit et les langues iraniennes avaient conquis leur place dans la grande famille des langues européennes, et allaient transformer l'étude de la philologie, de même que les monumens littéraires de l'Inde et de la Perse allaient prendre place à côté de ceux de la Grèce et de Rome. C'était toute une nouvelle manière de concevoir l'antiquité qui se faisait jour : la méthode comparative, appliquée non-seulement à l'étude des langues, mais à l'histoire des idées et des écrits qui nous les ont transmises. Si ces études avaient peu d'adeptes, il allait ne plus être permis, sous peine d'ignorance, d'en contester la solidité et l'importance pour l'histoire de l'esprit humain. Bientôt elles allaient prendre place dans l'enseignement public; n'avaient-elles pas déjà une porte ouverte au Collège de France, dont Eugène Burnouf représentait si bien l'esprit? Et tandis que, grâce à ses efforts, la France marchait en tête de ce mouvement, au moment où l'on venait lui annoncer que l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'avait choisi pour secrétaire perpétuel, il était en train de s'éteindre sur un lit de douleur, dans les dernières secousses d'un système nerveux usé par le travail.

PHILIPPE BERGER.

A TRAVERS

LA

MACÉDOINE SLAVE

I. — EN MACÉDOINE, STROUGA.

Août 1890.

Nous touchons enfin à la Macédoine! Cette terre des *bérats*, dont les évêchés mettent aux prises Serbes, Grecs et Bulgares, et dont les querelles depuis un an fatiguent l'Europe et le Turc lui-même, nous la verrons sous nos pieds tout à l'heure. Nous la rêvons comme la terre promise, depuis huit jours que, partis de Durazzo, à travers l'Albanie, nous traînons nos chevaux dans les gorges du Pinde, sous l'escorte de nos deux Albanais fidèles, Kostas le brigand chrétien et Abeddin le gendarme musulman. Ce matin, en quittant le moulin de Briniaitz, nous avons traversé dans sa largeur la vallée de Domousova, trempée de brouillards et de rosée. Le village, — notre dernier village d'Albanie, — dormait. Notre ami Janko a voulu cependant nous accompagner jusqu'aux dernières maisons : il redoute pour nous les mauvaises rencontres ; nous sommes encore en Albanie. Il nous quitte, mais il nous reverra. Il ne veut pas rester plus longtemps chez les Barbares. Il vendra son moulin après la récolte. Alors, il viendra nous retrouver en France. Si nous le voulons comme domestique, il se charge de nous mener au bout du monde.

Cette vallée de Domousova n'est qu'un bassin lacustre, mal des-

séché. Au nord et à l'ouest, les collines dénudées y pénètrent en croupes rondes et portent les maisons éparses du village de Briniaitz, — trente ou quarante huttes de pierre. Une ligne de cultures, au bas des collines, borde les landes en friche, que l'Albanais dédaigne noblement de cultiver. A l'est, une chaîne ardue de roches schisteuses se dresse, toute noire de chênes verts. Une route européenne, qu'achèvent des escouades de paysans slaves, monte une heure par des coudes et des retours savans; mais les caravanes escaladent tout droit l'échelle du raccourci parmi des pierres plates, des quartiers de roches clivées, luisantes de mica, des chênes verts, des épines et des coudriers. Au sommet, une plate-forme découverte entoure un poste de gendarmes : tous les cols et passages dangereux de la vieille Turquie étaient ainsi gardés par les *dervendjis* (hommes du défilé). Sous nos pieds, la Macédoine.

Enchâssée dans un cercle de hautes montagnes, dont les têtes émergent de la brume, une nappe de brouillards dort sur la plaine fermée d'Okhrida. Le soleil se lève. Le brouillard se troue, s'envole en fumées, se raccroche en dernières effilochées aux sommets des joncs, aux arbres de la rive, et le lac d'Okhrida s'éveille dans sa coupe de verdures, moiré de courans, taché d'ombres par les nuages du ciel, bleu comme un golfe grec : la Macédoine! Abeddin s'est recueilli, et, tourné vers le soleil levant, avec de grandes génuflexions et de grands gestes, il invoque Allah et son prophète. Cet accès de piété fait un peu sourire ce vaurien de Kostas. Puis l'esprit d'imitation prenant le dessus et l'amour-propre aidant, — on a sa religion aussi, après tout! — il remercie tout haut la Panagia, saint Savas et saint Démétrius.

Couchés sur le gazon, nous contemplons cet admirable pays. Un pâtre albanais nous énumère les bourgs et les villes : Okhrida et sa citadelle, Trébénitza, Strouga, Radovisti... Il nous conte des histoires albanaises de brigands et de gendarmes. Mais nous ne l'écoutons plus : la vue de cette Macédoine a brusquement éveillé en nous d'autres souvenirs. Quand on a gravi les dernières pentes du Jura français, on découvre ainsi toute la plaine suisse. Les lacs de Genève et de Neufchâtel miroitent, bordés de vignes et de jardins, entourés d'une ceinture de villes, sillonnés de bateaux, longés par des chemins de fer dont les trains en fuyant laissent un sillage de vapeur; des voitures passent sur les routes au grand trot de leurs chevaux; les clochettes des troupeaux, le sifflet des locomotives et le brouhaha lointain des villes affairées se mêlent en un bruit confus; tout s'agite et tout vit... La plaine d'Okhrida est vide. Le lac est désert. Pas un bateau sur cette eau calme. Pas un bruit dans

ces champs muets. De grands roseaux et des marais font au lac des rives inabordables. Deux rivières embrumées se traînent dans les herbes... Là-bas, à la frontière de France, c'est aujourd'hui l'un de ces joyeux dimanches d'août, où l'on célèbre la fête annuelle des montagnes. Sur la Dôle, on est venu de tous côtés pour le lever du jour... Abeddin a fini sa prière et Kostas prétend que nous sommes encore en Albanie...

Dès les premiers pas de la descente, nous nous sentons en pays nouveau. Les horizons ouverts et tourmentés de l'Albanie, les fleuves violens et remueurs du sol, les couloirs et les plaines éventrées font place à de tranquilles vallons où dorment des eaux silencieuses. La route descend une heure en longue pente, entre deux lignes d'arbres. La vue du lac et de la plaine nous est cachée par une forêt que nous longeons. Au milieu des hêtres, des clématites et des houx, le regard s'arrête à quelques mètres, au prochain tournant de la route, à la pierre humide couverte de mousses et de cyclamens en fleur, à l'arbre mort étouffé par le lierre, au grand chêne isolé dans la clairière rase.

Et c'est fini des Albanais! Adieu les amusantes silhouettes des grands diables osseux, au maigre et fier profil, nez d'aigle, joues creuses, moustaches de mousquetaire, qui s'en allaient balançant leur buste alerte, leur collerette noire et leur grand fusil sur leurs hautes jambes d'échassiers! Nous croisons des Slaves courts, lourds, aux larges faces pleines, enfouis sous leurs vêtemens poilus et leur grosse toque de fourrure. Jambes et pieds perdus dans des bottes en cuir mou, ils s'en vont à la charrue ou à la corvée, animaux de labour à la démarche lente, et boueux. L'Albanais avait la saleté plus gentilhomme.

Les hommes marchent à la tête de leurs bœufs ou fument accroupis dans leur chariot, — une caisse de bois montée sur un essieu de bois et des roues de bois pleines, qu'ils appellent *araba* et que traîne une paire de petits bœufs noirs. La femme suit en piquant l'attelage. Par derrière, ces femmes ne sont qu'une boule noire, engoncées du cou aux pieds dans leur *saia* (cape de feutre rigide). Par-devant, cette cape ouverte laisse voir des dessous en grosse toile raide, la *cochoula*, chemise ou jupe tombant jusqu'aux chevilles, plaquée, au bas, d'une haute bande de tapisserie compacte, où dominent le noir, le vert et l'orangé. Toutes ces femmes sont énormes de la taille. Notre premier mouvement fut d'admiration pour une race si féconde, et le second, de colère contre ces hommes nonchalans qui laissaient travailler et marcher des femmes en pareil état. Mais bientôt nous avons reconnu un caprice de la mode. Les femmes se cerclent le ventre d'une épaisse ceinture de toile, la *lesca*, dont les deux bouts

brodés et frangés pendent devant elles et, par-dessus, elles enroulent encore huit ou dix tours d'une corde de laine noire, la *poiass*. Leurs cheveux, nattés en cordelettes, tombent tout autour de la figure, et les mèches du bout sont engagées dans les replis de la *poiass*, telles nos chaînes de montre dans nos goussets. Cette race est naturellement laide et triste. Les travaux des champs lui ont cassé l'échine, ployé les épaules, alourdi les membres. L'habitude de la crainte et de la soumission a courbé sa nuque et éteint son regard. Mais on dirait que tous, hommes et femmes, ils s'efforcent encore de paraître plus tristes et plus laids. Leur costume, sans grâce et sans gaîté, est tristement brodé de vert sombre et de noir. Comme auprès d'eux il semble beau, cet Albanais en veste rouge, qui descend devant nous, campé sur son cheval, le fusil en travers de la selle, avec des airs de conquérant et des allures de maître! Il vient de Gortcha et, sans autres biens que son fusil et sa bravoure, il va chercher fortune à Stamboul. Il deviendra zaptieh, préfet, ambassadeur, grand-vizir peut-être, et partout il tiendra son rang.

Le vallon de la descente s'ouvre sur une grande étendue plate, entre les montagnes boisées de notre gauche et les roseaux du lac sur notre droite. Devant nous, la brume noie dans les lointains des chaumes moissonnés, des maïs encore debout, des châtaigniers en masses touffues, et des *arabas* geignant de leurs essieux non huilés. Dans les champs humides, au milieu des fossés et des joncs, vaguent des troupeaux de bœufs. Dans les mares d'eaux croupies, des buffles dorment vautrés. Par intervalles, on entend au loin les lentes mélopées d'un peuple laboureur. Tout ici est tranquille et somnolent. Un piqueur de corvée trouble seul la paix de ce tiède matin. La courbache en main, il active de chaque côté de la route les pelles et les brouettes. Tout un village travaille à la chaussée, hommes, femmes et enfans. Le piqueur en haut fez terrorise ce peuple. Les injures et les coups pleuvent sur le dos des faibles. Pas une plainte, pas une discussion : corvée slave.

Après une heure de macadam en ornières, nous arrivons aux premières maisons de Strouga. Strouga est bâtie sur la tourbière, parmi les roseaux et les saules pleureurs. Ses maisons de bois, à quatre étages, ont un triste aspect de saleté et de délabrement, même presque neuves. Au rez-de-chaussée, des boutiques, des portes cochères, de grandes baies ouvertes où travaillent des artisans, tonneliers, charrons et batteurs de cuivre, et des portes vitrées de petits carreaux sales, derrière lesquels les toiles d'araignées masquent des intérieurs crasseux. Les étages s'avancent en encorbellement. La peinture des façades est tombée. Le bois pour-

rit. Les fenêtres n'ont plus ni vitres ni cadres, et les trous sont bouchés de torchons et de journaux crevés. La propreté des rues contraste, inondées par les seaux des riverains pour le frais des oisifs et des fumeurs.

Abeddin et Kostas cherchent des yeux le khani (auberge) dans ces maisons toutes pareilles. Des étalages de pastèques, de melons, de tomates et de pommes ; des fours et des rôtisseries, avec de grands plats d'oignons. Les passans ne répondent rien et ne semblent comprendre ni l'albanais, ni le turc, ni le grec, aucune des langues dont nos gens peuvent user. Personne n'a fait cercle autour de notre arrivée, comme dans les bourgs albanais et grecs. Personne ne nous a demandé notre âge, notre patrie, notre famille, notre parti politique, notre état d'âme et de fortune. Les fumeurs et les boutiquiers nous accordent à peine un regard.

Nous interrogeons en grec une longue et large culotte des îles, un Grec, celui-là, avec sa veste lacée par derrière, ses bas bien tirés aux genoux et ses souliers découverts, quelque *bacal* (épicier) venu jusqu'ici de Tinos ou de Mételin :

« Nous ne parlons pas grec ici, *den miloumé ta Romaïka edo;* nous ne sommes pas Grecs, nous ; nous sommes Bulgares, *imasthe Voulgari,* » nous répondit-il, dans le plus pur grec du monde grec.

« — Mais moi non plus, frère, je ne suis pas Grec. Je suis Français et je viens en Macédoine pour apprendre le bulgare que l'on ne parle pas dans mon pays et voir où en sont vos affaires, vos bérats, dont on parle dans toute l'Europe. » — Amis, alors ! — et nous entrons dans sa maison, le khani demandé.

La saleté du dedans correspond assez bien aux dehors. Dans la cellule qu'il nous offre, toutes les vermines terrestres, — et familières, hélas ! au voyageur chez le Grand-Turc, — ont donné rendez-vous à toutes les vermines aquatiques. Les vitres sont obscurcies de mouches vivantes ou défuntes, et parmi cette ombre artificielle, les cousins mènent un chœur de joyeuses trompettes. Sur les murs, où courent araignées et cafards, un ami de la France a écrit au charbon : « *Zito o Boulanzai*, vive Boulanger ! » Notre hôte s'en fait un mérite auprès de nos Noblesses.

Il connaît bien la France ! il a été à Sofia et il a vu, chez le prince, des prêtres et des nonnes françaises, qui soignent les malades et instruisent les enfans... Français et Bulgare, un couple d'amis !

Nous nous étonnons qu'un patriote bulgare porte le costume insulaire, hellénique.

« — C'est qu'il n'est pas d'ici, mais de Salonique, et qu'avant d'être Bulgare, *du temps où il ne savait pas encore*, il se croyait Hellène. »

Nous osons lui dire que son hellénisme perce encore, malgré son savoir, dans la vivacité de ses gestes et de son bavardage.

— Pourtant, depuis qu'il est allé à Sofia et qu'il *sait*, il est Bulgare ; et à Strouga, tout le monde est bulgare.

Je suis persuadé que ce prétendu savoir n'a pas été très difficile à acquérir. Les leçons ont coûté moins cher, certainement, à l'élève qu'aux professeurs ; l'argent est un si grand maître en toutes sciences ! Quoi qu'il en soit, le hasard nous a bien servis dès nos premiers pas en Macédoine : nous allons visiter Strouga avec un guide payé, je crois, par M. Stamboulof, un homme bien renseigné. (J'ai su depuis, à Monastir, que nos suppositions étaient justes.)

La ville de Strouga s'étend sur les deux rives du Drin, à quelque cent mètres de l'endroit où le fleuve sort du lac d'Okhrida. La rive gauche est occupée par le quartier slave, par ceux qui s'appellent et que nous appellerons provisoirement Bulgares, quitte à discuter ensuite de leur filiation. Les Bulgares ont environ 300 maisons (1,200 à 1,500 individus), une école bulgare et une vieille église. Ils vivent d'agriculture et de pêche. Le Drin est barré de leurs filets, de nasses, de parcs en roseaux ; et tout un coin de la ville est empuanti des poissons qui sèchent ou se corrompent : durant le carême et l'avent, les gens de Strouga font un grand commerce avec toute la montagne. Sur la rive droite du fleuve, le quartier musulman : une soixantaine de maisons en ruines et une mosquée. La population musulmane, en pleine décroissance, se compose de quelques Osmanlis, de Slaves ayant autrefois abjuré, eux ou leurs ancêtres, et d'Albanais. Beys ou agas, le pays leur appartient encore presque tout entier. Mais ils se sentent mal à l'aise et trop surveillés parmi ces chrétiens que des propagandes étrangères réveillent : ils émigrent à Okhrida, Monastir ou Salonique.

Le reste du canton de Strouga contient 7,000 habitans, dont un millier à peine de mahométans, agas albanais à Pichkoupal et Starowa sur la rive occidentale du lac, et Slaves convertis dans les campagnes de ces deux villes. Ces conversions ont été obtenues de force, au siècle dernier. Pouqueville raconte dans son *Voyage de la Grèce* comment tout le canton de Maliki, au sud du lac, abjura vers 1766. Les paysans chrétiens étaient pressés depuis longtemps par leurs beys. Ils firent une grande neuvaine à leur Dieu, le sommant de les secourir s'il tenait à leurs services. Dieu n'intervint pas. Les paysans se circoncirent.

Strouga doit son existence à son pont. La population se fixa tout naturellement à ce passage forcé des caravanes ; car nulle part on

ne peut guéer le fleuve à cause des marais, des tourbières riveraines, des boues et des herbes du fond. Il dut toujours exister un pont et une ville en cet endroit ou dans les environs immédiats. Le pont actuel est de bois, tout neuf, provisoire comme toute chose en Turquie, fait de poutres enfoncées et de planches clouées. Des ruines de pierre, des restes de fondations apparaissent dans l'eau claire. Le Drin coule limpide, large et rapide, à pleins bords, sans rives limitées, sur un fond si vert, si herbu, qu'à peine on distingue au loin le fleuve des prairies voisines. Sur le pont, dans une double bordure d'échoppes, les Bulgares vendent aux caravanes des poissons frais ou séchés. Des Albanais chargent sur leurs petits chevaux des sacs d'anguilles, de perches et de truites encore frétillantes. Ils vont au marché d'Elbassan, toujours pour la vigile de la Panagia, — deux jours de route et sous un soleil de feu! La fraîcheur du poisson n'est guère estimée qu'en Europe, et par préjugé sans doute.

Nous étions venus au pont pour acheter des écrevisses. Nous espérions des écrevisses après trois jours de laitage et de fromage de chèvre. Mais notre gourmandise est déçue : la plupart des échoppes sont fermées. Depuis deux jours, une bonne moitié des Strougiotes est à Okhrida pour l'arrivée du nouvel archevêque bulgare. Notre hôte lui-même, qui nous donne ces explications, était parti et l'on attendait l'archevêque avant-hier : « Les hommes attendaient dans le bazar pour lâcher la détente de leurs fusils. Les enfans attendaient dans les magasins pour allumer l'encens. Les femmes attendaient aux fenêtres pour jeter des fleurs. Les diacres attendaient dans le clocher pour voir de loin et préparer les cierges... » Notre hôte a beau renier Homère et l'hellénisme : il dénombre comme ses ancêtres. « Mais l'évêque n'est pas venu, on ne sait quand il viendra... Ces brigands, ces cornus (traduisez : les Grecs) ont encore monté quelque coup. N'importe, continue le khandji, qui manque de littérature et ignore ses auteurs, mais parle comme eux, — à Strouga, on est b... Bulgare, *fovera voulgari*... »

On a commencé depuis peu de temps. Quand notre homme est venu, il y a quinze ou vingt ans, personne ne *savait*, et tous se croyaient Hellènes ; mais on est allé vite. L'école bulgare fut d'abord entretenue par un subside de l'exarque. La communauté indigène payait alors un maître serbe. Elle n'a plus d'autre école aujourd'hui que l'école bulgare.

Le malheur est qu'au dehors les paysans sont arriérés ; ils ne connaissent pas le patriotisme et préfèrent souvent les prêtres du patriarche à ceux de sa toute sainteté l'exarque (le clergé grec au clergé bulgare). « Dans le *caza*, il n'y a guère d'éclairées que les trois cents familles de Strouga ; tout le reste, des bêtes! »

II. — OKHRIDA.

Arriverons-nous à Okhrida assez tôt pour entendre les salves, respirer l'encens, recevoir la pluie de fleurs et voir les mitres d'or luire au milieu des cierges? Pas une brume sur la plaine. Les perspectives sont nettes et les horizons lointains, comme aux rivages clairs de l'Attique. Mais, du lac, se lève une brise fraîche qui tempère la chaleur de cette journée d'août.

Le bassin fermé d'Okhrida ressemble par sa structure aux vallées de Domousova et du Skumbi supérieur : c'est un plan tout horizontal, entouré de montagnes à l'est, au nord et à l'ouest, le côté méridional n'étant fermé que d'ondulations fuyantes. Mais ici le plan est long de 30 ou 40 kilomètres sur 15 ou 25 de large. Les eaux bleues, limpides, transparentes, d'un grand lac en occupent les trois quarts. Dans l'autre quart à peine sec, s'étend une verte nappe de hautes herbes, de joncs et de cultures. Les montagnes qui l'enserrent, boisées à l'ouest, complètement nues à l'est et au nord, sont coupées dans leur façade septentrionale d'une étroite fente par où le Drin emmène le trop-plein du lac. Rien ne marque à l'œil le cours du fleuve qu'une traînée de vert plus humide et plus éclatant.

La distance entre Strouga et Okhrida est de deux heures (12 à 15 kilomètres), et la route, une chaussée de terre entre deux fossés de roseaux et d'eaux corrompues. On travaille encore à la route. Mais ce sont ici des Albanais, que l'on a amenés de force, et que des gendarmes surveillent. La moitié des ouvriers fument à l'ombre, sous des claies de roseaux. Les autres, près d'un feu, rôtissent un agneau, qu'ils ont dû voler la nuit dernière, ou des oies et des canards sauvages, qu'ils ont tués sur le lac. Les pelles et les brouettes sont entassées. Les gendarmes et les piqueurs ont renoncé à faire travailler ces enfans terribles, se sont mêlés aux fumeurs et aux mangeurs. La plus douce familiarité unit maintenant ces gardiens sans morgue et ces prisonniers sans rancune : « Tiens, frère, prends ce *mézé;* » un Albanais tend au *tchaouch* (sergent) le foie du mouton, — un morceau d'honneur : tout ce monde est heureux. Le préfet a décidé qu'ils resteraient là tant qu'ils n'auraient pas fini la route : « A ta santé, frère! » Le jour, on mange, on dort, on fume. La nuit, dans les villages voisins, les hommes ne sont plus armés, les femmes sont jolies, et les étables mal closes... Ils resteront tant que le préfet voudra, et plus longtemps peut-être! Les gendarmes, qui les ont amenés de force, devront les remmener de force le jour où, fatigués de ce voisinage, les paysans supplieront le préfet de les débarrasser, offriront de l'argent, et s'engageront à terminer la route eux-mêmes.

Le lac que nous longeons bientôt a une limpidité de cristal. A dix et quinze mètres de la rive, on voit s'ébattre les perches innombrables et les truites géantes. Sous la surface unie, la vie fourmille, et dans les roseaux de la rive manœuvrent des flottilles de canards bleus, de sarcelles et d'oies sauvages. Je n'ai vu pareille abondance que sur les bords du Nil et dans ces fresques de la vieille Égypte où les canots des chasseurs lèvent, parmi les lotus, des nuées d'ibis et d'outardes.

Les montagnes de l'est n'offrent que des croupes dépouillées. Des troupeaux de chèvres y tondent le dernier arbuste et le dernier brin d'herbe. Autrefois, le lac pénétrait dans ces monts par un golfe allongé entre la chaîne principale et un contrefort. Une double île de rochers s'élevait au milieu de ce golfe que les alluvions ont ensuite comblé. Dans une ceinture de jardins, d'arbres fruitiers et de verdures luisantes, l'île se dresse aujourd'hui couronnée des maisons d'Okhrida.

De loin, on n'aperçoit que les ruines de la citadelle : une enceinte carrée, à créneaux, bastions et cours quadrangulaires. La ville s'étage sur les penchans du sud, tournant le dos à la route de Strouga et de Monastir : sur la grand'route, on ne trouve que le bazar, au milieu des jardins et des prés inondés. Le bazar semble tout neuf avec ses boutiques de pierre, ses fenêtres voûtées et ses volets de tôle : les vieilles échoppes ont disparu dans les deux incendies de 1881 et de 1883. On y peut rencontrer plus d'un coin d'Islam : sous un gros platane, des tabourets et des estrades de bois où des khodjas en blanc turban fument le narghilé; deux boutiques de vieilles armes, fusils incrustés et pistolets à pierre; des barbiers avec le luxe habituel des plats de cuivre argenté et des serviettes rouges; et des horlogers, tout un peuple d'horlogers pour les vieux Turcs, qui passent leur temps à régler et à casser leurs montres : ils ont une si grande peur de manquer la prière, leur seule occupation. Mais la plupart des boutiques annoncent la civilisation : pétroles et conserves, quincailleries d'Europe, tissus de marques anglaises.

Tout au bout, par une ruelle perpendiculaire à la route, on entre dans le marché au poisson, un cloaque d'odeurs et de détritus nauséeux, où des chiens sans nombre travaillent à mettre un peu de propreté ; leur faim ne peut suffire aux exigences de la voirie...

Nous avions une lettre de recommandation pour un médecin grec, établi depuis trente ans à Okhrida. Il nous accueille sans enthousiasme dans sa petite pharmacie du bazar, nous questionne

longuement sur Athènes et la politique grecque, sur la Crète, la malheureuse Crète, nous montre toutes ses étiquettes écrites en français et tous ses produits achetés à la pharmacie centrale de Paris. Mais quand nous lui demandons de nous guider par la ville, de nous conduire aux écoles et aux églises, il a malheureusement un client sur l'autre rive du lac; il nous indique un khani confortable... Ce khani était bien le plus sale et le plus pouilleux endroit où nous eussions jamais dormi; et le soir, au bord de l'eau, nous trouvâmes notre médecin attablé sous des saules, buvant du raki avec une bande de popes bulgares... Nous avons su depuis que le pauvre homme n'avait osé nous recevoir. Épirote de naissance, Hellène, et connu pour ses sympathies helléniques, il se hasardait à peine dans les rues depuis quelques jours, tant les retards de l'archevêque avaient exaspéré la population bulgare. Son amitié n'aurait donc pu que nous compromettre. D'autre part, nous-mêmes, nous lui semblions d'allures étranges; nous étions, à coup sûr, agens d'une puissance européenne, mal vus de l'autorité turque; notre compagnie ne pouvait que le rendre suspect, lui faire enlever peut-être sa place ou son traitement de médecin municipal...

Quand on connaît l'hospitalité grecque, l'accueil empressé, libéral, fraternel, des Hellènes de Turquie au voyageur européen et surtout aux Français (je ne pourrai jamais dire tout ce que je dois aux Grecs de Calymnos, de Mételin, de Symi et d'Asie-Mineure), ce seul fait donne une idée de l'état des esprits à Okhrida. Un ami d'occasion compléta le tableau par ses renseignemens; le nommer serait, je crois, le plus sûr moyen de lui prouver mon ingratitude.

Okhrida est en proie aux Bulgares. La population de 15,000 habitans environ comprend 8,000 Slaves, quelques centaines de Valaques et 7,000 musulmans, — ceux-ci, comme à Strouga, de différentes races : soit deux cinquièmes d'Albanais, autant de Slaves convertis et un millier d'Osmanlis Anatoliotes. Mais depuis quelques années, les seuls Bulgares ont place au soleil.

Le quartier bulgare occupe de ses maisons de bois toute la façade méridionale de l'îlot rocheux, depuis les eaux du lac qui en baignent le pied jusqu'au double sommet, qui profile dans le ciel les créneaux de la citadelle et les dômes de Saint-Clément. Cet îlot est formé en effet de deux masses rondes, unies par une échine plus basse. Deux ou trois étages vermoulus, des toits saillans, des galeries ouvertes, et toujours le même air de caducité et de délabrement donnent à toutes ces maisons bulgares une monotone ressemblance. La saleté des rues est nauséabonde : animaux crevés et excrémens humains, abatis de poissons et déchets de légumes...

En haut, sur l'un des sommets, l'église de Saint-Clément, la métropole bulgare, est une jolie église byzantine avec ses assises de pierre et de briques combinées. Tout autour, règne une esplanade dallée, ombragée de treilles. Un beau fauteuil attendait au soleil, parmi les fleurs et les feuillages jonchés, cet archevêque promis aux nations. De grands popes noirs au maigre visage cuivré, aux yeux fanatiques, surveillaient chacun de nos pas, et, sans nos chapeaux de *Frandgis*, ils nous eussent expulsés... jusqu'au moment où, nous sachant Français, ils voulurent nous enivrer de raki à la santé des bérats : les Français et les Bulgares! des frères!

Sur l'autre sommet, se dresse une enceinte de fortifications en blocage, déserte. Par la porte béante, on n'aperçoit que murs croulans, voûtes écrasées, citernes mi-combles : c'est l'ancien castro turc. A la pointe qui domine le lac, nous nous asseyons auprès d'une petite mosquée. Elle fut construite jadis dans le pur goût seldjoucide, en marbres blancs, noirs et rouges, alternés. La vue s'étend de là sur tout le lac, sur la plaine du nord, sur les montagnes albanaises d'où nous venons et qui paraissent d'ici un mur infranchissable. Il existe bien un mur en effet, entre la fournaise albanaise et cette pacifique Slavie : ce sont deux peuples, deux mondes différens. Mais, pour le malheur des Slaves, ce mur n'est qu'en apparence infranchissable. Il suffit d'une nuit sans lune aux braves de Dchoura ou de Briniaitz, pour tomber sur cette grasse plaine et prendre leur part des récoltes, des femmes et des troupeaux. Le préfet turc envoie alors toute sa gendarmerie prévenir le gouverneur de Monastir que le brigandage n'existe plus, que la sécurité des routes est parfaite, mais qu'une troupe de bons musulmans a châtié l'insolence de quelques chrétiens. Si les paysans se plaignent trop haut, son excellence les loge et les nourrit quelques semaines dans les prisons de Sa Hautesse.

Un secrétaire de Son Excellence nous exposait, tout à l'heure, cette politique fort simple. Mais il prévoyait après les bérats de graves changemens : « Dans ce dernier coin de vieille Turquie, la Porte envoie un archevêque bulgare, un espion, un gêneur. Par ambition ou par sentimentalité, cet intrigant va protester contre les mesures les plus rationnelles, les plus habituelles, les plus utiles; au premier emprisonnement, il parlera d'injustice : à la première incursion d'Albanais, il criera aux *atrocités*... » Et de son poing tendu vers le Nord, le secrétaire maudissait ces « cornus » d'Allemands : à l'entendre, Guillaume II avait écrit de sa propre main l'ordre au sultan de signer les bérats.

Le lac s'endort sous le soleil qui tombe, sans autre ride que le

sillage des barques parties d'Okhrida. Elles glissent, portant vers les cyprès de la rive opposée une bande de vieux Turcs, des popes noirs ou des robes européennes aux couleurs brutales, — la haute société d'Okhrida. De ces barques, sort la plainte criarde d'une musette, ou les ronflemens métalliques d'une grave guitare. La petite mosquée ne sert plus au culte et depuis longtemps. Les tombes des saints derviches sont recouvertes par les herbes. Les musulmans ne montent plus jusqu'ici. Ils semblent ne plus quitter leurs jardins, là-bas, derrière nous, au pied des monts de Macédoine : dans leur quartier nouveau, sur la route de Monastir, ils possèdent dix-huit mosquées nouvelles. Ici l'endroit est désert. D'énormes lézards et des tortues courent sur les vieux boulets de pierre. Nous serions restés tout un jour devant le sourire du lac. Il fallut redescendre par les ruelles infectes, sous les balcons dégouttant d'eaux grasses et d'ordures.

En bas, tout au bord du lac et en plein quartier bulgare, une ancienne basilique de Sainte-Sophie a été convertie en mosquée, puis abandonnée comme celle du sommet. Le quartier grec entourait autrefois cette basilique. Il y a trente ans encore, Okhrida comptait 200 à 300 maisons grecques (1,000 à 1,500 individus); mais les Hellènes ont peu à peu cédé la place aux Bulgares. Vingt ou trente familles, des plus pauvres, restent seulement, faute de pouvoir émigrer.

Le soir, au khani, nous n'avons parlé que de cette chute de l'hellénisme, avec notre ami d'Okhrida. Cinq ou six négocians de Monastir, venus pour leurs affaires dans un vieux landau à lanternes d'argent, prenaient part à la conférence. Toutes les nationalités de la Macédoine étaient représentées : un Hellène, un Slave, deux Valaques. Le haut personnage de la réunion était, après nous, un juif de Salonique. Je ne rapporterai pas toutes les digressions de ce bavardage. Mais on doit attribuer, — ce fut la conclusion, — la décadence de l'hellénisme à deux ordres de causes, les unes particulières à Okhrida et anciennes, les autres toutes récentes et communes aux villes de Macédoine.

En 1850, les Hellènes d'Okhrida étaient fort riches. Ils avaient en main un grand commerce de fourrures. Grecs d'Épire, de Salonique ou même de l'Archipel, Valaques de Monastir et de Gortcha, Albanais, ils ne formaient qu'un peuple *chrétien* uni par les mêmes aspirations vers Athènes et la Grande Idée, exploitant le Slave par l'industrie et le Musulman par l'usure. Dans leurs 30 ou 40 ateliers, ils préparaient et cousaient les peaux de loutres indigènes, les pelleteries apportées des lacs voisins, ou les fourrures venues de Constantinople et de Russie. Les pelisses chères au vieux Turc,

comme aussi les cafetans des femmes chrétiennes et juives, sortaient presque toutes d'Okhrida. Le quartier slave fournissait les ouvriers, et le quartier grec récoltait les bénéfices. Les Hellènes commençaient à acheter des terres. L'école était grecque, et les médecins, Athéniens ou Grecs « du dedans. » Les jeunes gens allaient à l'Université d'Athènes. Qui parlait alors de Bulgarie?

La concurrence européenne, autrichienne surtout et russe, a brusquement tué ce commerce. Les peaux de martre, de zibeline, de renard gris, se sont arrêtées à Odessa et ne sont plus venues en Turquie que manufacturées. En même temps, le lapin et les fourrures communes de Trieste avilissaient les prix des cafetans et des pelisses. Les Hellènes durent, un à un, fermer leurs fabriques. Ils sont allés, avec leur mobilité facile, s'établir aux centres de production ou de marché, à Trieste, Odessa, Bucarest. Mais, derrière eux, la semence hellénique, laissée dans le sol, continuait de germer, quand vers 1864-1866 parurent des étrangers, des Russes, qui parlaient de religion bulgare, de grande Bulgarie, d'oppression des Slaves, et qui, à l'appui de leurs discours, donnaient des argumens sonores, une piastre (20 centimes) au mendiant, et cent livres (2,300 francs) à l'honnête homme. Un parti bulgare fut créé.

Dans toute la Macédoine, ce parti n'a cessé de grandir. L'établissement d'une église bulgare, puis d'une principauté bulgare, porta un premier coup à l'hellénisme. Mais c'est de la révolution rouméliote que date la vraie blessure... Depuis cinq ans, tout est aux Bulgares. Ils ont pour eux la Porte. Ils se vantent d'avoir aussi toute l'Europe, et leur brouille avec la Russie n'a jamais été connue ou admise par ceux que des Russes avaient bulgarisés.

« Pour vivre en paix, soyez Bulgares! pour gagner vos procès, soyez Bulgares! pour éviter la corvée, soyez Bulgares! pour usurper les champs, soyez encore et toujours Bulgares! Constantinople obéit aux ordres de Sofia! les préfets turcs ménagent ces puissans du jour, et les maîtres d'école, descendus de Sofia ou de Philippopoli, renversent par une dénonciation les cadis les plus vieux, les pachas les plus galonnés... Mais si vous désirez la palme du martyre, soyez Hellènes! surtout depuis la révolte et la défaite des Crétois, la vie d'un Hellène n'est qu'un crucifiement. »

Inutile de dire que c'était l'Hellène Michaelis Papadoglou qui parlait ainsi. Il fut interrompu par la soudaine entrée de deux popes bulgares, les deux popes cuivrés qui nous avaient reçus là-haut à l'église de Saint-Clément. Tout le jour, la mèche allumée, près de leurs cierges, ils avaient attendu leur archevêque, sur la terrasse jonchée, près du beau fauteuil de velours. Il n'est pas

venu! En voyant la lune déjà haute et la route lointaine toujours déserte, les popes sont descendus près de nous, craignant pour nos Noblesses les ennuis d'une veillée solitaire. L'un d'eux porte une grosse bouteille, et l'autre un gros livre.

Il n'a plus été question de la tyrannie bulgare, et personne, qu'eux et nous, n'a plus hasardé un mot. L'Hellène et les deux Valaques, dont les mines s'étaient renfrognées, furent bien vite radoucis par l'excellent raki de la bouteille. Quant à nous, j'avoue que les plaintes des Hellènes et le souvenir de toute cette journée nous avaient prévenus contre ce clergé bulgare : leurs grands yeux cernés luisaient pour nous de fanatisme. Je ne crois pas que leur grosse bouteille nous ait corrompus. Mais, en toute franchise, nous les avons reconnus plus doux, plus civilisés, et surtout plus instruits, que la moyenne des prêtres orientaux.

Puisque nous ne savons pas le bulgare, ils nous parlent un grec très pur, et c'est un livre grec qu'ils nous apportent, un volume de la Patrologie contenant la vie de saint Clément, évêque des Bulgares. « Lis et tu pourras convaincre tous ceux qui pensent en Europe que nous, à Okhrida, nous ne sommes pas des Bulgares. »

Cette vie, écrite en grec par un archevêque d'Okhrida du XIIe ou du XIIIe siècle, un certain Théophylacte, disait l'éditeur, est en effet terriblement bulgare, *fovera voulgariki* (c'est décidément l'expression employée). Elle contait comment saint Clément, évêque d'Okhrida, vint au Xe siècle dans les *terres bulgares*, vécut parmi *les Bulgares*, écrivit en *slave*, c'est-à-dire en *bulgare*, bref, comment il « nous donna, à nous *Bulgares*, tout ce qui élève les cœurs et ravit les âmes. »

A tous les mots de *terre slave*, *métropole bulgare*, appliqués à leur ville et à leur canton (les pages étaient cornées à ces endroits et la leçon avait dû servir déjà pour plus d'un étranger), nos popes triomphaient. Voulant ménager l'Hellène et les Valaques présens, nous n'avons pas dit tout haut que la démonstration était probante. Mais tout ce que nous avions vu depuis Strouga nous persuadait mieux que ce texte. Aujourd'hui, comme il y a neuf siècles, ce pays est bien un coin de Slavie, une métropole bulgare. Les temps ont bien changé depuis le jour où Victor Gregorovitch, racontant son voyage en Turquie d'Europe, écrivait: « Les Bulgares d'Okhrida se distinguent des Grecs par leur caractère; mais l'influence grecque a presque étouffé la langue nationale qui ne reprend ses droits que dans le cercle de la famille. Il ne m'est pas arrivé de rencontrer quelqu'un à Okhrida qui pût comprendre la grosse écriture slave. Au contraire, plusieurs étaient exercés à la lecture des livres grecs sur de vieux manuscrits. »

III. — RESEN, KOSHANI.

Au petit jour, nous quittons le khani, où les chants de deux muletiers valaques, à défaut de la vermine, nous auraient toute la nuit tenus éveillés. Dans les rues, les paysans des environs, accourus pour voir enfin cet archevêque, dorment en tas sous leurs capes brunes. Les femmes, assises par terre, les coudes aux genoux, filent déjà. Autour de grands feux, soixante ou quatre-vingts zaptiehs. La révolte des Dibres est terminée ; l'armée va rentrer à Monastir, et l'avant-garde est arrivée cette nuit. Uniformes en haillons, fusils de tous systèmes, mines misérables et inquiétantes, ce sont des irréguliers albanais, que le gouvernement fournit d'armes et de poudre, mais qui doivent en retour surveiller les passages d'Albanie en Macédoine. Le muletier ne s'aperçoit que trop, hélas! de cette surveillance.

Le bazar est fermé. La fraîcheur du matin aigrit les violentes odeurs du quartier au poisson. Le coin des platanes, des estrades, des cafés, des barbiers, est désert. Nous nous retrouvons sur la grande route, entre les lignes de murs en terre séchée, les maisons de bois, les balcons ajourés, les fenêtres grillées, les jardins, les peupliers et les cyprès du quartier musulman. Perdues dans la verdure, parmi les vergers que séparent des haies ondulantes de roseaux, les dix-huit mosquées défilent, — dix-huit huttes de terre crépies et badigeonnées de fresques. Les plus anciens de ces *djamis* datent de trente ans à peine. Les musulmans les ont échelonnés dans leur retraite, à mesure qu'ils abandonnaient la ville haute aux Bulgares et qu'ils s'éloignaient vers Monastir, comme afin d'être plus tôt prêts au dernier exode. Où sont les belles mosquées de pierre, les coupoles, les dômes et les cloîtres de Pékini et d'Elbassan? L'Islam à Okhrida ne semble plus installé à demeure: il est à peine campé.

Entre la ville et les monts de l'orient, dort une étroite plaine, ancien golfe du lac, unie, humide, où nos chevaux plongent jusqu'au ventre dans un brouillard compact. Les montagnes émergent à trois kilomètres devant nous, lourdes masses rondes, sans formes et sans profil. Ces trois ou quatre cents mètres de roches crétacées tombent en longues cascades de bosses. Nulle part, une façade droite ni un talus régulier. La route européenne va un peu au nord chercher le passage de Lieskovetsi. Mais tout droit vers l'est, piétons et cavaliers suivent l'ancienne piste et pénètrent dans la montagne, sur le flanc d'une ravine que les orages ont creusée en plein cœur de la roche friable. Le sol sonore est d'une blancheur de lait. La dent adroite des chèvres y cher-

cherait en vain la moindre pousse. Tous les lits de torrens, toutes les rigoles sont à sec.

Deux heures de montée. Nous atteignons un sommet couvert de chênes rabougris. Deux gendarmes, qui ne savent pas lire, essaient de vérifier nos passeports. Mais ils abandonnent ce travail fatigant aussitôt qu'Abeddin leur a conté notre noblesse, et que le pourboire, donné par Kostas, leur a prouvé notre vertu. Ils ont allumé un grand feu. Derrière nous, un autre feu brille au sommet des monts d'Albanie, près du poste de gendarmes où nous avons passé l'autre matin : les *dervendjis* sont revenus des Dibres et gardent la route; nous avons eu raison de nous hâter.

L'autre versant est boisé. La grande route, que nous retrouvons bientôt, descend lentement vers le sud-est, au long d'un ruisseau herbu, entre deux pentes de hêtres et de chênes. Des prairies. Un moulin. Des arabas geignantes. Des prés inondés où folâtrent des cochons, — inutile d'interroger : nous sommes en pays chrétien. Par un étroit défilé de saules et de coudriers, nous débouchons dans une immense plaine, brûlée, éblouissante, sans une ligne d'ombre, où le vent du nord soulève des nuées de poussière et noie les horizons d'une épaisse buée. A perte de vue, dans les lignes droites des sillons moissonnés, quelques bœufs glanent les derniers chaumes.

Le premier village que nous rencontrons est, au milieu de la plaine, Resnia ou Resen, à cinq heures d'Okhrida. Un regard dans ces rues encombrées de porcs et une question à ces lourds paysans, qui ne parlent que slave, nous renseignent sur la race et la religion des Resniotes, tous Slaves et presque tous chrétiens. Le bourg se compose d'un vieux quartier de terre et de bois, dans le coin habité par vingt ou trente agas musulmans, et d'une rue bordée d'échoppes neuves.

Le bazar de Resen, durant ces dix années, a brûlé plusieurs fois, comme il sied à tout bazar chrétien. Rues et boutiques béantes sont désertes. La chaleur et la poussière rendent l'air irrespirable; et la sieste, et toujours l'attente de la Panagia, et ce jeûne affaiblissant, qui dure depuis une semaine, ont vidé les rues! Seul, devant la porte du khani, un pope aux longs poils gris, trogne rouge luisante au soleil, se précipite pour nous tenir l'étrier. A coups de pied, il a réveillé les gens du khani, qui dormaient en plein air, sous leurs capes; et, puisque nous sommes Français, il fait venir du raki le plus fort, de l'eau presque tiède et tout à fait corrompue, la plus fraîche de Resnia. Et il nous entoure de ses mains velues, de son haleine, nous parle dans les yeux, nous roule des cigarettes qu'il mouille de sa propre salive!

Nous avons reconnu tant de bons procédés, en lui disant que son accueil nous touchait sans nous surprendre ; qu'à Strouga, Okhrida, partout, les popes bulgares avaient été pour nous des frères, et que, du fond du cœur, nous leur souhaitions en retour l'arrivée de cet archevêque.

Le pope, dont toutes les veines de la face se sont d'abord gonflées, a fini par sourire: il sait bien que nos Effendesses plaisantent, que ces cornus de Bulgares sont appréciés à leur juste valeur par nous autres Français, et que jamais, au grand jamais, nous n'aurions, nous, fait obtenir les bérats à ces hérétiques, ces schismatiques et ces maudits...

Il est difficile en Macédoine de hurler à point avec les loups. Nous y mettons tout le zèle et toute la conviction de gens en appétit, dont le dîner dépend souvent des loups eux-mêmes. Pourtant, à Dchoura, des Valaques, dans le plus pur grec moraïte, nous ont étonnés par un réquisitoire contre les Grecs, et voici qu'à Resen un pope slave, geignant grec comme une araba bulgare, traite d'hérétique, de schismatique, de maudit, sa toute sainteté l'archevêque d'Okhrida.

Une fois lancé, il va, et la suite vaut le début: « Ils sont hérétiques parce qu'ils disent qu'on peut employer en liturgie la langue bulgare, comme si l'inscription sur la croix du Christ n'avait pas été en hébreu, grec et latin, et comme si ces trois langues n'étaient pas les seules admises et comprises de Dieu ! »

Nous observons, mais en toute crainte d'hérésie, que, pourtant, les Russes et les Serbes prient dans leur idiome.

— Ce n'est pas la même chose! Les Russes et les Serbes ont reçu la permission du patriarche et des conciles ! Les Bulgares ont été excommuniés par les uns et par l'autre en 1872 ; et c'est pourquoi ils sont schismatiques... Et puis n'est-ce pas une conduite de maudits d'aller mettre les Turcs dans les choses de Dieu ! Ces cornus, pour obtenir leurs bérats, ont rendu visite au cheik-ul-Islam et lui ont promis de se convertir bientôt, eux et leurs diocèses... Mais elle peut venir, sa toute sainteté! elle peut venir chez notre pope, là-bas, au bord du lac de Presba, dans le village de Podmocjani ! Aussi vrai qu'il s'appelle Stoian Kristitch et qu'il est chrétien, il lui fermera sa porte et son église à la toute sainteté! et l'on verra si l'archevêque ose appeler les zaptiehs turcs pour forcer l'entrée... Nous, nous devrions ce soir venir à Podmocjani pour attendre cette réception: nous aurions un beau récit à rapporter en Europe.

— L'Europe, avons-nous répondu, n'a pas besoin de nos récits. Elle est édifiée sur les Bulgares et leurs évêques. Et comment admettre, en effet, les prétentions bulgares dans le royaume d'Alexandre le Grand ! en Macédoine ! en plein pays hellène !

Le pope nous arrêta.

— Il est bien certain, reprit-il pour nous donner la note, il est bien certain qu'Alexandre et la Macédoine de son temps avaient été hellénisés. Mais les fils d'Alexandre, le roi Étienne Douschan entre autres, revinrent au langage de leurs ancêtres : et ce furent des Serbes. Tout est serbe en Macédoine, ceux qui parlent slave et ceux qui, hellénisés de langue, parlent grec. Les Bulgares sont bien venus vraiment de revendiquer ces Slaves! Interrogeons seulement l'aubergiste, le khandji, comment se dit *nuit* en macédonien ? *Notsch*, et en bulgare, c'est *noscht*, tandis que les Serbes prononcent *notsch* eux aussi. Et *maison*, et *fille*, et *citoyen ! Maison*, en serbe comme en macédonien, *koutscha;* en bulgare *kouschta. Citoyen,* en bulgare *graschdanin;* et *gradschanin* en macédonien comme en serbe. *Gradschanin* et non *graschdanin*, *koutscha* et non *kouschta !..* La Macédoine est-elle serbe ou bulgare ? Quant aux Grecs, les Serbes reconnaissent et respectent le patriarche. Mais il est bien visible que l'hellénisme ici n'a rien à réclamer. Dans toute la plaine, sauf les popes, on ne rencontrerait pas deux hommes parlant grec.

Un argument que ne donne pas le pope Stoian, mais dont nous apprécions toute la valeur en l'écoutant, c'est le grec même que parlent les popes. Mélange informe de turc, de slave et de quelques mots grecs, le dernier cancre de nos classes sourirait d'un thème pareil, et Dieu lui-même, s'il est vrai qu'il n'entende que le grec, doit avoir quelque peine avec son fidèle serviteur Stoian.

L'entretien se termine en nombreux verres de raki. Nous ne pouvons accompagner le pope, et il doit rentrer au plus vite : si ce cornu d'archevêque survenait en son absence, il trouverait la porte ouverte et pourrait profaner l'église, le schismatique !

Le vent est tombé. Midi règne sur la plaine embrasée. L'air palpite et semble monter du sol en couches ondulantes, comme d'une plaque de métal rougi au feu. Quelle immense nudité ! et quel contraste avec la coupe d'Okhrida, toute riante de verdure et de fraîcheur ! A l'ouest, au nord, à l'est, un cirque de collines rondes, nues, arrête à peine le regard. Vers le sud, l'horizon s'ouvre sans bornes; mais rien ne fait soupçonner le voisinage des grands lacs de Presba et de Ventrok, ni arbre, ni souffle frais, ni touffe verte. La plaine désolée étend sa sécheresse à l'infini. Au printemps, cette immensité est une mer d'épis. Les sillons s'allongent maintenant dépouillés, tous parallèles de l'est à l'ouest, partant de la plaine et montant directs, sans un coude, jusqu'au sommet du cirque de collines, pour redescendre derrière, sans doute, dans des plaines toutes pareilles. Vers le sud-est seulement, une belle montagne de granit, le Péristeri (la Colombe), rompt cette mo-

notonie, et, dressant dans l'azur ses trois têtes fines, pose dans la plaine deux hauts contreforts à façades droites, telles les pattes d'un grand sphinx dans les sables d'Égypte.

Le pope est hors de vue. « C'est un bon vieillard, dit le khandji, mais un peu fou... Il est toqué de ses histoires serbes. Nous autres, pourvu que nous ne soyons plus sous le Turc, il nous soucie bien de Serbie ou de Bulgarie ! Nos pères étaient Hellènes, et personne ne parlait alors de Bulgares. En devenant Bulgares, nous avons gagné que le Turc nous respecte et l'Europe nous soutient. S'il faut être Serbes, rien n'empêchera. Mais pour l'heure, Bulgares vaut mieux. »

A ce sage scepticisme, à cette façon familière de mettre en jeu l'Europe, au grec très pur de notre homme, il était facile de reconnaître un civilisé : Eustathios Gotochi a vécu dix ans à Salonique.

Dans les deux cents maison de Resen nous avons en vain frappé à toutes les portes, pour quêter une tête d'agneau, une jatte de lait, un pain, un œuf. Qui songerait à manger aujourd'hui? C'est après-demain la grande Panagia ! Seigneur, votre droite est terrible au pauvre voyageur. Sans vous, malgré les brigands et les préfets turcs, la route serait encore facile, mais nous vous avons rencontré en travers de tous nos chemins. Ceux qui vous adorent par le Prophète nous ont fait, en Asie-Mineure, mourir de soif pendant tout un mois, parce que la soif de l'homme vous est agréable sous la lune de Ramazan; et ceux qui vous adorent par le Christ nous font, en Macédoine, mourir de faim depuis deux semaines, parce que la faim de l'homme vous est agréable du 1er au 15 août!

De Resen à Monastir, où nous avons hâte d'arriver, quarante kilomètres en deux étapes. Nous avons quitté Resen en plein midi brûlant, et traversé la grande plaine. Pas une herbe et pas un être, qu'un fin nuage blanc accroché aux sommets du Péristeri et deux corbeaux qui se sont envolés d'une carcasse de mulet.

La route franchit les collines orientales un peu au nord du Péristeri. La montée du versant est aisée, quoique assez rapide. Un poste de zaptiehs garde le col, et, pour lire nos passeports, nous impose une longue contemplation du pays. Derrière nous, la plaine de Resnia, où le vent du nord s'est levé, n'est qu'un brouillard de poussière jaune; la vue du lac de Presba nous est cachée par le massif énorme du Péristeri. Devant nous, mais très loin, un autre brouillard jaune indique la plaine de Monastir, que le même vent du nord balaie. Mais jusqu'au bord de cette plaine, le versant qu'il nous faudra descendre est très épais, large d'une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau, et formé d'un chaos de collines, de

gorges, de sillons de fleuves, de petites plaines intérieures, — un triste chaos sans grandeur dans les bouleversemens, sans couleur dans les éventremens du sol : collines, plaines et gorges, tout est arrondi et mou, d'un pauvre relief, et nu. Le soleil déclinant allonge sur ce désert l'ombre découpée et svelte du Péristeri.

De petits hameaux et quelques champs cultivés occupent le fond des gorges et des plaines. Mais, de loin et au premier regard, ils ne font aucune tache; les sillons moissonnés ne se distinguent pas du sol inculte, ni les maisons en boue, de la terre jaune. Au milieu de la descente, nous nous sommes arrêtés pour la nuit dans le plus grand de ces villages, à Koshani.

C'est un gros bourg d'une centaine de maisons. Nous découvrons tout à coup, au fond d'une cuvette, sur le bord d'un torrent dans les saules et les peupliers, ce village de laboureurs, entouré de sillons, encombré de buffles et d'arabas. Les terres sont aux mains de deux beys musulmans. La population chrétienne se compose de deux peuples, les Slaves qui se disent Bulgares et attendent, eux aussi, l'arrivée de cet archevêque, mais d'une attente fort placide, sans les fleurs, les fusils, les cierges et l'encens d'Okhrida, — et les Valaques. Les Valaques sont de beaucoup les plus nombreux.

Nous avons retrouvé chez ces Valaques l'esprit de certains muletiers d'Albanie. Ils parlent un grec que leur envierait plus d'un Athénien ; mais ne leur donnez pas le nom d'Hellènes et évitez la grande idée, Alexandre le Grand et la question des bérats. Ils ne veulent pas être Grecs, mais Valaques.

« Nous n'avons que du sang latin, » nous disait le soir un cafetier, chez qui nous causions en attendant la vermine et l'insomnie de la nuit. *Nous*, c'était lui et nous-mêmes. Dans leur école on n'enseigne aux enfans que le turc, le valaque et un peu de français... Valaque et Français, deux frères de mère, fils de la vieille Rome ! Leur nouveau patriotisme est de date récente : en 1878, ils étaient encore Hellènes, et leur école valaque ne s'ouvrit qu'en 1881. Mais ils ont aujourd'hui le zèle et, pour tout dire, le fanatisme des nouveaux convertis.

— Qu'est-ce que la Grèce ? Une pauvre montagne rongée par la mer, où les chèvres ne mangent pas à leur faim. Et les Grecs ? Un ramas de bavards et de fripons. Ils parlent et ils volent. Ils ont la prétention de représenter le christianisme et la civilisation, contre le Turc barbare et infidèle. Mais par le pain, *ma to psomi*, au nom du Christ, leurs évêques exploitent et tuent les nationalités; au nom du progrès, leurs bacals empoisonnent et endettent le paysan. Peu à peu on apprend à les connaître. Le Bulgare s'est détaché déjà du patriarche et de l'hellénisme. Restent l'Albanais et le Va-

laque que ces cornus voudraient manger : le poisson aura des arêtes...

Notre hôte prend ces belles pensées dans une feuille d'impression, dont il nous a montré le titre : *Thirje mi kombin Sqipetar. Proclamatione catre natiunea albaneza.* Voilà ce que nous devons lire si nous voulons connaître les affaires de Macédoine et en particulier les *Choses valaques.* Mais *Thirje mi kombin Sqipetar* est de l'albanais, et *Proclamatione catre natiunea albaneza* du roumain, et la lecture de ce roumain, que nous finirions bien par comprendre, est difficile à page ouverte sur l'exemplaire de notre ami : « Je le lis toute la journée, » nous dit-il. La page prouve, en effet, une fréquentation journalière de ses mains habituées aux tonneaux d'olives, aux outres d'huile et aux sacs de beurre ou de fromage aigri.

IV. — MONASTIR.

Nous avons eu la chance d'entrer à Monastir un jour de marché. Il faut se reporter, par le souvenir, aux ponts de Constantinople, ou mieux, aux bazars de Damas et d'Alep, pour revoir un pareil mélange de peuples, une telle bigarrure de races et de costumes. Albanais en culottes blanches, en braies rouges, en fustanelles, — leurs petites vestes soutachées, leurs pistolets, leurs fusils, leur ceinture luisant d'or, toute leur personne étincelant comme des soleils ; Slaves courts, boueux, traîneurs de bottes molles et de vêtemens poilus, vautrés dans la paille de leurs arabas ; vieux Osmanlis à gros turban et grande barbe, enfourchés tout au bout de l'échine de leurs petits ânes : depuis Koshani jusqu'à Monastir, c'est une file interrompue... Sur le flanc de croupes rondes, nous descendons vers la grande plaine de Monastir que nous dominons. Malgré l'heure matinale, le vent du nord soulève déjà des tourbillons de poussière. Nous tournons un contrefort du Péristeri. A notre droite, la haute et fine montagne granitique s'élance dans l'azur, aussi svelte, aussi découpée du sommet, aussi puissante de la base et largement assise que du côté de Resen, aussi nue. Un village aux maisons blanches avec les arbres de son cimetière et de ses jardins est juché là-haut, très haut... Au pied, mais tout à fait dans la plaine plate, Monastir s'éveille parmi les peupliers et les cyprès.

Depuis une heure, nous piétinons sur place. Le fleuve humain qui coulait vers le marché semble figé pour un instant. Coups de cornes des bœufs attelés aux arabas ; jurons et menaces des Albanais, la main au revolver ; vociférations des femmes bulgares ; âcre poussière de macadam et de charbon : c'est un convoi de charbonniers albanais dont une charrette renversée obstrue le

passage. Survient un galop de chevaux, une volée de cravaches, des cavaliers en uniformes, l'avant-garde de l'armée qui rentre des Dibres et d'Okhrida. Derrière eux, nous coupons la foule, écrasant quelques chiens, bousculant quelques ânes et recueillant de-ci, de-là quelques bonnes paroles des femmes : « Chiens de Francs! giaours! cornus! »

Sur un gazon usé, des cyprès, d'énormes platanes et de très vieux peupliers couvrent de leur ombre des nattes, des estrades de bois, des divans aux coussins crevés et un canapé en acajou où de vieux Turcs accroupis fument le narghilé. Ils devisent, mais sans bruit, le chapelet dans les doigts. La fumée des narghilés et des cigarettes, jointe à la poussière de la route, les entoure d'un nuage si épais qu'à chaque aspiration le bout des cigarettes apparaît lumineux dans le brouillard.

Des gendarmes, derrière une poutre qui tombe et se relève en bascule, barrent la route : Nos passeports?.. Des Français! Mais il n'y a pas de consul français à Monastir?.. nous ne pouvons pas être Français... Autrichiens?.. non?.. Anglais? Russes?.. Et le *tchaouch* (sergent) albanais s'entête dans son raisonnement : Nous ne sommes pas Français, puisqu'il n'y a pas de consul de France à Monastir. Tout le poste approuve. Abeddin lui-même, notre fidèle zaptieh, qui nous croit Français, qui nous a vus en compagnie des consuls de France, Abeddin hésite dans sa foi. Il faut que nous soyons Russes, Anglais ou Autrichiens : le *tchaouch* ne nous laisse que l'alternative. Un Européen, — jaquette noire, gilet jaune brodé de fleurettes bleues, pantalon rayé bleu, — un bel Européen, avec un grand fez coquelicot, est intervenu : « La France n'a pas de consul ici, mais elle a des *fréridais*, des religieux, des prêtres. »

Et Kostas ayant ouvert sa bourse, tout le poste, la main au cœur, puis à la bouche et au front, s'inclina.

A travers le quartier musulman, l'Européen nous conduit chez les *fréridais* dont il nous chuchote le plus grand mal dès qu'il nous entend parler grec : « Ces cornus se disent Français, mais ils sont Autrichiens, Valaques!.. Ils soutiennent Apostolo Margariti. » Lui se dit Hellène et tout à notre service : il est banquier au bazar, près du grand khani; il a une carte de visite en français :

Eustathios...
Négosian.

Je suis trop reconnaissant à Eustathios... pour transcrire ici le nom.

Les *fréridais* habitent une longue maison de pierre, à volets verts, qui porte l'écusson du consulat austro-hongrois. Un vieillard en soutane nous a reçus. Nous sommes chez des lazaristes français. Ils nous auraient logés, si leur pauvreté ne les forçait à louer la moitié de leur couvent au consul d'Autriche. Mais Monastir est ville de ressources. Le français est ici d'un usage courant. En face de nous s'ouvre un xenodochion Anatolis, *Otel d'Orian*, avec un restaurant *O pyrgos Ephail — la tour Eiffel.* — Hôtel et restaurant sont pleins : nous nous étions trop tôt réjouis.

Il faut nous rabattre sur le khani ordinaire, la grande auberge turque, avec ses murs de terre et ses galeries de bois. A l'intérieur, quatre façades, à trois étages de galeries, entourent une cour carrée. Dans la cour, des fumiers, des flaques d'eau et des arabas, des groupes de Turcs, d'Albanais et de Slaves, toujours causant et fumant. Cent ou cent cinquante chevaux hennissent et se battent dans les écuries ouvertes du rez-de-chaussée. Les étages sont divisés en cellules s'ouvrant toutes sur les galeries. Ainsi chacun a sa chambre, mais une chambre qu'une natte encombre, et tout le monde vit sur les galeries, les uns occupés à leur cuisine, les autres à leurs affaires ou à leur toilette, — très sommaire.

Jour et nuit le khani bourdonne de conversations, de poules juchées sur les fumiers, de cafetières bouillantes, de fritures, de flûtes, de guitares à trois cordes, d'hommes chantant devant un feu, autour d'une pastèque ou d'un verre de raki. A la pompe et près du puits, des barbiers ont ouvert boutique en plein air et rasent du même instrument les joues du chrétien, les crânes et les aisselles musulmanes. C'est la vie turque dans tout son désarroi : aucune heure, aucun lieu fixé pour aucune besogne. Tout se fait toujours et partout, ou plutôt il est impossible de jamais rien faire. Le barbier rase ses cliens dans l'eau que tout le monde boit. L'écœurante odeur des fritures flotte dans toutes les fumées. A l'aube, des Juifs assiègent notre porte, avec de vieilles armes, de vieilles broderies, de vieilles défroques qu'ils appellent antiquités. Le soir, des muletiers, qui ont dormi le jour, chantent jusqu'à la minuit passée. Toute la journée, une lourde chaleur met en joie la vermine, que la senteur de nos peaux européennes attire des quatre coins de Monastir.

Nous nous sommes reposés quelques jours dans ce khani. Ce repos fut plus pénible que les plus dures marches, et pourtant je me souviens de ces journées avec un charme indicible. Cette vie turque, si peu confortable, a des recoins étranges. Le réveil faisait oublier les tortures de la nuit, — le réveil du khani à l'heure où, dans le ciel blanc, les cigognes passent silencieuses, toutes ailes étendues.

Les galeries sont jonchées de dormeurs. Dans la cour, quelques feux achèvent de s'éteindre parmi des traînées de brouillard. Un cri de coq, des hennissemens de chevaux annoncent le soleil, et d'une galerie, un derviche se penche, les pouces aux oreilles, pour jeter en haut et en bas l'appel à la prière. Sa voix aiguë, et chevrotant les hautes notes, monte dans l'air calme et froid : *Allah li Allah!* En une minute, les dormeurs ont pendu leurs matelas et leurs couvertures multicolores aux balcons des galeries. Pieds et bras nus, ils courent aux puits pour les ablutions. Puis dans la cour chacun étend son tapis de prière, et les génuflexions commencent, les accroupissemens rituels, les contemplations, debout, assis, agenouillés. Derrière le derviche prieur, ils sont tous alignés. Les Albanais eux-mêmes sont devenus graves : passage de mulets, ébrouemens de chevaux allant boire, réveil de chrétiens, entrée d'attelages, frôlement de cavalcades, rien ne peut les distraire...

Le soir, quand le crépuscule avait éteint ses dernières lueurs et quand sous les claires étoiles la nuit sans lune s'était approfondie, autour des grands feux de pins la cour se remplissait de gestes et de discours. Les ombres grandies dansaient aux murs en silhouettes folles. C'étaient des Albanais hâbleurs, joues creuses et profils aigus, la bouche toujours fendue par le rire, des mines de brigands ou de diables en belle humeur. Ils se contaient tout haut quelques coups inédits. Leurs récits ne venaient à nous que par lambeaux, et Kostas traduisait : « *tora, vré tou ipa, tha se skotoso*, alors, mon vieux, que je lui ai dit, je te vas tuer. » La main portée à la ceinture, à la garde des poignards, à la crosse des revolvers, achevait suffisamment l'histoire. Et c'étaient aussi entre Grecs et Bulgares d'interminables discussions théologiques, où la Trinité, saint Paul et M. Stamboulof intervenaient souvent, où *Christos* (Jésus-Christ) alternait sans cesse avec *kérata* (cornu).

Trois nuits presque entières, deux muletiers valaques ont autour de leur feu rassemblé tous les chrétiens du khani : ils savaient tant de tragoudies et ils tragoudisaient si bien du nez! Le succès reste toujours aux belles choses. Toutes leurs tragoudies nouvelles ne faisaient pas oublier une ancienne chanson, que l'auditoire finissait toujours par réclamer et que tout le khani nasillait en chœur, des heures à la file. C'est un vieil air italien : tous les Grecs le chantent; ils l'appellent le « minore des îles : » un vieil air italien qu'ils ont arrangé pour leur nez, brodé de leurs fausses notes et recouvert de paroles grecques :

Tris phonous ekama dia se
Ke ekama tria taxidia.

Pour toi, j'ai fait trois meurtres
Et j'ai fait trois voyages.

Dans l'Archipel, en Macédoine, sur l'Adriatique et jusqu'au fond de l'Asie-Mineure, cet air m'a si longtemps persécuté que mes oreilles habituées l'ont retenu. Et mes souvenirs y rattachent aujourd'hui tant de lentes journées à la rame à travers les rochers des Cyclades et tant de clairs matins dans les monts de Lycie, qu'il a pour moi la douceur de tous ces regrets.

Le dernier soir, — c'était un vendredi, jour consacré des musulmans, — tous les feux se réunirent en un bûcher, et tous les groupes en un grand cercle. On venait de tous les khanis voisins, de toute la ville. Une foule respectueuse, accroupie qui sur sa natte et qui dans le fumier, débordait jusque dans la rue. Suleyman le *meddah* (conteur), l'illustre *chaïr* (poète) Suleyman devait chanter.

La Turquie possède encore de ces poètes errans, allant de bazars en bazars, de khanis en khanis, tantôt chantant de vieux airs populaires, sur une longue guitare à trois cordes et tantôt improvisant en prose ou en vers des contes, de petites scènes dialoguées, des apologues et des chansons. Leur musique est insaisissable à nos oreilles : pas une note précise, des sons filés sur un rythme qui part et finit brusquement, à pic. Dans leurs vers, il est encore plus difficile de comprendre ce qu'ils entassent entre le mot initial toujours le même et la rime : « Mais c'est très beau ! » disait Abeddin. Le morceau de bravoure de Suleyman était une chanson amoureuse que, sans fatigue pour lui ni pour son auditoire, il répéta quelques heures en ajoutant toujours de nouveaux couplets :

« — J'ai dit aux belles filles : Pourquoi ces lèvres alanguies?

« Elles m'ont dit : Douleurs d'amour. »

J'ai dit, elles m'ont dit, tous les vers commençaient par ces mots : *didim*, *didi*, qui résonnent en turc comme une corde de guitare brusquement pincée :

« — J'ai dit aux belles filles : Quelle dure vie !

« Elles m'ont dit : Non pour toi qui ne sais les artifices des mauvais. »

Suleyman connaît de beaux poèmes, surtout il a une belle voix : les raffinés de l'auditoire sont unanimes. Le front plissé, les yeux clos, Suleyman chasse de ses narines une voix de tête, hachée, chevrotante, aiguë, tombant soudain aux plus basses notes de poitrine et coupée de hoquets. « La belle voix! » dit Abeddin, un peu jaloux.

Mais Suleyman est bien plus un meddah (conteur) qu'un chaïr (poète). Il improvise, et une tempête de rires ébranle le Khani. Il imite tous les patois, tous les accens, tous les gestes de tous les peuples ottomans, européens ou asiatiques, le Turc de Mentesché, le Turc de Kastamouni, l'Arménien, l'Albanais, le Grec, le Persan,

le Frandgi, le batelier (*khaidji*) du Bosphore, le Juif du bazar... Un *khaidji* racolait au bout du Grand-Pont pour la traversée de Péra à Scutari : *Khaidji Khara guidisi-i-in!* C'est un Persan en haut bonnet et robe flottante qui demande nasillant et traînant les finales en *in* chères à son peuple : « Khaidji, où allons-nous? » — Le khaidji, Turc Anatoliote de la Mer-Noire, répond avec le débit uniforme et lent, les roulemens graves que connaissent tous les familiers du turc : « *Siguidera guidion*, je vons à Siguidera. » Le geste et le ton sont reproduits, paraît-il, avec une telle justesse que l'auditoire nomme aussitôt les interlocuteurs. Toute la Turquie défile dans cette barque : l'Albanais protecteur et sa familiarité gentilhomme : « Où vas-tu nous porter, frère? » le Juif fertile en complimens que le meddah transpose à sa façon : « O khaidji, votre figure est comme une tomate! » et le Grec qui bredouille, embrouille et se débrouille aux dépens du pauvre monde. Le caïque est plein et va se détacher, quand voici venir un *cosol franc*, un consul européen avec son verre dans l'œil et son chien en laisse. Un chien en laisse dans la libre Turquie, — libre pour les chiens! Et le *cosol* parle petit nègre, comme les consuls réels dans la vie orientale : « Caïque, où toi mener nous? Toi, combien demander? » Si l'Europe, que l'Oriental semble respecter, pouvait savoir tout le mépris qu'au fond du cœur il nourrit pour elle! Le *cosol* devient la bonne tête de l'expédition : à deux brasses du bord, il est déjà malade et invoque à son aide tous les bateaux européens qui remplissent le port; mais n'ayant point de drogman, il ne peut se faire comprendre. Le Juif lui vend une recette contre le mal de mer, et le Grec s'offre à traduire toutes les langues d'Europe, qu'il ignore également et qu'il remplace par du grec habillé à la française... Puis c'est le chien du *cosol* qui veut boire et le chapeau du *cosol* qui tombe à la mer... Le conte s'arrête quand la voix du meddah ou l'attention de l'auditoire est épuisée. Mais durant des heures, les mésaventures du *cosol*, du *frandgi* soulèvent des tourbillons de rires. C'est la revanche de ces races que l'Europe découpe, enveloppe dans ses protocoles et vend sur le comptoir de ses congrès...

Monastir, ou, comme disent les Grecs, Bitolia, occupe une très grande superficie dans la plaine, sur les deux rives du Dragor. Cette rivière de boue, d'immondices et de flaques noires traverse la ville du nord au sud entre deux quais européens, œuvre de l'avant-dernier vali, — de beaux quais de pierre, que, deux ans après leur construction, il a fallu remparer de pieux et de palissades, des quais européens à la mode turque. Dans l'eau fétide, grouillent des bandes d'enfans; des peaux se tannent parmi les

chiens et les ânes morts. Toutes les races de la ville ont tenu à l'odeur de ces pourritures : Monastir n'est pas divisé par son fleuve en quartiers distincts, mais au nord les musulmans, au sud les chrétiens et les juifs habitent l'une et l'autre rive.

Nous avons traversé, le matin de notre arrivée, tout le quartier musulman : grands palais de bois, au milieu des arbres; moucharabiés, galeries ouvertes, fenêtres grillées, balcons de bois, toits avançans, — les maisons musulmanes de toute la Turquie. Le palais du gouverneur, le *konak*, est à lui seul une autre ville. Sur le quai un pavillon, flanqué de deux ailes et régulièrement percé d'innombrables fenêtres, lui fait une longue façade blanchie, soigneusement crépie, européenne : une gouttière du toit a fait tomber un peu de ce placage, et l'on peut voir en dessous les cubes de terre séchée, seuls matériaux de cette bâtisse turque. Pour régulariser nos passeports, qui depuis deux mois nous auraient attiré bien des ennuis si les fonctionnaires de Sa Hautesse savaient lire, nous errons dans des corridors où circule la foule ordinaire de soldats, de solliciteuses, de derviches, de popes et de loqueteux. De chambre en chambre nous allons, poussant les portières de cuir ou les tapis usés qui servent de portes. Des gens dignes en haut fez ou en turban nous accueillent et nous font place sur le divan où ils fument à demi couchés. Ils signent sur le revers de la main des paperasses qu'ils déchiffrent à grand'peine et qu'ils repoussent ensuite du pied; le secrétaire, un giaour, ramasse humblement et se retire à reculons, les yeux baissés, la main sur le cœur. On nous sert des cafés et des cigarettes, puis on nous prie de nous adresser au voisin. Au bout de deux heures, un scribe valaque nous conseille de ne pas insister : nos passeports seront toujours assez bons, puisque nous avons un peu d'argent.

Derrière le nouveau *konak* s'étendent les jardins, les kiosques de bois, les turbés de l'ancien palais, le harem de Son Excellence et, dans un vieux cimetière, les prisons. Les prisons regorgent. Aux fenêtres ingénieusement et bizarrement grillées, de joyeux Albanais chantent tout le long du jour ou se disputent autour d'un jeu de cartes. Une chambre est pleine de popes grecs, une autre de popes bulgares : le Turc est impartial. Des treilles couvrent les murs. Des rosiers grimpent au bord des fenêtres. Un gendarme prépare du café pour les prisonniers qui ont encore quelque argent.

Dans le quartier des chrétiens, il est impossible de ne pas sentir le Grec dès les premiers pas. Les grandes maisons carrées à toits de zinc, longues et hautes, les baies vitrées, les *bow-windows*, les

balcons de pierre, révèlent au premier regard l'amour de l'Hellène pour le soleil et la lumière : les quais de Smyrne et les places d'Athènes ne sont pas autrement bâtis. La maison du Turc cachée, retirée, le plus souvent de biais sur la rue, ne vaut que par ses divans cerclant toutes les chambres, et par un confort particulier qui souvent nous déroute, mais qui pour le Turc est le vrai confort. La maison du Grec, toute en façade, en portes, en fenêtres, peut être mal commode à son propriétaire, mais paraît si grande, si belle, si enviable au passant! Pour une cervelle grecque, la véritable mesure des choses est dans l'envie qu'elles suscitent chez le voisin. Dans la vie, comme à la Bourse, tout est affaire d'offre et de demande, et non d'estimation personnelle.

Musulmane au nord, dans les jardins, les peupliers, les cyprès, les platanes couvrant de leur ombre les narghilés et les turbans; hellène au sud, dans les hôtels d'Orient, les cafés Eiffel, les bacals aux devantures multicolores, les batteurs de fer-blanc, les vendeurs d'olives, de sardines et de pétrole; juive dans quelques rues d'un vieux ghetto, noires, tendues de linge et de défroques, bordées de femmes aux yeux tout pleins de vice : telle est la Monastir que l'on voit.

Mais interrogez le marchand du bazar,.. ou ce muletier valaque qui chante depuis deux heures son *tris phonous*,.. ou ce pope noir assis aux marches du khani et attendant depuis une semaine l'arrivée de son archevêque... : « Monastir est bulgare!.. Monastir est serbe!.. Monastir est valaque! » Un Albanais, cawas du consul d'Autriche, conclut négligemment en tirant sa moustache : « *Diko mas mero tha ine.* Monastir! mais ce sera à nous! » — à nous Albanais? ou à nous Autrichiens?

Monastir étant la capitale de la Macédoine, il est tout naturel que les peuples qui se disputent cette province, et les autres, en aient fait le centre de leurs intrigues. La Russie, l'Autriche, la Grèce et la Serbie y entretiennent des consuls, la Bulgarie des agens. Il est non moins naturel que la France n'ait point ici de représentant : il est entendu que nous avons bien d'autres soucis que les affaires orientales : c'est au consul de Grèce que nous remettons le soin de nos intérêts. Croyez bien pourtant que cette absence de consul français n'empêche ni les Turcs, ni les Grecs, ni les Albanais, ni les Serbes, ni les Bulgares, ni les Valaques d'espérer notre appui en toute circonstance et surtout au jour de la grande liquidation.

VICTOR BÉRARD.

LE

TARIF MINIMUM

ET LES

CONVENTIONS COMMERCIALES

La France a-t-elle eu raison de répudier la politique des traités de commerce? A-t-elle lieu de se féliciter d'avoir si allégrement accepté, sur la foi des prophètes du protectionnisme, un régime d'isolement économique qui peut, au hasard des circonstances, et selon le caprice des gouvernemens étrangers, fermer successivement à son industrie ses plus sûrs et plus lucratifs débouchés? Tel est le problème actuellement posé devant l'opinion et devant les pouvoirs publics, à propos de la convention commerciale franco-suisse.

Il peut paraître prématuré d'agiter de nouveau cette question, alors qu'il s'est écoulé moins d'une année depuis la mise en vigueur de notre nouveau tarif douanier, et quand on ne saurait encore invoquer le verdict d'une expérience suffisamment prolongée. Bien des raisons toutefois rendent utile, urgent même, un rappel de la cause. Les premiers relevés de l'administration des douanes, effectués sous le nouveau régime, accusent déjà de graves mécomptes, aussi bien pour le rendement des droits établis à l'entrée des marchandises que pour l'activité de notre commerce d'exportation. Nos relations avec plusieurs pays voisins sont maintenues dans le plus fâcheux état d'incertitude. Nous sommes peut-être à la veille de rompre les liens qui nous unissaient de tout temps, sur

le terrain des échanges, avec un peuple ami, client fidèle et précieux d'un grand nombre de nos industries. Autour de nous l'Europe organise une sorte de fédération commerciale; des puissances rivales descendent le courant naturel que nous nous efforçons péniblement de remonter. Qu'il soit un peu tôt pour défaire ce qui a été fait en janvier 1892, c'est possible, s'il s'agit seulement d'expérimenter, mais non plus si les inconvéniens éclatent avec une telle évidence que ceux mêmes qu'avait séduits l'illusion protectionniste commencent à s'apercevoir qu'ils se sont trompés.

Nous ne citerons pas l'exemple de la chambre de commerce de Paris émettant le vœu que le gouvernement et la législature reviennent le plus tôt possible à la politique des traités de commerce. L'industrie et le négoce à Paris ont des tendances libérales; on peut croire leurs représentans intéressés à médire du régime que M. Méline et son école ont fait triompher. Mais on ne récusera pas le témoignage des représentans de l'industrie lainière de la région de Fourmies, écrivant au ministre du commerce que l'absence de traités avec différentes nations de l'Europe a provoqué une diminution de travail d'un sixième dans la généralité des établissemens de la région. Ils avouent eux-mêmes qu'ils s'étaient prononcés pour la dénonciation des traités de commerce et leur remplacement par des conventions à tout instant révocables; mais leurs yeux se sont dessillés lorsqu'ils ont constaté la réduction de leurs ventes; ils adjurent donc le ministère et les chambres de conclure de nouveaux traités et d'abandonner le tarif minimnm actuellement en vigueur.

Ce sont des convertis qui parlent, il ne leur a fallu que quelques mois pour éprouver le vide, le factice des promesses du protectionisme. Sans doute, les industries qui ont réclamé la protection n'en sont pas toutes encore à renier leur attitude si récente; quelques-unes ont très vigoureusement prospéré sous les conditions nouvelles, d'autres espèrent que la prospérité les viendra visiter à leur tour, la plupart ne sauraient encore se prononcer; mais les symptômes d'un revirement sont manifestes, et la commission des douanes elle-même s'en est bien rendu compte lorsque, saisie des propositions ministérielles concernant le tarif minimum et la Suisse, elle n'a pas osé en décider le rejet en bloc, les repousser sans phrases.

I.

Si déjà on commence à regretter d'avoir laissé le champ libre aux promoteurs de la campagne protectionniste qui a doté la France du tarif actuel, est-ce donc que cette campagne avait été entre-

prise sans raison sérieuse, que rien ne la justifiait ou tout au moins ne l'expliquait? que le succès des protectionnistes a été une surprise, le résultat d'un moment d'abandon, d'une indifférence fortuite des intérêts que la solution du problème douanier devait affecter cependant d'une manière directe? Rien de semblable. C'est bien à une sorte d'entraînement général que la majorité du parlement a cédé en donnant en quelque sorte carte blanche à M. Méline et à ses collaborateurs pour l'établissement des tarifs.

Nous n'avons pas à rappeler dans quelles circonstances Napoléon III, avec le concours de Michel Chevalier et de Cobden, substitua en 1860 un régime douanier relativement libéral, « fondé sur des accords précis et durables avec l'étranger, » au système protectionniste qui, avec des degrés divers d'intensité, avait prévalu depuis la restauration. On estime généralement que ces traités ont donné un grand essor et un développement remarquable à l'industrie et au commerce de la France. Les protectionnistes cependant le contestent, ils vont même jusqu'à prétendre que la prospérité de notre commerce extérieur a été compromise par les innovations de 1860. Que si on leur répond par la démonstration, avec chiffres et statistique à l'appui, de la grande expansion prise par ce commerce entre 1860 et 1870, ils ne restent point à court d'argumens : c'est aux chemins de fer, aux progrès de la science, à la vapeur et à l'électricité, à la diffusion des richesses, aux prodiges du crédit, que tout ce développement est dû, et ils assurent qu'il eût été bien plus rapide et plus étonnant encore, si l'erreur libre-échangiste n'était venue l'entraver.

C'est après la guerre qu'ils ont commencé de tenir ce langage, reconquérant peu à peu l'influence qu'ils avaient perdue dans les dix dernières années de l'empire. En 1878, ils ressuscitèrent l'association pour la protection du travail, sous le nom d'association de l'industrie française; le vote du tarif de 1881 fut un compromis entre le tarif conventionnel existant et les exigences des protectionnistes.

Il sembla que, dans les années suivantes, les circonstances fussent ordonnées de façon à causer le plus grand tort aux idées libérales en matière d'échanges internationaux. La France a subi à la fois des insuffisances de récoltes de céréales et les ravages du phylloxera, entraînant la baisse des fermages et les grandes importations de blés et de vins étrangers. Ces malheurs jetèrent dans le camp protectionniste les agriculteurs restés jusqu'alors fidèles aux libres-échangistes. Dès que le midi et le nord se mettaient d'accord pour réclamer la protection, que pouvait faire l'école économique libérale, sinon se préparer à une défaite complète et prochaine?

L'attaque contre le régime de 1860, déjà bien ébranlé par le tarif de 1881, commença par le relèvement des droits sur les céréales et sur diverses denrées alimentaires (1885). Pour l'industrie, il fallait patienter, car la France était liée par des traités de commerce signés en 1882 avec un certain nombre de pays étrangers et qui ne devaient expirer que le 1er février 1892. On sait avec quelle impatience cette échéance fut attendue, avec quelle vivacité un parti de plus en plus agressif, dans le parlement, enjoignit au pouvoir exécutif de dénoncer en temps voulu tous ces traités de commerce à durée déterminée.

Rechercher si cette politique de table rase ne pouvait avoir quelque conséquence fâcheuse pour le pays, paraissait oiseux, même antipatriotique. Vainement des voix timides insinuèrent que des traités, voire de commerce, sont des instrumens de civilisation, des gages de paix et de concorde entre nations, qu'ayant pour objet de faire disparaître ou d'atténuer les droits excessifs et les mesures vexatoires, ils tendent à multiplier les échanges en les facilitant et par conséquent à accroître la production, on n'écoutait point ces pontifes de la liberté commerciale; leurs fameux principes étaient raillés comme les radotages d'une école surannée. On voulait protéger le travail national, rendre la vie à l'industrie anémiée, relever l'agriculture abattue, surtout redevenir libre!

L'échéance approchant, l'armée du protectionnisme s'élança à l'assaut du tarif conventionnel, arborant le drapeau des tarifs autonomes. On proclamait la nécessité de dégager la France des liens où ses gouvernemens l'avaient imprudemment enserrée. C'était une croisade pour la reprise de l'indépendance économique, aliénée sous l'empire, et que vingt années de république n'avaient pu encore faire reconquérir.

Le gouvernement suivit les assaillans, il est vrai sans enthousiasme. Il eût volontiers plaidé la cause des traités de commerce, contre lesquels il ne ressentait aucune prévention ; mais le vent était à la réaction économique, et l'on ne plaisante pas avec les exigences électorales. Le cabinet présenta donc, en octobre 1890, un projet de tarif général, où les droits d'entrée étaient très sensiblement relevés et qui était bien un tarif de protection, si insuffisant que les chambres l'aient trouvé. Le ministre du commerce donnait d'assez bonnes raisons pour justifier la politique nouvelle ; il invoquait les désastres produits par les fléaux naturels et ajoutait que la France ne faisait que suivre l'exemple donné par de grands pays étrangers qui ne craignaient point de fermer leurs frontières, les États-Unis et l'Allemagne, sans compter l'Italie qui avait spontanément brisé les rapports commerciaux entre les deux versans des Alpes.

Le tarif ministériel fut profondément remanié par la chambre et par le sénat. Ce travail dura deux années ; il fut poursuivi avec fougue, chaque remaniement élevant d'un degré de plus l'intensité de la protection. Les traités allaient être dénoncés; rien ne devant les remplacer, sinon des arrangemens temporaires que chacune des parties résignerait à son gré en tout temps, on imagina la combinaison du double tarif, un niveau maximum de droits et un minimum, les conditions que l'on appliquerait aux marchandises des nations avec lesquelles on n'aurait aucune espèce d'accord, et celles que l'on concéderait aux produits des pays qui nous honoreraient d'une faveur analogue. On aurait d'un côté un tarif de guerre, et de l'autre un tarif, non de paix, mais de trêve, une sorte de *convenio* provisoire, devant durer peu ou longtemps selon l'occurrence. D'ailleurs plus de négociations sur tel ou tel point de détail, plus de marchandage : la diplomatie commerciale transformée en sinécure. On dirait aux puissances : tout ou rien ; notre tarif minimum en bloc, contre votre tarif le plus réduit, ou bien le relèvement des anciennes barrières, la fin du commerce. Le système concordait assez bien avec l'esprit général qui anime les grandes conceptions économiques et sociales du jour, syndicats, privilèges spéciaux, réglementation à outrance, retour aux maîtrises et jurandes, socialisme d'État.

Pendant la préparation du tarif, les aspirans à la protection ont surgi de tous côtés ; on voulait tout imposer ou tout surimposer ; en fait, on a taxé à peu près tout ce qui se boit et se mange, non content d'assurer la cherté des denrées qui, après l'alimentation, sont nécessaires ou simplement utiles ou agréables pour la vie. On a frappé le pain, la viande, le vin, les trois alimens essentiels d'un peuple qui a désappris déjà d'être prolifique. Et les matières premières? A quels tournois d'éloquence, à quels conflits d'intérêts elles ont donné lieu ! On se souviendra des séances consacrées aux graines oléagineuses. D'un côté l'intérêt général, tout seul, de l'autre les intérêts particuliers, une légion, ou plutôt, parfois, une meute. Naturellement l'intérêt général, celui des consommateurs qui sont la masse, était le plus souvent battu. Puis, où commencent, où finissent les matières premières? On voit bien que les peaux, les laines, les soies, sont matières premières par rapport aux cuirs et aux filés, mais les cuirs et les filés ne le sont-ils pas à leur tour par rapport aux chaussures et aux tissus? d'autre part, peut-on bien considérer comme matières premières, devant échapper à la taxation, ces mêmes peaux, laines et soies, puisqu'elles dérivent des bœufs, des moutons, des cocons et des vers qui constituent la vraie matière première?

Constatons que le bon sens a eu souvent raison des chinoise-

ries, que les protectionnistes ont dû faire des concessions. Les graines oléagineuses ont obtenu l'entrée gratuite, et, s'il est assez extraordinaire en soi, toute raison de fisc à part, de voir frapper le coton pour faire plaisir au lin et au chanvre, le maïs pour garantir l'avoine, le pétrole pour protéger le colza et son huile, il est consolant de constater que le tarif, même maximum, contient encore un assez grand nombre d'articles exempts. Il est heureux, pour prendre un exemple spécial, que le parlement se soit décidé à laisser entrer, francs de droits, les livres (imprimés en langue française et en langues étrangères ou mortes), les cartes géographiques, les publications périodiques, la musique. Si on ne l'avait fait, la France était exposée à de redoutables représailles sur ses exportations de librairie (livres, partitions, gravures) qui dépassent de beaucoup les importations similaires de l'étranger.

Il n'en reste pas moins un monument protectionniste du style le plus pur, une solide barrière élevée autour de l'industrie et de l'agriculture françaises, surtout un chef-d'œuvre de précaution pour empêcher le pays de retomber dans le péché des traités commerciaux. Ce chef-d'œuvre, c'est le tarif minimum, qui est au tarif maximum ce qu'un tarif conventionnel était jusqu'ici à un tarif général. Seulement le tarif conventionnel résultait de traités conclus avec les pays étrangers et liant pour une durée déterminée les parties qui les avaient conclus, tandis que le tarif minimum a été établi sans considération de ce qui pourrait être obtenu d'autrui dans tels ou tels cas particuliers. Il est minimum en soi, parce que la chambre a décidé qu'il serait tel et ne pourrait être modifié; c'est un tarif essentiellement subjectif.

Malheureusement il arrive à cette œuvre si choyée du parlement, un fâcheux accident, et c'est la force des choses qui l'a provoqué. Le tarif minimum a été inventé pour entraver l'action de la diplomatie, paralyser l'initiative constitutionnelle du gouvernement et empêcher la conclusion des traités; il a donc pour caractère essentiel la fixité, la rigidité. Or, après dix mois seulement écoulés depuis le 1er février dernier, date de l'entrée en vigueur du nouveau régime, le gouvernement est déjà obligé de venir demander aux chambres des modifications, reconnues nécessaires, à ce tarif immuable. Les chambres avaient dépassé le but ; voulant restituer à la France son indépendance commerciale, elles l'avaient isolée. Aujourd'hui, pour traiter avec un pays voisin, comme la Suisse, il faut se résigner à des concessions.

II.

La commission des douanes, la majorité de la chambre et du sénat refuseront-elles d'accéder aux conditions demandées?

MM. Jules Roche et Ribot devront-ils remporter, l'un son projet de modification au tarif minimum, l'autre sa convention commerciale avec la Suisse ? Cela est peu croyable. Un tel refus du parlement serait une faute très grave, d'autant moins excusable que cette horreur des traités commerciaux, qu'affectent nos seigneurs de la protection, est, après tout, plus théorique que pratique, et qu'en fait, d'importantes et d'assez nombreuses conventions ont été déjà conclues depuis le commencement de l'année avec les pays étrangers, et que celle que l'on propose d'établir avec la Suisse ne diffère des précédentes que parce qu'elle entraîne une légère retouche au tarif minimum.

C'est le 1er février 1892 qu'ont expiré les traités de commerce, accompagnés de tarifs, qui avaient régi depuis 1882 les échanges français avec certaines puissances étrangères, et qui ont été dénoncés dans les délais prévus. Ces puissances sont la Suède et la Norvège, les Pays-Bas, la Belgique, la Suisse, l'Espagne, le Portugal. Voici, d'après les documens officiels, comment ont été organisés nos rapports de commerce avec ces pays depuis février dernier.

Les pouvoirs nécessaires pour régler les nouvelles relations économiques ont été donnés au gouvernement par les chambres au moyen d'une loi votée le 29 décembre 1891. Cette loi autorisait le pouvoir exécutif : 1° à proroger, à titre provisoire, en tout ou en partie, les conventions de commerce et de navigation arrivant à l'échéance du 1er février 1892, à l'exception, — ceci est le point capital, — des clauses portant concession d'un tarif de douane, et à proroger aussi les conventions relatives à la garantie réciproque de la propriété littéraire, artistique et industrielle (la chambre reconnaissait donc très explicitement l'intérêt de la France à maintenir certains accords avec les pays étrangers) ; 2° à faire l'application, en tout ou en partie, du tarif minimum, établi par la loi du 11 janvier 1892, aux produits ou marchandises originaires de pays qui bénéficiaient encore du tarif conventionnel et consentiraient à appliquer aux marchandises françaises le traitement de la nation la plus favorisée.

Le 30 janvier 1892, soit un mois après le vote de la loi du 29 décembre 1891, le gouvernement fit connaître, par la publication d'un rapport au président de la république, comment il avait usé des pouvoirs que lui avait conférés le parlement (avait-il vraiment besoin de ces pouvoirs pour négocier et traiter?) et quels résultats il avait obtenus.

Avec la Suède et la Norvège, certaines clauses du traité de commerce, notamment celle du traitement de la nation la plus favorisée, et quelques-unes aussi du traité de navigation, étaient

maintenues, ainsi que les garanties de la propriété individuelle, littéraire et artistique.

Une entente un peu plus restreinte avait été conclue avec les Pays-Bas, dans des conditions analogues à celles qui règlent les relations entre la France et l'Angleterre depuis le vote de la loi française du 27 février 1882. C'est un *modus vivendi*, sans durée déterminée, que chacun des deux gouvernemens peut faire cesser à son gré à tout instant.

La Belgique s'est engagée à admettre les marchandises françaises au traitement de la nation la plus favorisée, en échange de l'application aux marchandises belges du tarif minimum français. Aucune durée n'est assignée à cet accord.

Avec la Suisse un *modus vivendi* était établi sur la base de notre tarif minimum contre le nouveau tarif conventionnel résultant des traités conclus à la fin de décembre 1891 par la confédération helvétique avec les puissances de la triple alliance (traités dont il sera question tout à l'heure); mais il fut convenu que cet état de choses ne serait que provisoire, et qu'une nouvelle convention commerciale remplacerait à bref délai le traité devenu caduc le 1er février 1892. Une telle convention a été en effet conclue; c'est elle qui est en ce moment soumise à l'examen de notre parlement.

Avec l'Espagne rien ne put être arrêté, en sorte que le tarif le plus élevé devait être appliqué dès le 1er février à ses produits, notamment à ses vins (il est vrai que l'Espagne nous avait vendu toute sa récolte par anticipation pendant les trois mois précédens). La situation était la même avec le Portugal. Ce petit pays appliquant un tarif nouveau très sévère et refusant d'admettre la clause de la nation la plus favorisée, force était d'appliquer à ses produits et denrées le tarif maximum.

Quant à l'Italie, notre gouvernement n'avait pas eu à négocier avec elle. Depuis plusieurs années les relations, sont rompues entre les deux pays, et bien que ce régime de guerre économique soit aussi fâcheux pour l'un que pour l'autre, on en est encore à se demander par quelle voie pourront s'engager les négociations en vue du rétablissement de ces relations.

Il restait au gouvernement à dire ce qu'il était advenu des clauses non douanières des traités de commerce dénoncés. Avec aucune des six puissances ci-dessus dénommées, sauf avec la Suède et la Norvège, ces clauses n'avaient pu être prorogées. Les droits de nos nationaux en matière de propriété intellectuelle allaient-ils donc rester sans aucune protection dans ces cinq pays?

Heureusement, ici encore, des traités et des arrangemens existent, que n'a pu emporter le zèle iconoclaste des démolisseurs d'accords commerciaux. Les cinq pays sont parties contractantes avec la France, pour la propriété des marques et dessins de fabrique, dans la convention d'union signée à Paris le 20 mars 1883, qui reste en vigueur. Une convention littéraire signée le 11 juillet 1866 avec le Portugal est toujours exécutoire. Des lois spéciales protègent la propriété artistique et littéraire étrangère dans les Pays-Bas, la Belgique et l'Espagne. Enfin et surtout, la convention d'union, signée à Berne le 9 septembre 1886, contient des garanties essentielles pour cette propriété littéraire et artistique. Des traités, on le voit, — toujours des traités.

Il est curieux qu'il ne se soit pas trouvé un protectionniste pour demander la dénonciation de la convention de Berne. Elle lie pourtant la France envers d'autres pays (en même temps qu'elle lie d'autres pays envers la France), et elle rend de grands services, double motif de proscription. On sait que cette convention est née des efforts persévérans de l'association littéraire et artistique internationale, fondée en 1878, issue elle-même de l'initiative de la Société des gens de lettres. Après avoir travaillé avec le concours d'esprits éminens de tous pays à l'élaboration d'un code commun de la propriété littéraire et artistique, elle a réussi à le faire adopter par un grand nombre d'États étrangers, puissans ou petits, voisins ou lointains. C'était un grand progrès, car les traités entre nations sont comme les accords qui président aux relations sociales entre individus : supprimez les uns et les autres, vous avez dans le dernier cas l'état sauvage, dans le premier l'état de guerre.

Après les négociations du cabinet en janvier 1892 et l'inauguration du nouveau régime le 1er février, la situation s'est donc présentée ainsi :

Le tarif minimum est appliqué depuis cette date à la Suède et à la Norvège, aux Pays-Bas, à la Belgique, à la Suisse et aussi à la Grèce par voie de négociations directes. Il l'est également, par voie de conséquence, à l'Angleterre, à l'Allemagne, à l'Autriche-Hongrie, à la Russie, à la Turquie, au Danemark, au Mexique, etc., qui, en vertu de traités non dénoncés ou de lois spéciales, bénéficiaient encore, au 1er février, du tarif conventionnel. Tous ces pays appliquent aux marchandises françaises le traitement de la nation la plus favorisée. Mais tout cela, qu'on ne l'oublie pas, est précaire, constamment révocable. Pour la Suisse, par exemple, il était entendu que l'on trouverait à bref délai autre chose, et il s'agit d'établir avec elle ce nouveau *modus vivendi*.

Les relations commerciales restent tendues avec l'Italie, l'Es-

pagne et le Portugal. Croit-on que ce soit à l'avantage de ces pays, ou simplement à notre avantage? La question de nos rapports avec l'Espagne est fort délicate. Ce pays avait trois tarifs: un tarif général, qui équivaut presque à la prohibition, un minimum, qui est plus élevé que le nôtre, et un conventionnel, qui liait l'Espagne avec l'Angleterre et certaines autres puissances jusqu'au 30 juin, et qui a été du reste prorogé, mais dont elle refusait de faire bénéficier les produits français. Il n'était donc pas possible d'appliquer à ses expéditions chez nous le tarif minimum; les deux pays, depuis le 1er février, se sont trouvés réciproquement placés sous le régime des tarifs généraux. Mais cette situation était fort regrettable, des deux côtés de la frontière les réclamations et les plaintes s'élevaient très vives, les viticulteurs français seuls paraissant satisfaits. Un accord est intervenu le 27 mai, et les deux pays sont convenus d'appliquer provisoirement à leurs produits réciproques leur tarif minimum. Seulement il est quelques articles du tarif minimum espagnol qui nous paraissent à bon droit trop élevés; et l'Espagne, de son côté, réclame un adoucissement aux droits de notre tarif minimum concernant les vins. Les négociations sur ces divers points n'ont guère fait de progrès jusqu'à ce jour. Elles ne seront reprises et sérieusement poursuivies que lorsque le parlement français aura décidé, à propos de la convention commerciale franco-suisse, si, oui ou non, il peut être fait une retouche au sacro-saint tarif minimum de notre nouveau régime douanier.

III.

Tout économiste qui, aujourd'hui, prend la plume pour réfuter quelqu'une des erreurs ou quelqu'un des sophismes de l'école protectionniste, croit devoir se défendre tout d'abord, et, très vivement, de l'intention de rouvrir le classique débat entre le libre échange et la protection. Dans cette *Revue* même, M. Charles Lavollée, en mars de l'année dernière, M. Paul Leroy-Beaulieu, en février de cette année, n'ont pas manqué de s'abriter derrière cette précaution oratoire au moment d'entamer l'attaque contre l'œuvre douanière du parlement. Aux États-Unis, M. Cleveland, qui vient d'être élu président avec une énorme majorité et qui est un adversaire résolu du protectionnisme genre Mac-Kinley, a une appréhension, qui semble parfois excessive, d'être pris pour un vulgaire disciple de Cobden. Il déclarait hautement, il y a quelques semaines, dans sa lettre d'acceptation de la candidature présidentielle, qu'il abhorrait le spectre du libre échange.

C'est qu'en effet, dans la discussion engagée pendant de longs

mois sur la revision de la législation douanière, le libre échange était tout à fait hors de cause. La liberté absolue des échanges est une conception de l'entendement, une utopie, un rêve, ce que l'on voudra, excepté une réalité. On ne la voit appliquée nulle part, pas même en Angleterre. Le procès n'a été qu'entre le régime de protection mitigée établi par les traités de commerce de 1860, le régime de protection plus sévère institué par le tarif de 1881, et le régime de protection à outrance, intronisé violemment le 11 février 1892. C'est une simple question de plus ou de moins, d'où dépend d'ailleurs le sort non-seulement de la classe si intéressante des agriculteurs et de celle non moins intéressante des manufacturiers, mais encore le bien-être de toute la population qui consomme et qui paie les frais de l'écart de prix résultant des tarifs.

Soutenir le libre échange, ce serait refuser toute protection à l'industrie, même naissante et faible, et se rire des plaintes des agriculteurs, exagérées parfois, souvent aussi accusant de trop réelles souffrances. Peu d'économistes, même parmi les libéraux, ont cette cruauté. Presque tous admettent que l'on aide les braves gens de la terre à vendre leur blé à un taux raisonnable, et les braves gens de l'usine à gagner de bons salaires par l'écoulement aisé de leurs produits. C'est là de la protection pratique, terre à terre, à laquelle suffisait amplement le tarif de 1881. Nos protectionnistes d'aujourd'hui veulent bien autre chose ; ils prétendent qu'un Français ne puisse plus acheter de marchandises étrangères, sauf à un prix exorbitant, et soit en conséquence obligé d'acheter des marchandises exclusivement françaises, fussent-elles plus coûteuses qu'au temps où régnait la modestie de la protection. Ils poursuivent la satisfaction d'intérêts particuliers, intelligemment syndiqués, au détriment de l'intérêt général de la population, car ce dernier intérêt veut que toutes les forces économiques soient tendues vers un unique objet : fournir à la masse du peuple le plus de marchandises possible, au plus bas prix possible, à égalité de qualité tant pour la matière première que pour l'habileté de fabrication.

Il ne s'agit point d'en revenir à ces principes de sens commun; toutes les industries, toutes les branches du travail national ayant reçu leur large part de protection, la question posée actuellement porte sur ce point unique : ne peut-on admettre que quelques-uns de nos droits sont trop élevés, tout au moins ne sont pas indispensables pour la défense de certaines branches de notre agriculture et de notre industrie? Cela, M. Méline lui-même le concède ; car il a la prétention « de n'être pas intransigeant en politique douanière (1). » Mais, avant de se soumettre, s'il y a lieu,

(1) Discours prononcé, le 9 octobre 1892, à Remiremont.

au jugement des faits et de l'expérience, il veut, dit-il, que l'expérience soit loyale et qu'elle ait duré un temps suffisant. Ce qu'il reproche aux ministres du commerce et des affaires étrangères, c'est de demander un remaniement du tarif sous une pression extérieure.

Cette pression, on le sait, est celle d'un honnête et laborieux petit pays, la Suisse. Il est impossible d'empêcher quelques-uns des États voisins de trouver un peu dure notre législation douanière, et, comme en reconquérant nous-mêmes notre indépendance, nous avons du même coup rendu aux étrangers leur liberté d'action, ils songent assez naturellement à des représailles. La Suisse, donc, a failli se fâcher, estimant que les conditions faites par notre tarif minimum à quelques articles importans de son exportation à destination de la France avaient un caractère trop léonin. Notre ministre des affaires étrangères a négocié, mais la Suisse refusait d'accepter, en échange de son tarif conventionnel, le tarif minimum français, s'il n'était apporté à celui-ci des adoucissemens sur quelques points déterminés. Une rupture commerciale était imminente : fallait-il passer outre et froisser impitoyablement un pays ami, avec lequel nos relations de commerce ont toujours été très actives et très fructueuses? Le gouvernement ne l'a pas pensé; il lui a paru que des concessions sur un petit nombre d'articles « relativement accessoires » ne détruiraient pas l'économie générale du nouveau régime douanier. Il a conclu avec la Suisse un projet d'arrangement qu'il a présenté à la chambre le 18 octobre dernier, en même temps qu'un Livre jaune contenant l'historique complet des pourparlers qui l'ont conduit à conclure cette convention. Mais il est bien certain que la Suisse ne ratifiera l'arrangement que si le parlement français, en l'adoptant pour sa part, adopte également un projet de loi que le ministère a déposé le même jour et qui propose d'apporter certaines atténuations à notre tarif minimum (1).

On peut se demander pourquoi le gouvernement, au lieu de faire usage de sa prérogative constitutionnelle et d'englober les modifications projetées au tarif minimum dans la convention même conclue avec la Suisse, a préféré en faire l'objet d'un projet spécial. Dans le premier cas, le parlement aurait eu à se prononcer en bloc sur

(1) Les chambres ont à statuer sur trois projets distincts : 1° un projet de loi portant approbation de l'arrangement commercial signé à Paris, le 23 juillet 1892, entre la France et la Suisse; — 2° un projet de loi portant approbation d'une convention signée le même jour entre les deux pays pour la garantie réciproque de la propriété littéraire et artistique; — 3° un projet de loi visant des modifications de détail dans le régime d'un certain nombre de marchandises dénommées au tableau A annexé à la loi de douanes du 11 janvier 1892.

les changemens proposés. Avec une majorité qui a témoigné d'une telle horreur pour les traités de commerce, c'était le rejet assuré de l'ensemble des propositions gouvernementales. La procédure adoptée permet de discuter isolément chacune des modifications.

En fait, la convention proprement dite est devenue l'accessoire. L'article 1er porte que les objets d'origine et de manufacture suisse, importés directement du territoire suisse, seront admis en France aux droits fixés par le tarif minimum. Voilà qui est bien, il faut seulement comprendre qu'il ne s'agit pas là du tarif minimum existant, mais de celui qui aura subi, si le parlement consent à les consacrer, les atténuations que le gouvernement propose. La commission des douanes a voté sans peine et presque sans débat l'arrangement commercial, mais c'est un vote sans valeur, puisqu'il est certain que la Suisse ne donnera pas sa ratification si le tarif minimum actuel est maintenu. C'est donc bien ici le point capital de la question.

Dans l'exposé des motifs du projet de loi portant modification de quelques droits du tarif minimum, les ministres se donnent beaucoup de peine pour expliquer qu'il ne s'agit pas d'un remaniement sérieux du tarif, d'une refonte atteignant les assises de l'édifice élevé par le parlement. Les modifications proposées ne portent que sur 55 articles du tableau des droits d'importation, soit un peu moins de 7 pour 100 du nombre total de 796 dont il se compose. Encore ne comportent-elles presque toutes que des rectifications de détail. Le gouvernement se défend avec énergie d'avoir affaibli, par les concessions qu'il propose, la protection que le parlement a voulu assurer à la production nationale.

Soit; mais la commission des douanes ne voit pas les choses du même regard que le gouvernement, et les modifications proposées lui paraissent au contraire grosses de conséquences. La réduction de 50 pour 100, par exemple, des droits inscrits au tarif sur le bétail vivant est dénoncée comme un déni de justice, comme une violation des engagemens pris vis-à-vis de l'agriculture française. La commission objecte de plus que la diminution des taxes, concédée à la Suisse, profitera également à toutes les nations qui possèdent la clause de la nation la plus favorisée : Suède et Norvège, Allemagne, Autriche-Hongrie, Belgique, Danemark, Angleterre, Pays-Bas, Russie, etc. Il y a un fond de vérité dans ces plaintes, et c'est justement par quoi le consommateur nous paraît fort intéressé au vote du projet de modification du tarif; il y peut gagner tout au moins une légère réduction du prix des animaux d'élevage et de boucherie.

Il y a en outre la question de principe, si la protection peut être considérée comme un principe. Ce que propose le gouvernement

est une atteinte à l'intégrité du tarif. On veut enlever un fragment insignifiant du bloc; qui assure qu'après ce premier fragment on n'en détachera pas plusieurs autres et que, démoli ainsi pièce à pièce, le tarif tout entier ne s'en ira pas finalement à vau-l'eau? Le raisonnement ne manque pas de justesse; il est, d'ailleurs, beaucoup de gens que cette perspective n'effraierait nullement. On comprend toutefois qu'elle excite des appréhensions vives et des colères aiguës dans les rangs des protectionnistes. Malheureusement pour ces intransigeans, l'intérêt politique est ici en complet accord avec l'intérêt économique. Le premier commande de ménager la Suisse qui, si les arrangemens proposés ne sont pas conclus, cherchera ailleurs des marchés, nous laissera isolés dans notre morgue et se tournera du côté de voisins qui ne sont généralement pas soupçonnés de nous vouloir du bien. Quant à l'intérêt économique, il nous invite à ne pas perdre de gaîté de cœur, par un entêtement puéril, un marché où nous écoulons une bien plus grande quantité de marchandises que nous n'y achetons nous-mêmes de produits.

Si l'on consulte les tableaux de notre commerce spécial avec la Suisse, représentant les échanges proprement dits des deux pays, on constate qu'en 1891 les importations de Suisse en France ont été de 103 millions de francs, les exportations de France en Suisse de 235 millions. Le produit de nos ventes à la Suisse dépasse donc le double du montant de nos achats à ce pays. Nous vendons en moyenne, chaque année, au-delà du Jura, pour 45 millions de produits agricoles, pour 39 millions de produits textiles, des produits de l'industrie des peaux pour 11 millions, du sucre pour 9 millions, des produits métallurgiques pour 7 millions. Avons-nous donc trop de débouchés que nous songions sérieusement à nous fermer celui-là, à nous brouiller avec d'excellens cliens et qui sont à nos portes?

La Suisse a conclu l'année dernière avec l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie des traités de commerce pour une période de douze années. Les réductions qu'elle a consenties sur son tarif général constituent un tarif conventionnel qu'elle applique actuellement aux produits français. Nos exportations sont soumises, à leur entrée sur le territoire de la confédération, au même traitement que les produits similaires allemands, austro-hongrois et italiens. Mais la Suisse nous a loyalement prévenus que c'était là un état de choses provisoire et qu'il fallait régulariser. Elle offre à nos producteurs le bénéfice des concessions faites par la Suisse aux nations avec lesquelles elle a traité, et quelques autres plus spécialement applicables à certaines de nos productions, parfumerie, ganterie, horlogerie, matériaux de construction, conserves de

poissons et de légumes, vins en bouteilles, savons, articles de modes, articles de Paris, etc. En retour, elle demande un certain nombre d'adoucissemens à notre tarif minimum, affectant peu l'ensemble de notre commerce extérieur, et spécialement applicables à divers articles d'exportation de la Suisse en France.

S'il se trouve, dans la chambre, une majorité protectionniste assez obstinée pour ne rien vouloir détacher du tarif de janvier 1891, immédiatement nos produits perdront le bénéfice du tarif conventionnel suisse dont ils jouissent depuis le 1er février 1892, et les droits du tarif général leur seront rigoureusement appliqués. Or la différence des droits représente, dans la plupart des cas, une telle surcharge pour nos produits que ceux-ci ne pourraient plus soutenir la concurrence contre les marchandises similaires des pays unis à la Suisse par des traités de commerce. Qu'on ne se paie donc pas d'illusions, la Suisse ne reculerait pas devant la crainte du ressentiment que pourrait exciter en France l'application du tarif général helvétique. Si nous voulons une guerre de tarifs, elle est prête à la soutenir, et elle a moins à y perdre que nous, puisqu'elle ne nous vend que pour 103 millions, alors qu'elle fait chez nous pour 235 millions d'achats.

Dernier point à observer. La convention littéraire du 23 février 1882, qui accompagnait notre traité de commerce de cette même date, a été dénoncée par la Suisse le 21 janvier 1891 et a cessé de produire ses effets depuis le 1er février dernier. Depuis ce temps, les droits de nos auteurs et éditeurs n'ont plus été protégés en Suisse que par la convention internationale de Berne, du 9 septembre 1886, et par la loi fédérale du 23 septembre 1883, protection insuffisante sur plusieurs points. C'est pour « préciser et étendre la protection réciproquement assurée aux auteurs, éditeurs et artistes par les lois des deux pays et par la convention de Berne » que le gouvernement français a signé avec la Suisse, le 23 juillet dernier, une convention pour la garantie réciproque de la propriété littéraire et artistique, convention soumise en ce moment, avec le reste des arrangemens, à l'examen des chambres. Il n'est pas besoin de dire que la Suisse ne ratifierait pas plus la convention littéraire et artistique que la convention commerciale, si nous nous montrions intraitables sur notre tarif minimum.

IV.

L'Europe a présenté pendant les derniers mois de l'année 1891 un spectacle vraiment curieux. D'un côté, notre législature, emportée par la fièvre protectionniste, et que les lauriers du fameux

major américain, M. Mac-Kinley, empêchaient, sinon de dormir, au moins d'être politiquement lucide, travaillait avec une hâte impatiente à l'élaboration des tarifs maximum et minimum, et déclarait une guerre sans merci aux traités de commerce, accompagnés de tableaux indiquant des droits de douane, et établis sur le modèle de ceux de 1860. D'autre part, au-delà de nos frontières, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, l'Italie, la Belgique et la Suisse précipitaient, dans l'ombre discrète des entrevues diplomatiques, la conclusion de longues négociations et surprenaient tout à coup le continent et les deux mondes par l'annonce solennelle de la signature simultanée de traités de commerce liant pour une période de douze années les cinq pays.

A l'apparat que nos protectionnistes avaient été amenés à donner au succès de leur doctrine, nos voisins semblaient vouloir opposer une mise en scène plus sensationnelle encore pour la présentation de leurs traités à l'opinion publique européenne. C'est le 6 décembre 1891 que les cabinets de la triple alliance ont signé ces instrumens dont la teneur avait été si longtemps débattue entre leurs négociateurs. Dès le lendemain, le texte en était communiqué aux parlemens de Berlin, de Vienne, de Pesth et de Rome. Deux jours plus tard, les traités entre la Belgique, la Suisse et les pays de la triple alliance étaient également signés et publiés. Le 18 du même mois, le Reichstag avait déjà terminé l'examen de ces conventions commerciales à échéance fixe et lointaine, et les votait par 243 voix contre 48. Les traités doivent rester en vigueur du 1er février 1892 jusqu'au 31 décembre 1903, et continueront ensuite à lier les parties jusqu'à ce qu'ils soient dénoncés.

Les principales réductions que se sont consenties les pays signataires des traités ne sont pas de nature à modifier radicalement toutes les relations commerciales, car elles dépassent rarement de 20 à 25 pour 100. Si nous comparons notre tarif minimum, même avant les atténuations probables, avec les tarifs de la triple alliance, on constate que ceux-ci frappent de droits plus forts que les nôtres, les lainages, la plupart des matières premières, les vins et en général les denrées alimentaires. D'ailleurs, bien que les négociateurs allemands, austro-hongrois et italiens se soient efforcés de combiner les tarifs, de façon à réduire le plus possible les avantages que nous réserve la clause de la nation la plus favorisée (article 11 du traité de Francfort), nous bénéficierons toujours, dans une certaine mesure, des concessions accordées par l'Allemagne à la Suisse, à l'Autriche, à la Belgique, à la Hollande, à l'Angleterre et à la Russie. Nous ne serons exclus que des avantages consentis à l'Espagne, à l'Italie et aux États-Unis. C'est donc moins encore la lettre même des tarifs que l'esprit dans lequel ils

ont été conçus et élaborés, qui fait l'importance et la gravité de la révolution économique, accomplie le 6 décembre 1891. Il y a une grande exagération dans l'expression de « Sedan industriel » qui a été employée pour désigner l'état où ces traités allaient mettre notre fabrication et notre commerce d'exportation, mais l'Allemagne s'est donné le beau rôle en constituant une ligue pour l'application d'une politique économique libérale ; elle remettait en honneur le régime des traités de commerce à l'heure même où ce régime était honni et bafoué chez nous.

Il faut relire le discours prononcé le 10 décembre dernier par M. de Caprivi au Reichstag de Berlin pour comprendre quelle signification le gouvernement allemand a voulu que l'opinion publique attachât aux accords conclus entre les puissances de l'Europe centrale. Ce discours contient au vrai la philosophie des traités de commerce annoncés au monde le 7 décembre 1891.

Le chancelier a tenu d'abord, sur les tarifs autonomes de 1879, sur la clause de la nation la plus favorisée et sur l'article 11 du traité de Francfort, des propos peu clairs, assez incohérens, d'où il est difficile d'inférer si, à son jugement, le système établi par son prédécesseur a entraîné plus de conséquences fâcheuses en ses derniers jours qu'il n'avait produit de résultats heureux à son aurore. Sur les traités si laborieux conclus avec l'Autriche-Hongrie et l'Italie, il a été au contraire d'une netteté parfaite. Les traités sont à double effet ; ils ont une portée politique et une portée économique. Sans que M. de Caprivi ait prononcé un seul mot relatif à la forme nouvelle donnée à l'entente franco-russe, il est de toute évidence que l'entrevue de Cronstadt a plus fait que plusieurs années de négociations ardues pour débrouiller l'écheveau des difficultés où se perdaient les diplomates austro-hongrois et allemands. La triple alliance a serré les rangs ; il s'est trouvé que les problèmes douaniers, qui la veille encore paraissaient insolubles, étaient infiniment aisés à résoudre.

« Je suis d'avis que, lorsqu'on conclut avec d'autres États une alliance dont le but est de maintenir, avec l'aide de Dieu, et pour longtemps, la paix, il n'est pas possible de faire à ces États une guerre économique de quelque durée. » Parole très sage, sinon très profonde, si sage et si conforme au gros bon sens qu'elle en paraît presque prud'hommesque. Naturellement, si on fait une alliance avec quelqu'un, ce n'est point pour lui déclarer la guerre. Mais considérez que la triple alliance n'était déjà plus d'une extrême jeunesse lorsque les questions des céréales, des bestiaux et des fers continuaient de se discuter sur un ton aigre-doux entre Vienne et Berlin, et que rien ne semblait faire prévoir que ces interminables pourparlers entre alliés jouant au plus fin dussent

jamais aboutir à une entente. Mais alors notre escadre française n'était pas allée à Cronstadt, le tsar n'avait pas encore écouté, debout, la *Marseillaise*.

Les échos de l'enthousiasme russe pour la marine française firent immédiatement comprendre au gouvernement austro-hongrois que les fers allemands devaient avoir du bon et au gouvernement allemand que les céréales hongroises pourraient rendre quelque service en Allemagne. « Si je fais à quelqu'un une guerre économique, c'est que j'ai l'intention de l'affaiblir; or notre intérêt est, au contraire, de fortifier nos alliés. Je crois qu'il ne nous est pas permis de léser d'une façon durable les intérêts d'États avec lesquels nous entretenons des relations si amicales. » Avec de tels sentimens, on trouve aisément les compromis qui conduisent droit à l'accord définitif: « Les gouvernemens de ces États, en concluant ces traités, ont fait un commun effort pour trouver les moyens de faciliter un échange de marchandises qui ne lèse les intérêts essentiels d'aucun de ces États et qui, au contraire, les fortifie même au prix d'un peu de désagrément ressenti sur un point ou sur un autre. »

Il n'échappera pas en quels termes galans sont indiqués les sacrifices imposés dans les trois États à certains grands intérêts. Les industriels de la Cisleithanie affirment qu'on a immolé leur cause à la prospérité des agriculteurs de Hongrie. En Allemagne, c'est le parti agraire qui s'est déclaré voué à la ruine. Les uns et les autres ont vraiment mauvaise grâce à se plaindre; qu'importe « un peu de désagrément » lorsque l'intérêt patriotique est en jeu !

Au point de vue économique, l'Allemagne avait à parer à un péril immense, qu'avait engendré le protectionnisme à outrance établi par M. de Bismarck. Les débouchés de son industrie allaient se resserrant d'année en année. L'expérience avait donné au début des fruits brillans, mais d'un éclat trompeur. L'industrie se développa avec une force remarquable, tandis que l'excès des droits, provoquant des représailles, fermait les issues par où pouvaient s'écouler les produits de cette industrie tout à coup si florissante; le système du tarif autonome et quasi prohibitif paralysait l'exportation. Protectionnistes de France, cette leçon peut vous servir; *vestra res agitur*.

« Nous importons chaque année un peu plus de 4 milliards et nous n'exportons guère plus de 3 milliards: différence en chiffres ronds, 800 millions. Si nous importons pour 800 millions de plus que nous ne vendons, cela indique que nous ne serons pas en mesure, à la longue, de pourvoir à nos besoins et de soutenir le mouvement de notre industrie. » C'est la pure théorie mercantile; on

retrouve là le vieux paradoxe de la balance commerciale. Mais le raisonnement qui, appliqué à la France, porterait à faux, est d'une rigoureuse justesse, appliqué à l'Allemagne. L'Angleterre importe beaucoup plus qu'elle n'exporte, mais ne s'appauvrit pas pour cela, tant s'en faut, non-seulement parce qu'elle est un pays extrêmement riche, mais encore et surtout parce qu'elle est créancière en quelque sorte du monde entier, et que les intérêts de ses créances dépassent de sommes énormes le montant porté à son débit dans la fameuse balance commerciale. La France, aussi, importe plus qu'elle n'exporte et ne s'appauvrit pas davantage; elle s'enrichit même avec une grande rapidité, parce que, si ses créances sur l'étranger sont loin d'atteindre les proportions des créances anglaises, on lui paie néanmoins comme intérêt, chaque année, plus qu'elle n'a elle-même à régler comme solde débiteur de son compte commercial. Encore faut-il, pour que cette situation se maintienne, qu'une politique maladroite ne vienne pas entraver l'essor de son génie industriel en multipliant les obstacles artificiels à son exportation. Qui peut garantir que tel ne sera pas le résultat, aussi triste que rapide, des inventions malencontreuses d'un parlement affolé de protectionnisme?

Mais l'Allemagne, pays relativement pauvre, et qui n'a que peu de capitaux placés à l'étranger, avec quoi solderait-elle un déficit commercial annuel de 800 millions qu'aucune rentrée de quelque importance ne vient compenser? Il faut donc que ce déficit disparaisse ou s'atténue; comment? Par la diminution des importations ou par l'augmentation des exportations? Une nation jeune, faible encore de population et plus riche d'espérances que de fonds, peut, après une période d'expansion aventureuse et de folles témérités économiques, lorsque le krach inévitable a éclaté, ramener d'un seul coup à des proportions très modestes le montant de ses importations; c'est le phénomène que l'on a vu se produire en 1891 dans la République Argentine. Mais il n'est pas possible à l'Allemagne de recourir à ce remède héroïque: « Ce que nous importons de l'étranger, dit M. de Caprivi, nous est absolument nécessaire: ce sont des denrées alimentaires indispensables, et des matières premières ou demi-fabriquées, que notre industrie attend.» Une diminution des importations étant impossible, l'unique moyen de salut contre le déficit mercantile, contre les 800 millions à payer chaque année à l'étranger créditeur, c'est l'augmentation des exportations, objet qui ne peut s'atteindre que par des traités de commerce conclus à longue période et fondés sur des concessions réciproques que consentent les contractans sur leurs tarifs respectifs. Maintenir les anciens débouchés d'exportation et en

créer de nouveaux, telle est la raison économique qui a fait signer les traités du 6 décembre 1891. Ce ne saurait être pour la réalisation du même dessein que le parlement français prononçait, dans le même temps, l'anathème contre les traités de commerce et exaltait la protection, les tarifs autonomes, l'isolement commercial, l'indépendance économique.

V.

Le résultat le plus clair jusqu'ici de l'application de notre nouvelle législation douanière est que l'industrie et le commerce sont menacés chez nous de tomber dans un état de langueur, que nos exportations ont diminué depuis le 1er février dernier, et que le rendement des douanes est inférieur de 20 millions aux prévisions budgétaires, malgré l'importation considérable qui a eu lieu en janvier, avant la mise en vigueur des nouveaux droits. Pour le seul mois d'octobre, la moins-value atteint 3,200,000 francs. Quant à nos exportations de produits fabriqués, elles sont en diminution de 56 millions de francs sur les chiffres de la période correspondante de 1891.

Au fait brutal de la réduction de nos exportations, on pourra opposer la prospérité dont le tarif de 1892 a été la cause rapide pour un grand nombre d'entreprises industrielles, notamment certaines grandes compagnies métallurgiques. Ces sociétés, en effet, ont pu relever leurs prix, sont accablées de commandes, voient s'enfler leurs bénéfices et monter les cours de leurs titres. Il eût été vraiment fâcheux pour la thèse protectionniste que ceux-là mêmes pour qui la protection agit avec le plus d'intensité n'en eussent pas obtenu dans un court délai le bénéfice attendu. Mais, pour quelques entreprises favorisées, combien de lésées, sans parler de la masse des consommateurs !

La France est le pays le moins fait pour vivre sans traités de commerce. Sa prospérité économique est liée au développement de son exportation. Or l'isolement érigé en système, fondé sur l'établissement d'un tarif protectionniste, expose à des représailles aboutissant à des fermetures plus ou moins complètes de débouchés. Nos produits sont repoussés du dehors, l'exportation s'anémie, et une quantité d'industries qui vivaient de la vente à l'étranger souffrent et s'étiolent. Il reste, dira-t-on, le marché intérieur. Mais ce marché, qu'on ne l'oublie pas, n'est plus depuis longtemps susceptible d'expansion, puisque le chiffre de la population ne s'accroît pas. La concurrence sans cesse plus active, le perfection-

nement des procédés, l'invention des machines, tendent à l'abaissement progressif des prix des objets manufacturés. Le producteur, pour maintenir sa situation et conserver ses bénéfices, est obligé chaque année de vendre une plus grande quantité de marchandises. Comment le pourrait-il si les tarifs de l'étranger, établis en retour des nôtres, entravent ses ventes habituelles, s'il est obligé d'écouler son stock entier, sans cesse grossi, dans les limites du pays où vivent 38 millions d'habitans qui resteront dix années, vingt années, à ce chiffre de 38 millions?

Les États-Unis ont pu braver toutes les prédictions sinistres lancées par les libres-échangistes des deux mondes; ils ont prospéré au milieu d'une véritable orgie de protectionnisme. Mais leur succès, le développement prodigieux de leur fortune, sont dus à d'autres causes que la protection. Ce pays a eu pour lui depuis un siècle un accroissement colossal de population; il est immense, il possède tous les climats; ses terres sont propres, selon la latitude et l'élévation, à tous les genres de culture; il embrasse quarante-quatre États entre lesquels n'existe aucune frontière douanière; d'un bout à l'autre de son gigantesque territoire, toutes les denrées, toutes les marchandises circulent sans avoir jamais à payer le moindre tribut. Que l'on se figure l'Europe presque entière formant un marché commun, où il ne serait perçu de droits qu'à la périphérie, tandis qu'à l'intérieur la circulation serait absolument libre, un marché en outre, où, par l'immigration et la natalité, la clientèle se développerait dans la proportion de 25 à 30 pour 100 par période de dix années. Dans ces conditions, le protectionnisme peut devenir un régime discutable; s'il ne produit pas tous les bienfaits que ses partisans lui attribuent, il n'entraîne pas les maux que d'autres en pouvaient redouter; la production nationale, quels que soient ses progrès, est sinon devancée, au moins suivie par l'essor de la consommation intérieure.

Comment en serait-il de même chez nous, où les espaces sont si restreints et le chiffre de la population stationnaire? Ne sait-on pas, d'ailleurs, que la grande masse de l'exportation américaine se compose de produits alimentaires, tandis que nous exportons principalement des marchandises manufacturées? Celles-ci ne sont point indispensables, alors que l'on ne se passe pas de ceux-là.

L'exemple des États-Unis ne nous est donc pas applicable. Ce qui a été chez eux presque inoffensif serait délétère pour nous. Mais il faut croire que, même au-delà de l'Océan-Atlantique, on ne considère plus de très hauts tarifs comme simplement inoffensifs. Le résultat des élections qui viennent d'avoir lieu montre en quelle estime est tenue, après deux années d'expérience, dans la patrie

de M. Mac-Kinley, la politique protectionniste à outrance. M. Cleveland, pour avoir timidement rappelé que le tarif devait avoir surtout une destination fiscale et ne donner aux industries que le minimum de protection indispensable, a été élu par 300 voix du collège électoral contre moins de 150 données à M. Harrison. M. Blaine cependant, au temps où il était secrétaire d'État, avait cherché à corriger par des traités de commerce les exagérations du tarif général. Sous le nom de réciprocité, il négociait des arrangemens avec diverses puissances et en avait déjà conclu quelques-uns. Les États-Unis se souciaient si peu du fameux isolement qui charme nos protectionnistes, que les chefs du parti républicain rêvaient une union douanière embrassant toutes les républiques du nouveau continent.

Que la majorité de la chambre ait donc le courage d'avouer son erreur; qu'elle n'ait plus d'anathèmes contre le système des traités à tarifs, où il nous faudra sûrement revenir. La Suisse n'est pas seule en cause à l'heure actuelle. Selon que nous aurons établi nos relations avec elle, il sera possible ou non de nous entendre avec l'Espagne, l'Italie et la Belgique. Un journal suisse, *le Courrier de Genève*, examinait il y a quelques jours ce qui arriverait si les chambres françaises rejetaient la convention commerciale ou, plus exactement, le projet de loi revisant le tarif minimum: « Il arrivera, dit-il, que, la Suisse augmentant ses droits d'entrée, nombre de produits français ne trouveront plus leur place à Genève. Pour les remplacer, les Genevois chercheront d'autres centres d'approvisionnement, du côté de l'Allemagne d'abord, bien entendu, et ensuite vers l'Italie. Et puis, ce qu'ils auront de mieux à faire, ce sera, pour les produits manufacturiers, de créer de nouvelles industries que la grande force motrice dont Genève est dotée leur permettra facilement d'établir. Qu'aura gagné la France dans cette affaire? Quelques wagons de bois du Valais, quelques centaines de fromages de Gruyère, quelques caisses de soieries et de broderies de Zurich et de Saint-Gall n'auront pas franchi ses frontières; mais, en revanche, combien de négocians français n'enverront plus leurs voyageurs faire la place en Suisse! » La conclusion est qu'une antipathie pour la France naîtra nécessairement de cet état de choses. Il ne faut cependant point, même pour la beauté d'une expérience, laisser naître et se développer cette antipathie.

Nos législateurs seraient-ils arrêtés par la pensée que l'amour-propre national est engagé dans cette affaire? Ils auraient bien tort, et, pour s'en convaincre, ils n'ont qu'à considérer combien peu l'esprit méthodique a eu de part dans l'établissement des droits nouveaux, et que ces droits, pour la plupart, ont été adop-

tés presque au hasard, sans que leur action probable ait été d'abord et aussi exactement que possible mesurée, en sorte que, même au point de vue protectionniste, un travail de correction ne pourrait être qu'utile. Si le parlement se décide à le reconnaître et à remettre au point un certain nombre de droits où un excès de fidélité au principe général avait fait dépasser la mesure, il aura déjà enlevé à toute l'œuvre de janvier 1892 une partie de ses plus fâcheux élémens. Une première satisfaction donnée aux intérêts supérieurs, qui exigent que des liens de confraternité commerciale soient au plus tôt renoués entre la France et les pays voisins, préparera le retour à une situation normale. L'isolement économique, où nous aurons paru nous complaire un instant, mais seulement pour en mieux éprouver les inconvéniens, ne se présentera plus comme la forme inévitable de notre destinée nationale.

Pour toutes ces raisons, il est désirable que nos législateurs perdent rapidement l'aversion, plus factice que réelle ou judicieuse, qui leur a été inspirée contre les traités à tarifs, et qu'ils donnent une preuve de ce nouvel état d'esprit en offrant à la Suisse les conditions de tarif qui peuvent seules lui permettre de s'engager avec nous. Il est vrai qu'en émettant ce souhait nous risquons de ne point nous trouver d'accord avec les gens qui ne veulent que des satisfactions complètes et pour qui le bien ne peut sortir que de l'excès du mal : « Laissez donc, disent-ils, les protectionnistes pousser leur système à toutes ses conséquences logiques, entourer nos frontières d'une muraille de Chine, rompre peu à peu ce qui nous reste de relations commerciales et nous brouiller avec tout l'univers! Lorsque la diminution croissante des droits de douane aura installé le déficit dans nos budgets et que notre commerce d'exportation sera bien ruiné, il est probable que les électeurs, édifiés par la cherté grandissante des prix et par l'élévation des impôts, renverront les députés protectionnistes à une étude plus attentive et plus intelligente des lois économiques. Alors le tarif de 1892 aura vécu. » Comme toutefois il aura pu, dans l'intervalle, accomplir tout le mal dont il est capable et auquel il est destiné, mieux vaut encore atténuer dès le début l'énergie de son action funeste et chercher à la réduire peu à peu à l'impuissance. C'est une politique moins dramatique, mais plus sûre et plus soucieuse des vrais intérêts du pays.

AUGUSTE MOIREAU.

JEAN DE JOINVILLE

L'HOMME ET L'ÉCRIVAIN.

Le 25 août 1298, à Saint-Denis, en présence de tous les prélats et de tous les barons de France, on ouvrait le tombeau de Louis IX. Les archevêques de Reims et de Lyon soulevaient, pour la première fois, ces restes qui ne devaient plus reposer que sur les autels, et frère Jean de Samois, l'un des commissaires qui avaient, seize ans auparavant, dirigé l'enquête préliminaire à la canonisation, montait en chaire pour prononcer le panégyrique du nouveau saint. En énumérant ses vertus, il cita comme exemple de sa loyauté envers tous, même envers les mécréans, les scrupules de Louis IX lors du paiement de sa rançon. Le fait dont il évoquait le souvenir remontait à près d'un demi-siècle, à une époque où pas un des princes qui, alors qu'il parlait, sentaient couler dans leurs veines le sang de saint Louis n'était encore né, à un règne dont presque tous les témoins avaient disparu. Et pourtant, par un effet d'une saisissante simplicité, « ne croyez pas que je vous mente, s'écria-t-il, car je vois tel homme ici qui m'a témoigné de cette chose par son serment. »

Celui que le commissaire pontifical associait en quelque sorte à la gloire de cette journée, en faisant publiquement appel à l'autorité de sa parole, était un homme que saint Louis avait aimé, qui avait partagé ses souffrances et ses dangers, qui avait frôlé de son vêtement, touché de ses mains pendant la vie, porté dans ses bras durant la maladie ce corps désormais passé à l'état de reliques.

Dans sa vigoureuse vieillesse, il semblait que la Providence eût spécialement conservé le sénéchal de Champagne, Jean de Joinville, pour rendre témoignage des vertus de saint Louis aux générations qui ne l'avaient pas connu ; pendant vingt ans encore le sénéchal vécut entouré du respect qui s'attachait à l'ami du saint roi non moins qu'au gardien reconnu des anciennes traditions et à l'arbitre des questions de courtoisie. Son rôle ne finit pas avec son existence. La place qu'il a tenue à la cour de Philippe le Bel et de ses fils, il la tient encore aujourd'hui ; car, lorsqu'il mourut presque centenaire, il laissa un livre composé sans art, mais rempli de bonne foi et de simple grâce, livre dans lequel, tant que notre langue sera comprise, on devra toujours aller chercher le vivant portrait de notre plus grand roi.

Quel que soit d'ailleurs le point de vue auquel on se place, — philologie, histoire littéraire, histoire des mœurs, — ce livre est infiniment précieux. Il est un des plus anciens textes historiques écrits en français, et, mieux que tout autre, il permet de concevoir ce que fut l'idéal moral d'un homme du moyen âge. Joinville vécut à l'apogée de cette grande époque dont il est, peut-être à meilleur titre que saint Louis, la plus complète personnification. Par sa situation, par ses vertus comme par son génie, saint Louis était une exception, et les exceptions se rencontrent dans tous les temps. Il n'y a que les hommes de condition et de facultés plus rapprochées de la moyenne sur qui l'on puisse mesurer l'influence exercée par le milieu dans lequel ils ont vécu. Joinville était loin d'être un homme hors ligne. Les gens du XVIIe siècle l'eussent appelé un « honnête homme » et ses contemporains un « prud'homme. » Doué d'un cœur aimant, d'une conscience droite, d'un « subtil sens » que saint Louis se plaisait à reconnaître, il avait dû recevoir, — ses écrits autorisent à le croire, — une instruction aussi étendue que pouvait l'être celle d'un homme de son époque, et la charge héréditaire qu'il se trouva remplir dès son enfance à la cour de Champagne lui avait donné de bonne heure, avec l'usage du plus grand monde, une autorité en matière d'étiquette, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Un très vif sentiment du devoir suppléait chez lui au défaut de certaines qualités. C'est ainsi qu'étranger aux instincts militaires, et même fort accessible à certaines craintes, il montra dans tous les combats une vaillance et une fermeté dignes des plus ardens chevaliers. Ce sentiment, il le devait à la vertu dominante des hommes de son temps : la foi, inconsciemment respirée depuis sa naissance, mais exaltée, et comme épurée à l'exemple de celle de saint Louis, au point de pénétrer toutes les actions de sa vie. Lorsqu'une conviction profonde s'empare d'une âme humaine, elle y croît de telle

sorte qu'un jour vient où il semble que l'âme ne suffise plus à la contenir, et qu'il lui faille se répandre au dehors; alors commence l'apostolat. Joinville en est un exemple. Tout jeune encore, pendant son séjour en Acre, lorsque son intimité avec saint Louis devint plus étroite, il composa, sous la forme la plus propre à la vulgarisation, un petit livre sur la nécessité de la foi; et l'âge ébranla si peu ses convictions que, près de quarante ans après, sur le sol de France, alors que deux princes s'étaient succédé sur le trône du saint roi, le sénéchal reprenait avec amour les pages écrites, en terre-sainte, sous l'influence des enseignemens de son royal ami.

C'est que le temps passé en Égypte et en Palestine, côte à côte avec saint Louis, avait été la période décisive de son existence. Il se trouve justement que c'est la plus connue; quelque nombreux que soient les documens d'archives concernant Joinville, quelque intérêt qui s'attache aux indications que l'on en peut tirer pour la reconstitution de sa personnalité, ces indications sont loin, cela va sans dire, de se présenter sous une forme aussi attrayante que celles qu'il a lui-même données dans ses écrits. Il y a plus : Joinville ayant fait, dans son *Histoire de saint Louis*, la part la plus large à l'événement capital de sa vie, à la croisade dont il avait été témoin, et le reste étant consacré presque uniquement au panégyrique du roi, nos souvenirs, comme les siens, se concentrent sur les six années qu'il vécut en Orient. La majeure partie de sa carrière est rejetée dans l'ombre. On oublie qu'il n'avait guère plus de trente ans lorsqu'il revint en France; on ne se souvient pas davantage qu'il survécut près d'un demi-siècle au roi dont il avait été l'ami, et que, loin d'avoir été terminé en 1270, son rôle politique fut peut-être, sous les règnes suivans, plus considérable qu'il ne l'avait été jusque-là. Cependant, au point de vue psychologique tout au moins, cette disproportion dans nos souvenirs est moins regrettable qu'on ne pourrait le croire au premier abord; la fermeté des principes dont Joinville s'était imbu pendant son étroite union avec le roi ayant fixé pour toujours les traits dominans de son caractère, ce qu'il était à son retour de terre-sainte, il le fut jusqu'à sa mort. Par suite, l'idée que l'on se fait de lui est assez voisine de la vérité; toutefois, comme on s'est plus occupé de juger son principal ouvrage que d'étudier sa personne, sa figure n'est encore que vaguement esquissée. Il reste à en accentuer le dessin de manière à donner à son portrait un peu de l'apparence de vie qu'il a su introduire dans celui de saint Louis.

La chose est d'autant plus nécessaire que, bien qu'il doive sa célébrité à ses écrits, l'écrivain chez lui se confond avec l'homme. Joinville n'écrit pas pour faire un livre, mais seulement pour com-

muniquer ses souvenirs ou ses pensées, comme on converse dans l'habitude de la vie. De là vient la forme presque parlée des deux ouvrages qui nous sont parvenus; de là aussi d'innombrables hors-d'œuvre. Il était d'ailleurs si complètement étranger aux préoccupations d'art ou de forme que, lorsqu'il eut à composer l'épitaphe de son oncle Geoffroy V, il se trouva incapable de la rédiger dans un style différent de celui qui lui était habituel, et l'on est fort étonné de rencontrer dans ce texte lapidaire des digressions sur la famille du défunt, tout au plus admissibles dans une causerie. Un jugement sur l'œuvre de Joinville ne peut donc être porté d'après une étude purement littéraire; les principaux élémens en doivent être cherchés dans la biographie de l'auteur.

I.

L'une des plus irritantes difficultés qu'on éprouve à faire revivre par l'imagination les personnages célèbres du moyen âge, c'est l'impossibilité presque absolue de parvenir à connaître exactement leurs traits. On possède plusieurs représentations de saint Louis, et néanmoins les contradictions qu'on y relève, le défaut complet de plusieurs détails importans, ne laissent encore entrevoir que vaguement ce que fut l'aspect du plus vénéré de nos rois. Si tel est le cas des plus illustres, on juge de l'incertitude où l'on se trouve lorsqu'il s'agit d'hommes ayant tenu dans l'histoire une place moins importante. Pour Joinville, on pouvait espérer rencontrer dans ses écrits quelques allusions à sa personne physique; mais tout se réduit à ces deux mots : « la tête grosse, l'estomac froid. » Encore n'y a-t-il que le premier qui se rapporte à son apparence extérieure, et, d'après cette unique indication, ceux qui voudraient se figurer le compagnon de saint Louis seraient assurément fort embarrassés s'ils ne pouvaient recourir à certains documens iconographiques assez dignes d'attention. Sans parler de la pierre tombale de Joinville, dont il existe un dessin trop imparfait pour mériter la confiance, on voit, en tête d'un manuscrit de l'histoire de saint Louis, une miniature où le sénéchal est représenté offrant son livre à Louis Hutin. Cette peinture, il est vrai, n'est qu'une copie de celle qui décorait l'exemplaire original aujourd'hui perdu; mais le soin avec lequel elle est exécutée, l'exactitude de certains détails, tels que les cheveux blancs que l'artiste a donnés à Joinville alors octogénaire, et surtout la conformité du portrait de Louis Hutin avec les autres images de ce prince, sont un argument en faveur de l'authenticité du portrait du sénéchal. Malheureusement les petites dimensions de la peinture permettent, tout au plus, de démêler, dans les traits du per-

sonnage principal, un certain mélange de fermeté et de bonté qui serait d'ailleurs en harmonie avec l'impression que l'on ressent à la lecture de ses Mémoires. Sa taille paraît plutôt élevée; mais, outre que Joinville est représenté à genoux, on ne pourrait guère, à ce point de vue, se fier à un document de ce genre. Toutefois on est en droit de croire que le sénéchal était d'une force peu commune. Dans son âge mûr, il faisait un long trajet à travers les rues de Paris en portant dans ses bras le roi trop souffrant pour tolérer un autre mode de locomotion; près d'un demi-siècle plus tard, en dépit des nombreuses attaques d'une fièvre contractée sans doute en Orient, il conservait assez de vigueur pour conduire en personne des chevauchées armées sur les confins de la Lorraine. En cela, il différait de son royal ami, à qui de fréquentes maladies devaient donner une apparence débile, une attitude courbée assez sensible pour que certains contemporains l'aient tournée en ridicule. Qui sait si ce contraste dans leurs tempéramens ne fut pas pour quelque chose dans la naissance de leur amitié et si ces deux hommes n'éprouvèrent pas l'un pour l'autre ce mutuel attrait si fréquemment observé entre des natures diverses?

En revanche, il y a aux débuts de la vie de saint Louis et de celle de Jean de Joinville, un ensemble de circonstances analogues. Héritiers de leurs pères avant d'avoir accompli leur dixième année, le jeune roi et le jeune sénéchal se trouvèrent avoir pour protéger leur enfance et défendre leurs domaines des mères d'une sagesse et d'une prudence toutes viriles. De plus, l'action de Blanche de Castille, comme celle de Béatrix d'Auxonne, se prolongea même au-delà du temps de la tutelle légale, et, lorsque les fils devenus hommes partirent pour la terre-sainte, ils remirent l'un son fief, l'autre son royaume entre les mains de celles qui les avaient gouvernés durant leur jeunesse. Toutes deux en étaient dignes. Sans être comparable à celle de Blanche, la tâche de Béatrix exigeait encore des facultés supérieures à celles d'une femme ordinaire, car la maison de Joinville tenait alors le premier rang à la cour de Champagne.

Il avait fallu deux siècles pour l'amener là. Son fondateur, Étienne, lorsqu'il apparaît pour la première fois dans l'histoire, ne se rencontre pas, il faut en convenir, en fort bonne compagnie : c'était, au dire de ses contemporains, un vigoureux chevalier, commensal de seigneurs que Flodoard appelle, sans périphrase, « des brigands,» les comtes de Brienne. Possesseur du château de Joinville qu'il avait fait bâtir non loin de son village natal de Vaux-sur-Saint-Urbain, il s'était taillé une seigneurie aux dépens des abbayes voisines et avait assez de titres à l'estime de ses patrons pour que, vers le commencement du XIe siècle, l'un d'eux lui donnât sa sœur en

mariage. Le compagnon des brigands fit souche de seigneurs; la maison grandit, elle s'enrichit par des alliances, peut-être par de nouvelles usurpations sur les monastères du pays auxquels elle imposait sa protection, et aussi, — c'est justice de le dire, — grâce à la vaillance de ses chefs. L'un d'eux, Geoffroy III, accomplit de telles prouesses en terre-sainte, sous les yeux du comte Henri, qu'elles lui valurent la sénéchaussée de Champagne. Depuis lors, il n'y a pas de croisade où ne figure un Joinville. C'est Geoffroy IV qui périt en 1190 à ce terrible siège d'Acre où les croisés assiégeans étaient eux-mêmes investis par l'armée de Saladin. C'est Geoffroy V, un héros dont le courage avait inspiré assez d'admiration à Richard Cœur-de-Lion pour qu'il voulût partir les armes des Joinville de celles des Plantegenet; un croisé fidèle à son vœu qui, tandis que le gros de ses compagnons, au lieu de délivrer le tombeau du Christ, allait se partager les lambeaux de la plus ancienne monarchie chrétienne, vint mourir obscurément sur le sol de la terre-sainte. C'est le frère de Geoffroy V, Simon, qui, après avoir péniblement arraché à son suzerain la reconnaissance de l'hérédité de la sénéchaussée dans sa famille, prit part au siège de Damiette, à côté de Jean de Brienne. Enfin, sur ce même sol d'Égypte, c'est, quarante ans plus tard, le compagnon de saint Louis tombant aux mains des Sarrasins.

La croisade de Constantinople a eu le triste résultat de rendre suspect à la postérité le mobile de ces grandes entreprises. Bien des croisés pourtant, même après cette époque, n'avaient d'autre ambition que de faire œuvre chrétienne. Telle était la manière de voir dans l'entourage de Joinville. A la suite de l'un de ses premiers faits d'armes, sur les confins de la Franche-Comté, un jour que le jeune sénéchal venait d'aider son oncle, Josserand de Brancion, à chasser des Allemands qui avaient envahi une église, il avait vu son chef se jeter à genoux devant l'autel à peine dégagé et supplier le ciel de lui épargner désormais ces guerres entre chrétiens en lui permettant de mourir pour le service de la foi. D'ailleurs, la mémoire de Geoffroy V était chez Joinville l'objet d'un véritable culte; à son retour de terre-sainte, il suspendit dans sa chapelle le bouclier du héros qu'il était allé chercher lui-même au Krak, la célèbre forteresse des Hospitaliers où son oncle était mort, et il tint à fixer le souvenir de ses hauts faits dans la longue épitaphe qu'il fit apposer à Clairvaux. Un homme nourri de tels exemples ne devait pas hésiter à suivre le roi contre les infidèles, et il n'est certes pas besoin de chercher, dans sa détermination, la part de vulgaire ambition que lui attribue, bien gratuitement, un critique chez qui la sûreté des connaissances historiques était loin d'égaler la finesse des jugemens littéraires.

A défaut d'ambition, il n'avait pas fallu moins que la triple influence de la foi, du sentiment du devoir et des traditions de famille pour inspirer à Joinville le courage de partir. Tout se réunissait pour lui rendre le départ plus pénible. Il était jeune, très jeune même : né vers les premiers mois de 1225, il ne comptait pas encore vingt-quatre ans. Son caractère n'avait rien d'aventureux, et des liens bien puissans l'attachaient à son foyer. Depuis près de neuf ans déjà, il était marié à la fille du comte de Grantpré, Alix. Sans doute, ce mariage était le résultat d'une convention conclue entre les pères alors que les fiancés n'étaient que des enfans, et de semblables unions constituaient avant tout la sanction d'arrangemens territoriaux. Cependant, bien que Joinville s'abstienne presque complètement dans ses Mémoires de toute allusion à ses affaires de famille, certains de ses jugemens sur la manière d'être de saint Louis vis-à-vis de Marguerite de Provence donnent à supposer que des sentimens, autres que l'intérêt, pouvaient y trouver place, et que le sénéchal se considérait comme lié à la mère de ses enfans par des liens plus doux que ceux du devoir. Des deux fils qu'Alix lui avait donnés, le second ne vint au monde que quelques semaines avant le départ de son père, et les termes attendris dans lesquels Jean parle de l'un et de l'autre sont dans toutes les mémoires : — « Je ne voulus jamais, dit-il, en racontant son départ, tourner les yeux vers Joinville de peur que mon cœur ne s'attendrît à cause du beau château que je laissais et de mes deux enfans. » — A côté d'eux, avant eux, le sénéchal nomme ce beau château dont la mort de son père l'avait fait maître depuis son enfance. C'est que, dans ce temps où nous vivons d'une existence passée sous des toits d'emprunt, où la moderne loi des partages détruit le point de réunion de la famille en livrant à des inconnus la maison qui a vu mourir les pères, il est difficile de se figurer ce qu'était, à l'époque de Joinville, l'attachement d'un seigneur pour son château. Cela tenait à la fois du patriotisme, du respect qu'ont les hommes bien nés pour l'honneur de leur nom, de la fierté que l'on ressent en présence de tout ce qui manifeste la supériorité du rang, de la tendresse dont on entoure les choses du foyer, de la passion que le paysan est aujourd'hui presque seul à nourrir pour la terre qui le fait vivre. De tout ce qui se rattachait au château, la bannière pouvait bien être le symbole ; mais la réalité même, c'étaient ces murs, abri de la famille, preuve visible et garantie matérielle de la puissance, centre du fief, de ce morceau de la patrie dont le seigneur avait la garde en même temps que la possession. Que l'on ne vienne pas nous dire que l'idée de patrie est une idée moderne, née tout au plus au milieu des désastres de la guerre de cent ans! Elle était sans doute plus étroite, plus parti-

culièrement associée au lieu d'habitation ; encore n'est-il pas sûr qu'elle n'affectât pas quelquefois une forme très voisine de la forme sous laquelle nous la concevons aujourd'hui. Si Joinville, pour ne parler que de lui, éprouva en quittant sa demeure ce premier déchirement auquel nul homme n'a jamais échappé en se séparant des siens, il semble qu'il connut aussi cette émotion moins poignante peut-être, mais non moins profonde que l'on ressent en voyant disparaître les rivages du sol natal. Soixante ans après, il en retrouvait quelque chose lorsqu'il dictait le récit de son embarquement : — « En peu de temps, dit-il, le vent frappa sur les voiles et nous eut enlevé la vue de la terre, tellement que nous ne vîmes que le ciel et l'eau; et, chaque jour, le vent nous éloigna des pays où nous étions nés. » — Et, pourtant, cette terre que le sénéchal cherchait encore à distinguer au-delà de l'horizon n'était pas comprise dans les limites politiques du royaume de France; c'était la Provence, terre française assurément, mais alors fief d'empire. Néanmoins, Joinville paraît l'avoir considérée avec les mêmes yeux qu'il y a deux siècles, avant que les idées d'unité eussent pris corps, un Toscan, par exemple, pouvait considérer la Ligurie. Ce sentiment, d'ailleurs, était parfaitement compatible avec ce que, faute d'un mot unique, nous appellerons l'état d'esprit féodal. Joinville lui-même, appelé par le roi à venir, avant la croisade, jurer fidélité aux héritiers du trône, refusa sous prétexte qu'il n'était pas son homme. L'excuse était bonne, le sénéchal n'ayant envers la couronne que les obligations réflexes qui résultaient des obligations directes de son suzerain, le comte de Champagne. On ne saurait donc tirer de ce fait des conclusions contraires aux sentimens d'attachement à la patrie française que nous avons cru pouvoir signaler chez Joinville; pas plus qu'on ne pourrait aujourd'hui accuser de manquer au patriotisme un citoyen qui refuserait de se reconnaître envers l'État des obligations qu'il n'aurait qu'envers sa commune.

Indépendamment de tous les liens du cœur, les raisons d'intérêt auraient aussi pu faire hésiter Jean à partir. C'était une grande affaire que la croisade. Le seul voyage sur mer demandait des mois; les campagnes duraient plusieurs années. De plus, un seigneur du rang de Joinville n'apportait pas à la cause de la chrétienté le seul concours de son bras : il ne pouvait se dispenser d'engager à sa solde un certain nombre de chevaliers et traînait après lui une suite considérable. Enfin, — et c'était là le plus important aux yeux d'un homme scrupuleux qui ne voulait « emporter nuls deniers à tort, » — il y avait à se mettre en règle avec tous ceux à qui il avait pu causer quelque dommage. Sur ce chapitre,

Jean poussait la conscience jusqu'à laisser aux intéressés l'estimation des indemnités qu'il pouvait leur devoir. Il y avait même encore des aumônes à distribuer; car, quoi qu'en disent ceux qui accusent les hommes de ce temps d'avoir envisagé la croisade bien moins comme une œuvre de piété que comme une aventure guerrière, c'était avec les insignes du pèlerin qu'on l'entreprenait, c'était par de pieuses largesses, par des visites aux sanctuaires de son pays qu'on préludait au grand pèlerinage de terre-sainte. Pour tout cela, il fallait de l'argent. Mais le numéraire était rare en ce temps; la plupart des redevances se payaient en nature, et, quelque haute que fût la position du sénéchal, quelque importans que fussent ses domaines, l'argent lui manquait. Sa mère vivait toujours, sa femme n'avait encore rien reçu de sa dot, et pour subvenir aux dépenses qu'il prévoyait, Jean dut mettre en gage une grande partie de ses terres.

Mais le long séjour que saint Louis se résolut à faire en Chypre n'était pas entré dans ses calculs. La somme que Joinville avait pu réunir était à peine suffisante pour payer son vaisseau. En débarquant dans l'île, il ne lui restait plus que 240 livres; comment subvenir dans ces conditions aux gages de ses neuf chevaliers et à l'entretien de sa suite? Cette circonstance eut le plus heureux résultat; car c'est peut-être à elle, ou du moins au rapprochement qu'elle amena entre le sénéchal et le roi, que nous devons l'*Histoire de saint Louis*. Jusque-là les rapports de Joinville et du souverain ne reposaient sur aucune obligation, et bien qu'ils dussent être assez étroits déjà pour que Louis IX ait pu se juger en mesure de réclamer le serment dont il a été question tout à l'heure, bien que de son côté Jean n'ait pas cru pouvoir s'abstenir d'aller à Paris présenter lui-même ses excuses, il ne paraît pas avoir mis beaucoup d'empressement à répondre aux avances royales. Il fallait, pour que Louis IX les ait faites, qu'il lui portât une sympathie qui est toute à l'éloge du sénéchal, dont il avait déjà pu sans doute apprécier les qualités. La gêne où se trouvait Joinville fournit au roi l'occasion de se l'attacher; il le fit appeler, lui donna 800 livres et le prit à ses gages. Telle fut l'origine de l'intimité de saint Louis et du sénéchal; cependant il fallut l'épreuve des dangers affrontés en commun et les épanchemens du voyage d'Égypte en Syrie pour que leur amitié parvînt à ce degré de perfection où la mort même ne peut la rompre.

Le printemps venu et tous les croisés réunis, l'armée chrétienne reprit la mer. Au début de juin, elle était en vue des bouches du Nil. On sait quel fut l'empressement de saint Louis et de tous les croisés à débarquer, malgré les Sarrasins qui occupaient le rivage. Le combat qu'il fallut livrer, et qui eut pour résultat l'occupation

de Damiette abandonnée par les musulmans, paraît n'avoir été qu'une suite d'escarmouches où les croisés, obligés de combattre à pied contre la plus impétueuse des cavaleries, infligèrent, malgré l'infériorité de leur situation, des pertes sérieuses aux infidèles. Toutefois, il serait difficile de se faire une idée de cette journée si l'on n'avait pas d'autres témoignages que celui de Joinville; car, par une singulière contradiction, cet homme qui donna, en tant d'occasions, des preuves de l'opiniâtreté de son courage et de la fermeté de son sens, n'avait ni goût ni coup d'œil militaire. Tandis que les chroniqueurs les plus froids, les trouvères les plus dénués d'inspiration, ne sortent de leur apathie ordinaire que lorsqu'ils ont des combats à raconter, Joinville, dans ses récits de batailles, s'en tient à la plus incolore des narrations et tombe dans la plus inextricable des confusions. Lui qui rapporte en termes si touchans les moindres traits de piété ou de bonté de son roi, qui dépeint avec tant de charme et de sobriété certaines scènes imposantes comme le festin de Saumur, ou familières et émouvantes en même temps, comme son entretien avec le roi à la suite du conseil où fut discutée l'opportunité du retour en France, il est hors d'état de raconter clairement le plus simple combat. Pour lui, la guerre n'est pas, comme pour la plupart des hommes de son temps et de sa classe, le plus enivrant des plaisirs et le plus passionnant des spectacles; c'est un devoir qu'il ne fuit jamais, au-devant duquel il va quelquefois et qu'il accomplit jusqu'au bout avec une ténacité d'autant plus méritoire qu'elle n'est due ni à l'enthousiasme ni à la vanité, mais à la seule conscience d'une obligation morale.

Malgré tout, le sentiment du devoir lui donnait une supériorité sur les autres chevaliers en ce qu'il lui inspirait une fidélité à la consigne à peu près ignorée de ses contemporains. On a peine à se figurer quelles pouvaient être alors les difficultés du commandement. Braver inutilement le danger, se lancer à corps perdu sur l'ennemi dès qu'on le voyait paraître, sans se préoccuper d'attendre ses compagnons, frapper le plus fort possible, telle était l'étroite idée que se faisaient du devoir militaire la plupart des chevaliers, ou plutôt le grossier idéal que poursuivait leur vanité. Saint Louis et quelques-uns de ses conseillers militaires avaient compris quels désastres pouvait amener cet élan irréfléchi qui, dans le siècle suivant, causa toutes les grandes défaites de la guerre de cent ans. Le roi avait formellement interdit les attaques isolées, mais bien peu de ceux qui l'entouraient tenaient compte de ses défenses. En vain, Louis blâmait en termes sévères la conduite des contrevenans, alors même que, comme le vaillant Gautier d'Autrèches, ils avaient payé de leur vie leur audace; en vain, il faisait jurer aux plus ardens d'observer ses défenses. A la vue de l'ennemi, tout

était oublié, et son propre frère, en dépit de la parole donnée, allait follement se faire tuer dans Mansourah. Joinville n'était assurément pas capable de s'expliquer les motifs qui faisaient agir le roi ; mais, pour rien au monde, il n'aurait désobéi, et il se pénétrait assez des volontés de son maître pour qu'au bout de quelque temps on l'ait vu imiter, vis-à-vis de l'un de ses subordonnés, les sévérités de saint Louis envers Gautier d'Autrèches.

Mais c'était là tout. Nulle part son manque de sens militaire n'apparaît d'une façon plus évidente que dans le récit de la bataille de Mansourah. La narration est encore moins intelligible que celle du débarquement en Égypte. L'action, du reste, fut très confuse, et quiconque cherche à s'en rendre compte peut apprécier combien était grand le désordre des cohues chevaleresques qui constituaient les armées du moyen âge. Chacun y combattit pour son compte, presque au hasard. Le roi, malgré son courage, n'avait rien de ce coup d'œil ni de ce talent d'organisation qui permettaient à un Simon de Montfort ou à un Philippe-Auguste de réunir et de manier ces foules éparses et turbulentes ; le plan qu'il avait adopté ne pouvant être mis à exécution par suite de l'indiscipline du comte d'Artois, il ne sut pas en improviser un autre, hésita, faillit être pris et ne dut son salut qu'à la force de son bras. Quant à Joinville, il fit durant cette journée preuve d'une opiniâtreté et d'une force de résistance véritablement surprenantes. Frappé d'un coup de lance, démonté, deux fois foulé aux pieds des chevaux ennemis, n'ayant plus que quatre chevaliers, il tint longtemps encore tête aux musulmans. A peine dégagé par le comte d'Anjou, il n'eut rien de plus pressé que de remonter à cheval, de s'improviser une lance avec la hampe ferrée de sa bannière, et se remit à combattre bravement jusqu'au soir. Pour lui, il n'y avait là que le strict accomplissement d'un devoir, et la simplicité de son langage en est la preuve. Il se félicite fort, par exemple, d'avoir eu l'idée de remplacer l'écu qu'il avait perdu par la veste rembourrée d'un Sarrasin, « de sorte, dit-il le plus naïvement du monde, que je ne fus blessé de leurs traits qu'en cinq endroits et mon roussin en quinze endroits. » Et pourtant, il faut le redire, Joinville était loin d'éprouver, au milieu de la bataille, l'entraînement irrésistible, l'attrait presque physique qui emportait la plupart de ses contemporains. Il n'avait en aucune façon le tempérament d'un héros. En présence du feu grégeois, il ressentait une invincible terreur. Jamais cependant l'idée ne lui vint de déserter son poste lorsqu'il eut à défendre, sous une pluie de flammes et de traits, les ouvrages à l'abri desquels les travailleurs chrétiens tentaient de barrer la branche du Nil en face de Mansourah ; mais il ne cherche pas à dissimuler le « malaise de cœur »

qu'il éprouvait le jour où devait revenir son tour de veille dans les ouvrages de plus en plus endommagés, ni même le soulagement avec lequel il apprit qu'ils avaient été incendiés quelques heures avant qu'il eût à en prendre la garde. Charles d'Anjou, qui était de service au moment de l'incendie, « en était si hors de sens qu'il se voulait aller lancer dans le feu pour l'éteindre ; et s'il en fut courroucé, moi et mes chevaliers, nous en louâmes Dieu ; car si nous eussions fait le guet le soir, nous eussions été tous brûlés. »

Cependant, quand vinrent les grandes épreuves, l'épidémie, la retraite, la captivité, les menaces de mort, bien autrement difficiles à affronter dans l'impuissance de la prison que les périls bravés dans l'excitation de la bataille, Joinville ne montra pas moins de fermeté. Sa foi d'ailleurs, s'y trouvant encore plus directement intéressée, stimulait la patience et le courage qu'il avait déjà montrés dans les combats. Elle n'allait pas néanmoins jusqu'à lui faire rechercher le martyre, tant qu'il restait un espoir d'y échapper. Lorsqu'il vit, pendant la retraite sur le Nil, sa barque entourée par les galères du Soudan, un de ses serviteurs ne parlait de rien moins que de se laisser tous tuer pour être plus sûrs de gagner le Paradis ; « mais, dit le sénéchal, nous ne le crûmes pas, » et il se rendit. Toutefois, quand le martyre parut inévitable, quand, à quelques jours de là, éclata la révolte des émirs et qu'un Sarrasin brandissait une hache sur sa tête, Joinville se soumit, avec une entière résignation, à la volonté de Dieu. Sa pensée se reporta vers ces premiers temps du christianisme où, non-seulement des guerriers comme lui, mais d'innocens enfans, de faibles jeunes filles acceptaient la mort avec sérénité, et, se jetant à genoux, il attendit le coup en disant : « Ainsi mourut sainte Agnès ! »

La mort ne vint pas encore ce jour-là ; c'était la troisième fois depuis sa capture que Joinville la voyait d'aussi près. Loin d'en être ébranlée, sa constance religieuse s'en affermissait encore et trouvait un aliment jusque dans les paroles d'un de ces derviches à moitié insensés que les musulmans entourent d'une vénération particulière. C'était à un moment où les barons prisonniers avaient vu leurs compagnons plus humbles mis dans l'alternative de renier leur foi ou d'être décapités, où eux-mêmes venaient de soulever la colère de leurs vainqueurs en refusant de livrer les châteaux de terre-sainte. Leur campement venait d'être envahi par une foule de jeunes Sarrasins l'épée nue, quand parut, s'appuyant sur deux béquilles, un petit vieillard à la barbe et aux cheveux blancs et que l'on disait fou. S'adressant aux chrétiens, il leur demanda s'ils croyaient en un Dieu pris, blessé, mis à mort pour eux et ressuscité au troisième jour. « Et, dit Joinville, nous répondîmes :

oui. Et alors il nous dit que nous ne nous devions pas déconforter si nous avions souffert ces persécutions pour lui ; « car, dit-il, vous n'êtes pas encore morts pour lui, ainsi qu'il est mort pour vous ; et s'il a eu le pouvoir de se ressusciter, soyez certains qu'il vous délivrera quand il lui plaira. » Alors il s'en alla et tous les autres jeunes gens après lui ; de quoi je fus très content, car je croyais certainement qu'ils nous étaient venus trancher la tête... Et vraiment je crois encore que Dieu nous l'envoya ; car il se passa bien peu de temps après qu'il s'en fut allé, quand les conseillers du soudan revinrent qui nous dirent que nous envoyassions quatre des nôtres parler au roi, lequel nous avait (par la grâce que Dieu lui avait donnée) tout seul négocié notre délivrance. » Cet épisode frappa tout particulièrement le sénéchal, et le souvenir lui en revint dans la suite avec une telle persistance qu'on en trouve le récit dans chacun des deux ouvrages qu'il nous a laissés.

Enfin les conditions de la délivrance du roi et des captifs chrétiens furent arrêtées. On dut rendre Damiette et payer une énorme rançon ; puis le soir du 8 mai 1250, Louis IX s'embarqua pour Acre et prit Joinville sur son navire. La misère était grande à bord ; le roi n'avait pas d'autre lit ni d'autres vêtemens que ceux que le soudan lui avait donnés. Jean, encore plus dénué, n'avait pour habit qu'une couverture fourrée qu'on lui avait jetée sur les épaules au moment où il avait été fait prisonnier. De ses chevaliers, de ses valets, il ne lui restait personne. Il était encore bien malade, et cependant ce temps de souffrances paraît avoir été l'une des époques auxquelles se reportaient le plus volontiers ses souvenirs ; car c'est alors que le roi, en lui ouvrant entièrement son cœur, le prit pour confident de ses épanchemens les plus intimes. Les six jours que dura la traversée, Jean les passa assis aux côtés de son royal ami, malade comme lui. Ils se racontaient comment ils étaient tombés aux mains des infidèles. Louis parlait de la mort du comte d'Artois, son frère préféré ; il comparait son affection à la tiédeur de ses autres frères qui, tout occupés de leurs affaires ou de leurs plaisirs, le laissaient dans une sorte d'abandon. Depuis lors, l'amitié du roi et du sénéchal devint une de ces affections profondes, une de ces fraternités d'élection qui, en dépit de toutes les différences d'états, unissent deux hommes l'un à l'autre par un lien plus fort que celui du sang. Entre eux l'amitié se prolongea même au-delà de la mort, et l'élévation de Louis IX au rang des saints ne diminua rien des sentimens de tendresse confiante que le sénéchal avait voués au souverain vivant.

Aux souffrances déjà endurées vint s'ajouter la maladie qui assaillit le pauvre Joinville après son arrivée à Acre. De si rudes épreuves, les pertes matérielles qu'il avait subies, auraient déter-

miné un homme moins fidèle à ses devoirs, à saisir la première occasion de rentrer en France. Quelle que fût l'amertume d'une séparation de tous les siens qui durait déjà depuis deux ans, Joinville avait toujours présentes à l'esprit les paroles que son cousin de Bourlémont lui avait adressées avant son départ : « Vous vous en allez outre-mer ; or, prenez garde au retour ; car nul chevalier, ni pauvre, ni riche, ne peut revenir qu'il ne soit honni s'il laisse aux mains des Sarrasins le menu peuple de Notre Seigneur en compagnie duquel il est allé. » Or, le menu peuple était encore en Égypte exposé à racheter sa vie par une apostasie. Que serait-il devenu si le roi, si les hauts barons qui avaient pu payer rançon eussent repris le chemin de l'Occident? On sait avec quelle fermeté Joinville insista pour que saint Louis restât en terre-sainte, dans le conseil tenu à ce sujet vers la fin de juin 1250. Les princes, le légat, le conseil entier, étaient d'un avis contraire. Le roi laissa dire et déclara qu'il ferait connaître sa décision dans huit jours.

Le récit de la scène qui suivit est peut-être le plus charmant morceau des Mémoires. Vitet l'a cité ici même dans sa belle étude sur *Joinville, saint Louis et le XIIIe siècle* (1). C'est un tableau achevé où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de la vérité des détails ou de la simplicité de l'expression. La familiarité affectueuse avec laquelle saint Louis vint surprendre Joinville en lui posant les mains sur la tête au moment où il méditait tristement, les bras passés dans les barreaux de la fenêtre, la franchise du sénéchal, la confiance avec laquelle le roi le mit dans le secret de ses résolutions, tout y est peint avec autant de naïveté que de précision attendrie. On doit sans doute regretter que l'influence du loyal sénéchal ait contribué à priver, pendant quatre ans encore, la France de son roi. Comme souverain, saint Louis commit peut-être une faute, de même que Jean en commit une autre comme seigneur de Joinville, en abandonnant ses domaines pendant le même temps. Mais si, au point de vue humain, il y eut faute de part et d'autre, on ne peut s'empêcher d'admirer la conformité de ces deux nobles âmes qui sacrifiaient tous les intérêts au devoir. D'ailleurs le royaume de France, pas plus que les domaines de Joinville, n'étaient complètement abandonnés, puisque le roi et le sénéchal avaient, l'un et l'autre, laissé derrière eux une mère sage et prudente ; de plus, les frères du roi allaient revenir en France. On put voir, en cette occasion, quelle confiance ils avaient dans l'attachement de Joinville pour saint Louis. « L'un et l'autre frères, dit-il, me prièrent beaucoup que je prisse garde au roi ; et

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai 1868.

ils me disaient qu'il ne demeurait personne sur qui ils comptassent autant. » Au moment du départ, le comte d'Anjou s'abandonna au plus violent désespoir; était-ce le regret de n'avoir pu trouver l'occasion de s'illustrer? Était-ce simplement la douleur qu'il ressentait à se séparer de son frère? La situation de ceux qui restaient n'était pourtant pas bien enviable. Trop peu nombreux pour agir d'une manière efficace, ils allaient consumer leur temps en longs repos, en combats sans éclat, en négociations presque toujours stériles. Plus d'un dut regretter de n'avoir pas suivi les princes. Quant à Joinville, il trouvait dans sa foi le plus sûr des réconforts et dans les conseils de son maître le plus puissant soutien de sa foi. Certes, on a vu combien cette vertu était déjà profondément enracinée chez lui; mais à partir de cette traversée où se resserra si fort l'intimité du roi et du jeune sénéchal, elle s'échauffa et devint plus féconde au contact de celle de saint Louis. « Faire de bonnes œuvres et croire fermement, » telle était la règle de conduite que celui-ci donnait à son ami, et le commentaire qu'il y ajoutait était presque aussi simple. Faire de bonnes œuvres, c'était ne faire et ne dire que ce qu'on ne craindrait ni de faire ni de dire devant tous; croire fermement, c'était mettre toute sa volonté à accepter sans réserve les vérités prophétisées et prêchées aux croyans et aux mécréans. Hors de là point de salut.

Sous l'influence de ces idées, « pour exciter, comme il le dit lui-même, les gens à croire ce dont ils ne se peuvent dispenser, » Joinville employa les loisirs de son séjour en Acre, après le départ des princes, à composer une sorte d'illustration du *Credo* par des rapprochemens avec les prophéties et par des commentaires. Afin de mettre son ouvrage à la portée de tous, il le fit accompagner de peintures destinées moins à l'orner qu'à frapper l'esprit de ses lecteurs en attirant leurs regards. Bien que dans quelques-unes de ces peintures l'auteur ait fait représenter des scènes telles que le jugement dernier ou la séparation des bons anges et des mauvais anges, il était loin de se former des choses surnaturelles la conception grossière et toute matérielle que ne peuvent dépasser les esprits les moins éclairés. On n'en peut douter en lisant le début de son œuvre : « Vous pouvez, y est-il dit, voir ci-après peints et écrits les articles de notre foi par lettres et par images, comme on peut peindre selon l'humanité de Jésus-Christ et selon la nôtre. Car la divinité et la Trinité et le Saint-Esprit, main d'homme ne peut les peindre. » Quelle que fût néanmoins l'impuissance des moyens dont l'homme peut disposer, Jean reconnaissait la nécessité d'agir sur les sens pour parvenir jusqu'à l'âme. Sans doute, en concevant un tel plan, il ne faisait que suivre l'usage courant à cette époque pour les ouvrages de grande vulgarisation; les résumés

de l'Histoire sainte et de l'Histoire ecclésiastique, les Bibles moralisées, les légendes de saints populaires étaient présentés sous la forme de recueils d'images dans lesquels le texte ne jouait souvent qu'un rôle secondaire; mais il est aussi permis de croire qu'il y trouvait également la satisfaction de ce penchant naturel pour tout ce qui parle aux yeux qui le portait à faire peindre, soit dans les livres qu'il parcourait habituellement, soit sur les verrières de ses chapelles, les scènes dont il avait été témoin, goût inspiré certainement par cette singulière faculté d'observation qui, jusque dans les circonstances les plus tragiques, lui permettait de noter des détails insignifians en apparence. Cette précision dans l'observation est une garantie de l'importance historique de certaines des miniatures en question; car, s'il résulte du texte même du *Credo* que les figures qui l'accompagnent forment un complément nécessaire de l'œuvre de l'écrivain, on en doit conclure qu'elles ont été composées sur ses indications, et l'une d'elles prend en ce cas la valeur d'un document biographique.

Joinville, en effet, rapproche de l'article du symbole relatif à la résurrection du Sauveur, les paroles si chrétiennes qu'il avait entendues tomber des lèvres d'un vieillard infidèle, au moment où les croisés prisonniers croyaient leur dernière heure arrivée. La représentation de cette scène est assurément la plus curieuse de toutes les miniatures du *Credo*. On y voit, au milieu des jeunes Sarrasins, « les espées traites, » le vieillard reconnaissable à sa petite taille, à sa barbe, à ses « treces chenues, » à ses béquilles. Malheureusement, aucun indice certain ne permet de distinguer Joinville dans le groupe des croisés. Tous portent des surcots à manches, et le sénéchal n'avait alors, — c'est lui-même qui le dit, — d'autre vêtement qu'une couverture fourrée où il avait fait un trou pour y passer la tête. En tout cas, cette peinture contribue à rendre infiniment précieux le petit ouvrage qu'elle accompagne : en même temps qu'on y trouve la reproduction figurée d'une des scènes les plus importantes de la vie de Joinville, ce livret contient comme le portrait moral de l'auteur, l'expression la plus complète de ses doctrines en matière religieuse; doctrines où l'on peut chercher un reflet de celles de Louis IX.

La vie que le sénéchal allait mener pendant le reste de son séjour en terre-sainte n'avait plus rien de l'incertitude d'un service en campagne, et lui-même en a laissé un curieux tableau. Son train de maison était considérable, ainsi qu'il convenait au plus important des seigneurs restés auprès du roi; mais c'était un bon ménager que Joinville, et ce n'est pas sans complaisance qu'il raconte comment il savait s'approvisionner au meilleur compte ou comment il faisait plus ou moins tremper le vin de ses gens, selon le

rang qu'ils occupaient dans la hiérarchie domestique. Aux seuls chevaliers on servait séparément du vin et de l'eau qu'ils mélangeaient à leur gré. Quant à lui, il n'était pas, à en juger d'après certains conseils que le roi crut nécessaire de lui faire entendre, trop enclin à donner sur ce point l'exemple de la modération. Sa vie cependant était bien celle d'un homme que saint Louis honorait de son amitié. Au camp, son lit était disposé de manière à frapper les yeux de quiconque entrait dans sa tente, « et ce fesois-je, dit-il, pour oster toutes mescréances de femmes. » Éveillé dès l'aube, il se faisait dire la messe pendant que ses chevaliers dormaient encore. Il se rendait ensuite chez le roi et lui tenait compagnie les jours où celui-ci voulait chevaucher, ou bien il restait à travailler avec lui lorsqu'il arrivait des dépêches.

Joinville tenait désormais auprès du souverain une situation exceptionnelle et reconnue de tous. On sait dans quels termes Alfonse de Poitiers et Charles d'Anjou lui recommandèrent, à leur départ, la personne de leur frère. Leur confiance était justifiée ; la tendresse inquiète du sénéchal veillait sans cesse autour de saint Louis, et s'étendait à tout ce qui le touchait, à la reine, à ses enfans. Quand ceux-ci arrivaient de voyage, il mettait plus d'empressement que le roi lui-même à courir à leur rencontre. Louis, d'ailleurs, ne lui montrait pas moins d'amitié : il goûtait son bon sens, le questionnait à tout propos et accueillait toujours bien ses réponses, même lorsqu'elles contenaient un blâme de sa facilité à s'emporter ou de son excessif renoncement aux choses d'ici-bas. Il souriait à ses saillies et cherchait à les provoquer ; car l'un des traits caractéristiques de l'esprit de Joinville était cette gaîté que l'on trouve chez beaucoup de Français du moyen âge, et jusque chez Jeanne d'Arc : mélange singulier d'une bonhomie un peu naïve qui lui faisait trouver plaisir aux tours d'enfant du comte d'Eu, et d'une finesse empreinte de malice qui perce dans la plupart de ses reparties. Bref, Louis IX ne pouvait se passer de lui. Quand on sut en Orient la mort de Blanche de Castille, Louis resta pendant deux jours dans une solitude absolue ; mais la première personne qu'il fit appeler, ce fut Joinville et, comme s'il eût trop tardé à lui faire partager sa douleur : « Ah ! sénéchal, s'écria-t-il en lui tendant les bras, j'ai perdu ma mère ! » Plus tard, quand le retour fut décidé, ce fut Joinville qui reçut la périlleuse mission d'escorter à Tyr la reine et ses enfans. Enfin lorsque le roi s'embarqua, il voulut encore garder auprès de lui son fidèle compagnon. Après une longue traversée, après de nouveaux dangers affrontés avec le même héroïsme de la part de Louis et la même simplicité de la part de Joinville, les croisés aperçurent enfin ces côtes de Provence que, six ans auparavant, le sénéchal avait vues disparaître à l'horizon.

Mais quelque grande que fût son impatience de revoir « le pays où il était né, » Jean ne se croyait pas encore relevé de la garde que les frères du roi lui avaient confiée. Il suivit saint Louis à Aix, à la Sainte-Baume, et ne le quitta pas avant de l'avoir vu rentrer dans ses domaines, à Beaucaire. Ce fut là que les deux amis se séparèrent au bout de cinq années d'une intimité presque ininterrompue; mais leur amitié était trop forte pour que la séparation pût être définitive: leurs rapports se continuèrent en dépit des séjours que le sénéchal dut forcément faire dans ses terres.

II.

Après ces longues années d'absence pendant lesquelles il n'avait cessé de montrer toutes les vertus du chrétien et du chevalier, Joinville rapportait, pour tout butin, les trophées les plus appropriés aux unes comme aux autres : l'écu de Geoffroy V qu'il avait été pieusement rechercher au krak des Hospitaliers où son oncle était mort en 1205, et des reliques précieuses; mais il revenait appauvri. Malgré la sage gestion de sa mère, ses hommes privés de leur seigneur avaient été à ce point victimes des officiers du roi et du comte de Champagne, que le domaine ne put jamais s'en relever. Jean comprit qu'une seconde absence ruinerait sa seigneurie, et lorsque, treize ans plus tard, saint Louis le pressa de l'accompagner dans sa nouvelle croisade, il répondit qu'il lui semblait agir plus conformément à la volonté de Dieu en restant en France « pour aider et défendre son peuple. » Sans doute, les intérêts de ses hommes se confondaient ici avec les siens; mais la concession d'une charte de franchise, les dédommagemens qu'il accorda à ses bourgeois lorsqu'il crut avoir empiété sur leurs droits, et surtout le dévoûment bien désintéressé qu'il avait montré en terre-sainte au « menu peuple de Notre Seigneur, » donnent à croire que dans les rapports avec ses inférieurs, comme dans presque toutes les actions de sa vie, Joinville se laissait guider par le sentiment du devoir. Il est certain toutefois que le sénéchal était loin d'être oublieux de ses droits et qu'il mettait à les défendre une âpreté parfois excessive. N'avait-il pas, comme nous le rappelions tout à l'heure, invoqué bien haut l'absence de tout lien féodal pour refuser le serment que Louis IX lui demandait de prêter à ses enfans? On le vit plus tard poursuivre avec rigueur deux de ses tenanciers qui, en se faisant bourgeois du roi, l'avaient frustré des redevances auxquelles ils étaient tenus. On le vit surtout entretenir contre l'abbaye de Saint-Urbain, sa voisine, une querelle d'un demi-siècle. Les seigneurs de Joinville tenaient l'avouerie de ce monastère, et on doit reconnaître, à la décharge de tous, qu'il ré-

gnait entre eux et les moines un si continuel échange de mauvais procédés qu'on ne peut l'expliquer que par un de ces sentimens d'hostilité réciproque et héréditaire analogue aux haines de famille qui se transmettent de génération en génération. De temps à autre, un accord semblait mettre fin à ce conflit toujours renaissant. Après le retour de Jean, des dissensions intestines aggravèrent encore les choses. Joinville n'eut garde de manquer aux traditions de ses ancêtres. On ne peut nier qu'il ait soutenu les moines rebelles et même qu'il ait excité les vassaux de l'abbé à résister à leur suzerain ; mais on doit convenir aussi qu'il paraît avoir scrupuleusement respecté, durant ses dernières années, l'accord qui vint enfin terminer ce conflit séculaire.

Quelque périlleuse pour ses intérêts et pour ceux de ses sujets que le sénéchal jugeât une absence prolongée, il s'en faut de beaucoup que ses affaires personnelles l'obligeassent désormais à séjourner continuellement à Joinville. Il ne pouvait rester longtemps séparé de son ami, au conseil duquel il occupait d'ailleurs une place. Durant les années qui suivirent, il partagea son temps entre son château, la cour de France et celle de Champagne. Joinville avait eu le bonheur de contribuer à rendre plus étroits les rapports entre ces deux cours, en profitant de la situation privilégiée qu'il occupait, pour faciliter le mariage de son suzerain avec Isabelle de France. Pour être moins continue qu'en Orient, l'intimité des deux amis n'en demeurait donc pas moins étroite et leur confiance réciproque s'était peut-être encore accrue. Grâce au rang qu'il tenait parmi les conseillers du roi, Jean ne se trouvait jamais loin de lui pendant ses séjours à Paris ; c'est ainsi qu'il le vit, nombre de fois, rendre paternellement la justice à son peuple sous le chêne de Vincennes ou dans le jardin du palais. Mais, dans le particulier, leur amitié était encore plus apparente, et Jean s'y fiait assez pour venir, au premier appel, s'asseoir aux côtés de Louis, « si près que leurs habits se touchaient, » à la place même que le propre fils du roi, Philippe, et son gendre, Thibaut V, n'avaient osé prendre. Au reste, cette intimité que saint Louis savait mettre à profit pour donner à son ami de pieux conseils n'excluait en rien la gaîté. Le roi se plaisait souvent à mettre aux prises Joinville et son chapelain, le célèbre Robert de Sorbon. Le sénéchal, d'ailleurs, ne redoutait pas ces disputes, qui, si on l'en croit, ne se terminaient pas souvent à l'avantage de maître Robert. Que de précieux souvenirs n'a-t-il pas amassés en vivant dans la familiarité de saint Louis ! Et qu'il y a loin du grand homme qu'il nous fait connaître au type de convention que se sont créé quelques auteurs modernes ! Au lieu d'un roi débonnaire aux allures presque monacales, on voit un monarque énergique, capable de se faire au besoin le défenseur

des droits de l'État contre les demandes injustes des évêques; un sage suzerain qui faisait remontrer au comte Thibaut combien étaient imprudentes ses trop grandes libéralités envers les religieux; un prince enfin assez peu étranger aux choses mondaines pour recommander à ses barons de ne pas négliger une certaine recherche dans leurs vêtemens, « car, disait-il, vos femmes vous en aimeront mieux, et vos gens vous en priseront plus. »

L'attachement du sénéchal à Louis IX était si connu que, lorsqu'il fut question d'une nouvelle croisade, on ne put s'imaginer que Joinville n'y suivît pas le roi, et que son nom fut inscrit sur certaines listes de croisés où on le voit encore. Il ne fallait pas moins que les devoirs impérieux qui le retenaient dans ses terres pour le rendre insensible aux instances de saint Louis et du roi de Navarre, et pour triompher de l'affection qui l'aurait porté à suivre son ami à travers tous les dangers. On ne peut, en effet, supposer que l'ébranlement de sa santé, fort éprouvée par les fièvres dont il subissait une attaque au moment même où saint Louis l'appelait à Paris, fût à ses yeux un motif d'abstention. Il était homme à en faire bon marché; d'ailleurs, il se sentait encore assez fort pour porter le roi dans ses bras à travers Paris, car le pauvre prince était si malade qu'il ne pouvait supporter ni d'aller à pied, ni de chevaucher. Pour que Louis IX acceptât ce fraternel service de celui qui venait de refuser de le suivre, il fallait assurément qu'il approuvât les motifs de son fidèle compagnon, et ce touchant détail raconté en une ligne dans les Mémoires en dit plus que tout le reste sur la tendre confiance qui régnait entre le roi et le sénéchal. Plût au ciel que Louis se fût laissé guider par son loyal ami plutôt que par ceux qui encourageaient ses irréalisables rêves! Ceux-là, comme le dit Joinville, commirent un péché mortel qui, sans même tenir compte de sa faiblesse physique, lui conseillèrent la croisade, car « au point où il était en France, tout le royaume était en bonne paix au dedans et avec tous ses voisins ; et depuis qu'il partit, l'état du royaume ne fit qu'empirer. »

Trois ans plus tard saint Louis prenait la route de Tunis. Ce n'est pas ici le lieu de redire comment, à peine débarquée, l'armée fut assaillie par l'épidémie; comment le saint roi vit expirer son plus jeune fils et succomba lui-même moins de deux mois après avoir quitté son royaume; comment, à la suite de quelques vains succès, les croisés reprirent le chemin de la France, poursuivis durant leur retour par les tempêtes, par les événemens tragiques, par la mort qui continuait à frapper presque sans relâche ce qui restait de la famille royale. On devine sans peine quelles émotions ces tristes nouvelles durent éveiller dans le cœur de Joinville. Parmi ces cinq morts, dont les cercueils formaient un lugubre cor-

tège à l'héritier du trône, venant prendre possession de son royaume, il n'y en avait pas un dont la mémoire ne fût mêlée aux souvenirs personnels du sénéchal. C'était d'abord son roi, saint Louis, l'ami incomparable, dont il avait pendant tant d'années partagé l'existence; c'était son suzerain Thibaut et sa femme, Isabelle de France, dont il avait négocié le mariage; c'était le comte de Nevers, né sur la terre d'Afrique où, vingt ans plus tard, il devait trouver la mort, ce petit Jean Tristan que Joinville avait été recevoir jadis, à son arrivée de Jaffa, avec plus d'empressement que son propre père; cet enfant qu'il avait eu sous sa garde pendant le périlleux voyage de Sidon à Tyr. Enfin, c'était cette jeune reine morte sans avoir régné, Isabelle d'Aragon, dont il avait vu, huit ans auparavant, célébrer les noces avec Philippe le Hardi. Joinville dut assister aux cérémonies célébrées à Saint-Denis pour le repos de l'âme de son ami; ce fut là sans doute qu'il retrouva le nouveau roi et qu'il recueillit de la bouche du comte d'Alençon, son frère, le récit des derniers momens de saint Louis.

Pour ceux qui voient dans la mort autre chose qu'une chute dans le néant, une amitié, telle que celle de Joinville et du roi, se prolonge au-delà des limites de la vie. Même après la mort, même après la triomphale glorification qui, vingt-sept ans plus tard, le mit au rang des saints, Louis IX était toujours, pour le sénéchal, l'ami dans la familiarité duquel il avait vécu. Une nuit, il lui apparut en songe, debout à la porte de sa chapelle, « et, dit Joinville en termes d'une simplicité charmante, il était, ainsi qu'il me semblait, merveilleusement joyeux et aise de cœur; et moi-même j'étais bien aise parce que je le voyais en mon château, et je lui disais: « Sire, quand vous partirez d'ici, je vous hébergerai en une mienne maison sise en un mien village qui a nom Chevillon. » Et il me répondit en riant et me dit: « Sire de Joinville, sur la foi que je vous dois, je ne désire point sitôt partir d'ici. » Quand je m'éveillai, je me mis à penser et il me semblait qu'il plaisait à Dieu et à lui que je l'hébergeasse en ma chapelle, et ainsi ai-je fait; car je lui ai établi un autel en l'honneur de Dieu et de lui, là où on chantera à jamais en l'honneur de lui; et il y a une rente établie à perpétuité pour ce faire. »

Mais, durant le temps écoulé entre la mort de saint Louis et sa canonisation, deux rois s'étaient succédé sur le trône et de grands changemens politiques avaient eu lieu. Le sénéchal avait vu se resserrer de plus en plus les liens qui l'unissaient aux descendans de Louis IX. Le petit-fils du saint roi ayant épousé l'héritière de Champagne, les couronnes de France, de Navarre et de Champagne étaient réunies sur les mêmes fronts, et Joinville avait contribué pour une grande part aux mesures qui amenèrent cette réunion.

Sa situation dans le comté s'était encore agrandie; à un moment même, il avait été mis à la tête du gouvernement de la Champagne lorsque Philippe le Bel fut emmené par son père à la guerre d'Aragon. Toutefois son temps n'était pas entièrement absorbé par les affaires champenoises: en dehors des circonstances officielles telles que l'enquête préliminaire de la canonisation de saint Louis en 1282 ou les noces de sa jeune suzeraine auxquelles il ne pouvait se dispenser d'assister, il avait continué à faire de fréquens séjours à la cour de France. On a prétendu cependant que, dès le début de son règne, Philippe le Bel aurait montré de l'éloignement pour Joinville et qu'il lui aurait même retiré la présidence des grands jours de Troyes que le sénéchal avait exercée jusque-là; mais, bien que l'absence de documens autorise toutes les suppositions, il se peut aussi qu'il y ait eu de la part de Jean une retraite volontaire. De grands vides se faisaient autour de lui; sa seconde femme mourut vers cette époque, et le fils aîné de Joinville, le sire de Briquenay, s'était éteint avant elle. Mais le sénéchal avait appris de saint Louis à chercher dans les choses divines une consolation des choses de la terre. Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce qu'il eût cherché à oublier pour un temps les affaires humaines, et la reprise de son commentaire du *Credo*, en 1287, pourrait passer pour un indice de l'état de son esprit. Cette retraite, en tout cas, aurait été temporaire, car, dans les années suivantes, Joinville paraît être venu souvent à la cour de France, et loin de le tenir à l'écart, Philippe le Bel lui confia d'importantes missions.

L'ébranlement général qui résulta du désastre de Courtray, ébranlement dont la révolte de Bordeaux fut un symptôme, pouvait faire redouter les plus terribles conséquences. Le roi ne connaissait guère les scrupules de conscience. Lui fallait-il de l'argent pour continuer la lutte? Les impôts s'ajoutaient aux impôts; seule, la forme des levées changeait. Croyait-il profitable à sa politique de retenir prisonniers, contre toute justice, le comte de Flandre et ses enfans? Il n'hésitait pas à le faire. Qu'il y avait loin de là à cette passion d'équité que Joinville avait vu inspirer tous les actes de saint Louis! Aussi ne peut-on s'étonner du jugement sévère que le sénéchal porte, dans ses Mémoires, sur la conduite de Philippe le Bel, conduite que sa haute situation lui permettait d'apprécier de très près. Au mois de février 1302, on le trouve de service auprès du roi, et l'on peut se demander s'il n'assista pas, le 11 avril, à cette première réunion des états-généraux où Philippe eut l'habileté d'associer la France à sa lutte contre Boniface VIII. Il est hors de doute qu'il dut, comme tous les autres seigneurs, y être convoqué. Se fit-il représenter par un procureur?

S'abstint-il purement et simplement? La résistance aux ingérences du saint-siège en matière temporelle n'avait rien qui pût déplaire au confident de saint Louis, de tous nos rois peut-être celui qui osa parler aux papes avec le plus de fermeté, et les aveux du légat en terre-sainte ne lui avaient guère laissé d'illusions sur la cour de Rome et « celle desloial gent » qui y était. On ne peut rien conclure du fait qu'on ne le voit pas figurer parmi les signataires de la lettre envoyée aux cardinaux par les barons de France à la suite de la réunion des états, car les trente et un noms inscrits au bas de ce document ne représentent assurément pas l'ensemble des seigneurs présens.

Toutefois, Joinville ne cachait pas les sentimens de désapprobation que lui inspiraient les procédés arbitraires de Philippe le Bel; mais ce serait lui faire injure que d'en chercher la cause dans les charges résultant de la guerre de Flandre. Ni l'envoi forcé de la moitié de son argenterie à la monnaie, ni les semonces répétées à l'host ne peuvent avoir influencé ces sentimens dont on trouve plus d'une fois l'expression dans l'œuvre à laquelle il doit sa célébrité, cette *Histoire de saint Louis*, qui serait plus justement intitulée *Souvenirs du règne de saint Louis*. Si l'auteur, en effet, avait eu l'intention de faire une véritable biographie, il est probable qu'il n'aurait pas attendu d'être presque octogénaire pour l'entreprendre, plus de trente ans après la mort de son ami. Lui-même a raconté par suite de quelles circonstances il fut amené à tenter l'entreprise. Sa mémoire se reportait sans cesse vers ce roi qu'il avait tant aimé; il citait souvent des traits de son existence. Un jour, par exemple, que Philippe III lui avouait avoir payé jusqu'à 800 livres parisis certaines de ses cottes d'armes, il lui rappelait la simplicité des vêtemens de son père et lui reprochait d'employer à un usage futile une somme que celui-ci aurait certainement consacrée à ses aumônes. Si Philippe le Hardi lui donnait déjà l'occasion d'opposer à sa conduite celle de son glorieux prédécesseur, combien de fois, sous le règne suivant, si différent du règne de Louis IX, à la cour de France comme dans la chambre de sa suzeraine, la comtesse de Champagne, reine de France, à Paris comme dans son château de Joinville, aux jeunes princes qui n'avaient pas connu leur grand aïeul, comme à ses propres enfans, combien de fois le sénéchal dut-il parler de la piété du saint roi, de sa fermeté dans ces dangers qu'il avait partagés, de son équité dans ces jugemens dont il avait été le témoin! Mais, même au moment où il eut à rassembler ses souvenirs pour venir déposer dans le procès de canonisation, bien qu'il ne fût pas étranger à la composition littéraire, — le commentaire sur le *Credo* en fait foi, — il ne paraît pas avoir eu l'idée de rien con-

signer par écrit. Cependant parurent plusieurs biographies de Louis IX. Deux d'entre elles, celles de Geoffroy de Beaulieu et de Guillaume de Chartres, émanaient d'hommes qui avaient vécu dans l'intimité du prince; une autre était l'œuvre du confesseur de Marguerite de Provence, et l'on y pouvait trouver, en même temps que le résumé des deux enquêtes sur la vie et sur les miracles de saint Louis, la trace des confidences de la reine. Par malheur, tous ces auteurs se préoccupaient d'être éloquens, et l'éloquence, pour les lettrés de ce temps, c'était l'emploi d'un style pompeux et sans vie, l'encombrement du récit par une foule de citations bibliques et de plates allégories. Les morceaux empruntés par le confesseur de la reine à la déposition de Joinville dans le procès de canonisation, rapprochés des passages des Mémoires où sont racontés les mêmes faits, permettent d'apprécier combien les œuvres pesantes des clercs présentaient moins d'intérêt que les récits animés du chevalier. Enfin on pouvait étendre à tous ces ouvrages le reproche adressé par Guillaume de Nangis à Geoffroy de Beaulieu: les faits de guerre et les affaires séculières y étaient entièrement passés sous silence.

Sans doute, il y avait d'autres livres où cette lacune n'existait pas; c'étaient ceux qui s'élaboraient à Saint-Denis, tels que la *Vie de saint Louis*, par Guillaume de Nangis, ou les ouvrages qui l'avaient précédée et dans lesquels Guillaume avait été chercher la matière du sien. Elle n'existait pas à coup sûr dans le seul de ceux-ci que nous puissions juger, celui de Primat, dont Jean de Vignay nous a donné la traduction. Chez Guillaume, le récit est fidèle; les faits de tout genre et même les hors-d'œuvre abondent, mais l'écrivain a donné en réalité une chronique générale du temps de Louis IX plutôt qu'une histoire particulière de ce roi. Enfin tous ses renseignemens ne sont que de seconde main, et son style n'est pas moins ampoulé que celui des autres clercs. On conçoit donc facilement le peu d'attrait que ces œuvres devaient avoir pour ceux qui avaient pu écouter les narrations familières du sire de Joinville.

S'il nous est donné de prendre place, en quelque sorte, parmi ces auditeurs privilégiés, si nous possédons aujourd'hui le précieux livre où nous allons chercher, en même temps que l'un des plus anciens textes historiques en langue française, le vivant portrait de notre plus grand roi, c'est à une femme, à la jeune reine, Jeanne de Navarre, que nous en sommes redevables. L'héritière des comtes de Champagne aimait fort son vieux sénéchal; elle lui demanda avec instances de réunir en un livre les anecdotes qu'elle lui avait entendu raconter. Aucune préparation n'était né-

cessaire, les souvenirs de Joinville devant être tout naturellement entretenus par la fréquence de ces récits; il pouvait d'ailleurs, s'il avait besoin de les rafraîchir, recourir aux biographies déjà publiées. Pour les derniers momens du roi auxquels il n'avait pas assisté, il en tenait le détail de la bouche du propre fils de Louis IX, du comte Pierre d'Alençon. Il céda et se mit à l'œuvre à une époque qui ne peut être antérieure aux derniers mois de 1304, ni postérieure à 1305. Bien qu'il fût très porté à écrire de sa main, puisque contre toutes les habitudes de son temps, il se plaisait à inscrire, au bas ou au revers des chartes émanées de sa chancellerie, des notes autographes dont plusieurs nous sont parvenues, il préféra dicter à quelque clerc de sa maison.

Son empressement à répondre aux pieux désirs de Jeanne n'avait rien que de conforme à ses propres penchans. L'auteur du *Credo* était trop chrétien pour ne pas aimer à faire profiter tous les hommes des admirables exemples et des salutaires enseignemens qu'il avait recueillis pendant sa longue intimité avec saint Louis. Néanmoins, cette « pensée toute religieuse, » si bien mise en lumière par le savant éminent à qui nous devons la restitution du texte de Joinville, n'a pas été, croyons-nous, la seule qui l'ait inspiré.

A peine Joinville avait-il entrepris de dicter ses souvenirs que la reine expirait le 2 avril 1305. Il n'en poursuivit pas moins l'œuvre commencée, mais il la destina désormais à l'enfant que la mort de Jeanne avait fait son suzerain, à Louis Hutin. Or, le jeune prince n'était pas seulement roi de Navarre et comte de Champagne, il était encore l'héritier du trône de France, et le sénéchal paraît avoir eu, en lui dédiant son livre, une intention qu'il est facile de démêler. « Je vous l'envoie, dit-il, pour que vous et vos frères et les autres qui l'entendront y puissent prendre bon exemple et mettre les exemples en œuvre pour que Dieu leur en sache gré. » Pour tous les Français, et pour Joinville plus que pour tout autre, saint Louis restait le roi modèle. Son règne était regardé comme une sorte d'âge d'or auquel on souhaitait ardemment revenir. Philippe le Bel lui-même reconnaissait ces aspirations et tentait de les satisfaire en promettant, par son ordonnance sur la réformation du royaume, de rétablir toutes les immunités et franchises en l'état où elles se trouvaient sous son glorieux aïeul. On sait de reste combien ces promesses étaient mensongères. Joinville, formé à l'école du plus juste des rois, ne devait que détester un gouvernement dont on a pu dire que tous les actes, même ceux qui dénotaient les plus hautes visées, étaient « infectés d'injustice. » En mettant sous les yeux de l'héritier du

trône les exemples de Louis IX, il espérait contrebalancer l'effet de ceux que lui donnait son père. En lui faisant connaître la vie du grand saint dont le sang coulait dans ses veines, il pensait lui inspirer l'ambition de marcher sur ses traces. C'était là une pensée sur laquelle il ne croyait pouvoir trop insister. Après avoir dit comment Louis IX avait été mis par le pape au nombre des confesseurs, il ajoutait: « De là fut et doit être grande joie à tout le royaume de France et grand honneur à tous ceux de sa lignée qui lui voudront ressembler en faisant le bien et grand déshonneur à tous ceux de son lignage qui, par leurs bonnes œuvres, ne le voudront pas imiter; grand déshonneur, dis-je, à ceux de son lignage qui voudront mal faire, car on les montrera au doigt et l'on dira que le saint roi dont ils sont descendus eût répugné à faire une si mauvaise action. » Bien plus, Joinville tenait à faire parvenir sa voix jusqu'au souverain régnant. Venant de raconter le grand péril où s'était trouvée la galère de saint Louis lorsqu'elle donna sur un rocher devant Chypre, et faisant une allusion évidente au danger couru par Philippe le Bel lorsqu'il fut renversé de cheval à Mons-en-Puelle, il lui adresse cette apostrophe directe: « Qu'il y prenne garde le roi qui est à présent; car il est échappé d'aussi grand péril ou de plus grand encore que nous ne fîmes; qu'il s'amende donc de ses méfaits en telle manière que Dieu ne frappe pas cruellement sur lui ni sur ses biens. » Il ne peut, d'ailleurs, y avoir de doute sur les intentions du sénéchal: des trois manuscrits de ses Mémoires que nous possédons aujourd'hui, le seul qui contienne cette audacieuse apostrophe est celui qui reproduit l'exemplaire présenté à Louis Hutin, exemplaire qui devait presque infailliblement être mis sous les yeux de son père.

Préparer à la France un roi digne de son saint ancêtre, rappeler chemin faisant à Philippe le Bel le modèle qu'il aurait dû suivre, telle est, croyons-nous, la pensée politique qui n'eut pas moins de part que la pensée religieuse dans l'inspiration des Mémoires. Ces deux pensées correspondent d'ailleurs aux grandes divisions que Joinville a tenu à marquer dans son ouvrage, et qu'il ne détermine nulle part plus clairement qu'au début du second livre: l'une contenant ce qu'il appelle « les bonnes paroles et les bons enseignemens de notre saint roi Louis, » et l'autre « ses faits » ou, comme il le dit encore, « ses grandes prouesses. » Sans doute ces divisions n'ont pas toujours été scrupuleusement observées. La chose était naturelle dans ce qu'on a appelé « une longue déposition dictée et comme improvisée par un témoin qui s'abandonne au courant de ses souvenirs. » Ces négligences s'expliquent encore mieux si l'on se rappelle que la dictée des Mé-

moires ne fut pas faite de suite, mais que, prolongée pendant près de cinq ans, elle dut être bien des fois interrompue et reprise. Commencée l'année qui suivit l'attentat d'Anagni, elle fut achevée au lendemain de la condamnation des Templiers ; l'exemplaire offert à Louis Hutin portait la date d'octobre 1309.

Dans des temps plus rapprochés du nôtre, le seigneur qui aurait tenu, sur le compte du souverain, un langage semblable à celui de Joinville n'aurait jamais pu reparaître à la cour. On n'en était pas encore là au temps de Philippe le Bel ; ce roi que l'on regarde, non sans raison, comme l'un des plus absolus qui aient régné sur notre pays, souffrait chez ceux qui l'entouraient une indépendance de langage que ses successeurs, plus modernes, n'auraient assurément pas tolérée, et après avoir offert à Louis Hutin le livre qui contenait, à l'adresse de son père, les sévérités que l'on sait, Joinville n'en garda pas moins, auprès du roi de France comme auprès de son fils, une situation respectée. Il semble qu'il eut auprès des contemporains de Philippe le Bel un prestige analogue à celui que les anciens courtisans de Louis XIV avaient conservé au milieu des frivolités du XVIIIe siècle. Son âge, son expérience des cours, les fonctions mêmes qu'il y avait remplies depuis son enfance, faisaient considérer le vieux chevalier qui avait connu saint Louis comme le gardien des traditions en matière de courtoisie. Un Florentin, François de Barberino, qui fit un séjour en France entre 1309 et 1315, recueillit de sa bouche certaines règles de bien vivre, et même quelques propos où l'on trouve comme un reflet de ces enseignemens de saint Louis dont Joinville devait faire la règle de toute sa vie. Il en parle comme « d'un chevalier d'un grand âge, le plus expert dans ces questions de ceux qui vivaient alors, et dont la parole jouissait d'une grande autorité, aussi bien auprès du roi de France que des autres personnes de son entourage. »

D'ailleurs le grand âge de Joinville ne l'empêchait pas de remplir les devoirs militaires de sa charge. En 1311, il commandait une expédition en Lorraine, et quatre ans plus tard il se rendait encore à l'armée de Flandre. Au moral d'ailleurs il n'avait pas changé ; le moindre manquement au devoir le révoltait. Un seigneur peu scrupuleux cherchait à revendre au roi la mouvance d'un château déjà dépendant de la couronne ; le sénéchal le lui reprocha dans des termes aussi vifs que ceux qu'il aurait employés un demi-siècle plus tôt. Mais s'il avait au plus haut point le sentiment des obligations des vassaux envers leurs suzerains, il n'admettait pas non plus que ceux-ci outrepassassent leurs droits. A ses yeux, le pouvoir même du roi devait être contenu

dans les bornes de la justice, et il n'hésita pas à se joindre à ceux qui tentèrent de l'endiguer, quand de nouvelles exactions fiscales et la mauvaise conduite de la guerre de Flandre produisirent en 1314 une explosion universelle de mécontentement. La noblesse prit la tête du mouvement; celle de Bourgogne s'unit au clergé et aux communes pour obliger le roi à renoncer à ses projets d'impôts. Son exemple fut bientôt suivi par les nobles de Champagne et de Picardie, au nombre desquels on vit figurer Joinville. Philippe dut céder; il suspendit la perception des subsides, et promit que ses monnaies seraient désormais de titre égal aux monnaies de saint Louis. Les ligues ne trouvèrent point la satisfaction suffisante; elles se confédérèrent et décidèrent de se former en association, gouvernée par une commission permanente avec une assemblée de représentans qui devait se réunir tous les ans à Dijon. Mais Philippe le Bel mourut sur ces entrefaites, et son successeur, Louis X, ayant donné satisfaction à la ligue des nobles de Champagne, ceux-ci, qui se trouvaient être ses vassaux en même temps que ses sujets, rentrèrent dans l'obéissance.

Joinville avait dû se sentir mal à l'aise dans le rôle de rebelle. D'ailleurs n'était-ce pas au nouveau roi qu'il avait naguère dédié son livre? Et ces concessions que Louis Hutin faisait aux nobles ligués, n'était-ce pas une promesse de retour aux erremens de son grand aïeul que le sénéchal lui avait proposé pour modèle? Aussi quelques jours à peine après l'accommodement, Jean lui écrivait une lettre empreinte du plus entier dévoûment. Il y faisait lui-même ressortir l'attachement qu'il portait en toute chose aux anciens usages. « Sire, lui disait-il, qu'il ne vous déplaise de ce que, au premier mot de cette lettre, je ne vous ai appelé que *bon seigneur;* car je n'ai pas fait autrement avec mes seigneurs les autres rois qui ont été avant vous.» Cette fidélité aux vieilles coutumes ne montre-t-elle pas que, même en se liguant avec les autres nobles contre les abus du pouvoir royal, Joinville se conformait encore à la règle constante de sa vie, au devoir? N'était-ce pas un devoir en effet que de résister aux innovations dangereuses du prince qui rompait avec les traditions de saint Louis? Parmi les seigneurs ligués, il y en avait sans doute beaucoup qui n'obéissaient qu'à un sentiment d'ambition personnelle ou d'impatience contre l'autorité souveraine. Ceux-ci crurent bientôt retrouver l'occasion de secouer le joug d'une royauté devenue trop puissante à leur gré. Pour la cinquième fois, Jean allait voir la couronne changer de maître; pour la première fois, après les cinq jours d'existence du petit roi Jean Ier, l'application de ce qu'on a appelé la loi salique fit monter sur le trône non la sœur du défunt,

Jeanne, mais son oncle, Philippe le Long. Le duc de Bourgogne, Eudes, se posa en défenseur des prétendus droits de sa nièce, pour laquelle il réclamait aussi le royaume de Navarre et le comté de Champagne, et s'unissant aux restes des anciennes ligues, il refusa en même temps qu'un certain nombre de vassaux de Champagne de rendre hommage au roi pour les fiefs qu'ils tenaient dans cette province. Cette fois, Joinville et les siens ne le suivirent pas. Ce fut même le fils aîné du sénéchal, Anseau, sire de Reynel, que Philippe chargea d'aller négocier avec les rebelles l'accord qui amena la soumission du duc de Bourgogne. Il semblait d'ailleurs que le nouveau souverain se fût pénétré de ces exemples de saint Louis que Joinville avait mis sous les yeux de son frère pour que tous les jeunes princes en profitassent : il s'attachait à réparer les maux du règne de Philippe le Bel, et c'est en paix avec son roi que le vieux compagnon de saint Louis s'éteignit plein de jours le 24 décembre 1317.

III.

L'*Histoire de saint Louis* ne dut pas être fort répandue lors de sa première publication. L'auteur avait à peine fermé les yeux, qu'elle tomba dans l'oubli d'où elle ne sortit que deux siècles plus tard. On n'en connaît aujourd'hui que trois manuscrits, tous postérieurs à la mort du sénéchal et dérivant de deux types facilement reconnaissables : celui qui fut présenté à Louis Hutin et celui que Joinville conserva dans son château. Le premier, on l'a vu, contenait à l'adresse de Philippe le Bel des paroles sévères que le roi ne devait guère se soucier de mettre sous les yeux de ses sujets ; il resta donc enseveli dans quelque recoin de la librairie royale où il se trouvait encore sous Charles V, mais quelque « bien escript et historié » qu'il fût, il ne paraît pas avoir attiré l'attention du roi bibliophile. Il disparut même complètement dans la suite, et l'exemplaire qui le représente aujourd'hui ne fut mis en lumière qu'au milieu du XVIIIe siècle. C'est aux victoires françaises qu'on doit de l'avoir recouvré ; c'est à Bruxelles que le maréchal de Saxe en retrouva une ancienne copie qui, aussitôt mise à profit pour l'édition de Melot, Sallier et Capperonnier, tient aujourd'hui dans notre grande collection nationale la place du manuscrit original.

La rédaction dérivée de l'exemplaire personnel de Joinville tarda moins à être mise en lumière, et cependant près de deux siècles s'écoulèrent avant qu'on en fît usage. Les circonstances en effet

avaient été des moins favorables. L'auteur ne survécut guère qu'une dizaine d'années à l'achèvement de son livre, et en admettant que son œuvre ait eu dans l'entourage de Joinville une certaine vogue, cette vogue aurait eu peine à s'étendre au moment même où commençait à dominer l'histoire privilégiée, celle qui recevait à Saint-Denis une sorte de consécration officielle. Or, le texte que l'on avait choisi pour l'insérer dans le corps des chroniques de Saint-Denis au lieu réservé au règne de saint Louis, c'était l'histoire de ce roi par Guillaume de Nangis. Déjà publiée au moment où Joinville commença la rédaction de ses Mémoires, l'emportant sur ceux-ci par certaines qualités d'ordre et d'exactitude matérielle, répandue à de nombreux exemplaires, elle occupait une place d'où l'œuvre du vieux seigneur, adversaire du nouveau régime, ne pouvait la déloger. La mort de Jean ne changea rien à la situation. Son fils Anseau, homme de cour avant tout, perpétuellement à l'affût des largesses royales, était loin d'avoir la même indépendance de caractère, et il ne devait pas se soucier de publier le livre où il était si librement parlé des descendans de saint Louis. Ensuite vinrent les grands bouleversemens de la guerre de cent ans ; qu'importait alors le souvenir des vertus des anciens rois? La mode était aux étonnantes histoires de ces hardis aventuriers dont Froissart raconte « les grans merveilles et les biaus fais d'armes. » Puis, quand le calme se rétablit, l'influence des humanistes italiens détourna vers l'antiquité romaine les regards que les Français auraient dû ne pas détacher de leurs glorieux ancêtres. Quelques bons esprits échappaient à cet engouement d'où naquit l'épouvantable désarroi moral et politique du XVIe siècle. Un certain Pierre-Antoine de Rieux était du nombre. « Quant à la gloire et vertu, disait-il, si nous voulons diligemment regarder et mesurer l'histoire romaine avecques celle des Françoys, nous trouverons que les Françoys doivent avoir préférence sur la nation romaine : car il n'a esté jamais royaulme dont les roys ayent plus aymé leurs subjectz ne qui ayent faict tant d'honneur à la vertu et religion chrestienne comme ont faict les roys de France. Assez le tesmoignent leurs annales : mais avec le temps, il nous en sera donné plus grande connoissance pour ce que nous trouverons peu à peu ce que le temps, avec la négligence des hommes, nous ont tenu caché jusques à présent. » Ce bon Français devait avoir sa récompense. Bien qu'un aumônier d'Anne de Bretagne, Pierre Le Baud, et un théologien du début du XVIe siècle, Louis Lasseré, eussent connu et cité l'*Histoire de saint Louis,* Pierre Antoine ignorait aussi bien l'existence de l'ouvrage que le nom de l'auteur, lorsque le hasard lui en fit tomber un manuscrit entre les

mains. Tout heureux de sa trouvaille, il ne crut pouvoir mieux faire que de la dédier à François Ier. « Voyant, dit-il, l'œuvre estre royale et chrestienne, m'a semblé que la vous dédier seroit l'approprier à son droict poinct : car telles gestes connues du roy S. Loys estoient dignes de votre royale présence. Et aussi que pour le grand plaisir que Vostre Majesté prend en la continuelle cognoissance des histoires, en quoy, entre autres choses, avez voulu surmonter tous les princes vivans, me sembloit que l'œuvre d'ellemesme estoit vostre... »

A peine tirée de l'oubli, l'*Histoire de saint Louis* ne tarda pas à se répandre : le XVIe siècle n'était pas achevé qu'il en avait paru quatre éditions et, dès 1567, elle était traduite en castillan. Ce succès était peut-être dû en partie au zèle malencontreux du premier éditeur qui, choqué de ce « que l'histoire estoit ung peu mal ordonnée et mise en langage assez rude, » et désireux de la mettre à la portée du plus grand nombre, s'était avisé d'en modifier la langue et d'en altérer l'ordre de manière à défigurer encore l'œuvre qui ne lui était parvenue que par un manuscrit très défectueux. On juge du résultat. Malgré les améliorations introduites dans les éditions successives de Ménard, de Du Cange, de Melot, Sallier et Capperonnier, dans celles des *Historiens de France* et de M. Francisque Michel, grâce à la découverte de nouvelles copies, la disparition du manuscrit original empêchait l'établissement d'un texte sans défaut, lorsqu'une des lumières de l'érudition française, Natalis de Wailly, à qui l'on devait déjà plusieurs éditions de l'*Histoire de saint Louis* dans lesquelles il avait pu fixer l'ordre et les limites de l'ouvrage, en conçut une nouvelle qui, surtout au point de vue de la langue, devait être définitive. Poussant la conscience jusqu'au scrupule le plus minutieux, il ne se contenta pas de dresser un texte qui fût conforme aux règles générales du français du XIVe siècle ; il voulut encore que ce texte reproduisît jusqu'aux moindres nuances dialectales, jusqu'aux moindres particularités orthographiques qui pouvaient caractériser la langue de l'historien de saint Louis. Pour cela, il rechercha les nombreuses chartes françaises émanées de cette chancellerie de Jean de Joinville, dont les clercs avaient recueilli les dictées du sénéchal ; il en établit la grammaire ; puis, à l'aide des règles qu'il était ainsi parvenu à fixer, avec la patience et la sagacité d'un Cuvier faisant revivre à nos yeux, sans autre repère que quelques débris d'ossement, les monstres des âges disparus, il entreprit de restituer mot par mot l'œuvre entière de Joinville. Grâce à cet immense labeur, nous possédons l'*Histoire de saint Louis* sous une forme aussi correcte, sinon plus correcte encore que celle du texte primitif, et qui

donne, au même titre, les moyens d'étudier les questions qu'il soulève.

Celle qui se pose la première est de savoir si tout le livre est original, et si Joinville n'a pas eu recours à des ouvrages antérieurs. Or ces ouvrages semblent se réduire à ce « romant » ou chronique en langue vulgaire qu'il cite à la fin de son récit et qui a été reconnue pour être une ancienne rédaction des *Grandes chroniques de France*. Il est donc certain que son livre est presque uniquement rédigé d'après ses souvenirs personnels. Mais ces souvenirs semblent assez vivaces pour qu'on se soit demandé si l'auteur n'avait pas eu recours à des notes prises par lui au courant des événemens. La chose serait vraisemblable de sa part, car il avait certainement le goût d'écrire, et la précision avec laquelle il rapporte certains faits bien lointains déjà au moment où il dicta ses Mémoires pourrait nous porter à le croire. Cependant il y a tel de ces faits, par exemple les fêtes données à Saumur quand Alfonse de Poitiers fut armé chevalier, qui s'étaient passés lorsque l'auteur n'était qu'un enfant, c'est-à-dire à une époque où l'on ne saurait admettre qu'il pensât à publier un jour le récit des événemens dont il était le témoin. On doit plutôt croire que, par un phénomène souvent observé chez les vieillards, ses souvenirs les plus récens tendaient à s'effacer, tandis que les plus anciens gardaient toute leur précision. En tout cas, admît-on même qu'il eût pris des notes à une époque voisine des événemens, il n'en aurait pas moins fait preuve d'une puissance de mémoire visuelle qu'il conservait intacte dans toutes les circonstances. Quelque graves qu'elles soient, rien ne lui échappe de ce qui peut frapper ses yeux. Dans le tumulte au milieu duquel il est fait prisonnier sur le Nil, tandis qu'il sent sur sa gorge les poignards des mécréans, il garde assez son sang-froid pour s'apercevoir que le Sarrasin qui le tient embrassé porte un caleçon de toile écrue; à son arrivée en Acre, dans la foule qui l'entoure, il distingue un valet qui vient lui offrir ses services et, toute sa vie, il se rappelle que cet homme avait une cotte vermeille à deux raies jaunes. Bien plus, on sait combien sont vagues les souvenirs des images entrevues dans les rêves; il n'en est pas de même pour Joinville, et le détail qui le frappe le plus, dans le songe prophétique qu'il eut à la veille du jour où Louis IX prit la croix pour la seconde fois, c'est que le roi était revêtu d'une chasuble vermeille en serge de Reims. Peut-être même cette faculté de vision nuit-elle chez lui au développement de la réflexion. Trop vivement impressionné par le spectacle immédiat de ce qui l'avoisine pour tenter de voir au-delà, il s'occupe encore moins de rechercher les causes de ce qui se passe autour

de lui. A l'âge où se gravaient pour jamais dans sa mémoire les détails des fêtes de Saumur, pendant le séjour du roi à Poitiers, il remarqua les allées et venues du comte de la Marche; mais il ne paraît pas avoir été curieux d'en comprendre les motifs. Ailleurs, dans les récits des événemens auxquels il assista en Orient, la précision et la vivacité de certains tableaux sont telles que l'on parvient à se les représenter avec une singulière netteté. L'opiniâtre défense de Joinville et de ses compagnons contre les Sarrasins à Mansourah, ou la fière apparition de Louis IX au milieu du champ de bataille, « un heaume doré sur la tête, une épée d'Allemagne à la main, » en sont de frappans exemples. Quant à l'objet de l'action, à la raison ou même à la succession des mouvemens de l'armée chrétienne pendant cette journée, le sénéchal n'a même pas songé à s'en faire une idée. Où il excelle, en revanche, c'est dans la peinture de certaines scènes à peu de personnages, nous dirions presque de scènes d'intérieur que son regard pouvait embrasser tout entières, telles que la charmante page où il raconte comment saint Louis vint le surprendre, en lui posant les mains sur les épaules après le conseil d'Acre. Ce n'est pas que, dans ces morceaux, Joinville fasse, à proprement parler, preuve de qualités littéraires. En fait, il n'en a aucune, et le charme de ses écrits provient justement de l'absence de tout art. Le clerc auquel il dictait a recueilli ses paroles telles qu'elles sortaient de sa bouche; aussi l'œuvre qui en est résultée est-elle plutôt la transcription d'une causerie qu'un livre régulièrement composé. C'est la conversation d'un honnête homme qui, sans chercher l'effet, sans rien sacrifier à la forme, doit à son bon sens et à une certaine bonne humeur naturelle de rencontrer souvent le terme juste ou le tour piquant; à la naïveté même de ses émotions et à la simplicité avec laquelle il les exprime, de les faire toujours partager et de tenir sans cesse l'intérêt en éveil. Sans doute, le conteur n'est plus jeune; il se répète quelquefois, le souvenir appelle le souvenir et amène la digression, l'ordre fixé d'avance n'est pas toujours observé; mais, dans ce vieux cœur, la chaleur des belles années n'est pas encore éteinte. N'a-t-on pas vu le sénéchal, vers l'époque où il venait d'achever ses mémoires, à près de quatre-vingt-dix ans, conservant assez de vigueur physique pour commander en personne des expéditions militaires et assez d'énergie morale pour flétrir en termes indignés les déloyales propositions d'un seigneur trop oublieux de ses devoirs envers le roi? De même dans son *Histoire de saint Louis,* lorsque sa pensée se reporte aux déchiremens du départ pour la croisade, ou bien à ces heures bénies où, sur le pont du navire qui les transportait d'Égypte en Syrie, le roi et lui, assis côte à côte, s'étaient ouvert

leurs cœurs et s'étaient pour la première fois parlé, suivant l'admirable parole de l'*Exode*, « comme un ami parle à son ami, » il retrouve l'attendrissement de sa jeunesse et le renouvellement de ses anciennes émotions.

Bref, si l'on ne ressent jamais en lisant l'*Histoire de saint Louis* l'admiration qu'inspirent certains passages de Villehardouin, on ne peut se défendre d'éprouver pour l'auteur quelque chose comme de la sympathie personnelle. « Le bon Joinville, » telle est l'expression qui vient naturellement sur les lèvres lorsqu'on parle du sénéchal de Champagne. C'est que, — nous l'avons déjà dit, — les qualités que l'on peut goûter dans son livre ne sont pas, ou ne sont que par certains côtés, des qualités d'écrivain : toutes sont inhérentes au caractère de l'homme.

Celle qui domine, c'est la véracité. « Jamais je ne lui mentis, » dit quelque part Joinville, en parlant de Louis IX. Le témoignage qu'il se rendait à lui-même, il est juste que nous le lui rendions aussi en le généralisant. S'il ne craint pas de reprocher au tout-puissant Philippe le Bel des injustices indignes du petit-fils de saint Louis, il n'hésite pas non plus à blâmer certaines façons d'agir du prince qu'il regardait comme le plus parfait des hommes, ou à reconnaître ses propres faiblesses. C'est ce franc parler qui dut faire tomber dans un oubli, probablement volontaire à l'origine, les Mémoires du sénéchal à peine parus; c'est cette qualité qui nous les rend aujourd'hui si précieux. Quelle en serait donc la valeur si, au lieu de se restreindre au règne de saint Louis, Joinville avait entrepris de raconter, avec la même sincérité, les événemens auxquels il avait été mêlé pendant le cours entier de sa longue vie! Né sous Louis VIII, au lendemain de la mort de Philippe le Conquérant, il avait vu six rois se succéder sur le trône. Après l'âge d'or de saint Louis, après le règne honorable de Philippe le Hardi, il avait assisté aux grands événemens du règne de Philippe le Bel, où le bon et le mauvais sont si étrangement mêlés; à l'audacieuse rupture avec Boniface VIII, à l'abaissement de la féodalité, à la convocation des états-généraux. Puis après le court règne de Louis X et l'éphémère apparition de son fils posthume, après la première application du principe sauveur auquel la France dut sa grandeur et peut-être son existence, le début du règne réparateur de Philippe le Long avait pu lui faire espérer le retour aux traditions de saint Louis. Certes, en considérant l'importance des faits qui s'étaient déroulés sous ses yeux, on se prend à regretter qu'il n'ait pas donné, dans ses Mémoires, une place plus grande aux événemens historiques. Qui sait pourtant si son œuvre n'aurait pas perdu à être ainsi développée, et si nous n'aurions pas quelque sèche chro-

nique, au lieu de ces récits vivans qui nous font pénétrer familièrement dans la vie, sinon dans l'histoire des Français de ce temps et qui ont rendu son nom inséparable de celui de saint Louis?

Le souvenir de Joinville demeure donc associé à tout ce qu'il y eut de plus grand dans l'histoire du moyen âge français. Il se trouve même que les associations s'étendent au-delà des limites de l'existence du sénéchal et rattachent sa mémoire au plus glorieux, au plus cher de nos souvenirs nationaux, à celui de Jeanne d'Arc. Née sur un sol qui avait fait partie des domaines de la maison de Joinville, la Pucelle avait pour saint Louis un culte qui n'était pas inférieur à celui que lui avait voué le sénéchal. Ne dit-elle pas plusieurs fois que c'était à la prière du saint roi que Dieu l'avait envoyée? Au milieu des vagues déchaînées par la tempête, l'intercession implorée par Joinville, pour le salut du roi de France, était celle du saint vénéré auprès de Varangéville, dans ce sanctuaire de Saint-Nicolas-du-Port où, durant une autre tempête qui menaçait, non-seulement le roi, mais la France tout entière déjà plus qu'à moitié submergée sous le flot de l'invasion anglaise, Jeanne d'Arc voulut aller prier. Comme Jean, elle vit sa prière exaucée : ce fut à son retour qu'elle obtint enfin de Baudricourt l'autorisation d'aller se révéler à Charles VII. C'est en vue des tours de Joinville, dans l'abbaye de Saint-Urbain, au lieu même où le sénéchal, partant pour la croisade, n'osait lever les yeux vers ce « beau chastel » où il laissait ses deux petits enfans, que Jeanne, partant pour sa croisade à elle, fit sa première halte. On sait maintenant quelle part le mouvement franciscain eut au développement de la piété de Jeanne d'Arc ; Joinville que l'on peut dire, au point de vue de la dévotion, le fils spirituel de saint Louis, du grand protecteur des franciscains, Joinville ne cache pas l'admiration qu'il ressentit pour l'un des propagateurs de ce mouvement en France, frère Hugues de Barjols. Enfin, cet esprit si français, ce bon sens irrésistible, cette gaîté qui éclate jusque dans les circonstances les plus graves, ne sont-ce pas là des traits communs au sénéchal et à la Pucelle? Bien plus, il nous semble que toutes les qualités de Joinville, la sincère piété, la pureté des mœurs, la loyauté, le courage, l'amour du roi, la pitié pour ce qu'il appelle « le menu peuple de Notre Seigneur, » étaient précisément celles que Jeanne prisait le plus, et que, s'il eût vécu de son temps, elle l'aurait compté parmi ses amis, à côté de Dunois, de Gaucourt et du duc d'Alençon.

H.-François Delaborde.

PAYSAGES DES TROPIQUES

LE RAVIN DE NITLA.

I.

Mornes, silencieux, nous avancions avec lenteur dans le labyrinthe de la forêt de Métlac, contournant ses arbres séculaires aux feuilles en ce moment pendantes, plissées, flétries. Haletans, nous respirions avec effort un air sec, surchauffé, qui nous arrivait en ligne directe des plaines sablonneuses de la Mistèque, le pays des cactus, de la cochenille, des grands troupeaux de chèvres. Cet air brûlant nous étreignait les tempes, nous fendillait les lèvres, nous les rendait saignantes. J'ouvrais la marche, l'Indien de race totonaque Désidério me suivait immédiatement, et, derrière lui, marchait son fils Dizio. Je ne sais quelle était ma mine ; quant à celle de mes compagnons, elle m'attendrissait. Ils cheminaient la tête basse, très basse, plus courbés que de coutume sous le poids relativement léger de notre attirail de campement, équilibré sur leur dos. Nous approchions des montagnes qui, vers le couchant, séparent la province mexicaine de Vera-Cruz de celle d'Oajaca ; nous étions en plein désert.

Donc le vent du sud, violent, intermittent, embrasé, desséchant, soufflait depuis quarante-huit heures, et, en vérité, il nous fallait une force d'âme peu commune pour résister à la continuelle et impérieuse tentation d'avoir recours à nos gourdes. Mais l'eau tiède qu'elles contenaient, laborieusement recueillie la veille entre les

feuilles épineuses de broméliacées rencontrées à propos, valait en ce moment plus que son pesant d'or. Elle était peut-être la vie, cette eau, et nous ne la buvions qu'avec la même parcimonie avec laquelle nous avions pu la récolter, c'est-à-dire goutte à goutte, en nous surveillant pour nous empêcher de l'épuiser d'un trait.

De temps à autre énervé, affaibli par l'action débilitante du vent, je m'arrêtais et me laissais choir sur le sol, aussitôt imité par mes deux compagnons. Là les paupières ardentes, presque aussi sèches que les lèvres, nous nous regardions sans échanger un seul mot, tandis qu'au-dessus de nos têtes les cimes des arbres, fouettées, ébranlées, nous assourdissaient du vacarme de leurs tourbillons. Ces remous de feuilles nous rappelaient, au point de nous faire illusion, les clameurs de la mer à l'heure de son flux, lorsqu'elle se lance, écumeuse et mugissante, entre des roches resserrées.

Des ramilles brisées, des nids d'antan, des noix d'acajou, des plantes parasites tombaient autour de nous, voire sur nous. Parfois c'était une énorme branche morte qui craquait et nous menaçait de sa chute, des atteintes de laquelle il fallait nous garer. La température était celle de la bouche d'un four, même par instant celle de son intérieur. « Il pleuvait du feu et faisait soif, » comme le déclarait volontiers Désidério, assertion que je ne démentais pas et que son fils, Dizio, soulignait d'un sifflement approbateur.

Dizio était un jeune hercule d'une vingtaine d'années, beau comme un dieu antique sous sa couleur de cuivre rouge, et dont j'admirais, outre le corps vigoureux, les grands yeux noirs, l'épaisse chevelure, la bouche souriante meublée de dents dont la blancheur valait la solidité. Dizio, en dépit de notre surveillance, avait plus souvent que nous recours à sa gourde. Il « s'altérait en se désaltérant, » comme le lui disait son père avec gravité, paradoxe qui cesse d'en être un au Mexique, au moins dans celles de ses provinces où règne en temps voulu le vent du sud, vent qui, le fait est indubitable, donne à ceux qu'il atteint un avant-goût des peines de l'enfer.

Pendant une de nos haltes, un véritable coup de théâtre se produit, met brusquement fin à notre désastreuse situation. Le vent, comme épuisé par ses efforts, comme si l'haleine lui faisait subitement défaut, cesse de souffler. Aussitôt un calme, un silence profond, règnent autour de nous. Je lève la tête : le pan de ciel bleu que j'ai aperçu au moment où je me suis assis a pris une teinte plombée, et la forêt s'assombrit à ce point que je croirais à la venue de la nuit s'il n'était quatre heures de l'après-midi, à peine. J'attends une reprise du vent pour me remettre en route, elle ne vient pas. L'air a perdu de sa ténuité, semble moins ardent, plus respirable ; une humidité bienfaisante le sature, humecte nos

lèvres, détend nos nerfs, dégage nos fronts du cercle de fer qui les serrait.

— *Tchipi-tchipi*, dit Désidério, en se couvrant les épaules de sa couverture de laine, en respirant à longues gorgées.

— *Tchipi-tchipi*, répète avec satisfaction Dizio.

Je prononce à mon tour l'étrange mot d'une façon interrogative.

— Vent du nord et brouillard, dit mon guide, et si vous ne tenez pas à gagner les fièvres des terres chaudes, nous ferons bien, señor, de chercher un abri.

— Va-t-il pleuvoir ?

— Pas précisément ; toutefois durant trois jours, peut-être huit, nous allons vivre dans les nuages.

Vivre dans les nuages alors que nous sommes à peine à neuf cents mètres au-dessus du niveau de la mer, l'assertion me paraît hasardée, hardie même. Je reprends ma marche, mes compagnons me suivent, dociles.

Le ciel est de couleur grise, il ne pleut pas, et cependant, au bout d'une demi-heure, je remarque que les feuilles se redressent, qu'à l'extrémité des branches elles sont luisantes, humides. Il ne pleut pas ; néanmoins, mes cheveux, mon visage, mes vêtemens sont mouillés. Je sens des frissons ; peu s'en faut que je grelotte, et je comprends l'utilité de la couverture que mes guides se sont hâtés de jeter sur leurs épaules. C'est que, de trente-quatre degrés à l'ombre, la température s'est subitement abaissée à vingt-deux, et je ne suis pas éloigné de croire que la buée qui me mouille soit de la neige fondue. Je crois sage de suivre enfin le conseil qui m'a été donné, de chercher un abri. Comme nous côtoyons une savane, que nous nous sommes enfoncés dans la forêt pour fuir les morsures du soleil, je fais un crochet qui, en moins d'un quart d'heure, doit nous ramener dans l'immense plaine que nous avons abandonnée. Bientôt les arbres s'espacent, des arbrisseaux, puis des buissons paraissent, reliés ensemble par des lianes sous les guirlandes desquelles nous cheminons. En même temps nos pieds s'embarrassent dans les longues tiges de plantes rampantes, il faut couper, trancher, arracher pour nous frayer un passage. Nous voici en face de la savane délaissée deux jours auparavant qui, depuis lors, s'est transformée.

Dans la matinée de cette avant-veille, l'air surchauffé vibrait à la surface de l'immense plaine, et le bleu du ciel se montrait à une hauteur inaccoutumée. Toutes les plantes, vêtues d'un gris uniforme dû à la poussière, semblaient desséchées, mortes. En revanche, la vie animale se manifestait active, intense, bruyante. De la terre s'élevaient des bruissemens de cigales ; des vols de papillons traversaient l'air ; des chants d'oiseaux s'entendaient dans tous les

buissons. Maintenant, refroidie, sans soleil, elle est silencieuse, la grande plaine, et ni chants, ni couleurs n'égaient plus la lisière de la forêt. En face de moi, l'horizon est borné ; du reste, il s'élargit ou se rétrécit à chaque minute, selon l'épaisseur des nuages qui le traversent, qui passent, qui roulent, c'est bien le mot, lents, compacts, comme endormis. Désidério a dit la vérité, nous sommes au milieu de nuages venus de l'Océan, à peine distant de quarante lieues. Ils marchent, défilent, s'abaissent, touchent le sol, ces nuages, puis rebondissent, repartent en avant pour aller se heurter contre la Cordillère, qu'ils ne pourront franchir. Là, épaissis, tassés, chargés d'électricité, ils s'effondreront à grand bruit en pluies copieuses dans les vallées ; puis, sous forme de torrens, de ruisseaux, de rivières, de fleuves, retourneront à leur lieu de naissance. Redevenus flots, entraînés par le tourbillon sans fin du *gulf-stream*, ils repasseront à une heure donnée par les mêmes lieux sans revoir les mêmes hommes, depuis longtemps emportés, eux aussi, mais sans espoir de retour, par un éternel tourbillon.

Dans leur course présente, les nues, je le remarque, rafraîchissent et fécondent. En rasant le sol, elles caressent les plantes, les raniment, font leur toilette, leur rendent leur verdure. J'admire ces résultats rapides ; j'assiste émerveillé à un brusque changement de saison, à un renouveau presque instantané.

En face du lieu où nous venons de déboucher, sentinelle avancée de la forêt, se dresse un acajou colossal. Nous allons le reconnaître ; son tronc, large de plus de cinq mètres, nous abritera du côté du nord, d'où vient en ce moment l'humidité. La sécheresse, l'aridité du sol aux pieds du centenaire, sont pour nous des garanties de bien-être relatif. Nous nous débarrassons de nos fardeaux, et nous voilà en quête de bois mort. La provision de combustible jugée suffisante, Désidério allume un feu, dispose le bivouac, s'occupe du souper. Dizio et moi avons aperçu au loin des cactus, et nous espérons recueillir là des fruits à la pulpe sucrée, sains pour nos bouches saignantes. Notre attente n'est pas trompée, et notre récolte est copieuse. Une exclamation du jeune Indien m'amène près de lui, il est accroupi sur le sol sablonneux. A-t-il vu un de ces dragons minuscules nommés iguanes ? Ils s'établissent volontiers dans de pareils lieux, ces sauriens à la chair délicate, blanche. Non, Dizio ne fouille pas la terre, ce qu'il regarde souriant, épanoui, c'est l'empreinte très nette d'un pied nu, d'un petit pied de femme. Il semble tout ému de sa découverte, Dizio ; au fait, je le suis moi-même. Une femme dans cette solitude, et qui doit habiter dans les environs du lieu où nous nous trouvons ! Nous en croyons à peine nos yeux.

Nous ne continuons pas notre récolte, nous marchons la tête baissée, cherchant une nouvelle trace. Nous faisons une découverte, celle d'un buisson à l'ombre duquel la jeune femme s'est assise, a mangé quelques-uns des fruits qu'elle a récoltés ; un amas d'écorces, encore fraîches, nous le révèle. Dans quelle direction a marché la jeune femme? — c'est Dizio qui veut absolument qu'elle soit jeune, — nous le cherchons en vain. La nuit vient, Désidério nous appelle. C'est guidés par la lueur du foyer devant lequel l'Indien se tient accroupi, que nous regagnons notre asile de nuit.

Instruit de notre découverte, Désidério s'en montre inquiet.

— Là où il y a une femme il y a un homme, dit-il sentencieusement, et, à ma connaissance, nous sommes à cinq jours de marche, au moins, de toute habitation. Méfions-nous d'une surprise : nos armes sont une tentation.

Dizio a raidi ses bras musculeux, souri avec dédain, ou, mieux dit, avec la confiance que donnent la jeunesse et la force. Néanmoins Désidério laisse s'éteindre les flammes du foyer, déclare que la prudence exige que nous veillions à tour de rôle, attendu qu'être surpris ne laisse de place qu'au repentir. Je me range à son avis ; toutefois, ne sachant pas comme mes deux compagnons dormir à l'heure où il me plaît, je choisis la première veille.

Une heure plus tard je suis en fonction, déjà inquiet et le fusil en arrêt. Deux prunelles jaunes, phosphorescentes, brillent à vingt pas de moi, du côté de la forêt. Ai-je pour vis-à-vis un chacal, un chat sauvage, un puma ou un tigre? Soudain les prunelles s'éteignent pour reparaître, sans que le moindre bruit ait frappé mon oreille, cinq ou six mètres plus haut. Je replace mon fusil entre mes jambes ; son ascension silencieuse m'a éclairé sur la personnalité de mon voisin : un magnifique chat-huant.

Vers onze heures, je secoue Dizio qui, engourdi, se plaint du froid et s'accroupit près du foyer dont il remue les braises, les tisons fumeux. Je m'enveloppe frileusement dans ma couverture, et je ferme les yeux pour ne les rouvrir qu'à l'heure où le jour naît. Nous grelottons, nous ranimons le feu, qui bientôt crépite et flambe, et nous voilà nous chauffant par dix-huit degrés de chaleur. Quelques cris d'oiseaux se font entendre sur la lisière de la forêt, et, de même que la veille, des nuages roulent dans la savane. Nous sommes à sec sous notre acajou, mais il nous faut songer à notre déjeuner ; or la faim, qui dans notre Europe chasse les loups hors des bois, nous force ici à y rentrer.

Dizio insiste pour que son père examine l'empreinte du petit pied, nous retournons vers les cactus. Armé de ma lunette, je

scrute, surtout vers ma gauche, la lisière de la forêt. Je pousse une exclamation; là-bas, tourné vers moi comme s'il me regardait, je viens d'apercevoir un homme coiffé d'un chapeau de paille, vêtu de la longue robe de laine bleue dont les métis de la Terre-Chaude s'affublent lorsque souffle le vent du nord. Me voit-il? je puis le supposer, étant donnée l'excellence des vues indiennes. Il se met en marche, semble se diriger vers nous, puis disparaît; il a dû pénétrer dans la forêt.

Nous tenons rapidement conseil, nous nous rapprochons des grands arbres, et chacun de nous choisit un tronc pour s'abriter. Désidério occupe le poste le plus avancé, c'est lui qui, au besoin, doit se montrer en parlementaire. Son costume, un simple caleçon retroussé, représente le vêtement national de la contrée, tandis que le mien, chemise en cotonnade bleue, veste et pantalon en peau de daim, représente celui des habitans du plateau de la Cordillère, d'ennemis naturels et méprisés. Grâce à ma mise, la conversation pourrait débuter par un coup de fusil, ce que je veux éviter à tout prix. Mes intentions pacifiques bien expliquées, bien comprises, nous nous tenons cois, écoutant le silence.

Il y a plus d'une heure que nous sommes à l'affût, c'est-à-dire trois fois plus de temps qu'il n'en fallait à notre visiteur supposé pour nous rejoindre, et l'impatience commence à me tourmenter. Est-il là, dans le fouillis de plantes qui s'entrelacent en face de nous, épiant? Il a dû voir, la veille, les reflets de notre foyer, et lui aussi doit être curieux, anxieux de savoir qui nous sommes, de connaître nos intentions; la montagne ne paraissant pas venir à nous, je propose d'aller à la montagne. Le *statu quo* n'est pas possible, nous avons besoin de reprendre nos libres allées et venues, de ne pas rester à la merci du caprice de notre voisin.

Puisqu'il possède une compagne, il doit être sédentaire, avoir une cabane. Devons-nous, pour chercher cette demeure, rentrer dans la forêt ou cheminer à découvert dans la savane? Cette allure me paraît plus franche, et de nature à rassurer plus vite celui dont je désire nous faire un ami. Nous marchons, tournant le dos à la forêt, puis nous rabattons vers le point où nous avons aperçu l'inconnu. Il y a une trouée dans les broussailles, un défrichement. Ma lunette me permet de découvrir un terrain semé de cotonniers, une rangée de bananiers. Nous sommes aussitôt à demi rassurés, nous allons avoir affaire à un cultivateur et non à un chasseur, à un partisan de la paix.

Nous approchons de la plantation, et Désidério lance un retentissant : Ohé! Nos armes sont en bandoulière, je suis à trente pas de mon guide, et Dizio se tient à ma droite, séparé de moi par une égale distance. Cette dissémination de nos forces est une tactique,

elle nous garantit contre le salut possible d'un coup de fusil, et, d'autre part, montre que nos intentions sont pacifiques. Un second ohé! fait paraître l'homme que nous avons aperçu.

Désidério a soulevé son chapeau, l'agite, marche en avant. Les deux Indiens s'abordent, se prennent la main droite et, par un mutuel mouvement de va-et-vient, se l'appuient sur le front, puis sur le cœur. Ils causent, et semblent ignorer que nous existons, Dizio et moi. Enfin Désidério, qui a dû fournir sur nous de favorables renseignemens, élève sa coiffure en signe d'appel. Dizio, qui m'a rejoint en trois bonds, me dit aussitôt l'œil brillant, en me montrant sa merveilleuse denture :

— Nous allons voir la *cihuatl !*

Il veut dire la femme; ô jeunesse!

II.

J'ai, en l'abordant, tendu la main à celui dont je me tiens déjà pour l'hôte, qui, respectueusement, n'a fait que toucher mes doigts. C'est un Indien mistèque d'une quarantaine d'années, d'assez haute taille, maigre, sec même, dont les cheveux, véritable phénomène chez un homme de sa race, sont déjà tout blancs. Ses traits sont graves, doux, tristes, comme ceux de tous les hommes qui vivent dans les solitudes, et c'est d'une voix basse, terne, qu'il me souhaite la bienvenue. Désidério l'a déjà instruit que je recueille des plantes, des insectes, des oiseaux, que je suis un *Ticitl*, c'est-à-dire un médecin ou un sorcier, au choix. Dizio n'a pas tendu la main à Mécatl, — c'est le nom de notre voisin, — il s'est incliné en se déclarant son serviteur et celui de Dieu. Mécatl, comme troublé par la déférence du jeune homme, a murmuré quelques mots que je n'ai pas compris.

La langue que parlent Désidério et Dizio n'a aucune ressemblance avec le mistèque, c'est donc en espagnol que mes guides et notre hôte doivent échanger leurs idées, à ma grande satisfaction.

Nous traversons le champ de cotonniers à la gauche duquel se trouve une plantation de maïs, puis une de cannes à sucre. Le terrain se relève, et nous apercevons une vaste cabane qu'un gigantesque cèdre couvre de son ombre. Sous les longues branches de l'arbre flambe un feu clair, autour duquel nous prenons place. Dizio, qui sait quel supplice est pour moi la position accroupie, m'offre pour siège un billot. Je cause avec Mécatl ; il y a quinze ans qu'il est venu s'établir dans ce désert, et, depuis lors, nous sommes les seuls hommes qu'il ait vus. Ce détail est suivi d'un long silence; le vieillard, — ses cheveux d'argent me portent à lui

donner cette qualification, — demeure absorbé. Il semble avoir perdu l'habitude de parler, et son regard est comme intérieur.

— Où vous approvisionnez-vous d'eau? a demandé mon guide.

— Dans la forêt, à deux cents pas d'ici.

— Une mare?

— Non, une source.

J'interroge Mécatl sur les gros animaux qui peuplent la savane et la forêt, et il me nomme, pêle-mêle, les tigres, les taureaux, les pumas, les fourmiliers, les cerfs, les singes, les sangliers, les iguanes, les écureuils, les dindons sauvages. Dizio, qui toujours avant de parler demande la permission de le faire, en sa qualité de jeune homme, s'informe si les tigres sont communs, et n'apprend pas sans déplaisir que notre hôte en voit à peine un par an. En revanche, les ours, — les Indiens donnent ce nom au fourmilier, — sont, paraît-il, assez faciles à trouver.

Je rappelle à Désidério, en me levant, que notre déjeuner n'est pas encore conquis, et je demande à Mécatl si nous avons plus de chances de rencontrer un gibier en côtoyant la savane qu'en rentrant dans la forêt.

— On nous prépare à manger, dit-il, en se tournant vers la cabane, et je vous prie d'accepter votre part de mon modeste repas.

C'est avec anxiété que Dizio me regarde pour écouter ma réponse, et il se rassied souriant en m'entendant accepter.

Nous sommes plus que jamais dans les nuages, dans un brouillard qui se résout en pluie fine, le véritable *tchipi-tchipi*. La prudence, l'hygiène, nous imposent la station près du foyer, que notre hôte alimente sans cesse. La source dont a parlé Mécatl naît, paraît-il, sur le bord d'un ravin au fond duquel elle va rejoindre un ruisseau. Je pressens de curieuses découvertes, et manifeste mon désir de visiter ce lieu.

— Je vous y conduirai dans l'après-dîner, me dit mon hôte, le sol sera moins mouillé qu'à présent et moins dangereux.

— Combien de jours durera ce vent du nord, le savez-vous?

— Il est sans force, et j'espère que nous reverrons le soleil après-demain.

En ce moment, sur le seuil de la cabane, se montre une longue femme au visage ridé, bien qu'encadré de cheveux noirs et luisans. Elle est vêtue d'une sorte de tunique de coton écru pourvue de larges manches, ornée de dessins bizarres tracés à l'aide de fils rouges. Ce vêtement national, nommé *huépil*, s'arrête à la hauteur où commence la broderie à jour d'un jupon. La matrone nous salue d'un *ave Maria*, parle en langue mistèque à notre hôte qui se lève et se découvre pour lui répondre. Un mot, que je saisis, m'apprend qu'elle est sa mère. Elle rentre dans la cabane, et je

lance à Dizio un regard moqueur. Il ferme les yeux pour ne plus voir l'ombre, ou, mieux dit, la réalité de son rêve.

Chargée d'un plat de terre plein jusqu'aux bords d'une sauce écarlate, couleur due à l'abondance des pimens qui ont servi à la préparer, et dans laquelle nagent les membres déchiquetés d'une dinde sauvage, la matrone reparaît et pose près de nous ce mets national des grands jours. Elle fait un second voyage et apporte des épis de maïs frais et bouillis, dont les grains, encore laiteux, vont nous tenir lieu de pain. Seulement, cette fois, marche derrière elle une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, la tête surmontée d'une énorme gourde pleine d'eau, tenue là en équilibre. Elle appuie sur sa hanche et maintient de sa main gauche une corbeille pleine de fruits tropicaux : bananes, mangues, sapotilles et sapotés. Grande, svelte, gracieuse, vêtue du même pittoresque costume que son aïeule, la belle enfant nous a rapidement enveloppés d'un regard curieux, puis s'avance les yeux baissés, ce qui me permet d'admirer la longueur démesurée de ses cils recourbés. Une légère rougeur teinte sa peau dorée, je la sens troublée, gênée sans gaucherie, tant les mouvemens de son corps souple sont naturels, aisés. Elle approche de son père, met un genou en terre, et le vieillard la délivre de son fardeau. Elle se relève, nous regarde souriante, puis retourne vers la cabane d'un pas lent, moelleux, cadencé. O la charmante, la délicieuse apparition que celle-là! Je regarde de nouveau Dizio, son visage est épanoui, il y a du feu dans le regard triomphant qu'il me lance. Nous n'échangeons pas un mot, mais nous sommes du même avis sur la beauté de Nitla, dont nous entendons prononcer le nom.

Le repas est terminé; nous avons prosaïquement mangé à la gamelle, sans autres ustensiles que nos doigts, et quelques crêpes de maïs. La bruine est moins abondante, et, sur ma demande, Mécatl veut bien nous conduire à la source, au ravin dont il m'a parlé. Nous passons derrière la cabane; là, au pied d'une croix dont les bras sont une branche liée à un poteau à l'aide de lianes, je remarque une couche au fond tapissé de feuilles de maïs. C'est le lit, la chambre à coucher de notre hôte, qui se découvre, se signe, s'incline en passant devant la croix. Au fait, il a d'un ascète, notre hôte, la maigreur, les traits sévères, la gravité, le regard à la fois vague, inquiet, fiévreux. Je ne l'ai pas encore vu sourire et, s'il répond à toutes mes questions, il semble ne parler qu'avec effort, comme à regret. En ce moment résonne au-dessus de nos têtes un: « Seigneur, ayez pitié de moi! » si plaintif, si douloureux, en dépit de la voix nasillarde qui l'a prononcé et le répète, que nous avons tressailli.

La cause de notre émoi est un perroquet qui, fier sans doute de

parler la langue des hommes, veut, comme eux, montrer son savoir. Désidério et Dizio se sont mis à rire. Moi, je me suis tourné vers Mécatl; il redit d'une voix si morne la phrase que l'oiseau babillard lui renvoie, que Désidério et son fils ne rient plus.

Nous suivons, entre des ronces aux fleurs roses, près desquelles viennent s'épanouir des clochettes multicolores de liserons, un sentier étroit bordé de salsepareilles. A l'improviste nous nous trouvons devant un large et profond ravin aux pentes tapissées d'arbustes, de fougères géantes, d'orchidées. Un filet d'eau court au fond de cet abîme d'une profondeur de 400 mètres au moins, et nous entendons à peine son murmure. Tout un peuple d'oiseaux divers est établi en ce lieu qui, aux heures où le soleil brille, doit être plein de cris, de chants, de rumeurs, de bourdonnemens. Je côtoie le précipice, j'admire. Que de récoltes, que de trouvailles probables de plantes, de reptiles, d'insectes et d'oiseaux dans ce coin merveilleux, inattendu! Mais le sentier que nous suivons fait un coude, descend oblique sur la paroi de l'énorme coupure. Bientôt, en face de moi, se montre une plate-forme bordée de rochers, sur l'un desquels est appuyée notre jeune hôtesse, Nitla. Autour d'elle voltigent de minuscules colombes, à peine grosses comme des moineaux, auxquelles elle distribue des graines.

Elle nous a entendus, disparaît un instant pour reparaître bientôt sur le sentier que nous suivons. Sur sa tête, autour de laquelle ses longues nattes enroulées forment une couronne, est placé en équilibre un grand vase de terre rouge. Mécatl et Désidério s'accrochent à un arbrisseau et se tiennent à demi suspendus au-dessus du ravin pour laisser passer la pourvoyeuse d'eau, car le sentier est étroit. J'imite la manœuvre et suis imité par Dizio. Droite, les yeux à demi clos, souriante et de nouveau rougissante, Nitla monte vers nous. Elle a relevé un de ses bras pour soutenir ce que je nommerai poétiquement son amphore, et sa large manche, retombée, laisse voir son bras nu, rond, d'une perfection classique. Elle passe, elle nous frôle, lente, d'un pas cadencé, hiératique. Mécatl et Désidério ont repris leur marche en avant, Dizio et moi, moins pressés, nous sommes restés sur le sentier, tournés vers la belle fille. Le devine-t-elle? Je le crois, car elle fait volte-face. Ses paupières, relevées cette fois, nous permettent de voir le regard velouté de ses longs yeux, la ligne parfaite de ses sourcils, l'harmonie de ses traits fins. O la belle, la belle fille! Elle a disparu que Dizio et moi regardons encore; elle nous a laissé son image dans les yeux.

Je suis sur la plate-forme d'où les colombes se sont envolées, devant un bassin d'eau claire qui suinte d'une voûte de pierre, bassin naturel dont le trop-plein déborde sur la pente et va, sans

bruit, porter son faible tribut au ruisseau. C'est là que se termine le sentier taillé par notre hôte; or, si impatient que je sois d'explorer le ravin, je dois renoncer à cette dangereuse descente sur un sol détrempé qui cède sous les pieds, sur des roches glissantes. Nous remontons; à mi-chemin je retrouve Dizio là où je l'ai laissé. Il nous précède pour nous livrer passage, pensif. Je longe, j'explore la rive gauche du ravin. Un emplacement, d'où je le découvre tout entier, large espace ombragé par un acajou rouge, sous lequel le sol est sec, me tente. Je demande à Mécatl s'il m'autorise à transporter là mon bivouac, à y séjourner quinze jours peut-être.

— Ce sol n'est pas à moi, me répond-il, il appartient à Dieu, et vous avez le droit d'en occuper tout l'espace dont vous avez besoin. Toutefois, ne serez-vous pas mieux près de la cabane, où nous avons des vivres et quelques-unes des commodités de la vie à votre disposition?

Je remercie; mais le lieu où je suis me plaît. J'aurai les objets de mon travail sous la main; puis, la distance qui me séparera de la cabane est si courte que j'en serai à demi l'hôte; les choses restent ainsi amicalement réglées.

Nous revenons sur nos pas, et nous partons à la recherche de nos bagages. Notre hôte nous accompagne pour nous guider dans un labyrinthe qui lui est familier. Il nous révèle qu'il a vu notre feu la veille, qu'il s'est suffisamment approché de nous pour nous entendre causer, qu'il a compris qu'il n'avait rien à redouter de nous, sans deviner pourtant ce qui nous amenait dans ce désert. Il a eu l'intention de nous interpeller, de nous offrir l'hospitalité; il a craint de nous alarmer. Il a remis à Dieu le soin de nous conduire à la cabane, si telle était sa volonté.

Nous voilà équipés, prêts à gagner notre nouveau campement. Mais Dizio a regardé du côté des cactus, s'est arrêté en voyant Nitla récolter les bienfaisantes figues qui nous ont attirés la veille.

Son père appelle la jeune fille; elle accourt vers nous, la tête surmontée d'une corbeille pleine de fruits épineux. Elle est chaussée de sandales dont la double courroie s'enroule autour de la naissance de ses jambes, prend rang derrière son père et Désidério, lequel, de temps à autre, cause avec elle. La voix de la belle fille est harmonieuse, il n'en pouvait être autrement, à mon avis. Je marche sur les talons roses de la jeune sauvage, et son léger vêtement me révèle la perfection de son corps. Je l'interroge sans relâche, elle se tourne à demi pour me répondre, et c'est une joie pour moi de voir ce délicieux visage aux yeux sourians. Il forme un contraste, ce visage à l'expression candide, avec le port, la taille, la démarche de la belle jeune fille; j'allais dire classiquement, pour mieux peindre, de la jeune déesse.

S'ennuie-t-elle dans la solitude où elle vit? Je le lui ai demandé. Non, elle ne s'ennuie pas. Elle a les soins du ménage, c'est elle qui tisse les étoffes dont sa grand'mère, son père et elle-même sont vêtus. Elle récolte le coton, le file, le teint. Elle accompagne souvent son père dans la forêt, l'aide à tendre des filets aux gros oiseaux, des pièges aux écureuils et aux tatous. Oui, son père a un fusil, seulement il y a longtemps qu'il n'a plus de poudre. Son aïeule lui raconte des « choses » du village où tous sont nés, où il y a des cabanes en pierre. Ce qu'on lui raconte, elle le verra, on le lui a promis. Elle a des amis et des amies : les papillons, les fleurs, les étoiles, les colibris, ses dindes domestiquées qui lui donnent des œufs. Triste? non, elle n'est jamais triste que lorsqu'elle pense à la nuit pendant laquelle sa mère est morte, ou quand son père est plus sombre. Les jours? nul ne les mesure autour d'elle; on parle de la saison des vents, de celle de la sécheresse, de celle où fleurissent certaines plantes, certains arbres. Elle ne sait pas au juste le chiffre de l'année courante, ne sait pas que là-bas, parmi les hommes, on compte avec exactitude les heures, les mois, les années, pour classer les événemens, les deuils, les souvenirs. En somme, elle trouve qu'il est doux de vivre, de voir le soleil rayonner, d'entendre les oiseaux gazouiller. Et Dizio qui l'écoute, qui boit ses paroles, qui était de son avis la veille, devient sérieux chaque fois que la belle fille se tourne pour me répondre, me regarde ou me sourit.

Il est vaguement jaloux, Dizio, et, je le devine, déjà presque amoureux. Après tout, il est beau, elle est belle, il a vingt ans et elle vient de dépasser sa dix-septième année ; la nature les attire, les pousse l'un vers l'autre. Je me propose, charitablement, d'occuper le plus possible mon jeune compagnon durant notre séjour près de la cabane où Nitla, par son charme inné, pourrait bien, inconsciente et naïve, achever l'œuvre que sa vue a commencée.

III.

Il y a près de trois semaines que nous sommes campés sur le bord du pittoresque ravin, et nous en connaissons toutes les particularités, toutes les beautés sur un parcours de trois à quatre lieues tant en amont qu'en aval. Tout d'abord, chaque pas en avant a été pour moi l'occasion d'une découverte soit botanique, soit entomologique ou ornithologique, et mon insatiable curiosité a surmené mes deux compagnons. Il nous faudrait maintenant le secours d'une mule de charge, au moins, pour emporter les trésors recueillis, et je suis préoccupé de la solution de cet insoluble problème.

Nous avons peu fréquenté nos voisins durant cette période de

labeurs; mais à présent que je m'occupe de classer mes récoltes, que je me contente de rôder au fond du ravin, Dizio a des loisirs. Il se montre absorbé, rêveur, indolent, taciturne, Dizio, et son appétit se ressent de ses préoccupations, de ses peines secrètes. Il a découvert, lui aussi, des « choses » qui volent, qui brillent, qui parfument, des sentimens et des sensations qu'il ignorait. Il souffre, sans le dire, d'un mal facile à deviner. Sa curiosité ne le tient plus cloué à mon côté, il ne s'intéresse plus aux ruses des insectes, à aucun de mes travaux. Il a de continuels prétextes à mettre en avant pour se rendre à la cabane, pour aller aider Mécatl dans sa plantation de cotonniers ou prêter ses services à doña Maria, la mère de notre hôte.

D'un autre côté, Nitla qui chaque soir, un peu avant le coucher du soleil, nous apporte notre pain quotidien, c'est-à-dire de jeunes épis de maïs, a de moins libres, de moins familières allures avec nous qu'au lendemain de notre arrivée. Le plus souvent son aïeule l'accompagne, ou la remplace. Les beaux traits de la jeune fille, j'ai remarqué et j'admire cette rapide transformation, ont maintenant une expression moins enfantine et répondent mieux à la gravité de sa démarche, à l'harmonie de son corps parfait. Elle a certainement gagné en grâce, en séduction; ses yeux ont des flammes, des éclairs, des langueurs, des caresses, des profondeurs qu'ils n'avaient pas. S'il n'existait là-bas, sur les rives du grand fleuve Papaloapam, un doux être auquel je songe sans cesse, mon cœur ne serait pas en sûreté devant la troublante charmeresse.

Désidério est soucieux, tourmenté d'un importun désir de me voir me remettre en marche. Soir et matin il me sonde, m'interroge même sur mes intentions, et je comprends les raisons de sa hâte à s'éloigner. Je le vois surveiller les agissemens de son fils, et je l'ai entendu, un soir qu'il me croyait endormi, prévenir le jeune homme du danger qui menace l'amadou lorsqu'il s'approche plus qu'il convient des étincelles du briquet. D'autre part, doña Maria a dû parler dans le même sens à sa petite-fille, car les deux jeunes gens se tiennent à distance l'un de l'autre. Toutefois, lorsqu'en voulant se fuir, leurs regards se rencontrent, il en jaillit des effluves qui les troublent, qui les font rougir.

Pour moi, témoin désintéressé, impartial, expert sur ces symptômes dont je connais toutes les angoisses, il y a douze jours que l'étincelle Nitla a embrasé l'amadou Dizio, et dix au moins que l'étincelle Dizio a mis le feu à l'amadou Nitla. Il couve, ce double incendie, et, scène captivante, vieille comme la terre et toujours neuve comme elle, il m'est donné de le voir éclater, de voir en pleine nature tropicale, c'est-à-dire dans un grandiose paysage, reste du paradis terrestre, deux beaux êtres céder à l'invincible

force qui les attire l'un vers l'autre, balbutier, puis chanter leur premier hymne à l'amour.

Las d'une longue matinée de travail, je me suis étendu sur le bord du ravin pour observer les gentilles manœuvres de deux colibris occupés à édifier une de ces merveilles de duvet, de mousse et de lichen qui sera leur nid. Il est quatre heures de l'après-midi, le soleil n'éclaire déjà plus le fond de l'abîme au-dessus duquel les mignons amoureux suspendent leur couche aérienne. En revanche, la paroi du ravin, opposée à celle où je repose, est noyée dans une lumière vermeille. Là, des oiseaux voltigent, gazouillent, chantent ; des essaims de papillons se poursuivent, se croisent, sèment l'air de leurs couleurs vives, où se voient toutes les nuances imaginables. Les capricieux insectes montent, descendent, se groupent, puis s'éparpillent; on dirait alors des fleurs tombant du ciel. Les minuscules colombes, à demi domestiquées par Nitla, tourbillonnent, roucoulent, attendent, réclament leur pâture accoutumée. C'est l'heure, en effet, à laquelle la jeune fille vient remplir à la source sa cruche de grès rouge, et les petites colombes, à en juger par leur émoi, doivent la voir venir. Je me penche vers la plateforme : Nitla n'a plus à venir ; elle est là.

Elle est là, appuyée contre une roche qui surplombe. Distraite, elle regarde au fond du gouffre, et sa silhouette élégante se détache nette, lumineuse, sur un fond de mousse brune. Que regarde-t-elle? Les papillons? les oiseaux ? ou les fleurs de velours fauve et blanc qui croissent au-dessous d'elle, riches parures qui doivent la tenter ? Non ; immobile, elle semble ne rien regarder, ne rien entendre, pas même la plainte mélancolique de ses oiseaux favoris. Sa main s'appuie sur sa poitrine qui soulève le fin tissu qui la moule ; elle s'étonne, je suppose, de la sentir palpiter.

Quelqu'un descend le long du sentier, avance, hésite, s'arrête, avance encore, c'est Dizio. On dirait qu'il a peur, lui que tente le haut fait de saisir un fourmilier entre ses bras, de l'étouffer. Un bruit ! Le jeune homme rétrograde avec rapidité, écoute. Il respire rassuré, repart en avant résolu, puis s'arrête encore. D'hésitation en hésitation, il gagne du terrain, je suis bien placé pour le constater.

Nitla a tressailli, s'est réveillée, écoute à son tour. Elle saisit son urne, la remplit, la soulève de ses bras arrondis pour la placer sur sa tête. Elle se ravise, pose le vase avec lenteur sur le sol, recule, un peu effarée, jusqu'à rencontrer le mur de granit contre lequel elle se plaque. Dizio est à quatre pas d'elle, parle. Elle se tourne vers la muraille, semble vouloir s'y incruster.

Dizio parle, parle à mi-voix, et je n'entends rien de ce qu'il dit. Ses gestes sont sobres, mais ses paroles doivent être éloquentes,

douces. Ce qu'il dit, j'en devine l'essence. Il s'excuse, avoue son mal, le raconte, supplie, implore. Il tremble, les mots ne lui viennent que par saccades, il ne les prononce que tout bas. Sa voix, étranglée, n'a plus de sonorités. Il tremble, je le vois, j'ai passé par là. Nitla, troublée, tremblante, elle aussi, promène son doigt menu sur la roche, y trace des lignes bizarres, l'égratigne de son ongle. Répondre à ce qu'elle entend? Elle le voudrait, ne l'ose, ne le peut. Elle frissonne, tourne un peu la tête, un peu. Dizio a joint ses mains, prie, implore de nouveau, montre l'abîme dont rien ne le sépare, s'en rapproche, touche son front, sa poitrine. Il est beau, magnifique, le jeune hercule dans sa nudité sereine de bronze, avec ses grands yeux noirs, sa tête énergique qu'encadrent ses longs cheveux bouclés, avec ses membres musculeux. Nitla, de plus en plus se retourne, lente, automatique, attirée, fascinée. Ce que dit le jeune homme la caresse, la charme, l'enivre, c'est certain. Ils sont face à face, maintenant, la tête basse, les yeux clos, savourant cette heure suprême, comme s'ils savaient, comme s'ils devinaient qu'elle n'aura jamais sa pareille. Ils osent enfin se redresser, se regarder. Oh! comme il dure, ce regard! Comme ils sont troublés, enivrés! comme...

Dizio a fait un pas et rompu le charme; car Nitla est de nouveau tournée vers la muraille, tournée à demi, à demi seulement. Dizio a repris son attitude suppliante, soumise. Que veut-il? Il a vu qu'il est aimé, il veut, l'ambitieux, se l'entendre dire. Les papillons, les colombes, vont, viennent, tourbillonnent autour des beaux amoureux, ce qui me paraît charmant. Nitla, le visage couvert de ses mains, a enfin murmuré la petite phrase que réclamait Dizio; car il a poussé un cri retentissant, un cri de victoire. Il a ouvert ses bras, il avance, il... Nitla se redresse, alarmée. Droite, fière, impérieuse, la main tendue, elle commande, ordonne. Dizio s'arrête, recule; il est esclave, se courbe, et Nitla sourit.

Mais le jeune Indien, ivre de la plus capiteuse des ivresses, lève ses bras vers le ciel. Il a besoin d'agir, de vaincre son sang qui bout. Il saisit un arbuste, le courbe, le brise comme un fêtu. Il se rapproche de l'abîme, se cramponne, descend. Où va-t-il? Cueillir, sans nul doute, une des fleurs rares qu'il aperçoit. Non, il s'arrête près d'une roche qui surplombe, se campe en face de la pierre, l'étreint, la secoue, veut l'ébranler. Je souris de sa présomption et j'ai tort, car la pierre remue, se déchausse, obéit à l'impulsion puissante des bras noueux qui la sollicitent, qui veulent la déplacer. Nitla, captivée, regarde. Un effort suprême! le bloc s'incline, penche, se détache, perd l'équilibre, roule, bondit, rebondit, roule encore avec un bruit de tonnerre, d'arbrisseaux broyés, et réveille des échos qui ajoutent au fracas de sa chute. Il

n'a duré que quelques secondes, ce grondement ; mais les colombes ont fui, les papillons ont disparu. Dizio est déjà de retour sur la plate-forme, et, lion qui vient de prouver sa force, il s'étend humble, dompté, haletant, aux pieds de Nitla.

Haletante, elle aussi, par suite de sa respiration contenue, des émotions, des sensations inconnues qui la troublent, Nitla, néanmoins, sourit. Elle soulève son urne, la pose sur sa tête, fait un geste impérieux. Dizio s'écarte, elle passe. Elle passe, les yeux baissés, sous l'ardent regard qui l'enveloppe, la caresse, la brûle. Le faîte du sentier atteint, elle se tourne, envoie un baiser au ciel, un autre vers Dizio, puis disparaît. Le jeune homme retourne près du bassin, s'assied, se couvre le visage de ses mains comme un enfant qui pleure, et il pleure, en effet.

O cette scène de jeunesse, d'amour, d'aveu, de premier réveil de deux âmes dans ce cadre sauvage, en face de cette nature harmonieuse, luxuriante et féconde, comme elle m'a ému ! O force de la femme et faiblesse de l'homme éternel vainqueur, le fait est certain, mais, aussi, éternel vaincu.

IV.

Tandis que Dizio rêve sur la plate-forme, je rêve de mon côté. Le ciel pâlit, la nuit s'annonce. Des rumeurs s'entendent dans la forêt, et aussi dans les profondeurs du ravin, lequel s'emplit d'ombre. Au-dessus de la béante coupure, passent des oiseaux qui, attardés, pressés, regagnent à tire-d'ailes leurs mystérieux asiles de nuit. Rapaces, passereaux, ramiers, flamans roses, aras, se croisent au-dessus de ma tête sans montre d'hostilité. Quelques cris, pourtant ; de vaines menaces et de vaines terreurs ; toutefois il n'est plus l'heure des agressions scélérates, des fuites éperdues, ceci dit seulement pour les oiseaux de haut vol ; car de la nuit du ravin surgissent des effraies, des chauves-souris, des hiboux. La guerre, l'éternelle guerre des affamés va se poursuivre avec de nouveaux lutteurs et de nouvelles victimes, j'y songe au moment où l'oiseau familier de Mécatl me crie en passant, comme s'il partageait mon avis, sa douloureuse exclamation.

Dois-je l'avouer? cette phrase que j'entends répéter depuis quinze jours à l'improviste, même loin de la cabane, car l'oiseau qui la redit vit en liberté et nous suit volontiers, me rend toujours soucieux. Elle impressionne aussi Désidério et Dizio, qui, chaque fois qu'ils l'entendent, se hâtent de marmotter un *ave Maria*. C'est que Mécatl, d'ordinaire silencieux, que nul de nous n'a encore vu sourire et qui inspire à mes guides un respect superstitieux, la murmure souvent, cette invocation.

Il fait noir, une flamme brille, et je remonte vers le grand arbre au pied duquel nous sommes établis. C'est Dizio qui, il faut lui en savoir gré, a songé à notre souper et s'en occupe avec son zèle accoutumé. Il est, par saccades, rayonnant, causeur, rieur, exubérant, Dizio; puis grave, absorbé, pensif; je sais le pourquoi de ses brusques changemens d'humeur, et j'en souris en connaisseur expérimenté. Quant à son père, accroupi devant le feu, le menton sur les genoux, les mains croisées autour de ses jambes, il regarde les flammes comme s'il les consultait, ou cherchait la cause de leur danse incessante.

Le repas a été silencieux, vite achevé par conséquent. Nous nous sommes interrogés sans écouter nos réponses. Dizio pensait à Nitla, Désidério à Dizio, et moi aux deux amoureux. Il n'est pas huit heures, et mes compagnons sont déjà roulés dans leurs couvertures, étendus. Dorment-ils? J'en doute; car, de temps à autre, ils changent de position. Soudain Dizio redresse la tête, me voit éveillé. Doucement il se lève et vient s'asseoir près de moi, tout près. Il me confie, d'une voix très sourde, qu'il est agité comme s'il y avait de l'orage dans l'air, que pourtant ce n'est pas la saison des orages. Non, ce n'est pas la saison des orages, mais je sais la cause de son insomnie, elle me tient moi-même éveillé. Il songe à Nitla qui songe à lui; pour la revoir, il voudrait avancer l'aurore, être à demain.

L'heure de notre retour vers le Papaloapam, vers la vie semi-civilisée, approche, et que va-t-il advenir? Dizio est une honnête, très honnête nature; toutefois comment douter qu'il sera désormais plus souvent sur la route de Nitla qu'à mes côtés? Nitla aussi est honnête, candide, possède comme Dizio une foi religieuse peu éclairée, mais profonde. Néanmoins, Désidério, homme d'expérience, l'a sagement dit : double étincelle, double amadou, double incendie. La nature, la solitude, les ardeurs de la jeunesse et celles du climat vont conspirer de compagnie et peuvent amener!.. Ce vulgaire, ce désastreux dénoûment m'importune, je voudrais le conjurer, y mettre obstacle.

— Tu aimes Nitla? ai-je brusquement dit au jeune homme.

Il me regarde, son visage s'assombrit et il me répond :

— Oui, je connais l'enfer.

— Et aussi le paradis, je suppose, car elle t'aime.

Dizio me regarde surpris, interrogateur.

— Elle t'aime! ai-je repris. Tantôt, sans le vouloir, tandis que vous étiez à la fontaine, je vous ai *vus* vous le dire.

— Je venais vous confier mon secret, me répond le jeune Indien, vous demander un conseil, et votre aide.

— Quelles sont tes intentions?

— D'emmener Nitla dans mon village, de me marier avec elle, de vivre heureux.

— Crois-tu qu'elle abandonnera ainsi les siens? Penses-tu que son père, que sa grand'mère consentiront à se séparer d'elle?

— S'ils n'y consentent pas, s'ils ne veulent pas venir dans mon village, j'y conduirai Nitla. Mon curé nous mariera et je la ramènerai ici, ne pouvant plus vivre que là où elle vit.

— Ton père connaît-il ce beau projet?

— Non, pas encore. Mais il est bon, il trouve Nitla « bien élevée, » et, si vous voulez prendre la peine de lui expliquer qu'elle et moi nous nous aimons, il fera ce que vous voudrez.

— Tu exagères mon pouvoir.

Dizio ne répond que par un signe négatif.

Nous causons longuement et, à dessein, je multiplie les objections. Parfois le jeune Indien baisse la tête, paraît consterné. En somme, il a vite fait de reprendre espoir et m'oppose invariablement cette raison suprême :

— J'aime Nitla!

— Ce n'est pas seulement ton père qu'il faut gagner et convaincre, lui ai-je dit en terminant mon dernier discours ; c'est le père de Nitla et doña Maria.

— Vous pouvez le faire, me répond-il, car, eux aussi, ils vous écoutent.

— Nous allons partir demain ou après; dans huit jours, tu auras oublié ton rêve.

Dizio secoue la tête.

— S'il faut partir sans Nitla, je reste, dit-il résolu.

Il était tard lorsque j'envoyai Dizio se reposer. Je n'avais rien gagné sur lui; en revanche, il m'avait ébranlé, voire presque conquis à sa cause plus par sa résignation et sa confiance que par ses raisonnemens, lesquels consistaient à répéter :

— J'aime Nitla et elle m'aime; je serai sien et elle sera mienne ou nous mourrons ; vous pouvez le dire à son père et au mien, nous mourrons.

Le lendemain, réveillé un peu avant l'aube, je vis Désidério assis devant le foyer qu'il avait ranimé. Tourné de mon côté, l'Indien semblait épier mon réveil. Je me levai et je pris place près de lui. De même que le soir il se tenait immobile, absorbé.

— Tu as un souci? lui dis-je.

— Oui, celui de partir, de retourner dans mon village. Voulez-vous m'accorder cette grâce, señor, de vous mettre en route ce soir?

— D'où vient ta hâte?

— Dizio aime Nitla.

— Et Nitla aime Dizio, répondis-je.

— Qui vous l'a dit?

— Eux-mêmes; et je suis chargé, par ton fils, de t'en prévenir. Pourquoi prends-tu cette mine contristée? Tu auras une bru charmante, déjà pleine de prévenances pour toi.

— Oui, Nitla est bonne, est belle. Seulement, qu'est-ce que son père? pourquoi est-il venu demeurer ici? pourquoi a-t-il abandonné son village?

— Par amour de la solitude, et ce cas est commun dans ton pays.

— Voulez-vous me rendre le service, señor, de vous mettre en route ce soir?

— Tu sais que, si nous partons, Dizio ne nous suivra pas.

— Il ne m'a jamais désobéi, répond l'Indien avec autorité.

— Mais aujourd'hui il est homme et le sait, car l'amour le tient. Nitla, par sa beauté, a fait de lui son prisonnier.

— Vous a-t-il dit qu'il ne partira pas?

— Il m'a dit qu'il veut épouser Nitla, ou mourir.

— On ne meurt pas d'amour.

— Tu te trompes; on meurt de la langueur qu'il amène. Voyons, ils sont si beaux, ces deux jeunes gens, que je voudrais les voir heureux. Tu crois à la Providence; n'est-ce pas elle qui nous a conduits ici, puisque, raisonnablement, nous devions passer près de ce lieu sans nous douter de ce qu'il cachait. Veux-tu que je cause avec Mécatl, que je l'avise de ce qui se passe, que je lui demande des explications?

— Prenez garde; j'ai le pressentiment...

— Parle donc!

— J'ai le pressentiment qu'il est un criminel, qu'il cache ici une « honte. »

— D'où te vient ce soupçon? me suis-je écrié.

— De ses façons d'être.

— C'est juger à faux et aller un peu loin. En tout cas, Nitla n'est pas une criminelle.

— Vous êtes contre moi? me demande mon guide d'un ton découragé.

— Jusqu'à nouvel ordre, oui. Dizio et Nitla m'intéressent. Attends, je vais aller causer avec Mécatl, lui apprendre la vérité, car il faut qu'il la connaisse. Après cet entretien, je reviendrai te dire partons, ou restons.

— Faites, vous n'êtes pas un enfant.

En cet instant Dizio se lève, et, selon sa coutume, vient s'incliner devant son père, réclamer sa bénédiction. Comme de coutume aussi, Désidério trace une croix dans l'air et dit :

— Fils, que Dieu fasse de toi un saint.

Le jeune homme, tout en me saluant, cherche à lire sur mon visage; je lui adresse un sourire destiné à le rassurer. Il s'occupe aussitôt de préparer le café que nous devons à la générosité de Mécatl : puis, le chaud breuvage dégusté, après avoir échangé des regards d'intelligence avec chacun de mes deux compagnons, je me dirige vers la cabane.

V.

Je me dirige vers la cabane, réfléchissant. Ce que m'a dit Désidério m'a frappé, me tourmente. Mécatl un criminel! un criminel fuyant la justice des hommes! Mécatl, fils exemplaire par son respect pour sa mère; père si doux, homme si sensé, un... je n'y puis croire. Et cependant sa gravité, sa tristesse morne, cette couche placée au pied d'une croix, sont choses étranges. Est-ce là un excès de dévotion ou une expiation? Je penche pour la première de ces causes. Au moment où je contourne la cabane, le fameux : « Seigneur, ayez pitié de moi! » du vigilant perroquet retentit; fait naître en moi un doute. Songeant à Dizio et à Nitla, je murmure : « Seigneur, ayez pitié d'eux! »

Je suis sur le seuil de la rustique demeure et je lance, en signe de salut et d'appel, un sonore *ave Maria*. Ce n'est pas Mécatl qui paraît, c'est sa mère. Elle m'annonce que son fils travaille dans les plantations, qu'elle va me conduire près de lui. Je remarque que les paupières de la digne matrone sont rouges, gonflées, qu'elle a dû longtemps pleurer. Elle a pris les devans, me guide; toutefois, au lieu de se diriger vers les champs, elle rentre dans la forêt, y pénètre. Bien que surpris, je la suis sans mot dire. Elle décrit un demi-cercle, me ramène dans la savane, s'éloigne des arbres. Plus rien autour de nous que l'herbe haute. Elle s'arrête enfin et se tourne vers moi : son visage est en pleurs.

— Qu'avez-vous, bonne mère? ai-je crié.

— Parle bas, *Ticitl*, me répond-elle, il ne faut pas que les oiseaux du ciel eux-mêmes entendent ce que je veux te dire, ce que je veux te confier, et c'est pourquoi je t'ai conduit ici. Écoute; seulement, avant tout, dis-moi si tu es chrétien?

— Je le suis, femme.

— As-tu souffert?

— J'ai souffert.

— Jure-moi par celle-ci, reprend-elle en ramenant en dehors de son vêtement le chapelet qui lui sert de collier, et en me montrant une médaille sur laquelle sa patronne est représentée les

mains pleines de rayons, jure-moi d'oublier ce que tu vas entendre, je veux dire de ne le révéler que sur mon ordre.

Je fais un signe de croix, et j'étends ma main au-dessus de la médaille.

— Ma tête est perdue, reprend la mère de Mécatl, et j'ai besoin d'un conseil. Puisque tu as souffert, tu comprendras mes douleurs et tu me parleras avec ta raison, avec ton cœur.

— Expliquez-vous, bonne mère; mon cœur vous comprendra, il est anxieux de soulager votre peine.

— Ma petite-fille, reprend l'Indienne, ce joyau de mon âme, cette perle de mes yeux, ma Nitla, aime le plus jeune de tes compagnons, elle me l'a révélé cette nuit. Je le pressentais, ce malheur, et j'avais hâte de te voir partir. Hier Nitla a rencontré Dizio à la fontaine; Dizio l'aime, elle l'aime et pleure.

— Je connais ce secret, bonne mère, il m'a été confié par Dizio, par son père, et je suis venu pour en causer avec ton fils, car Dizio veut épouser Nitla.

— Est-ce Dieu, ou le démon qui a noué ce nœud? murmure la matrone; est-ce le pardon ou une nouvelle épreuve, un nouveau chagrin? Je ne suis qu'une femme, Ticitl; toi, tu es un homme, conseille-moi. Il n'y a pas, sous les regards du grand soleil de Dieu, une âme plus pure que celle de Nitla; le sais-tu?

— Oui, j'ai déjà pu la juger sur mille petits faits, et ce qu'elle t'a révélé me prouve que j'ai bien jugé; son âme est transparente.

— Suis-je condamnée, s'écrie l'Indienne en levant ses bras vers le ciel, à voir souffrir cette enfant? Est-ce sur sa tête que va retomber...

Doña Maria s'arrête, me regarde, presse sa bouche de ses mains comme pour s'empêcher de parler.

— Dizio est digne de Nitla, dis-je, et le cœur de Désidério est loyal et bon.

— Je le sais, répond doña Maria; je les vois chaque jour en face l'un de l'autre, et ma Nitla serait bien entre eux, seulement...

Je remarque cette seconde réticence, et, inquiet, je pense aux soupçons de mon guide.

— Mécatl, ai-je demandé, sait-il que Nitla et Dizio s'aiment?

— Il ne fait que le craindre. Mais dis vite : toi, tes compagnons, que savez-vous de... de notre passé?

— Rien, ai-je répondu un peu alarmé.

— Alors, je dois parler. Prête l'oreille, Ticitl, et ne sois pas prompt à maudire. Mécatl, mon fils, l'enfant de mes entrailles, a...

L'Indienne suffoque, étouffe.

— Il faut pourtant que je parle, que tu saches, reprend-elle avec énergie.

Puis, se penchant vers moi, elle murmure :

— Mécatl a tué son père!

Doña Maria s'est affaissée, a courbé son front comme si le crime qu'elle venait de me révéler était sien, et ses larmes coulent. Terrifié, je me tais. Comment, à l'aide de quels mots consoler cette douleur? Il faudrait ici un prêtre, un homme parlant au nom d'un maître suprême, de Dieu. Je bégaie une phrase.

— Oui; tu as besoin de savoir, reprend l'Indienne; eh bien, sache que Mécatl a été un enfant soumis, un adolescent irréprochable. Un jour, le seul de sa vie, il a bu avec excès de ce poison qu'on tire de la canne à sucre, il s'est enivré. Son père, qu'il aimait comme il m'aimait, a oublié qu'il n'avait plus devant lui un enfant, mais un homme, et l'a frappé. Il a riposté par un coup, un seul, et n'a connu « le malheur qu'il avait fait » que le lendemain, en retrouvant sa raison.

— J'ai dû m'attacher à ses pas, reprend doña Maria après un long silence, pour sauver mon fils de sa propre justice, pour l'obliger à vivre. Il a eu mon pardon, celui d'un prêtre, lui seul ne s'est pas encore absous. Partout, toujours, il voit du sang sur ses mains, et quel sang! Nous avons tous quitté notre village, marché droit devant nous, trouvé le ravin près duquel nous sommes établis. Ma bru est morte il y a deux saisons. Depuis que nous sommes ici, Ticitl, la vie de Mécatl est celle d'un de ces saints dont j'ai entendu lire l'histoire dans un livre, et moi qui « sais » son cœur, qu'il a faite veuve, je le vénère. Hélas! Dieu n'a pas pardonné; la mère de Nitla est morte, et Nitla aussi va mourir, mourra.

Je demeurai longtemps pensif.

— Femme, dis-je enfin à doña Maria, il ne faut pas que Nitla meure, il ne faut pas que vous mourriez, votre fils a besoin de vous. Ce que vous venez de me révéler, je l'ai oublié, je vous rends votre terrible secret. Conduisez-moi vers la tombe de votre bru, j'ai besoin de savoir où elle se trouve. O mère infortunée, vaillante, reprenez un peu de calme; je crois que Dieu ne m'a pas amené ici en vain, qu'il a pardonné.

L'Indienne s'agenouille, prend ma main, l'appuie sur son front en signe de remercîment. Elle se relève, se dirige vers la forêt en me parlant de sa bru dont la disparition a ravivé tous les remords, toutes les douleurs de Mécatl. Je suis bientôt devant un tertre gazonné, couvert de plantes aux fleurs jaunes, fleurs de deuil. Doña Maria s'est assise et, à mi-voix, se met à parler à la morte dans sa langue. Je comprends à peine ce qu'elle dit, mais je suis ému,

tant la douleur, surtout chez les simples, est éloquente et poignante.

— Écoutez, dis-je enfin à la veuve en l'obligeant à se relever, écoutez parler mon cœur. Vous, Mécatl, pouvez aussi mourir, et, seule dans ce désert, que deviendra Nitla? C'est Dieu qui a conduit ici Dizio, et l'amour de ce jeune homme pour votre enfant est un ordre de sa volonté. Je vais amener en ce lieu Désidério, lui montrer cette tombe comme la cause, l'unique cause de la sombre humeur de votre fils, de son inconsolable douleur, et, son esprit rassuré, il ira aussitôt, je l'espère, vous demander votre fille pour son fils. Alors Nitla et vous, bonne mère, m'accompagnerez au village de Dizio, et un prêtre unira les deux amoureux. Dizio, lui aussi, a été élevé dans les solitudes et s'y plaît. Il ramènera ici sa femme, s'établira près de vous et, j'ai des raisons pour le croire, son père et sa mère le suivront.

— Mécatl s'accusera, dit l'Indienne.

— Non; car vous allez lui faire comprendre qu'il se doit au bonheur de sa fille, que son silence sera une expiation, une expiation que Dieu ordonne, veut.

En évoquant ce passé lointain, ce passé si doux comparé à l'heure présente, je me revois traversant la forêt qui, comme le ravin, porte pour moi le nom de « Nitla, » escortant la jeune fille et son aïeule. Il fut long, ce voyage, car nous dûmes cheminer à petites journées, et Nitla, dont Dizio surveillait tous les pas, s'étonnait, s'inquiétait de voir la terre si grande.

Toujours en regardant vers ce passé, qui fut ma jeunesse, je me revois à quatre heures du matin dans l'église au toit de feuilles de palmiers où Dizio avait été baptisé. Il était près de Nitla et un vieux prêtre étendait sur eux ses mains tremblantes. Huit jours plus tard, j'accompagnais Désidério, sa femme, doña Maria et les nouveaux époux, qui, emmenant une mule chargée de semences, de poudre, de balles, d'ustensiles de ménage, retournaient vers Mécatl. Lorsque je dus rétrograder, regagner seul le village, quelques larmes furent versées. Nous ne devions plus nous revoir, ne plus jamais entendre parler les uns des autres, nous le savions, et...

Que se passe-t-il en ce moment là-bas, tout là-bas, sur les bords du ravin où, de temps à autre, retourne mon esprit? Je revois mes jeunes amis à la fontaine, Nitla soutenant son amphore, Dizio arrachant un rocher. Et souvent il m'arrive de répéter, comme Mécatl, comme l'oiseau vert qui, vu la longévité de ses pareils, le dit peut-être maintenant à de nouvelles générations ou à des tombes : « Seigneur, ayez pitié de nous ! »

LUCIEN BIART.

LA

RÉFORME DE MALHERBE

ET

L'ÉVOLUTION DES GENRES

De dire que, dans l'histoire de la littérature et de l'art, comme dans la nature même, les genres, sous l'influence de causes qui ne diffèrent pas beaucoup de ce que l'on appelle des noms de *concurrence vitale* et de *sélection naturelle*, évoluent et se transforment, il semble à de fort bons esprits que ce ne soit après tout qu'une métaphore ambitieuse, mais non pas l'expression de la réalité des choses, et bien moins encore le principe d'une méthode féconde. Je suis persuadé, pour ma part, qu'ils ont tort, et, ici même ou ailleurs, à diverses reprises, c'est ce que j'ai tâché de montrer. Mais, puisqu'il n'y a pas de raisonnement, — fût-il d'Aristote ou de saint Thomas en personne, — dont le pouvoir démonstratif égale celui d'un bon exemple, bien choisi, bien développé, je suis heureux que deux ou trois publications récentes me procurent aujourd'hui l'occasion d'en étudier l'un des plus instructifs assurément qu'il y ait dans l'histoire entière de notre littérature. Je veux parler de la réforme, — ou plutôt de la transformation, — qui s'est opérée dans notre poésie, de 1605 à 1630 environ, et à laquelle, depuis deux cent cinquante ou soixante ans passés, on est convenu d'attacher le nom de Malherbe. Il y en a peu de plus pro-

fondes; et, jadis, en prétendant « qu'elle avait influé non-seulement sur la poésie, mais aussi sur la prose, sur ses destinées futures et sur toute la direction nouvelle du langage, » Sainte-Beuve n'en a pas exagéré l'importance. Mais je crains qu'il n'en ait peut-être méconnu le vrai caractère, en faisant de Malherbe une façon de grand poète, ou tout au moins le principal ouvrier, si je puis ainsi dire, d'une transformation dont les causes, en vérité, le dépassent de toutes les manières. Ce sont quelques-unes de ces causes que je voudrais essayer de mettre en lumière, les plus générales, celles qui se lient le plus étroitement à la définition du génie national, en m'aidant pour cela de la récente édition des *Œuvres poétiques de Bertaut*, donnée par M. Adolphe Chenevière dans la *Bibliothèque elzévirienne*, du *Malherbe* de M. Gustave Allais, et surtout du livre très savant, très intéressant, et excellent de M. Ferdinand Brunot sur *la Doctrine de Malherbe*. Si j'y réussissais, j'aurais montré, je crois, comment un genre littéraire dépérit pour avoir voulu se développer dans un milieu qui n'était pas fait pour lui; comment, s'il ne meurt pas d'abord de cette expérience, il lui faut alors, pour continuer de vivre, échanger un à un les caractères qui le définissaient contre de nouveaux, plus appropriés, mieux adaptés, comme l'on dit, à ce milieu même; et comment enfin, quand la somme de ces caractères arrive à dépasser celle des anciens, le genre, ayant changé de nature, doit aussi changer de nom.

Écartons avant tout un élément d'erreur, et ne croyons pas du tout que Malherbe lui-même ait débuté « par une disposition, par une inspiration en quelque sorte négative, par le mépris de ce qui avait précédé chez nous en poésie. » Rien ne se crée de rien, dans l'histoire, mais surtout rien ne se perd. De même donc qu'il y a dans Ronsard quelque chose de ce Marot et de ce Mellin de Saint-Gelais que des hauteurs de son pindarisme il avait cru précipiter dans l'éternel oubli, de même il y a quelque chose aussi de Ronsard dans Malherbe, et d'abord, la prétention ou le projet de fondre ensemble, dans une forme à peu près française, l'imitation de l'antique et celle de l'Italie.

Le guerrier qui, brûlant, dans les cieux se rendit,
De monstres et de maux dépeupla tout le monde,
Arracha d'un taureau la torche vagabonde,
Et sans vie, à ses pieds, un lion étendit;

Antée dessous lui la poussière mordit,
Inégal à sa force à nulle autre seconde,
Et l'Hydre, si souvent à renaître féconde,
Par un coup de sa main les sept têtes perdit...

On ne voit pas pourquoi ces vers mythologiques, ambitieux, fort beaux d'ailleurs, ne seraient pas aussi bien de Ronsard ; et ce sont les deux quatrains du premier sonnet que nous connaissions de Malherbe. Il est daté de 1585. *Les Larmes de saint Pierre*, imitées de Tansillo, sont de 1587. André Chénier, dont nous avons un intéressant commentaire sur quelques pièces de Malherbe, trouvait la versification de ce poème « étonnante ; » et Sainte-Beuve, depuis, y a signalé « un éclat d'images, une fermeté de style, et une gravité de ton qui ne pouvait, dit-il, appartenir qu'à la jeunesse de Malherbe. » Mais aucune de ces qualités, que je sache, n'avait non plus été tout à fait étrangère à Ronsard, et peut-être y a-t-il moins de » fermeté de style, » ou de « gravité de ton, » dans des vers comme ceux-ci, que de mollesse ou de « morbidesse » à l'italienne :

Pas adorés de moi, quand par accoutumance
Je n'aurais, comme j'ai, de vous la connaissance,
Tant de perfections vous découvrent assez;
Vous avez une odeur des parfums d'Assyrie;
Les autres ne l'ont pas; et la terre flétrie
Est belle seulement où vous êtes passés.

Voici encore un joli tableau de l'Aurore, — dans le goût du Guide ou de l'Albane, ses contemporains, — que Ronsard ou Desportes même, beaucoup plus maniéré que Ronsard, aurait pu envier à Malherbe :

L'Aurore d'une main, en sortant de ses portes,
Tient un vase de fleurs languissantes et mortes;
Elle verse de l'autre une *cruche* de pleurs,
Et d'un voile tissu de vapeur et d'orage
Couvrant ses cheveux d'or, découvre en son visage
Tout ce qu'une âme sent de cruelles douleurs.

Ce mot de « cruche, » que certainement le poète aurait rayé plus tard, et le prosaïsme du dernier vers sentent encore leur XVIe siècle. Mais quelques fadeurs ne le sentent pas moins, et font plutôt songer du poète favori d'Henri III, — c'est toujours Desportes, — que du futur Malherbe :

Beau ciel, par qui mes jours sont troubles ou sont calmes,
Seule terre où je prends mes cyprès et mes palmes,
Catherine, dont l'œil ne luit que pour les dieux,
Punissez vos beautés plutôt que mon courage,
Si, trop haut s'élevant, il adore un visage
Adorable par force à quiconque a des yeux.

Est-il seulement vrai que « sur le but, sur la nature, sur le principe même de la poésie, » Malherbe et l'école de Ronsard « soient

en complet désaccord, » ainsi que le dit M. Brunot? Oui et non, car il faut distinguer, et c'est ce que nous ferons tout à l'heure. Mais, en attendant, quand M. Brunot oppose à l'ardeur désintéressée de Ronsard la philosophie, très pratique ou un peu cynique même, de Malherbe, n'abuse-t-il pas contre celui-ci de quelques boutades éparses dans ses lettres, et des dires de quelques anecdotiers? Si Malherbe, en le plaçant ailleurs, n'avait pas mis tout aussi haut que Ronsard l'objet de la poésie, pourquoi donc, ajoutant, corrigeant, et raturant sans cesse, aurait-il employé six ans à faire une ode? On lui reproche d'avoir dit qu'un bon poète n'était pas plus utile à l'État qu'un bon joueur de quilles. Mais une plaisanterie n'est pas toujours une opinion; et personne, en réalité, n'a porté plus haut que Malherbe le respect ou l'orgueil de son art. Notez qu'encore je ne chicane pas l'ardeur de Ronsard, ni le désintéressement de Desportes. Nous avons de Ronsard d'étranges *Folâtreries*, qui sont d'un poète, mais non pas d'un hiérophante, ou d'un « mage, » comme disait Hugo. Et Desportes, aux gages de son maître, s'est chargé, même en vers, de plus d'une malpropre besogne, où il y avait de l'art, sans doute, mais qui tenait moins du poète que de l'entremetteur. Dans la mesure donc où la Pléiade avait relevé la poésie française de son antique vulgarité, si c'est aussi vers les hauteurs que Malherbe a tendu de tout son effort, — *ad augusta per angusta*, c'est le cas de le dire, — sa poétique n'a pas différé celle de l'école de Ronsard; et il a conçu autrement qu'eux la beauté, mais, comme Ronsard, c'est bien la réalisation de la beauté qu'il a donné pour but à la poésie.

Allons plus loin : si la grande innovation de Ronsard est d'avoir mis le poète à l'école de l'antiquité, d'avoir essayé de substituer aux « épisseries » de son temps, — ballade et virelai, chant royal et rondeau, — l'ode horatienne ou pindarique, le sonnet de Pétrarque, l'épopée d'Homère ou de Virgile, et d'avoir enfin ramené de l'exil les dieux de l'Olympe païen, sous ce rapport encore, Malherbe est bien son disciple et son héritier. Il se piquait, je le sais, d'être particulièrement ennemi du « galimatias de Pindare, » et on en verra dans un instant les raisons. « Virgile n'avait pas l'honneur de lui plaire, et il y trouvait beaucoup de choses à redire. » Il disait aussi d'un sonnet ou d'une épigramme sans aiguillon ni pointe qu'ils étaient « à la grecque. » Cela prouve tout simplement qu'il n'aimait pas Virgile et qu'il ne savait point le grec. On a le droit de choisir ses modèles, et Malherbe, quant à lui, les préférait latins, et de la décadence. Disons, si l'on le veut, que c'est une preuve de peu de goût. Mais a-t-il cru, comme Ronsard, que les anciens, en général, étaient et devaient demeurer nos maîtres? A-t-il, comme Ronsard, — quoique d'ailleurs avec

moins d'appareil, et sans se soucier de strophe, d'antistrophe ni d'épode, — rythmé le contour de son ode sur celui de l'ode horatienne? Et enfin, comme Ronsard toujours, — sans peut-être en faire autant d'étalage, — a-t-il, aussi lui, plus qu'usé de la friperie mythologique? Je prends l'une de ses premières odes: *A Marie de Médicis, sur sa bienvenue en France*, et en moins d'une cinquantaine de vers j'y vois défiler tour à tour: Vénus, Diane, l'Aurore, Céphale, les Grâces, Neptune, Hercule, Ganymède, Achille, les Parques, Encelade, Apollon, Phaéton, Eurysthée, qui sais-je encore?

La voici, la belle Marie.
. . . . . .
Telle n'est point la Cythérée,
Quand, d'un feu nouveau s'allumant,
Elle sort, pompeuse et parée,
Pour la conquête d'un amant.
Telle ne luit en sa carrière
Des mois l'inégale courrière.
Et telle, dessus l'horizon
L'Aurore au matin ne s'étale,
Quand les yeux mêmes de Céphale
En feraient la comparaison.

En voulez-vous une autre ?

Cet Achille de qui la pique
Faisait aux braves d'Ilion,
La terreur que fait en Afrique
Aux troupeaux l'assaut d'un lion,
Bien que sa mère eût à ses armes
Ajouté la force des charmes,
Quand les Destins l'eurent permis,
N'eut-il pas sa trame coupée
De la moins redoutable épée
Qui fut parmi ses ennemis?

Pour retrouver une semblable accumulation de souvenirs mythologiques, c'est à Ronsard qu'il faut que l'on remonte, jusqu'à l'ode fameuse *Au chancelier de L'Hospital*. N'ajouterai-je pas à ce propos que, de cent cinquante ou soixante *Odes* que nous avons de Ronsard, il n'y en a pas plus d'une quinzaine où le poète ait affecté de reproduire le dessin de l'ode grecque. Mais, de l'ode pindarique, il s'est laissé, comme Malherbe, insensiblement glisser à l'ode horatienne ou anacréontique. Et si ce n'était chez Ronsard ou chez quelqu'un des siens, à moins que ce ne fût dans Horace, on ne voit pas enfin où Malherbe aurait pris les modèles de ses entrelacemens de rimes et de rythmes. L'*Ode à Marie de Médicis* est de l'année 1600, et le poète approchait de la cinquantaine.

S'il s'est donc séparé de Ronsard, c'est assez tard, comme on le voit, par un effet des circonstances plutôt que de sa volonté peut-être, pour des raisons tirées de son désir de réussir en cour et à Paris autant que de son inspiration ; et, très habilement, bien loin de débuter « par supprimer tout ce qui l'avait précédé, » au contraire, il a commencé par en sauver, pour le retenir, tout ce qui lui semblait de convenable à son nouveau dessein. Quel était ce dessein? A quelle occasion ou dans quelles circonstances l'a-t-il conçu? Et comment l'a-t-il exécuté? C'est ici qu'interviennent ces raisons qui le dépassent, comme nous disions ; — et dont on ne peut comprendre toute la force qu'en remontant rapidement, par-delà Malherbe et Desportes lui-même, jusqu'à Ronsard et jusqu'à du Bellay.

Car pourquoi la Pléiade, animée qu'elle était de si hautes, et de si généreuses, et de si ardentes ambitions, n'avait-elle, à vrai dire, qu'à moitié réussi? Certes, j'aime et j'admire le génie de Ronsard, l'extraordinaire fécondité de son invention verbale et rythmique ; son intelligence de l'antiquité ; l'audacieuse largeur de son inspiration ; tant de beaux *Sonnets*, d'*Hymnes* et de *Poèmes*, un peu prolixes par malheur, et dont la langue est encore incertaine et mêlée, mais où brillent tant de beaux vers, où la grâce du sentiment, un peu précieux et un peu mièvre, s'allie de façon si curieuse à l'éclatante magie des mots, où si souvent enfin respirent à la fois tant de mélancolie et tant de volupté. Je n'aime guère moins le talent de Joachim du Bellay. Moins grand, plus faible et plus délicat que Ronsard, il a quelque chose de plus pénétrant, et, — je le dirai, quoique l'on ait bien abusé du mot, — quelque chose de plus moderne. Peut-être a-t-il aussi plus d'élévation naturelle ; et la mélodie de sa plainte, pour être soutenue d'une orchestration moins diverse et moins riche, n'en est que plus touchante. Nous avons encore, je le sais, de ce doux élégiaque de jolis *Sonnets* satiriques. Mais, après tout cela, et quand à l'admiration de Ronsard et de Du Bellay je pourrais joindre encore celle de Baïf et de Belleau, — ce qui me serait, je l'avoue, difficile, — l'histoire est là qui nous l'apprend, si l'effort n'a pas été stérile, puisqu'enfin le *classicisme* nous est venu de là, ce que la Pléiade a le moins renouvelé, c'est peut-être la poésie.

Je n'en donnerai, pour aujourd'hui, qu'une seule raison. C'est qu'il y avait contradiction entre l'esprit du temps et les conditions même d'existence ou de développement du lyrisme. N'allons pas à ce propos nous embarrasser du lyrisme antique, et ne parlons ici ni de Pindare ni de l'auteur, quel qu'il soit, des *Psaumes de David*. Mais, dans nos temps modernes, depuis que Dante et Pétrarque ont paru, le lyrisme, c'est la poésie personnelle ou indi-

viduelle, c'est l'expression du *Moi* du poète, c'est le monde réfléchi d'abord, et ensuite réfracté par son imagination. Ronsard le savait bien, et aussi du Bellay. Seulement, et par malheur pour eux, tout autour d'eux, vers 1550, si l'on tendait à quelque but, c'était, par la limitation de l'individualisme, à organiser la vie sociale. Effrayé du débordement de passions égoïstes que la renaissance et la réforme avaient favorisé, l'on s'efforçait de toutes parts à constituer, pour ainsi dire, — aux dépens de quelques-uns, mais dans l'intérêt de tous, — une manière de penser et de sentir communes. Évidemment, ni du Bellay ni Ronsard ne pouvaient rien là contre. Un genre, pour se développer, a besoin de trouver son atmosphère morale, son climat intellectuel, dans la complicité des opinions ambiantes. Et, comme après tout, quelque estime que l'on fasse des odes ou des élégies, il importe moins à une société d'en avoir, que de trouver son équilibre, il fallait, dès ce temps-là, que le lyrisme périt ou, pour continuer de vivre, il fallait qu'il se transformât.

C'est ce qui explique le prompt découragement du faible du Bellay ; ses *Regrets ;* et qui sait? peut-être aussi sa mort prématurée. Ni son talent, tout personnel, et même singulier, presque secret, pour ainsi parler, ami de l'ombre et de l'intimité, ne convenait au siècle, ni le siècle de son côté n'était capable de l'apprécier ou seulement de le comprendre. Ronsard, plus confiant ou plus orgueilleux, fit mine de vouloir résister. Mais si l'on prend la peine, — que l'on a rarement prise, — de distinguer les époques de son talent, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'il fallut bien qu'il cédât aussi lui. Toute son œuvre lyrique n'est-elle pas, en effet, comprise entre 1550 et 1560? Et de 1560 à 1575 environ, qu'écrit-il? Un poème épique, sa *Franciade*, qu'il doit laisser inachevée; et ses *Discours sur les misères de ce temps*, où sans doute il y a moins de poésie que d'éloquence. Au lieu, comme autrefois, d'absorber lui-même son sujet, de lui imposer sa propre personnalité, de le transformer comme qui dirait en soi, Ronsard, maintenant, s'y subordonne, il se plie à d'autres convenances que celles de son génie, et des intentions morales ou didactiques s'insinuent dans son œuvre. C'est une transformation profonde qui commence. Parmi le tumulte des guerres civiles, — où l'on peut voir les dernières convulsions de l'individualisme expirant, — un besoin d'ordre, de discipline, d'unité sous la loi se fait universellement sentir. La fonction sociale de la littérature s'en dégage ; les œuvres deviennent des actes; et la poésie même, pour se faire entendre, est obligée d'abdiquer ses anciennes ambitions.

Je n'écris pas l'histoire de la Pléiade. Franchissons donc un intervalle de vingt-cinq ou trente ans. L'apaisement s'est fait dans

les mœurs, Henri IV règne, et la société française, après tant d'agitations, semble avoir enfin atteint cet équilibre qu'elle cherchait. La littérature, presque sous toutes ses formes, s'emploie à le consolider. Sans doute, quelques irréguliers ou, comme on les appelle encore, de nombreux « libertins, » font entendre une voix discordante. C'est Béroalde de Verville qui donne son *Moyen de parvenir;* c'est Regnier; ce sont ses amis qui remplissent *le Cabinet satyrique* de leurs épigrammes ordurières. Mais là-bas, au fond de sa province, dans sa maison du Pradel, Ollivier de Serres écrit son *Théâtre d'agriculture*, et le mélancolique Honoré d'Urfé, marquis de Verromé, comte de Châteauneuf et baron de Châteaumorand, sur les bords du Lignon, dans son château de la Bâtie, compose lentement son *Astrée*. L'un et l'autre livre sont dédiés au prince, dont ils servent les intentions. Mais lui-même, dit-on, n'a-t-il pas exprimé le désir que, pour sanctionner son œuvre pacificatrice, une voix autorisée réconciliât la religion même avec le monde? Pour répondre à ce vœu, l'évêque de Genève, François de Sales, écrit son *Introduction à la vie dévote*, où la pratique même des vertus chrétiennes n'a rien que de civil, que de « traitable, » que de riant. Cependant, à deux pas du Louvre, dans sa belle chambre tendue de bleu, celle que l'on appellera bientôt l'incomparable Arthénice s'efforce doucement à régler par les mêmes leçons la conversation et les mœurs. Les poètes aussi se convertissent. Après avoir chanté les mignons d'Henri III, Desportes, renonçant même à chanter ses maîtresses, paraphrase ou traduit maintenant les *Psaumes*. Autant en fait déjà Duperron. Autant en fera bientôt Bertaut. Visiblement, au poète et à l'écrivain, on demande quelque chose de plus que le « papier-journal, » comme disait du Bellay, de leurs impressions personnelles. On leur permet encore de parler d'eux dans ses vers, mais on ne leur permet plus de n'y parler que d'eux. L'auteur même des *Essais* commence à déplaire, pour ce qu'il a de trop personnel, et on lui préfère son disciple Charron, pour avoir *dépersonnalisé*, si je puis ainsi dire, les observations du maître.

C'est à ce moment que Malherbe paraît. Il a cinquante ans, et il arrive du fond de la Provence. Un de ses compatriotes, Vauquelin des Yveteaux, en parle à Henri IV. Son nom rappelle au roi d'assez beaux vers, naguère adressés à la reine, *Sur sa bienvenue en France*, et où lui-même était adroitement loué. Il se souvient également qu'un jour, comme il demandait au cardinal Duperron s'il faisait encore des vers, celui-ci lui a répondu « qu'il ne fallait plus que personne s'en mêlât, après un gentilhomme de Normandie, établi en Provence, nommé Malherbe. » Voilà décidément un homme qu'il faut s'attacher. Mais auparavant, on l'essaie,

un peu dans tous les genres; on le fait « composer; » on lui commande un psaume, une ode, une chanson. Il s'empresse de lui-même à écrire des stances : *Pour les paladins de France, assaillans dans un combat de barrière*, ou un sonnet : *Pour le premier ballet de monseigneur le Dauphin*. Et, à la vérité, on ne lui donne encore ni pension, ni titre à la cour; mais le grand écuyer, M. de Bellegarde, est prié de le coucher sur l'état de sa maison. Sa fortune était assurée désormais, et Marie de Médicis devait largement acquitter les promesses d'Henri IV. On nous pardonnera d'insister sur ces détails. Ils prouvent, en effet, comme on se méprendrait si l'on voulait voir dans la réforme de Malherbe rien de *systématique* ou de délibéré. L'occasion, ou plutôt, — car ce mot d'occasion laisserait trop de part au hasard, — les conjonctures ont tout fait. Mais ce qu'ils prouvent encore mieux, c'est l'analogie ou la conformité de l'œuvre du poète avec les intentions et le désir du prince. Ce que l'on a dit si souvent, et d'ailleurs si faussement de Louis XIV et de Bossuet, qu'en se voyant, ils se reconnurent, est littéralement vrai de Malherbe et d'Henri IV. L'ordre et la discipline, l'exacte probité que le roi s'efforçait d'introduire dans les affaires et dans les mœurs, Malherbe eut comme la mission de les faire, lui, régner pour la première fois dans l'empire du caprice même, et de la fantaisie.

Pour y réussir, il commence par éliminer de son œuvre et de sa conception de la poésie l'élément personnel. Nous avons de lui des vers d'amour, mais ce sont sans doute les moins bons qu'il ait faits. Les sujets qu'il préfère sont les sujets d'intérêt général et public, événemens historiques ou lieux-communs de morale. *Au roi Henri le Grand, allant en Limousin*, ou : *Au roi Henri le Grand, sur le succès du voyage de Sedan*, tels sont les thèmes qui l'inspirent, et auxquels il excelle à mêler quelque chose de plus général qu'eux-mêmes : la considération de la fragilité des choses, ou l'éloge des joies de la paix :

La terreur de son nom rendra nos villes fortes,
On n'en gardera plus ni les murs ni les portes ;
Les veilles cesseront au sommet de nos tours ;
Le fer mieux employé cultivera la terre ;
Et le peuple qui tremble aux frayeurs de la guerre,
Si ce n'est pour danser, n'ouvra plus les tambours.

Pour la même raison, parce qu'il ne faut pas que le Moi du poète paraisse dans son œuvre, il s'interdit les digressions, ce « beau désordre » que Boileau louera dans Pindare, cette liberté d'ordonnance où, sous le dessin de l'ode, on peut surprendre l'émotion du poète encore palpitante. André Chénier, dans son commentaire,

fait à ce propos une note curieuse. Il vient de lire l'*Ode à Marie de Médicis*, et il écrit : « Au lieu de l'insupportable et fastidieux amas de galanterie dont Malherbe assassine cette pauvre reine, un poète fécond et *véritablement lyrique*, en parlant à une princesse du nom de Médicis, n'aurait pas oublié de s'étendre sur les louanges de cette famille illustre, qui a ressuscité les lettres et les arts en Italie, et de là en Europe. Comme elle venait régner en France, il en aurait tiré un augure favorable pour les arts et la littérature de ce pays. Il eût fait un tableau court, pathétique et chaud de la barbarie où nous étions jusqu'au règne de François Ier... Je demande si cela ne vaudrait pas mieux pour la gloire du poète et le plaisir du lecteur. Il eût peut-être appris à traiter l'ode de cette manière s'il eût mieux lu, étudié, compris la langue et le ton de Pindare qu'il méprisait beaucoup, au lieu de chercher à le connaître un peu. » Mais Chénier n'a pas vu que ce que Malherbe « méprisait » dans Pindare, c'était justement cette manière de s'échapper de son sujet, d'entraîner, d'emporter avec lui son lecteur ou plutôt son auditoire à sa suite, et de lui imposer sa manière de sentir. Malherbe va par les routes frayées, connues et fréquentées de tous, qu'il élargit, qu'il aplanit, qu'il consolide, qu'il rectifie, mais dont il ne veut pas que jamais on s'écarte. Relisez là-dessus telle strophe d'une autre ode à Marie de Médicis : *Sur les heureux succès de sa régence.*

C'est en la paix que toutes choses
Succèdent selon nos désirs ;
Comme au printemps naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs ;
Elle met les pompes aux villes,
Donne aux champs les moissons fertiles,
Et, de la majesté des lois
Appuyant les pouvoirs suprêmes,
Fait demeurer les diadèmes
Fermes sur la tête des rois.

Laissant le rythme à part, cette strophe ne diffère de celle que nous avons citée plus haut que par les « circonstances ; » et les circonstances ne sont données que par la « situation. » Il parle ici de « printemps » et de « roses, » de « plaisirs » et de « pompes, » comme s'adressant à une femme, de même que, tout à l'heure, s'adressant à un homme, il parlait de « tambours » et de « fer, » de « tours » et de « remparts. » Son goût personnel n'est de rien dans le choix de ces mots. Également royales, ces images conviennent, par elles-mêmes, les unes à la reine et les autres au roi. « Quelle auguste et souveraine image de la *stabilité !* » s'écrie ici Sainte-Beuve ; et

il a raison quand il ajoute encore : « C'est le *bon sens politique* élevé à la poésie. » Mais les expressions mêmes dont il use, leur caractère d'abstraction et d'impersonnalité n'indique-t-il pas aussi la nature de la transformation accomplie? Si l'auteur de ces très beaux vers n'est sans doute pas absent de son œuvre, il ne nous livre cependant que le moins qu'il peut de lui-même; et son intention n'est pas du tout de traduire ici ses sentimens, à lui, mais bien ceux qui doivent être les nôtres comme les siens.

Une conséquence en résulte, qui est l'effacement ou la décoloration des images. Qui donc a jadis composé un *Dictionnaire des métaphores* d'Hugo? C'est qu'en effet les métaphores d'Hugo ne sont point celles de Lamartine, ou de Vigny, ou de Sainte-Beuve, ou de Musset. Et, généralement, n'ayant rien de plus personnel que leur sensibilité, les lyriques, les vrais lyriques n'ont rien aussi qui soit plus à eux que leurs « figures. » Leurs catachrèses expriment leurs états d'âme, et leurs manières d'être se trahissent dans leurs métonymies. Je consens, d'ailleurs, qu'ils en aient d'étranges quelquefois, dont l'étrangeté même révèle ou dénonce quelque chose de morbide. Mais ce n'est pas le point, et il suffit ici qu'une part au moins du lyrisme consiste assurément dans la nouveauté, dans la rareté, dans la beauté des images. Souvent belles et parfois gracieuses, les images de Malherbe ne sont point nouvelles, ou, quand elles le sont, elles n'ont pas l'air de l'être. Elles ont surtout je ne sais quoi de moins expressif qu'allégorique, d'éloigné de sa source, et comme d'inéprouvé. La sensation du poète ne vibre pas dans son vers, et il ne semble pas qu'il ait essayé de la fixer toute vive. Ou plutôt il n'a rien senti, que d'une émotion purement intellectuelle, et sachant ce qu'il voulait dire, c'est alors seulement que, pour le mieux dire, d'une manière plus vive, qui frappe davantage, et qu'on retienne mieux, il a cherché de quelle image il pourrait revêtir sa pensée. C'est le contraire même de l'invention lyrique, si le propre en est de suggérer les idées par les images et non pas de surajouter les images aux idées.

En même temps que les images pâlissent, le mouvement se ralentit, se règle, ou se compasse. Je veux parler de ce mouvement dont les inflexions, si je puis ainsi dire, imitent, reproduisent et nous communiquent la diversité, la soudaineté, la contrariété des émotions du poète. Tantôt plus lent et tantôt plus pressé, plus fort ou plus doux, plus impétueux ou plus languissant, il est, dans l'ode ou dans l'élégie, comme le souvenir de leur alliance avec la musique, et à ce titre il fait une partie nécessaire de la notion ou de la définition même du lyrisme. C'est pourquoi, chez tous les grands lyriques, indépendamment de la valeur des idées ou du sens

des mots, les « mouvemens, » comme en musique, ont en eux, par eux seuls, et leur pouvoir, et leur valeur, et leur beauté. Malherbe en a quelques-uns de fort beaux :

Tel qu'à vagues épandues
Marche un fleuve impérieux,
De qui les neiges fondues
Rendent le cours furieux,
Rien n'est sûr en son rivage;
Ce qu'il trouve, il le ravage;
Et traînant comme buissons
Les chênes et leurs racines,
Ote aux campagnes voisines
L'espérance des moissons.

Tel, et plus épouvantable
S'en allait ce conquérant,
A son pouvoir indomptable
Sa colère mesurant.
Son front avait une audace
Telle que Mars en la Thrace;
Et les éclairs de ses yeux
Étaient comme d'un tonnerre
Qui gronde contre la terre,
Quand elle a fâché les cieux.

Mais si Malherbe a de beaux mouvemens, s'il en a de puissans et de larges, il faut convenir qu'il n'en a ni de très variés, ni surtout de « composés, » qui sont les plus beaux et les plus lyriques de tous. On en trouverait de nombreux exemples dans Lamartine, ou dans Hugo surtout. Mais je ne crois pas qu'aucun d'eux fût aussi clair qu'une admirable comparaison de Goethe. Il était tout chaud, ce jour-là, d'une lecture de Pindare, et il écrivait à Herder : « Les mots de Pindare, ἐπικρατεῖν δύναται, m'ont enfin révélé ma nature... Si tu te tiens debout, avec hardiesse, sur ton char, et que quatre jeunes chevaux se cabrent en désordre sous tes rênes, que tu diriges leur force, ramenant de ton fouet celui qui s'écarte, modérant celui qui s'emporte, et que tu les chasses devant toi, et les conduises, et les fasses tourner, les fouettes, les retiennes et chasses de nouveau jusqu'à ce que tous les seize pieds te portent au but en une seule cadence... C'est là être maître de son art, ἐπικρατεῖν, c'est là de la virtuosité. » Malherbe, homme sage et de sens rassis, n'a jamais essayé, lui, d'atteler ou de conduire à quatre. L'eût-il voulu d'ailleurs, je doute qu'on le lui eût permis; et, après un peu de curiosité que ses exercices auraient pu soulever, comme autrefois ceux de Ronsard, il eût fallu qu'il y renonçât.

Car, sans compter que, pour apprécier la « virtuosité » dont il aurait fait preuve, ni l'éducation de l'oreille même, ni celle de l'esprit français n'étaient alors assez avancées, sa tentative se fût toujours heurtée au même obstacle. On lui eût reproché de vouloir étonner plutôt qu'instruire son lecteur, et de songer bien plus à lui-même qu'au public. On l'eût traité de fantasque ou d'indiscipliné, qui refusait de s'astreindre au commun usage, et, avec tous les « honnêtes gens, » de travailler à l'œuvre commune. Dans une société qui s'organisait, et, naturellement, où l'on exigeait que chacun abdiquât une part de lui-même pour le plus grand profit et le plus grand plaisir de tous, on n'eût pas fait de lui plus de cas que d'un Motin, d'un Sigogne ou d'un Berthelot, gens de peu, gens de rien, bohèmes de lettres, dont on pouvait s'amuser en passant, mais qui ne comptaient point, comme n'étant occupés uniquement que d'eux-mêmes. Et on voit aisément ce qu'il y eût perdu de réputation ou d'influence; mais ce que la littérature en général, ou la poésie même y eussent gagné, c'est ce que l'on ne voit pas du tout.

On ne s'est pas en effet rendu compte, mais j'espère que l'on commence à le discerner maintenant. Oui, si l'on le veut, — et pour employer ici l'expression de M. Brunot, — oui, Malherbe, en un certain sens, « a tué le lyrisme. » Toutes les qualités, tous les caractères qui définissaient le lyrisme dans la pensée, d'ailleurs un peu confuse encore, de Ronsard et de ses amis, Malherbe, nous venons de le constater nous-mêmes, l'en a comme systématiquement dépouillé. Ce que le mouvement de l'inspiration pouvait avoir de libre encore, d'indépendant et de capricieux au besoin, il l'a contraint sous la règle. Il a comme éteint l'éclat de l'imagination : — « Il avait aversion pour les fictions poétiques, nous disent ses biographes, et en lisant à Henri IV une élégie de Regnier où il feint que la France s'éleva en l'air pour se plaindre à Jupiter du misérable état où elle était pendant la Ligue, il demandait à Regnier en quel temps cela était arrivé, qu'il avait toujours demeuré en France depuis cinquante ans, et qu'il ne s'était point aperçu qu'elle se fût enlevée hors de sa place. » — Mais n'oublie-t-on pas, quand on le lui reproche, que tout cela n'a pas été sans quelque compensation; et si le gain avait peut-être balancé la perte, ne conviendrait-il pas d'atténuer la sévérité du jugement qu'on porte sur son œuvre? En interdisant au poète une préoccupation puérile ou souvent maladive de lui-même, ne l'a-t-il pas rendu sans doute attentif à des intérêts d'un ordre à la fois plus général et plus élevé? S'il a rabattu quelque chose de la luxuriance de l'esprit du XVIe siècle, n'a-t-il pas aussi par là même dirigé l'esprit français dans ses voies

véritables? Ou encore, et, pour tout dire d'un mot, s'il a « tué le lyrisme, » n'a-t-il pas créé « l'éloquence? » C'est ce que je voudrais montrer maintenant.

Il est d'abord assez évident que, de condamner et de proscrire ce que Malherbe appelait impitoyablement, non pas même le désordre, mais le « galimatias » de Pindare, ce n'était pas encore énoncer les règles d'une autre manière de composer, mais c'était du moins en faire pressentir l'existence, et décréter, « même en chansons, » la nécessité d'un ordre apparent, d'une logique pour ainsi dire palpable, et d'un squelette extérieur. S'il y a de l'ordre, en effet, dans une ode de Pindare, on ne le saisit pas d'abord, et la logique, interne et cachée, n'en est sensible qu'aux initiés. C'est ce qui choque Malherbe. Il veut des idées qui se suivent et qui s'enchaînent rigoureusement entre elles, ou, pour mieux dire encore, il veut des idées qui s'engendrent nécessairement les unes des autres. Le président de Verdun était inconsolable de la mort de sa femme :

« Sacré ministre de Thémis,
Verdun, en qui le ciel a mis
Une sagesse non commune,
Sera-ce pour jamais que ton cœur abattu
Laissera sous une infortune,
Au mépris de ta gloire, accabler ta vertu?

« Non, en vérité, tu ne le peux, continue le poète, ni comme magistrat,

Toi de qui les avis prudens
En toute sorte d'accidens
Sont loués même de l'envie;

ni comme homme, si tout homme est mortel. Car, nous pouvons fléchir Jupiter, nous pouvons apaiser Neptune, mais nous ne pouvons pas reprendre à Pluton ce qu'il nous a pris. L'exemple d'Orphée n'en sert-il pas d'une preuve assez éclatante? Que si, d'ailleurs, les morts pouvaient revivre, qui de nous le leur souhaiterait? et surtout dans les temps où nous sommes?

« Mais quand tu pourrais obtenir
Que la mort laissât revenir
Celle dont tu pleures l'absence,
La voudrais-tu remettre en un siècle effronté
Qui, plein d'une extrême licence,
Ne ferait que troubler son extrême bonté?

« Quelle horreur de flamme et de fer
N'est éparse, comme en enfer,
Aux plus beaux lieux de cet empire?
Et les moins travaillés des injures du sort
Peuvent-ils pas justement dire
Qu'un homme dans la tombe est un navire au port?

« Soumettons-nous donc à la nécessité. S'il nous est dur de survivre à ceux que nous avons aimés, vivons du moins, comme hommes, pour nos concitoyens. Mais, comme magistrat, vivons pour le prince et pour la justice, car

« La Justice, le glaive en main,
Est un pouvoir autre qu'humain
Contre les révoltes civiles.
Elle seule fait l'ordre, et les glaives des rois
N'ont que des pompes inutiles,
S'ils ne sont appuyés de la force des lois. »

Si j'ai choisi cette *Consolation* parmi beaucoup d'autres pièces, la raison n'en est pas que, Malherbe ayant mis trois ans à l'écrire, son président était remarié quand il put la lire. Ce n'est pas non plus qu'il en manque d'aussi sévèrement composées. Mais je n'en connais guère où l'on voie mieux ce que la composition de Malherbe a de proprement oratoire, en tant qu'appropriée à toutes les intelligences. Je n'y trouve même plus de dieux ignorés, ni de ces légendes empruntées des *Argonautiques*, ou de l'*Alexandra*, comme autrefois dans Ronsard, mais, pour tous souvenirs classiques, ceux que tout le monde a gardés du collège, qui n'étonneront donc personne, et qui feront plaisir à tout le monde. Point d'idée qui ne soit également commune, à la portée des ignorans comme des beaux esprits, facile à concevoir, plus facile à vérifier, générale ou universelle. Et, enfin, idées générales ou souvenirs classiques, pour lier ensemble tout cela, des « passages, » comme on disait alors, des « transitions, » comme nous disons aujourd'hui, qu'un enfant même au besoin trouverait.

Nous avons plus d'un témoignage de l'effet que produisit cette manière nouvelle d'écrire. Elle paraissait surtout aisée à imiter, et encore plus à contrefaire. Godeau, dans son *Discours sur les œuvres de M. de Malherbe*, en a bien marqué le caractère logique. « *Le discours*, dit-il, *ou l'oraison, par laquelle l'esprit fait entendre ce qu'il a conçu*, est de deux sortes, l'une libre, étendue et comme négligée; l'autre, contrainte sous de certaines lois, renfermée dans quelques bornes, et parée avec un soin particulier... Les maîtres de l'art donnent plusieurs règles pour reconnaître

quand cette partie qu'ils appellent composition est parfaite, mais il me semble que toutes peuvent se rapporter à ces trois choses : l'ordre, la liaison ou la suite, et le nombre. L'ordre ne range pas seulement les mots selon les règles de la grammaire, *il dispose les matières, donne la place aux raisons, selon qu'elles sont ou plus fortes ou plus faibles...* La liaison unit toutes les parties du discours, en forme un corps agréable, et fait que celui qui lit *ou qui écoute, étant conduit d'un point à un autre par une méthode facile*, imprime si parfaitement les choses dans sa mémoire qu'elles n'en peuvent plus échapper... Le nombre chatouille les oreilles par la cadence agréable des périodes... » Si l'on ne saurait, je crois, mieux dire, ni mieux caractériser ce que Malherbe a prétendu faire, ce que même il a fait, on ne saurait non plus imposer plus résolument à la poésie les qualités qui sont celles du discours. On ne demande pas encore aux vers d'être beaux comme de la belle prose; mais on exige déjà d'une Ode qu'elle soit « construite » comme un Sermon.

Une transformation de la langue en est naturellement résultée. Devenant plus oratoire, il a fallu que la langue devînt plus abstraite, partant plus générale, et partant plus conforme ou plus analogue à celle de tout le monde. Afin d'être compris de l'un à l'autre bout de la France, il a fallu que le vocabulaire de la cour se *dégasconnât*, comme disait Malherbe, ou qu'il s'épurât de tout ce qu'il pouvait encore contenir de provincialismes, d'italianismes, d'hispanismes... et de pédantisme. Ronsard avait précisément enseigné le contraire. En revanche, on remarquera que la leçon de Malherbe est déjà celle de Buffon. Ce n'est point de propos délibéré qu'il tend ni qu'il atteint à la noblesse du style, — lui qui se vante que ses maîtres de langue sont les crocheteurs du Port-au-Foin, — mais c'est qu'en devenant plus généraux, devenant aussi ce que les logiciens appellent moins « compréhensifs, » les mots se dépouillent eux-mêmes de leurs particularités d'origine. J'en aurais long à dire sur ce point, si je voulais insister, et que c'en fût ici le lieu. Mais sans doute on comprend de reste que, si ce vocabulaire est moins apte à traduire les émotions personnelles, — qui ne sont personnelles qu'autant qu'elles ont quelque chose d'unique, — il est infiniment plus apte à l'expression des idées générales. C'est ce qu'il faut dire aussi de la substitution de la syntaxe directe ou analytique, dans la langue de Malherbe, à la syntaxe encore synthétique, et violemment inversée de Ronsard. On n'écrit plus désormais pour quelques-uns, mais pour tout le monde ; si le poète lyrique pouvait prétendre à se séparer et à s'isoler du « rude populaire, » l'orateur ne le peut pas ; et ainsi le changement de la

langue vient s'ajouter au changement opéré déjà dans l'art de composer, pour continuer la transformation du genre.

Mais ajoutons un dernier trait encore : la force intérieure du principe d'évolution est si grande à ce moment du siècle, qu'entre les mains de Malherbe il n'y a pas jusqu'aux lieux-communs, qui ne perdent ce qu'ils peuvent avoir quelquefois de personnel dans l'expression que l'on en donne. Écoutez-le plutôt, dans les strophes célèbres, nous parler de la Mort :

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles.
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

Le pauvre, en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas les rois.

Ces vers sont de 1599 ; en voici qui sont de 1605 :

Mais, ô loi rigoureuse à la race des hommes,
C'est un point arrêté, que tout ce que nous sommes,
Issus de pères rois et de pères bergers,
La Parque également sous la tombe nous serre ;
Et les mieux établis au repos de la terre
N'y sont qu'hôtes et passagers.

Mais on en citerait aussi bien de 1626.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers ;
Et dans ces grands tombeaux, où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Non-seulement, on le voit, le poète en ces vers ne parle pas en son nom, sous le coup d'une émotion personnelle ou actuelle, mais encore, et au contraire, si quelque circonstance de personne, de temps, ou de lieu pouvait particulariser l'idée de la mort, il l'écarte. C'est ce que Chapelain, quelques années plus tard, dans la préface de sa *Pucelle*, appellera d'un nom barbare, mais singulièrement expressif, la réduction à l'universel. Également inévitable, également inflexible pour « tout ce que nous sommes, » la Mort, aux yeux de Malherbe, est la Mort, absolument, sans plus de distinctions ni de nuances. Nous mourons tous, et non-seulement « issus de pères

rois ou de pères bergers, » mais, que ce soit de la peste ou de quelque autre maladie, jeune ou vieux, homme ou femme, dans notre lit ou sur une grande route, nous mourons tous de la même manière. Ou, en d'autres termes encore, quelque différence qu'il y ait dans les conditions des hommes, et par quelque côté que la Mort nous assaille, il y a toujours en elle quelque chose de semblable ou d'identique à elle-même, qui est tout ce que Malherbe en prétend retenir pour l'exprimer dans ses vers. C'est ce que tout le monde enveloppe d'abord sous le nom de la Mort, séparation ou destruction, et, à cet égard, c'est pourquoi, dans ses vers, on croit entendre et reconnaître, déjà, l'accent de Bossuet et de Bourdaloue.

Or, on le remarquera, — sans vouloir énumérer tant de manières qu'il y a de mourir, si différentes, et comme accompagnées de circonstances physiques si diverses, — les grands poètes lyriques ne le sont pas plus pour la splendeur nouvelle et la grâce imprévue de leurs images, ou par un art à eux d'associer leurs idées, que pour avoir de la Mort, comme de l'Amour et de la Nature, une conception particulière et personnelle. C'est ce qu'il serait sans doute intéressant de montrer, et que, dans le siècle où nous sommes, la Mort n'a été ni pour Vigny, ni pour Hugo, par exemple, ce qu'elle était pour Lamartine.

Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur,
Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide,
Au secours des douleurs un Dieu clément le guide,
Tu n'anéantis pas, tu délivres!..

s'écriait l'auteur des *Méditations*. Mais l'auteur des *Contemplations*, génie moins lumineux, ne voyait, lui, de la Mort que « la quantité d'ombre et d'horreur » qu'elle mêlait à la joie de vivre.

Elle est l'extinction du flambeau, toujours prête.
Il suffit qu'un tyran y pense dans ses fêtes
Où les rois sont assis,
Pour que sa volupté, sa gaîté, sa débauche
Devienne on ne sait quoi de lugubre, où s'ébauche
La pâle Némésis.

Et pour l'auteur enfin de *Moïse* et des *Destinées*, la Mort était la « demande sans réponse, » « l'énigme inextricable, » à l'ironie de laquelle il opposait le superbe, aristocratique, et glacial dédain de son stoïcisme :

Gémir, pleurer, prier est également lâche.
Fais énergiquement ta longue ou courte tâche,
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler.

Qu'est-ce à dire, sinon que chacun d'eux a pensé ou senti la Mort d'une façon qui n'était qu'à lui, comme il faisait de l'Amour, comme il faisait de la Nature? et c'est en cela qu'il est vraiment poète et vraiment lyrique. Mais aussi, c'est en cela qu'il ne s'adresse qu'à quelques-uns; ou plutôt, il s'adresse bien à tous, mais il n'est immédiatement compris que de quelques-uns; les autres lui résistent, ils opposent leur manière de sentir à la sienne, ils essaient de lui échapper; et, même quand ils la subissent, ils continuent de murmurer encore contre la tyrannie de sa domination.

Malherbe et son école ont-ils voulu peut-être éviter ces murmures et cette résistance? En tout cas, je dis qu'ils ont agi comme s'ils l'eussent voulu; et là est la raison de leur complaisance pour ce que le lieu-commun nous semble avoir aujourd'hui de plus général ou de moins caractérisé. C'est aussi bien que, pour apprendre à écrire, il allait commencer par apprendre à penser, si c'était ce que Desportes, et Ronsard même, avaient sans doute le moins su. Mais pour apprendre à penser, comme il fallait convenir du pouvoir ou de la valeur des mots, en en fixant le sens et en en limitant l'usage, il fallait, pareillement, qu'après en avoir éprouvé le titre et l'aloi, on convînt de la valeur et du pouvoir des idées. Et pour y réussir, il fallait enfin n'en retenir que ce qu'elles avaient d'universellement incontesté. Malherbe, dans ses vers, n'a pas fait autre chose, ni non plus dans son fameux *Commentaire sur Desportes*. L'intérêt, sous ce rapport, en est de la même nature que celui des *Remarques sur la langue française*, de son disciple Vaugelas. Et le succès de leurs exemples ou de leurs leçons s'explique par le désir ou le besoin que l'on avait en leur temps de les voir paraître.

Est-il nécessaire de faire observer maintenant qu'en effet, de quelque côté que l'on tourne les yeux, c'est au même but, prosateurs ou poètes, que nous voyons alors tendre tous les écrivains? On se tenait pour content des poètes que l'on avait, et, — si j'en crois le vieil Étienne Pasquier, dans un curieux chapitre de ses *Recherches de la France*, — Ronsard n'était pas le seul dont on trouvât les imitations égales ou supérieures même à leurs originaux. En revanche, Guillaume du Vair, dans son traité de l'*Éloquence française*, se plaignait, presque éloquemment, qu'elle fût demeurée jusqu'alors aussi « basse ». Tel était aussi l'avis des précieuses. Le désir que l'on éprouvait, c'était celui de « communiquer, » si je puis ainsi dire; et, à l'expérience, on jugeait que la langue n'en fournissait pas les moyens. Malherbe les a recherchés, et il en a trouvé quelques-uns, non-seulement dans ses vers, mais dans ses traductions, qui sont une part considérable de son œuvre. D'autres en ont trouvé d'autres: Balzac dans ses *Lettres*, Vaugelas dans ses *Remarques*, Perrot d'Ablancourt dans ses « belles infidèles. » Il n'était rien encore que

l'on discutât plus volontiers dans les assemblées qui se tenaient chez Conrart, et, quand Richelieu fondera l'Académie, la principale occupation des académiciens « sera de donner des règles certaines à notre langue, et de travailler à la rendre pure, éloquente et capable de traiter les arts et les sciences. » Traducteurs, grammairiens, critiques ou rhéteurs, le théâtre, — genre commun, s'il en fut, dont l'existence même dépend de la bonne volonté du public, — achèvera ce qu'ils ont commencé. Et le *Discours de la Méthode* enfin, à son tour, paraîtra, non point du tout, comme on l'a dit, pour inaugurer l'empire de la raison dans la littérature, mais seulement pour le consacrer, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, ou, si l'on veut, pour fonder en logique l'utilité sociale de l'éloquence et de la poésie. Pour résister à cette espèce de pression des circonstances, Malherbe n'avait ni l'humeur, ni surtout le génie qu'il fallait; et ainsi, bien loin de nous étonner qu'étant d'ailleurs plutôt médiocre, il ait exercé de son temps une aussi grande influence, au contraire, c'est sa médiocrité qui a fait de lui, non pas le seul, ni le principal, mais l'un des utiles ouvriers de la transformation à laquelle son nom est demeuré attaché.

Que penserons-nous cependant de cette transformation même? et nous associerons-nous au jugement de M. Brunot, quand il conclut que, « nulle part peut-être, on n'eût ainsi abandonné de gaîté de cœur, et sans pensée de retour, une voie où des Ronsard, des Du Bartas, et des Desportes étaient allés déjà si loin ? » Et il fait, en vérité, trop d'honneur à Du Bartas, comme aussi bien à Desportes. Mais nous avons déjà répondu. La transformation, ou la décadence du lyrisme dans les premières années du XVIIe siècle, est le prix dont nous avons payé le progrès et le triomphe de la poésie dramatique et de l'art oratoire. *Non omnis fert omnia tellus.* De même que dans la nature, deux espèces voisines ne sauraient croître et prospérer ensemble dans le même canton, et tout ce que l'une d'elles réussit à gagner dans le combat pour la vie, il faut que l'autre le perde; ainsi, dans un temps donné de l'histoire d'une littérature, on n'a jamais vu qu'il y eût place pour tous les genres à la fois, et si quelqu'un d'entre eux y atteint sa perfection, c'est toujours aux dépens de quelque autre. Ne nous inquiétons donc pas que les étrangers « se soient étonnés du choix que nous avons fait de Malherbe pour maître; » si d'abord, comme on l'a vu, Malherbe n'est devenu le maître des beaux esprits de son temps qu'après avoir commencé par en être le disciple; si ce qu'il a fait, nous pouvons le dire, un autre, à son défaut, l'eût certainement fait; et si enfin, comme nous avons tâché de le montrer, en tuant le lyrisme, il a créé l'éloquence. On s'étonnerait avec autant

de raison que les Anglais du XVIIe siècle, au lieu de suivre la voie où des Shakspeare et des Marlowe étaient allés déjà si loin, se soient engagés dans celle que leur ouvrait Milton ou le chaudronnier Bunyan. Mais la vraie question, la seule, est de savoir quelles ont été les conséquences de la transformation, et c'est en général ce que l'on omet ou ce que l'on oublie de considérer.

L'oserons-nous donc condamner, s'il est vrai qu'elle ait émancipé l'esprit français d'une longue servitude, et qu'en le retirant pour ainsi parler, de l'école de l'Espagne ou de l'Italie, elle l'ait rendu à lui-même? Je ne l'ai pas dit plus haut, en parlant des raisons de l'insuccès de la Pléiade, mais c'est le moment maintenant de le dire. Tout imprégnés encore d'italianisme, les Ronsard et les Du Bellay, mais Desportes surtout, ont failli exercer sur la direction générale de l'esprit français la même néfaste influence que l'admiration désordonnée des Carrache et du Guide sur les destinées de notre peinture classique. Utile ou nécessaire même, à sa date, — car je ne voudrais certes ni la nier, ni la diminuer, et au lieu de parler de Malherbe, si je parlais de Ronsard, on le verrait bien, — il était temps, entre 1610 et 1630, que l'influence de l'Italie cessât enfin de nous opprimer. Nous n'avions plus que faire d'imiter Bembo ni Pétrarque même, dont nos poètes avaient trop abusé, mais encore bien moins ces Tansille ou ces cavalier Marin, dont les inspirations ne manquaient de rien tant que de sincérité. En essayant de détourner d'eux, car Boileau seul y devait tout à fait réussir, l'admiration et l'imitation des poètes ses contemporains, Malherbe a donc remis l'esprit français dans ses voies. L'un des premiers, il l'a invité à oser être enfin lui-même. Cela ne vaut-il pas bien quelque reconnaissance? Mais cela surtout ne l'excuse-t-il pas d'avoir tant maltraité Desportes? L'heure étant venue pour nous de nous reprendre, on ne peut vraiment, ni sérieusement, en vouloir à Malherbe de l'avoir sonnée.

Telle était bien la nature, en effet, et telle surtout la portée de la transformation. Car, l'une après l'autre, repassez les leçons de Malherbe. Toutes ou presque toutes, si elles ont eu finalement pour objet de substituer dans notre littérature les qualités qui font les genres communs aux qualités qui font les genres individuels, elles ont donc eu pour objet aussi d'enseigner à notre littérature les moyens de conquérir cette universalité, dont peut-être avons-nous jadis porté trop haut l'orgueil, mais cependant qu'il ne faudrait pas affecter de mépriser. Nul ne fait plus d'estime que nous de Dante et de Pétrarque, de Byron et de Shelley, de Goethe et d'Henri Heine, mais ce n'est pas une raison de dédaigner Voltaire et Rousseau, Fénelon et Bossuet, Pascal et Descartes. Je ne nomme,

on le voit, que de nos prosateurs. En un certain sens, ils doivent tous quelque chose à Malherbe, s'ils doivent tous quelque chose à la transformation que nous avons essayé de décrire. Logique et clarté, précision, simplicité de l'ordonnance et netteté du style, toutes ces qualités étaient presque étrangères à nos écrivains du XVIe siècle, et il est vrai, malheureusement, que nous en faisons aujourd'hui bon marché. Nous donnerions une *Provinciale* pour une métaphore nouvelle. Mais encore faut-il bien savoir que nos subtilités se développent à l'ombre, pour ainsi parler, de notre ancienne littérature, si c'est elle autrefois qui a fait la fortune de l'esprit français. Les étrangers ne l'ignorent pas, et qu'aucune autre ne saurait se vanter d'avoir exercé pendant cent cinquante ans une pareille action dans le monde. La gloire, ou le bonheur, ou la chance de Malherbe est d'être aux origines de cette influence, et son habileté, ou son adresse, ou son talent d'avoir compris qu'il n'avait, pour le mériter, qu'à se laisser faire aux circonstances.

Car, pour achever la démonstration, veut-on savoir ce qu'il serait advenu de lui, s'il avait, comme il le pouvait, continué d'imiter Desportes au lieu de le combattre? L'histoire de Regnier, mais surtout celle de Théophile et de Saint-Amant nous l'apprennent; et, pour le dire en passant, c'est ce que n'ont pas vu ceux qui, de notre temps, ont prétendu les venger des critiques de Boileau. Ils avaient bien, l'un et l'autre, autant de talent, chacun en son genre, que Malherbe dans le sien; et, dans leurs œuvres à tous deux, les vers heureux, les vers gracieux, les vers pittoresques abondent. Qui ne connaît *la Solitude?*

Dans ce val solitaire et sombre,
Le cerf qui brame au bruit de l'eau,
Penchant ses yeux dans un ruisseau,
S'amuse à regarder son ombre.

De cette source une Naïade
Tous les soirs ouvre le portal
De sa demeure de cristal
Et nous chante une sérénade...

« Comme ce brusque début vous transporte loin du monde, au milieu du calme, du silence et de la fraîcheur! » disait un autre Théophile; et comme on y respire, ajouterons-nous, ce sentiment de la nature qu'au contraire on rencontre si rarement dans Malherbe! Le sonnet des *Goinfres*, ou tel autre encore de Saint-Amant ne sont guère moins célèbres :

Assis sur un fagot, une pipe à la main,
Tristement accoudé contre une cheminée,
Les yeux fixés en terre, et l'âme mutinée,
Je songe aux cruautés de mon sort inhumain...

Citerai-je encore *la Débauche*, avec le « mouvement » qui termine la pièce, et que Musset un jour ne devait pas dédaigner de reprendre dans sa *Nuit d'octobre?*

Bacchus, qui vois notre débauche,
. . . . . .
Par ta couronne de lierre,
Par la splendeur de ce grand verre,
Par ton thyrse tant redouté,
. . . . . .
Par les hurlemens des Ménades,
Par le haut goût des carbonnades,
Par tes couleurs blanc et clairet,
Par le plus fameux cabaret,
Par le doux chant de tes orgies,
Par l'éclat des trognes rougies,
. . . . . .
Par le tambour et la cymbale,
Par tes cloches qui sont des pots,
Par tes soupirs qui sont des rots,
Par tes hauts et sacrés mystères,
Par tes furieuses panthères.
. . . . . .
Reçois-nous dans l'heureuse troupe
Des francs chevaliers de la coupe;
Et pour te montrer tout divin,
Ne la laisse jamais sans vin.

Il y a certes là de la verve, ou même quelque chose de plus, que l'on verrait encore mieux, si la pudeur ne m'obligeait à faire quelques coupures. Et, cependant, on aura beau dire, multiplier les citations et les comparaisons, parler de Rubens et de Téniers, traiter d'ailleurs Boileau de pédant, et Malherbe de « droguiste, » on ne leur égalera jamais dans l'histoire de la littérature, sinon dans celle de la curiosité, ni Saint-Amant ni Théophile. Pourquoi cela? C'est que l'un et l'autre, avec tout leur talent, ne sont en somme que des attardés ; c'est qu'en persistant toute leur vie dans l'indépendance ou plutôt dans l'irrégularité littéraire, ils se sont eux-mêmes comme retranchés ou exclus de l'histoire; c'est qu'enfin toute leur originalité, mal gouvernée, s'est insensiblement réduite à se vêtir encore au temps de Louis XIII et d'Henri IV comme on faisait à la cour de Charles IX ou d'Henri II. Lyriques d'ordre

un peu inférieur, mais lyriques à l'ancienne manière, ils ont voulu résister à la force de ce mouvement, qu'après l'avoir lui-même reçu de l'opinion de ses contemporains, Malherbe à son tour transmettait à ses disciples et à ses successeurs. Ils ont voulu, ou, pour mieux dire, sans le vouloir, ni le savoir peut-être, ils ont contrarié des goûts dont le génie même alors n'eût pas pu triompher, parce qu'ils n'étaient, comme j'ai tâché de le montrer, que l'expression littéraire d'une profonde nécessité sociale. Tant il est vrai qu'à lui tout seul, le talent ne saurait suffire, et que les genres l'emploient à leurs fins, bien plus qu'il ne les fait, lui, servir ou concourir aux siennes! Il y a des temps d'être lyrique, et il y en a de l'être moins, ou quelquefois de ne l'être plus.

J'ai trop souvent, ici même, insisté sur ce que peut un seul homme dans la littérature ou dans l'art, comme aussi bien dans l'histoire ; et on ne me soupçonnera pas de vouloir aujourd'hui soumettre le talent à l'empire absolu de l'occasion et de la circonstance. Mais la vérité sur cet empire, c'est qu'il n'est donné de pouvoir s'y soustraire qu'à de rares génies, et Malherbe n'est pas un génie rare, ni même, je pense, du tout un génie. Les circonstances l'ont fait ce qu'il est devenu. Si l'on peut dire de quelqu'un qu'il soit un bel exemple de la manière dont les genres évoluent d'eux-mêmes dans l'histoire d'une littérature, c'est donc de lui. Ni grand poète, ni grand écrivain peut-être, ni même grand caractère, c'est aussi pour cela que l'histoire de son genre se lit comme à nu dans celle de son œuvre, aussitôt qu'on veut bien seulement la replacer dans le milieu dont elle est l'expression. Je ne me serais pas pardonné de laisser échapper l'occasion de le faire voir. Et comme on ne saurait d'ailleurs prendre trop de précautions pour se bien faire entendre, j'avertis le lecteur, qu'après avoir aujourd'hui parlé de l'homme entre les mains de qui le lyrisme s'est transformé jadis en éloquence, si je parlais quelque jour de l'homme entre les mains de qui l'éloquence à son tour s'est transformée en lyrisme, ce serait toujours le même fond d'idées, mais je m'y prendrais d'une autre manière, et je donnerais à la personne de Jean-Jacques Rousseau tout ce que je refuse à celle de François de Malherbe.

FERDINAND BRUNETIÈRE

MADAME MÈRE

D'APRÈS UNE PUBLICATION RÉCENTE

Dans les derniers jours de sa longue vie, la mère de Napoléon Ier s'amusait à composer son autobiographie, et voici ce qu'elle dictait à sa dame d'honneur, Mlle Rosa Mellini : « Je me mariai, à l'âge de treize ans, avec Charles Bonaparte, qui était un bel homme, grand comme Murat. A trente-deux ans, je restai veuve, et Charles mourut à l'âge de trente-cinq ans, à Montpellier, victime de douleurs d'estomac, dont il se plaignait toujours, surtout après qu'il avait dîné... En dix-neuf ans de mariage, je fus mère de treize enfans, dont trois moururent en bas âge et deux en naissant. Devenue mère de famille, je me consacrai entièrement à la bonne direction de celle-ci, et je ne sortais de chez moi que pour aller à la messe. » Elle ajoutait que toutes les fois qu'elle relevait de couches, sa belle-mère se croyait obligée d'entendre une messe de plus, et finit par en entendre neuf par jour. Elle remarquait à ce sujet que s'il est bon d'aller souvent à l'église, le premier devoir des mères de famille est de sortir de chez elles le plus rarement possible. « D'ailleurs, poursuivait-elle, ma présence était nécessaire pour mettre un frein à mes enfans, tant qu'ils furent petits. Ma belle-mère et mon mari étaient si indulgens à leur égard qu'au moindre cri, à la moindre réprimande, ils accouraient à leur aide, en leur faisant mille caresses. Pour moi, j'étais sévère ou indulgente, en temps voulu. Aussi étais-je obéie et aimée de mes enfans, qui, même après avoir grandi, m'ont toujours témoigné, dans tous les temps, le même amour et le même respect. » Ainsi s'exprimait la mère d'un empereur dont l'histoire fut une épopée ; elle n'avait dans le style, comme on voit, rien d'impérial, rien d'épique, et il est de simples particulières qui haussent davantage le ton en racontant leur vie.

Telle était Madame Mère en dictant ses souvenirs, telle elle était aussi en écrivant ses lettres. On pourrait croire, à les lire, que l'histoire universelle ne se compose que de détails, de menus faits, d'incidens de famille; elle n'y parlait que de ses affaires de ménage, de sa santé et de celle des siens, et il suffit d'en lire une pour les avoir toutes lues. « Ma chère fille, écrivait-elle le 23 juin 1813 à la princesse Élisa, je reçois votre lettre du 14 de ce mois, avec celle que Napoléone m'a écrite, dont j'ai été fort contente. Je suis bien aise de savoir que vous n'y avez pas touché et que c'est en entier son ouvrage. Je trouve qu'elle fait des progrès rapides et sensibles, et je vous en félicite. » Elle annonce à la princesse qu'elle n'ira nulle part, qu'elle est à Pont-sur-Seine et s'y trouve bien, que ce séjour convient à sa santé comme à son caractère, qu'elle y est libre et tranquille, et qu'elle s'occupe de faire travailler à un jardin à l'anglaise. « Pauline a quitté Nice pour se rendre aux eaux de Grévaux, d'où l'on me mande qu'elle est arrivée heureusement et sans accident. La reine d'Espagne est partie pour aller à Vichy. La reine de Westphalie a renoncé à aller aux eaux de Forges; elle les prend à Meudon. Elle est venue passer ici huit jours avec moi... Il y a longtemps que je n'ai pas eu de nouvelles de Louis... Je sais que l'impératrice et le roi de Rome se portent bien. Je suis inquiète du silence de Caroline. »

Un peu auparavant, elle écrivait à cette même princesse : « Ma chère fille, j'ai reçu la jolie corbeille que vous m'aviez annoncée. Vous ne pouviez m'envoyer rien qui me fût plus cher. Par la même occasion, j'ai aussi reçu la petite caisse de cédrats, que j'ai trouvé excellens. Ma santé est assez bonne, malgré la continuité du mauvais temps. » Le 15 août 1830, elle écrira à l'une de ses brus, la reine Julie : « Je vous remercie beaucoup de la truite que vous m'avez envoyée; elle était fort bonne. J'espère que l'air de la campagne vous fera du bien. Je vous prie d'embrasser vos enfans pour moi. » La plupart de ses lettres ont été brûlées ou ont disparu. Si on venait à les retrouver, selon toute apparence, les historiens n'y trouveraient rien à prendre, ni les amateurs de fine littérature rien à admirer. Madame Mère ne parlait jamais politique à ses correspondans, et jamais elle ne s'est piquée de savoir écrire, ni même d'avoir de l'esprit.

Et pourtant la biographie de cette femme dont la correspondance était, semble-t-il, si insignifiante, vient de fournir à M. le baron Larrey la matière de deux gros volumes de plus de cinq cents pages chacun (1). Il l'avait vue à Rome déjà bien vieille et aveugle, et il avait remporté de sa visite au palais Rinuccini une ineffaçable impression.

(1) *Madame Mère*, essai historique par M. le baron Larrey, de l'Institut de France. Paris, 1892; E. Dentu.

Il a compulsé les mémoires du temps pour en tirer tous les renseignemens, toutes les anecdotes qui la concernaient de près ou de loin; il a interrogé les membres de la famille impériale, ceux qui avaient le mieux connu cette aïeule devenue infirme, qu'on promenait dans ses salons sur un fauteuil à roulettes. Il s'est appliqué à retrouver ses lettres, et à force d'ingénieuse patience, il en a recueilli jusqu'à cent cinquante. Il avait réussi à se procurer et il a publié le premier les quelques feuillets dont se compose l'essai d'autobiographie dicté à Mlle Rosa Mellini. On lui reprochera peut-être d'avoir été prolixe, de n'avoir pas serré son sujet d'assez près; mais on peut affirmer que quiconque aura lu les premières pages de son livre le lira jusqu'au bout avec un vif intérêt. La signora Letizia ne fut pas seulement la mère d'un grand homme; parmi les figures de femmes qui, le voulant ou ne le voulant pas, ont joué un rôle dans l'histoire, il en est peu de plus attachantes, de plus originales, de plus curieuses à étudier.

Mais pour que cette figure ait tout son prix, il convient de la voir telle qu'elle était, sans y rien ajouter, sans y rien changer. Il ne faut pas dire avec Michelet que « la mère de Napoléon semblait avoir incarné en lui tous ses songes. » Elle n'était pas songeuse, et si Goethe avait hérité de sa mère le goût de conter, ce n'est pas de la sienne que Napoléon tenait sa dévorante imagination. Il ne faut pas non plus, comme un poète italien, la transformer en Niobé, ou comme Stendhal, la comparer aux Cornélie, aux Porcia, à ces fières aristocrates qui auraient cru faire honneur aux reines d'Égypte ou de Syrie en les priant de leur attacher les cordons de leur chaussure. Mme Letizia ne doit être comparée à personne, car elle ne ressemblait qu'à elle-même. Gérard l'a peinte comme il désirait qu'on la vît, Chaudet a fait son buste d'après l'antique, des camées la représentent le front ceint d'un bandeau d'impératrice romaine. Mais de tous les portraits dont M. Larrey a enrichi son livre, celui que je préfère de beaucoup est celui qui a le plus de caractère parce qu'il est le plus simple, et le plus simple est celui que dessina à Rome, d'après nature, la princesse Charlotte Napoléon, et qui nous montre une vieille femme assise dans un fauteuil, la tête couverte d'une coiffe de mousseline, une collerette de deuil autour du cou, retombant sur la pèlerine unie d'une robe à taille courte et à ceinture large. Cette vieille femme n'a rien de majestueux, mais sa petite-fille avait de bons yeux, elle savait rendre ce qu'elle voyait, et cette figure exprime la parfaite dignité, une fermeté d'âme accompagnée de finesse, la rectitude presque infaillible du bon sens. Elle semble dire : « Je suis ce que je suis, » — et toute sa vie Mme Letizia s'est donnée pour ce qu'elle était.

« Mon père, écrivait Napoléon, se maria à une noble et excellente femme, Maria-Letizia Ramolino. Ma mère avait dès sa jeunesse autant

de qualités solides que de charmes; elle devait faire le bonheur de son époux et demeurer l'objet de la tendresse de ses enfans. » Il disait aussi « qu'elle était belle comme les amours. » Un jour, à Bastia, un prêtre auquel elle se confessait fut si troublé par sa beauté qu'elle dut le rappeler aux convenances. Un homme qui n'était guère sentimental a raconté qu'à cinquante-trois ans, elle avait encore de si admirables restes qu'au respect qu'elle inspirait se mêlait quelque amour. Napoléon a dit encore qu'elle était faite pour gouverner un royaume. Tout porte à croire, en effet, qu'elle eût été une reine fort sage, très avisée, à condition toutefois que son royaume fût très petit, car elle n'avait ni le goût, ni le génie de la grande politique. Sa vraie vocation était de gouverner une maison, de conduire un ménage, de maintenir l'ordre et la paix dans une famille, de concilier les intérêts contraires, d'apaiser les querelles, d'adoucir les amours-propres, de faire entendre raison à tout le monde. Si Napoléon ne lui devait pas son imagination, c'est bien d'elle qu'il avait hérité cet esprit d'ordre, de discipline et de gouvernement, qui lui a permis de remettre sur pied un pays désorganisé par les discordes civiles et l'anarchie, et de lui donner des institutions qui subsistent encore.

Mais dans un moment d'impatience et d'humeur, Napoléon a dit : « Mme Letizia n'est qu'une bourgeoise, » et il s'entendait bien. Il aurait voulu qu'elle accommodât ses mœurs, ses manières, son langage, ses sentimens à ses nouvelles destinées, qu'elle haussât sa voix d'un ton, qu'elle apprît et aimât à représenter. Elle resta ce qu'elle avait toujours été; sa fortune avait beau changer, elle ne changeait pas; il y avait en elle quelque chose d'incorrigible et d'immuable. Elle conserva toujours ses façons naturelles de parler, elle ne modifia jamais son accent. « A propos de maman, disait le premier consul à ses frères, Joseph devrait bien la prier de ne plus m'appeler *Napolione*. Qu'elle m'appelle, comme tout le monde, Bonaparte, non *Buonaparte* surtout, ce serait encore pire que *Napolione*. Qu'elle dise le premier consul ou le consul tout court! Oui, j'aime mieux cela. Mais *Napolione*, toujours *Napolione*, cela m'impatiente. » Il avait beau s'impatienter et quelque foi qu'elle eût en son génie, qu'elle déclarait une merveille, César fut toujours pour elle *Napolione*. Elle l'admirait, il ne lui imposait pas. Il était devenu le maître de l'Europe, et elle le revoyait sans cesse tel qu'il était venu au monde, avec une grosse tête, criant, s'agitant beaucoup et bientôt tétant son pouce, en attendant de téter l'univers.

Bourgeoise elle était née, et elle le fut toute sa vie. Occupée de gouverner sa maison, elle se consacrait tout entière à ses intérêts de famille. Mère dans toute la force du terme, elle aimait ses enfans comme la bête aime ses petits, mais elle les morigénait, les gourmandait, ne se faisait aucune illusion sur eux, leur remontrait leurs faiblesses et leurs folies, se raillait de leurs prétentions. Leur arrivait-il

quelque fâcheuse aventure, ils recouvraient toute sa tendresse, et, selon sa propre expression, « celui qu'elle aimait le plus, c'était toujours le plus malheureux. » Au surplus, ni la gloire, ni les grandes prospérités n'étaient capables de lui tourner la tête, d'éblouir son bon sens très rassis et un peu terre à terre. Les flagorneurs et les flagorneries lui inspiraient une invincible aversion. Un jour que le cardinal Maury lui prodiguait des éloges qu'elle jugea excessifs : « Eh ! monsieur le cardinal, interrompit-elle, à entendre ce que vous me dites aujourd'hui, que vous restera-t-il demain pour continuer comme vous avez commencé ? » Elle détestait les flatteurs, elle détestait aussi le faste, l'ostentation, tout ce qui sentait l'apparat. Elle n'avait aucun goût pour les cérémonies, pour les réceptions officielles, et n'y paraissait qu'à son corps défendant. Elle refusa toujours de tenir une cour ; sa seule joie était de réunir sa famille autour d'elle, et elle se plaignait que, mère de quatre rois, elle n'en avait point pour lui tenir compagnie.

On connaît l'histoire du préfet qui, invité à dîner chez l'archichancelier Cambacérès, se trompe de porte, entre chez Madame Mère, salue à peine deux dames assises, et va se chauffer les pieds, le dos à la cheminée. « Savez-vous, monsieur, que vous êtes chez Madame ? lui dit la dame de service, scandalisée de son sans-gêne. — Chez Madame qui ? — Chez Madame Mère. — Mère de qui ? s'écrie-t-il, en commençant à perdre contenance. » Il raconta lui-même sa mésaventure, qui amusa la ville et la cour, et on l'appela désormais M. le préfet mère de qui. S'il s'était présenté à une autre heure, il aurait pu trouver Madame faisant une partie de reversi ; c'était son jeu de prédilection, elle y jouait à merveille, et de préférence en entendant un peu de musique, mais une musique douce, ayant peu de goût pour celle qui fait du bruit. Quand Mme Ida Saint-Elme lui rendit visite à Saint-Pont, elle était assise près d'une table encombrée de petits paniers contenant des ouvrages en perles : « Savez-vous faire de ces sortes d'ouvrages ? — Non, madame. — Eh bien, ni moi non plus. Je les achète de l'une de ces dames riches d'autrefois, devenue pauvre aujourd'hui. » C'était un genre de réflexions qu'elle aimait à faire ; elle n'oubliait jamais qu'on peut être riche un jour et se réveiller pauvre le lendemain. Puis s'adressant à M. de Brissac : « Vous savez, Cossé, c'est l'ouvrage de ma boiteuse ; elle est adroite comme une fée. Croyez-moi, c'est joliment fait. Je rends service à cette digne femme, car toutes ces dames m'en prennent, croiriez-vous ? » Elle questionna ensuite Mme Saint-Elme sur les perles de Rome, et Mme Saint-Elme crut jouer d'adresse, en lui disant : « Elles sont beaucoup plus chères que celles qu'on emploie pour ces sortes d'ouvrages. — Oh ! ma petite, j'en sais le prix, ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire. » En se retirant à reculons, la visiteuse embarrassa son pied dans sa longue robe et faillit tomber. « Ah ! mon Dieu, lui cria Madame, allez-vous-en donc

tout *ouniment* droit devant vous; vous avez failli vous faire *dou* mal, pour l'étiquette. »

On ne lui en faisait pas accroire; elle savait le prix des perles de Rome et elle voulait savoir le prix de tout. Lorsque, souffrant de névralgies erratiques, elle alla dans l'été de 1809 prendre les eaux à Aix-la-Chapelle, elle y reçut la visite du comte Beugnot et s'empressa de lui demander à quoi montaient ses frais de logement et d'entretien. Il n'en savait pas le premier mot : « Je répondis à tort et à travers, et toujours en rabaissant les prix, afin de lui donner bonne idée de mon savoir-faire. Malheureusement elle prit mes jactances pour des prix-courans. Dès le jour même, elle entra en campagne contre ses gens et ses fournisseurs; elle se prétendait inhumainement pillée par les uns comme par les autres; elle citait les objets et les prix que je les paie; il n'était pas possible de la faire revenir. » On lui expliqua cependant que le comte ne s'entendait guère en affaires de ménage, et elle l'attendit à sa seconde visite. Il la retardait tant qu'il pouvait; elle l'invita à dîner, et il dut reprendre son discours où il l'avait laissé. Elle le loua de son habileté et le pria avec insistance de lui procurer tel ou tel article, en les payant pour elle au même prix qu'il payait pour lui. Il devina qu'elle y mettait de la malice, qu'elle voulait à la fois se venger de son effronterie et en tirer quelque profit pour elle-même. « La princesse Pauline était présente; elle laissa durer quelque temps mon embarras, après quoi elle brouilla les cartes de manière à tirer Madame de ses calculs et moi du guêpier où je m'étais jeté par une suffisance déplacée. »

L'empereur reprochait à Mme Letizia « son économie passionnée, » et tout le monde l'accusait d'une parcimonie voisine de l'avarice. M. Larrey s'est donné beaucoup de peines pour la justifier ou pour plaider les circonstances atténuantes, et peut-être s'en est-il trop donné. Si elle n'avait pas été un peu serrée, elle n'eût plus été elle-même, et il faut aimer les gens avec leurs défauts. Dès sa jeunesse elle avait su ce que valait un liard. Quand une femme, qui n'est pas riche, a huit enfans et qu'elle a épousé un homme de belle taille, de belles manières, qui aime à représenter, on ne peut lui en vouloir de rogner les morceaux et de ne pas dénouer facilement les cordons de sa bourse. Cette maison corse, a-t-il été dit, ressemblait à un collège, ou plutôt à un couvent : « La prière, le sommeil, l'étude, les repas, les divertissemens et les promenades, tout était calculé, mesuré. »

M. Larrey raconte qu'en 1787 Napoléon, étant venu passer à Ajaccio ses vacances d'officier d'artillerie, rencontra dans l'escalier de la maison paternelle une jeune villageoise, qui lui offrit un *cacio* ou fromage frais. Il la récompensa de son obligeance par un écu de six livres. Grande indignation de la signora Letizia! Mais lui, pour toute

réponse, et afin de laisser à la jeune paysanne le temps de s'éloigner, saisit sa chère maman par la taille et lui fit faire, malgré elle, un tour de valse, qu'elle eut peine à lui pardonner. Après la mort de Charles Bonaparte, son grand-oncle Lucien s'était chargé de gérer la modique fortune de la famille, et il était encore plus avare que Letizia. « Il tenait son or caché sous ses matelas, dans un sac de peau, a dit Napoléon. La malicieuse Paulette s'avisa un beau matin et devant nous de tirer à elle le sac, qui s'ouvrit et versa, à flots brillans, son contenu. Le plancher en fut couvert. » L'archidiacre au désespoir en perdit la parole; ses yeux suivaient avidement certains doublons, qui s'égaraient sous les meubles. « Enfin la grandeur du péril lui fit recouvrer la voix; il jura par tous les saints du paradis que c'était de l'argent en dépôt, qu'il n'y avait pas une obole à lui. Nous de rire; la signora Letizia de nous gronder et de ramasser l'or, sans oublier la plus petite pièce. »

Elle avait été à bonne école, et cette femme, qui n'oubliait rien, se rappelait qu'à Marseille elle avait dû s'industrier pour nouer les deux bouts. Dans ce temps de proscription et de misère, levée avant ses filles, elle envoyait l'une au marché acheter les provisions du jour, elle chargeait la seconde de surveiller le ménage, la troisième de tenir les comptes. Depuis lors, tout avait changé, hormis les sentimens et les habitudes de Mme Letizia, et elle voyait avec chagrin Elisa, Pauline, Caroline rivaliser de luxe et d'élégance avec ses brus. Plus on gaspillait l'or autour d'elle, plus elle restreignait ses propres dépenses. Elle renvoyait bien loin ceux qui l'engageaient à se construire une serre de 30,000 francs; elle leur répondait: « Je suis obligée de *coumouler* pour l'avenir. » Elle avait toujours pensé à l'avenir, aux inconstances et aux traîtrises de la fortune, aux grands revers qui sont la rançon des grands bonheurs, et quelle que fût son admiration pour le génie de son fils, elle le savait homme à en abuser, elle redoutait ses intempérances. Elle disait: « Tout cela peut finir, et que deviendront des enfans dont la générosité imprudente ne regarde ni en avant ni en arrière? Alors ils me trouveront. » Avant 1812, s'il en faut croire l'archiduc Charles-Louis d'Autriche, elle disait déjà: « Pourvu que cela *doure!* »

Elle a affirmé plus d'une fois que ses jours de grandeurs avaient été pour elle des jours de trouble et de souffrance, que, si on avait pu ouvrir son âme, on y aurait trouvé plus de chagrins que de joies. Son bon sens toujours inquiet, son esprit court, mais ferme et net, qui ne prenait le change sur rien, ses prévoyances de mère de famille, les craintes, les anxiétés qu'elle éprouvait pour un fils qui, toujours prêt à se lancer dans de nouvelles entreprises, semblait se plaire à braver les hommes et les dieux, c'en était assez pour gâter sa vie. Mais quoiqu'elle n'en dît rien, je suis tenté de croire qu'elle avait encore une autre raison d'être soucieuse et tourmentée dans le bonheur. Ce qu'il

y avait en elle de plus immuable, c'était l'idée qu'elle se faisait du gouvernement des familles et du respect qui est dû à l'autorité maternelle. Désormais on la consultait peu, c'était la raison d'état qui décidait de tout, même du mariage de ses enfans, et elle se sentait blessée dans sa dignité. On sait qu'elle blâma Napoléon de s'être fait empereur. Elle ne pouvait se dissimuler que plus il grandissait, plus il lui échappait. Observerait-il encore cette déférence que les enfans doivent à leur mère? Aussi cette femme qui méprisait l'étiquette était-elle fort ombrageuse, fort chatouilleuse, en tout ce qui concernait ses rapports personnels avec le souverain. Durant les six semaines qui suivirent les couches de Marie-Louise , Madame Mère et les reines d'Espagne et de Hollande étaient seules admises auprès d'elle, et on leur offrait des fauteuils auprès de son lit. Quand vint le premier jour de grande réception, l'empereur fit enlever les fauteuils, qu'on remplaça par des tabourets. Au moment de s'asseoir, Madame Mère se retira, et comme l'impératrice voulait la retenir : « Madame, répondit-elle, si l'empereur désirait que j'assistasse à vos relevailles, il aurait fait disposer un fauteuil pour moi. » Un autre jour de la même année, dans une réunion de famille, Napoléon lui ayant présenté sa main à baiser, elle la repoussa vivement, et ce fut lui qui baisa la main de sa mère. Elle lui disait à lui-même : « Vous le savez, sire, en public, je vous traite avec respect, parce que je suis votre sujette; mais, en particulier, je suis votre mère, et quand vous dites : Je veux, — moi je réponds : Je ne veux pas. »

Quand elle pensait que jadis, à Ajaccio, elle commandait et que tout le monde obéissait, que lorsqu'elle avait défendu de toucher aux figues et à la vigne du jardin, si le futur vainqueur d'Austerlitz contrevenait à ses lois, elle avait le droit de lui donner le fouet; quand elle se rappelait que plus tard, à Marseille, il lui suffisait de faire un signe et ses charmantes filles s'en allaient au marché, un panier au bras, elle ne pouvait s'empêcher de se dire que les temps où l'on est obscur et pauvre ont du bon et que les temps de gloire ont leurs humiliations. Toute sa vie elle eut le culte de l'ordre, et l'ordre veut que les mères soient très écoutées de leurs enfans. En 1802, lors de la promulgation du concordat, elle avait dit au premier Consul : « Il n'est plus nécessaire de vous donner des soufflets pour vous faire aller à la grand'messe. — Non, avait-il répliqué, et maintenant c'est à moi de vous en donner. » Il ne lui en donnait pas, mais lui en eût-il donné, il aurait fallu les recevoir de bonne grâce, et c'était là ce qui lui déplaisait. A un esprit peu compliqué elle joignait une grande simplicité de cœur et un attachement opiniâtre au petit nombre d'idées qu'elle semblait avoir apportées en naissant. Avoir son fils pour maître, c'était à ses yeux un renversement des lois naturelles, et comme les plantes, les animaux, elle a toujours vécu très près de la nature.

Napoléon avait raison de dire que Madame Letizia était une bourgeoise, mais il avait tort d'ajouter qu'elle était une bourgeoise du faubourg Saint-Denis. Elle demeura fidèle à ses origines comme à ses idées, et fut toujours Corse jusque dans la moelle des os. Comme ses compatriotes, elle était dure à elle-même et capable de supporter beaucoup de choses. Le bonheur ne l'avait pas amollie, le malheur ne l'a jamais terrassée. Elle a appris successivement la mort de l'empereur, de deux de ses filles, de son petit-fils le roi de Rome. Elle a eu dans ce monde plus que sa charge de douleurs, et sans plier un instant sous le faix, elle a vécu, le front haut, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Elle en avait soixante-treize quand le roi Jérôme, sa femme et leurs enfans arrivèrent à Rome. Ils la trouvèrent « petite et maigrie, avec des yeux noirs pleins de vivacité, vrai type de race corse, comme on le rencontre encore dans les montagnes de l'île, chez les familles pures de tout mélange étranger. Une robe de mérinos noir et un turban de la même couleur, à la façon de l'empire, composaient sa sévère et unique toilette. Elle pleurait ses premiers morts, Elisa et Napoléon. » Elle avait plus d'une fois demandé qu'il lui fût permis d'aller vivre à Sainte-Hélène avec le fils qui avait été son maître. Lorsqu'elle sut qu'il n'était plus, son cœur se déchira. Mais quelques jours après, le cardinal Fesch écrivait au roi de Westphalie : « Vous avez dû vous apercevoir que son caractère n'était point affaibli, j'oserais même dire qu'il s'était raidi, au point que, pour la nouvelle de la mort d'Élisa, sa santé en reçut atteinte, et dans cet affreux événement, elle a, d'une certaine manière, résisté à la douleur. Elle n'a pas eu besoin de se mettre au lit, et si on en excepte une grande tristesse, la diminution d'appétit et une augmentation de faiblesse, elle se porte bien. » Elle écrivait elle-même à la princesse Pauline : « Ma santé est passable, en comparaison de ce que j'ai souffert et de ce que je souffre. » Quatre ans plus tard, lorsqu'elle apprendra que la princesse est morte, elle écrira aux enfans de l'ex-roi Joseph : « Nous avons perdu cette pauvre Pauline, vous concevez facilement mon chagrin. » Les bourgeoises du faubourg Saint-Denis racontent leurs deuils dans un style moins simple et moins concis.

« Nous autres Corses, répétait-elle souvent, nous nous connaissons en révolutions. » Elle en avait vu plus d'une dans sa jeunesse, et dès sa jeunesse, sans rechercher les aventures et les périls, sans les aimer, si l'honneur le commandait, elle était prête à tout souffrir, à tout oser. Elle avait vingt ans quand elle encouragea son mari à faire campagne avec Paoli dans la guerre d'indépendance, et tantôt à pied, tantôt à cheval ou à dos de mulet, elle l'accompagna partout, bivouaquant dans les ravins et dans les maquis, couchant à la belle étoile et s'inquiétant peu d'entendre siffler les balles. Elle était grosse alors de

l'enfant prédestiné qui, impatient, paraît-il, d'être ballotté par sa mère, s'agitait fort et semblait aspirer à se battre avant de naître. Plus tard, rompant avec Paoli, qui voulait livrer son île à l'Angleterre, les Bonaparte prirent parti pour la France et furent mis hors la loi. Il en coûta peu à la signora Letizia de s'enfoncer de nouveau dans la montagne, et lorsqu'on lui montra du doigt sa maison qui brûlait : « Eh ! qu'importe ! s'écria-t-elle ; nous la rebâtirons plus belle. » Rien n'étonnait cette bourgeoise corse ; elle a été plus d'une fois héroïque, et ce qu'il y a de plus admirable dans son cas, c'est que jamais elle n'a songé à s'admirer elle-même. A Porto-Ferrajo, quelques heures avant de quitter l'île d'Elbe, Napoléon lui annonça au clair de lune qu'il partait pour reconquérir sa couronne. « Avant tout, lui dit-il, je vous demande votre avis. — Ah ! permettez, répondit-elle, que je m'efforce d'oublier que je suis votre mère. » Et après un instant de réflexion : « Le ciel ne permettra pas que vous mouriez par le poison, ni dans un repos indigne de vous, mais l'épée à la main. » C'était la même femme qui déclarait « que tomber n'est rien quand on finit avec noblesse, que tomber est tout quand on finit avec lâcheté. »

Les choses extraordinaires lui parurent toujours très ordinaires, et les choses ordinaires lui paraissaient très importantes. Je ne crois pas qu'elle fît aucune différence entre les grands et les petits devoirs. Tout lui semblait essentiel, et elle pensait sans doute qu'une mère de famille s'honore autant par de sages économies et des livres de compte régulièrement tenus que par les dévoûmens héroïques. Au reste, elle raisonnait peu, et par là encore elle prouvait bien qu'elle n'était pas née au faubourg Saint-Denis. Comme les abeilles et les fourmis, elle trouvait son chemin sans avoir besoin de le chercher. Chez les hommes comme chez les bêtes, l'instinct n'est que le sentiment irréfléchi de la destinée. Ce fut elle qui empêcha son mari de se réfugier en Angleterre avec Paoli. Que serait-il advenu, ainsi que le remarque fort justement le baron Larrey, si désertant la Corse, sa première patrie, et tournant le dos à la France, sa patrie future, elle était allée faire ses couches sur le sol britannique, que l'enfant y fût né ?

Vingt ans après, elle montrera la même clairvoyance. La noblesse française commençait à émigrer, et une belle dame engageait le lieutenant Bonaparte à partir avec elle, en lui faisant espérer ses bonnes grâces. — « Madame, vous êtes charmante, répliqua-t-il ; mais il y a de par le monde une femme dont les faveurs me plaisent encore plus, c'est la France. » Mme du Colombier lui donnait de meilleurs conseils : « N'émigrez pas, monsieur Bonaparte ; on sait bien comment on sort de France, on ne sait ni quand ni comment on y rentre. » Enfin sa mère lui écrivit. Elle le conjura de ne pas abandonner sa patrie, de ne point faire la folie de suivre la mode en passant le Rhin. « Tran-

quillisez-vous, *cara signora madre*, répondit-il, votre fils ne sera jamais à la solde de l'ennemi. »

Madame Mère disait que sa vie avait fini avec la chute de l'empereur. Retirée à Rome, dans le palais Rinuccini, elle avait renoncé à tout, pour toujours. « Plus de visites dans aucune société; plus de théâtre qui avait été mon unique distraction dans les momens de mélancolie. » Elle ne laissait pas de vivre, et quand on lui demandait son secret, elle répondait : « Je suis toujours sortie de table avec de l'appétit, et à chaque malheur, je me suis résignée à la volonté de Dieu. » Elle aurait pu répondre aussi qu'elle avait l'âme forte et que, par une grâce du ciel, elle n'avait jamais eu cette sorte d'imagination qui travaille dans le vide, creuse dans le noir et ajoute aux maux réels le supplice des mauvais rêves. Elle acquiesçait facilement à tout ce qui lui semblait un décret d'en haut, elle acceptait sans les discuter tous les arrêts d'une volonté suprême qui règle tout. Sa piété était candide; elle demanda un jour à un prélat romain s'il croyait que Napoléon fût en paradis. — « Oui, madame, répondit le prélat, je le crois, mais je n'en ai pas encore acquis la certitude. »

Mais, si pieuse qu'elle fût, sa grande consolatrice était sa philosophie naturelle, qui se révèle de loin en loin dans quelques passages de ses lettres. « Je ne puis pas vous donner un peu de mon caractère, écrivait-elle au roi Jérôme, le 18 juillet 1821. Au premier instant d'une mauvaise nouvelle, je m'afflige, mais au second, j'espère plus que je ne me suis affligée. Faites-en autant; s'il le faut, diminuez votre maison, détruisez-la même, en renvoyant tout le monde; ce ne sera que plus honorable pour vous de lutter et de vaincre l'infortune. Je suis convaincue que Catherine a assez de grandeur d'âme pour s'accommoder au plus strict nécessaire... Une mère seule peut donner ce conseil. C'est alors que vous n'aurez plus rien à craindre et tout à espérer. » Deux ans plus tard, elle écrivait à Lucien : « Vous devez savoir depuis longtemps que la majeure partie de la vie humaine est composée de malheurs et de déboires. Cette connaissance doit nous donner la force de nous raidir contre tout ce qui peut nous arriver, surtout quand il n'y a pas de notre faute. » Elle aimait mieux parler qu'écrire. « Mon fils, disait-elle, a été renversé, il a péri misérablement, loin de moi; mes autres enfans sont proscrits, je les vois mourir les uns après les autres... Je suis vieille, délaissée, sans éclat, sans honneur. Eh bien, je ne changerais pas mon existence contre celle de la première reine du monde. » Et elle ajoutait : « Il faut vivre selon sa position; quand on n'est plus roi, il est ridicule de chercher à l'être. Les bagues ornent les doigts, mais elles viennent à tomber et les doigts restent. » Telle était la philosophie de Madame Mère, et on conviendra qu'en ce qui concerne l'art de se consoler, elle en savait autant que les plus grands philosophes.

Elle avait conservé toutes ses vieilles habitudes. Elle portait en hiver un tablier de taffetas noir, en été un tablier blanc, et tour à tour elle filait au rouet ou au fuseau. Elle jouait encore au reversi. Elle surveillait son ménage, réglait ses comptes tous les matins, et prêchait l'économie à ses fils. Il y avait dans son salon une grande armoire vide, garnie d'ornemens de cuivre, dont ses petits enfans n'approchaient pas sans inquiétude; quand ils faisaient du bruit, on les y enfermait. « Il y a vingt ans, j'étais altesse, disait-elle; aujourd'hui je redeviens Madame Letizia. » Elle l'avait toujours été, et c'est ce qui fait la beauté de sa vie.

Aucune épreuve ne lui fut épargnée. Elle fit une chute, se brisa le col du fémur, et peu après, elle fut atteinte d'une cécité progressive. Elle oubliait ses maux en pensant à l'homme prodigieux qu'elle avait donné au monde. La gloire de ce fils avait jadis blessé ses yeux; depuis que le malheur l'avait comme voilée, elle pouvait contempler fixement ce soleil, et elle en repaissait ses regards. Mais ce qu'elle aimait surtout à se remémorer, c'étaient les commencemens du grand homme, et le temps « où elle ne mettait pas toujours le pot-au-feu. » Elle racontait à Mlle Mellini que ses enfans étaient fort remuans, qu'elle avait dû démeubler une grande chambre pour que, les jours de pluie, ils pussent s'y ébattre à leur aise, que Jérôme et les trois autres dessinaient des pantins sur le mur, que Napoléon ne peignait que des soldats rangés en bataille, que, dès ses premières années, il avait eu du goût pour l'arithmétique, que certaines béguines l'avaient surnommé le petit mathématicien et le régalaient de confitures : « Un jour qu'il les rencontra sur la place Saint-François, il se mit à courir vers elles en s'écriant : « Celui qui veut savoir où est mon cœur le trouvera au milieu du sein des sœurs. » La sœur Orto, femme grasse, avec de mauvaises jambes, le réprimanda, mais à la fin elle dut céder et lui adoucir la bouche, pour le faire taire. »

Elle se souvenait aussi que, travaillant tout le jour, il ne sortait que le soir, sans avoir fait sa toilette, et qu'il oubliait de remonter ses bas tombans, ce qui avait donné lieu au dicton : « Napoléon à la mi-chaussette fait l'amour à Jacquelinette. » Elle se souvenait surtout d'un fermier qui avait dit à la signora Letizia « que si Dieu prêtait longue vie au petit monsieur, il ne manquerait pas de devenir le premier homme du monde. » Dieu ne prêta pas très longue vie au petit monsieur, mais il n'eut pas besoin d'avoir trente ans pour être le premier homme du monde, et la signora Letizia y était certainement pour quelque chose.

G. VALBERT.

REVUE DRAMATIQUE

Grand-Théâtre : Reprise de *Sapho,* pièce en 5 actes, de M. Alphonse Daudet et A. Belot. — Théâtre du Vaudeville : *les Paroles restent,* comédie en 3 actes, de de M. Paul Hervieu. — Comédie-Française : *Jean Darlot,* pièce en 3 actes, de M. Louis Legendre.

Sous les auspices de M. Porel, auspices favorables, M. Porel étant aimé des dieux, le « Grand-Théâtre » vient d'ouvrir. On y a revu *Sapho,* l'œuvre puissante et pénible de M. Alphonse Daudet ; plus pénible que *l'Arlésienne* elle-même, parce que la peine dont elle nous fait souffrir a quelque chose de malsain et de honteux. Toute la lyre ! mais les cordes basses surtout.

La transposition du livre à la scène est aussi heureuse ici que le peut être une opération qui ne saurait jamais être très heureuse, donnant toujours l'impression d'une découpure, d'une chose détachée et durcie, enlevée à l'atmosphère qui l'enveloppait, qui reliait entre eux les plans et adoucissait les contours. Encore ne faut-il pas trop se plaindre quand le roman, réduit au théâtre, n'y paraît que diminué, quand les morceaux en sont bons. C'est le cas pour *Sapho.* Le détail a péri ; plus de nuances ni de préparations ; de transitions, moins encore ; adieu les demi-teintes et le clair-obscur ; mais au moins le fond demeure, je dirai même ici qu'il remonte, comme la lie.

Le drame nous présente, à peu de chose près, les mêmes personnages, les mêmes épisodes, et dans le même ordre que le livre. Il commence par nous introduire dans la chambre d'étudiant où s'installe Jean Gaussin, aidé du bon oncle Césaire et de la brave tante Divonne. Jean a vingt ans, beaux vingt ans de Provence, un teint de soleil et des cheveux d'or. Sa jeunesse a tenté l'autre soir, dans une fête galante, une fille sur le retour, mais belle encore comme un fruit mûr, Fanny Legrand. Elle l'a reconduit chez lui ; au matin, elle s'est retirée et depuis elle n'a pas reparu. Jean, tout en accrochant ses tableaux,

conte à l'oncle Césaire sa bonne fortune sans lendemain et les grâces, et la séduction enveloppante de cette femme. A présent, Césaire et Divonne s'en vont; ils retournent au pays de Vaucluse; Jean, demeuré seul, s'assied à sa table de travail, et la lampe, allumée pour la dernière fois par des mains amies, éclaire sa triste veillée. Mais voici que tout doucement la porte s'ouvre, une femme se glisse vers lui sans qu'il l'entende venir et l'étreint de ses bras souples: « C'est moi, tu vois, murmure Fanny. Ah! m'ami, m'ami, dit-elle en son doux parler d'amour, me voici pour de vrai, pour de bon, non plus jusqu'à demain, mais jusqu'à toujours. Garde-moi, ne me renvoie plus et que je ne parte que le jour où tu partiras toi-même. » C'est le piège, est-il dit dans le roman. « Tous y sont pris, les meilleurs, les plus honnêtes, par cet instinct de propreté, ce goût du *home*, qu'ont mis en eux l'éducation familiale et la tiédeur du foyer. »

Désormais la liaison suit son cours, comme un mal que chaque jour aggrave. Un matin, un beau matin d'été, plein de rayons et de chansons, comme ils avaient déjeuné à Ville-d'Avray près de l'étang, des amis retrouvés là par hasard apprirent à Jean des choses hideuses. Tout lui fut révélé: le passé de cette créature et ses innombrables et parfois innomables amours. Tous, ils l'avaient possédée: Caoudal d'abord, le sculpteur, dont elle avait posé la fameuse Sapho; puis La Gournerie, le poète, qui la déshonora dans ses vers; puis l'ingénieur Déchelette. Après étaient venus Dejoie, le romancier, qui en était mort; puis d'autres, toujours d'autres, enfin, le plus aimé de tous, aimé peut-être encore en secret, le beau Flamant, l'ancien modèle. Il avait fait pour elle de faux billets de banque; arrêtés l'un et l'autre, elle avait été relâchée, lui condamné à dix ans de réclusion. C'est alors qu'elle lui criait en pleine audience, par-dessus la tête des gendarmes : « T'ennuie pas, m'ami, les beaux jours reviendront. » M'ami! Les mêmes mots qu'à Jean! — Et que Jean devant ce flot d'ignominie ne recule qu'un instant et revienne aussitôt, le roman avait pour nous le faire admettre et même comprendre, des loisirs et des ressources dont manque le théâtre.

A part cette brusquerie, le second acte est bon : il a le mouvement et la vie; il groupe heureusement les personnages autour de l'action, et les argumens autour, je ne dis pas de la thèse, mais du thème, que leur réunion fortifie. Il évoque avec force aux yeux de Jean et le passé de sa maîtresse et leur commun avenir.

Au troisième acte, ils sont tombés tous deux un peu plus bas. C'est l'installation de campagne, moins encore, de banlieue; la bicoque suburbaine où se traîne la vie, débraillée et fainéante, dans la fumée des cigarettes; la vie en savates et en peignoir; la vie chaque jour imprégnée d'un peu plus de honte, encrassée d'un peu plus d'ignominie. On tutoie, ou peu s'en faut, la servante; on voisine avec les Het-

téma. Quant à la famille, elle est représentée par l'enfant du faussaire, qu'on a recueilli ; et la belle-famille, par le père de Fanny, qui est cocher de fiacre. Ainsi rien n'échappe à la contagion de ce dégradant amour. Il corrompt tout autour de lui : l'amitié, la dignité domestique, jusqu'au paysage, qui semble participer de cette universelle bassesse, puisque, pour les yeux de Jean, ces beaux yeux que jadis les horizons de Provence emplissaient de clarté, la nature entière tient aujourd'hui dans un carré de choux au bord d'une route boueuse.

Un jour enfin, après une immonde querelle, un tel dégoût lui soulève le cœur, qu'il s'enfuit. Il s'enfuit là-bas, entre l'oncle Césaire et tante Divonne, là-bas, au bleu pays de Provence, où le mistral purifie, où les petites cousines, les Irène comme les Vivette, gardent pour les cœurs meurtris le baume de leur amour. Fanny le poursuit jusque-là ; pleurant, agonisant de douleur à ses genoux, elle le couvre de baisers et de larmes. Il la repousse, et elle se retire sans l'avoir ressaisi ; mais peu de jours après il va la rejoindre, et retourne où retournait le chien de l'Écriture.

Il trouve la maison dépouillée, ouverte à la neige de l'hiver. Sapho, qui ne comptait plus sur lui, va partir aujourd'hui, partir avec Flamant, sorti de prison et reçu par elle ici même, cette nuit. Et Jean pourtant retombe une dernière fois dans la boue. Il pardonne à la misérable pourvu qu'elle le suive loin, bien loin, d'où jamais plus ils ne reviendront. Mais elle n'en a pas le courage ; elle est au bout de son funeste amour. Et puis un dernier instinct d'ignominie l'attire en bas, toujours plus bas, vers l'homme qui pour elle a commis un crime. Elle rejoindra Flamant, et voyant que Jean, accablé de fatigue et de misère, s'est endormi, elle lui laisse une lettre d'adieu et s'éloigne pour toujours.

Cette fin, qui n'est pas tout à fait celle du roman, a de la grandeur, avec je ne sais quelle solennité poignante. La retraite furtive de Sapho prend ainsi un air d'abandon et de traîtrise suprême, et quand la misérable créature est sortie, tandis que lentement le rideau tombe, nous éprouvons une pitié dernière pour ce pauvre sommeil sans défense, que menace une dernière douleur.

N'importe, le plus grand mérite du drame est de rappeler le roman et de le faire relire. Le roman est supérieur au drame par l'analyse d'abord, puis par le symbole, enfin par l'accord étroit de certains paysages avec certaines situations. Par l'analyse d'abord : je ne dis pas qu'au théâtre une maille rompue emporte tout l'ouvrage, mais trop de mailles élargies relâchent le réseau dont le livre nous enveloppait. L'auteur dramatique n'a pas le temps, au début, de préparer la mise en ménage de Jean et de Fanny, de nous montrer que « les mariages du trottoir » eux-mêmes ont leurs fiançailles. Les retours aussi, ou les rechutes successives de Jean paraissent trop brusques et sommaires.

Au contraire, avec quel soin le romancier les explique ! Tantôt une pitié venait à Jean, qui l'apaisait, l'éclairait « subitement sur les misères d'une vie de femme. » Tantôt c'était « une fierté mauvaise, inavouable, de la partager avec ces grands artistes, et la figure de Sapho lui semblait grandie, auréolée, depuis qu'il la savait chantée par La Gournerie, fixée par Caoudal dans le marbre et le bronze. »

Encore plus que l'analyse, je regrette au théâtre l'allégorie de certaines pages : d'abord la fameuse montée d'escalier, Jean portant Fanny dans ses bras, qui, racontée par Jean, perd beaucoup de sa symbolique grandeur ; puis l'incendie allumé dans la petite chambre par la flambée des lettres infâmes, de l'affreux dossier d'amour. Enfin, pour la scène capitale, la terrible scène de douleur entre les deux amans, avant la rupture, que n'a-t-on pu garder au théâtre le décor du roman, ce paysage d'hiver aux environs de Paris, les feuilles mortes, le soleil tamisé d'une brume argentée et flottante ! Non, ce n'est pas sous le ciel du midi, trop bleu, trop pur pour elle, et d'ailleurs étranger à ses hontes, à ses misères, c'est dans la nature familière, dans les bois connus, parmi les arbres abattus et de sanglans débris d'écorce, c'est pendant que le soleil se couche et que des vapeurs malsaines montent d'un étang, c'est là qu'il eût fallu nous montrer Sapho s'accrochant à Jean, se traînant agenouillée dans la boue restée à ce creux de vallon, bramant comme une bête immonde, mais blessée et qui va mourir, et répandant, avec des sanglots et des injures, la dernière écume de son horrible amour.

Toute cette partie du roman est d'une beauté atroce ; on y entend, plus déchirant encore que dans le drame, le cri animal de la souffrance humaine. Mais dans cette souffrance il entre décidément trop d'ignominie, et notre pitié même en est souillée. « Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs, » soupirait Phèdre, en rougissant d'une honte qui pourtant n'approchait pas de cette honte. Il n'y a plus guère aujourd'hui de si honteuses douleurs, que nous ne les trouvions à plaindre. Le mal nous indigne moins que le malheur ne nous touche, et notre pitié s'accroît aux dépens de notre justice. Est-ce à dire pour cela que l'œuvre si profondément pitoyable de M. Alphonse Daudet soit une œuvre immorale ? Non, assurément. Révélatrice du mal, peut-être avec trop d'audace, elle n'en est point conseillère ; elle ressemble à ces remèdes qui donnent la nausée, mais qui guérissent, si on les prend bien. Jamais livre n'a signalé plus crûment, et plus cruellement que *Sapho*, le péril, non-seulement de la liaison, mais de la simple rencontre. Déchelette s'était bien promis, à son ordinaire, qu'elle n'aurait pas de lendemain, son amourette avec la petite Alice Doré. A la pauvrette, il n'avait demandé que vingt-quatre heures de sa vie et, si j'ose dire, de son corps, qui était à tout le monde, et voilà qu'en un moment elle lui donna son cœur, qui n'avait jamais été à

personne. Déchelette était bon pour elle, elle l'aima, et pendant quelques semaines elle réussit à le retenir. Le jour enfin où il dut partir, elle lui dit : « Emmène-moi, Déchelette, ne me laisse pas seule, je ne pourrais plus vivre sans toi. » Mais comme il allait loin, très loin, en Orient, c'était impossible, et puis si contraire à ses habitudes, à ses principes mêmes ! Alors, le soir fixé pour leur séparation, il la reconduisit chez elle, au troisième étage, jusqu'à la porte seulement. En descendant, il entendit ces mots : « Plus vite que toi ! plus vite que toi ! » et quand il mit le pied dehors, il la trouva morte sur le pavé, morte de son départ.

Vous voyez jusqu'où va M. Daudet ; de quelle rigueur est sa morale, ou sa moralité, et de quelle prudence, puisque, fût-ce dans la plus banale, la plus passagère aventure, il nous signale encore un risque de malheur, de crime involontaire et d'éternel remords. Alors, diront les jeunes gens, les fils, « quand ils auront vingt ans, » que nous restera-t-il comme régime d'amour? Je ne vois pas, et l'auteur de *Sapho*, lui non plus, ne semble pas voir autre chose que le régime légal, celui du vieil hyménée ! Décidément, comme dit quelque part M. Cherbuliez, les maires ont du bon avec leur écharpe, et ceux qui ont inventé le mariage savaient bien ce qu'ils faisaient. Et l'impression particulièrement pénible que cause *Sapho* pourrait bien venir de ce que l'union de Jean et de Fanny imite outrageusement l'union idéale que le mariage devrait être, pourrait être, et qu'il est quelquefois. Une liaison, comme on disait jadis (on dit autrement aujourd'hui), une liaison implique un manquement à la morale plus grave que la galanterie d'aventure, peut-être que l'adultère même, parce qu'elle introduit la régularité dans le dérèglement ; elle usurpe l'apparence de l'ordre et vicie les plus grands principes de l'amour : la durée, la fidélité elle-même ; elle est plus que la contravention à la loi : elle en est la contrefaçon. *Optimi corruptio pessima*. Le vrai mariage étant encore ce qu'il y a de mieux en amour, l'autre est nécessairement ce qu'il y a de pis. Après ce petit sermon, j'espère que vous ne traiterez plus d'immorale une pièce qui suggère d'aussi honnêtes pensées.

Assez bien jouée par M. Marquet (Jean Gaussin), bien par MM. Guitry et Calmette (Déchelette et Caoudal), le drame de M. Daudet est joué admirablement par Mme Réjane. De ce rôle multiple la parfaite comédienne a tout compris et tout exprimé : la grâce, la tendresse, la honte, surtout la poignante et répugnante douleur. Je lui sais un gré infini d'avoir accentué d'acte en acte, par son jeu, ses allures, le ton de sa voix et l'air de son visage, l'avilissement progressif et, passez-moi ce barbarisme, l'aveulissement de l'héroïne.

Il y a, comme vous savez, des choses, ou plutôt une chose, qu'il ne faudrait jamais dire, ni peut-être croire, à moins de l'avoir vue. Et

même l'ayant vue, je n'apercevrais pas encore l'utilité de la dire. C'est pourtant la chose que, dans le monde, on dit le plus. Le marquis de Nohan, par exemple, l'a dite à Mme de Mandre, dont il était l'amant. Et de qui l'a-t-il dite? D'une jeune fille, Mlle Régine de Vesles. Oui, M. de Nohan a dit « innocemment » (c'est un des termes consacrés), ou « gratuitement » (c'en est un autre), qu'autrefois, M. de Vesles étant consul en je ne sais plus quelle ville d'Orient, lui, M. de Nohan, qui s'y trouvait alors, avait vu chaque nuit le baron Missen, un jeune diplomate hollandais, sortir furtivement de l'hôtel consulaire, reconduit par Mlle Régine. J'ai hâte de vous dire que le nocturne visiteur ne venait que pour tenir avec M. de Vesles de graves et secrètes conférences de diplomatie. Depuis, M. de Vesles est mort, laissant Régine à des cousins, le comte et la comtesse de Ligueuil. Mais le méchant propos a fait son chemin, et Régine, compromise, vient de manquer un mariage superbe. Elle est d'ailleurs charmante, Mlle de Vesles; elle a vingt-cinq ans, l'âme fière, l'esprit large, le cœur noble, un beau talent de peintre, et la liberté (je ne dis pas les libertés) d'une artiste. Ignorant la calomnie, elle s'y expose ingénument: ce soir même, au bal, chez Mme de Mandre, elle se promène au bras du baron Missen, ne soupçonnant rien des vilenies qu'on chuchote autour d'eux. Puis, ayant retrouvé dans un des salons le marquis de Nohan, elle reparle avec lui du passé, de l'Orient, où jadis elle le rencontra et, par le hasard le plus naturel de la conversation, elle est amenée à lui donner l'explication des rendez-vous mystérieux. Nohan comprend alors son infamie, et le remords soudain fait naître en lui l'amour; un peu vite, au gré de quelques-uns, mais non pas au nôtre. Le coup de foudre au contraire s'explique ici par des raisons fines et profondes, par le désir impérieux et immédiat de réparer et au-delà, s'il se peut, l'iniquité commise. Méprisée injustement, une telle créature a droit à des revanches plus glorieuses que l'outrage ne fut honteux. Quand on a calomnié une Régine de Vesles, il ne suffit pas de lui rendre l'estime, on lui doit l'amour, et c'est pourquoi nous avons tant aimé l'élan brusque, mais naturel et touchant par cette brusquerie même, du marquis de Nohan vers la jeune fille justifiée.

Voilà le premier acte de la comédie de M. Paul Hervieu. Il nous avait plu. Le second, presque d'un bout à l'autre, nous a tenu sous le charme subtil de pensées toujours délicates et de sentimens constamment exquis. A la passion encore inexprimée de Nohan, Régine a répondu, mais seulement elle aussi dans le secret de son âme; ni l'un ni l'autre ils n'ont parlé. Maintenant, comment Nohan va-t-il lever ou tourner l'obstacle qui s'oppose à ce qu'il se déclare? Notez d'abord que le choix ou l'invention seule de cet obstacle indique chez M. Hervieu un sens très affiné des choses du cœur. Le remords de la vilenie autrefois commise, que Régine ignore et qu'elle pourrait ignorer toujours,

n'arrêterait pas, n'inquièterait même pas sans doute une conscience vulgaire, mais telle n'est pas la conscience de Nohan, et la faute ancienne pèse à son récent amour. Alors s'engage entre les deux jeunes gens une très longue scène, toute de nuances délicieuses; vous savez, un de ces dialogues où l'amour ne hasarde que des allusions, des réticences et des demi-aveux. On ne parle de soi qu'en feignant de parler d'autrui; on ne dit ni : vous, ni : je, mais : on, ou bien : la personne. Rien que des mots couverts ou voilés, et ici du voile le plus léger et le plus brillant. Régine, trouvant Nohan un peu mélancolique, s'en alarme et l'interroge. Le jeune homme alors lui laisse entendre mille jolies choses à propos de l'inquiétude d'amour, et de ces personnes dont on peut craindre toute peine, à moins qu'on n'ose en espérer toute joie. Si, contre une de ces personnes chéries, on avait jadis péché gravement, que faudrait-il faire? Devrait-on confesser la faute avant d'avouer l'amour? Et Régine, un peu émue, choisit d'entendre d'abord le second aveu, ne fût-ce que pour avoir moins de peine à recevoir l'autre et plus de joie à le pardonner. « Mais de quoi donc, poursuit-elle, seriez-vous coupable envers moi? » Et la jeune fille, pour aider son pénitent, se faisant gentiment curieuse, imagine des griefs de jeune fille : « Peut-être une autre avant moi... » murmure-t-elle avec un adorable embarras, et aussitôt, avec un soupir, plus adorable encore, de soulagement : « Non! ah! tant mieux. — Quoi donc alors? Auriez-vous cru, dit peut-être que je me teignais les cheveux, que je me laissais, que je me faisais faire la cour par le baron Missen?.. » Et, déjà plus grave : « Oh! cela, ce serait mal. » Lui alors, tombant à ses genoux et brutalement : « J'ai dit que cet homme était votre amant. » Le mot y est; il ne pouvait pas ne pas y être. Mais avec un art très sûr et très souple, M. Hervieu l'impose et en même temps l'atténue. S'il a donné vingt-cinq ans à Régine, s'il nous la montre orpheline, librement élevée, c'est pour qu'elle comprenne, au moins à demi, le mot injurieux, pour qu'elle ne puisse répondre, comme Desdémone traitée de courtisane : « Je ne connais pas cette parole horrible. » — D'autre part : « J'ai dit que cet homme était votre amant, » et non pas : « J'ai dit que vous étiez la maîtresse de cet homme, » comme pour amortir l'insulte et n'en frapper du moins que par contre-coup la bien-aimée innocente.

La pauvre enfant chancelle sous l'outrage et fond en larmes. « Mais à qui, sanglote-t-elle, à qui avez-vous tenu cet infâme propos? à Mme de Mandre! Quelles étaient donc vos relations avec elle? Peut-être vous étiez...» Il se tait, et le supplice de Régine s'accroît d'un nouveau tourment; la torture de la jalousie dépasse celle de la honte. Elle souffre d'avoir été non-seulement calomniée, mais livrée, sacrifiée bassement à une rivale méchante. Son joli mouvement de tout à l'heure, son cri de surprise joyeuse : « Ah! tant mieux! » comme elle le regrette! comme elle voudrait le reprendre, puisqu'il s'était trompé, et comme

il est d'une âme ardente, ce nouveau cri, d'une âme qui rêvait l'amour vraiment éternel, c'est-à-dire sans commencement comme sans fin : « Ah! vous ne m'aimez pas, puisqu'il y a eu un moment où vous ne m'avez pas aimée ! »

Tout cela est touchant et ce qui suit est pathétique. On annonce inopinément le baron Missen, et Régine, affolée d'indignation : — « Vous arrivez à propos! s'écrie-t-elle en balbutiant. Voilà monsieur qui m'accusait... Eh bien! confirmez ses soupçons, dites-lui, mais dites-lui donc que j'ai été réellement pour vous,.. enfin que vous êtes mon!.. » — Et devant le mot qu'elle ne saurait prononcer, elle s'enfuit éperdue.

Alors, malheureusement, les choses commencent à se gâter, et jusqu'au bout. Les deux hommes se provoquent, se battent, et je me demande comment un second acte aussi distingué peut être suivi d'un troisième acte aussi ordinaire, comment à des péripéties toutes de sentiment, M. Hervieu, tombant de Marivaux à M. George Ohnet, a pu donner un dénoûment de fait et de mélodrame. Je n'ai qu'une médiocre envie de vous raconter cet épilogue; mais peut-être tenez-vous à savoir que M. de Nohan a reçu dans la gorge un coup d'épée qui l'a mis en péril de mort. Nous le voyons très pâle, très faible, assis devant une petite maison de garde, où on l'a transporté, le col entouré d'un foulard noir assez désagréablement suggestif. La maladie, au théâtre, ne paraît jamais que pénible, à moins qu'elle ne soit, par exemple dans *Mariage blanc*, le sujet même de l'œuvre, la source de l'émotion et d'une émotion morale encore plus que physique. Tel n'est pas le cas ici. A Nohan, qui s'est battu pour elle, Régine a naturellement pardonné. Plus que jamais elle l'aime; elle l'épousera, peut-être, hélas! *in extremis*. Mais non! Le jeune homme va mieux et le chirurgien répond de lui, pourvu que toute émotion lui soit épargnée. Par malheur, tandis que Régine et Nohan se parlent d'amour, cachés sous la feuillée, quelques « amis, » Mme de Mandre et autres bonnes âmes, arrivent pour prendre des nouvelles. En attendant, on jase, on commente cruellement, outrageusement, et ce duel, et cette blessure, et ce mariage, qui a tout l'air d'une réparation, d'un marché peut-être, en tout cas d'un scandale. Nohan les entend; il s'élance, mais soudain il porte la main à sa gorge, chancelle et tombe mort. — « Mon Dieu! balbutie alors un de ces méchans bavards, nous ne pouvions deviner, nous ne nous doutions pas... et puis, les paroles, cela vole... » — Non, les paroles restent, et elles tuent.

Au lieu de cette fin trop vulgaire et cherchée dans les événemens, j'en aurais souhaité une autre, purement psychologique et prise dans l'ordre intérieur seulement : ni duel, ni agonie, ni hémorragie foudroyante; une autre blessure à guérir, la blessure d'âme. Le dénoûment devait consister tout simplement dans cette guérison, dans le pardon de Régine. Quand je dis tout simplement, cela n'était pas en-

core si simple, et je ne pense pas, surtout je n'écrirai pas, comme un de mes confrères, que dans cette histoire de délicatesse d'amour, « il n'y a pas de quoi fouetter un chat. » Déjà, au sujet de *Terre promise*, la critique, certaine critique du moins, à laquelle ici même et récemment on a répondu, fit preuve d'un pareil aveuglement, ou d'une myopie pareille. En matière de conscience et d'honneur sentimental, c'est peut-être n'y pas regarder d'assez près. Mais notre siècle ne finit pas dans le scrupule. Je n'ai garde, pour moi, de trouver si négligeables ni le « cas » du beau roman de M. Bourget, ni celui de l'imparfaite, mais attachante comédie de M. Hervieu. Elle aurait pu être tout à fait délicieuse ; elle l'est presque à demi ; c'est quelque chose. Et puis, du jeune et subtil écrivain, si nous espérions cette finesse, nous pouvions craindre aussi de la futilité, surtout de la sécheresse. M. Hervieu nous a donné justement le contraire, et c'est par la grâce attendrie, par la sensibilité délicate qu'il nous a le plus surpris et charmé.

C'est un charme également, et un peu une surprise aussi, que l'interprétation douce, fière, harmonieuse et nuancée, sans rien de brusque ni de rauque, du personnage de Régine par Mlle Brandès. Quant à M. Pierre Berton, il gémit le rôle de Nohan, le pleure, le sanglote avec toute son âme, et cette âme ressemble à celle d'un violoncelle éperdu.

Il y a peu de chose à dire de *Jean Darlot*, représenté et représenté admirablement par la Comédie-Française. Ce n'est pas que la pièce de M. Legendre nous ait paru mauvaise, médiocre seulement. Sans avoir de gros défauts, elle n'a pas non plus de grandes qualités. Elle en a de moyennes : l'honnêteté, la tenue, la simplicité du fond et de la forme, le tout employé à une peinture superficielle, j'en conviens, mais assez juste sans trivialité, des mœurs populaires ou plutôt ouvrières.

Mme Boisset et sa fille Louise sont deux pauvres femmes qui tiennent, dans Abbeville, une boutique de journaux et un modeste cabinet de lecture. Leur existence est précaire et leurs affaires vont mal. Aujourd'hui même, l'argent du terme n'a pu se trouver. Louise est fière, distinguée, aimant la lecture et la rêverie. Pour elle, pour l'élever un peu au-dessus de sa condition, sa mère a fait de secrets sacrifices. Assise à son guichet vitré, elle est bien jolie, la petite marchande de journaux, et tout le monde, trop de monde l'aime. D'abord André, son cousin, qui n'ose le lui avouer. Il l'avoue bien à Mme Boisset, mais comme il n'a pas le sou, que demain il partira pour le régiment, sa demande n'est pas même communiquée à la jeune fille. Un autre amoureux de Louise, c'est Jean Darlot, ouvrier mécanicien de chemin de fer, un peu gauche, fruste, mais loyal et généreux. Le troisième galant est M. Langlois, l'avide et libidineux propriétaire de la boutique. Mme Boisset ne pouvant lui payer son terme, il propose à la pauvre mère de vilains accommodemens. Elle refuse avec indignation et n'aurait plus qu'à déguerpir ainsi que sa fille, si le bon mécanicien

n'offrait à Mlle Louise et sa bourse, et, si elle y consent, sa vie. Louise aime André, mais André n'est-il pas (elle le croit du moins) parti sans rien dire? Et, en attendant son retour, il faut vivre. Alors, sur les conseils, les instances mêmes de sa mère, elle accepte en pleurant, mais elle accepte de devenir Mme Darlot. Au second acte, elle est mariée et malheureuse. Cet excellent garçon qui l'adore, elle n'arrive pas à l'aimer, sentant entre elle et lui, entre leurs deux esprits, leurs deux imaginations, trop de distance. C'est à André qu'elle pense toujours, et d'autant plus amèrement que maintenant elle sait qu'il l'aimait. Et voici justement qu'il revient, le beau cousin, en uniforme de maréchal des logis. Demeuré tout seul avec Louise, il affecte d'abord l'ironie, la dureté, les reproches amers; mais bientôt les larmes le gagnent et il éclate en sanglots. Louise alors, après une défense honorable, après avoir supplié André de l'épargner, de la fuir, de la haïr s'il le peut, Louise n'en finit pas moins par se laisser tomber dans les bras du bien-aimé.

La faute à peine commise lui fait horreur, et désormais elle n'a plus qu'une idée, la plus fâcheuse du monde : avouer tout à son mari. Vainement sa mère la supplie de se taire et lui fait les représentations les plus sensées; elle n'en tient compte et se confesse à Darlot. Celui-ci, d'abord affolé de colère et de honte, se précipite sur elle, l'insulte, la maudit, la saisit à la gorge, et, finalement, dans un accès de désespoir, se jette par la fenêtre. A la répétition générale, il jetait sa femme d'abord. On a réduit le dénoûment de moitié, mais sans l'améliorer. Il demeure ce qu'il était, sommaire, uniquement matériel et d'une vérité relative, puisque, un jour, il exige deux victimes et le lendemain se contente d'une seule. Aussi bien le drame, en son ensemble, a peu de rigueur et pourrait admettre encore d'autres solutions : par exemple, le suicide de la femme ou le pardon du mari.

Ce qui vaut le mieux dans la pièce de M. Legendre, ce n'est pas l'action, encore moins la catastrophe, c'est la teinte générale ou plutôt la demi-teinte de ce tableau provincial et populaire. Oh! populaire avec honnêteté et discrétion, sans grossièreté ni bassesse, et sans rien pourtant qui trahisse trop la convention et l'artifice. Pantins, a-t-on dit, que ces gens-là! Non. Ils vivent d'une vie assez vraie, du moins assez vraisemblable, qui manque seulement d'originalité, de profondeur et de dessous; vie moyenne, ordinaire et qui donne au drame la banalité d'un fait divers. Des traits agréables se rencontrent pourtant et dans le personnage du sympathique mécanicien et dans celui de Mme Boisset, qui nous a paru le mieux observé. La conduite de cette brave femme, en tant que mère et que belle-mère, n'a rien que de plausible et de conforme aux données de la nature. Il se peut qu'une marchande de journaux, tout comme une autre mère, taise à sa fille la

demande d'un cousin pauvre, et lui conseille, au besoin lui impose une plus avantageuse alliance, le tout par sollicitude et prévoyance maternelle. Il se peut enfin, et dans cette psychologie élémentaire, ce dernier trait n'est pas le plus mal venu, il se peut que la bonne dame oublie que son gendre, le gendre de son choix, les a tirées, elle et sa fille, de misère, pour s'apercevoir seulement que ce gendre a les mains rudes, qu'il est façonné à la serpe et qu'il embrasse un peu trop goulument cette petite Louison, dont elle a eu tort de faire d'abord une demoiselle et ensuite la femme d'un simple, trop simple ouvrier. De telles inconséquences et de semblables contradictions appartiennent à toute la nature humaine et se peuvent rencontrer, je l'imagine aisément, même dans l'âme primitive et boutiquière d'une papetière d'Abbeville.

Si maintenant on me demande pourquoi M. Legendre a justement placé l'action de la pièce dans le monde des ouvriers et des petits commerçans, j'avouerai volontiers que je ne le vois guère. Ce drame se serait aussi bien, ou aussi mal passé dans un tout autre monde et dans tous les autres mondes, entre bourgeois, ou grands seigneurs, ou paysans. Louise n'épouse pas André qu'elle aime ; elle épouse Jean qu'elle n'aime pas et le trompe avec André qu'elle a revu. Jean se tue.— Soit, et Jean peut sans doute se nommer Darlot ; mais cela n'est pas nécessaire, ni qu'il conduise une locomotive, et Louise pourrait être née autre chose que Boisset et par intérêt toujours, ou par dévouement filial, épouser, au lieu d'un mécanicien, un notaire.

Cette histoire n'a par elle-même rien d'essentiellement ouvrier. Elle n'exigeait pas de pareils interprètes. Que l'auteur les ait choisis, il en avait le droit, mais il était tenu alors de nous les imposer, et de telle sorte, que la qualité des personnages parût indispensable et pour ainsi dire adéquate à la nature du sujet. M. Legendre n'a point usé de cette logique ni de cette rigueur, et de là vient que son œuvre manque de force et d'originalité. A des sentimens très généraux, il n'a point donné la marque, le pli qui devait les particulariser. Il a trop vaguement regardé ses modèles, et regardé trop vaguement aussi autour d'eux. Mais les artistes de la Comédie-Française, deux d'entre eux surtout, ont merveilleusement suppléé à l'insuffisance de l'œuvre. Impossible d'être « peuple » mieux que Mme Pauline Granger et M. Worms, de l'être avec plus de simplicité, de maternité tendre que l'une, avec une passion plus concentrée, une cordialité plus virile que l'autre, avec plus de vérité et en même temps d'idéal que tous les deux. Mme Bartet ne montra jamais une grâce plus décente ; M. Albert Lambert a paru très passionné en sous-officier de romance, et M. Leloir, excellent en propriétaire égrillard.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 novembre.

Voilà donc ce qui en est des partis et de leurs prétentions! Voilà ce que c'est que de passer sa vie à déclamer, à s'attribuer le monopole de l'intégrité, du libéralisme, de toutes les vertus, à diffamer les gouvernemens d'autrefois!

Depuis assez longtemps, certes, au pouvoir comme dans l'opposition, les républicains ne se font faute de travestir et d'outrager les régimes qui les ont précédés en France; ils ne cessent encore, dans leurs polémiques et dans leurs discours, de recommencer en toute occasion le procès des monarchies, de leurs abus et de leurs tyrannies, de leurs favoritismes et de leurs corruptions. Ils ne savent parler que de cela; seuls, à les entendre, ils représentent la moralité et le progrès! Et puis vient un moment où ils ont déjà dépassé tout ce que d'autres avant eux ont pu se permettre, où ils n'ont réussi qu'à mettre partout la confusion et où ils se retrouvent tout effarés devant toute sorte de crises sociales, politiques, morales qu'ils ont préparées. Le progrès le plus réel et le plus sensible est dans cette anarchie où tout semble dépérir, où passent et se succèdent les défaillances de gouvernement, les violences de secte, les abus d'influences, — et par surcroît les incidens déshonorans avec tout le cortège des suspicions meurtrières. La vérité est que deux fois en peu d'années, sous le règne de la république, on a vu se renouveler ces accidens attristans et avilissans. La première fois, c'était cette affaire Wilson, où on vendait les emplois et les croix, où il y avait une sorte de trafic organisé à l'Élysée même, autour du président de la république. La seconde fois, c'est aujourd'hui cette malheureuse affaire de Panama qui vient de retentir en plein parlement et est maintenant livrée à la justice, aux enquêtes, — qui va on ne sait où et, en attendant, obsède l'opinion rassasiée d'accusations, d'insinuations, de bruits injurieux. Que parle-t-on des scandales qui ont pu ternir la bonne renommée et ont peut-être hâté la fin des régimes du passé?

Celui-ci dépasse tous les autres, et par sa nature même et par les conséquences qu'il peut avoir.

Tout se réunit pour imprimer à cette aventure financière, à cette affaire de Panama, un caractère extraordinaire : et l'immensité du désastre qui atteint dans ses sources les plus intimes l'épargne nationale et le nom du malheureux vieillard qui a prêté sa popularité à l'entreprise, qui se trouve aujourd'hui compromis dans des poursuites, et les complications mystérieuses de la débâcle. Le fait est qu'une somme colossale de près d'un milliard et demi de francs a disparu dans ce gouffre de Panama. Comment cela a-t-il été possible ?

Il est certain que cette entreprise, qui n'avait rien d'irréalisable sans doute, mais qui devait rencontrer les difficultés les plus sérieuses, a été conçue légèrement, commencée sans préparation suffisante et conduite à l'aventure, qu'il y a eu des erreurs, des illusions, de fausses dépenses et probablement aussi des déprédations dissimulées. Il y a eu de tout excepté, à ce qu'il semble, un travail représentant l'argent dépensé. Il est bien certain aussi que dans cette œuvre d'un canal réunissant les deux océans, il y a eu, à l'origine, une espèce de mirage auquel se sont laissé prendre une multitude de bonnes gens séduits par le nom ou par l'appât d'une affaire lucrative. Ils ont été plus d'une fois avertis, ils n'ont rien écouté ; ils allaient au Panama comme à quelque mine d'or du Pérou ou de la Californie; et un des plus curieux phénomènes de cette triste aventure est justement cette sorte de fanatisme des petites bourses pour l'œuvre lointaine, qu'on appelait naïvement une « œuvre nationale. » Tant qu'il n'y avait qu'une entreprise privée, avec un capital limité, rapidement épuisé, ce n'était rien encore. Il est évident que tout a changé et s'est compliqué le jour où « l'œuvre nationale, » à bout de ressources, a senti le besoin d'agiter de nouveau l'opinion, d'invoquer l'intérêt de l'État, d'entrer enfin en intelligence avec le parlement pour obtenir de lui cette émission de valeurs à lots, — qui n'aurait été, dit-on, qu'une occasion de vastes gaspillages, d'audacieuses spéculations. Dans tous les cas rien n'a été sauvé; la débâcle ne s'est pas moins précipitée, — et ce jour-là le déchaînement a commencé contre l'entreprise, contre tous ceux qu'on a soupçonnés de lui avoir prêté un concours intéressé. Le résultat est là : c'est l'action judiciaire ouverte contre les principaux administrateurs de Panama et une commission d'enquête parlementaire, nommée pour « faire la lumière » sur toutes les négociations secrètes, sur tous les marchandages où des membres du parlement se trouveraient eux-mêmes compromis. En d'autres termes, c'est une enquête sur la corruption politique et parlementaire, provoquée par un amas d'incriminations, d'allusions, qui ont fait une soudaine et répugnante explosion.

Qu'y a-t-il dans tout cela ? Ce n'est point évidemment à de simples spectateurs de le savoir et de le dire; c'est bien assez d'écouter ceux

qui parlent d'essayer de dégager quelque lueur de vérité de cette vaste confusion et d'attendre provisoirement ce que décidera la justice régulièrement saisie, — ce que dira aussi l'enquête parlementaire. On veut, dit-on, « faire la lumière, » accomplir, s'il le faut, une œuvre d'assainissement moral, — ou dévoiler la vanité, l'iniquité des allégations accusatrices : rien de mieux assurément. Il ne faudrait pas cependant s'y méprendre et ajouter au gâchis qui est déjà assez grand. La vérité, c'est qu'on s'engage dans une voie singulièrement hasardeuse, sans trop savoir ce qu'on veut ou ce qu'on peut faire, ni ce qui peut résulter de l'œuvre qu'on entreprend.

Une enquête parlementaire, c'est bientôt dit; mais à quel titre et jusqu'à quel point la commission qui a été nommée, même avec « les pouvoirs les plus étendus, » qui lui ont été attribués, peut-elle poursuivre une enquête s'étendant forcément à une masse d'affaires privées, nécessairement dirigée contre des personnes ? On ne peut pas invoquer les exemples de 1848 ou de 1871 : les assemblées étaient alors souveraines et disposaient souverainement de l'autorité publique. La chambre aujourd'hui est liée par la constitution ; elle ne peut remplir son mandat que dans la mesure de la constitution ; et la chambre n'a pas pu lui donner des pouvoirs qu'elle n'a pas elle-même. La commission nouvelle, qui est déjà entrée dans son rôle sous la présidence de M. Henri Brisson, peut sans doute entendre des dépositions, recueillir des témoignages, enregistrer ce qu'on voudra lui dire ou même provoquer des révélations. Et puis, quoi encore ? Que fera-t-elle au-delà de ce travail de consultation ? Elle s'agite nécessairement dans le vague ; elle n'a pas une juridiction précise, saisissable, et ses résolutions, ses actes n'ont pas de sanction. Elle ne peut pas suivre une instruction régulière, ordonner des perquisitions : c'est l'affaire de la justice. Elle ne peut pas contraindre des témoins ou les soumettre au serment : les témoins ne sont pas obligés de répondre à ses sommations ou à ses questionnaires. Pourrait-elle par exemple appeler devant elle des sénateurs, dont elle trouverait le nom dans ses papiers ? Qu'arriverait-il si le sénat à son tour nommait une commission d'enquête pour « faire la lumière, » et si cette commission d'enquête sénatoriale appelait devant elle des députés ? Ainsi, à chaque pas, la commission du Palais-Bourbon est exposée à se heurter contre des impossibilités, contre les droits de la justice indépendante dans son action, contre les prérogatives ou les susceptibilités de l'autre assemblée, contre les principes les plus essentiels de gouvernement. La commission elle-même en est la première embarrassée et a hésité jusqu'ici à se laisser armer de nouveaux pouvoirs. — Elle n'est pas appelée, dit-on, à faire œuvre de justice, à rendre des arrêts. Elle ne rendra qu'un jugement moral. Un jugement moral, qu'est-ce encore que cela ? Est-ce un tribunal de censure publique qui entrerait

en fonctions? Mais quels que soient les inconvéniens de forme, conflits ou confusions de pouvoirs, il y a dans ce simple épisode de la vie parlementaire un fait d'une bien autre portée : c'est la deplorable lumière jetée sur nos mœurs publiques !

On ne peut plus guère s'arrêter, c'est évident. Désormais, l'affaire est engagée et il faudra bien aller jusqu'au bout. S'il y a eu des vénalités, des manèges inavouables, des marchés de votes, on les découvrira, c'est possible, ce n'est pas bien certain ; s'il n'y a eu que des bruits, on les recueillera tout de même. De toute façon, y eût-il à faire la part probablement assez large des exagérations ou même des diffamations intéressées, le plus clair est que cette triste affaire, commentée par les passions, livrée à toutes les polémiques, a pour premier effet de déconcerter et de démoraliser l'opinion. C'est l'éternelle histoire. Les moins pessimistes se disent que, dans ce qui est colporté partout, dans ce qui court les rues, tout n'est pas vrai sans doute, mais qu'il y a nécessairement quelque chose. Cela suffit, pour propager ou entretenir les suspicions, pour décourager toute confiance dans les institutions, pour déconsidérer les assemblées, le régime parlementaire, pour ramener la république à une de ces situations comme celle qui a précédé et préparé le boulangisme. De proche en proche, par le mépris des institutions et des pouvoirs officiels, par la défiance, on revient à cet état moral où tous les mécontentemens, les désaffections, les mécomptes accumulés, coalisés, sont à la disposition de qui saura s'en servir. Et tout cela justement au moment où la masse nationale ne demandait pas mieux que d'entrer sans calcul, sans arrière-pensée dans un régime régulier et réparateur. Cette masse nationale, elle était plus qu'à demi ralliée il y a trois mois : que veut-on qu'elle pense aujourd'hui ? C'est là le danger intérieur. Il y a un autre danger qui n'est pas moins sérieux : c'est la déconsidération, non, pas précisément, si l'on veut, du pays lui-même, qui, on le sait bien, reste honnête et sain, mais de tout ce qui le représente devant l'étranger. La France n'a pas seule sans doute le privilège de ces misères de corruption publique : bien d'autres pays ont la même plaie. Ils ont seulement l'habileté et l'avantage de la dissimuler et ils savent profiter du spectacle que nous leur offrons, du mal que nous disons de nous-mêmes pour diffamer et isoler la France en éloignant d'elle l'estime et les sympathies du monde. Ils en profiteront peut-être encore plus ou ils tâcheront d'en profiter même matériellement, puisque cette débâcle de Panama peut avoir son influence sur les intérêts français à Suez. On n'est pas au bout des conséquences de cette déplorable aventure.

Le malheur est que dans cette anarchie morale, dont l'affaire de Panama n'est qu'un accident, il y a des causes plus générales, que tout se tient, que le gouvernement lui-même n'a pas certainement peu

contribué, sinon à créer, du moins à laisser s'aggraver cette situation. Comment le gouvernement aurait-il pu détourner ou atténuer le mal? Ce n'était plus, il faut l'avouer, bien facile au point où l'on était arrivé. Il aurait pu, dans tous les cas, avoir une influence utile en ayant une opinion et une volonté, en exerçant avec fermeté et avec à-propos son autorité. — Oui, s'il avait eu une autorité; mais c'est là justement la question. S'il y a une chose évidente, au contraire, c'est que le ministère, qui était déjà sorti diminué des dernières crises de l'automne, n'a fait que s'amoindrir encore à travers les incidens qui se sont succédé depuis, en ne sachant ni maintenir les droits du gouvernement, ni sauvegarder les garanties libérales partout où elles sont méconnues et offensées par de ridicules agitateurs. Voilà le mal!

Au moment où a éclaté cette triste débâcle de Panama, qui a été à sa manière une autre explosion de dynamite, le ministère était engagé dans une longue et confuse discussion sur une petite loi de la presse, un projet qui traîne depuis plus de six mois. Par elle-même la loi n'était rien ou presque rien; le seul point délicat était dans le droit d'arrestation préventive que le gouvernement réclamait à l'égard des anarchistes qui passent leur vie à prodiguer les excitations au meurtre, au pillage, et qui abusent de toutes les ressources de la procédure pour continuer leurs délits en toute liberté. Au fond la loi comptait à peine; c'était, à côté ou à propos de la loi, une interpellation où il s'agissait de la politique tout entière du gouvernement, de ses faiblesses, de sa direction, de ce qu'on était décidé à faire pour la sécurité morale et matérielle du pays après le cruel et meurtrier attentat de la rue des Bons-Enfans. Certes, la discussion a été longue, animée, brillante, quoique passablement décousue, quoiqu'on eût l'air parfois de jouer aux propos interrompus. M. le comte de Mun, avec une vigoureuse et saisissante éloquence, M. Clausel de Coussergues, M. Aynard, M. Paul Deschanel, avec autant de finesse que de raison, ont décrit la situation présente dans sa triste et inquiétante vérité. Les radicaux ont fait leurs plaidoyers pour la liberté de la presse, comme si la liberté de la presse était en péril, — et ont parlé du *Syllabus!* M. le président du conseil, enfin, M. Loubet, pris entre tous les feux, s'est défendu avec animation, avec beaucoup de bonnes paroles, non sans habileté, mais sans se compromettre par des déclarations trop décisives avec les modérés ou les radicaux. Au bout du compte, M. le président du conseil, qui avait engagé son existence ministérielle dans ce débat, a obtenu comme suprême victoire que la chambre, au lieu de repousser dédaigneusement la loi du premier coup, passât à la discussion des articles. C'était ce qu'il voulait, le ministère était sauvé pour l'instant! Malheureusement il n'était sauvé qu'à demi, et il ne triomphait que jusqu'au lendemain. La chambre a bien voté la loi, mais avec un amendement qui en altère l'esprit et en détruit l'efficacité. Le vote

par lequel la chambre avait décidé qu'elle passerait à la discussion des articles était un semblant de victoire; le vote de l'amendement qui détruisait tout était une défaite. M. le président du conseil avait probablement épuisé son feu de résistance. Et c'est ainsi qu'est passée au sénat une loi qui aurait pu être pour le ministère une occasion de relever son autorité par l'aveu d'une politique plus décidée, et n'a été pour lui en définitive qu'une occasion nouvelle de manifester ses tergiversations et ses faiblesses.

C'est la malheureuse condition de ce ministère à qui on n'aurait demandé pourtant que d'avoir un peu de volonté, un sentiment plus net des situations; il ne vit que d'expédiens, de capitulations et de contradictions. M. le président du conseil, tout brave homme qu'il est, n'y peut rien. Il a pu l'autre jour avoir une sorte de succès personnel en ayant l'air de parler d'un ton un peu délibéré, le lendemain il se retrouvait au même point, — et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'en croyant gagner ou intéresser la chambre par ses concessions, par ses faiblesses, il n'a fait que l'impatienter. La chambre lui donnait son vote, elle ne lui donnait pas sa confiance. Le gouvernement est resté précaire, toujours menacé, parce qu'il n'est pas un gouvernement, parce que, faute de direction, il laisse tout se compliquer, parce qu'il ne sait ni défendre son droit, ni intervenir à propos dans des affaires comme celle de Panama, ni faire sentir son autorité à de petits agitateurs qui le bravent. Il n'a de résolution ou une apparence de résolution que lorsqu'il s'agit de flatter des passions de parti, de suspendre des traitements de modestes desservans, de poursuivre de vexations fiscales quelques pauvres religieuses. Il ne sait plus que faire dès qu'il est en présence des grévistes, des syndicats, des organisateurs de sédition, ou plutôt il laisse tout faire; il a d'inépuisables tolérances! Tantôt ce sont des communes socialistes qui se moquent des lois et font des plans de fédération; tantôt dans une ville comme Saint-Denis, ce sont quelques tyranneaux de municipalité, le maire en tête, qui offensent le sentiment public en interdisant aux prêtres d'accompagner les morts, ou qui suppriment la police pour s'attribuer l'argent à eux-mêmes; tantôt, en province, c'est un maire qui laisse sans secours de malheureuses ouvrières, parce qu'elles ne sont pas affiliées aux syndicats. Tout récemment dans la Sarthe, à la Ferté-Bernard, à Saint-Calais, ce sont des maires qui ont l'indignité de fermer le bureau de bienfaisance à de pauvres gens, s'ils n'envoient pas leurs enfans à l'école laïque, — et qui mettent aussi peu d'orthographe que d'humanité dans leurs oukases.

Oui, en vérité, cela se passe ainsi; ces imbécillités tyranniques de village sont encore possibles dans une nation civilisée. Et contre ces indignités, qu'a-t-on fait? Jusqu'ici on s'est tu, on craignait sans doute de se compromettre. De sorte que pour le moment, tout bien compté,

le spectacle offert au pays est celui de pouvoirs publics occupés à se déconsidérer et à se détruire eux-mêmes, de la moralité humiliée, des plus simples garanties libérales offensées. — On en était là hier encore ! Et de tout ceci que pouvait-il résulter, si ce n'est ce qui arrive, une crise ministérielle de plus ? Depuis un mois c'était attendu ; deux ou trois fois déjà, à l'occasion des affaires de Carmaux, de la loi de la presse, de Panama, le ministère avait eu de la peine à se sauver ; une dernière fois, il n'a pu échapper à son sort, et par une singularité de plus, il disparaît dans un incident de discussion où il avait le droit et la raison pour lui, où il refusait de se prêter à une nouvelle confusion de pouvoirs : il était trop tard ! Le ministère tombe victime de ses faiblesses, de ses fautes, de ses incohérences, surtout des gaucheries d'un garde des sceaux sans consistance ; il tombe aussi victime de cette anarchie qui a envahi le parlement, qui faisait dire hier à M. Loubet, poussé à bout : « Croyez-vous donc qu'on puisse gouverner ainsi ?... Il n'y a pas de gouvernement possible dans ces conditions !... » Ce qui arrive est la suite de toute une situation, et c'est ce qui donne un caractère plus grave à cette crise nouvelle où M. le président de la république a maintenant à découvrir un ministère de concert avec ceux qui ont fait le gâchis. — Cependant la France vit étrangère à toutes ces agitations, étonnée et écœurée de ces spectacles qu'on lui offre, attendant qu'on en finisse ; elle n'est pas trop difficile, elle demande un gouvernement qui la rassure et la dirige, qui ne la livre pas aux passions intérieures et aux dérisions de l'étranger.

Qu'est-ce que la vie de l'Europe au moment où nous sommes ? On ne peut pas dire qu'elle soit précisément troublée, puisque toutes les relations des grandes puissances semblent rester correctes ; on ne peut pas dire non plus qu'elle soit bien assurée, bien équilibrée, que la paix politique, diplomatique du continent soit à l'abri des accidens et des surprises, puisque tous les gouvernemens ne cessent de se préparer pour des crises qu'ils ne désirent pas, si l'on veut, qu'ils se croient néanmoins obligés de prévoir. Les parlemens qui viennent de se rouvrir à Berlin et à Rome reprennent sans doute leurs travaux dans les conditions les plus régulières ; ils ont entendu les discours de l'empereur Guillaume, du roi Humbert, qui ne leur parlent que de la paix, des rapports satisfaisans des cabinets. De quoi sont-ils, cependant, occupés dès leur réunion ? Ils ont à délibérer sur des armemens nouveaux, ou sur les finances épuisées par les armemens, sur les moyens de faire face à des dépenses militaires croissantes. C'est le thème invariable ; on dirait qu'il y a partout, avec le désir de la paix, le sentiment d'une situation qui, depuis longtemps, a été profondément ébranlée et ne se soutient plus que par une série d'artifices, par une accumulation de forces destinées à le neutraliser. Ce sont les

événemens qui l'ont faite ainsi, et cette situation tout entière, avec ses obscurités et ses incohérences, elle est la suite évidente du premier coup porté il y a vingt ans à l'équilibre du monde, de ces tragiques conflits qui ont bouleversé l'Europe et dont le moindre incident, la moindre révélation, suffit encore à raviver le redoutable souvenir. On vient de le voir une fois de plus par les audacieuses indiscrétions du plus loquace des politiques à la retraite, M. de Bismarck, qui s'est fait un jeu de revenir sur les préliminaires de la guerre de 1870 et qui a tenu à en revendiquer la responsabilité, qui a mis une sorte d'orgueil à répéter le *me, me adsum!*

Depuis vingt ans, on s'était plu à tromper l'Europe, qui ne demandait peut-être pas mieux que d'être trompée, à abuser l'Allemagne elle-même avec cette légende du « 13 juillet 1870, » des négociations d'Ems, des provocations de la France, de l'offense de notre ambassadeur, de la fière attitude du roi Guillaume relevant le défi. On a même inscrit, à ce qu'il paraît, cette mémorable date du 13 juillet sur une plaque de marbre qui figure encore à la promenade des Sources à Ems. On peut aujourd'hui supprimer la plaque si l'on veut, M. de Bismarck lui-même s'est chargé d'en finir avec la légende dans une conversation récente, où il s'est abandonné à l'amertume de ses souvenirs et de ses ressentimens. A la vérité, tout cela n'avait rien d'inconnu; on savait depuis longtemps qu'il n'y avait eu ni offense de la part de notre ambassadeur ni mouvement de colère de la part du roi Guillaume, que cette négociation d'Ems n'avait rien de définitif et qu'elle pouvait même conduire à un dénoûment pacifique, si on s'en tenait à la renonciation du prince de Hohenzollern consentie et approuvée par le souverain prussien; on savait qu'il n'y avait eu que l'acte audacieux d'un ministre qui, recevant à Berlin une dépêche du roi, l'avait dénaturée de façon à transformer en provocateurs les ministres français et à entraîner l'Allemagne, de manière à mettre le feu à l'opinion dans les deux pays et à rendre la rupture irréparable. Il y a mieux : M. de Bismarck n'a jamais caché que telle avait été sa pensée, qu'il croyait le moment venu pour l'Allemagne de conquérir son unité par l'inévitable conflit avec la France; il l'a dit, il l'a dix fois raconté à ses confidens, et si on s'est laissé abuser, c'est qu'on l'a bien voulu. On se réveille aujourd'hui devant la hardiesse et la crudité avec lesquelles il avoue sa tactique et ses procédés. Cela n'absout pas sans doute les tristes diplomates qui, de Paris, conduisaient nos affaires et harcelaient de leurs incohérences notre ambassadeur à Ems, sans attendre ses communications. C'étaient des étourneaux qui se précipitaient tête baissée avec une frivole impétuosité dans le piège qu'on leur tendait. Il ne reste pas moins avéré que c'est M. de Bismarck qui a voulu la guerre, qui l'a décidée en coupant la retraite aux ministres de l'empire, et qu'au dernier moment,

se sachant prêt, d'accord avec M. de Moltke et M. de Roon, il a pris sur lui d'engager par l'altération d'une dépêche le roi Guillaume plus que le roi lui-même ne se croyait engagé. D'une dépêche que M. de Moltke trouvait trop molle et trop pacifique, une « chamade, » le chandelier avait fait une « fanfare : » le tour était joué !

Que M. de Caprivi, dans des explications récentes devant le Reichstag, ait cru devoir relever cet incident désormais historique et en affaiblir la portée ; qu'il ait essayé surtout d'accentuer l'initiative du roi Guillaume dans des événemens d'où allait sortir l'empire allemand et diminuer la responsabilité de M. de Bismarck par la production de deux dépêches différentes qui font quelque confusion, c'est peut-être de la politique, ce n'est pas le point essentiel. M. de Caprivi, le chancelier d'aujourd'hui sous Guillaume II, explique à sa manière l'acte du chancelier de 1870. C'est fort bien, mais le chancelier de 1870 est là qui accepte et revendique la responsabilité de l'acte qu'il a accompli. On a l'aveu du coupable qui reconnaît le fait et l'intention, qui confesse sa supercherie, comme un coup de tactique nécessaire, qui se désigne lui-même comme le premier auteur d'une guerre à laquelle l'Allemagne doit son unité, mais dont le poids retombe sur l'Europe et dont les conséquences sont encore loin d'être épuisées. Il en convient, comme tous les grands joueurs, il reste dans l'histoire responsable du sang qui a été versé et du sang qui peut couler encore. Il n'y met pas, du reste, tant de façons ; il ne craint pas de déclarer que, s'il n'avait pas eu le prétexte de la dépêche d'Ems, il en aurait trouvé un autre pour hâter la guerre qu'il désirait, pour mettre « l'Allemagne en selle, » comme il l'a dit si souvent. On pourrait maintenant se demander pourquoi M. de Bismarck s'est laissé aller à ces derniers aveux. Est-ce la forfanterie sénile d'un homme qui, après avoir eu un si grand pouvoir, ne peut se consoler de sa disgrâce et se venge par des indiscrétions bavardes? L'ancien chancelier, par un calcul plus raffiné, a-t-il voulu rappeler au jeune Guillaume II que, seul, il avait fait l'empire, que s'il n'y avait eu que le grand-père Guillaume Ier, le petit-fils ne porterait peut-être pas aujourd'hui la couronne impériale? Ce ne serait pas la première fois qu'il aurait mis son orgueil à rehausser son rôle au détriment de celui qu'il a si souvent appelé son « vieux maître. » Il l'avait déjà fait après la guerre de 1866, en se moquant des scrupules qui, jusqu'au dernier moment, avaient arrêté le vieux roi. L'explication, dans tous les cas, ne laisserait pas d'être caractéristique et elle peindrait l'homme.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que le vieux solitaire de Varzin et de Friedrichsruhe ne laisse échapper aucune occasion d'accabler ou d'aiguillonner ses successeurs, de les accuser dans tout ce qu'ils font, dans leur politique extérieure comme dans leur politique intérieure. S'il ne va

pas porter ses amertumes au parlement, il ne se gêne pas dans ses entretiens, dans ses confidences, qui peuvent être quelquefois embarrassantes, qui sont surtout irritantes pour l'empereur. C'est au lendemain de ces dernières indiscrétions de M. de Bismarck que le Reichstag s'est réuni à Berlin pour une session qui ne peut certainement manquer d'importance. Guillaume II a voulu ouvrir lui-même cette session, et il l'a ouverte par un discours où il s'est visiblement étudié à tenir le langage d'un prince prudent et sage, sans trop de fanfares.

Le jeune souverain constate à la fois que rien ne paraît menacer la paix du continent et que la situation économique de l'Allemagne reste assez pénible. Au premier abord, la conclusion naturelle d'un tel discours serait que l'Allemagne n'aurait rien de mieux à faire que de s'occuper de ses intérêts économiques, de son industrie et de son commerce; la conclusion est au contraire un appel fait au patriotisme du Reichstag, la proposition d'une vaste réorganisation militaire. L'empereur n'a fait, au reste, qu'indiquer sommairement, avec mesure, cette réorganisation, sans trop dissimuler les charges nouvelles qu'elle allait imposer à l'Allemagne; c'est le chancelier, M. de Caprivi, qui, dès le lendemain, s'est chargé de commenter la harangue impériale, de préciser le caractère, l'importance de la nouvelle réforme militaire, et ce discours de M. de Caprivi, — à part ce qu'il a cru devoir dire pour expliquer les révélations de M. de Bismarck, — ce discours est certainement un curieux morceau d'éloquence. Le chancelier n'y va pas de main légère. Tout en prodiguant les assurances de paix comme l'empereur, il ne cache pas qu'il s'agit de la guerre, d'une guerre toujours possible, que la situation de l'Allemagne serait alors des plus délicates, que l'armée allemande aurait à faire face du côté de la Russie et du côté de la France, qu'une invasion de la France ne serait plus aussi facile qu'autrefois. Il entre même dans les détails; il montre les armées allemandes en marche, rencontrant une frontière hérissée de forteresses, une armée française bien autrement puissante qu'en 1870, plus un formidable camp retranché à Paris. Il en parle vraiment comme s'il y était, — sans douter, bien entendu, de la victoire. Il y a une autre partie du discours de M. de Caprivi qui n'est pas moins à remarquer. Il est clair que le chancelier ne fait au fond qu'une assez petite part à la triple alliance dans ses calculs, qu'il prévoit que tout pèsera sur l'Allemagne. Et voilà pourquoi il faut subir le « moloch du militarisme ! » Tout cela dit d'un ton dégagé, n'est peut-être pas très diplomatique; mais c'est toujours curieux et instructif. Reste à savoir quel accueil le Reichstag va faire à ce « moloch » qui lui est présenté par M. de Caprivi. Si le chancelier veut gagner les voix du centre pour avoir une majorité, il sera évidemment obligé de subir à son tour la rentrée

des jésuites réclamée par les catholiques. Et si avec tout cela il n'y a pas une majorité, on va à grands pas vers une dissolution qui pourrait devenir une épreuve sérieuse pour l'Allemagne, pour le chancelier, pour l'empereur lui-même. Et c'est alors M. de Bismarck qui ne serait pas mécontent!

Comme l'empereur Guillaume, le roi Humbert vient d'ouvrir son parlement à Rome, — le nouveau parlement sorti des dernières élections, — et, comme son allié d'Allemagne, il a fait son discours, qu'il est allé prononcer en cérémonie à Monte-Citorio. La harangue royale de Rome est plus optimiste que la harangue impériale de Berlin. Le roi Humbert parle visiblement en prince satisfait, voyant tout avec confiance, comptant sur l'accord de son ministère et de la chambre nouvelle pour résoudre toutes les difficultés ou pour tout concilier. Il est certain qu'à première vue, à ne voir que le résultat officiel et apparent des récentes élections, la situation parlementaire n'aurait rien que de rassurant. Le chef du cabinet, M. Giolitti, a su manier son corps électoral et il compte dans le nouveau parlement une immense majorité. Il ne faut cependant pas trop s'y fier. Les oppositions, sans être immédiatement menaçantes pour le ministère italien, sont toujours vivantes et elles peuvent profiter de toutes les occasions pour mettre le désordre dans cette majorité qui n'est qu'un amalgame sans cohésion, sans lien politique. On ne sait jamais ce qui peut arriver, d'autant mieux que le ministère, par un excès de confiance, a trouvé le moyen de réveiller toutes les susceptibilités, en tranchant par décret, à la veille même de la session, toute sorte de questions financières et budgétaires des plus graves qui auraient pu être réservées au parlement. M. Giolitti s'est trop fié à sa fortune; il a pu s'en apercevoir dès les premiers scrutins. Le ministère avait proposé M. Zanardelli pour la présidence de la chambre: M. Zanardelli a bien été nommé, mais il y a eu plus de 150 voix qui ont manqué à l'appel et qui pourraient devenir un dangereux noyau d'opposition. Là est le point noir.

Jusqu'à quel point M. Giolitti peut-il compter sur la persévérance de cette majorité qu'il croit avoir? C'est là toute la question. Sans se montrer ouvertement hostile au ministère, M. Crispi est allé prononcer l'autre jour à Palerme un discours qui laisse présager une sorte d'opposition, de la mauvaise humeur, peut-être même quelque évolution inattendue. Chose curieuse! M. Crispi en est à parler fort librement de la triple alliance et des conséquences qu'elle a eues pour l'Italie en l'engageant dans une guerre économique désastreuse avec la France. Entendons-nous : M. Crispi ne s'élève pas contre la triple alliance elle-même et n'en réclame pas la dénonciation. Il décline lestement toute responsabilité dans la négociation de cette alliance, il se plaint de la manière dont ses successeurs l'ont pratiquée, de la hâte qu'ils ont

mise à la renouveler, de la faute qu'ils ont commise en n'exigeant pas des conditions meilleures pour l'Italie. Bref, il se plaint de tout, il est mécontent, et sans être une politique, sa mauvaise humeur pourrait être un dissolvant de plus dans une situation où M. Giolitti, même avec sa majorité, n'est pas sûr de suffire longtemps à l'Italie.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Le mois de novembre s'était annoncé sous d'assez sombres auspices; les vendeurs à découvert, depuis si longtemps sevrés de toute occasion de peser sur les cours, prédisaient à la fois la cherté de l'argent et une crise ministérielle. L'argent est toujours bon marché, et le ministère est resté debout jusqu'au 28.

Malgré les entassemens d'or effectués par le gouvernement russe, tant à la Banque de l'Empire et au Trésor à Saint-Pétersbourg, que dans quelques grandes maisons de banque à l'étranger, entassemens qui ont porté au chiffre presque fantastique de 2,400 millions de francs le stock de ce métal actuellement au pouvoir de la Russie, la Banque d'Angleterre a maintenu sans peine à un niveau élevé, 25 millions livres sterling, le montant de son encaisse métallique, alimenté par les envois réguliers de l'Australie et du Cap et par les expéditions intermittentes de New-York. Les demandes adressées à la Banque ont été, d'autre part, peu importantes, et le taux de l'escompte est ainsi resté à 3 pour 100, sans que l'on voie poindre une raison spéciale de le porter à bref délai plus haut.

Quant au ministère, il avait réussi à naviguer, sans se briser, à travers les écueils parlementaires. Cédant sur tous les points, il avait conservé sa majorité, si chancelante qu'elle fût. Les premiers périls conjurés, d'autres ont surgi avec la question des poursuites contre quelques-uns des administrateurs du Panama, des interpellations et de l'enquête parlementaire. Après de si habiles manœuvres, le vais-

seau ministériel a fini par sombrer brusquement, alors qu'on le croyait hors d'affaire.

En prévision de l'accident, des spéculateurs avaient vendu de la rente, ferme et à prime. Des acheteurs avisés sont intervenus, et la rente a repris pas à pas le chemin de la hausse, devançant, dans son progrès régulier, et les succès du ministère et l'annonce de l'entrée de nos troupes à Abomey. De 0 fr. 05 en 0 fr. 05, le 3 pour 100 en était arrivé à 99.80; une simple poussée de 0 fr. 20 allait le rétablir au pair où on ne l'avait plus vu depuis le détachement du dernier coupon trimestriel. La chute du cabinet a fait reculer ce fonds à 99.40. Les deux autres ont subi une réduction analogue. La spéculation, ce sacrifice de 0 fr. 40 accompli, va attendre, sans plus d'émoi, la solution de la crise.

Notre place a été jusqu'au 28 encouragée dans son inébranlable fermeté sur nos fonds publics par l'excellente tenue des marchés étrangers. Le monde financier à Londres s'est occupé activement des actions minières, des Chemins américains, de quelques valeurs locales, des principales rentes internationales du continent et des fonds de l'Amérique du Sud.

Pour les fonds argentins, à l'engouement de la première heure succède la phase de la réflexion. Que faut-il attendre de l'abaissement de l'agio de 210 à 185, un moment même à 165? Ce dernier cours signifie qu'une piastre or vaut 2 p. 85 papier, alors qu'il y a quinze jours elle en valait 3.10. La différence est sensible; l'est-elle assez pour que l'on en puisse augurer un retour déjà prochain des valeurs argentines à un état sain? Ce serait au moins prématuré.

La place de Berlin a fait très bonne contenance devant l'impression si pénible produite dans toute l'Allemagne par la présentation du nouveau projet de loi militaire. Elle a laissé s'alourdir les fonds allemands et prussiens, mais elle a bien soutenu ceux de Russie, d'Italie et de Hongrie. La Russie se relève du coup que lui avait porté la grande disette du précédent hiver. Les finances de cet empire ont eu à subir un assaut auquel les forces économiques de bien peu de pays eussent résisté. Maintenant la brèche est déjà presque entièrement bouchée. Le rouble est comme cloué à 200 marks, ce qui retient l'emprunt d'Orient à 65.50; mais le Consolidé 4 pour 100 se rapproche du pair, à 97.35, et le 3 pour 100 1891, à 80.20, a de nouveau dépassé son prix d'émission.

Le Hongrois a touché 97; le voilà, à une faible fraction près, à la hauteur du 4 pour 100 russe. Ici, depuis quelques années, la transformation a été complète. Aux déficits ont succédé des surplus importans; on amortit sérieusement et on se prépare à convertir pour diminuer directement les charges d'intérêt.

Le roi d'Italie a fait entendre à l'ouverture du parlement à Rome, dans le discours du trône, une note si nettement et chaleureusement pacifique, que le monde financier un peu partout a senti s'accroître sa confiance dans le maintien de la paix. Le 4.34 s'est avancé lentement vers 94 francs et n'est plus qu'à 25 centimes de ce cours perdu depuis si longtemps.

L'Extérieure est aussi en meilleure posture qu'il y a quinze jours. Les deux derniers bilans de la Banque d'Espagne ont paru satisfaisans, accusant une diminution de la circulation fiduciaire d'une quinzaine de millions pour la moitié du mois. Le change s'est tendu au-dessus de 16, mais on s'est occupé fort peu de cette cote et on a escompté en fermeté les bruits qui ont circulé sur le projet d'un grand emprunt de liquidation de la dette flottante. M. Canovas proposerait cet emprunt dès la rentrée des Cortès, et l'opposition lui livrerait bataille sur ce terrain. Le 4 pour 100 espagnol reste en reprise d'une demi-unité sur ses plus bas cours. Le Portugais a baissé au-dessous de 24 francs, le bruit s'étant répandu que le Trésor, à Lisbonne, ne possédait pas les ressources nécessaires pour le paiement du tiers en or du prochain coupon, qui vient à échéance en janvier. Ce bruit a été, il est vrai, démenti.

Les valeurs turques ont été complètement délaissées. Peu d'affaires et peu de variations sur tout le groupe, sauf sur les actions des tabacs qui ont fléchi à 355 sur des ventes provenant de Vienne et de Constantinople. L'Unifiée d'Égypte a reculé de 1 à 2 francs, depuis le détachement du coupon.

Le Crédit foncier a reculé pendant quelques jours au-dessous de 1,100 francs. Un membre du Sénat avait entrepris de démontrer par voie d'interpellation que cet établissement était mal dirigé et virtuellement en état de ruine. L'exagération des critiques était si énorme que le ministre des finances a eu peu de peine, dans sa réponse, à les réduire à une infinitésimale portée. Il a rappelé que l'inspection des finances en 1890 avait prescrit au gouvernement du Crédit foncier certaines conditions auxquelles il avait été fidèlement obtempéré, et qu'en fait les obligations étaient parfaitement gagées. La Banque de Paris s'est améliorée sur la perspective des bénéfices que lui réserve une grande opération de crédit espagnole. Les Chemins français n'ont guère varié. Les actionnaires du Gaz attendent la fin du débat engagé au conseil municipal sur le rapport Sauton. Le conseil a décidé de passer à la discussion des articles. L'adoption du projet reste très probable.

Le directeur-gérant : Ch. Buloz.

LE

SECRET DU PRÉCEPTEUR

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Après avoir été d'abord professeur de seconde, j'étais depuis quatre ans professeur de philosophie à Reims, quand il me vint une idée baroque et malheureuse. Je n'avais pas l'intention de finir mes jours en Champagne ni dans la peau d'un professeur de lycée. J'aspirais à l'enseignement supérieur et je voulais retourner à Paris. Je n'ai pas le génie de l'intrigue ; ma mère m'avait dit plus d'une fois : « Mon pauvre Maximin, tu es tenu d'avoir beaucoup plus de mérite qu'un autre, car tu ne sais pas te faire valoir. » Heureusement j'étais un grand travailleur ; au goût des abstractions, j'ai joint de bonne heure l'amour des langues sémitiques, et je suis devenu un bon arabisant. J'avais consacré à Avicenne ma thèse de docteur ; cette thèse fut remarquée ; encouragé par mon succès, j'employais tous mes loisirs à préparer une histoire de la philosophie chez les Arabes, sur laquelle je comptais pour me faire un avenir. Une si glorieuse entreprise devait, ce semble, suffire au bonheur d'un homme. Mais quoi ! l'homme n'est jamais content. J'étais las de ma vie de garçon, las de la cuisine des pensions bourgeoises ; je

rêvais d'avoir un intérieur, et je formai le projet de me marier. J'aimais beaucoup les fleurs; comme j'ai l'imagination romantique, je pensais, en arrosant mes géraniums, que la plus belle des fleurs est un sourire de femme et qu'il doit être doux, quand on rentre chez soi, de pouvoir se dire : « Il est là, derrière cette porte, et il m'attend. »

Je cherchais une femme; qu'avais-je à lui offrir? Fils d'un instituteur de village, je n'avais guère hérité que des nippes de mon père, mort depuis peu, et les modestes sous que je pouvais amasser en me refusant les plus honnêtes plaisirs, je les dépensais tout le long de l'année en achats de livres et quelquefois, durant les vacances, en séjours dans les capitales de l'Europe dont les bibliothèques contenaient des manuscrits arabes. Mais ce qui m'embarrassait le plus, ce n'était pas ma pauvreté, c'était ma figure. Je ne me suis jamais fait d'illusion sur moi-même, et dès ma première jeunesse, il ne m'est jamais venu à l'esprit qu'on pût me regarder avec quelque plaisir. Représentez-vous un gros corps porté sur de petites jambes grêles, un dos assez rond pour que les malveillans aient le droit de me traiter de bossu, des cheveux fins et rebelles, que le moindre vent dérange, une tête trop forte, et pour m'achever, un grand nez de polichinelle, qui, dit-on, n'est point sot, mais qui est un peu de travers. Je n'étais pas seulement laid, je craignais d'être grotesque. Tous les ans, à la rentrée des classes, j'entendais autour de moi un murmure de surprise, accompagné de sourds ricanemens. Il est vrai que, par quelques coups d'autorité, je rangeais bientôt tout le monde à son devoir. J'avais le don de la discipline, je savais me faire respecter, je savais aussi me faire aimer. Le proviseur prétendait que mes succès professoraux étaient un des plus beaux exemples du triomphe de l'esprit sur la matière. Mais est-il beaucoup de jeunes filles capables d'oublier la matière pour ne penser qu'à l'esprit? En est-il beaucoup qui fassent grâce à la laideur quand elle n'est sauvée ni par la naissance, ni par la fortune, ni par la gloire? Maximin Tristan convenait de tout cela, et cependant il voulait se marier.

J'avais lu quelque part qu'une jeune aveugle s'était éprise d'un bossu dont la voix lui plaisait, c'était cette voix qui lui avait pris le cœur. On a bien voulu m'assurer que la mienne n'est point désagréable, qu'elle plaît par la franchise de son timbre, par la douceur de ses inflexions. Malheureusement je ne trouvai pas à Reims la jeune aveugle sur qui j'aurais voulu en faire l'essai; mais je me flattai quelque temps d'avoir trouvé mieux encore.

Je passais de loin en loin mes soirées chez une Mme Bellesme, petite bourgeoise qui jouissait d'une honorable aisance. Elle était

restée veuve avec deux enfans; son fils avait été mon élève, sa fille Clémence n'était ni laide ni jolie, ni spirituelle ni sotte. Si insignifiante qu'elle fût, elle me paraissait agréable et tout à fait bonne pour l'usage que j'en voulais faire. Elle avait de la tenue, des manières, de l'égalité dans l'humeur; elle me faisait bon visage, souriait quelquefois en me parlant. Je croyais savoir aussi qu'elle apporterait quarante mille francs à son mari. Le sourire et la dot, c'était bien là le bonheur médiocre qui me convenait, que j'avais le droit de souhaiter. Après de longues hésitations, je fis ma demande, et ma demande fut agréée. J'étais si content que je m'empressai de publier sur les toits mon heureuse aventure. Tout marchait à merveille et je me félicitais de plus en plus de mon choix. Je n'étais pas amoureux; ce que j'aimais dans Mlle Bellesme, ce n'était pas elle, mais l'idée que j'avais eue de l'épouser et qui semblait lui plaire.

Une semaine avant le jour fixé pour la cérémonie qui devait me donner un chez-moi, je vins sonner comme d'habitude à une porte que j'avais prise en amitié. La maison était vide; la mère et la fille étaient parties sans dire où elles allaient, et une femme de chambre me remit une lettre par laquelle avec force ménagemens, force excuses, la veuve m'apprenait dans un style entortillé, mais suffisamment clair, que décidément sa chère Clémence, dont elle s'était promis de respecter les goûts et les dégoûts, ne pouvait se faire à ma figure. J'employai tout ce que j'avais de courage à supporter vaillamment ce coup. Je jurai que désormais mon cœur appartiendrait tout entier à la philosophie arabe, que je n'aurais plus d'autres amours qu'Alfarabi et Averroès, que la femme n'existerait plus pour moi, et je prononçai des vœux d'éternelle solitude. Je vois encore l'endroit où je fis ce serment; il y a des choses qu'on n'oublie pas. J'étais sur la butte Saint-Nicaise. Mon regard embrassait les boulevards de la ville, des clochers, des tours, l'imposante masse de Notre-Dame et d'innombrables cheminées d'usines, que je pris toutes à témoin. Le ciel était couvert, sombre, et, l'instant d'après, il plut à verse. Je fus quelques minutes sans m'en apercevoir; je m'en aperçus enfin et je me réfugiai sous un arbre. En ce moment, je vis venir un chiffonnier, la hotte au dos, son crochet à la main; il était suivi d'un roquet noir, ruisselant d'eau, et il s'écria en passant devant moi : « Quel sacré temps! quelle sacrée vie! »

Le ciel soit loué! Je n'étais pas blessé au cœur. Je l'ai dit, ce n'était pas Mlle Clémence Bellesme que j'aimais, c'était le rêve d'une vie à deux, et je ne voyais plus en elle qu'une odieuse petite pécore dont le sourire m'avait trompé. Mais quelque philosophe qu'on soit, on a son amour-propre et le mien souffrait cruellement. J'avais eu

l'imprudence d'annoncer à tout le monde mon prochain mariage ; il fallait bien confesser que tout était rompu ; on me demandait des explications, je disais la vérité, et je me sentais profondément ridicule. Je ne pouvais plus traverser une rue sans m'imaginer que les passans s'égayaient à mes dépens, et que les chiens eux-mêmes me regardaient d'un air narquois. « Tu as une figure à faire peur, me disais-je sottement ; tu es un de ces disgraciés de la nature qui sont hors de la loi commune et à qui les bonheurs les plus médiocres sont interdits. » C'est une science compliquée que celle des causes et des effets. Faut-il croire que mon chagrin fut assez violent pour me rendre malade ou que je fus si sensible à ma mésaventure parce que je couvais sans le savoir une fièvre typhoïde ? Le fait est qu'elle se déclara bientôt et que, pendant plus d'une semaine, on me crut perdu.

Ma convalescence fut moins pénible et les forces me revinrent plus vite qu'on ne le pensait. Dès que je fus capable de lier deux idées, je m'examinai moi-même comme on examine un bateau avarié, en se demandant quelles réparations il faut y faire pour le mettre tant bien que mal en état de reprendre la mer. Je n'eus pas besoin de réfléchir longtemps pour m'assurer que j'étais absolument dégoûté de Reims et non-seulement de la ville, de ses rues, des badauds et des chiens qu'on y rencontre, mais de son lycée, de mes collègues, de mes élèves, de mes occupations. J'étais décidé plus que jamais à retourner à Paris, mais je ne voulais pas y retourner tout de suite. Je savais qu'il me faudrait du temps pour y faire mon chemin, et j'entendais débarquer à la gare de Strasbourg avec un boursicaut bien garni et la certitude de n'avoir pas à vivre d'expédiens, sous peine de crever de faim. Comment allais-je m'y prendre ? — « Sacré temps ! sacrée vie ! » avait dit le chiffonnier. — Le monde était-il vraiment trop mal fait pour qu'il fût possible d'y découvrir quelque millionnaire désireux de donner à son fils un précepteur qui ne fût pas le premier venu ? J'arrangeais tout à ma fantaisie ; je me voyais déjà vivant dans une maison riche, où j'aurais assez de loisirs pour travailler à mon gros livre et où, défrayé de tout, je pourrais mettre de côté les trois quarts de mon traitement. Je comptais y rester deux ans, trois au plus, après quoi surviendrait quelque incident qui me rendrait ma liberté. Pour m'agréer tout à fait, il fallait que la maison de mon millionnaire ressemblât à une charmante villa qui m'était apparue en songe, à plusieurs reprises, pendant mes nuits de fièvre : tapissée d'un lierre touffu qui grimpait jusqu'au toit, elle était assise au sommet d'un coteau et commandait une admirable vue ; impatient de m'y installer, j'en avais fait souvent le tour, sans réussir à trouver l'entrée. « Cette villa

existe, me dis-je, et elle a sûrement une porte que je finirai par trouver. » Vous voyez que, si j'étais guéri, je me souvenais d'avoir été malade ; les philosophes bien portans font peu de cas de leurs rêves.

Il n'est pas nécessaire d'être beau pour se concilier les bonnes grâces d'un proviseur. Le mien avait pour moi autant de goût que d'estime. L'année scolaire allait finir quand je lui fis part de mon projet. Il en fut sincèrement affligé et employa les grands moyens pour ramener mon cœur rebelle. Il me traita d'insensé, me représenta le tort immense que j'allais me faire, me prophétisa cent malheurs, qui après tout ne me sont pas arrivés. Le seul que je me sois attiré par ma fatale détermination, il n'en dit mot, et, en vérité, il aurait dû être doublement prophète pour le prévoir. Je me rejetai avec un entêtement de mule sur l'état de faiblesse où m'avait laissé la fièvre typhoïde, et qui me rendrait pour longtemps impropre à l'enseignement public. Il se fit fort d'obtenir pour moi un congé indéfini. Peu m'importait ; ma seule idée était de m'en aller. Je ne mentais pas, je me sentais faible, j'avais besoin de repos, et je ne pouvais me reposer qu'en changeant de régime et de vie. Je voulais faire peau neuve, mes vieilles habitudes me faisaient horreur ; me contraindre à creuser une fois encore mon éternel sillon, c'était me condamner à mourir d'ennui et de dégoût. Je n'étais plus maître de mon imagination. Elle m'a joué depuis de bien autres tours.

Il ne restait plus qu'à dénicher mon millionnaire, son fils et sa villa ; c'était là le point difficile. Je m'adressai à quelques personnes haut placées qui me voulaient du bien ; leurs réponses furent peu satisfaisantes. Je commençais à me décourager lorsque, dans les premiers jours de septembre, je reçus la visite d'un de mes anciens collègues, M. Rustaud, excellent mathématicien, devenu par une erreur des hommes ou du destin un méchant professeur de troisième. Il me demanda s'il était bien possible qu'un savant de mon mérite songeât sérieusement à quitter le service de l'Université pour s'adonner quelque temps au préceptorat. Sur ma déclaration que c'était non-seulement possible, mais certain, il tira de sa poche un numéro de l'*Indépendant rémois* et me fit lire à la quatrième page un avis imprimé en gros caractères et ainsi conçu :

« Un professeur retraité, sachant l'anglais et l'allemand, qui voudrait faire pendant deux ou trois ans un usage lucratif de ses loisirs, pourrait trouver une place de précepteur chez M. Brogues, à Hautvillers, près Épernay. Traitement à débattre à l'amiable. Inutile de se présenter sans d'excellentes références. Prière d'envoyer au préalable sa photographie. »

Qui était ce M. Brogues?

— Vous devriez le savoir, me répondit M. Rustaud; son nom est bien connu, vous avez dû le lire dans plus d'un journal et sur plus d'une bouteille. M. Brogues est un gros fabricant de vins de Champagne, qui a été jadis député. S'étant aperçu que ses affaires en souffraient, qu'il est difficile d'être en même temps à Épernay et à Paris, il a eu la sagesse rare de ne pas solliciter de nouveau les suffrages des électeurs.

N'avait-il qu'un fils? en avait-il plusieurs? M. Rustaud n'en savait rien.

— Puisqu'on demande un précepteur d'âge mûr, repris-je, ces jeunes gens ont sûrement un caractère difficile. Bah! je saurai bien les mater. Je n'ai pas ma retraite, mais je me sens très mûr. Dans une vie comme la nôtre, les années comptent double; me voilà donc sexagénaire. Ce qui m'embarrasse, c'est la nécessité d'envoyer mon portrait. Je n'ai jamais eu l'immodestie de me faire photographier.

Il eut l'obligeance de ne pas sourire.

— L'occasion est bonne, profitez-en, me dit-il.

— Oh! bien, repartis-je, s'il leur faut un Antinoüs sur le retour et ayant de beaux restes, je serai sûrement leur fait.

Et pour la première fois, je me fis photographier.

Deux semaines plus tard, un phaéton s'arrêta sous ma fenêtre, un valet de pied me remit une carte et je vis entrer chez moi un gros homme trapu, de physionomie avenante, aussi rond de visage qu'il était carré d'épaules; mais à sa rondeur se mêlait quelque solennité : il avait la voix pleine, sonore, la parole haute, un peu lourde, et je ne sais quoi de tragique dans l'attitude et le geste qui s'accordait mal avec la jovialité de son sourire. Après s'être plaint que ses occupations l'eussent empêché jusque-là de venir me voir, il garda quelques instans le silence. Il braquait sur moi ses yeux gris, ombragés d'épais sourcils, il examinait curieusement ma personne. Apparemment il voulait s'assurer que le photographe ne m'avait pas flatté, que mon image et moi, nous nous ressemblions trait pour trait, et à mon vif étonnement, ma figure semblait lui plaire, il me regardait avec un air d'intime satisfaction.

— Monsieur, me dit-il avec un peu d'emphase, vous m'avez fait l'honneur de m'indiquer vos références; je suis allé aux informations, elles sont excellentes; oserai-je même dire qu'elles le sont trop? Tout le monde s'accorde à déclarer que vous êtes un homme de premier mérite, d'un caractère très honorable et d'un grand avenir. Mais ce que j'aime surtout en vous, c'est que, comme moi, vous êtes le fils de vos œuvres; j'ai un goût particulier pour les jeunes gens qui doivent tout à eux-mêmes et à leur travail. La vie vous a été difficile; votre père n'était qu'un maître d'école; vous avez été

boursier dans un des lycées de Paris, vous êtes entré fort jeune et dans un bon rang à l'École normale, vous en êtes sorti licencié et agrégé. Pendant que vous étiez professeur de seconde, vous avez préparé votre doctorat ; votre thèse a été fort remarquée, et vous travaillez à un livre qui vous fera un nom dans le monde savant. En vérité, je suis honteux de n'avoir qu'une place de précepteur à offrir à un homme tel que vous, qui un jour peut-être sera professeur au Collège de France. Mais nous aurons pour vous, croyez-le bien, toutes les attentions, tous les égards que vous méritez. Quant à vos honoraires, vous me demanderez ce qu'il vous plaira ; votre chiffre sera le mien. On me dit que vous avez été gravement malade. Nous vous ménagerons, nous vous soignerons, nous tâcherons de vous prouver que l'air de Hautvillers fait des miracles.

Je m'inclinai profondément, et je lui demandai quel âge avait son fils, s'il était déjà bachelier. M. Brogues se mit à rire.

— Je n'ai point de fils, me répondit-il ; mais j'ai deux filles. L'aînée a dix-huit ans, la cadette en a seize.

— Et c'est pour ces demoiselles...

— Eh ! vraiment oui, c'est pour ces demoiselles.

Là-dessus, pendant que je me remettais de ma surprise, il entama un second discours. J'ai su depuis que lorsqu'il était député, il s'était promis souvent de prendre la parole et qu'au dernier moment, n'ayant pas le pied marin, le courage lui avait manqué. Sans doute, il regrettait d'être rentré dans la vie privée sans avoir remporté quelque brillant succès oratoire ; les beaux discours qu'il n'avait pas prononcés, qui lui étaient restés au fond de la gorge, l'incommodaient. Il se soulageait par intervalles en s'imaginant qu'il était à la tribune, que la personne à qui il parlait était une assemblée, et en donnant carrière à son éloquence. Il lui arriva quelquefois de s'en trouver mal, comme on le verra plus tard : le génie oratoire appliqué aux affaires de famille a de grands inconvéniens.

— Oui, monsieur, j'ai deux filles, reprit-il en se penchant vers moi, écartant les jambes et posant ses larges mains sur ses deux genoux. Je vous les ferai connaître d'un mot : j'ai surnommé Sidonie, qui est l'aînée, ma jeune doctoresse, et j'appelle quelquefois sa sœur Monique la folle ou Niquette la mâtine. C'est vous dire que l'une est fort sérieuse, qu'elle aime à approfondir les choses, qu'elle a mille curiosités que ni sa mère ni moi ne pouvons satisfaire, et que l'autre a grand besoin d'être gouvernée, conseillée, tenue. Je vous ai dit leur âge, et vous vous étonnez peut-être que je ne considère pas leur éducation comme terminée. Mon opinion très arrêtée et que partage ma jeune doctoresse est qu'on ne saurait trop instruire les jeunes filles, que jusqu'à leur mariage il faut oc-

cuper et meubler leur esprit, et il importe, selon moi, de ne pas les marier trop tôt. « Mais, me direz-vous, pourquoi ne leur procurez-vous pas une bonne institutrice, qui leur servirait de dame de compagnie? » Voici encore une opinion dont je ne démordrai jamais : je fais peu de cas de l'enseignement donné par les femmes, et sur ce point encore Sidonie s'accorde entièrement avec moi. Sept années durant, mes filles ont passé l'hiver à Paris avec leur mère, et toutes leurs leçons leur étaient données par des professeurs de choix. Depuis deux ans, hiver et été, nous ne quittons plus la Champagne, et nous avons grand besoin de ne pas nous laisser rouiller l'esprit, de nous perfectionner dans l'anglais, dans l'allemand, d'apprendre un peu de physique, de chimie, de botanique, et on me dit que vous savez tout. Dans le commencement j'avais cherché de bons maîtres de langues à Épernay ; je n'y ai rien trouvé qui me convînt. L'un était un jeune homme à prétentions, qui soignait un peu trop son nœud de cravate ; l'autre était un pédant de collège, que ces demoiselles ne pouvaient prendre au sérieux. Faute de mieux, je fis venir d'Angleterre une institutrice dont on me disait grand bien. Dès le premier jour, Sidonie lui avait adressé cent questions auxquelles la malheureuse n'avait su que répondre, et au surplus, cette jeune miss était incapable d'avoir aucune autorité sur Monique. Elle nous avait quittés depuis deux mois déjà quand je fis insérer dans l'*Indépendant* une annonce qui attira votre attention. Je fus bien avisé ce jour-là ; quoique vous n'ayez pas encore les cheveux gris, j'ai trouvé en vous tout ce que je cherchais, tout ce que je pouvais désirer, le mérite et le reste.

Il me regarda de nouveau d'un air de complaisance. J'avais enfin compris pourquoi je lui revenais. Ma figure était tout à fait rassurante, elle offrait toutes les garanties imaginables à un père désireux de donner un précepteur à ses filles.

— Un mot encore, poursuivit-il. Vous joignez, monsieur, à l'indépendance du caractère une grande liberté d'esprit. Certains parens, m'a-t-on dit, vous accusent de panthéisme et se plaignent que votre enseignement n'est pas toujours très orthodoxe... Ne vous justifiez pas, c'est un titre de plus à mon estime, j'ai toujours aimé les esprits libres. J'irai plus loin. Vous voulez bien vous charger de mettre la dernière main à l'éducation de mes filles ; ne craignez pas de les initier à vos doctrines, à vos principes. Réglées par vous, ces deux montres marqueront l'heure vraie, j'entends par là celle que marque notre siècle. Vous trouverez dans vos élèves de jeunes personnes très disposées à vous écouter. Bien que Monique ne soit encore qu'une enfant, j'ose dire qu'elles sont l'une et l'autre des jeunes filles vraiment modernes.

Elles ont été bien commencées; ayant été instruites, élevées par des hommes, elles n'ont point de préjugés et les vieilles croyances n'ont aucun empire sur leur esprit et leur conduite. Grâce à Dieu, elles n'éprouvent pas le besoin de se lever tous les jours à six heures pour aller à la messe. Si mes filles étaient des béguines, ah! monsieur, j'aurais peine à m'en consoler.

Il avait parlé jusque-là d'un ton grave et posé; il s'échauffa tout à coup et fit une longue et virulente diatribe contre la dévotion des femmes. Il ne tenait qu'à moi de croire que c'était un mal dont il avait eu personnellement à souffrir, qu'il y avait quelque part dans le monde une dévote contre laquelle il nourrissait de secrètes et amères rancunes. Ce ne fut pas ce jour-là qu'il me fit ses confidences; il était orateur, mais il savait se taire.

— Voulez-vous savoir, monsieur, continua-t-il d'un ton plus calme, quel est le plus grand malheur de notre temps? C'est que l'homme et la femme, n'ayant plus les mêmes croyances, n'ont plus les mêmes règles de conduite. Le moyen que désormais les parens s'entendent en matière d'éducation! Passe encore si, à l'exemple des Orientaux, qui sont peut-être des gens fort sensés, nous enfermions les femmes, nous les tenions sous clé. Comme les poupées, comme les airs de guitare, comme la confiture aux roses, les petites pratiques religieuses peuvent servir à désennuyer des captives, et il faudrait être bien cruel pour les chicaner sur leurs amusemens. Mais dans notre Europe où les femmes sont devenues l'une des forces dirigeantes de la société, il importe qu'elles croient ce que nous croyons, qu'elles aiment ce que nous aimons. Jusque-là, sur quel point pourraient-elles s'accorder avec nous? Nous n'avons pas la même morale. Elles en sont restées au XIIIe siècle, et nous sommes du nôtre; nous n'en croyons que notre raison, et il leur faut des superstitions pour gouverner leur vie, pour sanctifier leurs vertus et surtout pour excuser leurs fautes et blanchir leurs péchés. Dès lors, il n'y a plus partout que confusion et désordre. Les enfans, tirés à deux chevaux, ne savent à qui entendre; ils ne peuvent avoir que des demi-convictions, et on ne voit plus dans le monde que des moitiés de caractères. Qu'est-ce que la société où nous vivons? Une société bicéphale, et les bicéphales sont des monstres...

Je ne sais ce qu'il ajouta; je ne l'écoutais plus; je pensais à Sidonie la doctoresse et à Niquette la folle, et je me demandais si c'était un métier agréable que celui de précepteur de jeunes filles.

Il avait regardé sa montre, qui sans doute marquait l'heure vraie. Il se leva, et m'ayant serré les deux mains :

— Ainsi nous sommes bien d'accord?

— Vous me prendrez à l'essai, lui répondis-je.

Et il fut convenu qu'avant la fin de la semaine, une voiture viendrait me chercher à Reims pour m'emmener à Hautvillers, et qu'elle serait suivie d'un fourgon qui y transporterait mon bagage.

Pour me rendre à destination, je n'avais qu'à traverser la haute colline boisée qu'on appelle la montagne ou la forêt de Reims, et qui sépare cette ville de la vallée de la Marne. Je gravis la côte à pied, peut-être pour gagner du temps. J'étais soucieux, perplexe; je n'étais plus si sûr d'avoir pris le bon parti ; je regrettais mon coup de tête. N'aurais-je pas mieux fait de surmonter mes dégoûts et de rester où j'étais? Quelle apparence que je m'acquittasse à ma satisfaction du sot et étrange emploi que j'avais eu l'imprudence d'accepter et qui sûrement me procurerait beaucoup d'ennuis et peu de joies? J'aurais voulu savoir si quelqu'un avant moi avait été précepteur de jeunes filles.

Je me dis, en remontant en voiture :

— Soyons gai, mon garçon; il n'est pas de sots métiers, et d'ailleurs je ne me suis pas donné, je me prête à un essai, et je me réserve le bénéfice d'inventaire.

Mon voyage s'accomplit sans incident, à cela près qu'en passant près d'une statuette miraculeuse de la Vierge, exposée sur le bord de la route et qui a été trouvée, dit-on, sous l'écorce d'un chêne, l'un de nos chevaux butta et eut vraiment l'air de s'agenouiller : il n'avait pas l'esprit libre. J'avais quitté Reims depuis trois heures, et je n'étais plus qu'à un kilomètre de Hautvillers, quand je vis s'ouvrir une grille encastrée entre deux piliers de marbre noir, où je lus cette inscription : Villa de Mon Désir. La voiture roula le long d'une avenue sablée et s'arrêta devant une grande maison de très bonne apparence, assise au sommet d'un coteau et commandant une vallée où coulait la Marne. C'était à peu près la villa que j'avais vue en rêve, avec cette différence qu'elle avait un perron et une porte, sur le seuil de laquelle M. Brogues, qui guettait mon arrivée, était venu m'attendre et me recevoir.

Il me conduisit dans sa chambre, où il me fit servir une collation.

— Je vous présenterai tout à l'heure vos élèves, me dit-il, et vous les examinerez. Je dois vous prévenir que vous ne les trouverez pas l'une et l'autre dans les mêmes dispositions. Sidonie vous fera le meilleur accueil ; elle est enchantée, ravie de mon choix. Malheureusement sa sœur cadette a quelquefois de l'humeur et l'esprit de travers; elle a ses bons et ses mauvais jours, et celui-ci n'est pas un des meilleurs. Elle a eu l'audace de me déclarer qu'à son âge, elle n'a plus besoin de rien apprendre, que les demoiselles

Brogues n'oseraient plus se montrer à Hautvillers, Épernay et autres lieux circonvoisins, le jour où l'on saurait qu'elles ont un précepteur.

— Ajoutez, lui dis-je en riant, que vous lui avez montré mon portrait, et que le visage de son précepteur lui a paru peu décoratif; ce n'est pas une figure à promener dans les lieux circonvoisins.

— Elle me plaît beaucoup à moi, s'écria-t-il, et je voudrais bien voir qu'elle déplût à quelqu'un des miens! Bah! vous aurez bientôt fait de mettre au pas cette folle. Si elle vous manque de respect, si elle se permet la moindre impertinence, si ses procédés ne sont pas absolument corrects, vous aurez l'obligeance de m'avertir.

— Joli commencement! pensais-je.

Et je fus sur le point de lui demander par où l'on s'en allait. Le vin était tiré et je le bus. M. Brogues me conduisit sur la terrasse, où ces demoiselles m'attendaient en compagnie d'un énorme terre-neuve blanc, tacheté de noir, la queue en panache. Il me présenta et laissa Daniel dans la fosse aux lions. J'avoue que le cœur me battait; ces deux jeunes filles, vêtues de robes claires, coiffées de chapeaux fleuris, me faisaient grand'peur. L'aînée était une grande belle personne, aux traits fins et réguliers, aux cheveux cendrés, la peau fine, blanche comme la crème, la taille imposante, l'air tranquille et gracieusement superbe. La cadette était plus jolie que belle et me parut d'abord plus singulière que jolie; mais elle avait tout le charme de son étrangeté. C'était une de ces figures qu'il suffit de voir une fois pour ne jamais les oublier. Sa taille effilée et souple, ses formes menues, la petitesse de ses mains, de ses pieds, sa petite bouche aux lèvres un peu fortes, son nez mince aux narines bien ouvertes, ses cheveux couleur de jais tirés en arrière, son teint ambré, ses yeux longs, très fendus et légèrement relevés aux coins, donnaient à sa personne quelque chose d'exotique; je crus me trouver en présence d'une petite Japonaise, récemment arrivée de Yeddo ou d'Osaka.

Si différentes qu'elles fussent, ce qu'avaient de commun ces jeunes filles vraiment modernes, c'est que ni l'une ni l'autre n'étaient timides. Elles avaient la parole brève et nette, une parfaite aisance dans les manières, le regard assuré. Il me parut que jamais créatures humaines n'avaient été plus certaines d'exister et d'avoir toujours raison, et voilà ce qui m'épouvantait : c'est un genre de certitude à laquelle les philosophes n'arrivent jamais. Par bonheur, si j'ai des effaremens, je me familiarise assez vite avec le danger.

Leur père m'avait prié de les examiner, ce furent elles qui m'examinèrent. M'ayant fait asseoir sur un banc, Sidonie me de-

manda tout d'une haleine et dans l'espace de vingt minutes ce que je pensais du symbolisme, de l'évolutionisme, du pessimisme et de l'hypnotisme. C'étaient là sans doute les questions qu'elle avait posées à l'institutrice anglaise et dont la malheureuse ne s'était pas tirée. Mes premières réponses furent précises et limpides; je vis qu'elles plaisaient peu. Changeant de système, j'eus soin d'y laisser un peu de mystère. Quelques termes scientifiques, qu'elle ne comprenait qu'à moitié et que je plaçais aux bons endroits, firent beaucoup d'effet sur la jeune doctoresse, et je constatai avec plaisir que j'avais eu peu de peine à me donner pour la confirmer dans la bonne opinion qu'elle s'était faite de moi.

Monique ne prenait aucune part à cet entretien. Elle s'était assise en face de nous, de l'autre côté de la terrasse, sur un petit mur à hauteur d'appui, et avec une longue baguette de noisetier qu'elle tenait à la main, elle traçait des lignes sur le sable. Elle dit enfin :

— A mon tour! Je vous prie, monsieur Tristan, que pensez-vous des femmes en général et de ma sœur et de moi en particulier?

— Rien encore, lui répliquai-je, je suis comme ce peintre qui disait : Aujourd'hui je regarde, je verrai demain.

— Monsieur Tristan, préférez-vous les blondes ou les brunes? Mlle Bellesme est-elle brune?

— Ah! fi donc! s'écria sa sœur indignée.

Apparemment M. Brogues avait appris à Reims l'histoire de mon mariage manqué, et il n'avait pas été discret. Je ne répondis point; mais m'adressant à Sidonie :

— Si les jeunes filles, lui dis-je, savaient à quel point de vilains sentimens peuvent enlaidir un joli visage, elles s'arrangeraient pour n'en point avoir.

— C'est un compliment que vous me faites? demanda la jeune effrontée.

— Si vous vous en contentez, mademoiselle, vous n'êtes pas difficile.

Et je lui jetai un regard de pitié hautaine, qui lui parut méprisant. Elle reprit d'un ton plus acerbe :

— Vous n'avez pas un nom gai, monsieur Maximin Tristan.

— Ce n'est pas moi qui l'ai choisi.

— Sidonie, toi qui sais tout, n'y eut-il pas jadis un chevalier Tristan, célèbre par ses tristes amours?

— Ne l'écoutez pas, me dit Sidonie. Elle est insupportable aujourd'hui, elle sera charmante demain.

En ce moment, le terre-neuve, qui sentait qu'il y avait de

l'orage dans l'air, vint à moi en faisant entendre un sourd grondement.

— Monsieur Tristan, me cria Monique, avez-vous peur des chiens?

J'ouvris la gueule du molosse et le complimentai sur la beauté de ses crocs. Il me laissa faire, cette marque d'audacieuse confiance l'avait touché.

Cependant Sidonie s'était approchée de sa sœur et la grondait à voix basse sur son impertinence. Puis, ayant regardé à terre :

— Ah! fi donc! s'écria-t-elle de nouveau.

Je m'approchai à mon tour et regardai. C'était mon portrait qu'avait dessiné avec tant d'application la baguette de noisetier; il me parut ressemblant, mais à coup sûr il n'était pas flatté.

— Eh! oui, c'est bien moi, mademoiselle... Mais voici monsieur votre père; nous allons lui montrer votre chef-d'œuvre.

Elle rougit légèrement; elle semblait me dire:

— Seriez-vous capable de cela? C'est là-dessus que je vous jugerai.

J'effaçai du pied le dessin.

— Eh bien! qu'examinez-vous là? me demanda M. Brogues.

Je lui répondis que pour m'assurer si Mlle Monique était forte en géographie, je l'avais priée de me tracer sur le sable une carte d'Afrique, qu'elle lui avait donné la forme d'une poire, qu'elle avait oublié le golfe de Guinée.

Il pinça la joue de sa fille, qui retira vivement la tête, comme une pouliche que les familiarités effarouchent autant que les coups de cravache.

— Et tu as osé me soutenir, lui dit-il, que tu n'avais plus rien à apprendre? Soyez impitoyable, monsieur le professeur; je vous livre cette mauvaise tête; vous y trouverez, j'en suis certain, plus d'une case vide; c'est à vous de les remplir.

— Les remplisse qui voudra, pensais-je, mais sûrement ce ne sera pas moi. J'ai découvert que cette maison a une porte, et si les portes servent à entrer, elles servent aussi à s'en aller.

La cloche du dîner sonna, et M. Brogues me prit le bras pour me conduire dans la salle à manger. Sa femme ne parut pas : elle était sujette à de violentes migraines, et depuis la veille, soit par nécessité, soit par caprice, elle n'avait pas quitté son lit. Quoique je n'eusse aucun appétit, je me forçai de manger, et quoique disposé à garder un morne silence, je me fis un devoir de parler beaucoup. Je tenais à prouver que je n'étais ni un sot ni un pédant, que je ne manquais pas de monde, que je méritais d'être regretté, et je racontai quelques anecdotes qui furent écoutées avec plaisir.

Après avoir fumé un cigare avec M. Brogues, je me retirai de bonne heure dans ma chambre. Deux minutes plus tard, j'entendis gratter à ma porte. Je criai : Entrez. On n'entra pas, mais on gratta de nouveau. J'ouvris et me trouvai en présence d'une jeune fille, qui, ayant reculé de trois pas, me dit en baissant la tête et m'observant du coin de l'œil :

— Monsieur, pardonnez-moi, je suis une sotte et vilaine créature. Je m'étais juré de me rendre si désagréable que je vous obligerais à partir. Ce n'est pas ma faute, c'est celle du diable. Quoique je sois, dit-on, une jeune fille moderne, je crois au diable, j'ai souvent affaire à lui. Il est vrai que c'est un diable de ma façon, mon diable particulier. Je vous le présenterai quand nous serons bons amis.

— La présentation est toute faite, mademoiselle, lui repartis-je sans me dérider, et je puis vous affirmer que votre diable particulier est un personnage fort déplaisant.

Elle se redressa et me regarda en face.

— Oui, je suis une sotte créature, poursuivit-elle d'une voix caressante qui chatouillait l'oreille, et je ne sais vraiment où j'avais la tête. Je vous ai bien étudié tout à l'heure : vous avez de beaux yeux, une jolie voix et un charmant sourire; ne riez pas, il est charmant. Vous m'allez tout à fait, nous finirons par nous entendre. Faites-moi la grâce d'oublier les gentillesses que je vous ai dites, et je vous garantis qu'avant peu je vous aimerai beaucoup. Est-ce convenu?

Elle n'attendit pas ma réponse, elle partit brusquement. Je la regardai s'éloigner; en arrivant au bout du corridor, elle se retourna et me tira une profonde révérence, qui ressemblait à une génuflexion de pénitente.

Je m'étais promis de passer deux jours à Mon-Désir; deux ans après j'y étais encore.

II.

Cette villa, où j'ai ressenti des joies et des douleurs qui m'étaient jusqu'alors inconnues et que j'avais juré de ne jamais connaître, est située à la lisière de la grande forêt que j'avais traversée le cœur gros, en regrettant mon coup de tête, et elle domine les magnifiques vignobles qui s'étendent d'Aï jusqu'à Cumières. La vue qu'on avait de la terrasse me semblait tous les jours plus belle; mais je ne saurais la décrire : en matière de paysages, mes impressions sont toujours confuses, ou, selon mon humeur, un détail me cache le reste. Je sais seulement que le haut coteau crayeux où

mûrit le raisin qui produit « la goutte d'or, » descend à la Marne par des pentes rapides, qu'il est très accidenté et se déploie en forme d'éventail, que çà et là ces vignes célèbres sont encadrées par des ressauts de terrain, par des arêtes boisées, promontoires avancés, dernières saillies de la forêt de Reims, que, dans les jours clairs, leurs échalas vernis brillent comme de l'argent, que le matin la Marne était grise ou verte, que le soir elle était souvent couleur de rose, que sur sa rive gauche, au-delà d'Épernay, les hauteurs qui séparent la Champagne de la Brie forment des plans successifs, des enlacemens de lignes capricieuses et des lointains vaporeux, où mes yeux aimaient à se perdre.

Mais ce qui m'agréait encore plus que le pays, c'était la maison. J'y fis connaissance avec la vie large, élégante et facile, que me rendait plus doux le souvenir de mes privations passées et des taudis que j'avais habités. M. Brogues était le meilleur des hommes; dès les premiers jours, par les égards qu'il s'était plu à me témoigner, il avait montré à tout le monde dans quelle estime il me tenait, et à son exemple, tout le monde, jusqu'au terre-neuve, me traitait avec égards. Mes nouvelles occupations m'intéressaient; je passais mes matinées dans une salle d'études qui sentait tour à tour la fleur d'oranger ou la verveine. Mes leçons finies, je m'appartenais, j'étais libre d'employer mon temps à ma guise, et avec le goût du travail, l'ambition, l'espérance, m'étaient revenues. On voit dans les contes de fées d'affreux nains, qui possèdent des palais dorés où ils sont servis par des génies. Mon-Désir n'était pas un palais, je n'étais pas un nain, et je n'avais point de génies à mon service; mais je vivais dans l'intimité de deux jeunes princesses, dont Mlle Bellesme n'était pas digne de lacer les bottines, et leurs yeux me disaient qu'elles n'avaient pas eu de peine à se faire à ma figure, qu'il y a des laideurs qui par un tour d'escamotage se font oublier, des laideurs que par instans du moins on ne voit plus, et que, ne pouvant être autrement, j'étais très bien dans mon genre. Leurs prévenances, leurs attentions me faisaient éprouver un sentiment très doux de gratitude et d'orgueil, que je désespère de faire comprendre aux hommes que la nature a plus favorisés que moi.

Dieu sait pourtant que je ne leur faisais pas ma cour! Prenant au sérieux mes fonctions de précepteur, j'en usais librement avec elles comme avec les grands garçons auxquels j'enseignais naguère la philosophie, sans leur ménager les bons avis et même les remontrances. Tout système d'éducation a ses avantages et ses inconvéniens. On s'apercevait bien vite que mes deux écolières n'avaient pas été élevées, façonnées par des femmes. Exemptes de

toute afféterie, de toute mignardise, elles n'étaient ni maniérées, ni prudes, ni coquettes. Elles ne connaissaient ni les petits mensonges, ni les petites feintes, ni les petits artifices, ni les petites hypocrisies féminines, ni la crainte de l'opinion, ni la peur du monde, ni les timidités et les pudeurs du respect humain. Elles se donnaient franchement pour ce qu'elles étaient, et je les trouvais sincères jusqu'à l'excès. Fières de leurs défauts autant que de leurs qualités, elles ne se mettaient pas en peine de les cacher; elles avaient l'air de dire : « Nous sommes ce que nous sommes, et pourvu que nous soyons contentes de nous, qu'importe ce qu'en pense le monde? » D'autre part, elles ne s'étaient jamais pliées à la discipline d'un lycée, et je me doutais bien que les galans professeurs qui leur avaient donné des leçons particulières s'étaient appliqués surtout à se rendre agréables, à capter leurs bonnes grâces, que, se faisant leurs très humbles serviteurs, ils n'avaient eu garde de leur dire une seule vérité désobligeante et de les tenir dans le devoir. L'aînée ne respectait d'autres règles que celles qu'elle s'imposait à elle-même; la cadette ne s'en imposait point, elle parlait, elle agissait au gré de son humeur, elle se laissait aller au hasard de ses fantaisies. Leur nouveau précepteur arrivait bien tard; leurs caractères étaient formés, certains plis étaient à jamais pris. Le mieux que je pusse faire était d'apprendre à l'une beaucoup de choses qu'elle désirait savoir, et de gourmander, de sermonner l'autre, sans me faire de grandes illusions sur l'efficacité de mes sermons.

Ce n'était pas une personne ordinaire que Mlle Sidonie Brogues. Il y avait en elle beaucoup de choses à reprendre, mais aussi beaucoup de choses à louer, et on ne peut faire son portrait, sans y mettre beaucoup de *mais*.

Elle avait, j'en conviens, le col roide, un orgueil de sultane, et elle professait un souverain mépris pour les provinciaux et surtout pour les provinciales, qu'elle traitait presque toutes de sottes, de précieuses ou de caillettes. Il n'y avait à son avis qu'un endroit dans le monde où une femme intelligente pût trouver des occupations et des plaisirs dignes d'elle, une seule ville dont l'air fût respirable. Mais elle était assez sensée pour se dire qu'une Sidonie Brogues, qui sept années durant a respiré cet air vivifiant et sacré, en emporte dans ses poumons une provision suffisante pour le reste de ses jours, et que pourvu qu'elle se préserve des contacts fâcheux, des commerces rapetissans, et qu'elle se fasse abonner par son père à deux ou trois journaux et à quatre ou cinq revues, il ne tient qu'à elle de vivre à Paris sans quitter la Champagne. J'ajoute que quand les gens d'Épernay, comme elle les appelait dédai-

gneusement, venaient dîner à Mon-Désir, elle leur en faisait les honneurs de bonne grâce, qu'elle était polie, attentive, après quoi elle rentrait dans sa tour d'ivoire, du haut de laquelle elle les regardait s'en aller comme des fourmis qui regagnent leurs granges, où leurs larves les attendent.

Elle avait une haute idée de son intelligence ; mais elle était réellement fort bien douée, elle avait l'esprit ouvert et délié. Bien m'en prenait d'être fort en allemand et en anglais, autrement elle en eût remontré à son maître. Ces deux langues et ces deux littératures ne lui suffisant pas, elle me supplia de lui apprendre l'arabe ; je fus surpris de la rapidité de ses progrès. Elle était décisive, elle avait des opinions personnelles sur toutes choses et n'en démordait pas facilement. Sa sœur se plaignait surtout, avec quelque raison, qu'elle fût déplorablement méthodique. Chaque matin, elle savait exactement comment de quart d'heure en quart d'heure elle emploierait sa journée ; mais survenait-il quelque incident qui dérangeait son programme, elle en prenait son parti sans témoigner aucune humeur. Elle se piquait de se connaître en médecine ; elle s'était fait son hygiène, qu'elle prêchait à tout venant. Elle avait longuement médité la théorie microbienne, elle se défiait des poussières dangereuses et essuyait son pain avant de le manger. Elle avait un cachet où était gravée cette devise : « Défie-toi et défends-toi. » Elle se défendait avec acharnement et surtout avec méthode. Très occupée d'elle-même, elle s'étudiait, s'analysait, s'interrogeait, notait par écrit toutes ses impressions, enregistrait toutes ses pensées dans de petits calepins élégamment reliés. Elle avait un respect infini pour sa personne, et ce respect lui tenait lieu de morale et de théologie. Elle me confessa un jour que la mort lui faisait horreur parce qu'elle ne pouvait se résigner à l'idée d'être mangée des vers. Je lui causai un plaisir extrême en l'assurant que les vers ne nous mangent point, que nous nous réduisons tout doucement en poudre impalpable, que nous retournons dans le sein de notre grande mère. Mais prétentions ou faiblesses, il n'y avait en elle aucune affectation ; elle était sincère jusqu'à la candeur. Elle avait quelques travers, mais elle s'arrêtait à la limite où les défauts se changent en ridicules. Elle étonnait, mais on n'était jamais tenté de se moquer d'elle.

Comme plus d'une jeune fille d'aujourd'hui, elle accusait les hommes de ne pas rendre justice au sexe faible et de le tenir, soit mépris, soit jalousie, dans un état d'humiliante dépendance. Elle disait : « Filles, on nous comprime ; femmes, on nous opprime. » Elle pensait travailler à l'affranchissement des femmes en prouvant par son exemple qu'elles sont capables de tout comprendre, de

ne reconnaître d'autre autorité que leurs convictions personnelles et de se conduire par des principes raisonnés. Elle raisonnait beaucoup, méprisait les préjugés, ne respectait que la vérité vraie; mais les vérités ne lui semblaient vraies que lorsqu'elles avaient un air de nouveauté. Elle faisait venir de Paris ses idées et ses toilettes; il fallait que les unes et les autres fussent au goût du jour; et elle eût rougi de professer sur un sujet quelconque une doctrine vieillie, surannée, autant que de porter un chapeau démodé. Quand elle avait dit: « C'est du vieux jeu! » — le jugement était rendu. J'avais beau lui représenter que le nouveau jeu d'aujourd'hui sera le vieux jeu de demain, je ne gagnais rien sur elle. Je m'y pris autrement: pour la dégoûter d'opinions aussi fausses que nouvelles, je lui déclarais que les esprits vraiment modernes en étaient depuis longtemps revenus, que ces prétendues nouveautés n'étaient que des vieilleries et je la réconciliais avec le bon sens, en le lui présentant comme une invention récente e toute fraîche.

S'il était possible de modifier ses opinions, elle demeurait immuablement attachée aux règles de conduite qu'elle avait adoptées pour son usage particulier. Elle avait un grand éloignement pour le mariage, qui, à vrai dire, est une très vieille institution, une antiquaille. Elle avait décidé que, selon toute apparence, elle coifferait sainte Catherine. Elle eût mieux aimé mourir que de se donner un maître, en épousant un homme médiocre qui se croirait supérieur à elle. Si un écrivain de génie, éperdûment amoureux, lui avait demandé sa main à genoux, en lui promettant de la traiter comme son égale, peut-être eût-il été agréé; mais les écrivains de génie sont rares, et les écrivains modestes sont plus rares encore. Le célibat ne l'effrayait point; elle avait trop de ressources dans l'esprit pour ne pas trouver en elle-même tout ce qu'il lui fallait pour être heureuse; et il est certain que dans la solitude comme dans le monde, elle ne s'ennuyait jamais: c'est un mérite qui efface bien des torts. Bref, bien qu'elle m'irritât, qu'elle m'agaçât quelquefois par sa superbe et ses prétentions, je ne laissais pas d'avoir pour elle autant d'amitié que d'estime. Quand je voyais de ma fenêtre cette belle fille se promener seule sur la terrasse en causant avec ses pensées, il me semblait qu'elle était du bois dont on faisait jadis les nobles et doctes abbesses, qu'elle en avait le port de tête, les grandes manières, et qu'il ne manquait à sa gloire comme à son bonheur qu'une crosse et un peuple de religieuses, obéissant à ses lois et pratiquant humblement ses méthodes.

Pour Monique, ma première connaissance avec elle nous avait laissé un si fâcheux souvenir qu'après ces tristes débuts, il fallait

cesser de nous voir ou devenir une paire d'excellens amis ; ce dernier parti nous avait semblé le meilleur. Le précepteur lui plaisait peu, mais l'homme lui avait paru d'un commerce sûr et facile. Elle m'avait dit dès le second jour : « Je n'ai aucune envie d'apprendre l'arabe, je sais assez d'histoire et de géographie pour savoir combien ces deux sciences sont inutiles, et quant à votre philosophie, je m'en soucie comme de ce qui se passe dans la lune. Mais pour vous faire plaisir, j'apprendrai votre fastidieux anglais et votre chien d'allemand. » Chaque matin, elle partageait deux heures durant les leçons de sa sœur, et pourvu qu'elle fît ses devoirs en conscience, je n'exigeais pas davantage. Le reste de la matinée, tandis que Sidonie et moi dissertions à perte d'haleine sur toutes les choses intelligibles et même sur celles qui ne le sont pas, juchée sur une échelle, sa palette dans sa main gauche, un pinceau dans sa main droite, un autre entre ses dents, elle décorait d'arabesques, de fleurs, de paysages, d'anges et de diables, les panneaux et les lambris de la salle d'études. Je tremblais sans cesse qu'elle ne tombât, et elle se divertissait de mes frayeurs ; les écureuils ne tombent pas. J'avais constaté à mon dam qu'elle attrapait facilement les ressemblances ; je m'étais aperçu depuis, avec plus de plaisir, qu'elle avait de grandes dispositions, un vrai talent pour la peinture. N'a-t-on pas dit que, si l'équitation est le seul art où excellent les jeunes princes, c'est que leur cheval est le seul maître qui ne les flatte pas ? Monique avait travaillé longtemps dans l'atelier d'un peintre célèbre, qui l'avait prise en goût, mais qui ne flattait personne, pas même les jolies filles.

Qu'elle était différente de sa sœur ! Tout en elle coulait de source ; rien d'étudié, rien d'appris, point de méthode, point de principes ; nulle autre règle de conduite que le désir intermittent de se rendre agréable aux gens qu'elle aimait et de jouer des tours à ceux qu'elle n'aimait pas. Excessive en tout, dans ses gaîtés comme dans ses déplaisirs et ses colères, ses impressions étaient toujours violentes, et, se grisant de sa parole, elle les exagérait en les exprimant, ce qui les rendait plus violentes encore. Délicieuse quand elle le voulait bien, insupportable quand l'idée lui en venait, son humeur ressemblait trop souvent à ces climats fantasques où le baromètre descend et monte brusquement, comme il plaît à Dieu ou au diable : instruit par l'expérience, si brillant que fût le soleil, j'appréhendais les giboulées et prenais toujours mon parapluie. J'étais cependant de tous les habitans de Mon-Désir celui qui souffrait le moins de ses inégalités. Elle n'avait pas eu de repos qu'elle n'eût découvert à quoi je pouvais lui servir ; s'étant assurée que j'étais complaisant et discret, elle s'était dit : « Les jeunes

filles modernes ont elles-mêmes besoin de se confesser, j'en ferai mon confesseur. » Et quand nous étions seul à seule, elle me confessait tout, ses rêves, ses projets, ses désirs, ses tentations, ses bonnes et ses mauvaises pensées. La plupart du temps, elle s'amusait à m'épouvanter par son diabolisme ; je me fâchais quelquefois, le plus souvent je me moquais d'elle, c'était à son tour de se fâcher ; et tout cela me semblait aussi charmant que nouveau. Dans nos tête-à-tête presque quotidiens, nous en usions familièrement l'un avec l'autre ; je la traitais d'endiablée petite Japonaise, elle m'appelait son chien. — « Venez ici, mon bon chien, et je vous raconterai une histoire. » — Du plus loin que je l'entendais, cette voix d'argent me faisait tressaillir, et plantant là Alfarabi et Alkendi, j'accourais.

Quelques jours m'avaient suffi pour pénétrer le caractère de mes élèves, pour découvrir qui elles étaient ; il me fallut plus de temps pour savoir qui était leur mère. A la vérité, je n'avais avec elle que des relations peu suivies ; elle ne m'adressait la parole que dans les cas d'urgente nécessité. Elle faisait peu d'attention à moi, et je ne lui portais qu'un médiocre intérêt ; mais elle excitait ma curiosité.

Si elle était beaucoup moins belle que sa fille aînée, elle avait de plus beaux cheveux, des cheveux admirables, d'un blond chaud, et quelque abondans qu'ils fussent, ils étaient vraiment à elle ; ce sont là de ces choses dont les philosophes eux-mêmes s'aperçoivent. Cette magnifique chevelure de déesse accompagnait une figure qui n'avait rien de divin, un visage sans traits, un minois chiffonné, pâlot, travaillé par ses nerfs, qui n'exprimait d'habitude que l'indifférence ou l'ennui, mais qui avait des rajeunissemens soudains et devenait pour quelques heures aussi agréable que mobile. Au surplus, elle avait pour elle son grand air de distinction, l'exquise élégance de sa taille, de ses manières, de sa démarche, du moindre de ses mouvemens. C'était par là, comme par la beauté de ses cheveux, qu'elle était un peu déesse.

Cette femme frêle, qui dans les jours où il lui convenait d'être malade, avait la force d'un poulet et semblait prête à expirer de langueur, était, malgré son apparente faiblesse, d'une constitution robuste ; ce roseau était de bronze. Chaque matin, eût-elle la migraine, elle se levait à six heures pour entendre la première messe, quitte à se recoucher dès son retour et à garder le lit jusqu'au lendemain. Il lui en coûtait peu de faire dix visites d'affilée, et les corvées sociales étaient pour elle des bains de santé qui lui rafraîchissaient le sang. Excellente pianiste, elle pouvait passer des demi-journées à déchiffrer des opéras nouveaux ou à jouer par cœur les nocturnes de Chopin, son musicien favori. Si elle avait

une dévotion particulière pour saint Remi, elle rendait aussi un culte à saint Hubert. Elle possédait une ferme et une grande chasse dans la forêt de Reims. Je l'ai vue au fort de l'hiver partir de bon matin dans un tilbury qu'elle conduisait elle-même. Elle déjeunait à la ferme où l'attendaient ses rabatteurs et ses chiens, et jusqu'au soir elle tirait des lapins, des faisans et des chevreuils. On racontait qu'elle avait tué de sa main un sanglier vieil ermite.

Elle ne s'occupait guère de l'éducation de ses filles. Elle ne s'est jamais enquise de ce que je pouvais bien leur apprendre, elle ne s'est jamais informée si j'étais content de leurs progrès. Jamais non plus elle n'a pris la peine de leur faire quelque observation ou de leur donner des conseils. L'eût-elle essayé, à quoi bon? On ne se serait pas compris, on ne parlait pas la même langue. Elle les emmenait quelquefois dans sa voiture, soit pour les promener, soit pour aller faire avec elles des visites ou des emplettes. Ces demoiselles avaient pour leur mère plus de respect que de tendresse; j'en dis trop, leur respect était une politesse froide et attentive. Elle avait pourtant ses fonctions réservées, sur lesquelles personne n'usurpait. Dès qu'il s'agissait de questions de toilettes et de chiffons, on rendait hommage à la sûreté infaillible de son goût, on reconnaissait sa haute compétence, on s'inclinait devant son autorité, ses décisions étaient presque sans appel. Sidonie, l'orgueilleuse Sidonie, la consultait modestement et sur la coupe de ses robes et sur la couleur des étoffes; elle la priait d'examiner les croquis et les échantillons que lui envoyait de Paris son couturier, et alors s'engageaient d'interminables discussions, où coulaient des torrens de paroles.

Ce qui me frappait surtout, c'était son air de contrainte en présence de son mari. Il se rendait de bonne heure à Épernay et demeurait tout le jour enfermé dans ses bureaux et dans ses immenses caves, où se fabriquait son champagne par le mélange de quatre crus, qui lui donnaient, comme il me l'avait expliqué, l'un la vinosité, le second du corps, le troisième un parfum, le quatrième du montant. Mme Brogues déjeunait avec ses filles et moi, et n'ayant pas son mari pour vis-à-vis, c'était le meilleur de ses repas. Elle n'était point gaie, mais elle semblait moins soucieuse, la vie lui était moins lourde, elle respirait plus librement. A peine avait-il reparu, elle s'assombrissait à vue d'œil, un nuage de mélancolie s'amassait sur son front pâle, sa physionomie exprimait tour à tour l'inquiétude ou une muette protestation. De son côté, il lui lançait quelquefois des regards de reproche ou il attachait sur elle des yeux de médecin qui cherche à découvrir où en est son malade.

Qu'y avait-il entre eux? Lui en voulait-elle de la confiner depuis deux ans en province, de ne plus l'autoriser à passer ses hivers à Paris? Lui en voulait-il d'être une dévote et d'aller tous les matins à la messe? J'étais tenté de croire que ce n'était pas tout, qu'il y avait autre chose encore. Cette femme, qui ne s'intéressait point à moi et à laquelle je m'intéressais peu, m'intriguait comme une énigme, et quand on condamne un philosophe à déjeuner et à dîner tous les jours avec une énigme, il n'a pas de cesse qu'il ne l'ait devinée. Quel était le secret de son âme? Mais avait-elle un secret? Avait-elle seulement une âme, ou n'était-elle qu'un paquet de nerfs? J'aurais voulu le savoir, et je ne le sus à peu près que plusieurs mois après mon arrivée à Hautvillers.

III.

Je m'étais fait un ami dans la personne d'un ecclésiastique, l'abbé Verlet, qui venait de loin en loin dîner à Mon-Désir; c'était le seul prêtre des environs dont le père de mes élèves ne dît jamais de mal, et le seul à qui Mme Brogues ne témoignât qu'une froide politesse. Il était simple desservant dans un petit village de quelque cinq cents âmes, séparé de la villa par un grand bois et un ravin. Quoiqu'il n'eût pas encore atteint la cinquantaine, de dures expériences avaient vieilli sa figure avant l'âge; mais son imagination était restée jeune et fraîche. Quand on a comme lui un bon sang, les blessures sont bientôt cicatrisées. Il avait le visage creusé, sévère et une grande sérénité d'humeur. Sa parole était traînante, et son esprit avait des ailes. Cet homme sec, maigre, vigoureux, possédait le charme des forts qui n'usent pas de leur force et dont les mouvemens sont très doux. Ses mains noueuses semblaient faites pour tenir les cornes d'une charrue, et quand il touchait à une fleur, à un enfant, l'enfant comme la fleur se laissaient caresser sans crainte par ses grosses pattes, qui n'avaient jamais fait de mal à personne. Nous nous promenions quelquefois ensemble; il me conduisait dans de jolis coins, qui n'étaient connus que de lui. Mais j'aimais mieux le voir dans son presbytère, quand il était assis, que, le front plissé, il ruminait une idée et que je pouvais le regarder dans les yeux, qu'il avait fort beaux. Dès notre première rencontre, il m'avait séduit par sa bonhomie champenoise, fourrée de malice et d'ironie. Je le trouvais supérieur à sa destinée; il n'était pas à sa place.

Il n'avait jamais été en faveur à l'archevêché, et on le lui avait fait sentir. Je ne crois pas cependant qu'il y ait jamais eu de prêtre plus régulier dans sa conduite, plus attaché à ses devoirs, plus exact à

les remplir, plus dévoué à ses ouailles. Je ne pense pas non plus qu'on l'ait jamais soupçonné de relâchement dans la doctrine, d'infidélités cachées. Autant que j'en puis juger, l'abbé Verlet était un orthodoxe sans peur et sans reproche; mais il était tolérant pour les hérétiques; sa foi les condamnait, son cœur leur faisait grâce. Comment s'arrangeait-il pour les aimer en les détestant? C'était son secret; les grands cœurs arrangent tout, et leurs contradictions sont leur gloire. Au demeurant, il ne raisonnait jamais avec moi de théologie et de métaphysique; mais il me décochait des épigrammes. — « Le raisonnement, me disait-il, est la viande des forts, la plaisanterie est le lait des faibles, et c'est la seule nourriture qui vous convienne. » Il me demanda un jour si je croyais au Dieu personnel.

— Non, lui répondis-je avec ma franchise accoutumée. Pour être une personne, il faut être un individu, et je ne croirai jamais que Dieu soit un individu.

— Je vous entends, me répliqua-t-il. Celui qui a tout créé et qui est au-dessus de tout ce qui existe n'est pour vous que le principe universel des choses, l'âme du monde. Je ne sais, mais il me semble qu'à sa place je pardonnerais plus facilement aux francs athées qu'aux panthéistes, qui ne sont, comme vous, que des athées artificieux et rusés. Les premiers le mettent à la porte de l'univers, les autres le mettent dedans, et il est toujours désagréable d'être mis dedans... Vous le verrez un jour face à face, ajouta-t-il d'un ton solennel et narquois, et je vous en préviens, vous passerez un mauvais quart d'heure; je n'en dis pas davantage, je veux vous laisser le plaisir de la surprise.

Pourquoi ce prêtre exempt de tout blâme et de tout soupçon était-il mal vu de ses supérieurs? Ils lui reprochaient sans doute l'indépendance de son caractère, la raideur de ses jointures, une fierté rustique, qui ne savait pas faire sa cour. Peut-être aussi avait-il commis des imprudences. On lui avait donné d'abord une assez riche paroisse, en pays de vignobles, non loin de la Marne. Il y avait à trois kilomètres de là un château, vendu récemment à un marchand de soieries. Le nouveau châtelain était accueillant, hospitalier et, comme l'abbé Verlet, grand amateur du jeu des échecs. Si j'en crois M. Brogues, ce goût innocent dégénérait en fureur. On se voyait souvent, et après dîner, on jouait partie, revanche et le tout. Plus d'une fois l'abbé rentra dans son village après minuit. Des malveillans incriminèrent ses promenades nocturnes, répandirent le bruit que M. le curé découchait. Un homme en qui il avait une entière confiance le dénonça à Reims. Il reçut une semonce et gâta ses affaires en se défendant avec trop de vivacité; il eut d'autant plus tort qu'un des vicaires-généraux avait

un protégé à placer. Il tomba en disgrâce, fut expédié dans un pays de loups, dans un vrai trou de montagnes. Cependant ses amis intercédèrent pour lui; ils obtinrent à force d'instances qu'une partie de sa peine lui fût remise, et on l'envoya à Bussigny, C'était, comme je l'ai dit, un très petit village de peu de ressources; les notables de l'endroit étaient de petites gens, et leur curé n'avait personne à qui parler. Mais il était heureux de ne plus vivre avec les loups, heureux surtout de se retrouver dans la Champagne grasse et vineuse où il était né, et qu'on ne quitte jamais sans esprit de retour.

Désormais il n'avait plus d'autre ambition que de finir ses jours dans son hameau, où il renfermait ses désirs et ses espérances. Il aimait sa vieille église, surmontée d'un clocher roman dont il faisait gloire; il aimait son presbytère, encadré d'une vigne grimpante, et qui, par les soins de sa sœur avec laquelle il vivait, reluisait de propreté. Il avait trouvé, en arrivant, sa paroisse divisée par des rivalités de familles; il l'avait pacifiée. Ses paroissiens lui étaient attachés; les pauvres et les malades le déclaraient bon comme du pain. C'était un homme à secrets: il avait celui de ne rien posséder et d'avoir toujours quelque chose à donner. Je ne crois pas qu'il eût un seul ennemi. L'instituteur lui demandait des conseils et l'introduisait secrètement dans l'école; c'est un scandale dont M. l'inspecteur primaire n'a jamais eu connaissance. Le maire, qui passait pour avoir des opinions très avancées, lui avait fait voter, par le conseil municipal, une allocation de 200 francs, qu'on avait retirée à son prédécesseur. Aimé de ses ouailles, il l'était aussi de ses confrères. Les curés du canton le chargeaient toujours de tenir la plume dans leurs conférences mensuelles, et bien leur en prenait. Ses procès-verbaux étaient rédigés avec un soin extrême; mais il ne se piquait point d'y reproduire les rapports tels qu'ils avaient été lus, les discours tels qu'ils avaient été prononcés. Il retouchait, il ajoutait, il étoffait, il embellissait; il prêtait un peu de son esprit aux sots, un peu de sa science aux ignorans, et chacun de ses auditeurs charmés aurait pu s'écrier: « Je ne me croyais pas tant de mérite! » Aussi le proclamaient-ils d'une commune voix le plus habile des secrétaires, et lorsqu'ils passaient, selon l'expression consacrée, « de la conférence à la circonférence, » c'est-à-dire lorsque, las de discuter, ils s'étaient mis à table, ils le proclamaient aussi le plus agréable des convives. Je tiens tous ces détails de M. Brogues, et quand il louait un homme d'église, on pouvait l'en croire.

L'abbé Verlet avait trop d'imagination pour n'avoir pas ses heures de mélancolie. Il disait alors: « Mon instrument est détraqué,

je ferai venir l'accordeur. » Je fus quelque temps sans savoir ce qu'il entendait par là. Il avait pour principe que, toutes les vocations, tous les états de vie ayant leurs amertumes et leurs dégoûts, nous devons chercher un dérivatif à nos ennuis dans de petites occupations subsidiaires, qui font diversion aux grandes. C'est ce qu'il appelait l'à-côté, en ayant soin de déclarer que l'à-côté ne doit jamais devenir l'essentiel. « Le sommeil et l'oubli qu'il nous procure, pensait-il, sont aussi nécessaires à l'homme que le pain; mais le sommeil de la nuit ne suffit pas, il faut des heures d'oubli dans le jour, on en fait mieux son métier. » Il prétendait que ceux de ses confrères qui étaient le plus contens de leur sort et les meilleurs curés pratiquaient tous la morale de l'à-côté et des dérivatifs. L'un était habile jardinier, un autre était un excellent charpentier et réparait lui-même le toit de son église, un troisième collectionnait les fossiles, un quatrième fabriquait des buffets en poirier. Il y en avait un qui, après avoir fait de brillantes études au séminaire, était venu s'échouer dans un misérable hameau de bûcherons, où il se consumait de tristesse. L'abbé Verlet lui avait dit: « Faites de la botanique, vous agrandirez ainsi considérablement votre paroisse. Si vous ne m'en croyez pas, vous deviendrez buveur et pis encore; il n'y a pas loin de l'amour de la bouteille à l'amour de la jupe. »

Quant à lui, c'était à la poésie qu'il demandait un remède contre ses dégoûts passagers, et c'était le dieu des vers qui était son accordeur. Il en faisait de charmans. La facture n'en était pas moderne; aussi, quoiqu'elle l'en priât, se gardait-il de les réciter à Mlle Sidonie Brogues. Chose curieuse, les prêtres poètes sont, en matière de versification, de fervens et endurcis voltairiens, réfractaires à tout romantisme. Dans ses années d'exil, l'abbé Verlet avait, comme Ovide, composé ses *Tristes;* il y racontait ses douleurs et ses résignations sur un ton d'enjouement mélancolique; je lui disais quelquefois qu'il était un Parny chrétien. Depuis qu'il avait pris possession du presbytère de Bussigny, il n'écrivait plus des élégies, mais des épîtres, des contes rimés, surtout des fables; il les polissait et les repolissait, et relisant sans cesse son La Fontaine, il tâchait d'apprendre de ce grand magicien cet art mystérieux de faire parler les bêtes, que les bêtes elles-mêmes lui avaient appris.

Grâce à sa sœur, à son goût tendre pour ses fonctions, à l'intérêt qu'il portait à ses paroissiens, grâce à son clocher roman, à ses contes et à ses fables, l'abbé Verlet était un homme heureux, à moins que l'on n'aime mieux dire qu'il était le plus philosophe des curés de campagne. Je m'étais lié avec ce sage en soutane parce que je

l'estimais beaucoup, et aussi parce que, comme lui, j'aimais le jeu des échecs. L'expérience lui avait servi, l'amour ne dégénérait plus en fureur. Un seul jour par semaine je m'échappais après mon dîner, j'arrivais tout courant à Bussigny, et nous engagions aussitôt la bataille, en vidant à petits coups une demi-bouteille de cet excellent vin de Champagne non mousseux, rouge ou blanc, qui, n'étant pas transportable, n'est guère connu que des Champenois. Il avait été stipulé d'un commun accord que nous ne jouerions jamais qu'une partie. Était-elle encore indécise à onze heures sonnantes, l'affaire était remise à huitaine, et l'abbé, laissant chaque pièce dans sa case, soulevait délicatement l'échiquier et l'enfermait dans une armoire. Il était plus fort que moi; dans les premiers temps, il me rendait une tour. Je fis des progrès, et pour soutenir l'honneur de la philosophie, je voulus combattre l'église à armes égales; mais je dois avouer que l'église me battait six ou sept fois sur dix.

Un soir qu'étant distrait, je ne m'étais pas avisé d'un abominable traquenard qu'il m'avait tendu, j'y donnai tête baissée comme un nigaud, et en six coups j'étais mat.

— Cela se trouve bien, me dit-il. J'ai besoin de me dégourdir les jambes. La lune éclaire et les chemins sont secs. Je vous reconduirai jusqu'au ravin.

— Et demain, lui répondis-je, on rapportera à monseigneur que l'incorrigible abbé Verlet rentre fort tard chez lui.

— Bah! fit-il, je suis devenu le plus prudent des imprudens.

Nous cheminions depuis quelques minutes, quand tout à coup je lui dis :

— Je vous prie, mon cher abbé, vous connaissez depuis longtemps Mme Brogues; quelle sorte de femme est-ce donc?

— Oh! oh! quel intérêt avez-vous à le savoir?

— N'est-elle pas la mère de mes élèves?

— A la bonne heure, mais je la connais fort peu. Pour la connaître, il faudrait que je fusse son confesseur, et vous croirez sans peine que si j'étais son confesseur, je ne vous dirais rien.

— Décidément, répliquai-je, vous êtes devenu trop prudent.

Il garda quelques instans le silence, puis prenant son parti :

— Je vous dirai ce que tout le monde sait, hormis vous. Mme Brogues appartient à une famille noble ruinée, comme il y en a beaucoup en France et ailleurs. Par le temps qui court et avec la baisse continue de l'intérêt, ceux qui se contentent de garder ce qu'ils ont ne le gardent pas longtemps; aujourd'hui, pour conserver, il faut acquérir, et ne pas gagner, c'est perdre.

Il cherchait de nouveau à m'échapper.

— Ne dissertons pas, interrompis-je. Vous me disiez que Mme Brogues...

— Elle est née Béatrix de Gisvres. Son père possédait dans la Champagne pouilleuse un château et des terres qui lui rapportaient peu et lui coûtaient beaucoup. Il menait grand train; on vantait sa magnificence, sa cuisine, ses équipages, ses chevaux, surtout sa meute. Il était grand chasseur et il avait communiqué son goût à sa fille, vous avez pu vous en apercevoir, et sans doute vous avez constaté aussi qu'elle est une forte musicienne; elle avait pris à Paris des leçons des meilleurs maîtres... Aimez-vous la musique?

— Je vous répondrai quand vous aurez fini votre histoire.

— Le marquis de Gisvres mourut d'une rupture d'anévrisme, poursuivit-il avec la mauvaise grâce d'un homme qu'on oblige à s'engager dans un mauvais chemin. Il s'était endetté jusqu'aux dents, et il fallut tout vendre pour satisfaire tant bien que mal les créanciers. Sa fille fut recueillie par une vieille tante avare, qui s'était retirée près de Reims et qui lui fit payer cher la dure hospitalité qu'elle lui donnait. Elle lui reprochait sans cesse sa pauvreté et son malheur, elle la tenait de court, elle l'habillait de sa défroque, elle la faisait coucher l'hiver dans une chambre sans feu, et l'été comme l'hiver, elle lui comptait les morceaux. M. Brogues rencontra l'orpheline dans une maison tierce. Il la prit en pitié, trouva son sort digne d'intérêt. En tomba-t-il amoureux? Je suppose qu'il éprouva pour cette fille de marquis le sentiment qu'on peut avoir pour une pierre précieuse, pour un fin bijou; il acheta cette bague et la passa à son doigt. Mlle de Gisvres ne se sentait pas née pour épouser un Brogues; mais elle n'hésita pas, et, du jour au lendemain, cette pauvre et fière demoiselle au ventre creux et aux robes reprisées devint la femme d'un bourgeois millionnaire... Une nuit de l'autre hiver, un vagabond, qui se mourait de froid, vint frapper à ma porte; si vous l'aviez vu se chauffant à une de ces flambées de sarmens qu'on appelle en Champagne des régalées, vous auriez dit: Voilà le bonheur! Mlle de Gisvres n'était pas moins heureuse, et sûrement elle pensa, durant quelques années, que son opulence lui tiendrait lieu de tout. Dans ses détresses elle avait imploré souvent l'assistance du grand évêque qui convertit les Francs et baptisa Clovis; vous étonnerez-vous si elle a fait pour la vie amitié avec lui! Quand vous étiez à Reims, m'avez-vous dit, vous ne passiez jamais devant l'église Saint-Remi sans y entrer; il vous semblait, j'en suis certain, que cette nef merveilleuse, ce chœur orné d'éblouissantes verrières et d'une guirlande de roses sculptées, ces bas côtés mystérieux, qui ressemblent à un cloître de monastère, étaient le plus bel endroit du

monde pour méditer les théorèmes du divin Spinoza, que c'est là leur vraie destination. Si vous avez eu le loisir d'examiner un instant le soubassement de la riche balustrade qui entoure le tombeau du saint, vous y aurez remarqué des plaques de marbre revêtues d'inscriptions, et peut-être avez-vous lu celle-ci : « Grâces soient rendues à saint Remi pour une délivrance miraculeuse! 4 octobre 1869. » C'est, paraît-il, un *ex-voto* de Mme Brogues, née Béatrix de Gisvres.

Il se tut comme s'il n'avait plus rien à dire.

— Et après, monsieur le curé?

— Vraiment, vous êtes insatiable... Quand les deux demoiselles à qui était réservé l'insigne honneur de vous avoir un jour pour père spirituel commencèrent à se faire grandes, leur mère persuada facilement à son mari qu'il n'y avait qu'une ville où l'on sût élever les filles. Il lui acheta dans je ne sais quel quartier de Paris un petit hôtel, qui depuis a été revendu. Il allait souvent l'y voir, mais il était plus souvent encore à Épernay... En conscience, mon cher ami, M. Brogues était-il le mari qui convenait à Mlle de Gisvres? Et d'abord, il aurait pu être son père; le jour de leur mariage, elle avait dix-sept ans, il en avait quarante au moins. Ensuite, quelque estime que nous ayons tous les deux pour lui, nous sommes bien forcés de convenir qu'il a l'air un peu commun et qu'elle a l'air fort distingué; on ne marie pas un gros percheron à la plus fine pouliche d'une grande écurie. Troisièmement, vous le savez encore mieux que moi, il aime un peu trop à discourir, et je doute qu'il soit toujours heureux dans le choix de ses argumens, de ses mots. Je crois l'entendre; il lui a répété cent fois, lorsqu'il était mécontent d'elle : « Songez, madame, à tout ce que vous me devez! Souvenez-vous de vos misères passées, de la noire prison d'où je vous ai tirée! » Et à force de lui dire : Souvenez-vous! il lui a donné l'envie d'oublier. Et puis la vieille tante avare est morte, en lui laissant vingt-cinq mille livres de rente. Quoiqu'il y ait là de quoi faire vivre bien des curés de campagne, vous me direz que ce n'était pas le Pérou. Eh! oui, ce n'était pas le Pérou, mais c'était l'indépendance. Dès lors, elle ne devait plus tout à son mari.

Et il me récita le passage de l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague : « Maîtresse de ses désirs, elle vit le monde, elle en fut vue; bientôt elle sentit qu'elle plaisait, et vous savez le poison subtil qui entre dans un jeune cœur avec ces pensées. »

— Que vous êtes un habile conteur! lui dis-je. Comme on voit bien qu'en composant vos fables, vous avez étudié l'art des préparations!

— Je ne prépare rien du tout, et si vous attendiez de moi un de

ces récits croustilleux dont vous me paraissez friand, vous demeurerez sur votre appétit. Mais peut-être de méchans bruits sont-ils venus jusqu'à vous; peut-être quelque médisant a-t-il réussi à vous faire croire que Mme Brogues avait eu pour amant un peintre célèbre, qui avait fait son portrait et dont le nom m'échappe; s'il est célèbre à Paris, il l'est moins à Bussigny. Vous êtes vraiment bien crédule. M. Brogues est un excellent homme; mais il a le sang chaud et il n'est pas endurant. Si l'histoire était vraie, il aurait de ses puissantes mains étranglé sur place le grand peintre, et les gazettes n'en ont point parlé, — ou bien il aurait incontinent demandé son divorce, en se donnant ainsi le double plaisir de se venger de sa femme et de chagriner l'église.

— Oui, lui répliquai-je, mais il aime tendrement ses filles, et plutôt que de compromettre leur avenir, il est, j'en suis certain, capable de tout supporter.

— Le temps n'est pas encore venu de le canoniser, reprit-il. Je suis certain, quant à moi, qu'il a pu avoir des inquiétudes, mais qu'il n'a pas eu d'affront à venger, que jamais ni peintre, ni musicien n'ont chassé sur ses terres. J'admets, pour vous obliger, que Mme Brogues ait eu quelques légèretés, qu'elle fût en train de se déranger, comme on dit chez nous, et qu'il en fût moralement sûr, comme disent les gens qui parlent pour ne rien dire, car enfin on sait ou on ne sait pas. Je crois qu'il ne savait rien, mais qu'il avait des craintes, de vagues soupçons, et qu'un matin il a dit à sa femme : « Vous vous amusez trop à Paris; vous ne quitterez plus Mon-Désir; l'air y est plus pur que dans la grande Babylone, et je serai toujours là. » Voilà ce qu'on croit quand on a l'esprit critique.

— Et depuis ce temps, Mme Brogues n'a plus fait parler d'elle?

Cette fois, il ne répondit pas. Mes questions l'irritaient, il en avait assez, il lui en coûtait d'avouer à un spinoziste qu'une femme qui entendait tous les jours la messe eût pu manquer à ses devoirs. Mais il avait une revanche à prendre, il la prit.

— Vous me parlez toujours de cette mère coupable, s'écria-t-il. Si nous parlions un peu de ses filles, de ces deux demoiselles si étrangement élevées, à qui vous prodiguez les trésors de votre incorruptible sagesse! « Plus de superstitions! les vieilles croyances, les vieilles règles ont fait leur temps; Sidonie et Monique se gouverneront par les nouveaux principes. » La phrase est belle, je l'ai souvent entendue, et je serai charmé de voir quelle figure feront les nouveaux principes quand viendra l'heure des tentations.

— Ne vous inquiétez pas de Sidonie; elle a l'orgueil qui sauve.

— Fort bien; mais vous avouez du même coup que vous n'êtes

pas aussi rassuré sur l'avenir de sa cadette. Je crains bien qu'elle n'ait l'orgueil qui perd, et en tout cas, elle a la tête chaude et du vif-argent dans les veines. Oui, mon grand philosophe, si jamais notre petite tête venait à prendre feu ou si nous prenions goût à l'œuvre de la chair, je serais curieux de savoir ce que vous trouveriez à nous dire. Nous parlerez-vous de votre Dieu qui devient et n'est pas, de ce Dieu muet et sourd qui n'est pas une personne, de ce Dieu confus qui ne se débrouillera jamais? Il doit être prodigieusement tolérant pour les erreurs des petites filles.

— Par saint Spinoza, repartis-je d'un air dégagé, je n'ai pas charge d'âmes, et d'ailleurs vous oubliez que Mlle Monique Brogues croit au diable. Si elle tombe dans ses griffes, c'est vous que j'appellerai pour l'exorciser.

Il me répondit sur ce ton goguenard qu'il prenait volontiers avec moi :

— Je conviens que le diable n'est pas une idée moderne, mais Mlle Niquette a une façon toute moderne d'y croire... Vous n'y croyez pas, vous, grand penseur? Vous avez tort; c'est une croyance utile et bienfaisante. Avant d'être curé, j'ai été chargé pendant plusieurs années de la surveillance d'un grand garçon de très bonne famille. Je ne lui ai donné, je pense, que de bons conseils et de bons exemples, et il est devenu un fier polisson, *insignis nebulo*. Je me console en me disant que le diable s'en est mêlé; c'est une consolation que vous n'aurez pas si l'une ou l'autre de ces demoiselles vient à mal tourner. Conclusion : il faut croire au diable. Il y a des gens qui se flattent de tout comprendre; ce pauvre monde est plein de mystères; et, quoique le diable ne soit pas une idée moderne, je le tiens pour la meilleure explication d'une foule de choses qui nous étonnent ou nous contrarient.

Nous arrivions au bord du ravin; il s'était échauffé en parlant; il s'appuya contre un arbre et tira de sa poche son mouchoir à carreaux pour s'essuyer le front. Le murmure d'un ruisseau montait jusqu'à nous, et de seconde en seconde une chouette jetait dans l'air son funèbre hôlement. Il était devenu rêveur; je crois que cette chouette et ce ruisseau venaient de lui fournir un sujet de fable.

— Ils nous disent quelque chose, fit-il, mais nous ne savons pas ce qu'ils disent.

Et m'ayant tendu la main :

— Un jour nous saurons le grand secret. D'ici là, monsieur le précepteur, j'espère vous faire mat plus d'une fois encore.

IV.

Les récits écourtés, incomplets, de l'abbé m'avaient édifié et instruit Je comprenais maintenant pourquoi le père de mes élèves aimait peu les dévotes et préférait les nouveaux principes aux vieilles croyances. Désormais aussi Mme Brogues n'était plus pour moi une énigme. Ses mélancolies, ses longs silences, ses langueurs et ses subits accès de fièvre, ses procédés envers son mari, ses protestations muettes, le peu d'intérêt qu'elle prenait à sa maison et le besoin qu'elle avait d'en sortir, tout s'expliquait, et sa figure me racontait son histoire. Mme Brogues était une prisonnière. Sa prison était belle, riche et ornée, le préau était vaste, et le geôlier, qui était un galant homme, la traitait avec égards, lui passait bien des fantaisies. Il n'aurait tenu qu'à elle de se croire libre et heureuse ; mais ce n'était pas son humeur. Si longue que fût sa chaîne, elle en trouvait bientôt le bout; si vaste que fût le jardin fleuri où elle promenait ses rêveries, elle finissait toujours par se heurter contre un mur gris, derrière lequel il y avait peut-être quelqu'un qui l'attendait. Le mur était haut, elle se sentait surveillée, et quelques complaisances que son geôlier eût pour elle, il avait souvent l'œil dur et semblait dire : « On ne me trompe pas deux fois. »

Cette prisonnière impénitente désespérait-elle de reconquérir jamais sa liberté? Ce n'était pas une question à lui faire. J'étais depuis un an à Mon-Désir, et je n'avais encore fait aucun progrès dans sa confiance et son estime. Je ne dis pas l'exacte vérité. J'ai le don d'inspirer de la confiance à tout le monde, c'est ma partie, c'est ma spécialité, et je suis persuadé que Mme Brogues, comme son mari, comme ses enfans, me faisait l'honneur de croire à la sûreté de ma parole et de mon caractère. Elle se doutait aussi que je n'étais pas un sot. Au surplus, que lui importait? Je n'étais pas à ses yeux un homme, elle me regardait comme un meuble utile, qui à vrai dire ne contribuait guère à l'embellissement de sa villa. Bref, elle était polie, irréprochablement et froidement polie, et c'était tout. Un soir cependant, elle parut s'aviser que je pouvais lui être bon à quelque chose, qu'en s'y prenant bien, mon esprit et ma candeur serviraient peut-être à la désennuyer. Cette aventure insignifiante me sembla si extraordinaire qu'elle me fit l'effet d'un rêve et qu'en la contant, je crois rêver encore.

On parlait beaucoup à Épernay d'un grand mariage, que l'évêque de Châlons devait bénir en personne. Quelques jours avant la cé-

lébration, le père de la future donna une grande soirée, à laquelle Mme Brogues avait promis de se rendre, elle et son monde. Au dernier moment, comme la voiture était déjà attelée, elle fit dire à son mari qu'elle était hors d'état de l'accompagner, et il partit seul avec ses filles. Quoi qu'elle fît ou ne fît pas, elle avait ses raisons, qu'on ne devinait pas toujours. Pendant le dîner, elle avait paru souffrante. Il est possible qu'elle eût vraiment la migraine; il est possible aussi qu'en achevant sa toilette et en jetant un dernier regard dans sa glace, elle n'eût pas été contente de son visage.

Quoi qu'il en soit, une heure après le départ de la calèche, je m'étais installé au salon, où je parcourais un journal, quand j'eus la surprise de voir entrer cette malade. Je m'empressai de lui demander des nouvelles de sa migraine; elle me répondit qu'elle avait pris une forte dose d'antipyrine et se sentait soulagée. Elle se dirigea vers son piano, ôta ses gants et joua un nocturne de son bien-aimé Chopin. Après l'avoir joué, elle le recommença; puis, ayant quitté son tabouret, elle me regarda un instant, en ayant l'air de se demander ce qu'elle allait faire, et aussitôt prenant son parti, elle vint s'asseoir près de moi.

— Vous aimez la musique, monsieur Tristan, me dit-elle. A quoi pensez-vous quand vous entendez un nocturne?

— Au talent de la musicienne, madame.

— Ce n'est pas un compliment que vous me faites. Les bonnes musiciennes cherchent à se faire oublier, elles savent que la musique est destinée à nous faire rêver... Rêvez-vous quelquefois, monsieur Tristan?

Je cherchais dans ma tête les termes d'une réponse qui pût la satisfaire sans me compromettre, quand la porte s'ouvrit et un domestique annonça M. Louis Monfrin, l'un de nos visiteurs les plus assidus et celui de tous qui m'agréait le plus. Il revenait de la soirée de contrat, où il n'avait fait que paraître. L'hôtel n'était pas grand, et la presse était telle qu'après avoir fait d'inutiles efforts pour s'approcher de M. Brogues et de ses filles et s'être assuré que Mme Brogues avait gardé la maison, faute de mieux, ne trouvant dans cette cohue personne qui l'attirât, il s'était décidé à gravir à pied la côte de Hautvillers pour venir s'informer si cette femme capricieuse était sérieusement malade. Quoiqu'il n'aimât pas le monde, il était d'une exquise courtoisie, et il fut payé de ses peines: il trouvait cette belle dame occupée à converser familièrement avec Maximin Tristan, spectacle intéressant, tout nouveau pour lui.

M. Louis Monfrin avait eu pour père un ami de jeunesse de M. Brogues, qui avait créé près d'Épernay une importante verrerie

et fait si rapidement fortune que dix ans plus tard il achetait sur la rive gauche de la Marne, à trois kilomètres de sa fabrique, un grand domaine et un beau château ; mais à quelques mois de là, il mourait d'une fluxion de poitrine. C'est le sort des demeures seigneuriales de tomber dans des mains bourgeoises, et quelquefois aussi c'est le sort des bourgeois qu'à peine ont-ils couché une nuit dans leur château, la mort y entre sur leurs talons.

Le fils unique de cet habile manufacturier, qui à l'époque où je le connus venait de dépasser la trentaine, était un homme de moyenne taille, aux cheveux châtain clair, très barbu, dont les yeux noirs, enfoncés, à la fois vifs et doux, rappelaient ceux de certains barbets qu'on voit luire comme braise à travers les poils follets de leur museau. Il avait d'excellentes manières, il était réfléchi, judicieux, d'une instruction peu commune ; mais aussi avare de ses paroles qu'il était prodigue de ses visites, Monique le surnommait tantôt le Frère visiteur, tantôt Louis le Taciturne. On aurait pu croire qu'il tenait de sa mère, qui était Anglaise, un grand sentiment de dignité personnelle, accompagné d'une timidité mélancolique ; mais cette impérieuse Anglaise n'était point timide et parlait beaucoup. C'était sa destinée qui l'avait assombri, déprimé. Dans sa jeunesse, il avait fait à Paris de brillantes études et montré de grandes dispositions pour les sciences. Après la mort de son père, Mme Monfrin, à laquelle il témoignait une excessive déférence et qui s'obstinait à le traiter en petit garçon, avait exigé qu'il reprît la conduite de la fabrique. Il s'était résigné, avait fait à sa mère le sacrifice de ses goûts. Il s'était mis bien vite à ses nouvelles fonctions, et ses affaires prospéraient ; mais quoiqu'il n'en dît rien à personne, il se disait souvent à lui-même : « J'étais né pour autre chose. »

Mme Brogues, qui semblait encourager ses visites, lui faisait toujours le meilleur accueil ; mais, dans cette occasion, quoiqu'elle dût lui savoir gré d'avoir gravi à pied une côte de plus de deux kilomètres pour s'assurer que sa vie n'était pas en danger, elle le reçut avec quelque froideur, se donna peu de peine pour le faire parler, laissa languir la conversation, qui expirait à chaque instant. Il était trop avisé pour n'en pas conclure qu'il avait mal choisi son moment, qu'il était survenu au milieu d'une importante conférence où il était de trop, et il ne tarda pas à se retirer sans qu'elle essayât de le retenir.

Dès qu'il fut parti, se retournant vers moi :

— Où en étions-nous? demanda-t-elle... Ah! j'y suis; nous disions que les nocturnes de Chopin procurent quelquefois de beaux rêves. Il doit vous arriver, comme à moi, de souhaiter de

temps à autre quelque chose d'impossible, et voilà l'effet que produit la musique, elle fait paraître possible l'impossible. Tout à l'heure, quand j'étais assise à mon piano, j'habitais un monde où tout est facile, où l'on possède tout ce qu'on désire, où il y a des ressources pour tous les besoins, des remèdes à tous les maux, un monde où les chemins conduisent toujours où l'on veut aller, un monde où les cailloux ne blessent jamais les pieds, où les murs eux-mêmes sont complaisans; il suffit de leur dire un mot, et ils s'ouvrent pour vous laisser passer... Vous ne désirez rien d'impossible, monsieur Tristan?

Je me tenais sur mes gardes, et, au risque de lui sembler pédant :

— Les philosophes, lui répondis-je, tâchent de rester maîtres de leurs désirs.

— Et les philosophes ne rêvent jamais?

— Le moins qu'ils peuvent.

— C'est pourtant la seule diversion à l'ennui. En conscience, vous ne vous ennuyez jamais ici?

— Jamais, madame, en quoi je ressemble à Mlle Sidonie.

— Vous êtes, elle et vous, des gens heureux. C'est une terrible maladie que l'ennui. On la chasse, elle revient, et tout ce qu'on fait pour la guérir l'exaspère. Les médecins n'y savent point de remède; si la philosophie en guérit, enseignez-moi la philosophie, monsieur Tristan.

J'eus l'audace de lui répondre : — Je croyais, madame, que saint Remi guérissait de tout.

Je lui parus indiscret; elle me le prouva par un froncement de sourcils; mais elle ne se fâcha point.

— Monsieur Tristan, on vous a donc raconté mon histoire?

Je tressaillis. Elle me semblait disposée aux épanchemens; allait-elle me parler du grand peintre? Elle ne m'en dit pas si long.

— Telle que vous me voyez, j'ai connu pendant quelques années la pauvreté, la misère, et, sans rien exagérer, la faim et la soif. On me traitait bien durement, et j'avais des accès de désespoir; il me semblait que j'étais maudite du ciel, que je vivais dans un enfer. Aujourd'hui, j'ai tout ce qu'il faut pour être heureuse, un mari excellent, de charmantes filles, de bons amis. Eh bien, à certains momens, je regrette mes chagrins d'autrefois, tout me semble préférable à mon ennui, et je voudrais rentrer dans mon enfer, je m'imagine que j'y trouverais le bonheur... Mais on ne recommence pas sa vie... Heureusement, il y a la musique.

— Et la chasse, lui dis-je.

Elle me demanda si j'aimais à chasser; je lui répondis que je n'en savais rien, n'ayant jamais tâté de cet exercice. Elle me proposa

de m'apprendre quelque jour à tirer les faisans; je lui repartis que j'étais un assez bon tireur, mais que, lourd de corps, je craindrais de me déshonorer à ses yeux par une gaucherie. Elle m'assura que je pouvais m'en remettre à elle, qu'elle ferait en peu de temps mon éducation.

Puis, laissant là les faisans et les lapins :

— Êtes-vous jamais entré dans l'église de notre paroisse? Vous y verrez un tableau qu'on est un peu surpris d'y trouver, et qui n'a pas été mis là pour l'édification des fidèles de Hautvillers. Il représente des moines qui, surpris par un orage à la tombée de la nuit, en sont réduits à chercher un refuge dans un couvent de femmes. Les religieuses effarées et ravies se pressent autour d'eux; l'abbesse, très digne, mais souriante, semble leur offrir la table et le gîte. Son visage exprime le contentement, elle est visiblement charmée qu'un incident fortuit, une faveur du hasard lui permette d'oublier quelques instans l'austérité de la règle et la monotonie de son existence. Quel que fût son attachement à ses devoirs, elle avait ses heures d'ennui. Je ne pense jamais à cette abbesse et à son demi-sourire sans faire un retour sur moi-même. Comme elle, je suis très attachée à mes devoirs, mais si le hasard entrait chez moi, je lui ferais peut-être bon accueil, je lui offrirais l'hospitalité.

Je ne répondis rien et j'affectai de ne pas comprendre. Elle ne lâcha pas sa proie :

— Non, je ne puis vous croire. Vous êtes un homme trop distingué pour ne pas être sujet à l'ennui. Mais peut-être avez-vous des chagrins, et les chagrins remplacent les rêves; c'est un autre genre de distractions... Vous n'avez point de confidences à me faire ?

— Ah! madame, je suis un homme si peu intéressant!

— Dites plutôt que vous ne me jugez pas digne de m'intéresser à vous. On prétend que les vrais philosophes méprisent les femmes.

— La vérité, madame, est qu'elles leur font peur. Ils peuvent dans l'occasion offrir leur cierge à la beauté, en ayant soin de ne pas s'y brûler les doigts; mais, leurs dévotions faites, ils se retirent modestement, surtout quand ils sont laids comme Socrate ou comme Ésope.

Elle me considéra un instant avec un air de divine indulgence. On eût dit une marraine miséricordieuse, à laquelle on présente son filleul qui est un vilain marmot : — Mais non, vous le calomniez, répond-elle aux parens qui s'excusent de l'avoir si mal servie; laissez-le grandir, il sera charmant.

— Croyez, monsieur Tristan, reprit l'ensorceleuse sur un ton d'émotion contenue, croyez qu'il y a toujours une femme au moins à qui l'homme le plus laid du monde paraît beau. Croyez surtout

qu'un homme qui aime n'est jamais laid et que Mlle Bellesme est une sotte... La regrettez-vous? pensez-vous quelquefois à elle?

— Je n'y pense jamais que lorsqu'on m'en parle.

— Vous me trouvez indiscrète, mais vous m'aviez parlé de saint Remi... Vous ne l'aimiez donc pas?

— Je désirais me marier, et il n'en était pas autre chose.

— Vous n'avez donc jamais aimé, monsieur Tristan? Vous n'avez jamais connu ce délicieux supplice?

Et s'étant redressée dans son fauteuil, ses mains blanches et fluettes, dont les bagues étincelaient, mollement allongées sur ses genoux, immobile comme une sainte dans sa niche, la bouche entr'ouverte et mystérieuse, les yeux à demi fermés, elle darda sur moi à travers ses cils un de ces regards aigus de grande coquette qui déconcertent les plus intrépides philosophes. J'avais étudié l'arabe beaucoup plus profondément que la femme ; mais j'ai de la facilité pour toutes les langues, et je déchiffrai ce regard à livre ouvert aussi facilement qu'un verset du Coran. Il signifiait : — « La chose impossible, c'est moi, et je veux qu'on me désire. » — Je ne savais quelle contenance faire, je savais encore moins ce que je devais penser et dire. Paraître refuser quelque chose qu'on ne m'offrait point, c'était me couvrir d'un ineffaçable ridicule, et si je semblais en faire peu de cas, j'étais un homme à souffleter. J'avais vu dans la forêt de Reims, quelques jours auparavant, un oiseau fasciné par une couleuvre ; je devais ressembler à cet oiseau, et avant de me manger, la couleuvre se délectait de mon épouvante et de ma stupidité.

Par bonheur, la porte du salon s'ouvrit de nouveau, et je vis paraître deux jeunes filles qui accouraient à mon secours. Dans la chaleur de notre entretien, nous n'avions pas entendu revenir la voiture. Monique fit un geste d'étonnement, et se coulant jusqu'à moi :

— Mon chien causant tête à tête avec maman! murmura-t-elle à mon oreille. Et on ose dire qu'il ne se passe jamais rien de nouveau !

Mme Brogues avait changé de visage; ses yeux s'étaient subitement éteints, elle était redevenue la plus indifférente des femmes, et ce fut du bout des lèvres qu'elle dit à sa fille aînée :

— Eh bien! cette soirée de contrat était-elle belle? était-elle amusante?

— Aussi amusante, répondit Sidonie, que peuvent l'être les préparatifs d'un enterrement.

— Le mot n'est pas exact! s'écria Monique. On dit que les mariages ressemblent à des enterremens, parce qu'ils servent à enterrer l'amour. Mais ce soir l'amour n'était pas de la partie. Le futur

et la future étaient froids comme glace, froids comme deux nigauds à qui leurs parens ont dit : — « Mariez-vous, mes enfans, cela nous convient. » — Et voilà ce que c'est qu'un mariage de convenance. Quand on voudra s'amuser et avoir chaud, on n'aura qu'à venir au mien. Le thermomètre marquera ce jour-là quarante degrés au-dessus de zéro, et nous dégèlerons tous les cœurs d'Épernay.

M. Brogues venait d'entrer :

— As-tu déjà fait ton choix? lui demanda-t-il.

— Pas encore, et je ne le ferai jamais. Quand on aime, il n'y a plus qu'un homme au monde, et on ne choisit pas.

— Fort bien, minette, répliqua-t-il. Mais quand tu auras trouvé ton homme unique, encore faudra-t-il t'assurer qu'il nous convient; car si les convenances ne sont pas tout, elles ont quelque chose à dire dans toutes les affaires humaines et surtout dans les mariages.

Puis, s'approchant de sa femme :

— Le fait est, ma chère, que nous nous sommes ennuyés ferme et que vous avez choisi la bonne part.

Il s'informa de sa santé; elle répondit d'un ton languissant à ses questions, et cette victime résignée se retira bientôt dans ses appartemens sans avoir daigné me regarder.

Telle fut mon aventure. Quand la chasse s'ouvrit, Mme Brogues ne se souvint plus qu'elle m'avait proposé de me faire tirer des faisans, et je n'eus garde de le lui rappeler. Que s'était-il passé dans sa tête? Elle avait eu une soirée à tuer, et l'exaspération de son ennui l'avait mal conseillée. Elle s'était flattée sans doute que le benêt se laisserait prendre, que pendant quelques semaines, quelques mois, elle aurait le plaisir de le voir courir après un feu follet et s'embourber jusqu'au cou dans des terres mouvantes. Le benêt ne s'était pas laissé prendre, et pourtant son aventure lui avait laissé une impression inoubliable. Une parole fatale prononcée par Mme Brogues d'une voix émue, une parole délicieuse et empoisonnée m'était restée à jamais dans l'esprit; l'eau-forte avait mordu sur la planche de cuivre : — « Croyez bien, monsieur Tristan, qu'un homme qui aime n'est jamais laid. » — Je lui avais menti, il y avait une chose impossible que je désirais du plus profond de mon âme. A partir de ce jour, quand je me souvenais de ce qu'elle avait dit, mon sang s'allumait et l'impossible me semblait presque possible; l'instant d'après, revenant à moi, je maudissais mon absurde chimère, et j'aurais voulu pouvoir fuir mon propre cœur comme on s'enfuit devant un fou dangereux.

VICTOR CHERBULIEZ.

(La deuxième partie au prochain n°.)

LES

JUIFS ET L'ANTISÉMITISME

IV[1].

LE GÉNIE JUIF ET L'ESPRIT JUIF.

Un mot en commençant : vous revenez donc aux Juifs, me dira-t-on peut-être ; vous quittez, pour ces peu intéressans sémites, les grandes questions sociales et religieuses, les questions vitales qui passionnent aujourd'hui les intelligences ? — Non, vraiment, car l'antisémitisme aussi est une question sociale, — et en étudiant les Juifs et l'esprit d'Israël, comme en examinant les enseignemens du pape sur le socialisme et la démocratie, j'ai toujours en vue le même objet : la liberté religieuse et la paix sociale. *Caritas et Pax*, telle reste ma devise, et, si je ne m'abuse, c'est une devise chrétienne que peut arborer un Français.

J'ai essayé de faire la physiologie et la psychologie du Juif. C'est là chose malaisée. Tous les Israélites n'ont pas été satisfaits du portrait que j'ai tracé d'eux. Quelques-uns ont cru de leur devoir de me répondre. Un grand-rabbin a pris la peine de me montrer que j'avais été sévère, parfois même injuste pour Israël (2).

(1) Voyez la *Revue* des 15 février, 15 mai et 15 juillet 1891.

(2) Voir, dans l'*Univers israélite* du 1er novembre 1891, la lettre de M. le grand-rabbin Lehmann : « Qu'auriez-vous pensé, m'écrivait-il, si nous avions accepté sans révolte certaines de vos appréciations ? Vous n'auriez eu que trop raison alors ! Sans

D'autres, israélites ou chrétiens, m'ont fait observer que je m'étais arrêté à mi-chemin. « C'est bien d'avoir fait la psychologie du Juif, m'écrivait un anonyme, — de ces correspondans d'occasion, plus ou moins bienveillans, nous en avons souvent à la *Revue*, — mais pour nous faire connaître le Juif, et nous montrer son rôle chez les nations modernes, il ne suffit point de nous dépeindre les qualités de son intelligence ou les défauts de son caractère. Il faudrait autre chose. Il serait bon d'examiner s'il y a un génie, et s'il y a un esprit juif, c'est-à-dire si dans les lettres, dans les arts, dans les sciences, dans la politique, le Juif se distingue par un génie national, ou un esprit national, foncièrement différent de celui des nations soi-disant aryennes au milieu desquelles il vit. » Mon correspondant avait raison; car, si le Juif a vraiment un génie national distinct et un esprit national particulier; si, par sa nature intellectuelle et par ses tendances morales, il diffère radicalement de nous, c'est alors que l'ascendant que prend Israël parmi les peuples modernes menace de les dénationaliser. Le Juif, au contraire, n'a-t-il ni génie, ni esprit national, que signifie « la judaïsation » des sociétés contemporaines?

Cette question, pourquoi ne pas le dire? je me la suis souvent posée depuis quinze ans. Elle est des plus délicates et des plus complexes. Pour qui ne veut pas la trancher selon sa fantaisie ou ses préjugés, je ne vois qu'une manière de la résoudre : c'est de prendre les écrivains, les artistes, les savans, les philosophes, les politiques d'origine juive, et de voir s'il y a entre eux quelque chose de commun qui les distingue des écrivains, des savans, des artistes du même pays et de la même époque. Ce travail, pour ne pas dire ce jeu d'esprit, je m'y suis souvent amusé, en dilettante cosmopolite, curieux de tous les arts et habitué à voyager à travers les cinq ou six grandes littératures. J'ai toujours beaucoup aimé ce qu'on pourrait appeler la psychologie nationale comparée; c'est pour moi le grand attrait des études de politique étrangère, aussi bien que de l'histoire de l'art. A quoi je suis arrivé pour le Juif, je vais essayer de le dire sans pédantisme, ni prétentions scientifiques. Je m'en tiendrai, de préférence, aux artistes et aux écrivains, laissant pour une autre étude ce qui touche la politique ou l'économie so-

honneur et sans conscience, qu'est-ce qui restera aux Juifs? » — Ce grand-rabbin n'avait pas tort, je ne lui en veux point de se révolter contre certains de mes jugemens; cela même montre qu'ils ne sauraient s'appliquer à tous ses coreligionnaires. Quelques-uns d'entre eux, des officiers de notre armée, ont protesté, à leur façon, l'épée à la main; et la rencontre où est tombé le capitaine Meyer ne permet plus de dire que le point d'honneur est un sentiment étranger aux Juifs. Je n'en crois pas moins mes jugemens fondés, au moins pour le grand nombre, en expliquant, comme je l'ai fait, ces défectuosités morales par les traitemens infligés aux Juifs dans le passé.

ciale et la grosse question de nos temps d'abaissement, la question d'argent.

I.

Premier point : Le Juif a-t-il un génie national qui lui soit propre? et, s'il en a un, en quoi consiste ce génie juif? quels en semblent les principaux traits et quels en sont les principaux représentans? — Veut-on remonter aux origines, Israël a un génie aussi fortement marqué que celui de Rome, ou celui de la Grèce. N'en déplaise aux frivoles détracteurs du sémite, Israël a été unique entre toutes les nations. Il n'a pas été un peuple artiste, il a été le peuple prophète; comme celles du fils d'Amos, ses lèvres ont été brûlées par le charbon du chérubin, et elles n'ont plus eu de paroles pour les choses profanes. Son génie national, la Bible est là pour en témoigner. La poésie de la *Genèse* vaut bien la poésie d'Homère; Isaïe est aussi original que Pindare; si le rigide génie hébraïque reste inférieur au génie hellénique, ce n'est pas qu'il s'élève moins haut, c'est qu'il se ramifie en moins de branches, qu'il a infiniment moins de variété et moins de nuances. Le génie hébraïque était tout d'une pièce, pareil aux rochers nus qui se dressent au loin sur le désert. A cet égard, rien de plus différent de ses lointains aïeux, les Beni-Israël, que le Juif moderne, si souple et si agile. Or, ce que nous avons en vue, c'est le Juif moderne, le judaïsme contemporain, issu du ghetto et du *talmud-tora*, et non l'antique hébraïsme, le farouche lion de Juda que n'ont pu apprivoiser ni le sourire des dieux de la Grèce, ni l'épée du Romain.

Y a-t-il, aujourd'hui encore, après les deux mille ans de dispersion et le contact prolongé des civilisations et des races, un génie juif? S'il en est un, il se manifestera chez les écrivains, les artistes d'origine israélite, chez les hommes distingués de toute sorte que Jacob a fournis au monde moderne. Considérons-les, un instant, de l'œil du naturaliste qui classe et étiquette les êtres vivans : y a-t-il, parmi ces Juifs, de quoi constituer une famille, une espèce, une variété intellectuelle, distincte de tous les autres types contemporains? Voyons quels semblent être les caractères qui permettent de les classer à part. Aussi bien, cette étude est relativement facile; ce ne sont point les sujets qui nous manquent.

L'on compte bien peu de générations depuis qu'au signal de la France sont tombées les noires murailles des ghettos et les portes verrouillées de la *Judengasse;* et déjà un grand nombre de Juifs de France, d'Allemagne, d'Autriche, d'Angleterre, d'Italie, de Russie même, non contens de s'établir dans les rues de nos villes, ont en-

vahi les chaires de nos universités, la scène de nos théâtres, jusqu'à la tribune de nos assemblées politiques. Cet essor inattendu d'une race si longtemps comprimée a été tellement rapide que plusieurs ont cru assister à une sorte de renaissance nationale, telle que l'Europe en a salué plus d'une au XIXe siècle. Beaucoup de ces affranchis d'hier se sont hardiment essayés dans nos arts, dans nos sciences; on eût dit des oiseaux dont on ouvrait la cage, si prompt a été leur vol; on les a vus s'élancer de rameau en rameau sur toutes les branches de l'arbre touffu de notre culture moderne, comme si aucune n'était trop haute pour leurs ailes. Cela seul est un fait considérable. Comment, après cela, nous faire croire que le Juif est impropre à notre civilisation, que les fatalités de race font du sémite un Oriental, condamné à être simple spectateur de notre culture d'Occident? Cette civilisation, le Juif à peine affranchi y a pris sa place d'emblée, une place trop large au gré de beaucoup d'entre nous. Chose singulière, ce prétendu Oriental réussit d'habitude beaucoup mieux en Occident qu'en Orient, tant il s'assimile aisément le génie de l'Occident. En dehors de la France et de la Hollande, il n'y a pas un siècle que ce paria circoncis est émancipé; et dans tous les pays où il a obtenu l'égalité des droits, ce petit juif, hier encore parqué dans son ghetto, ne se contente pas de régner à la Bourse; il rivalise avec nous, sur notre terrain, dans ce qui lui était le plus étranger, dans les arts et les sciences les plus modernes. Phénomène peut-être sans précédent dans l'histoire, il ne lui a même pas fallu, pour cela, un stage de deux ou trois générations. Que conclure de là, sinon qu'entre le sémite et nous, malgré toutes les différences d'origine et d'éducation historique, il existe une secrète conformité de nature, une incontestable parenté intellectuelle? Dans presque tous les domaines, ce nouveau-venu d'Israël s'est montré de force à lutter avec le chrétien, avec l'aryen. Quel est le pays moderne qui n'en ait fait l'expérience? Les Juifs ont beau être parmi nous en minorité infime, — un ou deux pour cent; parfois, comme en France ou en Italie, un ou deux pour mille, — dans presque toutes les carrières, dans celles surtout qui n'exigent que de l'intelligence et du travail, on trouve, depuis moins de cent ans, quelques Juifs qui se sont élevés aux premiers rangs. Ces succès du sémite dans les champs les plus divers sont même peut-être le principal facteur de l'antisémitisme. Pour être si peu, les Juifs tiennent partout trop de place. Comme je le disais en commençant, ils ont le tort de montrer que le nombre n'est pas tout; et cela, le nombre ne le pardonne point.

Comparez en effet cette infime minorité juive à la majorité chrétienne, comptez le nombre d'hommes distingués sortis des rangs d'Israël. Nul doute que, à nombre égal, le Juif, le soi-disant sémite,

fournît à notre civilisation aryenne plus d'hommes de talent que les soi-disant aryens (1). Et cela est d'autant plus merveilleux que, dans la course à la renommée et aux honneurs où tant de concurrens de toute race se disputent le prix, le Juif, en qualité de Juif, avait hier encore une infériorité marquée; en beaucoup de pays, la lice ne lui était même pas ouverte; sa naissance le disqualifiait. Là où il était admis sur le *turf*, il portait une surcharge, un poids de plus que les autres: sa religion, son nom de Juif; si bien que pour s'alléger et pour mieux courir, beaucoup des plus célèbres ont dû rejeter ce poids incommode. Ils n'ont gagné le prix qu'en tendant la tête aux eaux du baptême et se déguisant en chrétiens.

Un Israélite anglais a eu l'idée singulière de réduire en chiffres et en formules ce qu'il appelle *the comparative ability* des Juifs en regard des Anglais et des Écossais (2). Pour calculer le tant pour cent de Juifs plus ou moins célèbres, il a recouru aux dictionnaires biographiques et aux annuaires des académies. Il a trouvé que la proportion des Juifs qui, depuis cent ans, se sont fait un nom dans toutes les branches de l'activité humaine était supérieure à celle des chrétiens. Personne, je crois, n'en doutait. Les 6 ou 7 millions de Juifs de l'Europe ont fourni relativement plus d'hommes de talent que les 300 millions de chrétiens : catholiques, protestans, orthodoxes. Si l'on devait toiser à pareille mesure l'intelligence des races et la valeur des religions, le Juif et le judaïsme auraient sans conteste la première place. Et la proportion en faveur des Juifs est notablement plus forte, si l'on met de côté l'Orient et l'empire russe, où les fils d'Israël ont toujours au cou le lourd carcan des lois d'exception. Il y a trois ou quatre fois plus de chances de trouver un homme distingué, un savant ou un artiste, sur 1,000 Juifs d'Occident que sur 1,000 Anglais, 1,000 Français, 1,000 Allemands. Dirons-nous, pour cela, que les Israélites sont trois ou quatre fois, souvent même, semble-t-il, dix fois mieux doués pour la science, les lettres, les arts, que le commun des gentils? Je n'irai pas jusque-là, quant à moi, attendu que la proportion des Juifs qui se livrent au travail intellectuel est sensiblement plus forte que celle des non-Juifs. Leur supériorité d'aptitudes n'en semble pas moins établie. Elle est telle qu'un Anglais, un Israélite, sans doute, en conclut que les fils de Jacob représentent

(1) Le calcul est curieux à faire pour l'Institut de France, par exemple; — et je n'imagine pas que l'on puisse dire que les israélites, de religion ou d'origine, admis depuis un siècle ou un demi-siècle dans nos académies, aient dû leurs sièges à la faveur.

(2) Joseph Jacobs, *The comparative distribution of Jewish ability;* Londres, Harrison, 1886. Cf. Servi, *Gli Israeliti d'Europa*, 1873. Un Autrichien, M. Alf. Schönwald, si je ne me trompe, a entrepris un dictionnaire biographique des Juifs célèbres, sous ce titre : *Das Goldene Buch des Judenthums.*

dans l'humanité un degré d'évolution supérieur (1). Je ne serais pas étonné que ce fût l'opinion secrète de nombre de Juifs. Est-ce vrai, c'est là une de ces vérités qu'Israël doit se garder de faire sonner trop haut, car elle risquerait de lui valoir bien des ennuis. De toutes les supériorités, celle de race est peut-être celle que les hommes admettent le moins volontiers. On n'aime pas confesser qu'on appartient à une race mal douée. Par bonheur pour nous, et aussi pour les Juifs, nous n'en sommes pas encore réduits là. Nous verrons tout à l'heure que certains croient avoir de quoi rabattre l'orgueil des « sémites » et persistent, malgré tout, à les regarder comme une race inférieure.

Cette fréquente supériorité du Juif, comment l'expliquer? Pour ma part, je n'en suis pas embarrassé; elle s'explique par ce que j'ai déjà dit, par son éducation historique, par l'antiquité de sa culture, par le long entraînement que lui ont donné les siècles, par la sélection héréditaire en un mot, sélection cruelle de deux mille ans de souffrances et d'efforts. Je ne vois là ni mystère, ni fatalité de race. Un fait plus singulier, c'est que la proportion des hommes distingués, des *eminent men*, comme disent les Anglais, est encore plus considérable,— elle devient tout à fait extraordinaire,— lorsqu'il s'agit d'hommes de demi-sang juif (2). Nous en rencontrerons tout à l'heure des exemples. La chose est d'autant plus étonnante que plus rares ont été longtemps les mariages entre Juifs et chrétiens, la loi ancienne et la loi nouvelle y répugnant presque également. Ce serait à faire suivre le conseil donné, avec une tout autre intention, par ce grand humoriste de Bismarck : « Croisez un étalon chrétien avec une pouliche juive. » Ironie des choses! En contractant de semblables alliances, la noblesse besogneuse, jalouse de fumer ses terres, et la banque israélite, avide de s'ouvrir les salons mondains, travailleraient, à leur insu, au relèvement de l'espèce; la cupidité aryenne et la vanité sémitique seraient dupes de la bonne nature qui ne songerait qu'à procréer des enfans d'élite. Ce n'est point, par malheur, qu'elle y réussisse toujours; et quand il en serait souvent ainsi, peut-être n'y a-t-il là qu'un cas particulier d'une loi générale, un exemple nouveau de l'avantage du croisement des races voisines.

Naturellement, les fils d'Israël ne se montrent pas également bien doués dans toutes les sphères de l'activité humaine. Les arts et les sciences où ils se sont le plus distingués, c'est, d'après les calculs de notre auteur, la musique, l'art dramatique, la poésie,

(1) Luc. Wolf, *What is Judaïsm, Fortnightly Review;* August, 1884.

(2) Voyez J. Jacobs, *ibidem*. Le fait, d'après lui, avait déjà été remarqué par M. Grant Allen, *Mind*, t. VIII, p. 504.

la médecine, les mathématiques, la philologie (1). Nous nous en doutions, nous n'avions pas pour cela besoin de statistique. C'est pour la musique et pour la philologie, pour l'art des sons et pour la science du langage, deux choses après tout peut-être secrètement apparentées, que les Juifs ont sans conteste manifesté le plus d'aptitudes. Les musiciens d'origine juive, inutile de les nommer, beaucoup sont connus. Les philologues, les archéologues, les érudits en général sont peut-être encore plus nombreux. On pourrait dire, à cet égard, qu'une bonne partie de la science contemporaine, de la science française surtout, est juive. Je citerai au hasard, chez nous, les Munck, les Oppert, les Bréal, les Weil, les Derenbourg, les Halévy, les Loeb, les deux Darmesteter, les deux Reinach. Cette disposition des Juifs pour la philologie et les sciences d'érudition, je l'ai déjà remarquée; elle s'explique par leur éducation historique, par l'étude héréditaire des textes anciens, et aussi par les migrations, les exodes successifs de Juda, par la fréquence de ses voyages, libres ou forcés, chez des peuples de langues diverses. Contraint d'être polyglotte, le Juif est plus aisément devenu philologue, quoique les deux choses n'aillent pas toujours ensemble. Un chrétien de mes amis, philologue lui-même, s'amusait à en donner une autre explication. Il voyait dans la philologie, spécialement dans la phonétique, dans les permutations des voyelles et des consonnes, une sorte de change des sons, dont le Juif, habile à toute sorte de change, saisissait aisément les lois.

De ce que la musique est l'art, et la philologie la science où le Juif a le mieux réussi, il ne faudrait pas conclure qu'il est impropre aux autres. Rien de plus faux. Il n'est peut-être pas une science, pas un art où les fils d'Israël n'aient fait leurs preuves. Cela n'est point pour nous surprendre, puisque nous avons montré que leur faculté maîtresse est le don d'adaptation. Quelques-uns regardent l'intelligence comme un instrument qui se prête également à tout. Si cela semble parfois vrai, c'est peut-être du Juif. Il y a des arts pour lesquels il a longtemps paru dénué de toute aptitude: la peinture, la sculpture, les arts plastiques en général. Mais voici qu'en Hollande, en Allemagne, en France, en Russie même, il a commencé à s'y mettre. On compte chaque année, à nos expositions, une cinquantaine d'artistes juifs. Beaucoup y ont obtenu des récompenses; quelques-uns se sont fait un nom, tels qu'Émile Lévy, Lehmann, Heilbuth, Worms, tels que l'Allemand Liebermann ou l'Américain Mosler; un ou deux ont une réputation européenne;

(1) M. Jacobs ajoute la finance, ce qui me paraît superflu. En revanche, il prend la peine de noter l'infériorité des Juifs comme généraux et comme marins; les raisons en sont assez claires.

Josef Israëls, le peintre hollandais, et Antokolsky, le plus grand sculpteur qu'ait encore eu la Russie. D'où vient ici l'infériorité relative des Juifs? De leur loi sans doute, de ce que, pendant trois mille ans, les images peintes ou sculptées leur ont été interdites comme des idoles. C'est là, si l'on veut, un trait de race, un trait sémitique, encore semble-t-il revenir plutôt à la religion qu'à la race.

Faut-il en dire autant du goût de tant des fils de Jacob pour la musique, le plus moderne et à la fois le plus ancien des arts? Je ne sais s'il est permis de voir là quelque chose de sémite et d'oriental, car je ne vois pas trop que les Orientaux aient montré de faculté spéciale pour la musique; et s'il est vrai que l'Orient a ses quarts de ton, ses gammes, ses modes différens des nôtres, nos oreilles ne distinguent chez les compositeurs d'origine juive rien d'oriental ou de sémitique. Je croirais encore ici que cette prédilection de tant de Juifs pour le plus pénétrant et le plus intime de nos arts modernes tient, avant tout, à des causes historiques : à l'intimité de leur vie domestique, à leur isolement et à leur retraite forcée derrière les grilles du ghetto, à la liturgie de leur synagogue qui a toujours associé le chant à la prière, peut-être aussi à leurs souffrances qui les contraignaient à se replier sur eux-mêmes et leur rendaient plus chère la consolation des mélodies nationales. La nervosité même que nous avons remarquée chez eux les prédispose au plus vibrant de tous les arts, à celui qui a le plus de prise sur les nerfs; c'était le seul, en tout cas, par où pût s'épancher leur sensibilité. Si les déportés de Babylonie, encore novices aux douleurs de l'exil, n'avaient pas le cœur de chanter devant leurs maîtres de Chaldée, la harpe d'Israël, tant de fois suspendue aux saules de l'étranger, ne pouvait longtemps demeurer muette. La harpe et le psaltérion ont accompagné les fils de Juda à travers toutes leurs pérégrinations, et l'hymne des cantiques de Sion a résonné au bord des fleuves des gentils.

Chez les Juifs du reste, comme chez toutes les races musiciennes, le goût de la poésie, l'amour des vers, le sens du rythme s'est joint à l'amour de la musique. David, le roi poète, est demeuré un de leurs types favoris. Le Juif de la dispersion a plié l'hébreu aux lois du vers et l'a fait chanter en des mètres inconnus du psalmiste et des *cohanim* du temple. Le Juif a eu sa poésie nationale au moyen âge, en Espagne; et, depuis qu'il s'est mêlé aux peuples modernes, Ahasvérus, enfin au repos, a modulé sa complainte dans presque toutes les langues contemporaines. Des *Sionides* de Jehuda Halévy au *Romancero* de Heine, et du Champenois inconnu qui chantait en vieux français le martyre de ses frères de Troyes, aux froids versificateurs castillans des Séphardim de Hollande, et aux sonores poésies russes de Minsky et de

Natson, on recueillerait, à travers tous les dialectes, comme des églantines de pierres multicolores, une curieuse anthologie de poésies juives. Me croira qui voudra: poètes ou prosateurs, l'on retrouve souvent, chez les écrivains d'origine israélite, un sentiment poétique, une veine de lyrisme que l'on n'attendait pas de cette race mercantile. Comment toute poésie n'a-t-elle pas été étouffée partout, chez elle, sous le prosaïsme des viles besognes auxquelles nous l'avions ravalée et sous le formalisme pédantesque de ses écoles rabbiniques? C'est qu'au fond des ruelles du ghetto sordide, le Juif avait conservé, dans sa Bible et dans sa *Haggada,* deux sources de poésie auxquelles rafraîchir ses lèvres : l'une profonde, aux eaux vives et jaillissantes, pareille aux sources ombragées des pentes du Liban; l'autre, moins pure et moins fraîche, semblable à ces fontaines des bazars d'Orient au dôme arrondi et aux capricieuses arabesques. Il y avait, chez lui, comme une poésie latente, souterraine, qui devait reparaître à la surface, là où Jacob n'a pas été trop desséché par le formalisme ritualiste, ou trop dégradé par l'oppression et les métiers avilissans.

Cette faculté poétique, souvent recouverte de vulgarité, des filles de Sion de basse naissance nous l'ont révélée aux feux de la rampe. Après la musique, l'art où les Juifs, les Juives surtout, ont eu les succès les plus bruyans, c'est l'art dramatique, comme disent les comédiens. De ces tribus si longtemps sans théâtre, de cette race sémitique réputée incapable de sortir de soi, il nous est venu des acteurs et des actrices. L'art dramatique lui a tenu lieu d'art plastique; il a été sa statuaire. Les figures vivantes, les émotions, les passions, que le Juif a rarement su exprimer avec la palette ou le ciseau, ses fils et ses filles les ont sculptées avec les muscles de leur visage, les ont peintes avec l'accent de leur voix. Il n'y a du reste, ici, rien pour nous surprendre; cela confirme ce que nous savions de la souplesse du Juif, de son don d'imitation, de sa faculté d'assimilation. Ses ennemis diront que, chez lui, le talent de comédien est inné; qu'il a, de longue date, approfondi l'art de feindre et de se grimer; que c'est là un des caractères du sémite, habile, de tout temps, à composer ses traits, à prendre tous les masques, à mentir avec toute sa personne comme avec sa langue. Je le veux bien; mais s'il a appris à jouer des personnages divers, s'il sait à volonté changer de visage et de regard, c'est nous qui le lui avons enseigné par les métiers que nous lui imposions et par l'estime que nous faisions de lui. Le Juif était trop peu de chose, il était trop incertain du respect et de la tolérance d'autrui, pour avoir la hardiesse de se montrer tel qu'il était. Une remarque pourtant; ce n'est point dans l'expression des passions basses ou mesquines qu'a excellé le sang d'Israël.

Ses filles, du moins, — comme si, par une mystérieuse sélection du sexe, elles avaient plus cruellement ressenti l'outrage séculaire fait à leur race, — ont moins brillé dans les jeux de la comédie que dans les péripéties de la tragédie et du drame. Singulière revanche de l'art ou du génie, c'est une fille de cette race déchue, une Juive sans culture, ramassée un matin sur la place publique, qui a le plus noblement incarné les royales créations des poètes du grand siècle.

Quant aux sciences mathématiques, aux sciences physiques ou naturelles, nul ne contestera que la postérité de Jacob est bien douée pour elles. Par là encore se montre l'aptitude du Juif pour notre civilisation. Dans ce domaine, la faculté peut-être la plus fréquemment développée chez lui, c'est la faculté mathématique. « Ces Juifs ont souvent la bosse des mathématiques, comme ils ont celle de la musique, » me disait un professeur. On sait, du reste, qu'il n'est pas rare que les deux « bosses » se rencontrent sur la même tête. Cette race, en apparence absorbée dans la recherche du concret et des biens matériels, a, depuis la dispersion, toujours montré du goût pour les sciences abstraites, pour la géométrie et l'astronomie, comme pour la philosophie. Cela s'explique par l'histoire, par l'antiquité de la culture, par les professions des ancêtres, peut-être aussi par les besoins de la religion. Israël n'est pas cependant le seul sémite qui ait eu du penchant pour la métaphysique ou pour les mathématiques. L'on sait que les Arabes n'en faisaient pas fi, et que l'astronomie a été fondée par les Chaldéens. C'est à Babylone, sur les gradins des pyramides à degrés, que les Juifs ont appris les rudimens de l'astronomie. Les rabbins s'en servaient pour fixer les fêtes de leur calendrier, et la science du ciel a sa place dans le *Talmud*. Est-ce pour cela que, de Herschel au frère de Meyerbeer, W. Beer, l'astronome de Berlin, les coupoles des observatoires ont abrité nombre de Juifs? En France, où ils sont à peine deux ou trois pour mille, on n'a qu'à prendre les annuaires de l'Académie des Sciences, on y découvre côte à côte plusieurs Israélites. Halphen, par exemple, passait pour un des premiers mathématiciens de notre temps. Un détail encore: plusieurs des plus célèbres joueurs d'échecs des deux mondes étaient Juifs. N'est-ce pas toujours que l'esprit de combinaison et de calcul a été développé chez eux par l'hérédité? Peut-être même sont-ils, plus que d'autres, enclins à faire abus de l'esprit mathématique et de la méthode déductive; ainsi Spinoza dans la philosophie, Ricardo dans l'économie politique, Marx dans le paradoxe socialiste (1).

(1) Pour ne pas sembler trop incomplet, il faudrait signaler le grand nombre de

S'il est une science ou un art auquel leur passé semble les rendre impropres, c'est, assurément, la politique, le gouvernement des hommes. Ils en ont été exclus durant des siècles, quoiqu'au moyen âge, en Espagne et ailleurs, ils y aient encore souvent pris part. A peine émancipé, le Juif ne s'en est pas moins jeté dans la confuse mêlée des partis. La tentation était forte : il n'avait qu'à mettre le pied sur l'escabeau du pouvoir pour atteindre, du même coup, à la fortune et aux honneurs. Son agilité, son élasticité faite d'opiniâtreté et de souplesse, devaient lui rendre facile l'accès des emplois, dans les pays où la carrière était librement ouverte. Aussi les États en possession du régime électif, la France, l'Angleterre, l'Autriche, l'Allemagne, l'Italie, ont-ils eu déjà nombre de politiciens de sang juif. La politique, a-t-on dit, est devenue une cuisine assez malpropre. Cela n'est pas pour rebuter les descendans de Jacob; il leur a fallu longtemps se résigner à des métiers plus répugnans. Circoncis ou baptisé, le moderne politicien est une engeance peu édifiante; et s'il n'est pas pire que les autres, le Juif ne vaut pas mieux. Nous n'avons pas toujours à nous louer de son intervention dans les affaires publiques, — alors même qu'il y voit autre chose qu'une « affaire. » J'ai déjà remarqué qu'il y apportait parfois un esprit sectaire, une sorte de rancune contre les croyances au nom desquelles ses aïeux étaient persécutés. Mais je n'ai en vue, aujourd'hui, que le jeu de ses facultés intellectuelles. L'action des Juifs en politique ne s'est pas du reste toujours exercée dans le même sens. Les ministres et les orateurs qu'ils ont donnés à nos parlemens, les Crémieux, les Goudchaux, les Fould, les Raynal, les Lasker, les Bamberger, les Disraëli, les Goschen, les Luzzatti, n'ont pas tous siégé sur les bancs de gauche.

Laissons là les personnages de second plan, arrêtons-nous devant trois des figures les plus curieuses du XIXe siècle, trois hommes bien divers qui, en trois pays différens, ont fait une fortune presque également inouie. Je veux parler de Benjamin Disraëli, de Ferdinand Lassalle et de Léon Gambetta, ce dernier un Juif mâtiné de Gascon (1). Ne voilà-t-il pas de singuliers types de juifs? Ce qu'il

Juifs qui se sont distingués dans la médecine et la physiologie, en Allemagne surtout. M. C. Lombroso, lui-même un Juif, en a dressé une liste, dans *l'Homme de génie*, si je ne me trompe. D'autres israélites se sont fait un nom dans l'enseignement du droit, ce qui se comprend d'autant mieux que le rabbin était une sorte de juriste, comme le Talmud un *Corpus juris*.

(1) Gambetta était bien Juif par son père; c'était un de ces demi-sang dont nous avons parlé. Le fait m'a été confirmé par un israélite qui le tenait de Gambetta lui-même. — De Gambetta, on pourrait rapprocher un autre avocat, lui aussi dictateur, Daniel Manin, qui dirigea l'héroïque défense de Venise contre l'Autriche en 1848-49. Le père de Manin sortait du ghetto.

y a de commun entre eux, partant ce qu'il y a de sémite en eux, — beaucoup de savoir-faire, un grand art de la mise en scène, un peu de charlatanisme peut-être, et peut-être aussi un fond latent d'aristocratique dédain pour le peuple caressé en public, — au lecteur de le chercher. Voilà, toujours, trois saints de trois calendriers politiques différens ; ce n'est point les mêmes églises qui se placent sous leur vocable. Chose rare en politique, tous trois ont fait école : leur action sur leur parti a survécu à leur éloquence. Arrivés à la popularité par des routes diverses, après avoir mis leur ambition au service de causes presque opposées, tous trois, le tory anglais, le socialiste allemand, le républicain français, sont devenus, pour leur patrie de rencontre, des fétiches. Ces fils d'une race proscrite, ennemie des idoles, ont eux-mêmes été érigés en idoles par l'enthousiasme servile des foules aryennes. Dans les trois nations les plus cultivées de l'Europe, aristocrates, bourgeois, ouvriers, se sont presque simultanément courbés sous la royauté d'un « sémite ; » que dis-je ? l'aristocratie britannique, la petite bourgeoisie française, le prolétariat allemand, se sont tous trois, à leur heure, personnifiés dans un descendant d'Abraham. Aujourd'hui encore, en ce siècle où la vague de l'oubli recouvre tout si vite, ces fils d'Israël ont gardé dans la mort des dévots qui fêtent pieusement leur anniversaire. Je ne sais auquel de ces trois rejetons de Juda l'incurable anthropolâtrie de nos races païennes a décerné la plus bruyante apothéose. Vous rappelez-vous les triomphales funérailles faites à ce fils d'épicier, au nom étranger, qui, à l'heure de la détresse, eut la gloire d'incarner l'âme de la France? On dit que la maison où il est mort, usé avant l'âge, est devenue pour certains un lieu de pèlerinage. Et en fait de vénération posthume, Gambetta le cède à Lassalle, le jeune dieu de la plèbe germanique, à Lassalle salué de son vivant comme le messie du socialisme et glorifié après sa mort dans un duel imbécile, comme le Christ souffrant, comme le rédempteur adoré des masses ouvrières. Mais le plus heureux des trois, celui dont la haute fortune a donné le plus d'orgueil à Israël et a fait le plus d'envieux dans les juiveries, c'est encore Disraëli, le *sephardi* de Venise, à la lèvre dédaigneuse, qui, dans la société la plus exclusive, a réalisé le rêve de tant de ses congénères avides de s'imposer au monde *select*. Que valent les acclamations de Belleville ou de Dusseldorf, les grossiers hommages de foules ignorantes et les vivats de milliers de voix rauques, à côté des applaudissemens des salons de Piccadilly et en regard des couronnes apportées sur la tombe du vieux Beaconsfield par l'élite de la plus aristocratique nation du globe ? Pour lui, la jalouse Angleterre a inventé une fête nouvelle ; et à chaque printemps, l'an-

cien *dandy* aux boucles noires, déguisé en pair d'Angleterre, voit du haut de sa statue, au *primrose-day*, la main des *ladies* les plus titrées, répandre à ses pieds des corbeilles de sa fleur favorite. — Plus que Disraëli, le *self-made leader* des aristocrates britanniques, qui a rajeuni pour un demi-siècle le torysme décrépit, Lassalle et Gambetta, l'apôtre du socialisme et le patron des nouvelles couches, nous ont fait voir le Juif dans un rôle nouveau : le roi de la parole, dompteur des assemblées et fascinateur des masses, le prophète des derniers temps, annonçant aux peuples l'Évangile démocratique, acteur lui aussi, tour à tour tragédien et comédien, mais avec une fougue, avec une puissance de vie animale, une ardeur de tempérament, une génialité en un mot qu'on n'attendait guère du vieux sang d'Israël. Que reste-t-il en ces riches natures du juif étriqué des ghettos? Prenez le profil de Gambetta à la courbe judaïque si marquée : la maigre face du Juif s'y élargit en masque léonin. De même au moral, où se retrouve chez eux le sémite? Dans leur aplomb, peut-être, dans leur imperturbable confiance en soi? dans leur sens du réel et du possible, dans la netteté de leur vision, au milieu de leurs emportemens et de leurs violences, dans leurs calculs à froid jusqu'en leurs témérités et leurs folies apparentes? Et tout cela encore s'est rencontré chez qui n'avait pas une goutte du sang des tribus. De tous les avatars du Juif contemporain, ce moderne Protée, c'est là, en tout cas, le plus récent et le plus étonnant. Ne pas l'indiquer, c'eût été donner de lui un portrait tronqué.

Veut-on les considérer comme une race, une sorte de nationalité éparse au milieu des autres, que d'aptitudes diverses se rencontrent chez les fils de Jacob! Cela serait déjà, chez eux, un trait ancien, témoin les grands rabbins du moyen âge à la fois ou tour à tour médecins, mathématiciens, grammairiens, poètes, philosophes, parfois financiers et administrateurs. Vous plaît-il de réunir sur une seule tête, dans un personnage imaginaire, les principaux traits de la race, le Juif moderne, le Juif cultivé qui s'est insinué dans notre société, ressemble à un jeune homme d'une intelligence précoce, ouverte presque également en tous sens, calculateur d'instinct, pratique de caractère, cachant parfois sous des tendances positives un grain de poésie vite desséché, — à un de ces jeunes gens tels qu'il nous en arrive chaque année de province, du Midi notamment, se sentant plus ou moins aptes à tout, et grâce à leur agilité intellectuelle ayant en effet de quoi réussir partout.

Mais cette variété d'aptitudes n'implique pas l'originalité. Elle ne prouve nullement qu'Israël ait un génie national. Loin de là, elle laisse croire que le Juif se distingue moins par la personnalité

que par le don d'adaptation. Il s'assimile tout, pourrait-on dire, et il n'invente rien. On l'a dit en effet. Qu'en faut-il penser?

II.

Il y a sur le Juif deux opinions courantes. Les uns lui attribuent un esprit, sinon un génie étranger, antipathique à notre race, ce qu'ils dénomment l'esprit sémitique. Les autres, et souvent les mêmes, assurent que le Juif est dénué de tout génie propre, de toute originalité. A les entendre, il n'a jamais rien inventé, il n'est dans l'art ou dans la science, comme partout, qu'un arrangeur, un apprêteur. « Voyez-les, me disait un de mes amis, ils montent lestement avec une agilité de singe ou d'écureuil les premiers barreaux de toutes les échelles, ils grimpent parfois jusqu'au sommet, mais n'y ajoutent jamais un échelon. » Soit ; mais combien d'entre nous ajoutent un échelon à la mystérieuse échelle que nous dressons vers l'infini dans le ciel vide?

Des hommes qui tiennent les débris d'Israël pour un élément ethnique distinct entre tous affirment que, dans l'art, la poésie, la philosophie, Israël n'a jamais eu rien d'original. Pour eux, il est dépourvu de toute faculté créatrice. C'est la marque de l'esprit sémitique opposé à l'esprit aryen. Le sémite est stérile. Il en est de son cerveau comme de ses bras, le Juif ne produit rien. Il se contente de s'approprier, pour le mettre en œuvre, le travail des autres ; il fait valoir les idées et les inventions comme il fait valoir les écus, il les combine, il les exploite, il les met dans le commerce. Il vit toujours sur autrui ; pour un peu, l'on dirait qu'il est le parasite de l'art ou de la science.

C'est à peu près la théorie de Wagner pour l'art le plus cultivé des juifs, pour la musique (1). Selon Wagner, des Juifs tels que Mendelssohn, Meyerbeer, Halévy, Hérold, ont pu réussir à composer une symphonie allemande ou un opéra français ; ils n'ont pas su inventer une forme d'art nouvelle. Mais pour être artiste et original, faut-il inventer des formes d'art nouvelles? Et suit-il de là que le génie juif consiste uniquement dans une faculté de combinaison? Incapacité de créer, défaut de spontanéité et d'originalité, telle serait partout la marque du juif. Israël aurait, à cet égard, quelque chose de la femme. Le sémite serait une race féminine possédant à un haut degré le don de réceptivité ; il lui manquerait toujours l'énergie virile, la puissance génératrice. Par là, ce serait bien, malgré tout, une race inférieure.

En est-il ainsi vraiment, il nous vient une réflexion ; c'est que

(1) Wagner, *Das Judenthum in der Musik.*

si le Juif ne fait qu'imiter, copier, emprunter, comment une pareille race pourrait-elle dénationaliser nos fortes races aryennes? Mais doit-on voir dans ce défaut d'originalité un signe de race, la marque du sémite et d'Israël à travers les âges? Pour moi, je le confesse, s'il est, dans l'antiquité, un peuple qui me semble original, c'est celui-là. Ceux-mêmes qui lui ont refusé l'imagination créatrice (1) ont dit qu'il avait donné au monde la religion, ce qui, en fait d'invention, en vaut bien une autre. Comment nier toute spontanéité chez ce Lilliput du Jourdain, d'où sont sortis le monothéisme hébraïque et le christianisme, la Bible et l'Évangile? Veut-on s'en tenir à l'étroit point de vue littéraire? Qu'est-ce que le sentiment spontané et la *vis poetica* s'il n'y en a ni dans les *Psaumes*, ni dans *Job*, ni chez les *Prophètes?* On peut discuter la valeur historique des livres juifs; impossible d'en contester la poésie, poésie impersonnelle, jaillissante, qui sourd du fond de l'âme populaire. S'il y a, dans le monde, au-dessus de nos vaines littératures de rhéteurs et de polisseurs de phrases, quelque chose d'inspiré, n'est-ce pas ces livres sans art et sans apprêt, éternellement vivans, où tant d'hommes de toutes nations ont senti le souffle de l'esprit de Dieu? Ce qui est vrai, ce qui est une marque de la race, c'est que les Hébreux n'ont pas inventé de genre littéraire, qu'en ce sens, ils n'ont eu ni art, ni littérature, ne possédant ni drame, ni épopée, ni peinture, ni sculpture. Ce qui est vrai, c'est que le génie d'Israël (et si l'on veut celui du sémite) s'est exercé dans un champ étroit, entre deux parois de rochers, d'où l'œil n'apercevait que le ciel ; mais il y a creusé une citerne si profonde que les siècles n'ont pu en tarir les eaux et que, des quatre coins du monde, les nations sont venues s'y abreuver.

Mettons hors de cause les anciens Hébreux ; ce n'est pas eux qui ont toujours vécu d'emprunt, contens d'exploiter les inventions de l'étranger. Quant aux Juifs de la *diaspora*, aux Juifs modernes surtout, nous avons remarqué qu'ils ont d'ordinaire reçu l'impulsion sans la donner. Et que de raisons pour cela : leur petit nombre, la double servitude à laquelle ils ont été pliés, la compression spirituelle du dedans et du dehors, l'esprit routinier pris dans le ghetto, le morcellement et l'insécurité de leurs écoles, l'amour superstitieux du passé national entretenu par l'oppression du maître chrétien ou musulman. Était-ce sous la verge du persécuteur que pouvait grandir l'esprit d'initiative? Le Juif a-t-il eu part à l'élaboration de la culture moderne, c'est surtout comme agent de transmission, comme roulier des idées et colporteur des

(1) Renan, *Histoire générale des langues sémitiques:* « Le caractère éminemment subjectif de la poésie arabe et de la poésie hébraïque tient à un autre trait de l'esprit sémitique, à l'absence complète d'imagination créatrice et par conséquent de fiction. »

sciences, des découvertes, des histoires, des contes. Israël a été un trait d'union entre l'Orient et l'Occident, entre l'antiquité et le moyen âge, entre le monde musulman et le monde chrétien. Tel a été son rôle capital ; et cette fonction qu'il garde encore parfois de nos jours, Israël la tient bien moins de ses instincts ethniques que de son histoire, de sa dispersion aux confins des races et aux confluens des civilisations. Que l'ancien peuple de Dieu n'ait apporté à notre culture que ce qu'il avait reçu d'autrui; qu'au milieu des peuples modernes, il n'ait pas montré de génie distinct, spécifiquement juif, cela ne semble-t-il pas prouver qu'il n'a plus de génie national particulier? que s'il en a eu un, chez lui, jadis, en Palestine, il l'a, depuis longtemps, perdu en son mélange avec nous? Et encore une fois, s'il n'a plus de génie propre, s'il n'est bon qu'à imiter, à emprunter, à transmettre aux uns ce qu'il reçoit des autres, comment ce mince résidu de Juda, dilué entre cent peuples, peut-il mettre en péril notre génie national ?

Ici prenons garde de confondre le Juif et la race juive, l'originalité nationale et les facultés individuelles. De ce qu'Israël, en tant que peuple, en tant que race, ne semble plus témoigner de génie national, il ne suit point que le Juif, en tant qu'individu, comme homme moderne, comme Français, Anglais, Allemand, soit toujours dénué de toute originalité, de toute spontanéité. Est-il vraiment certain que le don d'invention a été uniquement dévolu aux aryens et reste la marque de la race? Combien d'entre nous pourraient alors faire preuve de sang aryen? Je vois des peuples entiers qui, depuis des siècles, n'ont pas produit de génie créateur. Faut-il les ranger parmi les sémites? Ne soyons pas dupes de cette vague notion de race. Le petit nombre relatif des Juifs, l'épaisseur des nuages hier encore amoncelés sur le ciel de Juda, expliquent assez qu'à leur firmament ne scintille pas d'étoile de première grandeur. Peut-on dire pour cela que, poètes, artistes ou penseurs, les Juifs n'ont jamais été que des reflets de notre flambeau ou des échos de notre voix? Parce que, sans Descartes, il n'y aurait peut-être pas eu de Spinoza, irons-nous affirmer que Spinoza était un philosophe sans idées, sans vues et sans génie?

Et ce que nous n'oserions écrire de Spinoza, le plus grand des fils d'Israël, le dirons-nous d'un poète tel que Heine? Est-il faux que, à la lyre germanique, ce sceptique héritier du psalmiste ait ajouté une corde d'une finesse étrange? ou notre oreille n'en perçoit-elle plus les vibrations subtiles et les dissonances délicates? Si démodé que soit le poète juif en Allemagne, répèterons-nous que ses *Lieder* ne sont qu'une insipide versification de copiste sans spontanéité, sans imagination, sans humour, sans imprévu, sans génialité en un mot? Il me semble, quant à moi, que

dans toute cette riche poésie allemande, il n'y a pas de fantaisie plus libre. Arrêtons-nous un instant sur Heine. S'il reste aux Juifs un génie national, c'est chez l'auteur des *Reisebilder* que nous avons le plus de chance de le découvrir. Il a eu beau se faire baptiser, il garde la marque d'origine. Vous ne le comprendrez point si vous oubliez qu'il est né juif. Il y a chez lui, jusqu'en ses chants d'amour et ses plus naïves mélodies, une note étrangère à l'Allemagne du temps, quelque chose de douloureux et à la fois de mauvais, une saveur âcre, une pointe de malignité qui tient à ses origines, à son éducation, à la situation des Juifs alors en Allemagne. C'est l'oiseau échappé de la cage du ghetto et qui se souvient de sa prison, tout en volant bruyamment en tout sens pour essayer sa liberté ; il y a du défi et de la rancune dans ses roulades et ses battemens d'ailes. Je sais que la critique allemande lui est sévère ; on dirait que dans le poète elle se plaît à ravaler le Juif. Aux yeux de l'Allemagne, imbue de l'orgueil de race, n'être pas de sang teutonique est, pour un poète allemand, un péché originel, malaisé à racheter. Le nouvel empire ne veut rien devoir qu'au sang de Hermann. Du classique Walhalla, élevé sur la rive du Danube aux gloires germaniques, l'ingrat teutomane s'efforce d'expulser tout ce qui n'est pas fils de Thor. Heine a été traité par les critiques d'outre-Rhin, comme ses congénères, les musiciens, par Wagner. A lui aussi on a contesté toute originalité, tout don d'invention. Wilhem Scherer, l'historien de la littérature allemande, ne lui reconnaît qu'un rare talent d'imitation. Il est vrai que le moule des *Lieder* n'est pas à Heine ; il appartient au romantisme des Schlegel, de Tieck, de Novalis. Selon W. Scherer, le poète de la *Heimkehr* n'est que le dernier et le plus brillant des romantiques. On ne lui laisse même pas en propre ce qu'il semble avoir de plus personnel, cette ironie que d'aucuns appelaient l'ironie juive ; — elle aussi revient au romantisme allemand. Heine n'en est que la fleur suprême, fleur maladive aux parfums malsains, car il y a un ver dans cette rose allemande, le judaïsme (1).

Quand on trouve si aisé de faire rentrer l'auteur d'*Atta-Troll* dans le cadre historique de la poésie allemande, comment admettre qu'il y ait un génie juif, une poésie juive ? A travers ses partis-pris, la critique allemande montre à quel point le plus personnel des écrivains sortis de Jacob est de son temps et de son pays. Elle a

(1) L'historien Treitschke et le philosophe Hartmann, deux des éducateurs de l'Allemagne contemporaine, ne sont pas plus tendres pour Heine. Tous deux, du reste, laissent voir que chez le poète ils poursuivent le Juif, et, comme dit Hartmann, l'entrée du judaïsme dans la civilisation allemande. Le lecteur français lira avec profit le livre de M. L. Ducros : *Heine et son temps*, sa jeunesse (1886), et l'article de M. J. Bourdeau, *Revue Bleue*, 8 janv. 1887. Cf. Ad. Strodtmann, *Heine's Leben und Werke*.

raison : Heine est un Allemand et un romantique d'outre-Rhin. Il est beaucoup plus Allemand que ne le soupçonnent nombre de Français, ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait rien de personnel. Loin de là, il a un esprit, une verve légère, une agilité de pensée, si rare chez les Allemands (comparez Heine à Jean-Paul), que nous sommes portés à l'attribuer à son origine juive, ou à son séjour en France. Nous n'avons peut-être pas tout à fait tort. Si Allemand qu'il soit, il y a du Juif et du Français chez lui. De même que son contemporain et congénère Börne, Heine a subi l'influence de l'esprit français, non-seulement des idées françaises, mais du génie même de la France. Il s'en est imbu à un degré impossible peut-être à un Allemand de sang teutonique. Cela est une part de son originalité, et cela tient sans doute au sang d'Israël. Veut-on qu'il y ait un génie juif, c'en est là le principal trait ; il se ramène à cette faculté peu commune partout, même chez les fils de Juda, de s'assimiler à la fois le génie de deux peuples. Mais cela ne saurait constituer un génie national distinct. Cet avantage (en est-ce toujours un ?), le Juif le doit à ce que, si marquée qu'elle soit sur son cerveau par l'éducation et par le milieu intellectuel, l'empreinte nationale, française, anglaise, allemande, est chez lui moins profonde, étant d'habitude moins ancienne, n'ayant pas été imprimée dans sa chair et ses moelles durant des siècles et des siècles. Par cela même, à l'inverse de la plupart d'entre nous, dont les pores sont fermés à l'esprit du dehors, le Juif reste perméable au génie des peuples où baignent son intelligence et ses membres. Il s'en imprègne comme une éponge, il en absorbe l'esprit, il en prend pour ainsi dire la teinte. C'est ainsi que nous voyons des Juifs russes ou allemands se faire si vite Français et Parisiens. Au rebours de ses pères, recouverts du Talmud comme d'un cuir épais, le Juif moderne subit plus rapidement que nous l'action du milieu et du moment.

Des poètes, si nous passons aux artistes, aux musiciens, ils nous suggèreront des réflexions analogues. C'est peut-être dans l'art où ils ont remporté les triomphes les plus retentissans que les Juifs ont montré le moins de facultés créatrices. Remarquons d'abord qu'il n'y a pas plus de musique juive que de poésie juive. Il y a eu seulement des musiciens juifs qui, tous, se rattachent au pays où ils sont nés, ou au pays où ils ont vécu. Dans ces rejetons de Jacob, on reconnaît du plant d'Allemagne, de France, de Russie, d'Angleterre (1). Rien, chez ces musiciens juifs, qui ressemble à un génie national juif. Autrement, qui eût osé contester leur origi-

(1) Parmi les musiciens qui ont essayé de doter l'Angleterre d'une musique anglaise, beaucoup sont d'origine juive : ainsi J. Nathan, sir Julius Benedict, sir M. Costa, F. Cowen, sir A. Sullivan.

nalité? Halévy, Hérold, sont Français, et entre les plus Français de nos compositeurs, ils ont, à un haut degré, les qualités de notre race, l'esprit, la vivacité, la grâce enjouée, la mesure, l'art de la composition. Mendelssohn, le *Wunderkind* de Goethe, est Allemand par l'inspiration autant que par les formes de son art. Il a de l'Allemagne le sérieux, la science, la poésie, la profondeur, le sentiment de la nature. Si le Juif perce chez lui, c'est par l'effort de la mise en œuvre et le voulu de la composition, par le sens critique, par une sorte d'éclectisme. Pour Meyerbeer, le fond, chez lui aussi, est allemand; a-t-il quelque chose de juif, c'est la faculté de s'approprier tour à tour le goût ou le style allemand, italien, français; c'est l'art de les associer, sans toujours réussir à les fondre ensemble. Il est Juif en tant qu'il semble cosmopolite, qu'il sait emprunter à des peuples différens des élémens contraires. C'est chez lui surtout que l'esprit de combinaison prédomine. A ce titre, il est éminemment représentatif. A lui pensait Wagner, en refusant aux Juifs tout génie créateur. S'il est vrai que la musique juive est une sorte d'amalgame de styles divers, quelque chose de composite, comme le nom dont s'était affublé l'auteur de l'*Africaine*, cela est surtout vrai de Giacomo Meyerbeer. Mais cela ne constitue pas une musique nationale juive; cela en est plutôt la négation. Y a-t-il parfois chez Meyerbeer (et j'en dirai autant de Mendelssohn) une inspiration proprement israélite, c'est l'inspiration religieuse, c'est l'austère écho biblique qui traverse telle page du *Prophète*.

Et maintenant, faut-il nous demander quel sera le rang des musiciens israélites, de Meyerbeer, notamment, dans l'histoire de l'art? Ce n'est pas ici le lieu (1). Le fait est que l'opéra, un royaume qui, lui aussi, a ses révolutions, est demeuré tout un demi-siècle sous le sceptre de Meyerbeer. C'est déjà un long règne pour un Juif d'originalité mince. On a dit de lui qu'à force de volonté, il s'était élevé du talent au génie: beaucoup de talent cuisiné dans beaucoup de patience, notait, je crois, Thomas Graindorge. Cela encore pourrait être donné comme un trait de race; car, nous le savons, ce qui fait la force du Juif, c'est la ténacité associée à la souplesse. Quant à n'accorder à l'auteur des *Huguenots* que du savoir-faire, de la facture, des trucs de métier, ou encore la science de l'effet, l'entente du décor, la connaissance de la scène, l'art d'exploiter une situation de théâtre ou une idée musicale, comme ses congénères de la Bourse exploitent une situation de place, il faudrait,

(1) Je remarquerai en passant qu'un des premiers détracteurs de Meyerbeer a été son congénère Mendelssohn, importuné sans doute des succès au théâtre d'un artiste qu'il se sentait inférieur. (Voyez les lettres de Mendelssohn Bartholdy : *Briefe aus den Jahren* 1830-1847, *passim*. (Leipzig, H. Mendelssohn.)

pour cela, ignorer le duo de Valentine et de Raoul, et l'acte de la cathédrale dans le *Prophète*. Ses opéras français pourront passer de mode comme son *Crociato* et ses opéras italiens ; il n'en restera pas moins qu'un Juif berlinois aura donné à deux générations de chrétiens le sentiment du sublime. Certes, sa musique a vieilli ; nous en sentons aujourd'hui les taches, l'artifice. Elle nous choque par ses italianismes, par la banalité de ses formules ou la vulgarité de son instrumentation. De tous les compositeurs de son siècle, Meyerbeer n'en a pas moins été le plus dramatique. On peut railler, avec Wagner, l'opéra historique, trouver que c'est un genre faux, bâtard ; on est libre de préférer le drame lyrique et les symboliques légendes. Cela n'empêche que cet opéra historique a régné sur les deux mondes, et que Meyerbeer en a marqué l'apogée. Juif ou chrétien, c'est assez pour la gloire d'un artiste.

Ainsi donc, qu'on leur concède ou qu'on leur refuse la spontanéité de l'art, l'imagination, la force créatrice, il est manifeste qu'il n'y a plus, chez les enfans d'Israël, de génie national. Il y a seulement des facultés qui se rencontrent plus souvent chez les Juifs que chez d'autres : l'esprit de combinaison, le don d'adaptation, l'art d'associer des élémens divers, l'aptitude à comprendre des génies nationaux différens (1). Au fond, cela se ramène toujours à ce que nous avons appelé la faculté maîtresse du Juif, à sa capacité d'assimilation. En dehors de cette flexibilité, de cette élasticité intellectuelle, je ne sais trop s'il reste à ses artistes ou à ses écrivains quelque chose de spécialement juif. Vous noterez bien, chez eux, deux ou trois traits ; encore sont-ils loin d'être communs à tous. C'est ainsi que nous nous figurons parfois reconnaître en eux quelque chose d'oriental. Je leur saurais gré, quant à moi, de nous apporter sous notre ciel brumeux un rayon du ciel d'Orient. Mais ce reflet d'Orient, que nous croyons apercevoir dans la prunelle de leurs filles, beaucoup des fils de Jacob l'ont-ils dans l'âme ? Alors même que leur imagination nous paraît avoir une teinte orientale, est-ce bien là un fait d'atavisme, un obscur souvenir de Sion et du Carmel transmis à travers les migrations séculaires ? — « Ce que vous prenez chez nous pour un trait de race, me disait à ce propos un Israélite, n'est le plus souvent que l'empreinte de l'éducation ; les livres y ont plus de part que le sang. Nous nous sommes si longtemps tournés vers les collines de

(1) De là peut-être le succès des Juifs comme exécutans et interprètes de la musique d'autrui. A cet égard, aucun pianiste peut-être n'a égalé Antoine Rubinstein. A Bayreuth même, la direction de *Parsifal* est réservée à un artiste d'origine juive, M. Hermann Lévy. Le célèbre violoniste allemand, J. Joachim, est également d'Israël comme l'était la grande cantatrice Pauline Lucca. A rapprocher de ces musiciens les acteurs juifs.

Jérusalem, que la vision de l'Orient flotte encore dans nos yeux, que les voix de l'Orient nous tintent encore aux oreilles. Quand nous avons vingt ans et le loisir de rêver, il y a des palmiers dans nos rêves, — plus de palmiers peut-être qu'il n'y en a jamais eu dans la Palestine. De fait, nous ne sommes plus guère Orientaux qu'en tant que nous nous figurons l'être. Comme celui de Disraëli, l'auteur de *Tancrède*, notre orientalisme est un orientalisme de tête, qui ressemble fort à celui d'un pasteur anglais nourri de métaphores bibliques. »

Un trait fréquent chez les écrivains juifs, c'est l'ironie ; la plupart en ont un grain. On pourrait dire que cela remonte loin chez Israël, jusqu'à cette terrible ironie des prophètes d'une âpreté parfois féroce. Mais ce penchant leur vient-il de Juda et d'Éphraïm, ou de leurs pères de la *rue aux Juifs ?* Plutôt de ces derniers, croyons-nous, de leurs humiliations, de leurs souffrances. C'est encore un fruit de la persécution, une âcre fleur d'amertume éclose sur les eaux saumâtres des rancunes séculaires. Prend-elle parfois, cette ironie, quelque chose de satanique, cela vient de l'enfer du ghetto et de la longue damnation de la *Judengasse;* ou bien, c'est le juif baptisé qui, avec Heine, se venge sur Dieu et sur la société chrétienne de l'opprobre du baptême forcé (1). Opprimés ou disgraciés, l'ironie, la raillerie, le sarcasme, ont toujours été l'arme des faibles. On connaît l'esprit caustique des bossus, et le judaïsme a été, durant des siècles, comme une difformité. L'ironie du Juif n'a du reste rien épargné ; il s'est moqué de lui-même comme du reste. Les chrétiens n'ont guère plus mal parlé des Juifs que les Juifs eux-mêmes. En cela, ils nous ressemblent à nous Français, et ce n'est peut-être point leur seule ressemblance avec nous.

N'y a-t-il pas, par certains côtés, par la souplesse légère de l'esprit, par une sorte de désinvolture intellectuelle, une secrète affinité entre l'esprit juif et l'esprit français ? Des étrangers l'ont affirmé. Je confesse l'avoir cru jadis. Cela m'expliquait la prompte acclimatation des Juifs sur nos boulevards, et comment, parmi les oracles de nos badauds, il y en a tant de Parisiens importés d'outre-Rhin. Mais non, Israël nous a tout bonnement prouvé par là sa merveilleuse faculté d'adaptation. « Prenez garde, me répondait un Juif alsacien, ce que vous dites du Juif et du Français, d'autres l'ont dit du Juif et de l'Allemand, du Juif et de l'Anglo-Saxon. Pour apercevoir des ressemblances différentes, il suffit de changer de place ou de changer de jour. » Je me rappelai en effet certaines pages de Heine où le

(1) Il s'en faut, du reste, que l'ironie juive ait toujours ce fiel diabolique. Loin de là, témoin Disraëli, Lud. Halévy et plus d'un écrivain français. En Allemagne, comme représentant de l'ironie enjouée, on peut citer David Kalisch (1820-1872), le populaire auteur de la *Posse* berlinoise et le fondateur du *Kladderadatsch*, de Berlin.

versatile auteur de *Lutèce* célèbre la parenté de l'esprit allemand et de l'esprit juif, tous deux uniques, par la moralité, par la profondeur de la pensée et le sérieux du sentiment (1). Un israélite anglais ne serait-il pas encore mieux venu à dire que le Juif se rapproche de l'Anglo-Saxon par son esprit pratique et son esprit d'entreprise, par son ardeur contenue, son énergie, sa ténacité ? Le Juif d'Italie découvrirait aisément des affinités entre le génie italien et la finesse, la fécondité en ressources, la dextérité d'Israël. Et ainsi de suite en tout pays, même en Russie, où la participation de certains Hébreux à la propagande nihiliste pourrait servir de preuve à la parenté du Juif et du Slave. C'est un jeu d'esprit auquel il est facile de se divertir (2). Qu'en conclure, sinon qu'il y a toujours quelque artifice dans les rapprochemens de ce genre, et que, de leur passage à travers tous les climats et de leur contact avec toutes les civilisations, les Juifs ont gardé une étrange plasticité qui les rend partout assimilables à leurs compatriotes de souche aryenne.

Inutile, après cela, d'insister sur la rapidité avec laquelle le Juif, l'Israélite cultivé surtout, se nationalise dans chaque pays. Mais en devenant Français, Allemand, Anglais, Américain, il garde parfois, à son insu, quelque chose des pays où vécurent ses ancêtres. Je ne dirai point qu'il demeure plus ou moins cosmopolite, le petit nombre seul est cosmopolite ; mais il est, moins que nous, exclusivement national ; il a plus d'ouvertures sur le dehors. Les langes traditionnels de préjugés nationaux dont chaque peuple est comme emmailloté, le Juif a moins de mal à s'en défaire. C'est là souvent son originalité et sa supériorité. L'Israélite cultivé arrive plus aisément que nous à voir son pays du dedans et à la fois du dehors. Il en sent le génie national comme un indigène, et il le juge comme un étranger. Par là Israël reste toujours propre à servir d'intermédiaire entre les divers peuples, à les rapprocher les uns des autres, à les expliquer les uns aux autres. C'est ainsi que Heine et Börne ont jeté pardessus le Rhin, entre l'esprit français et l'esprit allemand, un pont aujourd'hui en ruines. C'est ainsi encore qu'une mince juiverie du Danemark nous a donné un critique comme G. Brandes, l'homme de l'Europe peut-être qui a le mieux pénétré le génie des diverses littératures.

Nous avons beau battre tous les buissons, impossible de décou-

(1) Heine, *Shakspeare's Mädchen und Frauen.*

(2) Quelques érudits s'y sont laissé prendre et ont cru découvrir là un argument en faveur de l'origine hébraïque de telle ou telle nation chrétienne. Chez quel peuple ne s'est-on pas flatté de retrouver les dix tribus d'Israël ? Entre les innombrables essais de ce genre, je citerai le suivant, dont le titre parle assez : *Anglo-Israel and the Jewish problem. The ten lost tribes of Israel found and identified in the Anglo-Saxon Race,* by Th. Rosling Howlett, B. A.; Philadelphia, Spangler, 1892.

vrir un génie national juif, ce qui ne veut pas dire que les fils de Jacob, pareils à la statue de Condillac, n'aient d'impressions et d'idées que celles que leur suggère notre contact. Je ne sais si l'âme du sémite diffère beaucoup de celle de l'aryen ; mais l'âme juive ne rend pas toujours le même son que l'âme chrétienne. Cela tient à ce qu'elle n'a pas été, comme la nôtre, bercée dans la crèche de Bethléem, et que la religion laisse sur les âmes une empreinte plus durable qu'on ne l'imagine. Cela tient, non moins, à la longue humiliation d'Israël. J'admets donc volontiers qu'entre le Juif et nous, il puisse subsister des différences de caractère, des nuances de sentiment ; mais je ne vois pas que ce soit un désavantage pour nous et pour notre civilisation. J'ai peu de goût, je l'avoue, pour l'uniformité ; je laisse cela aux jacobins. A mes yeux, l'idéal d'une nation n'est pas un monolithe d'un seul bloc, ni un bronze fondu d'un seul jet. Mieux vaut, pour un peuple, être formé d'élémens divers et de races multiples. Si le Juif diffère de nous, tant mieux ; il y a plus de chances pour qu'à notre monotone et plate culture moderne, en train de faire du globe un potiron bien lisse, il apporte parfois un peu de variété. Je suis tenté de leur reprocher, à ces fils de Sem, comme aux Orientaux qui s'habillent à notre mode, de trop nous ressembler, de trop nous imiter. Mais à quoi bon ! Quand ils n'auraient aucune originalité spécifique, quand ils ne seraient, ainsi que les Slaves, au dire des Allemands, qu'une matière ethnique brute, ne serait-ce rien que de nous fournir l'étoffe de philosophes comme Spinoza, de compositeurs comme Mendelssohn, de virtuoses comme Rubinstein, de poètes tels que Heine, d'orateurs tels que Gambetta, d'actrices telles que Rachel ? Lorsque je rencontre le lamentable convoi de ces Juifs russes en voie d'exode, qui, refaisant en sens inverse, à des siècles de distance, le long chemin d'exil suivi par les pères de leurs pères, vont chercher la liberté aux pays où le soleil se couche, je me demande si quelqu'une de ces piteuses Juives, amaigries par les fatigues de la route, ne porte pas dans ses flancs quelque futur Messie de l'art ou de la science. La mère de Spinoza a dû débarquer ainsi en fugitive sur les plages basses de la Néerlande. Quant à moi, pour un métaphysicien tel que Baruch de Spinoza, pour un poète comme Heine, pour une Rachel seulement, je me résignerais à doubler le nombre des Juifs de France.

III.

Soit, dira-t-on, le Juif n'a plus de génie national, partant il ne peut guère dénaturer le génie français, le génie allemand, le génie slave. Cela ne suffit pas à nous rassurer : à côté du péril intellec-

tuel, il y a le péril moral. Vous nous avez dit que le Juif, notre égal, parfois notre supérieur pour l'intelligence, nous était fréquemment inférieur pour l'âme, pour le caractère. S'il n'y a pas de génie national juif, n'y a-t-il pas un esprit juif qui est en train de corrompre l'esprit français, de corrompre l'esprit allemand, l'esprit russe, l'esprit américain? car, Néo-Latins, Teutons, Slaves ou Anglo-Saxons, c'est une croyance reçue de chacun de nous que notre sang est pur et notre race saine. Chaque nation se persuade volontiers que la corruption lui vient du dehors. Ingénuité ou hypocrisie peu digne de grands peuples!

Y a-t-il un esprit juif, c'est-à-dire les Juifs ont-ils des tendances morales et sociales radicalement différentes des nôtres? Cela encore me paraît douteux. S'il y a un esprit juif, c'est dans le sens où il y a un esprit catholique, un esprit protestant, dans le sens confessionnel. Cet esprit juif, on le retrouve presque intact dans les juiveries de l'Est, là où les fils d'Israël vivent en groupes compacts; il est respectueux du passé, attaché à la tradition; il est formaliste et défiant des nouveautés. Voilà l'esprit judaïque tel que l'ont façonné le Talmud et le ghetto. Ce n'est pas là ce que d'habitude, en Occident, on appelle l'esprit juif; c'en est plutôt le contraire, — car, j'en ai déjà fait la remarque, ce que notre ignorance entend d'ordinaire par l'esprit juif, c'est l'esprit du Juif déjudaïsé à notre contact, esprit de négation que le Juif a pris chez nous en respirant l'air et les miasmes de notre atmosphère. Cet esprit trop commun chez eux, esprit de révolte contre toute tradition et toute autorité, il est juif à peu près comme l'esprit de Voltaire et de Diderot est catholique. Il a été inoculé aux fils de la Synagogue par des chrétiens. La démonstration en a encore été faite sous nos yeux en Russie. J'ai dit ailleurs comment le nihilisme russe déteignait sur la jeunesse juive qui fréquentait les écoles russes (1). Il en a été de même en Allemagne, de l'hégélianisme, du pessimisme, du matérialisme. Ici ce qui caractérise le Juif, c'est que de même que le catholique et à l'inverse du protestant, il passe souvent sans étapes, et comme d'un saut, de la foi de ses ancêtres à la négation totale, — et à l'inverse du catholique, le dogme et le rituel qu'il abandonne, il est rare que le Juif y revienne.

Laissant de côté, pour aujourd'hui, les questions sociales et la politique, à quoi reconnaissons-nous l'esprit juif et en quoi se manifeste-t-il? Est-ce dans le mercantilisme qui s'est glissé partout; dans la recherche du bien-être et de ce qu'on appelle, d'un nom étranger à Israël, le confortable? Est-ce dans l'amour du lucre et

(1) Voyez l'*Empire des Tsars et les Russes*, t. II, livre VII, ch. II; cf. t. III, livre IV, ch. III.

du luxe, dans la passion de jouir, dans le matérialisme pratique que nous respirons et que nous exhalons partout autour de nous ? Est-ce dans la vénalité qui ronge nos hommes publics, et qui, pareille à un chancre honteux, menace de dévorer peu à peu les chairs d'une nation naguère encore brillante de santé ? Cette corruption parlementaire qui nous envahit depuis une douzaine d'années, le courtier juif d'outre-Rhin en est trop souvent le véhicule; mais pourquoi est-ce dans notre France républicaine que le bacille corrupteur semble trouver le meilleur bouillon de culture ? Cela tient, hélas ! à bien des causes : à nos dissensions politiques, à notre désunion sociale, aux préjugés artificiellement entretenus des classes populaires contre les classes élevées et les familles où l'honneur était un héritage toujours intact; cela tient aux appétits des nouvelles couches qui assiègent avidement la table du pouvoir, impatientes d'avoir quelque chose à se mettre sous la dent, à la voracité des politiciens faméliques, dupeurs effrontés du suffrage universel; cela tient, en un mot, à l'abaissement graduel du niveau social et du niveau moral de nos assemblées électives. Ne connaissons-nous pas, de l'autre côté de l'Atlantique, un grand pays où le sémite ne passe point pour régner, et qui, pour des causes analogues, souffre d'un mal semblable ? C'est le résultat de la prédominance des intérêts matériels et de la transformation démocratique de nos sociétés; et s'il plaît à notre patriotisme de lui donner un nom étranger, nous pouvons aussi bien dire que c'est de l'américanisme.

Où donc est la marque de l'esprit juif, et quelle en est l'expression dans l'art, dans la littérature ? Elle est bien avilie, bien salie, notre littérature moderne, notre littérature française surtout; elle vous a trop souvent un fumet de faisandé, un relent de pourri qui soulève le cœur. La faute en serait-elle au Juif ? Mais est-ce bien Israël qui, depuis cinquante ans, a donné le ton aux lettres françaises ? et comment est-ce en France, un des pays où il y a proportionnellement le moins de Juifs, que la littérature s'est le plus gâtée ? Qu'ont donc de sémitique notre théâtre ou notre roman? Le naturalisme qui se plaît à ravaler la nature humaine, l'énervant pessimisme, le dilettantisme affadissant, le niais cabotinage, sont-ils des produits de la synagogue ? Est-ce du *talmud-tora* que sortent les jongleurs de mots, les inventeurs de l'écriture artiste qui font de l'art un puéril kaléidoscope de sons et de couleurs ? Je distingue bien au théâtre, dans le roman, dans la presse surtout, quelques fils de Jacob; mais qui s'aviserait de voir en eux les chefs d'orchestre de notre littérature ? Serait-ce d'Israël que nous sont venus le décadentisme, le symbolisme, le baudelairisme dépravé, l'occultisme mystificateur ? Sont-ce des Juifs exilés de la terre sarmate qui nous ont apporté

dans leurs crasseuses lévites la dernière épidémie littéraire, l'égotisme, le culte du moi, insipide et malsaine fadaise dont sont victimes tant de novices ingénus? Dans la cohue tapageuse des « jeunes, » mûrs ou adolescens, qui s'évertuent à surprendre l'attention par l'étrangeté bariolée de leur prose alanguie, ou par le déhanchement rythmique de leurs vers désarticulés, j'aperçois bien quelques arrière-neveux d'Abraham, et non peut-être des moins lestes. Je ne sais qui l'a dit : Il y a presque autant de sémites dans nos petits cénacles littéraires qu'à la petite Bourse ; mais je ne vois pas qu'on puisse réclamer pour eux l'initiative. Ni M. Mikhaïl Éphraïm, ni M. Kahn, n'auraient eu pareille prétention. Ils se bornent, ces fils de Jacob, à suivre la mode du jour en cherchant à deviner celle de demain. Là comme partout, ils font preuve de savoir-faire, d'agilité, de subtilité ; mais si l'on est en droit de leur dénier l'imagination créatrice, c'est ici. Ils ne sont même pas, ces Juifs d'outre-Rhin ou d'outre-Vistule, les seuls étrangers d'origine qui se délectent à renouveler notre prose ou notre poésie française. Grecs, Roumains, Flamands, Slaves, créoles, ils s'y sont tous attelés ; c'est dans notre vieille langue comme une invasion de barbares raffinés. Puissent-ils l'assouplir sans la trop déformer !

Il y a bien, au théâtre, un genre secondaire, à demi démodé, où les fils de Juda ont longtemps primé. Sans Hervé, l'auteur du *Petit Faust,* peut-être même eussent-ils pu réclamer un brevet d'invention. Je veux parler de l'opérette française, de l'opéra-bouffe du second Empire. Voilà, semble-t-il, un genre français. Or, poètes et musiciens, les créateurs de l'opérette avaient, pour la plupart, du sang des tribus. Faut-il croire pour cela que c'est un genre juif? Mais comment cette opérette est-elle née en France et n'a-t-elle fleuri qu'à Paris? Dirons-nous qu'*Orphée aux enfers*, *la Belle-Hélène*, *la Grande-Duchesse* personnifient l'esprit juif dont la verve sacrilège se rit des rois et des dieux? Ces irrévérencieuses parodies de l'héroïque et du divin sont-elles un jeu de l'ironie juive? Je le veux bien ; l'ironie juive, cette fois, n'est pas bien cruelle ; mais comment n'y pas reconnaître la gaîté française et la « blague » parisienne, qui n'ont jamais été très fortes sur la notion du respect? Hector Crémieux et Offenbach ont eu bien des précurseurs depuis l'*Énéide travestie*, depuis *la Pucelle* et *les Galanteries de la Bible*, sans remonter au *Gargantua* et aux *Dialogues* de Lucien. Quelle est la chose sainte pour le croyant ou le patriote que n'ait tournée en ridicule l'esprit gaulois? Que de Français de la vieille France,— qui, elle, n'était pas juive, n'ont point rougi de traiter les patriarches de la Bible, les saints de l'Évangile, et les héros de notre histoire, comme les librettistes des Variétés ou des Bouffes ont accommodé les héros d'Homère et les demi-dieux de la Grèce ! Ne faisons point les Pha-

risiens; soyons francs vis-à-vis de nous-mêmes : c'est bien là un plant de notre sol qui ne pouvait guère pousser ailleurs. Offenbach a beau être venu d'Allemagne et avoir cueilli des motifs dans les partitions d'outre-Rhin, c'est Paris qui l'a inspiré, Paris qui lui a fourni ses sujets, son style, sa musique pimpante et piquante. Tous les auteurs, compositeurs, acteurs de *la Belle-Hélène* et de *la Grande-Duchesse*, eussent été d'Israël que le genre n'en resterait pas moins français et parisien. Ici, comme d'habitude, les Juifs n'ont pas donné le branle, ils n'ont fait qu'entrer dans la danse.

Autre exemple : la chronique des journaux du boulevard, encore un genre frivole, spirituel à vide, né spontanément en France. Là aussi plusieurs Juifs se sont fait un nom ou, ce qu'ils aiment mieux, se sont fait des rentes. C'est toujours même histoire, même souplesse et même faculté d'adaptation des fils de Juda. Journal ou théâtre, ils se montrent les plus Parisiens des Parisiens de Lutèce, et tous ces Parisiens parisiennans ne sont pas nés en France. Rien de plus divertissant à cet égard que la carrière d'Albert Wolf, le juif allemand, admiré pour son bagout, par tant d'ingénus, comme le type du journaliste parisien. On connaît le mot d'une jeune Berlinoise à un de nos compatriotes : — « Quel est, pour vous, en français, le meilleur style du jour? N'est-ce pas celui d'Albert Wolf? » — J'ai retrouvé cette opinion dans de graves feuilles anglaises ou américaines. Le plus drôle est qu'elle était partagée de nombre de Français, — de provinciaux, il est vrai. Israël a souvent fourni la presse, la nôtre surtout, d'acrobates de lettres, de pitres de journal, de clowns de feuilleton. Il singe, au besoin, le Français, né danseur, comme on sait, et il dépasse son maître ; il est plus Parisien, plus boulevardier que nature. Tristes exploits et vils triomphes pour les héritiers des prophètes et les descendans des Machabées! Ils me rappellent ces ingénieux petits Juifs, bons à toutes les joyeuses besognes, les Grecs de l'empire, les *Græculi* de Rome qui, après avoir, eux aussi, donné au monde des héros et des dieux, épuisèrent le résidu de leur génie à divertir l'ennui des Romains de la décadence. Mais non ; c'étaient leur frivolité vicieuse et leur corruption de peuple usé que ces Grecs d'Achaïe ou d'Ionie apportaient à Rome ; tandis que c'est notre propre frivolité, c'est notre pourriture et nos vices, appris et imités de nous, que, pour notre plaisir et pour leur profit, cultivent, chez nous, ces *Hebraïculi*, ces *Judaïculi* dégénérés. Ils nous versent, hélas ! de l'eau de notre fontaine et du vin de notre cru. Ce n'est ni des rochers du Carmel, ni des neiges du Liban que découlent la légèreté gouailleuse du Parisien, le scepticisme irrévérent du Français. Interrogez un étranger, un Anglais, un Allemand, voire un de nos amis russes. Il vous dira que cela tient au sol, à la race, à l'histoire, — au sang celte, à la

tradition latine, à l'Église romaine, aux Jésuites, — car, au dehors, non moins que chez nous, il est des gens qui mettent tout sur le compte du jésuite, comme d'autres sur le compte du Juif. Jésuite ou Juif, l'un comme explication vaut l'autre : ce sont nos deux boucs émissaires; on peut tout rejeter sur eux. Ils ont tous deux bon dos.

Il nous reste une primauté que personne ne dispute à la France de la troisième république : c'est celle de la pornographie. Sur ce terrain, nous sommes sans rivaux. Pour certains de nos journaux, littéraire est devenu synonyme de pornographique. Cette abjecte royauté, à qui la devons-nous? Est-ce au Juif? est-ce le sémite, avec ses antiques *kedeshoth*, qui nous a fait passer du culte de la dame au culte de la fille? Mais l'Angleterre compte autant et plus de Juifs que la France, l'Allemagne en possède sept ou huit fois plus que nous; et anglaise ou allemande, la littérature de nos voisins n'est pas contaminée comme la nôtre. Le conteur galicien, Sacher-Masoch, raconte qu'un relieur israélite d'une bourgade de Hongrie, ayant reçu d'une de ses coreligionnaires un roman de Zola, répondit à sa cliente qui lui réclamait le volume : — « Je l'ai fourré au poêle, ce n'est pas un livre pour une femme juive. » — De combien de livres ou de journaux rédigés ou édités par des Juifs, n'aurions-nous pas à dire : cela n'est point pour une femme chrétienne? — Mais les Juifs ont-ils la spécialité de cette marchandise littéraire? sont-ils seuls à étaler dans nos feuilletons ces élégantes turpitudes? Certes, le métier est trop profitable pour qu'aucun n'y mette la main. Nos ancêtres avaient des peintres qui peignaient à la cire et au jaune d'œuf, nous avons une école qui peint à l'ordure et trempe ses pinceaux dans l'immondice. Tels directeurs de feuilles populaires, qui font profession d'éclairer les foules, réclament la liberté de polluer la jeunesse et tiennent publiquement boutique d'obscénités, comme ailleurs, en des pays arriérés, ils auraient ouvert, dans une ruelle écartée, un bouge mal famé. Mais les tenanciers de ces bazars de lettres sortent-ils tous de Jacob? — De même pour les écrivains dont la Muse, aux grâces de courtisane, s'ingénie aux poses lascives, experte à tous les artifices propres à chatouiller les sens des petits vieillards libidineux. Sont-ce bien toujours des fils de la maison d Israël, retombés aux fornications d'Ohola et d'Oholiba, qui se font les prêtres d'Astarté, la Syrienne, et qui dansent en chantant d'impures litanies devant la Bête apocalyptique, vêtue de pourpre et d'écarlate, aperçue naguère par M. Alexandre Dumas (1)? Sont-ils tous de Juda les chorèges de ces immodestes théories, les maî-

(1) Lettre à M. Cuvillier-Fleury (préface de *la Femme de Claude*).

tres de cette poésie lubrique, habile à jongler avec les équivoques luxurieuses, à rehausser les voluptueuses images de la gaze indiscrète de vocables transparens comme des maillots couleur de chair? Hélas! je reconnais plus d'un chrétien, baptisé au nom du Christ, parmi ces poètes de l'indécence qui inventent dans l'impur et, comme on l'a dit, idéalisent dans l'obscène (1). Si c'était là tout ce qui nous reste de poésie, nous n'aurions, avec Platon, qu'à bannir les poètes, — sans les couronner de fleurs; et si c'était là vraiment l'esprit juif, je demanderais qu'on relevât le ghetto.

Mais y a-t-il, chez nous, une poésie qui ait quelque chose d'israélite, ce n'est pas celle de M. Catulle Mendès; c'est plutôt celle de l'auteur des *Ouvriers*, de M. Manuel, le petit-fils du lévite, modeste et discrète poésie, intime, domestique, un peu courte peut-être, mais chaste, mais saine. La lyre aux cordes lydiennes et les cymbales phrygiennes n'ont rien de commun avec le psaltérion des filles de Juda et la harpe du roi prophète. Les Juifs qui nous chantent la volupté sur le mode ionien sont les élèves des Gentils. Allez voir, là-bas, les juiveries où la loi et les rabbins ont gardé l'autorité; on y fait encore des vers en hébreu et en jargon; je vous assure que la mère les laisserait chanter devant sa fille. Des prophètes à Jehuda Halévy et du moyen âge à nos jours, les *Hebraïca* et les *Judaïca* constituent une littérature immense; je ne crois pas que, dans aucune, les *erotica* tiennent moins de place. *Shir Hashirim*, *le Cantique des cantiques*, cette brûlante églogue de l'amour oriental, chaste jusqu'en sa crudité (comparez *Daphnis et Chloé*), *Shir Hashirim* est isolé dans la poésie hébraïque, et la Synagogue, qui ainsi que l'Église n'y voit qu'une allégorie, n'en permettait la lecture qu'aux hommes de trente ans. Les peuples qui pratiquent la Bible et qui se sont le plus imprégnés de l'esprit de Juda sont les moins indulgens aux jeux délétères de la pornographie. Je ne sais rien de plus opposé à l'esprit d'Israël, esprit de pureté et de sainteté domestique, qui a toujours traité les rapports des sexes en chose sérieuse, y apportant une sorte de pédantisme médical. Les Juifs qui en font un objet de divertissement spirituel, ou de raffinement sensuel, sont infidèles aux traditions de leur race; ce sont, comme disent leurs coreligionnaires d'Orient, des *apicoresim*, des épicuriens, des mécréans qui n'allument plus les flambeaux de Chanouka. On ne badinait pas avec l'adultère dans les écoles de Judée. Nous savons quel châtiment lui réservait la loi; et, cette peine, un vieux Juif parisien avait naguère le mauvais goût d'en demander le rétablissement, insis-

(1) Le mot est de M. James Darmesteter.

tant pour qu'elle fût appliquée aux pornographes du feuilleton aussi bien qu'aux épouses coupables (1). Eux aussi, affirmait-il, tombent sous la loi du retranchement. Ici encore, loin du pharisaïsme! ce n'est pas un défaut français, et nous avons assez des nôtres sans emprunter ceux de nos voisins. Ici encore, y a-t-il une tradition, une filiation, c'est chez nous, Aryens, fils de Rome et de la Grèce, que les eaux du baptême n'ont pas purifiés. Cette veine de corruption, cette moisissure morale qui va s'élargissant et s'étalant à la surface de nos sociétés, elle remonte loin chez nous : de la littérature secrète du XVIIIe siècle, à la Renaissance, au moyen âge, à l'antiquité. Si l'Angleterre de la restauration n'avait eu son théâtre, et l'Italie du *Quattro* ou du *Cinque cento* ses conteurs et son divin Arétin, on pourrait croire que c'est encore là un produit de l'esprit gaulois ; d'aucuns diraient de l'esprit latin. D'où vient-elle, en réalité, cette abjecte littérature, tout ensemble grossière et raffinée, hymne impudique à la glorification des voluptés réprouvées par l'Église et par la Synagogue? Elle vient du néo-paganisme, du culte restauré de la chair et des sens, auxquels cèdent à la fois le Juif déjudaïsé et le chrétien déchristianisé. Pour s'en laver et s'en guérir, ils n'auraient tous deux, Juif et chrétien, qu'à se replonger, au pied de l'Hermon, dans les eaux frigides des sources du Jourdain.

Ne nous flattons point; tout, pour le Juif, n'est pas bénéfice dans son rapprochement avec nous. Comme aux Orientaux, chrétiens ou musulmans, le brusque contact avec notre civilisation lui est souvent funeste. En même temps que la contagion de nos idées, il subit l'infection de nos vices. Contre ces maladies-là, il n'a pas d'immunité. Ce n'est point la faute de sa morale; la morale juive est la même que la morale chrétienne. Elle n'en diffère que par des nuances; elle est fondée sur la même foi en Dieu et sur le même décalogue. Ce qui est vrai du Juif, peut-être encore plus que du chrétien, c'est qu'en abandonnant les rites et la foi de ses aïeux, il garde rarement intacte la morale incorporée à cette foi et enveloppée dans ces rites, comme l'amande dans la noix. Cela est vrai surtout de la morale des sexes, de la chasteté, frêle vertu qui, pour résister à l'orage des passions, semble avoir besoin d'un support religieux et comme d'un tuteur divin.

Il y a un peuple qui aurait peut-être plus de raison que nous d'accuser le Juif d'avoir travaillé à sa corruption. C'est l'Allemagne. Israël a tenu, dans la littérature et dans la vie intellectuelle de nos voisins, une place plus large qu'en France. Au pays de Heine, de

(1) Al. Weill, *le Lévitique*, p. 109-113. Paris, 1891.

Marx, de Lassalle, les écrivains d'origine juive sont légion. Parmi eux beaucoup ont longtemps vécu en France et goûté l'esprit français. Que des patriotes teutomanes reprochent aux Juifs d'avoir inoculé à la vertueuse Germanie le virus de l'esprit français, son persiflage, son scepticisme superficiel, son immoralité, son défaut de respect, ses instincts de révolte, je ne m'en offusque point, à condition de reconnaître qu'ils lui ont aussi injecté quelque chose de notre amour de la justice, de notre liberté d'esprit, de notre dédain des castes et des hiérarchies surannées, de notre haine de l'hypocrisie et des mensonges conventionnels. Ainsi notamment de Bœrne et de Heine, les deux frères ennemis, les deux coryphées israélites de la « Jeune Allemagne » qui, d'après Menzel, n'était qu'une jeune Palestine. A. Graetz, l'historien du judaïsme (1), Bœrne et Heine apparaissaient comme deux anges, armés de verges pour flageller les travers allemands. Fort bien, mais ces verges vengeresses ont été trempées dans de l'essence française. Ces deux archanges ne sont pas les seuls Juifs allemands qui aient pris quelque chose chez nous. On en pourrait citer bien d'autres en des régions moins élevées; Paul Lindau, par exemple, et Max Nordau, parmi les contemporains. Chez tous ces Juifs d'Allemagne, chez Heine et Bœrne eux-mêmes, tout comme chez Lassalle et chez Karl Marx, les deux demi-dieux du socialisme d'outre-Rhin, on n'en sent pas moins l'éducation allemande, le fond allemand, le *substratum* germanique. S'il y a dans leurs veines un virus secret, il n'est ni tout juif, ni tout français. On y reconnaît à l'analyse un poison plus subtil, qui vient tout droit de la docte Allemagne, de ses écoles, de ses universités, de sa philosophie. Inspirateurs de la Jeune Allemagne et des révolutions politiques, ou initiateurs du socialisme et de la guerre de classes, il y a, chez tous ces Juifs tudesques, du Hegel et de l'hégélianisme. Par là aussi, ils sont bien de leur pays et bien de leur temps. L'Allemagne n'a pas le droit de les renier.

Est-ce que les Juifs auraient eu, en Allemagne, le monopole du radicalisme intellectuel et des négations philosophiques ou politiques? Mais Stirner, par exemple, le prototype du nihiliste; mais Nietzsche, qui appelle la croix le plus vénéneux des arbres, ne sont point, que je sache, de la maison de Jacob. Et parmi les contemporains de Heine, frappés avec lui par la diète germanique, est-ce que Gutzkow, le Berlinois baptisé, n'a pas étalé son antipathie pour le christianisme et l'esprit nazaréen? — De même, est-ce les Juifs ou les Juives qui ont appris aux Allemands à faire litière de la

(1) Graetz, *Geschichte der Juden*, t. XI, p. 367.

vieille morale? Si une fille de Moïse Mendelssohn a osé, une fois, mettre en pratique la théorie de l'union libre, elle ne faisait qu'appliquer les principes d'un chrétien, d'un mystique, d'un des plus illustres inspirateurs du romantisme allemand, Frédéric Schlegel (1). La femme juive, il est vrai, cette Orientale qu'on nous représentait comme asservie et avilie par le Talmud, la femme juive a plus d'une fois scandalisé la *deutsche Frau* par ses façons émancipées et par sa culture d'esprit, indécente et inquiétante chez une femme. Non contente d'aider à l'affranchissement de sa race, la Juive d'Allemagne a osé travailler à l'affranchissement de son sexe. Elle a eu le tort de montrer des goûts et des talens que ne se permettait pas la ménagère allemande. C'est d'elle aussi, c'est d'Henriette de Lemos, entre autres, d'Henriette Herz, l'amie du théologien Schleiermacher, c'est de Rahel Varnhagen von Ense, que Berlin apprit ce qu'était un salon, importation française qui n'a pu s'acclimater aux bords de la Sprée. Je ne vois pas, pour cela, que l'exemple des Juives ait corrompu l'honnête Allemagne. Elle a pu s'effaroucher des fantaisies romanesques de Fanny Lewald; mais les hardiesses de la libre penseuse juive ont été dépassées par Marlitt, l'*authoress* à la mode en Allemagne. — Revenons aux hommes, prenons les écrivains issus d'Israël qui se sont fait un nom. L'Allemagne a-t-elle oublié que le premier Juif qui ait écrit en allemand, un Juif encore imbu de l'esprit de la synagogue, Moïse Mendelssohn, osait, en plein XVIIIe siècle, refaire le *Phédon?* Combien de chrétiens auraient alors eu le même courage? Si l'esprit sceptique a prévalu chez nombre de ses congénères, c'est qu'ils se sont détachés de la tradition d'Israël; c'est que, malgré les vieux rabbins, ils ont ouvert les livres profanes et goûté aux fruits de l'arbre de la science allemande. Tout comme les Juifs de Russie, c'est à l'université, à l'*Alma mater* chrétienne, fondée par l'Église ou par l'État, que les Juifs d'Allemagne ou d'Autriche ont pris leurs tendances radicales. Ainsi Auerbach, le fils du rabbin de Souabe; sans Tubingue et sans Strauss, il n'eût sans doute jamais traduit Spinoza (2). Cela ne l'a pas empêché de devenir le peintre le plus fidèle de la vie rustique de l'Allemagne. Que nos paysans de France n'ont-ils eu leur Auerbach! Je ne crois pas que l'Allemagne compte beaucoup d'écrivains plus Allemands et plus sains. Je n'en dirais peut-être pas autant de Paul Heyse (un Juif demi-sang); tout en admirant l'art de ses nouvelles et le brillant de sa poésie, on peut ne pas goûter les romans à thèses et le sensualisme païen de Heyse. Mais depuis Goethe, retour d'Italie, depuis Goethe

(1) Frédéric Schlegel dans son roman de *Lucinde*.

(2) Voir, dans la *Revue* du 1er octobre 1884, l'article de M. Valbert.

qui a tout compris, sauf peut-être la foi chrétienne, le paganisme avait plus d'une fois été importé au nord des Alpes. Quant à la littérature à tendances, si en Allemagne, en Autriche, en France même, tant de fils d'Israël ont eu une prédilection pour les nouveautés politiques et les thèses révolutionnaires, c'est que, de même que les Juifs russes entraînés dans le torrent nihiliste, ils sont poussés vers l'extrême démocratie et vers les doctrines de révolte par le souvenir de leur longue oppression, par l'intolérance des lois ou des mœurs, par le besoin, en un mot, de préparer ou de consolider leur émancipation, encore aujourd'hui si souvent remise en cause (1). Il s'en faut cependant que tous aient été des apôtres de la Révolution. Voici, en des genres divers, des hommes de talens inégaux : le poète Beer, frère de Meyerbeer, les peintres du ghetto, Bernstein et Kompert, le savant Ebers, le romancier égyptologue, le conteur Franzos, je ne vois pas qu'ils aient beaucoup troublé la paisible pensée allemande. Si la littérature de nos voisins n'a plus la limpidité d'azur des eaux du Rhin au sortir du lac, la faute n'en est pas au sémite. Et si la foi chrétienne et la culture chrétienne demeurent encore chères au cœur des Allemands, il nous faut bien leur rappeler qu'il y a eu, au XIXe siècle, deux dissolvans autrement énergiques que l'esprit juif; l'un a été l'exégèse allemande, l'autre la métaphysique allemande.

IV.

« Mon ami, me disait un des hommes qui se sont donné pour tâche le relèvement moral de la France, il y a une chose contre les Juifs : ils abaissent notre idéal national. » A la bonne heure! voilà un grief digne de nous. Je ne nierai pas qu'il ne semble parfois fondé. Il y a dans le monde une diminution de l'idéal; ou, pour ne pas être trop sévère envers notre temps, il y a une altération, une déformation de l'idéal. En avons-nous encore un, nous le plaçons moins haut; nous le plaçons si bas parfois qu'on n'ose plus l'appeler de pareil nom. Bien des choses y contribuent, en dehors du Juif : la démocratie, naturellement éprise du progrès matériel, l'affaiblissement de la foi religieuse et de toute foi, le génie utilitaire de notre civilisation industrielle, le goût du bien-être, le culte de l'argent, le respect du succès, l'indifférence aux moyens. Ici encore, au lieu de croire que nos sociétés se judaïsent, je répéterais plutôt qu'elles s'américanisent.

L'idéal est en baisse, tel est le fait; si le Juif y contribue, c'est

(1) Karl Beck et Moritz Hartmann, deux poètes juifs autrichiens, à tendances démocratiques, se rattachent ainsi au mouvement démocratique allemand de 1840 à 1848.

par son abaissement séculaire, et cet abaissement, nous savons d'où il provient. Que de soins nous avions pris pour l'avilir, pour lui courber le front vers la boue et vers l'argent ! A parler franc, beaucoup d'entre nous l'aiment mieux ainsi; plus il est bas, plus il nous semble à sa place; lorsqu'il ose lever la tête et porter la main sur les choses nobles, nous sommes tentés de crier à l'insolent. Peut-on dire pour cela que, si l'idéal décline, la faute en est au Juif? Prenons l'Allemagne qui se vantait d'être la terre de l'idéal. A l'idéalisme suranné du Souabe ou du Saxon a succédé, dans l'Allemagne unifiée, le réalisme cynique du Prussien de la Marche. Qui vous en semble responsable? Est-ce le Juif, comme le veulent les teutomanes? Est-ce la brutalité prussienne, la bureaucratie berlinoise, le militarisme des Hohenzollern? Est-ce les leçons de violence et de fraude de ce Poméranien de Bismarck et l'érection de la force en droit? — Germanique ou romaine, voilà une idée, en tout cas, qui ne vient pas de Jacob. Toute son histoire proteste contre elle.

Pour me prouver que le sémite est incapable d'idéalisme, on me cite le Chaldéen, le Phénicien, le Carthaginois, l'Arabe. Qu'importe toute cette ethnographie, alors que, depuis deux mille ans, nos âmes vivent de l'idéal apporté par les fils de Juda? De quelque main divine qu'elle ait plu sur ses tentes, nous avons été nourris de la manne transmise par les Beni-Israël. Les prophètes d'Éphraïm et les apôtres de Galilée ont été dans le monde les hérauts de l'idéalisme. La soif d'idéal qui travaille les nations chrétiennes, c'est d'eux qu'elle nous vient. Prenez leur livre, leur Bible; elle a été, pour des peuples entiers, la source éternellement fraîche où ils ont puisé force et noblesse. Par elle, des nations aryennes se sont lentement imbues de l'esprit sémitique, et leur âme en a été relevée et leur cœur fortifié. Si le Juif moderne nous semble dépourvu d'idéal, la faute n'en est ni à sa race, ni à sa tradition. La faute en est à ses souffrances. Il a été artificiellement déformé par les siècles. Du peuple qui avait prêché au monde le royaume de Dieu, l'intolérance a fait la race la plus positive, la plus terre à terre, si vous voulez. L'histoire a de ces tristes métamorphoses. Il n'est pas vrai toujours que la souffrance épure et que la persécution ennoblisse. Le Juif en est la preuve. Il a tout sacrifié à sa foi et à sa nation. Il a été idéaliste à sa manière, car s'il n'eût cherché que le repos et la richesse, il y a beau jour qu'il eût cessé d'être Juif. En ce sens, son existence prouve son idéalisme. Où trouver une race plus fidèle à sa tradition, à sa loi, à son Dieu, c'est-à-dire, en somme, à son idéal? Quelle histoire ! Ses poètes l'ont appelée la passion d'un peuple (1); passion combien longue et douloureuse,

(1) Ainsi David Levi. *Il profeta o la passione di un popolo* (Turin, 1884).

de Nabuchodonosor à Antiochus et d'Adrien à Torquemada! Le Juif a été le prosaïque héros d'un drame de deux mille ans, héros de tournure peu héroïque, sans souci de le paraître, se rapetissant et s'aplatissant, au besoin faisant le mort pour échapper à ses ennemis, sauf à braver le bûcher au pied de l'échafaud. Longtemps, il a réduit son idéal et borné son honneur à demeurer Juif, ayant renoncé au reste, comme à un luxe superflu. Toutes les générosités de son âme et tout son enthousiasme, il les a dépensés pour cela, si bien qu'il n'en avait plus pour autre chose. Et ainsi, à force de se replier sur lui-même, il s'est comme racorni. En dehors de sa loi, il n'a plus vu dans la vie qu'une affaire. — Mais cette façon de concevoir la vie n'est-elle pas celle des neuf dixièmes des chrétiens? Pour moi, je n'y découvre rien de sémite. Cela est bien anglais et bien américain. Cela même est devenu français, devenu allemand; et ce n'est pas du Juif que nous l'avons appris. Allemands ou Français, si nous avions le cœur plus haut, si notre jeunesse était moins pressée de jouir et nos vieillards moins jaloux des biens de ce monde, si nos âmes avaient en elles un peu de l'esprit qui a soufflé sur nous des montagnes de Galilée, nous n'aurions guère à nous inquiéter des exemples du Juif. Nous n'aurions qu'à le laisser à son comptoir, ou à le renvoyer à ses rabbins. Mais où est notre idéal? Il est écrit: le cœur de l'homme est là où est son trésor. Où est notre trésor? N'est-ce pas dans les coffres du banquier juif? Et là est notre cœur, tout comme le cœur du sémite. Le mal est que nous n'avons plus ni foi, ni enthousiasme; nous ne savons trop que croire, ni de quel idéal nous éprendre. Pareil à un quinquagénaire revenu de tout, notre monde moderne ne croit plus qu'à la richesse. Et cette foi au dieu dollar, ni l'Europe, ni l'Amérique, n'ont eu besoin qu'elle leur fût prêchée par des apôtres de Judée.

Disons-nous vrai cependant, le Juif ne conçoit-il la vie que comme une opération de Bourse? Laissons le courtier, le banquier, l'homme d'argent; juif ou chrétien, ce n'est pas sa vocation d'être un professeur d'idéalisme. Prenons la plus haute expression de la vie, l'art, la poésie, la science. Est-ce que le Juif aux lèvres sardoniques a partout craché son ironie sur la pâle fleur d'idéal qui va se flétrissant dans la lourde atmosphère du mercantilisme? Cette race charnelle, « cette race sensuelle, comme toutes les races orientales, » a-t-elle vraiment abaissé l'art et avili les lettres? Rachel, par exemple, a-t-elle ravalé le théâtre français et dégradé les Romaines de Corneille et les Grecques de Racine? Les inspirations de Beethoven ont-elles perdu de leur grandeur en passant par les doigts de Rubinstein ou par l'archet de Joachim? S'il y a une musique malsaine, voluptueuse, énervante, est-ce celle de Meyerbeer

ou de Mendelssohn? Et tiendrons-nous le *Prophète* ou la *Reformation-Symphonie* pour des compositions corruptrices, vides de tout idéal ? Voici Antokolsky, le sculpteur russe, l'auteur du *Spinoza*, du *Nestor*, de la *Martyre chrétienne;* c'est un idéaliste, un sculpteur d'idées, comme dit M. de Vogüé; s'il pèche, c'est par là; il veut trop spiritualiser la chair et les muscles, il veut faire entrer trop d'âme dans ses corps de marbre. On a dit que le Juif avait pris du Talmud une idée grossière de la femme et de l'amour. Il me semble, quant à moi, que, à travers tous ses sarcasmes, peu de poètes ont autant poétisé l'amour et idéalisé la femme que ce grand railleur de Heine. Chez lui, comme chez les âmes ardentes, saisies en pleine éruption de la jeunesse par le froid de la réalité, je crois sentir une sorte d'idéalisme rentré. Serait-ce dans la philosophie que le Juif s'est montré incapable d'idéal? Mais que faites-vous de Spinoza ? Si peu de goût qu'on ait pour les théorèmes de l'Éthique, comment classer ce contemplatif de l'absolu dans le vil troupeau des matérialistes au front courbé vers la terre? Son œil regarde en haut. Son panthéisme, au lieu de partir de la matière, part de la pensée, pour aboutir à l'absorption de la nature et de toute chose en Dieu. N'est-ce pas Spinoza qui enseignait l'amour intellectuel de Dieu, *amor Dei intellectualis?* Et sa morale ne se résume-t-elle pas dans l'identification de la vertu et de la béatitude? Voilà une recette du bonheur que sémites et aryens feraient bien de retenir; s'ils en font peu de cas, ce n'est pas qu'elle leur semble trop épicurienne.

Laissons les œuvres des Juifs pour voir de quelle façon l'art et la poésie ont représenté le Juif. Je me suis amusé à le suivre dans la fiction, aussi bien que dans l'histoire. Est-il vrai que, depuis Ahasvérus de fabuleuse mémoire, poètes ou romanciers n'aient connu qu'un Juif, le Juif classique, le youtre rampant, fourbe, rapace; dès avant Shylock honni sur toutes les scènes populaires. « Au théâtre, le Juif doit être odieux, » remarquait un écrivain dramatique d'origine israélite (1). M. Alexandre Dumas avait déjà dit: « Il est reconnu qu'un Juif, au théâtre, doit toujours être un grotesque (2). » Il est devenu, en effet, une sorte de fantoche, analogue aux masques italiens, et, tout comme Arlequin ou Pulcinella, tenu toujours au même rôle. En revanche, si le Juif doit être repoussant, la Juive, sur la scène, a d'ordinaire toutes les grâces et les séductions. Les pauvres aryens s'y laissent toujours prendre. De l'Esther d'Assuérus à l'Esterka polonaise de Casimir le Grand,

(1) M. Abraham Dreyfus, *le Juif au théâtre*, conférence pour la Société des études juives, 1888.

(2) Lettre à M. Cuvillier-Fleury.

ainsi le veut la tradition ou la légende. Prend-on le roman, la Juive, ange de pureté ou courtisane, garde sa beauté fascinatrice; le Juif cesse d'être un type de convention. Avec le Nucingen de Balzac, ou le Samuel Brohl de Cherbuliez, il redevient un être vivant; chose inattendue, il se transforme souvent en personnage idéal. Ainsi, naturellement, chez les écrivains issus d'Israël, Heine, Disraëli, Heyse, Lindau, Fanny Lewald, Auerbach, Kompert; mais pareille métamorphose s'est faite chez plus d'un auteur chrétien, et jusque sur le théâtre, là où il était le plus difficile de la faire accepter. Lessing n'est pas le seul qui ait osé nous montrer un Juif érigé en modèle de vertu. A son *Nathan der Weise*, raisonneur verbeux, nimbé d'une froide auréole de sagesse, je préfère le Daniel de la *Femme de Claude*, un Juif idéaliste, plus vrai que ne l'a cru la badauderie parisienne; je l'ai moi-même rencontré, mais plus loin, là-bas, vers l'Est. Le Daniel de M. Alexandre Dumas a fait souche; de lui semble être sorti le Mordecaï, le néo-prophète de *Daniel Deronda* (1). Selon l'observation de Valbert (2), Eliot a dépeint, avec une visible sympathie, trois ou quatre types de Juifs. Il est vrai qu'Eliot écrivait sous l'influence de Lewes, et que Lewes passe pour israélite. Cela a été contesté; mais si Lewes était Juif, comment un Juif a-t-il su inspirer un sentiment aussi profond à une femme aussi noble que miss Evans? Vers la même époque, un des poètes attitrés de l'idéalisme anglais, Robert Browning, dans son *Rabbi Ben Ezra*, mettait sur les lèvres d'un rabbin sa haute conception de la vieillesse pareille à une aurore. Si peu romanesque que semble le Juif, Eliot n'a pas été seul à faire de lui un héros de roman. Sa vie même en a parfois fourni l'étoffe. Ferdinand Lassalle, par exemple, a inspiré trois ou quatre romanciers anglais ou allemands. Jusqu'aux naturalistes, qui se sont aperçus que l'homme d'argent n'était pas tout Israël. M. Zola, qui se pique parfois de symbolisme, a opposé, dans l'*Argent*, au banquier, roi de la Bourse, un petit Juif poitrinaire, qui agonise en rêvant de rénovation sociale. Ce Sigismond n'est pas une invention de Zola; c'en est encore un que j'ai connu. En Pologne même, dans le pays où ils ont été le plus abaissés, poètes et romanciers nous ont plus d'une fois représenté des Juifs de caractère noble, épris de causes généreuses. Ainsi le Jankiel de Mickiewicz, ainsi le Jacob de Kraszewski, ainsi le Meyer Ezofowicz d'Élise Orzeszc. Quant aux Juives, notre galanterie ou notre fragilité aryenne, a toujours été indulgente à leurs yeux de velours aux longs cils. Je

(1) La remarque est, je crois, de M. E. Montégut, *Écrivains modernes de l'Angleterre*, 1re série, G. Eliot.

(2) G. Valbert, *Hommes et choses d'Allemagne*.

ne sais si, pour elles, il est des antisémites. De la Rebecca d'*Ivanhoë* à la Rebecca de *la Femme de Claude*, à la Sarah de *Don Juan d'Autriche*, à la Fanny Hafner de *Cosmopolis*, pourquoi tant d'écrivains de toute race sont-ils allés, comme M. Alexandre Dumas, incarner « dans la fille des éternels persécutés » la grâce et la pureté de la femme? C'est un lis pourtant qui ne croît guère sur le fumier.

Mais qu'importent la fiction et les ombres vaines nées du cerveau des poètes. Est-ce seulement dans le roman qu'un juif puisse se montrer désintéressé? Circoncis ou baptisés, n'en est-il point, sous le firmament de Jéhovah, qui nous aient prouvé que, malgré son long abaissement, la race de Jacob n'était point encore fermée à tout idéal? J'en pourrais, pour ma part, citer plusieurs, en France même, parmi les vivans et parmi les morts. Qu'est-ce, par exemple, qu'un écrivain tel que James Darmesteter, si ce n'est un idéaliste? Et qu'était un homme comme Gustave d'Eichthal, un de ces rares vieillards, demeurés fidèles au large idéal de leur jeunesse? Nous avons, à l'Académie des sciences morales, un octogénaire qui, chaque fois que Dieu ou l'âme sont en cause, les défend avec les accens d'un prophète; c'est un israélite qui a appris à lire dans le Talmud. Il devait bien avoir un grain d'idéalisme, ce Juif levantin, Franchetti, qui, à l'heure de nos désastres, vint se faire tuer pour la France sur les collines de la Seine; ou cette Juive française, Mme Coralie Cahen, qui, au plus fort de l'hiver, traversait les lignes allemandes pour aller consoler nos prisonniers dans les forteresses de la Prusse. Veut-on s'en tenir à l'histoire, ils ne sont pas impossibles à découvrir, les Juifs anciens ou modernes, orthodoxes ou hérétiques, qui ont su réaliser dans leur vie ce type du sage ou du juste demeuré, à travers les âges, l'idéal d'Israël. Cet idéal, défiguré chez leurs *tzadigs* par la superstition des *Hassidim*, Jehuda Halevy et les grands rabbins du moyen âge, et Spinoza et Moïse Mendelssohn et Montefiore en ont laissé des types immortels. Le Juif, avec la grâce du Christ, ne paraît même pas incapable de s'élever jusqu'à la sainteté. J'en sais au moins un — ô scandale! — en passe d'être officiellement reconnu comme saint et déjà admis aux honneurs de nos autels, le vénérable Libermann, fondateur de la Congrégation des missionnaires du Saint-Esprit (1). Les églises réformées, qui n'osent point

(1) C'est, croyons-nous, la première fois qu'un descendant d'Israël est l'objet d'un procès de canonisation. Bien que les Juifs qui se font baptiser n'appartiennent pas toujours à l'élite du judaïsme, plus d'un s'est distingué, dans le clergé protestant ou catholique, par ses vertus et par ses œuvres. Ainsi naguère, en France, les deux pères Ratisbonne, l'un fondateur de la congrégation de Notre-Dame de Sion, l'autre converti à Rome par une apparition de la Vierge, dont le souvenir attire de nombreux fidèles à l'église *Sant' Andrea delle Fratte*. — Ainsi, aujourd'hui encore, les deux frères

conférer de diplôme de sainteté, n'en ont pas moins vénéré, elles aussi, des apôtres et des docteurs d'origine juive. Ainsi, en Allemagne, le grand Neander, une des gloires de la théologie orthodoxe, Neander, un des hommes qui ont momentanément réchauffé, dans l'église évangélique, la piété chrétienne engourdie par les glaces du rationalisme (1).

Que chez les fils d'Abraham la racine des sentimens nobles n'ait pas toujours été desséchée, cela me paraît hors de doute; mais je ne sais si leur idéal est toujours le même que le nôtre. Peut-être y a-t-il dans le passé d'Israël quelque chose qui décolore ses aspirations les plus hautes et teinte son idéal d'une nuance de prosaïsme. Le Juif est vieux, et il a longtemps vu le monde à travers les grilles du ghetto. Jusqu'en ses rêves, il se peut qu'il soit plus positif que des races plus jeunes, dont l'adolescence, plus choyée, a eu plus d'expansion. A nous fils ingrats de la nouvelle Rome, grandis joyeusement sur les genoux maternels de l'Église, il nous revient parfois des réminiscences de notre enfance chrétienne et de ses élans vers le ciel. Nous sommes les fils des croisés; et de la vie du moine et du chevalier, il nous reste un tour d'imagination, une fierté de sentiment, une délicatesse d'âme, malaisés à retrouver chez les fils du sémite, tenus comme des chiens à la porte de la maison. L'idéal, qui s'est formé au moyen âge dans le donjon du château-fort et sous les arcades du cloître, n'est pas celui du Juif; — pas plus d'ailleurs qu'il n'est, là-bas, celui du Yankee. Le Juif n'est d'habitude ni chevaleresque, ni mystique; nous en avons donné les raisons. Qu'il soit peu chevaleresque, n'ait que dédain pour le donquichottisme et montre peu de goût pour la gloire bruyante des armes et les aventures noblement périlleuses, comment en être surpris, quand l'écu du chevalier et le droit de ceindre l'épée lui ont été déniés pendant des siècles? De même, il n'est guère enclin au mysticisme et semble ne l'avoir jamais été: le judaïsme est toujours resté une loi, une religion de tête, un culte de raison, peu favorable aux mystiques transports ou aux divines langueurs. Le mysticisme de la Cabbale et des néo-cabbalistes, les Hassidim, semble une semence apportée du dehors;

Lemann, tous deux prêtres, tous deux connus pour leur zèle apostolique. Certains antisémites, qui se croient plus sages que Rome, n'en conseillent pas moins à l'Église de reprendre les usages de l'inquisition espagnole et de n'admettre les hommes de race juive au sacerdoce qu'après plusieurs générations de baptisés.

(1) L'Angleterre aussi a eu ses pasteurs et ses missionnaires de sang israélite. Une revue ecclésiastique anglicane, *the Newberry House Magazine* (janvier 1892, p. 320), affirme qu'il y a, dans l'église établie, quatre évêques et cent vingt clergymen d'origine juive, dont plusieurs se sont signalés par la ferveur et le désintéressement de leur apostolat. Lord Herschell, le chancelier du cabinet Gladstone, est ainsi le fils d'un juif polonais, Ridley Herschell, devenu après son baptême ministre anglican.

au jugement des meilleurs juges, la Cabbale même est sans racine dans le judaïsme.

Ni chevaleresque, ni mystique, quel est l'idéal du juif? C'est, pourrait-on dire, un idéal bourgeois et, si l'on peut associer ces deux mots, un idéal positif. Il ne se perd pas dans les nuages ou dans l'azur du ciel; ce qu'il vise, c'est la terre et les réalités terrestres; son objet est l'établissement de la paix et la diffusion du bien-être parmi les hommes. C'est ce que, ici même, on a appelé l'idéal charnel du juif; idéal terre à terre peut-être, idéal, si l'on veut, de courtier besogneux ou de banquier enrichi, pas tant à mépriser cependant, car il se ramène à ce qui fut l'idéal des prophètes, le règne de la justice dans le monde. Et viendra le temps où chacun pourra s'asseoir en paix, à l'ombre de sa vigne ou de son figuier. Charnel ou non, tel est demeuré, à travers les âges, l'idéal judaïque; et ce terrestre idéal de l'antique Israël, peu importe que le Juif l'ait rapetissé à sa taille; l'on ne saurait nier qu'il coïncide avec celui des temps nouveaux, avec le rêve humanitaire légué aux peuples modernes par le XVIIIe siècle, qui, à travers toutes ses utopies et ses frivolités, fut à sa manière un siècle idéaliste.

Israël peut se vanter d'avoir, de longue date, pris les devans sur les gentils. Comment s'appelle-t-il, dans la tradition de Juda, cet espoir lointain d'un renouvellement des sociétés humaines? Il s'appelle d'un vieux nom: le messianisme. Le messianisme est le grand dogme et la grande originalité du judaïsme. Des treize articles de la profession de foi de Maïmonide, c'est encore celui qui garde le plus de croyans. Or, qu'est-ce que le messianisme, et comment l'entend-on en Juda? Israël a, pendant deux mille ans, appelé le fils de David qui devait faire régner sur la terre la justice et la paix. Il est des Juifs qui l'attendent toujours, mais la plupart sont las d'invoquer sa venue. Leur espérance a été trop de fois trompée par les faux messies; ils ont trop cru pour croire encore. Les rabbins eux-mêmes sourient des Juifs de Tibériade qui tiennent leur lampe allumée dans l'attente de la naissance de l'oint du Seigneur, ou des Juifs de Safed, assemblés d'avance au pied de la montagne sur laquelle le rejeton de Jessé doit établir son trône. Le Messie en chair et en os, le restaurateur de l'empire d'Israël qui devait asseoir sur le monde la domination de Jacob, bien peu y croient encore. Voilà longtemps déjà que les docteurs se sont pris à en douter. Ils n'abandonnent pas pour cela, ces Juifs à la foi obstinée, l'espoir du Libérateur qui doit faire triompher sur la terre le droit et l'équité. Les murs de certaines synagogues de Galicie en représentent, en naïves peintures, les emblèmes prophé-

tiques, le loup et l'agneau paissant côte à côte. Ces promesses de ses voyans, le Juif, comme le chrétien, s'est décidé à les réduire en allégories. Nos docteurs lui ont-ils assez reproché d'être l'esclave de la lettre et de matérialiser les prophètes? Le voilà, à son tour, qui les entend au sens spirituel, tout en leur gardant une signification temporelle. Pour lui, le prince de la paix, le soleil de justice, annoncé sur le Carmel et le Moriah, n'est ni un roi, ni un conquérant, ni un homme, mais une époque, une ère nouvelle, promise à Israël et à l'humanité. Pour tels de ses rabbins, le Messie, s'il est un être vivant, le Messie triomphant, comme le Messie souffrant, le *Christus patiens* d'Isaïe, c'est Israël lui-même, Israël lumière du monde, tour à tour persécuté et délivré, humilié et glorifié. Pour la plupart de nos Juifs d'Occident, ce n'est qu'une figure allégorique de l'avenir de l'humanité, une vision voilée des magnifiques destinées réservées à la race d'Adam. Le Messie conquérant à la Bar-Cocheba ne leur semble plus qu'une corruption du messianisme prophétique. Ce qu'apercevaient, dans le lointain des âges, les *nabis* de Juda, c'était bien le règne de la justice, le règne de Jéhovah sur la terre; mais le règne de Jéhovah parmi les hommes, il ne sera pas établi, les armes à la main, par un monarque sorti du tronc de Jessé; il sera la conquête pacifique de la science, le terme naturel de la civilisation, lentement acheminée vers le Bien et le Droit. Isaïe a vu juste et les promesses d'Amos ou de Zacharie ne sont pas vaines; mais la Jérusalem future, où les prophètes ont vu en esprit monter les peuples, ne sera pas la cité de pierre relevée sur la colline de Sion, mais la cité idéale où habiteront en frères tous les enfans des hommes.

Voilà ce qu'est le Messie pour le plus grand nombre des Juifs contemporains; et ce Messie, nous le connaissons. Nous avons un nom pour lui; nous l'attendons, nous aussi, et l'appelons de tous nos vœux. C'est ce que nos foules aryennes nomment le Progrès; messie moderne, auquel la multitude incrédule de nos capitales croit d'une foi aussi aveugle que les vieux Juifs d'antan à la venue du Libérateur, fils de David. Cette foi, il est vrai, ne nous vient pas directement d'Israël: c'est plutôt nous qui l'avons réveillée chez lui. Elle dormait dans ses livres, elle y reposait à l'état latent, avant que Diderot et Condorcet l'aient révélée aux nations et répandue dans le monde. Mais dès que la Révolution l'eut proclamée et qu'elle leur en eût fait la première application, les Juifs la reconnurent et la revendiquèrent comme un legs de leurs ancêtres d'Israël. Ils lurent la Bible à la lumière de l'*Encyclopédie*, et ils découvrirent dans les prophètes ce qu'annonçaient les profanes voyans des gentils. Pour eux, l'antique dogme religieux du messianisme se confon-

dit avec le nouveau dogme philosophique de la perfectibilité humaine. Et ainsi le jour où il entra dans notre civilisation, le Juif se trouva prêt à en épouser les espérances les plus hardies. Et ainsi le vieux judaïsme sembla confirmé par la science et rajeuni par la spéculation moderne. La synagogue, qui paraissait à jamais pétrifiée dans ses rites archaïques, put se présenter à ses fils comme la religion du progrès, se vantant d'avoir devancé, de deux ou trois milliers d'années, les sages des nations.

Le Progrès, voilà, pour l'israélite moderne, le vrai Messie, celui dont il salue, de ses hosannas, le prochain avènement. Telle est la foi du néo-judaïsme, et tel l'idéal du Juif. Beaucoup, dans leur hâte, ne se contentent plus de dire : « Le Messie va venir, » mais disent : « Le Messie arrive, le Messie est arrivé. » Nous sommes déjà, pour eux, au seuil de l'ère messianique. La Révolution en a été la préface, nos Droits de l'homme en ont été le manifeste, et au lieu de la trompette des archanges des apocalypses anciennes, le signal en a été donné au monde par les tambours de nos soldats, alors que, à l'approche de notre tricolore, tombaient les barrières de castes et les murs des ghettos. L'ère messianique est ouverte ; mais ce n'est pas en quelques semaines d'années que sera renouvelée la face de l'univers et que s'accompliront les visions des prophètes. Que d'obstacles encore à vaincre ! Que de ténèbres à dissiper ! Le Juif affranchi se fait gloire d'y travailler, attaquant les hiérarchies surannées, guerroyant contre les préjugés, repoussant les retours offensifs du passé, s'employant avec une précipitation parfois téméraire à frayer la voie aux révolutions futures ; confondant trop souvent le mouvement avec le progrès et la démolition du présent avec l'édification de l'avenir ; trop disposé à traiter en ennemi tout ce qui lui rappelle le passé et trop enclin à détruire sous prétexte de rebâtir ; trop défiant de la tradition, trop confiant dans la nouveauté ; ayant peut-être trop de foi dans la Raison, dans la Science, dans la Richesse ; ne se souvenant plus assez des conditions morales, des conditions éternelles du progrès des sociétés humaines.

Ainsi le Juif, et le nouvel esprit juif. Voilà qui est bien loin de l'esprit chrétien ; voilà qui paraît aux antipodes de l'esprit chrétien. Pas autant peut-être qu'il nous semble. Il y a longtemps que le millénarisme, forme chrétienne de l'antique messianisme, compte peu de partisans parmi les chrétiens. Mais le christianisme n'a point, pour cela, répudié toute espérance au royaume de Dieu ici-bas. Car, lui aussi, a promis aux fils d'Adam le royaume de Dieu ; et le chrétien, qui sait que le Messie est arrivé, sait bien que son règne n'est pas encore établi sur terre, et il ne cesse point d'en implorer l'avènement. Sur les lèvres chrétiennes est demeurée, à

travers les siècles, la prière tombée de la montagne de Galilée: *Adveniat regnum tuum!* Et que de choses dans ce souhait enseigné par le Messie vivant, — surtout quand on y ajoute, après le *Fiat voluntas tua,* le *Sicut in cœlo et in terra!* Sur la terre comme au ciel! Je me rappelle en avoir entendu le commentaire à Rome par un prélat américain; il y faisait rentrer les plus audieuces espérances et les plus nobles ambitions des enfans des hommes. *Sicut in cœlo!* Les plus éblouissantes promesses des voyans d'Israël revivent dans ce verset du *Pater* quotidien. Et si les chrétiens ont semblé parfois l'oublier; si l'Église, avant tout soucieuse du séjour éternel et du triomphe final de la justice, a paru jamais se désintéresser de son règne sur la terre, ce n'est certes pas aux jours que nous vivons. L'Église aussi, nous le constations récemment, croit de sa mission de ne pas négliger cette vie terrestre, d'en panser les plaies, d'en adoucir les maux, d'en purifier et d'en assainir les passagères demeures. De fait, jamais elle n'y avait renoncé; mais le vent qui souffle du dehors l'y ramène plus que jamais. Elle ne veut rien abandonner de sa tâche providentielle, elle engage ses fils à se préoccuper de l'avenir social, et à n'en pas laisser le soin aux enfans des ténèbres. L'étendard de la Croix se déploie, de nouveau, comme une bannière de Progrès, et le mot de Justice est donné aux phalanges du Christ, le Messie des nations, comme la devise des conquêtes prochaines. Et ainsi le vieux rêve d'Israël, la grande vision sémitique incorporée à l'idée chrétienne, reparaît dans l'Église, non moins que dans la Synagogue, et pour en préparer la réalisation, la chaire de l'apôtre de Galilée offre son concours au siècle. Quand sera-t-elle construite, la Jérusalem nouvelle, la cité universelle de la Justice et de l'Amour? Et sera-t-il jamais donné à la main de nos fils d'en ouvrir les portes?

Il est vrai que le Christ a dit : Mon royaume n'est pas de ce monde. Par là, le christianisme se distingue du judaïsme, et les espérances spirituelles de la nouvelle alliance des ambitions temporelles de Juda. — Mon royaume n'est pas de ce monde; l'Évangile a raison; l'Évangile nous met en garde contre l'utopie; il nous avertit de ne pas trop présumer de cette vie terrestre. Le royaume de Dieu ne saurait pleinement se réaliser sur la terre — à moins que le Fils du Très-Haut ne redescende du ciel pour l'instaurer parmi les hommes. Le royaume de Dieu est un idéal vers lequel doivent tendre les siècles sans y atteindre jamais. L'Église n'en convie pas moins les chrétiens à s'efforcer, eux aussi, d'amener parmi les hommes le règne de la paix et de la justice. A cela revient l'enseignement social de Léon XIII. L'Église n'approuve point ceux qui, las des longueurs de la route, secouent sur nos sociétés en travail la poussière de leurs souliers, ou demeurent assis à la porte des

cimetières, attendant, pour voir se lever le règne de la Justice, que la trompette de l'Archange ait sonné le réveil des morts.

« Pour les fils d'Israël, prêchait un rabbin, c'est un devoir impérieux de travailler à la réalisation des espérances messianiques (1). » Voilà un sermon que les prêtres du Christ ne voudront pas laisser aux rabbins : cela n'est pas seulement le devoir des enfans d'Abraham, et nous ne leur en abandonnerons pas le soin. Le règne de la Justice, les chrétiens, eux aussi, ont le devoir d'y travailler; ne leur convient pas de s'en remettre aux débris dispersés de Juda, aux adeptes nuageux du messianisme humanitaire, ou aux faux prophètes qui leurrent les foules de la chimérique transfiguration de la terre en paradis. *Adveniat regnum tuum*, répètent, chaque jour, des lèvres trois ou quatre cents millions de chrétiens ; mais ce vœu du *Pater*, comment l'entendent-ils ? De combien, parmi eux, en est-il comme de ces Juifs au cœur charnel, que nous accusons de matérialiser les promesses de l'Écriture? S'il nous était donné d'évoquer, devant nous, l'idéal des foules baptisées et l'humaine Jérusalem rêvée par les masses populaires, je ne sais trop quelle différence nous trouverions entre l'idéal aryen et l'idéal sémite, entre notre idéal à nous, fils de chrétiens, et leur idéal juif. Si nos races occidentales en sont revenues à un vague messianisme ; si même, sans que nous en ayons conscience, c'est des collines de Sion que nous viennent notre soif de justice et notre espérance obstinée dans la victoire du droit, l'idéal des prophètes s'est bien déformé en chemin. Ils auraient de la peine à reconnaître leurs visions et leur Jérusalem dans nos songes matériels et nos prosaïques utopies, les voyans du Moriah. Sur le messianisme des montagnes de Juda et sur le royaume de Dieu du lac de Galilée a soufflé le néo-paganisme, et juifs et chrétiens, confondant presque également le progrès avec la richesse et la félicité avec le bien-être, sont allés pour Messie élire Mammon. Oublieux de l'éternel *Nisi Dominus* du psalmiste et de la pierre angulaire sur laquelle devait reposer la vraie Jérusalem, ils rêvent de royaume de Dieu sans Dieu. Jéhovah est délaissé, et son Christ est omis. Aussi semble-t-elle reculer devant nous, à mesure que nous nous flattons d'en approcher, la Jérusalem nouvelle, la cité de Justice et de Paix, vers laquelle se tendent en vain nos bras.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

(1) M. A. Astruc, *Entretiens sur le judaïsme, son dogme et sa morale;* Lemerre, 1879.

L'ART RÉALISTE ET LA CRITIQUE

I.

THÉOPHILE THORÉ.

Le réalisme a joué un rôle si considérable dans l'art français du XIXe siècle, qu'un moment il a pu s'en croire maître. Nous savons à cette heure qu'il se trompait, et, quoique son action ne soit pas encore épuisée, il se rend compte lui-même qu'il a déjà perdu beaucoup du terrain conquis. Il en a été pour lui, en effet, comme pour toutes les écoles exclusives qui ont prétendu régner sur l'art : à aucun moment de notre siècle, aucune d'elles n'a été ni tout à fait victorieuse ni tout à fait vaincue. Bien plus, elles ont existé de tout temps, apparentes ou cachées, se formulant avec complaisance ou s'ignorant, même celles qui se prétendent les plus originales et les plus modernes. Classique et romantique, idéaliste et réaliste, leur destinée, aujourd'hui comme autrefois, est de durer côte à côte en se combattant ; au temps où nous sommes, elles semblent aboutir par leur mélange à un éclectisme anarchique. Les Salons annuels nous montrent, à quelques pas de distance, M. Bouguereau et M. Detaille, M. Puvis de Chavannes et M. J.-P. Laurens, M. Roll et M. Besnard ; en sculpture, M. Mercié et M. Rodin ont chacun leurs fervens ; en architecture, l'école romaine est au plus fort de son antagonisme avec l'école médiéviste. Bien entendu, la persistance de ces diverses écoles n'a pas empêché chacune d'elles de refuser aux autres le droit d'exister ; mais pour l'esprit de despotisme, aucune

n'a égalé l'école réaliste. Elle apportait sa part de vérité, beaucoup moindre qu'elle ne croyait, considérable pourtant et qui a produit son action utile. Nous sommes maintenant assez éloignés des origines du débat pour rechercher avec une impartialité suffisante en quoi elle méritait de réussir, en quoi elle devait échouer et ce qu'il reste, somme toute, de ses efforts. Les *Salons* de Castagnary viennent de paraître; c'est une occasion d'étudier à leur sujet le mouvement artistique dont il fut le héraut. En s'appliquant au défenseur le plus franc et le plus hardi du réalisme, cette étude permettra d'apprécier, outre une part importante de l'art dans la seconde moitié du siècle, les procédés de la critique durant la même période. Castagnary était, je crois, le contraire d'un esprit juste, mais c'était un homme de bonne foi et un écrivain de talent; avec lui, la démonstration sera d'autant plus facile qu'il pensait ce qu'il disait, et qu'il le disait avec agrément.

Toutefois, il n'est pas seul de son espèce, et il faut le replacer dans un groupe, si l'on veut l'apprécier à sa valeur. Thoré et Proudhon ont soutenu la même cause : Thoré, avec un sens artistique plus fin et une instruction plus solide; Proudhon, avec la supériorité d'une puissante intelligence et cette outrance dans la logique paradoxale, qui, en grossissant tout, rend un grand service au débat. Si, des trois, Castagnary éveille à cette heure le souvenir le plus net comme critique d'art, c'est peut-être parce qu'il est mort le dernier. Il faut considérer aussi que, malgré ses opinions républicaines, la critique de Thoré n'a point profité de sa politique, car il a servi son parti dans une période de défaite et il est mort avant la revanche; de plus, critique de transition, d'abord romantique, puis réaliste, il finit par combattre ce qu'il avait défendu et affirmer ce qu'il avait nié. Proudhon, lui, fut surtout un économiste et la critique d'art un court épisode dans sa carrière; il ne s'en inquiéta que par occasion et pour rattacher l'art à un système social. Castagnary, au contraire, publiciste politique comme Thoré, est arrivé au pouvoir avec ses amis; il a donc recueilli les avantages qui suivent toujours la victoire, même au point de vue de la simple renommée; réaliste d'instinct, il l'a été du premier jour et jusqu'au bout; près de Courbet, le chef de l'école, il a rempli le rôle de secrétaire et de conseil; pour le public actuel, la peinture réaliste, c'est Courbet; la critique réaliste, c'est Castagnary. Cependant, comme le rôle de la critique sans épithète n'est pas de suivre les opinions consacrées, mais plutôt de les examiner pour les rectifier, il importe de rendre à Thoré et à Proudhon ce qui leur est dû. Enfin, un des grands esprits du siècle, M. H. Taine, peut être considéré comme le théoricien suprême de l'école réaliste. Il y a quelques années, il réunissait sous le titre

de *Philosophie de l'art* ses divers écrits sur l'esthétique. Non-seulement l'examen de cet ouvrage ne saurait être négligé dans l'enquête dont il s'agit, mais c'est lui qui nous permettra de la pousser le plus avant.

I.

Il y a deux phases distinctes dans la carrière critique de Thoré, comme dans sa vie (1) : il ne pensait pas et n'écrivait pas de la même manière avant et après 1848, c'est-à-dire avant et après son exil. Avant, il soutenait le romantisme à l'apogée; après, il le trouvait épuisé et découragé. Ce n'était certes pas un courtisan du succès; s'il changea de camp, c'est qu'il crut sincèrement qu'une cause meilleure remplaçait une cause perdue. L'amertume de l'exil et un long séjour dans un pays peuplé de chefs-d'œuvre par l'art réaliste l'avaient lentement préparé à renier les dieux de sa jeunesse.

Affilié au carbonarisme sur les bancs de l'École de droit, il avait combattu, à vingt-trois ans, aux journées de juillet 1830, et obtenu, pour sa part de victoire, un poste de substitut du procureur du roi, c'est-à-dire qu'il avait reçu mission de défendre une organisation sociale dont l'étiquette avait changé, mais dont les principes essentiels et le fonctionnement restaient ceux-là mêmes qu'il avait combattus. Ainsi, républicain d'opinions et fantaisiste de goûts, il devait requérir au nom d'une monarchie contre toutes les formes de la fantaisie, politique, sociale ou même littéraire. Cette aventure bizarre fut alors celle de beaucoup de ses compagnons de lutte. Un certain nombre s'en accommoda; Thoré, convaincu et honnête, donnait bientôt sa démission et revenait à Paris se jeter à corps perdu dans la presse politique et la critique d'art. Comme publiciste, son but n'était plus seulement de changer la forme du gouvernement et de remplacer la monarchie par la république : il trouvait la société mal organisée et adoptait à peu près les théories de Pierre Leroux, avec un fort mélange de mysticisme, de panthéisme et de phrénologie. Ses articles l'eurent bientôt mené en cour d'assises et en prison. Il était brave, mais il n'aimait pas à être dupe. Cette dure expérience le fit réfléchir; sorti de prison, il se demanda si les idées pour lesquelles il avait engagé sa liberté étaient assez précises pour que leur diffusion fût un devoir

(1) Théophile Thoré, né à La Flèche le 23 juin 1807, est mort à Paris le 30 avril 1869. (Voyez à son sujet Alfred Sensier, *Souvenirs sur Théodore Rousseau*, 1872, notamment IX, XL et LI, Pierre Petroz, *un Critique d'art au XIXe siècle*, 1884, et la préface mise par Thoré lui-même, sous le nom de W. Bürger, en tête de ses *Salons*, 3 vol., 1861-1870.)

et assez pratiques pour qu'il pût en espérer l'application prochaine. La réponse fut sans doute négative, car, prenant dans son système du monde et de la vie une part restreinte, celle de l'art et de son action sociale, il résolut de s'y enfermer. C'était alors un personnage singulier, vêtu comme un type de Deveria, qui courait les ateliers et se répandait en discours subversifs contre la peinture de Delaroche et l'influence de l'Institut. Enthousiaste et courageux, muni d'une forte provision de bon sens, malgré ses outrances de langage, avec un grain de folie qu'il tournait en originalité, il prétendait unir le caractère d'un stoïcien et les allures d'un cynique. Il était lié d'une étroite amitié avec le paysagiste Théodore Rousseau et menait avec lui, dans une mansarde de la rue Taitbout, une vie de misère et de travail, soutenant le peintre dans sa lutte pour la vérité contre la toute-puissance de l'art conventionnel. Il avait un autre ami, Ganneau, inventeur et dieu d'une religion nouvelle, fondée sur l'amour de la nature et de l'art. Ganneau se faisait appeler le *Mapa*, des deux mots *maman* et *papa*, « vocables suprêmes de la force créatrice, » scellait ses écrits du *lingam* et de l'*œuf synthétique* et, pour subvenir aux frais du culte, faisait du bric-à-brac artistique. On voit que M. Joséphin Péladan n'a rien inventé.

Jusqu'en 1848, Thoré écrivit beaucoup sur l'art, mais il se contenta de prêcher entre intimes ses théories humanitaires. Lorsque éclata la révolution de février, l'occasion lui sembla trop belle pour ne pas revenir à la politique ; toutes les utopies caressées pendant vingt ans aspiraient à se réaliser, et c'était une belle foire de vendeurs d'orviétan. Thoré reprit donc sa place au premier rang des écrivains socialistes, obtint un siège à la Constituante, et s'occupa activement de la création d'un ministère spécial des beaux-arts. Décrété d'arrestation au moment des journées de juin, il était forcé de passer en Belgique. Jusqu'en 1854, il y continua sa propagande ; mais vers cette époque, il eut un nouvel accès de découragement ; une fois encore, il revint à l'art pour ne plus le quitter. Sur la fin de sa vie, repassant avec mélancolie la suite de son existence, il se montrait lui-même, dans sa période politique, « aventurier dans toutes les généreuses excentricités à la recherche d'un nouveau monde, passionné en politique, comme en art et en littérature, » puis, « ayant beaucoup appris et surtout beaucoup oublié, » quelque peu désabusé, mais non repentant, croyant toujours à la liberté et à la justice, guéri du chauvinisme, devenu cosmopolite et n'espérant plus, faute de mieux, que lancer l'art dans des voies nouvelles. Cette dernière illusion persistait en lui, très tenace, lorsque, de retour en France, en 1860, il se remit à faire la revue annuelle des Salons. David d'Angers avait modelé son médaillon en 1847. On y voit une physionomie fine et énergique, avec une expression de

douceur sérieuse, de rêverie méditative et d'indécision. Après l'exil, M. Léopold Flameng le gravait à l'eau-forte. C'est le même aspect, avec une fatigue physique plus marquée. Dans les deux images, une barbe superbe, la longue barbe qui, de 1830 à 1850, était une profession de foi, et qui, encore jeune en 1847, était devenue tout à fait, après 1860, une vieille barbe. Comparaison faite des deux portraits, ils laissent une même impression : on a devant les yeux un rêveur égaré dans la propagande active et un homme d'action intermittente; la critique d'art, inspirée, si l'on veut, par la philosophie sociale, était sa véritable voie.

Cette inspiration philosophique, Thoré put la modifier avec le temps, il n'y renonça jamais. Pour lui, l'art était à la fois un besoin impérieux de notre nature, et une force que l'organisation sociale doit faire servir, comme toutes les autres, à l'amélioration de l'homme. Le premier terme de cette définition est parfaitement acceptable : à la doctrine étroite de « l'art pour l'art, » Thoré substituait justement la doctrine plus large de « l'art pour l'homme. » Le second l'est aussi, en principe : pour qui ne l'admettrait pas, quitte à discuter ensuite, l'art se réduirait à une simple distraction. Mais il faut se méfier avec Thoré; il appartient à cette catégorie d'esprits systématiques et confus, qui, ne sachant pas bien ce qu'ils veulent, prétendent l'imposer au complet. Il croyait que l'art doit se subordonner à une philosophie impérative, qui lui serve de point de départ et de but. Pour lui, cette philosophie était celle du progrès. Il n'en est pas de plus consolante et de plus favorable à l'action, mais de quelle manière concilier dans l'art la subordination avec la liberté, puisqu'il s'étiole dès qu'on l'emprisonne dans une hiérarchie, un dogme, ou une simple formule? C'est ce que Thoré ne dit nulle part avec précision. Il aborde maintes fois le problème et le tourne de toutes manières sans arriver à le résoudre, peut-être parce qu'il est insoluble. Une fois surtout il a essayé de le serrer de près et de le ramener à ses premiers termes, dans un morceau intitulé : *Nouvelles tendances de l'art*, écrit à Bruxelles en 1857. C'est une dissertation de grand intérêt, dans laquelle, au milieu des erreurs et des pétitions de principes, abondent les idées justes et les vues originales, mais d'où ne se dégage aucune conclusion nette. Nous verrons que Castagnary et Proudhon n'ont pas été plus heureux dans une tentative semblable. Thoré parle même des œuvres d'art avec d'autant plus de justesse qu'il oublie davantage ses préoccupations philosophiques, et ses avis sont d'autant mieux motivés qu'ils s'inspirent moins de considérans abstraits. Ne serait-ce pas que l'art et la philosophie, choses distinctes, ne se rencontrent que lorsqu'ils ne se cherchent pas et que, tendant l'une vers le vrai, l'autre vers le beau, dont

l'essence est la même, mais qui ne s'atteignent pas avec les mêmes moyens, ils les manquent tous deux, s'ils les visent en même temps? Aussi l'indécision naturelle de Thoré, qui lui a nui dans la recherche d'un idéal politique, l'a-t-elle plutôt servi dans sa critique d'art. Se contre-disant en toute tranquillité, homme de sentiment plus que de raisonnement, il peut divaguer en de longues pages sur le but de l'art : devant une belle œuvre, la justesse de son goût le ramène vite à l'unique et simple appréciation de ce qu'il voit. Alors il juge bien et, souvent, en bons termes.

Il y a d'autant plus de mérite qu'il avait commencé par se régler sur un modèle dangereux, Diderot, et par adopter la rhétorique du romantisme. Lorsque les *Salons* de Diderot avaient paru (1), le romantisme s'était empressé de les adopter, car il y reconnaissait nombre de ses goûts et de ses thèmes favoris. Ainsi, un grand écrivain apportait tout fait à la nouvelle école, avec des principes et une méthode, un genre qu'elle n'aurait pas créé elle même plus conforme à ses besoins. Le romantisme, c'était l'expansion du sentiment personnel, l'amour de la couleur, la prétention à la philosophie. Il y avait tout cela dans Diderot, avec une abondance de formules heureuses, de morceaux brillans, de pointes hardies dans toutes les directions de la pensée. Malheureusement, il y avait aussi une erreur initiale, qui, après avoir égaré Diderot, a dévié pour longtemps la critique d'art dans notre pays. La littérature et l'art diffèrent comme principes et moyen d'expression; l'un est le domaine des formes, l'autre celui des idées. Tel sujet, éminemment littéraire, n'est pas du tout artistique et réciproquement; très souvent, d'un beau morceau de poésie ou de prose, un bon peintre ne tirera qu'un mauvais tableau et, d'un beau tableau, un littérateur de talent ne tirera qu'une page médiocre. Pourtant, Diderot appliquait à l'art un genre d'appréciation uniquement littéraire, c'est-à-dire philosophique, morale, sentimentale, etc., mais nullement artistique. Dès que, dans un tableau ou une statue, il ne trouvait pas matière à littérature, il les condamnait. C'était, en outre, un écrivain aussi dangereux que facile à imiter. Expansif, fécond en apostrophes, prompt aux larmes, aux sentences, aux digressions, il traitait la critique d'art comme toutes choses, avec les diverses formes de sa sensibilité. Tout cela peut se tourner en procédés, et l'on cède d'autant plus volontiers à la tentation de s'en servir, que ses meilleures pages semblent le résultat de ces procédés. Ce qui est moins facile, c'est d'y joindre

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 mai 1880, *les Salons de Diderot*, par M. F. Brunetière; c'est la première étude vraiment critique qui ait été faite de ce livre fameux, plus souvent exalté que jugé.

ce qui complétait Diderot, c'est-à-dire ses éclairs de génie et son étonnante faculté d'invention. Par-dessus la rhétorique d'après Diderot, mettez celle du romantisme, avec son emphase, son goût de l'image et ses effusions lyriques, vous aurez le genre littéraire que l'on a pris longtemps en France pour la critique d'art et qui, malheureusement, n'est pas encore épuisé.

Pour guider les artistes et le public, la critique d'art devrait être toute autre chose. Dans un tableau, la seule littérature ne peut juger que deux élémens, qui n'y entrent que pour une part ou qui même peuvent en être absens, les intentions littéraires et le sujet. Les intentions littéraires, c'est ce que le peintre a voulu montrer d'émotion ou d'esprit; le sujet, c'est la conception intellectuelle d'une scène ou d'un fait, propres peut-être à être traduits en peinture, mais qui, avec le procédé littéraire, naissent dans l'intelligence de l'artiste avant de se présenter devant son œil. Or un sujet n'existe, en peinture ou en sculpture, que lorsqu'il s'impose de manière visible, lorsqu'il appelle nécessairement certains aspects de forme et certaines combinaisons de couleurs. C'est donc la faculté de combiner des couleurs et d'imaginer des formes, qui constitue l'artiste. La touche et le faire sont tellement indispensables à l'exercice de cette faculté qu'un artiste ne mérite son nom que lorsqu'il possède, au point de vue de son métier, une originalité propre, dont l'excellence ou la distinction s'appellent talent ou génie. L'École française a souvent méconnu cette nécessité. Tels de nos peintres et de nos sculpteurs, d'intelligence distinguée, mais de pratique insuffisante, ont pu multiplier tableaux et statues, attirer la foule, arriver à la gloire sans être autre chose que des dramaturges, des historiens ou de simples anecdotiers. C'est ici la rançon de ces qualités nationales qui procuraient par ailleurs à notre littérature de rares mérites : sens dramatique, ordonnance logique de la composition, esprit, agrément, clarté. Aussi sensible à ces qualités que nos artistes, le public ne poussait que trop peintres et sculpteurs dans la voie de la recherche littéraire ; il se pressait aux expositions annuelles devant les tableaux émouvans ou spirituels, mais il demeurait indifférent aux qualités d'exécution, c'est-à-dire aux moyens par lesquels une idée ou un sentiment s'incarnent dans des êtres visibles, ou plutôt, — car ceci tient encore de trop près à la seule mise en scène, — à la manière dont la couleur et la forme traduisent la nature et la vie.

Un critique français avait naturellement les mêmes tendances que les artistes et le public de son pays. S'il était, par surcroît, grand remueur d'idées, grand inventeur de scènes, et capable d'exercer une action puissante, il devait, comme Diderot, égarer le goût des artistes et celui du public. C'est ce qui arriva. L'art,

dans notre pays, a suivi dans un exact parallélisme les directions de la littérature. De tout temps, nos artistes ont fait de la peinture et de la sculpture littéraires. Aussi ce qu'il y avait de meilleur et de plus utile dans les tentatives des réformateurs de l'art, a-t-il eu pour résultat, volontaire ou involontaire, de l'éloigner de la littérature et de le ramener à son véritable objet, l'exercice du sens plastique. Quant à nos critiques, c'est exceptionnellement qu'ils ont eu la notion de cette nécessité. La plupart ont fait de la littérature plus ou moins brillante, grands phrasiers et grands descripteurs, rivalisant avec les artistes d'effets littéraires, établissant leur réputation de stylistes ou d'hommes d'esprit, mais égarant le public et les artistes. De la technique de l'art, de ses moyens particuliers d'expression, ils ne savaient rien ou peu de chose; à force de courir les ateliers, trop occupés d'ailleurs pour regarder longtemps peindre ou sculpter, ils retenaient quelques termes de métier qu'ils employaient pour avoir l'air compétens, mais qui n'apprenaient rien à leurs lecteurs. Quelle différence lorsque les artistes se mettaient à parler de leur art! On connaît les Conférences de l'ancienne Académie royale; il y a là quantité d'observations, qui, dans leur simplicité et leur caractère pratique, en apprennent plus sur les mérites ou les insuffisances d'un tableau ou d'une statue que les descriptions les plus brillantes, les éloges vagues et enthousiastes, ou les dénigremens légers et spirituels. Lorsque, pour ne citer que des morts, Delacroix ou Fromentin prennent la plume, il est rare que la moindre de leurs réflexions ne soit pas un trait de lumière pour le simple amateur d'art. Je ne dis pas que les artistes devraient être leurs propres critiques. Outre que raisonner sur l'art et juger quotidiennement ses confrères n'est point la même chose, écrire, même sur l'art, est un métier qu'il faut apprendre longtemps et pratiquer beaucoup. Mais c'est dans la manière dont les plus compétens d'entre les artistes jugent de l'art que les critiques devraient prendre leur méthode et leurs modèles, en y joignant le propre de la littérature, qui est d'exposer, de discuter et, finalement, de juger. Malheureusement, bien peu s'en sont avisés.

Thoré est-il du nombre? Oui et non. D'abord, il a eu, comme on l'avait autour de lui, le culte de Diderot, surtout dans la première partie de sa carrière. Il l'exprime souvent, et même, en ses jours de satisfaction personnelle, il ne craint pas de se comparer au maître suprême : « Ses amis, dit-il en parlant de lui-même, trouvaient qu'il avait quelque chose de Diderot dans l'indépendance de la pensée et le sans-façon du style. » Pas cela seulement, mais jusqu'aux procédés et aux tics. Thoré est grand faiseur de digressions ; il se met en scène, il expose ses goûts

et ses préférences, il apostrophe familièrement l'artiste dont il juge l'œuvre : « Te rappelles-tu, dit-il à Théodore Rousseau, le temps où, dans nos mansardes de la rue Taitbout, assis sur nos fenêtres étroites, les pieds pendans au bord du toit, nous regardions les angles des maisons et les tuyaux des cheminées... » Suivent des pages sur ce ton. M. Français a peint un paysage d'où se dégage une impression sentimentale : « Français, mon ami, lui dit le critique, le diable verrait bien que vous êtes amoureux. » De temps en temps, il enfourche son dada favori, l'hippogriffe du socialisme. Puis viennent les pires défauts de la rhétorique romantique, les grands mots, les épithètes ambitieuses, les métaphores exagérées et longuement continuées, les invocations à la liberté et aux grands principes. Quelques phrases de Thoré sont célèbres par le ridicule; ainsi sa description souvent citée de la tête de Molière, d'après Houdon.

Heureusement, une justesse d'esprit intermittente, mais qui finissait par le ramener au vrai, un goût très vif de l'art, l'étude constante de ses monumens, le contact permanent avec les artistes atténuaient l'effet de ces défauts. D'abord, malgré le faux goût dont il subit largement l'influence, il a le sens du style et le respect de la forme; à travers les redondances et la diffusion, il trouve le mot propre et qui reste ; lorsqu'il est bien parti, sur une idée juste, il a d'excellens morceaux. Il est rare qu'il se trompe tout à fait et, même dans le paradoxe, il met une part de vérité. A chacun de ses *Salons*, la connaissance de ce dont il parle devient plus profonde et ses points de comparaison plus nombreux. Il pratique surtout une des qualités essentielles du critique, la bienveillance. Il a ses préférences et il y abonde, mais, très sensible au talent, il sait louer ce qui s'écarte de ses théories et, d'autre part, très indépendant, il évite de s'inféoder à une école, à un parti, et de leur sacrifier, avec sa liberté, les intérêts de la justice.

Mais sa principale originalité, celle qui le rend très supérieur au reste des critiques, c'est que, sans être lui-même peintre ou sculpteur, il a beaucoup regardé travailler les artistes, qu'il a réfléchi sur ce qu'il voyait et que, par instinct naturel, il distingue vite et bien ce qui est de l'art et ce qui n'en est pas, ce qui appelle la traduction de la forme et ce qui aurait dû rester dans le domaine de la pensée, ce qui relève à la fois de la pensée et de la forme. En dehors des critiques qui ne furent pas aussi des artistes, il est, je crois, le seul qui ait su préciser en quoi tels procédés techniques sont bons ou mauvais et surtout qui ait su donner aux artistes des conseils pratiques. Déjà nombreux au cours de ses premiers *Salons*, ces conseils se multiplient à mesure que s'accroît son instruction. En voici quelques-uns, pris entre beaucoup d'autres.

Sur l'importance du ciel dans le paysage :

La plupart des paysagistes ont le tort de commencer toujours leurs tableaux par la charpente réelle du site qu'ils veulent reproduire, et de chercher ensuite à mettre le ciel d'accord avec les terrains et les arbres. Les habiles restaurateurs de vieille peinture savent combien il est difficile de retoucher un ciel, tandis qu'on rétablit heureusement les autres parties du tableau, si le ciel est intact. De même, dans un paysage composé par l'artiste, quand le ciel est fait, le reste du tableau est sauvé. Il suffit d'avoir le sentiment de l'harmonie et la patience du travail. Car l'effet produit sur la campagne résulte toujours du ciel.

Sur le clair-obscur :

Le noir n'existe dans la nature que pour les mauvais coloristes. Je défie qu'on signale l'emploi du noir dans tout l'œuvre du Corrège, du Titien ou de Rubens. Le noir, s'il existait, serait la négation de la couleur, c'est-à-dire des degrés de valeur de la lumière sur les objets. L'ombre, si vigoureuse qu'elle soit, est toujours la transparence d'un ton plus ou moins déterminé. Il n'y a point de nuit pour les bons yeux. C'est là incontestablement la supériorité de l'école vénitienne et de l'école parmesane, où l'ombre comporte toujours la couleur du dessous. Cette incroyable dégradation de la lumière à l'infini est merveilleuse dans les chairs du Corrège, ou du Titien, ou du Giorgione et de quelques autres maîtres de leur école. L'art du *clair-obscur*, considéré avec raison dans toutes les fortes écoles comme un des trois principaux élémens de la peinture, est tout à fait négligé aujourd'hui, et le mot lui-même, qui exprime assez bien la chose, disparaît presque de la langue des ateliers et des critiques.

Sur l'empâtement :

Si cette sorte de bâtisse opaque et solide va bien aux murs, aux pierres, et quelquefois aux terrains dans le clair, elle est assurément déplacée dans les parties sombres, dans les demi-teintes, dans l'exécution de tous les objets qui exigent de la transparence et de la légèreté. Quelle valeur ont les empâtemens bien ménagés dans les corps solides et lumineux, quand ils s'enlèvent par contraste sur des touches limpides, lestes et capricieuses ! Les maîtres sont bons à consulter sur cette question de pratique. Examinez la variété de la touche chez les Hollandais, qui sont de grands praticiens. Chaque objet est modelé dans un sentiment très particulier. Les draperies ne sont pas peintes avec le même mouvement de la main que les chairs et les têtes. Quant aux fonds, presque toujours ils sont obtenus par des

frottis qui recouvrent à peine la toile ou le panneau. Aussi, quelle est la transparence et la profondeur des ombres de Rembrandt, de Cuyp, de Pieter de Hooch et d'Ostade!

Sur la touche :

La touche, ou la manière de poser la couleur et de promener le pinceau, est toujours dans le sens de la forme et contribue à décider le relief. Quand le modelé tourne, la brosse de l'artiste tourne dans le même sens, et la pâte, suivant la direction de la lumière, ne heurte jamais les rayons qui s'épanouissent sur le tableau. Supposez une statue taillée à rebrousse-poil avec le ciseau ; quelle que soit la correction mathématique de la forme, jamais elle ne donnera un aspect juste. En peinture, on ne se préoccupe pas assez de cette logique impérieuse de la pratique ; la plupart des peintres mettent au hasard leur griffe sur la toile, contrariant, sans y songer, la structure nécessaire de tous les objets et la géométrie naturelle.

J'ai cité ces divers passages tout au long parce que, entièrement originaux au temps de leur publication, ils n'ont pas cessé d'être des modèles rares peu suivis. C'est là que Thoré est vraiment bon et utile; écrivain encore hésitant, il fera toujours des progrès vers la précision et la simplicité, car, chemin faisant, il imite de moins en moins Diderot et laisse à chaque tournant de la route quelque pièce de sa friperie romantique.

Il n'est pas moins juste et moins original lorsqu'il parle des conditions premières de l'art, de celles qui le constituent en le différenciant, c'est-à-dire en lui donnant une raison d'être et des moyens qui n'appartiennent qu'à lui. Il voit avec raison dans le sens de la couleur le fondement de la peinture, le don indispensable au peintre. « On ne saurait être peintre, dit-il, qu'à la condition d'être, premièrement et avant tout, coloriste. Aucune autre qualité ne remplace celle-là. » Et encore : « Faire de la peinture sans la couleur comme procédé fondamental, c'est nier son art lui-même ; car la peinture est une convention qui ne s'explique que par la lumière, c'est-à-dire par la couleur. » Abordant le grand problème de la peinture, celui dont la discussion a rempli la moitié de notre siècle, il écrit une page vraiment magistrale, dans laquelle, avec les préférences naturelles d'un romantique pour la couleur et une négation trop absolue de la ligne, il est bien près de poser la question comme elle doit l'être, si l'on veut la discuter utilement. En voici l'essentiel :

Le moyen de la peinture, c'est la couleur, comme le son est le moyen de la musique. En musique, la mesure ou le rythme ne sont

que les dépendances du son qu'ils resserrent ou qu'ils précipitent, avec sa variété infinie du haut en bas de la gamme, avec ses dégradations et ses demi-teintes, ses majeurs et ses mineurs, ses dièzes et ses bémols. En peinture, on opère sur la couleur, dont les lignes, ou ce qu'on appelle le dessin, ne sont aussi qu'une dépendance, sans existence propre et distincte de la couleur... Les lignes ou le dessin ne servent qu'à contenir la couleur, à en déterminer les harmonies. On pourrait même dire que la ligne est une abstraction en peinture, qu'elle n'existe pas; mais on la suppose entre deux couleurs différentes, comme on la suppose entre les corps dans la nature. Est-ce qu'il y a, le long de votre front, de votre nez et de votre menton, une ligne qui arrête votre profil? Ce qui domine votre profil, c'est la couleur qui différencie de tout l'entourage extérieur votre tête placée dans une certaine attitude et sous une certaine lumière. La preuve qu'il n'y a point de ligne, c'est que votre profil change même de charpente sous des lumières différentes. La préoccupation exclusive de la ligne, substituée à la passion de la ligne et de la couleur, c'est l'anéantissement de toute peinture et de toute poésie.

Tout cela n'est pas également juste. On peut répondre que, si la peinture, comme le reconnaît Thoré, est une convention, la ligne est une hypothèse aussi nécessaire pour le peintre que pour le géomètre. Il a raison de dire que la peinture n'existe qu'avec la couleur; mais, sans la ligne, la couleur n'est qu'une tache. C'est la ligne qui donne un sens à la couleur. Si l'on nie la ligne dans la nature, on ne peut pas la nier dans le dessin, qui, outre qu'il a son existence propre, sera toujours le soutien intérieur de la peinture, comme le squelette est celui du corps humain. Mais, sous cette réserve, Thoré a raison de dire que, si le dessin, selon le mot fameux, est « la probité de l'art, » la couleur en est la vie.

II.

N'eût-il que ce sentiment vrai de la peinture, ces connaissances techniques et l'aptitude à les traduire en langue intelligible, Thoré serait déjà un critique original. Il a de plus une notion élevée de l'art et de ses lois, le sens des groupemens et des classifications, en un mot, cette aptitude aux idées générales, sans laquelle un critique, comme tout écrivain, n'est qu'un homme de second ordre. Progressiste, il voudrait que, dans les sociétés contemporaines, l'art fût une forme de la civilisation dont tous pussent profiter, et, comme au temps des cités grecques, la parure de la vie journalière, la joie des plus humbles comme des plus grands. Aussi déplore-t-il le caractère aristocratique qu'il a

revêtu depuis la renaissance et qui en fait le privilège d'une élite. Il constate avec raison qu'il en est de lui comme de la littérature, dont le peuple ne se soucie pas plus qu'elle ne s'inquiète de lui. Aussi ne professe-t-il pas, je l'ai dit, la théorie inhumaine de « l'art pour l'art. » Mais il se défend aussi d'être pour l'art prêcheur et utilitaire, qui ramènerait, par une voix détournée et abaissée, à l'art littéraire dont il ne veut pas. Il professe donc que « le sujet est absolument indifférent dans les arts, » « qu'un pot de Chardin vaut tous les Romains de l'époque impériale, » que « la beauté suffit et entraîne toujours avec elle sa signification, » c'est-à-dire que l'œuvre d'art a sa valeur indépendante et ses moyens propres d'abord de plaire, puis d'instruire. Malheureusement, il est pour l'action sociale de l'art, et il ne trouvera jamais une formule qui rattache directement l'art au progrès, sans diminuer son indépendance. On confondait avant lui l'art et la poésie; il les distingue par leur définition même : « La poésie, dit-il, c'est la faculté de sentir intérieurement la vie dans son essence; et l'art est la faculté de l'exprimer au dehors dans sa forme. » On n'en était pas encore à tourner l'idéal en ridicule et il constate que « l'idéal est le but dont la nature réelle est le moyen. » C'est dire qu'il n'admet ni le réalisme pur, ni même le naturalisme, titre que prend le réalisme lorsqu'il veut s'élever d'un degré, mais qui, au fond, dit la même chose : « Comment pourrait-on dans les arts copier la réalité? On a vu des écoles dont c'était la prétention; mais il est arrivé à ces sectaires étroits ce qui était inévitable, que, malgré eux, ils n'ont jamais pu faire abstraction de leur personnalité, et qu'ils ont abouti, comme toujours, à un mélange et à une approximation relative. Laissons donc de côté ce prétendu naturalisme qui contrarie la nature et ne saurait même exister, cette théorie absurde de l'imitation *matérielle*, qui supposerait d'abord le suicide de l'artiste et le néant de toutes choses; car il faudrait enlever du même coup l'âme du peintre et la vie incessamment mobile de l'être qu'il veut peindre. » On n'a jamais exprimé plus nettement que lui ce qu'il y a d'inadmissible dans les prétentions de l'impressionnisme pur : « Il faut être fou pour s'imaginer qu'on peut copier le paysage. Est-ce que vous avez jamais vu pendant deux heures le même effet dans le ciel ou sur la campagne? La physionomie de la nature est plus incessamment variable que la physionomie de l'homme. » Comme preuve, il raconte avec esprit l'histoire du paysagiste Delaberge, qui s'était proposé de peindre un buisson scrupuleusement vrai, mais qui, devant les transformations incessantes de son modèle, sous l'effet du vent, du soleil, des heures du jour et des saisons, s'efforça pendant trois ans de transporter sur la toile un aspect insaisis-

sable, et mourut du chagrin de n'y pas réussir. Il dit encore avec une piquante justesse : « On peut accuser le soleil de faire le plus souvent des esquisses, et les effets vagues sont les plus fréquens dans la nature. »

Il admet donc ce souci de la composition qui a souvent égaré l'école française en lui faisant rechercher des mérites de sens, de logique et de méthode, plus intellectuels que plastiques, mais auquel elle ne renoncerait qu'en perdant une qualité de grand prix. Il admet, par d'excellentes raisons, l'allégorie, le symbolisme, les légendes mythologiques et religieuses, l'histoire, les types créés par la poésie. Sur ces points, l'art confine à la littérature ; mais si Thoré veut qu'il s'en distingue, il ne va pas jusqu'à leur interdire tout contact. C'est affaire à chacun d'eux de traduire les sentimens ou les idées par ses moyens propres, à la littérature d'être intellectuelle, à l'art d'être plastique, mais sans qu'aucune loi de nature interdise à l'art de solliciter la pensée par la représentation plastique et à la littérature d'éveiller le sens plastique par l'expression littéraire. Enfin, il croit beaucoup plus, en art, à l'effet du génie ou du talent personnel qu'à la puissance des théories ; il s'attache plus aux œuvres qu'aux systèmes ; surtout, il pense que les grandes directions de l'art sont déterminées par le mouvement général de la civilisation, qu'il appartient à quelques grands artistes de les préciser, mais qu'aucun ne les crée, et que se poser en réformateur de l'art est la plus vaine des prétentions. A Bruxelles, en exil, l'esthéticien politique, le socialiste de 1830 et de 1848, écrivait avec quelque mélancolie : « Changer la forme, c'est pure fantaisie, et chacun peut y contribuer du bout de son pinceau. Mais changer le fond, cela ne se fait pas à plaisir. Il ne dépend pas d'un homme, ni même de plusieurs, de changer un art dans ses racines, pas plus que de changer une société dans sa constitution intime. »

C'est en se guidant lui-même par ces principes fort sages que, de 1830 à 1848, Thoré a suivi l'évolution artistique de son temps, en la conseillant de son mieux, mais sans afficher trop ouvertement la prétention de la diriger. Il est, avant tout, romantique, c'est-à-dire pour l'école de la couleur contre celle de la ligne, pour le moyen âge contre l'antiquité, pour le paysage vrai contre le paysage historique. De là ses enthousiasmes et ses sévérités, l'appui qu'il prête à certains artistes et la guerre qu'il fait à certains autres. Il a un sens assez élevé de l'art pour distinguer le talent même chez ses adversaires, quoiqu'il lui manque cette hauteur d'intelligence qui permet au critique de s'élever au-dessus des écoles et lui fait de l'impartialité une loi. Qualité rare, mais qui, pourtant, devrait être le but suprême de la critique et qui,

lorsque la souplesse d'esprit et le don du renouvellement viennent s'y joindre, élève le genre jusqu'au génie. C'est par cet ensemble de mérites qu'un Sainte-Beuve est un grand nom dans l'histoire de la critique; c'est pour ne s'être pas assez dégagé des écoles que Thoré a pu être un critique distingué, sans être pour cela autre chose qu'un spectateur de l'art, utile à consulter pour ses contemporains et toujours intéressant pour nous, non un juge dont la plupart des arrêts soient définitifs. Il a bien vu et bien défini les principes de l'école romantique; il a fait à son sujet de justes réserves et ne lui a pas ménagé les bons conseils; il a eu le courage de constater son échec sur bien des points et de dire, par exemple, qu'elle avait « torturé superficiellement le marbre et le bronze; » il a maintenu contre ses négations les lois permanentes de l'art. Mais il n'a pas su reconnaître ce que l'école classique maintenait de légitime et de nécessaire; il a trop cru, malgré de tardives réserves, à la mission civilisatrice que s'attribuait l'art de son temps; il n'a pas toujours distingué jusqu'à quel point l'art doit se mettre à la portée du plus grand nombre et à quelle hauteur il doit se tenir au-dessus de la foule. Il a donné à ceux qui le lisaient d'excellentes indications sur la nature de l'art et les mérites propres de la plupart des artistes ses contemporains; il a été trop sévère pour d'autres.

A ce point de vue, il est naturellement l'admirateur convaincu de Delacroix, il caractérise très justement Decamps, il fait les réserves nécessaires sur Delaroche, qu'il avait commencé par nier éperdument, il apprécie à sa valeur Horace Vernet; mais il méconnaît le noble génie d'Ingres et le pur talent de Flandrin. Là où il voit très juste, c'est lorsqu'il exalte l'originalité et la force de l'école paysagiste. Ami intime de Théodore Rousseau, il l'explique et l'impose au public; on peut dire qu'il est son critique, comme Castagnary sera celui de Courbet, mais avec autrement d'indépendance et de personnalité.

Si jamais artiste mérita de rencontrer un critique courageux pour le soutenir dans une lutte difficile et le confirmer dans le sentiment de sa valeur, ce fut certainement Théodore Rousseau. Autant que le mot de génie puisse être employé par des contemporains, il est permis de dire à cette heure que Rousseau l'a mérité. Ses premiers tableaux, sincères, respectueux de la nature, d'une facture déjà précise et large, étaient le contraire du paysage classique dégénéré et épuisé. Ce fut donc, contre ce novateur gênant, une guerre sans pitié, menée par ceux qui disposaient alors de l'admission aux Salons et des encouragemens de l'État. Nature fière, passionnée sous des dehors froids, ressentant l'injustice avec une amertume douloureuse et ne disant rien de ses souffrances, Rous-

seau s'affermissait dans ses convictions avec une résignation stoïque. On lui interdisait le contact avec le public; il s'enfermait donc, sans essayer d'aucune avance à ses juges ou à la mode, ou se réfugiait au fond des bois, abandonnait ses chefs-d'œuvre pour un morceau de pain et redoublait de labeur pour fixer la beauté simple ou majestueuse qu'il voyait dans la nature. Puis, il parcourait la France en tout sens, se faisait berger, paysan ou montagnard, poursuivait sans relâche des effets nouveaux. Impuissant à se satisfaire, il n'est guère de tableaux qu'il n'ait effacés et repris plusieurs fois, incrédule lorsque ses amis le suppliaient de respecter une œuvre définitive et indifférent aux nécessités de la vie qui l'écrasaient. Le résultat de ces efforts, c'était un art qui réunissait et conciliait les contrastes, la naïveté et la science, la force et la délicatesse, l'émotion et la sérénité. Rousseau peignait, avec le même amour et la même puissance, un arbre isolé, une forêt, une lande, une mare, la mer, le développement des Alpes ou des Pyrénées, surtout les effets de soleil et les tempêtes. A la fois idéaliste et réaliste, tantôt il travaillait devant la nature, tantôt il en reproduisait le souvenir avec une prodigieuse puissance d'évocation. Surtout, dans chacune de ses toiles, il mettait son émotion personnelle. Certaines sont douloureuses comme la confidence de ses tourmens, d'autres calmes comme ses rares journées de bonheur ou radieuses comme des effusions de poésie intime. Dans toutes, l'originalité de la facture est sans égale, même lorsqu'elle est systématique et bizarre, comme il arrive chez tous les novateurs contestés. Solide et vigoureuse jusqu'à la dureté, elle a souvent la douceur estompée de Corot ou la richesse sombre de Jules Dupré; elle unit la précision attentive du détail et la largeur des ensembles. Elle est assez variée pour mettre dans son œuvre comme la succession de plusieurs manières avec une note partout visible et reconnaissable.

Si Thoré eut le mérite de comprendre Rousseau et de s'attacher à lui avec un dévoûment toujours en éveil, il lui dut beaucoup, car c'est probablement Rousseau qui le détourna de la politique vers l'art et fit son éducation technique. Ils habitaient ensemble, découvraient de compagnie l'Ile-de-France, poussant leurs courses aussi loin que leur permettait la pauvreté; il faut lire les pages chaleureuses, très sincères, quoique déclamatoires, dans lesquelles le critique a raconté ces années de jeunesse. Quoique l'un des deux fût un fantaisiste, l'existence des deux amis n'était point la vie de bohème; il y avait, pour cela, trop de travail, de sérieux et de sincérité. De son côté, Thoré encourageait et consolait Rousseau, l'assurait de l'avenir, lui arrachait les peintures qu'il était sur

le point d'effacer pour mieux faire ou de gâter en s'acharnant sur elles. A côté de cette nature audacieuse et timide, d'une sensibilité d'autant plus profonde qu'elle était plus contenue, portée à l'exagération par la résistance, sujette aux chutes et ayant besoin d'être relevée, la présence d'un tel soutien était indispensable ; n'eût-il fait que remplir ce rôle, Thoré aurait bien mérité de l'art français.

En même temps que de Rousseau, il parlait excellemment de Paul Huet, le premier en date des paysagistes français, de Jules Dupré, quelque peu hérissé et farouche, mais à qui il rendait boutades pour boutades, de Corot, chez lequel, lorsque le public se fut engoué de lui, il avait le courage de signaler avec persistance quelque monotonie et une facture trop molle. Il encourageait les débuts de Millet, et, d'un mot juste, prédisait son grand avenir. Somme toute, si beaucoup de ses jugemens sont à reviser, la plupart sont maintenus et bien peu sont à casser.

III.

Dès que l'exil d'un écrivain se prolonge, il est rare que son talent n'en reçoive pas une dure atteinte. Les objets d'inspiration et d'étude s'éloignent et changent pour lui ; au lieu de renouveler ses idées, il vit sur ses souvenirs ; il risque de s'égarer par la réflexion solitaire ; il n'a plus de contrôle et d'excitant ; sa génération marche sans lui, et, quand il revient, il paraît arriéré. Aussi le retour lui est-il une épreuve presque aussi dure que le départ. Ce fut le cas pour Thoré.

Son premier sentiment en quittant la France avait été, semble-t-il, une profonde humiliation d'avoir pris pour des vérités absolues les idées qui l'avaient conduit à un pareil résultat : il cessa toutes relations avec ses anciens amis et changea de nom. Pendant les douze années que dura son absence, Rousseau ne reçut de lui aucune lettre, aucune nouvelle directe ou indirecte. Un jour, en lisant des articles d'art signés W. Bürger, sur l'exposition de Manchester, le paysagiste crut reconnaître Thoré sous ce nom à physionomie allemande ; c'était lui, en effet. Il le fit chercher inutilement par un ami qui partait pour l'Angleterre ; Thoré, devenu misanthrope, se cachait. Il étudiait l'art de la Belgique, de la Hollande et de l'Angleterre, non-seulement pour en goûter les œuvres, mais pour en apprendre l'histoire ; il devenait ainsi ce qu'il n'avait pas encore été, un érudit, et publiait, sous son nouveau nom, une série de bons livres sur les maîtres et les musées de ces pays (1). Lorsque l'amnistie de 1860 lui permit de rentrer en

(1) *Musées de la Hollande*, 2 vol. ; *Trésors d'art en Angleterre ; Galerie d'Arenberg ; Galerie Suermond ; Musée d'Anvers ; Van der Mer de Delft ; Frans Hals ; École an-*

France, il arriva sans prévenir personne. Quelques jours après, il était à Barbizon, chez Rousseau, et causait longuement avec Millet et lui. Les deux amis le trouvèrent bien changé. Il est rare qu'un peintre connaisse en détail l'histoire artistique ; les questions de date et de biographie, à plus forte raison les simples curiosités d'érudition, comme l'orthographe d'un nom ou l'usage d'un monogramme, le laissent fort indifférent. Thoré-Bürger, s'étendant complaisamment sur ses petites trouvailles, fit à Rousseau et à Millet l'effet d'un « archéologue. » Le premier, tout attristé, disait au second : « Il n'y est plus, les savans l'ont gâté. »

Leur étonnement grandit encore et la conversation devint une discussion lorsqu'elle aborda l'art contemporain et ses tendances. Rousseau et Millet étaient profondément originaux, mais, si l'on faisait des théories à leur sujet, eux-mêmes n'en faisaient guère : ils peignaient de leur mieux, Millet ses paysans, Rousseau ses forêts, sans autre but que de fixer avec énergie ce qu'ils voyaient et ce qu'ils sentaient. On avait beau dire de Rousseau qu'il représentait l'âme de la nature et de Millet qu'il exprimait les revendications des paysans ; le premier se défendait de prêcher le panthéisme et le second le socialisme. Tout ce qu'accordait Rousseau, c'est qu'il faisait passer dans ses paysages l'impression qu'ils produisaient sur son âme, et Millet qu'il s'efforçait devant ses modèles de dégager des types. Or, dès ce premier entretien, Thoré leur proposait un programme. Il avait jadis mêlé beaucoup de philosophie politique et sociale à sa critique ; il voulait continuer, faire des prosélytes, prêcher une esthétique qu'ils appliqueraient. Les deux peintres, amoureux de leur indépendance, entendaient peindre à leur façon. Cette opposition d'idées s'accusa d'autant plus, que Rousseau, demeuré romantique, et Millet, profondément idéaliste, croyaient Thoré converti au réalisme sur un point capital, le choix du sujet.

Cette préoccupation du sujet, Thoré s'en défendait avant 1848, et il ne l'avoue pas davantage dans ses écrits postérieurs à 1860. Cependant, dès le début de sa carrière, il avait adopté une des théories les plus contestables de Diderot, celle de l'influence moralisante de l'art, et, depuis son retour, il s'en montra plus préoccupé que jamais. Diderot voulait que l'artiste, pour servir la cause du progrès, se proposât toujours un but pratique et mît partout une leçon, qu'il prêchât la vertu civique, les devoirs de famille, la glorification du travail, etc. Avouée ou secrète, cette théorie de Diderot ne cesse d'être plus ou moins présente à l'esprit de Thoré

glaise, dans l'*Histoire des peintres*, de Charles Blanc ; traduction de *Rembrandt*, du docteur Scheltema, et de *Velasquez et ses œuvres*, de W. Stirling.

et, probablement, dans la conversation, il la laissait voir avec moins de scrupule que dans ses écrits. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dès sa première conversation avec Millet et Rousseau, il soutient sans détour la thèse de l'importance du sujet. Les deux peintres n'étaient guère habitués à jouer avec les idées, quittes à corriger une exagération par une autre ou même à ne plus songer le lendemain à ce qu'ils avaient dit la veille. C'étaient des esprits simples et nets qui ne se servaient de la parole que pour exprimer des convictions solides. Aussi, fort étonnés des discours de Thoré, ils se refusèrent absolument à se laisser convaincre. Millet a raconté lui-même, dans une lettre à Sensier, la part qu'il prit à la discussion :

Thoré croyait, dit-il, que le sujet était beaucoup dans le plus ou moins d'élévation d'une œuvre... J'ai tâché de montrer à Thoré comme je trouvais que la grandeur était dans la pensée même, et que tout devenait grand employé pour un grand but. — Un prophète vient menacer une population de fléaux, de dégâts horribles, et voici comment Dieu qui l'envoie parle par sa bouche : « Je vous enverrai les hannetons et les sauterelles, ma grande armée, etc. » Et ce prophète fait une telle description de leurs ravages que jamais on n'a imaginé une plus grande désolation sur la terre. Et je lui demandais si la menace lui paraîtrait plus grande, si, au lieu de hannetons, le prophète eût parlé des chariots de guerre d'un roi quelconque ; car ce dégât ici est si grand, si complet, qu'il s'étend à tout. La terre est-elle mise à nu ! Hurlez, laboureurs, car la moisson des champs est périe ! Et les ânes sauvages et toutes les bêtes ont crié, parce qu'il n'y a plus d'herbe ! Voilà donc le but de désolation bien grandement atteint, et l'imagination en est frappée. — Je ne sais s'il a été convaincu qu'il pouvait y avoir du vrai là dedans, mais il a été apaisé (1).

Thoré fut surtout étonné. De retour à Paris, il disait à Sensier : « Savez-vous qu'ils sont terribles, Millet et Rousseau ? Je les ai trouvés comme des rocs ; ils ont des idées inamendables. Ils sont là comme deux fakirs, et rien ne peut modifier une seule de leurs idées. Quels farouches bonshommes ! » M. Paul Mantz réclame contre le langage prêté à Thoré dans cette discussion : « Il n'a jamais dit, écrit-il, que le sujet fût tout, et il a même écrit le contraire (2). » Oui, Thoré avait écrit le contraire, et, moins d'un an après cette conversation, il disait encore : « L'art n'enseigne pas à

(1) Lettre insérée dans *la Vie et l'Œuvre de J.-T. Millet*, par Alfred Sensier, manuscrit publié par M. Paul Mantz, 1881, ch. XXXII.

2) Dans l'ouvrage de Sensier, qui vient d'être cité.

la façon d'un professeur de rhétorique ou de morale. Il n'explique point ses raisons. Il entraîne tout naturellement, il métamorphose et perfectionne, sans dire pourquoi ni comment. » Il disait aussi: « Je ne sais pas même le sujet de beaucoup de tableaux que j'admire, et je n'ai jamais eu l'idée de m'en informer. » Il déclarait enfin ne voir qu'un but immédiat à l'art, l'expression de la beauté. Pourtant, à la même époque, il tenait aussi fortement que jamais pour la théorie de l'art moralisateur de parti-pris. Il y a là une contradiction, car enfin est-il possible à l'artiste préoccupé par le but moral de ne pas attacher une grande importance au choix du sujet? Cette contradiction se retrouve dans toute l'esthétique de Thoré; il voulait concilier deux contraires, l'indépendance de l'art et son alliance avec la morale. Il était inévitable qu'une telle préoccupation l'exposât à mal s'expliquer et à n'être pas compris. C'est ce qui lui arriva dans la conversation dont il s'agit. Pour Millet, qui n'était ni orateur, ni écrivain, et qui même se servait de la plume et de la parole avec quelque gaucherie, sa pensée était juste en elle-même; mais il restait à côté de la question posée par Thoré.

Elle est fort ancienne, cette question de sujet, et, aujourd'hui encore, elle provoque des avis entièrement opposés. Peut-être est-ce pour l'avoir mal posée, comme il arrivait à Thoré. Il est évident que le sujet a sa valeur propre; il y a de grands et de petits sujets, il y en a de spirituels et il y en a de bêtes; il y en a surtout qui appellent la peinture et d'autres qui la repoussent. Mais il est non moins certain que cette valeur peut rester latente, car elle ne produit son effet que grâce à l'exécution. Aussi, entre un tableau bien peint d'après un sujet vulgaire et un tableau médiocrement peint d'après un sujet relevé, le mérite d'art est-il tout entier pour le premier. Dès que l'œuvre est exécutée, le sujet n'a donc plus d'autre valeur que celle de l'œuvre elle-même; mais, si l'œuvre est belle, il lui rend une valeur égale à celle qu'il en reçoit. Plus le sujet est considérable et l'exécution médiocre, plus l'œuvre doit provoquer de sévérité; comme aussi, une belle exécution d'après un beau sujet mérite une admiration complète. D'autre part, il est certain qu'un artiste peut mettre beaucoup de force et d'éclat dans un sujet où la pensée n'est pour rien, ainsi Chardin dans ses natures mortes; ou même beaucoup d'élévation et de poésie dans des sujets empruntés à la vie de tous les jours, ainsi le même dans ses intérieurs. En un mot, le sujet vaut ce que vaut l'artiste. Lorsque Delacroix peint les *Croisés à Constantinople*, ou la *Barque du Dante*, il se montre très supérieur à Decamps peignant l'*École turque* ou le *Marchand juif;* en revanche, Millet met plus d'art dans le *Berger* ou Rousseau dans la *Mare* qu'Horace Vernet dans

la *Prise de la Smala*. L'exemple opposé par Millet à la doctrine de Thoré s'appliquerait donc plutôt à la conception du sujet qu'au sujet lui-même, car Millet ne suppose pas qu'il y ait à choisir entre un châtiment divin et un fait vulgaire, mais entre les diverses manières d'exprimer ce châtiment. Aussi l'argument passe-t-il à côté de la question. L'artiste, cependant, avait raison de dire que des moyens simples pouvaient aussi bien traduire ce sujet que des moyens nobles; tout dépend de la manière dont ces moyens seront représentés. Quant à Thoré, il dénaturait sa propre pensée en avançant que la préoccupation du sujet peut donner aux œuvres d'art une valeur plus grande, mais nous verrons qu'il n'a jamais pu se dépêtrer de la contradiction où l'engageait sa théorie de l'art moralisateur.

Après sa visite à Barbizon, Thoré-Bürger essayait de se reprendre à la vie parisienne; mais, là aussi, il rencontrait assez de contradicteurs pour en éprouver quelque amertume. Il écrivait à Rousseau : « J'ai emporté un bon souvenir de la réception amicale au *revenant*. Je t'avouerai que je me sens un peu égaré dans le Paris actuel, et pourtant il me semble que ce n'est pas moi qui suis l'*ombre* dans ce pandémonium de fantômes. Ils n'ont pas déjà tant l'air de vivre — en hommes. » C'est que les Parisiens de 1860 vivaient à leur manière, et Thoré en était toujours à celle de 1848. Entre ces deux dates, une révolution complète avait transformé non-seulement les institutions politiques, mais la littérature et l'art. De 1830 à 1850, le romantisme avait dominé dans tout ce qui n'était pas le gouvernement et, le propre du romantisme, ce n'est pas seulement une façon particulière d'entendre la forme, c'est aussi la tendance à l'idéal, la générosité des sentimens, l'exaltation poétique de la passion. Un tableau de Delacroix, un poème de Victor Hugo, un drame de Dumas père, un roman de George Sand, un discours de Lamartine, se ressemblaient en ceci, que, dans tous, s'affirmaient la croyance dans la bonté de l'homme et de la nature, l'enthousiasme pour la civilisation, la foi au progrès. La dure épreuve que, de 1848 à 1851, la réalité fit subir à ces théories et le régime inauguré par le coup d'État du 2 décembre changèrent brusquement les choses. On avait cru que la révolution de 1848 ramenait l'âge d'or, mais la liberté n'avait pas tenu ses promesses et, sans lui laisser le temps de se corriger par elle-même, le despotisme était venu l'étouffer. Pendant deux ans, rêveurs et utopistes avaient appliqué leur panacée respective aux misères sociales et elles s'étaient exaspérées jusqu'à provoquer une formidable explosion. Il n'y avait plus de tribune; de rares journaux subissaient les plus dures conditions d'existence; le pouvoir, l'administration et la police agissaient comme si l'intérêt su-

prême de la société était non pas d'assurer aux hommes l'exercice des libertés nécessaires, mais de les défendre contre leur malignité naturelle. Il en était résulté une grande défiance des idées, un esprit étroitement positif, une conception brutale et triste de la vie. Tandis que les vertus jadis exaltées, la générosité des sentimens, le désintéressement, la confiance, passaient pour des duperies, que la poursuite de l'argent devenait chaque jour plus âpre et l'égoïsme des intérêts plus féroce, la poésie se taisait, la philosophie était envahie par le positivisme scientifique, l'histoire faisait le procès du passé. Le roman et le théâtre, images plus directes de la vie journalière, traduisaient le réalisme sec et dur dont la société leur montrait l'application. L'art ne pouvait échapper à ce mouvement général des idées et des mœurs. Il renonçait donc, comme la littérature et la politique, aux inspirations élevées et aux grands sujets pour s'appliquer à la copie étroite, non pas de la nature qui comprend tout, même l'idéalisme, mais de la plate réalité; ceux des artistes qui prétendaient incarner l'art de leur temps se disaient réalistes et, par une étrange illusion, des critiques, comme Castagnary, libéraux en politique, s'efforçaient de démontrer qu'à la cause du réalisme était liée celle du relèvement de l'art.

En constatant ce qui se passait autour de lui, le pauvre Thoré ne pouvait qu'éprouver le sentiment qu'il exprimait tout à l'heure, avec plus d'étonnement encore que de tristesse. Ce n'était guère pour adoucir sa misanthropie. Il avait toujours aimé à demeurer très haut, sous les toits, pour rêver, en dominant l'agitation de la ville. Avant l'exil, il était installé sur la colline de Montmartre; il s'établit cette fois près de la Bastille, loin des ateliers d'artiste, au dernier étage d'une haute maison, s'entoura d'œuvres des maîtres anciens, transforma son balcon en « belvédère fleuri » et annonça à ses anciens amis la résolution arrêtée de descendre le moins possible dans la rue.

Mais il lui était impossible de se désintéresser de l'art; dès 1861, il reprenait la plume du salonnier. S'il eût été un de ces hommes de caractère ferme que la contradiction enfonce dans leurs convictions et qui tiennent à honneur d'attendre, sans rien céder, la revanche de leurs idées, il eût affirmé de nouveau les croyances de sa jeunesse devant le réalisme triomphant. Il y avait longtemps déjà que Castagnary et plusieurs autres proclamaient la mort de l'art idéaliste; en soutenant, au contraire, que cet art devait vivre, en protestant contre un arrêt brutalement injuste, il pouvait se faire une originalité toute neuve. Mais l'indécision était le fond de sa nature; solitaire à Paris, n'ayant plus d'amis à soutenir et n'étant lui-même soutenu par personne, il était incapable de

remonter le courant. Il crut bien faire en suivant la mode. Le réalisme semblait victorieux; il constata, lui aussi, cette victoire et suivit la cause du vainqueur. Il n'y eut pas abjuration de sa part; mal présentée, la cause du réalisme semblait être une réaction contre des conventions usées et une forme de l'opposition libérale. En l'embrassant, Thoré pouvait donc se croire toujours un homme d'avant-garde. De plus, en Belgique et en Hollande, il avait beaucoup admiré les réalistes des deux derniers siècles; en adoptant la cause du réalisme contemporain, il crut favoriser en France l'avènement d'un art qui aurait rappelé celui de Rembrandt et de Ruysdaël. Deux choses, cependant, le gênaient dans cette évolution; les romantiques avaient laissé des élèves, dont plusieurs avaient du talent, et, souvent, les réalistes exposaient des œuvres qui semblaient faites pour exaspérer les hommes de goût. Thoré subit les conséquences de cette gêne : il ne consentit pas à condamner la peinture romantique et à vanter sans réserve la critique réaliste; sa critique fut une cote mal taillée. Un troisième parti s'offrait encore à lui, qui eût été à la fois le meilleur, le plus facile et le plus habile. Il n'y avait autour de lui, comme critiques, que des indifférens, se servant de l'art pour faire de la littérature, ou des polémistes, subordonnant l'intérêt de l'art à d'autres passions. Il pouvait, lui, être vraiment critique, se placer au-dessus des écoles rivales et dire la vérité à tous, romantiques ou classiques, idéalistes ou réalistes. L'originalité d'un pareil rôle et son talent d'écrivain lui auraient bien vite procuré l'autorité. Il préféra louvoyer entre les idées d'autrefois et celles d'aujourd'hui.

En modifiant ses idées, il modifiait aussi son style. Avant 1848, il était, comme le voulait la mode, enthousiaste et lyrique. Désormais, il s'exerce à l'ironie et à l'épigramme; il veut être pratique et sensé. Cependant, Théophile Gautier, imperturbable dans sa fidélité au style de 1830, et Paul de Saint-Victor, — la plus complète incarnation du style noble dont la rhétorique française puisse se glorifier depuis Thomas, — lui montraient que le style à panache avait toujours ses fervens, tandis que Castagnary, réaliste intransigeant, mêlait dans sa façon d'écrire l'imitation de Diderot, le culte littéraire de Victor Hugo et la recherche personnelle de la couleur. Thoré sembla préférer le style alerte, mieux fait, lui semblait-il, pour la littérature au jour le jour, dont Edmond About, auquel, du reste, il ressemble si peu, offrait alors le brillant modèle. Mais, pas plus qu'il ne lui avait été possible d'abandonner complètement le romantisme dans l'art, il ne lui était possible de changer du tout au tout la façon d'écrire contractée à son service. De là, d'amusantes disparates de ton. Il lui arrive, dans la même page, d'écrire

à la mode de 1840 et à celle de 1861, de commencer par l'ironie et de continuer par l'enthousiasme; il le sent, change d'allure, et les vieilles habitudes reviennent au bout de quelques lignes. Pour aggraver encore ce manque d'unité, il laisse voir de l'amertume, le regret du passé, la rancune de l'exil; il a le sentiment que ses efforts, pour être de son temps, ne l'empêchent pas d'être un homme d'autrefois. Il n'est plus jeune et il s'essouffle à soutenir une allure trop vive; il fait de l'esprit à côté, tiré et pénible, ou même trivial. Il rappelle trop ses titres; il se cite lui-même pour prouver qu'il avait jadis de l'initiative et de l'autorité. Malgré tout, son talent lui est resté; sa mauvaise humeur se dissipe à mesure qu'il reprend pied à Paris et qu'on lui marque des égards; sa verve revient, moins lyrique et plus mordante; il a de l'art un sentiment toujours aussi vif; surtout, il est plus instruit à lui seul que tous ses confrères réunis et, dans l'occasion, il écrit sur les expositions internationales, — celle de Londres en 1862 et celle de Paris en 1867, — des études fortes et pleines dont lui seul était capable à cette date.

IV.

De ses qualités d'autrefois, celle qui reste la plus entière chez Thoré, car elle est le fond de sa nature, c'est la franchise; il traduit ses impressions, telles qu'il les éprouve, quitte à les corriger plus tard, par d'autres aussi sincères. Lorsqu'une de ses anciennes idées, restée ferme dans l'ébranlement général de sa doctrine, se trouve en cause, il l'expose avec une belle vaillance. A ses confrères surtout il ne ménage pas la vérité, et, en cela, il est courageux, car le public anonyme ne relève pas la contradiction, tandis qu'un confrère peut riposter. Ainsi, il n'a plus au même degré la superstition de Diderot; l'étude approfondie de l'art et le long exercice de la critique lui ont montré en quoi le philosophe avait dévié le genre. Mais il est seul de cet avis, Diderot est resté un modèle pour la critique française. Cela ne l'empêche pas de dire: « Diderot, qui fut presque le fondateur de la critique d'art en France, et qui en est resté le type le plus charmant et le plus amusant, le plus fantasque et le plus poétique, le plus perspicace et le plus profond, Diderot lui-même, en son temps, s'est laissé aller à quelques hérésies, par suite de sa familiarité avec certains artistes, et aussi par entraînement de théories philosophiques. » Les précautions oratoires et le luxe des épithètes, justes d'ailleurs, n'empêchent pas la réserve essentielle. Seul jusqu'au temps présent, il indique de façon discrète, mais singulièrement juste, le défaut le plus grave transmis par Diderot à notre critique d'art,

celui qui consiste à « faire des imaginations originales à propos des images vulgaires qui tapissent le Salon. »

Ce défaut, Thoré le relève en toute occasion. Il ne craint pas l'allusion directe, ainsi à Paul de Saint-Victor; c'est lui certainement qu'il désigne en parlant du critique, qui, à propos d'un sphinx ou d'un OEdipe, s'épanche en digressions « sur l'Orient et sur la mythologie, sur Sophocle et sur les sculpteurs grecs, sur l'histoire et sur la fable, sur la morale et sur l'esthétique, sur la civilisation d'autrefois et sur celle d'aujourd'hui. » Plus directement encore il vise Castagnary, lorsque, à propos d'un tableau sur l'insurrection de Pologne, il raille doucement ce « terrible plaidoyer contre les répressions violentes, que la critique du *Siècle* ne manquera pas de traduire en prose. » Il sait aussi rendre justice à ses confrères par la simple mention de leurs défauts et de leurs qualités; ainsi à Gustave Planche, le théoricien dogmatique, qui « distinguait dans la création d'une œuvre d'art trois élémens essentiels: la nature, la tradition historique, et l'inspiration de l'artiste, » mais dont la tendance était de « sacrifier beaucoup la nature, et un peu le génie, à la tradition; » ainsi à Théophile Gautier, le littérateur descriptif, qui « tenait purement et instinctivement pour l'imitation de la nature. » Thoré, lui, pense avec raison que « les deux premiers termes de la triade de Gustave Planche, indispensables assurément pour la création d'un chef-d'œuvre, sont néanmoins subordonnés à la virtualité intérieure de l'artiste, » et il n'admet pas, avec Gautier, que l'artiste ne soit « qu'un daguerréotype très clair et très brillant. » En général, il s'efforce surtout de marquer le défaut d'adaptation de la critique aux moyens propres de l'art : « En France, dit-il, le public est et a toujours été très littéraire; on peut s'en rapporter à lui pour juger une pièce de théâtre. Mais en matière d'art, la foule n'improvise plus ses grands juges du paradis. Aux Salons périodiques, au Louvre, dans les galeries d'art, elle n'est pas à l'aise. S'il y a une spécialité de la connaissance humaine où l'éducation soit nécessaire, c'est l'art, et très particulièrement la peinture. La critique devrait donc s'attacher à faire l'éducation artistique des lecteurs de journaux, au lieu de s'amuser aux tirades à longs adjectifs. » Le désir de faire cette éducation s'accuse toujours chez Thoré; j'ai déjà signalé, dans la première partie de sa carrière, les nombreux passages qui prouvent, avec sa compétence, le talent de la mettre en termes simples et clairs à la portée du public; ils ne sont pas moins nombreux dans la seconde.

Il préfère donc l'intérêt de ses lecteurs au désir de plaire à ses confrères; quant à l'École et aux artistes français, il les traite avec la même sincérité. On ne trouve pas chez lui ces

affirmations de la supériorité nationale en toutes choses et notamment en matière d'art, qui expriment souvent une vérité, mais qui, souvent aussi, pure illusion de patriotisme, nous rendent ridicules par l'étalage de notre ignorance et la naïveté de notre infatuation. Il a l'avantage rare chez nous de bien connaître l'étranger et de nous comparer en connaissance de cause; à ce point de vue, le long éloignement où il a vécu de la France, et qui lui est parfois une gêne, lui devient une supériorité marquée. Il ne faut pas attacher trop d'importance à ses déclarations de cosmopolitisme, qui, à les prendre au pied de la lettre, feraient suspecter son patriotisme : c'est un effet de la rancune trop naturelle chez les proscrits. Il a beau dire : « Il n'y a plus d'étrangers. Nous sommes tous compatriotes. La patrie, c'est l'idée. *Ubi veritas, ibi patria.* » Il oublie, en parlant de la sorte, que la question a été résolue par une crise autrement sérieuse que la répression des journées de juin: depuis la Révolution française, c'est toujours une faute, souvent un crime, de se séparer volontairement de sa patrie, quels que puissent être ses torts. Ce qui ramène cette déclaration de Thoré à l'importance d'une simple boutade, c'est l'amour persistant qu'il montre en toute circonstance pour l'art français, jusque dans ses plaintes et ses regrets. Il dira tout à l'heure que le romantisme a fini son temps; il n'en conserve pas moins l'admiration de cette époque généreuse. Au moment où d'autres la rendent responsable d'un abaissement de l'art, il déclare qu'elle a élevé très haut l'École française et que des gloires nouvelles ne l'ont pas encore remplacée. Il écrivait dès les premières lignes de son premier Salon : « La double pléiade, littéraire et artiste, a presque disparu. Et, phénomène bizarre chez un peuple aussi vivace que le peuple français, il ne surgit plus de nouveaux talens, ni dans les lettres, ni dans les arts. » C'était excessif, à cette date de 1861, qui, dans les lettres, avait déjà vu M. Alexandre Dumas fils, M. Taine et Gustave Flaubert, et, dans les arts, tous ceux dont Thoré lui-même commence la revue. Ce qui est plus juste, c'est, malgré les professions de foi très assurées qu'il entend, de constater l'anarchie qui devient de plus en plus une manière d'être pour l'art contemporain : « L'école française, dit-il, n'est plus religieuse ni philosophique, point historique, ni poétique; elle manque à la fois de vieille tradition et de jeune imagination; elle n'a pas plus de franche idéalité que de naturalisme sincère. Elle ne représente ni l'humanité de tous les temps, ni la société contemporaine. » Il dirait entièrement vrai, s'il ajoutait que de tout cela, religion et philosophie, histoire et poésie, tradition et invention, idéal et naturalisme, il y avait un peu, dans l'École française, mais que rien ne dominait. En revanche, vers 1865, la constatation suivante était à peu près

indéniable, quoique hautement niée : « L'École française actuelle n'a plus aucune cohésion. On ne saurait y signaler de tendances communes, ni même y distinguer de groupemens sympathiques. Il n'y a plus de partis en peinture. » C'était le moment où Castagnary proclamait le règne exclusif du réalisme à la Courbet; or Courbet constituait l'École nouvelle à lui seul et, déjà, l'impressionniste Manet opposait à la formule réaliste une formule nouvelle.

A cet émiettement de l'École française, Thoré voit plusieurs causes : l'épuisement de l'ancienne École, la perte des fortes convictions et aussi l'avènement de nouvelles formes sociales, que les artistes méconnaissent et dont, par suite, ils ne cherchent pas à fixer l'expression. Il avait cru longtemps que « l'Italie, comme autrefois la Grèce, et, en général, les pays du Sud, avaient le privilège d'une certaine beauté artiste qu'on s'habituait à admirer comme type; » il estime aujourd'hui que « l'art du Midi n'est plus qu'une tradition, très glorieuse, mais morte, » dont n'a que faire la civilisation moderne. Celle-ci ne lui semble pas avoir encore trouvé sa forme en Europe : elle tâtonne, embarrassée par les liens à moitié rompus du passé; mais elle est déjà vigoureuse et sûre d'elle-même en Amérique. Il compte donc sur les Américains pour renouveler l'art. Ils n'en ont pas encore, et c'est tant mieux, car ils n'ont pas davantage de traditions et « ils ne sont pas gênés pour faire du neuf. » L'œuvre d'art naît de l'invention humaine appliquée à la nature; les Américains, étant « un peuple très impressionnable, et très adroit, » ont tout ce qu'il faut pour produire de grands artistes. Thoré oublie, en parlant de la sorte, un des trois termes de la création artistique, telle qu'il la définissait tout à l'heure à propos de Gustave Planche, la tradition. En admettant qu'un art tout nouveau prît naissance en Amérique, la France en profiterait peu : elle est antique d'origine et d'esprit; longtemps encore toute rupture du lien qui la rattache à la Grèce et à l'Italie ne sera qu'apparente. Que l'Amérique ait un jour son art, cela devient de moins en moins douteux; mais pas plus en Amérique qu'en France, cet art ne se sépare de la tradition antique, élément nécessaire de la civilisation occidentale, prolongée, mais non transformée, par la civilisation américaine. De fait, l'art américain n'a commencé de naître que le jour où lui aussi a saisi la chaîne de la tradition.

Pourtant, Thoré ne se résigne pas à découronner l'art français, tout affaibli qu'il lui paraisse, de cette collaboration au progrès qui lui semble aussi nécessaire pour l'art que pour l'humanité. L'art a, suivant lui, une grande importance sociale, « parce qu'il est le miroir de la société, et qu'il n'est pas bon qu'elle s'habitue à se contempler par ses mauvais côtés; parce qu'il lui appartient d'inter-

préter les idées qu'il traduit, aussi bien que les images qu'il reproduit, parce que, en sa qualité de vulgarisateur, il est l'agent du bien ou du mal, du recul ou du progrès. » Malgré la mention, renouvelée à ce propos, « que le but propre de l'art, c'est l'expression de la beauté, » ces diverses raisons sont insuffisantes, et quelques-unes dangereuses pour l'indépendance de l'art. Thoré ne s'aperçoit pas que, réduit à ne montrer que le bien, qui n'est pas toujours le beau, et réciproquement, l'art serait privé d'une large part de son domaine, qui comprend la nature et la vie au complet; que beaucoup de belles œuvres seraient dangereuses à vulgariser; et que la morale condamne expressément, en eux-mêmes et dans leur représentation, nombre de spectacles qui sont la matière constante de l'art. Il restreint donc le champ de l'art à mesure qu'il serre de plus près la définition de son action sociale : « Sans doute, dit-il encore, l'art n'est point directement un réformateur social. Les tableaux prédicateurs sont ridicules. L'art a pour objet la beauté et non l'idée. Mais, par la beauté, il doit faire aimer ce qui est vrai, ce qui est juste, ce qui est fécond pour le développement de l'homme. » N'est-ce pas admettre en même temps l'importance et l'influence du sujet? Thoré sent l'objection et la devance : « Un portrait, un paysage, une scène familière peuvent avoir ce résultat, aussi bien qu'une image héroïque ou allégorique. Tout ce qui exprime, dans une forme bien sentie, un caractère profond de l'homme ou de la nature renferme de l'idéal, puisqu'il provoque la réflexion sur des points essentiels de la vie. En ce sens-là, on peut dire que le sujet n'importe guère, pourvu qu'il révèle quelque élément significatif et sympathique. » Toute l'histoire de la peinture dément ces principes. Il y a des sujets réalisés par des œuvres maîtresses et qui ne provoquent de réflexions d'aucune sorte; ils plaisent et frappent par la grâce ou l'énergie avec lesquelles ils expriment la vie, mais la critique la plus ingénieuse serait fort en peine d'y trouver un prétexte à méditation. Pour prendre des œuvres opposées dans deux écoles différentes, la *Vénus* du Titien ne produira d'autre impression morale que le sentiment du bonheur épicurien, et la *Femme hydropique* de Gérard Dow, d'autre effet que l'admiration pour la qualité de la peinture. Thoré venait à peine de formuler sa théorie que Proudhon lui en montrait le danger en la précisant avec sa logique outrancière. Le *Principe de l'art* arrivait à cette définition : « L'art est une représentation idéale de la nature ou de nous-mêmes, en vue du perfectionnement physique et moral de notre espèce. » Formulé avec cette rigueur, ce principe semblait avec raison, aux yeux de Thoré, subordonner l'art à la morale, et il réclamait : « Cette définition trop impérative abîme l'artiste dans le moraliste. C'est le moraliste qui doit avoir

en vue le perfectionnement. L'artiste a *en vue* la beauté, et il se propose de la *faire voir* aux autres, ce qui est son moyen de produire, par similitude, le vrai et le juste. La morale, la science, l'art, n'ont point le même objet; mais ils doivent arriver au même résultat, le perfectionnement physique et moral de notre espèce. » Proudhon répondait rudement que toute œuvre d'art dont la morale n'est pas le but direct est immorale, par conséquent antisociale, et, pour qui admettait son point de départ, l'union de l'art et de la morale, il avait raison. Thoré aurait voulu concilier les deux choses, art et morale, en maintenant leur indépendance mutuelle dans une action commune; théorie généreuse, mais encore plus utopique que celle de Proudhon, car elle prétendait démontrer l'identité des contraires. Ainsi posée, la question était insoluble. Thoré ne peut donc qu'en rapprocher de force les deux termes; partant d'une contradiction, il n'arrivera jamais à les unir. Cependant, il compte toujours sur ce point de départ illusoire pour arriver à la formule de ce qu'il appelait « l'art humain, en opposition à l'art superstitieux et mystique. »

V.

Pour préparer l'avènement de cet « art humain, » Thoré s'emploie avec ardeur à lui faire place nette. Il n'a pas encore la facilité de destruction théorique à laquelle nous verrons Castagnary travailler sans aucun des scrupules qu'une vaste instruction laissait à Thoré, en lui montrant l'étendue des pertes à consentir. Cependant, il déploie un beau courage dans cette œuvre négative. Il sacrifie une bonne part des anciens genres auxquels la peinture et la sculpture doivent le meilleur de leurs œuvres, et du romantisme, dont il se vante pourtant d'avoir été le champion. Il condamne l'enseignement de l'État, surtout l'École de Rome, couronnement et but de cet enseignement. Pour lui, « la pléiade romaine, étrangère, » est le produit d'une serre chaude où s'étiole l'originalité. « Quand on a été enfermé quinze ans, s'écrie-t-il, à l'École des Beaux-Arts de Paris et à la villa Médicis de Rome, quel caractère, même le plus vivace, saurait conserver l'indépendance, sous la pression continue des vieux professeurs, des vieux exemples, des vieilles routines? » Il n'y a pas à défendre ici l'enseignement d'alors contre des reproches fort exagérés. Il suffira de dire que son principal mérite, ç'a été de maintenir en France ce qui constitue une école, c'est-à-dire un ensemble de traditions et d'efforts dans le même sens. Cette école a tout embrassé, même les originalités indépendantes, en vue d'un même but, la continuité du grand art, car la chose existe, malgré les railleries inintelligentes dont le

mot est l'objet. Mais Thoré ne veut pas du grand art, qu'il définit « la perpétuation des vieilles formes étrangères à la vie. » Ses attaques contre ces vieilles formes sont curieuses à suivre; elles montrent par quelle série de négations toujours plus étroites, il finit par réduire le domaine de l'art à ce qu'il appelait tout à l'heure « l'art humain, » à ce qu'il va maintenant appeler le naturalisme, comme on le fait autour de lui.

Au début, devant *le Faune et la Bacchante* de M. Bouguereau, il se contentait de dire qu'il n'aimait pas « ces amours de monstres à longues oreilles et à jambes velues » et qu'il vaudrait mieux « faire tout simplement un homme et une femme qui s'aiment, au lieu de ressusciter toujours les mythes d'une civilisation presque incomprise aujourd'hui. » Cependant, il était en bonne disposition pour accueillir les idées nouvelles, car, en même temps, il raillait les peintres qui, au lieu de regarder la nature, se demandaient avec angoisse ce que l'on pourrait bien faire « pour résumer ce qu'il y a de mieux, » et, se rappelant que leurs devanciers avaient traduit Homère ou Dante, Shakspeare ou Goethe, reprenaient « l'un Samson, l'autre Alcibiade, l'un une bacchante, l'autre une nymphe, l'un Charlotte Corday, l'autre Marie-Antoinette. » Il concluait : « Celui qui irait tout naïvement se coucher sur un banc du boulevard, et qui ouvrirait l'œil, serait plus sûr que ces chercheurs de quatorze heures en plein midi de remporter dans son atelier un superbe sujet de tableau. » Mais ce n'est encore là qu'une boutade ; somme toute, il n'interdit pas absolument une catégorie de sujets ; il se contente d'en indiquer une autre comme plus accessible et plus facile à traiter. Il se corrigera lui-même tout à l'heure par de notables réserves et s'efforcera de sauver une partie des sujets romantiques ou classiques. En attendant, son aversion particulière pour les faunes se précise et s'étend ; il n'admet pas davantage le centaure, parce que « c'est une bête impossible, contraire à toutes les combinaisons naturelles, avec ses doubles organes soudés bout à bout; » mais il admet encore la sirène et le sphinx, « harmonieusement compliqués de formes empruntées à diverses espèces. » Un an plus tard, il est moins éclectique et s'achemine vers l'intransigeance réaliste : « Il nous semble, dit-il, qu'un naturalisme mêlé d'humanité pourrait désormais remplacer les antiquailles et les mythologiades. Je ne vois plus de naïades dans les ruisseaux, ni d'hamadryades dans les lois ; point de sirènes sur la Seine, sauf les canotières en blouse de flanelle bleu ciel. Bah ! si l'on faisait ce qu'on voit, amoureusement et honnêtement ? »

Il finit donc par sacrifier décidément l'antiquité et la mythologie « à la métempsycose presque complète du monde moderne et aux élémens tout neufs que nous offre la civilisation nouvelle. » Parmi

ces élémens, il signale la variété de l'univers, qui ouvre à l'art, par la découverte du globe, l'immensité d'un monde inconnu. A la rigueur, cependant, il admet que l'artiste renouvelle les scènes de la Bible et de l'histoire ancienne en allant peindre sur place les types et les sites qui conservent, au bout de milliers d'années, les mêmes aspects qu'autrefois. Il a déclaré d'abord qu'il fallait conserver les grands sujets historiques, car, pour « exprimer une idée significative, digne de l'histoire, il est convenable qu'on choisisse son temps dans la succession des siècles et qu'on incarne en des images consacrées un sujet immortel, comme le patriotisme ou la vertu ; qu'on ressuscite Socrate ou Léonidas, Caton ou Lucrèce, le Christ ou Jeanne d'Arc. » Mais, pour les sujets tirés de la vie familière, il ne veut pas que le peintre déguise sous des costumes d'autrefois « de petits bonshommes, qui lisent, qui boivent, qui jouent aux cartes ou qui font de la musique, » car les liseurs, les buveurs, les joueurs et les musiciens d'aujourd'hui sont aussi pittoresques et plus vrais que ceux d'autrefois. Réflexion faite, ce n'est plus seulement la mythologie, mais les temps bibliques, la Grèce, Rome et le moyen âge qu'il condamne à disparaître : « Il s'agit de savoir si l'art doit se traîner toujours sur les traces du passé : idées, symboles, images de ce qui n'est plus, pastiches rétrospectifs, étrangers désormais à la conscience, aux mœurs, aux faits d'une société nouvelle. Que l'inspiration de l'artiste n'ait plus sa source dans l'antiquité païenne, ni dans le moyen âge catholique, et la forme serait émancipée en même temps que l'invention. » Il craint cependant de porter une condamnation trop complète ; il a le regret de ce qu'il sacrifie, et il en reprend une part : « Ce n'est pas à dire, ajoute-t-il quelques lignes plus loin, que la tradition soit proscrite ni que la peinture ne puisse représenter l'histoire et l'allégorie, à la condition toutefois d'allégoriser en modernes que nous sommes, et d'interpréter l'histoire avec un sentiment progressif, et, en quelque sorte, par une intromission de l'humanité persistante dans ses épisodes variables et temporaires. » C'est un bon sentiment, quoique exprimé en galimatias. Ce qui suit est plus clair, mais en contradiction complète avec ce qui précède : « Les hommes de Corneille et de Shakspeare sont de tous les temps, et peu importe qu'ils s'appellent le Cid ou Hamlet. Quand Rembrandt fait le *Bon Samaritain* du Louvre, il glorifie une vertu éternelle, la charité, l'homme qui secourt son semblable, en Judée ou en Hollande, avant-hier ou aujourd'hui. Il n'est pas défendu de symboliser le courage, pourvu qu'on ne répète pas Achille, ni la beauté, pourvu qu'on ne pastiche pas Vénus. » Cet argument, tiré de Corneille, de Shakspeare et de Rembrandt, détruit la thèse à l'appui de laquelle il est invoqué.

Je me contente de jalonner cette marche de Thoré vers le réalisme, en discutant le moins possible ses théories, car il faudrait recommencer la réfutation en arrivant à Castagnary, qui, moins gêné par la connaissance de l'art, amène la logique des mêmes idées à son dernier terme et par cela même permet à la discussion de les serrer de plus près. Il suffit donc, à cette heure, de montrer par quelle gradation Thoré évolue du romantisme vers le réalisme.

La condamnation du romantisme et de ses sujets est implicitement contenue dans les déclarations que l'on vient de lire sur l'école classique. Thoré l'a formulée plus directement, mais avec les mêmes repentirs et les mêmes contradictions. Ici encore il s'efforce de concilier ses anciennes admirations avec ses nouvelles tendances. En revenant de Belgique, il regrettait encore « les dieux aux frontons des temples et les héros sur les places publiques; » il sacrifiait sans hésiter les peintres contemporains à leurs devanciers; il rappellait avec une sympathie mélancolique et impénitente la fièvre du romantisme : « La génération actuelle, n'ayant plus ces emportemens, ne paraît pas trop comprendre et pas du tout approuver les tendances et le style dont les artistes étaient alors affolés. Elle a bien raison, mais elle a grand tort. Le romantisme n'avait pas le *sens commun*, mais il avait le sens particulier, la passion, la vie originale. » Et voilà que tout à coup, il abjure complètement; il embrasse la religion de l'art réaliste. Rien de tel que les néophytes ; Thoré rattrape l'avance du premier coup et prononce la déchéance du romantisme par des raisons de haute philosophie. Il dit, en substance, que le romantisme, neuf en son temps, eut le mérite d'être une réaction contre « l'école inepte du premier empire, » mais qu'il a vieilli, lui aussi, et doit faire place à un nouveau rajeunissement de l'art. Désormais, « un courant scientifique a creusé le lit d'un fleuve irrésistible; l'art doit suivre la même route que la philosophie, la politique et la poésie, celle de la science positive et du réalisme. » Conclusion : « Avec les superstitions et les despotismes tombera tout seul l'art qui cherche encore aujourd'hui son inspiration et ses formes dans un passé condamné, j'entends effacé de la vie subséquente, mais non pas de l'histoire. »

Pour achever l'explication historique de sa conversion, Thoré disait dans un projet de préface qu'il écrivait peu de temps avant de mourir : « La nouvelle révolution qui se fait sous le nom de *naturalisme* est la continuation du mouvement romantique. » L'explication est ingénieuse, et j'aurai l'occasion d'y revenir. En attendant, voyons ses raisons présentes. D'abord très justes, puis mêlées d'erreur et de vérité, elles finissent par être inacceptables. La

première était empruntée à l'état de la peinture au moment où il écrivait. Les deux artistes qu'il trouvait les plus originaux et les plus forts, Millet et Courbet, représentaient exclusivement des types et des scènes populaires. Il justifiait ainsi leurs préférences : « Puisque le haut et le milieu de la société, s'étant banalisés, n'offrent plus que des traits uniformes et monotones, il est tout simple que l'art s'en aille chercher ailleurs des images neuves, énergiques, vivaces, originales. » Les hautes et les moyennes classes n'étaient ni plus ni moins banales alors qu'en d'autres temps; mais, distinguées ou prétentieuses, elles avaient toujours le même intérêt pour l'artiste capable de saisir leur genre de pittoresque, le propre de l'art comme de la littérature consistant à faire saillir la part d'originalité qui existe dans la banalité elle-même. L'erreur dans laquelle Thoré ne tombe pas encore tout à fait, mais qui était générale autour de lui, consistait à croire que le pittoresque est seulement dans le peuple. Il dit avec plus de justesse : « Il n'y a point à blâmer en eux-mêmes les sujets populaires qu'adoptent de préférence les peintres réalistes, mais bien leur peinture, quand la trivialité y domine, au lieu de l'originalité. » On peut encore lui accorder, à la condition de ne pas étendre sa remarque, comme il semble le faire, à tous les artistes de son temps, que « la singularité de Millet et de Courbet, au milieu de l'afféterie des artistes contemporains, tient à ce qu'ils se sont mis à regarder la nature, désertée pour des idéalités vagues et fallacieuses. » Il n'y a de même qu'à approuver cette remarque : « C'est toujours par le retour à la vérité naturelle que se sont régénérés les arts à toutes les époques. » D'autant plus qu'il la complète par cette autre, très fine, dans laquelle pourrait bien se trouver la vérité sur le naturalisme : « Le naturalisme reparaît toujours aux momens de transition. » Alors, en effet, « le retour sincère, naïf, un peu sauvage même, presque cynique parfois, et parfois austère, à la nature plus ou moins inculte » est une protestation et un remède « contre le mécanisme et les déréglemens civilisés. » Ainsi, Thoré fait d'expresses réserves sur la peinture brutale, qui était la principale partie, et la moins bonne, du réalisme. Il continue à les marquer en termes très nets et dit des réalistes : « Le malheur est qu'ils n'ont guère d'esprit et qu'ils méprisent le dessin. Ces précurseurs de la transfiguration d'un vieil art épuisé ne sont jusqu'ici, pour la plupart, qu'impuissans ou grotesques. » Il va plus loin et n'admet pas la « division absurde » que l'on veut établir entre le réalisme et l'idéalisme, choses « inséparables » en art. « Il est seulement vrai de dire, ajoute-t-il, que les peintres en général semblent se rapprocher de la nature, que les sujets mystiques et les symboles des vieilles superstitions sont de plus

en plus abandonnés, que l'art se tourne plus volontiers vers la représentation des choses humaines, actuelles et même familières. » Au reste, il ne veut pas plus de convention et d'absolutisme dans l'un que dans l'autre; après avoir sévèrement caractérisé l'idéalisme d'école, il n'est pas plus indulgent pour le naturalisme à la mode : « Le naturalisme, tel qu'il s'affirme dans l'école actuelle, est assez inepte, précisément sur le point où il devrait et pourrait assurer la victoire. Il a de la nature la superstition sauvage, au lieu d'en avoir le culte libre... Les peintres naturalistes sont encore impuissans, et même souvent ridicules, parce qu'ils n'ont pas l'instinct du choix, de la *distinction* dans les qualités et les formes que la nature offre indéfiniment. » Avec ces réserves, le naturalisme serait de toutes les doctrines artistiques la plus acceptable ou même la plus nécessaire. Bien mieux, il se confondrait avec l'esprit classique, qui consiste justement à choisir, dans la nature, ce qui mérite d'être fixé et à éliminer ce qui est inutile et secondaire. Malheureusement, et bien à tort, Thoré faisait consister l'idéalisme « à n'avoir aucune spontanéité, aucune impression entraînante, aucun contact avec la vie présente, à escamoter le réel et à dénaturer la nature, sous prétexte de se rapprocher d'un type primordial. » Jamais aucun classique digne de ce nom, pas même David, encore moins Ingres, n'a justifié cette définition; personne n'a étudié la nature avec plus de respect que ces maîtres; mais ils se réservaient le droit, que Thoré aurait voulu imposer comme un devoir au naturalisme, de choisir et d'éliminer.

Néanmoins, l'indépendance et la justesse d'esprit de Thoré devant le naturalisme de son temps seraient la meilleure partie de sa critique, s'il n'avait en même temps condamné tous les genres opposés au naturalisme pour lui faire place nette, alors qu'il en voyait si bien les dangers et si, finalement, il n'avait nié, avec plus d'étroitesse que jamais, tout ce qui peut nourrir l'idéalisme. Son aversion pour « les croyances et les traditions immobiles » l'enfonce plus que jamais dans la haine de la fiction. Forcé d'admettre que « l'allégorie, la mythologie et la poésie sont essentielles à l'esprit humain, » il demande que l'imagination « se retrempe en pleine nature pour y saisir les formes réelles et les élever ensuite à de nouvelles allégories. » Il veut, par exemple, que, pour figurer « la lubricité, » au lieu d'un satyre on figure « un homme lubrique. » Il ne s'aperçoit pas que, de la sorte, au lieu de renouveler l'art, il le paralyse, en substituant l'abstrait au concret. Outre qu'un homme lubrique n'est pas facile à représenter clairement dans l'exercice de son vice, l'art vit d'imagination plus que de raison. L'expérience de ce que l'on pourrait appeler l'allégorie ratio-

naliste fut faite au XVIIIe siècle, et elle fut déplorable. On vit alors la Science, la Vertu, la Bienfaisance, etc., remplacer les personnages de la fable, de la religion et de l'histoire; elles étaient si froides et si laides qu'elles compromirent pour longtemps l'allégorie et que, aussitôt revenu de son erreur, l'art s'empressa de redemander l'inspiration à la foi, à la fiction, à la fantaisie, c'est-à-dire à des choses dont beaucoup ne sont pas raisonnables, mais qui, par cela même, sont favorables à l'art, qui vit d'illusion. Ainsi, la contradiction et l'indécision, trop fréquentes dans les idées de Thoré, ont fini par le conduire à l'absurde et lui faire méconnaître l'histoire qu'il connaissait pourtant mieux que la plupart de ses contemporains.

Ses qualités se retrouvent heureusement dans ses jugemens individuels sur les œuvres et les artistes. Ici, il passait de la théorie à la pratique et son penchant à l'utopie ne trouvait plus à s'exercer; il n'avait qu'à regarder et à sentir. Sauf un certain nombre d'erreurs inévitables, lorsque la question d'auteur impliquait une question de parti, il voit juste; souvent même, ses partis pris ne tiennent pas devant une belle œuvre.

Il est le seul qui, en parlant de Courbet, se soit tenu à égale distance de l'admiration idolâtre dont Castagnary nous donnera le surprenant spectacle, et du dénigrement systématique que provoquaient, par réaction et par impatience, la vanité du peintre et la réclame de ses amis. Il rend toute justice à ses mérites techniques; c'était ici particulièrement nécessaire, car Courbet ne vaut guère que par l'exécution. « Courbet, dit-il en commençant, n'a pas commis, cette année, de trop vive excentricité. » Voilà sa note sur le « maître peintre : » liberté de goût et absence de fétichisme. « Ses premiers tableaux, continue-t-il, accusaient une telle énergie qu'on y pouvait pressentir un grand praticien. Sa couleur était alors charbonneuse et contrastée; depuis, il a trouvé les secrets de la lumière, et il a de rares finesses dans le ton local. C'est d'autant plus étonnant, qu'il ne connaît point les frottis et qu'il peint tout à pleine pâte, même les ombres, étalant ses préparations avec le couteau à palette comme avec une truelle, et finalement sa touche n'en paraît pas plus lourde, grâce à la richesse et à la variété de son coloris. Il a des ficelles toutes particulières, et assurément son exécution est encore plus originale que ses inventions. Il ne lui manque rien des qualités techniques au moyen desquelles on peut représenter dans la perfection les objets extérieurs... Que lui faudrait-il de plus pour être un maître? Rien, vraiment. Pour plaire, c'est autre chose. Il lui manque... cette indéfinissable qualité qu'on appelle le goût, et qui tient à un certain bonheur d'arrangement, compatible d'ailleurs avec la plus franche originalité. » Il y a autre chose dans le goût,

ainsi la finesse, le sens de l'élégance et l'aversion pour toutes les formes de la sottise; la réserve n'en est pas moins juste et exactement marquée. Deux ans après, Thoré accorde è Courbet « une originalité véritable, » éloge que la secte dut trouver maigre; il défend le sujet des *Casseurs de pierres*, en quoi il a raison, car ce sujet, fort simple, est exécuté avec une rare vigueur, et aussi le *Retour de la conférence*, caricature lourde et brutale; mais il avait horreur des prêtres.

Cependant « les écarts de maître Courbet épouvantent sa vieille sympathie. » Devant le portrait de Proudhon, il déclare tout net que « c'est très curieux et très précieux, » comme document, mais « très laid et très mal peint. » Les exécuteurs testamentaires de Proudhon venaient de publier un de ses ouvrages posthumes, le *Principe de l'art*, vaste développement théorique dont la peinture de Courbet était le prétexte. Le peintre ne s'en tenait plus d'orgueil; il enflait encore ses prétentions déjà énormes et prodigieusement ridicules de penseur et de moraliste. Il exposait cependant *la Femme au Perroquet*, vigoureuse étude de nu, à laquelle il avait donné volontairement un air de déshabillé, et qui représentait en toute exactitude une personne de profession accueillante. Thoré admire le morceau et sourit : « Courbet est un grand moraliste, à ce que dit Proudhon. » Lorsque paraît l'*Aumône du mendiant*, nouvelle ironie : « L'ami de Proudhon peint des idées. » Mais il a dit et ne s'en dédit pas que Courbet était « en tête de nos peintres, » et il ajoute, ce qui était presque vrai : « Courbet est aujourd'hui *le plus peintre* de l'École française. » Il voulait dire par là que Courbet était un maître ouvrier; mais si le métier est une partie capitale de la peinture, il n'en est qu'une partie. Courbet prouvait que l'on peut être très peintre, et, si l'on veut, grand peintre, en conservant au mot sa stricte signification, sans être pour cela un grand artiste.

Cette justesse de sens et cette indépendance d'esprit qui, dans certains cas, étaient du courage, se retrouvent dans la plupart des jugemens de Thoré sur les artistes contemporains. Elles sont trop souvent diminuées par des sévérités excessives ou des négations de parti-pris; c'est alors un effet de la position prise par le critique et comme une rançon payée à la mode; mais telle était l'intolérance des nouveaux amis de Thoré qu'il faut lui savoir gré d'avoir conservé une forte part de sa primitive liberté de parole. Il lui arrive de dire la vérité à des artistes que la consigne, comme pour Courbet, est de louer toujours et quand même; il lui arrive aussi de dire du bien d'artistes dont la même consigne veut qu'on dise du mal; il ne peut se tenir de goûter, lorsqu'ils sont bons, des peintres romantiques ou idéalistes, et de blâmer, lorsqu'ils

sont mauvais, des peintres plus ou moins réalistes, mais revendiqués comme tels par la secte. Sévère pour Paul Baudry et Cabanel, injurieux à l'égard de Flandrin, il passe, avec d'autres artistes, du dénigrement à l'équité, exprimée avec plus ou moins de bonne grâce, mais, enfin, accordée. Ainsi, pour G. Boulanger, et pour MM. Bouguereau, Gérôme et Gustave Moreau, qu'il réunissait afin de leur témoigner en bloc un mépris mêlé d'horreur, mais dont il arrive peu à peu à reconnaître le talent.

Ce n'est jamais de façon très nette ou très détaillée, il y met de l'ironie et de la mauvaise grâce, mais enfin l'aveu lui échappe. M. Gérôme, surtout, exerce sur lui un effet singulier d'aversion et d'attrait. C'est un prix de Rome, il peint des sujets religieux, il ose même représenter une antiquité familière et spirituelle; autant de griefs aux yeux de Thoré, mais la force du talent l'emporte, et, après toutes sortes de négations variées, il en vient à dire : « M. Gérôme est pourtant un peintre qui restera. » Devant le *Sphinx* de M. Gustave Moreau, classé à cette heure parmi les toiles maîtresses de l'école contemporaine, il commence par plaisanter : « Je n'ai jamais vu de sphinx en vie; mais celui-ci, qui est en carton, m'a attiré. » Le mot, si c'en est un, est facile, car il a été refait par Castagnary. Pourtant, Thoré s'arrête; il regarde, en bougonnant contre la mythologie, mais il regarde longuement, disserte avec détail et conclut : « Je reconnais volontiers qu'il y a beaucoup de nouveauté et d'originalité dans l'interprétation et la mise en scène de la vieille légende. » Trois ou quatre ans après, il apprend à ses lecteurs, par acquit de conscience, et très vite, comme avec la crainte d'être trop cru, qu'il y a au Salon « deux superbes compositions mystiques par M. G. Moreau, l'auteur du *Sphinx;* » mais il ajoute : « La nature n'est de rien pour ces élucubrations chimériques. J'aime mieux une course de chevaux par Géricault ou les *Demoiselles de la Seine* par Courbet. » Voilà qui s'appelle une comparaison attendue et concluante.

S'il traite ainsi les artistes auxquels, par nécessité de programme, il doit témoigner une sévérité particulière, ceux qui sont moins engagés dans les batailles d'école lui laissent l'esprit plus libre, et il y a toujours profit à le consulter sur eux. Pour lui, non-seulement Meissonier est « un maître, » dans toute la force d'un mot dont on abuse, mais il le met « hors ligne. » Il méconnaît, par esprit d'opposition politique, la grandeur de *1814*, il fait au peintre la critique souvent renouvelée de « déguiser » sous des costumes des deux derniers siècles « de petits bonshommes qui lisent, qui boivent, qui jouent aux cartes ou qui font de la musique, » mais il reconnaît que Meissonier « sait donner à ses petits personnages

la mimique et la physionomie qui leur conviennent, » ce qui n'est pas assez dire, car il y a chez eux l'intensité d'expression qui crée en ressuscitant. Il constate aussi « dans son exécution certaines qualités rares, la délicatesse du pinceau sans maigreur, la légèreté du ton dans les demi-teintes. » Il pourrait y joindre cette précision énergique et sobre qui est la qualité dominante de Meissonier; mais il faut songer que, vers le même temps, Castagnary le niait avec fureur et traitait son influence de néfaste. Nous verrons le même Castagnary refuser obstinément tout mérite à M. Puvis de Chavannes; Thoré constate chez lui « l'heureuse combinaison des tendances idéales et d'une pratique savante; » il ajoute que « l'alliance de ces deux qualités, trop souvent séparées, fait la valeur de ses superbes peintures, » et, après une discussion attentive des mérites et des imperfections, il conclut: « Si ce talent se développe, il honorera l'école qui entend continuer les grandes traditions. » Il le suit dès lors avec un vif intérêt, il comprend et il dit qu'il y a là une force pour l'école française.

Devant les peintres adoptés par l'école réaliste, il semble, comme pour Courbet, que l'excès des éloges l'impatiente, et cet agacement lui fait dire des choses utiles et vraies. Il aime Corot, mais il lui reproche son « exécution incomplète » et constate que « sa peinture vaporeuse, qui charme les artistes et les poètes, ne prend pas une forme assez matérielle, assez palpable, pour frapper les regards vulgaires. » Il conclut: « Corot n'a presque jamais fait qu'un seul et unique paysage, mais il est bon. » Avec les nouvelles habitudes de la critique, n'y aurait-il pas danger à écrire aujourd'hui avec cette liberté? Il ne serait pas moins utile à relire sur Millet, dont le culte est devenu du fétichisme : ce qu'il écrit sur lui est vraiment de la critique, en ce qu'il le comprend et le fait comprendre, mais il évite ce lyrisme convenu, une des pires formes de la rhétorique, que fait jaillir à présent le nom seul de Millet. Il caractérise en toute vérité « sa conscience mâle et pure, son imagination austère, sa forte simplicité, ce je ne sais quel caractère qui élève toujours sa création à la hauteur d'un type; » et surtout la « sobriété vigoureuse » de ses moyens. Cela ne l'empêche pas de corriger lui-même ce qu'il avait soutenu jadis dans une discussion avec le même Millet et de trouver que, dans sa conception des paysans, il apporte « une certaine prévention philosophique, » car, à la façon dont il les représente, ces paysans semblent parfois se douter qu'ils sont des types, que leur condition est trop rude et qu'ils doivent le prouver au spectateur.

Une pierre de touche à peu près infaillible de la valeur d'un critique, c'est la manière dont il juge les nouveaux-venus. Les

débuts de Manet fournirent à Thoré l'occasion de montrer son incurable indépendance d'esprit et son sens inné de la peinture. Il signalait, chez ce novateur, l'influence de Velasquez et de Goya, l'habileté brillante des étoffes, le vide des corps, l'absurdité choquante de certaines de ses compositions, comme *le Bain*, montrant une femme nue, assise sur l'herbe, entre deux hommes habillés, et aussi « des qualités de couleur et de lumière dans le paysage, et même des morceaux très réels de modelé dans le torse de la femme. » C'est à peu près ce que la critique indépendante pourrait dire aujourd'hui des premiers tableaux de Manet. Le bruit augmente autour du père de l'impressionnisme; Thoré ne s'en émeut pas. Baudelaire lui écrit que Manet ne pastiche pas Velasquez et Goya, « qu'il n'a jamais vus » ; Thoré enregistre la déclaration et sourit. La fameuse *Olympia* lui paraît être simplement ce qu'elle est, une « drôle de femme. » La dernière fois qu'il s'est occupé de Manet, c'est pour le caractériser complètement en peu de mots : « Je me risque à dire que M. Édouard Manet voit très bien. C'est la première qualité pour être peintre. A la vérité, il faut encore d'autres qualités avec celle-là. Manet voit la couleur et la lumière, après quoi il ne s'inquiète plus du reste. Quand il a fait sur sa toile la tache de couleur que font sur la nature ambiante un personnage ou un objet, il se tient quitte. » Il ajoute : « Il se débrouillera plus tard, quand il songera à donner leur valeur relative aux parties essentielles des êtres. » Cette espérance renfermait un conseil; malheureusement, elle ne s'est pas réalisée.

VI.

Lorsque l'on vient de constater la justesse des opinions de Thoré sur la plupart des artistes de son temps, on regrette la sévérité avec laquelle on s'est vu obligé d'apprécier ses idées générales. On se demande si, après tout, le premier devoir d'un critique n'est pas de faire exactement la part du bon et du mauvais dans la production artistique et si ses théories sur les partis et les écoles ne sont pas d'une importance moindre que ses appréciations individuelles. Malheureusement, les deux choses ne peuvent pas se séparer. Un artiste ne vaut que par ses œuvres, et ses théories importent peu; au contraire, la valeur d'un critique se mesure exactement par celle de ses théories. C'est par elles, en effet, que le critique agit, beaucoup plus que par ses jugemens; c'est par elles qu'il sert l'art ou lui nuit, en guidant les artistes et le public dans une voie bonne ou mauvaise. Pour

Thoré, dans la première partie de sa carrière, lorsqu'il soutenait Delacroix et surtout Rousseau, il contribuait activement à une œuvre excellente, parce qu'il savait bien ce qu'il voulait, et, dans la seconde, il eut peu d'action parce que, hésitant entre le présent et le passé, il manquait de doctrine nette. Il avait dit que l'art nouveau, le naturalisme, était un art de transition. C'était la vérité. S'il s'en était tenu à cette définition, s'il avait montré ce qu'il y avait de légitime dans les prétentions des novateurs et de suranné dans les procédés de leurs adversaires, il aurait excité les uns et contenu les autres ; surtout il aurait appris au public à juger chacun selon ses mérites et à décider, en dernier ressort, entre les exaltations et les dénigremens. Cela lui était d'autant plus facile qu'il possédait à un haut degré ce qui faisait souvent défaut à ses adversaires, la connaissance du passé, la sûreté du goût et surtout, par une originalité unique, la ferme notion de ce qui devrait constituer la critique d'art, avec les connaissances techniques nécessaires pour la pratiquer utilement. Au lieu de cela, hanté par des utopies socialistes, sentant que ses contemporains se trompaient et les suivant quand même, n'osant ni maintenir le lien qui unissait l'art nouveau aux anciennes écoles, ni répudier ses vieilles admirations, il essaya, entre l'art idéaliste et l'art réaliste, de faire une place à ce qu'il appelait l'art humanitaire; peine inutile, car, n'existant que par et pour l'homme, l'art a toujours été et sera toujours humanitaire.

Il eut donc peu d'influence à partir de 1860, car le public, qui voit en gros, ne comprend que les situations nettes. En soutenant cette thèse très juste que l'art doit suivre la nature et viser à la vérité, il servit aussi peu la cause de la vérité que celle de la nature, car il avait beau dire que les réalistes ne représentaient qu'une part de la nature, la plus basse et la plus laide, on le croyait réaliste, et comme il ne l'était qu'à moitié, on préférait ceux qui parlaient de façon plus exclusive, partant plus nette. D'un autre côté, bien qu'il défendît une part de l'idéalisme classique et romantique, ses restrictions étaient de telle sorte et présentées de telle manière qu'elles semblaient condamner le principe même de l'idéalisme. Il ne parvint même pas à dégager la formule de cet art de transition dont il avait pourtant entrevu le vrai caractère : on chercherait vainement dans ses Salons une définition du réalisme qui ait le caractère d'une bonne définition, c'est-à-dire qui soit courte, claire et complète. Il n'est même pas certain que l'on parvînt à la dégager, en réunissant les indications qu'il donne çà et là de ses sentimens sur la nouvelle doctrine. Preuve singulière qu'à aucun moment il ne s'est posé la question à lui-même ; c'était

pourtant le seul moyen de savoir ce qu'il faisait et de le bien faire. Le réalisme échoua dans ses prétentions exclusives; aussi, en ne l'adoptant qu'à moitié, Thoré n'a-t-il pas perdu l'occasion d'associer son nom à une victoire. Cependant, il est regrettable qu'il n'ait pas embrassé résolument la cause des réalistes; il lui eût certainement donné un caractère qu'elle n'eut pas avec Castagnary, à qui manquaient l'instruction et la justesse d'esprit, ni avec Proudhon, plus logicien qu'esthéticien, et pour qui l'art était d'importance secondaire; quant à M. Taine, il se tenait trop loin de la bataille et trop au-dessus d'elle pour exercer une action immédiate. Avec Thoré, le réalisme français aurait eu chance d'être rattaché aux causes historiques qui justifièrent plusieurs fois sa venue; il n'aurait pas été incarné dans le seul Courbet, le plus incapable des peintres de fournir un chef d'école. Au lieu de cela, avec Castagnary pour critique et Courbet pour maître peintre, on verra ce que le réalisme pur représentait d'ignorance et d'erreurs.

Mais il faut prendre Thoré pour ce qu'il est, avec son mélange de bon et de mauvais. Comme ses livres, somme toute, renferment beaucoup de pages excellentes, il ne put manquer d'exercer en son temps une action utile, et, puisqu'il s'adressait aux mêmes lecteurs que Castagnary, il corrigea dans une certaine mesure l'effet de la critique purement naturaliste. Pour nous, outre ce que nous trouvons chez lui d'indications uniques sur les vrais moyens et le but propre de la critique d'art, outre ce qu'il nous offre de bons jugemens sur les artistes et de formules excellentes, il a le mérite de nous montrer les théories naturalistes dans leurs causes et leurs commencemens. Aussi la lecture de ses Salons peut-elle donner matière à une étude historique dont le but n'est pas en elle-même, mais qui, par les secours qu'elle procure pour une recherche plus importante, a son intérêt. Il reste à voir maintenant le réalisme dans l'affirmation confiante de son excellence et la négation de tout ce qui n'est pas lui. Grâce à Thoré, nous avons constaté son point de départ et nous avons démêlé la part de vérité qui légitimait, dans une certaine mesure, ses tentatives de réforme. Nous pourrons maintenant apprécier, outre l'écart qui existe entre les deux termes de la doctrine, les dangers qu'elle dévoilait en se précisant et le bonheur qu'eut l'École française de ne subir sa domination qu'en partie et pour un temps.

GUSTAVE LARROUMET.

EN TURQUIE

L'ILE DE CHIO.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Lentement, avec un bruit d'hélice lourde et des bouffées haletantes de fumée noire, la *Séléné* dérâpe de son mouillage, dans le port du Pirée. Comme tous les paquebots du *Lloyd*, qui descendent de Trieste et qui vont, d'escale en escale, le long de la côte albanaise, malgré les rafales méchantes de la mer Adriatique, ce paquebot a des formes larges et une allure pesante. La ligne courbe du Pirée, les maisons blanches, aveuglantes sous le soleil d'été, la forêt compliquée des mâts, la multitude bariolée des petites barques amarrées au quai, s'éloignent. L'eau calme clapote doucement, et l'hélice fait bouillonner à la surface des lames une traînée d'écume. Dès que nous avons dépassé les deux fanaux qui marquent l'entrée de la rade, et doublé le petit cap où une batterie inoffensive aligne deux ou trois canons qui ressemblent à des joujoux, la côte, nue sous le ciel torride, allonge, sur le bleu sombre de la mer, une bande

rousse, brûlée et pelée. Les contours du Corydalle tremblent dans une chaleur radieuse, qui vibre et flamboie. Les montagnes s'abaissent en collines fauves, en ardens promontoires, que fouillent et creusent les eaux marines. Du côté de Salamine, qui découpe en pleine lumière ses cimes aiguës, la mer luit et étincelle, trop lumineuse et trop éblouissante, pour nos yeux accoutumés à des visions plus molles. La plage de Munychie et de Phalère est déserte; l'inhumaine splendeur du ciel a clos, comme des yeux accablés, les fenêtres des maisons assoupies. Le grand triangle bleu du Pentélique ferme l'horizon ; et, dans ce paysage d'azur et d'or, devant la haute pointe du Lycabète, sur le piédestal de l'Acropole, le Parthénon apparaît nettement, avec son fronton blanc, ses colonnes droites, ses formes précises et limitées. D'ici, il paraît achevé, complet; on distingue à peine les ravages du temps et des hommes. Dans ce lointain, qui dérobe à nos yeux ses blessures et ses misères, il est royal et charmant; et, tout près de la masse informe de l'Hymette, coupée de ravines et de précipices, tachetée, par endroits, d'une maigre verdure, le temple divin, œuvre du calcul et de la patience, domine de sa grâce calme et robuste la ville neuve, qui éparpille ses terrasses sur le déclin des pentes.

Tandis que nous rangeons l'Attique sèche et parfumée, le soleil descend à l'occident vermeil. Une rougeur épandue noie de pourpre rayonnante les pointes d'Égine. Les rayons obliques caressent de lueurs légères l'échine rugueuse de Gaïdouronisi, petite île triste, dont les roches sont mangées lentement par le flot. Le ciel rose se nuance de teintes pâles, où agonise la magnificence du soir, et le soleil ressemble à une énorme sphère de métal rougi au feu. L'ombre s'abat sur les vallées, estompe le profil des montagnes, bleuit leur surface, adoucit l'âpreté des lignes brusques. La couleur des eaux s'éteint et se ternit. La première étoile s'allume dans les transparences du ciel... Voilà Sunium. Sur la haute falaise, la blancheur du temple semble éclairer miraculeusement la nuit commençante. Placée en avant, bien en vue des bateaux qui venaient du large, la chapelle du dieu des eaux, asile des naufragés et recours des navigateurs, était l'avant-courrière de l'Attique, et comme la messagère de l'Acropole. Dans l'incertitude du crépuscule, les colonnes et les frontons semblent complets et intacts, tels qu'ils apparaissaient aux patrons de barques, venus de la lointaine Phénicie ou des ports de l'Archipel...

Au couchant, le disque enflammé disparaît envahi par la noirceur. Il va si vite, qu'il semble tomber, s'engloutir, s'abîmer dans la nuit. Ici, la mort du soleil est rapide. Il n'y a presque pas de transition entre le jour éclatant et la nuit semée de feux.

Maintenant, dans l'éther limpide, les petites étoiles, par myriades de myriades, scintillent. Un grand voilier passe près de nous, penché sur la vague. On dirait qu'il va nous frôler de ses ailes déployées. Le vent fait gémir ses vergues, et, de la poupe, où remuent des silhouettes noires, un bruit de voix indistinctes vient jusqu'à nous, coupé par le remous des houles et le rythme sourd de la machine. Cette rencontre nocturne d'un paquebot et d'un caïque évoque soudain des visions abolies, tout un passé confus, plein de bizarres contrastes. On pense aux caboteurs des temps très anciens, aux traversées d'une île à l'autre, souvent arrêtées par les vents contraires, parfois interminables, toutes pleines de fantômes, d'apparitions mystérieuses et de terreurs paniques. On voit le débarquement des matelots en détresse, échoués dans une terre inconnue, hostile, leurs premiers pas sur la grève déserte, en quête d'un visage humain, les feux de bois sec, allumés dans les rochers pour écarter les bêtes, puis les invocations désespérées aux grands fétiches, Poseidôn *Secourable*, Zeus *Sauveur*... Ou bien on rêve aux arrivées souriantes, dans les îles d'or, des galères peintes et des matelots chanteurs, à la descente des montagnards, qui viennent à l'*échelle*, près des criques de marbre, pour interroger les hôtes envoyés par les dieux : « Êtes-vous des marchands? Êtes-vous des pirates? Votre patrie est-elle loin d'ici? » Questions naïves et intéressées, que les insulaires des Cyclades adressent encore à l'étranger qui passe, lorsqu'il accoste, avec ses bagages, à la *marine* de Naxos et de Tinos. Les Grecs n'ont pas changé. La plus vieille des races est devenue le plus jeune des peuples, sans que le fond du caractère national ait été modifié. Les vieux pilotes en bonnet rouge, qui sont assis, la pipe à la bouche, l'air rusé, patient et moqueur, à l'arrière de leurs caïques, sont superstitieux, bavards, ingénieux comme leurs ancêtres, capables, selon l'occasion, de mériter la gloire par leur héroïsme ou la potence par leurs pirateries.

La mer, qui a recouvert d'oubli tant de désastres, fait revivre, la nuit, des âmes évanouies, pour ceux qui regardent longtemps l'inconstance de l'eau, l'obscure mêlée des lames chuchotantes, où passent des voix éteintes et des reflets morts. Voici que, dans la brume d'un passé presque insaisissable, j'aperçois quelques-unes de ces races mal définies, sur lesquelles la science précise des épigraphistes et des archéologues commence à jeter un faible jour. Les Cariens, rauques et barbares, que l'on entrevoit dans l'*Iliade*, ces pillards, empanachés de hautes aigrettes, tatoués et effrayans, venaient jusqu'ici. Du haut de leurs citadelles, Kédréai, Palæapolis, Alinda, ils s'abattaient sur ces îles heureuses, et retour-

naient se cacher derrière leurs murs de grosses pierres, emportant des armes, des jeunes filles, du métal précieux. D'autres peuples sont venus, et, pendant des siècles, les mêmes habitudes de pillage et de crainte ont persisté. En 1825, lorsque Capo d'Istria voulut, au péril de sa vie, mettre un peu d'ordre dans le chaos de la politique grecque, les capitaines des ports se changeaient en corsaires, dès que le κυβερνήτης (gouverneur), imposé par les puissances européennes, avait le dos tourné. Après tout, les Grecs n'ont pas eu trop à se plaindre de cette sauvagerie séculaire, puisqu'elle leur a permis de narguer, du fond de leurs mouillages bien abrités, les frégates de Hassan l'Algérien et d'Ali le Noir. Si l'habitude héréditaire d'écumer les côtes de la Morée et des Cyclades n'avait façonné, de longue date, l'âme et le corps des aventuriers de la mer, jamais les primats d'Hydra et de Spezzia n'auraient pu armer en guerre les goélettes de Sachtouris, de la Bouboulina, de Iakovaki Tombazis, et le brûlot de Canaris... Mais tous ceux qui ne sont pas Grecs ont le droit de bénir la vapeur et la division navale du Levant, qui ont dispersé peu à peu les bricks suspects, et obligé les descendans des pirates illustres à s'embarquer bourgeoisement sur des paquebots.

Le pont, sous la clarté jaune d'une lanterne qui vacille, est peuplé de formes grouillantes. Un pappas est debout, sale, dans une robe râpée, sous une toque crasseuse, d'où sort une tignasse blonde. Sur un monceau de paquets, de matelas et de coffres, deux officiers turcs, assis, les jambes repliées, à la mode de leur pays, fument sans rien dire. L'un des deux a enlevé sa tunique pour prendre le frais.

La *Sélémé* a drainé sur la côte adriatique, de Trieste à Avlona, tous les villages dalmates, monténégrins et albanais. C'est la saison où beaucoup de montagnards émigrent en Anatolie, où ils deviennent kavas, gardes, *koldji* de la Régie ottomane, magnifiques portiers des consulats francs. Ils sont assis, ou couchés pêle-mêle le long du bastingage ; ils portent le fez rouge sur leurs têtes rasées, la fustanelle, les *tsarouks* de cuir souple. Les ceintures qui sanglent leurs fines tailles sont de véritables arsenaux. Quelques-uns ont la petite toque rouge brodée d'or, et les soutaches entrelacées, par lesquelles les beaux garçons se rendent irrésistibles aux belles filles, dans les vallées des montagnes klementines, près des Bouches de Cattaro. Furieusement moustachus, ils sont à la fois effrayans et débonnaires, avec leurs longs poignards, dont ils se servent pour piquer des tranches de pastèques, qu'ils m'offrent gracieusement. Leurs femmes sont près d'eux, embéguinées de voiles blancs, et toutes bariolées de couleurs voyantes. Une d'elles,

assez belle, et d'une grâce farouche, endort un petit enfant dans un berceau de bois. Ces pauvres gens, à la fois misérables et indomptés, toujours prêts aux exodes, aux risques de terre ou aux fortunes de mer, me donnaient une image en raccourci, comme une réduction de ces peuplades inconnues et de ces tribus ignorées que recèle la péninsule des Balkans. La diplomatie européenne, qui a coutume d'étudier la question d'Orient dans les salons de Belgrade, de Bucharest, de Péra et d'Athènes, sera bien étonnée lorsqu'elle mettra le pied dans cette fourmilière.

La civilisation était représentée, sur la dunette, par un vieil Arménien en redingote noire, que son fez rouge faisait ressembler à un Turc, et qui, assis sur une chaise de canne, mangeait incessamment de la charcuterie. Il causait quelquefois longuement, dans les coins, avec une dame en gris, très maquillée, affligée d'un fort accent marseillais, et qui se rendait à Smyrne pour y exercer, disait-elle, « l'art dramatique. » Quand ce *flirt* obstiné lui laissait quelque loisir, il m'honorait volontiers de sa conversation gutturale. A table, assis près du capitaine, jeune Triestin qui ne comprenait que l'italien, il me disait que l'Acropole l'avait émerveillé, et qu'il admirait comment des hommes avaient pu monter si haut des marbres si lourds. Deux petits garçons, de jolie figure, de mise soignée, de façons courtoises, élégans comme les bambins du parc Monceaux et des Tuileries, se mêlaient souvent à nos propos. C'étaient deux petits Grecs, qui venaient de passer leurs vacances à Athènes, et qui rentraient chez eux pour suivre les cours de l'École évangélique de Smyrne. Les heures passaient ainsi, lentes et légères, tandis que la mer où tremblaient les étoiles battait de son frais clapotis les planches du bordage, et qu'un mince croissant de lune montait à l'horizon clair du côté de Tinos.

Dans la pâleur de l'aube, sort des eaux une bande de terre plantée d'arbres clairsemés, dominée par de hautes montagnes, qui prennent, sur l'horizon blême, des tons effacés de vieilles fresques. Nous approchons d'une rade, nous voyons émerger des touffes de citronniers, et, parmi cette verdure, une ville blanche. De vieilles fortifications décrépites, des bastions vermoulus, sans canons, s'avancent vers la mer, secoués et effrités par les vagues. Une tour, à demi croulante, est isolée au milieu du port, comme à Nauplie. Deux ou trois cheminées d'usines, noires et effilées, montent vers le ciel, éveillant des souvenirs d'Occident et des idées d'industrie, dans ce paysage oriental, où l'on ne voit d'abord qu'un seul minaret. C'est Chio.

Un gros vaisseau de guerre turc est ancré près des remparts; il est immobile et comme endormi. Au moment où notre bateau stoppe, des marchands très vociférans escaladent l'échelle et courent sur le pont : *Oraio mastikha*, *kyrii*, *ôraio mastikha!* (Du bon mastic, seigneurs, du bon mastic!) L'île de Chio est la terre classique du *mastic*, résine odorante qui découle du tronc des lentisques, et que les Orientaux trouvent agréable au goût; le mastic sert, dit-on, à beaucoup d'industries, et l'île en exporte une grande quantité; on prétend aussi que le harem impérial en achète, afin de parfumer l'haleine des sultanes. Un canot officiel, qui porte en poupe le pavillon rouge au croissant d'argent, et que poussent vigoureusement des matelots en fez rouge et en veste blanche à col bleu, amène à notre bord un grand garçon maladif. Un jeune *tchaouch* (sergent), qui a l'air bon et ingénu, me dit tout bas à l'oreille, avec des mines respectueuses, que c'est le fils du gouverneur de Rhodes.

Pendant tous ces propos et toutes ces flâneries, mon fidèle Kharalambos, que j'avais amené d'Athènes, tordait de rage sa moustache inculte, et déclarait qu'il ne pouvait parvenir à s'entendre avec ces *kératas* de bateliers. *Kérata* est une injure sanglante, qui attaque sans raison, pour le plaisir, l'honneur conjugal de ceux à qui on l'adresse, et qui est à peu près intraduisible en français. Les mots que Molière emploie pour marquer la même disgrâce ont quelque chose de bourgeois et de vulgaire, qui en rendrait mal la pittoresque saveur. Des drôles, fort éveillés, luttaient d'éloquence avec mon excellent serviteur, et j'entendais, tout en ayant l'air, par dignité, de n'y pas faire attention, l'entretien suivant :

— Combien veux-tu, toi?

— Oh! moi, bien peu..., un *medjid* (1) pour toi, les hardes et le seigneur...

— Que le diable te prenne, toi, ton père, ta mère, tes enfans et ta religion. Et toi, frère, qui ne dis rien, veux-tu faire une meilleure *symphonie?*

— Oh! moi, frère, je suis un homme honorable (*timios anthrôpos*). Je prendrai trois quarts de medjid.

Enfin, pour un demi-medjid, nous fûmes admis, Kharalambos, les malles, et, comme on disait là-bas, « ma Noblesse, » dans une vieille barque, dont les rames édentées racontaient de nombreux transports d'hommes et de choses. Seulement, nous comptions

(1) Pièce d'argent, qui vaut, selon le pays où l'on se trouve, de 23 à 33 piastres, environ quatre francs.

bien que nos seigneuries seraient uniques propriétaires de cette espèce de pirogue, et voilà que, de l'échelle du paquebot, un Grec sauta près de nous, puis un autre Grec, puis un grand coffre, enfin des femmes, des enfans, des couvertures, et des cages où il y avait des oiseaux...

A ce dernier coup, Kharalambos s'indigna, et, s'adressant au batelier :

— Tu n'es pas chrétien! Nous t'avons donné un demi-medjid pour nous porter, et tu prends tous ceux-là, en même temps que nous. Comment t'appelles-tu?

— Kostaki.

— Eh bien, Kostaki, je te jure par la Panaghia que jamais plus nous ne naviguerons dans ton bateau. Et, vous autres, vous n'êtes pas chrétiens, vous non plus. Ce que vous avez fait est digne des barbares.

Kostaki, philosophe et flegmatique, la cigarette aux lèvres, remuait nonchalamment ses avirons. Les autres passagers regardaient Kharalambos avec une expression presque attendrie, et lui répétaient patiemment, sans se mettre en colère :

— Voyons, frère, *ne fais pas le sauvage!* (*Vré, aderphé, mi kamis ton agrio.*)

Quand nous arrivâmes à la berge défoncée où s'accrocha la gaffe du batelier, nous étions tous fort bons amis.

C'est une opération très difficile, que de débarquer avec armes et bagages dans une ville de l'empire ottoman. Les douaniers turcs ne sont pas seulement, comme dans les autres pays, des percepteurs chargés d'alléger le plus possible la bourse des voyageurs; ce sont aussi des censeurs fort tracassiers, qui ont la mission de rechercher si les valises des Européens ne recèlent pas quelque ouvrage malin, quelque journal injurieux, quelque livre dangereux, capables de porter atteinte à la religion de Mahomet et à la majesté du Commandeur des croyans. Le divan impérial a presque aussi grand'peur des imprimés que des armées moscovites. Un policier à mine de forban, vêtu d'une tunique déguenillée, où pendaient lamentablement des aiguillettes vertes, sortit d'une petite maison, devant laquelle un *zaptieh* (1) montait la garde, pieds nus, avec un fusil rouillé. C'était le douanier en chef, le *deumbrukdji bachi*. Il fit comprendre à Kharalambos,— car je n'entendais pas encore le langage des Osmanlis, — que nous étions obligés d'ouvrir nos malles. Très complaisamment, j'étalai par terre ma petite bibliothèque de voyage. Le *deumbrukdji* mit des

(1) Gendarme à pied.

lunettes, et flaira successivement tous mes papiers. Le *Mémoire* de Fustel de Coulanges sur l'île de Chio ne lui inspira point d'inquiétude : Kharalambos lui fit croire que c'était un éloge de l'administration turque, écrit, en Occident, par un *khodja* des plus renommés. La *Description de l'île de Chio*, par Jérôme Justiniani, *conseiller du roi Charles IX et son ambassadeur près du sultan Selim*; le *Voyage dans le Levant*, du sieur Paul Lucas, échappèrent à la censure, mais non sans de nombreuses explications, par lesquelles furent endormis les scrupules du pauvre homme. Mais un Strabon, un modeste et tout petit Strabon, édition Teubner, lui inspira des doutes. Il le retourna en tous sens dans ses grosses mains, le fit voir au *zaptieh* qui montait la garde, et déclara, malgré nos protestations, qu'il voulait le montrer à un lettré, pour savoir s'il pouvait en permettre l'introduction dans l'île. Puis, mis en défiance par l'innocent géographe, il manifesta l'intention de faire main basse sur tous mes papiers, y compris mes carnets et mes lettres.

Je me fâchai. Kharalambos se fâcha et traduisit ma colère dans le turc le plus expressif. Nous remontrâmes que la loi autorisait la saisie des livres imprimés, mais non pas des *tefters* (registres) et des *mekhtoubs* (lettres). Rien n'y fit. Nous voulûmes résister à cet acte arbitraire, défendre notre bien. Le zaptieh fit mine de nous repousser avec la crosse de son fusil. J'eus recours au grand moyen dont on se sert en pareil cas, et je criai que je me plaindrais à mon consul.

Le douanier parut quelque peu intimidé. Kharalambos profita de son hésitation, pour lui tenir le discours suivant :

— Comment t'appelles-tu, petit agneau?

— Suleyman.

— Écoute, Suleyman-effendi, ce seigneur est puissant. Dans son pays, qui d'ailleurs est allié avec la Turquie, il est vizir. Si donc tu t'obstines à le molester, il peut t'arriver malheur à toi et à tes enfans. Car les Francs sont vindicatifs, et il est juste que ceux qui ont la force aient le désir de la vengeance. Ainsi, réfléchis bien à tes actions, et ne nous fais pas une de ces avanies qui attirent des malheurs sur les peuples.

Suleyman réfléchit un instant, maugréa quelques paroles inintelligibles; puis, il déclara qu'il ne pouvait nous rendre nos papiers, mais qu'il s'engageait toutefois à ne pas y toucher avant l'arrivée des autorités. Pour couper court aux discussions inutiles, nous acceptâmes cette combinaison; mais en exigeant du *deumbrukdji-bachi* toutes sortes de précautions, qui d'ailleurs ne parurent pas l'humilier. On apporta une chandelle, de la cire, et des

bouts de corde, que l'on trouva malaisément au poste des zaptiehs. Strabon, mes carnets et ma correspondance furent ficelés, cachetés, déposés devant témoins dans le coin du bureau des douanes où il y avait le moins de poussière. Et Kharalambos prit soin, par des imprécations énergiques, d'appeler d'avance les malédictions du ciel sur tous ceux qui oseraient toucher à ce précieux dépôt. Après quoi, nous nous mîmes à la recherche de l'agent consulaire.

Nous arrêtions au passage les *hammals* (1) du port. Nous entrions dans les cafés grecs et nous demandions au *cafedgi :*

— As-tu vu le proxène de France?

On nous répondit partout :

— Il doit être dans sa pharmacie!

Cette pharmacie ne nous étonna point; car les agens consulaires, n'étant pas rétribués par leur gouvernement, exercent d'ordinaire quelque petit métier.

Notre « proxène » était en effet dans son officine, tout près du bazar. C'était un homme grisonnant, petit, vêtu d'un « complet » de toile blanche, et d'aspect fort débonnaire. Je lui achetai quelques grammes de sulfate de quinine, pour mes fièvres futures, et je lui exposai ma requête. Il m'écouta d'un air bienveillant, parut scandalisé par la conduite du douanier, s'attendrit sur le malheureux sort de Strabon, et prit son ombrelle blanche à doublure verte, pour descendre avec nous jusqu'au port. Cet excellent homme était tout fier; le long des boutiques de conserves et de poisson salé, il saluait ses amis d'un petit signe de tête important. Enfin, ce rêve caressé peut-être pendant toute sa vie se réalisait : le pharmacien du bazar de Chio représentait pour tout de bon une grande puissance; il devenait le symbole visible de la République française; il était le porte-étendard des trois couleurs; dans cette île où les Français ne débarquent presque jamais, il protégeait un de ses nationaux! Le visage pénétré et grave de Kharalambos laissait voir aux citadins de Chio que quelque chose de grand allait s'accomplir.

Le zaptieh montait toujours la garde. En nous apercevant, il eut un geste calme et nous fit signe qu'il n'y avait plus personne dans le bureau des douanes :

— *Konakda! Konakda!* (Au konak! Au konak!)

Il nous expliqua, avec le concours de l'*on-bachi* (commandant de dix hommes), que le gouverneur, instruit de cette importante affaire, avait envoyé son secrétaire pour se renseigner, et que celui-ci avait emporté au konak tous les livres suspects.

(1) Portefaix.

— Ah! les *kératas!* dit Kharalambos en grec. (*Kératadès anthropi!*)

— Montons au konak! soupira l'agent consulaire.

Et, moins triomphans que tout à l'heure, nous revînmes sur nos pas, à travers les rues étroites, le long des boutiques d'où sortaient des curieux qui nous interrogeaient au passage.

— Tiens bon! me dit tout bas un épicier grec, hérissé comme une brosse de chiendent : *Quand le Turc a mangé du bâton, il se laisse tirer la barbe.*

Le konak de Chio est une mesquine bâtisse toute neuve, en pierre blanche et qui ressemble plutôt à une mairie de la Beauce qu'à la résidence d'un pacha d'Orient. Quelques gendarmes dormaient dans le corps de garde, le dolman déboutonné et le fez sur les yeux. L'un d'eux se leva sur son séant, et, se frottant les paupières :

— Qu'y a-t-il? Que voulez-vous?

— Le *moutessarif* (1) est-il au konak?

— Le moutessarif est parti; mais tu pourras parler au *bin-bachi* (2).

Son Excellence le bin-bachi : un gros homme congestionné, bouffi, qui paraît tout près d'éclater dans sa tunique trop étroite; un grand sabre traîne derrière lui, mal attaché à des courroies trop longues. Courtois d'ailleurs et affable, ce Turc se livre, en nous voyant, à la mimique très compliquée de la politesse ottomane : un geste pour faire semblant de ramasser de la poussière; un autre geste pour porter cette poussière à son cœur; un troisième geste pour porter la même poussière à son front. Cela veut dire, paraît-il : « Mon cœur et mon esprit sont à vous. » Mais nous n'avions que faire, en cet instant, du cœur et de l'esprit du *bin-bachi*. L'agent consulaire craignait d'être battu, dans ce duel, par l'inertie malicieuse des Osmanlis, et de donner, pour tout un hiver, des sujets de raillerie à son collègue italien. Kharalambos, turcophage de profession, et très persuadé, l'honnête garçon, qu'il avait autrefois combattu pour l'indépendance hellénique, regardait de travers ce traîneur de sabre. Et je songeais à mon Strabon.

D'une conversation très longue et fort confuse, il résulta que le moutessarif regrettait vivement de ne pouvoir rendre des honneurs

(1) Gouverneur d'un sandjak. Ce fonctionnaire est inférieur au *vali*, qui commande à tout un vilayet, et supérieur au *caïmacam*, qui est chargé de l'administration d'un *caza*.

(2) « Commandant de mille hommes. » C'est le titre qu'on donne, en Turquie, aux capitaines de gendarmerie, lesquels commandent ordinairement une vingtaine de zaptiehs.

extraordinaires au seigneur français qui daignait le visiter, qu'une affaire urgente l'avait appelé dans un district lointain et qu'en son absence Son Excellence le mufti nous recevrait pour nous donner entière satisfaction.

Le mufti était assis, les jambes croisées, sur un sofa recouvert de calicot blanc, au fond d'une salle claire, point meublée, où d'horribles tapis, venus du Louvre ou du Bon Marché, étalaient ces fleurs sur lesquelles beaucoup de Parisiens, dans leurs villégiatures suburbaines, aiment à reposer leurs pieds. Ce petit satrape à mine chafouine, les yeux clignotans sous d'énormes lunettes, paraissait accablé par le poids de son turban démesuré. Il aspirait un narghilé placé au milieu de la chambre et dont la fumée blanche allait jusqu'à ses lèvres par un long tuyau qui serpentait sur le tapis; à chaque bouffée, on entendait, dans la carafe de cristal, le petit gargouillement de l'essence de roses. De sa main gauche, le mufti caressait alternativement son pied et sa barbe grise; il causait avec trois ou quatre porteurs de fez, nous salua négligemment et fit semblant de ne plus s'apercevoir de notre présence. Kharalambos bouillonnait, et ses pieds frémissaient, menaçans, sur le parquet :

— Ne vous mettez pas en colère, me dit affectueusement l'agent consulaire. Ibrahim est un bon homme. On obtient tout de lui quand on est patient.

Mais Ibrahim continuait sa conversation avec ses voisins. Toutefois, il fit signe à un serviteur, lequel disposa devant nous trois guéridons, avec des cigarettes et trois petites tasses de café. Puis il se retourna vers ses interlocuteurs sans nous adresser la moindre parole.

Agacé, je n'y tins plus. J'affectai de ne toucher ni aux cigarettes, ni au café. J'étendis fort impoliment mes jambes en faisant sonner mes talons sur le plancher; j'enfonçai mon chapeau sur ma tête le plus que je pus, et suivi par les regards admiratifs de Kharalambos émerveillé, je m'écriai en français, avec un âpre accent, plein de menaces :

— Monsieur l'agent consulaire, je vous prie de vouloir bien dire à Ibrahim que j'ai sur moi un *boyourouldou* (passeport), qui m'autorise à voyager en Turquie sans être molesté et que j'entends recouvrer sans retard les objets qui m'ont été confisqués arbitrairement.

Je tirai de ma poche un grand papier, sur lequel les scribes du grand-vizir avaient griffonné quelque chose, et je le donnai à un serviteur qui le remit à Ibrahim avec les marques du plus grand respect.

Ibrahim sourit derrière ses lunettes :

— *Effendim*, dit-il lentement, sois le bienvenu! mais pardonne-moi si je te déclare que je ne sais aucunement de quoi il est question. Je ne connais pas le sujet de ta plainte. Je te promets d'examiner le motif de ta réclamation et de te faire rendre justice le plus tôt que je pourrai. Quant à toi, seigneur consul, pourquoi ne m'as-tu pas raconté cette affaire plus clairement?

On s'expliqua et nous apprîmes sans étonnement que nos paquets sont encore à la douane.

— Je les enverrai chercher, dit Ibrahim. Demain, *effendim*, on les portera dans ta maison.

Mais il ne faut pas se fier au « demain » des Turcs. J'exigeai la solution immédiate de ces difficultés; et, après de longues recherches, on finit par trouver, dans le nombreux personnel du konak, quelqu'un d'assez énergique pour descendre jusqu'à la douane. Mes livres et mes carnets arrivèrent. Les manuscrits me furent rendus aussitôt. Un grand nigaud d'interprète arménien, qui me dit d'un air satisfait : *Moua parlar franceso*, fut commis à l'examen de Strabon. Il le déclara sans danger pour la prospérité de la Sublime-Porte. J'avais perdu, dans ces contre-temps, plus de la moitié de ma journée; mais j'avais beaucoup appris sur le mécanisme de l'administration turque.

II.

Khora, le chef-lieu de l'île de Chio, n'est point pittoresque. Rien, dans cette ville presque entièrement neuve, n'attire l'œil et n'amuse l'attention. Depuis le tremblement de terre de 1881, on rebâtit incessamment; et, d'ici à quelques années, les murs délabrés et les maisons éventrées qui coupent, par endroit, la ligne des façades reconstruites auront disparu. Les désastres publics, incendies, tremblemens de terre, inondations, sont indispensables en Turquie : ils nettoient. La ville a certainement gagné en propreté et en correction. Les rues sont nettes et droites. On a, malgré tout, une impression de prospérité renaissante, une sensation de vie large et facile. Mais quelle banalité! Des minarets, passés au lait de chaux et qui ressemblent à des chandelles nouvellement sorties de chez l'épicier; des églises aux formes lourdes et gauches, un palais et des casernes qui sont un mélange effroyable du style turc et du style jésuite. Peu d'arbres; pas le plus petit palmier, balançant au vent son bouquet de larges feuilles. Les ruelles du bazar sont dénuées des splendeurs orientales que j'attendais. On y vend du blé, des cotonnades anglaises, apportées de Manchester, et un

nombre incalculable d'objets en cuir : des courroies, des ceintures, des selles et d'énormes souliers. Hélas! serait-il vrai que les illusions lointaines sont la grande magie, le sortilège décevant de l'Orient, et que ces pays doivent être vus confusément, dans la perspective lointaine où ils rayonnent, au bout de la nappe d'azur qui secoue, sous le soleil, des reflets aveuglans et des incendies de topazes dansantes? Quand le kaïkdji nous débarque sur le sable de ces « échelles » tant désirées, la réalité répond parfois très mal à notre espérance. Il faudra bientôt, pour découvrir des terres vierges et rencontrer un peu de couleur locale, remonter jusqu'au Haut-Mékong. Là, peut-être, nous cesserons de retrouver cette imitation des mœurs occidentales, qui est la plus ennuyeuse des parodies et qui tue, presque partout, l'originalité des races. Déjà l'Égypte n'est plus tenable; les petits Arabes qui vous offrent des ânes pour faire l'excursion des Pyramides ont tous été figurans à l'Exposition et parlent l'argot parisien avec le plus pur accent des boulevards extérieurs. La Syrie, le Liban, la Palestine, sont conquis par l'agence Cook. Quelques Cyclades ignorées ont échappé à l'invasion des belles manières et des confections de l'Europe. Mais il faut, pour y aborder, se résigner à de longues courses à la voile et payer, par de dures abstinences, quelques impressions vraiment rares.

Après tout, pourquoi se plaindre et s'indigner si fort? Les choses sont bien comme elles sont, et, apparemment, la puissance qui nous mène avait son idée lorsqu'elle a conseillé aux marchands juifs de jeter sur le dos des Levantins et des Asiatiques les « complets » en drap frelaté que fabriquent les tailleurs viennois. On est quelquefois heureux, lorsqu'il faut céder à la nécessité de se vêtir, d'acheter à Smyrne, près du bazar obscur et grouillant, où les chameaux sont agenouillés sur leurs jambes calleuses, des chemises qui ne ressemblent pas tout à fait aux tuniques transparentes du harem et des chaussures d'Occident, moins incommodes que les babouches où les Turcs traînent leur somnolence. Et puis ces contrastes sont amusans, presque bouffons; ils font rire le raisonneur qui est en nous et lui procurent de longues heures de réflexions gaies. Quelle belle occasion de philosopher sur le caractère essentiellement relatif des choses humaines! Nous avons, dans nos brumes, sous notre ciel gris, la manie des bibelots venus des pays du soleil. Nous voulons nous asseoir sur des étoffes précieuses, tissées par les femmes d'Anatolie; nous aimons à rêver dans une vague odeur de sérail, parmi les poignards et les cimeterres, que nous accrochons en panoplies aux tentures de Diarbékir et de Konieh. Dans ce milieu, propice à l'éveil des songes, le bourgeois débon-

naire et paisible se figure qu'il devient pacha, se sent devenir féroce et lubrique, rêve à des tueries terminées en orgies, à des carnages qui finissent en danses de femmes, le soir, sous la tente, près des ruines fumantes de la ville prise... Pendant ce temps, les Turcs, — je parle des plus enturbanés, — font venir des pianos à Stamboul, s'accroupissent sur des poufs expédiés de Paris par l'Orient-Express, raccourcissent le tuyau de leurs pipes, se pâment aux ritournelles de *Miss Hélyett*, traduites en turc, lisent Paul de Kock et rêvent d'une grisette sous une tonnelle à Billancourt.

Heureusement, si les hommes changent, le divin pays garde sa jeunesse et son éternelle sérénité. Je me suis assis, dans un petit café, près du port, et j'ai oublié qu'il y avait au monde des propriétaires costumés en mamamouchis, et des fils du Prophète, déguisés en concitoyens de M. Georges Ohnet. L'eau bleue, pénétrée de lumière, s'étale et chatoie, avec des plis lustrés et des cassures de satin ; elle est gaufrée de vieil or par le reflet des promontoires, moirée de vert par les caprices de la lumière, brodée d'argent par les fantaisies de l'écume. Le soir, quand le vent tombe, la mer apaisée s'endort; elle a des teintes d'une douceur et d'une tendresse infinies, un bleu voilé et comme amorti, qui caresse la vue et la repose. A bout de l'horizon, la côte d'Asie étend sur le ciel chaud une large bande de carmin et de mauve.

Presque tous les soirs, j'allais avec Kharalambos boire du raki, chez un certain Kostas, dont le café, un petit kiosque bâti sur pilotis tout près du havre où s'amarraient les barques, était un belvédère fait à souhait, pour voir « s'effeuiller dans la mer, comme dit je ne sais plus quel poète arabe, les roses et les lilas du couchant. »

Kharalambos, malgré la vivacité de son intelligence, ne comprend pas toutes ces belles choses. J'essaie vainement de secouer, devant toutes ces merveilles, son flegme dédaigneux. Mes extases lui paraissent étranges ; et, par momens, je crois qu'il me soupçonne en secret d'un certain égarement d'esprit. Les Grecs n'ont pas, du moins à notre façon, le sentiment de la nature. Un jour que je faisais remarquer à M. Vlavianos, démarque d'Amorgos, la beauté de la mer en furie, il me répondit simplement : « C'est bien incommode pour voyager. » Pour les Grecs, une montagne est tout simplement une chose hostile, dure aux pieds, et qu'il faudrait raser de la surface du sol, avec beaucoup d'oques de dynamite. L'idéal de ces montagnards, que le sort a condamnés à vivre parmi les rocs, ne va pas au-delà d'un paysage sobre, avec des routes rectilignes, des jardins régularisés au sécateur, des villes percées de rues droites, et quelques collines basses, d'où l'on puisse dominer les alentours. Parler politique sur un trottoir, voilà ce qu'il faut

aux Grecs, tandis que les Turcs sont amoureux des platanes et des fleuves.

Mon compagnon me parlait des dernières élections, tandis que le soleil s'abaissait derrière les terrasses de Chio. Je ne voyais pas le faste de l'occident, mais je jouissais délicieusement des nuances changeantes et gaies que les rayons obliques posaient sur les caps d'Anatolie, et sur les petites îles étroites et effilées, que les navigateurs génois ont appelé l'archipel des Spalmadores. L'eau calme, émue parfois d'un frisson, pétillante de paillettes, de luisans et d'éclairs, mobile et à peine chuchotante, couleur de saphir, remuait doucement entre les môles en ruine. Les caïques au mouillage se balançaient sur leurs ancres, dans le clapotis des vagues, avec de sourds craquemens, qui faisaient songer à des plaintes mystérieuses; leurs coques vertes, rouges, blanches, bariolaient de couleurs vives l'azur clair; on lisait sur leurs poupes, en grosses lettres, des noms, presque tous empruntés, comme des talismans, à l'histoire des saints de Byzance : *Jean-le-Théologue*, *Saint-Georges*, *Aghia-Sophia*, *Étienne-le-protomartyr*. Leurs antennes penchées ressemblaient à des branches d'arbres morts; les cordages s'embrouillaient en bizarres treillis autour des mâts pointus, où flottait le pavillon bleu et blanc des caboteurs de la mer Égée. Un soir, à quelques encablures du fanal, le grand profil d'un paquebot stoppé au large s'allongeait, tout noir, derrière le stationnaire ottoman, dont le pavillon rouge flambait en splendeurs de pourpre. Près du brise-lames, la petite tour génoise, où l'on allume un fanal pendant la nuit, était toute dorée. Les maisons neuves du port, avec leurs volets verts et leurs balcons à l'italienne, étaient banales et sans grâce, mais égayées, malgré tout, par cette auréole de clarté. Le mont Korakari dressait sa masse claire, tailladée, pareille à une immense améthyste. Puis, une fuite d'insaisissables nuances passa, en de rapides métamorphoses, sur le flanc de la montagne. Les tons les plus délicats de la mauve et de la jacinthe rendraient mal la douceur de cette apparition, indiquée sur le ciel ardent, comme par une main très légère. Pendant un instant presque imperceptible, elle fut toute rose; puis elle rayonna, vermeille d'incarnat, puis elle pâlit, comme les fleurs de jasmin d'Arabie. A ce moment, les cheminées du paquebot envoyèrent un nuage de fumée noire; il retira ses ancres avec un bruit saccadé de poulies et de chaînes et un bouillonnement de houles remuées. Et il s'en alla lentement, vers l'est, en décrivant des courbes. Longtemps, au bout du sillage qui serpentait derrière lui comme une route, on put voir ses formes amples et robustes, insensiblement décroissantes. Une fraîcheur subite tomba

sur les eaux décolorées. La petite tour, dépouillée de son nimbe, toute grise, avait l'air maintenant malheureuse et laide. Un coup de canon détona brusquement dans la tranquillité du crépuscule, et le stationnaire ottoman rentra son pavillon. Le soleil avait disparu. La fête de lumière était finie.

Il fallut retourner au logis, par les ruelles où clignotaient déjà des réverbères jaunes et clairsemés. Dans la principale rue de Khora, près de l'office télégraphique installé par une compagnie anglaise, il y a un hôtel, le ξενοδοχεῖον τῆς Ἀνατολῆς. L'hôtelier Bathy, Grec de race et sujet de sa majesté le sultan, met à la disposition des voyageurs des lits fort propres, mais défendus contre les moustiques par un tel luxe de mousselines superposées, qu'on risque d'y étouffer. Comme Bathy n'ignore rien des élégances européennes, il présente régulièrement à ses hôtes, avant chaque repas, un *katalogos* (d'autres disent plus simplement τὸ μενού ou bien ἡ λίστα) où il a énuméré, non sans quelque orgueil, tous les vins plâtrés ou résinés de sa cave et tous les plats de son office : le φιλέτο γαρνίτο, le μπιφτέκι-με-πατατες, la *costeletta à la milanéza*, pour ceux qui veulent se nourrir *à la franca*, et le *pilaf*, le *iaourt*, le *kébab* pour ceux qui préfèrent la cuisine orientale. Mais le triomphe de Bathy, c'est l'ἀστακός (homard). Les gamins du port lui apportent presque tous les jours une pêche abondante, recueillie dans leurs plongeons, et ce sont, d'un bout à l'autre de la table d'hôte, des cris de joie et de convoitise :

— Bathy, *astako ! astako !...*

Il y avait là beaucoup de personnes considérables : des négocians de Smyrne, venus avec leurs femmes et leurs filles, pour respirer, pendant la canicule, le bon vent de mer qui guérit de la fièvre ; des employés du télégraphe anglais, de la Régie impériale des tabacs, de la Banque ottomane, de la compagnie du Lloyd autrichien ; des scribes de *la Badoise*, société d'assurances maritimes, enfin quelques fonctionnaires chrétiens de la Sublime-Porte, reconnaissables à leur fez officiel. Cela faisait une petite Babel assez divertissante. Je remarquai tout de suite, parmi les pensionnaires de Bathy, un jeune homme de belle mine, fort bien fait, brun avec des yeux vifs et une moustache noire, et qui s'entretenait en un français remarquablement pur avec un Anglais dont l'accent et les propos étaient également ridicules. Je demandai à Kharalambos s'il savait son nom.

— C'est James-Bey.

— Quel James-Bey ?

— James, de l'illustre famille des Aristarchi ; le propre fils de l'ancien prince de Samos.

Certes, je connaissais le nom d'Aristarchi. Il n'en est pas de plus populaire et de plus respecté dans toutes les provinces grecques de la Turquie. La famille Aristarchi est une de ces dynasties phanariotes qui n'ont pas voulu quitter le sol natal, qui maintiennent vivante, à Byzance, la tradition de l'hellénisme, qui ont donné aux empereurs de Constantinople des protospathaires et des aularques, et dont les descendans ont été ou sont encore sous la domination turque, hospodars, voïvodes, grands-logothètes de l'Église œcuménique, titulaires des principautés vassales. Singulier exemple de ténacité politique, qui combine les concessions nécessaires avec les indomptables espérances et le souvenir des droits imprescriptibles; rôle patriotique sans doute, mais quelque peu déconcertant, que l'âme simple des Occidentaux ne peut guère comprendre, mais qui est tout à fait d'accord avec le génie résistant et flexible de cette race, dont la patience ingénieuse est capable de vaincre, par la puissance du temps et la longueur de son obstination, tous les conquérans qu'elle n'a pu chasser violemment de son domaine héréditaire.

J'eus vite fait d'entrer en conversation et en rapports d'estime mutuelle avec James Aristarchi. Il nous parut, sans qu'il y eût dans notre cas un excès de fatuité, que nous représentions dans cette solitude la civilisation contemporaine, et que, un peu perdus parmi ces insulaires, nous nous devions de mutuels secours. James, quoiqu'il fût très jeune encore, avait beaucoup appris et beaucoup retenu, au cours de sa vie très composite et très variée. Des images diverses apparaissaient dans sa mémoire et dans ses paroles, au hasard de nos entretiens. Son enfance s'était écoulée, paisible et ensoleillée, au milieu d'un décor de vignes et de lauriers-roses, dans le joli palais des princes de Samos. Longtemps, il avait joué, avec les enfans des primats de l'île, sur le dallage, en cailloux de mer, du konak princier, près des sentinelles débonnaires qui veillaient sur cette royauté familière et un peu fantastique, égarée dans un coin reculé des Sporades. Il avait assisté aux séances de la chambre des députés de Samos, et vu de belles illuminations et des danses populaires, lorsque les amiraux français de la division du Levant, après avoir salué, par des salves d'artillerie, le pavillon samien, venaient à terre, dans leur beau canot tout blanc, pavoisé de bleu, de blanc et de rouge, pour rendre visite à l'ami de la France, son altesse Aristarchi-Pacha, prince de Samos. Un jour, il avait quitté son palais et la petite *marine* où les vieux maîtres parlaient, le soir, en buvant du raki et en mangeant des pistaches salées, des exploits de Lycurgue Logothétis, navarque des Samiens. On l'avait embarqué sur un

paquebot en partance pour l'Occident; il avait à peine entrevu la ville presque grecque de Marseille, et on l'avait enfermé, pendant plusieurs années de son adolescence, entre les quatre murs du collège de Sainte-Barbe, à Paris. J'avais dû le connaître là, dans la cour maussade où les « moyens » et les « grands » tournaient, en casquette galonnée et en veste courte, le long des murailles rouges, sous la surveillance de l'inspecteur Dubois, surnommé Bache. Mais nous n'étions ni de la même étude ni de la même classe; et, au collège encore plus que dans la vie, il y a des clans très fermés et des barrières infranchissables. Au sortir de Sainte-Barbe, il avait séjourné quelque temps en Angleterre, menant la vie des *scolars* d'Oxford; puis, il s'était fait admettre à l'école polytechnique de Zurich. A ce moment, un grand malheur le frappa, une de ces catastrophes fréquentes en Turquie, préparées longtemps à l'avance par des intrigues et des rancunes, et qui fondent tout à coup sur une famille, pour la disperser à tous les vents. Le prince de Samos fut disgracié; la princesse et ses filles furent exilées, sans que l'on connût exactement les causes de cette rigueur. James dut accepter la place que le divan lui offrait. Comme il avait étudié à l'école polytechnique de Zurich, on le nomma ingénieur en chef de l'Archipel.

Ce brave garçon, en qui je retrouvais, avec la finesse des grands seigneurs de Byzance, un peu de la bonne humeur par laquelle les gens de Paris atténuent leurs déboires, se mit à la besogne avec une élégante résignation. Il fit des routes à Lesbos, à Chio, à Nikaria, à Rhodes. Si les insulaires des Sporades peuvent maintenant apporter leurs provisions au marché sans s'écorcher la plante des pieds aux aspérités des sentiers, c'est à lui qu'ils le doivent. Aristarchi fut souvent mon guide dans mes visites à la belle société de Chio, et dans mes excursions aux villages épars dans l'intérieur de l'île. Quand il faisait trop chaud pour sortir, nous restions des heures à causer dans sa chambre, parmi les mille souvenirs qu'il avait rapportés de sa vie errante. Je ne saurais dire combien j'ai recueilli, dans ces entretiens, de faits inconnus, de notions précises et d'idées neuves, ni combien j'ai profité au contact de cette sensibilité très riche, où des acquisitions anciennes s'amalgamaient avec l'éducation moderne, et où les hérédités d'une race fière, combinées avec les souvenirs sinistres de plusieurs siècles de servage, s'alliaient à toutes les délicatesses d'un *gentleman* contemporain. Il n'est guère de moment, dans cette belle vie de loisir et de rêve, où je ne retrouve le souvenir de James Aristarchi.

Le lendemain de mon arrivée, l'hôtelier Bathy m'apporta, dès le

matin, avec la gravité d'un courrier de cabinet, une carte de visite sur laquelle je lus ces mots :

Le commandeur Spadaro.

Ce commandeur n'était autre que le dévoué pharmacien qui m'avait protégé la veille, en sa qualité d'agent consulaire de France. Il venait me signaler spécialement à l'attention de l'hôtelier, me demander si j'avais bien dormi, et me prier obligeamment à dîner pour la fin de la semaine. Je remerciai le seigneur consul de son extrême bonté; mais je ne pus m'empêcher de songer au récit que fait Paul Lucas de sa propre arrivée à Chio, et des procédés bien différens dont usa envers lui, en 1701, le consul de sa majesté le roi Louis XIV.

— Ma foi, lui dis-je, monsieur le commandeur, je ne puis me tenir de vous conter comment les Français étaient maltraités ici il y a deux cents ans.

— Vraiment, dit-il, je voudrais savoir ce que fit, en ce temps-là, mon indigne prédécesseur.

J'ordonnai à Kharalambos de m'apporter le *Voyage* du sieur Paul Lucas, et je lus ce qui suit :

« Nous côtoyâmes encore l'île jusqu'au soir, que nous arrivâmes au port de Chio : je débarquai avec mes armes; comme il était tard, les douaniers voulurent me les ôter; mais, dès que je leur montrai le commandement du Grand-Seigneur, ils cessèrent de m'inquiéter. Je priai même l'aga de la douane de me donner un homme pour me conduire chez le consul de France; il le fit avec plaisir. Quoiqu'il ne fût que huit heures et demie du soir, l'on ne voyait plus rien. Je frappai plus d'un quart d'heure à la porte du consul, avant que personne répondît. A la fin, on mit la tête à la fenêtre, et on me demanda qui c'était : j'eus beau dire que c'était un Français, et dire que j'avais des lettres pour M. le consul, on me répliqua qu'il était heure indue, et que, si je voulais loger, j'allasse aux auberges. Je représentai qu'elles étaient éloignées et qu'on n'allait pas librement, de nuit, dans les villes turques : tout cela ne servit de rien; on me conta, de la même fenêtre, que le consul n'y était pas; qu'il n'y avait que son frère, et qu'ils étaient menacés, l'un et l'autre, d'être assassinés. J'aurais voulu être bien loin; mais il fallut prendre patience. On vint me dire que le frère du consul me connaissait, mais qu'il demandait combien nous étions. Enfin, l'on ouvrit cette vénérable porte : je fus surpris de voir un homme dans la posture de Scaramouche, et la main sur la garde de son épée à moitié tirée; je ne pus m'empêcher d'en

rire. Je l'assurai qu'il n'y avait rien à craindre; et, après avoir donné quelques paras à celui qui m'avait amené, je montai en haut. J'y trouvai le frère du consul à table : il avait, dessus son assiette, deux cuisses de poulet et une côtelette déjà rongée. Il eut assez d'honnêteté pour me prier d'en manger une part. Ce souper était plaisant, pour un homme qui sortait de dessus la mer et fatigué comme je l'étais : aussi n'y fis-je pas grand mal. Il y joignit pour dessert deux cents gasconnades toutes plus fades les unes que les autres. Ce qui fut, ce jour-là, le comble du malheur, c'est qu'il me fit donner un lit aussi doux que la table était bien servie. Le lendemain, après avoir entendu la messe dès le matin, la première chose que je fis fut de me faire enseigner une bonne auberge : l'on y porta mes hardes et l'on m'y traita à ma fantaisie. »

— En vérité, s'écria le commandeur Spadaro, en se renversant sur son fauteuil à bascule comme sur une escarpolette, voilà un homme singulier. Je pense que M. le consul-général de Smyrne aura fait un rapport sur cet agent. C'était sans doute un Justiniani.

Comme je ne comprenais pas très bien le sens de cette exclamation, l'agent consulaire m'expliqua que les Justiniani, descendans fort déchus des anciens conquérans génois, avaient exercé longtemps, par une possession à peu près héréditaire, les fonctions de consul de sa majesté très chrétienne. Il ajouta qu'ils n'étaient pas toujours très appliqués à leurs devoirs. L'excellent commandeur disait-il vrai; ou bien se laissait-il entraîner par ce sentiment si naturel qui pousse les hommes, lorsqu'ils occupent un poste, à dire du mal de ceux qui les ont précédés dans leur charge? Je n'ose le décider.

Il fut convenu avec M. Spadaro que nous irions ensemble rendre visite aux notables de Chio. Nous commençâmes notre tournée par un riche marchand de coton, qui, après avoir fait fortune à Alexandrie, avait tenu, par un sentiment de touchante piété, à finir sa vie dans l'île natale, d'où il était parti, léger d'argent et libre de soucis, pour tenter la fortune à travers le monde. Il s'appelait M. Petros Kondarinis. Mais dans le patois de Chio, plein de réminiscences italiennes, on l'appelait familièrement *sior Petro*. Je l'avais connu à Athènes où il avait passé tout un hiver, accueillant royalement ses compatriotes et les étrangers dans ses beaux salons de la rue Sophocle. C'était un homme très bon et très droit, un de ces Grecs laborieux et industrieux, véritables bienfaiteurs publics, sans lesquels Athènes ne serait qu'une bourgade comme Belgrade ou Sofia. Des yeux bruns, très éveillés, brillaient dans sa large face brune, qu'encadrait une paire de favoris bourgeois, taillés à la mode des

Anglais d'Égypte. Il avait parfois des accès de tristesse, très affecté, disait-on, par les taquineries des Hellènes, fort peu aimables, comme on sait, pour les hétérochtones, et tracassé, d'autre part, par les exigences d'une déplorable famille qui le jalousait et lui empruntait, sans esprit de retour, des piastres qu'il avait péniblement gagnées. Il avait une fille et une nièce qui, dans des genres différens, réalisaient le type le plus achevé de la beauté levantine : l'opulente Melpomène, — avec ses lèvres savoureuses, ses lourds cheveux noirs, ses yeux superbes et placides, son port majestueux et l'ampleur vraiment magnifique de son corsage, — ressemblait à cette olympienne Junon dont Homère a célébré si souvent le « visage de génisse. » La rieuse Marika était, avec ses grâces adolescentes, ce qu'on appelle là-bas un *loukoumaki* (1) : frêle, fine, sa jolie chevelure un peu ébouriffée au-dessus de son front étroit de figurine tanagréenne, cette charmante fillette avait de délicieux enfantillages, et sa gouvernante suisse la tançait parce que, après avoir fait sa dictée, elle gardait souvent un peu d'encre aux doigts.

Sior Petro nous reçut sous un berceau de clématite, au milieu d'un jardin frais et profond. Il était en compagnie d'un de ses frères, vieillard maussade qui ne daigna pas nous adresser un seul mot. Tandis qu'il nous conduisait le long des allées, nous montrant ses fleurs rares, son jeu de croquet et une grotte de rocaille qu'il venait de faire construire par un architecte vénitien, la cloche de la grille sonna vivement ; deux robes claires apparurent dans l'entrelacement des branches, et des fusées de rires firent partir les oiseaux. C'étaient Melpomène et Marika qui rentraient de la promenade. Elles étaient allées faire une excursion en voiture dans le Campos, riche pays de labour et de moissons qui s'étend à l'ouest de Khora. Un jeune Grec les accompagnait, coiffé d'une casquette blanche de *lawn-tennis*, raide et gourmé comme les commis anglais qu'il avait, sans doute, connus à Alexandrie.

Après de vigoureux *shake-hand* très britanniques, je fus convié à dîner séance tenante, et de si aimable façon que j'acceptai.

La table, dressée dans une salle à manger où des chromolithographies représentaient des lièvres morts et des perdreaux faisandés à point, était fort bien garnie. Un maître d'hôtel en habit noir nous servait. J'étais à côté de Marika, et la gentille enfant, en croquant des friandises exotiques, me priait sans cesse de lui parler de Paris.

Après dîner, nous passâmes au salon. Un exemplaire illustré du

(1) Diminutif du mot turc *rahat loukoum*, qui signifie « délices de la bouche, » et qui désigne une pâte parfumée dont les Orientaux font leur régal.

Maître de forges occupait la place d'honneur sur un guéridon, auprès d'un stéréoscope. Une vieille fille, maîtresse de français, vint s'asseoir à côté de moi, et cette sentimentale Suissesse, oubliant que je la savais Bernoise, me parlait avec un attendrissement obstiné du désir qu'elle éprouvait de revoir « notre chère patrie. »

Quand je rentrai à l'hôtel Bathy, par les rues désertes et obscures où passaient, par bouffées, des senteurs marines, un refrain bizarre obsédait ma mémoire : c'était un air de *la Mascotte*, détaillé avec toute sorte d'inexpériences, d'hésitations et de candeurs par le fausset grêle et mal assuré de Mlle Marika.

Quelques jours après, je reçus une nouvelle invitation de sior Petro. Il me priait de prendre passage sur un petit vapeur, qu'il venait de louer pour transporter une nombreuse compagnie à la fête de Cardamyle, village grec, situé au pied des montagnes, près d'un petit amas de marbres, appelé, on ne sait pourquoi, l'École d'Homère. Je trouvai sur le pont, en jaquettes neuves et en fraîches toilettes, toute l'aristocratie grecque de Chio. La longue redingote de sior Petro allait et venait, avec zèle, pour placer commodément tout le monde et pour qu'il n'y eût pas de froissemens d'amour-propre ni de querelles de préséance parmi les invités. Ceux-ci, amenés par de nombreux canots où les ombrelles rouges des femmes brillaient au soleil levant, grimpaient solennellement les degrés de l'échelle ; et tous, sauf James-Bey et quelques autres, laissaient trop voir qu'ils croyaient faire grand honneur à leur hôte en venant s'installer et manger chez lui. Les Grecs, même les plus aimables, se débarrassent malaisément d'une certaine morgue, qu'ils prennent volontiers pour de la dignité.

Cette courte traversée fut une heure de ravissement. Le soleil apparaissait dans le ciel immaculé, au-dessus de la côte d'Asie. Notre petit vapeur courait, en se cabrant sur la vague, tout près des étroites prairies qui s'aplatissent comme une corniche, au pied des hautes falaises de marbre du mont Korakari.

Le temps est limpide, et cette clarté des matins d'Orient met les âmes et les yeux en fête. Les rayons du soleil vertical ne font pas encore resplendir les jeunes verdures et l'éclat stérile des pierres. La grande montagne, tantôt ronde et onduleuse, tantôt coupée par de brusques crevasses, semble défiler devant nous, avec ses gradins de rochers couleur de perle et l'ombre de ses profondeurs bleues. A mesure que le soleil monte, on voit plus nettement les mûriers et les oliviers de la côte, les hameaux couchés aux pentes des collines, et les cimes nues, sillonnées de torrens et de sentiers. Ce paysage de nuances indécises, fait avec deux ou trois touches très simples

de fine aquarelle et dont je risquerais de faire évanouir le mirage en essayant de le fixer avec des mots trop précis, m'a donné des distractions tout le long de la route. J'ai à peine remarqué que le signor Strozzafoli, agent de la compagnie autrichienne du Lloyd, me faisait des politesses particulières et que sa fille Francesca laissait errer sur les choses deux yeux câlins et sourians dont la langueur viennoise était avivée, en de furtifs éclairs, par un pétillement d'ardeurs italiennes. Et je ne prêtai qu'une oreille inattentive aux doctes dissertations de M. Nicéphore Phoundouklis, vieux savant byzantin, qui préparait un glossaire des dialectes de Chio.

Le village grec de Cardamyle célébrait la fête d'un saint très obscur de la liturgie orthodoxe. Le port était encombré de barques, et des sons étouffés de musiques lentes vinrent au-devant de nous, à plus d'un mille en mer. Autour de l'abside et des coupoles vertes de l'église, dans les rues, sur la place, partout où il y avait un terrain vague et un espace libre, des hommes moustachus, coiffés de bonnets rouges inclinés sur l'oreille par de gros glands bleus, le torse pris dans des vestes trop courtes qui finissent presque sous les bras, au-dessus d'une large ceinture bariolée, dansaient, les mains entrelacées, une farandole grave, que le ballottement de leurs culottes bouffantes alourdissait. Les femmes et les jeunes filles, vêtues de couleurs tristes, regardaient leurs innocens ébats. Une musique rythmait leurs gestes gourds, cette musique d'Orient, toujours la même, que l'on retrouve partout, sans notables différences, de Tanger à Mascate, enfantine, exaltée et langoureuse, avec ses trois instrumens, la flûte qui chevrote des trilles aigus, et saute, en de soudaines fantaisies, d'une octave à l'autre ; la lyre à trois cordes, dont les notes s'égrènent comme des gouttes d'eau ; le tambourin, sur lequel les doigts agiles varient les mesures saccadées, jusqu'à ce que la paume de la main termine la phrase par un gros coup sourd. Les danseurs marquent le rythme par des battemens de pied ; parfois les musiciens, emportés par l'enthousiasme, appuient sur les beaux passages, en tirant de leur gosier des roulades déchirantes, avec une telle frénésie, que leurs yeux se ferment et que leurs veines se gonflent sur leurs fronts congestionnés. Dans tout le village, du fond des ruelles, de l'intérieur des maisons, des cafés où des gamins empressés distribuaient des verres d'eau claire, montait la mélopée monotone. Deux ou trois gendarmes turcs, en grosse tunique de drap bleu, serrée par le ceinturon à plaque de cuivre, se promenaient tranquillement dans la foule, inutiles et désœuvrés dans

cette fête très calme, où l'on dansait des chœurs moroses devant une assemblée qui ne parlait presque pas.

Sior Petro, très connu et très influent à Cardamyle, avait obtenu que le scholarque lui prêtât la grande salle de l'école pour y recevoir ses invités. On avait enlevé les bancs et la chaire, et une bonne odeur de festin sortait déjà par la porte ouverte. Nous étions tous conviés à un somptueux banquet. L'instituteur Diomède Notaras m'expliqua, en grec, que c'était un πικ-νίκ. Ceux qui n'avaient pas contribué de leur argent à ce repas étaient tenus quittes, s'ils voulaient bien se rendre utiles en quelque façon. La gracieuse Marika, un tablier blanc noué autour de sa taille fine, par-dessus sa robe rose, pelait ingénument des tomates. Melpomène avait ôté ses gants : grave comme une déesse, elle agitait, avec une cuiller de bois, une chaudronnée de pilaf, et me pria de lui apporter du sel, du poivre et des boulettes d'agneau. James-Bey aidait, non sans quelque apparence de *flirt*, la romanesque Francesca Strozzafoli. Je priai Kharalambos de nous donner un coup de main, et il se mit à rincer les verres, d'un air seigneurial.

Nous étions une quarantaine de convives à table. Sior Petro présidait. Toutes les autorités de la communauté grecque de Cardamyle étaient avec nous. Je n'étais pas loin de James Bey, qui causait en français, avec deux fringantes voisines, et je goûtais assez tranquillement le plaisir de vivre, lorsque ma sérénité fut troublée par un coup très imprévu. L'instituteur Diomède Notaras demanda le silence en faisant sonner son couteau sur son verre, et se mit à me porter un toast, avec une faconde désespérément correcte, que n'eussent pas désavouée Thucydide et Xénophon. Que faire ? Ne pas répondre eût été ridicule, surtout chez des gens qui ne comprennent pas que l'on reste court, quand même on n'a rien à dire. Répondre en français eût été à peine courtois, et les trois quarts de l'assistance ne m'auraient pas entendu. Je rassemblai mes esprits ; quelques phrases de journaux, quelques lambeaux de rhétorique, recueillis dans des cérémonies officielles, vinrent fort à propos au secours de mon éloquence. Je me levai, et tâchai de prendre une belle attitude, me rappelant que Démosthène a dit qu'une action bien réglée est la première qualité de l'orateur. L'exorde disposa favorablement l'esprit de l'auditoire. Le milieu n'eut d'autre mérite que de leur faire attendre quelques instans la péroraison, que terminait une pointe, à la façon d'Isocrate, sur *les Gaulois philhellènes* et *les Hellènes gallophiles*. L'indulgence du public fit le reste, et je fus applaudi. Je goûtai, ce jour-là, chez le peuple qui passe pour le plus difficile de tous en matière de discours public, toutes les ivresses des succès oratoires.

— Par la Panaghia, s'écria Kharalambos, il parle aussi bien que Tricoupis !

Il y avait, à l'hôtel d'Anatolie, un vieux monsieur, fort poli et de manières affables, qui me donnait le bonjour tous les matins, en me demandant, avec intérêt, des nouvelles de ma santé. C'était un Grec de Bessarabie, qui avait exercé pendant plusieurs années, en Europe, les fonctions de consul de sa majesté hellénique. Il avait un visage maigre et fin, une barbe grise un peu rude, des rhumatismes qu'il avait promenés un peu partout, avec l'espoir de les laisser enfin sur les grandes routes, et des sentimens particuliers sur l'île de Chio, dont il aimait mieux le climat que les habitans. Le lendemain de ma promenade à Cardamyle, il me dit, en sortant de table :

— Avez-vous fait la conversation avec M. Lysandre Kaïmacamis?

Ce nom me rappela, en effet, un grand homme maigre, vêtu de noir, cravaté de blanc, fort correct et un peu solennel, avec qui j'avais échangé quelques propos affectueux.

— Eh bien, reprit l'ancien consul, M. Lysandre est un condamné à mort...

Je regardai mon interlocuteur, pour voir s'il ne parlait point par métaphore. Mais il poursuivit, impitoyable, avec un petit rire satanique qui découvrait toutes ses dents et faisait luire ses yeux :

— Oui, un condamné à mort, un vrai condamné à mort ! Vous n'avez, pour vous en assurer, qu'à consulter les registres de la cour d'assises d'Athènes.

Et il me donna des noms, des dates, des indications très précises, tout le récit d'un drame fantastique dont les actes successifs se déroulaient dans toutes les parties de l'Orient. C'était une longue et triste histoire. Un jour, le consul de Grèce à Alexandrie avait été assassiné. C'était justement l'ami de M. Lysandre, et son compagnon habituel dans des courses nocturnes aux maisons suspectes du quartier arabe. L'assassin, un portefaix nègre, fut arrêté, bavarda, déclara qu'il avait été payé par M. Lysandre pour faire le coup ; on le fit causer davantage, et il donna toutes sortes de détails, dans lesquels on entrevoyait un de ces cas de jalousie farouche et de sensualité affolante, qui, sur cette terre brûlée d'Égypte, sous le ciel chauffé à blanc, font perdre le sens aux plus raisonnables. L'autorité consulaire voulut mettre en prison M. Lysandre ; mais celui-ci, se rappelant à propos qu'il n'était pas né sur le sol de la Grèce libre, s'enfuit à Chio sur un bateau pêcheur, cria bien haut qu'il était sujet turc, et implora l'appui des autorités ottomanes, lesquelles, trop heureuses de montrer leur puissance aux infidèles, refusèrent l'extradition. Le dossier

de l'affaire fut transmis aux juges athéniens ; le procès fut instruit ; l'accusé, cité à comparaître devant la cour d'assises d'Athènes, protesta de son innocence, tout en se gardant bien de venir plaider sa cause, et une sentence de condamnation à mort fut rendue par coutumace.

M. Lysandre s'en moque. Il achève paisiblement sa carrière au milieu de sa famille et de ses concitoyens. Il évite les abords du consulat grec et ne sort jamais de son île. Ses amis répètent qu'il est innocent. Il a même été honoré de plusieurs fonctions électives, malgré l'opposition de ses ennemis politiques, qui ont, il faut l'avouer, une assez belle « plate-forme. » Je le rencontrai plusieurs fois, après ces révélations de l'implacable M. Manos. Il m'adressait toujours un amical sourire, mais je ne pouvais me défendre, en serrant sa main cordiale, d'un petit frisson.

III.

Le jour fixé pour le déjeuner auquel m'avait convié le commandeur Spadaro étant arrivé, ce digne homme eut la bonté de venir me prendre, en personne, à l'hôtel du Levant. En traversant, avec lui, la grande rue de la ville, et les ruelles resserrées qui séparent les boutiques neuves du bazar, je fus surpris de voir partout, autour de nous, des préparatifs de fête. La place du Vounaki, entre le konak, la citadelle et la mosquée, était plus bruyante que de coutume. Les soldats attachaient à des poteaux verts, devant la grande porte de leur caserne, des lanternes vénitiennes et des guirlandes de papier découpé. Des lampions avaient été disposés sur les galeries des minarets, on avait accroché aux murailles nues du konak des trophées de drapeaux rouges au croissant d'argent, et des écussons verts au chiffre impérial. Sur des écriteaux, pendus aux murs à demi écroulés de la vieille citadelle, on avait calligraphié : « *Padichahim tchoc Iahia*, longue vie au Padichah ! »

— C'est aujourd'hui la fête de sa majesté le sultan, me dit M. Spadaro ; si vous le voulez bien, nous irons dans l'après-midi faire une visite officielle à son excellence Kiémal-Bey, moutessarif de Chio.

— Volontiers, lui dis-je, à condition que nous ne rencontrerons pas son excellence le mufti.

Le commandeur voulut bien rire aux éclats de cette plaisanterie, et nous arrivâmes à sa maison, au-dessus de laquelle flottait, au bout d'un mât, un immense drapeau tricolore.

Une salle à manger claire et spacieuse nous attendait. La « con-

sulesse » et ses deux filles avaient revêtu leurs plus belles toilettes, et nous causâmes quelque temps avant de nous mettre à table. Le commandeur me dit qu'il avait autrefois une maison bien plus belle, mais qu'elle avait été entièrement détruite par le tremblement de terre. Ce tremblement de terre! L'agent consulaire en parlait avec effroi, et aussi avec quelque fierté. Ce désastre avait été, tout à la fois, le plus terrible et le plus beau moment de sa vie! Les navires français de la division navale avaient mouillé en rade! Le consul-général de Smyrne était venu « pour se rendre compte de la situation. » Chaque jour, des canots officiels traversaient le port, allant de l'agence consulaire aux croiseurs. Et, de tous les villages, les malheureux paysans venaient invoquer le commandeur Spadaro, pour qu'il voulût bien signaler leur misère à l'amiral des Français. Mon hôte me racontait tout cela, et appelait parfois au secours de sa mémoire ses deux filles qui, élevées au couvent des religieuses de Tinos, parlaient notre langue très correctement. Puis, il me montrait la photographie du consul-général Pélissier de Reynaud, en grand uniforme, et le portrait du capitaine de frégate de Montesquiou, commandant du *Bouvet*.

— Un descendant de l'auteur des *Lettres persanes,* ajouta le digne homme, d'un air entendu.

Après le café, qui fut servi dans de petites tasses, à la manière ottomane, le commandeur disparut un moment. Quand il revint, il avait au cou, et sur la poitrine, tout un assortiment de décorations, qui brillaient lorsqu'un rayon, à travers les volets clos, venait se poser sur les croix d'émail bleu, les médailles de vermeil, et les cordons de soies multicolores. Un peu ébloui, je remarquai que l'agent consulaire tenait à la main une casquette galonnée d'argent.

C'est dans cet équipage qu'il me conduisit au konak. J'étais un peu honteux de mon casque de liège, et du veston peu décoratif que m'avait vendu le tailleur athénien Aïdonopoulo. Les représentans des diverses puissances étaient déjà devant la porte, et échangeaient froidement des politesses diplomatiques. Nous montâmes, d'un pas assuré, les degrés du perron. Un gros officier à épaulettes d'or se promenait, sanglé et botté, dans le vestibule.

— *Hast our*, cria vigoureusement un tchaouch.

Et deux factionnaires, dont un nègre, nous présentèrent les armes. En même temps, un orchestre, composé d'une peau de chien tendue sur un vase de terre, d'une mandoline et d'une petite flûte, appelée *zurna*, attaqua une espèce de danse de guerre, où je reconnus la *Marseillaise*.

Dans la petite salle des audiences, pauvre chambre meublée d'un tapis vulgaire, et d'un divan recouvert de toile grise, Kiémal-Bey, gouverneur du sandjak de Chio, est assis sur une chaise, devant

un petit bureau d'acajou. Son excellence étouffe dans une redingote noire, plastronnée d'or et toute raide de broderies. Le moutessarif nous fait un aimable accueil, et nous dit dans le français le plus correct : « Messieurs, je suis désolé ; ces gens écorchent vraiment par trop votre chant national. »

Figure étrange et curieuse, ce Kiémal-Bey n'a presque pas les caractères extérieurs de sa race. Jamais on ne prendrait pour une tête de Turc ce visage puissant, rayonnant d'intelligence, couronné d'une large chevelure, qui déborde, en boucles abondantes, sous le fez officiel. Ce préfet turc est en effet un Albanais, et de plus un poète ; c'est même, au dire des orientalistes, le seul vrai poète dont la civilisation ottomane puisse s'enorgueillir. On a dit que les Turcs sont parfois des poètes qui n'ont écrit qu'avec le sabre. Kiémal a voulu écrire avec la plume. Hélas ! ses efforts n'ont guère servi qu'à donner au facétieux diplomate Fuad-Pacha l'occasion de faire un calembour médiocre. Une de ses tragédies était intitulée *Patrie*, et comme il n'y a pas, dans la langue turque, d'équivalent à ce mot, l'auteur dut emprunter au persan le vocable *vathan*.

— Comment voulez-vous que nous restions en Europe? dit Fuad, après dîner, chez l'ambassadeur de Russie. Nous n'avons qu'un mot pour désigner notre pays; et ce mot, c'est : *Va-t'en!*

Kiémal a vécu à Paris pendant de longues années ; il écrivait alors des articles qui parurent suspects au gouvernement impérial. C'est ce qui explique la médiocrité de sa carrière et la lenteur de son avancement. Avec moins d'indépendance et de vivacité d'esprit, il aurait pu devenir, tout comme un autre, ambassadeur, ministre, grand-vizir. Il gouverne les Chiotes, tandis que de grosses têtes, solennelles et vides, président aux délibérations du divan. Et puis, sa littérature a effarouché ses compatriotes. Elle l'a rendu célèbre et redouté, populaire et légèrement suspect d'hérésie. Quelques ulémas racontent avec mystère qu'il a été républicain dans sa jeunesse. Comme il n'y a pas de Bastille en Turquie, la Sublime-Porte a exilé cet homme de lettres dans l'Archipel, et, dit-on, tâche par tous les moyens de le réduire au silence. Louis XIV pensionnait les écrivains, et abaissait sa morgue royale jusqu'à les prier de vouloir bien se donner la peine d'écrire. Si j'en crois les mauvaises langues, Kiémal-Bey reçoit une pension pour interrompre la rédaction de son *Histoire de l'empire ottoman*. Voilà comment les ministres de sa hautesse encouragent l'essor des lettres (1).

L'insupportable défilé de fonctionnaires, saluant gravement en portant leur main droite à leurs pieds, à leurs lèvres et à leur front! Kiémal-Bey se consolait comme il pouvait, en nous parlant de

(1) Kiémal-Bey est mort depuis le voyage de l'auteur de cet article.

Sarah Bernhardt et en nous demandant des nouvelles du président Carnot. Dans un corridor, tout près de la salle où nous causions, on avait disposé un « buffet, » où un maître d'hôtel en turban avait étalé diverses boissons avec un rare éclectisme et un respect très louable des différentes religions. Les fils du Prophète trouvaient là une grande abondance d'eau claire, de sirops, d'orangeade, de citronnade et de sorbets; quelques bouteilles de champagne avaient été mises de côté pour les très hauts dignitaires, cette liqueur étant permise, depuis que le cheik-ul-islam a déclaré qu'elle n'était pas du « vin, » mais un « produit pharmaceutique. » On présentait aux giaours de la bière, du raki, et d'autres boissons fermentées. Son excellence voulut bien nous offrir quelques bocks.

L'Orient est le pays de tous les contrastes. Au sortir du konak d'un moutessarif homme de lettres, me voilà, toujours en compagnie de l'agent consulaire, transporté, sans transition, dans un salon presque parisien. Je n'ai fait que traverser la place; je ne vois plus ni zaptiehs, ni khodjas, ni turbans blancs ni fez rouges, ni yatagans, ni fusils Martini, et je prends du thé, assis devant deux aimables femmes, qui ont habité Paris et le connaissent mieux que moi. Mme Foggia et sa fille s'accommodent avec résignation du séjour de Chio, où M. Foggia est venu organiser une succursale de la Banque impériale ottomane; mais elles sont ravies de parler parisien, et s'en acquittent à merveille. Je me surprends à prêter l'oreille, pour entendre monter, de la rue, le roulement des fiacres et le fracas des omnibus. En écoutant ces voix si bien timbrées, ce pur accent, un peu alangui de nonchalance levantine, j'oublie que nous sommes dans les États du Grand-Seigneur. Les Foggia ne sont point Grecs. C'est une de ces familles catholiques qui, venues avec Villehardouin et Dandolo, sont restées en Orient, après la débâcle de l'empire latin, et que l'on retrouve, agglomérées en groupes tenaces, à Péra, à Smyrne, et dans certaines îles des Cyclades, particulièrement à Naxos et à Santorin.

— Maintenant, me dit M. Spadaro, qui me tient et qui ne me lâche plus, nous allons voir le reste de la « colonie. »

L'agent consulaire entend par ce mot non pas une population de colons français (car les Français, hélas! ne voyagent guère), mais quelques maisons catholiques, dont il a, en vertu des Capitulations, la tutelle et la garde. Pauvre colonie, qui décroît de jour en jour, et que la politique italienne nous dispute avec une avidité sournoise et un sourd désir de curée. Les protégés de la République française à Chio sont au large dans leur petite église. Au temps de Paul Lucas, en 1701, « ils étaient bien huit mille catholiques. » Maintenant, ils sont à peine trois cents, me dit en soupirant l'évêque latin, Monseigneur Fidele Abbati.

Cet évêque est logé comme un pauvre curé de village. Il est assis, pâle et maigre, avec sa belle croix d'or sur la poitrne, dans une salle nue, où quelques enluminures un peu violentes représentent des martyrs flagellés et des saints en extase. Une seule chose console ce pasteur sans troupeau, c'est le zèle des religieuses françaises de Saint-Joseph qui ont eu le courage de fonder une école dans ce diocèse désolé. Je n'ai jamais visité sans émotion ces maisons religieuses, qui sont, pour notre pays, autant de foyers d'influence extérieure. Quelque opinion que l'on professe en matière de dogme, on ne peut s'empêcher d'admirer ces modestes ouvriers, qui travaillent silencieusement, et sans demander de salaire, à la diffusion de notre langue et de notre civilisation, au maintien de notre bonne renommée. Il serait décourageant de penser que l'esprit laïque et l'indépendance intellectuelle sont de mauvaises conditions pour entreprendre de grandes œuvres : pourtant, il faut bien constater les faits; peu de laïques consentent à s'expatrier, pour établir loin de leur patrie de pareils centres de propagande. Au contraire, les moines et les religieuses sont partout. Il y a des lazaristes à Smyrne, des jésuites à Césarée de Cappadoce, à Mersivan, à Bagdad. Les sœurs de Saint-Joseph ont un hôpital à Smyrne, des écoles à Athènes, à Tinos, à Naxos, aux Dardanelles, à Aïdin, dans bien d'autres villes qu'il serait trop long d'énumérer. Ces missions permanentes travaillent assurément pour la religion catholique, qui est leur raison d'être. Mais elles travaillent aussi pour la France. Cela doit nous suffire. Le moment serait mal choisi pour porter hors de nos frontières notre fureur de laïcisation.

Je pensais à tout cela, tandis que la sœur Gonzague, glissant avec ses sandales discrètes sur le parquet bien ciré, nous montrait le parloir, tout blanc de rideaux empesés qui ressemblaient à des nappes d'autel, les salles de classe, où les alphabets étalaient d'énormes majuscules, la pharmacie, où une vieille sœur gasconne préparait des onguens, des potions et d'innocentes confiseries.

Je regardai un cahier sur un des pupitres, et j'y lus ce nom : *Ahmed*. Beaucoup de petits Turcs et de petites Turques apprenaient l'A B C aux écoles enfantines des sœurs de Saint-Joseph. Hélas! est-ce que ce rayon de lumière, si faible, mettra un peu de clarté et de vie dans les torpeurs du harem?

Quand la porte du couvent se referma derrière nous, déjà nous étions assourdis, aveuglés par les réjouissances populaires : musiques endiablées qui jouaient des cantilènes d'Anatolie, lampions rouges et verts, qui brillaient, sous les feux de la nuit pure, au front des monumens officiels, torches de résine qui flambaient dans de grands fourneaux de fer, et qui faisaient

saillir vivement, dans l'ombre, des cercles de visages durement éclairés. Les nizams de la garnison avaient paré, avec la meilleure volonté du monde, la façade de leur caserne. Un encadrement de verdure montait le long des piliers de l'entrée. Au-dessus de la porte, un trophée de fusils et de sabres rayonnait en étoile autour d'une image de papier peint, qui représentait le padichah. Dans ce décor de feuillages et de lanternes, parmi le va-et-vient des soldats en tunique bleue, deux personnages considérables trônaient et buvaient du café en cérémonie : l'un avait un turban, des culottes bouffantes, et un caftan de drap zinzolin; l'autre, d'allure plus dégagée et d'aspect militaire, portait une veste de toile blanche et un fez écarlate.

Dans la foule, aux sons d'un tambourin et d'une flûte, quelques hommes dansaient... Chez nous, le mot de danse éveille l'idée d'un mouvement joyeux et assez violent, d'un exercice allègre où l'on saute, où l'on trépigne, où l'on galope, où l'on tourne, où l'on se démène, où l'on se donne beaucoup de mal et beaucoup de plaisir. La danse des Turcs, comme celle des Grecs (c'est la même chose, et l'on ne sait lequel des deux peuples l'a inventée), n'est guère qu'une marche rythmée, une série de pas mesurés, en rond, accompagnés de claquemens de doigts et d'une contorsion lente du torse et des hanches. En Turquie, les femmes ne dansent pas publiquement : pour imaginer leur beauté indolente, leurs yeux battus d'amour, leur sourire, leurs bras pâmés de lassitude et la cadence de leurs mouvemens, que rythme le cliquetis des sequins, nous sommes obligés de recourir aux rêves des *Mille et une nuits*, et aux fantaisies pittoresques par où l'on a essayé de nous dépeindre les ivresses du sérail... En tout cas, le spectacle improvisé devant la caserne des nizams ne donnait aucune idée de ces délices. Deux gaillards enturbanés, chargés de remplacer les houris absentes, paradaient dans des robes mal attachées, fleuries de dessins écarlates, où la lueur vacillante des torches posait de mobiles éclairs. Ils agitaient des écharpes et tâchaient, par une gymnastique enragée, de nous représenter la fameuse « danse du ventre. » Mais, décidément, ces almées en moustaches n'avaient pas assez de charme et de douceur. J'aimais mieux regarder les gens autour de moi, le papillotement de reflets qui s'allumait dans la large flambée des troncs résineux, une face bronzée de jeune soldat qui ressortait en pleine lumière, avec un vigoureux relief, la haute stature d'un tchaouch, colosse aux mains larges, aux manches galonnées de rouge, toutes ces physionomies brutales, mais fortes, venues de loin, évoquant des souvenirs de guerres terribles, de conquêtes sanglantes, de folles galopades qui se sont déchaînées à travers le monde, et qui

ont entraîné l'escadron débridé jusqu'à ce que, devant l'Occident massé comme un infranchissable obstacle, le tourbillon des cavaliers d'Asie s'arrêtât court.

Vers le milieu de la place, loin de la lumière, des formes blanches, accroupies sur le sol, s'agitaient confusément, avec un murmure vague de voix gazouillantes. Ces fantômes pâles, relégués à l'écart, dans un flottement de voiles et de vêtemens amples, c'étaient des femmes turques, à qui l'on avait permis de prendre part, de très loin, à la fête du glorieux sultan. Les hommes importans étaient réunis dans la petite maison du général Nedjib-Pacha, près de la porte de la citadelle génoise. Le cadre des fenêtres laissait voir des coins de tableaux où j'apercevais le profil busqué du général, et, tout autour de lui, une assemblée de turbans blancs, qui ressemblaient à un conseil fantastique de patriarches.

Le konak était éclairé de bougies, et Kiémal-Bey, ayant quitté ses dorures, recevait ses invités en simple stambouline. Un petit café grec, au milieu de la place, était rempli de gens qui buvaient en plein air des verres de sirop de cerise, de la limonade et des tasses de café turc. Les chapeaux ronds et les paletots européens circulaient parmi les accoutremens des insulaires. Quelques familles, se tenant par la main, étaient venues prendre le frais dans le quartier musulman, après le repas du soir. Des jeunes filles grecques, en cheveux, riaient et babillaient. Je m'occupais à analyser les sentimens divers de cette foule composite. Étrange fête nationale, qui est célébrée seulement par une minorité armée, et que le reste de la population regarde avec indifférence, malveillance ou simple curiosité! Ce même soir, le Bosphore était en feu; on illuminait à Andrinople, à Sivas, à Erzeroum, à Jérusalem, à Tripoli de Syrie. Mais cette fête n'était plus qu'un éclatant lambeau de gloire, un ressouvenir des victoires éclipsées, et je voyais diminuer cette féerie, à mesure que je m'enfonçais dans les rues obscures, éteintes, hostiles, du quartier grec.

GASTON DESCHAMPS.

MICHEL-ANGE

La célébration du quatrième centenaire de la naissance de Michel-Ange a provoqué, il y a une quinzaine d'années, en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre, un tel déluge de brochures et de volumes qu'il semblait que la matière fût épuisée, si tant est qu'un tel sujet puisse s'épuiser jamais. Aujourd'hui, le volume de M. Émile Ollivier vient lui donner un regain d'actualité, si tant est qu'un tel sujet cesse jamais d'être à l'ordre du jour. La tentative de M. Ollivier me servira de prétexte, sinon de texte, pour montrer ce que les recherches récentes ont ajouté à la connaissance de cette haute et puissante personnalité. Je m'attacherai tout particulièrement, afin de ne pas redire ce qui aura pu être mieux dit par d'autres, à la première période de la vie du maître, à son éducation, à ses débuts, thème à peine effleuré par son dernier biographe.

I.

En se plaçant au point de vue chronologique, il semble que Michel-Ange soit le puîné de Raphaël. Ici, en effet, les dates ont tort : Michel-Ange représente l'ère moderne avec infiniment plus

de fidélité que ces génies d'une souveraine sérénité, Léonard et Raphaël. Misanthrope sublime, il a deviné notre mélancolie, nos angoisses, les doutes de l'âme sur elle-même et ses révoltes contre la société, et il les a traduits avec la véhémence qui n'appartient qu'à lui. « Comme l'homme a grandi et souffert ! » répétera-t-on avec M. Taine devant les tombeaux des Médicis. « Comme il a formé et dégagé sa conception originale de la vie ! Voilà l'art moderne tout personnel et manifestant un individu qui est l'artiste, par opposition à l'art antique tout impersonnel et manifestant une chose générale qui est la cité. La même différence se rencontre entre Homère et Dante, entre Sophocle et Shakspeare ; de plus en plus l'art devient une confidence, celle d'une âme individuelle, qui s'exprime et se rend visible tout entière à l'assemblée dispersée, indéfinie, des autres âmes. »

Les recherches les plus pénétrantes sur l'histoire de l'École florentine sont impuissantes à nous expliquer la genèse de Michel-Ange : elle a été aussi éclatante qu'imprévue. Après un assoupissement relativement long de la statuaire italienne, et lorsque l'on pouvait la considérer comme parvenue au terme de son évolution, voilà tout à coup cette apparition surnaturelle, éclipsant tout le passé, renouvelant tout le présent, le plus prodigieux tempérament de statuaire que le monde eût vu depuis Phidias. Quelle place ne faut-il pas faire au hasard à côté des lois historiques !

Michel-Ange naquit le 6 mars 1475 au château de Caprese, dans la province du Casentin, et dans le diocèse d'Arezzo, à peu de kilomètres du fameux couvent franciscain de la Vernia, immortalisé par les visions de saint François d'Assise. C'est un des paysages les plus âpres et les plus grandioses de la Toscane, avec ses gigantesques rochers dénudés, ses forêts de hêtres séculaires, l'air pur et vif d'une des plus hautes cimes des Apennins.

Son père, Louis Buonarroti (né en 1444, mort en 1534 à l'âge de quatre-vingt-dix ans), remplissait à ce moment pour le compte du gouvernement florentin les fonctions de podestat des petits bourgs de Caprese et de Chiusi (qu'il faut bien se garder de confondre avec l'antique cité de Chiusi sur les confins de la Toscane et de l'État pontifical). Il appartenait à une famille fort ancienne, que les généalogistes du XVIe siècle ont voulu rattacher aux comtes de Canossa ; mais on sait ce qu'il faut penser de ces anoblissemens rétrospectifs, qui sont surtout ridicules quand il s'agit d'un *ancêtre* tel que Michel-Ange. A l'expiration de son mandat, qui n'était que de six mois, Louis retourna à Florence, ou plus exactement à Settignano, où il avait une petite propriété d'un revenu de vingt

florins, — un millier de francs, — et y mit le jeune Michel-Ange en nourrice chez la femme d'un tailleur de pierres.

Disons tout de suite que, si la famille était ancienne et honorable, elle n'était nullement riche ; la naissance de plusieurs autres fils (Michel-Ange était le second), à savoir : Buonarroto (1477-1528), Jean Simon (1479-1548), Sigismond (1481-1555), ne fit qu'augmenter la gêne du ménage. Aussi l'aîné, Léonard, dut-il se faire dominicain, tandis que les autres entraient dans le commerce. Plus tard, le vieux Louis obtint de Laurent le Magnifique, grâce à la faveur dont son fils jouissait auprès du chef de la république florentine, une place de commis préposé à l'octroi ou à la douane, avec huit florins (environ 200 francs) de traitement par mois. Passablement entiché de sa noblesse, il se vantait, devant le Magnifique, de n'avoir jamais appris un métier, de ne savoir autre chose que lire et écrire, et il professait, au témoignage de Condivi, qui tenait ses informations de la bouche même de Michel-Ange, un souverain mépris pour l'art. Dépourvu d'énergie et d'activité, le vieillard ne pouvait manquer de tomber à la charge du mieux doué de ses fils. Quant à sa femme Françoise, on manque de détails sur son caractère ; on sait seulement qu'elle mourut en 1497, âgée de quarante-deux ans, sans avoir, ce semble, tenu une grande place dans la vie du jeune Michel-Ange.

Tout nous autorise à croire que l'enfant se distinguait dès le principe par ce caractère réfléchi, cet éloignement pour les distractions et les vanités mondaines, et, disons le mot, par cette humeur sombre qui lui valurent dans la suite tant d'inimitiés et de chagrins. Personne ne montra plus de sobriété, même dans la sobre Italie ; personne n'afficha plus de simplicité dans sa mise, dans sa manière de vivre, dans ses goûts. Grâce à une constitution extraordinairement robuste, qui le plaçait en quelque sorte en dehors et au-dessus des besoins de la nature humaine, l'esprit pouvait se consacrer librement chez lui aux problèmes les plus transcendans. Il était de la même race que Brunellesco, le grand architecte ; doué d'une énergie indomptable, se proposant les tâches les plus ardues, ne vivant que pour son art, dur pour les autres comme pour lui-même, d'humeur frondeuse, le plus mauvais courtisan qui se pût imaginer. D'où les innombrables difficultés qui troublèrent son existence.

Ces hommes à l'antique n'étaient point pourtant des égoïstes : Michel-Ange le prouva par les sacrifices qu'il s'imposa pour les siens, par sa respectueuse admiration pour sa vieille amie Vittoria Colonna, par son affection pour son vieux domestique. A se concentrer ainsi, le cœur ne devient que plus sensible, et il gagne

en profondeur ce qui lui manque en étendue. J'ajouterai, pour n'avoir plus à revenir sur ces détails de l'ordre intime, que toute sa vie Michel-Ange se montra excellent pour les siens et qu'il travailla avec acharnement afin d'entretenir, soit son père, soit ses frères. Aussi ceux-ci prirent-ils rapidement l'habitude de l'exploiter; la longue correspondance qu'ils échangèrent avec lui est plus riche en demandes d'argent qu'en témoignages d'affection pour l'homme, qu'en témoignages d'admiration pour l'artiste. Leurs sollicitations devenaient parfois si pressantes, qu'un jour, — c'était en 1497, — Michel-Ange répondit à son père qu'il lui enverrait ce qu'il lui demandait, *dût-il se vendre comme esclave.*

Sa longue résidence à Settignano ne fût pas sans influence sur la vocation de l'enfant. On sait que ce village, de même que Majano et Fiesole, est entouré d'importantes carrières, dont l'exploitation forme la principale ressource des habitans. Au xve siècle, grâce à la confusion des spécialités, plus d'un de ces tailleurs de pierre devint un statuaire éminent, témoin Desiderio da Settignano, l'auteur du tombeau de Marsuppini et du tabernacle des Médicis, dans l'église Saint-Laurent, jeune artiste du plus haut avenir, prématurément enlevé à l'art. Aussi Michel-Ange, qui, en vrai Florentin, avait l'humeur sarcastique, répétait-il à son futur biographe Vasari : « Si j'ai quelque chose de bon dans l'esprit, cela vient de la subtilité de l'air de votre pays d'Arezzo, et de même j'ai tiré du sein de ma nourrice les ciseaux et le maillet avec lesquels je taille mes figures. »

De fort bonne heure, la vocation de l'enfant s'accentua avec une irrésistible énergie : il ne faisait que dessiner, ce qui l'exposait aux incessans reproches et même aux mauvais traitemens des siens. Plus d'une fois, son père et ses oncles le battirent cruellement pour le faire renoncer à des études qu'ils considéraient comme indignes de leur maison. Force lui fut de suivre quelque temps les cours d'un maître de grammaire fixé à Florence, un certain François d'Urbin.

Pendant cette période de luttes avec sa famille, Michel-Ange fit la connaissance du jeune François Granacci, un peu moins âgé que lui (il était né en 1477 et mourut en 1543), qui travaillait chez le plus célèbre des peintres florentins du temps, Domenico Ghirlandajo. Granacci prêtait à son ami des modèles et parfois l'emmenait à l'atelier de son maître. Lorsque ses parens renoncèrent enfin à contrarier sa vocation, le nom de Ghirlandajo se présenta donc tout naturellement à eux comme celui de l'artiste le plus apte à diriger les études du jeune Michel-Ange. Ce choix surprendrait à juste titre, si nous ne savions que Verrocchio, le

seul maître désigné pour recevoir un élève tel que Michel-Ange, s'était fixé à Venise depuis plusieurs années et qu'il mourut précisément en 1488. Ghirlandajo, quel que fût son talent, n'était pas un de ces esprits suggestifs qui, à l'instar de Verrocchio ou de Pollajuolo, en creusant l'une ou l'autre des faces de la technique, pouvaient espérer de renouveler l'art. On admire la fierté ou la précision de ses lignes, la netteté de sa caractéristique, mais on chercherait en vain chez lui quelque principe fécond, quelque vue supérieure.

Le contrat conclu le 1er avril 1488 avec Ghirlandajo et avec son frère David (ils étaient associés) portait une clause singulière et qui témoignait, soit de la valeur précoce de Michel-Ange, soit de l'avidité de son père : les Ghirlandajo, au rebours de toutes les habitudes reçues, consentaient à rétribuer leur élève, à raison de 6 florins (environ 300 francs), pour la première année, de 8 pour la seconde, de 10 pour la troisième. Michel-Ange avait quatorze ans quand il entra dans leur atelier. Il n'était donc plus un débutant, mais déjà presque un maître.

L'éducation première de Michel-Ange n'a jamais fait l'objet d'une étude développée. J'ai le devoir d'insister sur cette période, trop peu connue, de son développement artistique. Je constaterai tout d'abord que les influences du dehors ont peu de prise sur des génies aussi fermes. Malgré la diversité des productions qui le composent, l'œuvre de Michel-Ange est un, depuis ses premiers essais à Florence jusqu'aux figures que peignait ou que modelait à Rome sa main déjà à moitié glacée. On a beau chercher : impossible de distinguer par exemple, comme chez Raphaël, une période florentine et une période romaine, pour ne point parler d'une période ombrienne. Tout au plus, découvre-t-on des différences dans le mérite des ouvrages appartenant aux différentes étapes de sa longue existence : quant à leur caractère intrinsèque, il ne varie pas. C'est par là que Michel-Ange, suprême représentant de la conviction et de la volonté, se rapproche du sublime fantaisiste qui s'appelle Léonard de Vinci. C'est que tous deux ont apporté leur idéal avec eux en venant au monde, tandis que Raphaël n'a que graduellement élaboré le sien en s'inspirant des modèles qui l'entouraient. Michel-Ange a fort bien saisi ce trait du génie de son jeune rival en déclarant que *Raphaël ne tenait pas sa supériorité de la nature, mais de l'étude*.

Je n'irai cependant pas jusqu'à dire, avec M. Klaczko, dans son essai si attachant et si suggestif (1), que Michel-Ange apparaît soli-

(1) *Causeries florentines. Dante et Michel-Ange.* Paris, 1880.

taire et hautain, sans lien de parenté avec l'école de son temps, sans filiation avec celle du passé. Il m'est difficile de croire à de tels cas de génération spontanée. On verra tout à l'heure que Michel-Ange n'a nullement dédaigné de s'inspirer de l'œuvre de ses prédécesseurs ; je me hâte d'ajouter qu'en recherchant les affinités entre son style et celui des Donatello ou des Jacopo della Quercia, je ne cède pas à la pensée de rabaisser un colosse qui est au dessus de toute atteinte. Je voudrais plutôt montrer par quels liens il se rattache à son époque, et qu'à son insu peut-être il a repris des traditions que l'on pouvait croire interrompues.

Les premiers modèles étudiés par le débutant furent ceux devant lesquels se formait alors toute la jeunesse artiste de Florence, d'une part les marbres antiques réunis dans le jardin des Médicis, de l'autre les fresques de Masaccio au Carmine. Ce fut pendant une séance faite dans cette chapelle que l'adolescent reçut d'un de ses condisciples, le sculpteur Torrigiano, le coup de poing qui lui brisa le nez et le défigura pour la vie : « Quand nous étions jeunes, — c'est ainsi que Torrigiano lui-même raconta son odieux exploit à Benvenuto Cellini, — Buonarroti et moi allions travailler à l'église del Carmine, d'après la chapelle du Masaccio, et comme Buonarroti avait l'habitude de persifler tous ceux qui dessinaient, un jour entre autres qu'il m'ennuyait, je me mis plus en colère que de coutume et fermant la main, je lui donnai un si grand coup de poing sur le nez, que je sentis sous mon poing l'os et le cartilage s'écraser comme si ce fût une oublie, et, tant qu'il vivra, il en restera ainsi marqué. »

Si le style, la manière, de Michel-Ange étaient dès lors nettement arrêtés, en revanche ses convictions avaient encore quelque chose de flottant. Nous le voyons par la diversité de ses études : c'est ainsi qu'il s'amusa à copier en peinture une estampe du peintre-graveur alsacien Martin Schoen, la *Tentation de saint Antoine*, ouvrage absolument placé en dehors du cercle de ses préoccupations ; car, que pouvait-il y avoir de commun entre ce jeune génie, amoureux de formes pleines et amples, et les figures maigres, tourmentées, frisant presque la caricature, du brave maître de Colmar?

D'autres modèles fixaient dès lors l'attention de Michel-Ange. Parmi les morts, c'était tout d'abord Donatello, dont l'enseignement continuait de vivre, soit dans les nombreux ouvrages dont il avait orné Florence, soit dans la tradition qu'avaient recueillie plusieurs de ses élèves, entre autres Bertoldo, qui toutefois sacrifiaient de plus en plus au maniérisme. Michel-Ange ne pouvait manquer de subir la fascination de ce puissant génie, que tant de

qualités communes rapprochaient de lui; il l'étudia avec ardeur, non sans jeter parfois un coup d'œil complaisant sur le chef-d'œuvre de Ghiberti, sur ces portes du baptistère qu'il proclamait dignes de figurer à l'entrée du paradis. L'imitation de Donatello fut chez lui tantôt volontaire, tantôt inconsciente, et elle se poursuivit, à travers de nombreuses interruptions, depuis ses débuts, la *Madonna della casa Buonarroti*, jusqu'à son *Moïse*, inspiré, comme je l'ai établi ailleurs, du *Saint Jean* sculpté par Donatello pour la cathédrale de Florence. Michel-Ange lui prit le secret même de son style, cet art de faire vibrer les figures et de les animer comme par une secousse électrique, de mettre de la passion et de l'éloquence jusque dans les draperies, en un mot, ce sentiment dramatique si profond et cette agitation fébrile, signes distinctifs des temps nouveaux. Mais nous avons des emprunts plus directs encore : un des personnages des portes de bronze de Donatello, à San Lorenzo, debout, tourné à droite, la main gauche étendue, annonce le Père éternel qui figure dans la *Création d'Ève* de la chapelle Sixtine. Le mouvement de la tête est presque identique; le type même offre une grande analogie ; seul le bras est plus élevé chez Michel-Ange, de même que les draperies sont infiniment mieux arrangées chez l'élève que chez le précurseur. On constatera également la ressemblance du type de la *Madone de Bruges* avec la *Judith* exposée sous la Loge des « Lanzi. »

Je mentionnerai dès à présent, quoiqu'elle ne se soit manifestée que plus tard, après son voyage à Bologne, l'influence si profonde, si persistante, exercée sur le jeune sculpteur florentin par Jacopo ou Giacomo della Quercia, le puissant sculpteur siennois (1371-1438). Assurément, ceux qui se complaisent uniquement dans l'admiration de la souveraine élégance des primitifs florentins, tels que les Ghiberti, les Rossellino, les Desiderio, les Majano, n'apprécieront pas le génie plus austère de Della Quercia, l'homme de la grande sculpture monumentale, le créateur de figures amples et graves, animées d'un souffle véritablement épique, éloquentes par l'attitude et par le mouvement général plus encore que par le geste. La recherche des grandes lignes, opposée à celle de la finesse, si chère à Ghiberti, la fierté de l'homme qui dédaigne de plaire, sûr qu'il est d'émouvoir, un mélange d'allure et de hauteur, voilà quelques-uns des traits de cet artiste encore trop peu connu. Comparé à ses émules florentins, Della Quercia manque de netteté dans les idées et dans l'expression; il ne possède à aucun degré ce que l'on appelle un tempérament littéraire; il conçoit et exécute péniblement. Mais quelle vie latente et quelle force contenue dans ses figures encore un peu impersonnelles! Comme il a repris

et développé la tradition de la grande sculpture, sobre et grave, où c'est le corps plus encore que le visage qui traduit les sentimens ! C'est ainsi qu'avaient procédé, vingt siècles auparavant, les Grecs de la grande époque, les sculpteurs du Parthénon.

Les ouvrages de Jacopo abondaient en Toscane, notamment à Sienne et à Lucques; néanmoins tout nous autorise à croire que Michel-Ange ne se familiarisa qu'à Bologne, en 1495 et en 1506, devant les bas-reliefs des portes de l'église de San Petronio, avec ce style large, robuste et sain, autant que celui de Donatello était passionné et fiévreux. Malgré leurs qualités transcendantes, les sculptures de San Petronio ne pouvaient prétendre à l'honneur d'inspirer un statuaire de la taille de Michel-Ange, sauf peut-être dans la *Pietà* de Saint-Pierre de Rome, où le caprice des plis qui enveloppent les genoux fait penser à Della Quercia, comme l'a constaté M. Eugène Guillaume, dans l'étude d'une éloquence si pénétrante qu'il a consacrée à Michel-Ange (1). Aussi ne fut-ce pas Michel-Ange, sculpteur, mais bien Michel-Ange, peintre, qui les mit à contribution : on en retrouve plus d'une réminiscence dans les fresques de la chapelle Sixtine.

Les analogies sont surtout frappantes dans la *Création d'Ève:* le *Père éternel*, de Della Quercia, si majesteux et si mouvementé, avec son bras levé, sa longue barbe flottante, y a très certainement servi de modèle à Michel-Ange pour la figure correspondante, quelque fermeté et quelque éloquence que l'artiste du XVIe siècle ait d'ailleurs ajoutées aux créations de son prédécesseur. Si l'*Eve* de Michel-Ange est indépendante de celle de Della Quercia, en revanche, le parti-pris général adopté pour la pose d'Adam, avec ce mol abandon de tout son corps, offre une saisissante ressemblance. Dans l'attitude et le geste des patriarches et des prophètes, on constate également des points de contact : les figures de San Petronio, avec leurs barbes incultes et leur expression farouche, sont bien les ancêtres de celles de la chapelle Sixtine, qui ont en plus une liberté illimitée et le sentiment dramatique le plus véhément.

Mais Michel-Ange n'a-t-il rien pris à ses prédécesseurs immédiats, à ces charmans quattrocentistes florentins, si fins et si purs? J'en ai douté jusqu'au jour où le hasard a placé sous mes yeux une série de statues de saint Sébastien sculptées par Mino de Fiesole, Antonio Rossellino et Benedetto da Majano. L'incertitude n'étai

(1) *La Vie et l'Œuvre de Michel-Ange* (volume publié par *la Gazette des Beaux-Arts* en 1876). — Le travail de M. Guillaume a été réimprimé dans ses *Études d'art antique et moderne.*

plus possible : quoique ces figures ne soient pas encore assez fermement posées et qu'elles manquent d'accent, de parti pris, elles annoncent l'*Esclave* ou le *Prisonnier endormi,* du musée du Louvre, et forment les échelons qui aboutissent à cette merveille. Il faut surtout comparer l'*Esclave* du Louvre au *Saint Sébastien* de Benedetto da Majano, dans l'église de la Miséricorde à Florence (photographie d'Alinari, n° 4901) : la tête y est renversée de même en arrière, et les jambes portent de même. Mais Michel-Ange, au lieu de lier les deux bras derrière le dos, les a ramenés l'un sur la poitrine, l'autre sur la tête, trait de génie qui donne à la figure une éloquence et un pathétique inattendus.

Vis-à-vis d'un autre artiste que l'on range d'ordinaire parmi les précurseurs de Michel-Ange, le problème est plus compliqué : je veux parler de Luca Signorelli, le peintre du *Jugement dernier* d'Orviéto. Que de fois n'a-t-on pas affirmé que les études anatomiques de Signorelli avaient servi de point de départ à celles de Michel-Ange, de même que sa recherche de la musculature et sa passion pour les effets de torse ! En réalité, le *Jugement dernier* d'Orviéto, commencé en 1499 seulement, n'a été terminé que vers 1505. Or, longtemps auparavant, dans le *Combat des Centaures et des Lapithes* notamment, Michel-Ange avait montré à quel point il possédait la connaissance de la structure anatomique du corps humain et avec quelle puissance il savait la mettre en relief. Ce ne fut que dans le *Jugement dernier* de la chapelle Sixtine qu'il s'inspira du *Jugement dernier* de Signorelli : le démon qui descend, portant une femme sur le dos, rappelle, par sa disposition générale, le motif analogue peint à Orviéto. Mais la force aveugle qui s'appelle le destin eut plus de part à cette rencontre que la volonté bien réfléchie de Michel-Ange, qui certainement ne s'appliqua jamais, de propos délibéré, à imiter Signorelli, artiste encore passablement archaïque, comme il avait imité, par exemple, l'antiquité ou Jacopo della Quercia. Bien plus, Signorelli, à son tour, devint tributaire de celui que l'on a représenté comme son plagiaire : il copia en grisaille la *Pietà* de Saint-Pierre de Rome.

Si l'on tient sous ce rapport à découvrir des précurseurs à Michel-Ange, pourquoi ne pas évoquer le souvenir d'Andrea Verrocchio et d'Antonio Pollajuolo, dont les recherches persistantes firent faire un si grand pas aux études anatomiques? Tous deux avaient depuis longtemps quitté leur ville natale pour se fixer, l'un à Venise, l'autre à Rome ; mais dans un milieu aussi effervescent que Florence, leurs enseignemens, même indirects, ne pouvaient manquer de laisser une trace durable.

J'ai réservé pour la fin de ce premier chapitre l'histoire des rela-

tions de Michel-Ange avec Domenico Ghirlandajo ; c'est qu'en réalité le prétendu maître n'a exercé aucune influence sur l'élève supposé. Les quinze ou dix-huit mois que Michel-Ange passa dans son atelier comptent cependant parmi les plus féconds de la carrière de Ghirlandajo. Il avait commencé en 1485 les fresques de Santa-Maria-Novella, son chef-d'œuvre, et il y travailla jusqu'en 1490, tout en menant de front l'exécution d'une foule d'autres ouvrages, tels que des retables ou des mosaïques pour l'église de l'Annonciation ou pour le dôme de Florence. Qui ne connaît la décoration si fière et si pittoresque de Santa-Maria-Novella, ces scènes de *l'Histoire de saint Jean-Baptiste* et de *l'Histoire de la Vierge,* dans lesquelles l'artiste, par un anachronisme qui devait profondément choquer le jeune Michel-Ange, représenta les Israélites dans le costume des Florentins du xve siècle, et donna aux Patriarches les traits des Tornabuoni, qui avaient commandé l'ouvrage, des Médicis, qui étaient les parens des Tornabuoni, et des plus marquans d'entre leurs amis? Rien ne se saurait imaginer de plus opposé aux tendances auxquelles Michel-Ange resta fidèle toute sa vie. Remarquons d'abord qu'ici la recherche du pittoresque (types, costumes, mobilier, ornemens) l'emporte sur celle du grand style, sur la poursuite de figures plus ou moins idéales, d'un costume se rapprochant de celui de l'antiquité, du moins par sa simplicité, tel qu'il est de règle chez Michel-Ange, tout comme chez Léonard, quelle que soit d'ailleurs la différence entre les aspirations des deux maîtres. Michel-Ange aime à condenser tout un monde de sensations dans un personnage unique ; Ghirlandajo a besoin d'acteurs nombreux, de brillans accessoires, pour frapper le spectateur. Et dans ces personnages mêmes, quelle maigreur de dessin, comparée à l'ampleur, au relief extraordinaire que le Buonarroti saura mettre dans ses toutes premières créations ! Comme Ghirlandajo, malgré son étude de l'antique, est resté pauvre et maniéré, en regard de son immortel disciple ! Aborde-t-il le nu, il le fait avec une insuffisance choquante, par exemple dans le *Baptême du Christ.* Comparons-nous ses *Évangélistes*, inscrits dans les segmens triangulaires des voûtes, avec les *Prophètes* de Michel-Ange, quel abîme ! Ce sont des figures correctes, à l'expression sérieuse, aux draperies savamment disposées, mais qui ont le tort d'être écrasées par les gigantesques créations de la Sixtine. Le *Jugement dernier*, peint dans l'abside de Santa-Maria-Novella, provoque un autre rapprochement, non moins redoutable. L'ensemble abonde d'ailleurs en qualités séduisantes : ce coloris ambré, d'une distinction si grande, l'élégance des Florentines qui assistent à la naissance de saint Jean-Baptiste, l'arrangement des paysages.

Si j'insiste sur ces contrastes, c'est que le fils de Dominique Ghirlandajo, Rodolphe, cherchait à accréditer le bruit que Michel-Ange devait énormément à son père. Le fait est que celui-ci ne constatait pas sans jalousie les progrès d'un élève qui menaçait dès les premiers jours de l'éclipser. Aussi les rapports du maître et de l'élève furent-ils loin d'être empreints de cordialité. Dominique avait un penchant à la jalousie, et Michel-Ange, par sa supériorité éclatante, ne pouvait manquer d'alimenter ces sentimens mesquins; son irrévérence fit le reste. Un jour qu'un de ses condisciples avait dessiné plusieurs femmes d'après une composition de Ghirlandajo, il prit le dessin, refit les contours d'une des femmes au moyen d'un trait plus épais et substitua une figure parfaite à une figure insuffisante.

La situation devint bientôt fort tendue entre le maître et le disciple. Après avoir essayé de faire croire qu'il avait eu une grande part à l'exécution de la *Tentation de saint Antoine*, Ghirlandajo en vint jusqu'à refuser à son élève de lui communiquer l'album dans lequel il avait consigné un certain nombre d'études d'animaux, de fabriques, de paysages, de ruines. Michel-Ange, qui n'oubliait pas facilement, se garda bien de cacher ces détails à son biographe, quelque soixante ans plus tard. Ici encore, Granacci intervint comme l'ange tutélaire de son ami. Ce fut lui qui, au témoignage de Condivi, introduisit son jeune ami dans les jardins des Médicis, lui ouvrant ainsi un monde de jouissances nouvelles. Dès lors Michel-Ange ne quitta plus ce musée sans rival, dans lequel trois générations d'amateurs aussi éclairés qu'ardens avaient entassé les merveilles de la statuaire antique.

II.

On n'a pas tenu assez de compte, à mon avis, de l'influence que le séjour chez les Médicis exerça sur le développement intellectuel de leur jeune protégé. C'est au milieu de leurs collections inappréciables que Michel-Ange se familiarisa avec les moindres secrets de l'art antique, sauf à mettre dans ses créations une chaleur et un mouvement inconnus aux maîtres auxquels il faisait l'honneur de les consulter.

Pour ce qui est d'énumérer ces emprunts ou de définir l'action exercée sur le débutant par ces modèles, ce n'est pas en quelques pages que je puis essayer de résoudre un problème si compliqué. Qu'il me suffise de dire que, si l'antiquité a fourni en abondance à l'artiste de la renaissance et des idées et des motifs, si elle lui a

inspiré son culte de la forme, si elle a favorisé son goût pour l'abstraction, à tout instant aussi l'idéal de Michel-Ange se trouve en opposition avec celui des Grecs. Considérons par exemple sa tendance à subordonner à une impression unique, non-seulement les membres et les organes qui traduisent les mouvemens de l'âme, les yeux, la bouche, les mains, mais encore des parties du corps en quelque sorte inconscientes, le torse, et jusqu'aux draperies, en un mot cette habitude de faire vibrer tout notre être sur une note unique, sur une note qui exprime l'émotion la plus forte, le pathétique suprême : est-il rien qui jure davantage avec les habitudes des sculpteurs de la belle période classique, préoccupés de nous offrir des formes pures et harmonieuses avant de songer à traduire les mouvemens de l'âme?

Aussi bien n'est-ce pas chez les contemporains de Périclès, mais chez les sculpteurs de l'école de Pergame, puis chez les sculpteurs romains et surtout chez les graveurs en pierres dures, si brillamment représentés dans les collections des Médicis, qu'il faut chercher les prototypes de ces attitudes mouvementées et dramatiques. Le *Laocoon* ne fut découvert que plus tard, en 1506; immédiatement, dans les fresques de la Sixtine, l'influence de ce groupe si expressif se fit sentir.

Ce que l'étude des marbres réunis dans les jardins et des pierres gravées réunies dans les vitrines des Médicis avait été pour le sculpteur, la fréquentation des humanistes groupés autour de Laurent le Magnifique le fut pour le penseur et le poète. Nul doute que les théories platoniciennes, qui abondent dans les sonnets de Michel-Ange, ne lui soient venues de son commerce avec Marsile Ficin, le chef du néo-platonisme, dont l'action fut sur ce point corroborée par celle de Savonarole, adepte inconscient, mais ardent du philosophe de l'Académie. De même aussi, il est facile de faire remonter à l'influence d'un autre familier des Médicis, Cristoforo Landini, le commentateur de Dante, l'admiration passionnée que Michel-Ange professa toute sa vie pour le grand poète florentin. Ces deux nobles esprits, je veux dire Dante et Savonarole, mêlèrent à la sérénité du philosophe antique je ne sais quelle note sombre et pathétique, dernier écho des souffrances du moyen âge. Leur piété profonde, leur exaltation mystique, leur farouche amour de la liberté, — autant de traits qui ont passé dans l'âme du jeune Michel-Ange ou plutôt qui y ont exalté des qualités auparavant restées à l'état latent.

La mort de Laurent le Magnifique, au mois d'avril 1492, mit fin à la situation si enviable de Michel-Ange. Pierre, le fils de Laurent, était un jeune homme arrogant et sans goût véritable pour les

études qui avaient fait le bonheur et la gloire de son père. On raconte qu'il employa Michel-Ange, tantôt à rechercher pour lui des pierres gravées, camées et intailles, tantôt à modeler une statue en neige. L'adolescent fit un meilleur usage de son temps en sculptant l'*Hercule* en marbre, que l'on put longtemps admirer au château de Fontainebleau (il a disparu depuis le XVIIe siècle), et un *Crucifix* de bois, destiné au couvent de Santo-Spirito, à Florence, ouvrage dont on a également perdu toute trace.

L'orage qui devait ruiner la domination des Médicis n'allait d'ailleurs pas tarder à éclater. On sait comment, le 8 novembre 1494, à la veille de l'entrée de l'armée française, Pierre, repoussé par ses compatriotes, prit honteusement la fuite et quitta sa ville natale, qu'il ne devait plus revoir.

Michel-Ange n'avait pas attendu jusque-là pour quitter subrepticement Florence. Un chanteur attaché aux Médicis, un certain Cardiere, l'ayant entretenu d'une vision qu'il avait eue à deux reprises différentes, — Laurent le Magnifique lui était apparu, n'ayant pour vêtement qu'une chemise noire déchirée, et l'avait chargé de dire à son fils Pierre qu'il ne tarderait pas à être chassé, — le jeune artiste courut d'une traite à Bologne en compagnie de deux de ses camarades. Étant donnée la tension d'esprit extraordinaire que s'imposait Michel-Ange, ces brusques dépressions n'ont rien de surprenant : la nature, contrariée et violentée par ce travailleur opiniâtre, prenait subitement sa revanche. C'est ainsi qu'il s'enfuit de Rome en 1506 , persuadé que le pape Jules II voulait le faire assassiner; c'est ainsi encore qu'il abandonna subitement Florence pendant le siège de 1529, sauf à venir reprendre bravement son rang parmi ses concitoyens, le premier moment d'affolement passé.

III.

Nous nous sommes séparés de Michel-Ange au moment où il s'enfuyait précipitamment de Florence, sous l'empire d'on ne sait quelles terreurs prophétiques. Nous le retrouvons fixé à Bologne, la prospère, l'indolente, la grasse Bologne, cité hospitalière, où les artistes étrangers, surtout les Florentins, étaient assurés en ce temps de toujours trouver bon accueil, précisément parce que les artistes indigènes ne se sentaient pas de taille à leur disputer la suprématie.

Ainsi s'explique comment le jeune Florentin fut chargé immédiatement d'un travail aussi important que l'exécution des figures destinées à la châsse de Saint-Dominique, monument célèbre,

commencé au XIIIe siècle par Nicolas de Pise, continué au XVe siècle par Nicolas de Bari, ou Niccolò dell' Arca, et qui incarne les évolutions de la sculpture toscane depuis ses débuts jusqu'à son déclin. Michel-Ange l'orna de la statue de saint Petronius et de la statuette d'un ange tenant un candélabre, ouvrage au sujet duquel une singulière confusion a régné jusqu'à ces derniers temps : on a, en effet, attribué à Michel-Ange l'œuvre de Niccolò dell' Arca et *vice versa*. Le doute, cependant, n'est pas possible, et un examen approfondi de la statuette vient ici confirmer le témoignage des pièces d'archives : cet enfant athlétique qui, pour soutenir un flambeau, déploie autant de force qu'il en faudrait à Atlas pour supporter le globe terrestre, cet enfant à l'expression sombre, au torse gigantesque, cet enfant, que dis-je? cet homme en miniature, ne saurait provenir que du ciseau de Buonarroti.

Admirable en lui-même, par le spectacle de la force concentrée, l'ange de la châsse de Saint-Dominique pèche par la vraisemblance. Qu'avons-nous affaire, pour porter un flambeau, d'un ange taillé en Hercule! Son caractère et son rôle exigeraient plutôt la suavité, et à cet égard, le prédécesseur de Michel-Ange, Niccolò dell' Arca, s'est bien autrement pénétré des exigences de son sujet : sa figure offre une grâce et un charme inexprimables.

De retour à Florence, Michel-Ange trouva la ville profondément remuée, et par la chute des Médicis, et par le passage de l'armée française, et par les innovations du gouvernement révolutionnaire, et surtout par les prédications de Savonarole. Cette période si troublée de l'histoire de Florence ne fut point cependant stérile pour les arts ; de même que la république ambrosienne, fondée à Milan après la mort du dernier Visconti, de 1447 à 1450, la république florentine tint à honneur, pendant cet espace de dix-huit ans, de 1494 à 1512, d'encourager les arts. Elle le prouva par la construction de la grande salle du conseil, au palais de la Seigneurie, par la commande faite à Michel du *David* colossal et du carton de la *Guerre de Pise*, et à Léonard du carton de la *Bataille d'Anghiari*.

Les particuliers ne le favorisèrent pas moins, et parmi eux ce fut derechef un Médicis qui se signala au premier rang. Ce Médicis, il est vrai, appartenait à la branche populaire, la rivale de celle qui venait de perdre le pouvoir. N'importe : voilà Michel-Ange condamné une fois de plus à recevoir des bienfaits d'une famille qu'il haïssait du plus profond de son âme, comme les oppresseurs de sa patrie. Après Laurent le Magnifique et Pierre, fils de Laurent, leur cousin Laurent, fils de Pierre, fils de François, le chargea de sculpter un petit *Saint Jean-Baptiste* en marbre, un *Gio-*

vannino, comme disent les Italiens. On identifie ce marbre à celui qui a été retrouvé à Pise, il y a quelques années, et qui figure aujourd'hui au musée de Berlin, œuvre passablement froide et guindée, dont tous les juges, et parmi eux M. Eugène Guillaume, n'admettent pas l'authenticité. Disons que, parmi les faces si variées sous lesquelles le précurseur se présentait à l'imagination des contemporains de Michel-Ange, tantôt comme un adolescent plein de grâce (c'était là le type de prédilection de Donatello), tantôt comme un anachorète maigri par les jeûnes, tantôt comme un prophète inspiré, Michel-Ange choisit celle qui, en apparence, convenait le moins à son génie ; son saint, jeune, presque souriant, regarde avec tendresse un morceau de miel qu'il tient de la main gauche, tandis que sa droite, ramenée vers le cœur, semble proclamer l'ardeur de sa foi.

Dès lors, Michel-Ange, quoiqu'il n'eût à se plaindre ni de la fortune, ni des hommes, donnait des signes de cette humeur sombre et de cette critique acerbe qui lui suscitèrent tant d'obstacles et tant d'ennemis. On connaît sa sortie contre le Pérugin, qu'il traita publiquement de ganache, sa réponse impertinente à Léonard de Vinci, à qui il reprocha si amèrement d'avoir abandonné, sans la mener à fin, la statue équestre de François Sforza, et vingt autres traits pareils. Ses compatriotes néanmoins avaient des trésors d'indulgence pour lui, et le vieux Soderini, gonfalonier perpétuel de la république, ne négligea pas une occasion de lui confier des travaux, pas une occasion de le mettre en vue. Coup sur coup, le jeune artiste reçut une série de commandes flatteuses, trop connues pour qu'il soit nécessaire de les étudier à nouveau ici, le *David* colossal en marbre, le *David* de bronze destiné au maréchal de Gié, les statues d'*Apôtres* destinées à la cathédrale, le carton de la *Guerre de Pise*, etc., etc., pour ne point parler des ouvrages qu'il exécuta vers cette époque pour des particuliers, le *Cupidon*, le *Bacchus*, la *Pietà* de Saint-Pierre de Rome, la *Vierge de Bruges*, et différens tableaux de chevalet.

IV.

Le carton de la *Guerre de Pise* avait été livré au mois d'août 1505. Son auteur n'avait pas attendu jusque-là pour retourner à Rome. Le 1er novembre 1503, le cardinal Julien della Rovere, neveu de Sixte IV, avait été élu pape en remplacement de Pie III : l'avènement de ce pontife, qui rendit si célèbre le nom de Jules II, excita les espérances de tout ce que l'Italie comptait d'artistes

éminens. Michel-Ange ne fut pas des derniers à tenter la fortune auprès d'un Mécène aussi passionné que magnifique. Il avait pour répondans auprès de lui, d'abord sa réputation, qui était dès lors la plus éclatante de l'Italie, et en second lieu l'amitié d'un architecte fameux, Julien de San Gallo, l'ami intime du pape, qu'il avait suivi en France, dans son exil peu déguisé à Avignon. San Gallo se montra constamment le plus fidèle et plus chaud des défenseurs du jeune sculpteur. Qui sait si, dans son zèle pour lui, il ne s'aliéna pas la faveur de Jules? Il ne tarda pas, en effet, à être sacrifié à son émule Bramante, et en cela le pape montra que le goût chez lui l'emportait sur la fidélité aux affections personnelles.

Michel-Ange allait donc se trouver aux prises avec une volonté aussi forte que la sienne, avec un maître qui n'admettait pas de réplique. Cette lutte à bras-le-corps surexcita ses facultés, en même temps que ce despote, qui s'appelait Jules II, proposa à son ambition la tâche la plus splendide qu'il eût été donné à un peintre ou à un sculpteur de rêver. Sous ce rapport, le vieux pontife et le jeune sculpteur étaient dignes de s'entendre, et il serait difficile de décider lequel des deux il faut le plus féliciter de leur collaboration, le souverain qui doit à cette initiative le meilleur de sa gloire, l'artiste qui y trouva l'occasion de réaliser son chef-d'œuvre. N'oublions pas d'ajouter que, dans ce duel entre deux esprits également opiniâtres, le dernier mot ne resta pas toujours à Jules II: il le reconnut lors de la fameuse entrevue de Bologne: « Oui, au lieu de venir nous trouver, tu as attendu que nous vinssions te trouver... »

Nul doute que ce ne soit à San Gallo que Michel-Ange ait dû de recevoir la commande la plus grandiose qu'il pût ambitionner: celle du tombeau du nouveau pape. On connaît la réponse mémorable de Jules II au sculpteur, qui lui objectait que ce mausolée coûterait 100,000 ducats: « Eh bien, je t'en accorde 200,000. »

Singulier début pour un Mécène que de commencer par ce qui devait être le couronnement de sa carrière, — par sa sépulture, — mais qui montre bien en même temps l'indépendance du caractère de Jules II, la hauteur de ses vues! Le tombeau devait prendre place dans la partie de la basilique de Saint-Pierre, reconstruite par le pape Nicolas V, un demi-siècle auparavant, c'est-à-dire dans la tribune. Le pape chargea donc San Gallo et Bramante d'élaborer un projet d'installation; chacun, naturellement, de chercher à surpasser son émule; bref, de fil en aiguille, comme l'on dit, le pape en vint à songer à la réédification de la basilique tout entière et à continuer ainsi le gigantesque projet de Nicolas V. Du coup, le projet de tombeau se trouva sacrifié. Michel-Ange était orgueilleux et om-

brageux; Bramante, spirituel et vindicatif; la guerre ne tarda pas à éclater entre eux, guerre épique qui mit en œuvre toutes les ressources de leur esprit et à laquelle leurs créations ont peut-être dû leur suprême perfection.

Je passe sur les péripéties de la rupture entre l'artiste et Jules II : elles sont suffisamment connues. Il en est de même de l'entrevue de Bologne, de la scène de la réconciliation, de l'exécution de la statue en bronze du pape, détruite quelques mois plus tard pendant une sédition.

V.

Au printemps de l'année 1508, Michel-Ange était de retour à Rome. Il semblait qu'il dût reprendre sans tarder les travaux du tombeau papal. En aucune façon. Quoique commencé deux années auparavant, ce monument ne fut terminé, et encore ne le fut-il qu'imparfaitement, que longtemps plus tard. Pour n'en pas scinder l'histoire, je raconterai dès à présent les péripéties de ce que l'artiste appelait la tragédie de sa vie, et de fait, pendant plus de quarante ans, le tombeau de Jules II pesa comme un cauchemar sur l'imagination de son auteur.

D'après le projet auquel le pape et l'artiste s'arrêtèrent, vers 1512, le mausolée devait comprendre, autour d'un sarcophage colossal, une enceinte en marbre avec des statues, les unes placées dans des niches, les autres devant des piliers, les premières représentant des *Victoires* et des *Provinces vaincues;* les secondes, les *Arts libéraux*. Un second étage devait recevoir quatre statues de plus grande dimension.

Michel-Ange commença par les statues de *Prisonniers* ou d'*Esclaves*. (Un dessin de l'Université d'Oxford contient des esquisses pour des figures enchaînées, les bras liés derrière le dos, les jambes croisées, dans les attitudes les plus dramatiques.) Il exécuta en premier lieu (vers 1512, d'après Springer) les deux statues d'*Esclaves*, aujourd'hui la gloire du musée du Louvre. Comme, par suite des nombreuses transformations que subit le projet primitif, elles ne purent être utilisées, Michel-Ange les donna, vers 1544, à son ami Robert Strozzi, de Rome, des mains duquel elles passèrent en France. On les trouve ensuite au château d'Écouen, la résidence princière du connétable de Montmorency, puis, au siècle suivant, en la possession de Richelieu.

La signification des deux statues a donné lieu à une foule d'hypothèses. Le système le plus rationnel est celui auquel s'est arrêté

M. de Montaiglon : s'inspirant du texte de Condivi, le biographe qui écrivit presque sous la dictée de Michel-Ange, il considère ces statues, liées à la façon des prisonniers, comme les personnifications des Arts libéraux : la Peinture, la Sculpture et l'Architecture, chacune représentée avec ses attributs caractéristiques, de manière à être facilement reconnue. « Elles expriment en même temps que toutes les vertus sont prisonnières de la Mort avec le pape Jules et qu'elles ne sont pas pour trouver jamais quelqu'un pour les favoriser et les entretenir comme lui. »

Il est impossible d'imaginer un contraste plus éloquent que les deux *Prisonniers* ou *Esclaves* du Louvre. L'un, un adolescent, debout, les yeux fermés, un bras pressé contre sa poitrine, l'autre levé et soutenant sa tête fatiguée, a renoncé à la lutte; épuisé par ses efforts, il s'est endormi du sommeil doux et tranquille de la jeunesse; un sourire erre sur ses lèvres; pour quelques instans, il est au-dessus des doutes et des misères d'ici-bas (Springer s'est figuré à tort qu'il agonisait). Tout autre est son compagnon, un lutteur dans la force de l'âge; les deux mains liées derrière le dos, un pied posé sur le sol, l'autre sur un bloc de pierre, il lève vers le ciel des regards ardens, autant pour supplier que pour protester : dans ce regard, l'artiste a mis tout son cœur, toute son âme, son farouche amour de la liberté et de la justice. Ce n'est plus une figure symbolique que nous avons devant nous; c'est Prométhée lui-même, Prométhée fixé sur son rocher par une volonté implacable et défiant encore les dieux. Admirable exemple de la force morale qui reste à l'homme quand le corps est réduit à l'impuissance.

On le voit, subitement, toutes les idées de charité, d'humilité, de rédemption, s'effacent chez Michel-Ange pour faire place aux plus éloquentes protestations contre la destinée humaine; par un de ces courans mystérieux qui unissent les grands esprits de toutes les époques et de tous les pays, l'artiste du XVIe siècle revient aux drames de l'Olympe grec, mais en leur donnant une portée bien autrement haute. On dirait, en effet, que ces gigantomachies, si populaires dans l'École de sculpture de Pergame, se sont imposées à l'imagination ardente de Michel-Ange. Seulement, chez lui, ce ne sont plus des êtres animés luttant contre d'autres êtres ayant la forme humaine : c'est l'homme luttant avec les forces invisibles, avec les forces que sa foi de chrétien défendait à Michel-Ange de mettre directement en scène.

Ces révoltes, ces suprêmes audaces, suivies de châtimens terribles, dont la mythologie nous a conservé le souvenir, l'artiste du XVIe siècle s'y est attaqué plus d'une fois. Deux dessins montrent,

l'un *Prométhée*, le noble ambitieux, puni pour avoir dérobé le feu divin ; l'autre *Phaéton*, le jeune présomptueux, précipité du haut des cieux pour avoir osé prendre en main les rênes du char du soleil ; ailleurs, dans une composition qui n'est plus connue que par la gravure de Béatrizet, Michel-Ange illustre le supplice du géant Tityus.

Des six statues destinées à la partie supérieure du mausolée de Jules II, une seule a été exécutée et s'est conservée jusqu'à nos jours : le *Moïse*. Dans la thèse de Springer, ce chef-d'œuvre fut commencé entre les années 1513 et 1516, alors que l'imagination de l'artiste était encore pleine des grandioses figures de prophètes de la Sixtine ; il ne fut toutefois achevé que de longues années après. L'inspiration est la même qu'à la Sixtine : mêmes formes robustes, même intensité d'expression, même grandeur sauvage.

Deux statues de femmes, *la Vie active* et *la Vie contemplative*, ou *Lia* et *Rachel*, ont pris place dans le monument de Saint-Pierre-ès-Liens, aux côtés de Moïse. Michel-Ange s'y est inspiré de ces beaux vers de Dante (*Purgatoire*, ch. XXVII) : « Que quiconque demande mon nom sache que je suis Lia, et je vais portant de tous côtés mes belles mains pour me faire une guirlande. C'est pour me plaire à mon miroir que je me pare ; ma sœur Rachel ne se détourne jamais du sien, mais elle demeure assise devant lui tout le jour. Elle est avide de voir ses beaux yeux, comme moi de me parer avec mes mains. Son bonheur est de contempler et le mien d'agir. »

Ces deux statues datent de la vieillesse de Michel-Ange (elles étaient commencées en 1542). Si Lia offre une expression assez énigmatique, Rachel, avec ses mains jointes, comme *la Foi* de Civitale, est d'une grâce parfaite. Michel-Ange, qui s'était uniquement appliqué jusqu'alors à l'expression de la force et de la passion, s'est laissé aller sur ses vieux jours à l'élégance, presque à l'afféterie.

VI.

Nous revenons sur nos pas pour étudier l'œuvre immortelle à laquelle Michel-Ange se consacra exclusivement de 1508 à 1511 et qui, mieux partagée que tant d'autres de ses entreprises, forme un tout complet, achevé jusque dans ses moindres détails. Le lecteur devine que je veux parler des fresques de la chapelle Sixtine.

On a prétendu, jusqu'à ces derniers temps, que les ennemis de l'artiste, désirant le desservir, persuadèrent au pape de lui confier

la décoration du plafond de la Sixtine. Rien de plus faux : les documens publiés à l'occasion du centenaire le prouvent surabondamment; ils nous apprennent que le projet de décoration de la Sixtine remonte à l'année 1506, que l'initiative en revient à San Gallo, l'ami de Michel-Ange (il était assez naturel que les Florentins se soutinssent mutuellement contre les représentans des colonies rivales fixées à Rome); enfin, que Bramante, loin de l'appuyer, le combattit de toutes ses forces.

Il fut d'abord question d'orner les lunettes des figures des douze apôtres et le reste de la voûte de motifs d'ornement. Ce programme reçut même un commencement d'exécution. Mais Michel-Ange ne tarda pas à s'apercevoir que ces douze personnages isolés produiraient un effet mesquin et il proposa au pape une décoration infiniment plus riche en figures et d'une portée symbolique bien autrement haute. Jules II, toujours passionné pour le colossal, accepta avec enthousiasme.

Michel-Ange s'était mis à l'œuvre le 10 mai 1508; vers l'automne de 1510, il avait terminé les peintures de la voûte proprement dite; au mois d'octobre 1512, les pendentifs et les lunettes étaient achevés à leur tour, et la chapelle pouvait enfin être livrée à l'admiration publique. Ce cycle colossal a donc été exécuté dans le délai si court de quatre années, et par un seul homme, exemple de labeur et de fécondité unique très certainement dans les annales de l'art moderne. L'énergie et la puissance de concentration dont Michel-Ange fit preuve pendant ce laps de temps tiennent du prodige. Enfermé dans la chapelle, il n'y laissait pénétrer âme qui vive. A peine le pape obtenait-il la faveur de visiter parfois le chef-d'œuvre qu'il payait.

Au début, le maître se laissa aller plus d'une fois au découragement. Le 27 janvier 1509, il écrivait à son père : « Je suis encore tout troublé (*io ancora sono in fantasia grande*) parce qu'il y a déjà un an que je n'ai pas reçu un gros de ce pape; je ne lui demande rien, parce que mon travail n'avance pas assez pour me paraître mériter une rémunération. Cela tient à la difficulté du travail, et à ce que ce n'est point là ma profession, je perds donc mon temps sans utilité. Dieu m'assiste! » Quelle modestie sublime dans ces accès de désespoir! Avoir réalisé en quatre ans ce labeur infini, voilà ce que Michel-Ange appelait perdre son temps!

Le travail ayant commencé par les peintures de la voûte, ce sont elles qu'il convient d'examiner les premières. Une série de dessins, conservés à l'université d'Oxford, nous fait connaître la manière de procéder de Michel-Ange; elle nous le montre replié sur lui-même, mûrissant longuement ses idées dans son esprit avant de

les confier au papier; mais une fois son choix fait, procédant à l'exécution avec une franchise et une hardiesse incomparables, sans tâtonnemens, sans repentirs, avec cette volonté et cette énergie qui soutiennent et animent ses figures jusque dans leurs moindres détails.

La première fresque montre Jéhovah traversant l'espace par un mouvement d'une originalité et d'une puissance extraordinaires, les bras levés, la tête rejetée, le manteau flottant derrière lui; apparition aussi soudaine et imprévue que grandiose. C'est la paraphrase du fameux verset : « Dieu dit que la lumière soit, et la lumière fut. »

A voir le jet puissant et l'extrême liberté de cette figure, on dirait que Michel-Ange, si longtemps fatigué par la pratique pénible et lente de la sculpture, a éprouvé comme une sorte de volupté en échangeant le ciseau contre le pinceau et en devenant le maître de créer des dieux ou des mortels à l'aide d'un peu de couleur et de quelques coups de brosse.

Dans la *Création des mondes*, Dieu apparaît soudainement : — un des secrets de l'art de Michel-Ange consiste à nous montrer ses acteurs en pleine action, sans rien qui les annonce ou les fasse pressentir. Sa tête, puissante, aux sourcils épais, au front vaste, ombragé d'une épaisse chevelure, procède en droite ligne de celle du Jupiter olympien. Entouré d'anges, mais soutenu dans les airs par sa propre force (les phénomènes les plus surnaturels deviennent vraisemblables sous le pinceau de Michel-Ange, tant il y met de conviction), Jéhovah étend les bras par un geste d'une souveraine grandeur : soudain le globe du soleil apparaît aux yeux éblouis des anges. Plus loin, dans la même fresque, on aperçoit l'Éternel traversant l'air comme une flèche, le dos tourné au spectateur, — une merveille comme raccourci, — les pieds nus, les cheveux flottans, les draperies agitées par son vol. Il lève légèrement la main et le monde végétal prend naissance.

Dans le troisième compartiment, Dieu sépare la terre des eaux. Si dans la fresque précédente, il s'éloignait du spectateur; ici, il vient droit sur lui : c'est un de ces contrastes dramatiques si chers à Michel-Ange. Le vent a gonflé ses draperies comme une voile, et l'observation d'un phénomène physique se mêle ici aux impressions les plus élevées de l'ordre psychologique.

Avec la *Création de l'homme*, nous prenons pied et quittons le domaine du surnaturel pour celui de la réalité. Cette scène est d'une simplicité et d'une beauté devant lesquelles la critique a épuisé ses formules. Jéhovah, emportant avec lui, dans son vol impétueux, un essaim d'anges, se dirige vers la terre, étend l'in-

dex de la main droite : soudain, un autre index se dirige contre le sien, comme si une étincelle électrique devait jaillir de ce contact ; Adam, étendu sur le sol, dans une pose pleine d'abandon, et cependant d'une parfaite noblesse, dévoile aux regards le corps nu, aux formes amples et vigoureuses, du premier homme. Cette figure d'Adam est une des plus radieuses conquêtes de l'art moderne : par sa simplicité et sa grandeur elle fait penser au *Thésée* et à l'*Ilissus* sculptés par Phidias sur le fronton du Parthénon. Ce nom de Phidias, il faut l'évoquer d'ailleurs à tout instant, devant les fresques de la chapelle Sixtine ; seuls dans l'antiquité et dans les temps modernes, Phidias et Michel-Ange ont pu pénétrer si profondément dans les mystères de la religion, et incarner dans le corps humain un tel idéal d'éternelle beauté. Même hauteur de pensée, même simplicité et grandeur de style chez l'un et l'autre ; le créateur du Jupiter olympien est devenu chrétien, mêlant de temps en temps une note plus sombre et plus véhémente à l'impassible sérénité de la Grèce antique.

Cette beauté idéale qui ne procède pas de portraits, mais qui se compose de motifs épars réunis par l'imagination de l'artiste, de manière à former une individualité distincte, Michel-Ange est le premier artiste qui en ait fait la loi de son art (1). Chez les primitifs, aussi bien que chez Raphaël, dans la plupart de ses peintures, aussi bien que chez les Vénitiens, le portrait est la base même de la composition historique : cherchez à travers les *Scènes de l'Ancien-Testament* de Benozzo Gozzoli, les *Scènes de l'histoire de saint Jean-Baptiste* de Ghirlandajo, les *Madones* de Raphaël, et même la *Dispute du Saint-Sacrement* et l'*École d'Athènes*, partout des physionomies empruntées à la réalité viennent soutenir l'inspiration de l'artiste, et donner à ses héros l'accent de la réalité, l'accent de la vie. Chez Michel-Ange, au contraire, toutes les figures procèdent d'un idéal qui s'est formé dans l'esprit de l'artiste et qui ne doit rien au monde extérieur. On essaierait en vain de retrouver chez lui les traits de tel ou tel de ses contemporains. Tout au plus, dans le *Jugement dernier*, a-t-il donné place à un de ses ennemis, et cette satire, cette caricature, est citée, en raison même de sa rareté. Quelle puissance de génie n'a-t-il pas fallu pour animer des créations aussi abstraites, pour nous intéresser à ce point à elles !

La composition qui fait suite à la *Création d'Adam*, la *Création*

(1) Vasari affirme que Michel-Ange détestait de *fare somigliare il vivo*, en d'autres termes de « pourtraire » un contemporain, à moins que celui-ci ne fût d'une beauté parfaite. Il n'exécuta qu'un seul portrait, celui de son jeune ami, Tommaso dei Cavalieri.

d'Eve, est la plus touchante et la plus poétique à coup sûr de ce vaste cycle. Cette fois, l'Éternel est descendu sur la terre; drapé dans un ample manteau, il s'avance lentement, majestueusement, en levant la main droite par un geste d'une indicible grandeur; Ève surprise, suppliante, presque éplorée, n'ayant pas encore eu le temps de prendre conscience d'elle-même, s'incline devant son créateur, tendant vers lui ses mains jointes; ses cheveux tombent négligemment, tout son être trahit, avec l'éloquence la plus communicative, l'étonnement, le trouble, l'émotion. Cependant, à côté d'elle, Adam, subjugué par un profond sommeil, est étendu dans une de ces attitudes abandonnées et inconscientes qui forment comme la transition entre la vie et la mort, et que Michel-Ange affectionnait à un si haut degré.

Qu'elles sont graves et sublimes, ces premières fresques! Au moyen de deux ou trois figures, Michel-Ange a personnifié les événemens les plus grandioses, dans une langue que très certainement nul avant lui, même chez les Grecs, n'avait parlée. Ce style, c'est le style épique par excellence, avec la simplicité, l'accent de conviction et d'éloquence que l'artiste puise au contact d'une génération entière entraînée avec lui dans un sentiment commun.

Et de telles créations ont pu prendre naissance dans cette Italie du XVIe siècle, que l'on se plaît à nous représenter comme si frivole! Reconnaissons qu'au fond il y avait encore de profondes et puissantes convictions chez les contemporains de Savonarole, et que la frivolité n'était qu'à la surface.

Au fur et à mesure que nous nous éloignons des scènes de la *Genèse*, les compositions, — le sujet même l'exigeant, — deviennent plus nettes et plus plastiques, le décor plus riche. Telle est la scène double, d'une ordonnance déjà presque raphaélesque, qui nous montre Adam et Eve cueillant le fruit défendu, et Adam et Ève chassés du Paradis. Ici l'artiste l'emporte sur le poète: il a voulu créer des corps nus aussi beaux que vigoureux, et quelle puissance n'offre pas cette mère du genre humain, aux larges flancs, débordant de santé et de vigueur! L'ange chassant les coupables est une merveille dans un autre genre; jamais l'énergie du commandement a-t-elle été rendue en traits pareils, avec une telle concision! Ce ne sont qu'attitudes et gestes trouvés, avec une abondance, une variété et une vivacité qui eussent pu faire envie à Giotto, le glorieux précurseur, le grand dramaturge. Je ne parle même plus des effets de raccourcis, de tous ces tours de force, de ces difficultés surmontées, sans même que le pro-

blème semble avoir eu le temps de se présenter à l'esprit de leur auteur : avec lui on finit par s'habituer aux prodiges.

Michel-Ange, fidèle au précepte du poète antique, mais cédant à l'impulsion de son tempérament et non pas à quelque suggestion venant du dehors, nous transporte toujours au cœur du drame : *in medias res*. Dans le *Sacrifice d'actions de grâces de Noé* (peut-être aussi le *Sacrifice d'Abraham*), l'action est dans son plein développement : le feu pétille sur l'autel derrière lequel se tiennent trois personnages (Abraham, Sarah et Isaac sauvé miraculeusement?), au premier plan, des serviteurs, l'un apportant une brassée de bois, l'autre amenant un bélier; d'autres encore occupés à recueillir le sang du second bélier déjà égorgé. Constatons ici une double réminiscence : à l'antiquité Michel-Ange a emprunté la figure de ce serviteur couronné de lauriers; aux primitifs, le groupe des animaux debout à l'arrière-plan, un bœuf, un cheval, un âne qui brait bruyamment en levant la tête et en découvrant ses gencives. Ne se croirait-on pas au temps de Paolo Uccello ou de Benozzo Gozzoli, ces observateurs si naïfs?

Dans le *Déluge*, la scène est des plus compliquées, avec des groupes nombreux et jusqu'à cinq plans successifs, luxe d'ordonnance qui ne se rencontre pas deux fois chez Michel-Ange. C'est qu'ici règne une inspiration qu'on ne s'attendrait plus, après 1508, à trouver chez le peintre de la Sixtine : ce maître par excellence de la forme simple, plastique, abstraite, est revenu derechef aux erremens des primitifs; il a accumulé les épisodes, comme l'avait fait Paolo Uccello, de comique mémoire, dans le *Déluge* peint sur les parois du cloître de l'église Sainte-Marie-Nouvelle; il s'est arrêté à des inventions bizarres plutôt que pittoresques, telle la femme portant sur sa tête un escabeau renversé sur lequel elle a placé des ustensiles.

La composition abonde d'ailleurs en traits aussi étonnans au point de vue plastique qu'au point de vue dramatique. Ici un jeune homme nu, nonchalamment accoudé sur un tonneau, une des créations les plus heureuses du maître; là un père portant le cadavre de son fils. Puis ce combat horrible, — véritable *struggle for life*, — entre les possesseurs de la barque et les malheureux qui veulent y chercher un refuge. Tout cela vif, fougueux, pathétique au plus haut point.

L'*Ivresse de Noé* est une scène vive, sobre, un vrai bas-relief. Le patriarche, étendu sur le sol, dort lourdement, accoudé sur un coussin, une jambe repliée, l'autre étendue. Devant lui ses trois fils : Cham, tout nu, se retourne vers ses frères et leur montre du doigt ce spectacle si peu édifiant; cependant Japhet, lui jetant

un bras autour du corps, cherche à le ramener en arrière, tandis que de l'autre bras, posé sur l'épaule de Sem, il presse celui-ci de laisser tomber sur leur père le voile qu'il vient d'apporter. Sem, en effet, par un mouvement impétueux, ouvre l'étoffe et s'apprête, en détournant les regards, à en couvrir le dormeur. En dehors de la grotte, à gauche, un motif un peu oiseux, un homme (Adam sans doute) bêchant la terre.

En examinant cette page d'une si belle allure, ces gestes qui se pénètrent si éloquemment, ces lignes qui se marient avec tant d'imprévu et tant d'harmonie, en un mot cet art consommé de la narration et du drame, on est surpris de ce que Michel-Ange ne se soit pas essayé plus souvent dans le bas-relief; que de drames n'eût-il pas pu y dérouler sous leur forme la plus concrète et la plus pathétique!

Les *Prophètes* et les *Sibylles* sont précisément aux compositions historiques du plafond ce que des statues sont à des bas-reliefs. Mais pour être dépouillées ainsi de toutes les ressources de la mise en scène, ces évocations de l'Ancien-Testament en sont-elles moins puissantes, moins pathétiques?

Jamais encore les figures décoratives n'avaient été rattachées aussi intimement à l'encadrement architectural: loin de servir d'accessoires, elles font corps avec le plafond, et il serait impossible de concevoir l'ensemble sans ces cariatides ou ces figures assises sur des socles qui lui donnent son caractère et sa raison d'être. Aussi a-t-on pu dire d'elles qu'elles étaient comme la personnification des élémens de l'architecture.

Michel-Ange n'eût-il peint que le plafond de la Sixtine qu'il se serait révélé comme un architecte de génie, tant il a mis de netteté, de vigueur, je serais tenté d'ajouter de couleur, dans les moulures, les entablemens, les socles.

Avant lui, des maîtres habiles, et Mantegna tout le premier, avaient réalisé dans la peinture de plafonds de véritables tours de force; mais c'était plutôt au moyen de combinaisons de perspective que de combinaisons architecturales. Désormais le genre est trouvé, le problème résolu, et depuis les Vénitiens jusqu'à Paul Baudry, dans ses peintures du foyer de l'Opéra, tous les maîtres qui s'essaieront dans ces problèmes seront tributaires du décorateur de la Sixtine.

Considérons-nous l'esprit qui anime ces fresques, ici encore nous sommes loin de la naïveté et de la douceur propres aux quattrocentistes. On dirait qu'un siècle de fer a succédé à l'âge d'or. La passionologie de ces maîtres charmans n'est que jeux d'enfans, comparée aux drames de Michel-Ange; ils savent rendre les senti-

mens tendres, élégiaques, mais qu'est leur science en regard de ces corps qui se tordent, de ces membres disloqués, en regard du spectacle de la passion déchaînée! De leur sentimentalisme souvent un peu banal, Michel-Ange se défend comme d'une atteinte à la dignité de l'art et à la hauteur de son style: le jeu de la physionomie est facile à saisir; lui, veut que tout le corps, dans ses parties en apparence les moins impressionnables, proclame les sentimens qui l'agitent, augmentant ainsi l'illusion de la sincérité.

Et tous ces accessoires si chers aux primitifs, le paysage, les fabriques, les traits anecdotiques, la richesse du costume, du mobilier, avec quelle aisance Michel-Ange les sacrifie! Pour la première fois, l'homme, dégagé de tout décor, reconquiert ici sa force, en vrai roi de la création, et il ne faut pas que n'importe quel détail oiseux le rapetisse. Le paysage même, lorsqu'il a fallu l'employer comme support des figures, est réduit à sa plus simple expression: le tertre verdoyant sur lequel reposent Adam et Ève, et, sur ce tertre, un tronc d'arbre sans branches, voilà en quoi consiste, aux yeux de Michel-Ange, le monde végétal! Assurément le cœur saigne quand on pense aux détails exquis ainsi proscrits, les fleurs dont les primitifs avaient émaillé leur gazon, les oiseaux nichés dans les branches, toute cette poésie printanière qu'on ne retrouvera plus dans l'art italien. Mais sans ces mutilations violentes, Michel-Ange eût-il pu s'élever à de telles hauteurs? Eût-il pu substituer aux idylles, aux exquises idylles du xve siècle, la grandiose épopée, on serait plus tenté de dire la grandiose tragédie, des origines du monde?

VII.

Pendant le pontificat de Jules II, en qui l'énergie s'incarnait non moins que la violence, Michel-Ange avait exécuté plus de chefs-d'œuvre encore qu'il n'avait conçu de projets. Ce fut l'inverse qui arriva sous le règne du magnifique et voluptueux successeur de Jules II, Léon X de Médicis. Ces huit années (1513-1521) se passèrent presque intégralement en élaboration de plans de toutes sortes, en tâtonnemens, en travaux commencés et abandonnés. C'est qu'au fond, ces deux tempéramens n'éprouvaient nulle sympathie l'un pour l'autre: l'un morose et misanthrope, l'autre, véritable épicurien, tout entier aux plaisirs, — je parle des plaisirs de l'ordre le plus élevé. Or, pour faire vibrer une âme telle que celle de Michel-Ange, il fallait une certaine communauté d'aspirations, et autant Léon X se rapprochait de Raphaël, dont il sut tirer le plus merveilleux parti, autant il s'éloignait du Buonarroti. Au

fond, le pape avait peur de ce grand justicier, qui, à diverses reprises, s'était exprimé si durement sur le compte de ses bienfaiteurs les Médicis: « Michel-Ange, — Léon X le déclara en propres termes à Sebastiano del Piombo, en 1520, — est un homme terrible, on ne saurait s'entendre avec lui. »

La continuation du tombeau de Jules II, les travaux de la façade de l'église Saint-Laurent, à Florence, le commencement des tombeaux des Médicis, l'exécution de la statue, — assez malencontreuse, — du *Christ*, destinée à l'église de la Minerve, telles furent les tâches diverses auxquelles Michel-Ange se consacra pendant cette période. Le sculpteur, comme on voit, éclipse complètement le peintre, et l'architecte commence à poindre. Notons que c'est par l'architecture que Michel-Ange finit, tout comme Raphaël : c'est qu'exigeant plus de réflexion et plus de science, cet art convenait mieux à des maîtres parvenus à leur maturité. Il est cruel de penser que Michel-Ange, qui venait de terminer les prodigieuses fresques de la chapelle Sixtine, dut attendre jusqu'à la fin du pontificat de Clément VII, c'est-à-dire jusqu'en 1534, pour se voir confier de nouveau des peintures !

VIII.

Clément VII, si faible comme souverain, et d'un goût si indécis en tant qu'amateur, semble n'avoir fait preuve de clairvoyance que vis à-vis de Michel-Ange ; après lui avoir commandé les tombeaux des Médicis et la bibliothèque Laurentienne, il le chargea de peindre dans la chapelle Sixtine le *Jugement dernier*, permettant ainsi à ce noble génie de se déployer sous ses trois faces, comme sculpteur, comme architecte et comme peintre.

L'achèvement des peintures de la chapelle Sixtine, c'est-à-dire la décoration des parois situées aux deux extrémités, tel fut le rôle assigné à Michel-Ange. Ces parois, toutefois, n'étaient pas nues : sur l'une le Pérugin avait peint l'*Assomption de la Vierge*, la *Nativité* et *Moïse trouvé sur les eaux* ; il fallait en outre sacrifier deux des lunettes peintes par Michel-Ange. La *Chute des Anges rebelles*, d'un côté, et de l'autre le *Jugement dernier*, tels furent les sujets choisis par le maître. Constatons la persistance avec laquelle Michel-Ange revient sur ce thème, les anges rebelles, en d'autres termes, la révolte des géans contre les dieux de l'Olympe. La *Chute des Anges rebelles* ne fut d'ailleurs pas terminée. Une mauvaise peinture de la Trinité des Monts, à Rome, en conserva quelque temps les lignes générales ; puis cette peinture disparut à son tour sans laisser de traces.

Dans l'intervalle compris entre la *Pietà* de Saint-Pierre et le

Jugement dernier, que de changemens dans la situation de la papauté en particulier et de l'Italie en général! Reportons-nous à l'époque du premier voyage de Michel-Ange à Rome. C'était sous le règne d'Alexandre VI. Si à Florence tonnait la voix prophétique de Savonarole, à Rome toutes les licences s'étaient donné rendez-vous. La corruption des mœurs était extrême, et le dévergondage de l'esprit n'était pas moindre. Dès ce moment, le culte de l'antiquité, qui, au début, avait inspiré tant de hautes vertus, n'était plus qu'un jeu futile de l'imagination. Dans les arts, Michel-Ange et Raphaël avaient un instant enrayé le courant: les pages sublimes de la Sixtine et des Stances du Vatican ne pouvaient que réagir contre l'amollissement universel, l'effacement des caractères et la décadence du goût. Mais leurs médiocres disciples et imitateurs étaient bien vite rentrés dans l'ornière; au moment du sac de Rome, en 1527, la frivolité sous toutes ses formes, comme idées et comme style, était parvenue à son dernier période.

Cette épreuve cruelle et d'autre part les progrès de la réformation ne devaient pas tarder à modifier, non-seulement l'esprit de la curie, mais encore les tendances de l'Italie entière. Les réformateurs s'étaient attaqués au paganisme de la civilisation italienne: les papes, sans chercher ce qu'il y avait de fondé dans leurs accusations, résolurent également de réagir contre ces élémens qui avaient peu à peu ébranlé leur pouvoir; sans proscrire la mythologie et les souvenirs historiques de l'antiquité, ils mirent en œuvre toutes les forces du catholicisme pour ramener l'ordre et la discipline dans les esprits, pour réduire de nouveau l'art au rôle de serviteur de la religion. Michel-Ange, tel fut le premier interprète de cette révolution; le *Jugement dernier*, tel en fut le premier manifeste. On ne me demandera pas de revenir ici sur un chef-d'œuvre populaire entre tous. Je renonce d'autant plus facilement à cette tâche que, dans un volume publié il n'y a que peu de mois, un artiste de mérite, M. Chapon, a donné, comme complément à sa très belle gravure, une description aussi claire que minutieuse de la fresque de la Sixtine (1).

Après l'avènement du *Jugement dernier*, Michel-Ange pouvait passer, non plus pour un simple mortel, mais pour un Dieu. Nul artiste n'avait jamais reçu de tels témoignages de vénération de la part des grands de ce monde. Il entrait tout vivant dans l'immortalité.

Le destin a placé au seuil du XVIe siècle, comme une antithèse vivante, ces deux grandes figures, Michel-Ange et Raphaël, l'un

(1) *Le Jugement dernier de Michel-Ange;* préface par M. Émile Ollivier; librairie Renouard.

emporté au milieu même de son triomphe, l'autre se survivant, l'un succombant avant d'avoir pu donner toute la mesure de son génie, l'autre promenant à travers les générations son indomptable activité et ne laissant aucun problème sans l'avoir abordé. Ce dut être pour le vieillard une épreuve douloureuse que d'assister ainsi, dans la pleine possession de ses facultés critiques, aux résultats, que dis-je! aux conséquences extrêmes de ses théories. Avant son apparition, on avait vu un art qui montait, montait toujours, parce que, plus ou moins enchaîné par la timidité ou l'inexpérience des primitifs, il avait sans cesse à lutter, et, en outre, parce que, s'imposant de propos délibéré une certaine réserve, évitant de forcer les expressions, il laissait invariablement quelque problème nouveau à résoudre aux générations à venir; en un mot un art plein de scrupules, de pudeur, de défiance. Après des merveilles telles que les fresques de la Sixtine, les *Esclaves* du Louvre, le *Moïse*, les tombeaux des Médicis, après ces sublimes audaces, les artistes pouvaient au contraire dire adieu à toute espérance : renonçant à créer, ils se voyaient condamnés à ne plus être que des copistes. Or si des générations entières ont pu vivre, sans lasser la faveur du public, sur l'imitation de maîtres calmes et sereins tels que Raphaël, l'imitation de la *terribilità*, — le mot n'a pas d'équivalent en français, — de Michel-Ange, ne devait pas tarder, en raison même de ce que ses conceptions et son style avaient d'excessif, à devenir intolérable. En s'élevant à ces hauteurs inaccessibles, le maître avait réduit ses élèves à l'impuissance (1). Mais sachons faire abstraction des conséquences inséparables de toute grande conquête pour ne nous attacher qu'à ces conquêtes prises en elles-mêmes. Que de suprêmes triomphes! L'affranchissement définitif des trois grands arts, une liberté d'expression illimitée s'alliant à la liberté absolue des mouvemens et des attitudes, tout un monde de sentimens généreux ou d'impressions pathétiques, — la majesté, la fierté, la mélancolie, la terreur, l'amour de la justice, — portés à leur maximum d'intensité ou résumés dans des chefs-d'œuvre que rien ne faisait pressentir et que personne depuis n'a su égaler!

EUGÈNE MÜNTZ.

(1) Michel-Ange entrevoyait cette loi lorsque, à la vue d'une pierre gravée du Grecchetto, il s'écria que l'heure de la mort avait sonné pour l'art, parce qu'il était impossible de faire mieux.

L'HEURE PRÉSENTE

C'est le temps où les libraires préparent leurs livres d'étrennes, de beaux contes pour nos enfans. Je n'ai pas vu arriver, durant la dernière quinzaine, les volumes de littérature ou d'histoire qui servent habituellement de thème à ces entretiens. En revanche, un triste chapitre d'histoire vivante se faisait sous nos yeux. Je ne saurais trouver un meilleur texte, en clôturant cette année de travail, pour résumer et appliquer aux faits contemporains les réflexions où l'étude des phénomènes intellectuels nous a souvent ramenés. — Mais qu'est-il besoin de texte, d'entrée en matière et de rattachemens artificiels! Des heures graves sonnent sur la patrie. Arrachée à ses études et à ses rêves, l'âme de l'écrivain est invinciblement obsédée par ce tintement de glas; elle ne peut renvoyer d'autre écho. Je voudrais écarter aujourd'hui tout ce qu'il y a de conventionnel dans notre métier littéraire; en prenant la plume, je me suis promis d'être simple et sincère, comme si je pensais tout haut dans une île déserte.

I.

Chacun voit où nous tombons, et de quelle chute rapide; chacun sent, chacun dit franchement, dans le particulier, ce que n'essaie même plus de déguiser le mensonge écrit des journaux satisfaits. — Notre république avait triomphé de toutes les fatalités conjurées contre elle. Lentement affermie, après vingt ans de longues

et pénibles luttes pour l'existence, puis mise à deux doigts de sa perte par le boulangisme, sauvée de ce péril par un incroyable manque de cœur chez l'homme qui la tenait à la gorge, elle avait enfin lassé la haine de ses adversaires, désarmé les défiances et les dédains de l'Europe monarchique; elle faisait presque oublier les lourdes fautes de ses fondateurs, la faiblesse et l'esprit de parti de leurs continuateurs. Depuis trois ans, tous les bonheurs conspiraient à la grandir. Les souvenirs de l'Exposition universelle et de Cronstadt la paraient d'une double auréole de richesse et de force; elle resserrait chaque jour ses liens d'amitié avec un puissant empire, tandis que les attaches factices de la triple alliance se détendaient visiblement; le vicaire du Christ, dans ses veilles du Vatican, semblait ne penser et n'écrire que pour fortifier sa fille de prédilection, la France. La république fondait un immense domaine colonial; après quelques déboires, tout lui réussissait sur ce continent africain où les autres nations essuient une série de revers; pour la première fois depuis trop longtemps, le bel exploit du Dahomey faisait passer un frisson d'orgueil dans les tristes plis du drapeau; un chef militaire se révélait là-bas, et nos cœurs légers de Gaulois, si prompts à l'espoir, tressaillaient aussitôt de la pensée unique: Si c'était lui, le réparateur de la défaite?.. Au dedans, le gros des anciens partis se ralliait; abandonnés par leurs électeurs, les derniers irréconciliables désertaient le combat. Ces affaires prospères paraissaient conduites par un cabinet où des hommes d'expérience et de valeur remplaçaient les bohèmes inquiétans des premiers essais républicains; de l'aveu des adversaires eux-mêmes, ce cabinet, déparé seulement par un fâcheux qui brouillait les cartes, réunissait quelques-uns des plus réputés parmi nos vétérans politiques, et quelques nouveaux-venus désignés aux grandes charges par leurs talens incontestés. Le ministère avait survécu à de grosses difficultés, à une grève particulièrement maligne, à la panique suscitée par un horrible attentat. Voilà qu'à l'improviste, dans cette marche triomphale, il vient buter sur le cadavre d'un agioteur obscur; et l'on se demande si toute la machine gouvernementale, si la république et l'ordre social ne s'effondrent pas du même coup, dans la même fosse.

Est-ce donc l'incident en lui-même qui est si formidable? Dépouillé des circonstances dramatiques où l'imagination populaire s'exalte, il se réduit à ceci: on voit clairement aujourd'hui ce que l'on soupçonnait depuis longtemps; une grande entreprise, dont le succès fut toujours douteux, a été livrée à la curée des rapaces; elle a ruiné quantité de petites gens pour engraisser bon nombre d'intermédiaires; et parmi ces derniers, il y a chance de rencon-

trer quelques mandataires de la nation. Ces faits sont déplorables, ils ne sont pas nouveaux. On en retrouve de pareils tout le long de l'histoire, depuis ces *Manieurs d'argent* dont le curieux livre de M. Antonin Deloume raconte la prépondérance dans l'empire romain. L'éternelle plaie des sociétés riches vient d'être mise à nu; si elle apparaît plus large et plus profonde qu'à d'autres époques, c'est qu'il faut de nos jours majorer tous les chiffres pour établir des rapports exacts avec le passé. Les convoitises et les déprédations sont proportionnelles à l'accroissement et à la diffusion de la fortune publique, à l'essor des entreprises industrielles, aux facilités et à la rapidité des transactions. Panurge avait, comme l'on sait, soixante-trois manières d'attraper de l'argent; mettons hardiment que ses petits-neveux en ont vingt fois plus, qu'ils sont vingt fois plus nombreux et prélèvent des sommes vingt fois plus fortes, puisque le numéraire est vingt fois plus abondant qu'au temps de Panurge. Cette manifestation chronique d'un mal vieux comme le monde n'aurait dû émouvoir que les masses irréfléchies; pourquoi l'anxiété des gens calmes, instruits par l'histoire, est-elle si poignante et si justifiée?

Parce qu'un accident vulgaire découvre la faiblesse incurable de notre organisme politique et social, ce que les médecins appelleraient sa misère physiologique. L'anarchie et l'absence de gouvernement ont apparu à tous les yeux; et les moins attentifs discernent enfin les causes premières de cet état languissant.

Si les plus élémentaires notions de gouvernement n'étaient pas abolies, l'affaire du jour eût été liquidée suivant les traditions des sociétés bien régies. Le chef de l'État, qui doit être instruit de tout le premier, eût mandé individuellement les législateurs compromis; avec la haute autorité de son caractère et de sa situation, il leur eût tenu à peu près ce langage : « Mon cher monsieur, vous allez me faire le plaisir de déguerpir sans bruit et de retourner poursuivre vos opérations dans la vie privée; si je n'ai pas votre démission dans les vingt-quatre heures, je vous livre à la clameur publique. » Je crois qu'il n'aurait pas eu besoin de le répéter deux fois, s'il l'avait dit la première d'une certaine façon; le nettoyage se serait fait sans affolement. Un préfet de police qui sait son métier procède ainsi chaque jour, dans les espèces moins graves, mais similaires, qui ne tombent pas sous le coup d'une loi. Admettons pourtant que le parlement soit seul juge de ses propres prévarications; en l'absence de toute sanction pénale, la chambre ne pouvait constituer qu'un jury d'honneur, chargé de disqualifier moralement ceux de ses membres qui auraient trafiqué de leur mandat.

Au lieu de cela, qu'est-il advenu? Ces ministres, dont je me plaisais à constater plus haut la valeur individuelle, ces hommes qui pour la plupart, montrent dans leurs départemens respectifs d'éminentes qualités d'administrateurs, il semble qu'une paralysie foudroyante les frappe, quand ils se trouvent réunis autour de la table du conseil ou au pied de la tribune, devant une résolution collective à prendre. Aux premières rafales de cet orage inattendu, on les a vus louvoyer, bourlinguer, fuir sous le vent; comme ils avaient fait dans la crise de Carmaux, comme ils avaient fait dans toutes les crises antérieures, eux et tous leurs devanciers. Cette fois, le grain enforçant, ils ont sombré. Alors, notre convention au petit pied, seul pouvoir effectif resté debout, a continué la série de ses empiétemens; elle a institué sa commission d'enquête, quelque chose comme le comité de salut public dans une loge de portière. Elle a réclamé pour cette commission des pouvoirs extraordinaires, qu'elle n'a pas osé lui conférer, grâce à la résistance opportune de l'ordre judiciaire. Heureusement, les histoires extraordinaires ont suffi à l'amuser. Les délations d'amateurs affluaient. Oubliant que les faits et gestes des députés étaient le seul objet légitime de ses recherches, la commission s'est mise à s'enquérir de tout, à requérir contre tous, financiers et particuliers, étrangers et nationaux, vivans et morts; elle a mandé un cocher à sa barre; elle y eût mandé des ballerines, comme le lui suggéraient certains journaux, si elle avait eu un président moins austère.

Le plus étrange, dans tout ceci, le trait caractéristique de la veulerie de nos mœurs, c'est que des citoyens bénévoles se soient rendus aux citations de ce tribunal improvisé; c'est que d'autres aient livré leurs papiers et leur comptabilité à ces inquisiteurs sans mandat légal. Les Anglais, inventeurs du système parlementaire, mais intraitables sur l'inviolabilité de leur *home*, les Anglais n'en croiront pas leurs yeux, quand ils liront combien le Français est docile à toutes les usurpations de pouvoir. — Explosion de vertu, dit-on. Pour une part, je le veux bien, et je l'espère; mais on m'accordera qu'il y a sous toutes ces indignations, au moins au même degré, explosion de haines politiques, explosion de badauderie amusée. C'est toujours l'histoire de nos émeutes: deux douzaines de manifestans, qu'un sergent de ville disperserait; une centaine de gamins les renforce, vingt mille curieux se précipitent pour voir; l'affaire devient grave, la cavalerie doit charger. Nous réprouvons les combats de taureaux de nos voisins, les combats de gladiateurs des anciens; et nous sommes en train d'instituer un plaisir national, les pugilats de politiciens dans la boue.

Le public se passionne pour les scandales du Panama, comme pour un feuilleton bien charpenté, pour un bon mélodrame de l'Ambigu. Le public stimule les acteurs, je veux dire les députés, déjà aiguillonnés par la fièvre du soupçon contre leurs collègues, par la peur du soupçon pour eux-mêmes. Il faut que le journal apporte chaque matin une révélation, un déshonneur; et quel délicieux frisson, s'il apportait un cadavre ! Il y en a eu, il y en aura encore; s'il n'y en a pas, on en inventera. Le journal ne s'en fait pas faute. La presse, chagrinée par ce qu'on raconte de ses parts de prise dans le pillage, a hésité un instant: valait-il mieux faire l'oubli pour tous ou saisir cette rare occasion de doubler le tirage? Son choix a été prompt; elle a passé condamnation sur ses peccadilles d'antan; le « devoir professionnel » parlait; c'est-à-dire qu'il fallait souffler sur toute la France le vent de soupçon et de délation, afin d'enfler et de prolonger la magnifique aubaine. Ah! que tout ce bruit tomberait vite, si la commission d'enquête appliquait ce petit article de la loi suprême: « Que celui qui est sans péché jette la première pierre! » On préfère répondre à toutes les objections avec cette phrase enfantine: « Il faut faire la lumière à tout prix. » Alors qu'il est avéré, pour tout homme d'expérience, qu'en pareil cas et avec de pareils moyens, on ne fait jamais la lumière, on réussit seulement à épaissir les ténèbres où amis et ennemis vont se poignarder à tâtons.

Dieu sait qu'il me serait doux de voir châtier des députés concussionnaires, et même des sénateurs. Mais j'ai idée que cette volupté ne me sera pas donnée; et c'est acheter trop cher un espoir incertain, que de lui sacrifier le bon renom de la France, la tranquillité publique, les derniers vestiges de l'autorité gouvernementale, et ces garanties du droit individuel qui seront peut-être notre sauvegarde, quand le bon plaisir du parlement deviendra l'*ultima ratio* de ce pays. — Tout homme sensé fait ces réflexions. Cependant, chacun de nous regarde passer le torrent de fange et de folie avec indifférence; beaucoup le suivent avec une complaisance secrète, où la curiosité maligne n'est pour rien. C'est que l'on a le sentiment *qu'il faut qu'un torrent passe*, pour achever de ruiner un édifice penchant, bâti en porte-à-faux. Ce sentiment s'affermit quand on jette un regard circulaire sur l'Europe, où les mêmes symptômes précurseurs éclatent partout: à Berlin, avec l'affaire Ahlwardt, un Panama militaire; à Madrid, où un ministère tombe, lui aussi, à la suite de difficultés créées par des malversations municipales. L'angoisse des bouleversemens prochains devient si intolérable, que les esprits résolus ont hâte d'en sortir, comme le malade appelle la crise décisive qui doit le rétablir ou l'emporter.

Ceci nous ramène à des considérations plus générales. Oublions les vilaines éruptions de l'heure présente ; recherchons le mal profond qu'elles décèlent, les causes premières auxquelles je faisais allusion en commençant.

II.

Naguère encore, quand on rattachait la faiblesse et l'instabilité de nos organismes politiques au faux équilibre de la société, portant de tout son poids sur un seul pilier, le pilier d'argent ; quand on recherchait l'étroite corrélation entre cette infirmité sociale et le positivisme scientifique, le nihilisme intellectuel, le matérialisme pratique, — on était traité de philosophe nébuleux et d'esprit chagrin. Voici que les yeux s'ouvrent à la lumière des événemens ; chacun pense, dit, imprime ce que nous avions crié dans le désert. Naguère encore, on était accusé d'emboîter le pas aux pires démagogues, quand on signalait la reconstitution d'une féodalité industrielle et financière. Voici que des observateurs calmes et graves constatent la chose et acceptent le mot. En passant par leur bouche, ce mot perd son acception odieuse et déclamatoire ; ceux qui le repousseraient comme une injure, parce que leurs préjugés flétrissent à la légère toute une période de notre ancienne histoire, ceux-là ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes, si en condamnant cette période ils se condamnent du même coup.

Des causes présentes à l'esprit de chacun ont prodigieusement accru depuis cent ans la richesse réelle et enflé plus encore la richesse fictive. Il n'est pas exact de dire que cette richesse s'est concentrée sur quelques têtes, car presque toutes les conditions en ont plus ou moins bénéficié ; mais, dans les mains des habiles ou des heureux qui prélèvent les grosses parts, elle acquiert un relief d'autant plus blessant qu'il est unique, et un pouvoir qu'on ne lui connaissait pas autrefois. L'ancien ordre de choses opposait à la puissance factice de l'argent la puissance idéale de la religion et la puissance naturelle de la force physique ; ces deux dernières avaient créé des contrepoids nombreux : privilèges et prééminence du sacerdoce, de l'état militaire, de la naissance, des charges de cour et de magistrature. Après la disparition de ces contrepoids, après le grand effort de la Révolution pour établir l'égalité théorique, l'argent est monté irrésistiblement au sommet du corps social, comme monte au-dessus du taillis un arbre en pleine sève, quand on abat les voisins qui lui disputaient l'air et la lumière.

Toute réunion d'hommes, qu'elle le veuille ou non, est toujours en travail d'une aristocratie, qui puise ses élémens dans la force prépondérante à l'heure où elle se constitue.

D'autre part, l'outillage mécanique du travail, agent le plus actif de l'accroissement de la richesse, augmentait le pouvoir réel de cette richesse en mettant à sa merci les masses ouvrières; elles dépendaient de la machine, qui dépend du capital, seul capable de l'installer et de l'alimenter. Ces conditions étant données, un état social très semblable à la féodalité devait inévitablement se reformer. Entre la domination qui se justifiait par l'épée et celle qui se justifie aujourd'hui par l'argent, je ne crois pas qu'un esprit de bonne foi puisse hésiter à reconnaître l'identité du fonctionnement organique sous la diversité des manifestations accidentelles. Par le jeu du crédit, le capital industriel a reconstitué entre tous ses possesseurs une échelle de suzeraineté analogue à l'échelle féodale; de la petite usine à la grande, de celle-ci à la haute banque, les liens de subordination et de protection mutuelle sont évidens. Il y a parfois des conflits, des abandons; il y en avait aussi dans le corps féodal. La condition des subordonnés du capital est sans doute infiniment préférable à celle des serfs du temps jadis; mais c'est par suite de l'adoucissement des mœurs, bien plus que par une restriction essentielle de la puissance maîtresse. Si celle-ci voulait abuser de ses avantages, je verrais mal la différence entre la faculté de tuer impunément un homme d'un coup d'épieu et la faculté de l'affamer en lui refusant du travail. — Il en trouverait ailleurs, dira-t-on; le serf pouvait aussi passer sur les terres d'un autre maître, pour y courir les mêmes risques. Je raisonne ici sur l'étendue du pouvoir latent, et non sur le pouvoir exercé; le premier était illimité, avant la loi qui autorisa les grèves. Le filet jeté sur les hommes par la féodalité nouvelle est à la fois plus léger et plus souple, plus solide et plus inévitable que l'ancien. Celui-ci était à mailles de fer, dures et inégales; il déchirait jusqu'au sang ceux qu'il prenait, il en laissait échapper beaucoup d'autres; le nouveau blesse rarement, on sent moins sa pression, mais il ne laisse échapper personne. C'est la différence entre le mouvement saccadé du bras humain et le mouvement méthodique de la machine, si doux, si implacable. La féodalité de l'argent agit comme cette machine, son outil; tant il est vrai qu'à chaque moment de l'histoire, on observe une concordance merveilleuse entre l'homme, ses institutions, son travail, les instrumens de son travail.

Mais, objectera-t-on, les privilèges de l'unique puissance contemporaine s'arrêtent à cette barrière insurmontable, l'égalité

devant la loi. — Supposons par impossible que la loi ne se plie pas aux mœurs, qu'elle n'ait jamais d'accommodemens, de tempéramens, tout au moins, pour la fortune; la protection qu'offre la loi contre ce pouvoir supérieur n'a que la valeur d'un sursis, puisque tous les faits sociaux sont subordonnés à ce fait primordial, la nécessité de vivre, qui ramène toujours l'employé sous la dépendance de l'employeur. Faut-il prouver que la plus haute consécration de la force, l'autorité politique, est à la disposition des gros capitaux, directement ou indirectement, à leur choix? Certes, malgré les scandales de l'heure présente, je suis persuadé que l'achat, au sens grossier et coupable du mot, est une très rare exception. Mais ce qu'on appelle une grosse influence donne l'autorité politique; et qu'est-ce qu'une grosse influence fondée sur l'argent, sinon le dernier terme d'une longue série d'achats, d'ailleurs parfaitement licites? De même, il y a huit cents ans, c'était le dernier terme d'une longue série de vaillans coups d'estoc. — Je m'arrête; poussez l'analyse dans toutes les directions d'idées; si vous n'y retrouvez pas la substitution du droit de l'argent au droit de l'épée, c'est que la douceur apparente et l'extrême complication des moyens actuels vous auront dérobé la similitude des résultats obtenus dans les deux cas.

Aurais-je donc fait ici un plaidoyer contre le capital? Pas le moins du monde. Ce serait plutôt un plaidoyer en sa faveur, si l'on accorde que la féodalité eut sa raison d'être, son utilité, sa grandeur. Elle constitua les nations européennes avec les élémens incohérens du monde barbare, elle prépara notre civilisation. La féodalité industrielle et financière achève cette civilisation ; elle aura été un merveilleux instrument de progrès matériel; par elle se sont réalisés les rêves magiques de la science; nous lui devons pour une bonne part les transformations dont nous sommes témoins. Quand une grande force domine toutes les autres, c'est qu'elle était nécessaire aux intentions de l'histoire, justifiée par conséquent. Des esprits simples et violens peuvent seuls désirer l'extinction brutale de cette force. Il s'agit aujourd'hui de la protéger contre ses propres excès, contre les réactions inexorables qui la menacent; et pour cela il faut limiter son domaine, lui opposer des forces antagonistes qui rétablissent l'équilibre social, émanciper graduellement les faibles trop foulés par quelques-uns des engrenages qu'elle actionne. Ceux qui nieraient l'urgence d'une réforme dans ce sens, je les renverrais à l'énergique et sobre tableau du monde moderne, tracé en quelques lignes dans l'encyclique pontificale : « D'une part, la toute-puissance dans l'opulence, une fraction qui, maîtresse absolue de l'industrie et du commerce, détourne le cours des richesses et

en fait affluer en elle toutes les sources; fraction qui, d'ailleurs, tient en sa main plus d'un ressort de l'administration publique. De l'autre, la faiblesse dans l'indigence : une multitude, l'âme ulcérée, toujours prête au désordre. » — Entendez-vous comme cette voix prophétique résume et commente la leçon des faits de ce matin?

On ne découvre pas, dans les élémens officiels de notre vie publique, les freins que nous cherchons pour enrayer le positivisme souverain de l'argent. La science? Ses conclusions les plus générales et les plus récentes appuient la pure loi de nature, l'écrasement du faible par le fort. L'éducation populaire? D'impérieuses nécessités la font et la feront de plus en plus utilitaire. Reste ce qui fut la religion des Français du XIXe siècle, le rêve séduisant de 1789, les généreux principes promulgués par la Révolution. Je me garderai bien de rentrer dans les discussions stériles sur le fondement métaphysique de ces principes. Ils ont subi, chacun en conviendra, une évolution qui a singulièrement diminué leur valeur idéale. La belle et vague idole qu'adoraient nos pères, la Liberté, a été reléguée au magasin des accessoires romantiques; des avocats pressés de parvenir l'ont monnayée en petits dieux fétiches; ils en ont fait ce que le plus fameux d'entre eux appelait « les libertés nécessaires; » il oubliait de compléter la phrase : « nécessaires pour renverser tous les gouvernemens. » Notre conception des libertés publiques tient tout entière dans un aveu naïf de Prévost-Paradol : « L'essence du gouvernement parlementaire, écrivait-il, est d'ouvrir à l'ambition aidée du talent et *aspirant au pouvoir* un chemin si large et si droit, qu'on peut le suivre jusqu'au bout sans rien perdre de ce qui assure aux hommes publics l'estime générale. » Les champions des libertés ainsi comprises m'apparaissent comme de fanatiques joueurs d'échecs, qui soutiendraient qu'une seule chose est nécessaire au bonheur du peuple : un bel échiquier, avec ses pièces au grand complet et une bonne règle du jeu. Le peuple ne se soucie guère de la partie où vous faites briller vos talens; il n'y gagnera jamais les véritables objets de son désir, l'indépendance nationale, du pain assuré, et le contentement de l'âme. Bien plus, ces libertés de luxe sont devenues avec le temps des instrumens d'oppression, et, à certains égards, des rouages du nouveau mécanisme féodal.

Il y a quelque ingénuité et beaucoup d'injustice dans les accusations portées aujourd'hui contre le parlementarisme. La chose que ce nom recouvre chez nous ressemble au système parlementaire des classiques autant que le gouvernement du Grand-Seigneur. Où est la division sacramentelle des trois pouvoirs, ô Royer Collard? Le législatif s'est substitué en tout à l'exécutif, réduit à la plus

basse servitude; il avait déjà empiété sur le judiciaire par les épurations; comment il essaie maintenant d'absorber ce troisième pouvoir, c'est la question du jour. Et ce législatif vorace, concentré pratiquement dans une seule assemblée, ne laisse plus à la chambre haute qu'une humble fonction de satellite. Au surplus, la scolastique de canapé sur les limites des trois pouvoirs est absolument indifférente au peuple français de 1892.

La liberté de la presse était aussi l'un des articles du *credo* libéral. Maintenant, pour qui se fait une juste idée de cette puissance suprême et despotique, c'est la clémence de la presse qu'il faudrait implorer. Sur les transformations et le rôle actuel de l'esclave souveraine, qui commande toute notre vie politique et sociale sous la tutelle de la féodalité financière, on aurait trop à dire; le sujet réclame une étude spéciale, on y viendra quelque jour. Résumons en peu de mots l'essentiel. Il y a une colossale équivoque dans les rapports du lecteur et du journal; par le fait d'habitudes très lentes à se modifier, le public continue de demander des directions de pensée à une grande usine industrielle. A ses débuts, le journal était une idée pure, l'arme coûteuse d'une cause politique ou littéraire. Par une évolution inévitable, il est devenu une branche florissante d'industrie. Chaque fois qu'une force neuve apparaît dans le monde, l'intérêt, ce premier mobile de l'homme, n'a pas de cesse qu'il n'ait capté cette force pour la faire servir à ses fins. Consciente de sa puissance, entraînée par l'utilitarisme universel, la presse s'est taillé une large place dans le nouveau monde féodal; il n'est si petit sentier, si petit ruisseau, où elle n'ait multiplié les péages; elle perçoit tribut sur tout ce qui vit, comme les barons entreprenans aux époques des grandes rapines. Je constate, je ne critique pas; il entre dans la nature des choses qu'un être parvenu à l'apogée de sa croissance emploie sa force au mieux de ses intérêts. Toutes les souverainetés ont fait de même. Le dol commence quand le souverain frappe de la fausse monnaie, extorque plus que la dîme, empoisonne ses sujets avec des denrées vénéneuses. Beaucoup de gens rêvent aujourd'hui de ce mythe, un journal désintéressé, qui dirait toute la vérité, rien que la vérité. Rêve irréalisable peut-être. Imagine-t-on un potentat qui abolirait toutes les taxes, qui romprait avec toutes les familles princières, pour faire à part lui des expériences révolutionnaires? Par cela même qu'il est un grand pouvoir, encadré dans une hiérarchie, enveloppé dans un réseau d'intérêts, chaque journal influent se sent condamné à un langage de convention, comme tous les personnages publics qui ont la responsabilité d'affaires importantes; il est tenu de faire sa partie dans les men-

songes conventionnels de notre civilisation, ainsi que les appelle M. Nordau.

Tout ce qui précède eût exigé naguère de longs développemens. Je crois sentir qu'aujourd'hui les développemens ne sont plus très nécessaires. Le spectacle quotidien est si instructif, les idées ont fait si rapidement tant de chemin, qu'il suffit à l'écrivain de jeter un sommaire sur une marge : le lecteur écrit lui-même la page, avec la pensée de tout le monde. Si bref que l'on soit, on risque de paraître banal en exprimant ce qui fait le fond de tous les libres entretiens; et c'est une bonne fortune; en ce cas, banalité est synonyme d'unanimité dans le sentiment public. De même pour la suite de ces indications.

Nous avons fait le tour du donjon moderne : bâti sur le sable, chancelant faute d'étais solides, démantelé après moins d'un siècle, il est à demi abandonné par ses défenseurs hésitans. Comme le remarquait, il y a déjà dix ans, l'auteur de ce livre judicieux, *le Problème de la France contemporaine*, « la bourgeoisie est d'autant plus faible pour résister à la logique socialiste, qu'au fond elle n'est pas très certaine de sa propre légitimité, ni très sûre que le socialisme ne soit pas le vrai : entre ceux qui défendent l'ordre social en France et ceux qui l'attaquent, la différence, quant aux principes, est bien mince ; c'est à peu près le même droit, le même point de départ social, et très souvent les mêmes conclusions politiques. » — Aussi longtemps que le socialisme révolutionnaire, assaillant du donjon, l'attaqua avec ses seules forces et ses seules convoitises, l'assaut ne fut pas très redoutable. Mais un jour vint où beaucoup jugèrent la place compromise, sinon perdue : quand un gentilhomme prussien, peu suspect de tendresse pour le socialisme, le prince Carolath, put faire entendre à la chambre des seigneurs ces paroles mémorables : « Les socialistes ont séduit d'innombrables idéalistes. Ils déclarent qu'ils ont des tendances idéalistes : et, je suis bien forcé de le constater ici, nous sommes en train, en Allemagne, de perdre toute tendance idéaliste : nous sommes en proie aux faiseurs d'affaires et aux tripoteurs. » — Vrai pour l'Allemagne, ce langage l'est plus encore pour la France. A la même époque, un théoricien du socialisme, M. Benoît Malon, me disait avec beaucoup de sens : « Nous commençons à comprendre que nous avons fait fausse route avec nos revendications purement matérielles, et qu'il faut les vivifier par un principe moral, pour vaincre des adversaires dépourvus de principes. »

Je n'ai pas à m'étendre sur cette crue du socialisme, méthodique, irrésistible, qui tient l'Europe attentive depuis quelques années. Je veux seulement marquer le fait d'où découle tout entière

sa nouvelle puissance: le socialisme a capté le courant d'idéalisme qui se reformait partout durant ces mêmes années. Une conspiration tacite, inconsciente, s'est nouée entre des gens que tout sépare, depuis le prolétaire qui se rue aveuglément contre la machine sociale jusqu'aux conducteurs patentés de cette machine ; la conspiration commence à la haine d'en bas et finit à la vague pitié d'en haut, elle réunit les efforts de l'homme d'action et les complaisances de l'homme de pensée, elle rapproche à leur insu tous ceux qui souffrent du vieil ordre de choses, tous ceux qui en jouissent et le méprisent ; par les chemins les plus divers, elle les pousse pêle-mêle au même but, but visé par les uns, redouté par les autres qui s'y acheminent quand même, inaperçu du plus grand nombre. Ainsi canalisé par le socialisme, et faute d'autre objet où se prendre, le courant de réaction idéaliste qui nous entraîne ressemble de tous points à celui de 1848 ; il est formé par les mêmes causes, les mêmes dégoûts, les mêmes protestations de l'âme vide. Mais, il y a quarante ans, la démocratie balbutiait, le monde issu de la Révolution avait encore confiance en lui-même; la « folie rationnelle, » comme on l'a nommée, n'avait pas achevé sa démonstration d'impuissance. Le courant actuel trouve un lit mieux préparé, il vient battre des digues entièrement délabrées : plus général, plus impétueux, il rappelle à d'autres égards la débâcle du siècle dernier, quand toute une société se précipita dans l'inconnu, par lassitude ou par horreur de vivre sous les ruines d'un monde fini.

Le socialisme n'est pas seul à bénéficier des inquiétudes de nos esprits et de nos cœurs. Le troupeau errant des hommes s'est remis à tourner autour du vieux temple d'où il était sorti. Des lumières longtemps voilées se rallument dans ce temple. Avec défiance encore, mais avec une interrogation attentive, les passans se rapprochent, ils regardent ces clartés oubliées. Rentreront-ils en masse dans la maison de paix? Y rentreront-ils avant que se produise un de ces grands effondremens qui ont toujours ramené l'humanité au souci de ses destinées surhumaines, alors que, suivant le beau mot de Ségur, « la terre lui manquant, elle s'appuyait du ciel? » C'est le secret de Dieu. Mais lors même que l'action de l'Église retrouverait son ancienne efficace, elle ne s'exercerait plus pour protéger un ordre social qui n'a pas tenu compte de ses principes. L'Église se désintéresse visiblement de ce qu'elle sent condamné. D'un mouvement insensible et prudent, elle passe du côté des assaillans, elle se prépare à les recueillir après leur victoire, le jour où ils reconnaîtront leur impuissance à organiser le pays conquis. Déjà les plus hardis, parmi les ministres et les enfans de l'Église, essaient d'ébaucher l'alliance future, ils

prennent en main les revendications populaires. Quelles que soient l'audace et la bonne foi des socialistes chrétiens, une fusion prochaine et complète des deux courans paraît peu probable; mais c'est assez qu'ils confluent sur quelques points pour que le flot destructeur acquière une nouvelle force.

Tout concourt à le grossir; jusqu'à ce retour d'atavisme que l'on a baptisé du nom d'antisémitisme. Il a fait d'abord sourire ceux qui partagent une erreur commune et croient que le fond essentiel des sentimens, des passions, a été modifié par le progrès chez l'homme de nos jours. Cependant, l'antisémitisme est vite devenu l'un des facteurs principaux de l'évolution sociale, à Vienne, à Berlin, à Paris, comme dans les steppes de la Russie et dans les plaines du Danube. Devant ce phénomène, il faut s'armer de tout ce qui nous reste d'humanité, de raison, de clairvoyance. D'humanité et de raison, pour résister à l'envie, aux violences, aux proscriptions de caste et de race. De clairvoyance, pour comprendre que tout n'est pas vain dans l'irritation populaire, et qu'il la faut toujours juger avec la règle de Pascal: « La vérité est bien dans leurs opinions, mais non pas au point où ils se figurent. » L'État, si vigilant contre les grandes associations spirituelles, en a favorisé une seule au détriment de toutes les autres; s'il persiste dans sa partialité pour un seul élément des forces nationales, s'il s'agrège avec peu de tact des élémens étrangers ou mal assimilés, il se trouvera désarmé, dans un avenir prochain, pour défendre ses protégés contre un irrésistible mouvement ethnique.

Ainsi, le courant monte et se précipite contre l'édifice où nous étions campés; jailli des misères et des colères d'en bas, activé par le souffle d'idéal qui passe en haut sur les âmes, grossi par tous les affluens, il ne rencontre plus même chez nous la barrière telle quelle d'un gouvernement régulier... Tandis que j'écris ceci, la neige tombe d'un lugubre ciel de décembre; et ma pensée court à ce cimetière de village, où, sous cette neige, à cette heure, les gens de science et de loi tirent de la boue glacée ce pauvre corps, jouet des folles fantaisies de la foule. Je vois la scène sinistre, les augures fouillant ces entrailles pour y chercher le secret de la mort, comme si l'on attendait d'y trouver aussi le secret de notre dissolution sociale. Ayez le courage de regarder ce tableau : c'est le meilleur symbole de l'heure présente. Ce qu'ils font là-bas, je le fais dans ce travail, nous le faisons tous, nous qui fouillons de notre plume les restes d'un monde décomposé. On a crié à ce spectre : Lazare, lève-toi pour dénoncer. — Qui dira à notre monde : Lazare, lève-toi pour revivre? — Celui qui l'a dit une fois, que ne le redit-il encore!

III.

Décrire le mal n'est qu'un exercice de philosophie; récriminer contre ce mal, une satisfaction d'opposant politique. Le remède, le mode d'action immédiate dans notre pays, voilà ce que doit chercher un cœur patriote. — Soin inutile, diront les pessimistes; les dés de fer du destin sont jetés, on ne pourra reconstruire qu'après le passage de la trombe. Peut-être voient-ils trop bien, et je leur ai fait la part belle dans les considérations qui précèdent. Mais on perd le nom d'homme quand on ne lutte pas jusqu'à la dernière minute, tant qu'il reste une chance de soutenir la maison en la réparant.

Laissons de côté pour l'instant les espoirs à longue échéance, où les volontés particulières ne peuvent pas grand'chose : réforme des mœurs, restauration des idées saines, transformation des esprits par l'éducation; admirables sujets à mettre en vers latins, comme dit l'autre, thèmes de harangues universitaires; on ne fait ni vers ni harangues pendant que la maison croule. Écoutons avec sympathie, mais sans beaucoup d'illusion, les nobles voix qui préconisent le groupement et l'initiative des honnêtes gens. Une fâcheuse expérience nous enseigne qu'il y a incompatibilité entre ces deux mots, *initiative* et *honnêtes gens*. Les honnêtes gens appuient quelquefois les efforts que l'on tente pour leur salut, c'est grand bonheur quand ils ne les contrarient pas; ils ne les provoquent jamais. Écoutons de même avec admiration les hommes de bonne volonté, quand ils opposent aux images trop noires de notre état social les œuvres d'assistance et de rapprochement fondées en si grand nombre par leurs soins; on ne saurait trop les encourager; mais je ne puis partager la confiance que mettent en leurs préservatifs ces quelques justes, qui ne sauveront pas Sodome; je crains que les exemples individuels ne suffisent plus, à l'heure présente, s'ils ne sont pas secondés par une direction générale et méthodique. Écoutons enfin toutes les sages et belles paroles qu'on entend, on n'en entendit jamais davantage; constatons seulement qu'elles éveillent peu d'échos, parce que ce pays attend des actes, parce qu'il est las de la parole, quand elle n'est pas mère d'un acte.

Écartons d'autre part toutes les offres de remèdes qui ne sont que des récriminations déguisées, des plaidoyers pour ou contre tel moment du passé. Nul ne peut ressusciter le passé, ni abolir les conséquences qu'il a engendrées. Écartons d'une main respectueuse, mais ferme, ceux qui imputent tous nos maux à notre étiquette de gouvernement, ceux qui feignent de croire que ces maux guériront miraculeusement par la vertu seule de cette étiquette. Les premiers

regrettent l'ombre tutélaire d'un arbre mort. Il n'est au pouvoir de personne de redresser l'arbre sur ses racines séchées. Notre seul espoir réside dans les réserves d'énergie cachées au fond de notre peuple ; or, on obtiendra tout de ce peuple, sauf qu'il renonce au mot de république. N'oublions pas qu'il a mis dans ces syllabes mystiques le peu d'idéalisme qui lui reste, c'est-à-dire la seule force de foi que nous puissions utiliser pour son bien à l'intérieur, pour sa défense au dehors. Il a transporté sur ce dogme le dévoûment, le loyalisme, la tendresse naïve que ses pères prodiguaient à une race royale. Il dit, comme le Strozzi de *Lorenzaccio :* — « La république, il nous faut ce mot-là. Et quand ce ne serait qu'un mot, c'est quelque chose, puisque les peuples se lèvent quand il traverse l'air. » — Il semble en vérité qu'adversaires et défenseurs du mot s'entendent pour le rapetisser : les uns par leur entêtement à croire qu'on peut encore l'arracher de l'âme française, par leur obstination à le ravaler dans un parti ; les autres, par leur âpreté à le revendiquer comme l'enseigne exclusive de ce parti. Tels des enfans qui prétendraient supprimer ou accaparer pour quelques-uns d'entre eux la lumière du soleil, alors qu'il est au zénith. Si l'on dépensait au dehors l'ardeur gaspillée au dedans à ces luttes byzantines, le mot serait vite anobli, incontesté ; au-dessus des monarchies menacées qui nous entourent, le nom de la république française sonnerait comme sonnait jadis celui de la république romaine. — Écartons ces querelles nominales ; écartons aussi les médecins qui se flattent de nous rendre la santé avec des formules cabalistiques, de nouvelles combinaisons constitutionnelles, des revisions du pacte fondamental ; famille bâtarde de Sieyès, idéologues jugés d'avance par le mot de leur père après la grande crise : — « Qu'avez-vous fait? — J'ai vécu. » — La meilleure constitution est celle que l'on a, pourvu qu'elle soit gardée par des mains fortes et habiles.

Dans notre Babel où chacun donne une consultation différente sur la chose publique, il n'est pas difficile de discerner sous cette cacophonie le besoin commun, l'aspiration universelle. On veut une direction ferme et suivie ; et on ne l'attend que d'un homme. La masse de notre peuple joint l'horreur des révolutions au désir d'une forte protection nationale et sociale ; par suite de traditions encore vivantes, d'un instinct de race que l'on peut proclamer très haut, parce qu'il est l'instinct du bon sens, elle ne croit à l'efficacité de cette protection qu'en la voyant incarnée dans un nom, dans une physionomie, et surtout dans un cœur. L'élite pense de même, parce que l'élite, qui se connaît bien, se sent plus faible encore que la masse et se défie davantage de sa propre capacité à se conduire. Tous ne l'avouent pas ; beaucoup sont retenus en public par je ne sais quel respect humain, par la crainte de paraître pactiser avec une

récente et méchante aventure, par de vieilles habitudes de langage et de style contractées dans l'opposition, sous « le tyran. » Tous le pensent, ceux-là mêmes qui disent ou impriment officiellement le contraire. Qui de nous n'a vu quelque publiciste de ses amis, encore échauffé de l'article qu'il venait d'écrire sur les dangers du pouvoir personnel, poser la plume et s'écrier dans l'intimité : « Où est-il, l'homme ? » Durant les jours de crise grave comme ceux que nous traversons, les masques tombent, l'attente secrète devient un appel pressant au Messie inconnu. Notre société peut s'appliquer à cette heure la belle image de Plotin : elle aussi ressemble à ces voyageurs perdus dans la nuit, assis en silence au bord de la mer, attendant que le soleil se lève enfin au-dessus des flots.

Je n'y vois pas de honte, pour ma part. La honte, c'est d'estimer assez peu cette terre de France pour décréter *a priori* que désormais, dans les grands besoins nationaux, elle ne pourra plus enfanter qu'un dictateur funeste, soldat d'aventure ou politicien sans scrupules. Est-elle donc close, l'histoire de cette race fertile, l'histoire qui va de Charles Martel à Jeanne d'Arc, à Henri IV, à Bonaparte, à Gambetta? Et si l'exaspération des mécontentemens a failli livrer une république à un Boulanger, n'a-t-on pas vu des républiques défendues et respectées par un Cavaignac, un Washington? Vraiment, on oublie trop les bonnes chances pour ne se souvenir que des pires. Reconnaissons cependant que cette attente vague est un danger, une tentation offerte aux intrigans ambitieux. D'ailleurs elle risque de se prolonger indéfiniment ; il ne dépend pas de nous de faire surgir l'inconnu providentiel, persuasif comme Gambetta, organisateur comme Bonaparte, honnête comme Washington. Avant que se montre le phénix de nos rêves, nous pouvons sombrer dans l'anarchie ; et la sagesse commande de faire face au péril avec les instrumens que l'on a sous la main. C'est la conclusion où je voulais venir. Ici, je demande la permission de dire respectueusement et librement toute ma pensée.

M. le président de la république n'a qu'un tort, c'est d'ignorer sa force. Arrivé à cette haute charge sans brigues et sans fracas, avec une réputation modeste, mais intacte, il s'est lentement établi dans l'opinion, il y a grandi, servi par son attitude irréprochable et par les bonheurs inespérés qui marquaient sa magistrature. Pour tout notre peuple, il est l'homme de l'Exposition, l'homme de Cronstadt ; et de plus l'honnête homme par excellence, en un temps où chacun est traité de voleur. Je crois n'être démenti par aucun de ceux qui ont parcouru depuis deux ans nos départemens reculés, si j'avance que dans ces milieux ruraux un seul

nom est respecté, puissant, populaire : le nom de l'inaugurateur de l'Exposition, de « l'ami du tsar. » D'autres hommes d'État peuvent faire plus grande figure dans nos sphères politiques : le bruit de leur mérite arrive à peine aux masses sourdes, qui n'ont de place dans la maison que pour un portrait, dans la mémoire que pour un nom. Toutes les machines que ces habiles pourraient combiner ne prévaudraient pas dans les campagnes contre un mot direct du président. — Mais le président est prisonnier dans une constitution qui l'annihile ! — Lieu-commun que l'on répète de confiance, faute d'y aller voir. Relisez la constitution ; elle donne au chef de l'État des pouvoirs plus que suffisans pour gouverner. — Le président a l'initiative des lois, concurremment avec les membres des deux chambres. — Il dispose de la force armée, il nomme à tous les emplois civils et militaires. — Le président communique avec les chambres par des messages, qui sont lus par un ministre. — Le président peut, par un message motivé, demander aux deux chambres une nouvelle délibération, qui ne peut lui être refusée. — Le président peut ajourner les chambres, pour un mois, deux fois dans la même session ; il peut, sur l'avis conforme du sénat, dissoudre la chambre des députés. — Et ce sont là ses fonctions prévues, régulières. En outre, aucun texte ne limite sa liberté dans le choix de ses ministres ; rien ne lui interdit les messages directs au pays. Le président n'est pas prisonnier dans la constitution ; il est le prisonnier d'une tradition faussée. N'en est-on pas venu, sous l'obsession des souvenirs irritans d'autres époques, à considérer comme une sorte de coup d'État l'exercice normal du droit de dissolution, si fréquent dans la vie constitutionnelle des nations voisines ?

Supposons qu'à la prochaine crise, quand on sera descendu de quelques degrés encore dans l'anarchie, M. le président de la République veuille enfin rassurer et gouverner le pays ; qu'il compose un cabinet d'hommes d'affaires, pris dans le sénat ou au dehors, armés d'un décret de dissolution : si ces hommes sont encore obscurs, qu'importe, pourvu qu'ils soient compétens dans leurs administrations respectives ? — Je gagerais ce que j'ai de plus cher au monde qu'après un pareil acte, le pays, consulté au nom du président, lui enverrait une majorité compacte, docile sous la main du chef de l'État. — Mais ce seraient là des innovations effrayantes ! — En apparence ; moins effrayantes à coup sûr que le gâchis résultant des moindres incidens, avec la routine présente. Préfère-t-on mourir de mort lente ! Comme le dit Stuart Mill, « quand on a pour objet d'élever la condition permanente d'un peuple, les petits moyens ne produisent pas seulement de

petits effets, ils ne produisent aucun effet. » Ah! sans doute, quelques feuilles crieraient à tue-tête, le premier jour, à la trahison, au coup d'État, au pouvoir personnel. Fort de sa conscience, les textes en main, le président pourrait laisser passer l'orage avec tranquillité; s'il savait seulement combien la France est indifférente à tout le personnel politique avec lequel on la confond, et combien, derrière notre rideau parisien, l'âme populaire se soucie peu de tout ce qui enflamme les spécialistes : traditions parlementaires, concentration républicaine, dosages de groupes et d'ambitions. On se trompe sur le pays, parce qu'on le juge d'après ses votes; or, les aspirations nouvelles d'un peuple se traduisent rarement par des votes; en temps ordinaire et en l'absence de toute indication supérieure, les votes n'expriment exactement que le rapport entre la force du gouvernement et la force des anciens partis d'opposition. Quand cette dernière décroît, le pouvoir existant semble gagner tout ce qu'elle perd, parce que les électeurs n'ont à choisir qu'entre deux termes; la masse est trop esclave de l'habitude, trop paresseuse pour en inventer un troisième. Qu'on dissolve la chambre sans indication, et le pays renverra à peu près les mêmes députés. Mais vienne une direction claire, énergique, qui donne une formule aux aspirations confuses, et de ce même corps électoral sortira une représentation toute différente. Gouverner, c'est prévoir, a-t-on dit souvent: prévoir est beaucoup d'ambition pour l'homme; on dirait mieux et plus modestement : gouverner, c'est revoir. Qu'on se rappelle l'histoire d'hier, et, entre tant d'autres leçons, la stupeur produite par la première élection du Nord : malgré l'administration, malgré la grande presse, malgré les comités organisés, tout un département s'évadait en quelques jours des cadres accoutumés, parce qu'il avait vu luire une espérance d'en sortir. — M. le président de la République peut provoquer sur tout le territoire cette même évasion, en faisant briller de nouveau l'espérance d'un gouvernement; sans périls pour nous, cette fois, et sans remords pour lui.

L'instrument une fois acquis par ce premier acte d'énergie légale, — et on ne peut l'acquérir qu'à ce prix, — nous verrions enfin un pouvoir organisé pour la vie gouvernementale, et non plus pour l'agonie de chaque jour dans les capitulations parlementaires. Pour peu qu'il fût délégué en des mains capables, ce pouvoir ne s'userait plus sur les menus incidens qui énervent l'opinion; il poursuivrait résolument, méthodiquement, les quatre grandes tâches que ce moment de l'histoire impose à notre pays. D'abord et avant tout, la tâche sacrée de relèvement, de préparation du rachat : elle est heureusement commencée, il ne s'agit que de la continuer, en rendant à nos amis une confiance peut-être ébranlée. — La tâche colo-

niale, l'organisation de ce nouvel empire qui est aujourd'hui une charge et le trop fidèle miroir de l'anarchie de la métropole; tâche de première conséquence, parce que la question sociale et la question coloniale sont les deux données inséparables d'un même problème; tous les esprits réfléchis en aperçoivent l'intime corrélation ; les colonies peuvent seules nous fournir la soupape de sûreté indispensable pour nos besoins économiques, pour l'élimination et l'emploi utile de nos élémens perturbateurs. — La tâche sociale ; non plus des lois de circonstance, loques de hasard cousues sur un vêtement hors d'usage ; mais la refonte raisonnée du code Napoléon, monument admirable pour l'époque dont il servit les besoins, insuffisant pour notre époque dont il ne pouvait prévoir les transformations radicales ; ce code ne répond plus aux exigences de notre vie sociale, organisée sur d'autres bases par l'avènement de la démocratie, le développement du crédit, la grande industrie, les grandes inventions ; institué pour protéger la propriété, il attend son complément indispensable, le code protecteur du travail ; hérissé de formalités qui rendent difficiles aux petits tous les actes qu'il faudrait leur faciliter, il s'oppose à la simplification et à l'accélération de la justice, aux réformes que demandait déjà Gambetta, il y a douze ans, dans son discours de Belleville. — La tâche pacificatrice enfin, la clôture des luttes religieuses ; l'heure presse, si l'on veut mettre à profit la modération et le bon vouloir d'un pape de génie, qui a l'intelligence du possible chez nous ; un pouvoir juste doit concilier l'exercice de la liberté vraiment nécessaire, la liberté de penser, et le respect dû à la foi du plus grand nombre, à la tradition nationale, à la tradition de tout le monde civilisé. Je dis le respect, je ne dis pas la tolérance : ce mot n'est pas français dans cette acception ; on ne tolère qu'un mal ; personne ne soutiendra que la religion soit un mal. Je ne prétends point que cette dernière tâche soit facile ; à la tenter, on peut être vaincu ; mais qui craindra de l'aborder n'aura ni le crédit ni l'estime nécessaires pour gouverner ; c'est le pas difficile, c'est donc le pas qu'il faut franchir d'abord pour faire juger toute la suite de la marche. C'est l'épreuve où amis et ennemis guettent l'homme de cœur, celui qui ne fuira plus devant les orages, qui inspirera confiance aux autres parce qu'il aura confiance en soi. — J'ai toujours admiré le mot profond que les Juifs adressaient au Christ, quand il faisait acte d'autorité dans le Temple : *Quod signum ostendis nobis quia hæc facis ?* — Quel signe nous montrez-vous pour intervenir dans nos affaires ? — Ils ne disaient pas : quel droit ? mais : quel miracle, quel signe de la mission ? comme l'on demande à un officier son brevet avant de lui obéir. C'est le dernier mot de la politique humaine. Les hommes n'exigent plus de miracles ; ils demandent

toujours le signe de la mission : et ce signe, aujourd'hui, en France, c'est la volonté; je crois bien voir la pierre de touche où nous la reconnaîtrons.

Si le premier magistrat de notre république décline cette haute mission, je crains fort que ses services antérieurs lui soient comptés de peu, aux jours des crises prochaines. Ce qu'un grand peuple réclame de son chef aux heures périlleuses, ce n'est point la correction, dont il se soucie médiocrement; le peuple sent d'instinct que son élu a une obligation supérieure, protéger la patrie par tous les moyens légaux; quand ce chef agit avec la conscience de sa responsabilité, le peuple l'absout, même incorrect, même malheureux; il le condamne innocent, mais inactif. — Notre espoir doit-il être trompé? Alors, on se reprendra à rêver de l'inconnu. Suivant le mot de M. Renan sur les périodes messianiques, mot qui dit tout dans son raccourci, « l'attente créera son objet. » Objet nécessaire et redoutable, dont nous pâtirons peut-être cruellement, si nous négligeons de bien vérifier le signe de la mission, le caractère.

Je relis ces pages sans illusion. Elles ne peuvent que froisser le rideau dont je parlais plus haut, ce rideau des classes dites dirigeantes, où beaucoup d'hommes du passé n'ont rien appris, où beaucoup d'hommes du présent sont aveuglés par les intérêts. Je suis fixé d'avance, ceux-là taxeront mes réflexions de paradoxes, d'enfantillages irréalisables. Qu'importe, si quelques-unes de ces réflexions traversent le rideau, si elles vont toucher, dans la masse où je soupçonne les mêmes pensées, quelques-uns de ces amis inconnus avec qui l'on se sent en communion. Je leur dédie cet écrit désintéressé, étranger à toute suggestion du dehors, et dont je n'attends que des ennuis. Il pourrait porter pour épigraphe ces mots de l'honnête et sage Mallet du Pan, dans sa *Correspondance politique pour servir à l'histoire du républicanisme français en* 1796 : « Je vais faire une moisson de mécontens. J'ai écrit comme j'écrirais dans vingt ans. Il ne reste d'autre bien que l'indépendance, il faut s'en servir à se soulager. » — Voilà le faix déchargé, avec les sentimens du soldat occasionnel qui accomplit le devoir civique des vingt-huit jours. Et maintenant, quelle joie de revenir, avec l'an nouveau, à la littérature, à l'histoire apaisée! Rentrons dans notre famille : *Cosmopolis* attend sur la table; nous irons ce soir oublier à Rome, et y rapprendre aussi comment les mondes nouveaux renaissent des mondes anéantis.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra : *Samson et Dalila*, opéra en 3 actes; paroles de M. F. Lemaire; musique de M. Saint-Saëns; *Stratonice*, opéra en 1 acte; paroles de M. L. Gallet; musique de M. Fournier-Alix.

Il y a deux ans (1), j'ai dit beaucoup de bien de *Samson et Dalila*. J'en voudrais dire encore aujourd'hui, sans craindre d'en jamais trop dire. L'œuvre de M. Saint-Saëns est décidément et restera parmi les chefs-d'œuvre de notre époque. Que dis-je? elle reste déjà, car elle a déjà son passé. Ignorée durant une quinzaine d'années, elle fit, parmi nous, au théâtre lyrique de l'Éden, en 1890, une brillante, mais courte apparition; puis elle rentra dans l'ombre. Voici qu'elle en sort de nouveau, glorieusement et, j'espère, pour toujours. Dans le silence et la retraite, elle s'est encore fortifiée et embellie. Le temps jusqu'ici ne l'entame pas; il la consacre.

Samson et Dalila me semble une des très rares œuvres contemporaines, la seule peut-être, qui nous inspire à tous, musiciens et profanes, des sentimens de même nature que les œuvres classiques : aux uns, l'admiration pure; aux autres, une admiration où se mêle beaucoup de déférence, avec quelque froideur et, pourquoi ne pas le dire, puisque eux-mêmes l'avouent, un peu d'ennui. Classique, la musique de M. Saint-Saëns l'est en effet, et dans plus d'une acception du mot. D'abord, dans l'acception étymologique et latine. On appelait à Rome *classici* les citoyens de la première classe, de la plus riche, ceux qui possédaient un revenu supérieur à une somme déterminée. Aulu-Gelle, dit Sainte-Beuve, appliqua le terme à certains écrivains : — « Un écrivain de valeur et de marque, *classicus assiduusque scriptor*, un écrivain qui compte, qui a du bien au soleil et qui n'est pas confondu dans la foule des prolétaires. » — En musique, personne, n'est-ce pas, ne con-

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre 1890.

teste que M. Saint-Saëns soit bien de ceux-là. Ce n'est pas tout : pour nous, Français, le mot classique implique toujours dans la littérature et dans l'art la présence de qualités que les œuvres de notre XVIIe siècle surtout ont possédées à un degré éminent : la sagesse, l'ordre, la mesure, la régularité, la raison. En ce sens-là encore et surtout, M. Saint-Saëns paraît être le plus classique de nos musiciens; il l'est plus que M. Reyer, plus que M. Massenet, peut-être plus que M. Gounod lui-même : — « Le chef-d'œuvre, ajoute Sainte-Beuve, que cette théorie du classique aime à citer et qui réunit en effet toutes les conditions de prudence, de force, d'audace graduelle, d'élévation morale et de grandeur, c'est *Athalie.* » — C'est d'*Athalie* justement que nous serions le plus tenté, tout en gardant les distances, de rapprocher *Samson et Dalila;* les deux œuvres sont de la même famille : je ne dis pas sœurs, ce serait trop pour la modestie du musicien, mais parentes, cela peut suffire à son honneur. Et cela suffit aussi pour que les « abonnés » de M. Bertrand prennent à l'Opéra le même plaisir, respectueux et calme, que les « abonnés » de M. Claretie prennent à la tragédie. J'accorde que certaines pages de *Samson et Dalila* sont fort sérieuses, austères même, que, pour les apprécier, il faut beaucoup aimer la musique. Mais pour aimer la musique, surtout lorsqu'elle est, comme dans les pages auxquelles nous faisons allusion, de la musique pure, presque seulement de la musique, la première condition est de l'écouter. Or à l'Opéra personne n'écoute, et l'insensibilité du public, cette insensibilité dont il est le premier à se plaindre, provient moins de son inintelligence que de son inattention. Ils ne comprennent pas, ils ne sentent pas, ils n'aiment pas les œuvres des maîtres, parce qu'ils ne se soumettent pas d'abord au plus grand, au seul maître, qui est intérieur. Savez-vous d'où vient cette buée, ce léger brouillard qu'on voit toujours flotter dans la salle de l'Opéra? C'est la poussière des menus propos et des paroles inutiles. Quand les spectateurs feront le silence, non-seulement autour d'eux, mais en eux, alors ils entendront et ils admireront, et la noble partition n'aura plus rien qui les intimide ni les ennuie. Si l'action y languit parfois, la musique n'y faiblit jamais, et cette constance de la beauté, je ne dis pas technique, mais spécifique, exclusivement sonore, donne à l'œuvre de M. Saint-Saëns une sorte d'intérêt de plus en plus rare aujourd'hui.

Ainsi le finale du dernier acte est un chef-d'œuvre avant tout musical. Mais que fallait-il de plus ici? Nous sommes dans le temple de Dagon. Le grand-prêtre, Dalila la prêtresse, célèbrent les mystères et chantent la gloire du dieu; la foule à genoux leur répond. Il convient d'écouter et d'admirer ce morceau comme une symphonie avec soli et chœurs, de l'entendre un peu comme on contemple une œuvre d'architecture. Il faut jouir ainsi de cette combinaison de lignes,

de cette arabesque tournoyante, de ces formes sonores et mouvementées. Il a la précision, la rigueur de Bach, ce canon des deux voix partant l'une après l'autre et scandant de notes vigoureuses l'imperturbable dessin de l'accompagnement. *Gloire à Dagon vainqueur!* chantent-elles ensemble, à une demi-mesure de distance, et rien que dans l'attaque de ce début on sent, on voit presque le geste qui l'accompagne, le geste et l'attitude de l'offrande, les yeux levés, les mains tendues vers l'idole, pendant que le trait obstiné des violons s'enroule comme un feston autour des coupes d'or. Peu ou point de modulations; ni changement de ton, ni changement de rythme; la mélodie ne tombe et ne retombe que sur deux notes, tonique et dominante, comme sur deux enclumes alternées. Sous les réponses du peuple seulement, l'harmonie change et prend je ne sais quelle douceur orientale et hiératique. Sur les patènes sacrées, les parfums s'allument; l'encens rougit, il pétille, et de l'orchestre et des voix les étincelles et les fusées jaillissent. La spirale sonore accélère son mouvement; toujours plus serrée, elle rejette hors d'elle-même les gammes plus sifflantes et plus rapides. Et pourtant cet effet de tourbillon, de vertige et d'orgie circulaire est obtenu par les moyens classiques, scolastiques même, et si on se reporte au chœur des Derviches des *Ruines d'Athènes*, que ce finale rappelle, *longo sed proximus intervallo*, l'inspiration de Beethoven paraît moderne et « avancée » auprès de celle-ci.

L'ouvrage contient d'autres pages encore plus sérieusement belles, et dont le public ne semble point assez touché : c'est tout le début du premier acte que je veux dire. Sans doute on peut trouver là quelques longueurs, ne fût-ce que l'air archaïque d'Abimélech, satrape de Gaza. Les Hébreux opprimés se plaignent abondamment; mais que leurs plaintes ont de tristesse et de majesté! Qu'elles ont de variété même, allant de la mélancolie et de l'accablement à l'espérance, à la révolte et à la fureur! Là encore triomphe la forme classique, la phrase aussi noble, aussi pure que l'alexandrin hébraïque de Racine. Quel beau langage il parle, ou plutôt il chante, M. Saint-Saëns! Style d'oratorio, dit-on, plutôt que d'opéra. Qu'importe? Style de chef-d'œuvre, toujours éloquent, toujours fort, et de cette force égale, « très différente de la violence spasmodique, » et que Carlyle reconnaît chez les héros. Pas une faiblesse et pas une surcharge non plus; pas un ornement ni une redondance; pas une épithète pour ainsi dire; le sentiment exprimé dans toute sa puissance, mais rien d'étranger, et presque rien d'accessoire au sentiment, et cela encore est très classique. Écoutez (je suppose que par miracle vous arriviez pour le début de l'ouvrage), écoutez le premier chœur, l'admirable *Super flumina Babylonis* qui se déroule derrière le rideau. A peine si l'accompagnement éveille par sa fluidité l'image du fleuve étranger; l'important, l'essentiel, c'est

la honte, la douleur, c'est l'âme, la grande âme de la foule, et dans ce magnifique prologue c'est elle surtout qui gémit et désespère :

Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous.
De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée,
Et sa miséricorde à la fin s'est lassée.
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
De merveilles sans nombre effrayer les humains.
L'arche sainte est muette et ne rend plus d'oracles.
— Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles!..

Si la réplique de Joad est superbe d'assurance et de foi, celle de Samson : *Implorons à genoux le Seigneur qui nous aime*, péroraison héroïque et sacrée, strophe de feu, volant sur l'aile des harpes, couronnée de notes éclatantes, ne vous semble-t-elle pas plus belle encore, plus belle de tout le surcroît de beauté que donne la musique à la parole humaine? Classique aussi, classique toujours, le cantique de guerre : *Israël, romps ta chaîne*, où le musicien paraît s'être souvenu d'un modèle que sans doute on n'égalera pas, mais qu'on peut imiter: l'hymne du *Prophète : Roi du Ciel et des Anges*. La rencontre entre les deux inspirations mérite d'être remarquée. Jusque dans le détail les deux morceaux se ressemblent : même tonalité, même rythme, même carrure. Chez M. Saint-Saëns, même recherche que chez Meyerbeer, ou même instinct peut-être, de la vérité, des nuances de la passion. Après Samson comme après Jean de Leyde, le chœur reprend le cantique ; mais sur un autre accompagnement, sur des accords non plus égrenés par les harpes, mais assénés durement par la masse de l'orchestre, et ce changement d'attaque et de timbre suffit à marquer la différence entre le héros et le peuple, entre l'enthousiasme du voyant et l'élan aveugle de la foule.

Nous parlions d'*Athalie ;* voici qu'une autre page de ce premier acte nous y ramène. Les Hébreux, fondant sur les Philistins, les ont taillés en pièces, et la scène reste vide pendant le combat. Puis une série d'accords longuement tenus se fait entendre, et le jour commence à poindre. A l'Opéra, par l'insuffisance ou l'hésitation du lever de soleil, l'effet de ce passage a été presque annulé. A l'Éden, il était considérable : les ondes lumineuses accompagnaient les ondes sonores, la clarté se répandait avec l'harmonie, et cette aurore, en quelques notes très simples, avait la grandeur sobre de cette autre aurore, en quelques mots très simples aussi :

Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte.

C'est à ces beautés-là, peut-être les moins accessibles, que je voulais m'arrêter d'abord, les autres pouvant mieux attendre qu'on les signale et

qu'on les loue. J'y arrive pourtant. En qualifiant de classique l'opéra de M. Saint-Saëns, je ne prétends nullement que la raison y paralyse l'imagination, y étouffe la sensibilité. Au contraire, par *Samson et Dalila*, plus que par nulle autre de ses œuvres, par l'air de Dalila à la fin du premier acte, par le duo d'amour, par la scène sublime de la meule, le maître répond, et avec quel éclat! à ceux qui l'accusent inconsidérément de sécheresse et de froideur. M. Taine a dit quelque part que l'art vit surtout de grands partis-pris. L'observation ne s'applique ni à tous les arts, ni toujours à l'art de M. Saint-Saëns lui-même (rappelez-vous *Ascanio*); mais elle convient parfaitement à *Samson*. Là se manifeste partout, dans la pensée et dans l'exécution, dans le fond et dans la forme, le parti-pris de la grandeur, et ce parti, ne le prend pas qui veut. Des quatre sentimens dont nous avons fait, en ces dernières années, des études successives : religion, amour, héroïsme, sentiment de la nature, les trois premiers sont ici portés à leur comble, et le dernier, s'il joue dans l'ensemble un rôle secondaire, y joue cependant son rôle. Quant aux autres, l'artiste en a pris non pas la fleur, mais le suc et la moelle. Il ne s'est point arrêté à la surface ni attardé aux alentours, parmi « cette infinité de petites affections et de petites circonstances qui accompagnent les passions de l'âme et qui en sont comme les satellites (1). » Non, c'est à ces passions mêmes, à ce qu'elles ont de plus général, je dirais presque de plus abstrait et partant de plus profond, qu'il s'est attaqué, et il n'a point été vaincu.

Partout la grandeur apparaît : non-seulement dans les pages héroïques et religieuses, mais jusque dans les pages d'amour. L'admirable duo du second acte approche des plus grands, non-seulement par la taille, mais par l'intensité de l'expression. De quelle envergure y sont les mélodies, une surtout, depuis longtemps fameuse à l'égal des mélodies immortelles, et qui sur l'auditoire le plus récalcitrant fait toujours passer le frisson du sublime! Par un privilège qui n'appartient qu'aux artistes de premier ordre, ce que l'âme a de plus chaleureux se concilie ici avec ce que l'art a de plus formel. M. Saint-Saëns a compris et fui le danger qui nous menace aujourd'hui. M. Renan le signalait naguère en écrivant : « L'art s'évanouirait dans le vague et dans l'insaisissable, le jour où il voudrait être infini dans ses formes comme il l'est dans ses conceptions. » Rien de plus juste : la conception de l'infini chez l'artiste ne se manifeste, et l'impression de l'infini ne se réalise chez l'auditeur ou le spectateur de l'œuvre d'art, que par le fini ou le défini de la forme. Mieux que pas un de ses contemporains, M. Saint-Saëns le sait ; chaque page, chaque mesure qu'il écrit en témoigne. Le frisson dont nous parlions tout à l'heure et qui secoue les foules, c'est, à n'en

(1) Perrault.

pas douter, le frisson de l'infini, mais provoqué par des formes sonores parfaitement arrêtées et précises. Il serait facile de le montrer et d'insister sur la coupe symétrique des strophes de Dalila, sur la régularité de l'accompagnement, l'équilibre des périodes, les réponses de l'orchestre à la voix, le renversement et la correspondance exacte des parties. Il serait facile enfin de trouver encore ici dans le nombre et la mesure les suprêmes raisons de la beauté, et de louer le musicien biblique avec les paroles de la Bible : *Omnia in numero et mensurâ disposuisti.*

Un autre chant d'amour a la même grandeur que le duo, et cela grâce aux mêmes moyens : c'est l'air de Dalila à la fin du premier acte. Là encore l'infini du sentiment tient comme en raccourci dans une forme limitée et pure. Cet air est pensé, composé, écrit ainsi que les pages impérissables : avec la même sûreté, la même netteté d'idée et de facture, avec la même méthode et la même eurythmie. On pourrait l'analyser comme un modèle du plus grand style musical. Quelle poésie, quel charme, avec quelle sagesse! Quel abandon à l'inspiration, mais quelle possession de soi et quelle maîtrise! Pas un effet cherché au loin; très peu de notes, évoluant lentement autour d'une note centrale qui les rappelle et les rassemble toutes : les unes aussi légères que des caresses; les autres, plus appuyées au contraire, chargées et lourdes de volupté. *Printemps qui commence, portant l'espérance!* J'aime sur ce dernier mot le grand intervalle franchi mollement. Puis, quand vient le reproche amer : *En vain je suis belle!* j'aime surtout la chaude effusion des violons renforçant la mélodie, j'aime cet orchestre accourant tout entier au secours de cette voix, j'aime cette poussée instrumentale et ce flot d'harmonie portant, comme un flocon d'écume à la crête des vagues, le provocant appel de l'enchanteresse. Enfin j'aime à sentir, sous le charme, et quand il le faut, sous le trouble de cette musique, la vigueur et la franchise, des muscles plutôt que des nerfs; rien de mou, rien d'efféminé; la sensualité sauvée par la grandeur; voilà bien la douceur des forts et le rayon de miel dans la gueule du lion.

De tant de belles pages, la plus belle pourrait bien être le lamento de Samson aveugle et tournant la meule. Je ne connais pas en musique d'aussi admirable expression du repentir; je n'en connais pas de plus admirable en poésie, et si David chanta les psaumes de la pénitence, c'est ainsi qu'il dut les chanter. Gluck lui-même, le maître des sublimes douleurs, avouerait, que dis-je, il envierait peut-être cette mélopée humiliée, contrite, où la honte et le regret du péché laissent encore tant de grandeur et de noblesse. Ici, comme partout ailleurs, classique est l'inspiration et classique la

forme. L'inspiration d'abord : c'est du dedans et non du dehors que s'inquiète la musique ; de l'âme et non des choses. L'appareil du supplice, le détail matériel de la meule, l'effort du prisonnier qui la pousse, tout cela n'est qu'indiqué par un léger accent ; le sentiment domine et absorbe la scène, à la magnificence de laquelle concourent l'orchestre et la voix, alternant en versets douloureux. Plus de trompettes pour répondre à Samson ; plus de harpes qui portent ses cantiques jusqu'au trône du Dieu des armées. Sa plainte n'éveille d'autres échos désormais que le gémissement d'un hautbois qui redit tout bas le deuil séculaire d'Israël ; sous les fenêtres du cachot le peuple lui aussi expie et pleure, maudissant le chef qui l'a livré. Plus bas, encore plus bas, le héros pénitent s'humilie, la clameur de reproche s'éloigne, s'éteint, mais toujours le hautbois soupire. On devine au dehors la nuit, la solitude, le silence...

Et de Jérusalem l'herbe cache les murs.

Si du fond nous passions à la forme, il serait aisé d'en montrer la pureté, la clarté, la précision et l'exactitude. La beauté de cette dernière page n'est pas seulement une beauté sainte ; c'est une beauté saine. Goethe, je crois, a dit : le classique est sain, le romantique est malade, et selon cette définition encore, le musicien de *Samson* est un grand classique.

L'interprétation de *Samson* à l'Opéra est dans l'ensemble au-dessous de ce qu'elle fut à l'Éden. Dans l'ensemble ou dans les ensembles plutôt. L'orchestre et les chœurs sonnaient autrement là-bas. Je me rappelle encore l'impression délicieuse et printanière que produisait l'adorable chœur des jeunes Philistines, au premier acte. Les Philistines, cette fois, m'ont paru plus mûres, avec je ne sais quoi de mou, de veule et de vieux dans la voix et l'intonation.

Mme Deschamps-Jehin a des notes superbes ; elle n'a même que de ces notes-là. On voudrait qu'elle en eût de plus émues, et comment dirais-je ? de plus troublées, de plus inquiétantes. On voudrait aussi peut-être plus de finesse, de poésie, de langueur, quelque chose du Cantique des cantiques. Mais quoi ! l'artiste a de la vaillance, une voix magnifique ; elle ne ravit point, mais elle satisfait. M. Vergnet, au contraire, nous a ravi par la pureté, la grandeur de son style et par une chaleur qu'on ne lui connaissait pas. Mais d'où vient le « vieillard hébreu » du premier acte ? De Marseille sans doute. Il l'y faudrait renvoyer et confier à une voix moins ridicule le rôle, très important à la fin du premier acte, de cet israélite âgé.

C'est un joli sujet que celui de *Stratonice*, emprunté à un récit de Lucien : *la Déesse de Syrie*. Séleucus Nicanor, roi de Syrie, est sur le

point d'épouser une princesse grecque, nommée Stratonice. Cependant le fils du roi, le jeune Antiochus, se meurt d'un mal mystérieux, que personne ne peut guérir, ou seulement comprendre. Mais un regard surpris entre le prince malade et Stratonice éclaire le médecin attentif. C'est d'amour que languit le jeune homme, d'un amour partagé par Stratonice, et que tous deux allaient héroïquement sacrifier. Séleucus averti refuse le double sacrifice, et met généreusement la main de son fils dans celle de sa fiancée.

Cette édifiante histoire a eu la rare fortune d'inspirer à trois grands artistes un poème, une partition et un tableau, et le prince dilettante, ami de tous les arts, qui possède la *Stratonice* d'Ingres, pourrait se donner le triple plaisir d'écouter devant la toile du peintre les vers du poète et les mélodies du musicien.

Le poète, c'est André Chénier. De *la Déesse de Syrie* il a fait *le Jeune malade*. Il a modifié le sujet, le dépouillant de tout caractère princier d'abord, puis de tout caractère moral. Plus de roi, ni de fils de roi ; plus d'émulation ni d'abnégation d'amour. Le « jeune malade » n'a pas de rival à redouter. De là vient que l'églogue de Chénier est peut-être, des trois œuvres, celle qui laisse la plus complète impression de bonheur. Dès que la jeune fille apparaît au chevet de celui qu'elle vient guérir, il ne reste au front et dans l'âme de personne l'ombre ni d'une arrière-pensée ni d'un regret. Pas une larme, même furtive, ne paiera cette joie, qui n'est faite d'aucun sacrifice. Si Chénier a simplifié le sujet, il l'a surtout poétisé. Il a embaumé son églogue d'un parfum qui manque à la partition et au tableau : le parfum de la nature et de la nature antique. Il a mis sur les lèvres tremblantes de son jeune malade des soupirs, des appels aussi passionnés que les élans de Virgile vers la fraîcheur des bois, vers la clarté des sommets où dansent les vierges de Laconie.

O coteaux d'Érymanthe ! O vallons ! ô bocages !
O vent sonore et frais qui troublais le feuillage
Et faisais frémir l'onde, et sur leur jeune sein
Agitais les replis de leurs robes de lin.
De légères beautés troupe agile et dansante !
Tu sais, tu sais, ma mère, aux bords de l'Erymanthe,
Là, ni loups ravisseurs, ni serpens, ni poisons.
O visages divins ! ô flûtes ! ô chansons !
. . . . . .
Oh ! portez, portez-moi sur les bords d'Érymanthe !
Que je la voie encor, cette nymphe dansante !
Oh ! que je voie au loin la fumée à longs flots
S'élever de ce toit, au bord de cet enclos !

Ni chez le peintre, ni chez le musicien on ne retrouve cette note rustique et ce sentiment de la nature. Plus classiques tous deux, ils

ont encadré la partition et le tableau dans l'architecture d'un palais antique. Le quatuor de l'opéra ressemble étonnamment à la toile d'Ingres. Vous vous rappelez celle-ci : le prince est malade, « l'insensé tremble sous ses tapis. » De son bras ramené, par un geste de désespoir, presque de honte, il dérobe son visage au médecin qui l'observe. L'attitude du père est superbe : plus qu'agenouillé, couché de tout son long sur le lit où souffre son fils, les plis de son manteau prolongent sa magnifique silhouette. Quant à Stratonice, elle détourne les yeux. Un peu à l'écart, soutenant d'une main sa jolie tête, ainsi que la Polymnie antique, elle sourit vaguement; elle sourit pour elle-même, pour elle seule, d'un fin sourire où se mêlent les plus exquises nuances d'une âme féminine : sourire de modestie et presque d'orgueil aussi ; de confusion et de pudeur, mais de plaisir, de coquetterie et d'amour.

En parlant peinture, il me semble parler musique. Ouvrez la partition et, dans le quatuor en question, vous retrouverez l'ordonnance du tableau, l'économie et l'architecture de l'ensemble; chez le musicien comme chez le peintre, le dessin plus beau que la couleur, la passion concentrée, n'allant jamais jusqu'au désordre, encore moins jusqu'à la grimace, et ne déformant jamais la beauté. Je vous signale encore la rudesse farouche des réponses d'Antiochus au médecin qui l'interroge, le solo de violoncelle annonçant la venue du roi, surtout la délicieuse entrée de Stratonice. Le médecin, le roi, se sont approchés tour à tour du prince languissant; la jeune fille arrive la dernière, inquiète et craignant à la fois qu'Antiochus ne parle et qu'il ne se taise. Elle vient lentement, presque malgré elle, et le rythme, jusqu'ici très carré, très rigoureux, prend une grâce, une incertitude inattendue, comme s'il se troublait lui-même. Il n'y a là qu'une nuance, mais assez fine, assez juste, assez pittoresque surtout, pour évoquer inévitablement le souvenir du tableau, pour nous faire revoir, souriante et confuse, charmante de pudeur et d'amour, la jeune vierge que, par un mystérieux accord, le peintre et le musicien ont fixée dans la même attitude adorable.

Cet opéra en un acte renferme encore d'autres merveilles : deux airs surtout, l'un que chante le prince mourant, l'autre que chante le roi ; tous les deux sont admirables, et j'aimerais les célébrer. Mais il faut finir. Et voici qu'en me relisant je m'aperçois que je n'ai pas même nommé l'auteur de la partition : il s'appelait Méhul et son œuvre date de 1792.

Cent ans plus tard, vendredi dernier, l'Opéra nous a donné une autre *Stratonice*, paroles de M. Louis Gallet, musique de M. Fournier-Alix. C'est tout autre chose.

CAMILLE BELLAIGUE.

LES

LIVRES D'ÉTRENNES

Si, parmi les livres d'étrennes, il y en a toujours quelques-uns dont on est bien aise de n'avoir point à parler longuement, — ou même dont on ne saurait mieux exprimer ce que l'on pense qu'en n'en parlant point du tout, — il y en a d'autres au contraire dont on est toujours fâché de ne pouvoir assez louer le solide mérite, et le *Rembrandt* (1) de M. Émile Michel est assurément de ceux-là. Livre d'érudition et de critique savante, où tant de travaux, dont Rembrandt a été l'objet, sont habilement résumés, jugés eux-mêmes, et fondus ensemble dans l'unité d'un seul récit; biographie d'artiste, où l'histoire de l'homme et celle de son temps se mêlent, sans que jamais les droits du « milieu, » si je puis ainsi dire, nuisent à ceux de l'individualité; chapitre enfin d'esthétique générale, où dans chaque jugement du critique on sent l'expérience du peintre, la possession des secrets du métier, l'amour passionné de l'art et de la vérité: M. Émile Michel était, je crois, le seul en France qui pût aujourd'hui l'écrire, et, certains de ne pas nous tromper en suivant un tel guide, si consciencieux et si sûr, si sincère et si bien informé, qui ne cache ni ne déguise rien, nous aimerions, si nous le pouvions, à parler après lui, non pas peut-être du plus grand, ni du plus noble, ni du plus facile à comprendre, mais du plus étonnant, du plus « prestigieux, » du plus réaliste, et du plus « surnaturel, » comme on l'a dit, ou du plus « symbolique » des grands peintres. « Assez formel pour nous suggérer ce qu'il veut, assez

(1) *Rembrandt, sa vie, son œuvre et son temps*, par M. Émile Michel, membre de l'Institut, ouvrage contenant 343 reproductions directes, 1 vol. grand in-8°; Hachette.

flottant pour nous abandonner ensuite à nous-mêmes, Rembrandt évoque chez nous cette part de collaboration active qui achève les plus hautes créations de la littérature et de l'art. » Ainsi s'exprime M. Émile Michel; et on ne saurait sans doute mieux dire. Mais, de montrer comment son livre tout entier prépare cette conclusion, par quels moyens, par quelles considérations, alternativement tirées de ce que les conditions de l'art de peindre ont de plus particulier, de plus technique même, ou de ce que les lois de l'esthétique ont de plus général, et qui s'impose à tous les arts, comme à toutes les manières de penser les lois de la logique formelle, c'est ce qui serait intéressant; et, par malheur, c'est aujourd'hui ce qu'il nous est interdit de faire. Heureux encore, en l'occasion, de n'avoir pas besoin de présenter M. Émile Michel à nos lecteurs, qui connaissent tous ses belles *Études*, et qui, pour les connaître, ayant souscrit par avance à tout ce que nous disons de son *Rembrandt*, y sauront ajouter d'eux-mêmes tout ce que le manque de place et de temps nous empêche d'en dire.

Nous n'avons pas non plus à leur présenter Charles Blanc, feu Charles Blanc, ni même la nouvelle édition de la *Grammaire des arts du dessin* (1). C'est un bon livre, qui a un peu vieilli; et je ne sais comment en le rouvrant je suis tombé sur les lignes suivantes : « Winckelmann raconte, dans ses *Remarques sur l'architecture des anciens*, que les jeunes filles de Rome, lorsqu'elles ont été promises en mariage, se font voir à leur époux pour la première fois dans la rotonde du Panthéon, parce que le jour n'y pénètre que par une ouverture pratiquée au centre de la voûte, et que le jour d'en haut est le plus favorable à la beauté. *Les femmes sont ici les meilleurs juges, et leur décision est sans appel.* » Il ajoute à son tour que : « l'homme étant le seul parmi les êtres vivans, à qui l'attitude verticale soit naturelle, *est ainsi destiné à recevoir la lumière qui tombe d'en haut;* » et je suis étonné qu'il ne cite pas le vers :

Os homini sublime dedit...

Ce mélange de galanterie surannée, d'esthétique, et de « cause-finalisme, » caractérise assez bien Charles Blanc, sa *Grammaire des arts du dessin*, et sa philosophie de l'art. Mais, après cela, comme on le sait assez, le livre n'en contient pas moins des observations excellentes; et, seul ou presque seul qu'il est de son espèce, comme il a rendu de grands services, il en rendra certainement encore. Je lui sais gré surtout de maintenir fermement ce point : qu'il y a des *principes* ou, pour mieux dire, des *lois;* que non-seulement on peut, mais qu'il faut

(1) *Grammaire des arts du dessin*, par Charles Blanc, de l'Académie française et de l'Académie des beaux-arts, ouvrage orné de 300 gravures, 1 vol. grand in-8°; librairie Renouard.

disputer des goûts; que, s'il y en a d'inoffensifs, dont la singularité n'est pour nuire à personne, il y en a de dangereux; et jamais, sans doute, enseignement ne fut plus utile ni plus *actuel*. On n'apprend que de l'art même à en passer les limites, et il n'est permis de violer la *Grammaire* qu'en laissant voir encore en la violant qu'on saurait l'observer au besoin.

Voilà sans doute une belle transition pour passer de la *Grammaire des arts du dessin* à l'*Art du rire et de la caricature* (1), de M. Arsène Alexandre, si la caricature, ou, comme il la définit, « l'art de faire rire par le dessin » n'est un art, à vrai dire, qu'autant qu'il implique une connaissance approfondie du dessin. Quelques caricaturistes l'ignorent, je le sais bien, qui n'en sont pas moins en réputation; mais aussi le rire qu'ils excitent est-il tout à fait analogue au rire inintelligent, que soulève le vaudeville ou la chanson de café-concert. Ce n'est pas le lieu d'insister. Bornons-nous donc à dire ici qu'après tant de livres ou d'essais récemment parus sur ce sujet de la caricature, on ne feuillettera celui de M. Arsène Alexandre ni sans plaisir, ni sans quelque profit. Puisqu'en effet on ne saurait esquisser l'histoire de la caricature, depuis le temps des Grecs, ou des Égyptiens même, jusqu'à ceux du *Chat Noir* et du *Courrier français*, sans rencontrer l'occasion de toucher à beaucoup de choses, très diverses, et qui, pour n'être pas à l'usage des

... petites filles
Dont on coupe le pain en tartines..,

n'en sont pas moins intéressantes, c'est un moyen de divertissement, et parfois d'instruction que l'auteur de l'*Art du rire et de la caricature* n'a eu garde de négliger. Les anecdotes, les traits de mœurs abondent dans son livre; et si, de loin en loin, le tour ou le ton en paraissait un peu vif, il le fallait, — pour que le texte ne différât pas trop du caractère de l'illustration.

On demandait un jour à un acteur où il se procurait les chapeaux invraisemblables dont il aimait à coiffer les héros des vaudevilles de Labiche et de Gondinet, et il répondait : « Mais ce sont les anciens,.. que je conserve. » Cette réponse est pleine d'une philosophie qu'on ne peut s'empêcher d'admirer quand on passe du livre de M. Arsène Alexandre à celui de M. Henri Bouchot : *le Luxe français* (2) *sous le pre-*

(1) *L'Art du rire et de la caricature*, par Arsène Alexandre, avec 300 fac-similés en noir, et 12 planches en couleurs, d'après les originaux, 1 vol. in-8°; ancienne maison Quantin.

(2) *Le luxe français. L'empire*, par M. Henri Bouchot. Illustration documentaire, d'après les originaux de l'époque, 1 vol. grand in-8°; tiré à mille exemplaires numérotés. Librairie illustrée.

mier empire. On l'admirera sans doute bien plus encore si M. Bouchot, comme nous l'espérons, ne s'en tient pas à ce premier volume; et qu'après avoir retracé l'histoire du luxe sous le premier empire, il la poursuive à travers les temps de la restauration et du gouvernement de juillet. La fidèle reproduction d'un chapeau cabriolet ou d'une redingote à la propriétaire en sera la pire caricature, — je veux dire la meilleure, — et l'on comprendra que tant de caricaturistes aient commencé, comme Gavarni lui-même, par être des « modistes » ou fini, comme Grévin, par être des « costumiers. » Mais l'empire, lui, a eu vraiment un style, qu'on peut ne pas aimer, dont même on peut sourire, qui n'en a pas moins son originalité réelle; et si la marque s'en reconnaît jusque dans les exagérations de la mode, c'est ce qui les sauve d'être grotesques. On se tromperait au surplus, nous tromperions le lecteur si nous lui laissions croire que M. Bouchot, dans son livre, s'est uniquement ou principalement occupé de la « mode. » Il ne lui a donné qu'un chapitre, ainsi qu'il convenait, et son vrai sujet, c'est l'histoire des mœurs ou de la vie sociale et de ses diverses manifestations sous le premier empire. Si maintenant, pour en bien faire sentir toute l'importance, il était nécessaire de mettre « Oberkampf au-dessus du premier maréchal de l'empire, » ou de sacrifier le vainqueur lui-même « d'Austerlitz et de Wagram, au très modeste Parmentier, » c'est ce que nous ne discuterons point, et il nous suffit de savoir que tous aujourd'hui, tant que nous sommes, c'est là, dans ces années de la révolution et de l'empire, que nous avons nos origines. M. Bouchot l'a bien vu, et il l'a bien montré. Son livre, admirablement illustré, l'un des mieux illustrés que nous ayons parcouru cette année, n'est pas moins instructif à lire qu'agréable à feuilleter, et, rempli qu'il est de faits peu connus ou de détails demeurés inédits, nous ne doutons pas qu'il serve beaucoup aux historiens de l'empire. *La mode* et *le Chez-soi*, les *Réceptions* et les *Sorties*, les *Arts* et *les Artistes*, tous ces chapitres sont à lire ou plutôt à retenir, et ce n'est pas seulement aux curieux ou aux amateurs, c'est à tout le monde un peu que nous les recommandons.

Le *XIX*e *Siècle* (1) de M. John Grand-Carteret est encore un beau livre, heureusement conçu, très supérieur à ceux de Paul Lacroix sur le XVIIIe ou sur le XVIIe siècle, imprimé comme il convient au renom des Didot, et enrichi, lui aussi, de nombreuses illustrations. « Comparer le siècle finissant au siècle commençant, montrer ainsi pour chaque chose, pour chaque partie spéciale, non-seulement les phases diverses, mais aussi les accroissemens successifs : » tel est le vaste programme que s'est à lui-même proposé M. John Grand-Carteret. Il ne nous

(1) *XIX*e *Siècle, en France,* par M. John Grand-Carteret, ouvrage illustré de 16 planches coloriées et de 487 gravures, 1 vol. grand in-8°; Firmin Didot.

croirait pas si nous disions qu'il l'a rempli. Qui pourrait, en effet, le remplir, se bornât-il uniquement à la France, comme l'a fait M. Grand-Carteret ? Nous ne savons pas encore, nous ne pouvons pas dire avec exactitude quelle est l'œuvre du XVIIIe siècle. Comment, dans l'œuvre du nôtre, saurions-nous, même avant que d'avoir tout à fait achevé de le vivre, distinguer les parties durables d'avec les caduques ? Mais ce qui est encore plus évident, c'est qu'on ne les distinguera jamais, si quelqu'un ne commence, et il nous faut féliciter M. Grand-Carteret de l'avoir entrepris. C'est ce que je voulais dire en disant que son livre est très supérieur à ceux du bibliophile Jacob. Dans tel de ses chapitres, sur les *Étapes et l'esprit du XIXe siècle*, sur l'*Émancipation de la femme*, sur les *Théâtres*, sur les *Forces modernes*, — au premier rang desquelles il range la presse, et avec raison, — sur les *Inventions nouvelles*, quoi encore ? sur les *Salons et les clubs* ou sur le *Goût littéraire et le goût intime*, M. Grand-Carteret a mis en lumière, habilement et heureusement, quelques-uns des caractères qui distinguent profondément le XIXe siècle de tous ceux qui l'ont précédé. Il ne pouvait pas faire davantage ; et ceux-là s'en rendront compte qui voudront bien supputer ce qu'exigeait de recherches, de réflexions, et de talent aussi, pour le réduire à quelques pages, un seul des chapitres dont nous venons d'indiquer les sujets.

Le livre de M. Paul Strauss sur *Paris ignoré* (1) peut en servir d'exemple, n'étant, pour ainsi dire, en 500 pages in-quarto, que le développement d'une page ou deux du livre de M. Grand-Carteret. *Paris ignoré*, c'est le Paris qui fait vivre l'autre, qui entretient la circulation de ses rues, qui veille à sa sécurité ; c'est encore le Paris souterrain, si l'on peut ainsi dire, ce Paris dont les *dessous*, quand on y jette un coup d'œil distrait, ont l'air d'être plus *machinés* qu'un théâtre ; c'est aussi le Paris souffrant, celui dont tant d'hôpitaux, tant d'hospices, tant d'institutions de bienfaisance et de charité ne suffisent pas à soulager les nombreuses, les douloureuses, les hideuses misères. On conçoit aisément qu'en sa qualité de conseiller municipal, personne mieux que M. Strauss ne pouvait décrire ce Paris ignoré, depuis les caves de Bercy et les sous-sols des Halles jusqu'aux pavillons d'isolement de la Salpêtrière et jusqu'à l'école des teigneux de l'hôpital Saint-Louis. Nous pardonnera-t-il cependant de lui rappeler ici que M. Maxime du Camp l'avait fait avant lui ; et que « les dessous administratifs, l'intimité des services publics, le fonctionnement de l'octroi, les mille détails de la toilette de Paris, la navigation de la Seine et des canaux, » tout cela, sans être assez connu, n'était pas non plus si

(1) *Paris ignoré*, par M. Paul Strauss, conseiller municipal de la ville de Paris ; ouvrage illustré de 550 dessins inédits d'après nature, 1 vol. grand in-4° ; ancienne maison Quantin.

difficile ou tellement impossible à connaître ? Il a d'ailleurs l'avantage de l'illustration, dont il nous faut louer la vivante et pittoresque exactitude. Nous savons aussi que, beaucoup de choses ont changé, depuis quinze ou vingt ans, pour quelques-unes qui demeurent, comme aussi plusieurs sont nées qu'on ne pouvait décrire avant qu'elles eussent commencé d'être. Après celui de M. Maxime du Camp, le livre de M. Paul Strauss contient donc assez de nouveautés pour qu'on le lise à son tour, et s'il a le même succès, ce sera, même avant nous, M. Maxime du Camp qui s'en réjouira le premier.

Quelques lecteurs s'étonneront peut-être que dans un livre sur *Paris ignoré*, M. Strauss ait cru devoir faire une part assez large encore aux « lycées et collèges » de la grande ville ; et, en effet, ils les connaissent, pour y avoir eux-mêmes passé jadis, ou, depuis, pour avoir contribué de leurs deniers à en faire comme des palais de la jeunesse. Mais c'est que rien n'a plus changé peut-être, depuis vingt-cinq ou trente ans, et ceux-là s'en convaincront promptement qui joindront à la lecture du chapitre de M. Strauss celle du beau volume de M. Léo Claretie, sur l'*Université moderne* (1). Dans cette « brillante monographie, » comme l'appelle M. Gréard, le jeune et spirituel auteur n'a rien mis qu'il n'ait vu lui-même de ses yeux, ou qu'il ne connaisse d'une expérience personnelle et toute récente encore, « depuis l'école maternelle, où il semble qu'il a balbutié ses premières lettres, » dit encore M. Gréard, « jusqu'à la salle de doctorat de la Faculté où il conquérait naguère avec éclat son dernier grade. » A vivre ainsi lui-même de la vie de l'Université, qu'il ait appris à l'aimer, ceux-là seuls pourraient s'en étonner qui ne la connaissent pas, ou qui la connaissent mal. D'autres sont plus brillans, et d'autres aussi plus bruyans, mais je n'en vois guère qui fassent de meilleure besogne, avec plus de conscience ou plus de dévoûment, ni qui s'en vantent moins. M. Léo Claretie, qui le sait bien, l'a montré dans son livre, avec un art très personnel aussi, déjà formé, déjà savant, de présenter les choses, de les faire vivre, et de tracer les physionomies des hommes. Il n'eût pas eu besoin, pour se faire lire, des très belles compositions dont M. J. Geoffroy a orné son livre. Mais un attrait de plus, et de cette nature, ne sera sans doute pas pour nuire au succès de l'*Université moderne*, et nous serions désolé, comme d'ailleurs M. Léo Claretie lui-même, si, pour le mieux louer, nous paraissions séparer sa fortune de celle de son collaborateur, le peintre des *Infortunés* et de *la Visite à l'hôpital*.

Si les Parisiens ignorent leur Paris, je ne crois pas m'avancer en disant que sans doute ils ignorent davantage encore Pékin et Calcutta, Lisbonne et Copenhague, sinon Rome et Amsterdam, ou du moins,

(1) *L'Université moderne*, par M. Léo Claretie, avec une préface de M. O. Gréard, 1 vol. grand in-4°; illustré de 65 compositions de Geoffroy. Ch. Delagrave.

avant d'avoir lu les *Capitales du monde* (1), je ne l'aurais pas cru. Cependant, il s'en est rencontré plus de quatre, et de huit, et de douze pour collaborer à ce livre,— si toutefois M. François Coppée veut bien les reconnaître pour tels. Demander à M. Boissier de nous décrire Rome, à M. de Vogüé, Saint-Pétersbourg, Constantinople à Pierre Loti, Calcutta à M. James Darmesteter, Pékin à M. Maurice Paléologue, l'idée sans doute était ingénieuse, et l'exécution n'ayant pas déçu leur attente, nous espérons que le succès aussi ne trompera pas les heureux éditeurs de ce beau volume. Quelques étrangers n'ont pas dédaigné de concourir à cette œuvre plus qu'européenne et vraiment internationale. La reine de Roumanie a décrit sa capitale, M. Emilio Castelar s'est chargé de Madrid, sir Charles Dilke, de Londres, M. Harald Hansen, de Christiania, M. Camille Lemonnier, de Bruxelles. Si je ne mets pas ici le nom de M. Édouard Rod, c'est que je craindrais de lui faire des affaires avec son gouvernement. Mais pour les « illustrateurs, » je n'en finirais pas, si je voulais énumérer tous les peintres, de toutes les nations, eux aussi, dont les tableaux, dessins, ou croquis font de ce volume le plus divers, le plus cosmopolite, et le plus « suggestif » des albums. Ah! ce n'était point dans de semblables albums que nous apprenions jadis la « géographie pittoresque, » mais en revanche ils coûtaient plus cher.

Toutes ces grandes villes sont trop civilisées, et vous verrez qu'un jour elles finiront par se ressembler toutes. *Les Iles oubliées* (2), — ce sont les Baléares, la Corse et la Sardaigne, — ont quelque chose de moins artificiel, ou de plus sauvage même, si nous en croyons les très sincères et très originales impressions qu'en a rapportées M. Gaston Vuillier. Le premier spectacle qu'il eut en arrivant à Palma, ce fut celui d'une *gran corrida* d'espèce assez rare, sans doute, où une jeune femme, la señora Mazantina, tenait l'emploi de toréador, et c'était en l'honneur de la canonisation du bienheureux Alonso Rodriguez! La señora, blessée, roula dans la poussière, et la foule quitta la *plaza de toros* pour aller s'agenouiller sur le passage d'une procession dont l'effigie du saint, en cire, de grandeur naturelle, était le plus bel ornement. Mais d'autres spectacles attendaient M. Gaston Vuillier. Majorque est riche en monumens, dont on retrouvera la splendeur dans ses dessins; riche en souvenirs, dont les plus littéraires sont ceux de Raymond Lulle et de George Sand, qui écrivit son *Spiridion* dans une cellule de la chartreuse de Valldemosa; plus riche encore en beautés naturelles. Nous ne disons rien de la Corse, moins « oubliée » sans doute, ou plus connue que les Baléares. Mais il y aurait plaisir à

(1) *Les Capitales du monde*, 1 vol. in-8°; Hachette.

(2) *Les Iles oubliées*, par M. Gaston Vuillier. Impressions de voyage, illustrées par l'auteur, 4 vol. grand in-4°; Hachette.

suivre M. Vuillier en Sardaigne, de Porto-Torres à Sassari, de Sassari à Cagliari, de Cagliari à San-Mauro. Ici, ce ne sont plus les fidèles seulement, ce sont leurs bœufs avec eux qui suivent les processions, au nombre de parfois trois ou quatre cents « les cornes ornées d'oranges, de rubans, de petits miroirs ; des fleurs sur le front, et le cou agrémenté de foulards, de scapulaires, d'amulettes. » Mais il faut se borner ; et nous en avons dit assez pour inspirer à nos lecteurs la curiosité d'en savoir davantage, ou peut-être, à leur tour, le désir d'aller visiter ces *Iles oubliées*.

Les *Souvenirs du capitaine Parquin* (1) nous ramènent sur le continent, j'allais dire en Europe, et au temps des guerres de l'empire. On connaît l'histoire du capitaine ou du commandant Parquin, — car, après avoir été réformé en 1824, il fut fait en 1830 chef d'escadron de gendarmerie ; — et l'on sait que la fin en a un peu gâté les beaux commencemens. Nous n'aimons pas à voir les commandans de gendarmerie prendre part à des « expéditions » comme celles de Strasbourg ou de Boulogne, et cette opinion personnelle est trop saine pour n'être pas généralement partagée. Après cela, comme il n'y est question ni de Boulogne ni de Strasbourg, mais d'Eylau et de Salamanque, nous louerons l'intérêt des *Souvenirs du capitaine Parquin*. Moins abondans que les *Mémoires* du général Marbot, moins « merveilleux, » si je l'ose dire, les *Souvenirs* de Parquin sont peut-être plus véridiques, d'une vérité moins ornée. Ce sont bien ceux aussi d'un officier de cavalerie, d'un chasseur ou d'un hussard de l'empire, dont la désinvolture même est une forme de l'héroïsme, quand elle est faite, comme la sienne, de mépris du danger, d'insouciance de la vie, et d'amour de la guerre. Les illustrateurs de ce beau volume l'ont bien compris, et ce sont de belles pages, bien militaires, bien françaises que celles où leur crayon a voulu rivaliser de vivacité avec le texte de Parquin. Il convient de les en remercier, comme aussi M. Frédéric Masson, qui s'est fait l'éditeur de ce livre. Mais quelle utilité de s'en prendre là-dessus, comme il fait, « à ce qu'on nomme la littérature ? » et depuis quand « les romans malsains qui défigurent la face auguste de la Patrie » sont-ils toute « la littérature » ou seulement « de la littérature ? » Si l'épée a sa noblesse, — comme on eût dit au temps du capitaine Parquin, — la plume aussi peut avoir la sienne, et je consens que ses victoires aient parfois été désastreuses, mais l'épée n'a-t-elle toujours vaincu que pour la justice et pour l'humanité ?

On rapprochera tout naturellement des *Souvenirs du capitaine Parquin* le livre de M. L. Vallet : *Croquis de cavalerie* (2). A la vérité, la forme

(1) *Souvenirs du capitaine Parquin*, avec une introduction de M. Frédéric Masson ; dessins de MM. de Myrbach, Dupray, Walker, Sergent et Marius Roy, 1 vol. in-4° ; Boussod et Valadon.

(2) *A travers l'Europe, Croquis de cavalerie*, par M. L. Vallet, préface de M. Roger

en est un peu particulière, et le livre tout entier n'est guère qu'un état des cavaleries de l'Europe, précédé d'un court historique ou, pour mieux dire, d'une « caractéristique » de leur organisation et de leurs qualités. Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, France, Hollande, Italie, Russie, Suède et Norvège, nous les voyons tour à tour défiler devant nous, officiers en tête. De nombreuses gravures, exécutées d'après les dessins de l'auteur, forment un heureux commentaire du texte; et si celui-ci d'ailleurs est plutôt à consulter qu'à lire, c'est justement ce que M. Vallet a voulu.

Nous arrivons maintenant aux collections Hachette et Hetzel, dont on nous excusera, comme aussi bien tous les ans, de ne pouvoir donner qu'une idée très sommaire. M. Maxime du Camp n'a certes pas voulu dans *Bons cœurs et Braves gens* venger la « littérature » des duretés qu'on lui dit depuis quelque temps, mais, avec son art ordinaire de conter, de dramatiser et de composer, il a montré que la « littérature » pouvait, elle aussi, servir de quelque chose. Car on se trompe lorsque l'on dit que la vertu n'a pas d'histoire, et, pour intéresser les lecteurs « aux bonnes gens et aux bons cœurs, » il ne suffit que de savoir s'y prendre. On sera reconnaissant à M. Maxime du Camp d'avoir prouvé dans ces quelques récits qu'en fait de « documens humains » les exemples de bonté, de générosité, d'abnégation en valent d'autres, et que, comme les autres, étant du domaine de la vérité, ils sont donc aussi de celui de la « littérature. » L'ouvrage est illustré de cinquante gravures d'après MM. de Myrbach et Tofani. Pour le livre de M. Eugène Mouton, nous n'en pouvons que copier le titre, mais sans doute ses lecteurs habituels le trouveront assez significatif, et le voici tout au long : *Aventures et mésaventures de Joël Kerbabu, Breton de Landerneau en Bretagne, dans ses voyages en Portugal, aux Indes orientales, en Arabie, en Éthiopie, en Chine, au Japon, au Tonkin et en France.* Vous m'en voyez moi-même fourbu. L'illustration du livre est de M. Alfred Paris. Signalons encore : *Sauvons Madelon!* et *le Dernier tour de l'enchanteur Merlin,* par Mlle Jeanne Schultz, le délicat auteur de *la Neuvaine de Colette;* un volume de Mme de Witt : *Alsaciens et Alsaciennes;* un volume de Mme de Nanteuil : *le Secret de la grève;* un volume de Mme Colomb : *Hélène Corianis.* Tous ces ouvrages, — à peine avons-nous besoin de le dire, — sont illustrés de nombreuses gravures, et tous ces noms sont assez connus de nos lecteurs. La *Bibliothèque des merveilles*, enfin, s'enrichit cette année de deux nouveaux volumes : *la Guerre*, par M. le lieutenant-colonel Hennebert, et *Maisons d'hommes célèbres*, par M. André Saglio. On pourrait dire de

de Beauvoir. Ouvrage illustré de 300 gravures dans le texte et de 50 en couleurs d'après les dessins de l'auteur, 1 vol. grand in-4°; Firmin Didot.

ce dernier volume que, si ce n'est pas de l'*interview*, c'est de l'*indiscrétion* rétrospective, de l'histoire anecdotique, de la description vraie. Les curieux du cabinet de travail de M. Émile Zola, — dont M. Grand-Carteret nous a donné la reproduction dans son *XIXe Siècle*, — ne le seront-ils pas aussi de la « librairie » de Montaigne ou de la « chambre à coucher » de Voltaire? Quant au petit livre du colonel Hennebert, s'il n'est pas gros, il est plein de choses, et dans un format maniable, en moins de 300 pages, on y trouvera, sur tout ce qui touche à la guerre, — forces militaires, fortifications, moyens de communication, mobilisation, stratégie, tactique, poliorcétique et défense des places, — de ces résumés ou de ces raccourcis dont ceux-là sont seuls capables qui sont les maîtres de leur sujet.

Voyages extraordinaires, *Voyages involontaires*, la féconde imagination de M. Jules Verne ne se lasse pas d'en inventer, et le talent descriptif de M. Lucien Biart en trouve toujours de nouveaux à placer dans le cadre de ses souvenirs. Il y a toute une Amérique, si l'on peut ainsi dire, dont personne, en français du moins, ne nous a donné la sensation comme l'auteur des *Clientes du docteur Bernagius*. Il nous la donnait hier encore, ici même, et nos lecteurs ne l'ont pas oublié. Dirai-je qu'ils la retrouveront dans les quatre récits, — *M. Pinson*, *la Frontière indienne*, *le Secret de José* et *Lucia Avila*, — qui forment ce volume? Ils y retrouveront aussi l'aimable invention de M. Lucien Biart, sa bonhomie doucement ironique, son art de soutenir et de renouveler l'intérêt. Mais s'ils préfèrent peut-être, comme étant plus inédites, en quelque manière, et d'un air plus nouveau, les descriptions de l'Asie centrale à celles de l'Amérique équinoxiale, alors c'est *Claudius Bombarnac*, le reporter du *XXe Siècle*, qu'ils suivront avec M. Jules Verne, de Tiflis à Pékin, par Merw, Boukhara, Samarcande, Kachgar et Lan-Tcheou. Si nous avons l'air nous-même de connaître ainsi le chemin, c'est que le roman de M. Jules Verne est accompagné de deux excellentes cartes. Il est illustré aussi de 6 grandes gravures en chromotypographie, qui nous ont paru d'un effet très heureux, et de 55 compositions de M. L. Bennett.

Sous le titre d'*Épis et Bleuets*, — pour exprimer le mélange des « idées sérieuses » et des « idées souriantes, » — M. Ernest Legouvé a rassemblé dans ce volume quelques « Souvenirs biographiques, » une demi-douzaine « d'Études littéraires ou dramatiques » et quelques « Scènes de famille. » N'avions-nous pas lu déjà quelques-unes de ces pages? Peu importe, si nous n'avons pas trouvé pour cela moins de plaisir à les relire. M. Legouvé a beaucoup vu, beaucoup lu, et beaucoup retenu. On sait, d'ailleurs, qu'il conte ou qu'il cause à merveille, légèrement, avec cet air de négligence, ou de nonchalance même, qui était autrefois la coquetterie de la conversation. Point de grands mots, ni d'éclats de voix,

mais la malice aimable de l'homme à qui la vie a été douce et qui lui en demeure reconnaissant. Aussi, dans ce volume, n'est-ce pas seulement un homme qui se peint, mais toute une époque avec lui, dont il aime à se souvenir et dont le souvenir l'inspire. Avec cela, dans les quelques pages qu'il a consacrées aux *Domestiques au théâtre*, aux *Ficelles dramatiques*, à *la Transformation d'une légende*, — c'est celle du *Cid*, — rien de très profond, sans doute, mais rien de pédant; et des indications utiles, comme venant d'un « homme de théâtre, » qui l'a toujours passionnément aimé.

Signalons encore, dans la même collection, *la Petite Fée du village*, de Jules Sandeau, qu'évidemment nous devrions connaître, mais que nous avons, en tout cas, tout à fait oubliée; *la Petite chanteuse*, de M. Julien Berr de Turique, dont tout ce que nous pouvons dire, c'est que nous avons lu du jeune écrivain de très jolies *Nouvelles*; *le Rubis du Grand-Lama*, par M. André Laurie, long roman d'aventures, où nous avons cru voir que de jeunes lecteurs trouveraient sur le bouddhisme thibétain plus d'un renseignement instructif. Et n'oublions pas, pour finir, les deux volumes annuels du *Magasin d'Éducation et de Récréation*. La « Récréation » n'y tient-elle pas beaucoup de place, peut-être? plus qu'autrefois, à ce qu'il nous semble? Nous avons cependant remarqué dans le second volume une jolie série : *Comment on dessine les enfans*, d'après Hunt Rimmer, traduction de M. Courtin.

Il ne nous reste plus qu'à parler de quelques rééditions, et d'abord du volume de *Portraits littéraires* (1) que MM. Garnier frères ont tiré des *Causeries du Lundi*. Déjà les mêmes éditeurs avaient ainsi formé une *Galerie de Femmes célèbres*, puis une autre, puis une *Galerie des grands Écrivains français*, puis un *Cabinet*, pour ainsi parler, d'*Originaux et Beaux Esprits*. Ce sont aujourd'hui *les Écrivains politiques et philosophes*, — Condorcet, Mallet du Pan, Bonald, Joseph de Maistre, Armand Carrel, Montalembert, Tocqueville, etc., — et il faut convenir qu'ainsi rapprochés les uns des autres, s'ils ne prennent certes pas une valeur nouvelle, tous ces portraits pourtant se font valoir, et la signification s'en précise. L'air de famille ou d'opposition s'accuse; politiques et philosophes, s'ils ont entre eux quelques traits de communs, et, dans cette communauté de préoccupations, chacun son caractère, on le voit mieux; leurs différences aident à les comprendre. La connaissance de leur physionomie n'y est pas inutile non plus, si du moins les portraits qu'on nous donne sont vraiment ressemblans. Maine de Biran, par exemple, a le front bien métaphysique, et l'on reconnaît la roideur de Bonald dans le port de sa tête. Ils « doivent » donc être ressemblans.

(1) *Galerie de portraits littéraires. Écrivains politiques et philosophes*, par Sainte-Beuve; illustré de portraits gravés à l'eau-forte par MM. Abot, Burney, Courboin, Jeannin, Manesse et Massard, 1 vol. in-8°; Garnier frères.

En tout cas, ils sont presque tous fort beaux, et le volume d'une exécution très soignée.

Nous en dirons autant du *Théâtre de M. François Coppée* (1). Mais, quand nous voudrons louer M. Coppée lui-même, ce qui nous sera toujours facile et toujours agréable, ce n'est pas de *Madame de Maintenon*, ni même des *Jacobites*, que nous prendrons occasion. Contentons-nous donc ici d'avoir annoncé la publication de ce second volume de ses *Œuvres complètes*, et venons à *Pêcheur d'Islande*.

Si l'on osait se hasarder à prédire l'avenir, et, parmi tant de romans qui ont paru depuis dix ou douze ans, si l'on essayait de prévoir quels sont ceux qui mourront et lesquels survivront, j'en nom merais que je préfère, pour des raisons à moi, mais je parierais pour *Pêcheur d'Islande* (2). Je viens de le relire, et, — que les éditeurs et surtout les auteurs me pardonnent! — c'est peut-être ce qui m'a empêché de savoir les *Mésaventures de Joël Kerbabu*. J'en aime tout, ou presque tout, et d'abord l'oubli que Loti y a fait de lui-même pour ne songer qu'à ses personnages. Aussi comme ils sont vivans, bien vivans, d'une vie qui ressemble à la nôtre, vraiment humaine, dont la monotonie de l'existence a régularisé les battemens, sans diminuer en eux la puissance de souffrir. Et puis, les autres étaient d'une autre race, Aziyadé, Rarahu, Fatou-gaye, des exotiques, presque d'une autre humanité, mais celle-ci, la petite Gaud, *mademoiselle Marguerite*, est vraiment de la nôtre, par l'ardeur cachée de son amour, la douceur infinie de sa résignation, l'innocence de sa coquetterie. C'est le « fils Gaos » qui me plaît moins, pour trop ressembler à « mon frère Yves. » Ai-je besoin de rappeler la simplicité des moyens, celle des sentimens, la profondeur des uns, l'intensité des autres? Mais qui jamais a mieux peint la mer, le *calme blanc* des mers d'Islande, la brume opaque des régions polaires, ou encore la sourde menace qui roule perpétuellement dans les plis de ses vagues, ses révoltes haineuses, et la fatalité de son pouvoir? Certes, il n'était pas facile à M. Émile Rudaux de rivaliser avec le texte de son auteur, et nous n'oserons dire qu'il y ait tout à fait réussi. Mais il n'y a pas échoué non plus, et les cent vingt-huit compositions dont il a illustré *Pêcheur d'Islande* lui font sans doute le plus grand honneur. Il n'y en a pas une qui ne soit dans l'esprit du texte, et il y en a plusieurs qui seraient presque capables, à elles seules, d'en raviver le souvenir. Que pourrions-nous en dire davantage? et comment aussi pourrions-nous mieux finir?

F. B.

(1) *Théâtre de M. François Coppée*, 1869-1889. Édition illustrée, 1 vol. in-8°; A. Lemerre.

(2) *Pêcheur d'Islande*, par Pierre Loti, illustré de 128 compositions de M. Émile Rudaux, 1 vol. in-8°; Calmann Lévy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 décembre.

C'est la fatalité des situations depuis longtemps altérées et faussées. On n'en sort pas avec des expédiens, des remaniemens ministériels, des fantaisies d'omnipotence ou de vaines transactions aux dépens des intérêts les plus précieux; on s'y enfonce au contraire de plus en plus parce que le désordre a sa logique, comme l'ordre a aussi sa logique. Le mal aujourd'hui, — et cette misérable aventure de Panama n'a fait que le dévoiler une fois de plus sous des formes plus criantes, — le mal du temps est qu'on va au hasard sans direction, sans avoir une idée juste et précise du droit, de la loi, des plus simples conditions d'un régime régulier. On suit le courant de la passion du moment; on se laisse surprendre par des accidens qui sont toujours pénibles sans doute, mais qui, après tout, ne sont pas une nouveauté dans l'histoire des parlemens. On cède à toutes les impressions ou à toutes les pressions, on joue avec toutes les garanties; on change chemin faisant les hommes sans changer de système,— et le lendemain on n'est pas plus avancé que la veille, on n'a fait tout simplement qu'une étape de plus dans le désordre !

Quand cette triste affaire de Panama, qui obsède depuis quelque temps tous les esprits, et qui ne semble pas près de finir, a fait, pour ainsi dire, explosion dans la vie publique de la France, cette révélation soudaine et bruyante de l'avilissement des mœurs, de la faiblesse des consciences contemporaines, du rôle de l'argent dans la politique, était certainement cruelle. Elle était de nature à éveiller la vigilance des pouvoirs publics. Il n'y avait pas cependant de quoi perdre la tête et se jeter dans toutes les extrémités. La justice régulière était saisie, elle poursuivait ses recherches, et c'était à M. le garde des sceaux de hâter l'instruction, de lever tous les doutes ou de trancher les difficultés s'il y en avait. Le parlement, de

son côté, justement ému de divulgations qui intéressaient l'honneur de quelques-uns de ses membres, croyait devoir instituer une commission d'enquête, et cette commission pouvait accomplir son œuvre librement, honnêtement, avec une suffisante efficacité. Tout cela était possible avec quelque sang-froid, en restant dans la limite de la raison et des lois, en respectant l'indépendance des juridictions. Pas du tout: on a cédé à une sorte d'ahurissement universel. On a fait d'une enquête une sorte d'enchère publique ouverte au milieu du bruit des délations et des excitations. La commission parlementaire a eu tout l'air de se précipiter sur la justice pour lui arracher ses secrets, ses papiers, ses instructions ; elle a eu encore la prétention de dicter ou de régler les procédures. La justice, toujours assez lente, s'est réveillée un peu tardivement et a protesté. Les conflits se sont élevés: on est arrivé à une confusion complète, — et pour commencer, dans cette bagarre, un ministère, flottant jusqu'au bout entre tous les conseils, est tombé sur le coup. Le premier résultat de cette malencontreuse affaire de Panama a été une crise ministérielle, et ce n'est point sans peine, en vérité, qu'on est arrivé à sortir de cette crise nouvelle. On s'est agité pendant huit jours pour en revenir au même point ou tout au moins à un ministère composé à peu près des mêmes hommes.

Qu'est-ce que cette crise, en effet? Elle n'est point assurément le moins curieux épisode de cette singulière histoire qui se déroule sous nos yeux. Au premier abord, la solution paraissait assez simple. La commission d'enquête parlementaire, représentée par son président, M. Henri Brisson, prétendait imposer des actes de procédure de l'ordre le plus délicat et obtenir d'autorité la communication du dossier encore secret de l'instruction judiciaire ouverte contre les administrateurs de Panama. Le ministère, représenté par le président du conseil, M. Loubet, et par un triste garde des sceaux, s'était décidé un peu tard, après bien des hésitations et des contradictions, à résister aux prétentions de la commission d'enquête, à sauvegarder les droits, les traditions de la justice régulière.

La lutte était directe, précise, et dans cette lutte poussée à fond, M. le président du conseil Loubet se voyait abandonné par la chambre, vaincu par le président de la commission d'enquête, M. Henri Brisson. C'était donc à M. Brisson de prendre la direction d'un gouvernement résolu à consacrer l'omnipotence de la commission parlementaire, et c'est à lui effectivement que M. le président de la république donnait la mission de reconstituer un ministère. Quelles étaient les vues de M. Brisson? Il les a expliquées lui-même et elles n'en sont pas plus saisissables. Le plus clair est que M. Brisson, quoique passablement gonflé de son importance, n'a réussi ni à former un ministère radical, comme il l'aurait sans doute désiré, ni à refaire ce qu'on appelle un ministère de concentration républicaine. Radicaux et modérés lui ont

échappé. Il n'a pu convaincre ni un des anciens ministres, M. Bourgeois, qu'il voulait placer à l'intérieur, ni M. Casimir Perier, sur qui il paraissait avoir compté, et il s'est dérobé à sa mission, sans respecter les convenances à l'égard du chef de l'Etat. Il a donné cet exemple d'un homme politique recevant une mission délicate du chef de l'État et livrant lestement au public le secret des délibérations du conseil, de ses négociations. Dès lors, à qui s'adresser? Tout commençait à se compliquer. M. le président de la république, dans son embarras, a cru devoir se tourner vers M. Casimir Perier, qui est lui-même président de la commission du budget. Sans doute, par le lustre de son nom, par sa position, par la modération de ses idées, M. Casimir Perier semblerait appelé à être le chef d'un ministère de libérale conciliation. Peut-être n'a-t-il vu, dès ses premières négociations, que la difficulté de rassembler des élémens sérieux de gouvernement, peut-être s'est-il trop attaché, lui aussi, à ce mirage insaisissable d'une concentration chimérique. Toujours est-il qu'il s'est promptement découragé à son tour. Il fallait cependant en finir; on ne pouvait rester sans gouvernement en pleine crise de toutes les forces sociales, en plein conflit entre le parlement et la justice. M. le président de la république a pris le parti de charger M. le ministre des affaires étrangères Ribot de refaire un cabinet, — et M. Ribot a fait un cabinet en quelques heures, sans se mettre en frais de combinaisons!

Au demeurant, c'est l'ancien cabinet, et c'est, si l'on veut, un autre cabinet. Il n'y a presque rien de changé. Il n'y a que deux hommes disparus, l'infortuné M. Ricard qui a péri l'autre jour sur la brèche et M. Jules Roche, — deux hommes de moins et deux hommes de plus, un député négociant du Havre, M. Siegfried, et un professeur, M. Charles Dupuy. La vraie nouveauté toutefois, le trait distinctif de ce ministère qui vient de naître ou de renaître, c'est qu'il s'appelle du nom de son nouveau président, le ministère Ribot, au lieu de s'appeler le ministère Loubet, que M. Loubet lui-même reste modestement au second rang, et surtout que l'ancien ministre de l'instruction publique, M. Bourgeois, passe comme garde des sceaux à la chancellerie. Que signifie maintenant ce ministère plus ou moins métamorphosé? Quelles sont ses opinions, ses résolutions sur ces dangereux conflits qui agitent le monde parlementaire et le monde judiciaire? Voilà précisément la question à laquelle il n'est déjà plus facile de répondre après les premières explications échangées au Palais-Bourbon et les premiers actes qui ont suivi ces explications. Elle est d'autant moins aisée à résoudre que, chaque jour, les incidens se succèdent, des difficultés nouvelles surgissent et qu'on finit par ne plus s'y reconnaître.

Précisons les choses. Assurément, M. Ribot, dans la déclaration qu'il a portée à la chambre pour son avènement à la présidence du conseil, a tenu un langage habilement mesuré, aussi digne que sensé.

Il a parlé en premier ministre à l'esprit élevé, exhortant la chambre à donner l'exemple du sang-froid, à laisser la justice et la commission d'enquête accomplir leur œuvre, à se défendre des émotions trop vives de l'heure présente et à reprendre ses travaux. Jusque-là rien de mieux. Qu'en est-il dans la réalité ? Au premier moment on avait compris que, dans la pensée de M. le président du conseil, il y avait des principes supérieurs, — comme l'indépendance des pouvoirs par exemple, — auxquels « on ne pouvait porter atteinte, » qui étaient l'essence de la société moderne. Son langage avait cette signification ou il n'en avait aucune. Le nouveau garde des sceaux, qui a paru assez novice, assez inexpérimenté dans ses débuts de chef de la magistrature française, M. Bourgeois lui-même, semblait confirmer les déclarations de M. le président du conseil et se montrer préoccupé de sa responsabilité. On aurait pu croire d'après cela que les ministres, en mettant tout leur zèle, toute leur bonne volonté au service de la commission d'enquête, se réservaient cependant de ne pas livrer les droits, les garanties, les traditions de la justice régulière.

On l'aurait cru ainsi : c'était une illusion ! Cela voulait dire que le nouveau ministère était disposé à faire tout ce qu'on voudrait. On demandait l'exhumation d'un mort, une autopsie légale devant laquelle la magistrature et l'ancien ministre de la justice avaient reculé, parce qu'ils ne voyaient rien, — y eût-il même un suicide au lieu d'une mort naturelle, — qui pût légitimer cette intervention de l'autorité publique : M. le garde des sceaux s'est hâté d'accorder l'autopsie, sans en reconnaître l'utilité, il l'avoue, sans y regarder de plus près, sur la foi des « bruits divers qui ont couru ! » On réclamait à grands cris la communication d'un dossier d'information judiciaire qui avait été refusée, parce que le secret est la loi des instructions de justice : le nouveau ministère s'est empressé d'accorder la communication, non plus même une communication partielle et mesurée, la communication entière et complète. Que si des esprits timorés ont encore des scrupules et persistent à penser que c'est traiter bien légèrement les affaires de justice, on leur dit sans façon qu'ils peuvent se rassurer, que toutes les précautions sont prises. On a demandé à la commission de garder le secret sur les papiers qu'on lui confie, de sorte que le gouvernement, ne sachant pas lui-même garder ses secrets, les met pour plus de sûreté en dépôt dans une commission de trente-trois membres. Et sur la foi de cette garantie, M. le garde des sceaux s'est libéralement exécuté ! mais alors que signifie ceci ? Où en sommes-nous ? Si les ministres du nouveau cabinet, qui étaient aussi dans l'ancien, avaient, il y a quinze jours, l'opinion qu'ils ont aujourd'hui, pourquoi ne le disaient-ils pas ? pourquoi laissaient-ils M. le président du conseil Loubet s'engager à fond et tomber en défendant les prérogatives de la justice ? S'ils partageaient, il y a quinze jours, l'opinion de leur ancien chef,

qui n'est plus que leur collègue, quel est leur rôle aujourd'hui? Ils professent, à ce qu'il semble, assez lestement et à courte distance, la commode théorie des opinions successives!

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que pour pallier ces contradictions ou ces évolutions, pour se mettre à l'abri d'une autorité respectée, on est allé exhumer sérieusement une circulaire écrite en 1877, au lendemain du 16 mai, par M. Dufaure. D'abord, il s'agissait d'une enquête électorale, œuvre plus ou moins politique, fort différente d'une enquête strictement judiciaire. Et de plus, même dans ces conditions, que disait M. Dufaure? « Il rappelait que le magistrat a des devoirs particuliers de discrétion et de réserve, dont il ne peut s'affranchir. » Il recommandait aux chefs du parquet de « concilier le respect dû aux délégués d'un grand corps politique et les prérogatives dont la justice a besoin pour accomplir l'œuvre sociale que la loi confie à ses soins. » Il n'hésitait pas à reconnaître qu'aux magistrats seuls appartient « le droit de mettre au jour les documens judiciaires ou de les tenir secrets. » Il ajoutait enfin, pour la direction de ses procureurs-généraux, que s'ils avaient des doutes, ils devaient les lui soumettre et qu'ils parviendraient ensemble, par un examen attentif, à prévenir les conflits. Est-ce qu'on en est à ces règles sévèrement sauvegardées? C'est à peu près le contraire que fait M. le garde des sceaux d'aujourd'hui, en paraissant s'inspirer des instructions de M. Dufaure. La veille encore, il revendiquait pour lui le droit de décider, sous sa responsabilité, ce qui pourrait être communiqué et ce qui ne devrait pas l'être; le lendemain, il s'est fait une sorte de point d'honneur de tout livrer, sans examen, sans contrôle, sans jeter les yeux sur un papier, et les vagues réserves dont il a accompagné ses communications ne sont plus qu'un vain déguisement. Le fait réel, c'est la capitulation du gouvernement et du chef de la justice devant la commission d'enquête parlementaire, reconnue dans son omnipotence.

Fort bien! Et si, pour sa part, la magistrature, qui n'a pas encore signé la capitulation, se retranche dans la résistance! M. le procureur-général Quesnay de Beaurepaire a déjà refusé de se prêter à ce qu'on lui demandait; soit par un scrupule sincère de magistrat, soit peut-être un peu par calcul, il est allé crânement au-devant d'une révocation, il l'a défiée; on lui a répondu en le plaçant à la cour de cassation! Voilà pour un! Mais si, à son tour, M. le premier président de la cour de Paris et avec lui d'autres juges persistent dans leurs protestations, que fera-t-on? Va-t-on les épurer encore une fois ou les placer tous à la cour de cassation? Allons plus loin : si les avocats des accusés de Panama, qui ont déjà fait leurs réserves, se servent des indiscrétions qui peuvent être commises, qui sont presque inévitables, des irrégularités qui sont déjà nombreuses dans cette triste affaire, pour contester la validité d'une instruction illégalement conduite, et si un

tribunal leur donne raison, qu'arrivera-t-il? On n'entrera pas apparemment en campagne contre les avocats et les magistrats, ce serait ajouter le ridicule à la violence; on n'aura réussi qu'à embarrasser l'action de la justice, à intercepter la vérité. On aura accumulé les complications là où la légalité et les moyens réguliers suffisaient, si on l'avait voulu, pour « faire la lumière, » — cette lumière qu'on prétend chercher.

Que le ministère reconstitué n'ait eu que de bonnes intentions, qu'il ait cru faire pour le mieux en cédant aux circonstances, en se prêtant à une œuvre d'investigation nécessaire, c'est possible. Il n'a pas été sûrement heureux dans ses bonnes intentions jusqu'ici; il s'est engagé à la légère, un peu vraisemblablement pour vivre, pour gagner du temps, et du premier coup, il n'a fait qu'ajouter à cette anarchie qui est l'œuvre de tout le monde, il faut en convenir, qui se manifeste sous toutes les formes, sans frein et sans limites. Au fond c'est là toute la question. Le mal réel, c'est cette anarchie morale qui s'infiltre partout, qui passe des idées dans les faits. L'anarchie, elle est sans doute dans les propagandes sinistres, comme aussi dans ces remuantes municipalités socialistes de Roubaix, de Saint-Denis, de Montluçon, où de médiocres agitateurs abusent des finances de leurs communes, désorganisent la police, pervertissent jusqu'à la bienfaisance. Elle est aussi malheureusement plus haut, dans un État politique indéfinissable où rien n'est à sa place, où une commission parlementaire a la prétention de se substituer à la justice, d'assister sans titre, sans mandat, à des levées de scellés, et où le gouvernement laisse tout faire. L'anarchie, elle est dans cette situation où tout se déprime et se déconsidère à la fois, institutions et hommes, où l'instabilité naît de la confusion : de sorte qu'à des désordres toujours possibles on n'aurait à opposer qu'une légalité émoussée, des pouvoirs affaiblis, complices de leur propre abaissement. M. le président du conseil invitait l'autre jour la chambre à se détourner des misères du temps et à reprendre son œuvre. M. le garde des sceaux, à son tour, prétendait qu'il fallait « franchir la barre qu'opposent certains incidens à la marche en avant de la république. » Soit, franchissez la barre si vous le pouvez, reprenez la marche en avant; mais la première condition, sachez-le bien, c'est qu'il y ait un gouvernement décidé à en finir avec les situations fausses, à faire sentir partout l'autorité des institutions et des lois, à régler la marche pour la sécurité et la considération du pays. Si c'est là ce qu'a voulu dire M. le président du conseil hier devant le sénat en reprenant ses explications, en commentant, en étendant ses premières déclarations, fort bien! S'il est réellement pénétré des dangers de ce « trouble, » de ce « relâchement » qu'il avoue, s'il est décidé, comme il l'a dit, à gouverner, à « ressaisir dans leur plénitude les droits que le pouvoir exécutif tient

de la constitution, » à la bonne heure; mais alors qu'il gouverne, qu'il ne laisse pas plus longtemps les esprits s'égarer, les intérêts s'inquiéter, la France attendre une protection et une direction!

Au moment où nous sommes, ce n'est point seulement en France d'ailleurs qu'il y a de mauvais incidens et des crises intérieures. On dirait qu'il y a en Europe une influence maligne, une sorte d'épidémie d'aventures plus ou moins scandaleuses mêlées aux affaires des peuples et des gouvernemens. La vertueuse Allemagne elle-même n'en est point exempte. Pendant que M. le chancelier de Caprivi dispute sa loi militaire au parlement, voici que tout à coup a surgi un incident bizarre dont le héros est un docteur Ahlwardt, grand antisémite de vocation et de profession, qui vient d'être tout à la fois condamné pour diffamation à Berlin et élu au Reichstag par le district d'Arnswalde-Friedberg dans la province de Brandebourg. Comment cela s'est-il fait?

Ce n'est pas d'aujourd'hui, on le sait, que l'antisémitisme, qui n'est guère qu'une forme du mouvement socialiste contre le capital, sévit en Allemagne. Il a eu même, il y a quelques années, jusqu'à la cour un apôtre véhément dans le prédicateur Stoecker, congédié depuis par l'empereur Guillaume II. Le docteur Ahlwardt est un de ces farouches antisémites qui poursuivent les Juifs d'une guerre acharnée et les signalent comme le fléau de l'Allemagne. Il y a quelque temps déjà, il publiait une brochure, *les Fusils juifs*, où il accusait un fabricant d'armes israélite, M. Lœwe, d'avoir fourni à l'armée allemande de mauvais fusils qu'il avait fait accepter on ne savait comment. Poursuivi pour diffamation, il était naturellement condamné; il avait contre lui le témoignage de quelques généraux et même de fonctionnaires du ministère de la guerre. Il ne se tenait pas néanmoins pour battu. Le procès est revenu récemment devant la cour de Berlin. L'affaire était déjà vivement engagée au milieu d'une certaine émotion publique lorsque tout à coup, en pleine audience, M. Ahlwardt a produit une série de pièces officielles, évidemment dérobées, bel et bien authentiques néanmoins, constatant que tout ce qu'il avait dit était vrai, que les fusils Lœwe étaient de mauvaises armes, dangereuses ou inutiles dans les mains des hommes. Bon nombre de ces armes avaient dû être refusées par les chefs des régimens. Cette révélation a été un coup de foudre pour les juges eux-mêmes. Elle était d'autant plus grave qu'elle éveillait aussitôt bien des doutes sur les marchés de la guerre et qu'elle était de nature à répandre l'inquiétude dans l'armée. Le révélateur a été malgré tout condamné; mais le coup était porté, il avait retenti en Allemagne, et l'impression a survécu au procès; elle a été assez forte pour n'être pas facilement effacée par les explications que M. de Caprivi a cru devoir donner ces jours derniers, pour rassurer le pays et l'armée.

Ce n'est pas tout. Au moment où M. Ahlwardt était devant ses juges à Berlin, il était devant ses électeurs à Arnswalde, et le condamné de Berlin était élu à une immense majorité député au Reichstag dans le Brandebourg. Il a été élu surtout avec l'appui des conservateurs, même de quelques fonctionnaires publics. Et chose plus curieuse, les conservateurs ne se sont pas bornés à donner leurs voix à l'agitateur antisémite; ils viennent de se réunir en congrès pour sceller leur alliance avec l'antisémitisme; ils ont même écarté les réserves que quelques conservateurs modérés voulaient faire. Que peut-il sortir de cette alliance passablement baroque? C'est ce qu'il serait difficile de dire. C'est au moins le signe des progrès de ce mouvement de l'antisémitisme; c'est peut-être aussi le prélude d'étranges évolutions d'opinions et de crises inattendues pour l'Allemagne.

Que se passe-t-il donc au-delà des Pyrénées? La politique de l'Espagne s'est singulièrement embrouillée depuis quelque temps; les mauvaises affaires, les contretemps, les mécomptes, se sont succédé, et tout finit par une crise ministérielle de plus qui a coïncidé avec l'ouverture récente des Cortès, qui n'est que la suite d'une série d'incidens à travers lesquels le gouvernement se traînait péniblement. Il est certain que, depuis quelques mois, rien n'a réussi au ministère de M. Canovas del Castillo, que, tout au contraire, même l'imprévu, a tourné contre lui, — et ses dissentimens intimes, les dissentimens du parti conservateur ont fait le reste. L'ouverture des chambres a mis la situation au vif et a précipité le dénoûment.

On n'est jamais sans doute à l'abri d'une crise ministérielle, à Madrid pas plus qu'ailleurs, pas plus qu'à Vienne ou à Paris. La crise qui vient d'emporter le cabinet de M. Canovas, en Espagne, ne laisse pas cependant d'avoir ses singularités, ses curieuses péripéties, et il est clair qu'elle se préparait depuis quelque temps, qu'on était, comme on dit, au bout d'une situation. A ne voir que les apparences, tout semblait assez favorable, assez rassurant, il y a deux mois à peine. C'était le moment où la régente et son jeune fils, le roi Alphonse XIII, faisaient leur voyage d'Andalousie, accompagnés par le chef du cabinet, allant présider aux fêtes du centenaire de Christophe Colomb, à Huelva même, au port d'où partait autrefois le grand navigateur, — puis visitant Séville. L'éclat des réceptions populaires, la bonne grâce de la régente, l'éloquence de M. Canovas del Castillo, dans ces fêtes flatteuses pour l'orgueil national, tout cela détournait les esprits et pouvait faire un instant oublier la politique; mais c'est ici justement que commençaient les incidens et les contretemps.

La régente avait promis sa visite, la visite du roi son fils à Grenade, et la vieille cité des rois maures, de l'Alhambra, réveillée de son indolence, avait déployé tout son luxe pour recevoir les souverains. Le jour de l'arrivée de la cour était déjà fixé, tous les partis s'étaient associés

à la préparation des fêtes royales, lorsqu'on apprenait tout d'un coup que la maladie retenait le jeune Alphonse XIII à Séville, qu'il n'y avait plus de voyage à Grenade. Grande déconvenue pour la ville privée de ses fêtes, pour ces imaginations andalouses! Aussitôt le mécompte se changeait en exaspération, presque en sédition. On saccageait les arcs de triomphe, et ce voyage qui promettait à la régente, au jeune roi, les ovations, la popularité, ce voyage manqué devenait un grief contre le gouvernement, contre les ministres, contre tout le monde officiel. Ce n'est pas tout : pendant ce temps, à Madrid, où il y avait aussi des fêtes pour le centenaire de Christophe Colomb, une sorte d'émeute éclatait sous le plus futile prétexte, pour l'interdiction de quelque concert. La population se livrait à des manifestations violentes. En réalité, ces manifestations étaient dirigées surtout contre l'alcade, devenu fort impopulaire, accusé, à tort ou à raison, de couvrir de son autorité le gaspillage des finances municipales, toutes sortes de malversations et de fraudes dans l'administration de la ville, — et par le fait, cet alcade, M. Bosch, était obligé de se retirer devant l'animadversion publique. Sur d'autres points de l'Espagne, les scènes tumultueuses se multipliaient à propos des octrois, à propos de tout et de rien. C'étaient autant de signes d'un malaise croissant, d'un certain ébranlement d'opinion.

Bref, ce voyage d'Andalousie, qui semblait avoir si bien commencé, finissait assez mal, dans des conditions assez pénibles ou assez incertaines: de sorte que le gouvernement, en rentrant à Madrid, trouvait devant lui des embarras plus sérieux qu'il ne le croyait lui-même. De petites séditions locales, ou même les manifestations de Grenade, n'auraient été rien encore; mais, de tous ces incidens, le plus grave était évidemment l'incident de Madrid, parce qu'il soulevait une question de moralité publique, qui n'est encore rien moins qu'éclaircie, parce qu'il se rattachait à toute une situation, parce qu'il se compliquait de conflits intimes dans le ministère, dans l'ensemble du parti conservateur. C'était la mauvaise affaire qui restait à débrouiller, qui pesait sur le ministère. Si une crise, devenue inévitable et imminente, n'avait pas éclaté sur-le-champ, si elle avait été ajournée, c'est qu'en ce moment même le roi et la reine de Portugal se trouvaient en visite à Madrid, à la cour d'Espagne, et qu'on ne voulait pas troubler les fêtes offertes aux jeunes souverains étrangers. A peine les princes portugais étaient-ils partis, la question renaissait tout entière. Elle se réduisait à ceci: d'un côté, le successeur du dernier alcade de Madrid, M. Bosch, le marquis de Cubas, chargé de faire une enquête sur l'administration de la ville. Il s'est mis courageusement à son œuvre d'investigation. Il n'avait pas tardé à adresser au gouvernement un mémoire où, en dévoilant les plus crians abus, il réclamait la poursuite des coupables de toutes les fraudes, et il était soutenu par le mi-

nistre de l'intérieur, M. Villaverde, qui lui-même se sentait appuyé et encouragé par une fraction notable du parti conservateur; d'un autre côté, au sein même du cabinet, le ministre d'outre-mer, M. Romero-Robledo, se faisait le protecteur à outrance de l'ancien alcade, M. Bosch, qu'il ne cessait de défendre avec la plus énergique obstination depuis sa démission forcée. Le président du conseil se trouvait pris dans ce conflit d'influences entre le ministre de l'intérieur et le ministre d'outre-mer. A qui resterait le dernier mot? Après bien des hésitations, M. Canovas finissait par se rallier à l'opinion de son terrible collègue, M. Romero-Robledo. Le ministre de l'intérieur se retirait immédiatement, suivi dans sa retraite par son sous-secrétaire d'État, M. Dato, par l'alcade de Madrid, le marquis de Cubas, et quelques heures après, le ministre démissionnaire, M. Villaverde, était remplacé par un des vice-présidens du congrès, M. Danvilla; sous-secrétaire d'État et alcade avaient des successeurs. La crise semblait finie!

Ce n'était au contraire que le commencement, une péripétie de ce curieux imbroglio qui ne pouvait désormais se dénouer que dans le parlement. Dès la réunion des chambres, en effet, il y a quelques jours à peine, le secret de la situation se dévoilait par une scission avouée, éclatante, dans la majorité ministérielle. Un des chefs conservateurs les plus éminens, M. Silvela, qui a été le premier ministre de l'intérieur du cabinet Canovas, et qui se retirait il y a un an, au moment où M. Romero-Robledo rentrait au pouvoir, M. Silvela se faisait le défenseur de M. Villaverde et de sa politique. Il allait plus loin en déclarant qu'il voterait pour le gouvernement, non par sympathie, mais par esprit de discipline, pour ne pas briser l'unité du parti conservateur. Le président du conseil s'est levé à son tour pour déclarer, avec une fierté fort naturelle, qu'il n'accepterait pas un appui qui ressemblerait à un sacrifice, — et le résultat a été un vote assez singulier. Libéraux et démocrates du congrès se sont abstenus sous prétexte qu'ils n'avaient rien à faire dans cette querelle entre conservateurs. Parmi les conservateurs eux-mêmes, les dissidens se sont abstenus aussi, et le ministère est resté avec une centaine de voix fidèles sur 430 députés dont se compose le congrès. M. Canovas del Castillo est allé immédiatement porter sa démission à la reine-régente, — et c'est ainsi que finit ce ministère conservateur qui naguère encore, il y a quelques mois, avait une assez imposante apparence, qui disparaît aujourd'hui victime d'une série d'incidens, surtout de cette question de moralité destinée, à ce qu'il paraît, à faire le tour du monde. Il n'y a pas non plus à s'y tromper : il est clair que M. Romero-Robledo, qui, dans ses évolutions déjà nombreuses, a été le dissolvant de tous les partis, de tous les cabinets où il a passé, vient de continuer son rôle. Il a contribué plus que tout autre à la chute du dernier

ministère, et par les divisions dont il a été la première cause dans le parti conservateur, et par l'obstination qu'il a mise à se faire le protecteur des abus de la dernière administration municipale de Madrid. M. Canovas, en introduisant M. Romero-Robledo dans son cabinet, avait cru se donner une force de plus; il s'est créé une faiblesse. Ce n'est pas lui, c'est son compromettant collègue qui a préparé et décidé la défaite du ministère.

Comment les choses vont-elles maintenant tourner au-delà des Pyrénées? A première vue, M. Silvela, le chef des dissidens, aurait paru devoir jouer un rôle dans le dénoûment de cette crise. En réalité, eût-il été disposé à l'accepter, et il ne paraît pas en avoir eu un instant la pensée, il ne pouvait rien. Il n'aurait pas eu l'appui des libéraux, et il ne pouvait plus compter sur les conservateurs demeurés fidèles à M. Canovas. Dès le premier jour, toutes les chances étaient pour M. Sagasta, qui n'a pas tardé, en effet, à être appelé au palais et qui a eu bientôt formé son cabinet libéral. C'est la situation aujourd'hui. L'Espagne rentre donc avec M. Sagasta dans une expérience libérale après avoir eu depuis deux ans, avec M. Canovas, l'expérience conservatrice. Le tout est de savoir si le nouveau président du conseil réussira à dominer les divisions de son propre parti, à prolonger pour l'Espagne une ère de paix fructueuse.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

La crise ministérielle et l'émotion soulevée par l'enquête parlementaire sur les affaires de Panama avaient, dans les derniers jours de novembre, fait reculer la rente française de 99.80 à 99.40. Une nouvelle réaction suivit les premiers incidens de la crise, et la liquidation s'effectua en pleine crise, à peu près au plus bas cours, 99.15 sur le 3 pour 100, avec des taux de report, il est vrai, relativement modérés. La situation était peu encourageante pour les haussiers; les vendeurs comptaient sur l'appui des événemens pour prendre une revanche au moins passagère de leurs longs déboires. Mais l'échec de la combinaison Brisson leur apporta une prompte déception. Les cours de la rente se relevèrent brusquement et les rachats des échelliers poussèrent le

mouvement de reprise jusqu'au cours de 100.10, atteint en moins d'une semaine. Le relevé des achats de la Caisse des dépôts et consignations pour le mois de novembre accusait l'emploi d'un capital de 32 millions pendant cette courte période. C'était autant d'enlevé au flottant du marché.

Toutefois la hausse qui venait de saluer la solution de la crise ne semblait pas pouvoir se développer; les rachats étant terminés, le principal élément d'activité pour les transactions disparaissait. La situation politique était toujours troublée; la place, engagée toute dans le même sens, à la merci du moindre incident. Le 12, des ventes d'origine allemande ont fait perdre brusquement à la rente une demi-unité. Un article de journal, soulevant un coin de voile sur de nouveaux scandales, causait tout cet émoi; ce fut du moins le prétexte invoqué, et la rapidité de la réaction prouva combien la hausse avait été artificielle et restait fragile.

La journée du 13 décembre a vu se produire un mouvement de baisse plus accentué encore que celui de la veille sur la rente 3 0/0. Cette fois les motifs abondaient : vote par la chambre de la prise en considération d'un amendement au projet de loi sur les boissons, visant l'établissement d'un impôt sur les opérations de Bourse; conflit entre le gouvernement et la commission chargée d'examiner la proposition qui confère des pouvoirs indéterminés au comité d'enquête parlementaire; enfin démission du ministre des finances, M. Rouvier, à la suite d'articles de journaux qui, dans les journées du 12 et du 13, le mettaient directement en cause au sujet des incidens qui ont immédiatement précédé la mort du baron de Reinach.

Le 3 0/0 français a reculé dans la Bourse du 13, de 99.72 à 99.05 et s'est relevé à 99.17. L'amortissable reste à 99.20 et le 4 1/2 à 105.25. M. Tirard remplace M. Rouvier aux finances.

Il est impossible de contester que, si les cours de nos fonds publics devaient subir comme jadis l'influence de la politique, le pair de 100 francs serait trop élevé pour le titre principal de notre dette toujours grossissante. Une nouvelle crise ministérielle peut éclater du jour au lendemain ; les exigences de la commission parlementaire confondent toutes les notions de gouvernement, dénaturent tous les principes de droit et constituent un état révolutionnaire. La discussion du budget n'a pas même été abordée; et la réforme de l'impôt des boissons, qui en est comme la préface, passe par les phases les plus extraordinaires. Elle n'est, en tout cas, pas encore votée. Les douzièmes provisoires le seront sûrement, mais on n'est pas sûr que c'est le cabinet actuel qui les proposera. Au dehors, rien assurément ne menace la paix, mais la présentation au Reichstag de la nouvelle loi militaire a provoqué, à Berlin, une sorte de crise, et l'on se demande à quelles résolutions s'arrêterait le souverain de l'Allemagne, si son

parlement venait à refuser le vote de cette loi et si le chancelier croyait devoir se retirer devant cet échec.

Mais la rente est aujourd'hui admirablement classée; l'abondance des disponibilités maintient le taux de l'intérêt à un niveau très bas. L'épargne s'habitue à un revenu de 3 pour 100 net, qui donne une sécurité à peu près absolue, et le préfère à un rendement plus élevé comportant des risques plus ou moins prochains. Cette grande débâcle du Panama, qui met au jour tant de défaillances morales, a rendu les petits capitaux soupçonneux et défians. Considérée comme un refuge, la rente 3 pour 100 peut donc se maintenir au pair, même par les temps d'orage. De plus, les achats de la Caisse des dépôts pour les caisses d'épargne ne s'arrêtent pas. On devait réduire le taux d'intérêt alloué par la première de ces caisses aux autres, et cette mesure aurait au moins ralenti l'afflux des dépôts nouveaux; mais, liée au budget, la réduction se trouve ajournée avec l'ensemble de la loi de finances. A la fin de décembre 1891, le solde des caisses d'épargne dépassait 3 milliards. Il se sera accru, en 1892, de 60 millions de dépôts et de 110 millions d'arrérages.

Le marché de Londres reprend peu à peu son activité et son ampleur d'autrefois. Les fonds de l'Amérique du Sud, depuis la poussée trop vive du mois dernier, ont reculé avec brusquerie pendant quelques jours au Stock-Exchange, sur la nouvelle démentie le lendemain d'une crise ministérielle à Buenos-Ayres. Le change argentin reste fixé à 180 pour 100 environ, le Funding Loan vaut 70 après 67 au plus bas. Un commencement de panique s'est déclaré sur les valeurs à base d'argent comme les fonds mexicains et les emprunts anglo-indiens; l'once d'argent a en effet subi un nouveau recul de 38 pence sous l'influence de la probabilité de plus en plus grande d'un complet insuccès de la conférence monétaire internationale.

Les fonds russes sont en hausse, l'emprunt d'Orient de 65.40 à 66.20; le Consolidé 4 pour 100 de 97.20 à 98; le 3 pour 100, de 79.80 à 80.05. Les publications officielles concernant les recettes et les dépenses, le mouvement du commerce extérieur, l'état des récoltes, attestent une amélioration soutenue de la situation économique en Russie. Le 4 pour 100 hongrois avait atteint et même dépassé 97 fr. Mais le marché de Vienne était quelque peu surmené par les haussiers. Une très légère tension du change a suffi pour déterminer les réalisations que la situation de place faisait pressentir; la rente hongroise a été, dans ce mouvement, ramenée à 96 11/16.

Les valeurs turques, que la spéculation avait abandonnées en novembre, ont été reprises par elle depuis la liquidation. Récemment a été publié le compte-rendu officiel du conseil d'administration de la dette publique, précédé d'un exposé très optimiste du président de ce

conseil, M. Vincent Caillard, sur la situation générale des finances ottomanes. D'après ce juge très compétent, le rendement des revenus concédés au conseil d'administration de la dette, qui représente les créanciers étrangers de la Turquie, est susceptible de très fortes augmentations dans un avenir rapproché. Des mesures efficaces contre la contrebande suffiraient, par exemple, pour donner une élasticité extraordinaire aux deux principaux de ces revenus, le tabac et le sel.

La rente italienne s'est rapprochée d'abord de 94 francs, mais le désarroi des deux derniers jours l'a ramené à 93.47. D'après le projet de budget déposé par M. Giolitti pour 1893-1894, cet exercice, si la réalité répond aux prévisions, se solderait par un excédent de 6 millions de lire. Il est juste de noter que certaines dépenses qui avaient été rattachées au budget ordinaire en ont été de nouveau détachées pour être couvertes par des ressources extraordinaires. Le change en Italie se maintient à 103.50 environ. L'obligation unifiée d'Égypte s'est négociée à 2 fr. 50 du cours rond de 500 francs.

La crise ministérielle espagnole et l'arrivée des libéraux au pouvoir avec M. Sagasta ont déterminé une reprise de plus d'une unité sur la rente Extérieure, qui finit à 64 1/4. Les bilans de la Banque d'Espagne présentent depuis quelques semaines des diminutions continues dans le montant de la circulation fiduciaire. Le projet d'emprunt est indéfiniment ajourné, le nouveau cabinet ne voulant présenter de projets financiers qu'après une étude approfondie de la situation et devant une assemblée nouvelle. Le Portugais a reculé à 22 1/2, malgré l'assurance donnée que le paiement du tiers du coupon en or serait effectué à l'échéance de janvier. Les recettes douanières du royaume en novembre accusent une légère augmentation.

Le marché des valeurs a subi les mêmes oscillations que celui des rentes, hausse pendant la première semaine, réaction dans les deux derniers jours. La Banque de France et le Crédit foncier ont été assez vivement atteints, le premier de ces titres a baissé de 85 francs, le second de 30. La Banque de Paris, le Crédit lyonnais, le Comptoir national d'Escompte, ont mieux résisté, mais avec des transactions peu actives. La spéculation a poussé d'abord les cours du Lyon et du Nord, et les a laissés revenir au niveau de la liquidation. L'action du Gaz a perdu 50 francs sur l'annulation du projet de convention passé entre la compagnie et la ville de Paris. Les prix ont peu varié sur les titres des Chemins étrangers.

Le directeur-gérant : Ch. Buloz.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CENT QUATORZIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — LXIIe ANNEE.

NOVEMBRE. — DÉCEMBRE 1892.

Livraison du 1er Novembre.

La Vie privée de Michel Teissier, dernière partie, par M. Édouard ROD . . 5
L'Évolution agraire en Prusse au XIVe siècle, par M. Godefroy CAVAIGNAC, député. 47
Les Hallucinations véridiques et la Suggestion mentale, par M. F. PAULHAN. 65
L'Union latine et la Nouvelle conférence monétaire. — I. — L'Union latine, par M. CUCHEVAL-CLARIGNY, de l'Institut de France 101
Collaboration, par M. Jean REIBRACH. 123
La Question des égouts, par M. J. FLEURY. 137
Edgar Quinet, par M. Émile FAGUET. 170
La Théorie d'un positiviste italien sur les foules criminelles, par M. G. VALBERT. 202
Revue littéraire. — *La Terre promise*, de M. Paul Bourget, par M. F. BRUNETIÈRE. 214
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 226
Mouvement financier de la quinzaine. 238

Livraison du 15 Novembre.

Popes et Popadias, première partie, par Mme Marguerite PORADOWSKA. . . 241
La Découverte de l'alcool et la Distillation, par M. Marcelin BERTHELOT, de l'Académie des Sciences. 286
La Population française, par M. Alfred de FOVILLE. 301
Du Havre a La Paz, par M. Louis BASTIDE. 329

L'Union latine et la Nouvelle conférence monétaire. — II. — La Nouvelle conférence monétaire, par M. CUCHEVAL-CLARIGNY, de l'Institut de France. 371
La Révolution au Venezuela. — Andueza Palacio et Joaquin Crespo, par M. C. de VARIGNY 398
L'Héroisme dans la musique, par M. Camille BELLAIGUE. 426
Après M. Renan, par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGUÉ, de l'Académie française. 445
Revue dramatique. — Théatre du Gymnase : *Celles qu'on respecte*, comédie en trois actes de M. Pierre Wolff. 463
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 467
Mouvement financier de la quinzaine. 477

Livraison du 1er Décembre.

Popes et Popadias, dernière partie, par Mme Marguerite PORADOWSKA. . . 481
Eugène Burnouf, d'après sa correspondance, par M. Philippe BERGER. . . . 533
A Travers la Macédoine slave, par M. Victor BÉRARD. 551
Le Tarif minimum et les Conventions commerciales, par M. A. MOIREAU. . . 579
Jean de Joinville. — L'Homme et l'Écrivain, par M. le vicomte H.-François DELABORDE 602
Paysages des Tropiques. — Le Ravin de Nitla, par M. Lucien BIART. 637
La Réforme de Malherbe et l'Évolution des genres, par M. Ferdinand BRUNETIÈRE. 660
Madame Mère, d'après une publication récente, par M. G. VALBERT. 684
Revue dramatique. — Grand-Théatre : Reprise de *Sapho*, de MM. Alphonse Daudet et A. Belot. — Théatre du Vaudeville : *les Paroles restent*, de M. Paul Hervieu. — Comédie-Française : *Jean Darlot*, de M. Louis Legendre, par M. Camille BELLAIGUE. 696
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 707
Mouvement financier de la quinzaine. 718

Livraison du 15 Décembre.

Le Secret du précepteur, première partie, par M. Victor CHERBULIEZ, de l'Académie française. 721
Les Juifs et l'antisémitisme. — IV. — Le Génie juif et l'Esprit juif, par M. Anatole LEROY-BEAULIEU, de l'Institut de France.. 758
L'Art réaliste et la Critique. — I. — Théophile Thoré, par M. Gustave LARROUMET, de l'Institut de France. 802
En Turquie. — L'Ile de Chio. — I. — L'Arrivée, les Fonctionnaires et la Société du chef-lieu, par M. Gaston DESCHAMPS. 843
Michel-Ange, a propos d'un livre récent, par M. Eugène MUNTZ. 875
L'Heure présente, par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGUÉ, de l'Académie française. 904
Revue musicale.— Théatre de l'Opéra : *Samson et Dalila*, de M. Saint-Saëns. *Stratonice*, de M. Fournier-Alix, par M. Camille BELLAIGUE. 924
Les Livres d'étrennes. 933
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 945
Mouvement financier de la quinzaine. 955

Paris. — May & Motteroz, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

AP
20
R5
pér.3
t.114

Revue des deux mondes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

Not wanted in RBSC